

# Orbis Linguarum

Vol. 36

**Rada Naukowa**  
**Advisory board**  
**Conseil Scientifique**  
**Wissenschaftlicher Beirat**

Leszek Berezowski  
(Uniwersytet Wrocławski)

Edward Białek  
(Uniwersytet Wrocławski)

Marcin Cieński  
(Uniwersytet Wrocławski)

Andrzej Kątny  
(Uniwersytet Gdański)

Maria Kłańska  
(Uniwersytet Jagielloński)

Danuta Rytel-Schwarz  
(Universität Leipzig)

Georg Schuppener  
(Universität Leipzig)

Eugeniusz Tomiczek  
(Uniwersytet Wrocławski)


Carl Vettors  
(Université du Littoral)

Institut für Germanische Philologie  
der Universität Wrocław

# Orbis Linguarum

Vol. 36

Herausgegeben von  
Edward Białek, Eugeniusz Tomiczek und Witold Ucherek

Neisse  
Verlag 

Neisse Verlag & Oficyna Wydawnicza ATUT – Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe  
Dresden – Wrocław 2010

## Orbis Linguarum 36/2010

Herausgegeben von  
Edward Białek, Eugeniusz Tomiczek und Witold Ucherek

Gutachter:

Prof. Dr. Elżbieta Biardzka  
Prof. Dr. Krystyna Modrzejewska  
Prof. Dr. Joanna Pyszny  
Prof. Dr. Elżbieta Skibińska  
Prof. Dr. Paweł Zimniak

Redaktion:

Prof. Dr. Edward Białek / Prof. Dr. Eugeniusz Tomiczek

Uniwersytet Wrocławski  
Instytut Filologii Germańskiej  
Plac Nankiera 15  
50-140 Wrocław  
Faks 071/3752862  
e-mail: [ebialek@atut.ig.pl](mailto:ebialek@atut.ig.pl)

Redaktionelle Mitarbeit: Justyna Kubocz

Online-Edition: [www.ifg.uni.wroc.pl/orbis](http://www.ifg.uni.wroc.pl/orbis) (by Stefan Schwan)

© Orbis Linguarum 2010

ISSN 1426-7241

ISBN 978-3-86276-010-7

ISBN 978-83-7432-679-7

Neisse Verlag  
Neisse Verlag, Silvia & Detlef Krell GbR  
Tel. (0351) 8 10 70 90, Fax (0351) 8 10 73 46  
e-mail: [mail@neisseverlag.de](mailto:mail@neisseverlag.de), [www.neisseverlag.de](http://www.neisseverlag.de)



Oficina Wydawnicza ATUT – Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe  
ul. Kościuszki 51 A, 50-011 Wrocław, Tel. (0048) 71 342 20 56 Tel./Fax (0048) 71 341 32 26"  
[www.atut.ig.pl](http://www.atut.ig.pl), [oficyna@atut.ig.pl](mailto:oficyna@atut.ig.pl)

# ◆ Figures de la norme ◆

Oblicza normy – Gesichter der Norm – Faces of norm

Wrocław, 22. 06. 2009



## À la recherche d'une norme : les références des chroniqueurs du langage dans *Le Figaro*

La notion de norme se montre sous plusieurs facettes. Il y a déjà plus de quatre siècles que le français est devenu un objet de réflexion et de description. Au XVII<sup>e</sup>, en France, les questions sur la correction, sur le bon usage de la langue étaient posées ; le souci de la clarté, de la précision et de l'élégance caractérisait le beau langage présenté comme modèle. La notion de norme apparaît. Plusieurs publications, pour ne mentionner que celles des dernières décennies<sup>1</sup>, considèrent ce sujet sous divers aspects. La norme linguistique semble être une valeur parfois difficile à saisir, n'étant pas fixée une fois pour toutes et pour toutes les variantes (diachroniques, géographiques ou sociales).

Je me suis proposé, en entreprenant un examen systématique des billets de la rubrique « Le bon français » du *Figaro* entre l'automne 1996 (ouverture de la rubrique, toujours continuée) et la fin de 2000, de découvrir une certaine « norme », celle propagée par un journal, donc un moyen de grande portée et visant un public de locuteurs varié<sup>2</sup>. Robert Martin (1972 : 60) souligne l'importance de ce type de discours en écrivant :

Le phénomène sociologique des « chroniques de langage », leur prolifération, l'abondance du « courrier des lecteurs » qu'elles suscitent, démontrent à l'évidence la réalité de faits que l'on aurait tort de mépriser.

Et le titre de la rubrique est nettement intentionné : l'adjectif *bon* éveille le respect et fait croire à la référence à des valeurs sûres et reconnues. Les chroniques du *Figaro* m'ont intéressée aussi à cause du genre journalistique particulier (feuilleton), adopté par plusieurs auteurs (32), dans la majorité non-linguistes. On y trouve, à côté de quelques universitaires, des chercheurs dans différents domaines, des journalistes, des romanciers, des cinéastes, des membres de l'Académie française, un ecclésiastique, un prince consort... La variété des sujets abordés, relatifs aux divers aspects du français et reflétant indirectement les faits sociaux actuels, m'a paru une qualité importante. J'ai voulu connaître l'avis, la réflexion sur le français contemporain formulée sous différentes plumes, proposée par des locuteurs cultivés, sensibles à leur langue et s'exprimant sans la rigueur propre au discours des spécialistes. Peut-on, à partir de courts textes

---

<sup>1</sup> Voir, par exemple, le numéro 16 de *Langue Française* de 1972, intitulé « La norme » et les travaux de Marchand (1975), Besse (1976), Bédard et Maurais (1983), Baggioni (1994), Kasbarian (1994), Marzys (1998), Siouffi et Steuckardt (2001, 2007), Paveau et Rosier (2008).

<sup>2</sup> Voir A. Bochnakowa, « *Le bon français* » de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. *Chroniques du « Figaro »* 1996-2000, Kraków, 2005, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

journalistiques, de caractère métalinguistique toutefois, dégager des traits normatifs ? Ce serait donc la première question que je me pose, en rapport aussi avec une constatation de Georges Mounin (1975 : 147) qui voyait dans les chroniques du langage une attitude normative, opposée à celle des linguistes, de caractère descriptif, neutre, non valorisant. Il faudra donc tenir compte de la définition et de la nature de la norme linguistique et de ses relations avec l'usage en langue. Les deux notions sont mises parfois en opposition ou semblent se compléter dans la conception qualitative de la langue, elles cachent ainsi des idées particulières : celle d'une « règle » dans le cas de la norme, et celle d'une « faute » possible dans un emploi adopté. Pierre Bourdieu (1982 : 52) remarque :

Le « bon usage » est le produit d'une compétence qui est une *grammaire incorporée* : le mot de grammaire étant pris sciemment (et non tacitement, comme chez les linguistes) dans son vrai sens de système de règles savantes, dégagées ex post du discours effectué et instituées en normes impératives du discours à effectuer.

Considérant la norme linguistique dans un sens plus général, on lui attribue nécessairement une valeur sociale<sup>3</sup>, en appuyant surtout sur le rôle de la langue dans l'accès à l'éducation et par la suite à la position dans la société. Evelyne Charmeux (1989 : 71) le dit clairement<sup>4</sup> :

Ce que l'on appelle, à tort la « norme linguistique » (une norme ne peut être que sociale), le « bon usage », le « bon français », le « français correct » ne sont en fait que les choix linguistiques du groupe social qui a le pouvoir, de ceux qui constituent « les couches hégémoniques de la population ». **Même si les exigences d'un groupe social portent sur « le linguistique » la légitimité de ces exigences n'est pas d'ordre linguistique, elle est d'ordre politique et social.** Ce qui ne veut pas dire qu'il faille rejeter cette légitimité : elle en est une, de toute manière, une parmi d'autres. Et si, pour des raisons diverses, on souhaite être admis, même à titre provisoire, parmi les membres de ce groupe qui a le pouvoir, il importe de satisfaire ces exigences.

Jacques Cellard (1991 : 111 et suiv.) préfère écarter les questions sociales (voire politiques) de la notion de la « bonne langue » :

Depuis vingt ans, une mode idéologique a pris pour cible, dans le domaine de la langue, « le bon français », accusé d'être, entre les mains de la « classe dominante », un instrument d'oppression et le moyen privilégié d'une sélection antidémocratique. La maîtrise de ce « bon français », à en croire ses pourfendeurs, assure la reproduction inégalitaire d'une soi-disant élite intellectuelle, au détriment des enfants de familles modestes, rejetés dans les ténèbres (culturelles) extérieures. Pour rétablir la justice, il faut privilégier la créativité et la « communication », indépendamment des formes concrètes qu'elles peuvent prendre (...). Quant au « bon français » visé, il s'agit, sans plus, du français que l'on peut appeler au choix « moyen », « standard », ou « central » ; celui que l'on enseignait jadis à l'école primaire à partir de textes simples et beaux, et, pourquoi pas ? à coups de dictées et d'exercices.

---

<sup>3</sup> Plusieurs auteurs ont soulevé ce problème; voir, entre autres, Baggioni (1980, 1994), Bourdieu (1982), Charmeux (1989).

<sup>4</sup> La citation garde les caractères en gras employés par l'auteur.



Le ton décidé de Cellard ne permet pas de croire qu'il ne voie pas l'existence des variantes du français ou qu'il ne leur accorde pas d'importance dans sa recherche sur la langue<sup>5</sup>.

Pour en revenir aux chroniques, je me poserai une seconde question : quelles sont les références des chroniqueurs ou, autrement dit, où cherchent-ils des supports de leurs consignes, une « norme », si l'on veut, au nom de laquelle ils formulent leurs propos sur le français ? J'essaierai de dégager la réponse dans les textes mêmes des chroniques. Ces courts billets traitent de faits de langue divers, de la prononciation au lexique, de l'orthographe aux influences étrangères – anglo-américaines le plus souvent. Il n'y a pas d'ordre dans les sujets quotidiens, le contenu des feuilletons ne fournit pas de savoir structuré sur la langue comme le font les grammaires, certaines questions reviennent dans plusieurs notices. Le choix de sujets et leur fréquence montre les points sensibles, voire provoquant suffisamment de doutes des locuteurs pour que le chroniqueur trouve nécessaire d'en parler. Par ailleurs, on indiquerait sûrement des phénomènes qui n'ont pas attiré l'attention des chroniqueurs.

Pour simplifier l'examen de la rubrique, j'ai classé l'ensemble réuni (plus de 1200 billets) en groupes thématiques des sujets traités. J'ai distingué donc d'abord des billets consacrés à l'orthographe et la ponctuation et au problème délicat de la formation du féminin, apparaissant comme tel non pas pour des raisons linguistiques mais pour des raisons propres à la société moderne : l'accès des femmes aux fonctions et aux métiers réservés autrefois aux hommes a appelé à la formation des dérivés féminins qu'une partie des locuteurs français avait du mal à accepter. Les faits du lexique ont été le plus souvent soulevés, sous divers aspects : de la néologie interne à l'emprunt à l'anglo-américain. Tout un groupe de billets décrit quelques phénomènes propres au français actuel et au comportement langagier de certains locuteurs (journalistes, hommes politiques, milieux professionnels, administration). Le ton des billets va de celui d'un observateur réservé à un autre, fort critique, ironique, virulent même. Et tout cela à cause du français « malmené », selon certains chroniqueurs. Sans entrer dans les détails, je voudrais montrer quels sont les arguments utilisés par les chroniqueurs pour prouver la justesse de leur jugement linguistique et quelles autorités ils appellent à l'appui de leurs thèses. Autrement dit, la question est de savoir où ils cherchent une norme qui leur permette de condamner, voire de rejeter certains emplois.

Voici quelques références repérables dans les notices : l'Académie française semble être une autorité qui sert souvent à justifier une opinion du chroniqueur dans un cas douteux ou litigieux, c'est-à-dire dans celui où il n'approuve pas un fait de langue observé dans l'usage et indique ce qu'il considère comme un emploi modèle, reconnu par l'Académie. Ainsi, Alain Feutry (20/01/98)<sup>6</sup> commence-t-il son billet :

---

<sup>5</sup> Le *Dictionnaire du français non-conventionnel* (1981), composé avec A. Rey illustre bien son intérêt porté au français que l'on ne peut pas qualifier de « bon », « moyen », « standard », « central », bref de celui qui était enseigné jadis à l'école primaire...

<sup>6</sup> Les chiffres indiquent le jour, le mois et l'année de la publication du numéro du *Figaro* dans lequel, dans la rubrique « Le bon français » se trouve le billet cité.

### Genres variables

L'Académie française vient de rappeler aux femmes ministres que le français ne connaissait pas le neutre, contrairement à d'autres langues, mais seulement deux genres dont l'un, masculin, avait presque toujours la capacité de représenter à lui seul les éléments relevant de l'un ou de l'autre genre (...).

Le même chroniqueur se penche sur le langage du sport (09/01/98) et appelle à la reconnaissance de l'avis de l'Académie :

### Commentaires sportifs

Les commentateurs sportifs sont incorrigibles. Malgré toutes les lois, toutes les recommandations, ils continuent de maltraiter le français et d'employer abusivement des anglicismes alors que des équivalents parfaitement clairs existent dans notre langue. Il n'y a rien à redire quand on lit que tel sportif se trouve devant un « challenge » à relever. L'Académie conseille de réserver l'usage de ce terme au langage sportif. Pour le reste, elle recommande fort justement d'employer le terme « défi ». En revanche, il est fautif et ridicule d'écrire et de prononcer le mot à la manière anglaise : « challenge » (...).

Jacques Capelovici (21-22/10/2000), dans son feuilleton consacré à deux verbes, *vêtir* et *départir*, constate :

### Conjugaisons fantaisistes...

Trouvant le verbe *habiller* trop prosaïque, voire vulgaire, certains auteurs ont cru intelligent et de bon ton de le remplacer par *vêtir*, du troisième groupe, dont, sans crier gare, ils font un verbe du deuxième groupe. (...) Également victime de ce genre d'accident – contrairement aux recommandations de l'Académie française – est le verbe du troisième groupe (*se*) *départir*, d'un emploi au demeurant assez limité, dont certains font par erreur un verbe du deuxième groupe, à l'image de « répartir » (à distinguer de « repartir » !).

Les chroniqueurs semblent être des lecteurs assidus de dictionnaires, ouvrages de référence reconnus, à en croire leurs remarques grinçantes à propos des trouvailles qui les bouleversent car elles ne correspondent pas à leur idée du rôle d'un dictionnaire. Maurice Druon (20/10/1999), dans un texte construit autour d'une métaphore appelant ses observations du français actuel « Glanes d'été, feuilles d'automne » écrit :

L'été n'a pas ralenti la croissance dans le champ du langage français des mauvaises herbes, des plantes parasites, des chardons agressifs, des surgeons inutiles et drageons abusifs. (...) Au long de ces mois, de manière buissonnière, à travers la presse, les émissions radiophoniques et télévisuelles, à travers mon courrier aussi, souvent porteur d'échantillons de cette flore linguistique malade ou délirante, j'ai cueilli, glané, ramassé ce qui me paraissait le mieux destiné à être d'urgence piqué, collé ou aplati dans un herbier, en recommandant de le cadénasser. Le plus désolant est qu'une bonne partie de ma récolte provient des nouvelles éditions du Petit Larousse et du Petit Robert, deux ouvrages naguère fiables et qui semblent, au fil des ans, s'éloigner de leur vocation de dictionnaires de l'honnête usage pour se muer en recueils de tératologie lexicale (...).

Le propos critique de l'auteur vient de ce que lesdits dictionnaires ont sanctionné dans leurs nomenclatures des mots qui ne devraient pas, à son avis, s'y trouver : *employabilité*, *footballistique*, *denturologiste* notés dans « Le Petit Larousse » et les termes familiers *se zoner* 'se coucher' et *fax* dans l'acception grossière de 'femme plate et maigre' dans « Le Petit Robert ». Druon ne reconnaît pas l'appartenance de ces mots au répertoire lexical devant figurer dans les dictionnaires. La macrostructure établie par un lexicographe serait donc une certaine « norme », un modèle de vocabulaire, une référence.

Une mention du rôle des dictionnaires dans la propagation d'une norme est contenue dans un billet de Jacques Capelovici (5/02/1999) *Ne déclarez pas vos impôts !* :

(...) Quiconque consulte *le Petit Larousse* et *Le Petit Robert* à l'article « déclarer » constatera avec soulagement qu'ils ne mentionnent que l'expression « déclarer ses revenus ». C'est pourquoi on s'étonne que *Le Petit Robert*, qui, à juste titre, passe sous silence l'expression fautive « déclarer ses impôts », ait cru nécessaire de mentionner par deux fois « déclaration d'impôts », d'abord prudemment accompagnée de l'adverbe « abusivement », ensuite de la précision « pour revenus ». C'est là une application de plus du principe « deux poids, deux mesures ».

Il est à relever que certains chroniqueurs blâment la présence de quelques mots dans un dictionnaire mais pas l'absence d'autres. Même des mots employés quotidiennement n'acquièrent pas le droit d'y figurer, le dictionnaire ne serait donc pas témoin de l'usage (d'un certain usage, dirait probablement plus d'un chroniqueur), mais l'image d'un modèle normatif. Le rôle d'arbitre dans la matière du langage est confirmé dans un des billets d'Alain Feutry (5/11/99), consacré à la différence délicate entre les mots *appas* et *appât* : le chroniqueur donne des exemples pris dans un dictionnaire très connu et termine comme suit :

(...) Apparentes douceurs des *appas* ; trompeuses douceurs de l'*appât*. À ne pas confondre, dit Littré, avec les trompeuses apparences du *leurre*.

D'ailleurs, le dictionnaire de Littré, composé pourtant au XIX<sup>e</sup>, est évoqué par plus d'un chroniqueur, comme, par exemple, par Bernard Leconte (30/3/99) à propos du sens exact du mot *déshérence*, au titre d'une référence solide d'autrefois, d'un ouvrage fiable pouvant servir d'indication pour un usage actuel. Il est à noter que dans aucun billet je n'ai trouvé la mention du *Trésor de la langue française*, œuvre monumentale de la lexicographie française du XX<sup>e</sup> siècle.

À côté des dictionnaires vus comme des ouvrages censés créer une image du lexique modèle, ce sont les grammaires qui sont tenues pour source de prescriptions normatives, de règles à suivre dans le souci de maintenir « le bon français ». Le mot *règle* revient dans l'éclaircissement d'un problème langagier épineux ou d'une faute fréquente. Une règle est une prescription, elle découle d'une norme, d'un modèle admis au cours d'une évolution et conservé. Ainsi, Jacques Capelovici (2-3/01/1999) rappelle-t-il dans son billet *Promettre et permettre*, consacré à l'emploi de ces verbes et à leur forme au passé composé :

(...) Quant à l'accord du participe passé si souvent négligé par des gens qui diront bien à tort : « *Elle s'est mis en route* », au lieu de *mise*, il est trop souvent paradoxalement appliqué sans raison dans : « *Elsa s'est promise de mieux faire* », alors que s'impose, sans accord, la forme « *Elsa s'est promis de mieux faire* », pour la bonne raison qu'Elsa n'a pas promis elle-même, mais à elle-même. Cette règle des plus logiques s'applique au verbe réfléchi *se permettre* et impose de remplacer la forme fautive : « *Elle s'est permise d'intervenir* » par « *Elle s'est permis...* ».

Autant on a l'habitude de parler des règles de grammaire, autant celles du lexique, d'ordre sémantique, ne sont pas faciles à formuler : il faudrait parler plutôt de l'emploi juste, précis d'un mot, en accord avec sa signification (si l'on pense à l'emploi propre). Alain Feutry (3/12/1998) utilise le mot *règle*, alors qu'il relève une faute de vocabulaire :

#### Spoliation

En rendant compte du rapport du Conseil du patrimoine privé de la ville de Paris relatif à la spoliation des propriétaires juifs pendant l'Occupation, certains commentateurs ont évoqué des « *biens immobiliers spoliés* ». Il s'agit d'une faute grossière : spolier, c'est dépouiller *quelqu'un* par des moyens illicites, par ruse ou par force. On ne spolie donc pas des biens ! (...) La règle est pourtant simple : on *spolie* une personne (on la dépouille, on la dépossède, on la prive de ses biens) ; on *détourne* des biens (on peut aussi, avec des nuances, les dérober, les confisquer, les soustraire, les extorquer ; s'en approprier...).

Parfois, les noms des grammairiens connus ou les titres de leurs ouvrages sont cités au titre d'appui à une opinion présentée par le chroniqueur. Alain Feutry (21/04/2000) note :

#### Tout à fait d'accord

Les mots changent, les manières guère. Il y a un demi-siècle, Albert Dauzat notait cette réflexion d'un ami, de retour au pays natal après dix ans passés dans une contrée lointaine : *On ne dit plus « oui » en France. (...) Mais notre vieille affirmation millénaire, qui avait donné son nom à notre langue, la langue d'oïl, est en train de disparaître au profit d'une ellipse à la mode : « d'accord ! », abrégée parfois en « d'ac ! » par les jeunes. Et Dauzat de déplorer ces mots passe-partout qui deviennent « exaspérants non seulement par leur répétition, mais surtout par leur emploi impropre ». Aujourd'hui, d'accord a été détrôné par tout à fait. Dans un cas comme dans l'autre, ces mots qui ont supplanté le « oui » sont une aberration. (...) Laissons le mot de la fin à Dauzat : « *Le mot précis est la marque du bon français : ne déparons pas notre langue par des mots à tout faire.* » Tout à fait d'accord !*

Une autre autorité en matière de grammaire, Maurice Grevisse, avec son précieux ouvrage<sup>7</sup>, veillant sur le bon usage du français – bon, c'est-à-dire conforme à une norme – est évoquée dans un billet de Jean Dutourd (30/04/1997) :

#### Les z'haricots

Le H aspiré tracasse beaucoup de gens (...). Grevisse dénombre cent quatre-vingt-trois mots commençant par un H aspiré, parmi lesquels *hameau, hargneux, harasser, hublot,*

<sup>7</sup> *Le bon usage. Grammaire française*, publié en 1936 et plusieurs fois réédité et complété, refondu par André Goosse en 1986.

*hussard*. Supprimer l'H aspiré n'est permis que pour faire un effet comique. (...) Il y a enfin le cas de la hyène ou de l'hyène, qui est litigieux. Balzac écrit « *la hyène* » et Mauissant « *l'hyène* ». Pour moi, je penche du côté de Balzac. Il a toujours raison, même quand il a tort.

Dutourd appelle à témoin deux écrivains présentant des solutions différentes d'un problème orthographique « litigieux », comme il le précise. D'autres chroniqueurs se réfèrent aussi à des exemples tirés d'œuvres célèbres, comme Vaugelas s'appuyait sur de « bons auteurs »<sup>8</sup>. Les écrivains sont donnés en exemple ; leur maniement de la langue française peut certes servir de modèle, mais créent-ils une norme ? Ils apportent leur style, leur originalité, langagière aussi, plutôt que de se prendre pour une autorité édictant des prescriptions. Alain Feutry (1/11/1999), dans son billet intitulé *Coltiner* explique le sens exact de ce verbe et son emploi recommandé ; en terminant, il se réfère comme suit aux citations littéraires :

(...) On évitera aussi de « se coltiner de *mauvaises lectures* » et on approuvera Henri Troyat qui écrit dans *Le Fils du satrape* : « *Nous coltinâmes les bagages et nous ruâmes vers le quai où le convoi attendait encore sa locomotive.* » Ou encore François Nourissier qui note, dans *Une histoire française* : « *Sur le trottoir un jeunot coltine des sacs, la mèche batailleuse* ».

L'école paraît, à juste titre, un lieu destiné à former au « bon français » et à inculquer aux élèves quelques principes « normatifs ». À en croire les chroniqueurs, elle manque à cette tâche. Plusieurs billets évoquant des écarts par rapport au français modèle, expriment un regret, voire un blâme, à l'adresse des institutions scolaires pour avoir négligé ce devoir. Jean Dutourd, écrivain, rappelle le rôle de l'école d'autrefois (06/11/97) :

Le parler plouc

La prononciation des mots n'est pas toujours conforme à leur orthographe. Cela faisait partie des petites choses qu'on enseignait à l'école et dont, semble-t-il, nul ne se soucie plus (...).

Le statut d'acceptabilité d'un fait de langue vient parfois de la tradition, un autre point de référence pour quelques chroniqueurs. L'état de langue connu depuis longtemps paraît immuable et reste donné comme modèle. Voici ce qu'en dit le chroniqueur Pierre Bénard, docteur ès lettres (16/11/2000) :

« Pierre, le livre »

Une nouvelle mode agite la syntaxe. La forme du complément du nom n'est plus ce qu'elle était – ce qu'elle était depuis des siècles. On disait « le livre de Pierre », ou familièrement, « le livre à Pierre ». (...) Un grand coup de vent, venu, je crois, du cinéma, a soufflé cette syntaxe séculaire. (...).

---

<sup>8</sup> C'était aussi une pratique lexicographique usuelle. D'ailleurs, Grevisse cite souvent des exemples tirés d'œuvres littéraires, parfois divergents dans l'application d'une règle. Il indique pourtant ce qu'il considère comme conseillé ou fréquent.

Ou encore Jean Dutourd (11/10/1996) :

Quelque part

Dans mon enfance, l'expression « quelque part » n'avait qu'une signification : le derrière. D'où des locutions telles que : « Il mérite des coups de pied quelque part », ou encore : « vos insinuations, vos injures, je me les mets quelque part ». À présent que nous vivons une époque aristocratique et délicate, « quelque part » a quitté le postérieur et s'est répandu un peu partout dans l'être humain. On entend couramment : « cela m'interpelle quelque part », « J'éprouve un certain émoi quelque part », etc. Personne ne semble remarquer la cocasserie de pareilles formules. Personne non plus ne précise où se situe ce « quelque part ». Dans le cœur, dans la tête, dans la rate, dans les pieds ? Avec le derrière, au moins, on était fixé.

Et Pierre Bénard (18-19/3/2000) dans :

Y'a du sport !

Certaines personnes d'âge se rappellent le temps où les conversations étaient faites de réponses, répliques, ripostes, réparties, objections, protestations... Quand on retournait un raisonnement contre celui qui le tenait, on rétorquait ses arguments, et cela s'appelait « rétorsion ».

Pour fermer le volet de la langue d'autrefois comme modèle d'une certaine norme, je citerai la fin d'un billet d'Alexandre Astruc (20/12/96) *Que votre oui soit oui* :

(...) Je vois dans le français tel qu'il est parlé par les nouvelles générations un de ces déplorables phénomènes de mœurs où l'on fuit l'expression exacte pour se parer du prestige pernicieux de la modernité. Parler le bon français nous rattache au français d'autrefois et nous fait réinventer notre passé. C'est pourquoi il est si farouchement nié.

Et la conclusion d'Alain Feutry (29/12/2000) dans *Revisiter les basiques* :

Plutôt que « *revisiter les basiques* », nos cuistres jargonners feraient mieux de revoir leurs classiques.

Cette constatation résume en quelque sorte ce que je pourrais donner comme réponse à la question sur les sources d'une norme esquissée dans les chroniques du *Figaro*. C'est l'usage linguistique reconnu comme modèle et s'étant formé au cours des siècles qui est considéré comme référence, conservée dans les recommandations de l'Académie française. Les dictionnaires successifs entérinent des emplois choisis et servent de guide aux locuteurs, l'enseignement scolaire transmet le savoir sur la langue en utilisant des manuels de grammaire codifiant le système et en expliquant son fonctionnement. Un autre facteur encore qui semble jouer un rôle important dans le jugement qui se veut normatif : la tradition dans la transmission du langage. Les chroniqueurs évoquent les usages d'autrefois, du temps de leur scolarité le plus souvent, en les présentant comme immuables et recommandables. Faut-il donc compter avec les consignes des auteurs de la rubrique « Le bon français » ? Bien sûr que oui. Ils propagent une certaine norme, celle qui renvoie à l'enseignement scolaire solide, à la connaissance

de la grammaire, au vocabulaire riche, assurant la communication dans cette langue qui se veut claire et précise. Leurs consignes découlent de leur sensibilité linguistique individuelle, certes, mais ils indiquent également des références sûres. Evidemment, ils n'ont aucun pouvoir d'exécution, sauf la possibilité de présenter leurs avis dans un média de grande portée. Ils s'octroient aussi le droit de blâmer des emplois incorrects dans la langue publique : celle des documents et des discours officiels ; celle de la radio et de la télévision.

Il est évident qu'ils sont conscients des différents usages, surtout à l'oral, dans des situations familières ou dans des milieux professionnels, ils remarquent l'apparition de néologismes, d'emprunts ; bref, ils sont obligés de reconnaître l'existence d'autres « normes ». Et même s'ils présentent des opinions valorisant nettement certains emplois au détriment des autres, ce dont un linguiste s'abstient, les chroniqueurs de langage deviennent des témoins de l'usage ou des usages du français contemporain. Et c'est un fait à ne pas négliger pour un historien du français. Le temps et l'évolution incessante de la langue montreront, dans quelques années, des modifications inévitables du français actuel, mais dès aujourd'hui on peut observer, notamment grâce aux chroniques, des tendances qui se dessinent.

Et pour terminer, je voudrais remarquer un aspect qui échappe souvent aux locuteurs français de naissance, notamment le besoin d'une référence sûre, d'une norme propre à un standard qu'un étranger désire connaître pour bien manier la langue qu'il apprend. Au fur et à mesure de l'apprentissage, il s'ouvrira aussi aux variantes, connaîtra la richesse des registres du français.

Le rôle des chroniques de langage, déjà évoqué au début dans le propos d'un linguiste, vu de la perspective polonaise prend une teinte que l'on ne perçoit pas dans la terminologie française : en Pologne, ce type d'activité journalistique et linguistique relève du domaine de « la culture de la langue » (Giermak-Zielińska, 2009), et même si le mot français *culture* diffère dans ses acceptions du polonais *kultura*, et ne s'applique pas d'habitude à l'activité des chroniqueurs de langage, il contient le sens de 'cultiver, prendre soin', ce que font les auteurs de la rubrique « Le bon français », en se penchant sur le français actuel pour nous sensibiliser à l'usage de la langue et pour proposer un modèle à suivre.

### Références bibliographiques

- BAGGIONI, D. (1980), La langue nationale. Problèmes linguistiques et politiques, *La Pensée*, n° 209, 50-63.
- BAGGIONI, D. (1994), Norme linguistique et langue(s) nationale(s) : variété des processus de construction des identités linguistiques-nationales dans l'espace européen passé et présent, *Langues et Langage*, n° 4 : « Genèse de la (des) norme(s) linguistique(s) », 27-54.
- BÉDARD, E., MAURIS, J. (éds) (1983), *La norme linguistique*, Québec, Paris, Le Robert.
- BESSE, H. (1976), La norme, les registres et l'apprentissage (ou les us et abus de la norme), *Le Français dans le Monde*, n° 121, 24-29.

- BOCHNAKOWA, A. (2005), *Le bon français de la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Chroniques du « Figaro » 1996-2000*, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- BOURDIEU, P. (1982), *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- CELLARD, J., REY, A. (1981), *Le dictionnaire du français non conventionnel*, Paris, Masson.
- CELLARD, J. (1991, novembre), La croisée des chemins, *Revue des Deux Mondes*, 110-114.
- CHARMEUX, E. (1989), *Le « Bon » français... et les autres*, Paris, Milan-Éducation.
- GIERMAK-ZIELINSKA, T. (2009), « Kultura języka » et « bon usage » : une équivalence interlinguale possible ?, dans Vetulani, G. (éd.), *Panorama des études en linguistique diachronique et synchronique. Mélanges offerts à Józef Sypnicki*, Łask, Leksem, 111-121.
- KASBARIAN, J.-M. (éd.) (1994), Genèse de la (des) norme(s) linguistique(s). Le concept de norme en philosophie et dans les sciences humaines et le concept de « norme linguistique ». Hommage à Guy Hazaël-Massieux, *Langues et Langage*, n° 4, Aix-en-Provence.
- LANGUE FRANÇAISE, (1972), *La norme*, n° 16, Paris, Armand Colin.
- MARCHAND, F. (coord.) (1975), *La norme linguistique. Manuel de linguistique appliquée*, t. 4, Paris, Delgrave.
- MARTIN, R. (1972), Normes, jugements normatifs et tests d'usage, *Études de Linguistique Appliquée* (nouvelle série), n° 6, 59-74.
- MARZYS, Z. (1998), *La variation et la norme. Essais de dialectologie galloromane et d'histoire de la langue française*, Neuchâtel, Université de Neuchâtel, Faculté des lettres et sciences humaines.
- MOUNIN, G. (1975), *Clés pour la linguistique*, Paris, Seghers.
- PAVEAU, M.-A., ROSIER, L. (2008), *La langue française. Passions et polémiques*, Paris, Vuibert.
- SIOUFFI, G., STEUCKARDT, A. (éds) (2001), *La norme lexicale. Études rassemblées par (...)*, Montpellier, Université Paul-Valéry, Montpellier III, DIPRALANG (E.A.739).
- SIOUFFI, G., STEUCKARDT, A. (éds) (2007), *Les linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Bern (...), Peter Lang.



## Quand les Français et les Polonais parlent de la norme, parlent-ils de la même chose ?

*Norme/norma* dans les dictionnaires français et polonais

« Ce qui fait le charme des dictionnaires [...] c'est qu'ils nous parlent du monde et que, dans le même temps, ils nous parlent de la langue », constatent André Collinot et Francine Mazière (Collinot, Mazière, 1997 : 1). La lecture comparative des « mêmes » mots dans les dictionnaires de deux langues différentes peut avoir un charme double : non seulement elle nous permet d'appréhender deux langues et deux mondes, ou plutôt leurs fragments ou parcelles, mais aussi de les comparer. Or, cette comparaison peut réserver des surprises : on découvre des différences, parfois frappantes, parfois subtiles, qui résultent du fait que chaque langue enregistre à sa façon l'expérience qu'ont du monde ses usagers. Cette vérité de la Palisse est à la base des études sur les différentes images ou représentations linguistiques du monde qui – en dévoilant les divergences – montrent les points sensibles ou causes de malentendus possibles dans la communication interlinguistique et interculturelle. Pour les éviter ou les dissiper, un accord préalable ou une sorte d'espace notionnel commun est nécessaire. Rappelons, en effet, ce que disait Julien Green : « Au début de toute discussion, on devrait poser sur une table un dictionnaire, pour être sûr qu'on s'entendra au moins sur les termes qu'on emploiera »<sup>1</sup>. Si cela semble utile pour la communication unilingue, dans la communication entre les usagers de deux langues différentes cela semble une nécessité.

En utilisant plus haut l'expression les « *mêmes* » mots, nous avons mis le mot *mêmes* entre guillemets. Une explication s'impose : en effet, il ne s'agit pas de « *mêmes* » mots au sens littéral ; nous pensons plutôt aux paires d'équivalents les plus proches, comme *mère* – *matka*, *maison* – *dom*, *pain* – *chleb*, *temps* – *czas*... Mais dans le cas qui va nous occuper dans ce qui suit, il serait tout à fait plausible de parler du « même mot » : *norme* et *norma*, ont la même étymologie : le mot latin *norma* ('équerre, règle'). Certes, en français le mot *norme* est attesté dès le 12<sup>e</sup> siècle (selon le TLF : « *Ca* 1165 *mettre norme* a régler (une affaire) (Benoît de Sainte-Maure, *Troie*, 3269 ds T.-L.) »), alors qu'en polonais l'attestation est plus tardive (1579, avec le sens hypothétique de 'verrou', selon le SJP XVI), mais dans la pratique lexicographique les deux mots sont enregistrés pour la première fois pratiquement au même moment : le mot *norma* est défini en 1861 dans le Wil, avec le sens 'règle, modèle'<sup>2</sup> ; le premier dictionnaire français

---

<sup>1</sup> J. Green, *Journal*, t. 5, année 1948, cité par Jean Pruvost, 2001 : 25.

<sup>2</sup> TLF donne une troisième date : 1867 'état habituel, régulier' (HUGO, *Paris*, p.15).

à enregistrer le mot *norme* est le Littré qui le définit comme « règle, loi d'après laquelle on doit se diriger » (1877, article *Norme*).

Il faut remarquer aussi l'existence de la « descendance » du mot latin dans d'autres langues européennes (*Norm* – allemand ; *norm* – anglais ; *norma* – espagnol, italien ; *nórma* – russe ; *norma* – tchèque...) qui en fait un mot « international » évoquant l'existence des règles ou des régularités. Et rappeler également, comme le constatent Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt (2007 : VIII), que :

la notion de norme n'est pas propre à la linguistique. On en sait la pertinence, aussi bien dans des domaines techniques que dans le domaine juridique. Un rapide balayage de la notion permet d'en mesurer l'opérativité dans le monde contemporain. La notion de norme semble faire partie de ces notions cadres qui structurent un certain nombre de nos activités et ne sont pas remises en question

Dans cette étude, nous nous bornerons à examiner les définitions de *norme* et *norma* et de leurs dérivés dans les dictionnaires généraux des langues française et polonaise pour montrer comment ces mots peuvent être utilisés dans la communication de tous les jours (celle des non spécialistes). Ceci pour deux raisons : la première est que l'une des fonctions du dictionnaire est de constamment remettre à jour la langue ; la deuxième est celle que le dictionnaire, ouvrage de référence, qui n'est pas fait pour des linguistes mais plutôt pour les usagers non spécialistes, est pour ceux-ci une référence, voire une « autorité » (soit dit au passage : fixant des normes, pas forcément explicites), comme en témoigne l'expression *c'est pas dans le dictionnaire*, prononcée en cas de litiges linguistiques...

Nous avons choisi trois dictionnaires pour chaque langue. Pour le français, il s'agit de : le TLF – le dictionnaire le plus complet, le R (dans la version électronique) – dictionnaire le plus usuel, et le DFC (visant selon ses auteurs à « présenter un état actuel du lexique usuel », contenant « tous les mots qui entrent dans l'usage écrit ou parlé du français le plus habituel » (DFC, *Avant propos*, p. III). Pour le polonais : le SJP Dor, le I SJP et le SWJP (au besoin, nous consultons aussi [sjp.pwn.pl](http://sjp.pwn.pl)).

Nous commencerons par étudier les définitions des mots *norme* et *norma*, pour passer ensuite à leurs dérivés et comparer les deux inventaires lexicaux (familles de mots).

## 1. Définitions lexicographiques des mots *norme* et *norma*

### 1.1. *Norme*

Le DFC distingue le mot *norme* au singulier et au pluriel. Pris au pluriel, le mot a un sens restreint : « Ensemble de règles fixant le type d'objet, les procédés techniques de fabrication, de production. » Au singulier, le sens est plus large : « État habituel, conforme à la moyenne générale des cas et considéré le plus souvent comme la règle. »

On donne comme synonyme le mot *règle*, sans pour autant préciser dans quel sens ; or le mot apparaît sous deux entrées et, dans la deuxième, six sens sont donnés. Il n'est pas dans notre propos de discuter les principes de l'élaboration du diction-

naire, et nous nous contenterons de l'hypothèse que c'est aux sens 3 et 6 de l'entrée *règle* 2 que l'on renvoie l'utilisateur du dictionnaire : « 3. prescription qui émane d'un usage. » ; « 6. ce qui se produit dans telle ou telle circonstance. »

La définition de la norme proposée dans le DFC, très brève (conformément aux principes méthodologiques des auteurs du dictionnaire) réunit ce qui est distinct aussi bien dans le R que dans le TLF : a. norme vue comme un état habituel, conforme à la majorité des cas, et b. norme vue comme un idéal ou modèle à suivre.

Le TLF propose une sorte d'intermédiaire entre ces deux acceptions : c'est ce qui est le plus fréquent qui est souvent considéré comme idéal. Un autre apport du TLF, autrement important, est la distinction explicite entre le jugement de valeur inscrit dans le sens du mot (lorsque l'on parle de la norme comprise comme modèle ou règle à suivre) et l'absence de valorisation (lorsque l'on parle de l'état habituel ou moyen). Remarquons au passage que cette absence ou présence du jugement de valeur se retrouve par la suite dans les distinctions (faites entre autres par des linguistes, tel Coseriu) entre les normes descriptives (sans jugement de valeur) et les normes prescriptives (règles à suivre).

Nous ne ferons que signaler que les deux dictionnaires, de façon plus ou moins approfondie, définissent aussi les emplois spéciaux du mot *norme* (en technologie, linguistique, droit, mathématiques). Ils donnent aussi des expressions plus ou moins figées, comme :

*Être, rester dans la norme. S'écarter de la norme. Revenir à la norme* dans lesquelles le mot *norme* est pris dans le sens de 'état habituel', et :

*Faire entrer dans les normes.* ('Faire entrer dans les règles, les lois de'), *Poser les normes de.* ('Fixer les règles, les lois de') avec le deuxième sens du mot *norme*.

## 1.2. Norma

C'est d'abord comme une 'règle ou modèle à suivre' que la *norme* est définie dans les dictionnaires polonais, aussi bien le grand SJP Dor des années 50 (1. « ustalona, ogólnie przyjęta zasada ; wytyczna, reguła, wskazanie, przepis; wzór, schemat, szablon ») que le plus récent sjp.pwn.pl. (1. « ustalona, ogólnie przyjęta zasada »), mais aussi I SJP (« 1. Zasada postępowania, zachowania, mówienia itp. przyjęta w jakimś społeczeństwie lub jakiejś grupie ludzi. ») qui se veut « différent », et SWJP.

Le deuxième sens défini par ces dictionnaires est celui de la 'quantité, mesure, qualité officiellement fixée ou prévue par une autorité dans un domaine ou dans une situation', par exemple : quantité journalière de nourriture ; poids de l'enfant ; quantité de travail à effectuer dans un temps déterminé<sup>3</sup>. On cite ici également l'usage correspondant au sens défini par le DFC pour le pluriel *normes* ('ensemble de règles fixant

<sup>3</sup> Comme exemple de cet emploi, on donne les expressions *wyrobić normę* ('atteindre la norme'), surtout *przekroczyć normę* ('dépasser la norme') et *praca ponad normę* ('travail au-delà de la norme prévue') ; ces expressions semblent un vestige de l'époque révolue de l'économie planifiée dans les moindres détails ; elles font penser aussi aux *wyścig pracy* (concours de cadences) des années 50 dont on trouve un témoignage dans *l'Homme de marbre* de Wajda).

les procédés techniques de fabrication, de production’). Dans I SJP, on parle aussi de la qualité prévue pour un produit ou pour certains phénomènes (‘qualité de l’eau est dans la norme’).

Ce qui frappe, c’est le fait que les dictionnaires donnent, dans une rubrique à part, l’expression plus ou moins figée *wracać/powracać do normy* (‘revenir à la norme’) avec le sens ‘retrouver l’état habituel’, alors que ce sens n’est donné dans aucune définition. C’est seulement dans le PSWP qu’apparaît, comme 4<sup>e</sup> sens ‘état habituel, moyenne, standard’, avec la marque d’usage : familier.

Ce balayage rapide des définitions lexicographiques des mots *norme* et *norma* permet de constater une première différence : pour le mot français, on distingue deux sens, celui qui peut se résumer en **état habituel** ou **régularité**, et celui qui se résume en **règle**. Nous pouvons citer à ce propos Gilles Siouffi et Agnès Steuckardt (2007 : X) :

Deux acceptions se sont succédées dans l’histoire du mot *norme* : la plus ancienne, la seule que connaisse encore *Litttré*, est celle de « règle, loi d’après laquelle on doit se diriger » (*Litttré*, 1877, article « Norme ») ; la seconde est issue d’un emprunt au discours des sociologues anglo-saxons de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, chez qui *norm* signifie « état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas » (*Robert historique*, 1992, article « Norme »). L’accident linguistique que constitue l’emprunt paraît conforter l’idée d’une cassure entre deux signifiés, dont l’un, préscientifique, appartiendrait au discours des « simples usagers de la langue », tandis que l’autre serait l’apanage du spécialiste. À l’évidence pourtant, un lien existe entre la règle prescrite et le régulier décrit.

Quant au mot *norma*, on peut considérer que c’est dans le sens de **règle** qu’il est donné dans les dictionnaires polonais, même si l’on fait la distinction entre la norme comme modèle à suivre et la norme qui consiste à indiquer une quantité, celle-ci ayant un caractère obligatoire ou préconisé.

Le passage en revue des inventaires lexicaux que forment les dérivés des deux mots apporte des données nouvelles.

## 2. Dérivés

### 2.1. Définitions lexicographiques des dérivés français

Dans le DFC, on trouve les dérivés suivants :

*normal* adj. : ‘conforme à l’état le plus fréquent, le plus habituel, qui n’est exceptionnel’ – syn. *habituel*, *naturel*  
*normale* n.f., ‘état normal, habituel’  
*normalement* adv. ‘habituellement’  
*normaliser* ‘unifier et simplifier des produits industriels, des chaînes de fabrication, des règlements de travail, etc., pour obtenir un meilleur rendement’ ; syn. *standardiser*  
*normalisation* n. f. ‘standardisation’

*anormal* 'contraire à l'ordre habituel ; qui s'écarte des règles ou des usages établis, de la raison ou du bon sens (le plus souvent péjoratif) syn. : *exceptionnel, l'insolite, surprenant, illogique*

*normal* 2. 'école (supérieure) où l'on forme les futurs instituteurs ou professeurs'

*normalien, -enne* 'élève d'une école normale'

*normatif* 'qui établit la norme'.

Le R et le TLF y ajoutent d'autres éléments :

*anormalité* 'caractère de ce qui est anormal'

*anormalement* 'd'une manière anormale'

*normalité* 'caractère de ce qui est normal'

*normatif* A. 'qui a les caractères d'une norme, d'une règle ; qui concerne les normes' ;

B. 'qui fixe, prescrit une norme, émet des jugements de valeur'

On trouve aussi dans ces dictionnaires des précisions concernant le sens des mots *normalisation* et *normaliser* apparus dans le DFC :

*normalisation* 2 'action de rendre normal, de rétablir (une situation) dans l'état antérieur. (Absolt. Rétablissement des structures politiques et sociales telles qu'elles étaient avant d'être déstabilisées)'

*normaliser* 'faire devenir ou redevenir normal'.

## 2.2. Définitions lexicographiques des dérivés polonais

Les nombreux dérivés du mot *norma* se laissent ranger dans des groupes de mots plus apparentés entre eux :

*normalny* adj. a deux sens : 1. 'conforme à la norme, règle, principe ; **le plus fréquent ; moyen ; habituel**' ; 2. en parlant d'une personne : 'comme tout le monde ; non atteint d'une anomalie mentale (plus rarement : physique)'; les deux ont donné naissance à d'autres dérivés :

*anormalny* adj. 1. 'non conforme à la norme, règle, principe ; **inhabituel**' ; 2. en parlant d'une personne : 'atteint d'une anomalie mentale' ; *anormalność* 'caractère de ce qui est anormal' ; *anormalnie* 'd'une manière anormale'

*nienormalny* 1. 'non conforme à la norme, règle, principe ; **inhabituel**' ; 2. en parlant d'une personne : 'atteint d'une anomalie mentale' ; *nienormalność* 'caractère de ce qui est anormal' ; *nienormalnie* 'd'une manière anormale'

*normalnieć* 'redevenir normal ; **retrouver l'état habituel**'

*normalność* 'caractère de ce qui est normal'

*normalka* n.f., familier 'phénomène, situation, comportement, etc. impropre mais **considéré comme normal à cause de sa fréquence**'<sup>4</sup>

*normować* 'fixer des normes, règles ; ordonner selon une norme'

(u)*normować się* '**retrouver l'état normal, habituel**'

<sup>4</sup> Dans la définition donnée par I SJP le caractère négatif disparaît.

*normowanie* ‘action de fixer des normes’

*normowanie się* ‘**procès de retrouver l’état normal, habituel**’

*normalizacja* 1. ‘action de fixer, élaborer des normes dans un domaine ; en particulier des normes techniques ; standardisation’ ; 2. ‘**action de rendre normal, de rétablir (une situation) dans l’état antérieur**, d’ordonner une situation’

*normalizacyjny* adj. dérivé de *normalizacja* au sens 1

*normalizować* 1. ‘fixer, élaborer des normes dans un domaine ; en particulier des normes techniques ; standardisation’ ; 2. ‘**rendre normal, rétablir (une situation) dans l’état antérieur**, ordonner une situation’

*normalizator* ‘spécialiste qui élabore des normes techniques’

*normalizowanie (się)* ‘**procès de rendre normal, de rétablir (une situation) dans l’état antérieur**, d’ordonner une situation’

*normatywny* adj. 1. ‘fixant ou appliquant des normes’ ; 2. ‘régé par des normes’

*normatywnie* ; *normatywność*

*normatyw* ‘norme ; descriptif des normes régissant un travail’

*normatywizm* 1. lit. ‘tendance (propre à la poésie traditionnelle) à formuler des règles et des schémas qui doivent être appliqués par un écrivain’ ; 2. droit ‘branche qui considère comme objet de droit un devoir idéal exprimé par les normes juridiques’.

*normatywista* ‘partisan du normativisme’

*normatywistyczny* adj. dérivé de *normatywizm*

### 2.3. Comparaison des inventaires lexicaux

Ce bref parcours des dérivés des mots *norme* et *norma* permet de constater une différence quantitative frappante : face à une douzaine de mots français, presque le double en polonais. Cette différence trouve une première explication dans l’existence de doublet *nienormalny* (*nienormalność*, *nienormalnie*) et *anormalny* (*anormalność*, *anormalnie*), le premier pouvant être considéré comme une formation indigène polonaise, le deuxième – comme un emprunt. Par ailleurs, dans l’inventaire polonais, d’autres emprunts sont présents (*normalizacja*, *normatyw*, *normatywny*...). Une autre raison de la plus grande quantité de dérivés polonais est qu’ils forment, le plus souvent, des complexes substantif – verbe – adjectif – adverbe, comme pour montrer divers aspects de la chose ; en ce qui concerne les verbes : ce sont les verbes transitifs qui peuvent avoir aussi une forme pronominale, indiquant la voix moyenne ; la différence de la voix s’accompagne d’une différence de sens. On constate aussi que la plupart de mots ont deux acceptions.

Pour une meilleure perception des deux inventaires, nous les avons organisés et présentés sous forme de tableaux 1 et 2 ; ceci permet de faire des comparaisons plus facilement.

Tableau 1. *norme* et ses dérivés

| sens du mot <i>norme</i>  | dérivés                |                     |                        |
|---|------------------------|---------------------|------------------------|
| <b>État habituel (régularité)</b>   | <i>normal</i>          | <i>anormal</i>      | <i>normalisation 1</i> |
|   | <i>normale</i> (n.f.)  | <i>anormalité</i>   | <i>normaliser 1</i>    |
|   | <i>normalement</i>     | <i>anormalement</i> |                        |
|   | <i>normalité</i>       |                     |                        |
| <b>modèle à suivre (règle)</b>  | <i>normatif</i>        |                     |                        |
|   | <i>normativisme</i>    |                     |                        |
|   | <i>normativiste</i>    |                     |                        |
| <b>normes ensemble de règles fixant le type d'objet, les procédés techniques de fabrication, de production.</b> | <i>normalisation 2</i> |                     |                        |
|   | <i>normaliser 2</i>    |                     |                        |
| <b>normal 2. école (supérieure) ou l'on forme les futurs instituteurs ou professeurs</b>                        | <i>normalien</i>       |                     |                        |

Tableau 2. *norma* et ses dérivés

| sens du mot <i>norma</i>   | dérivés  |  |   |
|--|--|--|---|
| <b>modèle à suivre (règle)</b>   | <i>normalny</i> <sup>1</sup>   | <i>anormalny</i> <sup>1</sup><br><i>anormalność</i> <sup>1</sup><br><i>anormalnie</i> <sup>1</sup> | <i>nienormalny</i> <sup>1</sup> <i>nienormalność</i> <sup>1</sup><br><i>nienormalnie</i> <sup>1</sup>   |
| en parlant d'une personne  | <i>normalny</i> <sup>2</sup><br><i>normalność</i> <sup>2</sup>   | <i>anormalny</i> <sup>2</sup><br><i>anormalność</i> <sup>2</sup>                                   | <i>nienormalny</i> <sup>2</sup> <i>nienormalność</i> <sup>2</sup>   |
| <b>quantité, mesure, qualité fixée ou prévue par une autorité</b>                              | <i>normować</i><br><i>normowanie</i>   | <i>normatywny</i><br><i>normatywnie</i><br><i>normatywność</i><br><i>normatyw</i>                  | <i>normatywizm</i> <i>normatywista</i><br><i>normatywistyczny</i>   |
|  | <i>normalizacja</i> <sup>1</sup> <i>normalizacyjny</i> <sup>1</sup><br><i>normalizować</i> <sup>1</sup>        |  |   |
| <b>ensemble de règles fixant les procédés techniques de fabrication, de production (normy)</b> | <i>normalizacja</i> <sup>1</sup> <i>normalizować</i> <sup>1</sup><br><i>normalizator</i> <i>normalizowanie</i> |  |   |
| <b>état habituel (régularité)</b>  | <i>normalny</i>  | <i>anormalny</i><br><i>anormalność</i><br><i>anormalnie</i>  | <i>nienormalny</i><br><i>nienormalność</i><br><i>nienormalnie</i><br><br><i>(z)normalnieć</i><br><i>normalność</i><br><i>(u)normować się</i><br><i>normowanie się</i><br><i>normalka</i><br><i>normalizacja 2</i><br><i>normalizować</i> <sup>2</sup><br><i>normalizowanie (się)</i> <sup>2</sup> |

On remarquera la différence quantitative, déjà constatée. Par ailleurs, pour le français, on observe aussi un nombre plus important de dérivés qui s'inscrivent dans l'aire **régularité** (marquée en gris foncé). L'aire **règle** (marquée en gris clair) ne contient que trois mots dont deux sont considérés par le TLF comme hapax (caractères soulignés).

Pour le polonais, il faut d'abord remarquer la présence de l'aire **régularité** (marquée en gris foncé) : on observe ce sens pour quelques dérivés alors que le mot de base n'en a pas (selon les dictionnaires). Pour la plupart de mots, nous avons constaté plus haut qu'ils ont deux acceptions. Dans le tableau, nous voyons que la première est liée au sens du mot *norma* **modèle à suivre (règle)**, la deuxième **l'est** au sens **état habituel (régularité)**. Nous pouvons nous demander si l'apparition de cette acception n'est pas à lier à l'apparition de l'emprunt *normalizacja*. Il faut remarquer aussi l'existence des mots (*z*)*normalnieć*, (*u*)*normować się*, *normowanie się*, *normalka* (caractères doublement soulignés) qui se rapportent uniquement à l'**état habituel (régularité)**.

Nous avons remarqué aussi que les verbes dérivés du mot *norma* sont les verbes transitifs qui peuvent avoir aussi une forme pronominale. *Normować* et *normalizować*, tout comme l'acception du mot norme **quantité, mesure, qualité fixée ou prévue** évoquent un agent qui fixe des normes ou les applique à un objet. Cet agent doit être quelqu'un qui a le pouvoir de le faire. Dans le cas des verbes pronominaux, il s'agit aussi de se soumettre à une norme « extérieure ». Ceci nous conduit à la question de la source de normes, ou à l'autorité qui les définit ou les pose, question qui dans le cas du polonais semble beaucoup plus sensible (puisque présente dans les définitions) que pour le français.

### 3. Remarques finales

Revenons à notre question liminaire : « Quand les Français et les Polonais parlent de la norme, parlent-ils de la même chose ? ». Le parcours des dictionnaires que nous avons fait permet-il d'apporter une réponse à cette question ?

Il serait plus prudent de dire : non. Cette attitude négative vient d'un scepticisme quant à la méthode même qui est de chercher la réponse dans les dictionnaires. D'abord, parce que tout dictionnaire est marqué par la subjectivité de son (ses) auteur(s) : « Le lexicographe lorsqu'il est seul à interpréter la langue finit toujours par faire référence à son propre sentiment », constate Jean Pruvost (2001 : 23), qui continue :

[...] la comparaison des articles lexicographiques consacrés à la norme est troublante et elle suffit à convaincre de la difficulté qu'il y a à la définir [...] qu'il s'agisse du *Petit Larousse*, dictionnaire de type encyclopédique, ou du *Nouveau Petit Robert*, dictionnaire de langue, ces définitions qui font référence à la « règle établie », « à ce qui doit être », « à la majorité des cas », ou encore « à ce qui correspond à l'usage général » restent évidemment sans aucun référent précis. C'est qu'en vérité de tels référents par essence abstraits n'ont jamais été définis.

Le chercheur français souligne ainsi la difficulté liée à la nature même du mot à définir. Mais lorsque l'on compare les dictionnaires, et surtout les dictionnaires de langues différentes, la difficulté augmente : l'image que l'on espère trouver est fatalement brouillée par les différences méthodologiques, celles-ci étant par ailleurs conditionnées par les traditions lexicographiques, par les particularités de l'histoire de la linguistique, par l'évolution particulière de certaines notions linguistiques... (On peut



voir à ce propos l'article récent de Teresa Giermak-Zielińska sur le *bon usage* et *kultura języka*). Dans le cas de la lexicographie polonaise, l'analyse de l'entrée *norma* a été une occasion de plus de constater que même les dictionnaires les plus récents reprennent les distinctions faites dans le plus grand dictionnaire de la langue polonaise, SJP Dor, élaboré il y a cinquante ans et basé sur le corpus des textes du XIX<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XX<sup>e</sup> et en reprennent jusqu'aux exemples.

Pourquoi donc faire une telle comparaison qui d'avance semble une entreprise vouée à l'échec ? Parce que, comme nous l'avons dit plus haut, en citant Julien Green, il faut commencer par « s'entendre au moins sur les termes qu'on emploiera ». Parce que – l'avons-nous dit aussi – le dictionnaire est une « autorité » et fait des normes. Et malgré tout, nous semble-t-il, notre revue des dictionnaires apporte une réponse à la question du départ : « Quand les Français et les Polonais parlent de la norme, ils parlent au fond de la même chose ; mais ils en parlent différemment, en mettant en relief des facettes différentes ».

## Références bibliographiques

### Dictionnaires consultés

polonais :

I SJP : *Inny słownik języka polskiego*, pod red. M. Bańki, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN, 2000.

PSWP : *Praktyczny słownik współczesnej polszczyzny*, pod red. H. Zgólkowej, t. 1-50, Poznań, Wydawnictwo „Kurpisz”, 1994-2005.

PWN uniw : *Uniwersalny słownik języka polskiego PWN*, pod red. S. Dubisza, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN, 2006.

SJP Dor : *Słownik języka polskiego*, pod red. W. Doroszewskiego, Warszawa, Wiedza Powszechna, 1958-1969.

SWil : *Słownik języka polskiego*, wypracowany przez A. Zdanowicza et a., cz. 1-2, Wilno, 1861.

SWJP : *Słownik współczesnego języka polskiego*, pod red. B. Dunaja, Warszawa, Wilga, 1996.

Szym : *Słownik języka polskiego*, pod red. M. Szymczaka, t. 1-3, Warszawa, PWN, 1978-1981.

français :

DFC : *Dictionnaire du français contemporain*, Paris, Larousse, 1971.

Littre : É. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, Paris, Hachette, 1863-1877 ; réédition en 7 volumes, Hachette/Gallimard, 1961.

R : *Nouveau Petit Robert. Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, version électronique : Version 2.1, Dictionnaires Le Robert, VUEF, 2001.

TLF : *Trésor de la langue française. Dictionnaire de la langue du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle (1789-1960)*, Paris, CNRS/Klincksieck/Gallimard, 1971-1994.

**Études :**

- COLLINOT, A., MAZIÈRE, F. (1997), *Un prêt à parler : le dictionnaire*, Paris, PUF.
- GIERMAK-ZIELIŃSKA, T. (2009), «Kultura języka » et « bon usage » : une équivalence interlinguale possible ?, dans Vetulani, G. (éd.), *Panorama des études en linguistique diachronique et synchronique. Mélanges offerts à Józef Sypnicki*, Łask, Leksem, 111-121.
- PRUVOST, J. (2001), L'art du non-dit : la norme, dans SIOUFFI, G., STEUCKARDT, A. (éds), *La norme lexicale. Études rassemblées par (...)*, Montpellier, Université Paul-Valéry, Montpellier III, DIPRALANG (E.A.739).
- SIOUFFI, G., STEUCKARDT, A. (2007), « Présentation », dans SIOUFFI, G., STEUCKARDT, A. (éds) *Les linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Bern (...), Peter Lang.

## Une traduction équivalente de l'imparfait narratif en polonais est-elle possible ?

Dans le présent article<sup>1</sup>, nous nous attacherons à comparer deux formes verbales, l'une française, l'autre polonaise, réalisant un écart par rapport à la norme linguistique, fût-elle explicite ou implicite (Aléong, 1983), à savoir l'imparfait narratif<sup>2</sup> pour la première langue et l'imperfectif passé neutralisé pour la seconde. La première partie sera consacrée à la forme française. Nous commencerons, au niveau sémantique, par un bref rappel de la description générale de l'imparfait donnée par les approches référentielles traditionnelles, qui sera complétée par une esquisse de sa caractéristique aspectuelle. Cela nous autorisera à passer à l'objet même de l'article, soit à l'emploi précité, qualifié de spécifique, voire 'déviant', provoquant des réticences de la part des francophones eux-mêmes. Après avoir présenté sa description procédurale pragmatique proposée par les chercheurs genevois L. de Saussure et B. Sthioul (de Saussure, Sthioul, 1999, Sthioul, 2000, de Saussure, 2003), nous montrerons que la valeur aspectuelle accordée à l'imparfait ne compromet nullement ses instructions temporelles même dans le cas des usages non-standard et nous examinerons les conditions qui impliquent l'emploi narratif de l'imparfait en mettant les hypothèses avancées à l'épreuve de quelques exemples d'un corpus constitué de deux romans de Georges Simenon. Dans la seconde partie, nous essaierons de rapprocher les systèmes aspectuels des deux langues et de passer en revue les conditions d'emploi de l'imperfectif neutralisé polonais. L'analyse de la traduction polonaise des exemples choisis nous permettra de répondre à la question, discutée déjà partiellement par Biardzka (2002), de savoir s'il est possible, dans un texte, de mettre en équivalence les deux formes aspecto-temporelles analysées bien que celles-ci soient réputées comme étant des uti-

---

<sup>1</sup> Le présent article est la traduction (avec des modifications nécessaires et quelques précisions apportées) de notre article publié en polonais dans Brzozowski, J., Filipowicz-Rudek, M. (éd.), *Między oryginałem a przekładem*, XV, Księgarnia Akademicka, Kraków 2009, pp. 469-494.

<sup>2</sup> Cet emploi spécifique de l'imparfait a reçu dans la littérature des dénominations variées : *imparfait narratif, de rupture, d'ouverture, de clôture, pittoresque...* Voir : Ciszewska (1990 : 94), Desclés (2003 : 138). Un phénomène analogue, accompagné d'une pluralité terminologique, est à retrouver dans d'autres langues romanes. Voir Chevalier (1999 : 191). Sans entrer en discussion sur le bien-fondé d'une multiplication des appellations ou de l'introduction de divisions plus précises et, ce qui en résulte, de notions spécialisées supplémentaires (voir Desclés, 2003 : 133, note 3, 134), nous allons parler dans cet article d'emploi narratif de l'imparfait, car cet adjectif, selon nous, rend le mieux la valeur de ce temps dans les exemples analysés. Ce terme est utilisé par Desclés (2003 : 134) avec une autre signification.

lisations à contre-emploi (Kuszmider, 1999 : 71), et, en cas de réponse affirmative, de voir si une telle pratique est courante.

Les approches classiques référentielles des temps verbaux<sup>3</sup> ramènent la description de l'imparfait à trois observations fondamentales, formulées, dans la plupart des cas, à l'aide de la terminologie reichenbachienne, devenue classique<sup>4</sup> :

- 1) Le moment de l'événement (E)<sup>5</sup>, ou plus précisément le laps de temps dans lequel cet événement a lieu, est fixé par rapport à un point de référence (R), fourni par le contexte (un complément temporel ou un autre procès exprimé par un temps perfectif, le plus souvent un passé composé ou un passé simple<sup>6</sup>). Cette incapacité pour l'imparfait de spécifier lui-même ses coordonnées temporelles en fait un temps anaphorique<sup>7</sup> ;
- 2) Le point R est antérieur au moment de l'énonciation (S) (R-S), mais l'imparfait n'exprime que la contemporanéité de E par rapport à R sans préciser si les conditions de vérité de l'événement sont satisfaites au-delà de la période de restriction temporelle ;
- 3) Le point R est inclus dans E ( $R \subset E$ ). Il donne la référence temporelle de E mais détermine également un intervalle relativement auquel le procès est non-borné. Autrement dit, E est vrai d'une période qui dépasse la période de restriction (donnée par un complément circonstanciel) ou le moment R fourni par l'autre événement.

Cette inclusion de R dans E a une double conséquence :

- a) le blocage des implications d'achèvement du procès, même si ce dernier est exprimé à l'aide d'un lexème verbal téléique<sup>8</sup> ;
- b) l'englobement par le procès à l'imparfait du procès au PS avec lequel il est en relation. Toute progression temporelle est par conséquent exclue.

---

<sup>3</sup> Les définitions référentielles admettent comme point de départ que les temps grammaticaux ont pour fonction primaire de référer à un moment ou un laps de temps. Voir par ex. Brunot (1922), Reichenbach (1947), Kamp et Rohrer (1983), Vet (1980), Świątkowska (1987), Molendijk (1990).

<sup>4</sup> Voir : Saussure (de) et Sthioul (1999 : 170-171), Saussure (de) (2003 : 237-238), Sthioul (1998 : 207), voir aussi Świątkowska (1987 : 43, 86).

<sup>5</sup> De Saussure (2003 : 49) traduit le terme reichenbachien par *le moment de l'événement* mais il parle également du *point E* (*Ibid.* : 242). Vetters (1996 : 16) par exemple a préféré *le point de l'événement*.

<sup>6</sup> Dorénavant PC pour le passé composé, PS pour le passé simple.

<sup>7</sup> Temps de nature anaphorique ; voir Świątkowska (1987 : 110). Molendijk (1990 : 42-43, 265) souligne que la conception selon laquelle l'imparfait est un temps anaphorique ne doit pas être considérée comme une caractérisation complète de ce temps vu que ce n'est pas le seul temps du français qui connaisse de tels emplois. Voir aussi : Berthonneau et Kleiber (1993, 1999 : 154).

<sup>8</sup> L'opposition "telic" / "atelic verbs" a été introduite au niveau grammatical par Garey (1957). Voir Kozłowska (1998 : 113). Sont téléiques les verbes qui expriment une action orientée vers un but à atteindre et non-téléiques ceux qui ne doivent atteindre aucun but pour que l'action qu'ils décrivent soit réelle. Voir : Ciszewska (2002 : 14), Kreisberg (1980 : 26). Malgré d'importantes divergences terminologiques cette division se retrouve chez de nombreux auteurs s'occupant du système temporel des langues romanes. Pour le polonais, une division analogue (oppositions aspectuelles relationnelles et non relationnelles) a été introduite par Piernikarski (1973). Voir Kreisberg (1980 : 25-26).

Une telle description est conforme aux approches aspectuelles qui, tout en considérant que les morphèmes temporels véhiculent l'information sur l'aspect grammatical<sup>9</sup>, leur accordent une valeur aspectuelle perfective ou imperfective. L'opposition précitée s'appuie sur deux visions différentes du procès :

- l'aspect perfectif présente le procès globalement, sans qu'il soit possible d'en décomposer les phases. L'observateur se situe à distance, à un point extérieur au procès (focalisation externe) ;
- l'aspect imperfectif présente la première partie du procès comme réalisée (accomplie), la seconde comme virtuelle (non accomplie). L'observateur est amené à voir le procès comme s'il se trouvait au milieu de celui-ci (focalisation interne). Cette proximité empêche toute prise de distance et une perception globale<sup>10</sup>.

Traditionnellement, on accorde à l'imparfait le statut de temps passé imperfectif<sup>11</sup>. La perspective interne de perception et le caractère anaphorique de ce temps qui implique la continuité (temporelle et conceptuelle<sup>12</sup>) ne s'excluent nullement, bien au contraire.

Toutefois, cette description générale ne peut pas rendre compte de tous les emplois de l'imparfait, vu que ce temps connaît une multiplicité de valeurs des plus impressionnantes. L'un des emplois qui ne se laisse pas enfermer dans l'algorithme précité

---

<sup>9</sup> À distinguer de sa forme lexicale (division des verbes en deux groupes : verbes téliques / atéliques ou transitionnels / non-transitionnels) se rapportant à l'idée contenue dans le lexème verbal ainsi qu'à d'autres éléments contextuels. Voir : Both-Diez (de) (1985 : 6), Ciszewska (2002 : 11). Comparer avec la conception large de l'aspect (Świątkowska, 1987 : 45 ; Tomasziewicz, 1988 : 14) à retrouver, entre autres références, chez Lyons (1980) qui ne fait pas de distinction entre le mode d'action et le procès (voir Świątkowska, 1987 : 57 ou Smith, 1991, qui remplace par ailleurs le terme d'aspect par celui de *viewpoint*, hyperonyme désignant l'aspect au sens large, mais aussi l'aspect grammatical ; ce dernier étant défini tout de même à partir de l'opposition aspectuelle classique perfective / imperfective. Voir Brès, 2003 : 66). Ainsi l'aspect, catégorie subjective fondée sur un système d'oppositions qui se manifestent dans tous les verbes quelle que soit leur valeur sémantique, se voit séparé du mode d'action, catégorie sémantique qui indique les traits objectifs du procès même. Voir Świątkowska (1987 : 50 et suiv.)

<sup>10</sup> L'aspect imperfectif a été défini de plusieurs façons : le procès peut être présenté comme vu de l'intérieur (Sten, 1952 : 125 ; Comrie, 1976 : 24), sans ses limites temporelles, avant tout sans la limite finale (Leeman-Bouix, 1994 : 145 ; Vassant, 1988 : 43), comme non télique, soit comme pouvant durer (Swart (de), 1995). Voir à ce sujet Mulder (de) et Veters (1999 : 48), qui sont d'avis qu'il s'agit là de trois façons différentes d'exprimer la même idée. Un point de vue différent est présenté par exemple dans Vet (à paraître). Sur l'aspect voir également : Martin (1971), Vet (1980), Both-Diez (de) (1985), Świątkowska (1987), Ciszewska (2002).

<sup>11</sup> En français l'opposition aspectuelle se rapporte traditionnellement aux couples PS/imparfait et PC/imparfait (Maingueneau, 1994 : 65), mais, comprise comme catégorielle (Świątkowska, 1987 : 58, Brès, 2003 : 59), elle ne concerne que le couple PS (perfectif) / imparfait (imperfectif) (nous parlerons de l'opposition catégorielle dans la suite de cet article). Voir aussi : Imbs (1960 : 90), de Both-Diez (1985), Świątkowska (1987 : 45), Tomasziewicz (1988 : 14), de Mulder et Veters (1999). Molendijk (1990 : 258) souligne que l'imparfait est souvent imperfectif (le soulignement - J.G.). Selon Maingueneau (1991/2004 : 89) chaque temps de l'indicatif est *a priori* perfectif ou imperfectif, mais le contexte peut les affecter de la valeur opposée. À comparer avec Tomasziewicz (1988 : 83-84).

<sup>12</sup> Voir la conception plus large de l'anaphore temporelle chez Berthonneau et Kleiber (1998). discutée dans Mulder (de) et Veters (1999).

est l'imparfait narratif, soit le cas où le destinataire, pour des raisons contextuelles, ne peut pas réaliser l'inclusion du point de référence dans l'événement. Une telle situation se produit quand est satisfaite au moins une des conditions suivantes<sup>13</sup> :

1) le destinataire, pour des raisons contextuelles, infère l'achèvement du procès, comme dans l'exemple suivant :

- (1) On n'en parla plus. Un quart d'heure plus tard, dans l'obscurité de la rue, Madame Maigret *accrochait* sa main au bras de son mari.  
– C'est drôle, fit-il. À Londres, les réverbères, qui sont pourtant à peu près pareils...  
(Simenon, 1990 : 186-187).

2) et/ou, toujours pour des raisons contextuelles ou conceptuelles<sup>14</sup>, le destinataire conclut que la référence temporelle du procès à l'imparfait est postérieure (dans la plupart des cas) à celle de l'énoncé précédent (l'ordre temporel positif)<sup>15</sup> :

- (2) Il déjeuna rapidement, prit un taxi pour se rendre au Quai, monta tout de suite au service photographique. (...) Un peu plus tard, il appelait Lucas dans son bureau. Il avait retiré sa veste, *fumait* sa plus grosse pipe.  
(Simenon, 1990 : 40).

Toutefois, il n'est pas rare que ces deux caractéristiques se combinent<sup>16</sup> :

- (3) L'air était tiède, et Maigret, en marchant, tenait son chapeau à la main comme les promeneurs du dimanche. Ils *atteignaient* le boulevard Voltaire et, tout près de la place, *pénétraient* dans l'immeuble où les Pardon habitaient. Ils prirent l'ascenseur étroit, qui faisait toujours le même bruit en démarrant, et Madame Maigret eut son petit sursaut habituel.  
(Simenon, 1990 : 17).

Selon J.-P. Desclés (2003 : 138)<sup>17</sup>, l'acceptation de cette position théorique (soit la description de l'imparfait narratif à l'aide de traits qui se trouvent à l'opposé de ceux qui caractérisent l'imparfait standard) doit se solder par l'impossibilité d'identifier un invariant qui serait caractéristique de l'imparfait et permettrait de l'opposer aux autres temps de l'indicatif passé. De surcroît, l'imparfait défini au moyen des traits

---

<sup>13</sup> Voir Saussure (de) (2003 : 240). Les caractéristiques [+ globalité], [+ progression] chez Tasmowski-De Ryck (1985 : 62) (traits qui ne se combinent pas forcément). Voir aussi : Świątkowska (1987 : 118).

<sup>14</sup> L'imparfait, par défaut donne une directionnalité nulle. Saussure (de) (2003 : 241).

<sup>15</sup> Bien que l'ordre négatif soit également possible. Voir Saussure (de) (2003 : 241), Saussure (de) et Sthioul (2005 : 5), Brès (1999 : 99). Voir aussi Desclés (2003 : 144, 151), Gosselin (1999 : 21). Comparer avec le *fait présupposé* de Molendijk (1990 : 90).

<sup>16</sup> Gosselin (1999 : 22) est d'avis que le trait de succession (qu'il refuse d'assimiler avec la progression temporelle, p. 20) n'est pertinent que lorsqu'il est lié au trait de globalité.

<sup>17</sup> L'auteur propose sa propre théorie qui, selon lui, permet de façon satisfaisante de répondre aux remarques critiques formulées à propos de diverses descriptions de l'imparfait. Voir aussi Desclés (1980), Desclés, Guentchéva (1990), Desclés (2003).

[+ globalité, + progression] perd, selon ce chercheur, son unité de signification au profit des effets de sens déterminés par le seul contexte. Ce problème en appelle immédiatement un autre : est-il possible de postuler la conformité de cette description aux instructions aspectuelles (focalisation interne) ? Dans de nombreuses théories qualifiées d'aspectuelles, c'est justement ce conflit entre la perspective interne et les implications d'achèvement et de progression temporelle qui est responsable des effets de sens véhiculés par l'imparfait narratif. Il faut ajouter que la caractéristique aspectuelle de ce temps, en fonction du point de vue adopté, reste stable (ex. Damourette et Pichon, 1911-1936 ; Klum, 1961; Wilmet, 1976, 1997 ; Leeman, 1994 ; Le Goffic, 1995 ; Confais, 1995 ; Brès, 1999,) ou change et prend la valeur contraire (ex. Brunot, 1922 ; Guillaume, 1929 ; Tasmowski-De-Ryck, 1985 ; Gosselin 1996 ; Vet, à paraître)<sup>18</sup>. Certains chercheurs empruntent un troisième chemin refusant ainsi d'adopter une position univoque : D. Maingueneau (1994 : 92) par exemple parle d'usages *non-imperfectifs*, B. Kuzmider (1999 : 82), influencée peut-être par les travaux polonais, est d'avis que, dans le cas de l'imparfait narratif, on se retrouve face à un cas de neutralisation aspectuelle. Mais peut-on défendre une telle thèse si le propre de cet usage spécifique est, comme l'auteur le constate elle-même quelques lignes plus haut, l'invitation à observer les faits de l'intérieur<sup>19</sup> ?

L. de Saussure et B. Sthioul (1999 : 175 et suiv.)<sup>20</sup>, auteurs du modèle procédural des temps verbaux, sont d'avis que non seulement il est possible d'isoler cet invariant (une sémantique invariable), mais prouvent également que les instructions aspectuelles et temporelles sont compatibles, car la contradiction entre elles n'est qu'apparente<sup>21</sup>. L'hypothèse préliminaire est que le procès à l'imparfait est toujours repéré de manière interne. Certes, une telle opinion n'est pas nouvelle, mais une précision y est apportée : le procès est repéré à partir d'un point abstrait P (pour point d'appréhension du procès ou point de perspective), interne au procès, et c'est justement ce point qui constitue la sémantique fondamentale et invariable de l'imparfait. Le point P, inclus dans E ( $P \subset E$ ), est une variable abstraite et sous-déterminée qui doit être saturée lors de l'interprétation de l'énoncé par le destinataire. Dans l'usage standard (ou descriptif dans la terminologie de la théorie de la pertinence) de l'imparfait, ce point correspond au situeur temporel : R (pour la période dénotée par un complément de temps) ou

<sup>18</sup> Voir : Berthonneau, Kleiber (1999 : 127), Sthioul (1998 : 212), Brès (1999 : 87), Vet (à paraître).

<sup>19</sup> « La rupture dans l'isotopie du texte, particulièrement sensible dans le cas de l'imparfait dit 'de rupture', correspond à la décision du narrateur d'interpeller le lecteur et de *l'inviter à observer les faits de l'intérieur*. » Kuzmider (1999 : 82) (c'est nous qui soulignons). Cela ne veut pas dire, cependant, que l'imparfait narratif permet de renouer le contact avec le réel et l'énonciation, contrairement à la conclusion tirée par Le Guern (1986 : 29). Voir : Desclés (2003 : 146), Berthonneau, Kleiber (1999 : 124-125).

<sup>20</sup> Voir aussi Saussure (de) (2003 : 240).

<sup>21</sup> Ils se distancient des théories selon lesquelles les temps verbaux peuvent être, dans une large mesure, affranchis de leur fonction référentielle primaire et recevoir d'autres fonctions pragmatiques, parmi lesquelles la détermination du point de vue par lequel l'action est considérée, comme par exemple chez Fleischman (1991) qui fait l'hypothèse que l'alternance des temps a pour fonction pragmatique (textuelle) de distinguer différentes focalisations (différents points de vue), à travers lesquelles le monde raconté est présenté. Voir : Sthioul (1998 : 199-200), Brès (2003 : 67-68).

E0 (pour le moment de l'événement donné par la représentation de l'événement avec lequel la situation à l'imparfait se met en relation) ( $P = R$  ou  $E0$ ). L'imparfait dans cet usage satisfait les conditions formulées sous 2 et 3 ici même ( $R$  ou  $E0 \subset E$ ). Dans le métalangage scopique (en termes empruntés au champ lexical de la perception), cela revient à dire que l'imparfait n'est pas associé à la production d'un effet de subjectivisation ; la séquence est non focalisée, les énoncés rendent compte d'événements et de situations sans passer par le filtre d'un sujet de conscience distinct du locuteur au moment de l'énonciation (Sthioul, 2000 : 81).

Quand une telle interprétation ne peut pas être jugée pertinente dans le contexte donné ( $P = R$  ou  $E0$  est impossible, car  $R$  ou  $E0 \subset E$  n'est pas satisfaisant), le destinataire assimile  $P$  à un moment de conscience  $C^{22}$  ( $P=C$ ) qui satisfait la condition  $C \subset E$  (inclusion dans le procès), auquel cas nous avons affaire à un usage non standard, 'déviant' ou, toujours dans la terminologie de la théorie de la pertinence, interprétatif<sup>23</sup>. Autrement dit,  $C$  correspond à un sujet de conscience distinct du locuteur au *moi-ici-maintenant* (c'est-à-dire au moment de l'énonciation) (sujet allocentrique) qui perçoit le procès de l'intérieur. Le destinataire est amené à considérer que l'énoncé rapporte une pensée, des sensations, un point de vue<sup>24</sup>. Ici l'imparfait est associé à la production d'un effet de subjectivisation ; la séquence est focalisée.

Regardons maintenant de plus près les conditions qui impliquent l'usage narratif de l'imparfait et plus particulièrement les fragments des textes littéraires cités en guise d'illustration. Du premier exemple, le destinataire infère que le procès a été réalisé. D'un point de vue purement temporel, l'imparfait se comporte comme n'importe quel temps passé<sup>25</sup> qui présente les événements comme privés de tout lien avec le moment de l'énonciation, le PS dans la plupart des cas. Il serait toutefois injuste de considérer

<sup>22</sup> À rapprocher de *experier* de Fillmore (1975), soit le sujet des procès psychiques. Voir Kreisberg (1980 : 97).

<sup>23</sup> L'opposition usage descriptif / interprétatif a été introduite par Sperber et Wilson (1989). À comparer avec les modes de récit chez Genette (1972). Voir Sthioul (1998 : 198-199).

<sup>24</sup> Selon Berthonneau et Kleiber (1999 : 139), la solution qui consiste à postuler dans ces cas un moment de conscience pour fournir un point de référence à l'imparfait ne paraît pas intuitivement fondée vu qu'il n'y a pas d'effet particulier qui fasse entendre une voix autre que celle du narrateur. De surcroît, faire appel à un moment de conscience chaque fois qu'un élément contextuel ne satisfait pas la valeur de base accordée à l'imparfait vide cette notion de contenu précis. Voir aussi la critique des explications proposées chez Brès (2003 : 72) pour qui aspect et point de vue relèvent de deux ordres différents. L'aspect, situé au niveau de la langue, est obligatoire et stable ; il est lié à la définition du temps verbal et actualise la façon dont le temps interne du procès est à concevoir. Le point de vue (la subjectivité scopique) est un phénomène discursif facultatif qui entre en jeu plus tardivement et procède de l'interaction de divers ingrédients : la représentation fournie par le verbe actualisé par l'aspect (et le temps), le co(n)texte (le praxème verbal, l'actant sujet, les relations chronologiques interphrastiques). L'imparfait a plus d'affinité avec la subjectivité scopique de par son instruction aspectuelle qui demande de construire le procès par rapport à un repère, ce repère pouvant être un point de vue. À l'inverse, le PS, de par son instruction aspectuelle, est son propre repère et n'appelle pas « naturellement » un point de vue. Brès (2003 : 76-81).

<sup>25</sup> Molendijk (1990 : 263) souligne que l'imparfait est un temps 'riche' et a tendance à empiéter sur le domaine d'autres temps.



ces formes comme équivalentes<sup>26</sup> ce que prouve, déjà au niveau linguistique, la possibilité de combiner l'imparfait narratif avec l'adverbe *déjà* (pl. *już*) :

- (4) Dix minutes plus tard, comme l'auto roulait dans le faubourg Montmartre, il *oubliait* déjà qu'il n'avait pas dormi de la nuit.  
– Tu arrêteras quelque part pour que nous avalions un coup de blanc ! dit-il.  
(Simenon, 1989 : 338).

Déjà le sémantisme de l'adverbe, qui dans ce contexte temporel permet d'exprimer l'étonnement<sup>27</sup> qu'un événement se soit déroulé plus rapidement que ce que l'on attendait<sup>28</sup>, suggère que la différence dans les interprétations des phrases précitées concernera la subjectivité de la perception. D'ailleurs, quel sens cela aurait-il de recourir à l'emploi spécifique d'un temps s'il était possible d'obtenir un effet analogue à l'aide d'une autre forme, moins coûteuse interprétativement pour le destinataire ? Choissant l'imparfait narratif l'énonciateur ne se contente pas de dire que le procès est simplement achevé ce qu'il aurait pu signaler à l'aide d'un PS. Il ajoute une information supplémentaire : le procès évoqué doit être appréhendé conformément à l'instruction aspectuelle, soit de l'intérieur. Une telle interprétation n'est accessible qu'à un sujet libéré des implications contextuelles accessibles au lecteur. La présence d'un observateur supplémentaire permet aussi d'expliquer les exemples à partir desquels le lecteur, pour des raisons contextuelles ou conceptuelles, infère que le procès introduit un nouveau point de repère<sup>29</sup>. De Saussure et Sthioul (1999 : 181) présentent deux arguments en faveur d'un effet de subjectivisation dans le cas d'une progression temporelle. Le premier est de nouveau de nature linguistique : dans les énoncés de ce type, il est possible d'insérer l'adverbe déictique *maintenant* qui suppose comme tel un sujet d'appréhension contemporain du procès :

- (2a) Il avait retiré sa veste, *fumait* maintenant sa plus grosse pipe.

---

26 Saussure (de) (2003 : 240). À comparer avec Desclés (2003 : 133, 143), pour qui le manque d'équivalence entre le PC ou le PS résulte du fait que l'imparfait focalise l'attention du lecteur sur le *nouvel état* et non sur l'événement qui était à son origine. Molendijk (1990 : 263) constate que les emplois spécifiques de l'imparfait sont liés à des restrictions qui ne s'appliquent pas aux temps qu'il est susceptible de 'remplacer'. Néanmoins, les voix en faveur d'une substitution possible se sont fait entendre plus d'une fois. Voir par exemple : Klum (1961 : 191, note 3), Brès dans l'*Introduction* à Brès et alii (1999 : 3), cité également par Desclés (2003 : 133) (mais Brès, 1999 : 89, il faut le souligner ici, cite des exemples dans lesquels une telle substitution s'avère impossible), E. Ciszewska (1990 : 94, 2002 : 7).

27 Saussure (de) (2003 : 241). Selon Gosselin (1999 : 35) cet adverbe est normalement associé à l'aspect imperfectif. *Déjà* peut bien sûr entrer dans des énoncés au PS, mais alors pour signifier *la première fois*. (Voir *Le Robert*, 1996).

28 Voir Gosselin (1999 : 35, note 4). Comparer avec la signification de l'équivalent polonais. Voir *Słownik języka polskiego* (2002).

29 Dans les travaux sur la sémantique du discours (Kamp et Rohrer, 1983 ; Molendijk, 1990 ; Vet, 1991) la progression temporelle s'explique par la thèse de l'*état impliqué*, que de Saussure et Sthioul (1999 : 180) rejettent.

Deuxièmement, ce sujet de conscience est très souvent directement repérable dans le contexte, auquel cas, comme le remarque à juste titre Tasmowski-De Ryck (1985 : 73 et suiv.)<sup>30</sup>, l'effet obtenu est semblable au style indirect libre. Tel est le cas de l'exemple suivant :

- (5) Il [Maigret] voyait la scène. Sa femme qui *passait* dans la salle à manger, lui *parlait* à mi-voix au bout du fil, puis *venait* annoncer :  
– Il sera ici dans une demi-heure au plus.  
(Simenon, 1990 : 13).

Madame Maigret raconte à son mari la visite d'un jeune homme qui voulait absolument le voir. La maîtresse de maison a introduit le jeune homme dans le salon et, comme il arrivait au commissaire de ne pas revenir déjeuner à la maison, elle est sortie pour l'appeler et s'assurer qu'il rentrerait bien ce midi. Le contexte précédent exclut toute possibilité de lecture itérative. Les événements présentés à l'imparfait sont perçus comme achevés et se succédant ; l'interprétation au niveau de l'usage descriptif se voit par conséquent bloquée. Conformément à l'instruction procédurale, si l'interprétation faite au cours de la première étape ne peut pas être jugée satisfaisante, il faut passer à un niveau plus élevé et retrouver un observateur subjectif. Dans notre exemple, il est bel et bien indiqué : c'est le commissaire Maigret qui imagine la situation décrite (*il voyait la scène*).

Un effort un peu plus grand sera exigé dans l'interprétation du fragment suivant :

- (6) Il se rasseyait en soupirant quand un vieux gentleman à cheveux blancs, dans le fauteuil voisin du sien, pressa un bouton électrique que Maigret n'avait pas aperçu. Quelques instants plus tard, un garçon en veste blanche *se penchait* sur lui.  
– Un double scotch avec de la glace.  
Voilà ! C'était aussi simple que ça.  
(Simenon, 1990 : 136).

Dans le cadre de son enquête, le commissaire se rend à Londres. Dans le hall de l'hôtel, il attend le suspect. À un certain moment, fatigué de tourner en rond, affamé et assoiffé, il s'assied dans un fauteuil et, au même instant, il aperçoit un monsieur âgé, assis à côté, qui appuie sur un bouton que le commissaire n'avait pas remarqué. Suivant l'exemple de son voisin, il presse le bouton sur son fauteuil et fait ainsi venir le serveur qui prendra sa commande. Dans l'interprétation correcte de la forme *penchait* (pl. *pochylat się*), le complément de temps qui ouvre la phrase joue un rôle principal. Klum (1961)<sup>31</sup> fait remarquer que l'apparition de l'imparfait narratif dépend dans une large mesure de la présence d'un adverbe de temps en position initiale dans la phrase. Ses statistiques permettent aussi de constater que tous les compléments ne favorisent pas également cet usage de l'imparfait<sup>32</sup>. La structure la plus propice s'est révélée être

<sup>30</sup> Voir aussi Saussure (de) et Sthioul (1999 : 181).

<sup>31</sup> Voir Tasmowski-De-Ryck (1985 : 63) qui a confirmé les données de Klum par ses propres recherches. Voir aussi Świątkowska (1987 : 118), Berthonneau et Kleiber (1999 : 147 et suiv.).

<sup>32</sup> Klum (1961 : 187), voir Tasmowski-De-Ryck (1985 : 63). Voir aussi : Ciszewska (1990 : 98-99), Berthonneau et Kleiber (1999 : 146).

celle qui apparaît dans l'exemple cité, à savoir *x temps plus tard* (*quelques instants plus tard* - pl. *juž po chvíli*), la plus proche de l'instruction temporelle véhiculée par le PS. Elle introduit un nouveau point de repère en faisant avancer le récit, ce qui permet de dispenser de ce rôle l'imparfait et ne pas contredire ses caractéristiques temporelles et aspectuelles<sup>33</sup>. De surcroît, une localisation précise de l'événement donne l'impression d'un saut dans le temps responsable d'un effet de sens particulier, à savoir une certaine emphase : tout ce qui intervient entre le moment où Maigret presse le bouton électrique (l'événement déclencheur) et l'arrivée du serveur (l'événement déclenché) est passé sous silence. C'est précisément ce saut dans le temps à partir d'un événement susceptible d'être à l'origine d'une situation vers le dénouement qui détermine l'effet de rupture (!) et qui permet d'accorder au fait de se pencher une valeur particulière (Berthonneau et Kleiber, 1999 : 147-148). Bien sûr, ces deux événements gardent leurs liens aussi bien temporels que conceptuels ; ce qui change, c'est, conformément aux principes du modèle procédural, uniquement la perspective de la perception. Le lecteur est amené à rechercher un observateur supplémentaire et à adopter son point de vue, autrement dit à construire une subjectivité scopique à partir de laquelle il pourra percevoir la scène. Dans notre exemple, compte tenu des informations contextuelles, ce rôle doit être attribué encore une fois à Maigret. De plus, la phrase *Voilà ! C'était aussi simple que ça*. s'interprète comme un discours indirect libre qui est la continuation d'une perception subjective<sup>34</sup>.

Dans les cas où il serait difficile d'attribuer le rôle d'observateur à un personnage précis (indiqué de façon explicite ou implicite), le destinataire doit créer l'origine de la perception<sup>35</sup> qui, vu son caractère indéterminé, est à rapporter à la notion de *conscience multiple* (Tasmowski-De Ryck, 1985 : 75-76)<sup>36</sup>. La présence de ce sujet de conscience général justifie l'emploi de l'imparfait dans le fragment suivant :

- (7) Maigret et Janvier *pénétraient* un peu plus tard dans l'immeuble voisin.  
– M<sup>lle</sup> Poré ? demandaient-ils à la concierge.  
– Second étage à gauche. Il y a déjà quelqu'un.

<sup>33</sup> Voir Tasmowski-De-Ryck (1985 : 64). Si le point de repère n'est pas indiqué explicitement, il doit être présent dans un énoncé implicite. (*Ibid.* : 65, 68- 70).

<sup>34</sup> Tasmowski-De Ryck (1985 : 65-66), qui explique par une perception interne uniquement les exemples dans lesquels le point de repère R n'est pas donné sous forme lexicale, parle dans le cas d'un tel usage d'un *topic qui se clôt*. L'imparfait narratif a, dans ces cas, une connexion quelconque avec le sous-texte qui précède dont il pourrait être une forme de morale. Pour la discussion voir Berthonneau et Kleiber (1999 : 140). En lui-même, l'imparfait ne marque ni la conséquence ni la conclusion. Cet effet provient de la combinaison de différents facteurs. (*Ibid.* : 157). Gosselin (1999 : 39) soutient que, dans le cas de l'apparition d'un complément de temps, une double interprétation est possible : outre la clôture du topic susmentionnée (l'achèvement d'une série chez Gosselin), il est possible d'inférer une ouverture sur une suite possible. Dans l'exemple analysé les deux interprétations se défendent bien.

<sup>35</sup> Selon Sthioul (1998 : 198-199) ce sujet de conscience créé correspondrait au récit en focalisation externe chez Genette (1972).

<sup>36</sup> De tels cas apparaissent, selon cet auteur, comme outre mesure marqués et frôlent les limites de l'acceptable à cause de l'impossibilité de retrouver le point de repère.

(...) La porte s'ouvrit tout de suite. Une personne maigre, aux traits pointus, aux petits yeux noirs, les regarda sévèrement.  
(Simenon, 1989 : 381).

Si l'origine de la perception est indéterminée, il est difficile d'en dire plus. Toutefois, il semble légitime d'assigner un tel rôle au lecteur dont l'alter ego se voit libéré du statut de récepteur ancré dans la triade déictique *moi-ici-maintenant*. Cet autre lecteur est comme impliqué dans l'action, il peut suivre un protagoniste comme son ombre, assister à tout ce qu'il fait et entendre tout ce qu'il dit. Ainsi, il peut entrer avec le commissaire et son collègue dans le bâtiment, rester à côté d'eux quand ils demandent des renseignements sur mademoiselle Poré. Une telle stratégie narrative permet au lecteur d'imaginer la suite des événements qui n'ont pas encore été dévoilés (l'effet de suspense). Ce dernier peut donc monter avec Maigret au deuxième étage et tenter sa chance comme enquêteur.

La même explication reste valable pour l'exemple 8<sup>37</sup> :

(8) Les trois malabars avaient quitté le bureau. Janvier *revenait*, les paupières un peu rouges comme chaque fois qu'il passait la nuit, avec la barbe qui lui poussait et lui donnait un air mal portant. Maigret *endossait* son pardessus, *cherchait* son chapeau.  
– Tu viens ?  
Ils descendirent l'escalier l'un derrière l'autre.  
(Simenon, 1989 : 328-329).

Ici toutefois, un effet supplémentaire apparaît. Les événements présentés à l'imparfait se succèdent formant ainsi une sorte de chaîne. Chaque maillon est rattaché au précédent et constitue son prolongement naturel, ce qui résulte de la nécessité d'établir un point de repère. Ce temps suggère ainsi une unité d'action<sup>38</sup>, effet impossible à obtenir avec le PS, autonome à ce niveau.

Réfléchissons maintenant s'il est possible de rendre de façon équivalente l'imparfait narratif en polonais. Pour répondre à cette question il faut, dans un premier temps, soumettre à l'analyse deux problèmes :

- 1) Une équivalence sémantique d'aspect en polonais et en français est-elle envisageable ?
- 2) Est-il possible de rendre l'achèvement et la progression temporelle à l'aide d'une forme imperfective en polonais ?

Nous allons commencer par le premier point, mais avant de répondre à la question posée, nous nous voyons dans l'obligation de donner quelques précisions afin d'anticiper d'éventuelles objections que peut susciter le fait de comparer deux systèmes si éloignés<sup>39</sup>. Comme le souligne Świątkowska (1987 : 57), le terme 'aspect' identifié

<sup>37</sup> Dans cet exemple, il paraît possible de postuler l'existence de deux sujets de conscience distincts, la forme *revenait* peut également être expliquée par le point de vue de Maigret.

<sup>38</sup> Voir : Tasmowski-De Ryck (1985 : 67), Ciszewska (1990 : 100), Gosselin (1999 : 34), Berthonneau et Kleiber (1999 : 143).

<sup>39</sup> En français, comme dans d'autres langues occidentales (romanes ou germaniques), la fonction de l'aspect est secondaire. Il a été fondé sur l'antériorité et créé grâce au développement du

à l'opposition entre le perfectif et l'imperfectif dans les langues slaves ne correspond pas à la réalité des autres langues. Il n'en est pas moins vrai qu'il existe en français (de même que dans d'autres langues : l'anglais, l'italien, l'espagnol...) des phénomènes très proches de l'opposition mentionnée. L'auteur admet une conception restreinte de l'aspect, faisant l'hypothèse que seule la valeur aspectuelle d'un morphème grammatical détermine l'aspect d'une phrase ou d'un énoncé. Par conséquent, sont nettement séparés le mode d'action, catégorie sémantique indiquant les traits objectifs du procès, privée dans la plupart des cas en français de marques morphologiques propres, et l'aspect, catégorie subjective<sup>40</sup> liée à la perception du procès, fondée sur un système d'oppositions régulières qui se manifestent au niveau morphologique dans tous les verbes<sup>41</sup> quelle que soit leur valeur sémantique (Świątkowska, 1987 : 50, 58-59)<sup>42</sup>. En français, on l'a déjà vu, l'opposition aspectuelle se rapporte traditionnellement aux couples PS/imparfait et PC/imparfait (Maingueneau, 1994 : 65), mais, selon Świątkowska (1987 : 58), comprise comme catégorielle, elle ne concerne que le couple PS (perfectif) / imparfait (imperfectif) car un seul trait différencie ces deux formes. En polonais, l'opposition entre le perfectif et l'imperfectif satisfait les critères nécessaires pour pouvoir considérer une opposition comme une catégorie (Świątkowska, 1987 : 59) : sont comparées deux façons différentes de percevoir le procès (globale/partielle), les verbes polonais sont des unités lexicales dotées toujours d'un seul trait sémantique – perfectif ou imperfectif (l'opposition est régulière)<sup>43</sup>, l'opposition est réalisée à l'aide de moyens morphologiques<sup>44</sup>. Sa valeur sémantique et celle de l'opposition analogue en français se recourent, seules diffèrent les marques formelles.

De même, si l'on prend en considération le système aspectuel complet créé par Kuryłowicz (1960), particulièrement pertinent pour la description de l'aspect dans les langues romanes<sup>45</sup>, nous retrouverons dans les deux langues une opposition com-

---

concept des temps verbaux. Kuryłowicz (1972 : 93-97). Les temps passés du français présentent l'antériorité par rapport au présent ainsi que l'aspect perfectif (PS et PC) ou imperfectif (IMP). Dans les langues slaves l'aspect se manifeste comme une catégorie primaire, simultanée ou postérieure par rapport au temps. Świątkowska (1987 : 47).

<sup>40</sup> Cette distinction entre l'aspect – catégorie subjective – et le mode d'action – catégorie objective – apparaît déjà dans l'une des plus anciennes théories de l'aspect, celle d'Agrell (1918). Voir : Cockiewicz (1992 : 11), Ciszewska (2002 : 10). Voir aussi la remarque critique de Kreisberg (1980 : 15-16) relative à la notion de subjectivité.

<sup>41</sup> Les marques flexionnelles formelles sont communes aux deux catégories : celle du temps et celle de l'aspect.

<sup>42</sup> Selon Ciszewska (2002 : 11), la distinction entre le mode d'action et l'aspect grammatical semble parfaitement convenir au français, le premier se rapportant, outre le lexème verbal, à d'autres éléments contextuels de la phrase. Comparer avec Both-Diez (de) (1985 : 6).

<sup>43</sup> Très peu de verbes sont considérés comme aspectuellement indéterminés. Ils ont le même radical pour les deux formes : perfective et imperfective (ex. *abdykować*). Voir Grzegorzczkova (éd.) (1984 : 215). Il faut noter également la présence des prédicats dotés d'une seule valeur aspectuelle appelés respectivement *perfectiva tantum* ou *imperfectiva tantum*. (*Ibid.* : 130).

<sup>44</sup> Il s'agit dans la plupart des cas des préfixes qui, outre l'aspect pur, véhiculent d'autres informations relatives au mode d'action (différence de signification). Nagórko (1998 : 89).

<sup>45</sup> Ce modèle se révèle opératoire également dans la description des langues slaves. Voir Tomaszekiewicz (1988 : 19).

mune, réalisée prototypiquement en français par l'imparfait et le PS (correspondant aux fonctions  $B_2$  et  $\Gamma_2$ <sup>46</sup> de Kuryłowicz), c'est-à-dire par les temps dont les valeurs temporelles et aspectuelles fusionnent dans l'emploi de l'imparfait qui se trouve au centre de notre intérêt.

La réponse à la deuxième question sera également positive. Dans la langue polonaise, l'emploi des formes imperfectives dans la fonction  $\Gamma_2$  est possible et même fréquent. Les formes polonaises imperfectives peuvent donc sur l'axe temporel du passé (TUNC) exprimer l'achèvement du procès et, dans le cas de nombreux verbes, remplacent systématiquement la forme perfective correspondante, utilisée uniquement pour mettre en relief certains effets de sens (Kreisberg, 1980 : 24 ; Tomaszewicz, 1988 : 23-24)<sup>47</sup>. Néanmoins, ce changement est-il acceptable dans les contextes où apparaît l'imparfait narratif ? Analysons les traductions polonaises de ces trois premiers exemples :

- (1) On n'en parla plus. Un quart d'heure plus tard, dans l'obscurité de la rue, Madame Maigret *accrochait* sa main au bras de son mari.  
– C'est drôle, fit-il. À Londres, les réverbères, qui sont pourtant à peu près pareils...  
(Simenon, 1990 : 186-187).
- (1') Więcej nie rozmawiano na ten temat. Kwadrans później, w mroku ulicy, pani Maigret *wzięła* męża pod rękę.  
– To dziwne – odezwał się – W Londynie lampy uliczne, które przecież są mniej więcej takie same...  
(Simenon, 2007 : 140-141).
- (2) Il déjeuna rapidement, prit un taxi pour se rendre au Quai, monta tout de suite au service photographique. (...) Un peu plus tard, il appelait Lucas dans son bureau. Il avait retiré sa veste, *fumait* sa plus grosse pipe.  
(Simenon, 1990 : 40).
- (2') W pośpiechu zjadł obiad i taksówką wrócił na Quai des Orfèvres. Tam natychmiast udał się do działu dokumentacji fotograficznej. (...) Chwilę później, już od siebie z biura, wezwał Lucasa. Zdjął marynarkę i *zapalił* największą ze swych fajek.  
(Simenon, 2007 : 30).

---

<sup>46</sup> B montre l'action qui se déroule au moment de l'énonciation (R) (S chez Reichenbach) ; son terme n'est pas envisagé.  $\Gamma$  exprime un procès qui, dans l'esprit du sujet parlant, recouvre une partie fermée de l'axe temporel (interprétation qui diffère de celle de Kuryłowicz, voir Kreisberg, 1980 : 17) ; ce procès est vu globalement mais pas toujours actualisé. Le chiffre deux indique que ces éléments se trouvent sur l'axe TUNC (l'axe passe par un moment du passé  $R_2$  et non plus par le moment de l'énonciation  $R_1$  ; autrement dit, il s'agit d'une période de temps déterminée par la catégorie du temps grammatical ou les moyens lexicaux). Voir aussi Świątkowska (1987 : 40-41).

<sup>47</sup> Une possibilité d'insérer une forme perfective neutralisée dans une suite de verbes perfectifs dénotant des événements successifs en constitue un trait distinctif.

- (3) L'air était tiède, et Maigret, en marchant, tenait son chapeau à la main comme les promeneurs du dimanche. Ils *atteignaient* le boulevard Voltaire et, tout près de la place, *pénétraient* dans l'immeuble où les Pardon habitaient. Ils prirent l'ascenseur étroit, qui faisait toujours le même bruit en démarrant, et Madame Maigret eut son petit sursaut habituel.  
(Simenon, 1990 : 17).
- (3') Było ciepło i Maigret szedł, trzymając swój kapelusz w dłoni, zupełnie jak niedzielny spacerowicz. *Doszli* do bulwaru Voltaire'a i tuż przy placu *weszli* w bramę kamienicy, w której mieszkali Pardonowie. Niewielka winda ruszyła, wydając z siebie dźwięk, który za każdym razem przyprawiał panią Maigret o lekkie drżenie.  
(Simenon, 2007 : 13).

Dans chaque exemple, l'imparfait narratif a été rendu à l'aide d'une forme perfective polonaise, grâce à quoi le lecteur dispose d'une information explicite sur l'achèvement et la succession des procès. Ainsi il n'est pas obligé de recourir au contexte et au sémantisme des lexèmes afin de l'activer. L'unique procès sur l'achèvement duquel on ne peut rien dire est dans les fragments précités, la forme *fumait* traduite à l'aide du dérivé *zapalił* (formant une paire aspectuelle avec *zapalać*, fr. *allumer*), formation inchoative, c'est-à-dire propre à indiquer soit le commencement d'une action ou d'une activité, soit l'entrée dans un état. Les verbes inchoatifs équivalent à la combinaison du verbe *zacząć/ynać* (fr. *commencer*) avec un verbe significatif (ici : « *zaczął palić* ») et supposent le déroulement de l'action après la phase initiale (Grzegorzczkowska (éd.), 1984 : 475). A-t-on cet effet de sens dans l'original ? Kozłowska (1998 : 119-120) remarque que les énoncés établissant un ordre temporel positif (progression temporelle) et contenant des processus bornés uniquement à gauche sont interprétés comme inchoatifs. Plus particulièrement, cette interprétation peut être favorisée par des moyens linguistiques ou par des inférences sur les relations logiques entre les énoncés. Dans notre exemple, de tels éléments font défaut, ce qui fait que son interprétation sera plus coûteuse pour le récepteur de l'original. Autrement dit, l'inchoativité sera plus lisible dans la traduction qu'elle ne l'est dans l'original ; cet effet est toutefois présent dans les deux versions<sup>48</sup>.

D'autre part, le fait que les formes imperfectives polonaises remplacent souvent dans les traductions le PS, temps à valeur aspectuelle  $\Gamma_2$ , témoigne des divergences liées à la position respective des formes « neutralisées » dans les deux langues et favorise la conclusion que l'imperfectif polonais neutralisé est inapte à rendre les effets de sens véhiculés par l'imparfait narratif. Ce problème a déjà été soulevé par Kuzmider (1999) qui, dans son article, a énuméré les causes de l'intraduisibilité de ces formes (mais selon nous, il faudrait plutôt parler d'un manque d'équivalence entre celles-ci) : en français l'emploi de l'imparfait à valeur  $\Gamma^2$  est toujours marqué stylistiquement.

<sup>48</sup> Selon Tomaszewicz (1988 : 42) la valeur sémantique des inchoatifs ne peut être rendue en français qu'à l'aide de périphrases d'aspect : *commencer à* ou *se mettre à* suivis d'un infinitif. Ciszevska (2002 : 12) est d'avis qu'il est impossible de présenter l'inchoativité comme vue de l'intérieur, elle ne peut être combinée qu'avec l'aspect perfectif. L'analyse présentée prouve que ces thèses ne peuvent pas être soutenues. Voir aussi Tasmowski-De Ryck (1985 : 61) (l'effet obtenu grâce à la combinaison de l'imparfait narratif avec un verbe d'état).

tiquement (il s'agit d'une façon différente d'envisager le procès)<sup>49</sup> et relève principalement du registre littéraire ; en polonais le phénomène de neutralisation aspectuelle se rencontre le plus souvent à l'oral (Kuszmider, 1999 : 79 ; Kreisberg, 1980 : 25) et est favorisé par de nombreux facteurs sémantiques (sémantisme du verbe et de l'objet) (Kreisberg, 1980 : 25 ; voir aussi Kuszmider, 1999) et syntaxiques (énoncés négatifs ou avec un prédicat nié)<sup>50</sup>. Parfois, il résulte d'une certaine liberté du sujet parlant dans le choix des formes aspectuelles.

Mais la traduction de l'imparfait narratif par un imperfectif passé neutralisé est-elle par définition exclue ? Analysons l'exemple suivant :

- (5) Il [Maigret] voyait la scène. Sa femme qui *passait* dans la salle à manger, lui *parlait* à mi voix au bout du fil, puis *venait* annoncer :  
– Il sera ici dans une demi-heure au plus.  
(Simenon, 1990 : 13).
- (5') Jakby widział tę scenę : jego żonę *przechodzącą* do jadalni, następnie *rozmawiającą* z nim przez telefon przyciszonym głosem i wreszcie *oznajmiającą* gościowi :  
– Będzie tu za mniej więcej pół godziny.  
(Simenon, 2007 : 9).

Selon Kreisberg (1980 : 33-34)<sup>51</sup> la neutralisation aspectuelle est possible en polonais si les lexèmes verbaux et le contexte n'excluent pas l'interprétation itérative. Cependant le nombre des actions dans la série est un nombre quelconque, défini ou non défini et, qui plus est, dans des cas extrêmes, celle-ci peut être ramenée à une seule action. En outre, ni le caractère duratif ou momentané assigné à l'action sur la base d'un savoir extra-linguistique, ni la forme de l'objet (singulier, pluriel) n'ont d'impact sur l'emploi potentiel d'un imperfectif neutralisé. Dans le fragment analysé, la traductrice a choisi en guise d'équivalents des occurrences à l'imparfait narratif des participes adjectifs actifs formés à partir des formes imperfectives et ayant par conséquent la même valeur aspectuelle. Une lecture itérative, possible en théorie, est exclue dans ce contexte précis. Les événements sont donc perçus de l'intérieur mais interprétés comme unitaires, accomplis et se succédant selon un ordre chronologique (valeur Γ). Le recours aux participes est le résultat d'un choix purement stylistique. Il était possible de conserver la structure originale avec une proposition subordonnée relative : *Jakby widział tę scenę : żonę, która przechodzi do jadalni, następnie rozmawia z nim przez telefon i wreszcie oznajmia gościowi...* Toutefois, il faut bien noter la présence du présent historique, forme la plus naturelle ici pour un locuteur natif. Ce présent transpose les événements sur l'axe du présent (NUNC) tandis que

<sup>49</sup> Le même phénomène s'observe en italien. Voir Kreisberg (1980 : 22, 24).

<sup>50</sup> Dans de tels cas, la neutralisation aspectuelle reste en rapport avec l'état simultané au moment de l'énonciation, acquis suite à l'accomplissement du procès qui a eu lieu avant ce moment ; cet élément est absent des instructions de l'imparfait (fonction γ de Kuryłowicz). Voir Kreisberg (1980 : 34), Kuszmider (1999). Les conditions précises de la neutralisation aspectuelle en polonais sont à retrouver chez Kreisberg (1980 : 33-57) et Tomaszekiewicz (1988 : 27-53).

<sup>51</sup> Voir aussi Tomaszekiewicz (1988 : 27).



objectivement ceux-ci relèvent du passé (TUNC). Le lecteur est renvoyé vers le passé grâce à des éléments aussi bien d'ordre grammatical (l'emploi du passé *widział* dans la phrase principale) que contextuel. Faute d'une opposition formelle entre B et  $\Gamma$  sur le plan NUNC, le présent est amené à rendre les deux valeurs (Kreisberg, 1980 : 83 ; Tomasziewicz, 1988 : 20)<sup>52</sup>. Par conséquent, les phrases avec un présent historique sonnent mieux que leurs équivalents de l'axe TUNC qui dispose de marques différentes pour les fonctions précitées ( $B_2$  – perfectif passé,  $\Gamma_2$  – imperfectif passé)<sup>53</sup>. L'emploi des participes permet de contourner le manque de fidélité relatif aux axes temporels par rapport à l'original. De plus, leur fonction de caractérisation les rapproche de l'imparfait français. La traduction conserve la perspective interne de perception, assignée, comme dans l'original, à un observateur subjectif. L'introduction de la particule *jakby*, qui affaiblit la signification littérale du mot qu'elle accompagne, souligne que la scène est observée uniquement dans l'imagination. L'harmonie de la perception est bousculée seulement par l'emploi incorrect du possessif *jego* qui renvoie à une tierce personne et non pas au commissaire qui devait voir *swoją żonę*<sup>54</sup>.

La traduction de l'exemple 6 est réussie :

- (6) Il se rasseyait en soupirant quand un vieux gentleman à cheveux blancs, dans le fauteuil voisin du sien, pressa un bouton électrique que Maigret n'avait pas aperçu. Quelques instants plus tard, un garçon en veste blanche *se penchait* sur lui.  
– Un double scotch avec de la glace.  
Voilà ! C'était aussi simple que ça.  
(Simenon, 1990 : 136).

- (6') Opadł z westchnieniem na swój fotel, kiedy jakiś starszy siwy dżentelmen, siedzący w fotelu obok, nacisnął elektryczny przycisk, którego Maigret nie zauważył. Już po chwili młody barman w białej marynarce *schylał się* nad nim dyskretnie.  
– Podwójny scotch z lodem.  
No i proszę. Ależ to było proste!  
(Simenon, 2007 : 103).

Grâce au complément de temps présent dans le cotexte *już po chwili*, le destinataire est capable d'agencer correctement les relations temporelles (la succession des événements) et de comprendre que l'imperfectif est ici utilisé dans la fonction  $\Gamma$  (neutralisation). L'apparition d'une forme dotée prototypiquement de la valeur B en combinaison avec un

<sup>52</sup> En français les deux valeurs en question sont également rendues par le présent. Ainsi il est possible d'obtenir des effets stylistiques comparables dans les deux langues à l'aide d'un même outil. En polonais cependant le présent historique est moins susceptible d'apparaître, vu qu'on lui attribue la fonction de caractérisation du discours (en polonais, le critère de base pour distinguer un texte commentatif du récit au niveau temporel est le présent). Tomasziewicz (1988 : 75).

<sup>53</sup> Il serait alors nécessaire de recourir à la neutralisation aspectuelle sur l'axe TUNC : *żonę, która przechodziła do jadalni, następnie rozmawiała z nim przez telefon i wreszcie oznajmiała gościowi...* (littéralement : *wracała, aby oznajmić*). Particulièrement bizarre est la dernière forme ; cela reste en rapport, semble-t-il, avec le sémantisme du lexème. Toutefois, il faudrait confirmer ce constat par des recherches détaillées, ce qui dépasse l'objet du présent article.

<sup>54</sup> *Swoj* est le possessif qui réfère au sujet de la phrase. Bąk (1979 : 156).

complément circonstanciel délimitant sur l'axe temporel le laps de temps dans lequel le procès s'est déroulé (ici le procès n'est borné qu'à gauche, ce qui signifie qu'il n'est pas terminé) lui fournit des instructions qui, au premier abord, peuvent paraître contradictoires et l'oblige à rechercher une interprétation pertinente. L'effet obtenu est identique à celui projeté dans l'original : la sauvegarde de la perspective interne de la perception implique le choix d'un point de vue différent qui, grâce aux informations contextuelles évoquées, sera assigné au commissaire. La phrase suivante, comme dans l'original, s'interprète comme un discours indirect libre et continue cette perception subjective.

L'adoption d'une perspective interne d'observation n'est pas exclue dans la traduction aussi dans le cas de fragments originaux dans lesquels il est difficile d'assigner le rôle d'observateur à qui que ce soit et où le lecteur se voit obligé d'en imaginer un. Dans l'exemple ci-dessous, il s'agira d'une conscience multiple :

- (7) Maigret et Janvier *pénétraient* un peu plus tard dans l'immeuble voisin.  
– M<sup>elle</sup> Poré ? demandaient-ils à la concierge.  
– Second étage à gauche. Il y a déjà quelqu'un.  
(...) La porte s'ouvrit tout de suite. Une personne maigre, aux traits pointus, aux petits yeux noirs, les regarda sévèrement.  
(Simenon, 1989 : 381).
- (7') W chwilę później *wchodzili do* sąsiedniego domu.  
– Czy tu mieszka panna Poré? – spytali dozorczynię  
– Drugie piętro na prawo [sic!]. Ktoś już jest u niej.  
(...) Drzwi otworzyły się od razu. Chuda dama o ostrych rysach i czarnych oczach spojrzała na nich surowo.  
(Simenon, 1990 : 88).

Les traductions équivalentes sont, nous espérons l'avoir bien montré, possibles mais extrêmement rares. Dans la plupart des cas les traducteurs choisissent les perfectifs et s'en servent sans exception à chaque fois que, dans l'original, apparaît une suite d'actions à l'imparfait narratif, comme dans l'exemple 8 :

- (8) Les trois malabars avaient quitté le bureau. Janvier *revenait*, les paupières un peu rouges comme chaque fois qu'il passait la nuit, avec la barbe qui lui poussait et lui donnait un air mal portant.  
Maigret *endossait* son pardessus, *cherchait* son chapeau.  
– Tu viens ?  
Ils descendirent l'escalier l'un derrière l'autre.  
(Simenon, 1989 : 328-329).
- (8') Trójkę drabów nareszcie wyekspediowano. Janvier *wrócił* do biura. Jak zawsze po nocnym dyżurze, powieki miał nieco zaczerwienione ; spory zarost nadawał jego cerze niezdrowy wygląd.  
Maigret *narzucił* płaszcz i *rozejrzył się* za kapeluszem.  
– Idziesz? – spytał Janviera.  
Zeszli gęsiego po schodach.  
(Simenon, 1990 : 8).

Le lecteur n'obtient aucun signe grammatical l'informant de la nécessité d'adopter une nouvelle perspective d'observation et, ce qui en résulte, l'obligeant à rechercher ou à créer un sujet de conscience supplémentaire, même indéterminé. Ainsi, il ne quitte pas l'unique point d'observation qu'il a à sa disposition. Les événements dont, conformément au projet de l'auteur et à son intention de communication (son vouloir-dire), il devait être le témoin direct (le retour de Janvier au bureau, les préparatifs de Maigret) se confondent avec ceux présentés de façon objective (la descente de l'escalier), ce qui donne une narration unidimensionnelle, plate, privée des effets de style présents dans l'original.

L'analyse des autres exemples, jugés équivalents dans leur version polonaise au moins au niveau qui nous intéresse ici, a montré que le choix d'autres moyens lexicaux ou syntaxiques (équivalents contextuels des lexèmes français) n'était pas rare. En voici quelques exemples :

- (4) Dix minutes plus tard, comme l'auto roulait dans le faubourg Montmartre, il *oubliait* déjà qu'il n'avait pas dormi de la nuit.  
– Tu arrêteras quelque part pour que nous avalions un coup de blanc ! dit-il.  
(Simenon, 1989 : 338).
- (4') Dziesięć minut później, kiedy przejeżdżali przez Montmartre, *nie pamiętał już*, że przez całą noc nie zmrzął oka.  
(Simenon, 1990 : 22).
- (9) Quelques instants plus tard, ils *prenaient* la voiture. Rue du Chemin-Vert, ils s'arrêtaient devant l'herboristerie et *trouvaient* la femme de Lucien derrière le comptoir, dans une boutique sombre qui sentait bon les herbes de la Saint-Jean.  
(Simenon, 1989 : 381).
- (9') W chwilę później obaj *siedzieli* w samochodzie. Znalazłszy się na ulicy Chemin-Vert, zatrzymali się przed sklepem z ziołami. W ciemnym wnętrzu, pachnącym przyjemnie dziurawcem, *stała* za ladą żona Lucjana.  
(Simenon, 1990 : 87).
- (10) Quelques minutes plus tard, Maigret *roulait* en direction de la gare du Nord. Il se souvenait de ce que la fille Lagrange lui avait dit à la terrasse des Champs-Elysées :  
*Tout le monde en est capable, n'est-ce pas ?*  
Quelque chose d'approchant, en tout cas. Or il était question de tuer.  
Il se faufila dans la foule, trouva Lucas (...)  
(Simenon, 1990 : 49).
- (10') Kilka minut później Maigret *był w drodze* na Dworzec Północny. Przypomniał sobie, co powiedziała mu córka Lagrange'a na tarasie kafejki na Champs-Elysées : „Przecież wszyscy jesteśmy do tego zdolni, czyż nie?” W każdym razie coś w tym stylu. Rozmawiali o zabijaniu.  
Wmieszal się i po chwili odnalazł Lucasa (...)  
(Simenon, 2007 : 37).

Le changement de convention littéraire est une autre solution :

(11) – Asseyez-vous, monsieur Delteil.

Il *ne s'asseyait pas* tout de suite.

– J'ai horreur de parler à un homme debout.

(Simenon, 1990 : 72).

(11') – Proszę usiąść, panie Delteil.

Ale on *nie miał ochoty siedzieć*.

– Nie znoszę rozmawiać z kimś, kto stoi nade mną.

(Simenon, 2007 : 55).

L'imparfait narratif présent dans l'original a été remplacé par une phrase relevant du discours indirect libre. Une telle interprétation est renforcée par l'ajout de la conjonction de coordination *ale* (fr. *mais*) qui établit un lien logique avec l'énoncé précédent<sup>55</sup>. L'appréhension du procès par une subjectivité est commune aux deux textes. Ce qui distingue l'original de la traduction, c'est le référent : dans le premier, c'est le commissaire Maigret, dans la seconde, il s'agit plutôt de Delteil, le témoin que Maigret est en train d'entendre.

### Conclusion

L'analyse du corpus a montré qu'une traduction équivalente de l'imparfait narratif en polonais était possible aussi bien par des imperfectifs neutralisés, équivalents directs des verbes français, que par d'autres moyens d'ordre lexical, syntaxique ou stylistique. Les propositions réussies relevées dans les deux romans choisis de Simenon ne sont pas légion, ce qui confirme une tendance générale repérée par Brès (dans l'*Introduction* à Brès et alii, 1999 : 13)<sup>56</sup> : l'imparfait narratif est susceptible de disparaître aussi dans le cas de traductions vers les langues où cette forme fonctionne normalement<sup>57</sup>. Dans le cas de la langue polonaise, différentes contraintes systémiques (notamment celles relatives à l'appartenance d'un lexème verbal à une classe sémantico-syntaxique donnée), dont une description détaillée reste à faire, peuvent être à l'origine d'une telle situation. Cependant il ne faut pas surestimer leur influence. Le corpus utilisé ne nous autorise peut-être pas à tirer des conclusions suffisamment fortes pour être généralisées, mais ne fût-ce que par intuition, nous avons remarqué que nombreux étaient les fragments qui se seraient aisément accommodés d'une forme imperfective<sup>58</sup>. Les traducteurs n'ont cependant pas profité de cette possibilité. Ce choix systématique

<sup>55</sup> Il serait difficile de qualifier ce fragment d'objectif. Il ne renoue nullement avec la dernière phrase faisant partie de cette convention littéraire : *A ponieważ Maigret patrzył na niego, jakby go widział po raz pierwszy w życiu, [Delteil] dodał* : (Ici sont rapportées les paroles de Delteil qu'interrompt l'invitation de Maigret.)

<sup>56</sup> Voir aussi : Chevalier (1999), Tasmowski-De Ryck (1985).

<sup>57</sup> Les possibilités systémiques ont beau être égales dans les deux langues, la fréquence d'apparition d'un emploi peut différer considérablement. Voir Tomaszewicz (1988 : 68).

<sup>58</sup> Comparer avec Biardzka (2002 : 17-19).

des formes perfectives peut être, selon nous, expliqué soit par leur préférence, plus ou moins consciente, de rendre les valeurs purement temporelles (l'achèvement et la progression temporelle), soit par le respect de la norme de la langue d'arrivée – leur langue maternelle<sup>59</sup>. Mais Simenon lui-même n'a-t-il pas transgressé les normes de la sienne ? Il a été plus d'une fois critiqué pour avoir élargi le champ d'utilisation des temps verbaux de manière artificielle (voir Saussure (de) et Sthioul, 2005 : 103). Mais une telle opinion ne fait point l'unanimité. Selon de Saussure et Sthioul (2005 : 104), « les écrivains novateurs, bien loin de corrompre la langue en déviant une forme de sa signification, chercheraient plutôt à tirer parti d'un potentiel jusqu'alors sous-exploité ». Et la langue polonaise semble, elle aussi, disposer d'un potentiel caché qu'il vaudrait la peine d'exploiter pour rendre mieux le style de celui qui pour Gide<sup>60</sup> était le plus grand de tous, « le plus vraiment romancier » des écrivains français.

### Références bibliographiques

#### Textes analysés :

- SIMENON, G. (1952/1990), *Le revolver de Maigret*, Paris, Presses de la Cité.  
SIMENON, G. (1954/1989), *Maigret et la jeune morte*, dans *Oeuvre romanesque 7*, Paris, Presses de la Cité.

#### Traductions :

- SIMENON, G. (2007), *Rewolwer Maigreta*, Wrocław, Wydawnictwo Dolnośląskie, trad. Monika Szymańska.  
SIMENON, G. (1969/1990), *Maigret i trup młodej kobiety*, Warszawa, Iskry, trad. Leszek Kossobudzki.

#### Ouvrages et articles :

- AGRELL, S. (1918), *Przedrostki czasowników polskich*, *Materiały i Prace Komisji Językowej Akademii Umiejętności*, n° 8, Kraków.  
ALEONG, S. (1983), Normes linguistiques, normes sociales : une perspective anthropologique, dans Bédard, E., Maurais, J. (éd.), *La norme linguistique*, Québec et Paris, Conseil supérieur de la langue française et Le Robert, 255-280.  
BAK, P. (1979), *Gramatyka języka polskiego*, Warszawa, Wiedza Powszechna.  
BERTHONNEAU, A.-M., KLEIBER, G. (1993), Pour une nouvelle approche de l'imparfait : un temps anaphorique méronomique, *Langages*, n° 112, 55-73.  
BERTHONNEAU, A.-M., KLEIBER, G. (1998), Imparfait, anaphore et inférences, *Cahiers Chronos*, n° 3, 35-66.  
BERTHONNEAU, A.-M., KLEIBER, G. (1999), Pour une réanalyse de l'imparfait de rupture dans le cadre de l'hypothèse anaphorique méronomique, *Cahiers de praxématique*, n° 32, 119-166.

---

<sup>59</sup> *Ibid.* : 22.

<sup>60</sup> Voir la note de l'éditeur, p. 4, Simenon (1989), *Oeuvre romanesque 7*.

- BIARDZKA, E. (2002), La temporalité d'incertitude dans *Rues des boutiques obscures* de Patrick Modiano : la traduction polonaise de certains temps grammaticaux, *Romanica Wratislaviensia*, XLVIII, Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 9-23.
- DE BOTH-DIEZ, A.-M. (1985), L'aspect et ses implications dans le fonctionnement de l'imparfait, du passé simple et du passé composé au niveau textuel, *Langue française*, n° 67, 5-21.
- BRÈS, J. ET ALII (1999), L'imparfait dit narratif, *Langue, discours, Cahiers de praxématique*, n° 32.
- BRÈS, J. (1999), L'imparfait dit narratif en tant que lui-même, *Cahiers de praxématique*, n° 32, 87-117.
- BRÈS, J. (2003), Temps verbal, aspect et point de vue : de la langue au discours, *Cahiers de praxématique*, n° 41, 55-84.
- BRUNOT, F. (1922), *La pensée et la langue*, Paris, Masson.
- CISZEWSKA, E. (1990), Imparfait pittoresque : emploi particulier de l'imparfait, *Linguistica Silesiana*, n° 12, Kielce, Wydawnictwo Naukowe J. Szumacher, 93-103.
- CISZEWSKA, E. (2002), *Expression de la perfectivité en français contemporain*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.
- CHEVALIER, J.-CL. (1999), « L'imparfait narratif » : à quel prix ?, *Cahiers de praxématique*, n° 32, 189-210.
- COCKIEWICZ, W. (1992), *Aspekt na tle systemu słowotwórczego polskiego czasownika i jego funkcyjne odpowiedniki w języku niemieckim*, Kraków, Drukarnia Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- COMRIE, B. (1976), *Aspect*, Cambridge, University Press.
- CONFAIS, J.-P. (1995), *Temps, mode, aspect*, Toulouse, PU Mirail.
- DAMOURETTE, J., PICHON, E. (1911-1929/1970), *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Paris, D'Artrey.
- DESCLÉS, J.-P. (1980), Construction formelle de la catégorie de l'aspect (essai), dans David, J., Martin, R. (éd.), *Notion d'aspect*, Paris, Klincksieck, 198-237.
- DESCLÉS, J.-P. (2003), Imparfait narratif et imparfait de nouvel état en français, dans Banyś, L., Bednarczuk, L., Polański, K. (éd.), *Études linguistiques romano-slaves offertes à Stanisław Karolak*, Kraków, Edukacja, 131-155.
- DESCLÉS, J.-P., GUENTCHÉVA, Z. (1990), Discourse Analysis of Aorist and Imperfect in Bulgarian and French, dans Thelin N. (éd.), *Verbal Aspect in Discourse*, Amsterdam, John Benjamins, 237-61.
- FILLMORE, Ch. (1975), Quelques problèmes posés à la grammaire casuelle, *Langages*, n° 38, 65-80.
- FLEISCHMAN, S. (1991), Verb tense and point of view in narrative, Fleischman S., Waugh L.F. (éd.), *Discourse pragmatics and the verb*, London – New York, Routledge, 26-54.
- GAREY, H.B. (1957), Verbal aspect in French, *Language*, n° 33, 91-110.
- GENETTE, G. (1972), *Figures III*, Paris, Seuil.
- GOSELIN, L. (1996), *Sémantique de la temporalité en français*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

- GOSSELIN, L. (1999), Le sinistre Fantômas et l'imparfait narratif, *Cahiers de praxématique*, n° 32, 19-42.
- GRZEGORCZYKOWA, R. (éd.) (1984), *Gramatyka współczesnego języka polskiego. Morfologia*, Warszawa, PWN.
- GUILLAUME, G. (1929), *Temps et verbes. Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, Champion.
- IMBS, P. (1960), *L'emploi des temps verbaux en français moderne*, Paris, Klincksieck.
- KAMP, H., ROHRER, C. (1983), Tense in texts, dans Bauerle, R., Schwarze, C., et von Stechow, A. (éd.), *Meaning, Use and Interpretation of Language*, Berlin – New York, Walter de Gruyter, 250-269.
- KLUM, A. (1961), *Verbe et adverbe*, Stockholm, Almqvist et Wiksell.
- KOZŁOWSKA, M. (1998), Aspect, modes d'action et classes aspectuelles, dans Moeschler, J. (éd.), *Le Temps des événements*, Paris, Kimé.
- KREISBERG, A. (1980), *Kategorie czasu i aspektu w języku polskim i włoskim*, Wrocław, Zakład im. Ossolińskich.
- KURYŁOWICZ, J. (1960), Aspect et temps dans l'histoire du persan, *Esquisses linguistiques*, Wrocław – Kraków, Zakład im. Ossolińskich.
- KURYŁOWICZ, J. (1972), Miejsce aspektu w systemie koniugacyjnym, dans Zaleski, J. (éd.), *Symbolae Polonicae in honorem Stanisłai Jodłowski*, Wrocław, Zakład im. Ossolińskich.
- KUSZMIDER, B. (1999), La neutralisation aspectuelle : les cas de l'imperfectif passé polonais à valeur perfective et de l'imparfait narratif français, *Cahiers de praxématique*, n° 32, 71-86.
- LE GOFFIC, P. (1995), La double incomplétude de l'imparfait, *Modèles linguistiques*, XVI, 1, 133-148.
- LE GUERN, M. (1986), Notes sur le verbe français, dans Remi-Giraud, S., Le Guern, M. (éd.) *Sur le verbe*, Lyon, PU de Lyon, 9-60.
- LEEMAN-BOUIX, D. (1994), *Grammaire du verbe français : Des formes au sens*, Paris, Nathan Université.
- LYONS, J. (1980), *Sémantique linguistique*, Paris, Larousse.
- MAINGUENEAU, D. (1994), *L'énonciation en linguistique française*, Paris, Hachette.
- MAINGUENEAU, D. (1991/2004), *Précis de grammaire pour les concours*, 3<sup>e</sup> éd., Paris, Armand Colin.
- MARTIN, R. (1971), *Temps et aspect. Essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*, Paris, Klincksieck.
- MOLENDIJK, A. (1990), *Le passé simple et l'imparfait : une approche reichenbachienne*, Amsterdam, Rodopi.
- DE MULDER, W., VETTERS, C. (1999), Temps verbaux, anaphores (pro)nominale et relations discursives, *Travaux de Linguistique*, n° 39, 37-58.
- NAGORKO, A. (1998), *Zarys gramatyki polskiej (ze słowotwórstwem)*, Warszawa, PWN.
- PIERNIKARSKI, C. (1973), Dwa typy opozycji aspektowych czasowników słowiańskich, *Studia Instytutu Filologii Słowiańskiej UW*, Warszawa, 23-43.

- REICHENBACH, H. (1947), *Elements of Symbolic Logic*, New York, Free Press.
- DE SAUSSURE, L. (2003), *Temps et pertinence*, Bruxelles, Duculot.
- DE SAUSSURE, L., STHIOUL, B. (1999), L'imparfait narratif : point de vue (et images du monde), *Cahiers de praxématique*, n° 32, 167-188.
- DE SAUSSURE, L., STHIOUL, B. (2005), Imparfait et enrichissement pragmatique, *Cahiers Chronos*, n° 14, 103-120.
- SMITH, C.S. (1991), *The parameter of aspect*, London, Kluwer Academic Publishers.
- SPERBER, D., WILSON, D. (1989), *La Pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.
- STEN, H. (1952), *Les temps du verbe fini (indicatif) en français moderne*, Copenhague, Munksgaard.
- STHIOUL, B. (1998), Temps verbaux et point de vue, dans Moeschler, J. (éd.), *Le Temps des événements*, Paris, Kimé.
- STHIOUL, B. (2000), Passé simple, imparfait et sujet de conscience, *Cahiers Chronos*, n° 6, 79-93.
- DE SWART, H. (1995), Negation, aspect and polarity, dans Amsili, P., Borillo, M. et Vieux, L. (éd.), *Time, space and movement. Meaning and knowledge in the sensible world. Workshop notes of the 5<sup>th</sup> international workshop TSM'95, Bonas*, 3-16.
- ŚWIĄTKOWSKA, M. (1987), *L'imparfait en français moderne*, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- TASMOWSKI-DE-RYCK, L. (1985), L'imparfait avec et sans rupture, *Langue française*, n° 67, 59-77.
- TOMASZKIEWICZ, T. (1988), *Étude comparative de quelques indices du concept d'énonciation en français et en polonais*, Poznań, UAM.
- VASSANT, A. (1988), Le passé simple dans le système aspectuel du verbe français, *L'information grammaticale*, n° 38, 40-44.
- VET, C. (1980), *Temps, aspects et adverbess de temps en français contemporain*, Genève, Droz.
- VET, C., (1991), The temporal structure of discourse : setting, change and perspective, dans Fleischman, S., Waugh, L.R. (éd.), *Discourse pragmatics and the verb*, London – New York, Routledge, 7-25.
- VET, C. (à paraître), À la recherche de l'aspect du présent et de l'imparfait, dans Górnikiewicz, J., Grzmil-Tylutki, H. et Piechnik, I. (éd.), *En quête de sens. W poszukiwaniu znaczeń. Études dédiées à Marcela Świątkowska. Studia dedykowane Marceli Świątkowskiej*, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- VETTERS, C (1996), *Temps, aspect, narration*, Amsterdam – Atlanta, Rodopi.
- WILMET, M. (1976), *Études de morpho-syntaxe verbale*, Paris, Klincksieck.
- WILMET, M. (1997), *Grammaire critique du français*, Paris – Bruxelles, Hachette/Duculot.

### Dictionnaires :

*Nouveau Petit Robert*, (1996), Paris, Le Robert.

*Słownik języka polskiego*, (2002), Szymczak, M. (éd.), Warszawa, PWN.



## Entre la norme et la figure

Le concept de norme dans la traduction, comme d'ailleurs dans le domaine de la linguistique contemporaine en général, paraît ambigu. La norme, dans un sens courant, est « ce qui est commun pour la plupart des hommes », son contraire étant « une transgression », celle-ci étant considérée, dans la version politiquement correcte, comme « un comportement hors du commun », et dans une version idéologiquement engagée, comme une « violation », voire une « déviation ».

De l'autre côté, « le discours normatif » est celui qui formule les préceptes de bonne conduite dans un champ d'activité déterminé ; le contraire de la norme serait donc « une erreur ». De nos jours, cette acception de la « norme » paraît hors de mode, gênante et suspecte dans tout le domaine des sciences humaines. Pour ce qui est de la sociologie de la langue, cette situation peut déboucher sur des assertions du type : « Les dictionnaires disent X, mais quatre-vingt pour cent des Français (Polonais, Espagnols, etc.) diraient dans cette situation Y, je préfère donc parler comme 80% des Français ». Un exemple palpable, parmi d'autres, de cette tendance serait le *Słownik współczesnej polszczyzny* ('Le dictionnaire du polonais contemporain') qui semble remplacer avec succès les « Dictionnaires du bon polonais » (*Słownik poprawnej polszczyzny*) d'autrefois.

Tout un bagage politique pèse sur cet état de choses, avec des questions du type : « qui donc doit établir des normes ? », « au nom de qui ou de quoi ? ». Un champ pour une discussion passionnante s'ouvre de la sorte ; nous n'allons pas nous y engager, toutefois, en constatant simplement que dans le domaine de la traductologie, la situation est encore plus compliquée et que, pour y voir un peu plus clair, nous allons garder, comme point de départ, les deux tendances commentées brièvement ci-dessus.

Commençons par le fait que la notion d'erreur est définie en traductologie de plusieurs façons. Au sein de la traductologie considérée comme appartenant au vaste domaine de la linguistique appliquée (donc, qui ne met pas en doute le concept d'erreur comme telle !) une taxonomie d'erreurs utile a été fournie récemment par Krzysztof Hejwowski (2004). D'autres traductologues, comme Chesterman, préfèrent parler d'« universaux » ou de « stratégies » de la traduction, en admettant que « toutes les traductions présentent des modifications par rapport aux originaux » (Chesterman, 2005 : 27) et que certaines de ces modifications peuvent être justifiées, tandis que d'autres le seraient moins (ibidem). Une citation plus large nous paraît instructive :

Plusieurs noms qu'on donne aux transformations coïncident avec les noms des techniques [...]. Mais il faudrait séparer ces deux concepts. Ce que nous pouvons enseigner, ce sont des techniques textuelles et des stratégies qui visent à résoudre un problème

[...]. Une transformation peut donc représenter **la solution d'un problème** (c'est à dire le résultat d'une stratégie utilisée), le résultat de l'usage d'une **technique routinière**, ou, carrément, le résultat d'une *mauvaise compréhension*, d'une **stratégie infortunée** ou d'une technique mal choisie. Certaines transformations sont donc justifiables dans un contexte donné, d'autres le sont moins.

(Chesterman, 2005 : 27, traduction et mises en relief nous-même, J.B.).

Dans cette optique, une modification de l'original est la norme dans la première des acceptions commentées ci-dessus, et elle peut – mais pas forcément – être une erreur, donc une infraction de la norme dans sa deuxième acception.

Nous avons démontré dans un article récent publié dans « Meta » (Brzozowski, 2008) que plusieurs « universaux » convergent avec les « tendances déformantes » d'Antoine Berman, qui constituent clairement une taxonomie d'erreurs résultant d'une propension irréfléchie aux modifications de la « lettre » de l'original là où la traduction littérale serait possible et bienvenue (Berman, 1985). Dans le même sens « bermanien » vont les recherches de Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport (Chevalier, Delport, 1996) qui, pour qualifier une démarche de traducteur comme fautive, comme on le voit clairement dans leurs analyses, préfèrent le concept de figure (serait-ce le reflet de cette tendance d'éviter le discours normatif, tout en ressentant un besoin urgent de normes pour baliser son terrain ?). Voici la définition de Chevalier :

[...] les traducteurs [...] opèrent des transformations que le système linguistique d'arrivée n'impose pas [...] et ces transformations correspondent à quelques [...] mécanismes assez aisément répertoriables. Ces mécanismes récurrents, qui se répètent de traduction en traduction, par delà les différences des oeuvres, des langues et des individus, constituent ce qu'on a, ailleurs, choisi d'appeler des « figures de traduction » [...] la traduction « littérale » pourrait alors se définir, précisément, comme ce degré zéro, cette absence de figure de traduction.

(Chevalier, Delport, 1995 : 74)

Tout en manifestant notre solidarité avec les chercheurs français qui représentent la tendance « sourcière » modérée, nous n'allons pas souscrire à cette définition de « figure de traduction », une métaphore que nous considérons abusive. Certes, il y a plusieurs définitions classiques de « figure » ; elles ont en commun le souci de déceler les traits formels spécifiques qui permettent de les répertorier, elles ont été considérées dans le passé comme des ornements du discours « ordinaire », « des modifications intentionnelles, voire des transgressions de l'usage linguistique » (cf. Głowiński et al., 1988) ou encore des « tours et moyens qui [...] peuvent être mis en oeuvre pour produire un effet particulier sur celui à qui on s'adresse » (Bacry, 1992 : 8). Dans un sens, aujourd'hui largement dépassé, elle pourraient être considérées comme autant de « transgressions » de la norme, considérée comme un degré zéro de la figurativité (un tel degré existe-t-il dans l'usage réel de la langue ?... cf. Lakoff et Johnson, 1980) mais aucune définition moderne, à notre connaissance, n'a associé la notion de figure – par excellence positive – à une erreur !

Pour mieux étayer nos propres convictions, nous allons citer, pour terminer, la définition citée dans la 2<sup>e</sup> édition du *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*

(Ducrot, Schaeffer, 1995). Cette définition met l'accent à la fois sur les caractéristiques formelles d'une expression qualifiée comme figure, mais aussi sur sa valeur fonctionnelle :

figure : forme linguistique isolable, ou du moins repérable, jouant un rôle déterminé au moment du discours où elle s'insère.

(Morel, 1982/1995)

Il est temps de revenir au problème de la norme dans la traductologie. Il est vrai que l'idéal serait la traduction littérale, ou « aussi littérale que possible » (Chevalier, 1995 : 73), mais, vu que les modifications de l'original dans la traduction sont inévitables, force est d'admettre qu'elles sont aussi « normales » dans le discours-de-traduction que les figures dans un discours non-traductif. D'autre part, nous croyons qu'il est indispensable de mettre un peu d'ordre dans la terminologie utilisée par nos éminents collègues. Dans l'article mentionné ci-dessus (Brzozowski, 2008), nous avons combattu l'usage abusif du terme « stratégie », qui en accord avec... la norme linguistique, devrait signifier une démarche globale et consciente.

Nous avons conclu qu'au niveau opérationnel, les modifications conscientes que subit la traduction, et qui ne sont pas des erreurs, pourraient porter le nom de techniques ou figures, selon le type de texte (aux textes « littéraires » convient tout naturellement le terme traditionnel de *figure*, tandis qu'aux textes « pragmatiques », celui de *technique*) et la sensibilité du chercheur (les linguistes sont peut-être réticents par rapport au terme de figure, littéraire par excellence, à plus forte raison qu'ils s'occupent indifféremment de textes littéraires et non-littéraires).

Dans un premier temps, une figure de traduction, selon nous, serait une modification consciente de l'original, qui possède des caractéristiques formelles repérables, et une fonction claire : celle de résoudre un problème posé par l'intraduisibilité relative de nature linguistique ou culturelle. Elle sera donc toujours un cas de créativité du traducteur.

Toutefois, il y aurait une difficulté de plus : Chesterman parle de « techniques routinières »<sup>1</sup>; or, les figures de style ont ceci de particulier qu'elles devraient apporter de la nouveauté au discours. Une « figure routinière » tient de l'oxymore, ce serait une figure « morte » par l'usage (trop) répétitif, et dans le meilleur des cas, grammaticalisée (cf. des métaphores du type « au pied de la lettre »). Intuitivement, il est aisé de juger, dans des cas limites, qu'une figure est banale, ou au contraire, qu'elle nous surprend par sa fraîcheur ; mais entre ces cas limites, s'ouvre une zone indéterminée de « l'à peu près », des figures plus ou moins acceptables, ce qui nous fait penser encore une fois aux « blurred edges » des cognitivistes (Snell-Hornby, 1988). Toujours est-il que ces figures gardent des caractéristiques formelles qui permettent de les classer comme représentantes d'un type déterminé (et parfois, d'un autre type en même temps). De même pour les figures

---

<sup>1</sup> Des techniques routinières de la traduction seraient, selon nous, les transpositions et les modulations obligatoires, ainsi que les équivalences (Vinay et Darbelnet, 1977), quoique pour ces dernières, il s'agirait uniquement des cas où on observe un certain automatisme, du type « Ouch ! » et « Aïe ! ». Dans la traduction audio-visuelle, un exemple de ce procédé routinier serait la condensation (omission des redondances dans les sous-titres), nécessaire pour des raisons purement techniques.

de traduction : le fait de pouvoir classer une figure comme telle ne nous garantira pas qu'elle ait été employée d'une façon optimale dans un contexte donné.

Comment répertorier les figures qu'on a définies ci-dessus ? Les tentatives ne manquent pas. La première, trop rapidement critiquée ou remaniée (cf. Gonçalves Barbosa, 1990), est celle de Vinay et Darbelnet ; nous croyons qu'elle reste toujours une base solide pour une poétique descriptive possible de la traduction. Andrew Chesterman l'a bien compris en adoptant leurs « procédés techniques » comme point de départ de sa vaste taxonomie contenue dans *Memes of Translation* (1997). Nous nous permettons de la citer sous une forme condensée :

### **Le tableau des « Stratégies » de Chesterman**

#### **1. Syntactic strategies**

- G1 Literal translation
- G2 Loan, calque
- G3 Transposition (Vinay & Darbelnet)
- G4 Unit shift
- G5 Phrase structure change
- G6 Clause structure change
- G7 Sentence structure change
- G8 Cohesion change
- G9 Level shift
- G10 Scheme change

#### **2. Semantic strategies** (“several of them derive from Vinay and Darbelnet’s concept of modulation”, commente A. Chesterman, 1997)

- S1 Synonymy
- S2 Antynomy
- S3 Hyponymy
- S4 Converses [the same state of affairs from opposing viewpoints]
- S5 Abstraction change [from abstract to more concrete or from concrete to more abstract]
- S6 Distribution change [expansion or compression]
- S7 Emphasis change
- S8 Paraphrase [“semantic components at the lexeme level tend to be disregarded, in favor of the pragmatic sense of some higher unit such as a whole clause”]
- S9 Trope change (cf. G10)
  - 1. ST trope = TT trope
  - 2. TT trope is of the same type, but not semantically identical
  - 3. TT trope is of the same type, but not related lexically to the ST one (the source of the image is different)

4. ST trope X = TT trope Y [the general principle of figurativeness is retained, but the realization of this feature is different
  5. ST trope X = TT trope  $\emptyset$
  6. ST trope  $\emptyset$  = TT trope X
- S10 Other semantic changes [“other modulations of various kinds” e.g. “change from oral to visual sense” or “attention from ‘here’ to ‘there’ = attention from ‘there’ to ‘here’]

### **3. Pragmatic strategies**

- Pr 1 Cultural filtering
- Pr 2 Explicitness change
- Pr 3 Information change
- Pr 4 Interpersonal change [the formality level, degree of emotiveness, etc.]
- Pr 5 Illocutionary change
- Pr 6 Coherence change
- Pr 7 Partial translation [? J.B.]
- Pr 8 Visibility change [il serait question de l’auteur lui-même, et du traducteur – ce « deuxième auteur » !]
- Pr 9 Transediting [les corrections des bévues évidentes de l’original]
- Pr 10 Other pragmatic changes

Sa tentative est tout à fait remarquable, même si nous nous permettons de formuler quelques critiques à son égard. Pour commencer, Chesterman a choisi, pour qualifier les procédés qu’il discute, le nom de « stratégies », or nous avons cru démontrer que l’usage de ce terme est souvent impropre (Brzozowski, 2008). Devrait-on, simplement, changer de label et appeler sa taxonomie un catalogue de « figures » ? Oui et non, et pour expliquer nos réticences, nous allons citer un fragment d’un ouvrage de William Croft, qui nous semble d’une importance capitale :

The first level is the lowest, the level of observation, that is what constitutes the basic facts of language. [...] the second level is actually a set of levels, the levels of internal generalization. The third is that of external generalization, at which the linguist invokes concepts from psychology, biology and other realms outside the structure of the language.

(Croft, 1990 : 247, apud S. Halverson, 2003)

Les stratégies appartiendraient, dans notre optique, au troisième niveau, celui de la « généralisation externe ». L’usage continu d’un groupe choisi des procédés énumérés ci-dessus pourrait témoigner d’une stratégie adoptée par un traducteur, mais aucun de ces procédés, isolés, n’est de toute évidence une stratégie. Mais un autre écueil paraît tout aussi grave, à savoir : de rester sur le niveau 1, celui de l’observation de faits linguistiques de base. En effet, une simple constatation que l’ordre des mots change dans une phrase, une clause, une séquence (G5, G6, G7) ne nous apprend pas grand-chose sur les conséquences et la fonction d’une telle modification. On pourrait dire (presque) la même

chose sur les procédés S3, S5, S6 (pour ce dernier – il peut signifier à la fois les tendances déformantes de Berman, « l’allongement » ou « l’appauvrissement quantitatif » inconscients, ou au contraire – une amplification ou réduction consciente) ; de plus, l’« Abstraction change » ne serait-il pas un corollaire de l’hyponymie ? De l’autre côté, il est difficile de comprendre pourquoi l’emprunt et le calque seraient des stratégies ‘syntaxiques’, à l’égal des changements de l’ordre des mots dans une phrase. Et finalement, que dire de la toute première des ‘stratégies’, la traduction littérale, si nous nous rappelons bien la définition de J.C. Chevalier : « [...] la traduction ‘littérale’ pourrait alors se définir, précisément, comme ce degré zéro, cette absence de figure de traduction ».

C’est surtout parce que l’homogénéité de ce classement n’est qu’apparente, que nous avons décidé de chercher un autre cadre cognitif qui garantirait plus de cohésion à une taxonomie possible. Après une longue réflexion, nous avons choisi la solution la plus simple : celle de revenir de plein pied à la rhétorique – le milieu naturel du terme « figure ». À la base de notre classement, se trouvent les fonctions jakobsoniennes du langage, qui, semble-t-il, ont survécu à leurs critiques, et qui restent parfaitement compatibles avec le cadre de la rhétorique<sup>2</sup>. Elles seront complétées par les quatre types de figures de Quintilien, à savoir « *figurae per adiectionem, per detractationem, per transmutationem, per immutationem* », qui ont été adaptées par l’Ukrainien Koptilov en « amplification, réduction, inversion et substitution » (Koptilov, 1968 ; Balcerzan, 1968).

Avant de présenter cette nouvelle classification (très relativement nouvelle), nous devons encore une fois faire allusion aux ouvrages de Andrew Chesterman, qui malgré les critiques inéluctables nous sont très proches. Dans la suite, nous empruntons quelques éléments les plus évocateurs de son classement, et d’autres emprunts seraient peut-être à discuter. D’autre part, nous sommes conscient que certaines « figures » conçues dans le cadre que nous allons adopter couvrent parfois des phénomènes décrits sous d’autres appellations par plusieurs de nos prédécesseurs, et il faudra, à chaque fois, examiner leurs points communs (et différences éventuelles).

Mais pour commencer, nous tenons à payer un autre tribut à Andrew Chesterman : il s’agit d’une inspiration qui nous est venue de son ouvrage récent, *Hypotheses about translation universals*, de 2004, à notre avis trop peu divulgué, où il distingue entre les « Source language universals » et « Target language universals ». Nous adoptons cette distinction que nous trouvons d’une importance capitale. À partir de ce moment, il faudra donc parler de figures « sur le fond de la langue du départ » et « sur le fond de la langue cible ».

### Les figures sur le fond de la langue cible (Fc) :

Les trois premières sont les procédés de la *traduction directe* de Vinay et Darbelnet :

1. **Traduction littérale.** Elle peut constituer un choc ou entraîner la modification des habitudes stylistiques de la langue d’arrivée :

<sup>2</sup> Il nous paraît surprenant que Vinay et Darbelnet n’aient pas remarqué l’avantage de substituer les fonctions jakobsoniennes à leur triade plutôt obsolète en 1977 déjà, à savoir « Le lexique, l’agencement, le message » (cf., entre autres, Vinay et Darbelnet, 1977 : 54).

- « Miserunt Judei ab Jerosolimis sacerdotes et levitas [...] ut interrogarent eum : tu quis es. »  
(J.1,19 ; La Vulgate, trad. Saint Jérôme, apud *Encyclopédie*, 1779, 2. éd.)

## 2. Emprunt

- troïka, week-end, ten-dix

## 3. Calque

- ONGs, thérapie occupationnelle

## 4. Néologisme inspiré par le texte original :

- un tue-flic **glinobój**  
(B. Vian, *Écume des jours*, trad. M. Puszczewicz, apud M. Grabowska, 2006)
- **booster** (le verbe anglais “to boost” avec une terminaison française)

La traduction « sourcière » de Saint Jérôme, peu respectueuse des usages du latin cicéronien (dont le traducteur de la Vulgate était un connaisseur éminent) surprend encore les lecteurs érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette expression est donc perçue par les auteurs de l'*Encyclopédie* comme une **figure**. Il est toutefois important d'ajouter : dans bien des cas, les traductions littérales qui « faisaient figure » à un moment historique donné, ne sont plus perçues comme telles sur le fond du français (polonais, espagnol, etc.) d'aujourd'hui.

On peut mesurer l'impact du facteur temps sur les exemples suivants, et notamment, celui des anglicismes omniprésents et excessifs, du type « ten-dix », ne comblant aucune lacune et jouant une fonction purement stylistique dans le jargon économique ou sportif, qui auraient été considérés il y a vingt ans comme scandaleux. Les calques cités ci-dessus, par contre, empruntés chez Vinay et Darbelnet, comblent une lacune linguistique importante et de nos jours ne semblent plus choquer personne. Il n'empêche que nos auteurs les déploraient en 1977 : « on éviterait ainsi des calques pénibles, tels que ‘ Thérapie occupationnelle ‘ [...] et autres calques qui sont, dans l'esprit de certains traducteurs, l'expression la plus concrète de l'abomination de la désolation » (Vinay et Darbelnet, 1977 : 48).

## Les figures sur le fond de la langue de départ (Fd)

### I. Fonction référentielle

**I.1. Explicitation :** le traducteur suppose que son lecteur virtuel ne dispose pas du savoir contextuel ou de la compétence culturelle nécessaires. Pour remédier à ce manque, le traducteur peut opérer une modification au niveau de la structure de la phrase (cf. les ‘stratégies’ de Chesterman – G 10, G 7, Pr 2) :

« Hôtel de ville : [...] Sculptures des géants légendaires lillois Lydéric et Phinaert à la base du Beffroi (104m) »

« [...] At the foot of the 350 feet high tower are sculptures of the town's two legendary giants [...] »

(*Tour de Lille en 1 heure*)

Dans l'exemple suivant, un mot fait partie d'une locution figée dans une des langues en question, mais non dans l'autre :

« Eso del centurion le parecía [...] más bien cosa de Semana Santa y de los pasos de la oración del huerto. »

« Le centurion [...] c'était plutôt une histoire de Semaine Sainte, des pasos de la prière au jardin des Oliviers. »

(R. Sender, trad. J.-P. Cortada, apud M.-F. Delpont, 1995 : 48)

Dans ce cas précis, comme dans le suivant, d'ailleurs, nous n'adhérons pas à l'opinion de Marie-France Delpont, qui annonçait ce qui suit : « Seuls ont été retenus des cas où ne pesait aucune contrainte de langue, où une traduction littérale était possible, où donc le traducteur a pu exercer un choix [...] » (Chevalier, Delpont, 1995 : 46). Or, il suffit de procéder à un « google-test » (impossible en 1996, il est vrai) pour voir que l'expression « Oración del huerto » (entre autres, titre de plusieurs toiles de peintres célèbres) a son équivalent français figé, « la prière au jardin des Oliviers », et qu'il y a donc une contrainte de langue évidente. Par ailleurs, on peut conjecturer que le traducteur J.-P. Cortada, était d'avis que dans la culture espagnole et hispano-américaine, bien plus longtemps imprégnées des références chrétiennes que la française, la forme elliptique de cette expression était identifiable tout naturellement, tandis que pour un Français moyen, déchristianisé, cette forme elliptique pourrait causer un problème. Pour ce qui est de l'exemple suivant, les champs sémantiques d'un mot (« charger ») différent entre Ld et Lc, et nous sommes donc d'accord avec le traducteur R. Marrast qui a utilisé une explicitation, sans doute afin d'éviter une ambiguïté :

« [...] respondió éste secamente, corriendo hacia los que cargaban. »

« Répondit sèchement celui-ci, qui courait vers les hommes qui chargeaient les bagages. »

(B. Perez Galdós, *Doña Perfecta*, trad. R. Marrast, 1963, apud M.-F. Delpont, 1996 : 49)

**I.2. Généralisation :** l'objet désigné n'existe pas, ou est peu connu dans la culture d'arrivée. On peut le substituer par son hyperonyme (exemple 1) ou son équivalent fonctionnel (exemple 2) :

- **bryndza** – fromage de brebis
- **Marszałek Województwa** : Governor – Président de Région

Force est d'admettre que ce procédé ne semble pas raffiné. S'agit-il donc d'une figure ou d'une technique ? Les exemples présentés ci-dessus proviennent de textes « pragmatiques », mais il serait possible de fournir plusieurs exemples de textes littéraires, voire poétiques. Nous gardons donc, dans ce cas, la dénomination de figure, en répétant, s'il le fallait, que la frontière qui sépare les textes littéraires des non-littéraires n'est pas étanche.

**I.3. Modulation libre :** le même état de choses est considéré d'un point de vue différent (Vinay et Darbelnet, 1977) :



- « Ah ! Que plutôt du ciel la flamme me dévore ! »  
(Racine, *Phèdre*, Oenone, v. 881)
- « Niech raczej piekieł spala mnie wszystkie pożogi! »  
(T. Boy-Żeleński, apud W. Borowy, 1922/1977 : 217)

Dans ce cas, une figure créative, voire ingénieuse a été utilisée, selon nous, d'une manière abusive. Il est vrai que le sens général de l'exclamation d'Oenone est gardé (« Je préfère mourir, plutôt que voir votre déshonneur »). Mais cette mort n'est pas la même : Oenone chez Boy accepterait « le feu infernal », donc la damnation ! Pour un croyant du XVII<sup>e</sup> siècle (Racine) un tel changement de perspective serait monstrueux ; il n'en est pas de même pour un mécréant du XX<sup>e</sup> siècle (Boy) qui semble ne pas s'apercevoir de la différence...

Le même traducteur offre un exemple de modulation libre d'un type différent, où la modification touche toute une séquence de mots au lieu d'un seul, notamment dans sa traduction du fragment suivant de la *Ballade des dames du temps jadis* de François Villon (nous citons d'après Borowy, *ibidem*) :

Et Jehanne, la bonne Lorraine,  
Qu'Anglois brûlèrent à Rouan.

Johanna, co w mężczyźńskiey szacie  
Angliczan gnała precz szeregi [...]

Ici, un épisode de la vie de Jeanne d'Arc est remplacé par un autre : « Jeanne qui, dans les vêtements de l'homme, a repoussé l'armée anglaise », aussi vrai que le premier. Il n'y a dans le poème que ces deux lignes qui se rapportent à Jeanne, et certaines autres dames ne sont mentionnées que par leur nom ; d'où la conclusion que le choix d'un autre épisode vrai qui caractérise Jeanne, quoique représentant l'héroïne au moment de sa gloire et non au moment de sa défaite (le point de vue change), ne change rien d'essentiel dans ce contexte précis<sup>3</sup>.

#### I.4. Synonymie (chez Chesterman, S1) :

- « Les superbes remparts que Minerve a bâtis. »  
(Racine, *Phèdre*, Oenone, vers 360)
- « Murów, z których Atena wzniosła swą stolicę. »  
(A. Międzyrzecki, 1997 : 200)

**I.5. Adaptation** selon Vinay et Darbelnet [‘Cultural filtering’ chez Chesterman], qui « s'applique à des cas où la situation à laquelle le message se réfère n'existe pas dans LA, et doit être créée par rapport à une autre situation, que l'on juge équivalente. »

<sup>3</sup> Un autre type de modulation serait à envisager quand nous tenons compte de l'optique de la personne censée utiliser notre texte. Ainsi, pour un dépliant offert à bord du ferryboat Helsinki-Bremen : sa version allemande commence par les mots « Lorsque vous vous embarquez pour Helsinki », tandis que dans la version en finnois, nous lisons : « Lorsque vous vous embarquez pour Bremen » (Chesterman, 1997).

(1977 : 53). Nous en distinguons deux modalités, tout en remettant à jour la terminologie, sous l'influence de la linguistique cognitive.

I.5.1. Adaptation culturelle – un référent prototypique dans la culture cible se substitue à un autre, prototypique dans la culture de départ, mais inconnu ou périphérique dans la culture cible (commentaire apud : B. Stefanink, I. Balacescu, 2002). L'exemple classique de ce procédé, de Eugene A. Nida (1964), est celui-ci :

- « Donne nous notre pain de ce jour » « give us our daily fish »

On peut imaginer également l'exemple d'une traduction allemand-espagnol qui remplacerait celui du « cricket » et « Tour de France » de nos auteurs, plutôt périmé de nos jours, par un autre mettant en scène des peintres au lieu de compositeurs (car il n'y a pas eu d'aussi grands compositeurs en Espagne, mais beaucoup de très grands peintres) :

- « Les oeuvres immortelles de Bach, Beethoven, Wagner, Brahms... »
- « Les oeuvres immortelles de Velazquez, El Greco, Zurbaran, Goya »

I.5.2. Adaptation sur le plan linguistique ; introduction d'un hypotexte nouveau :

- « Passage à tabac de contrebande et blâme sévère. »
- « Spuszczenie manta z malej wysokości i udzielenie surowej nagany. »  
(B. Vian, *L'écume des jours*, trad. M. Puszczewicz, apud M. Grabowska, 2006)

La deuxième partie de la phrase est traduite littéralement, mais dans la première, le traducteur, faute d'une expression existante, en forge une sur le même schéma.

**I.6. Amplification** – introduction d'une information supplémentaire – forcément vraie – que le traducteur considère utile, voire nécessaire pour le lecteur virtuel – ici, probablement un touriste étranger, qu'il faut convaincre de voir encore un monument historique ('pourquoi donc voir cet arc de triomphe, parmi tant d'autres ?').

- « Porte de Paris : [...] Arc de Triomphe symbolisant le rattachement de Lille au Royaume de France. »
- « [...] this triumphal arch **in honour of Louis XIV** commemorates the return of Lille to the kingdom of France. »  
(*Le tour de Lille en 1 heure*)

Chez Chesterman, l'équivalent approximatif de cette figure serait « Distribution change : expansion or compression » (S6) ; toutefois, la différence spécifique de l'amplification citée ci-dessus réside dans le fait qu'il est aisé d'identifier le *problème auquel elle apporte la solution*. Le même phénomène, dans la terminologie des cognitivistes, s'appelle *the grade of differentiation* (cf. Snell-Hornby, 1988 : 32).

**I.7. Substitution** – opération dans un champ sémantique, qui fait valoir un autre attribut du même phénomène (ex. tonnerre pour foudre) ou qui substitue un autre objet

du même champ sémantique ; transformation métonymique, à ne pas confondre avec le « procès métonymique » de Maria Tymoczko (2004 : 36-37)

- « Ton souvenir luit en moi comme un ostensoir »
- « Twoje wspomnienie lśni we mnie jak gromnica » (Ton souvenir luit en moi comme un cierge bénit)

(Ch. Baudelaire, *Harmonie du soir*, trad. M. Leśniewska 1990)

**I.8. Inversion** – c’est l’attribut essentiel, ou la relation grammaticale de base qui change, par exemple la relation agent/patient. C’est le cas de la **traduction polémique** :

- « Gloire et louange à toi, Satan [...] un Temple nouveau »
- « Chwała Tobie, Szatanie [...] sklepienie kościół »

(Ch. Baudelaire, *Les litanies du Satan*, trad. S. Korab-Brzozowski, 1893, 1990)

Le traducteur, à l’aide de ce menu changement, semble se distancer du « satanisme », pour privilégier une relation personnelle avec le « Prince de l’exil ». Il s’agit sans doute d’une décision interprétative réfléchie (la figure est répétée deux fois) et – vu l’horizon historique changé – digne d’attention : un cri de douleur du poète, qui n’a jamais souscrit à un groupe quelconque, devrait-il servir, en 1893, à stimuler la mode plutôt frivole du satanisme ?

La traduction polémique est, certes, un procédé discutable dans son essence même. Elle est cependant plus fréquente qu’on ne le pense, et elle nous paraît tout à fait respectable lorsqu’elle est le fruit d’une réflexion critique du traducteur. Celle-ci est un oiseau rare : ce que nous rencontrons le plus souvent, ce sont des modifications arbitraires dues à l’inadvertance. En voici un exemple qu’il faut qualifier, simplement, d’erreur :

- « Na czubku każdej z nich, do przeliczenia / strąceni siedli anieli. »
- « A host of fallen angels perches on each tip. [...] »  
(W. Szymborska, *Jestem za blisko...*, trad. Z. Barańczak, C. Cavenagh, 2000)
- « les anges déchus s’étaient posés. »  
(W. Szymborska, idem, trad. P. Kamiński, 1997)

La plupart des traductions que nous connaissons reproduisent l’erreur commise par les traducteurs (fameux) vers l’anglais. Et toutefois, dans l’original, les anges sont « détronés » (patient) et pas « déchus » (agent), ce qui change... tout.

**I.9. Réduction** – on omet certaines informations, jugées insignifiantes, en fonction des besoins (et connaissances culturelles) du lecteur de la traduction. C’est donc bien le contraire de l’amplification, et non une omission pure et simple :

- « Elle était la soubrette la plus gentille que jamais Monrose ait pu souhaiter pour adversaire sur le théâtre »
- « Był to idealny typ subretki » (*C’était une soubrette idéale*)  
(H. de Balzac, *Splendeurs et misères...* trad. T. Boy-Żeleński, apud W. Borowy, 1922/1977 : 218)

Ce procédé peut paraître aussi révoltant que la traduction polémique, il est néanmoins monnaie courante, notamment en interprétation et en traduction audiovisuelle, où il est en fait une des techniques routinières. Mais justement : ce qui n'est pas routinier dans la réduction citée ci-dessus, c'est le choix délibéré qui n'est forcé par aucune exigence d'ordre technique. Si nous nous posons la question du bien-fondé de ce procédé, voilà une réponse : aucun des étudiants français des universités de Lille 2 et de Paris XII, à qui nous exposions cet exemple, en 2007 et en 2008, ne savait plus qui était Monrose : ceci étant, que pouvons-nous attendre des lecteurs polonais, à qui s'adresse la traduction ?

## II. Fonction appellative (ou impressive)

**II.1. L'adaptation aux « cultural scripts »** (Wierzbicka, 1994) ; chez Chesterman Pr 4, *Interpersonal change* :

- « Sehr geehrte Fluggäste! »
- « Dear passengers,  
(A. Chesterman, 1997 : 110)

Chesterman commente : « The German norm here stresses the high status of the addressee, while the English one rather expresses solidarity » (la version allemande accentue le haut statut des passagers, l'anglaise accentue la solidarité).

Un autre exemple provient de nos propres observations recueillies pendant un séjour de quelques années au Brésil :

- « Moço! Quero um cafezinho ».
- « Monsieur! Un café, s'il vous plaît ».

Il s'agit d'une situation banale de la vie quotidienne. Les deux expressions, la portugaise et la française, sont absolument naturelles, quoique visiblement différentes : il est vrai que dans la culture portugaise/brésilienne, on accentue tout naturellement son statut supérieur vis-à-vis des serveurs, garçons, etc., contrairement à la culture française, bien plus démocratique. Puisque la version brésilienne est tout à fait « orthonymique », il faut trouver un équivalent également orthonymique, répondant aux attentes naturelles d'un locuteur (ou lecteur) français (Chevalier, 1995 : 74-75). La traduction littérale, tout à fait possible : « Garçon ! je veux un café ! » serait par contre non-orthonymique : elle suggérerait l'impolitesse du locuteur, ce qui serait faux.

**II.2. Amplification** – il s'agit de renforcer l'appel ou l'impression que le message est susceptible d'exercer sur le récepteur :

En assistant à d'innombrables films américains, nous pouvons entendre assez souvent un ordre : « Do it now ». La traduction française, sans doute correcte : « Fais-le sur-le-champ » est tout de même moins éloquente que l'expression (peut-être calquée sur l'américain) : « Fais-le maintenant! »<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> S'il est vrai qu'il s'agit d'un calque, ce serait, additionnellement, une figure sur le fond de la langue cible.

Ce procédé est fréquent surtout dans la traduction des titres de romans, de films, où l'importance de la fonction appellative est évidente. Citons un exemple parmi d'autres, celui du grand roman d'Herberto Sales, *Cascalho* (1944), dont la traduction littérale « Gravier » aurait, peut-être, peu de chances d'attirer le public. Toujours est-il que les éditeurs français et polonais n'ont pas pris de risques, amplifiant la fonction appellative du titre :

- *Les Chercheurs de diamants* (1991)
- *Diamenty z Andaraí* (Les diamants d'Andaraí, 1982)

**II.3. Réduction de la fonction appellative.** De même que dans la publicité en général, qui pour être efficace, doit éviter certains excès, il faut parfois réduire la fonction appellative des titres trop insistants. Considérons-le sur l'exemple du film *Curse of the golden flower*, de Zhang Yimou ; les distributeurs français et polonais ont opté, sans doute pour éviter un effet de « pacotille », pour une version plus sobre (on pourrait parler donc, dans ce cas, d'une *neutralisation*, quoique ce terme ne soit pas synonyme de la réduction dans tous les cas que nous étudions) :

- *La cité interdite*
- *Cesarzowa* (L'impératrice)

### III. Fonction phatique

Son importance dans les descriptions du fonctionnement du langage a été souvent négligée dans la culture occidentale. Toutefois, l'impact du côté pragmatique dans le processus de communication, patent pour les chercheurs contemporains, nous a persuadés de voir cette fonction dans les « other pragmatic changes » (PR 10 de Chesterman). Il s'agit notamment de la « capacité de silence » et de la « qualité de réaction ».

**III.1. Capacité de silence** (Silence threshold, Chesterman, 1997) : ce serait un facteur variable culturellement (parmi les stéréotypes nationaux, il y a, entre autres, celui qui veut que « les Finlandais ou les Suédois sont peu bavards »), mais en général, il existe des situations où **il faut** interrompre le silence, faute de quoi notre interlocuteur peut nous considérer comme une personne impolie, voire déduire un message clair résultant de notre « non-dit » ; le fait de ne pas répondre à la question « le crois-tu une personne honnête ? » équivaut, en effet, à dire « j'ai mes doutes là-dessus ». Évidemment, cette capacité est un trait personnel de plusieurs individus qui sont considérés, par conséquent, comme des excentriques.

En tant que figure de traduction, cette *capacité de silence* reste une hypothèse à explorer, et la question, qui se répète aussi dans d'autres cas, serait la suivante : « est-il pardonnable, et dans quelle mesure, de changer le profil psychologique d'un personnage donné, pour rendre plus probable son comportement dans une culture cible ? ». Actuellement, nous ne disposons que d'exemples négatifs, comme ce « refus de l'ellipse » dont parle Marie-France Delport, qui transforme le timide et perplexe Charles Bovary en un personnage hâbleur et désinvolte (Chevalier, Delport, 1995 : 50).

Par contre, nous nous imaginons fort bien un exemple positif d'une figure qui est un dérivé de la « capacité de silence », à savoir la « qualité de réaction ».

**III.2. Qualité de réaction** (Significance threshold, Chesterman, 1997). Nous nous sommes amusé à forger des traductions française et portugaise possibles d'une scène de la série britannique de John Cleese, *Fawlty Towers*, où la femme de Basil Fawlty, Sybil parle au téléphone avec son amie qui l'importune régulièrement avec ses malheurs domestiques :

- « Oh yes... yes, indeed... yes... yes... »
- « Ah oui?... oui, je t'écoute... c'est affreux, ça... oui... »
- « É verdade? Nossa!... Não diga... Meu Deus!... »

Nous avons imaginé un « seuil de réaction acceptable minimum », soit une réaction exigée pour que Sybil ne paraisse pas impolie<sup>5</sup>. Il nous a paru clair que le « seuil » en question serait un peu plus élevé en français qu'en anglais (la fameuse « réserve » britannique), et qu'il serait visiblement plus élevé en portugais du Brésil (les exemples ne manquent pas : il suffit de voir une des fameuses « novelas da Globo »).

#### IV. Fonction émotive (expressive)

Il s'agit des modifications du niveau émotif du texte, certes discutables – et néanmoins, les exemples qui suivent sont tirés de quelques traductions célèbres qui, en Pologne, « fonctionnent comme texte » à part entière (Meschonnic, 1973). Les modifications de ce type sont, par ailleurs, bien visibles dans l'exemple précédent (III.2), où la fonction émotive coexiste avec la fonction phatique dominante. Chez Chesterman, ces procédés sont appelés, globalement et sans entrer trop en détail, les cas de « Emphasis change » (Chesterman, 1997 : 104).

**IV.1. Réduction** : on verra ci-dessous toute une série de modifications sémantiques, au niveau du lexique et surtout de ponctuation, qui impriment au texte Baudelairien une aura mélancolique et mystérieuse ; cette traduction est en effet une réalisation achevée de l'esthétique symboliste. Voici l'original et sa traduction :

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige  
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;  
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;  
Valse mélancolique et langoureux vertige !

Oto chwila, gdy każdy kwiat łagodnie drży,  
I ulatnia się niebu kadzielną tęsknotą...  
Wonie i blaski cicho w powietrzu się plota:  
Melancholijne pieśni przeminionych dni...  
(Ch. Baudelaire, *Harmonie du soir*, trad. Bronisława Ostrowska, 1911)

<sup>5</sup> Ces traductions ont passé avec succès le test auprès du public français (étudiants et professeurs de l'Université de Lille 2) et brésilien (les rédacteurs de la revue « TradTerm » de l'Université de São Paulo).

Il est à retenir surtout que les points de suspension d'Ostrowska n'existent pas dans l'original, et qui plus est, l'un d'eux remplace un point d'exclamation !

Considérons un autre exemple classique – discuté et discutable – cité par Eugene A. Nida (1964 :160). Voici la version de la *Bible de Jérusalem* et celle de J.B. Phillips :

- « Saluez-vous mutuellement d'un saint baiser. »
- « Give one another a hearty handshake all around. »  
(Épître aux Romains 16,16, trad. J.B. Phillips)

Certes, la fonction dominante paraît celle de la réduction de l'altérité culturelle, mais ne serait-ce, tout autant, un cas de réduction (ou neutralisation) de la fonction émotive ?

**IV.2. Amplification** : l'exemple suivant offre des amplifications au niveau lexical – il s'agit de l'ajout du qualificatif « dzikiego » (sauvage), du complément « brudem » (de crasse), et du renforcement sémantique du mot « ouvertes » – dans la traduction « purulentes ». La destruction se voit ainsi, en quelque façon, dramatisée – une compensation nécessaire, semble-t-il, puisque le point d'exclamation disparaît :

Des vêtements souillés, des blessures ouvertes,  
Et l'appareil sanglant de la Destruction !

Brudem splamione szaty, ropiace się rany  
I krwawe narzędzia dzikiego zniszczenia.  
(Ch. Baudelaire, *La Destruction*, trad. S. Korab-Brzozowski, 1893)

**IV.3. Inversion** : dans la même traduction, s'opère un changement sémantique majeur. Ce qui est le plus important, et dramatique, pour le traducteur, c'est *la perte du contact avec Dieu*. Le point d'exclamation transféré du dernier vers du poème (voir ci-dessus) au premier vers du premier tercet, accentue émotionnellement ce changement lourd de conséquences théologiques :

Il me conduit ainsi, loin du regard de Dieu,  
Haletant et brisé, par les plaines de l'ennui,

I daleko ode mnie już Boga źrenice!  
[ Et loin de moi est le regard de Dieu ! ]  
(Ch. Baudelaire, *La Destruction*, trad. S. Korab-Brzozowski, 1893)

## V. Fonction métalinguistique

Les exemples sont très nombreux et variés. Il s'agit le plus souvent de paraphrases explicites incrustées dans le texte, qui remplacent les notes de bas de page (qui existent, bel et bien, aussi). Ainsi, le traducteur polonais du roman *Rosario Tijeras*, de Jorge Ramos Franco ajoute les explications qu'il juge nécessaires :

- « Si te has fijado que muerte rima con suerte? »
- « Zauważyłeś, że muerte-śmierć, rymuje się ze suerte-szczęście? »  
(Franco, 2005 : 63, trad. T. Pindel)

Des incrustations métalinguistiques nombreuses sont présentes dans les Evangiles, et leur fonction n'est pas toujours claire. Tantôt, elles apportent des précisions, pour souligner des fragments clés du récit (peut-être aussi pour témoigner de la véracité des événements rapportés) :

- « Et prenant la main de l'enfant, il lui dit : 'Talitha koum', ce qui se traduit : 'Fillette, je te le dis, lève-toi !' »  
(Marc, 5,41, *Bible de Jérusalem*)

D'autres fois, cependant, cette fonction primitive reste brouillée dans certaines traductions qui ne peuvent plus garder le jeu de mots initial Kefas – Petrus – Pierre/pierre, d'où la nécessité d'une note de bas de page (dans le meilleur des cas, celui de la *Biblia Tysiąclecia*) :

- « Ty jesteś Piotr [czyli Skała], i na tej Skale zbuduję Kościół mój »  
(Matthieu 16,18, traduction *Biblia Tysiąclecia*)

## VI. Fonction poétique

Quand elle est dominante, cela signifie que le texte renvoie plus ou moins implicitement à sa propre création (autotélisme), et les autres fonctions, notamment la fonction référentielle, doivent lui céder le pas : cela peut donner lieu, dans plusieurs cas, à une méta-traduction (voir Etkind, 1982). En principe, notre situation devrait être ici la plus simple, vu que les propositions de Koptilov dans leur version adaptée par Legeżyńska (1983) se rapportaient précisément à la fonction poétique (métaphore). Toutefois, encore une fois, nous croyons utile de discuter, et de mettre à profit, les idées de Andrew Chesterman.

Dans le cadre de ses « Stratégies sémantiques », Chesterman (1997) propose une série de « changements de tropes » (voir supra, S9), que nous allons adopter avec quelques altérations indispensables. Pour commencer, il serait difficile d'expliquer pourquoi la liste de ces modifications ne devrait comporter que des changements de tropes, à l'exclusion des autres types de figures, quels qu'ils soient. En effet, Chesterman considère les figures syntaxiques à part (G10 – « scheme change »), et toutefois, celles-ci trouvent parfaitement leur place dans la liste des figures à suivre. Deuxièmement, nous avons commenté déjà le fait que, si rien ne change (ST trope=TT trope), il n'y a pas, en effet, de figure de traduction (du type Fc), quoique le fait de savoir maintenir une figure originale dans une traduction littérale est, en soi, digne d'admiration. Troisièmement, nous croyons difficile de considérer comme figure de traduction une suppression pure et simple d'une figure poétique (ST trope X= TT trope 0) ; la seule chose qu'on puisse admettre serait une réduction résultant de l'usage d'une figure moins « ambitieuse », voire une compensation (une figure supprimée réapparaît dans un vers plus ou moins voisin), vu que Meschonnic exigeait avec raison « une figure pour une figure, une non-figure pour non-figure [...] le marqué pour le marqué, le non marqué pour le non marqué » (Meschonnic, 1973).

Pour la plupart, nous allons puiser nos exemples de l'excellente traduction anglaise de la *Lettre de Sollers* qui suit ; dans les autres cas, nous citons les références :



- « MIMIQUE, ou plutôt mi+mi+que, c'est à dire deux fois les moitiés plus l'indication ou l'intimation subjonctive de la subordination mimée ; mi-mais ? mais-qui ? mimi à que(ue) ? queue de mémé ?  
Le si lance et défie le texte en excès comme ce qui succède—dans l'après mi-dit — à la répétition du rire en écho mimé (rimé) l'arrivée d'or étant tout d'abord musique (or-chestre) et cela fait (si+or) =soir au milieu des rôles et du lustre qui ment — silence meurtrier, silence tué- »  
(Philippe Sollers, *Lettre à Derrida*)
- “MIMIQUE, or rather meme+meek, that is, mimed self-effacement ; mimicry-me, me cry? crime, me? my mere key? mama's queue?  
The sigh lends and dares the text in excess as that which follows – in the after-no one – the repetition of l'after in a mimed (rhymed) echo the coming of the golden ore being at first music (or-chestra), the son or us, and then, amid the roles, the soul luxury of the lying lustre, the sigh node, the sign ode, the synodical stillness, the killed ode-“  
(Philippe Sollers, *Lettre à Derrida* , trad. B. Johnson]

## VI.1. Substitution

VI.1.1. La figure Tc est du même type que celle du Td (une paronomase dans le premier exemple, une allitération à effet d'onomatopée, dans le deuxième), mais elle n'est pas identique sémantiquement (chez Chesterman S9 2) :

- « dans l'après mi-dit » « in the after-no one »
- « Ruszyła maszyna po szynach ospale » « S'échine la machine sur les rails qui l'enchaînent »  
(J. Tuwim, *Lokomotywa*, trad. J. Burko)

VI.1.2. La figure Tc est du même type que celle du Td, (une allitération, une métaphore) mais elle est lexicalement indépendante (chez Chesterman S9 3) :

- « MIMIQUE, ou plutôt mi+mi+que, c'est à dire deux fois les moitiés plus l'indication ou l'intimation subjonctive de la subordination mimée ; mi-mais ? mais-qui ? mimi à que(ue) ? queue de mémé ? »
- « MIMIQUE, or rather meme+meek, that is, mimed self-effacement ; mimicry-me, me cry? crime, me? my mere key? mama's queue? »

VI.1.3. Une figure du type X est remplacée par une figure du type Y (chez Chesterman S9 4). Seul le principe de figurativité est donc conservé ; ici, une paronomase remplace une allitération :

- « la répétition du rire » « the repetition of l'after »

## VI.2. Inversion :

- « silence meurtrier, silence tué »
- « the sign ode, the synodical stillness, the killed ode »

Si nous considérons la série sonore qui met en relief le morphème « ode », il devient clair qu'il gagne la position clé dans ce fragment. Est-ce pardonnable ? Sollers met en relief, tout au contraire, le silence... Toutefois, le *leitmotiv* considéré dans ce texte (lui-même, variation sur le texte de Mallarmé) est le spectacle du grand mime Margueritte ; la mimique est bel et bien un système de signes. Le « silence tué » veut dire dans ce cas « le silence qui fait néanmoins signe » ; mais c'est à la fois le silence meurtrier, qui « tue signe » (« sign ode »). Mimique comme « ode tu(é)e » ? C'est une belle trouvaille, et du point de vue de la poétique, c'est néanmoins quelque chose de plus qu'une simple modulation ; le terme d'inversion nous paraît ici le plus justifié<sup>6</sup>.

### VI.3. Compensation (Td figure $\emptyset$ = Tc figure X (chez Chesterman S9 n. 6) :

« the sigh node, the sign ode »

La traductrice commente elle-même : « Plusieurs jeux de mots sont, hélas, perdus [...]. Il est toutefois assez intéressant de découvrir que, lorsque certains de ces jeux de mots disparaissent, d'autres apparaissent comme par infiltration, comme suite de l'action d'une étrange encre sympathique » (Johnson, 1981, apud Brzozowski, 2006 : 200).

**VI.4. Amplification : figure X du TD = figure X+ du TC.** Legeżyńska conçoit ce problème un peu différemment : une figure « plus forte » (métaphore) remplace une figure « plus faible » (comparaison), par contre, un exemple qu'elle considère comme prototypique est en fait un cas d'amplification de la fonction émotive. Nous préférons parler des cas où, au sein d'une même figure (ici : un paradoxe) apparaît une plus-value :

« Aide-Mémoire du flic modèle du chanoine Vouille »

- « Poradnik wzorowego gliniarza księdza Wuja »

(B. Vian, *L'écume des jours*, trad. M. Puszczewicz, apud M. Grabowska, 2006)

La traduction littérale, y compris pour la phonétique du mot du vénérable (?) chanoine, introduit un hypotexte nouveau : en fait, l'abbé Wuj est identifiable aussitôt au fameux traducteur de la Bible, le père Wujek (wuj=oncle, wujek étant un vocable familier dérivant du premier). Un autre cas d'effet phonologique analogue est offert dans l'exemple ci-dessus :

|                 |                               |
|-----------------|-------------------------------|
| Et je m'en vais | E vou à toa                   |
| Au vent mauvais | No ar mau que voa :           |
| Qui m'emporte   | <b>Que importa ?</b>          |
| Deçà, delà,     | <u>Y</u> ou pela <u>y</u> ida |
| Pareil à la     | Folha caída                   |
| Feuille morte.  | E morta.                      |

(P. Verlaine, *Chanson d'automne*, trad. G. de Almeida, apud M. Laranjeira, 1993 : 202)

<sup>6</sup> Il est légitime de poser la question de savoir si l'inversion, en général, ne serait pas un cas spécial de modulation.

La versification de cette traduction est exemplaire ; le traducteur garde également l'alitération (D/d, V/v), mais ce qui constitue la plus-value est le vers « Que importa », qui fait écho au « Qui m'emporte » de l'original. Il n'y a pas d'appauvrissement sémantique résultant de ce changement, vu que les expressions « vou à toa » et « folha caída » compensent une perte éventuelle ; la figure phonologique constitue donc un « gain net ».

**VI.5. Réduction : figure X du Td = figure Y – du Tc.** Certes, comme la compensation, la réduction est un pis aller, comme on le verra dans l'exemple ci-dessus :

|                                 |  |
|---------------------------------|--|
| Seria útil alguna invisibilidad | <i>Il faudrait une certaine invisibilité</i>   |
| Alguna parda petrificación      | <i>une brunâtre minéralité</i>                 |
| Y aún mejor fuera               | <i>et mieux peut-être, <b>une certaine</b></i> |
| <b>Una rabia</b>                | <i><b>inexistentialité</b></i>                 |
| Por un corto tiempo o largo.    | <i>pour un temps quelconque ou bien</i>        |
|                                 | <i>pour longtemps.</i>                         |

(W. Szymborska, *Jacyś ludzie* ; traduction française M. Nowotna *Des gens d'on ne sait où* ; traduction espagnole B. Piotrowski)

Dans son poème, admirablement traduit vers le français par Magdalena Nowotna, Szymborska accumule des plaisanteries de mauvais goût qui doivent, en résultat final, révolter le lecteur contre le cynisme des observateurs impassibles (lui-même compris ?). Cette ironie savante est actualisée facilement dans la plupart des cultures européennes ; mais, paraît-il, les Portugais comprennent mal l'ironie, à l'égal de plusieurs nations de l'Amérique latine. Or, la traduction espagnole est destinée en premier lieu aux Colombiens (M. Piotrowski est professeur à l'université Sabana, de Bogotá). Le traducteur nous a confié que, sachant le mal que ses lecteurs ont à comprendre l'ironie, il a décidé de *nommer* la réaction voulue, un peu comme ces sit-coms britanniques, dans lesquels on entend des rires « off » qui doivent certainement aider les moins malins. S'il n'y a pas de suppression de l'ironie pure et simple, elle est substituée par une explicitation qui, certes, réduit (affaiblit) l'effet final.

Cette liste est, certes, incomplète et l'auteur la considère comme une invitation à une discussion. Que faire, par exemple, du problème classique de la traductologie, celui de l'exotisation vs. naturalisation ? Faut-il donc considérer les modifications qui se rapportent à l'altérité culturelle globalement, dans le cadre des « figures sur le fond de la langue cible » ? C'est, du moins, une hypothèse qui nous tente.

Pour terminer, nous tenons à rappeler que plusieurs figures de rhétorique ont été définies différemment, et ces définitions mettent l'accent sur des critères différents, quoique, en dernière analyse, complémentaires. Nous croyons que dans le cas des figures de traduction, la situation est exactement la même ; il faut du discernement de la part du lecteur (et surtout de cette catégorie spéciale de lecteur qu'est le critique) pour juger quelle fonction est dominante dans un texte (un fragment de texte) donné.

Toujours est-il que, formulant cette proposition d'une poétique descriptive de la traduction, nous pensions surtout aux traducteurs. Nous voulions exprimer notre solidarité avec eux (les traducteurs créatifs, s'entend) dans le même esprit que l'a fait

Antoine Berman dans son dernier ouvrage (1994). La créativité comporte un risque : si nous ne conférons pas « tous les droits » au traducteur, nous devons lui concéder, du moins, celui de risquer.

### Références bibliographiques

- BACRY, P. (1992), *Les figures de style*, Paris, Belin.
- BALCERZAN, E. (1968), Tłumaczenie poetyckie wśród kontekstów historycznoliterackich, dans Mayenowa, M. R., Sławiński, J. (éds) *Prace z poetyki*, Wrocław.
- BERMAN, A. (1985), La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain, dans *Tours de Babel*, Trans-Europ-Repress.
- BERMAN, A. (1994), *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.
- BOROWY, W. (1922/1977), Boy jako tłumacz, dans Balcerzan, E. (éd.) *Pisarze polscy o sztuce przekładu 1440-1974*, Poznań, Wydawnictwo Poznańskie.
- BRZozowski, J. (2001), Czytelnik projektowany : problem paratektstu, dans *Traces d'une présence. Miscellanea in honorem Professoris Ursulae Dąbwska-Prokop*, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.
- BRZozowski, J. (2006), Barbara Johnson traduit la « Lettre de Sollers », *Synergies Pologne*, n° 3.
- BRZozowski, J. (2008), Le problème des stratégies du traduire, *Meta*, Montréal, n° 3/2008.
- CHESTERMAN, A. (1997) *Memes of translation. The spread of ideas in translation history*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- CHESTERMAN, A. (2004), Hypotheses about translation universals, dans Hansen, G., Malmkjaer, K., Gile, D. (éds) *Claims, Changes and Challenges in Translation Studies*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- CHESTERMAN, A. (2005) Problems with Strategies, dans Károly, K., Fóris, A. (éds), *New Trends in Translation Studies. In Honour of Kinga Klaudy*, Budapest, Akademiai Kiado.
- CHEVALIER, J.-C., DELPORT, M.-F. (1995), *L'horlogerie de Saint Jérôme*, Paris, PUF.
- CROFT, W. (1990), *Typology and universals*, Cambridge University Press.
- DERRIDA, J. (1972/1981), *Dissemination*, translated, with an Introduction and Additional Notes, by Barbara Johnson, Chicago, University of Chicago Press.
- DUCROT, O., SCHAEFFER, J.-M. (1995), *Nouveau Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- ETKIND, E. (1982), *Un art en crise*, Lausanne, L'Âge d'Homme.
- GŁOWIŃSKI, M., et alii (1988), *Słownik terminów literackich*, Wrocław, Ossolineum.
- GONÇALVES BARBOSA, H. (1990), *Procedimentos técnicos da tradução. Uma nova proposta*, Campinas, Pontes Editores.
- GRABOWSKA, M. (2006), La ville fantastique de Boris Vian (d'après *L'Écume des jours*), dans Brzozowski, J. (éd.) *Traduire la ville*, Kraków, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

- HALVERSON, S. (2003), The cognitive basis of translation universals, *Target*, n°15 :2.
- HEJWOWSKI, K. (2004), *Translation : a cognitive-communicative approach*, Olecko, Acta Universitatis Masurensis.
- HEWSON, L. (1995), Images du lecteur, *Palimpsestes*, n° 9.
- KOPTILOV, W. (1968), Transformatsiya khoudozestviennogo obrazou v poetitcheskom piériévodíe / Tiéria i kritika piériévoda, dans *Tieoria i kritika pieriewoda*, Moskva.
- LAKOFF, G., JOHNSON, M. (1980), *Metaphors We Live By*, Chicago, University of Chicago Press.
- LARANJEIRA, M. (1993), *Poética da tradução*, São Paulo, EDUSP.
- LEGEŻYŃSKA, A. (1983), Tłumacz i jego kompetencje autorskie, dans *Autor; podmiot literacki, bohater*, Wrocław-Warszawa-Kraków, Ossolineum.
- MESCHONNIC, H. (1973), *Pour la poétique, II*, Paris, Gallimard.
- MOREL, M. A (1982), Pour une nouvelle typologie des figures de rhétorique, DRLAV, n° 26, 1-62, apud Ducrot, O., Schaeffer, J.-M. (1995).
- SALES, H. (1944), *Cascalho*, traduction polonaise *Diamenty z Andaraí* (1982), Kraków, Wydawnictwo Literackie ; traduction française *Les Chercheurs des diamants* (1991), Paris, Éditions Messidor.
- SNELL-HORNBY, M. (1988), *Translation Studies: An Integrated Approach*, Amsterdam, John Benjamins.
- STEFANINK, B., BALACESCU, I. (2002), Traduction et créativité, *Le Français dans le Monde*, Mars-avril, n° 320.
- SZYMBORSKA, W. (2000), *Poems new and collected*, translated by Stanislaw Baranczak and Clare Cavenagh, New York, Houghton, Mifflin, Harcourt.
- VEGA, M. A. (1994), *Antologia de los clásicos de la teoria de la traducción*, Madrid, Cátedra.
- VINAY, J.P., DARBELNET, J. (1957/1978), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier.
- WIERZBICKA, A. (1994), 'Cultural scripts' : a new approach to the study of cross-cultural communication, dans Putz, M. (éd.), *Language contact and language conflict*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins.
- ZIOMEK, J. (1980), *Retoryka opisowa*, Wrocław-Warszawa-Kraków, Ossolineum.



## La norme en traductologie

Dans la plupart des dictionnaires de langue, le terme *norme* est défini comme : « règle, modèle à suivre » et « état habituel, moyenne » (voir par ex. *Le Petit Robert*). En traductologie, au début des années 1970 le terme *norme* reçoit une définition proche de celle élaborée par les sociologues : « état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas » (Rey, 1992). Ceci est lié à l'émergence du courant sociologique dans la réflexion sur la traduction : on commence à la percevoir comme un *comportement* soumis à certaines règles, appelées par les sociologues *normes*.

Dans notre contribution, nous voulons passer en revue les définitions et typologies de la norme retenues dans quelques travaux traductologiques. Nous nous concentrons sur les études de Gideon Toury, Theo Hermans et Andrew Chesterman, auteurs dont les travaux constituent une contribution majeure au développement de la réflexion sur les normes en traduction.

Un panorama des conceptions sur les normes en traduction et interprétation a été présenté par Małgorzata Tryuk (Tryuk, 2004). Dans son ouvrage consacré à l'interprétation communautaire, l'auteur accentue cependant le fonctionnement de la norme en interprétation, la norme en traduction restant à l'écart du sujet principal du livre. L'objectif de notre contribution est de traiter la question de la norme en traduction qui suscite un intérêt grandissant. Les questions des normes linguistiques et de l'équivalence, sous-jacentes au sujet abordé, ne feront l'objet de cette contribution que dans la mesure où elles font partie des travaux analysés.

### 1. Approches traductologiques de la norme

Le concept de norme renvoyant aux modèles ou méthodes à suivre était présent dans la réflexion sur la traduction bien avant que la traductologie se soit constituée en tant que discipline autonome. Le dilemme des anciens Romains concernant le choix : traduction mot pour mot ou pensée pour pensée affirme leur volonté de se rapprocher des traductions idéales (Cicéron, [46 avant Jésus-Christ] 1921 : 111), (Horace, [v. 13 avant Jésus-Christ] dans Ballard, 1992 : 42). Des réponses expresses à la question « comment traduire ? » sont données par des auteurs de traités sur la traduction, tels Étienne Dolet (Dolet, [1540] Ballard, 1992 : 111) ou Alexander Fraser Tytler (Tytler, [1791] dans Ballard, 1992 : 212). Leurs écrits, dressant des listes de règles à suivre pour aboutir à une traduction idéale, représentent bel et bien des ouvrages normatifs, et le concept de norme renvoie d'abord aux modèles ou méthodes à suivre.

Dans les travaux traductologiques le terme de *norme* n'apparaît qu'au tournant des années 1960 et 1970. Il n'est pas toujours employé dans le sens de la règle. Ainsi, l'un des premiers traductologues à avoir employé le terme, Jiří Levý, dans son ouvrage sur la traduction littéraire *L'Art de traduire (Umění překlada)* (1963) parle de la double norme esthétique (*dvoji estetická norma*) qui englobe d'une part une norme de reproduction (*norma reprodukční*), c'est-à-dire le principe de fidélité de la traduction, de l'autre, une norme d'« art » (*norma „uměleckosti“*), autrement dit le principe de beauté de la traduction. Cette distinction est motivée par la définition proposée par Levý selon laquelle la traduction en tant qu'œuvre est une reproduction artistique (de l'original) alors qu'en tant que processus, elle est un acte créatif. La qualité de traduction dépend d'un côté du critère de fidélité, de l'autre, de celui de beauté, les deux ayant un caractère diachronique, car leur contenu et hiérarchie évoluent dans le temps (Levý, 1998 : 84-95).

Ainsi, Levý, tout en restant à l'écart du courant sociologique dans la traductologie, fait-il une observation sur la dépendance de la norme des facteurs historiques, des conventions en vigueur dans une société à un moment donné. Cette réflexion est ensuite reprise et exprimée de manière explicite dans les travaux de Gideon Toury.

### 1.1. Gideon Toury

Toury, qui s'inspire des travaux de Itamar Even-Zohar<sup>1</sup>, surtout de sa thèse inédite *Introduction to a theory of literary translation* (1971), constate que les normes en vigueur dans la pratique de la traduction dépendent des autres normes (historiques, sociales, culturelles) existant dans le polysystème (Toury, 1978, 1980) ; il remarque aussi que les normes en traduction ne concernent pas seulement des textes littéraires mais tout autre type de texte (1995 : 57).

Le chercheur envisage la traduction comme *une activité avant tout socioculturelle* ; aussi, sa définition du terme de *norme* est-elle proche de celle donnée par les sociologues<sup>2</sup> (Toury, 1978, 1980, 1995, 1998). En faisant le lien entre la sociologie et la traductologie, Toury insiste sur le fait que la traduction, comme d'autres activités humaines, se déroule au sein d'un groupe où des accords et des conventions sont constamment négociés (1999 : 20). Dans le domaine de la traduction, les normes correspondent donc à des comportements typiques par rapport à un genre de texte donné. Elles se prêtent à la description grâce aux régularités observables à travers un corpus de textes suffisamment vaste (Toury, 1999 : 22).

Les principes régissant la traduction font apparaître l'incidence de ce que Toury appelle *règles relativement absolues* d'une part et de *facteurs subjectifs ou individuels*

---

<sup>1</sup> Voir à ce propos l'interview avec Toury, dans Pym, A., Shlesinger, M., Simeoni, D. (éds), *Beyond Descriptive Translation Studies : investigations in homage to Gideon Toury*, 2008, p. 402.

<sup>2</sup> Voir par ex. l'entrée « Norme sociale » dans *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Dortier, J.-F. (éd.), 2004 où on peut lire entre autres : « Les normes sociales sont des ensembles de règles, plus ou moins explicites, adoptées par une société. Elles s'établissent en fonction des valeurs dominantes, et celui qui ne les respecte pas sera soumis à une réprobation sociale : par exemple les règles de politesse et les conventions vestimentaires ».



d'autre part (Toury, 1995 : 54). D'autres contraintes, appelées *normes*, se situent entre ces deux pôles. Les normes sont hétérogènes : elles peuvent être plus contraignantes et s'approcher ainsi des règles ou, au contraire, elles peuvent être faibles et s'approcher plutôt des facteurs individuels (1995 : 54)<sup>3</sup>. Ce modèle tripartite a d'abord été présenté au moyen des termes : *compétence*, *performance* et *normes* ; dans ce modèle, les normes se placent à un niveau intermédiaire entre la compétence (ensemble des solutions potentielles à utiliser dans un contexte donné) et la performance (solutions réellement appliquées). La norme occupe un niveau intermédiaire car elle indique les comportements typiques d'une situation de communication donnée (1980 : 63-65)<sup>4</sup>. On retrouve dans cette approche les éléments des courants linguistiques de l'époque : on observe les influences, d'une part, de la théorie de Noam Chomsky (l'emprunt des termes *compétence* et *performance*), d'autre part, de celle de Ferdinand de Saussure (opposition *langue/parole*) et d'Eugenio Coseriu (*système*, *norme*, *parole*).

C'est Toury aussi qui propose une première typologie de normes en traduction (1980 : 53-57 ; 1995 : 56-61). Il distingue en premier lieu les normes initiales (*initial norms*) relatives au choix entre les normes du texte source et les normes du texte cible. Le respect des premières détermine l'adéquation de la traduction, le respect des deuxièmes, son acceptabilité dans la culture cible. Cependant on ne peut pas s'attendre à ce qu'une traduction respecte entièrement un type de norme choisi car nul comportement ne présente de régularité absolue (1995 : 56-57). Toury distingue ensuite deux grands types de normes : préliminaires (*preliminary norms*) et opérationnelles (*operational norms*). Les normes préliminaires concernent la politique de traduction, c'est-à-dire les choix des textes sources, des langues, des auteurs qui seront importés dans la culture/langue cibles dans une période donnée. Les corrélations entre les types de textes (littéraires vs. non-littéraires) et les acteurs ou groupes d'acteurs (par ex. maisons d'édition) permettent d'analyser la politique de traduction<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> Ceci rejoint les propos de François Rastier sur les normes en linguistique : « Certaines règles sont impératives, d'autres conditionnelles ; mieux vaudrait donc reconnaître entre les normes des degrés d'impérativité, quitte à réserver le nom de *règles* aux plus impératives d'entre elles. Il reste fort vraisemblable que ce que nous appelons des règles ne soient que des normes invétérées : leur diachronie lente les fait croire invariables », « Conditions d'une linguistique des normes », dans Siouffi, G., Steuckardt, A. (éds), *Les linguistes et la norme*, 2007, p. 6.

<sup>4</sup> On voit ici l'affiliation des thèses de Toury avec celles de Coseriu pour qui le terme de *norme* se situe entre *langue* et *parole*. La norme, en effet, est une sorte d'« usage », de pacte social, accepté par la communauté, elle représente un premier degré d'abstraction et comprend la *parole* moins les variantes individuelles ; la *langue*, au contraire, représente les lois indispensables au fonctionnement du système, c'est-à-dire le système d'oppositions fonctionnelles sans tenir compte de ce qui n'est pas pertinent ou distinctif pour son équilibre (Coseriu, [1952] 1978).

<sup>5</sup> Un deuxième point relatif aux normes préliminaires est celui de la question des traductions directes et indirectes concernant les œuvres littéraires. Quelles sont les conditions sous lesquelles une traduction indirecte peut apparaître : quelles sont les langues sources, les « langues intermédiaires », les types de textes, les périodes acceptées, exclues, préférées ? Existe-t-il une obligation d'indiquer le fait que la traduction est indirecte ? Si oui, indique-t-on la « langue intermédiaire » ? – voici quelques questions que l'on peut se poser lors de l'analyse des normes préliminaires concernant les traductions littéraires indirectes (Toury, 1995 : 58).

Les normes opérationnelles, elles, s'appliquent à des décisions prises lors du processus de traduction. Elles se laissent subdiviser en normes matricielles (*matricial norms*) relatives au matériau linguistique de la langue cible en tant que substitut de celui de la langue source, à sa distribution et sa segmentation (par ex. omissions, amplifications, changement d'ordre des séquences), et en normes textuelles-linguistiques (*textual-linguistic norms*) concernant les choix des matériaux qui permettront de formuler le texte cible. Les normes textuelles-linguistiques peuvent être générales et s'appliquer à la traduction en tant que telle, ou particulières et s'appliquer à un type de texte ou mode de traduction particuliers (Toury, 1995 : 58-59).

Toury remarque que les normes en traduction (mais pas seulement) se caractérisent par leur spécificité socioculturelle et leur instabilité. Une norme ne s'applique pas nécessairement à tous les domaines dans une société et n'est pas nécessairement partagée par toutes les cultures. Les normes changent aussi dans le temps<sup>6</sup>. Le chercheur insiste aussi sur le fait que le comportement des traducteurs n'est jamais entièrement systématique (régulier). La variété de comportements se laisse montrer à travers trois types d'attitudes qui correspondent aux : (1) *normes basiques (primaires)* qui sont plus ou moins obligatoires pour tous les membres d'un groupe, (2) *normes secondaires* ou *tendances* indiquant le comportement favorable (préférable) qui prédomine dans une partie d'un groupe, et enfin (3) comportements tolérés ou permis (1995 : 67).

Les idées de Toury, inaugurées dans l'étude *The Nature and Role of Norms in Literary Translation* (1978), développées dans l'ouvrage *In Search of a Theory of Translation* (1980) et reprises dans *Descriptive Translation Studies and Beyond* (1995) ont été suivies par d'autres études sur les normes en traduction.

## 1.2. Theo Hermans

Theo Hermans (1991), comme Toury, estime qu'il convient de parler des normes en traduction dans la perspective de la théorie des polysystèmes et des décisions prises au cours du processus de traduction, dans le contexte des comportements sociaux. Ces observations, souligne-t-il, s'appliquent à tous les types de traduction (orale, écrite, littéraire, non-littéraire) (Hermans, 1991 : 159). Les normes ressemblent à des conventions qui, elles, sont des régularités de comportement vis-à-vis d'un problème récurrent. Les normes sont plus contraignantes que les conventions et leur formulation prend le plus souvent une forme explicite (codifiée). Les normes peuvent aussi être caractérisées par deux aspects : leur force normative et leur contenu. Le contenu (la

---

<sup>6</sup> Toury parle à ce propos de trois types de normes : normes en vigueur à un moment donné, normes anciennes et normes récemment apparues. En fonction de ces normes, on peut juger une traduction « dans le vent », « démodée » ou « progressiste ». Un traducteur ne se conforme presque jamais à un type de normes déterminé puisque les normes évoluent ; quelqu'un qui était autrefois dans l'avant-garde peut se trouver dans le courant principal ou même dans le courant « démodé ». Ce qui est intéressant, c'est que les jeunes apprentis traducteurs se conforment plutôt aux normes anciennes, qui toutefois existent encore dans le système, d'autant plus que ce comportement est souvent conseillé par les enseignants de langues, éditeurs ou formateurs en traduction.

substance) d'une norme correspond à des convictions partagées par la société sur ce qui est juste ; la force normative, elle, dirige le comportement de telle manière qu'il soit en accord avec les notions de correction (les valeurs). Les notions de correction (*correctness notions*) sont des faits sociaux<sup>7</sup> qui se traduisent en modèles à suivre. Le terme *modèle* acquiert ici un double sens : « représentation abstraite » et « représentation d'un idéal ». Les modèles incarnent les traits essentiels des notions de correction alors que les normes servent à optimiser le comportement en fonction de ces modèles. En traduction, comme dans d'autres pratiques sociales, les normes, permettent de restreindre le nombre des solutions possibles en indiquant les solutions conformes aux modèles et notions de correction valables dans cette société. La traduction sera jugée correcte si elle rejoint les attentes des membres de la culture cible. Ainsi définie, la norme devient une notion centrale dans les études descriptives en traductologie (Hermans, 1991 : 155-169).

Dans une étude ultérieure, Hermans précise que les normes en traduction dépendent du texte de départ (de son contexte et de sa finalité), de la tradition de traduction et de l'existence de textes similaires en langues d'arrivée (contextes) (Hermans, 1996 : 26). En 1999, il reprend le sujet des normes dans son étude *Translation and Normativity*. Il remarque que les normes ne sont pas seulement des régularités de comportements ou une certaine pression exercée sur un individu afin qu'il choisisse une option plutôt qu'une autre, mais qu'elles constituent aussi un ensemble d'attentes quant aux choix opérés et une anticipation de ces attentes, autrement dit : attentes des attentes (1999 : 52, 57). Elles permettent donc d'expliquer pourquoi une personne a choisi telle ou telle solution parmi d'autres possibles.

Hermans insiste aussi sur la dimension sociologique des normes et recourt à l'apport des travaux de Pierre Bourdieu pour expliquer que l'acquisition des normes par un traducteur peut être vue comme inculcation d'une disposition durable, c'est-à-dire d'un *habitus* qui crée un lien entre l'individuel et le social (1999 : 58).

La traduction dépendrait selon lui de trois niveaux normatifs constitués par (1) les normes générales : culturelles et idéologiques, (2) les normes de traduction issues des concepts généraux sur la traduisibilité et les représentations sur les relations entre les langues en vigueur dans une communauté, (3) les normes textuelles et autres normes appropriées qui dominent dans un système cible (1999 : 59).

On voit quelques similitudes entre la typologie de Hermans et celle de Toury. Les normes générales, qui ne sont pas spécifiques à la traduction, et les normes de traduction relatives à la traduisibilité et aux relations entre les langues correspondent à un certain niveau aux normes préliminaires distinguées par Toury. Le troisième type de normes dont parle Hermans présente des ressemblances avec d'une part les normes initiales (celles du texte cible) et, d'autre part, les normes opérationnelles de Toury.

---

<sup>7</sup> « Correctness notions, as conceptualizations of regularities in behaviour regarded as correct, are social facts : what is correct is established within a community and mediated to its members » (Hermans, 1991 : 164).

### 1.3. Andrew Chesterman

Andrew Chesterman (1993) souligne, lui aussi, que la traduction est une forme de comportement humain. Il faut donc établir les lois régissant ce comportement. « Loi » acquiert ici le sens de « régularités observables » qui sont purement descriptives et qui prennent la forme générale de constats : « Sous les conditions ABC, les traducteurs font (tendent à faire) (ou s’abstiennent de faire) X ». Ce type de lois est nommé par Chesterman « lois générales descriptives » (*general descriptive laws*). Elles peuvent être établies pour tout traducteur compétent et pour tout type de traduction (y compris la traduction non littéraire). La recherche de lois générales descriptives représente une approche purement descriptive et elle ne permet pas de faire des jugements évaluatifs. On doit néanmoins pouvoir distinguer les bonnes et les mauvaises traductions. Pour cette raison, la théorie de la traduction en tant que théorie du comportement des traducteurs doit comprendre les deux éléments : descriptif et évaluatif. C’est la notion de norme qui permet de réunir les deux approches (Chesterman, 1993 : 2-4).

Pour expliquer la notion de norme, Chesterman fait référence à la définition élaborée par Renate Bartsch (1987)<sup>8</sup> : les normes sont la réalité sociale (*social reality*) des notions de correction (*correctness notions*), elles ont pour fonction de régler le comportement, d’établir d’ « acceptables marges d’écart » (*acceptable margins of deviation*) (Bartsch, 1987 : 70). Certaines normes sont confirmées par les autorités normatives (par ex. dans la situation du cours en classe, où l’enseignant prescrit des comportements appropriés : lever la main, ne pas parler, etc.). D’autres ne sont sanctionnées que par leur existence<sup>9</sup> : une norme en vigueur (*valid norm*) nous apprend que : x devrait faire H sous la condition C dans la société S, si et seulement si les conditions suivantes sont remplies :

- 1) La majorité des membres de S fait régulièrement H sous la condition C.
- 2) Si quelqu’un ne respecte pas la norme, il sera critiqué par les autres membres de S et cette critique sera regardée comme justifiée par les autres membres de S.
- 3) Les membres de S parlent de la norme en utilisant des phrases comme : « Un x devrait faire H quand C » ou « C’est la norme que x fasse H quand C » pour justifier leurs comportements, les exigences ou critiques des autres<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> L’étude de Bartsch *Norms of Language. Theoretical and Practical Aspects* (1987) est également citée par Hermans (1991) et Schäffner (1999).

<sup>9</sup> Comme exemple, Chesterman donne les normes régissant le comportement dans une queue, existant dans beaucoup de sociétés. Chacun respecte la norme qui fait reconnaître la place des personnes dans la queue. L’écart par rapport à cette norme entraîne une critique sous forme de commentaires irrités. Certaines normes sont validées aussi bien par une autorité que par un usage. Dans le métro d’Helsinki, les voyageurs sont priés (par les autorités) de laisser descendre les autres voyageurs avant de monter dans les voitures. La norme « officielle » ne fait qu’exprimer explicitement ce que la majorité fait de toute façon. Dans ce cas, la norme existait déjà avant sa validation par une autorité (Chesterman, 1993 : 7).

<sup>10</sup> Cette définition a été donnée par Joseph Raz dans *Practical Reason and Norms* (1975) et reprise par Bartsch (1987) et Chesterman (1993). Dans son étude, Raz parle des règles que les deux autres chercheurs appellent normes.

Cette définition, selon Chesterman, montre de façon claire la différence entre les coutumes ou conventions et les normes : transgresser une convention n'entraîne pas de sanction si aucune norme n'est impliquée. Ainsi Chesterman fait-il le lien avec une étude de Christiane Nord (Nord, 1991) où il est question de conventions et de normes. Selon Nord, les normes sont obligatoires car leur transgression entraîne une désapprobation dans une communauté donnée. Les conventions, elles, ne sont pas obligatoires, elles incarnent seulement des préférences. Nord distingue ainsi des conventions de traduction « régulatrices » (*regulative conventions*) (relatives aux façons, généralement acceptées, de traiter certains problèmes de traduction) et des conventions « constitutives » (*constitutive conventions*) (qui déterminent ce qu'une culture donnée accepte comme traduction) (Nord, 1991 : 100). Pour Chesterman, les conventions ainsi définies sont *de facto* des normes car leur transgression donne lieu à des commentaires critiques.

Dans la traduction, les normes servent à résoudre des problèmes. Elles ont deux sources majeures : (1) des traducteurs professionnels compétents, (2) des textes traduits acceptés (par leurs lecteurs) comme des modèles correspondant à une qualité désirée. Les deux types de sources de normes (relatives au comportement d'une part, et à la linguistique textuelle de l'autre) sont par la suite appelées respectivement normes professionnelles (*professional norms*) et normes de l'attente (*expectancy norms*). Cette typologie, comme le remarque Chesterman, présente des points communs avec la typologie proposée par Nord (conventions régulatrices et constitutives) (Nord, 1991 : 100 ; Chesterman, 1993 : 8).

Les normes professionnelles correspondent à un comportement professionnel et compétent (*competent professional behaviour*). Elles se laissent subdiviser en trois catégories :

- 1) normes de responsabilité (*accountability norms*<sup>11</sup>) relatives à l'éthique professionnelle du traducteur dont le comportement doit satisfaire les demandes de l'auteur, du donneur d'ouvrage et du lecteur potentiel<sup>12</sup> ;
- 2) normes de communication (*communication norms*) relatives à la sphère sociale et au rôle du traducteur en tant que spécialiste en communication dont la tâche est d'optimiser la communication entre l'auteur et/ou donneur d'ouvrage et le lecteur potentiel<sup>13</sup> ;
- 3) normes de relation cible-source (*relation norms*) qui sont des normes linguistiques concernant les relations appropriées entre le texte source et le texte cible du point de vue de l'intention de l'auteur, du lecteur potentiel et de l'objectif de la traduction.

---

<sup>11</sup> Pour ce terme, Małgorzata Tryuk emploie l'équivalent français « norme de fidélité » (Tryuk, 2004 : 41).

<sup>12</sup> Pour décrire cette attitude, Nord parle de « principe de loyauté » (« *principle of loyalty* ») (Nord, 1991 : 94). Brian Harris en listant les normes en interprétation, évoque celle de « l'interprète fidèle » (« *true interpreter* ») ou « porte-parole honnête » (« *honest spokesperson* ») (Harris, 1990 : 118).

<sup>13</sup> Selon Tryuk, les normes de responsabilité (fidélité) et de communication peuvent être comparées aux maximes conversationnelles (« soit crédible », « soit clair », « soit pertinent »). Elles expriment la pragmatique de la traduction et ne sont pas spécifiques à la traduction. Les normes de relation, elles, sont directement liées au processus de la traduction (Tryuk, 2004 : 41).

Les normes professionnelles sont validées d'une part par les autorités normatives (formateurs en traduction, examinateurs, critiques de traduction, les traducteurs professionnels eux-mêmes qui corrigent des versions préliminaires d'autres traducteurs), d'autre part par les traducteurs professionnels compétents qui les acceptent en tant que conseils ou instructions à suivre.

Le comportement régi par les normes professionnelles dépend lui-même de normes d'ordre supérieur dites *de l'attente*. Elles sont déterminées par les destinataires de la traduction : elles concernent leurs idées sur la traduction et leurs représentations quant au texte dans la langue cible. Elles sont aussi partiellement définies par la tradition de traduction dans la culture cible (voir aussi Hermans, 1991). Les normes de l'attente sont validées par leur existence même dans la langue cible. La conformité aux normes de l'attente en vigueur dans une société équivaut à la conformité aux normes professionnelles dans cette société.

Chesterman fait aussi une remarque intéressante à propos des normes de l'attente dans la culture cible : elles ne sont pas toujours très exigeantes à cause du nombre croissant de textes mal écrits. Il faudrait donc définir les normes de l'attente par rapport aux attentes des lecteurs vis-à-vis des textes formulés originellement en langue cible et jugés comme bien écrits. Les textes bien écrits constituent, eux aussi, une sorte de norme qui est validée de la même manière que les normes de l'attente (Chesterman, 1993 : 10-11).

## 2. Conclusion

Cette revue des définitions et typologies de la *norme* nous permet de faire les constatations suivantes :

Les normes distinguées par les trois traductologues se laissent présenter de manière simplifiée comme suit :

- 1) les normes selon Toury :
  - a) normes initiales (choix entre normes du texte source ou normes du texte cible) ;
  - b) normes préliminaires (politique de traduction) ;
  - c) normes opérationnelles (relatives à la macro- et microstructure du texte cible) ;
- 2) les normes selon Hermans :
  - a) normes générales : culturelles et idéologiques ;
  - b) normes de traduction issues des concepts généraux sur la traduisibilité et des représentations sur les relations entre les langues en vigueur dans une communauté ;
  - c) normes textuelles et autres normes appropriées qui dominent dans un système cible ;
- 3) les normes selon Chesterman :
  - a) normes professionnelles (relatives au comportement du traducteur) :

- de responsabilité (relatives à l'éthique du traducteur) ;
  - de communication (relatives au rôle assumé par le traducteur) ;
  - de relation cible-source (relatives aux relations appropriées entre le texte source et le texte cible) ;
- b) normes de l'attente (concernant le produit du processus de traduction).

La typologie proposée par Chesterman présente des points communs avec les deux autres, celle de Toury et celle de Hermans. Les normes de l'attente relatives au produit du processus de traduction correspondent aux normes initiales et opérationnelles distinguées par Toury (voir aussi Tryuk, 2004 : 40). Mais on constate aussi que les trois types de normes distingués par Toury et Chesterman coïncident avec les normes du troisième type chez Hermans. De plus, il existe un parallélisme terminologique entre « les normes de l'attente » – formulation proposée par Chesterman – et la définition des normes comme « ensemble d'attentes par rapport à la traduction et anticipation de ces attentes, c'est-à-dire les « attentes des attentes », proposée par Hermans.

Nous constatons aussi que les normes opérationnelles de Toury, les normes textuelles de Hermans et les normes de relation cible-source de Chesterman correspondent *de facto* aux normes linguistiques. Ces normes sont soumises aux normes d'ordre supérieur, telles les normes générales : culturelles et idéologiques et apparaissent dans les typologies en dernière position.

Les idées développées par Toury, Hermans et Chesterman partent d'une base commune : les trois chercheurs considèrent la traduction comme un comportement humain régi par les normes. Même s'ils utilisent une terminologie différente servant à expliciter la question posée, leur manière de concevoir le concept de norme reste convergente. Toury et Hermans définissent la *norme de traduction* comme un comportement typique, régulier par rapport à un genre de texte donné. L'acception du terme retenue par les chercheurs désigne un « état habituel », une « moyenne ». Hermans remarque en plus que les normes correspondent à des modèles de comportement. Ainsi, distingue-t-il une seconde acception du terme *norme de traduction* : « règle, modèle à suivre ». Les deux significations du terme *norme* : « état habituel, moyenne » et « règle, modèle à suivre » sont juxtaposées par Andrew Chesterman. Selon le chercheur, la première permet d'observer des lois générales régissant la traduction, la seconde, de distinguer les bonnes et les mauvaises traductions. La coexistence en traductologie de deux signifiés qui renvoient aux phénomènes réguliers décrits d'une part et aux règles prescrites de l'autre est, à notre avis, essentielle, car elle permet, comme le remarque Chesterman, de réunir, dans les études traductologiques, deux éléments importants : une approche descriptive et une approche évaluative.

### Références bibliographiques

- BALLARD, M. (1992), *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- BARTSCH, R. (1987), *Norms of Language. Theoretical and Practical Aspects*, London, Longman.

- CHESTERMAN, A. (1993), From 'Is' to 'Ought': Laws, Norms and Strategies in Translation Studies, *Target*, n° 5:1, 1-20.
- CICERON, [46 avant Jésus-Christ] (1921), *Du meilleur genre d'orateurs*, texte établi et traduit par Henri Bornecque, Paris, Les Belles Lettres.
- COSERIU, E. [1952] (1978), Sistema, norma y habla, repris dans : *Teoría del lenguaje y lingüística general. Cinco estudios*, 3<sup>e</sup> édition, Biblioteca Románica hispánica, Dámaso, A. (éd.), Madrid, Editorial Gredos, 11-113.
- DORTIER, J.-F. (éd.) (2004), *Le Dictionnaire des sciences humaines*, Éditions Sciences Humaines.
- EVEN-ZOHAR, I. (1971), *Introduction to a theory of literary translation*, thèse inédite.
- HARRIS, B. (1990), Norms in Interpretation, *Target*, n° 2:1, 115-119.
- HERMANS, T. (1991), Translational Norms and Correct Translations, dans van Leuven-Zwart, K.M., Naaijken, T. (éds), *Translation Studies: The State of the Art. Proceedings of the First James S. Holmes Symposium on Translation Studies*, Amsterdam, Atlanta, 155-169.
- HERMANS, T. (1996), Norms and the Determination of Translation: A Theoretical Framework, dans Álvarez, R., Carmen-África Vidal, M. (éds), *Translation, Power, Subversion*, Clevedon, Multilingual Matters, 25-51.
- HERMANS, T. (1999), Translation and Normativity, dans Schäffner, Ch. (éd.), *Translation and Norms*, Clevedon, Multilingual Matters, 50-71.
- LEVÝ, J. [1963] (1998), *Umění překlada*, Praha, Ivo Železný.
- NORD, CH. (1991), Scopus, Loyalty, and Translational Conventions, *Target*, n° 3:1, 91-109.
- PAPROCKA, N. (2004), Między hybrydą a błędem: obcość w przekładach instrukcji obsługi, *Rozprawy Komisji Językowej XXX*, Wrocławskie Towarzystwo Naukowe, 129-138.
- PAPROCKA, N. (2005), *Erreurs en traduction pragmatique du français en polonais. Identifier, évaluer, prévenir*, Łask, Oficyna Wydawnicza LEKSEM.
- PYM, A., SHLESINGER, M., SIMEONI, D. (éds) (2008), *Beyond Descriptive Translation Studies: investigations in homage to Gideon Toury*, Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins.
- RASTIER, F. (2007), Conditions d'une linguistique des normes, dans Siouffi, G., Steuckardt, A. (éds), *Les linguistes et la norme*, Berne, Peter Lang, 3-20.
- RAZ, J. (1975), *Practical Reason and Norms*, London, Hutchinson University Library.
- REY, A. (éd.) (1992), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- REY-DEBOVE J., REY A. (éds) (2000), *Le Nouveau Petit Robert*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- SAINT JÉRÔME, [395 ou 396 après Jésus-Christ] (1953), *Lettres*, t. III, texte établi et traduit par Jérôme Labourt, Paris, Les Belles Lettres.
- SIOUFFI, G., STEUCKARDT, A. (2007), « Présentation », dans Siouffi, G., Steuckardt, A. (éds), *Les linguistes et la norme. Aspects normatifs du discours linguistique*, Berne, Peter Lang, VII-XXIII.



- TOURY, G. (1978), The nature and role of norms in literary translation, dans Holmes, J.S., Lambert, J., van den Broeck, R. (éds), *Literature and Translation: New Perspectives in Literary Studies*, Leuven, Acco.
- TOURY, G. (1980), *In Search of a Theory of Translation*, Tel-Aviv, Porter Institute for Poetics and Semiotics.
- TOURY, G. (1995), *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam, John Benjamins.
- TOURY, G. (1999), A Handful of Paragraphs on 'Translation' and 'Norms', dans Schäffner, Ch. (éd.), *Translation and Norms*, Clevedon, Multilingual Matters, 10-32.
- TRYUK, M. (2004), *L'Interprétation communautaire. Des normes et des rôles dans l'interprétation*, Warszawa, TEPIS.



## **Autour de la norme dans les marques d'usage dans les dictionnaires monolingues français et polonais**

### **1. Remarques préliminaires**

Comme le constatent à juste titre Siouffi et Steuckardt (2001 : 9-10), la problématique de la norme linguistique, en plus de l'existence dans le discours linguistique théorique, a une signification pratique immédiate et concerne entre autres les lexicographes : c'est dans le dictionnaire que la question de la norme (orthographique, syntaxique et lexicale) est omniprésente. Il convient de préciser tout de suite que décrire la norme n'est pas uniquement l'apanage du dictionnaire sélectif et prescriptif, comme par exemple le *Nowy słownik poprawnej polszczyzny PWN* ou bien le *Dictionnaire de l'Académie française*, mais que le dictionnaire descriptif doit aussi en rendre compte.

Ainsi, chaque lexicographe fait un choix méthodologique dans son approche de la langue et l'idée de norme est sous-jacente à ses évaluations. La hiérarchisation linguistique qu'il perçoit peut être exprimée à travers les différentes marques d'usage. Autrement dit, l'emploi des marques d'usage, choisies pour tel ou tel emploi des mots sélectionnés, est un des révélateurs des jugements des lexicographes. À ce propos, Corbin et Corbin (1980 : 241) remarquent que « le modèle d'usage social de la langue qui est proposé à l'utilisateur de dictionnaire est celui que les lexicographes popularisent en distribuant sur le lexique des marques d'usage données ». Le lien étroit entre la norme linguistique et les marques d'usage est également souligné par Rousseau et *al.* (1998 : 114), selon lesquels « le système que constitue l'ensemble des marques est l'un des aspects essentiels de la construction des normes linguistiques ».

Étant donné ce rôle important des marques d'usage, l'on peut s'attendre à ce que les grilles de marques utilisées dans les dictionnaires soient bien élaborées et expliquées aux usagers par leurs auteurs. En outre, il serait faux de croire qu'une présentation des principes du marquage n'intéresse que des métalexicographes. Par exemple, il ressort d'un sondage effectué parmi des traducteurs, terminologues et interprètes québécois que « tout dictionnaire devrait comporter, dans son introduction par exemple, la méthodologie utilisée et l'explication du code retenu pour les marques lexicographiques » (Dandurand, 1998 : 103). De même, Rousseau et *al.* (1998 : 142) parlent des nombreuses demandes que les services de l'*Office québécois de la langue française* reçoivent du public au sujet du mode d'emploi des dictionnaires et qui démontrent « la grande difficulté de compréhension et d'interprétation des marques utilisées dans les dictionnaires ». Il est légitime de croire que les usagers français et polonais ressentent les mêmes besoins sur ce point.

## 2. Objet et but de l'article

Dans la présente étude, nous nous proposons de faire un examen comparatif des marques d'usage dans les dictionnaires monolingues polonais et français. Plus précisément, nous viserons à comparer non seulement leurs inventaires, mais aussi leur nature et leurs explications, ce qui nous permettra de voir dans quelle mesure les besoins présumés des usagers de dictionnaires en matière de marques d'usage sont satisfaits par les modes de présentation de ces marques dans les pratiques lexicographiques française et polonaise.

Notre examen comparatif portera principalement sur les marques d'usage dans deux grands dictionnaires, l'un français – *Le Grand Robert de la langue française* (édition augmentée de 2001 ; désormais GR) et l'autre polonais – *Uniwersalny słownik języka polskiego* (publié en 2003, réédité en 2006 ; désormais USJP), qui consacrent le plus de place à l'exposition de la pratique du marquage et en donnent une image la plus complète. En fonction des besoins, nous nous référerons cependant à d'autres dictionnaires polonais (SJPD, SJPSz., SWJP, PSWP) et français (TLF, PR, NPR, Lexis).

Le choix même de ces dictionnaires mérite un complément d'information. Ainsi, en ce qui concerne la production lexicographique française, la majorité des dictionnaires généraux évoquent le marquage de manière allusive, en présentant éventuellement, au gré du hasard, un fragment du dispositif adopté (par ex. Lexis, TLF). Sur cette toile de fond se distinguent justement les dictionnaires de la maison Robert, ce qui d'ailleurs ne passe pas inaperçu chez certains spécialistes (cf. Corbin, 1989 : 674-675 ; Corbeil, 1998 : 41,49). Ainsi, le GR est plutôt une des heureuses exceptions à une mauvaise norme lexicographique française, relative à l'explicitation du marquage, et c'est pourquoi nous le considérons ici comme la principale source d'informations.

Le paysage lexicographique polonais semble plus nuancé à cet égard, dans la mesure où les dictionnaires de grande, voire très grande, taille présentent normalement au moins une typologie ainsi qu'un inventaire des marques d'usage utilisées et précisent leur place dans le corps d'un article de dictionnaire. Tel est par exemple le cas du SJPD (pp. XXXIX-XLI), SJPSz. (p. XVII), SWJP (pp. XIV-XV) et, partiellement, du ISJP (pp. XII, XXV-XXVII). Toutefois, c'est dans le USJP qu'on trouve un véritable cours concernant les marques d'usage.

## 3. Notion de marque d'usage

Engelking, Markowski et Weiss (1989 : 300) soulignent à juste titre que des problèmes avec les marques d'usage commencent dès un essai de définir cette notion. C'est que le terme polonais *kwalifikator* ('marque d'usage'), qui fait partie de la nomenclature des grands dictionnaires généraux (il est bien entendu présent dans tous les dictionnaires polonais cités plus haut), n'y est pas expliqué exactement de la même manière. Loin de vouloir nous lancer dans une comparaison approfondie de ses définitions,

nous trouvons utile de rappeler que, d'une façon très générale, depuis au moins un demi-siècle les lexicographes polonais entendent par *kwalifikator* une abréviation ou un mot, voire un terme, utilisés dans les articles des dictionnaires et des encyclopédies, et dont le rôle est d'informer sur le domaine d'emploi du mot vedette et sur ses différentes caractéristiques (par ex. stylistiques, chronologiques, expressives).

Par contre, dans les monolingues français, le terme de marque d'usage n'est cité ni sous le vocable *marque*, ni sous *usage*. Ainsi, dans le contexte français, le problème consiste non pas dans le choix d'une meilleure définition de marque d'usage, mais tout simplement dans l'impossibilité d'en trouver une. Certes, cet état de choses pourrait être partiellement expliqué par le fait que le terme français est un mot composé et que le traitement des unités polylexicales dans les dictionnaires laisse parfois à désirer. Cependant, dans de nombreuses études françaises qui leur sont consacrées, on ne précise pas non plus ce qu'on entend par marques d'usage. Or, au terme de la lecture de quelques textes relatifs à la lexicographie on voit que l'expression *marque d'usage* était encore récemment, sinon peut être toujours, comprise de plusieurs manières. À titre d'exemple, citons Corbin et Corbin (1980 : 237-238) : « Selon une rumeur persistante, le lexique du français se laisserait décomposer en strates, baptisées ici où là *niveaux de langue, registres de langue, marques d'usage, valeurs d'emploi, etc.* ». Il en découle que certains considèrent *marques d'usage* comme synonyme de *niveaux de langue* tandis que les marques telles que nous les comprenons ne sont pas niveaux de langue, mais uniquement, parmi bien d'autres fonctions, servent à les indiquer.

Autre détail intéressant, dans les préfaces de dictionnaires on rencontre parfois le terme en question pris entre guillemets, comme dans l'extrait qui suit : « Voilà pourquoi on trouve dans le *Petit Robert*, avant la définition de très nombreux mots, sens ou expressions, une « marque d'usage » qui précise la valeur de l'emploi [...] » (PR de 1991, p. XVII) ; les guillemets servent ici probablement à isoler un groupe de mots étranger au langage courant (voir aussi le GR, p. LII, et le titre de l'article de Corbin et Corbin, 1980). Ceci ne se produit jamais dans les dictionnaires polonais qui ne marquent le terme *kwalifikator* ni par les guillemets, ni autrement, par exemple par l'italique. De plus, il ne manque pas des préfaces dont les auteurs n'utilisent pas du tout le terme de marque d'usage, comme par exemple celle du Lexis où l'on parle des « rubriques » indiquant les différents niveaux de langue ou domaines. Bref, on a l'impression que *marque d'usage* est un terme plus ou moins évité dans les textes liminaires des dictionnaires français, soit parce qu'il est ressenti comme étant trop technique, spécialisé, soit qu'il est relativement flou quant à sa signification.

Une des conséquences de cet état de choses consiste dans des différences d'organisation des préfaces ou textes assimilés dans les dictionnaires français et polonais. Dans les introductions de ces derniers, il est de coutume d'expliquer la structure d'un article de dictionnaire et on y distingue normalement un point intitulé *Kwalifikatory* où l'on présente des informations sur le marquage ; l'accès à ces informations est, pour ainsi dire, direct. Par contre, un utilisateur d'un dictionnaire français désireux d'apprendre quelque chose sur le marquage a une tâche plus difficile. En effet, un sous-titre comme « Les « marques d'usage » dans le dictionnaire » (PR de 1991, p. XVII ; notons la présence des guillemets) constitue une exception. Plus souvent, on mentionne les

marques en présentant le lexique recensé, comme le fait le Lexis (pp. VII-VIII). Dans le TLF, les marques sont évoquées dans la rubrique de la préface intitulée « L'analyse sémantique », surtout à l'endroit où on traite de « l'adjuvant stylistique » (pp. XXXIII-XXXIV). Dans le NPR enfin, plusieurs marques sont citées au chapitre « Variétés du français » (pp. XV-XVI). Les exemples pourraient être multipliés.

#### **4. Sources de renseignement sur les marques d'usage dans les dictionnaires**

Un usager du dictionnaire peut chercher des informations concernant les marques d'usage dans trois endroits : préfaces ou autres énoncés introductifs, tables d'abréviations et entrées du dictionnaire appropriées. Toutefois, si les deux premières sources appartiennent au texte métalexicographique, la troisième se trouve dans la partie lexicographique du dictionnaire et les informations qui y sont puisées ont un statut différent. Voilà pourquoi, dans notre analyse, nous ne prendrons pas en considération les articles de dictionnaire correspondant aux marques utilisées, tout en partageant le point de vue de Corbin (1989 : 676), selon qui « l'appréciation des « théories » des lexicographes sur le marquage n'a à prendre en compte que les définitions en métalangue présentes dans les discours métalexicographiques ».

#### **5. Les grilles de marques dans le USJP et le GR**

Le USJP contient dans son introduction un exposé des principes de marquage, placé dans un chapitre consacré au vocabulaire du polonais contemporain et général (pp. XXXVI-XLVI). On y oppose tout d'abord un vocabulaire non marqué (appelé aussi vocabulaire de base) et un vocabulaire marqué, accompagné d'une ou plusieurs marques d'usage. Après, dans les sous-chapitres 2.4. à 2.9, on passe en revue les différents sous-ensembles du lexique marqué et les marques qui permettent d'identifier des mots y appartenant. Les titres de ces sous-chapitres sont très explicites, tel 2.4 « Słownictwo nacechowane chronologicznie – kwalifikatory chronologiczne » ('Vocabulaire marqué chronologiquement – marques d'usage chronologiques'). On relève au total 6 groupes de marques d'usage : chronologiques, stylistiques, expressives, de domaine (« profesjonalno-naukowe »), sociolectales (« socjolektalno-środowiskowe ») et géographiques. De plus, on fournit des repères quant à l'emploi de chaque marque.

Le classement des marques retenu est ensuite illustré par un schéma où à chaque sous-ensemble distingué dans le vocabulaire polonais on associe des marques appropriées. Puis, on revient aux marques d'usage dans le chapitre suivant où on expose les principes de la description du vocabulaire dans le USJP. Au point 3.4., intitulé « Kwalifikatory i przykłady » ('Marques d'usage et exemples', pp. LVIII-LX), on précise la place exacte d'une marque d'usage dans un article de dictionnaire, on donne les conditions dans lesquelles elle n'y est pas répétée et on rappelle que les marques

peuvent se combiner et qu'elles suivent alors l'ordre : marque chronologique – stylistique – expressive. Enfin, aux pages LXXXVIII-XC, dans la liste des abréviations et symboles, sont développées toutes les abréviations des marques proposées.

Les deux types de sources – préface et tableau des abréviations – sont également utilisés pour présenter les marques du GR. Pour ce qui est des préfaces, ce dictionnaire s'inscrit dans une tradition commencée aux éditions Robert par le PR de 1967 (le GR en 6 volumes des années 1953-1964 n'évoque pas les marques d'usage dans son introduction). Les dictionnaires ultérieurs de cet éditeur explicitent peu ou prou leur pratique du marquage. Ainsi, dans le GR, sous la rubrique « Le fonctionnement social du français dans le dictionnaire » (pp. LII-LIV de la préface), on distribue les marques en 5 classes, référées aux variables : espace, temps, société, fréquence et usages et discours spécialisés, encore que ce ne soit pas une typologie de marques annoncée de manière explicite. Si les quatre premiers groupes se rencontrent sous les mêmes appellations à partir du PR de 1967, celle du dernier groupe est une nouveauté. On peut d'ailleurs avoir l'impression que depuis le début, son appellation pose un problème aux auteurs des préfaces : la variable classificatrice « style » du PR (1967) devient « conditions d'emploi selon les situations » dans sa deuxième édition (1977), « domaine d'activité » dans le RM (1982), « usages et discours spécialisés » dans le GR (1985, 2001) et « domaines du savoir » dans le NPR (1993, 2006).

Il en découle de ce qui précède que le classement des marques proposé dans le GR ne recoupe que partiellement celui du USJP. Si les deux dictionnaires distinguent des marques chronologiques, géographiques et de domaine, seul le GR mentionne les marques de fréquence. En outre, le groupe de marques relatives à la société, à en juger d'après les quelques exemples donnés, tels *familier*, *populaire*, *vulgaire*, *argot*, a une très grande extension et couvre à peu près ce que le USJP, offrant une typologie plus détaillée, départage entre marques stylistiques, expressives et sociolectales (voir plus loin point 6.3.).

En somme, pour une plus grande clarté de notre analyse comparative des marques, on y adoptera la typologie du USJP. Aux 6 classes qui y sont distinguées seront toutefois ajoutés les groupes des marques de fréquence et des marques normatives.

Soulignons finalement une autre différence entre le USJP et le GR, qui tient au fait que dans sa préface, le GR se borne à citer et définir seulement quelques marques. Contrairement au USJP, les marques proposées n'y sont ni systématiquement répertoriées entre les classes distinguées, ni même énumérées. Par conséquent, nous ne pouvons qu'essayer de dresser un inventaire de marques à partir de la table d'abréviations où elles sont toutes expliquées. Il en va de même pour un essai de leur répartition entre les différentes classes. Une telle démarche, que nous devons entreprendre, ne sera pas exempte d'une dose d'incertitude, comme en témoigne la tentative de Corbin (1989 : 675) d'identifier des marques stylistiques dans le PR.

Dans ce qui suit, nous allons examiner les inventaires des marques pour chacun des groupes retenus, en proposant pour une marque polonaise donnée un équivalent français, du moins approximatif, établi au terme de la comparaison des définitions des marques dans le USJP et le GR. Nous reviendrons sur certaines de ces correspondances dans le commentaire sur les marques du GR.

## 6. Analyse comparative des marques d'usage dans les dictionnaires examinés

### 6.1. Marques chronologiques

Dans le USJP sont utilisées seulement trois marques chronologiques : *archaizm* ou *archaiczny* ('archaïsme' ; dans l'introduction, on donne toutes les marques sous leur forme abrégée, par ex. *arch.*, qui est ensuite développée ; ces abréviations sont également développées dans la table d'abréviations), *historyzm* ('anciennement') et *przestarzały* ('vieilli'). Les deux premières constituent une innovation par rapport à d'autres grands dictionnaires monolingues polonais (cf. Majdak, 2004 : 303). Cependant, dans certains de ces dictionnaires (SJPD, SJPSz., PSWP) on trouve la marque *dawny* qui, comme le permettent de constater leurs explications, égale à *archaiczny*. Quant à *historyzm*, son introduction est en quelque sorte la réalisation du postulat d'Engelking, Markowski et Weiss (1989 : 302).

Les marques chronologiques citées ou mentionnées de façon allusive dans la préface et/ou expliquées dans la table des abréviations du GR sont les suivantes : *anciennement*, *archaïsme*, *classique*, *moderne*, *vieilli*, *vieux* et *virtuel* ; elles sont deux fois plus nombreuses que celles du USJP. Quant à (*langue*) *classique*, cette marque indique des mots appartenant au français du XVII<sup>e</sup> siècle. La présence du vocabulaire classique dans la nomenclature du GR est justifiée dans la préface (p. XXVII) par les besoins des utilisateurs du dictionnaire qui devraient pouvoir y trouver entre autres des mots « que l'on trouve dans les textes littéraires effectivement lus ou écoutés », ce qui « dans la situation culturelle du français, [...] rend nécessaire la description de la partie du vocabulaire classique que l'on trouve dans les pièces de Corneille, Molière ou Racine [...] ». Ajoutons que ce principe est respecté dans beaucoup de dictionnaires français, aussi bien dans des Robert que dans d'autres, par exemple dans des Larousse. Si dans le USJP il n'y a pas de marque correspondante, c'est parce que, en plus d'une autre situation culturelle du polonais, il s'attache à présenter le vocabulaire du polonais contemporain, surtout celui de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

*Moderne* est une marque contrastive qui « insiste sur le fait qu'un sens, un emploi est d'usage actuel, quand le sens précédent ou les emplois voisins sont vieux (*vx*), *vieillis*, *archaïques* (abandonnés) » (p. LXXI). *Virtuel* est une innovation intéressante : pour expliquer son emploi on cite la classe des mots féminins dénotant des métiers qui, quoique non attestés dans la documentation du GR et donc virtuels, « seront très probablement en usage dans l'avenir » (p. LXXIII). C'est précisément cette allusion à un usage futur qui nous a poussé à classer *virtuel* parmi des marques chronologiques.

Enfin, *vieux* devrait accompagner des mots, sens ou emplois aujourd'hui incompréhensibles ou peu compréhensibles, en s'opposant à *vieilli*, définie de la façon suivante : « mot, sens ou expression encore compréhensible de nos jours, mais qui ne s'emploie plus naturellement dans la langue parlée courante » (p. LXXIII). En outre, les relations entre *archaïsme*, *classique* et *vieux* semblent être particulièrement complexes, comme en témoigne cet extrait de la préface : « Les emplois « vieux »



appartiennent souvent à l'usage classique et sont encore connus par les passages de Molière, Racine, La Fontaine, etc. qui les illustrent. Quant à l'archaïsme, c'est un emploi actuel ou récent de mots « vieux » (p. LIII). Pour conclure, la marque polonaise *archaizm*, telle quelle est définie dans le USJP, correspond aussi bien à *archaïque* qu'à *vieux* du GR.

## 6.2. Marques stylistiques

Contrairement aux marques chronologiques, l'inventaire des marques stylistiques du USJP est très riche. L'originalité du USJP tient au fait qu'il ne se contente pas d'un catalogue « plat » des marques y appartenant, mais il introduit une hiérarchie des marques. Ainsi, au premier niveau de partage, on distingue deux marques, *oficjalny* ('soutenu') et *potoczny* ('familier'), ce qui reflète un classement dichotomique des variétés stylistiques du polonais. Par un souci d'économie de place, ces deux marques génériques sont omises dans la partie proprement lexicographique du dictionnaire lorsqu'il est possible d'utiliser une marque spécifique – par exemple *oficjalny książkowy* devient *książkowy*.

Le sous-ensemble lié au vocabulaire soutenu comporte 7 marques d'usage, à savoir *książkowy* ('littéraire'), *charakterystyczny dla publikatorów*, noté *publ.* ('journalistique'), *podniosły* ('solemnel' ; à notre connaissance, ce mot n'est pas utilisé en qualité de marque d'usage dans les dictionnaires français, tout comme *professionnel*, cité ci-après), *poetycki* ('poétique'), *naukowy* ('scientifique'), *zawodowy* ('professionnel') et *urzędowy* ('administratif'). Parmi elles, *publ.* est une marque nouvelle, cependant le PSWP introduit la marque *dziennikarski* qui lui est très proche. En outre, les marques *naukowy* et *zawodowy* – la seconde est une autre nouveauté dont la présence se justifie par la structure du réseau des marques adopté – sont à leur tour des marques génériques, d'habitude remplacées ou complétées par une marque spécifiant un domaine scientifique ou professionnel auquel l'emploi du terme concerné est limité.

L'autre sous-ensemble, relatif au vocabulaire familier, contient 3 marques d'usage complétant la marque *potoczny* : *regionalny* ('régional'), *środowiskowy* (littéralement, 'd'un milieu social' ; on peut la rapprocher de *argotique* entendue dans le sens donné à cette marque par le GR) et *zawodowy* ('professionnel'). Les trois marques sont toujours complétées par d'autres, permettant une identification encore plus minutieuse du vocabulaire et qui se placent au troisième niveau dans la taxinomie des marques. Ainsi, *regionalny* est obligatoirement suivie d'une marque géographique ; *środowiskowy* est complétée par une marque spécifique, indiquant un sociolecte ; enfin, *zawodowy* se combine avec une marque de domaine. Cette marque est d'ailleurs rarement utilisée du fait que la plupart du vocabulaire professionnel d'un milieu social appartient au sociolecte de ce milieu et est identifiée par une marque du groupe précédent.

En ce qui concerne le GR, les marques stylistiques sont à chercher parmi celles en rapport avec la variable « société ». Or, il y en a très peu qui sont citées et commentées dans la préface : *populaire*, *familier*, *vulgaire* et *argot*. L'examen de la table d'abréviations permet d'emblée d'ajouter à cette liste *administratif*, *dialectal*,

*enfantin, euphémisme, hypocoristique, injurieux, ironique, journalistique, littéraire, onomatopée, par exagération, péjoratif, plaisant, poétique et scolaire.* On se retrouve devant un ensemble très hétérogène qui nécessite une subdivision, malheureusement non annoncée dans la préface. En fait, ce groupe de marques y est présenté d'une façon bien trop sommaire. Cependant, déjà dans le TLF (p. XXXIII) on entrevoit une possibilité de sous-classement : en caractérisant l'adjuvant stylistique on informe qu'il concerne « les situations réciproques de l'auteur et du destinataire de la communication (niveaux de langue), ou l'intensité expressive ou affective (registres de langue) qui caractérisent l'emploi d'un mot ». Pour ce qui est des dictionnaires Robert, c'est la préface du NPR (pp. XV-XVI) qui s'avère être plus détaillée sur ce point. Il s'y amorce un classement tripartite de marques en celles indiquant un niveau de langue (par ex. *familier, littéraire*), celles permettant de distinguer « les usages qui constituent de véritables signaux d'appartenance sociale » (par ex. *argotique, populaire*) et celles qui s'appliquent à des contenus « qui ne peuvent être exprimés sans danger de choquer » (par ex. *vulgaire*) ou « qui manifestent une attitude hostile et violente » (par ex. *péjoratif*). L'optique du NPR fait penser à la distinction des marques stylistiques, sociolectales et expressives du USJP. C'est précisément d'après ce dernier modèle que nous classerons les marques du groupe correspondant à la variable « société », ceci afin de faciliter leur comparaison avec l'inventaire du USJP.

Ainsi, dans le GR, on pourrait compter parmi les marques stylistiques *enfantin, familier, littéraire, journalistique, poétique et administratif*, qui possèdent toutes un équivalent dans le USJP. Si l'inventaire du USJP semble être plus riche, c'est surtout parce que ce dictionnaire introduit une hiérarchie de marques, ce qui entraîne l'apparition de plusieurs marques génériques. Or, celles-ci sont également présentes dans le GR : *didactique, scientifique* et *technique* ont à peu près la même fonction que *naukowy* et *zawodowy* bien qu'il n'y ait pas d'équivalence entre *technique* et *zawodowy*, et que *didactique* reste sans correspondant. Des trois marques françaises, c'est justement *didactique* qui est la plus générale – elle qualifie « mot ou emploi qui n'existe que dans la langue savante (ouvrages pédagogiques, etc.) et non dans la langue parlée ordinaire » (p. LXVIII). *Scientifique* peut être interprétée comme une marque générique, subordonnée toutefois à *didactique*, ce que laisse entendre sa définition, précisant que cette marque accompagne un « terme didactique du langage scientifique, appartenant en général au domaine de plusieurs sciences (sinon, on indique la science concernée) » (p. LXXII). Enfin, la marque *technique* « qualifie un mot ou un sens appartenant au langage technique, et peu ou mal connu de l'ensemble du public ; quand il s'agit d'une technique particulière et importante, *techn.* est remplacé par le nom de cette technique » (p. LXXIII). Il convient d'observer que ces trois marques génériques, passées sous silence dans la préface du GR, ne sont que très rarement citées parmi les marques stylistiques dans des études spécialisées (que le projet de grille de marques de Corbeil (1998 : 48), qui classe *didactique* parmi des marques correspondant à des styles, nous serve d'exemple). Cependant, à la lumière des explications qui précèdent, une telle démarche nous semble fondée.

La marque *enfantin* désigne dans le GR un « mot, expression du langage des jeunes enfants, mais que les adultes peuvent employer aussi, en leur parlant ou par

emploi stylistique » (p. LXVIII). Si cette explication, et notamment sa dernière partie, justifie la place d'*enfantin* parmi des marques stylistiques, il arrive qu'elle soit interprétée et classée autrement. Ainsi, Thiboutot (1998 : 268) l'énumère parmi ce qu'elle appelle des étiquettes ou marques connotatives dont l'inventaire recoupe plus ou moins celui des marques expressives du USJP. De son côté, Corbeil (1998 : 37) cite *mot enfantin* parmi les connotations chronologiques, plus exactement dans la sous-classe des « connotations de micro-chronologie, révélant les couches d'âge dans la mosaïque linguistique ».

L'équivalent polonais pour *enfantin* est *dziecięcy*, marque présente dans les SJPD, SJPSz. et PSWP, mais absente du SWJP et du USJP, peut-être à la suite d'une remarque de Engelking, Markowski et Weiss (1989 : 305), selon lesquels il ne faut pas l'introduire dans le groupe des marques stylistiques, étant donné qu'elle accompagne surtout des onomatopées.

Avec *populaire*, on touche plusieurs problèmes. Il se pose tout d'abord la question du rapport entre *populaire* et *familier*. À ce propos, Messelaar (1990 : 64) constate ce qui suit : « Le langage familial trouve ses limites dans la situation ; le langage populaire, dans la structure de la société. La distinction entre *fam.* et *pop.* est donc loin d'être superflue, comme le pensent certains lexicographes ». Dans le GR, tout comme dans le NPR, on met justement l'accent sur cette différence : « *fam.* concerne le niveau de discours et ne signale pas une appartenance sociale, à la différence de *pop.* (populaire) » (GR, p. LXVIII). *Populaire*, à son tour, y « qualifie un mot ou un sens courant dans la langue parlée des milieux populaires (parfois argot ancien répandu), qui ne s'emploierait pas normalement dans un milieu social élevé » (p. LXXII).

Comprise de cette façon, la marque *populaire* ne peut pas être classée parmi celles stylistiques, ce qui est souvent le cas, mais elle ne s'inscrit pas non plus dans le groupe des marques sociolectales, servant à indiquer un vocabulaire des milieux professionnels ou des milieux d'initiés (voir point 6.6.). Il convient ici de rappeler l'étude de Corbeil (1998 : 36) qui se voit obligé de distinguer au sein des marques sociolinguistiques une sous-catégorie des connotations d'appartenance sociale et précise que « dans la pratique actuelle, la seule marque de cette sous-catégorie est la marque *populaire* par opposition à *bourgeois* ». Toutefois, on pourrait y ajouter *rural*, qui ne figure pas sur la liste des abréviations du GR, mais qui y est, quoique exceptionnellement, usitée (voir par ex. s.v. *ben*). Thiboutot (1998 : 272) constate à son sujet que « C'est une marque d'appartenance sociale, dans le même ordre d'idée que *populaire*, qui désigne la langue du « peuple », alors que *rural* désignerait la langue des gens vivant en milieu rural ». De plus, la définition de *dialectal* – « mot ou emploi provenant d'un dialecte, d'un patois, qui n'est pas employé comme un mot du français général et n'appartient pas à l'usage bourgeois, urbain » (GR, p. LXVIII) – justifie le classement de cette marque avec les précédentes.

Or, dans la lexicographie polonaise on ne définit pas les marques par rapport à une classe sociale. Par ailleurs, plusieurs linguistes canadiens s'insurgent contre la marque *populaire*. Rousseau (1998 : 9) par exemple la juge « particulièrement inadéquate [...] dans un pays où le clivage social ne correspond pas nécessairement à un clivage linguistique » ; son caractère inadéquat est également souligné par Deshaies

(1998 : 24) ; Corbeil (1998 : 44) propose « d’abandonner l’opposition populaire / bourgeois ». Pour conclure, si le GR continue une tradition française controversée, du moins on y affirme que la marque *populaire* y a été beaucoup moins utilisée que dans la première édition de ce dictionnaire.

### 6.3. *Marques expressives*

Le USJP propose 10 marques expressives : *eufemizm* (‘euphémisme’), *ironiczny* (‘ironique’), *lekceważący* (‘péjoratif’), *obraźliwy* (‘injurieux’), *pieszczotliwy* (‘hypocoristique’), *pogardliwy* (‘péjoratif’), *pospolity* (‘très familier’), *przenośny* (‘figuré’), *wulgarny* (‘vulgaire’) et *zartobliwy* (‘plaisant’). 8 d’entre elles sont reprises du SJPD où on trouve une liste de 15 marques expressives, dont certaines sont expliquées ; la marque *pospolity*, absente de la liste du SJPD, y est définie dans le tableau des abréviations. Ce dernier dictionnaire énumère en outre la marque *obelżywe*, à laquelle correspond dans le USJP, conformément d’ailleurs à la juste proposition d’Engelking, Markowski et Weiss (1989 : 307), *obraźliwy* (*obelżywy*, bien que le mot commence à vieillir, est repris non seulement par le SJPSz., mais aussi par un dictionnaire plus récent – le PSWP).

En ce qui concerne *przenośny*, si ce mot, voire son abréviation *przen.*, sont employés dans nos monolingues, le USJP est le seul à le considérer *expressis verbis* comme une marque d’usage. De plus, on y trouve une justification de son classement parmi les marques expressives : la construction des sens figurés a un caractère créatif et, à l’origine, le plus souvent aussi expressif, ce qui permet de considérer des processus de métaphorisation des sens de mots comme faisant partie de la problématique liée à la variation émotionnelle et expressive du lexique. Il convient d’ajouter que *przenośny* est considéré comme une marque d’usage également dans des travaux théoriques polonais, par exemple dans Engelking, Markowski et Weiss (1989 : 306), Kuryło (1993 : 63), Majdak (2004 : 295) ou Kurkiewicz (2007 : 37). Par ailleurs, ce dernier la trouve peu utile et l’élimine de son projet de grille de marques. La tradition lexicographique française s’oppose à ce propos à celle polonaise. En effet, à en juger par leur absence dans les inventaires de marques, des expressions comme *au figuré* ou *par métaphore* ne sont pas considérées comme marques d’usage dans les ouvrages théoriques français. On en trouve la confirmation chez Glatigny (1995 : 56) qui soulève le problème de la reconnaissance des marques d’usage et constate ce qui suit :

Quelques exclusions sont évidentes et ne posent pas de question. Parmi les indications données dans un article de langue, certaines n’entrent évidemment pas dans notre champ : prononciation, datation, ainsi que les indications du type *Par ext.*, *Par métaph.*, etc., qui concernent l’engendrement du sens à partir d’une signification préalablement indiquée.

Dans le GR, nous avons identifié comme marques expressives *euphémisme*, *hypocoristique*, *injurieux*, *ironique*, *péjoratif*, *plaisant* et *vulgaire*, ayant leurs équivalents dans le USJP, ainsi que *par exagération* et *onomatopée* qui n’y ont pas de correspondant.

La marque *par exagération* est fréquente dans les dictionnaires français (cf. par ex. le TLF, le Lexis, le NPR). Le GR explique qu'elle « présente un sens, une expression emphatique » (p. LXVIII). Ajoutons que la même explication figure dans le NPR, pourtant sur la liste d'abréviations de ce dictionnaire on relève aussi *emphatique*, dépourvue de toute définition ; on ne saurait pas montrer la différence entre les deux marques. Quant aux dictionnaires monolingues polonais, on n'y emploie pas de marque *emfatyczny* ou une autre de sens voisin, à l'exception peut-être de *emocjonalny* du PSWP.

De même, dans plusieurs dictionnaires français on rencontre la marque *onomatopée* ou *onomatopéique*. Dans le GR, on la définit en termes de « formation expressive », ce qui justifie son classement au sein du groupe analysé. Or, il se trouve que Engelking, Markowski et Weiss (1989 : 305) se demandent s'il ne serait pas utile d'introduire la marque d'usage *onomatopeiczny*, absente des unilingues polonais ; un postulat d'ailleurs réalisé par le PSWP qui propose *dźwiękonaśladowczy*, synonyme de *onomatopeiczny*.

#### 6.4. Marques de domaine

Le nombre des marques de domaine dépasse dans le USJP 90 ; uniquement un échantillon en est cité dans l'introduction et pour le reste, le lecteur est renvoyé à la liste des abréviations. Certaines de ces marques, telles *cyrkowy*, *edytorski* ou *kościelny*, sont reprises du PSWP. Aux nouvelles appartiennent par exemple *telewizyjno-radiowy* ou *jeździecki*. Cependant, il y en a qui existent dans des dictionnaires antérieurs sous d'autres appellations. C'est notamment le cas de *jeździecki* : dans le PSWP on trouve *hippiczny*, sans doute de sens voisin.

Dans la préface du GR, dans un passage consacré à des usages et discours spécialisés, on explique longuement en quoi consiste la spécificité des marques de domaine, en insistant sur le fait qu'elles concernent uniquement l'usage linguistique, à la différence des encyclopédies où elles correspondent à des domaines du savoir. Par contre, on n'y précise pas le nombre des marques utilisées. Or, on constate au terme de l'examen du tableau des abréviations qu'il y en a environ deux fois plus que dans le USJP.

#### 6.5. Marques sociolectales

La marque *środowiskowy*, comme il a été dit plus haut (voir point 6.3.), est complétée dans le USJP par une marque spécifique, indiquant un sociolecte (par ex. vocabulaire scolaire ou militaire). Leur nombre dépasse 30, mais seulement 15 sont citées dans l'introduction ; les marques restantes sont à chercher dans la liste d'abréviations. Quelques-unes d'entre elles sont nouvelles, comme par exemple *biznesmeński* ou *socjolekt rockmanów (rock.)*.

Quant au GR, se retrouvent sans doute dans le groupe des marques sociolectales *argot* ou *argotique* et *scolaire*. *Argotique* est réservée à des mots ou emplois « limi-

tés à un milieu particulier, surtout professionnel (*argot scol.* : argot scolaire ; *argot mar.* : argot des marins), mais inconnus du grand public » (p. LXVI). À la lumière de cette explication, nous considérons *argotique* comme une marque générique, équivalant à *środowiskowy* du USJP. Rappelons ici que *środowiskowy* y est elle-même subordonnée à *potoczny* ('familier'). Or, le GR souligne, lui aussi, un lien étroit entre les vocabulaires argotique et familier : on apprend de la préface que « Le passage de l'argot à la langue familière est d'ailleurs la règle, créant des usages qu'on peut qualifier d'« argot familier » (p. LIII) ou de simplement de *familier* (p. LXVI).

Pour ce qui est des marques sociolectales spécifiques, le GR, à la différence du USJP, ni ne précise leur nombre, ni ne cite un fragment important du dispositif. Il est néanmoins évident qu'aux deux exemples donnés plus haut, *argot scolaire* et *argot des marins*, on peut en ajouter d'autres, tels *militaire* (« terme technique du langage *militaire* ») ou *sport* (« terme technique du langage des *sports* (et peu connu du grand public) »). On constate néanmoins une difficulté dans l'identification des marques sociolectales dans le GR et, sur une moindre échelle, dans le USJP, due au fait que certaines abréviations figurant sur leurs listes servent à indiquer aussi bien un sociolecte qu'un domaine. Par exemple, l'abréviation *wojsk.* est développée *wojskowość* (nom de domaine) et *wojskowy* – ainsi, *wojsk.* précédé de la marque générique *środ.* pourra fonctionner comme une marque sociolectale. Les abréviations du GR sont d'autant plus équivoques qu'on ne sait pas si la marque générique *argot* est supposée accompagner systématiquement des marques spécifiques et que leurs explications admettent en général une double interprétation (cf. supra *militaire* ou *sport*). Des cas où l'ambiguïté est levée, comme pour l'abréviation *comm.* (« terme de la langue commerciale ou terme technique concernant les activités commerciales »), sont rarissimes. Bref, il serait souhaitable que les lexicographes offrent aux usagers un catalogue complet des marques sociolinguistiques, ce qui écarterait des doutes.

## 6.6. Marques géographiques

Le USJP spécifie 9 marques géographiques, soit 3 de plus (*bialostocki*, *lubelski* et *śląski*) par rapport au SJPD. Cet inventaire passe pour le plus fourni de tous les dictionnaires polonais (cf. Majdak, 2004 : 303).

À son tour, le GR propose, tout comme le USJP, une marque générique, *régional*, définie ainsi : « mot ou emploi particulier au français parlé dans une ou plusieurs régions, mais qui n'est pas d'usage général ou qui est senti comme propre à une région » (p. LXXII). On précise ensuite que par une région géographique on entend non seulement une partie de la France, mais aussi un pays francophone. Ceci constitue une différence majeure par rapport au USJP et à d'autres dictionnaires polonais, qui, pour des raisons historiques évidentes, indiquent une région polonaise, actuelle (par ex. *śląski*, *lubelski* ou *północno-zachodni* dans le USJP) ou ancienne, perdue après la seconde guerre (*lwowski* et *wileński* dans le USJP).

On ne précise pas dans le GR si la marque *régional* doit ou bien seulement peut être complétée par une indication de la zone d'emploi exacte, comme par exemple

« Régional (Suisse) ». Or, la consultation du GR nous permet d'affirmer qu'elle est parfois employée seule (par ex. s.v. *cuisant*), à la différence du USJP. Force est de se poser, avec Kuryło (1993 : 66) la question de savoir si une telle marque a beaucoup de sens lorsqu'elle n'indique aucune région. La solution adoptée dans le USJP semble meilleure à cet égard. Kurkiewicz (2007 : 44) va encore plus loin, en supprimant de son projet de réseau de marques la marque générique *regionalny* et en ne conservant que des marques spécifiques.

De plus, on mentionne dans le tableau des abréviations que dans certains cas, sera employée dans le GR la formule « en français de », suivie du nom de la zone concernée, par exemple « en français d'Afrique ». On pourrait hésiter à voir dans des formules de ce type des marques d'usage, tout comme dans des indications comme Suisse ou Belgique. À ce propos, Corbeil (1998 : 41) constate que dans la plupart des dictionnaires français on ne trouve qu'une marque géographique, à savoir *régional* ; il ne considère pas comme marques des mentions des régions qui la complètent. De son côté, Bourassa (1991), citée par Thiboutot (1998 : 259), identifie différents types de marquage : « le marquage direct à l'aide d'un label, un label qualificatif (régional, dialectal) ou toponymique (Canada, Belgique, Nord, etc.) et le marquage intradéfinitionnel, la manière la plus fréquente étant d'indiquer le nom de la région en apposition devant la définition ».

### 6.7. Marques de fréquence

Le groupe des marques de fréquence, absent du USJP, est représenté dans la préface du GR par la marque *rare* qui « qualifie des emplois non spécialisés et non archaïques très peu attestés » (p. LIII). Pourtant, dans la table des abréviations on relève une autre marque de fréquence, *inusité*, indiquant un « emploi qui est, ou extrêmement rare, ou non attesté hors des dictionnaires » (p. LXX). Peut-être serait-il possible d'y ajouter *courant* qui « insiste sur le fait qu'un sens, un emploi est connu et employé de tous, notamment quand les autres sens sont techniques, savants, etc. » (p. LXVII). Comme le constate Thiboutot (1998 : 278), « Les auteurs de dictionnaires utilisent la marque *rare* qu'ils opposent quelquefois à *courant* quand le même mot a deux sens, dont l'un est moins usité que l'autre ». Cependant, le même auteur (1998 : 267) remarque, en comparant deux éditions du *Dictionnaire québécois d'aujourd'hui* (supervisées par Alain Rey), que certains mots ou expressions sont passés de *courants* à *familiers*, ce qui nous pousse à voir dans *courant* une marque stylistique. Cette ambiguïté est également observée par Glatigny (1989 : 701) qui se pose la question de savoir si *courant* est une marque stylistique ou bien une indication de fréquence.

Il convient de noter ici que l'absence d'une mention des marques de fréquence dans la partie métalxicographique du USJP n'est pas représentative pour la lexicographie polonaise. En effet, même si ce groupe n'est pas systématiquement évoqué dans des dictionnaires qui présentent un classement des marques (tel est par ex. le cas du SJPD et du SJPSz. ; le SWJP distingue le groupe en question), dans les tables d'abréviations des dictionnaires consultés figure toujours un équivalent de *rare*,

c'est-à-dire *rzadko używany* (SJPD, SJPSz., SWJP) ou *rzadki* (PSWP). De même, les auteurs des études théoriques, qui avancent des propositions de typologie des marques, sont loin de vouloir supprimer les indications de fréquence (voir Engelking, Markowski et Weiss, 1989 : 301,308-309 ; Kuryło, 1993 : 63 ; Żmigrodzki, 2003 : 69 ; Dunaj, Przybylska et Żmigrodzki, 2006 : 12 ; Kurkiewicz 2007 : 30-31).

### 6.8. *Marques normatives*

Si dans la préface du GR on distingue *grosso modo* 5 groupes de marques d'usage, que nous avons déjà tous présentés, une lecture attentive de la liste d'abréviations permet d'en délimiter un autre, d'ailleurs cité dans plusieurs typologies françaises, à savoir le groupe des marques normatives, composé de : *abusivement* (« emploi très critiquable, parfois faux sens ou solécisme ») et de *recommandation officielle* (« termes et expressions approuvés ou recommandés par arrêté ministériel [...] »). Voilà une autre différence par rapport au USJP où les marques normatives sont absentes. Ajoutons encore que le groupe en question ne figure dans aucune typologie des marques polonaises à l'exception de celle de Kuryło (1993 : 63), qui cite toutefois en guise d'exemple une marque puisée dans un dictionnaire du début du XX<sup>e</sup> siècle. Néanmoins, dans la liste d'abréviations du SJPD on trouve *błądnie* ('fautivement') ; dans le SWJP on utilise le point d'exclamation pour signaler qu'on considère une forme comme incorrecte et qu'il faut l'éviter.

## 7. Conclusion

Au terme de cette analyse on constate que, globalement, les marques d'usage sont présentées aux utilisateurs de dictionnaires d'une façon à la fois un peu plus claire et approfondie dans la pratique lexicographique polonaise, dont le meilleur représentant est le USJP, que dans la lexicographie française.

Tout d'abord, dans les dictionnaires polonais, à la différence des français, les informations concernant les marques sont bien distinguées des autres informations sur la macro- et microstructure d'un dictionnaire.

Ensuite, plusieurs dictionnaires polonais, à commencer par le SJPD, proposent un classement de marques, ce qui permet de mieux comprendre les principes d'élaboration de la grille de marques utilisée. On ira jusqu'à dire qu'ils contribuent à la typologie de marques au même titre que des études purement théoriques. En particulier, le classement du USJP, certes discutable, ne reste pas du tout en deçà de ce qu'on trouve dans des études polonaises antérieures, consacrées au marquage. Au contraire, on y introduit une innovation importante, à savoir un modèle hiérarchisé du réseau de marques. D'autre part, ce classement est beaucoup plus explicite et détaillé que celui du GR. D'ailleurs, le rôle des dictionnaires français semble plutôt médiocre à cet égard ; on peut aussi avoir l'impression qu'en général, ils ne s'inspirent pas assez d'autres travaux lexicographiques, où l'on trouve pourtant de nouvelles propositions méthodologiques.



De plus, certains monolingues polonais, comme le SJPD ou le USJP, réfèrent quasi systématiquement leurs marques à un type tandis que même les meilleurs parmi des dictionnaires français qui évoquent un classement des marques, se bornent à n'attacher que quelques-unes à un groupe donné. En outre, la présence des explications des marques, qui s'avère être indispensable pour un usager, est un grand avantage des dictionnaires comme le GR ou le USJP. À ce propos, on observe que si les dictionnaires polonais utilisent à cette fin leurs préfaces, les dictionnaires français de la famille Robert définissent les marques dans des tableaux d'abréviations, même dans des cas où une marque n'apparaît pas sous une forme abrégée. Toutefois, l'examen approfondi des marques, aussi bien françaises que polonaises, au sein d'un groupe donné amène à la conclusion que parfois une marque ne se distingue pas d'une autre au point qu'elles puissent constituer un métalangage opératoire. Enfin, la comparaison détaillée des inventaires des marques démontre que dans la grande majorité des cas il y a une correspondance, ne serait-ce qu'approximative, entre les marques polonaises et françaises.

## Références bibliographiques

### Dictionnaires

- Dictionnaire de l'Académie française*, Paris, 9. éd. [1. vol. (A-Enz) 1992, Imprimerie Nationale ; 2. vol. (Eoc-Map) 2000, Imprimerie Nationale/Fayard].
- Dictionnaire québécois d'aujourd'hui*, sous la dir. de J.-C. Boulanger, Saint-Laurent (Québec), DicoRobert inc. [1. éd. 1992 ; 2. éd. revue et corrigée 1993].
- GR : *Le Grand Robert de la langue française*, Paris, Le Robert, 2001 [1. éd. (1953-1964) en 6 vol., sous le titre *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, par P. Robert ; 2. éd. (1985) en 9 vol. sous la dir. d'A. Rey ; éd. augmentée en 6 vol. nouveau format (2001) sous la dir. d'A. Rey et D. Morvan].
- ISJP : *Inny słownik języka polskiego*, sous la dir. de M. Bańko, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN, 2000 [2 vol.].
- Lexis : *Dictionnaire de la langue française. Lexis*, sous la dir. de J. Dubois, Paris, Larousse, 1989 [1. éd. 1979 ; éd. revue et corrigée 1989].
- Nowy słownik poprawnej polszczyzny PWN*, sous la dir. de A. Markowski, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN, 1999.
- NPR : *Le Nouveau Petit Robert [...]*, sous la dir. de J. Rey-Debove et A. Rey, Paris, Le Robert, 2006 [1. éd. 1993 ; nouvelle éd. refondue 2006].
- PR : *Le Petit Robert [...]*, Paris, Le Robert, 1991 [1. éd. (1967) sous la dir. d'A. Rey ; 2. éd. (1977) sous la dir. d'A. Rey et J. Rey-Debove ; nouvelle éd. (1991) revue, corrigée et mise à jour, sous la dir. d'A. Rey et J. Rey-Debove].
- PSWP : *Praktyczny słownik współczesnej polszczyzny*, sous la dir. de H. Zgólkowa, Poznań, Wydawnictwo „Kurpisz”, 1994-2005 [50 vol.].
- RM : *Le Robert méthodique [...]*, sous la dir. de J. Rey-Debove, Paris, Le Robert, 1982.
- SJPD : *Słownik języka polskiego*, sous la dir. de W. Doroszewski, Warszawa, Wiedza Powszechna, 1958-1968 [10 vol.].

- SJPSz. : *Słownik języka polskiego*, sous la dir. de M. Szymczak, Warszawa, PWN, 1978-1981 [1. éd. ; 3 vol.].
- SWJPD : *Słownik współczesnego języka polskiego*, sous la dir. de B. Dunaj, Warszawa, Wilga, 1996.
- TLF : *Trésor de la langue française* [...], sous la dir. de P. Imbs, puis B. Quemada, Paris, CNRS/Klincksieck/Gallimard, 1971-1994 [16 vol.].
- USJP : *Uniwersalny słownik języka polskiego*, sous la dir. de S. Dubisz, Warszawa, Wydawnictwo Naukowe PWN, 2006 [1. éd. 2003 ; 2. éd. 2006 ; 4 vol.].

## Études

- CORBEIL, J.-C. (1998), Les marques d'usage comme technique de description des aspects connotatifs du lexique, dans Mercier, L., Verreault, C. (éds), 29-50.
- CORBIN, D., CORBIN, P. (1980), Le monde étrange des dictionnaires (1) : les « marques d'usage » dans le *Micro Robert*, *Bulletin du Centre d'analyse du discours*, n° 4, 237-324.
- CORBIN, P. (1989), Les marques stylistiques/diastratiques dans le dictionnaire monolingue, dans Hausmann, F.-J., Reichmann, O., Wiegand, H., Zgusta, L. (éds), 673-680.
- DANDURAND, H. (1998), Besoins des traducteurs et des interprètes en matière de marques lexicographiques, dans Mercier, L., Verreault, C. (éds), 103-105.
- DESHAIES, D. (1998), Conception du langage en sociolinguistique et effet sur la réflexion en lexicographie, dans Mercier, L., Verreault, C. (éds), 15-28.
- DUNAJ, B., PRZYBYLSKA, R., ŻMIGRODZKI, P. (2006), Zarys koncepcji wielkiego słownika języka polskiego, *Polonica*, n° XXVI-XXVII, 5-16.
- ENGELKING, A., MARKOWSKI, A., WEISS, E. (1989), Kwalifikatory w słownikach – próba systematyzacji, *Poradnik Językowy*, n° 5, 300-309.
- GLATIGNY, M. (1989), Les commentaires normatifs dans le dictionnaire monolingue, dans Hausmann, F.-J., Reichmann, O., Wiegand, H., Zgusta, L. (éds), 700-704.
- GLATIGNY, M. (1995), Les marques d'usage dans les dictionnaires français monolingues. Présentation de quelques problèmes, dans Pruvost, J. (éd.), *Les dictionnaires de langue. Méthodes et contenus. La journée des dictionnaires 1994*, Centre de Recherche Texte/Histoire, Université de Cergy-Pontoise, 55-62.
- HAUSMANN, F.-J., REICHMANN, O., WIEGAND, H., ZGUSTA, L. (éds) (1989), *Woerterbuecher. Dictionaries. Dictionnaires. Ein internationales Handbuch zur Lexikographie. An International Encyclopedia of Lexicography. Encyclopédie internationale de lexicographie*, t. 1, Berlin, Walter de Gruyter.
- KURKIEWICZ, J. (2007), Kwalifikatory w *Wielkim słowniku języka polskiego*, dans Żmigrodzki, P., Przybylska, R. (éds), *Nowe studia leksykograficzne*, Kraków, Wydawnictwo Lexis, 29-45.
- KURYŁO, E. (1993), Kwalifikatory w trzech największych dwudziestowiecznych słownikach języka polskiego, dans Lubaś, W., Sowa, F. (éds), *Wokół słownika współczesnego języka polskiego. III. Zakres selekcji i informacji*, *Studia Leksykograficzne* 4, Kraków, 61-68.
- MAJDAK, M. (2004), Kwalifikatory jako narzędzie opisu słowa w największych powojennych słownikach języka polskiego, *Prace Filologiczne*, n° XLIX, 283-316.

- MERCIER, L., VERREAULT, C. (éds) (1998), *Les marques lexicographiques en contexte québécois*, Gouvernement du Québec.
- MESSELAAR, P. A. (1990), *La confection du dictionnaire général bilingue*, Leuven, Uitgeverij Peeters.
- ROUSSEAU, L.-J. (1998), « Allocution d'ouverture », dans Mercier, L., Verreault, C. (éds), 9-11.
- ROUSSEAU, L.-J. ET ALII (1998), Les marques lexicographiques, dans Mercier, L., Verreault, C. (éds), 111-145.
- SIOUFFI, G., STEUCKARDT, A. (2001), « Présentation », dans Siouffi, G., Steuckardt, A. (éds), *La norme lexicale*, Université Paul-Valéry, Montpellier III, Presses universitaires de la Méditerranée, DIPRALANG (E.A.739), 5-14.
- THIBOUTOT, S. (1998), Inventaire des pratiques lexicographiques françaises et québécoises en matière de marques d'usage, dans Mercier, L., Verreault, C. (éds), 253-294.
- ŻMIGRODZKI, P. (2003), *Wprowadzenie do leksykografii polskiej*, Katowice, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego.



◆ I ◆



## Liebe als Sprachspiel

Liebe ist ein Kunstwerk und ich glaube nicht,  
daß es sehr viele Menschen können.

Ingeborg Bachmann

Gefühle, Affekte, Gemütsbewegungen etc., kurz: innere, emotionale Zustände und Vorgänge eines Individuums, können wir nicht unmittelbar wahrnehmen. Sie sind ausschließlich über verbale und/oder nonverbale Äußerungen des Empfindenden beobachtbar: „Wir haben zu den Gefühlen anderer Personen in direkter Interaktion Zugang zunächst dadurch, dass wir ihren Gefühlsausdruck interpretieren [...].“ (Demmerling/Landweer 2007, 24) Aus kommunikativer Perspektive wird somit davon ausgegangen, dass sprachliche Manifestationen von Gefühlen zwar nicht mit dem jeweiligen Gefühl gleichzusetzen sind, aber dem Gefühl gegenüber keinen sekundären Charakter aufweisen. Angenommen, dass Gefühle nur als Handlungen bzw. Gesten wahrnehmbar und interpretierbar sind, verfließen – semiotisch gesehen – die strengen Grenzen zwischen Signifikat und Signifikant. Das Problem der Ehrlichkeit bzw. Simulation von Gefühlen ist dabei von nachrangiger bzw. von gar keiner Bedeutung. Da man nicht imstande ist, von der Geste auf das Gefühl mit Sicherheit zu schließen, so kann auch nicht zwischen fingierten Ausdrucksformen von Gefühlen einerseits und „echtem“ emotionalem Erleben andererseits unterschieden werden.<sup>1</sup> Über die Echtheit, Aufrichtigkeit bzw. Authentizität von Gefühlen zu sprechen setzt voraus, dass wir über zuversichtliche Kriterien der Validierung zur Unterscheidung zwischen echten und unechten Gefühlen verfügen. Dies ist jedoch nicht der Fall: Es ist kaum möglich, verbindliche, objektive und eindeutige Kriterien der Echtheit zu formulieren, weil sie z.B. durch kulturelle Diskurse „aufgezwungen“ werden können (vgl. Demmerling/Landweer 2007, 160).

Dem vorliegenden Beitrag liegt die Annahme zugrunde, dass Emotionen „arbiträre semiotische Entitäten“, „durch Zeichen codierte Gefühle“ (Fries 2003, 3 – Hervorhebung im Original) seien. Sie werden als soziale Handlungen, reale Begebenheiten der alltäglichen Kommunikation verstanden. Ihre Kategorien und ihr Habitus werden durch die sozial tradierten Normen – Darstellungs- und Empfindungsregeln (*display rules, feeling rules*) – bestimmt, unterliegen also historischem Wandel. Die Gefühlsregeln legen fest, was, mit welcher Intensität und welcher Dauer in einer Situation gefühlt (empfundener), wie es eingeordnet und zum Ausdruck gebracht werden kann. Emotionen stellen somit „sozial determinierte Skripts oder Rollen dar, die durch Regeln definiert sind, wel-

---

<sup>1</sup> Vgl. das „Schachtel-Modell“ von L. Wittgenstein, *Philosophische Untersuchungen* (im Weiteren PU), § 293.

che die jeweils angemessenen Auslösebedingungen, Attributionen, Verhaltensweisen, Ausdrucksformen und andere soziale Praktiken festlegen“ (Weber 2000, 144).

Zum Ausdruck eigener Gefühle bzw. zur Thematisierung emotionaler Zustände anderer gebrauchen wir spezifische Emotionscodes, die kulturell geprägt sind. In diesem Sinne gehören sie unserer alltäglichen Kommunikationsroutine an und lassen sich als Sprachspiele im Sinne von Ludwig Wittgenstein betrachten.

Ziel der anstehenden Analyse ist es, im Sinne wittgensteinscher „Praxis des Sichtbarmachens“ eine möglichst plausible Darstellung von Emotionen – in diesem Fall der Liebe – als Sprachspielen, Kodierungsmöglichkeiten von emotionalen Zuständen in bestimmten Ko- und Kontexten zu erstellen. Das Sprachspiel LIEBE wird am Beispiel des Briefwechsels zwischen Ingeborg Bachmann und Paul Celan (*Herzzeit*) – wenn auch nur skizzenhaft – expliziert: Konkrete kommunikative Praktiken werden in der medialen Form der Schriftlichkeit fokussiert.

## Sprachspiel

In seinen *postum* veröffentlichten *Philosophischen Untersuchungen* arbeitet Ludwig Wittgenstein gern mit dem Begriff des Sprachspiels, der mittlerweile zu einem der wichtigsten Konzepte der Sprachphilosophie und der Sprachwissenschaft im 20. und 21. Jahrhundert avancierte: Er steht für die Entwicklung einer durchaus pragmatischen Sprachansicht, „die der Pluralität sprachlicher Performanzerscheinungen Rechnung trägt“ (Schneider 2008, 42)<sup>2</sup>:

Wie viele Arten der Sätze gibt es aber? Etwa Behauptung, Frage und Befehl? – Es gibt unzählige solcher Arten: unzählige verschiedene Arten der Verwendung alles dessen, was wir »Zeichen«, »Worte«, »Sätze« nennen. Und diese Mannigfaltigkeit ist nichts Festes, ein für allemal Gegebenes; sondern neue Typen der Sprache, neue Sprachspiele, wie wir sagen können, entstehen und andre veralten und werden vergessen. [...] Das Wort »Sprachspiel« soll hier hervorheben, daß das *Sprechen* der Sprache ein Teil ist einer Tätigkeit, oder einer Lebensform. (PU, § 23)

Sprachspiele werden – wenn auch nicht vollständig – als regelgeleitete Handlungskomplexe in bestimmten sozial und kulturdeterminierten Situationen („Lebensformen“) definiert. Die Regeln geben den Spielenden zwar Kriterien für die Richtigkeit des jeweiligen Spiels an, stellen aber dabei keinen zwingenden Standard dar: „Eine Regel steht da, wie ein Wegweiser.“ (PU, § 85) Beim Regelfolgen geht es explizit um eine soziale Praxis: Nur bezogen auf ein bestimmtes Sprachspiel hat eine Regel überhaupt eine Funktion, erst gemeinschaftliche Anwendung einer Regel macht diese Regel aus: Ihr Sinn zeigt sich „in der täglichen Praxis des Spielens“ (PU, § 197).

Die Regeln und die mit ihnen integral zusammenhängenden Sprachspiele werden zwar kollektiv entwickelt, aber immer individuell realisiert. „Veränderung ist ein As-

<sup>2</sup> Der Sprachspielbegriff ist für den späten Wittgenstein um so wichtiger, als er „keine eigene Terminologie entwickelt, keine technischen Apparate erfunden [hat] und [...] auch unmittelbar keine voraus[setzt]“ (Raatzsch 2008, 20).



pekt des (in der Wiederholung) regulären Sprachgebrauchs. Die der Wiederholung des Gleichen im Regulären implizite Veränderung ist selbst nicht regulär.“ (Hiltmann 1998, 105). Daher ergibt sich auch die dem Sprachspiel von Wittgenstein zugeschriebene Unvorhersehbarkeit:

Du mußt bedenken, dass das Sprachspiel sozusagen etwas Unvorhersehbares ist. Ich meine: Es ist nicht begründet. Nicht vernünftig (oder unvernünftig).  
Es steht da – wie unser Leben. (Wittgenstein 1984, 559)

Sprachspiele sind eingeübte Praktiken, die eine gewisse Ähnlichkeit aufweisen mit dem Performativitätskonzept im Sinne von „*performance* als Inszenierung, wobei es hier vor allem um den bei jedem sprachlichen und nicht-sprachlichen Handeln spürbaren performativen und körperlichen »Überschuß« geht“ (Fischer-Lichte 2002, 291). Kertscher (2003, 40) spricht explizit vom „szenischen Charakter“ der Sprachspiele: „Sie alle haben den Charakter von Aufführungen, von kleinen Szenen oder Arrangements, die veranschaulichen sollen, dass sich die Sprache nicht in der referentiellen bzw. repräsentierenden Funktion erschöpft, sondern immer auch eine performative Funktion einnimmt [...]“.

Das Sprachspiel ist für Wittgenstein ein Modell; jedes Modell der Sprache ist dabei nicht ihr Wesen, sondern ein Vergleich (vgl. Krämer 2001, 117):

Unsere klaren und einfachen Sprachspiele sind nicht Vorstudien zu einer künftigen Reglamentierung der Sprache, – gleichsam erste Annäherungen, ohne Berücksichtigung der Reibung des Luftwiderstands. Vielmehr stehen die Sprachspiele da als *Vergleichsobjekte*, die durch Ähnlichkeit und Unähnlichkeit ein Licht in die Verhältnisse unsrer Sprache werfen sollen. (PU, § 130)

In der Analogie von Sprache und Spiel ist auch die Analogie von Sprechen und Spielen als Tätigkeiten inkludiert: „Worte sind auch Taten.“ (PU, § 546). Sprechende (Sprachspielende) gebrauchen die Sprache, d.h. nehmen bestimmte, regelgeleitete Züge vor, indem sie sich sprachlicher Zeichen (Spielfiguren) in einem intersubjektiven Handlungszusammenhang (Spielraum) bedienen. Spielteilnehmer, Regeln und Handlungszüge, Zeichen und Spielraum (Handlungskontext) sind somit konstitutive Bestandteile eines jeden Sprachspielmodells. Der Gedanke, dass „Sprache zur Sprache erst im sozialen Kontext und kommunikativen Gebrauch“ wird, weil es eine Korrelation zwischen Lebenswelt, Sprach- bzw. Kommunikationsgemeinschaft und Individuum gibt, wird heutzutage z.B. von Ortner und Sitta (2003, 8) im Rahmen der von ihnen postulierten Sprachverhaltenslinguistik erneut aufgegriffen:

Das Individuum kogniziert und kommuniziert nie außerhalb von Weltbezügen und Bezügen auf die Sprachgemeinschaft [...]: Es kogniziert und kommuniziert immer (sprach- und kommunikations-) geschichtlich geprägt und [...] immer funktional, d.h. auf einen Sinn bezogen, der nicht vollständig von den Sprachzeichen angezeigt wird, ohne diese aber auch nicht zur Deutlichkeit (im Sinne von Humboldt) gebracht werden kann – weder privat noch sozial.

Bei der Beschreibung einzelner Sprachspiele in ihrer funktionalen Vielfältigkeit ist es folglich darauf zu achten, dass man sowohl die Zeichen selbst, als auch die Umgebung und den Zweck des Sprachspiels berücksichtigt, da es jederzeit als „Teil einer Tätigkeit“ bzw. als eingebettet in eine „Lebensform“ anzusehen ist:

[...] Ich werde das Ganze: der Sprache und der Tätigkeiten, mit denen sie verwoben ist, das »Sprachspiel« nennen. (PU, § 7)

Das Regelbefolgen ist eine sozial determinierte Praxis und „der Regel zu folgen *glauben* ist nicht: der Regel folgen.“ Es ist also unmöglich, einer Regel „privatim“ zu folgen, „weil sonst der Regel zu folgen glauben dasselbe wäre, wie der Regel folgen“ (PU, § 202). Aus dieser Tatsache ergibt sich die Unmöglichkeit einer „privaten“ Sprache.

Auf den *privaten* Übergang von dem Gesehenen zum Wort könnte ich keine Regeln anwenden. Hier hingen die Regeln wirklich in der Luft; da die Institution ihrer Anwendung fehlt. (PU, § 380)

So verstandene (implizite) Regeln sind Komponenten einer weit gefassten, basalen Sprachspielkompetenz, die in der sozial geteilten Sprachverwendung – in der Performanz – verwurzelt ist und die als die Fähigkeit aufgefasst wird, sprachliche Zeichen (im wittgensteinschen Sinne) „in konkreten Situationen und im Rahmen konkreter kommunikativer Praktiken gewissen Regeln gemäß verwenden zu können“ (Schneider 2008, 192). Somit sind Gefühlsausdrücke mit ihren für das jeweilige Sprachspiel angebrachten Gebrauchs- bzw. Sprachspielregeln für unsere Erfahrung von Zuständen und Vorgängen menschlichen Innenlebens geradezu konstitutiv: „Sieh auf das Sprachspiel als auf das *Primäre!* Und auf die Gefühle, etc. als auf eine Betrachtungsweise, eine Deutung, des Sprachspiels!“ (PU, § 656)

Wittgenstein spricht sich eindeutig gegen die Auffassung aus, der zufolge Emotions- bzw. Gefühlswörter Namen für intraindividuelle, subjektiv erlebte Erscheinungen seien. Im Gegensatz zu Empfindungen, Gefühlen, Affekten etc., die privat sind, kann eine Empfindungs- bzw. Gefühlssprache, mit der wir unsere inneren Zustände mitteilen können, keine „monologische Sprache“ sein, die ausschließlich von dem jeweiligen Sprechenden verstanden wird:

Wäre aber auch eine Sprache denkbar, in der Einer seine inneren Erlebnisse und seine Gefühle, Stimmungen, etc. für den eigenen Gebrauch aufschreiben oder aussprechen könnte?“ – Indem sich die Wörter einer solchen „privaten“ Sprache darauf beziehen, „wovon nur der Sprechende wissen kann; auf seine unmittelbaren, privaten Empfindungen“, bleibt der mögliche Interaktionscharakter der Sprache ausgeschlossen – „Ein Anderer kann diese Sprache also nicht verstehen. (PU, § 243).

Die Mitglieder einer Sprachgemeinschaft lernen als Kinder die Bedeutungen von Empfindungs- bzw. Gefühlswörter durch die Art und Weise ihrer Verwendung in entsprechenden Sprachspielen, „durch das Konzentrieren der Aufmerksamkeit“ auf den empfundenen Zustand beim Sprechen oder Schreiben: „[...] dadurch präge ich mir die

Verbindung des Zeichens mit der Empfindung ein“ (PU, § 258). Sie lernen ihre eigenen inneren Zustände zu benennen und für andere mitteilbar/kommunizierbar zu machen: „Ein ›innerer Vorgang‹“ – schreibt Wittgenstein (PU, § 580) – „bedarf äußerer Kriterien.“ Dieses äußere Kriterium – die Übereinstimmung im Wortgebrauch<sup>3</sup> –, das uns die Richtigkeit der Verbindung von Zeichen und emotionalem Zustand bezeugt, ist – wie oben schon angedeutet – unmöglich in einer Privatsprache zu finden.<sup>4</sup>

Diese Feststellung lässt sich als logische Konsequenz der wittgensteinschen Sprachauffassung, die Sprache (die Sprachverwendung) als regelgeleitetes bzw. regelgendes Handeln konzipiert:

Sprache ist ein Funktionszusammenhang, er existiert genau darin und dadurch, dass die Menschen handeln. Sprache ist Praxis, Lebensform-Praxis. Sie existiert nicht nur zu einem bestimmten Zweck, sondern als Prozess mit vielen Zwecken. (Bezzel 2007, 13)

Um den in seinem Wesen unscharfen Begriff des Sprachspiels für die Zwecke der anstehenden Explikation der Emotion LIEBE applikabel zu machen, unterscheide ich zwischen

a) den Sprachspielen erster Ordnung – der Gesamtheit der „kleinen Spiele“, die als kultur- (und in manchen Fällen teilweise auch (natur)determinierte Verhaltensformen aufzufassen wären, und

b) den Sprachspielen zweiter Ordnung, also den jeweiligen Realisierungsformen, den Sprechereignissen, Spielakten. Es sind erkennbare Fragmente unserer Sprachpraxis, reale Handlungszusammenhänge, durch die sprachliche Zeichen ihre Bedeutung gewinnen.<sup>5</sup> Konstitutiv für die letztere Art der Sprachspiele sind:

- die am Sprachspiel Beteiligten (mindestens zwei Personen/Spieler – wie in jedem Kommunikationsmodell –, in manchen Fällen (z.B. beim Tagebuchführen) fallen die beiden Kommunikationspartner zusammen: Autor und Leser, Sender und Empfänger),
- die Regeln des Sprachspiels,
- die im Sprachspiel realisierten Züge.

---

<sup>3</sup> Die Übereinstimmung im Wortgebrauch setzt freilich nicht die Tatsache voraus, dass alle Mitglieder einer Kultur- bzw. Sprachgemeinschaft unter dem jeweiligen Emotionswort genau dieselben Bedeutungsstrukturen verstehen. Innerhalb einer Sprachgemeinschaft sind jedoch „deutliche Konvergenzen der Wortbezüge und Wortfunktionen zu erwarten“ (Battacchi 1996, 13), die sie eben aus dem Umstand ergeben, dass „die Interaktionspartner den Gebrauch – und das heißt die Semantisierung – der Ausdrucks-Ketten in kulturell vertrauten Sprachspielen interaktiv gelernt haben und dass sich deren hypothetische Intersubjektivität in Kooperationshandlungen und in gemeinsamen Bezugnahmen auf die Welt bewährt hat“ (Jäger 2005, 55).

<sup>4</sup> Wären Gefühlswörter Namen von nur dem jeweiligen Subjekt introspektiv zugänglichen Erlebnisinhalten und könnten sie ihre Bedeutung „durch eine private ostensive Definition erlangen, gäbe es ein solches Kriterium nicht“ (Jäger/Plum 1988, 31). Die Richtigkeit des Gebrauchs eines Gefühlsausdrucks ließe sich dann auch vom Subjekt nicht überprüfen: „Man möchte hier sagen: richtig ist, was immer mir als richtig erscheinen wird. Und das heißt nur, daß hier von ›richtig‹ nicht geredet werden kann.“ (PU, § 258)

<sup>5</sup> Diese Unterscheidung ist keinesfalls mit der Unterscheidung zwischen Meta- und Objektsprachspielen gleichzusetzen.

Sprachspiele erster Ordnung sind erfundene, übergreifende Entitäten, die als theoretische Konstrukte das ganze Spektrum von sprachlichen Mustern – Verhaltensweisen zum Ausdruck von bestimmten Inhalten, die durch sozial und kulturell determinierte Regeln festgelegt werden, umfassen. Sie sind dabei nicht prototypisch aufzufassen, sondern „als Vergleichsobjekt – sozusagen als Maßstab [...], und nicht als Vorurteil, dem die Wirklichkeit entsprechen müsste“ (PU § 131).

Gegen diese Herangehensweise könnte man einwenden, sie schaffe neue Idealisierungen und trage auf diese Weise zur „Verhexung unseres Verstandes durch die Mittel unserer Sprache“ (PU, § 109) bei. Für dieses Verfahren spricht jedoch die Tatsache, dass Wittgenstein nicht sämtliche Arten von Idealisierungen diskreditierte, sondern nur „einen fehlenden Gebrauch des Ideals, der darin liegt, daß das Ideal in die Dinge selbst hineingelegt wird“ (Krämer 2001, 112). Die „erfundenen“, elaborierten Sprachspiele sind nicht als Idealisierungen aufzufassen, die in der Realität zu finden sind, sondern als Vergleichsmaßstäbe erfüllen sie eine heuristische Funktion. „Die Sprache *ist*“ – so Krämer (2001, 117) – „nicht ein Sprachspiel, sondern wir *vergleichen* die Sprache mit Sprachspielen“. Auf diese Weise, durch den Vergleich eben, ist es möglich, unser Wissen von der Sprache zu ordnen. Die vorgeschlagene Typisierung von Sprachspielen wird zum Zweck der Veranschaulichung ihrer Mechanismen vorgenommen.

Die beiden Arten der Sprachspiele stehen in der Relation der Inklusion zueinander: Das Sprachspiel zweiter Ordnung, d.h. alle verbalen und nichtverbalen Ausdrucksformen mit ihren Verwendungsregeln, ist im Sprachspiel erster Ordnung enthalten. Die Beziehungen zwischen den Sprachspielen zweiter Ordnung kennzeichnet die Relation der Überschneidung – die partielle Inklusion: Das eine Sprachspiel enthält nur bestimmte Ausdrücke und Verwendungsregeln des anderen Sprachspiels. Derselbe Ausdruck kann im Kontext unterschiedlicher Sprachspiele seine Anwendung finden, d.h. unterschiedlichen Regeln folgen und durch diese Gebrauchsweise verschiedene Bedeutungen erhalten. Sprachspiele zweiter Ordnung begreife ich nicht als bloße Anwendungen bzw. Realisierungen eines Muster bzw. Schemas – des Sprachspiels erster Ordnung –, sondern als Erscheinungen, die das jeweils Aktualisierte, Realisierte immer auch überschreiten bzw. übersteigen (vgl. Krämer 2001, 12). Sie sind Produkte sprachlicher Kreativität von Menschen, die „im Bereich der Phantasie“ und nicht „einzig im Bereich der Fähigkeit, Sätze nach Regeln zu generieren“ (Schneider 2008, 54) verortet sind.

Dank der vorgeschlagenen Differenzierung zwischen dem Sprachspiel erster und dem Sprachspiel zweiter Ordnung wird sowohl den strukturell-normativen wie auch den performativen Aspekten der Sprache Rechnung getragen. Dies könnte gedeutet werden als Verfahren gemäß der „›dialektische[n]‹ Betrachtungsweise des Verhältnisses von Sprache und Sprechen“ (Schneider 2008, 55). Zusammenfassend lässt sich feststellen, dass die für das jeweilige Sprachspiel konstitutiven Gebrauchsregeln nur im Vollzug geschaffen und durch den Vollzug verändert werden können (vgl. Krämer 2001, 15).

## Liebe

Wenn man sich auf vortheoretische, alltagssprachliche Vorstellungen vom Wesen der Gefühle bezieht, könnte Liebe als das Gefühl in reinster Ausprägung, als eine paradigmatische Gemütsbewegung gelten. Kaum ein anderes Gefühl wird so oft und so vielseitig in Alltagsgesprächen, wissenschaftlichen Diskursen und in Produkten medialer Kultur thematisiert. Andererseits kann man nicht darüber hinwegsehen, dass auch Meinungen geäußert werden, die den Gefühls-Status der Liebe in Frage stellen bzw. ganz bestreiten. In ihrer „Philosophie der Gefühle“ gehen Demmerling und Landweer (2007, 127-130) auf die vier grundlegenden Einwände ein:

1. Liebe wurde durch (vor allem ältere) psychoanalytische Konzeptionen mit einem Streben nach Sexualität und Erotik verbunden und folglich „auf die Libido zurückgeführt, durch welche das gesamte personale Leben den Charakter einer latenten Antriebsstruktur erhält“ (Demmerling/Landweer 2007, 129).
2. Keine oder bestenfalls stark eingeschränkte Rolle spielen Gefühle in manchen soziologischen und ethnologischen Konzeptionen, die Liebe als eine „Institution“, „institutionelle Praxis oder gar als reines Diskursprodukt“ begreifen und sich vordergründig auf ihre Konstitutions- und Wirkungsmechanismen konzentrieren: „Als Liebe wird etwas im Rahmen von Diskursen und Performanzen etikettiert und auf diese Weise in ein Geflecht aus Normen, aus sozial Erwünschtem und Verbotenem, eingebettet [...]“ (Demmerling/Landweer 2007, 128). Diesen Praktiken unterwerfen sich die an einer Liebespraxis beteiligten Subjekte.
3. Liebe ist eine Art Metagefühl, „dasjenige sekundäre Gefühl, das eine andere Person aus der persönlichen Umgebung des Liebenden heraushebt und ihr im positiven Spektrum der Gefühle eine emotionale Dichte wie kaum jemand anderem entgegenbringt“ (Demmerling/Landweer 2007, 129). Die Liebe zu einer Person kann andere Gefühle wie z.B. Freude, Zuneigung Stolz oder Angst bzw. Eifersucht intensivieren, „ohne dabei unbedingt als selbständiges akutes Gefühl fassbar zu sein“ (Demmerling/Landweer 2007, 129).
4. Identifiziert man Liebe hauptsächlich mit Fürsorge, mit einem einseitig auf andere zentrierten Gefühl – erinnert sein in diesem Zusammenhang an das christliche *agapé/caritas* -, so verliert sie ihren affektiven Charakter und wird als eine „Verhaltensdisposition“, als „eine bestimmte Haltung gegenüber anderen“ (Demmerling/Landweer 2007, 129) angesehen.

Es ist hier nicht der richtige Ort, um eindeutige und endgültige Entscheidungen darüber zu treffen, ob Liebe ein Gefühl, ein Metagefühl, eine Verhaltensdisposition oder lediglich ein sexuelles Streben sei. Es wird jedoch davon ausgegangen, dass Liebe ein komplexes, mehrdimensionales Gefühl ist, das andere „einfachere“ Gefühle wie z.B. Sympathie, Wohlwollen, Zuneigung zur Voraussetzung hat und das an die ganze Palette anderer emotionaler Zustände und Vorgänge wie Glück, Hoffnung, Verzweiflung, Enttäuschung, Mitleid u.a. gekoppelt ist. Liebe kann mal als episodisches, akutes Gefühl, mal als Verhaltens- bzw. „Gefühlsdisposition“ (Demmerling/Landweer 2007 129) vorkommen. Aus dieser strukturellen und funktionalen Komplexität, aus

der inhaltlichen Einzigartigkeit, die im Rahmen des Konventionellen ihren Ausdruck findet, aus der unterschiedlichen Positionierung auf der Werte- und Intensitätsskala usw. ergibt sich der Status der Liebe als eines Grenzphänomens.

Demmerling und Landweer (2007, 136) weisen darauf hin, dass es im abendländischen Diskurs über die Liebe und ihre zahlreichen Varianten immer wieder die Frage auftaucht, ob „nur eine erfüllte Liebe eine ›wirkliche‹ Liebe ist oder im Gegenteil gerade die unerwiderte und hoffnungslose Liebe die einzig ›wahre‹ Liebe ist, da sie gänzlich auf eigennützige Erwartungen verzichtet“.

Die Liebe will man allzu oft essenzialistisch als etwas vollkommen Authentisches, Eigenes, Reines und Voraussetzungsloses verstehen. In Wirklichkeit ist sie jedoch nicht abzutrennen von den Diskursen und Institutionen, welche die unterschiedlichen Formen der Liebe kreieren und kultivieren:

Das Wagnis Liebe und die entsprechend komplizierte, anforderungsreiche Alltagsorientierung ist nur möglich, wenn man sich dabei auf kulturelle Überlieferungen, literarische Vorlagen, überzeugungskräftige Sprachmuster und Situationsbilder, kurz: auf eine tradierte Semantik stützen kann. (Luhmann 1982/1994, 47)

### **Schrift – Brief – Liebessprache**

Die räumliche Trennung, d.h. das Ausbleiben unmittelbarer Interaktion zwischen den Kommunizierenden, die sich als Wechselrede realisiert, und die Einschränkung auf nur ein Medium der Übertragung von Gefühlszuständen – die Sprache in ihrer schriftlichen Ausprägung – erschweren im hohen Ausmaß die Gefühlskommunikation. Sie ist in den meisten Fällen durch einen eher skeptischen Umgang mit der (schriftlichen) Liebessprache gekennzeichnet, „sogar dort, wo man glaubt, der Unhintergebarkeit der Sprache durch die Berufung auf die platonische Idee des Seelengesprächs noch einmal entkommen zu können“ (Stau/Simonis/Paulus 2008, 2). Die in der Schrift (im Brief) vollzogene Liebespraxis wird zwar als direkt aber, zugleich distanziert und rationalisiert betrachtet: Der schreibende Liebende muss sich immer wieder für oder gegen bestimmte Wörter oder sprachliche Konstruktionen entscheiden und zugleich abwägen, ob sie dem Gedankenkomplex bzw. der Gefühlslage, die mitgeteilt werden soll, entsprechen. Der (liebende) Lesende hat wiederum meistens mehr herauszulesen, als das, was auf der Textoberfläche linear rezipiert werden kann. Andererseits „wird im Schreibakt die Unterscheidung von Liebe und diskursiver Verarbeitung hinfällig und damit die Distanz gerade aufgehoben [...]. Denn erst da, wo die Schriftlogik spielt und die Liebessprache von Textstrategien getragen wird, ermöglicht sich eine Ausdrucksweise, die aus dem öffentlich-performativen Kontext hinausweist in eine Geschlossenheit der Intimität“ (Schnyder 2008, 9). Jede Liebessprache ist darüber hinaus verankert im kulturell und sozial determinierten Kontext von in der jeweiligen Gemeinschaft geltenden Vorstellungen und Sprachcodes, sie partizipiert also „an Sprach- und Verhaltensformen, die durch das alltägliche Leben, durch Religion, Literatur und Kunst – oder durch eine Wechselwirkung zwischen beidem – geprägt sind.“ (Stauf 2008, 402-403)

Seit der Antike (Aristoteles) ist in den Wissenschaften die Auffassung vom Primat des gesprochenen Wortes über das Geschriebene, von der Sekundarität der Schrift der Lautsprache gegenüber präsent: Die Schrift wird demnach zur bloßen graphischen Fixierung mündlicher Sprache, zur „Technik im Dienst der Sprache, Fürsprache und Interpretation eines ursprünglichen, selbst der Interpretation entzogenen gesprochenen Wortes“ (Derrida 1967/74, 19) herabgesetzt. Für diese Dominanz des Phonozentrismus bzw. des „phonographischen Schriftverständnisses“ (vgl. Krämer 2003, 158) ist nach Derrida die Ideologie der Unmittelbarkeit verantwortlich: „Die Epoche des Logos erniedrigt [...] die Schrift, die als Vermittlung der Vermittlung und als Herausfallen aus der Innerlichkeit des Sinns gedacht wird.“ (Derrida 1967/74, 27) Folglich wird der Schrift die Fähigkeit zur unmittelbaren, natürlichen Vermittlung von Zuständen des menschlichen Innenlebens aberkannt: Begriffe wie „Seele“, „Innerlichkeit“, „Affekte“ usw. werden „in der logozentrischen Episteme des Abendlandes der mündlichen Rede zugewiesen, während die Schrift als bloße `Technik` sekundärer Repräsentation demgegenüber als unnatürlich abgewertet wird“ (Meier 2008, 277). Mit Krämer (2006, 75) wollen wir deshalb die Schrift nicht nur als ein Mittel der Kommunikation ansehen, sondern auch als ein „Wahrnehmungsmedium“. Phänomene menschlichen seelischen Innenlebens werden als Zeichenhandlungen realisiert, und zwar über ein kulturell determiniertes Medium und in einem bestimmten Kontext. So kann z.B. die Schrift als Symbolsystem das Unsichtbare (darunter auch Gefühle) – in unterschiedlichem Grade – sichtbar machen: Dieser „Akt der Visualisierung kann zugleich als Konstitution von dem begriffen werden, was wahrnehmbar gemacht wird“ (Krämer 2003, 162). Schrift macht etwas Nicht-Schriftliches sichtbar, indem sie sich unsichtbar macht: (Wahrnehmungs)Medien „aesthetisieren, indem sie sich selbst an-aesthetisieren [...]“. (Krämer 2006, 76)

Der Brief, der Privatbrief<sup>6</sup> insbesondere, ermöglicht in Situationen der raum-zeitlichen Trennung (Distanz) eine eigenartige Intimität und eine nicht-körperliche Nähe zu schaffen/herzustellen. Diese Funktion/Fähigkeit mag sich daraus ergeben, dass diese Form der Kommunikation – so Koch und Oesterreicher (1994, 587) – zwar schriftlich, also im graphischen Medium realisiert, aber konzeptionell, d.h. im Hinblick auf „den Duktus, die Modalität der Äußerungen“, mündlich, „nähesprachlich“ ist.

Als ästhetische, historisch zu verortende Kommunikationsformen unterliegen Liebesbriefe bestimmten (schrift)sprachlichen Regelungen: „Jeder Brief stellt somit nicht nur eine sprach- und kommunikationshistorische Momentaufnahme dar, sondern es verbindet sich im Liebesbrief die kulturelle und kulturgeschichtliche private und individuelle Praxis des Briefeschreibens mit dem Liebesdiskurs.“ (Wyss 2002, 62) Auf der anderen Seite sind sie lebenspraktische Dokumente (Ego-Dokumente),

---

<sup>6</sup> Liebesbriefe betrachte ich im Sinne von Posner (1991, 46) als semiotische Texte, „Texte der Kultur, da sie:

1. Ergebnisse absichtlichen Verhaltens von Zeichenbenutzer und Kulturträger, also Artefakte, sind;
2. zugleich Instrumente sind, denen im Rahmen einer Kultur, per Konvention, mindestens eine Funktion verliehen wird;
3. kodiert sind, d.h. es gibt eine Kultur, in der ein Kode gilt, der ihnen ein oder mehrere Signifikate zuordnet.

Beispiele einer konkreten Praxis des Liebeskommunizierens, in denen sich das jeweilige Individuum möglichst aufrichtig präsentiert und sich selbst „im Kräftefeld von Schriftregime und Gefühlsanarchie eines Liebesbriefwechsels entwirft“ (Stau/Simonis/Paulus 2008, 7). Die Authentizität dieses Aktes der schriftsprachlichen Kommunikation macht ihn – so Wyss (2002, 61) – „zu einem identitätsstiftenden Akt, zu einer schriftlichen Selbst-Performance – wenn auch die Selbstwahrnehmung und die geäußerten Gefühlskonstellationen ambivalent erscheinen mögen“.

## Sprachspiel LIEBE

LIEBE als Sprachspiel erster Ordnung wird durch drei Komplexe konstituiert:

1. semantisch-konzeptuelle Repräsentation (Inhalt) des Gefühls, „Gefühlsprofil“<sup>7</sup>,
2. Formen/Strukturen der Realisierung/Manifestation,
3. Gefühlsparameter (Positionierung auf der Valenz- und Intensitätsskala).

Im ersten Fall werden alle für das jeweilige Gefühl relevanten Elemente fokussiert, die es erlauben, jenes Gefühl im Vergleich zu anderen Gemütsbewegungen zu differenzieren. Sie sind integraler Bestandteil des sog. Weltwissens eines jeden Mitglieds einer Kulturgemeinschaft. Zum Gefühlsprofil LIEBE gehören somit unter anderem folgende Komponenten: personales Objekt, tiefe Verbundenheit zu einer Person, Alter-Ego-Zentriertheit, sinnliche Begierde, Leidenschaft, Intimität, Bindung etc.

Als geradezu prototypisch gilt die erotische Paarliebe zwischen Frau und Mann bzw. zwischen gleichgeschlechtlichen Erwachsenen. Diese Konzeption liegt auch den vorliegenden Ausführungen zugrunde. Abgesehen wird also von anderen Ausprägungen der Liebe zu Personen (Kinderliebe, Mutterliebe), zu Gott oder zu Sachen. Für die so konzipierte personale Liebe sind drei Aspekte signifikant (vgl. Demmerling/Landweer 2007, 132):

1. das Streben danach, dem Objekt der Liebe möglichst nah zu sein,
2. dieses Gefühl ist auf etwas gerichtet, wonach sich der Liebende sehnt, was ihm fehlt,
3. es bestehen kaum Gründe für die Wahl des Liebesobjekts.

Alle Zustände und Vorgänge seelischen Innenlebens benötigen zum Ausdruck ein entsprechendes Medium bzw. mehrere Medien gleichzeitig. Abgesehen von rein physiologischen Symptomen (Schwitzen, Pulserhöhung, Schwindelgefühle, erhöhter Blutdruck usw.) können sie monomedial (z.B. ausschließlich verbal bzw. nonverbal) bzw. multimedial manifestiert werden<sup>8</sup>. Das Wissen um die Ausdrucksmöglichkeiten,

<sup>7</sup> Gemeint sind „vorgeprägte Muster, kulturell codierte Modulierungen von Affekten, deren Differenzen mit Hilfe des Lexikons als distinkte Phänomene in ihrer Besonderheit bezeichnet werden.“ (Weigel 2005, 244)

<sup>8</sup> Aus Platzgründen kann auf einzelne Manifestationsarten im Rahmen der jeweiligen Medialität nicht eingegangen werden. Diese Problematik/Thematik wurde jedoch in zahlreichen Arbeiten aus dem Bereich der weit gefächerten Emotionsforschung ausführlich behandelt (vgl. z.B. Fries 1996; 2000; 2003, Fiehler 1990, Schwarz-Friesel 2007).



-mittel und -regeln, nach denen sie eingesetzt werden, ist kulturell standardisiert und konstituiert die Sprachspielkompetenz im Sinne von Schneider (2008). Diese ermöglicht dem Kommunizierenden, über eigene Gefühle zu reflektieren, sie zu manifestieren und Gefühle anderer wahrzunehmen und zu interpretieren: „Die Liebe weckt auf eine besondere Art das Bedürfnis, dem anderen die Gefühle mitzuteilen und der/dem Geliebten die gefühlte Liebe zu beteuern.“ (Schwarz-Friesel 2007, 193)

Auf der Intensitätsskala ist für LIEBE in der Regel der höchste Wert signifikant. Da man in diesem Fall mit einem Gefühl von längerer Dauer zu tun hat, das immer wieder neue Gestalten (z.B. akute Verliebtheit oder Verhaltensdispositionen) annimmt, können seine einzelnen Phasen unterschiedlich intensiv sein. Variationsreich erscheint auch die Valenz von LIEBE: Überwiegend wird sie als ein positives und angenehmes Gefühl betrachtet. Bei asymmetrischer, unerfüllter Liebe, die Leid und Schmerzen mit sich bringt, können die Werte von der geltenden „Norm“ deutlich abweichen.

### **LIEBE im Briefwechsel zwischen Ingeborg Bachmann und Paul Celan (als Sprachspiel zweiter Ordnung)**

Spielraum (Handlungszusammenhang, Handlungskontext)

Im vorliegenden Fall handelt es sich um ein subjektiv empfundenes seelisches Erleben, das im Medium der Sprache, also monomedial, durch diskursive/symbolische Zeichen im Rahmen einer zerdehnten Kommunikation (der Briefwechsel zwischen 1948 und 1961, ein letzter Brief Celans datiert aus dem Juni 1967) kundgetan wird. Der Liebesbriefwechsel zwischen I. Bachmann und P. Celan ist als eine integrale Interaktionsform zwischen Repräsentanten zweier Geschlechter zu betrachten. Es ist keine Liebesdarstellung, keine rein diskursive Entität bzw. sprachlich vermittelte Vorstellung von einem Gefühl, sondern eine in der Schrift vollzogene Liebespraxis.

Spielteilnehmer

Im Briefwechsel begegnen einander zwei Partner „auf Augenhöhe“: Beide sind überdurchschnittlich intelligente, begabte und empfindliche Dichter. Ihre Schicksale sind jedoch grundverschieden: Sie ist Tochter eines früheren österreichischen Mitglieds der NSDAP, er ein staatenloser deutschsprachiger Jude, der beide Eltern in einem Konzentrationslager verloren hat. Das Gefühl zwischen den beiden war eine Liebe im Schatten der nationalsozialistischen Vergangenheit und im Kontext der europäischen „Nachkriegsmentalität“ (Weigel). Für die Verständigung des kommunikativen Kontextes und die Interpretation von kommunikativen (Liebes)Handlungen ist es ein relevantes Wissen.

Spielfiguren/Spielzüge

LIEBE wird als konkrete kommunikative Praxis in der medialen Form der Schriftlichkeit realisiert, die zeit- und ortsunabhängige Gefühlskommunikation ermöglicht. Sie fungiert als „Speicher für individuelle Erfahrungen und kulturelle Wissensbestände,

und sie prägt als mediales Wahrnehmungsdispositiv die Modalitäten des Denkens und Wahrnehmens“ (Wende 2002, 26).

Rein subjektive Erlebnisse, Zustände und Vorgänge des Innenlebens müssen mittels symbolischer Zeichen (sprachlicher Symbolrepräsentationen) in extern wahrnehmbare Botschaften umgewandelt werden. Der Prozess der Umsetzung konzeptueller Inhalte in sprachliche (in diesem Fall schriftsprachliche) Strukturen ist zwar regelgeleitet, verläuft aber nicht immer automatisch, reflexartig und reibungslos. Da die Verständigungsfunktion von Mimik, Gestik oder Prosodie suspendiert bleibt, wird dem Schreibenden eine spezifische Strukturierung und/oder Erklärung eigener Erfahrungen abverlangt. Die Unsagbarkeit, Unkommunizierbarkeit des Gefühls Liebe, die Schwierigkeit, es in treffende Worte zu fassen, wird folglich oft thematisiert. Paradoxerweise kann das jeweilige Gefühl dem Adressaten auf diese Weise mitgeteilt werden. Zwei Beispiele aus der Korrespondenz von I. Bachmann mögen es bestätigen:

Lieber Paul, mehr zu schreiben fällt mir schwer, weil ich fühle, daß alles erst wieder gut werden könnte, wenn ich Gelegenheit habe, Dir gegenüberzustehen, Deine Hand zu halten und Dir alles, alles zu erzählen. (Bachmann/Celan 2008, 17; Brief Nr. 12);

Ich denke und denke, aber immer in dieser Sprache, in die ich kein Vertrauen mehr habe, in der ich mich nicht mehr ausdrücken will. (Bachmann/Celan 2008, 120-121; Brief Nr. 139)

Gegenstand und Inhalt eines jeden Liebesbriefes ist Liebe – das Gefühl des schreibenden Subjekts, das – mehr oder weniger konventionell – manifestiert werden muss. Wyss (2002, 61) spricht in diesem Zusammenhang vom „Liebesbrief-Paradoxon“, von der „unheimliche[n] Verflechtung von Individuellem und Diskursivem“.

Es ist eine schöne Liebe, in der ich mit Dir lebe, und nur weil ich Angst habe, zu viel zu sagen, sage ich nicht, dass sie die schönste ist. (Bachmann/Celan 2008, 16; Beilage 10.1)

Derartige Äußerung wird in den linguistischen Arbeiten, die sich mit Relationen zwischen Sprache (Kommunikation) und Emotionen (Gefühlen) befassen, als Deskription von einem Gefühl (vgl. z.B. Hermanns 1995, 145) bzw. als „Emotionsthematisierung“ (Fiehler 1990, 96f.) eingestuft. Diese Beschreibung bzw. Thematisierung ist jedoch keinesfalls eine bloße Zeige- oder Darstellungshandlung im bühlerschen Sinne, sondern primär Ausdruck des von der Briefpartnerin empfundenen Liebesgefühls, auch wenn das „quasi-psychologische“ Wort ‚Liebe‘ eigentlich nur zur „distanzierter, deskriptiver [...]Benennung“ des Gefühls dient und selber „gar nicht emotiv und expressiv“ sei (vgl. Hermanns 1995, 144-145).

Ich liebe Dich und ich will Dich nicht lieben, es ist zuviel und zu schwer; aber ich liebe Dich vor allem – heute sage ich es Dir, auch auf die Gefahr hin, dass Du es nicht mehr hörst oder nicht mehr hören willst. (Bachmann/Celan 2008, 24; Beilage 18.3 – I. Bachmann an P. Celan)

Ich muß Dich wiedersehn, Ingeborg, ich liebe Dich ja. (Bachmann/Celan 2008, 75; Brief Nr. 69 – P. Celan an I. Bachmann)

Das Nichtbeachten von konkreten Gebrauchskontexten sprachlicher Äußerungen kann zu manch schwer nachvollziehbarer Schlussfolgerung verleiten. So behauptet z.B. Hermanns (1995, 145), der Satz *Ich liebe dich* drücke „das Gefühl der Liebe in der Regel gar nicht aus, er hat stattdessen etwas Förmliches und Feierliches [...]“. Ohne Zweifel ist „ich liebe dich“ eins der „Versatzstücke des Liebesdiskurses“ (Wyss 2002, 71) – durch ihre überdurchschnittlich häufige Wiederholung zu einer Routineformel geworden. Unter Rekurs auf die analysierte Liebeskorrespondenz kann man nur schlicht fragen: Wie könnte denn sonst direkter, intensiver und unmissverständlicher eine Liebesbeteuerung formuliert werden, als es in den angeführten Fragmenten der Fall ist, wenn man zudem die im Briefwechsel mehrmals thematisierte Sprachskepsis Bachmanns vor Augen hat<sup>9</sup>. In sprechakttheoretischer Hinsicht ist die illokutive Kraft der zitierten Äußerungen alles andere als bloße Deskription des Gefühlszustands; es ist direkte Gefühlsmanifestation, es ist eine im Medium Schrift formulierte Liebe. Die Phrase „ich liebe dich“ hat somit deutlich performativen Charakter: „Obwohl milliardenfach ausgesprochen, ist *ich-liebe-dich* nicht lexikonreif; es ist eine Figur, die außerstande ist, anderes zu umfassen als den so Angesprochenen.“ (Barthes 1984, 138)

Bereits 1963 konstatierte Nehring, dass „jede Darstellung in einem Zeichen, gleichgültig welcher Art ihr Inhalt sein mag, [...] zugleich ein Kundgeben des Bezeichneten [ist]“ (Nehring 1963, 35). Unsere Aufgabe ist es in solchen Fällen, „nicht *hinter* die Sprache, sondern *auf* die Sprache zu schauen und nicht ein zugrunde liegendes System, sondern die Dynamik und den kommunikativen Mehrwert sprachlicher Performanz zu verstehen“ (Linke/Feilke 2009, 5).

Lass Dir alles Liebe und alle Liebe von mir geben, die vielen Küsse und Umarmungen, die Du nicht nehmen kannst, lass mich einen Gedanken lang bei Dir sein...  
Deine Ingeborg (Bachmann/Celan 2008, 24; Beilage 18.3)

Um bestimmte schriftsprachlich realisierte Äußerungen interpretieren zu können, ist es vonnöten, nicht nur auf rein sprachliche Fakten, auf textuelle Realität zu referieren; es muss auch außersprachlichen Informationen, Konventionen oder Ritualen Rechnung getragen werden. Küsse und Umarmungen als Ausdruck des Bedürfnisses nach körperlicher Nähe zum Liebesobjekt<sup>10</sup> gehören zweifelsohne zu den kulturdeterminierten nonverbalen Handlungen, die als Gefühlsmanifestationen wahrgenommen und verstanden werden. „Neben der gedanklichen Sehnsucht formiert sich die körperliche Konfiguration des Begehrens entlang von Augen-Sehen, Arme-Umarmung, Stimme-Sprechen und Lippen-Küssen.“ (Wyss 2002, 72) Derartige Handlungskon-

<sup>9</sup> „Paul, ich möchte Deinen armen schönen Kopf nehmen und ihn schütteln und ihm klarmachen, dass ich sehr viel damit sage, viel zu viel für mich, denn Du musst doch noch wissen, wie schwer es mir fällt, ein Wort zu finden. Ich wünsche mir, dass Du alles aus meinen Zeilen herauslesen könntest, was dazwischen steht.“ (Bachmann/Celan 2008, 16; Beilage 10.1)

<sup>10</sup> Liebe bedarf „notwendigerweise der Vertrautheit oder des intensiven Kontaktes mit der Person, auf die sich das jeweilige Gefühl bezieht“ (Demmerling/Landweer 2007, 136).

stellation verweist nicht direkt auf „ein Ding“ (Liebe), sondern aktiviert zunächst eine Vorstellung, die dann sekundär auf das eigentliche Referenzobjekt verweist. In der Sprache der Liebenden kommt es „nicht nur auf Worte oder auf die Sprache selbst an, sondern auf etwas, das in ihr mithörbar ist, auf eine Bedeutungsverschiebung, die sich an den gewöhnlichen Worten im Zuge ihrer emotionalen Aufladung ereignet“ (Stauf 2008, 407). Ähnlich zu deuten wären auch folgende Äußerungen:

Ich sehne mich so, so sehr nach Dir und ich bin manchmal fast krank davon und wünsche mir nur, Dich wiederzusehen, irgendwo, aber nicht irgendwann, sondern bald. (Bachmann/Celan 2008, 23; Beilage 18.3)

Ich habe gestern und heute viel an Dich, wenn Du willst, an uns gedacht. (Bachmann/Celan 2008, 7; Brief Nr. 2)

[...] ich hab Sehnsucht nach Dir und unserem Märchen. Was soll ich tun? Du bist so weit weg von mir, und Deine Kartengrüße, mit denen ich bis vor kurzem so zufrieden war, sind mir nicht mehr genug. [...] Immer geht's mir um Dich, ich grüble viel darüber und sprech zu Dir und nehm Deinen fremden, dunklen Kopf zwischen meine Hände und möchte Dir Steine von der Brust schieben, Deine Hand mit den Nelken freimachen und Dich singen hören. [...] Alles ist wie immer, ich habe Arbeit und Erfolg, Männer sind irgendwie um mich aber es bedeutet wenig: Du, Schönes und Trübes verteilt sich auf die dahinfliegenden Tage. (Bachmann/Celan 2008, 10; Brief Nr. 5)

Nun komm ich ja bald, nicht für lange, für einen Tag, für einen zweiten – wenn Du's willst und erlaubst.

Wir wollen dann die Lampe suchen gehen, Ingeborg, Du und ich, wir. (Bachmann/Celan 2008, 72; Brief Nr. 63 – P. Celan an I. Bachmann)

Im Sinne von Wittgenstein ist dafür zu plädieren, dass Wörter als „Sinnbildungsinstrumente“ betrachtet werden, „die ihr semantisches Profil aus den kognitiven und kommunikativen Strategien gewinnen, in die sie jeweils eingebunden sind“ (Köller 2006, 333), somit aus konkreten Spielzügen (Handlungen) und Rahmenbedingungen des jeweiligen Sprachspiels.

## Resümee

Die Liebeskorrespondenz zwischen Ingeborg Bachmann und Paul Celan war ein intimer Diskurs, an dem eine literarische oder nichtliterarische Öffentlichkeit keinesfalls partizipieren sollte. In ihren Briefen wurde das facettenreiche Sprachspiel Liebe *ge-* und nicht *beschrieben*. Die Liebespartner haben ihr Gefühl relativ selten mittels konventioneller Emotions- bzw. Gefühlswörter zum Ausdruck gebracht. Deutlich häufiger wurde Liebe sprachlich indirekt mitgeteilt, durch zahlreiche Faktoren des semiotischen Kontextes, durch Gefühlsbeschreibungen oder Metaphern, die jedoch vor dem Hintergrund des Konventionell-Musterhaften, des kulturell geprägten Ge-

fühls- bzw. Liebescodes erkennbar und verständlich waren. Die Diskrepanz zwischen der Einzigartigkeit des eigenen Gefühls und der Eingeschränktheit des konventionalisierten Mediums Sprache mit seinen abgenutzten Formeln wurde dabei mehrmals thematisiert. Deutlich kommt in den analysierten Texten das Bewusstsein zum Ausdruck, dass „sprachliche Repräsentationen nicht immer angemessene und ausreichende Formen sind, um innere Zustände auszudrücken“ (Schwarz-Friesel 2007, 235).

Ich glaube, die ausgewählten Analysebeispiele lassen den Einsatz des modifizierten Sprachspielkonzepts bei der Deutung und Beschreibung schriftsprachlich realisierter Gefühlsmanifestationen als plausibel erscheinen, zumal das traditionelle Instrumentarium der Linguistik der Komplexität und Manifestationsvielfalt des Liebesgefühls ziemlich ratlos gegenübersteht.

Liebe als das höchste, tiefste menschliche Gefühl überschreitet oft Grenzen zwischen Glück und Leid, Erfüllung und Verzicht, zwischen Annäherung und Einsamkeit. Liebe aus „Herzzeit“ ist solch ein Grenzphänomen: Sie erscheint als Erfahrung eines extrem intensiven Gemütszustands von außergewöhnlichen Labilität, „der weder Zeit noch Ordnung kennt, die Liebenden weit über alle durch den Alltag gedämpften, sozialverträglichen Gefühle hinaus hebt, sie aber auch in tiefste Einsamkeit stürzt und sie unaufhaltsam ihrem Untergang preisgibt“ (Stauf 2008, 401). In dichterisch perfekter Form hat J.W. Goethe (1997, 158) das Wesen solch einer Liebe auf den Punkt gebracht:

Freudvoll  
Und leidvoll  
Gedankenvoll sein,  
Langen  
Und bangen  
In schwebender Pein,  
Himmelhoch jauchzend,  
Zum Tode betrübt,  
Glücklich allein  
Ist die Seele, die liebt.

### Bibliographie:

Bachmann, Ingeborg/Celan, Paul: *Herzzeit. Briefwechsel*. Herausgegeben und kommentiert von Bertrand Badiou, Hans Höller, Andrea Stoll und Barbara Wiedemann, Frankfurt a. M. 2008.

Barthes, Roland: *Fragmente einer Sprache der Liebe*, Frankfurt a. M. 1984.

Battacchi, Marco W./Suslow, Thomas/Renna Margherita: *Emotion und Sprache. Zur Definition der Emotion und ihren Beziehungen zu kognitiven Prozessen, dem Gedächtnis und der Sprache*, Frankfurt a. M. 1996.

Bezzel, Chris: *Wittgenstein*, Stuttgart 2007.

Demmerling, Christoph/Landweer, Hilge: *Philosophie der Gefühle. Von Achtung bis Zorn*, Stuttgart, Weimar 2007.

- Derrida, Jacques: *Grammatologie*, Frankfurt a. M. 1967/1974.
- Fiehler, Reinhard: *Kommunikation und Emotion. Theoretische und empirische Untersuchungen zur Rolle von Emotionen in der verbalen Interaktion*, Berlin, New York 1990.
- Fischer-Lichte, Erika: *Grenzgänge und Tauschhandel. Auf dem Wege zu einer performativen Kultur*, in: Wirth, Uwe (Hg.): *Performanz. Zwischen Sprachphilosophie und Kulturwissenschaften*, Frankfurt a. M. 2002, 277-300.
- Fries, Norbert: *Grammatik und Emotionen*, in: *Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik* 26/1996 (101), 37-69.
- Fries, Norbert: *Sprache und Emotionen*, Bergisch-Gladbach 2000.
- Fries, Norbert: *de ira*. in: *Linguistik – online* 13, 1/2003.
- Goethe, Johann Wolfgang: *Freudvoll und leidvoll*, in: „*Verweile doch*“ – *111 Gedichte mit Interpretationen hg. von Marcel Reich-Ranicki*, Frankfurt a. M., Leipzig 1997, 158.
- Hermanns, Fritz: *Kognition, Emotion, Intention. Dimensionen lexikalischer Semantik*, in: Harras, Gisela (Hg.): *Die Ordnung der Wörter. Kognitive und lexikalische Strukturen*, Berlin, New York 1995, 138-178.
- Hiltmann, Gabrielle: *Aspekte sehen. Bemerkungen zum methodischen Vorgehen in Wittgensteins Spätwerk*, Würzburg 1998.
- Jäger, Ludwig/Plum Sabine: *Historisches Wörterbuch des deutschen Gefühlswortschatzes. Theoretische und methodische Probleme*, in: Jäger, Ludwig (Hg.): *Zur historischen Semantik des deutschen Gefühlswortschatzes*, Aachen 1988, 5-55.
- Jäger, Ludwig: *Vom Eigensinn des Mediums Sprache*, in: Busse, Dietrich/Niehr, Thomas/Wengeler, Martin (Hg.): *Brisante Semantik. Neuere Konzepte und Forschungsergebnisse einer kulturwissenschaftlichen Linguistik*, Tübingen 2005, 45-64.
- Koch, Peter/Oesterreicher, Wulf: *Schriftlichkeit und Sprache*, in: Günther, Hartmut/Ludwig, Otto (Hg.): *Schrift und Schriftlichkeit. Ein interdisziplinäres Handbuch internationaler Forschung*, Berlin, New York 1994, 587-604.
- Kertscher, Jens: *Wittgenstein – Austin – Derrida. „Performativität“ in der sprachphilosophischen Diskussion*, in: Kertscher, Jens/Mersch, Dieter (Hg.): *Performativität und Praxis*, München 2003, 35-58.
- Köller, Wilhelm: *Narrative Formen der Sprachreflexion. Interpretationen zu Geschichten über Sprache von der Antike bis zur Gegenwart*, Berlin, New York 2006.
- Krämer, Sybille (2003): ›*Schriftbildlichkeit*‹ oder: *Über eine (fast) vergessene Dimension der Schrift*, in: Krämer, Sybille/Bredenkamp, Horst (Hg.): *Bild – Schrift – Zahl*, München 2003, 157-176.
- Krämer, Sybille/Bredenkamp, Horst: *Kultur, Technik, Kulturtechnik: Wider die Diskursivierung der Kultur*, in: S. Krämer; H. Bredenkamp (Hg.): *Bild – Schrift – Zahl*, München 2003, 11-21.
- Krämer, Sybille: *Sprache, Sprechakt, Kommunikation. Sprachtheoretische Positionen des 20. Jahrhunderts*, Frankfurt a. M. 2001.
- Krämer, Sybille: *Zur Sichtbarkeit der Schrift oder: Die Visualisierung des Unsichtbaren in der operativen Schrift. Zehn Thesen*, in: Strätling, Susanne/Witte, Georg (Hg.): *Die Sichtbarkeit der Schrift*, München 2006, 75-83.

- Linke, Angelika/Feilke, Helmuth (Hg.): *Oberfläche und Performanz. Untersuchungen zur Sprache als dynamischer Gestalt*, Tübingen 2009.
- Luhmann, Niklas: *Liebe als Passion. Zur Codierung von Intimität*, Frankfurt a. M. 1982/1994.
- Meier, Franz: *Die Verschriftlichung des Gefühls im englischen Briefroman des 18. Jahrhunderts: Richardsons „Pamela“*, in: R. Stauf; A. Simonis; J. Paulus (Hg.): *Der Liebesbrief. Schriftkultur und Medienwechsel vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Berlin, New York 2008, 273-291.
- Nehring, Alfons: *Sprachzeichen und Sprechakte*, Heidelberg 1963.
- Ortner, Hanspeter/Sitta, Horst: *Was ist Gegenstand der Sprachwissenschaft?*, in: Linke, Angelika/Ortner, Hanspeter/ Portmann-Tselikas Paul R. (Hg.): *Sprache und mehr: Ansichten einer Linguistik der sprachlichen Praxis*, Tübingen 2003, 3-64.
- Posner, Roland: *Kultur als Zeichensystem. Zur semiotischen Explikation kulturwissenschaftlicher Grundbegriffe*, in: Assman, Aleida/Harth, Dietrich (Hg.): *Kultur als Lebenswelt und Dokument*, Frankfurt a. M. 1991, 37-74.
- Raatzsch, Richard: *Ludwig Wittgenstein zur Einführung*, Hamburg 2008.
- Schneider, Jan Georg: *Spielräume der Medialität. Linguistische Gegenstandskonstitution aus medientheoretischer und pragmatischer Perspektive*, Berlin, New York 2008.
- Schnyder, Mireille: *Schrift und Liebe in der Kultur des Mittelalters. Einführung*, in: M. Schnyder (Hg.): *Schrift und Liebe in der Kultur des Mittelalters*, Berlin, New York, 2008, 1-22.
- Schwarz-Frisesel, Monika: *Sprache und Emotionen*, Tübingen, Basel 2007.
- Stauf, Renate/Simonis, Anette/Paulus, Jörg: *Liebeskultur als Phänomen*, in: Stauf, Renate/Simonis, Anette/Paulus, Jörg (Hg.): *Der Liebesbrief. Schriftkultur und Medienwechsel vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Berlin, New York 2008, 1-19.
- Stauf, Renate: *„Erklär mir, Liebe“*. *Kunst des Liebens und Liebessprache im Briefwechsel Ingeborg Bachmanns mit Hans Werner Henze*, in: Stauf, Renate/Simonis, Anette/Paulus, Jörg (Hg.): *Der Liebesbrief. Schriftkultur und Medienwechsel vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, Berlin, New York 2008, 401-423.
- Weber, Hannelore: *Sozial-konstruktivistische Ansätze*, in: Otto, Jürgen H./Euler, Harald A./Mandl Heinz (Hg.), *Emotionspsychologie. Ein Handbuch*, Weinheim 2000, 139-150.
- Weigel, Sigrid: *Phantombilder: Gesicht, Gefühl, Gehirn zwischen messen und deuten*, in: Grau, Oliver/Keil, Andreas (Hg.): *Mediale Emotionen. Zur Lenkung von Gefühlen durch Bild und Sound*, Frankfurt a. M. 2005, 242-276.
- Wende ›Wara‹, Waltraud: *Die Welt der Schrift*, in: Wende ›Wara‹, Waltraud (Hg.): *Über den Umgang mit der Schrift. Zum Verhältnis von Schriftlichkeit und Kultur*, Würzburg 2002, 7-30.
- Wittgenstein, Ludwig: *Über Gewissheit*, in: Wittgenstein, Ludwig: *Werkausgabe in 8 Bänden*, Bd. 8, Frankfurt a. M. 1984.
- Wittgenstein, Ludwig: *Philosophische Untersuchungen*. Auf der Grundlage der kritisch-genetischen Edition neu herausgegeben von Joachim Schulte, Frankfurt a. M. 2003.

Wyss, Eva Lia: *Fragmente einer Sprachgeschichte des Liebesbriefs. Liebesbriefe des 20. Jahrhunderts im Spannungsfeld von Sprach-, Kommunikations-, und Medien-geschichte*, in: Osnabrücker Beiträge zur Sprachtheorie, 64/2002, 57-92.



## **„Die touristische Bananenrepublik“. Peter Turrinis Kritik an Österreich als „Hawaii Europas“**

Dem Artikel *Die touristische Bananenrepublik* stellt der fortschrittliche und sozial engagierte österreichische Dramatiker Peter Turrini, Jahrgang 1944, einen im Jahre 1986 in der Bundesrepublik erschienenen Werbetext voran: „Wandern in Österreich unterscheidet sich [...] dadurch, dass Fürstentochter Resi dem Biologiestudenten aus Göttingen gern die Abkürzung durch den Wald zeigt, weil dadurch der Weg ein Viertelstündchen länger wird.“<sup>1</sup> In demselben Essay, der als eine scharfe Kritik der österreichischen Fremdenverkehrsindustrie konzipiert ist, stellt der Autor provozierend fest: „Die Geschichte des österreichischen Tourismus ist [...] die Geschichte einer Hurerei.“<sup>2</sup> Mit dieser obszönen These setzt sich Peter Turrini, der im literarhistorischen Alltagsbewusstsein zur neuen kritischen Heimat- oder Volksliteratur gehört<sup>3</sup> und als Vertreter der – wie Edward Białek es formulierte – „sozial engagierten Literatur“ fungiert,<sup>4</sup> gegen das Betrachten des Regionalen in Österreich als einer Exportware. Damit schließt sich Turrini dem literarischen Anti-Heimat-Trend an, der in den achtziger Jahren in Österreich in solche Themen wie die Fremdenverkehrswirtschaft und die damit verbundene Ausbeutung der Landschaft münden.<sup>5</sup> In der Einschätzung vieler Literaten dieser Zeit ist die österreichische Region zu einem falschen „Kulturbotschafter“ geworden, reduziert zu der Funktion eines Lockvogels, der mit der Pracht ihrer Landschaft für den Fremdenverkehr wirbt. Verändert wird nicht nur die Funktion der Natur, sondern auch oder vielmehr der davon profitierende Österreicher, denn, wie Franz Schuh, der Herausgeber der 1982 erschienenen Anthologie *Fremdenverkehr. Kritische Texte über den Tourismus* in der Einleitung zum Buch konstatierte:

Geschäft macht immer ungenügsam, und es ist wahrscheinlich, dass die Kommerzialisierung des Wohn-Schlaf- und Esswesens (in schöner Natur) die Identität vor allem

---

<sup>1</sup> Peter Turrini: *Die touristische Bananenrepublik*, in: ders.: *Liebe Mörder. Von der Gegenwart, dem Theater und dem lieben Gott*, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1996, S. 14.

<sup>2</sup> Ebenda, S. 14.

<sup>3</sup> Bernd Fischer: Peter Turrini, in: Alo Allkemper/ Norbert Otto Eke (Hrsg.): *Deutsche Dramatiker des 20. Jahrhunderts*, Berlin 2000, S. 733.

<sup>4</sup> Edward Białek: *Prowokatorzy i obrońcy ludu. Formy zaangażowania w literaturze austriackiej drugiej połowy XX wieku*, Wrocław 2002, S. 5.

<sup>5</sup> Siehe dazu das Kapitel „Literatur/Landschaft – Fremden/Verkehr“, in: Klaus Zeyringer: *Innerlichkeit und Öffentlichkeit. Österreichische Literatur der achtziger Jahre*, Tübingen 1992, S. 229-242.

der Österreicher geprägt hat. Seltsamerweise sind wir dabei kein bewegliches, sprachbegabtes Volk geworden.<sup>6</sup>

Turrini ist sich über diese Veränderung des österreichischen Bewusstseins im Klaren. In seinem Fall ist das Erzählen über seine Region das Erzählen über eine „touristische Bananenrepublik“, in der das pure Naturerlebnis, das man aus der Stifterischen Traditionslinie kennt, eine Sache der Unmöglichkeit geworden ist. Österreich wurde „zum Hawaii Mitteleuropas“<sup>7</sup>, verwandelt für Touristengeld in ein Vierfarbeprospekt, falsch und gespielt. Turrini stellt die touristische Begegnung der Gastgeber und ihrer deutschen Gäste überspitzt dar: Der österreichische Wirt brauche den Deutschen nicht nur für sein Fortkommen, sondern für sein Fortleben. Dem Österreicher falle die Rolle der Hure und dem deutschen Tourist die Rolle ihres Gastes zu, den beim Betreten eines österreichischen Wirtshauses die Atmosphäre der Anpassung und Hurerei überfällt.<sup>8</sup> Die Fremdenverkehrsindustrie der Alpenrepublik suggeriert dem deutschen Gast „die permanente Geilheit der österreichischen Madln und Buam, versetzt ihn in einen Zustand dauernder Erregung, dessen Einlösung der deutsche Gast in seinem Düsseldorfer Büro nach Beendigung des Urlaubs zwar behauptet, die jedoch tatsächlich nie stattgefunden hat.“<sup>9</sup> Die Konsequenzen dieser „Hurerei“ sind, dass „die österreichische Wirtsgesellschaft“ dem Tourismus nicht nur „die Familie, die Zeit, die Seele“ opfere, „sondern auch und vor allem die österreichische Landschaft“. Der österreichische Wirt braucht und hasst gleichzeitig diese Landschaft, die ihm wie ein Magnet die Gäste ins Lokal locken soll. Seine Abhängigkeit von der Landschaft reagiere er ab, indem er blind wütend auf sie zuschlage, „bis diese Wunden sich nicht mehr schließen und die Landschaft stirbt.“<sup>10</sup> Dieses auf ein touristisches Paradies ausgerichtete Abbild Österreichs soll Turrinis Einschätzung nach unter anderem die Sünden der Österreicher und ihren Anteil an den Verbrechen des Nationalsozialismus verschleiern. Das zentrale Anliegen meines Beitrages ist es, in ausgewählten Essays und Dramen Turrinis Auffassung Österreichs als einer touristischen Region aufzuzeigen, die wie mit einer Maske das Verdrängte und Verlogene zudeckt, wobei ich in das Regionale – angesichts der Unklarheit dieses Raumbegriffes – auch das Provinzielle und Heimatliche einschließen möchte.

Turrinis Dramen und Essays sind durchgehend von den Ausgrenzungserfahrungen geprägt, die er in einem Kärntner Dorf sammelte, wo er als Sohn eines italienischen Gastarbeiters aufwuchs. Sein Vater fühlte sich in Österreich, trotz vieler Versuche sich anzupassen, nie akzeptiert und Turrini litt mit seiner Familie unter Isolation und dem Gefühl des Fremdseins. Die Verachtung, die ihn wie seinen Vater traf, oder – wie er zu sagen pflegt – das „echt Kärntnerische“ hat ihn aus diesem Land getrieben<sup>11</sup>

---

<sup>6</sup> Franz Schuh (Hrsg.): Fremdenverkehr. Kritische Texte über den Tourismus, Klagenfurt 1984, S. 7.

<sup>7</sup> Peter Turrini, Die touristische Bananenrepublik, S. 20.

<sup>8</sup> Ebenda, S. 14.

<sup>9</sup> Ebenda, S. 16.

<sup>10</sup> Ebenda, S. 22.

<sup>11</sup> Siehe Peter Turrini: Die Rede vom echten Kärntner, in: ders.: Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 287.

und später urteilen lassen, er sei ein Gefangener seiner Biographie.<sup>12</sup> Er ging nach Griechenland und wohnte in einer Hippie-Kommune, wo seine ersten Dramenentwürfe entstanden. Da er sich aber immer fremd fühlte, habe er sich ein literarisches Land erbaut, gegen bestehende Verhältnisse geschrieben und sich solche ausgedacht, in denen er sich zuhause fühlen konnte.<sup>13</sup> Seine Einschätzung der Kärntner Provinz, in der das Gefühl des Andersseins seinen Ursprung gefunden hat, wird in der folgenden Aussage ausgedrückt:

Das erste Antlitz dieser neuen Republik, welches ich zu sehen bekam, waren die Gesichter der Dorfhonoratioren am Stammtisch des Dorfgasthauses. In ihnen spiegelte sich keine Trauer, kein Entsetzen über das soeben erlebte Grauen wider, keine Schuldbekennnisse waren von ihnen, den Mitverschuldern des Grauens, zu hören. Im Gegenteil: Selbstzufrieden und unantastbar teilten sie sich die neue Macht im Namen neuer Funktionen. Aus dem Ortsgruppenleiter wurde der neue Bürgermeister, aus dem nationalsozialistischen Lehrer der neue Schuldirektor. Meinen Vater verachteten sie, er kam aus dem Lande, in dem der deutsche Soldat, wieder einmal, verraten wurde.<sup>14</sup>

Eben solche Provinzen wie Kärnten haben die literarische Skandale erlösenden Autoren wie Turrini, Bauer und Handke für die großen Theater Europas hervorgebracht. Alle waren Kinder von österreichischen oder bayrischen Dörfern und Kleinstädten, großgeworden im postfaschistischen Zeitalter, in dem sie – so Turrini – „diesen Widerspruch zwischen Dekor und Wirklichkeit“<sup>15</sup> erlebten und in dem „der Faschismus 45 zwar offiziell beendet wurde, inoffiziell, als Geisteshaltung, als Geistesvergiftung aber fortbestand.“<sup>16</sup> Die Anti-Heimat-Dichter waren also „Kinder der Provinz“<sup>17</sup> mit einer ähnlich geprägten Biografie, die sich das Ziel gesetzt haben, mit ihrer Literatur das Unter-dem-Teppich-Gekehrte ans Tageslicht zu bringen. Turrini artikuliert sehr oft in seinen Essays das Unbehagen gegenüber der Verleugnung der Geschichte und der restaurativen Politik der „Bewohner des Stammtisches“, die ihre Ideologie auf dem Habsburger-Mythos, dem Glanz der Werbeprospekte und der Lüge aufbauten, dass Österreich *per se* ein unschuldig Opfer Hitlerdeutschlands gewesen sei.

Mir kam diese zweite österreichische Republik immer wie eine Dekoration vor: Schnell die Toten begraben, schnell die Trümmer wegräumen, schnell vergessen und schnell

---

<sup>12</sup> Rede gehalten am 5.06.1986 im Wiener Volkstheater „Künstler gegen Waldheim“, in: Peter Turrini: Die Bewohner des Stammtisches, in: ders.: Mein Österreich. Reden, Polemiken, Aufsätze, Darmstadt 1988, S. 136. Gekürzter Abdruck in: Peter Turrini: Ich bin ein Gefangener meiner Biographie, in: ders.: Liebe Mörder. Von der Gegenwart, dem Theater und dem lieben Gott, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1996, S. 9.

<sup>13</sup> Peter Turrini, Die Bewohner des Stammtisches, S. 134.

<sup>14</sup> Ebenda, S. 133-134.

<sup>15</sup> Interview von Wolfgang Schuch aus dem 31. Mai 1988, in: Arbeitsgespräch mit Peter Turrini: Einmischungsbedürfnis, grenzüberschreitend, in: ders.: Turrini. Lesebuch. Stücke, Filmtexte, Gedichte, Wortmeldungen, Berlin 1990, S. 317.

<sup>16</sup> Peter Turrini: Wir sind Kinder der postfaschistischen Provinz, in: ders.: Liebe Mörder. Von der Gegenwart, dem Theater und dem lieben Gott, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1996, S. 66.

<sup>17</sup> Arbeitsgespräch mit Peter Turrini, Einmischungsbedürfnis, grenzüberschreitend, S. 317.

ein Nachkriegsdekor darüberzulegen. Irgendwann brachen darunter immer die alten Nazi-Geschichten durch. Die besoffenen Weltkriegsteilnehmer erzählten in den Gasthäusern ihre Geschichten, irgendwann entwischte einem Parlamentsabgeordneten das Wort Scheißjude – also immermal drang die Wahrheit aus den Poren des Dekors.<sup>18</sup>

Die Literatur, der er sich verpflichtet fühlt, versteht Turrini als eine „Art Archäologie“ und „Ausgrabung des Vergrabenen“.<sup>19</sup> In den 60-er Jahren, als Turrini und seinesgleichen zu dichten begannen, war – so die Einschätzung des Autors – „das Mörderische, das Gewaltsame, das Faschistische [...] verhüllt, verpackt in Nylon und Plastik.“ Ihre Kunstversuche glichen „Enthüllungsversuchen“: „[W]ir wollten die Verpackung, das Nylon und das Nette, zerreißen und wurden fündig.“<sup>20</sup>

Das Erzählen über seine Region kann in Turrinis Fall nur ein kritisches Erzählen sein. Indem er sich in seinen Stücken vorwiegend des fantastischen Realismus bedient, der zwar übertrieben aber doch am effektivsten die sozialen Probleme zur Diskussion zu stellen vermag, entwirft er Charaktere mit den faschistoiden Merkmalen der Nachkriegs- und Konsumgesellschaft und stellt ihre Scheinheiligkeit bloß. Ein Mittel des regionalen Erzählens ist in seinen früheren Stücken der Dialekt als eine Form des ästhetischen Widerstandes, wie ihn früher H.C. Artmann und die Wiener Gruppe und zur Zeit Turrinis Wolfgang Bauer und andere begriffen. Dies gilt für das Volksstück *Sauschlachten* (ur aufgeführt 1972, veröffentlicht 1974), dem zweiten Dialektdrama Turrinis nach *Rozznjogt* (1971), das dem jungen Autor einen schnellen Zugang zu den österreichischen Bühnen verschaffte. In *Sauschlachten* versucht sich Valentin, der Erbsohn eines Bauern, von seiner Familie zu lösen. Sein Emanzipationsversuch manifestiert sich dadurch, dass er anstatt zu sprechen wie ein Schwein grunzt. Je mehr die Familie ihm ihre faschistischen Werte und Anschauungen aufzwingt, desto mehr verfällt er seiner Gedankenwelt bis zu der totalen Verweigerung, ihre und seine Heimatsprache zu sprechen. Der Vater versucht alles Mögliche zu machen, um den Sohn zum Sprechen zu bewegen. Doch frustriert und getrieben vom hasserfüllten Halbbruder Valentins und der Angst, aus der Dorfgemeinschaft ausgegrenzt zu werden, sperrt die Familie den grunzenden Sohn in einem Schweinestahl ein. Sie füttert ihn mit Schweinefutter, quält ihn, inszeniert seine Kreuzigungsszene und entblößt ihn seiner Menschlichkeit. Als die Dorfhonoratioren, der Arzt, der Lehrer, der Anwalt und der Priester, die Bauern ermutigen, Valentin als Schwein zu töten, veranstaltet die Familie das Schlachtfest des Sohnes und das Stück endet damit, dass die Mutter den Schweinebraten auf dem Mittagstisch serviert.

Aber noch bevor Valentin endgültig der Wucht der Brutalität zum Opfer fällt, versucht die Familie in ihm Heimatgefühle aufsteigen zu lassen, und zwingt ihn, den Heimatnamen auszusprechen, um sich seiner Menschlichkeit zu vergewissern, denn nur derjenige sei ein Mensch, der seine Heimat kenne. Dies spielt sich in der folgenden Szene ab:

---

<sup>18</sup> Ebenda, S. 315-316.

<sup>19</sup> Auszug aus einem Interview mit Lorenz Gallmetzer 1996, in: Peter Turrini: Das ganze Theater, in: ders.: Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 184.

<sup>20</sup> Peter Turrini: Adolf Frohner, in: ders., Zu Hause bin ich nur hier: am Theater, S. 203.

BAUER: „[...] Der Volte is ein Sohn der Heimat, ein unsriger... an seiner Wiege sind die Seen und Bacherln gstanden, aber net die Steppen...“

KNECHT *unterbricht ihm*: Land der Berge, Land der See-ee... i sag, wie man so singt.

BAUER: Recht hast, Seppel, dank dir schön, das Lied der Heimat wird ihn zum Reden bringen. Kommts alle her, sings alle mit. *Sie singen die Landeshymne. Sie kreisen den Sohn Valentin ein. Sie werden immer lauter. [...] Valentin grunzt, grunzt, grunzt. [...]*

KNECHT: A Mensch ohne Heimat is a Baum ohne Wurzeln, i sag, wie unser Herrgott durch den Herrn Dechant hat sagen lassen.

BAUER: Jeder Hund weiß, wo er daheim is, und mein Sohn wird sein Heimatland nimmer kennen? [...] So ein Schwein is was Bockiges. Das schreit noch, wenns auch nix mehr nutzt, wenns abgestochen wird. Meine Kameraden im Krieg, das waren Menschen. Die sind gestorben . . . mit dem Heimatland auf die gebrochenen Lippen! [...] Na, Volte? Sag wies heißt, unser Heimatland, dann sag i nix mehr, dass du vorher nix gsagt hast.

*Kurzes Schweigen. Alle starren den Sohn Valentin an*

KNECHT: GROSS. . . DEUTSCH. . .

FRANZ: Nix einsagen!

KNECHT: Wär eh falsch gwesen.

*Schweigen. Alle starren auf Valentins Mund*

BAUER: Sagts ein diesbezügliches Gedicht auf, vielleicht tut er sich dann leichter.

FRANZ: UNSERE LIEB, DIE HEISST ÖSTREICH‘

DAS UNS IN DEN ARMEN HÄLT

UND WIR LIEBEN DIESE HEIMAT

DENN HIER IST DAS HERZ DER WELT

SIE HAT EWIGEN BESTAND

HEILIGER VERBAND

DEUTSCHES LAND.

KNECHT: VOLK, DIE FAUST SCHWINGT HOCH DAS SCHWERT

VOLK, DIE FAUST ZWINGT TIEF DEN PFLUG

VON DA ERDE NACH DEN STERNEN

GING VON JE UNSER GEISTESFLUG

TEURES REICH, VON HERRN BENANNT

GROSSDEUTSCHLAND.<sup>21</sup>

Die im Lied erwähnten Heimatnamen machen die Bauern letztendlich konfus und es wird ihnen das Problem bewusst, dass es unmöglich ist, von Valentin den Namen seines Heimatlandes zu verlangen. Schnell wird aber diese Schwierigkeit überwunden, indem die Hierarchie der Heimatnamen bestimmt wird.

BAUERIN: Der arme Bub weiß doch jetzt net, was er sagen soll... ÖSTERREICH... oder DEUTSCHES LAND... oder vielleicht gleich GROSSDEUTSCHLAND.

BAUER: Is eins wies andere. Wir wären jo schon mit dem ersten zufrieden.<sup>22</sup>

Die Heimat entpuppt sich an dieser Stelle als eine Heimat mit der braunen Vergangenheit. Sie liegt irgendwo zwischen Österreich und Großdeutschland, das als nationalsozialistisches Drittes Reich nicht schwer auszumachen ist. Als das Gespräch auf

<sup>21</sup> Peter Turrini: Sauschlachten, in: Peter Turrini: Rozznjogd, Sauschlachten. Dialektstücke, Frankfurt am Main 2004, S. 91-93.

<sup>22</sup> Peter Turrini, Sauschlachten, S. 93.

russische Kriegsgefangene mit den vom Schlagen aufgeblähten Mägen in den Kriegslagern kommt, wird von Turrini die Verlogenheit der Provinz und ihre Vertuschung der Vergangenheit auf die Spitze getrieben, denn Franz, der Stiefbruder Valentins antwortet: „Unser Landjugendleiter hat auf der letzten Versammlung gesagt, das ist alles Verleumdung. In Wirklichkeit haben sie sich überfressen, die Gefangenen.“<sup>23</sup>

Diese Provinzwelt hält nur die nackte Gewalt aufrecht. Seitdem Valentin den Namen seines Heimatlandes nicht aussprechen will und nur noch grunzt, werden ihm endgültig die menschlichen Züge aberkannt und er wird wie ein Schwein behandelt. Die persönlichen Gegenstände Valentins, die seine Menschlichkeit bescheinigen, werden vernichtet und er selbst wird wie ein Schwein geschlachtet. Aus einem verbalen Anschlag wird ein wirklicher und so wird ein Außenseiter, der durch das Grunzen und die Verweigerung der Kommunikation seine eigene Menschlichkeit zu bewahren versucht, eliminiert. Der Literaturwissenschaftler Donald Daviau bringt die Verlogenheit der Provinz auf den Punkt, indem er vom *Sauschlachten* schreibt: „Alle Mitglieder der Bauernfamilie spielen eine Rolle, indem sie Klischees von der Heiligkeit der Familie und des Bauerntums im Munde führen, während sie aber nach dem Kodex leben, der dem Gesetz des Dschungels entspricht.“<sup>24</sup> Auch in den Honoratioren des Ortes, nichtausgenommen dem Priester, lebt die faschistische Mentalität fort, was am besten die Stelle bescheinigt, in der sich der Rechtsanwalt wehmütig an die Nazi-Zeit erinnert, als er den Bauern noch mit Taten zur Seite stehen können, heute sei ihm nur ein Rat erlaubt: „Machens das, was wir vor dreißig Jahren mit solchen Individuen gemacht hätten.“ Und auf die Frage des Bauern, was der Rechtsanwalt gemacht habe, antwortet er: „Da müssen Sie sich an unseren lieben Doktor wenden, der war für so was zuständig.“<sup>25</sup>

Turrini enthüllt in diesem Stück die Brutalität, Intoleranz und Scheinheiligkeit des bäuerlichen Lebens, die der Autor in Kärnten am eigenen Leibe erfahren hat. Valentin mit seinem Grunzen verkörpert alles Andersartige und Subversive, das ihn aus dem hermetischen und faschistoiden Milieu der Provinzwelt ausschließt. Ihm und seiner kränkelnden Freundin wird von den Usurpatoren des Echten und Wahren der Anspruch auf ein authentisches Leben abgesprochen. Wer sich nicht anpassen will, muss aus der Welt geschafft werden. Von dieser Echtheit, die das Fremde nicht duldet, sprach Turrini 1996 in seiner Eröffnungsrede des Österreichischen Theatertreffens im Klagenfurter Stadttheater, das nach 25 Jahren zum ersten Mal Turrinis Theaterstück auf seinen Spielplan gesetzt hat. Diesen Anlass nutzte der Dramatiker, um über seine Erfahrungen mit der Kärntner-Region noch einmal zu reflektieren:

Das schlimmste Bild, welches mir in meiner Kindheit und Jugend vorgesetzt wurde, in Schulbüchern, an Stammtischen, bei Aufmärschen, in Politikerreden, war jenes vom „echten Kärntner“. Dieses Wesen beteuerte und besang seine Echtheit ununterbrochen. In seinen Adern floss [...] echtes deutsches Blut. In ihm war überhaupt nichts Vermischtes: nichts Slowenisches, nichts Italienisches, nichts Kroatiches, nichts Fremd-

<sup>23</sup> Peter Turrini, *Sauschlachten*, S. 94.

<sup>24</sup> Donald G. Daviau: Peter Turrini und die Demaskierung der Gesellschaft, in: Tamas Lichtmann/ Walter Fanta: *Nicht (aus, in, über, von) Österreich. Zur Österreichischen Literatur zu Celan, Bachmann, Bernhard und anderen*, Frankfurt am Main 1995, S. 271.

<sup>25</sup> Peter Turrini, *Sauschlachten*, S. 118.

ländisches. Alles war echt. [...] Warum ist der Glücksfall einer Mischung, einer Vermischung, etwas Selbstverständliches in einem Grenzland, ein solcher Unglücksfall für dieses Land geworden? Wie viel Anpassung, wie viel Verstellung, wie viele Umbenennungen mussten vorgenommen werden, damit man sich halbwegs unentdeckt in die Reihen der Echten einordnen konnte?<sup>26</sup>

Turrini stellt der österreichischen Provinz eine bittere Note aus. Seinem Unbehagen gibt er auch in anderen Texten den Ausdruck. Das Regionale ist für ihn ein künstliches Konstrukt, eine Täuschung. Es basiert auf der Lüge und zeigt nur geglättete Oberflächen nach einer Verschönerungskur. Die Selbstdarstellung der Provinz sind nach Turrinis Einschätzung die Vereine, die einem einzigen Zweck dienen: „Sie zeigen her, was man nicht ist, was man aber sein möchte, ein von Widersprüchen gereinigter Mensch.“<sup>27</sup> Für Vereine sei ihr Vereinswesen das Nebensächliche; ihnen gehe es „um das öffentliche Herzeigen, um das Ausrücken, um das Aufmarschieren, um das Defilieren und das Gratulieren.“ Dadurch zerstört die Provinz, die Turrinis Meinung nach symptomatisch auch für Klein- und Großstädte ist, das Andersartige um sich und in sich. Diesen Gedanken schließt Turrini mit der These ab:

Provinz, das ist ein Zustand, das ist die Auflösung des Menschen und seiner Widersprüche im Verein, in der Runde, in der Norm. [...] Wer zur Provinz gehört, lebt nicht gut, aber er lebt mit der dauerhaften Beruhigung, dass er normal ist und auch dafür gehalten wird.<sup>28</sup>

Turrini, der sich grundsätzlich als Heimatloser<sup>29</sup> und paradoxerweise gleichzeitig als Heimatdichter verstand – eine Überzeugung, die ihn dazu veranlassen hat, in seinem alten Pass unter „Beruf“ das Wort „Heimatdichter“ eintragen zu lassen<sup>30</sup> – fühlt sich verpflichtet, sich mit der beschönigten Heimat und der Verlogenheit der Provinz auseinanderzusetzen: „Die Bilder von der Heimat waren immer schön, wie in meinen Schulbüchern, aber dahinter tobte die Katastrophe.“<sup>31</sup>

Seinen Beitrag zum Schaffen eines beschönigten und imitierten Heimatlandes leistet die Hauptfigur des 1993 von Klaus Peymann im Burgtheater inszenierten Stückes *Alpenglühien*. Ein blinder Siebzigjähriger, der vorgibt, sein Augenlicht bei einer Atomexplosion verloren zu haben, als er als junger Journalist einen Atomtest beobachtete, lebt seit vierzig Jahren einsam und von der Außenwelt abgeschlossen in den Alpen. Der Blinde hat keine Kenntnisse von den laufenden Weltvorgängen und ist auf die

---

<sup>26</sup> Peter Turrini, Die Rede vom echten Kärntner, S. 285-286.

<sup>27</sup> Peter Turrini: Verlorene Gesichter, in: ders., Zu Hause bin ich nur hier: am Theater, S. 197.

<sup>28</sup> Peter Turrini, Verlorene Gesichter, S. 198.

<sup>29</sup> „Ich, der ich ein grundsätzlich Heimatloser bin. [...] Heimat war für mich nie ein geographischer Ort. Sie war, selten genug in meinem Leben, immer ein politischer Ort. Vielleicht ist dieses Heimatgefühl, diese Zugehörigkeit längst eine Fiktion, eine Reminiszenz, eine Selbsttäuschung“, in: Peter Turrini, Die Bewohner des Stammtisches, S. 136-137.

<sup>30</sup> Aus einem Gespräch mit der Herausgeberin 2004, in: Peter Turrini: Rozznjogd, Sauschlachten. Dialektstücke, Frankfurt am Main 2004, S. 135.

<sup>31</sup> Aus einem Interview mit Barbara Petsch: Claus Peymann ist ein Tiroler Bauernsohn, in: Die Presse (Spectrum), 2./3.11.1991, S. 7.

Erzählungen eines Bauernjungen angewiesen, der ihn mit dem Essen versorgt. Seit längerer Zeit gab der Junge auf die Frage des Blinden, was es da unten gäbe, dieselbe, von dem Blinden aufgezwungene Antwort: „Alle Menschen sind glücklich und leben in Frieden. Freudig gehen sie ihren Beschäftigungen nach.“<sup>32</sup> Der Blinde, der sich in die Berge zurückgezogen hat, um entweder sich von der Welt abzugrenzen oder, wie er später selbst bekennt, seine Nazivergangenheit zu verbergen, lebt in einer imitierten Welt: Er imitiert sowohl seine erfundenen Identitäten als auch, im Auftrag des Fremdenverkehrsverbandes, den Gesang der ausgestorbenen Vögel und die Stimmen der toten Tiere, um den deutschen Touristen eine echte Alpenwelt vorzugaukeln. Wie sich der Blinde vom Bauernsohn absichtlich täuschen lässt, so lassen sich die Touristen mit den erfundenen Legenden über die Berge und den imitierten Vogelrufen täuschen, wobei sie damit selbst einen Touristen-Typus imitieren, indem sie beim Wandern mit deutschem Akzent ein österreichisches Berglied singen und bei den erzählten Geschichten laut applaudieren. Ein Alpentheater geht vonstatten. Die pure, unangetastete Natur der österreichischen Berge ist ebenso ein Kunstprodukt, wie die von den Figuren vorgeschobenen Identitäten, die von ihnen nach und nach abgelegt werden, bis der Eindruck entsteht, dass eine zwischenmenschliche Annäherung erst in einer Scheinwelt und der Fiktion des Theaters, das sie am Ende des Stückes spielen, möglich ist. Die Fakten werden – wie Turrini in bezug auf *Alpenglühen* in einem Interview konstatiert – zu einem „klebrigen Brei aus Fiktivem und Wirklichem“.<sup>33</sup> Dies wird in der wohl auch imitierten Bekenntnisszene des Blinden offensichtlich: „Ich bin ein Imitator. Ich imitiere einen verlassenen Mann. [...] Ich imitiere das Schicksal eines Blinden. [...] Ich war nie ein richtiger Nazi. Ich habe den Faschismus nur imitiert.“<sup>34</sup>

Außer der Imitation der Natur wird im *Alpenglühen* noch ein anderer Aspekt der Tourismuspolitik berührt, den Turrini auch in seinem Essay *Die touristische Bananenrepublik* zur Sprache gebracht hat – die Tourismuspolitik, genauer gesagt die Ausbeutung der Natur von den Einheimischen. Obwohl der Blinde sich selbst als Imitator verkauft, kritisiert er scharf die Bergbewohner, die als Naturprofiteure die Verwüstung ihres Landes betreiben. Ihnen sei manches Entsetzliches zuzuschreiben, urteilt der Blinde. Die Menschen im Gebirge haben „etwas Verstocktes, Heimtückisches und Jähzorniges an sich“<sup>35</sup> und das wird immer deutlicher, je weiter oben in den Bergen sie wohnen. Voller Erregung beschuldigt er den Bauernjungen und seine Sippe der Zerstörung der Berglandschaft für Touristengeld: „Ihr habt nicht mehr herzugeben. Ihr habt alles an die Fremden verkauft. Eure Zeit. Eure Landschaft. Eure Seele. Ihr könnt nur noch dienen. Ihr seid eine Rasse von Sklaven. Gebirgssklaven seid ihr.“<sup>36</sup> Diese Unterwerfungs- bzw. Anpassungsfähigkeit ist Turrinis Meinung nach zu einem „privaten Mechanismus“<sup>37</sup> der Österreicher schlechthin geworden. Die Österreicher mit

<sup>32</sup> Peter Turrini: *Alpenglühen*, in: ders., *Zu Hause bin ich nur hier: am Theater*, S. 23.

<sup>33</sup> Peter Turrini in einem Interview mit Karin Kathrein, abgedruckt in gekürzter Fassung, in: ders., *Zu Hause bin ich nur hier: am Theater*, S. 62.

<sup>34</sup> Peter Turrini, *Alpenglühen*, S. 49.

<sup>35</sup> Ebenda, S. 31.

<sup>36</sup> Ebenda, S. 40.

<sup>37</sup> Peter Turrini: *Staatsveredelung oder Die Kritik muss jetzt aufhören*, in: ders.: Turrini. *Lesebuch. Stücke, Filmtexte, Gedichte, Wortmeldungen*, Berlin 1990, S. 295.



dem Marshallplan auferlegte Rolle eines Erholungsortes für „industrieschaffende“ Deutsche wurde, dem Anpassungsmechanismus zufolge, von den Österreichern mit offenen Händen begrüßt. Den Vorstellungen von Österreich aus einem Fremdenverkehrsplakat musste Österreich angepasst werden – ein Versuch der Wiederbelebung des Getöteten oder ein Musealisierung- bzw. Konservierungsakt, den der Theoretiker der Simulation Jean Baudrillard als die existenznotwendige Grundlage der postmodernen westlichen Kultur schlechthin bezeichnete.<sup>38</sup> Turrini stellt also eine den Postmodernisten ähnliche Zeitdiagnose aus und weist auf konkrete Beispiele aus dem Alltag Österreichs hin:

Nachdem die slowenische Kultur in diesem Lande verschwunden ist, darf sie am 10. Oktober als folkloristische Darbietung mitmarschieren. Seit die nordamerikanischen Indianer hinlänglich ausgerottet sind, nehmen die Schamanenseminare extrem zu. Der österreichische Heimatfilm feierte seine Blütezeit zu Beginn der fünfziger Jahre, als kein Förster durch den Silberwald schritt, sondern die Besatzungsmächte durch denselbigen mit ihrem Jeep führen [...]. Die Seele der Ingeborg Bachmann musste von diesem Lande verstört werden, damit das Land Kärnten einen Ingeborg-Bachmann-Preis ausloben konnte. Die Landschaft musste verhunzt werden, damit sie auf den Hochglanzprospekten der Tourismuswerbung nach echter Kärntner Heimat aussehen kann. Die eigene Familie musste geopfert werden, damit der zahlende Tourist den echten Kärntner Wirt so vorfindet, wie sich ein erschöpfter Gastwirt den echten Kärntner Wirt vorstellt.<sup>39</sup>

Dass Turrini das EU-Projekt von Europa der Regionen nicht befürworten wird, wundert also nicht. Die Förderung der kulturellen Vielfalt und kleiner Sprachen ist seiner Meinung nach das Ende vom Lied:

Die Ausrufung der Region verkündet in Wirklichkeit deren Tod. Die Mörder lassen ihre Opfer hochleben. Am Grabe Europas entstehen künstliche Euro-Parks. Die Schöpfer des Europas der Regionen erschaffen in Wirklichkeit regionale Disneyland. Die Pflege und die Öffnung Europas ist in Wahrheit die Zerstörung Europas. Was bleibt, ist künstlich.<sup>40</sup>

Diese Bestandaufnahme bezieht Turrini auf die Zweite Republik, indem er von der „Teatralisierung“ Österreichs spricht. Als Beispiel dient ihm Wien, eine illusionäre Stadt mit ihren Bürgern, die der Illusion verfallen sind, echte Wiener zu sein. In einem Brief beschreibt Turrini Wien folgendermaßen:

Wien ist aus mehreren Gründen eine ideale Stadt, weil es sie gar nicht gibt. Erstens gibt es keine Wiener, sondern nur Tschechen, Slowaken, Ungarn, Juden, Slowenen, Italiener, Kroaten, welche schon so lange in Wien leben, dass sie vergessen haben, woher sie eigentlich kommen, also mehr als zwei bis drei Jahre. Zweitens gibt es Wien als Stadt gar nicht, der erste Bezirk wird gerade so hergerichtet, wie sich der

<sup>38</sup> Jean Baudrillard: Die Präzession der Simulakra, in: Agonie des Realen, Berlin 1978, S. 16-26.

<sup>39</sup> Peter Turrini, Die Rede vom echten Kärntner, S. 287.

<sup>40</sup> Aus einem Interview mit Hennig Scharsach 1991, in: Peter Turrini, Zu Hause bin ich nur hier: am Theater, S. 165-166.

Rest der Welt Wien vorstellt, was mit Wien jedoch sehr wenig zu tun hat. [...] Es ist alles so, als ob. Eine Fiktion, eine Theatralisierung, eine Kulisse. Ganz Wien und damit ganz Österreich befindet sich in einem theatralisierten Dauerzustand.<sup>41</sup>

Die Herstellung der Fiktion dient dem Fremdenverkehr. Auch österreichische Kulturpolitik und Kritiker, die laut Turrini das fortschrittliche Theater in Österreich vernichten, verursachen, dass die ausländischen Touristen, vor allem die bundesdeutschen, die Österreicher als „derart ulkiges Völkchen betrachten, welches man – eine Art Zoobe-such – bei nächster Urlaubs- oder Tagungsgelegenheit dringend sehen müsse.“<sup>42</sup> In der Ironie der folgenden Aussage kommt die Sorge des links gesinnten Peter Turrinis um die Arbeiterklasse Österreichs, von deren Steuern diese verlogene Kulturpolitik lebe, zum Vorschein:

Dabei soll es auch bleiben. Keine Angst, werde Gäste aus dem Ausland. Die Arbeiter werden dank ihres großzügigen Ministers auch weiterhin dafür sorgen, dass die Wiener Sängerknaben nicht allzufrüh in die Pubertät kommen. Geschätzter Tourist, wir werden fleißig arbeiten, damit du Österreich auch so vorfindest, wie dein Prospekt es dir vorschreibt. Mozart in der Oper und als Schokoladekugel. Schubert im Konzert und in Gips. Friss und genieß.<sup>43</sup>

Möchte man sich fragen, ob Turrini überhaupt noch Lust hat, in diesem teatralisierten und auf Fiktion ausgerichteten Land noch Theater zu schaffen, so liegt die Antwort in seinem Bekenntnis, dass er immer wieder dort zuhause sei, wo das Theater ist, die Theaterleute seien seine Heimat.<sup>44</sup> In der Kunst findet er die Wirklichkeit, während das Wirkliche für ihn ein einziger Schwindel ist. Diesen Schwindel der Alpenrepublik als „Hawaii Europas“ bloßzustellen, scheint für ihn eine Überlebensfrage zu sein. Der ironisch-sarkastische Stil lässt Turrini sich von einem solchen Österreich distanzieren, wie das am ausdrücklichsten sein Urteil über den mit der Nazivergangenheit belasteten Präsidenten Kurt Waldheim zur Sprache bringt:

Wir sind nicht die Täter, wir sind die Opfer. Nicht nur Herr Waldheim, wir alle sind unschuldig. Wir stellen uns vor den restaurierten Kellern, in denen wir unsere Leichen versteckt hatten, auf und begrüßen den zahlenden Gast mit freundlicher und unschuldiger Miene. Wir sind ein gutes Land.<sup>45</sup>

---

<sup>41</sup> Peter Turrini: Brief an einen Dirigenten, in: ders., *Zu Hause bin ich nur hier: am Theater*, S. 292.

<sup>42</sup> Peter Turrini: Kritikerbeschimpfung, in: ders.: *Turrini. Lesebuch. Stücke, Filmtexte, Gedichte, Wortmeldungen*, Berlin 1990, S. 263.

<sup>43</sup> Ebenda, S. 264.

<sup>44</sup> Peter Turrini: Theaterfamilie, in: ders., *Zu Hause bin ich nur hier: am Theater*, S. 275.

<sup>45</sup> Peter Turrini: Waldheim I, in: ders.: *Mein Österreich. Reden, Polemiken, Aufsätze*, Darmstadt 1988, S. 133.

## Literatur

- Jean Baudrillard: Die Präzession der Simulakra, in: ders. Agonie des Realen, Berlin 1978, S. 7-69.
- Edward Białek: Prowokatorzy i obrońcy ludu. Formy zaangażowania w literaturze austriackiej drugiej połowy XX wieku, Wrocław 2002.
- Donald G. Daviau: Peter Turrini und die Demaskierung der Gesellschaft, in: Tamás Lichtmann/ Walter Fanta: Nicht (aus, in, über, von) Österreich. Zur Österreichischen Literatur zu Celan, Bachmann, Bernhard und anderen, Frankfurt am Main 1995, S. 261-286.
- Bernd Fischer: Peter Turrini, in: Alo Allkemper/ Norbert Otto Eke (Hrsg.): Deutsche Dramatiker des 20. Jahrhunderts, Berlin 2000, S. 733-745.
- Lorenz Gallmetzer: Das ganze Theater. Gespräch mit Peter Turrini, in: Peter Turrini. Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 180-188.
- Karin Kathrein: Die Welt ist mir abhanden gekommen. Ein Interview mit Peter Turrini, in: Peter Turrini. Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 60-62.
- Barbara Petsch: Claus Peymann ist ein Tiroler Bauernsohn. Ein Gespräch mit Peter Turrini, in: Die Presse (Spectrum), 2./3.11.1991, S. 7.
- Hans-Hennig Scharsach: Für eine autonome Republik Mürzzuschlag. Gespräch mit Peter Turrini, in: Peter Turrini: Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 165-166.
- Wolfgang Schuch: Einmischungsbedürfnis, grenzüberschreitend. Arbeitsgespräch mit Peter Turrini, in: Turrini. Lesebuch. Stücke, Filmtexte, Gedichte, Wortmeldungen, Berlin 1990, S. 307-325.
- Franz Schuh (Hrsg.): Fremdenverkehr. Kritische Texte über den Tourismus, Klagenfurt 1984.
- Peter Turrini: Adolf Frohner, in: Peter Turrini. Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 201-204.
- Peter Turrini: Alpenglühlen, in: ders.: Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999.
- Peter Turrini: Brief an einen Dirigenten, in: ders.: Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 292.
- Peter Turrini: Die Bewohner des Stammtisches, in: ders.: Mein Österreich. Reden, Polemiken, Aufsätze, Darmstadt 1988, S. 133-137.
- Peter Turrini: Die Rede vom echten Kärntner, in: Peter Turrini. Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von. Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 284-290.
- Peter Turrini: Die touristische Bananenrepublik, in: ders.: Liebe Mörder. Von der Gegenwart, dem Theater und dem lieben Gott, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1996, S. 14-23.

- Peter Turrini: Ich bin ein Gefangener meiner Biographie, in: ders.: Liebe Mörder. Von der Gegenwart, dem Theater und dem lieben Gott, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1996, S. 9-11.
- Peter Turrini: Kritikerbeschimpfung, in: ders.: Turrini. Lesebuch. Stücke, Filmtexte, Gedichte, Wortmeldungen, Berlin 1990, S. 263-265.
- Peter Turrini: Rozznjogd, Sauschlachten. Dialektstücke, Frankfurt am Main 2004.
- Peter Turrini: Staatsveredelung oder Die Kritik muss jetzt aufhören, in: ders.: Turrini. Lesebuch. Stücke, Filmtexte, Gedichte, Wortmeldungen, Berlin 1990, S. 293-297.
- Peter Turrini: Theaterfamilie, in: ders.: Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 274-275.
- Peter Turrini: Verlorene Gesichter, in: Peter Turrini. Zu Hause bin ich nur hier: am Theater. Lesebuch drei, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1999, S. 197-199.
- Peter Turrini: Waldheim I, in: ders.: Mein Österreich. Reden, Polemiken, Aufsätze, Darmstadt 1988, S. 133.
- Peter Turrini: Wir sind Kinder der postfaschistischen Provinz, in: ders.: Liebe Mörder. Von der Gegenwart, dem Theater und dem lieben Gott, hrsg. von Silke Hassler und Klaus Siblewski, München 1996, S. 66-67.
- Klaus Zeyringer: Innerlichkeit und Öffentlichkeit. Österreichische Literatur der achtziger Jahre, Tübingen 1992.

## Poetisierung der Wirklichkeit. Zu Erich Kästners „Sachliche Romanze“

Was er seinen Lesern also gibt, ist ein Ausschnitt aus ihrer Alltagswelt: genau, nüchtern, illusionslos. [...] Und schließlich einen Impuls: wenn's eich dreckig geht, laßt es den anderen nicht auch dreckig gehen. Tue jeder, was er irgend kann.<sup>1</sup>

### 1.

Unter Rückgriff auf das Literatursystem Ricoeurs kann man feststellen, dass jedes literarische Kunstwerk drei Phasen durchlaufen müsse, damit es als ein literarisches Monument konstituiert werden könne<sup>2</sup>. Der Präfiguration, d.h. der Zeitspanne vor einer geplanten und gezielten schriftlichen Fixierung, folgt die signifikante Konfiguration, d.h. die Hauptproduktion des Werkes und die Refiguration, die man auch als Rezeptionsstufe oder Resonanz auf das jeweilige literarische Exponent etikettieren kann. Diese Klassifikation Ricoeurs tangiert alle literarischen Genres und kann demzufolge sowohl auf die Dimension der Epik, als auch des Dramas und nicht zuletzt der Lyrik angewandt werden. Demnach lässt sich auch das 1929 erschienene Gedicht Erich Kästners *Sachliche Romanze* unter den drei obenerwähnten Gesichtspunkten elaborieren und explorieren, um so mehr, als dem aktiven Moment der Niederschrift ein wirkliches Ereignis voranging, das nicht nur die Themenauswahl, sondern auch die Problematik des vorliegenden Gedichts gravierend beeinflusst hat. Es heißt jedoch nicht, dass alle drei graduierenden Stufen Ricoeurs in seinem literarischen Modell in Bezug auf die *Sachliche Romanze* modelliert werden müssen. Im Folgenden wird näher nur auf zwei dieser Bereiche referiert, und zwar auf die Ebene der Präfiguration und auf den Rahmen der Konfiguration bzw. Konstruktion, der im Gegensatz zu der Präfiguration, die sich weniger auf den Prozess und das Resultat des Schreibvorgangs, als auf die Vorgeschichte der Entstehung konzentriert, eine textimmanente Eruierung antizipiert. In welchem Maße die beiden Gebiete in enger Relation stehen, die einerseits einen Machtkampf zwischen der Form und dem Inhalt markiert, und andererseits eine Kongruenz zwischen der Genese und Realisierung des Werkes (Textes) präparieren kann, erweist sich in der Kompilation dieser zwei Felder. Somit muss auch Kästners *Romanze* unter Rekurs auf die Vor-Produktionsphase validiert werden, weil

---

<sup>1</sup> Ausschnitt aus Hans Falladas Essay über die Lyrik Kästners für „Die Literatur“ (1932); Fallada, Hans: Auskunft über den Mann Kästner. In: *Erich Kästner. Werk und Wirkung*, Hrsg. von Rudolf Wolff. Bonn 1983, S. 55.

<sup>2</sup> Ricoeur, Paul: *Zeit und Erzählung*. München 1988-1991 (in drei Bänden – hier der Band aus dem Jahre 1988), S. 90f.

wie es sich im Verlaufe dieser Arbeit eindeutig zeigen wird, die Motivation seitens Kästners, um solch ein Gedicht zu schreiben, auf dem Gebiet des Privaten lokalisiert werden muss.

## 2.

Wie es Meier im Hinblick auf die Studien Schikorskys<sup>3</sup> oder Görtz'/Sarkowicz' konstatiert<sup>4</sup>, sei für Kästner der Grund die *Romanze* überhaupt zu Papier zu bringen, die Trennung von einer gewissen Ilse Julius gewesen, deren gemeinsame Beziehung 1926 in die Brüche gegangen ist. Die Intensität des misslungenen Verhältnisses zu Ilse Julius und seine eruptive Loslösung mussten den jungen Kästner sehr ‚mitgenommen haben‘, denn im anderen Falle hätte er in einem Brief an seine Mutter folgende Worte nicht geschrieben oder hätte vielleicht das Ausmaß seines inneren Verletztseins zum Teil auch zu verbergen versucht: „Sie hat geweint und gewinkt. Und ich habe gewinkt und auch beinahe geweint“<sup>5</sup>. Dieses Zitat ist hinsichtlich der *Romanze* insofern von Belang, als schon in dieser Äußerung Kästners an seine Mutter Elemente zum Vorschein kommen, die später auch ihre literarische Fixierung in dem Gedicht wiederfinden. Auf der einen Seite ist die Rede von ‚winken‘ und ‚weinen‘ als aktive Tätigkeiten, die mit dem Zustand des Verlustes oder der Trennung konnotiert werden können, und auf der anderen Seite muss auch das Augenmerk auf die Anhäufung der Konjunktion ‚und‘ gerichtet, die auch zweierlei Bedeutung haben kann: Denn das ‚und‘ kann sowohl in der Satz-Struktur als syntaktische Verbindung und Verknüpfung als auch als eine Art kontemporäre Satz-Opposition im Sinne des ‚aber‘ identifiziert werden. Und wie die Gedichtsanalyse vor dem Hintergrund der metrischen und rhythmischen Konstruktion exemplarisch unter Beweis stellen wird, wird dem ‚und‘ im Gedicht Kästners eine epigrammatische und konkrete semantische Funktion beigemessen, die zwar auf den ersten Blick polyvalent und unklar erscheint, wenn man die Diskrepanz zwischen den vorausgesetzten Wortbedeutungen berücksichtigt, die aber im Nachhinein das lyrische Kunstwerk Kästners erst in seiner Totalität kreierte.

Bevor jedoch der Bogen zwischen der ebenerwähnten Präfiguration und metrisch-rhythmischen ‚Sezierung‘, was im Grunde auch als formelle Untersuchung bezeichnet werden kann, geschlagen wird, muss der Gedichtstitel im Rahmen der Interpretation – oder besser gesagt einer von vielen möglichen Interpretationen, denn schon Kayser hat resümiert, dass eine Dichtung „nicht als Abglanz von irgend etwas anderem, sondern als in sich geschlossenes sprachliches Gefüge“ lebe und entstehe<sup>6</sup> -, sowohl in der Impliziertheit als auch in der Expliziertheit eruiert werden. Die Text-Oberschrift

<sup>3</sup> Schikorsky, Isa: *Erich Kästner*. München 1998, S. 56.

<sup>4</sup> Meier, Bernhard: ‚*Sachliche Romanze*‘ (*Erich Kästner*) – *Hochschuldidaktische Annotationen*. In: *Von Emil bis Fabian: Erich Kästner im Deutschunterricht*. Hrsg. von Bernhard Meier. Hohengehren 2006, S. 198-199.

<sup>5</sup> Kästner, Erich: *Werke in 9 Bänden* (hier 1. Band). Hrsg. von Franz Josef Görtz. München/Wien 1998, S. 415

<sup>6</sup> Kayser, Wolfgang: *Das sprachliche Kunstwerk. Eine Einführung in die Literaturwissenschaft*. Bern 1992 (Erstausgabe 1948), S. 5.

hat im interpretatorischen Konnex mehrere Funktionen, jedoch an diesem Punkt muss nur auf ein paar wesentliche Merkmale des Titels eingegangen werden. Der Titel selbst als ein Genette'sches paratextuelles Mittel<sup>7</sup> weist auf eine inklusiv delegierte Vorausdeutung, Präzisierung oder Ankündigung der gleich präsentierten literarischen Szene hin. Er gibt erste Hinweise für die infrage kommenden Lesarten und mobilisiert so den Leser zu einer spezifischen Einstellung auf das Gedicht (oder im weiteren Feld, auf den Text als literarisches Erzeugnis) einerseits; oder serviert erste Ansätze für die folgende Auseinandersetzung mit einer bestimmten Thematik andererseits; er kann jedoch auch aufgrund seiner Dipoligkeit in der semantisch-konträren Titelbenennung ein Spiel mit dem Rezipienten treiben, indem er andere Themenkreise, als die im Text auftauchenden, anschneidet; der Titel kann auch, statt mit der Textaussage und dem –stoff einen Konsens zu erreichen, die eklatante Gegensätzlichkeit in den Perzeptions- und Rezeptionshorizonten auf der Seite sowohl der textinternen Synthese des Titels mit dem Inhalt, als auch auf der Seite der Dissonanz zwischen der Überschrift und dem Inhalt nicht nur illustrieren, sondern auch auslösen. Solch eine immanente Widersprüchlichkeit, die sich schon in der Titelbenennung prägnant demonstriert, kann auch im Gedicht Kästners ausfindig gemacht werden, um so mehr, als erstens das Gegenpaar ‚sachlich‘ vs. ‚Romanze‘ schon im voraus eine Inkongruenz proklamiert, und zweitens im Zusammenhang mit dem Gedicht Kästners die konventionelle Definierung der ‚Romanze‘ in der Spezifik der Gattungszuschreibung nicht voll und ganz zutrifft. *Sachliche Romanze* syntaktisch-grammatisch gesehen, besteht aus zwei Satzgliedern: einem attributiven Gebrauch des Adjektivs und dazu sich ‚zugesellten‘ Substantiv. Das Adjektiv ‚sachliche‘ impliziert allerdings schon das Substantiv ‚die Sache‘ und bringt somit eine der potenziellen Sinneszuschreibungen des Wortes ‚sachliche‘ zum Ausdruck, nämlich die Versachlichung, Verdinglichung, Substantivierung und Prädikatisierung der Welt, die bei Kästner als Distinktion des ‚Gefühls aus dem Gefühl‘ exponiert wird. Als ‚sachlich‘ kann man nicht nur Informationen oder das Auf-den-Punkt-Bringen bezeichnen, sondern ‚sachlich‘ kann auch als detailtreue, schnörkellose und ‚unfrisierte‘ Darstellung einer Begebenheit wahrgenommen werden, was im Kontext des Lebenslaufes Kästners auf die Nicht-Epoche – denn sie wird in der Literaturwissenschaft nicht als literarische Epoche ausgelotet<sup>8</sup> –, der Neuen Sachlichkeit zurückgeführt werden kann. Jedoch nur kann, weil Kästner selbst die Präsenz und den Charakter der Neuen Sachlichkeit strengst abgelehnt und sich von dieser Bewegung strikt distanziert hat<sup>9</sup>. Wenn man von den individuellen Lebensdevisen und –prämissen Kästners in diesem Diskurs absieht und sie ignoriert, dann könnte deswegen die *Sachliche Romanze* als ein Erzeugnis, als ‚Kind‘ der neu-sachlichen Tendenzen bezeichnet werden.

<sup>7</sup> Siehe dazu den Artikel von: Moennighoff, Burkhard: *Paratexte*. In: *Grundzüge der Literaturwissenschaft*. Hrsg. von Heinz Ludwig Arnold und Heinrich Detering. München 2005 (7. Auflage), S. 349-357.

<sup>8</sup> Siehe dazu u.a. die Studien zum kulturellen Paradigma der Weimarer Republik von: Gay, Peter: *Die Republik der Außenseiter. Geist und Kultur der Weimarer Zeit in 1918-1933*. Frankfurt am Main 1989.; und: Hermand, Jost/Trommler, Frank: *Die Kultur der Weimarer Republik*. Frankfurt am Main 1988.

<sup>9</sup> Kästner, Erich: *Indirekte Lyrik*. In: Wolff (Hg.), *Erich Kästner*. 1983, S. 19.

Die Verkettung des ‚Sachlichen‘ mit der ‚Romanze‘ dokumentiert jedoch eine andere relevante Opposition: Den Antagonismus zwischen dem ‚Sachlichen‘ als Distinguieren der Welt verstanden, und der ‚Romanze‘ als eine typische aus der Antike bekannte Gattungsform begriffen einerseits; und die Ambivalenz in der Optionalisierung der ‚Romanze‘ angesichts ihrer Implementierung im Gedicht selbst andererseits. Mit anderen Worten: Die Polarisierung zwischen dem ‚Sachlichen‘ und ‚Romanzenhaften‘ generiert sich sowohl auf der Ebene der direkten Relationalität dieser Paarwörter als auch auf der Ebene der der ‚Romanze‘ innewohnenden semantischen Konkurrenz. Nach dem Metzler-Lexikon sei die Romanze der Ballade ähnlich und habe zum Gegenstand die Schilderung heldenhafter Taten der Ritter u.ä.<sup>10</sup>, die sich im Kampf um die Gunst ihrer Maid, Prinzessin oder einer anderen Vertreterin des weiblichen Geschlechts bemühen. Demnach verbirgt sich schon latent in der ‚Romanze‘ ein Merkmal der pathetischen Komponente, was von einer Art Plakatierung der Aktivitäten zeugt und eine Verherrlichung der Agilität auf Befehl einer überdimensionalen Kraft (hier: der weiblichen Bezugsperson) sublimiert. Die auf diese Weise stabilisierte Definierung der ‚Romanze‘ als Typus lässt sich aber weder in Verbindung mit dem ‚Sachlichen‘ noch mit dem Inhalt des Gedichts bringen, denn das ‚Romanzenhafte‘ widerspricht im Grunde dem ‚Sachlichen‘ so wie das ‚Sachliche‘ keine Kohäsion mit dem ‚Romanzenhaften‘ anstrebt. Des Weiteren kann dem Kästner’schen Gedicht im Rückblick auf die Merkmals-Palette der ‚Romanze‘ kein ‚romanzenhafter‘ Charakter designiert werden, obwohl in der Formanalyse einige Ähnlichkeiten mit dem Typus ‚Ballade‘, dem Vorläufer der Romanze, registriert werden können, wenn man die Formübergänge des ‚Erzählens‘ in einer lyrischen Rahmung inspiziert, die musikalische Gestaltung beachtet und auf die metrisch-rhythmische Komposition der *Sachlichen Romanze* näher eingeht.

Vorab muss die verwendete Kodierung der metrischen Realisierungsanalyse<sup>11</sup> geklärt werden: als ‚x‘ werden somit die unbetonten Silben visualisiert und als ‚X‘ die akzentuierten Silben konturiert; als ‚/Z/‘ wird demnach auch eine einschneidige sich hervorhebende Zäsur markiert.

- |  |   |
|--|---|
| <p><b>1. Strophe:</b> XxxXxxXxXx<br/>         XxxXxxXxxX<br/>         XxxXxXxxXx<br/>         xXxXxxXxxX</p>         | <p>Als sie einander acht Jahre kannten<br/>         (und man darf sagen: sie kannten sich gut),<br/>         kam ihre Liebe plötzlich abhanden.<br/>         Wie andern Leuen ein Stock oder Hut.</p>                 |
| <p><b>2. Strophe:</b> xXxXxxXxxXx<br/>         xXxXxxXxxX<br/>         xXxxXxXxxXx<br/>         xXxxXx /Z/ xXxxX</p> | <p>Sie waren traurig, betrogen sich heiter,<br/>         versuchten Küsse, als ob nichts sei,<br/>         und sahen sich an und wußten nicht weiter.<br/>         Da weinte sie schließlich. Und er stand dabei.</p> |

<sup>10</sup> Schweikle Günther/Schweikle Irmgard (Hg.): *Metzler Literatur Lexikon*. Stuttgart 1990, S. 401.

<sup>11</sup> Zur metrischen Analyse u.a. in: Eicher, Thomas/Wiemann, Volker (Hg.): *Arbeitsbuch: Literaturwissenschaft*. Paderborn/München/Wien/Zürich 2001, S. 53-78 (Artikel zu Lyrik von V. Wiemann); und: Breuer, Dieter: *Deutsche Metrik und Versgeschichte*. München 1981.; Ludwig, Hans-Werner: *Arbeitsbuch Lyrikanalyse*. Tübingen/Basel 2005 (5. Auflage), S. 30-128.



3. **Strophe:** xXxxXxxXxXx Vom Fenster aus konnte man Schiffen winken,  
 xXxxXxxXxxX Er sagte, es wäre schon Viertel nach Vier  
 xXxxXxXxXx und Zeit, irgendwo Kaffee zu trinken.  
 XxxXxxXxX Nebenan übte ein Mensch Klavier.
4. **Strophe:** xXxxXxxXxX Sie gingen ins kleinste Cafe am Ort  
 xXxxXxXx und rührten in ihren Tassen.  
 xXxXxxXxxX Am Abend saßen sie immer noch dort.  
 xXxxX /Z/ xxXxxX Sie saßen allein, und sie sprachen kein Wort  
 xXxxXxxXx und konnten es einfach nicht fassen.<sup>12</sup>

Wie die metrische Analyse der Gedichtsstruktur veranschaulicht, dominieren in der *Romanze Anapäst* (34mal), die mit Jamben (29mal) verflochten wurden, obwohl der Abstand nicht all zu groß ist, als man von einem anapästischen Aufbau des Gedichts sprechen sollte, das durch die integrierten Jamben modifiziert wurde; vielmehr sollte an dieser Stelle die Rede von einer Kombination der jambischen und anapästischen Bestandteilen sein, die bezüglich der Ganzheit des Gedichtsgerüsts eine Art Balance und Gleichgewichtung bewirken. Mit Ausnahme von vier Auftakten konsolidiert sich die *Romanze* durch eine Auftaktsabsenz und ein katalektisches Versmaß, denn in acht auf siebzehn Fällen schließt die Zeile mit einem unvollständigen Jambus. Dies hat vermutlich seine Gründe in der vollzogenen Fokussierung auf die iterative Verwendung und Konstruktion der Reime und der Kadenz im Gedicht, weil die *Romanze* nach dem Muster der alternierenden weiblichen und männlichen Kadenz aufgebaut wurde, was sich letztendlich auch in der Modalität des Reimsgefüges manifestiert. Die ersten drei Strophen, oder lyrische Textblöcke – denn in der *Romanze* wird eine Geschichte präsentiert, die den Anspruch auf eine narratologische Erzählung erheben könnte und somit würde die suggerierte Anwesenheit des lyrischen Subjekts infrage gestellt –, wurden nach demselben Raster gebaut, indem sie die optimalisierte Linie des Changierens zwischen der weiblichen und männlichen Kadenz nicht verlassen und das Kreuzreimschema nicht stornieren: Die ersten Verse der ersten drei Strophen enden mit einer weiblichen Kadenz und die letzten mit einer männlichen. Dementsprechend ist auch der Anteil an ‚männlichen‘ und ‚weiblichen‘ Faktoren standardisiert und symmetrisch kanalisiert. Erst in der letzten Strophe, die von der fünfzeiligen Strophenstruktur abweicht, kommt eine Variante der Strukturierung zur Geltung, die erstens auf dem Achsenkonglomerat dieser Strophe basiert; und zweitens auf der Differenziertheit des Silbengebrauchs fußt. Im Unterschied zu der ersten Strophe, die durch eine zehnsilbige Versbildung ratifiziert wird, werden die darauf folgenden drei Strophen durch die Variabilität des Silbenkonstrukts gebildet. Die zweite Strophe laviert schon zwischen elf und neun Silben (einmal; dritte Zeile), die dritte zieht schon drei Silbenvarianten zurate (elf, zehn und neun Silben) und in der vierten kommen sogar vier Versionen der Silbenkumulation zum Tragen (elf, zehn, neun, neun Silben). Dies erweckt den Eindruck einer rigorosen Fusion von mannigfaltigen Komponierungstechniken und inauguriert zugleich eine besondere Texturökonomie des Gedichts: angefangen von

<sup>12</sup> Kästner, Erich: *Sachliche Romanze* (1929). In: Kästner, Erich: *Gedichte*. Stuttgart 1996, S. 11-12.

einem zehnsilbigen Aufbau der ersten Strophe, die auf diese Weise als Zustand der Normalität konzipiert werden könnte, kaschiert die Amplitude des Silbenwechsels die zu Beginn scheinende Konstanz und rebelliert gegen die primäre Eintönigkeit, indem sie auch die anderen Verse durch diverse Silbenmengen reguliert. Vom Ausgangspunkt der kodifizierten Norm geht die *Romanze* zum Endformat des Dissens über, was die Silbenvielfalt bezeugen kann. Die in der letzten vierten Strophe mit der männlichen Kadenz endende Mittelzeile („Am Abend saßen sie immer noch dort.“) kann im Zusammenhang mit dem ganzen Gedichtskorpus als eine schon angesprochene ‚Achse‘ fungieren. Diese ‚Achse‘ wird in der Konstruktion der letzten Strophe unter Rückgriff auf die Kreuzreimformung durch die erste und vierte Zeile konterkariert, obwohl sie mit ihnen durch den Endreim ‚ort‘ in Allianz steht. Dieser Zentrumsvers unterscheidet sich von den anderen Zeilen in der vierten Strophe und dem ganzen Gedicht nicht nur durch ihre Einmaligkeit hinsichtlich der Divergenz in der Versanzahl, sondern auch durch die metrisch harmonische Kompaktheit der jambischen und anapästischen Gestaltung: zwei Jamben respektive zwei Anapästen kredenzen dieser Zeile eine Relevanz, die auf der textinternen Deutungsebene später zutage treten wird.

Die Synchronisierung des Rhythmus mit dem Versfuß ist in Bezug auf das gesamte strukturierte formelle Feld der *Romanze* klar erkennbar, obwohl Bauer für die Disposition der Inkohärenz, die u.a. auf den Rhythmus bezogen werden sollte, plädiert und einen Gegensatz zwischen der Strophe, Reim und Rhythmus eben forciert.<sup>13</sup> Der Rhythmus wird vielmehr durch das jambisch-anapästische Metrum konstituiert, obwohl mehrere Zäsuren, die den Lesefluss an manchen Stellen ins Stocken bringen, zu notieren sind. Allerdings wird die rhythmische Struktur in erster Linie durch einen musikalischen Tenor getragen, denn die Ausrichtung und konkretisierte Abzielung auf das Reimschema den Rhythmus eher musikalisiert, als stagniert. Dieser musikalische Ton hätte demzufolge auch seine Wurzeln in der Genese der Ballade bzw. Romanze gehabt, die in den meisten Fällen eine Aufführung des Kunstwerkes in Begleitung der Musik prämierte und somit auch eine (ver)rhythmisierte Textformierung determinierte.

Rekapitulierend lässt sich sagen, dass schon die metrisch-rhythmischen Kapazitäten des vierhebigen Gedichts Kästners implizite Andeutungen auf das zu behandelnde Problemthema machen, indem sie zum einen sich, unter dem Verweis auf die Nicht-Korrelation zwischen den zwei Titelgliedern ‚sachlich‘ : ‚Romanze‘ bezieht, die scheinende Diskrepanz demontiert und mit Blick auf den Inhalt des Gedichts desillusioniert; und zum anderen u.a. anhand des Reim-Arrangements sukzessiv die kontrapunktische Positionierung in der *Romanze* (er : sie) präventiv verdeutlicht. Das Thema, d.h. die geahnte (divinatorische) Katastrophe und die anrückende Krise in einer Mann-Frau-Beziehung ist zwar aus der formellen Struktur nicht herauszulesen, aber kann mithilfe eben dieser formellen Kombination und Selektion der Gedichtselemente prognostiziert werden.

---

<sup>13</sup> Bauer, Johann: *Erich Kästner: ‚Sachliche Romanze‘*. In: *Lernziele, Kurse, Analysen*. Hrsg. von Johann Bauer. Hannover/Darmstadt 1979, S. 215ff.

3.

Die Profilierung der *Romanze* als modifizierte Variante des Ballade-Typus lässt sich zum einen durch die Perspektivierung des vierstrophigen Aufbaus des Gedichts erklären, und zum anderen kann unter Rekurs auf die in der *Romanze* erzählte Geschichte legalisiert werden. Es hat den Anschein, dass die inszenierte Geschichte von einer ‚plötzlich abhanden‘ gekommenen Liebesbeziehung vom Standort eines in das Geschehen involvierten Erzählers dargestellt wird, der jedoch direkt in die Handlung nicht eingreift oder an ihr teilnimmt, sondern aus einer gewissen Distanz die Liebeskrise zwischen einem Mann und einer Frau beobachtet. Hiermit könnten dem Kästner’schen Gedicht prosaische Züge und Attribute zugeschrieben werden, was nicht zuletzt durch den Konstruktionsmodus subventioniert wird, denn die Vierstrophen-Gliederung kann im prosaischen Kontext als typische Erzählstruktur betrachtet werden. Die erste Strophe würde somit als Einleitung (Introduktion oder Prolog) fungieren, deren Aufgabe in der Porträtierung und Skizzierung des Anfangsmoments des Erzählten liegt; die zweite Strophe könnte als zweite Stufe des Erzählvorgangs klassifiziert werden, in der man weitere Informationen über den Erzählgegenstand (hier: über das Liebesverhältnis) vermittelt bekommt; die dritte Strophe würde sich als ein Übergang bzw. die ‚unerhörte Begebenheit‘ (nach Goethe) herauskristallisieren, in der erstens ein raumsemantischer Wechsel vollzogen wird (Haus vs. Cafe) und in der zweitens ein Bruch zwischen dem bisher Erzählten und dem darauf Folgenden stattfindet; und die vierte Strophe könnte als Epilog des gesamten Erzählverlaufs angesehen werden, in dem das schon früher signalisierte Ende des Beisammenseins seinen Niederschlag findet und in dem die ‚Erzählung‘ voll aufgeht. Somit kann die in die Brüche gehende Liebesbeziehung des in der *Sachliche Romanze* geschilderten Paares auch in Stationen gegliedert werden, und diese Stationen würden sich in den vier Strophen kontextualisieren. Alle vier Stationen konvergieren miteinander und bilden einen kausal-linearen Zusammenhang, der einerseits durch das schon in dem Titel angekündigte Thema, und andererseits durch die formell-technische Strukturierung des Gedichts koordiniert wird. Aus diesem Grund lohnt es sich auch die Stationen Schritt für Schritt zu analysieren, um eine ‚Diagnose‘ zu stellen, die auf der einen Seite die Situation in der beschriebenen Strophe (Station) pointierend schildert, und auf der anderen einen Anschluss an die nächste Station in der ‚Erzählschnur‘ ermöglicht.

Das Kriterium des ‚Liebesverlustes‘ wird schon in der ersten Strophe anvisiert, in der zugleich eine Dichotomie zwischen der Dauer der Liebesbeziehung und ihrem ‚plötzlichen‘ spontanen ‚Aus‘ zu protokollieren ist. Die gemeinsamen Wege eines ER und SIE, die nicht näher im Weiteren spezifiziert werden, trennen sich nach einer achtjährigen Zeitspanne („Als sie einander acht Jahre kannten“), weil die Liebe ‚abhanden‘ gekommen ist: Eine Achtjahre-Beziehung neigt sich dem Ende zu, der man jedoch bei exaktem Hinsehen kein Prädikat der ‚Liebesbeziehung‘ applizieren kann, denn „sie kannten sich gut“, und das Sich-Kennen ist nicht gleichzusetzen mit dem Sich-Lieben, weil Liebesbekanntschaften auf den Gefühlen, die das Phänomen der Liebe induziert, grundiert sein müssen. Die Entität, dass zwischen dem scheinbaren Liebespaar die Liebe, das Fundament jegliches Liebeszusammenseins, marginalisiert wurde, wird

durch das Adverb ‚gut‘, das an der ‚Klammer‘-Stelle auftaucht und wie ein Erzählkommentar klingt, untermauert („und man darf sagen: sie kannten sich gut“). Es heißt nicht ‚sehr gut‘ kannten sie sich, sondern nur ‚gut‘, was im Hinblick auf die möglich zu intendierende Graduierung des Bekanntschaftsgrades nicht auf der allerhöchsten Stufe rangiert. Gleichzeitig korrespondiert die verdeckte Ironie des ‚lyrischen Erzählers‘ in der ‚Klammer‘-Passage mit der vom Titel beinhaltenen abstrusen Satire des Kontrastes und unvereinigten Spieles zwischen dem ‚Sachlichen‘ und der ‚Romanze‘. Wenn man noch das unpräzisierte, ja fast unpersonifizierte ER und SIE in Augenschein nimmt, dann kommt eine gewisse Arbitrarität in der Auswahl der Protagonisten ans Licht, was bedeutet, dass von solch einer ähnlichen wie in der *Romanze* illustrierten Liebeskrise jeder betroffen werden kann, dessen Beziehung nur auf dem Sich-gut-Kennen statuiert ist. In solchen Fällen des abrupt degradierten Status der Partnerschaft muss selbstverständlich das Plötzliche akzentuiert werden, das nicht nur die Drastik des Schlusses in der ‚Liebesbekanntschaft‘ veranschaulicht, sondern auch implizit auf die vakanten Liebesgefühle in der Beziehung zwischen dem ER und SIE verweist.

Die Entpersonalisierung des ER und SIE, die auf diese Weise durch ein ‚sachliches‘ Ornament präsentiert werden, wird durch die summarische Paginierung der Gegenstände, wie den Stock und den Hut, unterstrichen. Erst infolge der Konzeptualisierung der ‚Liebesbekanntschaft‘ zwischen dem ER und SIE als Versachlichung und Verdinglichung (bzw. Reifizierung) der menschlichen Relation, kann die letzte Zeile der ersten Strophe (Station) verstanden werden, in der der Liebesverlust mit dem Abhandenkommen der menschlichen Sachen und Utensilien verglichen wird. Wenn die durch Freundschaft ins Leben gerufene ER-SIE-Liaison als alltägliche sich durch keine wesentlichen Züge kennzeichnende Fassung der menschlichen Verbindung definiert wird, dann ist auch der Verlust des Stockes und Hutes unter dem Aspekt einer alltäglichen Begebenheit zu rubrizieren. Aufgrund der Kollation zwischen dem ‚Sachlichen‘ der Gegenstände und dem ‚Sachlichen‘ der Romanze, in der die Liebe eher eine partikulare als konstitutive Funktion übernimmt, wird schon an der ersten Station der Versuch unternommen, den Schluss der ‚Liebeszuneigung‘ unter Hinweis auf die Substantivierung nicht nur des Alltags, sondern auch der antropomorphen Beziehung ‚logisch‘ (‚sachlich‘) zu erklären. So wie der Verlust der alltäglichen ‚Dinge‘ sich als normale Gegebenheit erweist und schwierig rückgängig zu machen ist, so gehört auch der Schluss der ‚Liebesbekanntschaft‘ zum Usus der alltäglichen Existenz. Die anfangs scheinbar nicht in Einklang zu bringende Korrelation zwischen diesen beiden Polen wird an allen Stationen (Strophen) durch den Punkt am Ende der letzten Strophenzeile, der dementsprechend auf die Irreversibilität – die Unumkehrbarkeit der Zustände – insistiert, hervorgehoben.

An der zweiten Station macht sich das Vorhaben bemerkbar, seitens des ER und SIE das Verhältnis aufrechtzuerhalten. Allerdings weder die demonstrierten Küsse („versuchten Küsse“) noch der Selbstbetrug („betrugen sich heiter“), um das anrückende Ende des Bündnisses entweder in die Länge zu ziehen oder es zu vereiteln, können vor dem tatsächlichen und unvermeidbaren ‚Aus‘ retten: Der Schein der Beziehung muss den Platz der rabiaten Desillusionierung räumen („sie sahen sich an und wußten nicht weiter“). Sogar die kumulierten Rettungsversuche von dem anonymen

ER und SIE, die das Ende verhindern sollten, entpuppen sich als konfuse Mittel der Schein-Aufbewahrung, denn weder kommt es zwischen dem ER und SIE zu einer instinktiven verbalen Kommunikation noch weigern sie sich, ihre Beziehung zumindest auf der Grundlage der gegenseitigen Sympathiebekenntnisse zu fundieren. Das ‚Als-ob-nichts-Sein‘ wird weniger durch die Signatur der Länge als der Kürze reklamiert und ist demnach auch im vornhinein zur Niederlage prädestiniert. In solch einem desolaten Umfeld der Verhältnis-Dekonstruktion werden einerseits Medien des kommunikativen Transfers als repulsiv empfunden, und andererseits gibt es überhaupt keine Chance, diese Instrumentarien in der zwischenmenschlichen Stille zu benutzen. Die gegenseitige Kursivität in dem ER-SIE-Bund kann hiermit nur zu Weinausbrüchen auf der einen Seite, und zum bizarren Desinteresse auf der anderen Seite führen. Denn die durch die Bekanntschaftszuneigungen konditionierte ER-SIE-Beziehung kann weder durch Absolution der Liebeserklärung, weil von der Liebe in solch einem Konnex nicht die Rede sein kann, konzilient restauriert noch durch die einzigartige Kodierung der Kommunikation kondensiert werden: Die ‚Substanz‘ der Kommunikation wird doch in der Regel durch symptomatische Wechselbezüge in dem Sich-Kontaktieren und nicht durch das Schweigen, wie bei dem ER und SIE, sekundiert. Die Aporie des ER und SIE formiert sich zu guter Letzt in dem Schlussvers der zweiten Station (Strophe), in der ein Bild der Regressivität und Chancenlosigkeit hinsichtlich des Beziehungsaufbewahrens konventionalisiert wird<sup>14</sup>: SIE weint, ER bleibt still („Da weinte sie schließlich. Und er stand dabei“) – sowohl IHR Weinen als auch SEIN Schweigen können als eine Bezeichnung eines und desselben Zustandes der Liebe-Dekoration katalogisiert werden, nämlich als (nicht)formulierte Antwort auf die Labilität der Mann-Frau-Allianz und das normative Nicht-Entkommen-Können vor dem Schluss der Beziehung. Beide verhalten angesichts der Situation obsolet konform, indem sie nicht nach dem Rettungsanker suchen und sich dem Schicksal, das einer alltäglichen ‚Liebesbekanntschaft‘ vorprogrammiert ist, hingeben: Die Trennung ist demnach nicht mehr eine Frage der Zeit, weil sie schon stattgefunden hat. Und nicht zuletzt wird die Aufhebung der männlich-weiblichen Verbindung durch syntaktisch-formelle Mittel konstituiert, denn die letzte Zeile der zweiten Strophe wird nicht nur durch den in der Mitte stehenden Punkt formiert, der auf diese Weise sowohl die Satzstruktur organisiert als auch die beiden Sätze grammatisch trennt, sondern sie versinnbildlicht auch hinsichtlich des Zerfallsstadiums der ER-SIE-Beziehung den Untergang dieses Verhältnis in seiner ganzen Prägnanz: Das erstmal erscheinen in der *Sachliche Romanze* die Figuren des ER und SIE in zwei separaten Sätzen – sie erscheinen sowohl allein in syntaktischer Hinsicht als auch allein in der komplexen Gesamtheit des im Gedicht Kästners thematisierten Problems. Die Ökonomie der produzierten Sätze, die durch Kürze und Präzision gekennzeichnet sind, lenkt das Augenmerk erneut auf das ‚Sachliche‘ und ‚Ungeschmückte‘, das sich einerseits durch den Satzbau manifestiert; und andererseits sich durch den Verzicht auf Verwendung jeglicher rhetorischen Figuren artikuliert. Nicht nur das Thema wird ‚sachlich‘ beschrieben, sondern die typisierten ER und SIE werden auch demzufolge durch ‚sachliche‘ Sprache präzisiert.

<sup>14</sup> Vgl. Hanuschek, Sven: *Keiner blickt dir hinter das Gesicht. Das Leben Erich Kästners*. Wien 1999, S. 115.

Die verbale Ruhe, mit der die zweite Strophe endet, wird in der dritten Station durch Referenzen auf exogene Räume interpenetriert. Zum ersten Mal findet Zugang zu solch einer verklausulierten ER-SIE-Beziehung die Außenwelt (wenn man die konzise Bemerkung von dem Stock und Hut außer acht nimmt): zum einen wird die skizzierte Landschaft durch die Weite der Schiffe, denen man ‚winken konnte‘ expandiert („Vom Fenster aus konnte man Schiffen winken“); und zum anderen werden die dargestellten Handlungsobligationen in der Mann-Frau-Liaison durch den Nebenraum, in dem ein Mensch Klavier übte, präsentiert. Das Externe der Außenwelt (Schiffe) und das Externe der internen Welt der kodifizierten Raumvernetzung (denn der Klavierspielende befindet sich nicht an der Peripherie des ER-SIE-Raumes, sondern gleich nebenan: „Nebenan übte ein Mensch Klavier“), kontaminieren miteinander und konstruieren auf diese Weise ein ganzes Panorama des Alltags – in dem der Stock und Hut verloren gehen, ein Mensch musiziert und Schiffe den Hafen verlassen-, mit der Intimität des menschlichen Bündnisses. Die Akzeptanz der affektreichen Außenwelt vonseiten des ER und SIE effiziert eine gewisse Rückkehr zu dieser Welt, weil es schon „Viertel nach Vier“ ist und man Kaffee trinken gehen müsse. Aufgrund der Sprengung des individuell limitierten Raumes, der jetzt durch die Externiertheit der Außenwelt erweitert wird, kann entweder die Rettung des Zusammenseins zustande kommen oder die vehement-kontinuierliche sich vollziehende Talfahrt der Beziehung gebremst werden. Denn die Veränderung in der Lokalisierung der Handlung ist nicht nur analog mit einer Alternative des Beziehungsbeibehaltens, sondern auch mit dem Öffnen auf die Pluralitäten und Banalitäten des Alltags bzw. der Außenwelt verbunden.

Jedoch gleichzeitig ist in der Absicht, gemeinsam in der Öffentlichkeit Kaffee zu trinken, auch kein massiver Wille der Rettung der Beziehung zu bemerken; vielmehr erweist sich die Entscheidung das ‚Liebesnest‘, das durch Elemente der Außenwelt partiell durchdrungen wurde, zu verlassen als Flucht aus dieser Raumsituierung ins ‚Irgendwo‘. Das Fliehen aus der angegriffenen Zwei-Menschen-Einöde in ein Cafe erscheint in Anbetracht des an den zwei ersten Stationen geschilderten zerstörten Fluidums insofern obskur und kurios, als dass die fehlende Kommunikation, die auf nur ein paar vermutlich geäußerte Sätze vonseiten des ER reduziert ist, zwischen dem ER und SIE in öffentlichen Institutionen und Anstalten schneller in den Blickpunkt gerät als in privaten Räumlichkeiten. Es ist fraglich, ob das ER und SIE in der Exklusivität der Außenwelt die schweigende, stille und desaströse Inklusivität des Mann-Frau-Logis brechen und liquidieren könnten. Eher das Gegenteil ist der Fall, wie man im Rückblick auf die Motive der Schiffe und des Klavier-übenden-Menschen feststellen kann. Die in den Komplex der Mann-Frau-Problematik integrierten Zeilen „Vom Fenster aus konnte man Schiffen winken“ und „Nebenan übte ein Mensch Klavier“ können zwar in dem wesentlichen Zusammenhang als redundant zur Kenntnis genommen werden, weil sie von der im Zentrum der *Sachliche Romanze* stehenden Thematik ablenken und auf andere exemplarisch verweisen, aber in Wirklichkeit unterstreichen sie nur die Dualität zwischen den Positionen des ER und SIE zum einen; und die Kontrastierung zwischen dem Innen und Außen zum anderen. Diese beiden Verse perfektionieren das Bild der Vernichtung der achtjahredauernden

‚Liebesbekanntschaft‘, und mithilfe des Gestus der deklamatorischen Evokation des Schiffe- und Klavier-‚Gemäldes‘ paraphrasieren sie synchron dazu die Implikaturen des sich rasch realisierenden Beziehung-‚Aus‘.<sup>15</sup> Denn die Aufmerksamkeit des ER und SIE wird nicht mehr auf den Gegenpartner, sondern auf die Nebensächlichkeiten gerichtet (wie die Schiffe, denen man winken kann und den Klavier-Mann), denen demzufolge ein hoher, wenn nicht sogar ein höherer Wert als dem Mitmenschen beigemessen wird. Nicht mehr das zwischengeschlechtliche Verhältnis steht im Mittelpunkt, sondern die marginalisierten Nuancen der äußeren Existenz-Dimension. Die Komplementarität des internen ER-SIE-Bündnisses wird durch die Modulierung des scheinbar Irrelevanten supplementiert, denn erstens die Schiffe, und zweitens die Klavierübung lassen eine Art Liebesabstieg vermuten. Und parallel dazu ritualisieren und prädestinieren sie durch ihre Symbolik die konfigurierte Deformierung der ‚Liebesbekanntschaft‘. Das ‚Winken‘ den Schiffen stellt plastisch die Ferne dar und das Klavierüben thematisiert implizit die ‚Fallhöhe‘, denn es ist nicht das Spielen, sondern nur das Üben, das die eventuellen Fehler und ‚Schnitzer‘ in dem Notenlesen und der Spielpraxis voraussetzt. Die so reglementierte Sachlichkeit der ‚sachlichen‘ Artefakte wird in der ER-SIE-Beziehung durch das Heranrücken der Bekanntschaftsendphase ‚verschleiert‘ wiedergegeben. Die Ferne der Schiffe kann somit die Entfremdung des ER und SIE zertifizieren und das Üben kann auf die Brüchigkeit der Beziehung hindeuten, in der der rhythmische Fluss (wenn er überhaupt vorhanden war, was jedoch bestritten werden sollte) der ‚Liebesgemeinschaft‘ aus den Fugen gerät. Von der Entrhythmisierung der Beziehung zeugt nicht zuletzt die formelle Struktur des Gedichts Kästners, in der die Faktoren der Musizierung mit den parallel verlaufenden Segmenten der Stockung expliziert wurden. Das Üben auf dem Klavier prophezeit hiermit die Degradation und Regression des ‚Liebepotenzials‘ in der ‚Liebesbekanntschaft‘, die sowohl Höhen- als auch Tiefenperioden erleben musste. Allerdings dominiert in jedem Üben und Einstudieren die Fehlerquote, und deshalb ist auch die ER-SIE-Verbindung kompakt durch Defekte, Missgeschicke und Irrtümer gekennzeichnet. Im Hinblick auf die fabrizierte Schablone der ‚Fallhöhe‘ und auf die dem Titel innewohnende Divergenz zwischen dem ‚Sachlichen‘ und dem ‚Romanzenhaften‘ kann die binäre Organisation des Gedichts sowohl auf dem Feld der technischen Konstruktion als auch des Inhalts erläutert werden. In Bezug auf die formelle Hierarchisierung des Gedichts betreffs des Metrums und der Inkongruenz in der Silbenmenge jeder Gedichtszeile, dringen die Schiffs- und Klaviereinschübe in das Sinngefüge der ‚Romanze‘ ein und etablieren sich in der Kausalität des Motivik-Duktus. Die den Erzählerverlauf stabilisierenden Konstruktionsressourcen konservieren das ganze diffuse Agglomerat der ‚Liebesbekanntschaft‘ im Sinne des einkalkulierten und sich anbahnenden Beziehungsschlusses, indem sie latent die ruinierte und beschädigte ER-SIE-Partnerschaft demonstrieren.

Der in der dritten Strophe gefasste Vorsatz, den mit negativen Emotionen behafteten Raum vielleicht zu verlassen und sich ins ‚Irgendwo‘ zu begeben, aktualisiert

---

<sup>15</sup> Kästner schreibt kommentiert selbst diese Zeile folgenderweise: „Noch ist kein Wort des Schmerzes gesagt, aber kann Schmerz deutlicher gesagt werden als in diesen scheinbar belanglosen Zeilen?“, in: Kästner, *Indirekte Lyrik*. 1983, S. 22.

zwei Aspekte, die in Verbindung mit der vierten Station von Belang sind. Zum einen impliziert das Übertreten der eigenen Wohnungsschwelle die Distanzierung von den Innenräumen, die nicht autark, sondern abhängig von den Außenräumen (ko-)existieren, wie es am Beispiel des Klavierspielenden und der Schiffe zu erblicken war; und zum anderen kann die Entfernung von dem eigenen Raum als letzter Versuch der Verteidigung der Intimität vor den Angriffen der äußeren Welt wahrgenommen werden. Allerdings bleibt auch die Intimität und Exzessivität nicht gesichert, denn sowohl die Flucht (die Evasion) ins „kleinste Cafe“ als auch das Zusammensein über den „Tassen“ am Tisch können die ER-SIE-Beziehung nicht vor dem Ende retten. Die sich anbietende Chance, um das Verhältnis in gewisser Hinsicht noch ‚über die Berge zu bringen‘, wurde weder an der zweiten Station noch in der ersten Strophe produktiv genutzt, weil in der Tat die Beziehung schon vor dem Sich-Bewusstwerden, dass die Liebe „abhanden“ gekommen ist, zu Wanken anfang. Solch eine Liaison zwischen einem Mann und einer Frau mutierte somit zu einer schon mehrmals früher angesprochenen ‚Liebesbekanntschaft‘, die zum Scheitern verurteilt ist, denn sie ist nicht auf der Basis der Liebesgefühle, sondern auf dem Gerüst der lockeren Bekanntschaftsketten gegründet. Somit kann die ‚Liebesgemeinschaft‘ nur in die Länge gezogen werden, um vor den Augen der Außenwelt (Familie? Freunde? der Klavierspieler?) den Schein einer homogen intakten Beziehung zu bewahren. Der Mangel an Kommunikation führt zum Zwiespalt bei dem ER und SIE zwischen dem Sich-Klarmachen des nichtzubremsenden Beziehungsschlusses einerseits, und der Reflexion über die Postulierung eines Scheinbündnisses nur um der Konvention willen andererseits. Jedoch analog dazu verdeutlicht dieser Mangel die brüchige Konsistenz der ER-SIE-Liierung, in der auch die Worte und das Gespräch „abhanden“ gekommen sind. Mit dem Verstummen des Mannes und der Frau im Cafe (‚und sie sprachen kein Wort‘) erreicht der ER-SIE-Konflikt seinen Höhepunkt, denn wahrscheinlich würdigten sie sich sogar gemeinsam keines Blickes, indem sie nur auf das „Rühren in ihren Tassen“ konzentriert waren.

Die sich breitmachende Ratlosigkeit im ‚Irgendwo‘, in dem kleinen Cafe kann nicht gehemmt werden – sie kann aber auch nicht dynamisiert und beschleunigt werden, um die Beziehung schließlich als ‚misslungen‘ zu erklären und sich die gemeinsamen intimen und seelischen Verletzungen weiter zu ersparen. Die ‚Liebesbekanntschaft‘ kann nur schon wieder in die Länge gezogen werden, denn die Strategie des ‚Auf-die-lange-Bank-Schiebens‘, des Sich-Nichtstellens den entstandenen zwischenmenschlichen Komplikationen und den Problemen erweist sich einfacher, als der in Aussicht möglich zu stellende Versuch, die Schwierigkeiten durch eine verbale Kommunikation, durch einen Dialog, zu meistern und zu lösen. Die Taktik des Herauszögerns des Schlusses wird nicht nur in der Intension der *Romanze* Kästners, sondern auch in der formellen, morphologischen Matrix des Gedichts ersichtlich, die durch die häufige Verwendung der Konjunktion ‚und‘ geformt und auf diesem Wege auch gedehnt wird. In den vier Strophen tritt das ‚und‘ insgesamt achtmal auf, allein in der zweiten und vierten Strophe dreimal. Zum einen, wie es schon zu Beginn dieses Interpretationsansatzes angedeutet wurde, kann das ‚und‘ Sätze verknüpfen und zusammenschließen, zum anderen jedoch kann das ‚und‘ syntaktische Komplexe trennen, indem es die Be-



deutung des ‚aber‘ adoptiert. Im Falle der Kästner’schen *Romanze* wird vielmehr die Funktion des ‚und‘ als Schnitt und Gegenüberstellung der Satzkonstrukte privilegiert, das formell-technisch die Trennung des ER von dem SIE (oder des SIE von dem ER) nochmals explizit und exakt betont. Der häufige Gebrauch des ‚und‘ normiert sowohl die im Gedicht enthaltene Thematisierung der Problematik der sedimentierten ‚Liebesbekanntschaft‘, die im Augenblick des nicht mehr zu restituierenden Abschieds nur als Residuum und Relikt der alten ‚Liebesordnung‘ figuriert zum einen; und komprimiert das In-die-Länge-Ziehen seitens der Textstruktur, indem er auf die Sinnerschließung der Gedichtsaussage rekurriert, zum anderen. Der ‚lyrische Erzähler‘ schildert den Kollaps der Beziehung weniger knapp und korrekt, als er den ‚Bericht‘ aufbauscht und angesichts der eingefügten Anonymfiguren des ER und SIE den Niedergang des Liebesverhältnisses entindividualisiert, und somit ihn konventionalisiert und generalisiert. Allerdings adäquat zu der Verallgemeinerung der vorgestellten Situation muss eine partielle Akribie des Erzählers in der Darstellung der Beziehungsdemontage festgestellt werden, der trotz der kanonisierten und typisierten Präsentation des ER-SIE-‚Aus‘, das Auseinandergehen auch in gewisser Weise detailliert wiedergibt, wenn er u.a. die Illustrierung der Nebensächlichkeiten favorisiert, und sie in den Rahmen des Gedichts einbettet. Der somit entfaltete Kontrast zwischen der Existenz der Menschen und Existenz des ‚Sachlichen‘, das in das Leben des ER-SIE-Paares interveniert, beweist einmal mehr die angebliche Dipoligkeit des Gedichts im Bereich der formellen Konstruktion/Form und des Inhalts. Die Sätze „Sie saßen allein, und sie sprachen kein Wort/Und sie konnten es einfach nicht fassen.“, die die zwei letzten Zeilen der letzten Strophe bilden, oszillieren demnach zwischen der Form und dem Inhalt, und statt die Form und den Inhalt gegenseitig zu negieren, gehen sie einander einen Kompromiss ein. In Anbetracht solch einer entwickelten Harmonie zwischen dem formellen ‚und‘ auf der einen Seite respektive dem inhaltlichen Zusammenbruch der Liaison auf der anderen, kann demzufolge auch der Titel *Sachliche Romanze*‘ im Rückblick auf die auf den ersten Blick indizierte Widersprüchlichkeit evaluiert und verifiziert werden: Die Romanze, die im Grunde keine ‚Sachlichkeit‘, die auch als Entemotionalisierung sowie emphatische Partikularisierung des Gefühls identifiziert werden kann, impliziert, befindet sich nicht an einem Übergang zum ‚Sachlichen‘. Denn das ‚Romanzenhafte‘ muss bezüglich des Gedichts Kästners nicht als eine Liebesbeziehung, sondern als eine ‚Liebesbekanntschaft‘ moduliert werden, um so mehr, als die gegenseitige Liebe dem ‚Romanze‘-Verhältnis von Anfang an nicht beschert ist. So gesehen bilden das ‚Sachliche‘ und die ‚Romanze‘ keinen Gegensatz, sondern konstruieren eine Art (ironische) Konvergenz.

#### 4.

Infolge dieses Gedichtsinterpretationsansatzes kann das Fazit gezogen werden, dass erstens die anscheinende Unstimmigkeit des Titels in Bezug auf die Komplexität und Totalität des Gedichts Kästners insofern relativiert werden muss, als sowohl die formelle Struktur als auch die inhaltliche sinnstiftende Aussage der *Sachliche Romanze*

keine Diskrepanz evoziert, sondern vielmehr die Form und den Inhalt zusammenfügt; dass zweitens es zu einer Vereinigung der Form und des Inhalts kommt, die miteinander korrelieren und auf diese Art und Weise die Kernaussage auch zu betonen vermögen; dass drittens sich die sachliche Sprache der *Romanze* als ein essentieller Eckpfeiler sowohl des syntaktischen Aufbaus des Gedichts als auch als zentraler Eckstein der Themenvermittlung erweist, in der das ‚Sachliche‘ nicht nur nach dem Prinzip der sachlichen Sprache fixiert ist, sondern auch das ‚Sachliche‘ sich im Kontext der Nebensächlichkeiten platziert, und somit den Ton des Gedichts ‚sachlich‘ färbt (‚Poetisierung der Sachlichen‘, ‚Poetisierung der Wirklichkeit‘); dass viertens und letztens jedoch eine Dissonanz zwischen der Kästner’schen *Romanze* auf der Stufe der Konfiguration und dem durch die Präfiguration perspektivierten Lebenslauf Kästners deklariert werden muss, weil in die Schlusszeile „und konnten es einfach nicht fassen“ die Verkrustung des Gefühls und eine Variante einer apathischen Gleichgültigkeit hinsichtlich der Vollstreckung des Beziehungsendes mit einbezogen wurde, denn das ER und SIE ‚konnten das zwar nicht fassen‘, aber insgesamt haben sie auch nichts in Richtung der Rettung unternommen. Somit ist das Vergessenwerden im voraus eingeplant – ein Vergessenwerden, das jedoch von Kästner selbst nicht befürwortet wurde, wenn man nochmals seine Beziehung zu Ilse Julius exploriert und in den Blick nimmt, an die er sich später mit Ressentiment zurückerinnert hat, als er in einem Brief an seine Mutter in einem anderen Liebesaffäre-Zusammenhang schrieb: „Die neue kleine Freundin, Margot Schlönlank, ist ein furchtbar lieber Kerl. Bloß schon wieder zu sehr verliebt. Hat ja alles keinen Sinn auf die Dauer. Es ist wirklich so, als ob die Ilse-Affäre mir alle Fähigkeit, ein Mädchen richtig lieb zu haben, vollständig ruiniert hätte“.<sup>16</sup> Obwohl in der *Sachliche Romanze* immanent und textintern die Ruinierung des Liebesverhältnisses und nicht des Individuums ‚gemalt‘ wird, kann der Rückschluss gezogen werden, dass sogar eine minimale Lädierung eines zwischenmenschlichen Bündnisses extrem verheerende Konsequenzen für den weiteren Werdegang des Einzelnen und negative Auswirkungen auf seine Konstitution haben kann. Die infolge des Scheiterns der Beziehung ins Wanken geratene Einzelexistenz kann bezüglich des Briefes Kästners nicht mehr voll und ganz repariert werden. Vielleicht nur die ‚Sachlichkeit‘ des Alltags und das ‚Sachliche‘ des Lebens, die als Kontingenzen verstanden werden, können die ‚rettende Hand reichen‘, indem sie den Fokus auf die Nebensächlichkeiten, wie die Schiffe und den Klavierübenden, lenken und somit zuerst zur Bewältigung des Alltags auffordern: Die persönliche Niederlage in der Liebesbeziehung oder ‚Liebesbekanntschaft‘ werden so auf beiseite geschoben. Die Romanze ist nur eine Momentaufnahme, die früher oder später vergehen muss, denn sie beruht nicht auf wahren Gefühl und wahrer Sensibilität. Demnach wohnt mehr oder weniger der Romanze und *Romanze* das ‚Sachliche‘ inne und ist kaum über weite Strecken aus der Romanze wegzudenken und zu entfernen.

---

<sup>16</sup> Brief Kästners an seine Mutter vom 14.11.1926 in: Kästner, Erich: *Werke in 9 Bänden* (hier 1. Band). 1998, S. 415.

## **Inhaltlich-kontextuelle Analyse des Hirtenbriefes Kardinals Clemens August Graf von Galen vom 26. März 1934**

### **I.**

Clemens August Graf von Galen, zwischen 1933 und 1946 Bischof von Münster, ist einer der bekanntesten, wenn nicht der bekannteste Vertreter der katholischen Kirche in Deutschland während der NS-Zeit. Er ist weltweit bekannt geworden durch seine Proteste gegen Maßnahmen des NS-Regimes, insbesondere gegen die Vertreibung von Ordensangehörigen aus den Klöstern, gegen die Tötung Geisteskranker und die Verletzung der Persönlichkeitsrechte durch die Nationalsozialisten. Von den Kriegsgegnern, insbesondere von Großbritannien, sind diese Proteste als systemgefährdend eingeschätzt und daher als Flugblätter über Deutschland verbreitet worden.

Der entscheidende Moment im Leben von Galen war sicherlich seine Ernennung zum Bischof von Münster im Jahre 1933.<sup>1</sup> Und das Datum kann diesmal nicht einmal nur als nicht wichtig betrachtet werden. Denn die Inthronisation von Galens erfolgte direkt nach Abschluss des Reichskonkordats, von Galen war somit der erste deutsche Bischof nach diesem epochemachenden Ereignis.

Der Bischof stieß durch seine Ernennung mit einer ihm völlig unbekannt und sehr komplizierten politischen Landschaft zusammen. Denn gerade der Moment, in dem von Galen Bischof wurde, befand sich die katholische Kirche in Deutschland in Zwiespalt zwischen Staatsloyalität und Ablehnung aller Ansprüche seitens der Nationalisten, die die Souveränität der Kirche im allgemeinen gefährden konnten.

In den Jahren 1930 und 1931 hatten die Bischöfe die nationalsozialistische Bewegung stark kritisiert und den Gläubigen die Mitgliedschaft in jeglicher Art ihrer Formen untersagt. Nichtsdestotrotz schwächten sie 1933, nach der Machtergreifung Hitlers am 30. Januar, ihre Kritik ab, um die Interessen der Kirche nicht zu gefährden. Umso sicherer fühlten sie sich nach dem Abschluss des Reichskonkordats, das der Kirche freien Bewegungsraum ließ.

Nur wenige haben zu dieser Zeit den wahren Willen Hitlers erkannt und die in seinen Worten versteckte Ideologie. Es gab schon nach der Machtübernahme erste Rechtsbrüche, Vergewaltigungen der Rechte der Kirchen, Diffamierungen Anders-

---

<sup>1</sup> Dazu vgl. Gołaszewski, Marcin: Kardinal Clemens August Graf von Galen: „Der Löwe von Münster“. Die „Euthanasie“-Frage und der Protest von Galens im Spiegel seiner Predigten. In: Lasatowicz, Katarzyna; Pelka, Daniela: *Prace germanistyczne/ Germanistische Werkstatt*, Opole 2008, S. 257-269.

denkender, Verschleppungen von und Morde an Geistlichen sowie Verfolgungen von Juden. Prominente Angehörige aller Konfessionen wurden inhaftiert und ermordet – alles im Namen der beiderseitigen Verträge zwischen den Kirchen und dem Staat.

Als Clemens August von Galen am 5. September 1933 zum Bischof ernannt wurde, wurde er automatisch zum Mitglied der Fuldaer Bischofskonferenz, eines Gremiums von 28 Bischöfen, die die Richtlinien des Handelns der Kirche festzulegen hatte. Gekennzeichnet durch verschiedene Einstellungen musste dieses Gremium einen Konsens finden, um nach Außen einheitlich zu bleiben. Während die einen versuchten, mit dem nationalsozialistischen Regime einen Kompromiss zu schließen, lehnten die anderen dies grundsätzlich ab. In dieser Situation hielt am 26. März 1934 Clemens August Graf von Galen einen der bekanntesten Hirtenbriefe, der sich mit der Ideologie des Nationalsozialismus scharf auseinander setzte.

## II.

Die Analyse des Hirtenbriefes vom 26. März 1934<sup>2</sup> von Clemens August Graf von Galen<sup>3</sup> erfolgt inhaltlich-kontextuell sowie rhetorisch.

Wichtig ist, darauf hinzuweisen, dass es sich bei dem Text vom 26. März 1934 um einen Hirtenbrief handelt. Um die Genauigkeit bei dem Gebrauch der Begriffe zu bewahren, ist es notwendig, kurz den Unterschied zwischen einer Predigt und einem Hirtenbrief anschaulich zu machen.

Eine wissenschaftliche Definition des Begriffs *Hirtenbrief* gibt das Lexikon für Theologie und Kirche:

In Ausübung ihres Hirtenamtes, sich um alle Gläubigen zu kümmern, die ihrer Sorge anvertraut werden, verfassen Diözesanbischöfe aus gegebenem Anlass auch bischöfliche Rundschreiben. Sie werden im kirchlichen Sprachgebrauch *Hirtenbriefe* genannt. Hirtenbriefe sind eine besondere Form der geistlichen Weisung und der Stellungnahme des Diözesanbischofs zu wichtigen religiösen, aber auch zu gesellschaftlichen und politischen Vorgängen und Ereignissen (...).<sup>4</sup>

Besonders wichtig ist dabei der Hinweis darauf, dass Bischöfe zu besonders wichtigen politischen Fragen ihre Stellung nehmen, und zwar in Form eines Hirtenbriefes.

---

<sup>2</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Akten, Briefe und Predigten 1933-1946. Band 1. Schönigh Verlag, Paderborn-München-Wien-Zürich 1996, S. 67-72. (Im weiteren genannt: Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1.)

<sup>3</sup> Clemens August Graf von Galen, zwischen 1933-1946 Bischof von Münster, 1946 zum Kardinal erhoben, ist einer der bekanntesten Vertreter der Katholischen Kirche zur Zeit der Nazi-Herrschaft in Deutschland. Berüchtigt ist vor allem seine „Euthanasie“-Predigt vom 3. August 1941, in der er sich für die Opfer der 'T4'-Aktion eingesetzt hat. 2005 wurde er vom Papst Benedikt XVI. selig gesprochen.

<sup>4</sup> Schöttler, Heinz-Günther: Hirtenbrief, in: Kasper, Walter: Lexikon für Theologie und Kirche (LThK). Freiburg-Basel-Rom-Wien 1996, S. 160ff.

Heinz-Günther Schöttler erklärt in seinem Artikel weiter: „Sie [die Hirtenbriefe] sollen die Gläubigen zur geistlichen Erneuerung anhalten und ihnen eine Wegweisung [...] sein.“<sup>5</sup>

Eine ähnliche Definition schlägt das Lexikon *Kirche&Religion* vor, wobei er auf die führende Rolle eines Bischofs in der Diözese hindeutet:

Der Hirtenbrief ist ein Schreiben des Bischofs an die Gemeinden bzw. Gläubigen seines Bistums. Darin äußert sich der Bischof als Leiter des Bistums und oberster Priester zu Problemen der damaliger Zeit, zu theologischen oder seelsorglichen Fragen.<sup>6</sup>

Im *Wetzer und Welte's Kirchenlexikon* oder in der *Enzyklopädie der katholischen Theologie und ihrer Hilfswissenschaften* lässt sich ein Hinweis auf den Inhalt der Hirtenbriefe finden:

Was den Inhalt der Hirtenbriefe anbelangt, kann man parallel zum jeweiligen Adressatenkreis auch eine inhaltliche Schwerpunktsetzung feststellen. [...] Sind die Hirtenbriefe für das gesamte Diözesanvolk bestimmt, so behandeln sie thematisch vor allem die Glaubenswahrheiten, das religiöse und sittliche Leben, die Teilnahme an der Gnadenmitteln der Kirche, die Gefahren für das Seelenheil und die Mittel zu deren Abwehr; aber auch besondere Ereignisse des diözesanen Lebens und karitative Anliegen finden darin ihren Niederschlag.<sup>7</sup>

Hirtenbriefe werden verlesen, bei Predigten kommt es auf den Prediger an. Nun ist von Galen jedoch dafür bekannt, dass er seine Predigten ausarbeitete und sie wohl in einer vergleichsweise freien Art anhand des Textes vortrug. Insofern wäre es schon möglich, Hirtenbriefe und Predigten auf der gleichen Ebene zu betrachten, wenn auch Hirtenbriefe häufig auch viel länger waren als Predigten.

Relevant ist auch, dass der Inhalt eines Hirtenbriefes vielfach in einer Belehrung, einer Ermahnung oder einer Warnung besteht, gelegentlich in Trostworten und in geistlichem Zuspruch; oft enthalten auch Hirtenbriefe Ermunterungen. Letztlich können nahezu alle kirchlich-religiösen Themen Gegenstand eines Hirtenbriefes sein.

### III.

Der Anlass für die Entstehung des Hirtenbriefes vom 26. März 1934 war die Verschärfung der Beziehungen zwischen der katholischen Kirche und der Reichsregierung sowie die Veröffentlichung von Alfred Rosenberg *Mythus des 20. Jahrhunderts*, in dem Rosenberg sich mit den Dogmen der Kirche auseinander setzte. Das Buch

---

<sup>5</sup> Ebenda, S. 160ff.

<sup>6</sup> Lexikon Kirche & Religion. Internetausgabe: <http://www.kathweb.de/port/artikel/116.php>; Stand vom 18.01.2009.

<sup>7</sup> Vgl. Strehle, Adolf: Hirtenbrief, in: *Wetzer und Welte's Kirchenlexikon oder Enzyklopädie der katholischen Theologie und ihrer Hilfswissenschaften*. Herder'sche Verlagsbuchgesellschaft. Freiburg in Breisgau 1880-1903, S. 39ff.

bedrohte das Wesen und Bestehen der wichtigsten Elemente der Kirche und strebte die Gründung einer Nationalkirche an.

Die Ansichten, die er in seinem 1930 erschienenen *Mythus des 20. Jahrhunderts* darlegte, waren sowohl für die katholische als auch evangelische Kirche so provozierend, dass sie eine Unmenge von Gegenschriften zur Folge hatten. Das Buch wurde demzufolge am 9.02.1934 auf den Index der verbotenen Schriften von der katholischen Kirche gesetzt.

Auch wenn die „in dieser Schrift vorgetragenen Gedanken und Schlussfolgerungen durchaus persönliche Bekenntnisse, nicht Programmpunkte der politischen Bewegung, welcher ich angehöre“<sup>8</sup> waren, scheint es doch klar zu sein, dass er Vertreter der nationalsozialistischen Ideologie war.

Als Ausgangspunkt der Überlegungen von Rosenberg gilt eine rassistische Geschichtsbetrachtung. In seinem *Mythus* will er den Werten der *Rassenseele* wieder zur Geltung verhelfen. Alle anderen Werte sollten ihr untergeordnet werden, und zwar in „Staat, Kunst und Religion“.<sup>9</sup> Das ganze 20. Jahrhundert stehe im „Zeichen von Blut und Rasse.“ Die Deutschen, obwohl „rassisch“ uneinheitlich, was jedoch für jedes europäische Volk charakteristisch sei, gehörten überwiegend zur nordischen Rasse, die den anderen kulturell schon immer überlegen gewesen sei. Und gerade dieser Rassenanteil sei durch Rassenschutz, Rassenzucht und Rassenhygiene<sup>10</sup> zu erhalten und zu stärken. Volks- und Rassenehre<sup>11</sup> müssten ihren angemessenen Platz im Bewusstsein der Deutschen zurückgewinnen.

Trotz der Tatsache, dass Rosenberg den der Kirche Entfremdeten und Orientierungslosen noch keine Alternative anbieten konnte, muss er noch auf das „echte Genie, das uns den Mythus offenbart und zum Typus erzieht“<sup>12</sup> warten, polemisiert er doch heftig gegen die Kirchen, besonders gegen die katholische. Vor allem wirft beiden Kirchen starre Dogmengläubigkeit vor. An Jesus sind seiner Meinung nach seine heldenhaften Züge, sein Leben, nicht sein Sterben hervorzuheben. Wichtig ist darauf hinzuweisen, dass sich Rosenberg der christlichen Lexik bedient, wenn er von der Mythusoffenbarung spricht. Die Nationalehre soll die Nächstenliebe ersetzen, die Bindungen der Nation sollen höher als die kirchlichen Bindungen stehen. Die Gründung einer Nationalkirche soll als klares Ziel verstanden werden. Diese soll zwar selbständig entstehen, aber staatlich geschützt werden. Auf dem Gebiet der schulischen Erziehung mit dem Ziel der Charakterbildung habe der Staat dagegen „ohne jeden Kompromiss die Alleinherrschaft zu beanspruchen“.<sup>13</sup>

Äußerst hart greift Rosenberg die katholische Kirche an, vor allem wegen ihres Mythus der Stellvertreterschaft Gottes durch den Papst, der „keine Rasse oder Nation als einen Höchstwert anerkennen“<sup>14</sup> könne, sondern nur Unterwerfung, für die ewige Seligkeit versprochen werde. Die katholische Kirche wird als Instrument

---

<sup>8</sup> Rosenberg, Alfred: *Der Mythos des 20. Jahrhunderts*. Hoheneichen Verlag, München 1930, S. 4.

<sup>9</sup> Ebenda, S. 3.

<sup>10</sup> Ebenda, S. 329.

<sup>11</sup> Ebenda, S. 396.

<sup>12</sup> Ebenda, S. 342.

<sup>13</sup> Ebenda, S. 355.

<sup>14</sup> Ebenda, S. 266.

der Machterhaltung und -erweiterung des „allmächtigen Medizinmanns“<sup>15</sup> gesehen, für die auch die Zentrumspartei und Bayerische Volkspartei arbeiten. Pius XI. wird vorgeworfen, dass er mit seiner Politik das „germanische Deutschland“ durch eine Gegenreformation für immer brechen wolle.<sup>16</sup>

#### IV.

Clemens August Graf von Galen beginnt seinen Hirtenbrief, indem er an die Aufgaben jedes Bischofs erinnert und sich dabei auf die Worte des heiligen Paulus' bezieht:<sup>17</sup> „Verkündige das Wort, tritt auf, ob gelegen oder ungelegen, weise zurecht, tadele, ermahne mit aller Geduld und Lehrweisheit.“<sup>18</sup> Dadurch weist er darauf hin, dass ein Bischof dazu verpflichtet sei, sich nicht nur dann zu Wort zu melden, wenn es gut geht, sondern vor allem dann, wenn „man die gesunde Lehre unerträglich findet und sich Lehrer über Lehrer verschafft.“<sup>19</sup> Charakteristisch ist in allen Predigten und Hirtenbriefen von Galens der Bezug auf Autoritäten der Kirche, die Kirchenväter, die die Argumentation und die Richtigkeit formulierter Thesen untermauern sollten.

Besonders auffallend ist an dem Hirtenbrief, dass er mit einem Bibelzitat eröffnet wird, was seinen ganzen Aufbau beeinflusst und dass der Bischof nicht zuerst von seinen Zuhörern etwas verlangt, sondern sich selbst als denjenigen stellt, der Pflichten hat. Denn selbst, „wenn man von der Wahrheit das Wort abwenden und sich Fabeleien zuwenden [wird]“, sieht er sich als Menschen, der für die Wahrheit Sorge tragen muss. Und er bekräftigt dies dadurch, dass er den nächsten Satz seiner Predigt mit dem Personalpronomen ‚Du‘ anfängt und sagt: „Du aber sei besonnen in allem, trage deine Bürde, erfülle deinen Beruf als Verkünder des Evangeliums und verwalte dein Amt in vollkommener Weise (2 Tim. 4, 1-5).“<sup>20</sup> Der Gebrauch von ‚Du‘, wenn der Bischof in erster Linie an sich selbst denkt, ist ein durchdachter Trick. Dabei handelt es sich um Deixis, die Mittel des Zeigens.<sup>21</sup> Von Galen denkt bei der Kommunikation an sich selbst und seine Hörer. Dadurch schafft er die Grundlage für die gegenseitige Interaktion zwischen ihnen sowie bestimmt seine Aufgaben als Bischof.

Die Nutzung dieses Personalpronomens kann aber auch darauf hindeuten, dass der Bischof seine Brüder<sup>22</sup> in Amt dazu aufruft, „nicht zu schweigen [...], wenn die

---

<sup>15</sup> Ebenda, S. 267.

<sup>16</sup> Ebenda, S. 271.

<sup>17</sup> Diese Worte sind auch Bestandteil des Ritus der Bischofsweihe (Pontificale Romanum).

<sup>18</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 67.

<sup>19</sup> Ebenda, S. 67.

<sup>20</sup> Ebenda, S. 67.

<sup>21</sup> Deiktische Mittel haben die Funktion, Kommunikation in eine Situation einzubinden. Diese verweisen nicht nur auf Dinge, die der unmittelbaren Anschauung im physikalischen Raum zugänglich sind. Mehr dazu: Blatt, Inge: Sprachliche Kommunikation. Abriss der kommunikations- und zeichentheoretischen Grundlagen. URL: <http://www.erzwiss.uni-hamburg.de/spranfu/Kommunikation.rtf>; Stand vom 3.04.2009.

<sup>22</sup> Zur Wahrnehmung der Aufgabe jedes Bischofs vgl. die Predigt von Michael von Faulhaber vom 3.12.1933; Faulhaber, Michael: Judentum, Christentum, Germanentum. Adventspredigt-

Irrlehre und der Unglaube ihr Haupt erheben, wenn sich erfüllt, was im Brief an Titus steht: Sie bringen ganze Familien in Verwirrung (Tit. 10, 11).<sup>23</sup> Die Bezeichnung des Nationalsozialismus als ‚Irrlehre‘ weist einerseits darauf hin, dass der Bischof sich verschleiert ausdrückt, andererseits aber sich konform verhalten will. Dies zeugt von der Haltung der gesamten Kirche vor der Ratifizierung des Reichskonkordats, als man versuchte, jeglichen Konflikt zu vermeiden. Aus unserer heutigen Perspektive scheint dies zwar unverständlich zu sein, bezeugt aber die immerhin bestehende Bereitschaft von der Seite der Kirchenoberhäupte, einen Konsens zwischen der NS-Regierung und der katholischen Kirche zu schließen.

Im Jahre 1933 wurde zwar das Reichskonkordat unterzeichnet, von Galen war jedoch einer der Bischöfe, die früh verstanden, dass das Dokument nur dazu da war, um das Regime Hitlers auf internationaler Ebene zu bestätigen. Das Zitat und die Erklärung der Aufgaben jedes Bischofs können deswegen in diesem Kontext als Mahnung an andere Bischöfe verstanden werden. Denn noch im selben Jahr schrieb z.B. Bischof Buchberger von Regensburg am 30. Mai 1934 an Kardinal Faulhaber<sup>24</sup>, dass jeder Bruch mit der Regierung vermieden werden soll, „weil es eben das sei, was die Feinde der Kirche mit allen Mitteln erstrebten.“<sup>25</sup>

Der Bezug auf die Familie ist eines der typischen Elemente bei den Predigten und Hirtenbriefen von Galens. Die Sorge um die Jugendlichen wird auch in anderen Texten zum Thema seiner Erwägungen.

Die lauten Protestworte jedes Bischofs sind notwendig, „wenn die Feinde der Religion [...] nicht nur diese oder jene Lehre der Kirche bekämpfen, sondern die Fundamente der Religion selbst und die heiligsten Geheimnisse der Offenbarung leugnen oder fälschen.“<sup>26</sup>

Und gerade darin kann man den Grund für den Hirtenbrief sehen. Dies bekräftigt von Galen selbst, indem er zwei Absätze mit den gleichen Worten anfängt und dadurch wohl auf den Anlass der Entstehung des Hirtenbriefes hinweist: „Es<sup>27</sup> greift die Fundamente der Religion und der gesamten Kultur an [...]“<sup>28</sup> Auf zwei Schlüsselwörter will von Galen wohl hinweisen, auf die Religion und die Kultur<sup>29</sup>, die er mit den Nationalsozialisten konfrontiert.

---

ten, gehalten in St. Michael zu München 1933. Druck und Verlag der Graphischen Kunstanstalt Huber, München 1934. (Im weiteren genannt: Faulhaber, Michael: Judentum, Christentum, Germanentum.)

<sup>23</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 67.

<sup>24</sup> Vgl. Senninger, Gerhard: Glaubenszeugen oder Versager. Katholische Kirche und Nationalsozialismus. Fakten-Kritik-Würdigung. EOS-Verlag, Erzabtei St. Ottilien 2003, S. 91.

<sup>25</sup> Visser, Bernd.J.J.: Gewalt gegen Gewissen. Verlag Johann Wilhelm Naumann, Würzburg 1974, S. 16.

<sup>26</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 67.

<sup>27</sup> Gemeint ist an der Stelle jeder, „wer den Gottesglauben in der Menschheit zersetzt und zerstört.“ Ebenda, S.67.

<sup>28</sup> Ebenda, S. 67-68.

<sup>29</sup> Zum Begriff Kultur vgl. die Predigt vom 3.12.1933 von Michael von Faulhaber; Faulhaber, Michael: Judentum, Christentum, Germanentum., S. 21-22.



Während die beiden das Gute bewahren, steht die NS-Ideologie nicht nur als Bedrohung für das Bestehen der katholischen Kirche, sondern auch der ganzen Menschheit. Von Galen konstruiert dieses Fragment seiner Predigt, indem er die Grundsätze der Religion und die Sittlichkeit der Kultur dem Neuheidentum gegenüberstellt. Es werden die Bereiche aufgelistet, für die der Nationalsozialismus eine Bedrohung darstellt:

Die katholische Kirche lehrt, dass Gott wirklich und wesentlich von der Welt geschieden ist; die Neuheiden aber erklären, dass Gott der Welt und vor allem dem Blute verhaftet sei. Nach der Lehre der katholischen Kirche ist Gott unendlich in seinem Wollen und Denken. Nach den Neuheiden aber hat Gott Wille, Verstand und Persönlichkeit nur im Menschen. Nicht Gott ist mehr Herr, sondern der Mensch, und es wird Gott geradezu der Knecht des Menschen genannt.<sup>30</sup>

Die bipolare Gegenüberstellung ist eine durchdachte Strategie, den Zuhörer anzusprechen und den Hirtenbrief wirksamer zu gestalten. Es werden präzise konkrete Konfliktfelder genannt und als für die Lehre der Kirche unakzeptabel geschildert. Rhetorisch auffallend ist die Stilmittel der Epanalepse. In einem kurzen Fragment kommt es zur mehrfachen Wiederholung vom Wort *Gott, Neuheiden* und *Mensch*.

Seine Haltung untermauert von Galen auch dadurch, dass er sich auf die Enzyklika *Caritate Christi* aus dem Jahre 1932 bezieht. Der Bezug auf ein wahres Dokument, ein historisches Ereignis ist eines der Merkmale, die zu einem späteren Zeitpunkt, 1941, für alle drei Predigttexte (vom 13.07, 20.07.1941 und vor allem in dem berühmtesten Predigttext vom 3. August 1941, der sogenannten ‚Euthanasie‘-Predigt) besonders charakteristisch wird. Denn der Bischof stützt seine Lehren immer auf die Lehren der katholischen Kirche. Diese Tendenz geht jedoch zurück und an ihre Stellen treten grundlegende Überlegungen über den Menschen und seinen Gehorsam gegenüber der Obrigkeit. Der hohe Grad der Biblizität, der im Hirtenbrief vom 26. März 1934 auffallend ist sowie die sehr theologische Argumentation werden in den drei Predigten aus dem Jahre 1941 zu Gunsten einer ‚*menschlichen und menschnahen*‘ Argumentation eingesetzt.

Gleich danach schafft von Galen eine Alternative, vor die er seine Zuhörer stellt. Die Religion und „der Glaube an Gott [sind] [...] das unzerstörbare Fundament jeder sozialen Ordnung und jeder Verantwortung“<sup>31</sup>, während die *Neuheiden*, wie die Nationalsozialisten genannt werden, Anarchie und Terror anstreben. Die Bezeichnung *Neuheiden* ist an dieser Stelle besonders interessant. Der Bischof nennt die Träger dieser Gefahr nicht beim Namen und bezeichnet sie nicht als Heiden, sondern gerade als *Neuheiden* d.h. als Zeitgenossen, die sich zu vorchristlichen Religionen bekennen und einmal der katholischen Kirche angehörten.<sup>32</sup>

Die Auflistung der Gefahren, die sich aus der NS-Ideologie ergeben, setzt von Galen fort:

<sup>30</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 68.

<sup>31</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 68.

<sup>32</sup> Der Zusammenhang zwischen Neuheidentum und dem Nationalsozialismus als ‚Religion‘ ist unbestritten. Mehr dazu: <http://www.politische-bildung-brandenburg.de/extrem/glossar/neo-paganismus.htm>; Stand vom 3.04.2009.

Es greift die Fundamente der Religion und der gesamten Kultur an, wer das moralische Gesetz im Menschen zerstört. Das tun aber jene, die von der Sittlichkeit erklären, sie gelte nur insoweit für ein Volk, als sie die Rasse<sup>33</sup> fördere. Offensichtlich wird dadurch die Rasse über die Sittlichkeit gestellt, das Blut über das Gesetz. Eben diese Irrlehre behauptet, es seien die zehn Gebote nur der Ausdruck der Sittlichkeit des jüdischen Volkes gewesen und sie müssten anders lauten für andere Völker mit anderem Blut. In Wirklichkeit verpflichten die zehn Gebote, die unter Blitz und Donner auf dem Sinai verkündet worden sind, alle Völker. Was die zehn Gebote sagen, steht als Sittengesetz, in den Herzen aller Menschen, auch der Heiden geschrieben, wie der Apostel lehrt (Röm. 1, 18ff).<sup>34</sup>

An genannten Zitaten ist sichtbar, dass Oppositionen gebaut werden, die im Kontext des Dogmas der katholischen Kirche eindeutig zu verstehen sind. Das Prinzip von *Blut und Boden* sowie *die Rasse* werden mit *Sittlichkeit* und *Gesetz* konfrontiert. Es wird ein Axion vorausgesetzt, dass Sittlichkeit und Gesetz mehr wert sind als die Werten des Nationalsozialismus. Dies scheint für die Christen selbstverständlich zu sein, die Perspektive aus der von Galen argumentierte muss jedoch auch für Nicht-Christen und Neuheiden, wie er sie benennt, gewidmet sein.

Der sofort auffallende Bezug auf die Symbole der NS-Ideologie, das Grundprinzip von *Blut und Boden*, findet seinen Einsatz aber in durchdachter Art und Weise. Dadurch erfolgt eine direkte Konfrontation der nationalsozialistischen Ideologie mit der Lehre der katholischen Kirche. Dieser für von Galen typische Trick ist eines der seinen Stil ausmachenden Elemente, die wohl den Beitrag zu seinem Erfolg geleistet haben. Der Inhalt bleibt zwar immer verschleiert, es gibt keine unmittelbare Kritik des Systems, für Zuhörer ist sie jedoch viel transparenter und einfacher zu entziffern, weil sie nicht nur an einer Stelle der Rede geübt wird, sondern immer wiederholt und die streitbaren Punkte werden mit immer neuen Lehren der Kirche konfrontiert.

Nachdem von Galen die NS-Ideologie den Lehren der Kirche gegenübergestellt hat, kommt bei ihm ein typischer Schritt. Er stellt eine scheinbar rhetorische Frage, die zur Pointe führen soll. Er überlegt nämlich, „was nun die Folge sein [wird], wenn man das sittliche Naturgesetz, das alle Menschen ohne Unterschied der Rassen

---

<sup>33</sup> In der Enzyklika 'Mit brennender Sorge' lassen sich Passagen finden, die auf die schon im Jahre 1934 kritischen Formulierungen von Galens zurückzuführen wären, nämlich auf die Kritik der Blut-und-Boden-Theorie. Im Kapitel über den reinen Gottesglauben ist ein deutlicher Beweis dafür enthalten, dass sich Pacelli und in der ursprünglichen Version auch Kardinal Michael von Faulhaber auf die Predigten von Galens gestützt haben. Dass Clemens August Graf von Galen bei der Entstehung der Enzyklika mitgewirkt hat, ist unumstritten. Das Fragment der Enzyklika: „Wer die Rasse oder das Volk, oder den Staat, oder die Staatsform, die Träger der Staatsgewalt oder andere Grundwert menschlicher Gemeinschaftsgestaltung – die innerhalb der irdischen Ordnung einen wesentlichen und ehregebietenden Platz behaupten – aus dieser ihrer irdischen Werteskala herauslöst, sie zur höchsten Norm aller, durch der religiösen Werte macht und sie mit Götzenkult vergöttert, der verkehrt und fälscht die gottgeschaffene und gottbefohlene Ordnung der Dinge.“ Aus: Repgen, Konrad: Veröffentlichungen der Kommission für Zeitgeschichte bei der katholischen Akademie in Bayern. Reihe A: Quelle – Band 1 „Der Notenwechsel zwischen dem Heiligen Stuhl und der deutschen Reichsregierung I. Von der Ratifizierung des Reichskonkordats bis zur Enzyklika „Mit brennender Sorge“. Mainz 1965, S. 410.

<sup>34</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 68.

und Klassen verpflichtet, zerstört und wenn man die reine Stimme des Gewissens trübt?<sup>35</sup>

Und bei der Antwort bezieht er sich, was ebenfalls für seinen Stil besonders signifikant ist, auf wahre Ereignisse und konkrete Fakten. Diesmal nimmt er Bezug auf die Enzyklika *Caritate Christi* und konstatiert, dass in einem System, das die moralischen Prinzipien der Kirche ablehnt, „an der Stelle der Sittengebote [...] die brutale Gewalt tritt, die jedes Recht mit Füßen tritt.“<sup>36</sup>

Er fragt weiter, wobei er sich konkreter Beispiele bedient, um seine Aussage zu bekräftigen, „was noch ein Vertrag [gilt] und welchen Wert noch ein Abkommen [hat], wenn jede Gewissensgarantie fehlt?“<sup>37</sup>

Dabei meint von Galen wohl das ein Jahr zuvor unterzeichnete Reichskonkordat und will seine Mitbrüder im Amt darauf hinweisen, wie brüchig der Vertrag sei, wenn jedes Sittengesetz fällt.

Den Abschnitt fasst der Bischof zusammen, indem er für seine Argumentation typisch warnende, fast prophetische Worte sagt. Er sagt den „unausweichlichen Untergang der Völker, der Familien, des Staates, der menschlichen Gesellschaft“<sup>38</sup> voraus.

Die warnende Stimme von Galens wird umso lauter, als er darauf hindeutet, dass die Gefahr nicht immer ersichtlich sei. Bei der Argumentation und Schilderung dieser bezieht er sich immer auf Schlüsselbegriffe der katholischen Kirche, wie ‚*Christus*‘, ‚*Offenbarung*‘, und ‚*Gottesidee*‘. Andererseits benennt er auch die Gefahr genau, wenn er sie als *Neuheidentum* bezeichnet.

Die entstandene Situation in den beiderseitigen Beziehungen zwischen der Kirche und der NS-Ideologie nennt er einen „Angriff gegen das Christentum“ und hebt die Tatsache hervor, dass „[er] an vernichtender Gewalt alles das [übertrifft], was wir von früheren Zeiten her wissen.“<sup>39</sup> Er bekräftigt – auch typisch für seine Predigten und Hirtenbriefe – die Rolle der Tradition und der Vorfahren: „Dieses neue Heidentum [...] gefährdet [...] die Religion, die wir von unseren Vätern ererbt haben.“<sup>40</sup> Diese Worte verweisen eindeutig darauf, dass der Bischof die Gefahren, die sich aus der NS-Ideologie ergeben, richtig erkannte. Sie weisen aber auch darauf hin, dass von Galen nur einen Teil von ihnen richtig einschätzte. Zwar sah er den Nationalsozialismus als Gefährdung, die er für die Religion darstellte, verstand aber im Jahre 1933 nicht, dass er [der Nationalsozialismus] auch die Gefährdung für die ganze Menschheit bedeutete. Dies kann nicht wundern, weil 1933 keine eindeutigen Anzeichen der sich nähernden Katastrophe zu erkennen waren. Problematisch bei seiner Argumentation ist auch die Tatsache, dass er vor allem gebildete Menschen anspricht, die das elementare Wissen vom politischen Leben haben. Das sogenannte *Volk* spricht er nicht an.

Unerwartet greift der Bischof die nationalsozialistische Bewegung an, indem er Parallelen zwischen ihr und „der bolschewistischen Gottlosenbewegung“<sup>41</sup> zieht.

---

<sup>35</sup> Ebenda, S. 68.

<sup>36</sup> Ebenda, S. 68.

<sup>37</sup> Ebenda, S. 68.

<sup>38</sup> Ebenda, S. 68-69.

<sup>39</sup> Ebenda, S. 69.

<sup>40</sup> Ebenda, S. 69.

<sup>41</sup> Ebenda, S. 69.

Dies veranschaulicht den Zuhörern, dass der Bischof sich nicht weigert, all das anzuprangern, was im Widerspruch zur Lehre der katholischen Kirche steht. Er erinnert noch einmal an die Aufgaben des Bischofs, indem er folgenden Satz sagt: „Gegen alle diese Bestrebungen wenden wir uns aus der Kraft des Geistes, der dem Bischof befiehlt, das ‚Depositum fidei‘, die ‚Erbschaft des Glaubens‘, gegen alle seine Feinde zu verteidigen.“<sup>42</sup>

An anderen Stellen des Hirtenbriefes konkretisiert von Galen weiter, worin das Wesen und die Gefahr bestehen, die vom *Neuheidentum* verkörpert werden. Auffallend ist, dass jeder Absatz mit fast gleichbedeutenden Worten angefangen wird und die schon früher angesprochene Gegenüberstellung präzise und plakativ darstellt:

Das neue Heidentum kämpft gegen den Begriff und die Tatsache der Offenbarung durch den eingeborenen Sohn Gottes<sup>43</sup>, „Das neue Heidentum richtet sich ferner gegen den Inhalt der Offenbarung und leugnet die hehren Geheimnisse der christlichen Religion ohne Ausnahme“<sup>44</sup>, „Die Neuheiden lehnen die Früchte der Erlösung, die Gnade der Sündenvergebung und der Kindschaft Gottes ab“<sup>45</sup>, „Die Neuheiden lehnen die Gemeinschaft der für alle Völker bestimmten Kirche Christi und streben eine Nationalkirche an, die nicht auf der Grundlage des gemeinsamen Glaubens an die Offenbarung ruht, sondern auf den Lehren von Blut und Rasse.“<sup>46</sup>

Interessant ist, dass der Bischof die Gefahr nicht implizit nennt und sie nicht als ‚*Nationalsozialismus*‘ definiert, sondern entweder unpersönliche Formen bevorzugt oder sich des Begriffs *Neuheiden* bzw. *Neuheidentum* bedient. Desweiteren bildet der Hirtenbrief eine bestimmte an dieser Stelle ganz konkrete Herausforderung für die Hörer, die dieses *Neuheidentum* mit dem Nationalsozialismus identifizieren sollen. Angesichts der Art der Argumente und der Benennung der Nationalsozialisten als *Neuheiden* kann man objektiv sagen, dass sie [die Argumente] nur religiöser Natur sind und demzufolge ist die verschleierte Kritik am Nationalsozialismus nur eine Rückendeckung für von Galen. Rhetorisch gesehen ist dieses Fragment durchaus wichtig. Man hat hier mit mehrfacher Wiederholung der Wortgruppe *das neue Heidentum* und *die Neuheiden* zu tun. Diese Stilmittel dient der Strukturierung der Rede und die wiederholten Einheiten werden als besonders bedeutsam hervorgehoben. Die Anapher begegnet besonders häufig in der religiösen Sprache, deswegen soll nicht wundern, dass sich von Galen so gerne dieser rhetorischen Figur bedient.

Mit den ‚*Dogmen*‘ der NS-Ideologie werden die Dogmen der katholischen Kirche konfrontiert, wobei diese Konfrontation immer durch einen Bezug auf eine Bibelstelle veranschaulicht wird, und zwar zugunsten der christlichen Religion, was jedoch selbstverständlich ist. Der Bischof leitet eine Diskussion mit den in Rosenbergs Buch *Mythus des 20. Jahrhunderts* dargelegten Thesen ein und kritisiert sie aufs Schärfste. Die kritische Auseinandersetzung erfolgt aber nicht allgemein, sondern ist äußerst

---

<sup>42</sup> Ebenda, S. 69.

<sup>43</sup> Ebenda, S. 69.

<sup>44</sup> Ebenda, S. 70.

<sup>45</sup> Ebenda, S. 70.

<sup>46</sup> Ebenda, S. 70.

genau und findet auf der Grundlage der Bibelauslegung statt. Deswegen sind in jedem Abschnitt konkrete Zitate zu finden, die von Galens Aussagen stützen:

Wir aber wissen, dass der Herr zu Petrus gesagt hat: ‚Nicht Fleisch und Blut hat dir das geoffenbart, sondern mein Vater, der im Himmel ist‘ (Matth. 16, 17)<sup>47</sup>, ‚So weisen diese neuen Heiden den Erlöser zurück, ‚durch dessen Blut wir gerettet sind‘ (1. Petr. 2, 24)<sup>48</sup>.

Der Bischof fasst den kritischen Teil zusammen, indem er davon ausgeht, dass „diese neue Lehre [nicht nur] einen radikalen Bruch mit der christlichen Vergangenheit des deutschen Volkes [...] verlangt“, sondern zugleich auch „eine offene Auflehnung gegen den Willen der Reichsregierung [...] enthält.“<sup>49</sup> An der Stelle ist sichtbar, dass von Galen ein Vertreter der Überzeugung ist, die auch seine weiteren Predigten enthalten, nämlich dass die ‚Christen keine Revolution machen und kein Hammer sind‘, sondern ein ‚Amboss, der hart, fest und standhaft bleibt und nicht zurückschlägt‘<sup>50</sup>.

Von Galen schließt ab, indem er wieder an die Aufgabe des Bischofs erinnert: „Darum erhebe ich meine warnende Stimme“<sup>51</sup> sowie seine Diözesanen dazu aufruft: „Haltet fest am Glauben der einen, heiligen, katholischen und apostolischen Kirche, wie eure Väter ihn festgehalten und bekannt haben.“ Besonders signifikant ist, dass er seine Zuhörer persönlich anspricht und jeden einzelnen Satz als einen Imperativ ausformuliert: „Haltet fest [...]!; Seid gewappnet [...]!; Wachtet insbesondere, ihr christlichen Eltern [...]!; Bewahret sie [die Jugend] vor Verführung [...]!“<sup>52</sup>

Rhetorisch interessant fällt hier die Stilmittel der Gradation auf, die die Aufgaben der Deutschen als Menschen und vor allem als Eltern zum Ausdruck bringt.

Von Galen lässt die Mitglieder seiner Diözese nicht hilflos, sondern zeigt auch präzise, wo sie Unterstützung in der schweren Zeit finden können, indem er wieder auf den Trost in der Bibel hinweist: „Der beste Schutz gegen den Unglauben ist das Leben aus dem Glauben, wie der Apostel es will (Röm. 1, 17).“<sup>53</sup>

Danach spricht er die Gläubigen wieder persönlich an und formuliert seinen Aufruf in Form von nacheinander folgenden Imperativsätzen und gebraucht wieder die Stilmittel der Gradation:

Versammelt euch um eure Altäre [...]!, Nehmet teil am Leben der Gemeinde, bewahret die Sitten der christlichen Vergangenheit, übt vor allem die Liebe [...]!, Dann aber habet Vertrauen!<sup>54</sup> Und dieses tiefe Vertrauen sollen die Diözesanen in die Kirche legen: „Du bist Petrus und auf diesen Felsen will ich meine Kirche bauen, und die Pforten der Hölle werden sie nicht überwältigen (Matth. 16, 18)“<sup>55</sup>

<sup>47</sup> Ebenda, S. 69.

<sup>48</sup> Ebenda, S. 70.

<sup>49</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>50</sup> Vgl. die Predigt vom 20. Juli 1941.

<sup>51</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 71.

<sup>52</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>53</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 71.

<sup>54</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>55</sup> Ebenda, S. 71-72.

Der Bischof sagt<sup>56</sup>, dass, selbst wenn „die Welt uns hassen wird“, „wenn in der Welt ihr Drangsal [leidet]; aber seid getrost, ich habe die Welt überwunden (Joh. 17, 23).“<sup>57</sup>

Um die optimistische Aussage des Hirtenbriefes zu bekräftigen, bedient sich von Galen noch eines Bibelzitates<sup>58</sup>, das den ganzen Hirtenbrief zusammenfasst und abschließt: „Freuet euch und frohlocket, denn euer Preis ist groß im Himmel (Matth. 5, 11-12).“<sup>59</sup>

## V.

Möchte man eine Predigt bzw. einen Hirtenbrief analysieren, so kann man unter anderem die Grundfragen nach Wilfried Engemann als Beispielfragen der Analyse nehmen.

Die erste der Grundfragen des Ansatzsystems von Wilfried Engemann orientiert sich am Inhalt der Predigt. Im Falle des Hirtenbriefes vom 26. März 1934 handelt es sich um die Reaktion des Bischofs auf die Veröffentlichung des Buches von Alfred Rosenberg *Mythus des 20. Jahrhunderts*, in dem der Autor die Existenz der beiden christlichen Kirchen bestreitet und die meisten von ihren Dogmen und Lehren ablehnt. Diese Frage wurde schon ausführlich beschrieben.

Die zweite der Grundfragen setzt sich zum Ziel, den Grad der Glaubwürdigkeit des Gesagten zu untersuchen und demzufolge einen Bischof als einen Redner einzuklassifizieren, der sich mit seinen Überzeugungen entweder durchsetzt oder sein Publikum nicht erreicht. Anhand der bisher erfolgten Analyse kann man feststellen, dass der Hirtenbrief vom 26. März 1934 einen hohen Grad an Biblizität besitzt. Dieser erfolgt in erster Linie aus der Art der Belegung der Argumente, die dabei eingesetzt werden, wenn der Bischof einzelne konkrete Leitlinien der NS-Ideologie in Frage stellt. Für jeden Punkt seiner Kritik findet er entsprechendes Bibelzitat, um seine Aussage zu bekräftigen und sich als Redner zu bestätigen.

An der Stelle ist darauf aufmerksam zu machen, dass der hohe Grad der Biblizität auf die fundierte Basis der Bibelauslegung gestützt wird. Denn der gesamte Text steht im Zeichen tiefer Reflexion über die Dogmen des Glaubens, die mit der nationalsozialistischen Ideologie konfrontiert werden, und die Aufgabe des Bischofs, dessen Stimme immer laut zu hören sein würde.

Der hohe Grad an Glaubwürdigkeit erfolgt daraus, dass der Bischof seine Argumentation und die theologischen Überlegungen auf Fakten und Ereignisse stützt, die ihn und das Gesagte in der Aussage bekräftigen.

Es ist notwendig, bezüglich der Frage nach der Biblizität der Predigt zu reflektieren, woraus dieser hohe Grad erfolgt. Denn es reicht nicht nur aus, einige Bibelzitate in dem Hirtenbrief zu platzieren, um zu sagen, dass er diese Eigenschaft aufweist. Im

---

<sup>56</sup> Vgl. Predigt vom 13. Juli 1941: Das Zitat wird auch in dem Kontext eingesetzt. Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 2., S. 845-846.

<sup>57</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 71.

<sup>58</sup> Vgl. Predigt vom 20. Juli 1941: Das Zitat wird auch in dem Kontext eingesetzt. Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 2., S. 860

<sup>59</sup> Ebenda, S. 72.

Hirtenbrief lässt sich dieser hohe Grad an Biblizität darauf zurückführen, dass die Bibelzitate einen Rahmen für den Hirtenbrief bilden. Sie werden nicht nur als Füllungsmaterial eingesetzt, sondern bereichern den Text und eröffnen ihm völlig unbekannte Dimensionen. Sie dienen als Ausgangspunkt für jede andere Form der Diskussion.

Was die Fragen nach dem Öffentlichkeitscharakter der Predigt und nach der Zeitgenossenschaft des Predigers anbelangt, so muss man eindeutig feststellen, dass der Bischof noch am Anfang seines Weges zum ‚Löwen von Münster‘ steht, zur Heldenfigur, die er nach seinen Predigten aus dem Jahre 1941 wurde. Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 könnte als eine nicht herausragende, im Geiste der für die damalige Zeit typischen Predigten damaliger Zeit abgehaltene Rede verstanden werden. Was sie jedoch von den anderen Reden/ Predigten unterscheidet, ist, dass Clemens August Graf von Galen als einer der ersten die Gefahr der NS-Ideologie einsieht und sie zum Thema seiner Predigt macht. Deswegen kann man feststellen, dass sie zeitgenössisch und aktualitätsbezogen ist.

Öffentlich wird der Hirtenbrief auch deswegen, weil darin die Gesamtstruktur christlicher Existenz präsent wird. Der Bischof bezieht sich nämlich auf relevante Punkte des Glaubens und hebt sie hervor, um die NS-Ideologie zu diskreditieren. Letztendlich bringt der Hirtenbrief von Galens nicht nur Trost und Erbauung, sondern auch eine Art ‚professionell wahrgenommener intellektueller Lebensbegleitung‘. Man muss festhalten, dass die Predigt auf jeden Fall den Geist der Bibel und die biblische Sprache pflegt und damit zur Lebendigkeit eines christlichen Ethos einen Beitrag leistet. Von Galen verleiht auch seiner geistlichen Rede bewusst Relevanz, indem er sich der Bibelsprache bedient und trotzdem faktenbezogen bleibt, indem er sich mit den aktuellen Geschehnissen auseinandersetzt.

Wilfried Engemann schlägt in seinem Ansatzsystem einige Ansätze, nach denen man eine geistliche Rede analysieren kann. Unter anderem sind es unterschiedliche Dimensionen, die die Analyse ermöglichen: Formal-, Anmutungs-, Funktions- und Erlebnisdimension, Beziehungs-, Glaubens und Kirchendimension.

Die Niederschrift des Hirtenbriefes vom 26. Februar 1934 gegen Rosenbergs *Mythus des 20. Jahrhunderts* zählt 5 A-4 Seiten und richtet sich gegen die Neuheiden „Mit der ihnen eigenen dunklen Sprache reden sie von einem Mythos und der Notwendigkeit einer neuen Religion.“<sup>60</sup>

Der Hirtenbrief vom 26. Februar 1934 wird sowohl mit Bibelzitaten eröffnet als auch abgeschlossen. Wichtig ist jedoch, dass die Bibelbezüge an verschiedenen Stelle unterschiedliche Funktion erfüllen. Während die ganz am Anfang eingesetzten auf die Aufgaben des Bischofs hinweisen, drücken die ganz am Ende platzierten Trost und Erbauung aus – „Dann aber habt Vertrauen. Christus der Herr hat uns vorausgesagt: In der Welt leidet ihr Drangsal, ich habe die Welt überwunden“ (Joh. 17, 23)<sup>61</sup>, „Du bist Petrus und auf diesen Felsen will ich meine Kirche bauen, und die Pforten der Hölle werden sie nicht überwältigen“ (Matth. 16, 18)<sup>62</sup>; „Selig seid ihr, wenn man euch um

<sup>60</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 70.

<sup>61</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>62</sup> Ebenda, S. 71-72.

meinetwillen schmäht und verfolgt und alles Böse fälschlich wider euch sagt: Freuet euch und frohlocket, denn euer Preis ist groß im Himmel“ (Matth. 5, 11-12).<sup>63</sup> Eine ganz andere Rolle dagegen spielen die im weiteren Text des Hirtenbriefes eingesetzten Bibelzitate und zwar bestreiten sie die von Galen genannten Aspekte der NS-Ideologie, die von Rosenberg in seinem Buch *Mythus des 20. Jahrhunderts* lanciert werden. Die Zitate dienen dann sowohl zur Verstärkung der ausgeübten Kritik als auch der Untermauerung und der Erinnerung an die Dogmen der katholischen Kirche.

Im zweiten Teil des Hirtenbriefes, in dem der Bischof sich auf die Situation im Dritten Reich bezieht, greift er zahlreiche Bibelzitate auf und setzt sie ein, um die Moral seiner Hörer zu heben. So bedient er sich eines Bibelzitates, das er sowohl im Hirtenbrief vom 26. März 1934 als auch in den Predigten aus dem Jahre 1941 gebraucht:

Wenn die Welt euch hasst, so denket daran: mich hat sie vor euch gehasst. Wäret ihr von der Welt, so würde die Welt das Ihrige lieben. Weil ihr nicht von der Welt seid, sondern ich euch auserwählt habe von der Welt, darum hasst euch die Welt. Denket an das Wort: Der Knecht ist nicht mehr als sein Herr. Wie sie mich verfolgt haben, so werden sie euch verfolgen (Joh. 15, 18)“, „Es kommt die Stunde, wo jeder, der euch tötet, meint, Gott einen Dienst zu erweisen. Und dieses werden sie euch tun, weil sie den Vater nicht kennen und mich nicht kennen. Dieses habe ich euch gesagt, damit, wenn die Stunde kommt, ihr euch erinnert, dass ich es euch gesagt habe (Joh. 16, 2)<sup>64</sup>

Und obwohl man den Eindruck gewinnen könnte, dass die Aussage besonders pessimistisch sein sollte, vor allem durch den Einsatz solcher Bibelzitate, greift von Galen wieder die Bibel auf, und drückt Hoffnung auf Gott und Ehrfurcht aus.

Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 ist auch ein Beispiel für die Lösung eines Problems auf induktive Art. Der Bischof versucht, von bestimmten Einzelfällen auf das Allgemeine zu schließen, indem er konkrete Kritikpunkte der NS-Ideologie auflistet und letztendlich konstatiert, sie (diese Ideologie) „verlangt einen radikalen Bruch mit der christlichen Vergangenheit des deutschen Volkes, dessen Kultur sich doch seit mehr als tausend Jahren auf dem deutschen Boden des Christentums entwickelt hat.“<sup>65</sup> Auf diese Art verallgemeinert der Bischof das Problem und veranschaulicht es, indem er eine Reihe von Ereignissen bzw. Fakten nennt und sie als wahr und gefährlich darstellt.

Außerdem gibt es im Text des Hirtenbriefes einen Bezug auf die Enzyklika *Caritate Christi*, die dem Text seinen Ernst verleiht und zugleich die Ansichten von Clemens August Graf von Galen bestätigt:

Ist es da nicht an der Zeit, an die Worte der Enzyklika ‚Caritate Christi‘ vom Jahre 1932 zu erinnern, wo es heißt: ‚Der Glaube an Gott ist tatsächlich das unzerstörbare Fundament jeder sozialen Ordnung und jeder Verantwortung auf Erden. [...]‘<sup>66</sup>

---

<sup>63</sup> Ebenda, S. 72.

<sup>64</sup> Ebenda, S. 344.

<sup>65</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>66</sup> Ebenda, S. 68.



Die Adressaten des Hirtenbriefes vom 26. März 1934 sind nicht nur Diözesanen vom Münsterland, sondern zugleich auch alle Bischöfe, die dazu aufgerufen sind, das Glaubenszeugnis abzulegen. Clemens August präzisiert genau, an wen sich seine Worte richten. Er nennt unter anderem die Eltern, auf denen besondere Verantwortung lastet. Zugleich vergisst er aber die Jugend nicht, um die er sich in seiner ganzen pastoralen Tätigkeit sorgte<sup>67</sup>:

Wachet insbesondere, ihr christlichen Eltern, über die euch anvertraute Jugend. Bewahret sie vor Verführung durch den vertrauten Umgang mit ungläubigen Menschen und durch die Lektüre solcher Schriften, welche, unter dem falschen Schein des Wahren und Guten' das Gift des Neuheidentums verbreiten.<sup>68</sup>

Man kann sagen, dass der Hirtenbrief in ihrer Aussage sehr präzise ist, wobei immer darauf hinzuweisen ist, dass eine Kritik der NS-Ideologie als ganzem nicht erfolgt, sondern nur einzelne Ansichtspunkte thematisiert werden.

Im Hirtenbrief vom 26. März 1934 ist eher eine geringe Anzahl von Ansprechformen vorhanden, wobei darauf geachtet werden muss, dass sich der Bischof trotzdem an mehreren Stellen der Personal- und Possesivpronomen ‚wir‘ und ‚unser‘ als eines Identifikationspunktes bedient und sie dem Personalpronomen ‚sie‘ oder einer unendlichen Größe gegenüberstellt:

Manchmal verbirgt sich freilich dieses Neuheidentum sogar unter christlichen Namen und gefährdet auf solche Weise um so mehr die Religion, die wir von unseren Vätern ererbt haben. Dieser Angriff gegen das Christentum, wie wir ihn in der heutigen Zeit in unserem Volke erleben, übertrifft an vernichtender Gewalt alles das, was wir von den früheren Zeiten her wissen.<sup>69</sup> „Das neue Heidentum richtet sich ferner gegen den Inhalt der Offenbarung [...]. Es will von der Tatsache nichts wissen [...] Wiederum wird es damit begründet, [...] Einige gehen dabei so weit [...]; Demgegenüber lehrt das Christentum [...].“<sup>70</sup>

An oben angeführten Zitaten ist deutlich zu erkennen, dass der Bischof es vermeidet, die Gegner des Christentums explizit zu benennen. Dies ist wohl darauf zurückzuführen, dass der Bischof immer der Überzeugung war, dass der Mensch der staatlichen Gewalt Gehorsam schulde und daher keine offene Konfrontation mit dem Regime anstrebte. Andererseits war er jedoch einer der wenigen, die sich überhaupt gewagt haben, sich auf diesem Niveau der bilateralen Beziehungen zwischen der katholischen Kirche und der Hitler-Regierung kritisch über die NS-Ideologie zu äußern.

Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 ist in einem ernsten Stil verfasst worden. Er ist als eine Warnung zu verstehen und zugleich Anmutung gegen das *Neuheidentum*. Der Schluss bildet nicht nur den Schluss der philosophischen und theologischen Überlegungen über die Gefahren, die sich aus der NS-Ideologie ergeben, sondern ist auch eine Art Wegweiser, wo Unterstützung und Hilfe zu finden sind.

<sup>67</sup> Vgl. Die Bezüge auf die Jugend im Text der Predigt vom 3. August 1941.

<sup>68</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 71.

<sup>69</sup> Ebenda, S. 69.

<sup>70</sup> Ebenda, S. 70.

Der Bischof verpflichtet in seinem Hirtenbrief nicht nur seine Diözesanen zum Handeln, sondern stellt sich und seinen Mitbrüdern im Amt konkrete Aufgaben. Dadurch entsteht ein kollektives Gefühl der Zugehörigkeit, die sowohl den Bischof als auch seine Hörer zum christlichen Handeln und zur Ablegung des Glaubenszeugnisses anhält.

Die Perspektive, aus der Clemens August Graf von Galen seine Predigt hält, lässt ihn als einen engagierten Prediger erscheinen. Denn man kann ohne größere Probleme sein Engagement erkennen, das sich z.B. an dem Aufruf an sich selbst als Bischof und andere Bischöfe bemerken lässt.

Der Hirtenbrief vom 26. März 1936 ist eher fallbezogen und nüchtern. Im Vergleich zu den Predigten aus seiner späteren pastoralen Tätigkeit handelt es sich bei diesem Text um ein konkretes Ereignis, das jedoch eher auf theologische Art ausgeführt wird:

„Durch das Gebet bekennt ihr euch zu Gott, dem Allmächtigen, dem Schöpfer des Himmels und der Erde. Durch den eifrigen Empfang der Sakramente bekennt ihr euch zu Christus, dem Erlöser, dessen heiliges Blut in den Sakramenten immer noch fließt zur Rettung der Erde. Durch die Gnadenmittel befindet ihr euch im Reiche des Geistes der Gotteskindschaft und erwerbt die Anwartschaft auf das Erbe der Heiligen.“<sup>71</sup>

Interessant ist auch, dass der Effekt der Konzentration der Zuhörer dadurch erlangt wird, dass von Galen die Wortfigur der Hinzufügung, die Anapher, einsetzt, die den Inhalt des Gesagten zusätzlich betont. Das, was jedoch fehlt, ist die bildbezogene plakative Darstellung und Übertragung der Situation auf biblische Sprache der Bilder, die beispielsweise in den späteren Predigten eingesetzt wurde. Der Bischof äußert sich mit Hilfe von typischen Wendungen der Theologie und dadurch entfremdet er sich wohl selbst von seinen Diözesanen.

Nichtdestotrotz sind Höhepunkte zu finden, die dem Hirtenbrief viel Dynamik verleihen. Nach der Aufzählung aller Kritikpunkte an der NS-Ideologie, fängt von Galen seinen Satz mit der Konjunktion ‚*darum*‘ an und erinnert zum zweiten Mal in dem Text an die Aufgaben des Bischofs: „Darum erhebe ich als deutscher Bischof meine warnende Stimme und sage euch: Haltet fest am Glauben der einen, heiligen, katholischen und apostolischen Kirche, wie euere Väter ihn festgehalten und bekannt haben.“<sup>72</sup>

Danach erfolgt eine Anhäufung von Aufforderungssätzen, die den Diözesanen konkrete Hinweise geben und sie zum christlichen Handeln animieren.

Im Hirtenbrief handelt es sich in erster Linie um die Konfrontation der NS-Ideologie mit der Argumentationsweise aus theologischer Sicht und dementsprechend um die Kritik von Rosenbergs *Mythus des 20. Jahrhunderts* sowie Warnungen, die an Katholiken weitergeleitet werden sollen. Wie oben angedeutet, ist es ein engagierter Hirtenbrief, der nicht nur auf der Ebene der abstrakten Begriffe der Theologie bleibt, sondern auch konkrete Hinweise erteilt. Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 bekundet vor allem Sorge um erstens die Kirche und Kultur im nationalsozialistischen Staat

---

<sup>71</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>72</sup> Ebenda, S. 71.

„Es greift die Fundamente der Religion und der gesamten Kultur an (...)“<sup>73</sup>, zweitens um Familien und Jugend, die Gefahren ausgesetzt sind: „Was in den Schulen der Freidenker seit Jahrzehnten und seit Jahrhunderten aufgespeichert wurde, will man jetzt in die breitesten Schichten des Volkes, ja, bis in die Herzen der Jugend tragen“<sup>74</sup> und drittens um alle Deutschen und sogar die gesamte Menschheit, die von Galen dazu aufruft, sich dem Neuheidentum zu widersetzen: „es gibt keinerlei Mittel mehr, das den schrittweisen, aber unausweichlichen Untergang der Völker, der Familien, des Staates, der menschlichen Gesellschaft aufzuhalten vermöchte.“<sup>75</sup> Der Ausdruck der Sorge wird in dem ganzen Text thematisiert, obwohl auf der inhaltlichen Ebene theologische und philosophische Überlegungen von Galens zu Stande kommen. Die Auflistung der Gefahren und ihre Gegenüberstellung mit der Lehre der Kirche bilden den Kern und führen zur mit Optimismus erfüllenden Konstatierung des Triumphs des Guten über das Böse: „In der Welt leidet ihr Drangsal; aber seid getrost, ich habe die Welt überwunden (Joh. 17, 23)“<sup>76</sup> und über die theologisch fundierte Feststellung über das Wesen der Kirche: „Du bist Petrus [...] (Matth. 16, 18)“<sup>77</sup>.

Besonders wichtig ist, dass an den Stellen, an denen theologische Erwägungen von Galens stattfinden, diese immer durch Bibelzitate untermauert werden. Die Bekundigung der Freude und Erbauung sollte, und dies ist sofort bei der Lektüre des Textes zu sehen, fast ausschließlich auf der Basis der Bibelbezüge erfolgen. Denn Clemens August Graf von Galen setzt sie ein, und dies vor allem im Schlussteil, ohne entsprechende Kommentare hinzuzufügen. Das ist eine durchdachte Strategie, um dem Hörer freien Raum für seine Interpretation und Überlegungen zu schaffen.

Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 beinhaltet nur in begrenztem Maße soziale Fragen. Eine der wichtigsten ist jedoch, wie oben angedeutet, die Sorge um die deutsche Jugend und die deutschen Familien. Sie werden im Hirtenbrief aber nur ansatzweise angesprochen, was in erster Linie daraus erfolgt, dass dieser sich mit theologischen und philosophischen Kritikpunkten der NS-Ideologie auseinandersetzt. Desweiteren kann man eine sehr typische Eigenschaft dieses Hirtenbriefes erkennen, nämlich die Reduzierung mehrerer Dimensionen zu Gunsten der einen, d.h. der theologischen, was beispielsweise in den Predigttexten aus dem Jahre 1941 nicht der Fall ist.

Die sozialen Fragen werden in den früheren Predigten und Hirtenbriefen von Galens (wie schon angedeutet) nur ansatzweise angesprochen, weil sich thematisch gesehen seine Reden in erster Linie mit Problemen auf der Ebene der theologischen Argumentation und der historischen Erwägungen sowie Parallelenziehen auseinandersetzen. Die soziale Dimension kommt erst in den Predigten aus dem Jahre 1941 vollständig zum Ausdruck.

Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 könnte auch als theologisch-kritische Auseinandersetzung eines Geistlichen mit Rosenbergs *Mythus des 20. Jahrhunderts* verstanden werden. Von Galen äußert sich expressis verbis theologisch, begründet alle seine

---

<sup>73</sup> Ebenda, S. 67.

<sup>74</sup> Ebenda, S. 69.

<sup>75</sup> Ebenda, S. 68-69.

<sup>76</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>77</sup> Ebenda, S. 71-72.

Thesen, Gedanken und selbst Ermunterungen mit Bibelziten oder der Enzyklika *Caritate Christi*, ist weit davon entfernt, die Predigt nur als eine Rede zu betrachten, sondern nimmt sie als Auslegung der Bibel wahr und verleiht ihr dementsprechend einen enorm hohen Grad an Ernsthaftigkeit. Zwar verliert dadurch der Hirtenbrief zum Teil ihre soziale Dimension und den Bezug zur Gemeinde, er ist jedoch als hervorragendes Beispiel dafür wahrzunehmen, wie das Wort Christi mit aktuellen Ereignissen in Verbindung gesetzt werden kann. Gott und Jesus sowie die „eine, heilige, katholische und apostolische Kirche“<sup>78</sup> werden in der Predigt zum Leitmotiv und der einzig wahren Verwirklichung.

Der Bezug zur Gemeinde findet nur an einigen Stellen statt. Nichtsdestotrotz ist der Mensch die Zentralfigur. Obwohl sich der Bischof auf die Kritik der NS-Ideologie konzentriert, bezieht er seine Erwägungen immer auf einzelne Menschen und gibt an einigen Stellen direkte, zwar theologische, aber verständliche Hinweise und Lösungsvorschläge.

## VI.

Da der rhetorische Ansatz immer dann erwähnt wird, wenn über die Predigtanalyse geschrieben wird, ist es trotz der unpräzisen Methodologie wissenschaftlich auch notwendig, die Analyse des Hirtenbriefes vom 26. März 1934 nach diesem Ansatz durchzuführen.

Es fehlt bei dieser Methode „an begründeten Frageperspektiven“ und „es werden dem Leser nur Daten vorgelegt“<sup>79</sup>. Deswegen ist die Analyse nach dem rhetorischen Ansatz nur als Ergänzung und an manchen Stellen als Präzisierung der schon enthaltenen Konstatierungen.

Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 bietet eine Einleitung, in der die Aufgaben des Bischofs thematisiert werden und die zugleich auch die Funktion einer Anordnung an alle Bischöfe Deutschlands erfüllt. Das Bibelzitat aus dem Brief an Timotheus gilt als Ausgangspunkt für theologische Überlegungen über die Pflichten jedes Bischofs.

Erst danach erfolgt der Hauptteil des Hirtenbriefes, dessen Darstellungsgehalt so sachdienlich ist, dass man aus ihm lernen kann und in dem von Galen seine theologische Auseinandersetzung mit dem *Mythus des 20. Jahrhunderts* von Rosenberg vornimmt. Dieser Teil wird jedoch unterteilt in zwei Teile, in einen, der die Grundzüge der NS-Ideologie kritisiert und in einen anderen, in dem der konkrete Bezug auf die Lehre der katholischen Kirche und die Bibelauslegung erfolgen. Die Zusammensetzung dieser sich ausschließenden Positionen, der NS-Ideologie und der Dogmen der Kirche, ist in der gesamten Struktur des Hirtenbriefes sichtbar. Dies erfolgt nicht nur auf der inhaltlichen Ebene, sondern auch auf der Ebene der eingesetzten sprachlichen Mittel. Denn die beiden Positionen werden gegenübergestellt, indem der Bischof ein-

---

<sup>78</sup> Vgl. ebenda, S. 71.

<sup>79</sup> Vgl. Engemann, Wilfried: Einführung in die Homiletik, A. Francke Verlag, Tübingen und Basel 2002, S. 427-431.

zelne Punkte der NS-Ideologie anspricht und sie gleich einer genauen, theologischen Untersuchung unterzieht. Die strittigen Punkte leitet er ein, indem er sich fester und undifferenzierter, aber deswegen umso effektiver sprachlicher Mittel bedient. Um jedoch seinen Text stilistisch korrekt und für seine Hörer interessanter und abwechslungsreicher zu gestalten, wechselt er den Satz und drückt diese bipolare Gegenüberstellung der Ideologie des Nationalsozialismus mit der Lehre der Kirche dadurch, dass er sie noch präziser zum Ausdruck bringt und die Gegner genauer definiert: „Das Neuheidentum kämpft gegen [...], Das neue Heidentum richtet sich ferner gegen [...], Die Neuheiden lehnen [...], Die Neuheiden leugnen [...], Diese neue Idee verlangt einen radikalen Bruch mit der christlichen Vergangenheit.“<sup>80</sup> Vor allem ist darauf zu achten, welche Verben eingesetzt wurden, die eindeutig negativ konnotiert werden. Zuerst hatten wir mit dem Verb ‚angreifen‘ zu tun, während bei der detaillierten Auflistung eine Anhäufung von zahlreichen Verben gebraucht wird.

Nach den warnenden Worten und der auf der Basis der Bibel erfolgten Kritik des *Neuheidentums* erinnert von Galen wieder an seine Aufgaben als Bischof und wendet sich direkt an seine Diözesanen, indem er folgendes sagt: „Haltet fest am Glauben der einen, heiligen, katholischen und apostolischen Kirche.“<sup>81</sup> Zu verstehen ist diese Passage des Textes als Aufruf dazu, sich von der Kirche nicht ablenken zu lassen und gegen die Irrlehre des Nationalsozialismus zu kämpfen. Selbstverständlich wird hier ein *Topos* angewendet, der einen, heiligen Kirche, die gleich und unverändert über das Leben der Menschen und Dogmen des Glaubens ihren Schutz übt. Danach schließt er seinen Hirtenbrief, indem er ein Heilmittel und einen Wegweiser aufzeigt: „Der beste Schutz gegen den Unglauben ist das Leben aus dem Glauben.“<sup>82</sup> Er formuliert auffallend viele Aufforderungssätze, die er direkt an seine Hörer richtet, wodurch er konkrete Handlungsimpulse und seelsorgerliche Orientierung bietet. Hinzuweisen ist auch darauf, dass im Schlussteil des Hirtenbriefes sehr viele Zitate eingesetzt werden, um Erbauung und Trost zu spenden.

Durch den Einsatz zahlreicher Bibelzitate im Schlussteil erfolgt die Steigerung der Erbauung der Diözesanen, von dem Drangsal in der Welt und ihrer Überwindung durch Christus, über die Gründung der Kirche, bis zur Seligsprechung aller, die im Namen Gottes leiden. Der Schlussteil bildet daher eine Ermunterung für alle, die am Glauben festhalten.

Wie sich deutlich erkennen lässt, geht es im ersten Stadium der rhetorischen Predigtanalyse darum, den Aufbau der Predigt zu untersuchen, wobei immer die Auswirkungen der beiden Lager und des Darstellungsgebietes aufeinander zu merken sind. Deswegen kann man als eine der möglichen Optionen nach Wilfried Engemann bestimmte Fragen der Analyse unterziehen.<sup>83</sup>

---

<sup>80</sup> Ebenda, S. 67-71.

<sup>81</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>82</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>83</sup> Engemann Wilfried: Einführung in die Homiletik., S. 440.

Interessant ist im Hirtenbrief vom 26. März 1934, dass die Motivation seitens des Hörers vor allem im Schlussteil vorausgesetzt wird, wenn der Bischof seine Diözesanen ermuntert. Im einleitenden Teil seiner Rede stellt von Galen sich selbst als denjenigen dar, der Pflichten hat, die sich aus seiner pastoralen Tätigkeit als Bischof ergeben. Dieser Schritt ist jedoch durchdacht, weil das Kernproblem der Reden die Auseinandersetzung mit der NS-Ideologie darstellt und erst im abschließenden Teil die Erbauung der Hörer angedacht ist. Da die kritische Diskussion mit der Schrift Rosenbergs im Hirtenbrief in erster Linie theologisch und philosophisch erfolgt, werden die Diözesanen zumindest im Hauptteil vernachlässigt, jedoch nicht ganz vergessen. Denn selbst bei der Besprechung einzelner Punkte des *Mythus des 20. Jahrhunderts*, werden die Hörer persönlich angesprochen, unter anderem „die anvertraute Jugend“<sup>84</sup> als Gruppe, die dem Einfluss der Ideologie am meisten ausgesetzt ist, und „die christlichen Eltern“<sup>85</sup>, die über ihre Kinder wachen sollten.

Der gesamte Hirtenbrief vom 26. März 1934 wird auf konkrete Themen fokussiert, die auf keinen Fall allgemein, sondern äußerst detailliert besprochen werden. Die Themen werden dargestellt, indem sich von Galen meist auf konkrete Bibelstellen bezieht und sie als Ausgangspunkt für seine theologische und philosophische, zugleich auch historische Argumentation gebraucht. So teilt er dadurch auch seinen Hirtenbrief auf, indem er die Argumentation der Nationalsozialisten präsentiert und sie dann zurückweist, indem er bestimmte Bibelzitate anführt und kommentiert.

Da der Hirtenbrief in der Phase entstand, als der Kirche sehr daran lag, möglichst positive Beziehungen zur NS-Regierung zu erhalten, gibt es keine konkreten Beispiele für Handlungen, die schon unternommen worden wären. Desweiteren kann es keine Hinweise bezüglich der Gebrauchbarkeit bzw. Unbrauchbarkeit dieser Handlungen geben. Relevant scheint jedoch zu sein, dass der Bischof seine Brüder im Amt dazu aufruft, zu handeln und zwar nach den Worten des Apostels Paulus. Der Bischof fordert auch deutsche Eltern auf, auf ihre Kinder und die Jugend aufzupassen, damit sie von dem *Neuheidentum* nicht verführt werden. Ansonsten sucht von Galen nach der Kraft im Kampf gegen die Thesen, die im *Mythus des 20. Jahrhunderts* enthalten sind, in der deutschen Geschichte und bei den Ursprüngen des christlichen Glaubens.

Die Rede zeichnet konkrete Optionen, verstanden als Lösungsangebote, im Hinblick auf eine Verlängerung der problematisierten Situation ab, indem der Bischof bestimmte Hinweise erteilt. So fordert er dazu auf, mit den Nationalsozialisten keinen Kontakt zu haben und jegliche, egal in welcher Form stattfindende Zusammenarbeit, zu vermeiden sowie die Jugend „vor Verführung durch den vertrauten Umgang mit ungläubigen Menschen und durch die Lektüre solcher Schriften (zu bewahren), welche, unter dem falschen Schein des Wahren und Guten’ das Gift des Neuheidentums verbreiten.“<sup>86</sup>

---

<sup>84</sup> Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Band 1., S. 71.

<sup>85</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>86</sup> Ebenda, S. 71.

Ganz typisch ist, dass von Galen schon im Jahre 1934 die Absichten der NS-Ideologie durchschaute und davor warnte.

Der gesamte Schlussteil des Hirtenbriefes vom 26. März 1934 beinhaltet eine Reihe von Lösungsangeboten, die sich im Geiste des christlichen Glaubens als hilfreich erweisen sollten. So konstatiert von Galen, „der beste Schutz gegen den Unglauben ist das Leben aus dem Glauben.“<sup>87</sup> Nach dieser allgemeinen Feststellung konkretisiert er seinen Ratschlag, indem er ganz konkrete Handlungen nennt, die helfen sollte, gläubig und standhaft zu bleiben. Er bedient sich dabei der Wortfigur der Hinzufügung, indem er das Wort ‚*durch*‘ dreimal wiederholt, und zwar nach folgendem Schema: x... / x... / x... : „Durch das Gebet bekennt ihr euch zu Gott, Durch den eifrigen Empfang der Sakramente bekennt ihr euch zu Christus, Durch die Gnadenmittel befindet ihr euch im Reiche des Geistes der Gotteskindschaft.“<sup>88</sup>

Der Hirtenbrief vom 26. März 1934 weist einen gravierenden Mangel auf, und zwar im Bereich der durch erzählerische Elemente erzeugten, involvierenden sprachlichen Kraft. Im Vergleich zu den Predigten aus dem Jahre 1941 ist der Hirtenbrief wie auch Predigten aus der früheren Zeit der pastoralen Tätigkeit von Clemens August Graf von Galen, viel mehr auf die theologische Dimension und philosophische Argumentation fixiert, während die Predigten aus dem Jahre 1941 sich in erster Linie auf die erzählerische Kraft der Sprache der Bilder konzentrieren und deshalb so aussagekräftig sind.

Es lassen sich zwar schon in der früheren Zeit die ersten Anzeichen des späteren Stils von Galens bemerken, diese sind jedoch sehr oberflächlich und finden ihren vollkommenen Ausdruck erst später. Die in den Predigten aus dem Jahre 1941 auffallende Bildhaftigkeit und erzählerische Entfaltungen, die eben im Hirtenbrief vom 26. März 1934 fehlen, machen sie an ihrer Aussagestärke viel ärmer. Demzufolge bewegt sich der Hirtenbrief auch im Abstraktum der theologischen Begriffe und verliert wesentlich an Wahrhaftigkeit und Dynamik. Nur dank der direkten Hinwendungen an die Hörer bewahrt sie den dialogischen Charakter und fällt nicht vollständig in die entfremdete Welt der biblischen Exegese, die nur Predigern und Theologen bekannt wäre. Zu bekräftigen wäre jedoch die Tatsache, dass der Hirtenbrief trotz dieser Mängel menschnah bleibt und zwar dadurch, dass sie sich zum Ziel setzt, die Hörer zu ermuntern und zum aktiven Handeln zu motivieren.

Clemens August Graf von Galen argumentiert in seinem Hirtenbrief vom 26. März 1934 thetisch. Die mangelnde Vielfalt ergibt sich daraus, dass es an erzählerischen Elementen in argumentativer Funktion fehlt, die beispielsweise in den späteren Predigten immer dann eingesetzt wurden, wo sich der Bischof auf historische Ereignisse bezogen und konkrete Situationen dargestellt hat. Desweiteren ist der Hirtenbrief auch an Analogien, Vergleichen und Bildern arm, die ihre Übersetzung in die Erfahrungswelt des Hörers erleichtern würde.

Inhaltlich gesehen lassen sich einige Indizien für ein dialogisches Interesse des Predigers finden. Diese werden vor allem durch direkte Ansprechformen an das Publikum sichtbar und Imperativsätze, die die Diözesanen erstens zu Reflexionen und zweitens zum aktiven Handeln animieren sollten. Was jedoch den Kontakt wesentlich

---

<sup>87</sup> Ebenda, S. 71.

<sup>88</sup> Ebenda, S. 71.

erschwert, sind auf jeden Fall der fehlende Bezug zur Wirklichkeit sowie der immer vorhandene Dialog in der Welt der theologischen Auseinandersetzung mit den Grundsätzen, die in dem *Mythus des 20. Jahrhunderts* inbegriffen sind. Die Sprache ist teilweise für einen durchschnittlichen Hörer kompliziert und schwer verständlich.

Im Falle des Hirtenbriefes vom 26. März 1934 handelt es sich um engagierte Reden und bei von Galen um einen ‚fordernden Prediger‘. Er vertritt in seiner Rede eine eigene Position und die Position der katholischen Kirche, was man an der theologischen Argumentation erkennen kann. Er verteidigt vor allem die Glaubensdogmen. An vielen Stelle lässt sich sogar erkennen, dass von Galen emotional engagiert war, als er den Hirtenbrief hielt.

Jeglichen Missverständnissen wird jedoch vorgebeugt, aber nicht dadurch, dass der Bischof sich einfacher Sprache bedient, weil sie teilweise an den Stellen, wo theologischer Diskurs stattfindet, kompliziert, aber immer klar ist, sondern dadurch, dass er alle seine Argumente, die er gegen konkrete Punkte der NS-Ideologie formuliert, ausführlich beschreibt und auf dem Wege der direkten Konfrontation zum Ausdruck bringt.

## Literaturverzeichnis

### Quellen

- Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Akten, Briefe und Predigten 1933-1946. Band 1. Schöningh Verlag, Paderborn-München-Wien-Zürich 1996  
Löffler, Peter: Bischof Clemens August Graf von Galen. Akten, Briefe und Predigten 1933-1946. Band 2. Schöningh Verlag, Paderborn-München-Wien-Zürich 1996  
Rosenberg, Alfred: Der Mythos des 20. Jahrhunderts. Hoheneichen Verlag, München 1930

### Forschungsliteratur

- Engemann, Wilfried: Einführung in die Homiletik, A. Francke Verlag, Tübingen und Basel 2002  
Faulhaber, Michael: Judentum, Christentum, Germanentum. Adventspredigten, gehalten in St. Michael zu München 1933. Druck und Verlag der Graphischen Kunstanstalt Huber, München 1934  
Golaszewski, Marcin: Kardinal Clemens August Graf von Galen: „Der Löwe von Münster“. Die „Euthanasie“-Frage und der Protest von Galens im Spiegel seiner Predigten. In: Lasatowicz, Katarzyna; Pelka, Daniela: Prace germanistyczne/ Germanistische Werkstatt, Opole 2008  
Reppen, Konrad: Veröffentlichungen der Kommission für Zeitgeschichte bei der katholischen Akademie in Bayern. Reihe A: Quelle – Band 1 „Der Notenwechsel zwischen dem Heiligen Stuhl und der deutschen Reichsregierung I. Von der Ratifizierung des Reichskonkordats bis zur Enzyklika „Mit brennender Sorge“. Mainz 1965  
Senninger, Gerhard: Glaubenszeugen oder Versager. Katholische Kirche und Nationalsozialismus. Fakten-Kritik-Würdigung. EOS-Verlag, Erzabtei St. Ottilien 2003



- Schöttler, Heinz-Günther: Hirtenbrief, in: Kasper, Walter: Lexikon für Theologie und Kirche (LThK). Freiburg-Basel-Rom-Wien 1996
- Strehle, Adolf: Hirtenbrief, in: Wetzer und Welte's Kirchenlexikon oder Enzyklopädie der katholischen Theologie und ihrer Hülfswissenschaften. Herder'sche Verlagsbuchgesellschaft. Freiburg in Breisgau 1880-1903
- Visser, Bernd.J.J: Gewalt gegen Gewissen. Verlag Johann Wilhelm Naumann, Würzburg 1974

### **Internetquellen**

- Brandenburgische Landeszentrale für politische Bildung: Neuheidentum/ Neopaganismus: <http://www.politische-bildung-brandenburg.de/extrem/glossar/neopaganismus.htm>; Stand vom 3.04.2009
- Lexikon Kirche & Religion. Internetausgabe: <http://www.kathweb.de/port/artikel/116.php>; Stand vom 18.01.2009
- <http://www.erzwiss.uni-hamburg.de/spranfu/Kommunikation.rtf>; Stand vom 3.04.2009



## **Bedeutung und Symbolik der Tränen in *Parsival* Wolframs von Eschenbach**

### 1. Einführung

Tränen spielen im Leben eines Menschen eine besondere Rolle. Menschen weinen in verschiedenen Situationen und aus verschiedenen Gründen: vor Wut, Angst, Erschöpfung, aber auch vor Freude und Glück. Die Bedeutung der Tränen lässt sich in der ganzen Menschheitsgeschichte und in den Kunstwerken aus verschiedenen Epochen beobachten. Deutliche Zeichen der Rolle der Tränen sind in der Bibel zu sehen, wobei zu bemerken ist, dass die Menschen in Israel viel häufiger als in unserer Zeit und Kultur in Weinen ausbrachen (vgl. Bibellexikon, 1992, S. 543). Laut der Bibel weinten sowohl Frauen als auch Männer. In Weinen brachen Gottesmänner beim Nachsinnen über den Zustand ihres Volkes (Jer 13,17; Lk 19,41). In manchen Situation, wie bei einem Begräbnis, einer Volksklage oder der Begehung eines Festtages war das Weinen sogar Pflicht und wurde absichtlich hervorgerufen (vgl. Bibellexikon, 1992, S. 543). Alles Weinen soll aber in der eschatologischen Heilszeit aufhören (Offb 21,4).

### 2. Tränen in *Parzival* Wolframs von Eschenach

Tränen spielen in der deutschen Literatur des Mittelalters eine bedeutende Rolle, wofür *Parzival* Wolframs von Eschenbach einen guten Beweis darstellt, da in diesem Werk viele Personen in unterschiedlichen Situationen weinen und die Tränen verschiedene Bedeutungen haben.

#### 2.1. Belakane

Bei der Königin Belakane verbinden sich Tränen mit der Problematik der Religion und Taufe. Belakane ist Heidin und Gachmuret, mit dem sie ein Liebesverhältnis verbindet, ist Christ. Bumke stellt fest: „Am Anfang steht bedeutungsvoll der Ehebund des Christen und der Heidin, der nicht zuletzt an dem religiösen Gegensatz zerbricht (...) Am Ende läßt Feirefiz sich taufen, und aus seiner Ehe mit Repanse de Schoye wird die christliche Endzeitfigur des Priesterkönigs Johannes geboren. Diese Thematik (die dann im ‚Willehalm‘ in den Mittelpunkt rückt) verleiht der Dichtung einen zusätzlichen Bedeutungshorizont“ (Bumke, Wolfram, 1970, s. 53). Belakane, ihre Geschichte

und ihr Verhältnis mit Gachmuret werden am Anfang des Werkes *Parzival* beschrieben. Nach Ruh hat Wolfram die schwarze Königin Belakane mit allen Vorzügen seiner Lieblingsfrauen ausgestattet (vgl. Ruh, *Höfische*, Bd. II, 1980, S. 121). Wolfram drückt seine Sympathie für Belakane aus und betont ihr Aussehen: „Die Hautfarbe der Königin übertraf das Tageslicht wahrhaftig nicht. Wohl war sie von fraulichem Wesen und feingebildet, doch nicht wie die taubenetzte Rose, denn sie war tiefschwarz“ (Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 56). Wolfram beschreibt auch die Charakterzüge von Belakane, die sie der Taufe würdig machen, wobei ein äußeres Zeichen der Tugend die Tränen bilden: „In diesem Augenblick wollte es Gachmuret scheinen, als hätte solch ehrbar treue Frauenwürde noch nie im Herzen einer Frau gewohnt, wenn sie auch eine Heidin war. Ihre Tugend, die Tränen, die ihre Wangen netzten, aus ihren Augen stürzten und sich über ihre zobelbedeckte Brust ergossen, waren eine vollgültige Taufe. Ständige Wiederholung ihres Schmerzes war ihr zu qualvoller Lust geworden, zu einer wahren Schule des Leides“ (Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 59). Wolfram beschreibt, dass die inneren Veränderungen und die Anfänge der Sympathie, die Belakane zu Gachmuret empfindet, ihren Ausdruck gerade in den Augen fanden: „Manch Seufzer entrang sich der Herrscherin, doch unter Tränen warf sie oft genug heimliche, verschämte und freundliche Blicke auf Gachmuret. Ihre Augen sagten dem Helden bald, daß er ein schöner Mann sei“ (Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 59). Gerade in den Augen sind die inneren Veränderungen sichtbar: „Sie verabschiedete sich und trat noch einmal zu ihrem Gast, dessen Herz schon von Liebe zu ihr beschwert war. Doch ihr war gleiches widerfahren. Das verriet ihr Herz und ihre Augen, die ja am stärksten beteiligt sind“ (Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 63). Gachmuret wird begeistert als Retter in der Not empfangen, als Lohn empfängt er die Hand und das Land der Belakane, wobei nach Ruh die Form dieser Gemeinschaft die Friedelehe<sup>1</sup> sei. Als neuer Landesherr regelt und diktiert er großmütig den Frieden und ordnet die Lehnsverhältnisse neu. Die Beziehung zwischen Gachmuret und Belakane scheint glücklich zu sein, aber dauert nicht lange, weil der Ritter seine schwangere Frau verlässt. Gachmuret veräbt seine Frau heimlich wie ein Dieb. Er verschwindet und hinterlässt nur einen Abschiedsbrief, in dem er vorgibt, dass ihr heidnischer Glaube das trennende Element gewesen sei. Wie es aber Ruh betont, war er eigentlich der unbezähmbare Drang nach Ritterchaft, der ihn forttrieb. Ruh macht auch die interessante Bemerkung, dass Wolfram dazu keinen Erzählkommentar gibt (vgl. Ruh, *Höfische*, Bd. II, 1980, S. 121). Wolfram beschreibt die Szene, in der Gachmuret seine Frau verlässt, folgendermaßen: „Gachmuret befahl, all sein Gold aufs Schiff zu bringen. Vom Abschiednehmen muß ich euch nun berichten: Heimlich bei Nacht fuhr der edle Ritter davon. Als er seine Gattin verließ, trug sie ein drei Monate altes Kind unterm Herzen. Ihn aber trieb der Wind rasch davon“ (Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 78). Lam bemerkt, dass Gachmuret

<sup>1</sup> Weber-Kellermann definiert den Begriff ‘Friedelehe’ als Verbindung mit einer Nebenfrau, die rechtlich kaum Sicherungen beanspruchte, doch es gehörte zur Sitte, dass der Mann für sie sorgte (vgl. Weber-Kellermann, *Familie*, 1974, S. 29). Die Forscherin unterscheidet Friedelehe von den anderen Formen der Beziehungen im Mittelalter folgendes: „So stand die Friedelehe im Gegensatz zu der vaterrechtlich begründeten *Muntehe*, zu der auch die Form der *Kebsehe* mit einer unfreien Magd oder gefangenen und verkauften Sklavin gehörte (Kebseweib von anord. kefsir – Sklavin)“ (Weber-Kellermann, *Familie*, 1974, S. 29)

mit Belakane Mitleid hat und ihr Ehemann wird, aber als die Konflikte beendet sind, kann er dieses langweilige Leben nicht mehr tragen (vgl. Lam, Przedmowa, 1996, S. 22). Ruh bemerkt, dass das Problem der religiösen Mischehe angegeben wird, ohne dass sich Wolfram in dieser Situation zu einer Stellungnahme veranlasst sieht (vgl. Ruh, Höfische, Bd. II, 1980, S. 122). Gachmuret erklärt seine Entscheidung mit den Religionsunterschieden: „Die Herrscherin fand in ihrem Täschchen einen Brief von der Hand ihres Gemahls in französischer Sprache, die ihr vertraut war. Darin las sie: »Hiermit versichert der Liebende der Geliebten seine ungeschmälernte Liebe. Heimlich wie ein Dieb habe ich die Fahrt angetreten, da ich uns den Schmerz des Abschiednehmens ersparen möchte. O Gebieterin, ich kann es nicht verschweigen: Hättest du den gleichen Glauben wie ich, so würde ich mich in Sehnsucht nach dir verzehren, wird mir doch der Abschied auch so schon schwer (...)«” (Wolfram, Parzival, 1997, S. 78). Lam betont, dass er im Abschiedsbrief deutlich eine Ersatzgründung angibt, da der Glaubensunterschied kein Hindernis darstellte, weil eigentlich Belakane bereit gewesen wäre, die Taufe zu empfangen. Ihre Tugenden prädestinieren sie dazu. Lam erklärt, dass darin die Schuld von Gachmuret liegen könnte (vgl. Lam, Przedmowa, 1996, S. 22). Laut den Worten von Wolfram war Belakane bereit, sich zur Religion ihres Mannes zu bekennen: „Seinem Gott Ehren, sprach die Frau, würde ich mich gern taufen lassen und ganz nach seinem Willen leben” (Wolfram, Parzival, 1997, S. 79). Später bekennt sich Gachmuret zu den Gefühlen zu Belakane und will ihr treu bleiben. Als Herzeloide, die Gachmuret heiraten wollte, Anspruch auf Gachmuret erhebt, erklärt der Ritter: „Herrscherin, ich habe bereits eine Gattin und liebe sie mehr als mein Leben“ (Wolfram Parzival, 1997, S. 104). Gachmuret ist nicht mit Herzeloide einverstanden, die die Tatsache, dass Belakane nicht getauft war, betont und als Grundlage sieht, dass die Ehe nicht gültig sei oder sich einfach beenden lasse. Herzeloide spricht ganz deutlich ihre Überzeugungen aus: „Um meiner Liebe willen sollt Ihr von der Mohrin lassen. Der Segen der Taufe ist mächtiger. Laßt ab von den Heiden und liebt mich nach unserm Christenglauben, denn heftig verlangt mich nach Eurer Liebe“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 105). Ruh weist auf verschiedene mögliche Vorlagen der Belakane-Erzählung hin: Erwerb und Frauenminne, Herrschaft durch Befreiung einer Landesherrin, die von Feinden bedrängt wird, kannte Wolfram aus *Gregorius* Hartmanns von Aue und aus *Conte du Graal* aus der Blancheflor- (Condwiramurs) Episode und die Lösung der Liebesbindung konnte an Veldeckes *Eneide* anknüpfen (vgl. Ruh, Höfische, Bd. II, 1980, S. 121). Zusammenfassend lässt sich sagen, dass in der Geschichte der heidnischen Königin Belakane, die die Frau von Gachmuret und Mutter von Feirefiz war, ihre Tränen, die ein Beweis der Treue waren, die Taufe im moralischen Sinne bedeuteten (vgl. Lam, Przedmowa, 1996, S. 24).

## 2.2. Herzeloide

Tränen wurden nach dem Tod von Gachmuret von vielen Personen vergossen: „Viele aus Valois brachen in Tränen aus, und sie hatten wahrlich Grund zum Wehklagen“ (Wolfram, Parzival, 1977, S. 115). Tränen, die aber Herzeloide nach dem Tod ihres

Mannes vergießt, sind nicht nur ein Ausdruck der Traurigkeit und Verzweiflung nach dem tragischen Tod ihres Mannes, sondern gewinnen eine besondere Bedeutung und werden mit der religiösen Sphäre verbunden. Tränen brachte man auch mit Milch in Verbindung. Milch symbolisiert das Elixier des Lebens, die göttliche Speise, die Speise des Geistes, aber auch Reinigung, Unsterblichkeit, Einweihung, Wahrheit und Weisheit (vgl. Kopalinski, Słownik, 1990, S. 230). In der Bibel ist im Neuen Testament Milch die Speise des Geistes für diejenigen, die erste Lehre brauchen (Hebr 5,13). Bei Herzloyde erfüllt Milch die Rolle einer erneuten Taufe und verbindet sich stark mit den Tränen: „Treue hat dich entstehen lassen. Wäre ich nicht schon getauft, wollte ich mich mit dir taufen. Mit dir und meinen Tränen will ich mich reich benetzen, vor aller Augen und im geheimen, um Gachmuret so zu beklagen“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 116). Die Königin vollzieht eine religiöse Erneuerung. Bumke bemerkt: „In aller Öffentlichkeit entblößt sie ihre Brust, küßt ihren Busen und spricht davon, daß sie in ihren Sohn ihren toten Mann wiedergebären werde“ (Bumke, Wolfram, 1991, S. 58). Bumke setzt fort: „Auch nach Parzivals Geburt zeigt Herzloyde ein Verhalten, das den Gewohnheiten ihres Standes zuwiderläuft: sie stillt selber ihr Kind und spricht dabei von Maria, die dem Jesuskind die Brust gab, so als ob sie sich selber in der Rolle der Gottesmutter<sup>2</sup> sieht“ (Bumke, Wolfram, 1991, S. 58). Die Königin betont selbst, dass für sie gerade die Mutter Gottes Vorbild ist: „Die höchste Königin hat ihre Brüste Jesus gereicht“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 126). Herzloydes Verhalten nach dem Tod ihres Mannes und ihr späterer Verzicht auf ein höfisches Leben werden von Wolfram als vorbildliches Verhalten einer verwitweten Frau und als Beweis von ihrer Treue gezeigt. Muschg drückt die Überzeugung aus, dass ihre Mutterliebe wie die einer Heiligen behandelt werde und mit dem Martyrium gekrönt sei (vgl. Muschg, Herr, 1994, S. 56). Lam bemerkt, dass Herzloyde sich selbst mit Mutter von Jesu vergleicht (113,18 f.), wobei sie das Begießen mit Milch aus der eigenen Brust als wenn es eine erneute Taufe wäre, einsieht (111,9), wie früher Belakanes Tränen, die von ihrer Treue zeugten, ihr Taufe im moralischen Sinne gespendet haben (vgl. Lam, Przedmowa, 1996, S. 24). Zusammenfassen kann gesagt werden, dass Tränen bei einer Heidin Belakane die Rolle einer Taufe im moralischen Sinne und bei der Christin Herzloyde die Rolle einer erneuten Taufe spielen, die eine neue Etappe in ihrem Leben markiert.

### 2.3. Parzival

Eine der Personen, die im Werk Wolframs von Eschenbach *Parzival* weinen, ist Parzival, der in seiner Kindheit, die er in der Einöde verbringt, Vögel beweint. Wolfram beschreibt: „Hatte er aber einen Vogel erlegt, der zuvor mit lautem Schall gesungen hatte, dann weinte er und raufte sich in Verzweiflung die Haare“ (Wolfram, Parzival,

---

<sup>2</sup> Milch hat eine vielfältige Symbolik und spielt eine besondere Bedeutung auch in den bildenden Künsten. In der christlichen Kunst entwickelte sich ein reich repräsentierter ikonographischer Typus *Maria lactans*. Es sind zahlreiche Darstellungen Gottes Mutter, die das Kind mit Brust stillt bekannt (vgl. Kopalinski, Słownik, 1990, s. 230n.).

1997, S. 121). Wolfram betont, dass dieses Mitgefühl eine große Rolle in Parzivals Kindheit spielte: „Kummer kannte er nicht, wäre nicht der Gesang der Vögel gewesen, dessen Süße ihm seltsam tief ins Herz drang, so daß sich seine kindliche Brust voll Sehnsucht weitete“ (Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 121). Wolfram beschreibt aber, dass Parzivals Tränen seine Mutter Herzloyde gesehen hat: „Dann lief er bitterlich weinend zur Königin. Sie fragte: »Wer hat dir etwas getan? Du warst doch nur draußen auf der Wiese.« Er konnte es jedoch nicht erklären, wie es bei Kindern häufig ist“ (Wolfram, *Parsifal*, 1997, S. 121). Herzloyde, die ihren Sohn vor den Gefahren des Lebens schützen wollte, richtete ihren Haß gegen die Vögel. Sie wollte sie zum Verstummen bringen und deswegen befahl sie Ackersleuten und Knechten, alle Vögel zu fangen und zu töten, aber einige Vögel entgingen dem Tod. Parzival verlangte, dass man sie in Frieden ließe (vgl. Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 121f.). In dieser Geschichte aus Parzivals Kindheit ist sichtbar, dass Tränen, die er wegen der getöteten Vögel vergoss, ein Zeichen seiner Empfindsamkeit waren.

#### 2.4. Jeschute

Tränen werden in *Parzival* auch von Jeschute, die ihr Mann, der Herzog Orilus, einer scheinbaren Untreue verdächtigte, vergossen. Parzival findet in einem Zelt eine Dame, die schläft, küsst sie und raubt ihr Ring und Brosche. Nach der Rückkehr ihres eifersüchtigen Mannes beginnt für Jeschute ein jammervoller Lebensabschnitt (vgl. Spiewok, *Einleitung*, 1977, S. 23). Bücksteeg stellt fest: „Obwohl diese Szene mit viel Witz geschildert wird, darf nicht übersehen werden, dass Parzivals *tumpheit* Jeschute – wenn auch unwissentlich – schweres Leid zufügt, was so gar nicht zu dem empfindsamen Knaben passen will, der um die Vögel weint“ (Bücksteeg, *Märchenmotive*, 2001, S. 33f.). Orilus verstößt seine Frau und reitet weg, um den Übeltäter zu bestrafen (vgl. Szyrocki, *Literatur*, 1986, S. 81). Bei der zweiten Begegnung mit Jeschute sieht Parzival, dass die Dame weint: „Da weinte die edle Dame im Weiterreiten so heftig, daß die Tränen über ihre Brüste flossen, die blendendweiß und zierlich gerundet emporrugten, als seien sie kunstreich gedrechselt“ (Wolfram, *Parzival*, 1997, S. 213). Die Geschichte von Jeschute, die wegen Parzival weint, macht auf den unerfahren Parzival aufmerksam, der so empfindsam war, dass er tote Vögel beweinte, aber sich in Jeschutes Situation nicht richtig einfühlte.

#### 2.5. Sigune

Eine Person, die im *Parzival* Wolframs von Eschenbach weint, ist auch Sigune, die ihren Liebsten verloren hat: „Sigune hat einen Ritterdienst *zuviel* von ihrem Liebsten verlangt, Sie wird einen Roman Lang dafür büßen (...)“ (Muschg, *Herr*, 1994, S. 58). Parzival trifft die trauernde Sigune, die den Leichnam ihres geliebten Schionatulander beweint (vgl. Szyrocki, *Literatur*, 1986, S. 81). Parzival findet eine klagende Jungfrau, die einen toten Ritter, Schionatulander, in ihrem Schoß hält (vgl. Spiewok,

Einleitung, 1977, S. 23). Bücksteeg meint: „Sigune bildet ein Bild der Trauer. Gleich einer Pietà hält sie ihren toten Freund im Arm und reißt sich unter lautem Wehklagen die Haare aus“ (Bücksteeg, Märchenmotive, 2001, S. 34). Wolfram erzählt, dass Sigune um den Verstorbenen klagt und weint: „Da netzten Tränen ihr Gewand. Sigune hätte Frau Lunetes Rat sicher nicht befolgt“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 209). Nachdem Parzival die Gralsburg verlassen hatte, begegnete er wieder der trauernden Sigune mit dem Leichnam des Geliebten (vgl. Szyrocki, Literatur, 1986, S. 82). Bei Sigune sind Tränen ein Zeichen der Trauer und Verzweiflung. Die ganze Szene der weinenden Frau, die einen Leichnam in ihren Schoß hält, hat gleichzeitig religiöse Assoziationen mit dem religiösen Darstellungstyp der Pietà.

## 2.6. Feirefiz

Tränen spielen in *Parzival* eine besondere Rolle bei Feirefiz – Parzivals Halbbruder. Parzival und Feirefiz haben, bevor sie sich noch erkannt haben, gegeneinander gekämpft. Wolfram betont aber, dass beide treu und tugendhaft waren: „Es kämpfte dort der Treue Lauterkeit: Treue stritt gegen Treue“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 527). In diesem Kampf spielt es keine Rolle, dass der eine von Christ, der auf Gott vertraut, und der andere Heide ist, der in der Not antike Götter anruft. Den Heiden unterstützt die Liebe zu Sekundilla und die Kraft der Edelsteinen, der Christ ruft seine Frau zur Hilfe. Im Fall von Feirefiz werden die Tränen des Heiden wie ein Akt der Taufe behandelt (vgl. Lam, Przedmowa, 1996, S. 58f.). Der Moment, in dem sich die Brüder erkennen, ist eine Art der Taufe von Feirefiz: „Von Parzival abgewandt, lachte und weinte er. Aus den Augen des Heiden flossen die Tränen wie zu Ehren der Taufe. Die Taufe soll uns ja in erster Linie Treue lehren, denn unser neuer Bund ist die Treue“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 534). Aber auch wenn Feirefiz viele Tugenden hat, darf er ohne die wirkliche Taufe den Gral nicht sehen: „Wenn es ein Heide ist, so darf er nicht darauf hoffen, daß er, ohne Taufe, den Gral wie Gralsritter erblicken kann“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 574). Die Taufe ist auch eine Voraussetzung für ein erwünschtes Liebesverhältnis: „Wenn du dich taufen läßt, kannst du um ihre Liebe werben“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 575). Feirefiz will sich gerade aus diesem Grund taufen lassen, er fragt: „Wenn ich mich nun euch zuliebe taufen lasse, bringt mich die Taufe dann auch der Erfüllung meiner Liebe näher?“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 575). Laut den Worten von Wolfram versteht Feirefiz den Sinn der Taufe nicht, was in seinen Fragen und Aussagen sichtbar ist: „Erringt man die Taufe im Kampfe, dann bringe mich schnell auf den Kampfplatz, damit ich mit ritterlicher Tat ihren Liebeslohn erdiene“ (Wolfram, Parzival, 1997, S. 575). Die Szene der Taufe von Feirefiz, der deren Wesen nicht begreift, hat komische Züge. Für ihn ist nur das wichtig, dass er dank ihr Repanse bekommen könnte (vgl. Lam, Przedmowa, 1996, S. 62f.). Spiewok stellt aber fest, dass die letzte Zielvorstellung des von Wolfram offenkundig vertretenen Toleranzgedankens die visionäre Synthese von Abendland und Morgenland sei. Diese Synthese sei nur unter dem Vorzeichen des Christentums möglich – Feirefiz lässt sich letztendlich taufen (vgl. Spiewok, Einleitung, 1977, 34f.). Szyrocki bemerkt



aber, dass *Parzival* keine theologische Offenbarung ist, sondern die ritterlichen Ziele im Sinne von Menschenliebe und Mitleid anreichert (vgl. Szyrocki, Literatur, 1986, S. 85). Am Beispiel von Feirefiz ist eine Unterscheidung zwischen der moralischen Taufe und der wirklichen Taufe sichtbar. Tränen und Tugenden können als Taufe im moralischen Sinne gesehen werden, obwohl er sich erst später taufen lässt und am Anfang den Sinn der richtigen Taufe überhaupt nicht versteht und in der Taufe ein Mittel der Annäherung an seine Geliebte sieht.

### 3. Zusammenfassung

Zusammenfassend lässt sich feststellen, dass in *Parzival* Wolframs von Eschenbach Tränen eine bedeutende Rolle spielen. Es weinen sowohl Frauen (Belakane, Herzeloyde, Jeschute, Sigune) als auch Männer (Parzival, Feirefiz) und Weinen sind nicht nur ein Ausdruck des Leidens. Tränen zeugen von Mitempfindsamkeit und sind ein Zeichen für innere Veränderungen, für die Taufe mit moralischen Sinne.

### Literatur

- Becker, Henrik: *Bausteine zur deutschen Literaturgeschichte. Ältere deutsche Dichtung*, VEB Max Niemeyer Verlag, Halle (Salle) 1957.
- Bumke, Joachim: *Wolfram von Eschenbach*, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart 1991. Zit.: Bumke, Wolfram, 1991.
- Bumke, Joachim: *Wolfram von Eschenbach*, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Stuttgart 1970. Zit.: Bumke, Wolfram, 1970.
- Bücksteeg, Christel: *Ausgewählte Märchenmotive im Parzival Wolframs von Eschenbach*. In: *Als es noch Könige gab. Forschungsberichte aus der Welt der Märchen*, Diederichs, Kreuzlingen/München 2001. Zit.: Bücksteeg, Märchenmotive, 2001.
- Haug, Walter: *Literaturtheorie im deutschen Mittelalter. Von den Anfängen bis zum Ende des 13. Jahrhunderts*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1985.
- Koch, Klaus; Otto, Eckhart; Roloff Jürgen; Schmidt, Hans [Hg.]: *Reclams Bibellexikon*, Philips Reklam jun. Stuttgart 1992. Zit.: Bibellexikon, 1992.
- Kopaliński, Władysław: *Słownik symboli*. Warszawa 1990. Zit.: Kopaliński, Słownik, 1990.
- Lam, Andrzej: *Przedmowa*, [w:] Wolfram von Eschenbach: *Pieśni, Parsifal, Titurel*, Unia Wydawnicza „Verum”, Warszawa 1996. Zit.: Lam, Przedmowa, 1996.
- Muschg, Adolf: *Herr; was fehlt Euch? Zusprüche und Nachreden aus dem Sprechzimmer des heiligen Grals*, Suhrkamp, Frankfurt am Main 1994. Zit.: Muschg, Herr, 1994.
- Ruh, Kurt: *Höfische Epik des deutschen Mittelalters*, Bd. II: ‚Reinhart Fuchs‘, ‚Lanzelet‘, *Wolfram von Eschenbach, Gottfried von Straßburg*, Erich Schmidt Verlag, Berlin 1980. Zit.: Ruh, Epik, Bd. II, 1980.

- Spiewok, Wolfgang: *Einleitung*, [w:] Wolfram von Eschenbach: *Parzival*, Wolfgang Spiewok [Hg.], Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, Leipzig 1977. Zit.: Spiewok, *Einleitung*, 1977.
- Wapnewski, Peter: *Deutsche Literatur des Mittelalters. Ein Abriß von den Anfängen bis zum Ende der Blütezeit*. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 1960. Zit.: Wapnewski, *Literatur*, 1960.
- Weber-Kellermann, Ingeborg: *Die deutsche Familie. Versuch einer Sozialgeschichte*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt am Main 1996. Zit.: Weber-Kellermann, *Familie*, 1996.
- Wolfram von Eschenbach: *Parzival*, Wolfgang Spiewok [Hg.], Dieterich'sche Verlagsbuchhandlung, Leipzig 1977. Zit.: Wolfram, *Parzival*, 1997.
- Wolfram von Eschenbach: *Parzival. Ein Versroman in drei Kreisen*, Albrecht Schaefer [Hg.], Im Insel-Verlag, Leipzig 1922.

## **Zur Bewältigung der DDR-Vergangenheit und der „Wende“ im deutschen Film**

Meine Überlegungen zur oben genannten Problematik stützen sich weitgehend auf eigene Erfahrungen und auf die Beobachtungen eines Zeitzeugen und Literaturwissenschaftlers, der keineswegs den Anspruch erheben möchte, ein Filmwissenschaftler zu sein.

Zahlreiche Filme haben nach der Wiedervereinigung versucht, die untergegangene DDR aus unterschiedlicher Perspektive zu werten und dabei widersprüchliche Bilder entworfen. Eine filmische Rekonstruktion der inneren Prozesse der DDR-Gesellschaft fand bislang jedoch kaum statt. Ebenso wie in der deutschen Literatur seit 1990 immer noch auf den großen „Wenderoman“ gewartet wird, der rückblickend die DDR und ihren gescheiterten Traum von Sozialismus am Beispiel repräsentativer Einzelschicksale zeigt<sup>1</sup>, wartet man ebenso auf den definitiven „Wendefilm“, der die Geschichte vom Aufstieg und Fall der DDR noch einmal im Kino erlebbar machen soll. Es ist auch durchaus plausibel, dass man mit einem einzigen Film nicht den vierzig Jahren Leben in der DDR gerecht werden kann. Aus diesem Grunde ist man als Kinobesucher bzw. Zuschauer auf viele kleine filmische Bausteine angewiesen, die im Verlauf der Zeit im Umfeld des demokratischen Aufbruchs von 1989/90 in Ost- und Westdeutschland zu diesem Thema entstanden sind.

Es waren in erster Linie Regisseure der DEFA<sup>2</sup>, die sich bereits geraume Zeit vor der friedlichen Revolution in der DDR überaus kritisch mit dem „real existierenden Sozialismus“ ostdeutscher Prägung auseinandersetzten. Diese Abrechnungen erfolgten in einer Zeit, als in der DDR eine demokratischen Erneuerung, ein Sozialismus mit menschlichem Antlitz in Anlehnung an den Prager Frühling von 1968 und an die Politik der Perestrojka unter Gorbatschow, aber noch keine Wiedervereinigung der beiden deutschen Staaten angestrebt wurde. Das hatten u.a. auch die ersten großen friedlichen und gewaltlosen Demonstrationen in Leipzig wie auch in anderen Städten der DDR bewiesen, auf denen in erster Linie Bürgerrechte, Freiheit und Demokratie eingefordert wurden. So lauteten die Rufe der mutigen, den Aufrechten Gang übenden und

---

<sup>1</sup> Auf die Frage, wo denn der große, wahrhaftige, historisch gerechte und philosophisch fundierte „Wenderoman“ denn bliebe, antwortete der Schriftsteller Christoph Hein, das interessiere ihn nicht, außerdem sei ihm aus ganz praktischen Gründen eine „Wendejacke“ sowieso viel lieber. Vgl. dazu: [www.filmportal.de/df/d9/Artikel](http://www.filmportal.de/df/d9/Artikel).

<sup>2</sup> Die Abkürzung steht für die 1946 gegründete und 1992/93 abgewickelte Deutsche Film AG. Die DEFA war die Filmfirma der DDR. Sie besaß das Monopol für sämtliche Kinospield-, Dokumentar- und Trickfilme.

mündig werdenden Demonstranten: „Wir sind das Volk“ und distanzieren sich damit von der Sozialistischen Einheitspartei Deutschlands (SED) und der DDR-Regierung, die vorgab im Namen des Volkes zu sprechen und zu handeln. Es war ein Aufbegehren von reformwilligen Vertretern der künstlerischen und wissenschaftlichen Intelligenz sowie des einfachen Volkes gegen die im Lande herrschende anachronistische Gerontokratie. Die Wiedervereinigung der beiden deutschen Staaten wurde erst im weiteren Verlauf der Leipziger Montagsdemonstrationen, nicht zuletzt auch im Zusammenhang mit der Forderung nach der D-Mark erhoben, als immer stärker protestierende Arbeiter das Bild der Montagsdemonstrationen zu bestimmen begannen. In diesem Prozess änderte sich der Ruf von „Wir sind ein Volk“ zu „Wir sind *ein* Volk“.

Das häufig strapazierte und sich im heutigen deutschen Sprachgebrauch immer stärker durchsetzende Wort „Wende“ war von Egon Krenz, dem Nachfolger von Erich Honecker geprägt worden und bezog sich auf eine Wende innerhalb der SED hin zu einem reformierbaren Sozialismus. Die „Wende“ sollte analog zur Gorbatschowschen Politik der „Perestrojka“ in der Sowjetunion im Nachvollzug nunmehr auch Reformen in der DDR einleiten, wie sie bereits von „Reformern“ innerhalb der SED gefordert worden waren. Der Terminus „Wende“ ist somit ein irreführendes Wort, das in seiner ursprünglichen Bedeutung in erster Linie auf die Verdienste von Politikern und Staatsmännern des Ostens (erinnert sei hier an die sowjetischen Reformer um Gorbatschow aber auch die „Reformer“ innerhalb der SED) und des Westens (Kohl, Reagan) Bezug nimmt, welche angeblich die „Wende“ in Deutschland eingeleitet und am Zustandekommen der deutschen Einheit entscheidenden Anteil gehabt hätten<sup>3</sup>. Die wahren Akteure der friedlichen Revolution und des demokratischen Umbruchs waren aber die auf den Straßen und Plätzen der DDR friedlich demonstrierenden mutigen Menschen mit ihren Rufen: „Kein Gewalt!“ und „Wir sind das Volk!“ Bereits vor der proklamierten „Wende“ von 1989 zeigten sich in der Kunst, Kultur, Literatur, im Film und im gesellschaftlichen Leben der DDR deutliche und sichtbare Veränderungen ab, die allerdings von Westen zumeist ignoriert worden waren.<sup>4</sup> Für diese kam dann auch die friedliche und demokratische Revolution in der DDR plötzlich, unerwartet und traf sie völlig unvorbereitet. Ermuntert von Gorbatschows Politik der Perestrojka sowie den schnellen Veränderungen im Nachbarland Polen und im Widerspruch zu den DDR-Chefideologen, die Reformen in der DDR als einen unnötigen „Tapetenwechsel“ zu disqualifizieren versuchten, hatten Regisseure wie Thomas Knauf (geb. 1951) und Peter Kahane (geb. 1949) begonnen, den eintönigen und grauen DDR-Alltag wie auch den zum Teil verzweifelten Seelenzustand junger Intellektueller in der DDR filmisch zu beschreiben. Ihr Film, „Die Architekten“ (1990), wagte es am Beispiel einer Gruppe von zumeist jungen Architekten das zunehmende Verschwinden

---

<sup>3</sup> Vgl. dazu: Hannes Kraus, *Die deutsche Wende im literarischen Diskurs/literarische Wendediskurse in Deutschland*, in: *Die ‚Wende‘*, red. Izabela Surynt, Marel Zyburawrocław 2007, s. 173-185. Jürgen Joachimsthaler, *Literatur in der ‚Wende‘ – ‚Wende‘ in der Literatur? 10 Thesen*, in: *Die ‚Wende‘*, op. cit., s. 144-172. Ralf Schenk, *Das zweite Leben der Filmstadt Babelsberg. DEFA-Spielfilme 1946-1992*, Potsdam, Berlin 1994.

<sup>4</sup> Vgl. dazu: Julia Kormann, *Literatur und Wende. Ostdeutsche Autorinnen und Autoren nach 1989*, Wiesbaden 1999.

der letzten Illusionen und Hoffnungen von DDR-Bürgern aufzuzeigen. In einem öden Ostberliner Neubauviertel sollte ein neues kulturelles Zentrum errichtet werden. Doch das ständige Misstrauen der konservativen Vorgesetzten verhinderte eine fantasievolle Arbeit wie auch ein menschengerechtes Bauen. Im Endeffekt blieb von dem kreativen Projekt nur noch ein langweiliger Torso übrig. Das melancholische Filmwerk kann durchaus als ein Gleichnis verstanden werden. Es bündelt Erlebnisse und Erfahrungen einer ganzen Generation, die mit Erscheinungen des Spätstalinismus in der DDR abrechnet und eindringlich die Agonie der gesamten DDR-Gesellschaft vor Augen führt. Der noch vor dem Sturz Honeckers entstandene Film, ein Abgesang auf die DDR, war hochpolitisch. Er kam allerdings erst nach dem Fall der Mauer in die deutschen Kinos und hatte damit bereits seine einstige Brisanz verloren.

Deutliche Veränderungen zeigten sich im DDR-Film u.a. auch in einer mutigen und freien Themenwahl, in zahlreichen nicht nur gesellschaftlichen und politischen Tabubrüchen sowie in einer immer häufiger versuchten Umgehung der Zensur<sup>5</sup>. Zu jenen Filmen muss man unbedingt Heiner Carows Film „Legende von Paul und Paula“ (Buch Ulrich Plenzdorff<sup>6</sup>) zählen, der mit mehr als drei Millionen Zuschauern nicht nur zu einem Kultfilm in der DDR wurde und dem in der in den neunziger Jahren beginnenden „Ostalgie-Welle“ eine besondere Stellung und Bedeutung zukommt. Erwähnt werden muss an dieser Stelle aber auch Heiner Carows Film „Coming out“ aus dem Jahr 1989 (Buch Wolfgang Witt, Hauptdarsteller Matthias Freihof), der das bis dahin in der DDR weitgehend tabuisierte Thema der Homosexualität erstaunlich offen und liberal aufgreift. „Coming out“ ist nicht nur der erste schwule Film der DDR, sondern auch das erste Filmwerk, in dem die wachsende Ausländerfeindlichkeit wie auch zunehmende neonazistische Tendenzen offen zur Sprache gebracht werden, die sich in Folge der Wiedervereinigung, der zunehmenden Diskriminierung von Ostdeutschen sowie der wachsenden sozialen Spannungen innerhalb der ostdeutschen Gesellschaft durch Arbeitslosigkeit und sozialen Abstieg verstärken sollten. Der Film kann durchaus als ein wichtiges Dokument über eine Zeit angesehen werden, die mit dem Fall der Mauer endgültig zu Ende ging. Nach der Uraufführung von „Coming out“ in (Ost) Berlin gingen die Filmbesucher bereits über die nunmehr geöffneten Grenzübergänge in den Westen der Stadt...

Erst nach der friedlichen Revolution und dem demokratischen Aufbruch sowie im Prozess der immer schneller angestrebten Wiedervereinigung beider deutscher Staaten setzte verstärkt die Auseinandersetzung mit dem Aufstieg und Fall des untergegangenen ostdeutschen Arbeiter- und Bauernstaats im Osten, zunehmend aber auch im Westen Deutschlands ein. Zahlreiche bekannte DDR-Regisseure wie der bereits erwähnte Heiner Carow (geb. 1929), Frank Beyer (geb. 1932), Ulrich Weiß (geb. 1942) oder Andreas Höntsch (geb. 1957) setzten sich jetzt vor allem mit den Repressalien und der

<sup>5</sup> Vgl. dazu auch: Imre Szijártó, *Cenzura w kinematografiach Europy Środkowej i Wschodniej*, in: *Drogi do wolności w kulturze Europy Środkowej i Wschodniej*, Red. Bogusław Bakuła, Monika Talarczyk Gubała, Poznań 2007, S. 58.

<sup>6</sup> Ulrich Plenzdorf, *Die Legende von Paul & Paula: Filmerzählung*, Frankfurt am Main 1974. Der Autor schrieb 1979 eine Fortsetzung unter dem Titel *Legende vom Glück ohne Ende*, Frankfurt am Main 1979.

Bespitzelung im Stasi-Staat auseinander<sup>7</sup>. Höntsch gehört im übrigen der letzten Generation von DEFA-Regisseuren an, die erst nach dem Zusammenbruch der DDR die Chance erhielt, interessante filmische Zeugnisse über den demokratischen Umbruch in der DDR-Gesellschaft zu drehen. Jene relativ kurze Übergangszeit war eine Zeit, in der alles möglich war; die starren Gesellschaftsstrukturen begannen sich im Osten Deutschlands aufzulösen, die neu gewonnenen persönlichen Freiheiten wurden intensiv, zum Teil auch exzessiv ausgelebt. Der DDR-Bürger schien sich plötzlich in einem Niemandsland zu befinden, das zuweilen einem Nirwana glich. Viele der damaligen Filmprojekte waren aufgrund der Schnelllebigkeit der Zeit, der von ihnen aufgegriffenen Themen und politischen Ereignisse schon bald obsolet geworden. Zu diesen Werken gehört u.a. auch Höntschs nach dem Führungswechsel in der DEFA 1990 produzierte Filmwerk „Der Strass“, übrigens der erste Film, der nach dem Zusammenbruch der DDR entstanden ist<sup>8</sup>. Erzählt wird von einem 30jährigen Fotoreporter in Ost-Berlin, der eine Fotodokumentation über eine nur mit etwas Strass bekleidete Akrobatin machen möchte. Doch zunehmend entgleitet ihm nicht nur sein eigenes Leben, sondern auch die Arbeit am Film. Private und berufliche Träume zerplatzen wie Seifenblasen. Die demokratische „Wende“, vor allem aber ihre nicht nur positiven Folgeerscheinungen kommen für den Filmheld plötzlich und unerwartet.

Im Westen waren es dagegen vor allem linke bzw. linksliberale Filmemacher wie Helma Sanders-Brahms (geb. 1940) mit „Apfelbäume“ (1992), Margarethe von Trotta (geb. 1938) mit „Das Versprechen“ (1994) oder Volker Schlöndorff (geb. 1939) mit dem RAF-Drama „Die Stille nach dem Schuß“ (2000). Es sind grelle, ja schreienden Filme, die sich mit Frauenproblemen, zwielichtigen Parteifunktionären und Stasizuträgern, angepassten Kleinbürgern und Widerstand leistenden „kleinen Leuten“ in der DDR, aber auch mit allgegenwärtigen Problemen nach der Wiedervereinigung Deutschlands auseinandersetzen. Dabei gleichen ihre radikal-kritischen Darstellungen einer ihnen weitgehend unbekannt und unverstanden gebliebenen DDR-Wirklichkeit oft auch einer Abrechnung mit der eigenen Vergangenheit, einem filmisch manifestierten radikalen Bruch mit der sozialistischen Ideologie, mit der sie einst mehr oder weniger offen sympathisiert bzw. geliebäugelt hatten<sup>9</sup>.

In der filmischen Auseinandersetzung mit der DDR und der friedlichen Revolution fehlen allerdings heute wichtige Stimmen einstiger DEFA-Regisseure wie z.B. Egon Günther, Rainer Simon, Roland Gräf, Lothar Warnecke oder Herwig Kipping, die bereits seit längerer Zeit keinen ihrer Stoffe und geplanten Filmwerke mehr realisieren konnten. Zunehmend wurden sie ersetzt durch junge Filmemacher wie beispielsweise

---

<sup>7</sup> Zu den bekanntesten Filmen, die mit dem DDR-Staat abrechneten, gehören Heiner Carows *Verfehlung*, Frank Beyers *Der Verdacht*, Herwig Kippings *Das Land hinter dem Regenbogen* (alle 1991) sowie Andreas Höntschs *Die Vergebung* (1994). Sie alle reflektieren Verdächtigungen, Verletzungen und Verbrechen und lassen den DDR-Sozialismus als ein exzentrisches Panoptikum erscheinen.

<sup>8</sup> Ralf Schenk, *Der zweite Weg ins neue Vaterland: Ostdeutsche Kinoregisseure nach dem Ende der DDR*, „filmdienst“ 1996, Nr. 11, S. 8-11, „filmdienst 1996, Nr 12, S. 12-15.

<sup>9</sup> Vgl. dazu Margarete Wach, „Good bye Lenin!“ *Wende, Ostalgie und neue Perspektiven Richtung Osten im deutschsprachigen Film der Nachkriegszeit*, in: *Die ‚Wende!‘*, op. cit., S. 319-330.

Andreas Dresen (1963) oder Andreas Kleinert (1962), die ihre Sozialisation entweder noch im Umfeld der DEFA erfahren hatten, oder aber aus den „alten Bundesländern“ stammten und damit eine perspektivisch andere Sicht auf die untergegangene DDR und die neudeutsche Gegenwart einbrachten<sup>10</sup>. Dementsprechend lässt sich bei Hans-Christian Schmid (1965), der an der Münchner Filmhochschule Dokumentarfilm studierte, bei der Fokussierung von Randgebieten der westlichen Konsum- und Wohlstandsgesellschaft eine bemerkenswerte interessante „Ostverschiebung“ feststellen<sup>11</sup>. Schmid zeigt mit seinem bewegenden Filmdrama „Lichter“ (2003), ein sorgsam ausbalanciertes Zeitbild, neue west-östliche Befindlichkeiten am Beispiel von sechs eng miteinander verflochtenen Schicksalen unmittelbar an der deutsch-polnischen Grenze. Die Oder trennt im Osten nicht nur Deutschland und Polen voneinander, sondern auch den Westen vom Osten, konkret gesagt das deutsche Frankfurt vom polnischen Ślubice. Sie markiert zugleich auch zwei unterschiedliche ökonomische, kulturelle wie mentale Hemisphären, die allerdings zögerlich beginnen, sich zu durchdringen, zu überlappen, zu infiltrieren. Die gleißenden Lichter stehen dabei für den „leuchtenden“ Westen, kaum für das ostdeutsche Frankfurt, sondern vielmehr für die für viele Osteuropäer so attraktive und an eine Fata Morgana erinnernde Metropole Berlin. Viele Menschen stehen in ihrem Bann, versprechen sich hier ein neues, freies, ungezwungenes und unkontrolliertes Leben oder sehen die Stadt einfach als einen Umsteigort, eine Art Sprungbrett weiter auf dem Weg weiter in den Westen oder nach Übersee. Zumeist sind die filmischen Helden Migranten, Abenteurer, Kriminelle, Außenseiter, Prostituierte, die den Verlockungen des freien Westens folgen. Dabei bleibt die östliche, also die polnische Seite jenseits der Oder weitgehend unreflektiert. Sie erscheint in erster Linie als ein Dorado des Billigen, des Tands, der billigen Märkte und der Sex-Clubs. Auf die östliche Seite der Oder geht man zum Friseur, zum Zahnarzt, günstig essen und einkaufen und zu den billigen Mädchen. Vom Rande, der östlichen Peripherie des vereinten Deutschlands ausgehend, sondiert Schmid in seinem Filmwerk komplizierte soziale, kulturelle und menschliche Verhaltensweisen und erstellt eine kritische Diagnose der bundesdeutschen Gesellschaft vierzehn Jahre nach der „Wende“<sup>12</sup>.

Kulturelle Grenzen können aber auch zu einer emotionalen Katharsis führen, wie Franziska Meletzky (geb. 1973) Regiedebüt, ein tragikomisches Beziehungsdrama mit dem doppelsinnigen Titel „Nachbarinnen“ (2005) zeigt. In der grauen Tristesse eines ostdeutschen Plattenbauviertels gerät das Leben der einsam, isoliert lebenden Paketfahrerin Dora durch die Beziehung zu ihrer geheimnisvollen, exotischen, faszinierenden polnischen Nachbarin aus den Fugen. Sie versteckt die Polin Jola bei sich, die davon überzeugt ist, im Affekt ihren Chef getötet zu haben. Selbst als sich diese Anschuldigung als falsch erweist, lässt die Deutsche Dora ihre Freundin und Partnerin Jola bewusst im Unklaren über den Stand der Polizeiermittlungen, um sie nicht zu verlieren und wieder einsam zu sein. Es geht also in in diesem bemerkenswerten Film

<sup>10</sup> Vgl. dazu Kerstin Decker, *Neben der Zeit. Die Filme von Andreas Dresen und Andreas Kleinert*, in: *Apropos Film 2001. Jahrbuch der DEFA-Stiftung*, Berlin 2001. Vgl. dazu auch: Daniela Berghahn, *Hollywood behind the Wall. The cinema of East Germany*, Manchester u.a. 2005.

<sup>11</sup> Vgl. dazu: Margarete Wach, „Good bye Lenin!“, op. cit., s. 324-325.

<sup>12</sup> *Ibidem*, s. 325.

um die Geschichte zweier Frauen, über ihre Sehnsucht nach Glück, Geborgenheit und Liebe. Die Rolle der Dora wird übrigens von Dagmar Manzel gespielt, die Rolle der Jola wird dagegen von der bekannten polnische Schauspielerin Grażyna Szapolowska übernommen.

Mitte der neunziger Jahre kann in den deutschen Filmen über die DDR eine wachsende Differenzierung zwischen dem SED-Staat und dem DDR-Alltag beobachtet werden. Zugleich zeigen sich auch „sanftere“ Betrachtungsweisen der DDR-Gesellschaft sowie erste Symptome einer als „Ostalgie“ bezeichneten Verklärung der DDR-Wirklichkeit. Im von Arbeitslosigkeit, Abwanderung, Kriminalität und wachsender sozialer Unsicherheit heimgesuchten Osten Deutschlands erwachte nach der Wiedervereinigung und ihren Folgen zunehmend die Sehnsucht nach Geborgenheit und Sicherheit, nach einem „fürsorglichen Staat“, der alles richten, für alles die Verantwortung übernehmen und alle entstandenen Probleme lösen soll. Im Westen Deutschlands kam man dagegen zunehmend zur Einsicht und Erkenntnis, dass es auch im Osten der deutschen Republik eine Art „Normalität“ im Alltagsleben gegeben hatte. Man hatte eben „nur“ ein Leben in einem falschen System gelebt, was u.a. auch zu trotzigem Reaktionen der Mehrzahl der oft diskriminierten und disqualifizierten Ostdeutschen führte und sich in dem ständig wiederholten Satz manifestierte: „Es war doch nicht alles schlecht in der DDR!“<sup>13</sup> Dieses normale, angeblich authentische Leben wurde über die politische und gesellschaftliche Zäsur des Jahres 1989 hinaus vor allem in publikumswirksamen, eingängigen Komödien gezeigt. Dazu gehören in erster Linie der Erfolgsfilm „Go, Trabi go“ (Peter Timm und Reinhard Kloos, 1990) und dessen Fortsetzung „Das war der wilde Osten“ (Wolfgang Büld, 1992) über die wahre und ungetrübte Freude der DDR-Bürger über die so eben errungene und lang ersehnte Reisefreiheit, aber auch die Erfüllung oft lang ersehnter Wünsche. Andere Filme über soziale und existentielle Probleme im Osten wie z.B. Arbeitsplatzverlust und soziale Degradierung in „Herzprung“ (1992) von Helke Misselwitz (geb. 1947), „Verlorene Landschaft“ (1992 und „Wege in die Nacht“ (1999) von Andreas Kleinert (geb. 1962) sowie in „Burning Life“ (1994) von Peter Welz (geb. 1963), riefen auch international Interesse für die neue deutsche Wirklichkeit nach der Wiedervereinigung hervor<sup>14</sup>. Filme wie „Engelchen“ (1996) von Helke Misselwitz richteten den Fokus auch auf dramatische und tragische Begleiterscheinungen der komplizierten, nicht immer widerspruchsfreien Transformationsprozesse im Osten Deutschlands. So erfährt das Leben der unscheinbaren, in der Nähe des Berliner S-Bahnhofes „Ostkreuz“ lebenden Ramona eine unerwartete Wende, als sie am Bahnhof von einem jungen Mann plötzlich und gänzlich unerwartet geküsst wird. Andrzej, ein junger Pole und Zigaretten-schmuggler (Sterotype lassen grüßen!), wollte sich mit dieser Handlung dem Zugriff der Polizei entziehen. Die sensible Ramona verliebt sich in ihn, sie wird schwanger und möchte Andrzej heiraten. Als sie erfährt, dass der Mann, den sie liebt, bereits in Polen verheiratet ist, bricht für sie eine ganze Welt zusammen. Ramona erleidet eine

<sup>13</sup> Vgl. dazu: Matthias Dell: *Es war nicht alles schlecht*, Freitag 2007 Nr 40 (05.10. 2007). Vgl. Dazu auch: Regine Hartmann, ... *alles [war] halb so schlimm*. Thomas Brussigs *Persiflage der Wendeliteratur* in „Helden wie wir“, in: *Die ‚Wende‘*, op. cit., s. 248-257.

<sup>14</sup> Margarete Wach, „*Good bye Lenin!*“, op. cit., S. 320-321.



Fehlgeburt, verliert ihr Kind. In ihr reift der Entschluss, ein anderes Kind zu entführen und es an Kindesstatt anzunehmen.

Im Mittelpunkt meiner weiteren Ausführungen sollen, stellvertretend für die Bewältigung der DDR-Vergangenheit, für die Darstellung der friedlichen Revolution und des demokratischen Aufbruchs im deutschen Film, vier Fallstudien stehen:

### **1. „Nikolaikirche“ – ein authentisches Zeugnis**

Die Verfilmung des Romans „Nikolaikirche“ (1995) basiert auf dem gleichnamigen, umfangreichen, immerhin 520 Seiten zählenden Roman von Erich Loest. Sie entstand sowohl als zweiteilige Fernsehproduktion als auch als verkürzte Kinofassung, die beide vom Regisseur Frank Beyer unter Mitwirkung des Schriftstellers erstellt wurden. Der Film setzt in erster Linie auf die Wirkung dokumentarischer Bilder. In einzelnen Schritten zeigt er den wachsenden Widerstand der Leipziger Bevölkerung gegen den totalitären und intoleranten Staat, die Bevormundung und die wachsende Isolation seiner Bürger durch immer neue Bestimmungen, Bewegungs- und Reiseeinschränkungen. Die wachsende Unzufriedenheit und der unterschwellige Protest der Menschen führen zu friedlichen Demonstrationen. Diese münden in die friedliche Revolution, die im Einsturz der Berliner Mauer als dem Symbol der Kasernierung und Geiselnahme der eigenen Bevölkerung einen vorläufigen Höhepunkt findet und in Folge den Sturz der DDR-Regierung sowie den Untergang des „ersten sozialistischen Staates auf deutschem Boden“ bewirken. Der Film verzichtet fast gänzlich auf die im Roman enthaltenen zahlreichen, bis in die dreißiger Jahre reichenden Rückblenden, die es erlauben, den gesellschaftlichen und politischen Hintergrund in der DDR zu erhellen und einen Entwicklungsprozess der einzelnen Protagonisten aufzuzeigen. Im Film wird dagegen besonders die Geschichte der Familie Bacher im Spannungsfeld von Staatssicherheit und Friedensbewegung herausgestellt, die exemplarisch für die Entwicklung in der DDR stehen soll. Sowohl Erich Loest als auch Frank Beyer würdigen in ihren Arbeiten die Rolle von mutigen, weitsichtigen Vertretern der evangelischen Kirche in der DDR, die oft im Gegensatz zu ihren „Kirchenobersten“ Andersdenkenden, so z.B. den Vertretern der Friedens- und Umweltbewegung, aber auch Vertretern sexueller Minderheiten, Freiräume und Schutz innerhalb der Kirche einräumen. Nicht zufällig kommt im Buch wie in den Verfilmungen zwei Vertretern der evangelischen Kirche eine herausragende Rolle zu<sup>15</sup>.

Die Fürbitten und Montagsgebete in der Leipziger Nicolaikirche von zunächst nur einer kleinen Minderheit gewinnen einen ständig größer werdenden Zulauf. Der Staat, der Angst hat, daß ihm das Ganze aus dem Ruder gerät, reagiert mit Einschüchterungen, Drohungen, Repressionen, Verhaftungen und Gewalt. So aufwendig und bedrohlich auch die Gegenmaßnahmen der staatlichen Behörden sind, erweisen sie sich doch angesichts der Massencharakter gewinnenden Montagsdemonstrationen als

---

<sup>15</sup> Die Rolle des schmalen, zerbrechlich wirkenden Pfarrers der Leipziger Nicolaikirche wird von dem hervorragenden, im Jahre 2007 an Krebs verstorbenen Schauspieler Ulrich Mühe gespielt.

wirkungslos. Am 9. Oktober 1989, eine entscheidende und wichtige Zäsur in der deutschen Geschichte, ziehen zwischen 70.000 und 100.000 Menschen über den Leipziger Ring. Sie demonstrieren gewaltlos an der Hochburg der staatlichen Repressionen, dem verbarrikadierten Stasigebäude vorbei. Die friedlichen Proteste der ostdeutschen Bürgerbewegung zeigen mit Blumen, Kerzen, Gebeten und Liedern durchaus gewisse Ähnlichkeit mit dem antikommunistischen Widerstand in Polen auf. Nicht zufällig äußert der Leiter der Staatssicherheit in Beyers Verfilmungen: „Wir haben mit allem gerechnet, nur nicht mit Kerzen und Gebeten!“ Im Endeffekt siegen die demonstrierenden einfachen Menschen mit ihrem Mut und ihrer Zivilcourage, die nicht mehr gewillt sind, die Willkür des totalitären Regimes hinzunehmen.

Mehr als vier Millionen Zuschauer haben sich den Zweiteiler im Fernsehen angeschaut. „Nicolaikirche“, und damit ist das Buch wie auch der Film gemeint, kann zweifelsohne zu den authentischsten und glaubwürdigsten Zeugnissen der historischen Veränderungen in der DDR gezählt werden.

## 2. „Good-bye, Lenin!“ – eine DDR zum Kuscheln<sup>16</sup>

Im Kontrast zu den wenigen Filmen über die friedliche Revolution und die demokratische Wende in der DDR sowie die zumeist düster ausfallenden ersten Bestandsaufnahmen der neuen deutschen Wirklichkeit zu Beginn der neunziger Jahre, setzte sich gegen Ende der neunziger Jahre ein immer stärker werdender Trend durch, die DDR in verklärter, „ostalgischer“ Form darzustellen und zu „verabschieden“<sup>17</sup>. Das geschieht zumeist in unterhaltsamen Darstellungen des DDR-Alltags sowohl in der Literatur als auch im Film, aber auch in unsäglichen Ostalgie-Shows im öffentlichen wie im privaten deutschen Fernsehen. Dabei setzte man vor allem auf Effekte, auf die Hoffnung, gezielt entsprechende Erinnerungsschübe auszulösen. Der Prozess des schwierigen Miteinanders, des komplizierten Zusammenwachsens von Ost und West, hatte zu ökonomischen, geistigen und psychischen Verwerfungen geführt. Die Unzufriedenheit vieler Ostdeutscher mit der neuen Realität äußerte oft in einem trotzigem, verklärenden, oft aber auch witzigen Blick zurück. So ist Leander Haußmanns heitere Komödie „Sonnenallee“ (1999), eine klischeehafte, heiter gelöste Reminiszenzen<sup>18</sup> an eine scheinbar unbeschwerte Kindheit und Jugend in der DDR, in der sich die Hauptfigur an die Dämlichkeit von Volkspolizisten, Beamten, Lehrern und führende Genossen erinnert. Der Film ist zu einer wahren Lachnummer in ganz Deutschland geworden. In der filmischen Adaptation von Thomas Brussigs Bestseller „Helden wie wir“ (1999) durch Sebastian Peterson gelingt es einem jungen, naiven Opportunisten und subalternen Stasimitarbeiter sich scheinbar beiläufig zum Erfinder und Verursacher des Mauerfalls zu stilisieren. Auch diese Komödie basiert auf der parodistischen Rekonstruktion der engen DDR-Lebenswelt mit ihren Absonderlichkeiten, Wider-

<sup>16</sup> Vgl. Dazu: Margarete Wach, „Good bye, Lenin!“, op. cit., S. 321-322.

<sup>17</sup> Ostalgia, czyli nostalgia, to znaczy tęsknota za Wschodem czyli za NRD.

<sup>18</sup> Regina Hartmann, „...alles [war] halb so schlimm“: Thomas Brussigs Persiflage der Wendeliteratur in „Helden wie wir“, op. cit., S 248-257.

sprüchen und Paradoxien, setzt aber weniger auf Klamauf und Nostalgie, denn auf Absurdes und Groteskes. In vielen in jener Zeit entstandenen Filmen gerät die DDR häufig zu einem anekdotisierten, infantilisierten, abstrus- beschränkten, aber trotzdem heimelig gemütlichen und kuschelig warmen Refugium.

Die im deutschen wie (ost)europäischen Schicksalsjahr 1989 spielende Tragikomödie des westdeutschen Regisseurs Wolfgang Becker, „Good-bye, Lenin!“ (2003), ist in ganz Deutschland wie auch im Ausland zum populärsten und wohl am meisten von der Kritik gepriesenen Kinofilm über die DDR und die sogenannte „Wende“ avanciert. Eine noch vor dem Ende des SED-Regimes ins Koma gefallene loyale SED-Anhängerin und treue DDR-Bürgerin verschläft den Mauerfall und wacht erst wieder im vereinten Deutschland auf. Die neuen politischen und gesellschaftlichen Realitäten sollen ihr aus gesundheitlichen Gründen zunächst verheimlicht werden, denn die Nachricht vom ruhmlosen Untergang der DDR hätte sie wahrscheinlich kaum verkraftet... Und so bauen ihr Sohn und seine Freunde unter zahlreichen Schwierigkeiten und mit großer Mühe aus den wenigen, verbliebenen DDR-Realien Potjemkinsche Dörfer auf. Zu diesen vorgegaukelten Illusionen gehört u.a. auch die Feststellung, dass der Sozialismus in ganz Europa gesiegt und die alten BRD sich der DDR angeschlossen habe. Im weiteren Verlauf zeigt der Film, wie die neue Wirklichkeit immer mehr in das aus Liebe vorgegaukelte Bild eindringt. Der Film ist recht oberflächlich recherchiert, er beinhaltet eine geradezu peinliche Anhäufung von Unwahrscheinlichkeiten und wirkt für viele Ostdeutsche nur wenig überzeugend. Reduziert wird die DDR allein auf gewisse ästhetische Phänomene, auf größtenteils verschwundene Verpackungen und Produkte wie die inzwischen in ganz Deutschland bekannten Spreewaldgurken, auf die Trabis, über die man sich kaputt lacht oder die DDR-Kinderorganisation „Junge Pioniere“ und das sentimental-kitschige Lied „Unsre Heimat“, das ein jeder Schüler in der DDR kannte. Insgesamt stellt dieses Filmwerk eher eine problematische Verharmlosung, seichte Verniedlichung und Klischerung von DDR-Realität dar.

### **3. „Das Leben der Anderen“ – ein Stasi-Drama**

In den deutschen Medien konzentrierte man sich bei der Aufarbeitung der DDR-Vergangenheit zunehmend auf die Aktivitäten der Staatssicherheit. Es entstanden Filme, welche außer dem ständig präsenten Stasithema auch Republikflucht, Inhaftierung, menschliche Demütigung und Ausgrenzung sowie Zwangsadoption zumeist melodramatisch zur Sprache brachten. Der deutsche Film griff dabei gern auf Spitzelfiguren zurück, um sie gezielt für Psychodramen, Krimis und Komödien zu nutzen. Möglichst als hinterhältig, böse und vor allem brutal vorgeführt, gab es kaum differenzierte Charaktere dieser Verbrecher oder wenigstens Bösewichter. So besetzte Margarethe von Trotta die Stasi-Figur in ihrer Ost-West-Tragödie „Das Versprechen“ (1995) mit einem wahren Antihelden und Schurken, der von Hark Bohm gespielt wird.

Mit „Das Leben der Anderen“ legte Florian Henckel von Donnersmarck einen bewegenden, bedrückenden Film über die Stasi und die perfide Bespitzelung der Ostberliner Theater- und Kulturszene in den 1980er Jahren vor. Die Hauptfiguren sind

hier in erster Linie Künstler, die sich zwischen Anpassung, innerer Emigration und Flucht in den Westen oder Freitod bewegen. Der Stasi-Hauptmann Gerd Wiesler erhält den Auftrag, den renommierten Ostberliner Schauspieler Christian-Maria Sieland und dessen Lebensgefährtin auszuspionieren. Der nüchtern und kühl geplante Überwachungsdienst stürzt den in Donnersmarcks Film als Mensch (!) gezeigten Stasispitzel in einen schweren moralischen Konflikt. Durch die tägliche Beschäftigung mit dem Leben der Anderen, durch die Konfrontation mit Kunst, Musik, Literatur und Theater kommt es zu einem inneren Wandlungsprozess. Wiesler lernt so Dinge kennen, die ihm bisher – wie z.B. freies Denken und freies Artikulieren – völlig fremd waren; er beginnt nachzudenken, er wird nachdenklich und zweifelt. Doch die Mechanismen des perfiden Bespitzelungs- und Überwachungssystems sind nicht mehr zu stoppen, Wieslers Existenz wird ebenso zerstört wie die Beziehung und das Leben der von ihm observierten Personen. Gespielt wird der Stasi-Hauptmann einfühlsam von dem aus Grimma in Sachsen stammenden Schauspieler Ulrich Mühe. Das gesamte Filmwerk, besonders aber der von Mühe gespielte Stasi-Hauptmann Wiesler, gehen unter die Haut. „Das Leben der Anderen“ wird zu einem Spiegelbild deutscher Geschichte, nicht zuletzt auch in ihrer ganzen Zerrissenheit. Immerhin war „Das Leben der Anderen“ auch das Leben des ostdeutschen Schauspielers Mühe wie auch der zahlreichen anderen (ost)deutschen Zuschauer gewesen.

Gerade in den USA, hier gibt es z.B. in Los Angeles ein „Wende-Museum“, brachte man Donnersmarcks Film großes Interesse entgegen, spielte doch gerade die Zeit des „Kalten Kriegs“ in Amerika eine wichtige Rolle. So verwunderte es eigentlich nicht, dass „Das Leben der Anderen“ bei den Academy Awards im Februar 2007 zum besten fremdsprachigen Film und von den New Yorker Filmkritikern im Dezember des gleichen Jahres zum besten nicht-englischen Film gewählt wurde. Damit war ein Film, der die DDR thematisierte, zu einem Welterfolg geworden. Allerdings entfaltete der Film in den USA seine erfolgreiche Wirkung wohl weniger als eine Stasi-Geschichte, denn als Thriller und tragische Liebesgeschichte. Das Filmwerk bietet aber auch einem internationalen Filmpublikum die Möglichkeit faszinierende deutsche Schauspielkunst zu erleben. Erinnerung sei in diesem Zusammenhang an die hervorragenden Schauspieler Martina Gedeck, Ulrich Mühe und Sebastian Koch.

#### **4. Zwischen Dokumentar- und Spielfilm: „Die Frau vom Checkpoint Charly“**

Die in Dresden mit ihren beiden Töchtern lebende und geschiedene Jutta Gallus träumt vom Westen und versucht über Rumänien in den Westen zu fliehen. Doch ihr erster Fluchtversuch scheitert, sie wird verhaftet und in der DDR zu drei Jahren Gefängnis im berühmten Frauengefängnis „Hoheneck“ verurteilt. Ihre beiden Töchter, Claudia und Beate, werden zunächst in einem Heim, später bei ihrem Vater untergebracht. Trotz aller Verbote und Kontrollen gelingt es der Stasi nicht, den Kontakt zwischen Mutter und Kindern zu verhindern. Schließlich wird die Mutter von der Bundesrepublik freigekauft und in den Westen abgeschoben, ihre Töchter müssen in der DDR zu-

rückbleiben. Von nun an versucht Jutta Gallus die Ausreise ihrer Kinder mit Hilfe der bundesdeutschen und internationalen Öffentlichkeit zu erzwingen, was ihr jedoch von den DDR-Behörden konsequent verweigert wird. Deshalb beginnt sie einen Hungerstreik. Sie demonstriert mit Plakaten am Berliner Grenzübergang Checkpoint Charlie, erbittet Hilfe beim Papst, kettet sich in Helsinki vor dem Konferenzgebäude der KSZE an, dringt dort bis zu Außenminister Genscher vor und unterbricht schließlich eine Gedenkveranstaltung im Bundestag. Auch die beiden Töchter bleiben nicht passiv und fügen sich. Heimlich machen sie sich auf den Weg nach (Ost)Berlin, sie verschaffen sich Zugang zum Büro des mit Ausreiseangelegenheiten betrauten und aus diesem Grunde bekannt gewordenen DDR-Anwalt Wolfgang Vogel, um ihrer Ausreise besonderen Nachdruck zu verleihen. Der „Fall Gallus“ geriet für die Machthaber in der DDR zu einer Machtprobe. Im August des Jahres 1988 muss das Honecker-Regime schließlich die beiden Mädchen an den Westen übergeben. Nach vielen Jahren sind Mutter und Kindern endlich wiedervereint und liegen sich in den Armen.

So weit die wahre, in einer Dokumentation der ARD gezeigte Geschichte über das von der Stasi bewußt eingesetzte Mittel der Trennung von Familien im geteilten Deutschland. Die Verfilmung der authentischen Geschichte, übrigens eine Koproduktion, hält sich weitgehend an die historische Vorlage, sie beinhaltet allerdings auch zahlreiche fiktive Elemente<sup>19</sup>. Das Drehbuch stammt aus der Feder von Annette Hess und entstand in Anlehnung an den Roman „Gebt mir meine Kinder zurück! – Der Fall Jutta Gallus“ von Ines Veith<sup>20</sup>. Die Rolle der Mutter wird von der (west)deutschen Schauspielerin Veronica Ferres gespielt, die sich in bewundernswerter, engagierter Weise in die Rolle der Mutter hineinzusetzen verstand. Der Spielfilm, dessen Handlung in beiden Teilen Deutschlands spielt, geriet zu einem, die Zuschauer in Ost wie West fesselnden und bewegenden Beziehungsdrama. Ein kompliziertes Kapitel deutscher Geschichte, das der Mehrzahl der Deutschen durchaus im Gedächtnis geblieben ist, wird an den Lebensgeschichten einzelner Menschen differenziert und keinesfalls klischeehaft dargestellt. Der Film vermag, in erster Linie wahrscheinlich wegen seiner glaubwürdigen Emotionalität, auch jüngere Zuschauer, die nach der „Wende“ geboren wurden, anzusprechen und zu berühren.

Filme über die verschwundene DDR sind im heutige Deutschland zu einem wichtigen Bestandteil von oft emotional geführten Debatten über die jüngste deutsche Vergangenheit geworden. Sie gehören untrennbar zur besonderen ostdeutschen wie auch zur allgemeinen, gemeinsamen deutschen Erinnerungskultur.

---

<sup>19</sup> Eine UFA Fernsehproduktion mit dem Mitteldeutschen Rundfunk, der ARD Degeta, dem Bayerischen Rundfunk, des Rundfunk Berlin-Brandenburg und des deutsch-französischen Fernsehsenders ARTE.

<sup>20</sup> Ines Veith, *Gebt mir meine Kinder zurück. Erfahrungsbericht*, München 2007.



## **Die Entstehung einer neuen Kommunikationsrepräsentanz am Beispiel der Zeitschrift *Tygodnik Solidarność* (1980–1981)**

### **1. Untersuchungsgegenstand**

Der Gegenstand der Forschung ist die Entwicklung einer neuen Kommunikationsrepräsentanz in einem totalitären System, die unabhängig vom offiziellen Kommunikationssystem wirkte. Unter dem Druck breiter Massen der Gesellschaft fühlte sich 1981 der polnische Staat und die Partei dazu gezwungen, nach langen Jahren strenger Kommunikationspolitik den Informationsmonopol zu lockern. Bereits in den 70er Jahren entstanden zahlreiche oppositionelle Untergrundzeitschriften und Flugblätter. Die polnische Zeitschrift *Tygodnik Solidarność* war ein Kind dieser Entwicklung. Die Wochenzeitschrift *Tygodnik Solidarność* war in der Nachkriegsgeschichte Osteuropas die erste unabhängige Zeitschrift, die legal und mit behördlicher Genehmigung in einem kommunistischen Land herausgegeben wurde. Sie war ein Organ der freien Gewerkschaft *NSZZ Solidarność*.

Dabei stellt sich die Frage, wie sich die neue Kommunikationsrepräsentanz im Untergrund entwickelte und welche Ziele die unabhängige Presse verfolgte. Hat sie die Positionen der breiten Kreise der Gesellschaft vertreten? War *Tygodnik Solidarność* eine Gewerkschaftszeitung, die bestimmte Sonderinteressen vertrat, oder eher ein universales Blatt der ganzen Gesellschaft? Um diese Fragen zu beantworten, muss man zuerst klären, was eine Gewerkschaftszeitung ist, und wodurch sie sich auszeichnet. Die letztere Frage allein genügt in dieser Hinsicht noch nicht. Schon der erste Blick überzeugt, dass die Zeitung sich mit einem viel breiteren Spektrum von Problemen beschäftigte, die die staatlichen Zeitungen nur selten erörtert haben, weil sie dem Staat gegenüber nicht kritisch sein konnten. Bedeutet das, dass sich in dem *Tygodnik Solidarność* die oppositionell eingestellten Kräfte gesammelt haben, oder hat die *NSZZ Solidarność* selbst die Inhalte der Opposition in ihr Programm übernommen?

War *Tygodnik Solidarność* eine oppositionelle Zeitschrift? Diese Frage kann man als Hypothese mit Vorbehalt vorsichtig bejahen, wenn man die Tatsache berücksich-

---

<sup>1</sup> Bernhard Schulz (1949-1998) – freischaffender Journalist, Oppositioneller. Polonistik- und Journalistikstudien an der UJ in Kraków und an der UW in Warszawa. Spezialist für deutsch-polnische Beziehungen, publizierte u. a. in den Zeitschriften *Panorama Północy* und *Wprost*. Im Dezember 1981 Emigration in die BRD, dort weiterhin als Journalist sowie im Amt für Fremdenverkehr und Stadtwerbung im schwäbischen Heidenheim tätig, hat u. a. die *Opernfestspiele Heidenheim* gegründet. Zuletzt Doktorand an der LMU München.

tigt, dass die Organisation *Solidarność*, deren zentraler Organ die Zeitschrift war, zehn Millionen Mitglieder zählte. Daraus kann man vorsichtig schließen, dass die Mehrheit der Nation in Opposition zu den damaligen politischen Verhältnissen stand. Wenn man dieses Problem weiter verfolgt, muss man überlegen, wie und wann Medien zu Plattformen für Meinung bestimmter Gruppen (Gesellschaften) werden. Daraus ergibt sich eine systematische Frage, was das Medium einer Gruppe oder eines Teils der ganzen (polnischen) Gesellschaft ist.

Das Problem einer Gruppe impliziert im kommunikationsgesellschaftlichen Sinne die Problematik der Repräsentation. Repräsentiert *Solidarność* nur ihre Meinung, oder die Meinung weiter Kreise der Gesellschaft? Ist *Solidarność* als Organisation selbst eine Gruppe, oder ist sie Repräsentant der Mehrheit der Gesellschaft? Wer sind die Repräsentanten und die Ausgangspartner, und in welcher Beziehung stehen die beiden zu einander. Hier muss man auch die Rollen der Redakteure des Repräsentanten berücksichtigen. Sind die Redaktionsmitglieder *Solidarność*-Sympathisanten? Sind diejenigen, die sich um die Zeitschrift versammeln, ihre Mitglieder, Sympathisanten, oder auch Gegner?

Nicht nur das Spektrum der neuen, bisher tabuisierten Themen und Probleme ist hier von Interesse, sondern auch die Entstehung der neuen, von der offiziellen Seite unabhängigen Kommunikationsrepräsentanz mit authentischen Wortführern der sich neu strukturierenden Gesellschaft. Hier ist der Anteil der oppositionellen Inhalte im Themenuniversum und der oppositionellen Vertreter im Partnerkosmos der Gesellschaft, sowie das Problem der Legitimation der gesellschaftlichen Partner von großer Bedeutung. Weil die offene ideologische Auseinandersetzung, trotz relativ großer Liberalisierung, nicht möglich war, ist das Problem der Vermittlung der oppositionellen Inhalte unter den Bedingungen der ideologischen Diktatur von fundamentaler Relevanz.

Mit Mitteln der Kommunikationsrepräsentanz kämpfte die NSZZ *Solidarność* um ihre Macht (politische Repräsentanz). Sie hat auf diese Weise, als erste Gewerkschaft in Osteuropa, die modernste Revolution nach dem Krieg durchgeführt. Ohne Gewaltanwendung, mit großer Beteiligung der Medien als Kampfmittel, versuchte die Bewegung den Machthabern zu beweisen, dass ihre Macht ohne die Legitimation seitens der Gesellschaft nicht ausgeübt werden kann. Die polnischen Erfahrungen wurden später als Vorbild bei der sowjetischen *Pierestrojka* angewendet und führten in weiterer Konsequenz zum Zusammenbruch des kommunistischen Systems in Osteuropa.

Trotz politischer Konzession für die *Solidarność*, kann 1981 in Polen von der normalen Meinungsfreiheit noch keine Rede sein. Die Zensur trieb in den jahrelang dresierten Köpfen der Journalisten weiter ihr Unwesen. Die publizistische Leistung der Opposition war trotzdem beachtlich, so dass man berechtigt von der Geburt einer neuen Kommunikationsrepräsentanz sprechen kann. Die Opposition in Polen hat erkannt, dass „politisch nur existiert, was medial bekannt wird“ (Rickenbacher 1995:123).



## **2. *Tygodnik Solidarność* als Kommunikationsrepräsentanz des ganzen Volkes**

*Tygodnik Solidarność* spielte die Rolle der Kommunikationsrepräsentanz des ganzen Volkes. Diese Hypothese ist in hohem Grade wahrscheinlich, wenn wir annehmen, dass die Organisation *Solidarność* ein Repräsentant der Mehrheit des polnischen Volkes war. Wie sah die Repräsentanzfrage in Polen aus? Unter diesem Aspekt muss man die Machtverhältnisse und die Machtrepräsentanz in Polen berücksichtigen. Aus der Max-Weber-These geht hervor, dass die Machtrepräsentanz nicht Kommunikationsrepräsentanz zu sein braucht und umgekehrt (Weber 1972: 171). Das Beispiel des Nachkriegspolens zeigt es – die *Solidarność* besaß damals die Kommunikationsrepräsentanz, aber keine Macht.

## **3. *Tygodnik Solidarność* als Mittel des demokratischen Kommunikationsprozesses in Polen**

Die *Solidarność*-Gruppe und ihre Zeitschrift manifestierten die Kommunikationsrepräsentanz der Mehrheit des Volkes. Und *Tygodnik Solidarność* belegte die Tatsache, dass die Kommunikationsrepräsentanz und die Machtrepräsentanz nicht dasselbe sind. Repräsentation ist nicht Repräsentanz. Es stellt sich die Frage, ob die Repräsentanten der Macht im totalitären System eine gesellschaftliche Legitimation haben, oder nicht.

Wenn die Macht diese Legitimation nicht besitzt, muss sie oft Gewalt anwenden, um zu sprechen oder zu befehlen. Falls also *Solidarność* die Kommunikationsrepräsentanz des ganzen Volkes besaß – ohne jedoch über die Machtrepräsentanz zu verfügen – musste die Gruppe und die Zeitschrift, um in diesem System zu funktionieren, bestimmten Regeln folgen. Hier drängt sich die Frage auf, wie man unter totalitären Bedingungen wirksam als Opposition auftreten konnte? Wie konnten die Journalisten unter diesen Bedingungen auf den Seiten der Wochenzeitschrift *Tygodnik Solidarność* praktisch die oppositionelle Arbeit realisieren? Die Zeitschrift konnte nur von einem Gegner respektiert werden, weil sie ein breites Sprachrohr und eine universelle Plattform für die Meinung der ganzen Gesellschaft war.

## **4. Zur politischen Situation im Nachkriegspolen**

Eric Voegelin sieht das Phänomen der sich neu artikulierenden Gesellschaft an den „Ausgangs – und Endpunkten stattfindender Evolutionen und Revolutionen“. Er bemerkt, dass „solche Versuche immer dann unternommen (werden, B. Sch.), wenn die Mitteilungskraft einer Gesellschaft an einem kritischen Wendepunkt angelangt ist, das Problem wird interessant, wenn eine Gesellschaft im Entstehen oder in der Auflösung begriffen ist, oder wenn sie sich in einer epochalen Phase ihres geschichtlichen Aufbaus befindet“. In so einem „kritischen Wendepunkt“ (Voegelin 1959: 67) war die polnische Gesellschaft am Anfang der achtziger Jahre.

Es gibt nicht viele Gelegenheiten in der Geschichte der Massenkommunikation, wo man die Prozesse der gesellschaftlichen Evolution so transparent beobachten kann.

Das totalitäre System, das Polen nach dem Jalta-Abkommen aufgezwungen wurde, befand sich am Ende der 70er Jahre in einer tiefen Krise. In der Gesellschaft brodelte es. Dauernde Streiks und Gesellschaftsproteste vom bisher unbekanntem Ausmaß erschütterten die petrifizierten Strukturen des Totalitarismus. Trotz der staatlichen Schikanen und Unterdrückung entstanden massenhaft neue Organisationen, Bürgerinitiativen und Gruppen von oppositionellem Charakter, die sich auch mit der unabhängigen verlegerischen Tätigkeit beschäftigten. Über die genaue Zahl der illegalen und halblegalen Titel der Untergrundpresse existieren bis heute keine genaue Angaben. Die Pariser Zeitschrift „Kultura“ schätzt ihre Zahl auf über 1500 Titel (*Kultura* Nr. 12 (1982), S. 93).

Zu den wichtigsten Zeitschriften gehörte hier als offizielles Organ der ersten freien Gewerkschaft der Nachkriegsgeschichte Osteuropas, der Gewerkschaft „NSZZ Solidarność“, *Tygodnik Solidarność*. Es war die erste Zeitschrift vom oppositionellem Profil in Osteuropa, die legal und mit behördlicher Genehmigung in der hohen Auflage von 500 000 Exemplaren in einem kommunistischen Land herausgegeben wurde. Die Tatsache der Herausgabe dieser Zeitschrift war kein Ausdruck der Großzügigkeit des Regimes, sondern gehörte zum Kern der 21 Danziger Forderungen vom August 1980, die die Streikenden der Regierung als Bedingung der sogenannten „Danziger Verständigung“ vorgestellt haben, und die als Plattform des nationalen Konsenses dienen sollten.

Die Zeitschrift war kein Organ der polnischen Opposition sensu stricto. Aus strategischen Gründen beteiligte sich die Opposition nicht oft direkt an ihrer Publizistik, lieferte jedoch Themen und Postulate, die dann von *Solidarność* übernommen wurden.

Der erste Blick in die Spalten der Wochenzeitung überzeugt, dass sie sich als eine herkömmliche Gewerkschaftszeitung mit einem viel breiteren Spektrum von Problemen beschäftigte. Diese Themen haben die staatlichen Zeitungen kaum oder selten erörtert, weil die offizielle Presse dem Staat gegenüber nicht so kritisch stehen konnte. Bedeutet das, dass sich im *Tygodnik Solidarność* die oppositionell eingestellten Kräfte gesammelt haben oder die NSZZ *Solidarność* selbst die Inhalte der Opposition in ihr Programm übernommen hat? Am Beispiel der Inhaltsanalyse dieser Zeitschrift wird hier versucht zu dokumentieren, wie eine reale oppositionelle Arbeit unter totalitären Bedingungen möglich war, und inwieweit man die Zeitschrift als „oppositionell“ bezeichnen kann.

Das Beispiel des Nachkriegspolens zeigt, dass die Macht keine echte Kommunikationsrepräsentanz der Gesellschaft zu sein braucht und umgekehrt – die *Solidarność* entwickelte 1981 eine Kommunikationsrepräsentanz der Gesellschaft, entwickelte aber keine Macht. Man kann die nächste Hypothese aufstellen, dass *Tygodnik Solidarność* als Mittel des demokratischen Kommunikationsprozesses in Polen fungierte, was für diese Machtverhältnisse in Europa ein Novum war. In einem totalitären System haben die Repräsentanten der Macht keine gesellschaftliche Legitimation. Wenn die Macht keine Legitimation zu sprechen oder zu befehlen besitzt,

muss manchmal Gewalt angewendet werden. In einer Situation, in der *Solidarność* als Organisation versuchte, eine Kommunikationsrepräsentanz aufzubauen, musste diese Bewegung und ihre Presse bestimmten Regeln folgen, um in diesem System zu funktionieren. Diese Ausarbeitung versucht die Frage zu beantworten, wie diejenigen, die sich auf den Spalten der Zeitschrift zu Wort meldeten (Journalisten und ihre gesellschaftlichen Partner) in der Praxis oppositionelle Inhalte zum Ausdruck bringen konnten. Das Wochenblatt konnte vom Gegner nur unter bestimmten Bedingungen toleriert und respektiert werden. War das der Fall, weil die Zeitschrift ein breites Sprachrohr und eine universale Plattform für die Meinung der ganzen Gesellschaft war, mit der die Machthaber ernst rechnen mussten?

*Tygodnik Solidarność* war ein Beispiel ohne Präzedenz in der Nachkriegszeit nicht nur Polens, sondern auch anderer Länder mit vergleichbarem Massenmediensystem. Sie war nicht der Ausdruck eines Prozesses der Humanisierung dieses Systems auf dem Wege zur Schaffung des Sozialismus mit „menschlichem Gesicht“, sondern ein Anzeichen der Krise des Systems.

### 5. Kurze Darstellung des *Tygodnik Solidarność*

Die Entstehungsgrundlagen von *Tygodnik Solidarność* wurden schon in den „Danziger 21 Forderungen“ verankert, die nach langem Widerstand am 31. August 1980 von der Regierungsseite akzeptiert und unterzeichnet wurden. Im Punkt 3. der Forderungen hieß es: „Es soll die in der Verfassung der Volksrepublik Polen garantierte Druck- und Publikationsfreiheit gewährleistet werden, weiter noch, man soll die Massenmedien allen Glaubensvertretern zur Verfügung stellen (Übers. B. Sch.)“.

Im Unterzeichnungsdokument hieß es weiter, dass die neuen Gewerkschaften eigene Publikationsorgane unterhalten sollen. Die Publikationsfreiheit sollte mit den Einschränkungen der Zensur verbunden werden. Es wurden die gesetzlichen Richtlinien für die Zensur festgeschrieben.

So erschien am 3. April 1981 die erste Nummer der Zeitschrift. 37 Ausgaben folgten ihr noch bis 11. Dezember 1981, als der Kriegszustand verhängt wurde und jede verlegerische Tätigkeit verboten wurde. Wenn man aber die Mitgliederzahl von *Solidarność* in Höhe von 10 Millionen berücksichtigt, erscheint die Auflagehöhe des Zentralen Organs als relativ groß. Statistisch fiel ein Exemplar der Zeitschrift an 20 Mitglieder. Man muss hinzufügen, dass außer dem *Tygodnik Solidarność* als zentralem Organ der Bewegung auf dem Medienmarkt etliche regionale Titel und Hunderte lokale Bulletins der *Solidarność* existierten.

Tadeusz Mazowiecki, der ehemalige Herausgeber der renommierten katholischen Monatszeitschrift „*Więź*“ und Sejm-Abgeordneter der katholischen Gruppe „*Znak*“ wurde zum Chefredakteur der Zeitschrift nominiert. Zu seinem Vertreter wurde Bogdan Cywiński, der Herausgeber der ebenso katholischen Zeitschrift „*Znak*“, ernannt.

In der ersten Ausgabe, im Leitartikel der Redaktion, lesen wir, dass die Zeitschrift möglichst eng mit dem Leben der polnischen Gesellschaft verbunden sein sollte, dass „sie Wahrheit sagen soll, und falls sie nicht die ganze Wahrheit sagen kann, sie

wenigstens nicht lügen soll“. Die Zeitschrift unterliegt der Zensur, wird also „Begrenzungen unterliegen (...) aber niemand wird uns zu irgend etwas zwingen können. Manchmal wird unser Schweigen ebenso aussagekräftig sein, wie die nicht gedruckten Seiten“ (*Tygodnik Solidarność* Nr. 1). Heute kann man aus einer längeren Perspektive sagen, dass die Zeilen, die damals im *Tygodnik Solidarność* veröffentlicht wurden, die osteuropäische Zeitungsgeschichte geprägt haben. Jede Ausgabe im A-3 Format zählte 16 Seiten. Sie hatte außer dem sich wiederholenden Kalendarium der Wochenereignisse auf der zweiten Seite und den Leserbriefen auf der letzten Seite keine feste thematische Untergliederung.

## 6. Die soziale Kommunikation als Forschungsmodell

Die Erfassung der sozialen Kommunikation einer Gesellschaft und der Aufbau ihrer Kommunikationsrepräsentanten wäre im Kontext der gängigen Massenkommunikationstheorien schwer nachvollziehbar. In diesem Falle wäre die Kommunikation ein einseitiger, indirekter Prozess, der sich zwischen den professionellen Kommunikatoren und einer unbestimmten Öffentlichkeit (Publikum) abspielt (Maletzke 1980: 16). Nach dieser Konzeption übernimmt der Journalist einzig die kommunikative Rolle in diesem Prozess. Er transportiert in eigenen Aussagen (Mitteilungen) Sachverhalte der Realität mittels eines technischen Mediums an das Publikum.

Im Gegensatz zu gängigen Theorien der Massenkommunikation, differenziert der Ansatz der Theorie der sozialen Kommunikation zwischen dem professionellen Kommunikator (dem Journalisten, Redakteur, Pressestelle etc.) und jedem Mitglied der Gesellschaft, der „einen Wissensbesitz“ hat, „den er durch Mitteilung zum gemeinsamen Besitz aller machen möchte. Von ihm stammt die Mitteilung“ (Wagner 1974). Er wird nach der Terminologie von Otto Groth (1960) „Ausgangspartner“ genannt. Derjenige, der von einem Ausgangspartner angesprochen wird, wird nach derselben Terminologie Zielpartner genannt. „Nicht also professionelle ‘Kommunikatoren‘ (wie zum Beispiel Korrespondenten, Reporter, Redakteure u.a.) reden da in einem unumkehrbaren Einbahnsystem auf ein Publikum ein. Es sind die gesellschaftlichen Kommunikationsinteressenten, die überwiegend als Repräsentanten für alle, die Gleiches oder Ähnliches wissen, fühlen oder meinen, über die Medien untereinander in einem geistigen Austausch stehen (Wagner 1995: 61). Solch eine Auffassung der Kommunikation ermöglicht, den komplizierten Prozess der Entstehung einer neuen Kommunikationsrepräsentanz in einem Kommunikationsraum mit ihrem gesellschaftlichen Spektrum nachzuvollziehen. In dieser Auffassung der Kommunikation als Zeitgespräch der Gesellschaft agieren nicht nur die professionellen „Kommunikatoren“, die in einem einseitigen Kommunikationsprozess stehen, sondern es nehmen alle Mitglieder der Gesellschaft an diesem Gespräch aktiv teil. Es gilt, die gesellschaftlichen Partner mit ihren Positionen zu fixieren und ihr ganzes Spektrum zu zeigen.

Es wird versucht zu belegen, ob die Zeitschrift *Tygodnik Solidarność* ein demokratisches Medium darstellt, in dem Meinungspositionen vieler (und vor allem der bisher aus dem Kommunikationsprozess ausgeschlossenen) Teile der Gesellschaft vertreten sind.

## **7. Trennung der Vermittlungsrollen und der Kommunikationsrollen. Der aktive gesellschaftliche Partner. Rollentausch der Partner in der Kommunikation.**

In einem normalen Gespräch zwischen zwei kommunizierenden Partnern kann man die natürliche Rollenteilung, zwischen demjenigen, der mitteilt und demjenigen, der zuhört, leicht erkennen. Der Mitteilende kann auch fremde Aussagen und Meinungen, mehr oder weniger sichtbar, in seine Mitteilung einfädeln oder vermitteln. Ähnlich wird, in der Auffassung von der Kommunikationswissenschaft, in einem Kommunikationsprozess den professionellen „Kommunikatoren“ (Journalisten) die Rolle des „Vermittlers“ und die Rolle des gesellschaftlichen Partners zugeschrieben. Wenn der Vermittler seine Meinung in einem Medium vertreten möchte, kann er zum „Ausgangspartner“ werden. Die kommunizierenden Partner befinden sich in einem Modus „sozialer Zeit-Kommunikation“ im ständigen Rollentausch (Wagner 1978: 84). Das bedeutet, der Verursacher einer Mitteilung, der als Ausgangspartner seine Botschaft an den Zielpartner richtet, kann auch in einem umgekehrten Prozess zum Zielpartner werden. Der Rollentausch spielt sich zwischen dem Ausgangspartner und Zielpartner ab, so dass sie mittels eines technischen Mediums im Dialog bleiben. Der Dialog kann nur unter den demokratischen Kommunikationsbedingungen stattfinden. Das bedeutet, die Untersuchung nach den Kriterien der Münchener Schule hat nur einen Sinn, wenn im untersuchten Kommunikationssystem das Minimum der demokratischen Kommunikationsbedingungen erfüllt wird, d. h., wenn im untersuchten Medium ein Minimum am gesellschaftlichen Meinungsaustausch stattfindet. Dieser Austausch betrifft die aktuellen Fragen und die Gesellschaft. In der emotional beladenen sozialen Zeitkommunikation, wie sie in Polen anfangs der 80er Jahre stattfand, versuchten ganze Teile der Gesellschaft miteinander zu kommunizieren. Zielpartner sowie die, die sich angesprochen fühlten, antworteten in der Polemik dem ursprünglichen Ausgangspartner.

## **8. Medien als technisches Forum der sozialen Kommunikation**

Der Austausch zwischen den Ausgangs- und Teilpartnern der Gesellschaft in einem Kommunikationsprozess erfolgt mittels eines technischen Mediums. Massenmedien bilden also „technisch ermöglichte Versammlungsräume“ (Heinz Strakulla), in deren Meinungsaustausch, ein „Zeitgespräch der Gesellschaft“ stattfindet (Strakulla 1971: 60). Als moderne Foren der sozialen Kommunikation bilden sie einen Versammlungsraum für diejenigen, die sich zu einem Thema melden und dazu Stellung nehmen. Sie ähneln dem antiken Agora, dem Marktplatz, wo Volksversammlungen stattgefunden haben. Heinz Strakulla spricht vom Medium der Zeitschrift als einem „technisch hergestellten Marktplatz“, wo sich die Leute treffen und über aktuelle Sachverhalte sprechen. Dass in einem Medium ein technisch begrenzter Sprechraum zu Verfügung steht, bedeutet, dass sich nicht alle Partner unbegrenzt aussprechen können. Entscheidend ist hier die Rolle des Vermittlers, der die Partner und die Aussagen mediengerecht und möglichst neutral verteilt.

Das untersuchte Medium, *Tygodnik Solidarność*, wird üblicherweise als Zeitschrift bezeichnet. Dieser Begriff muss präzisiert werden. Nach Otto Groth hat die Zeitschrift gleiche Merkmale wie die Zeitung: Publizität und Periodizität. Andere Merkmale, wie Aktualität und Universalität treten in einer Zeitschrift in einer abgeschwächten Form auf. Im untersuchten Wochenblatt haben wir es eher mit einer Wochenzeitung zu tun. Dafür spricht der gut ausgebaute, bis zu zwei Seiten große Teil der aktuellen Ereignisse, der ein Achtel der Zeitschrift ausmacht. Das große Themenspektrum zeigt auch die Tendenz der Universalität, wie bei einer Zeitung. Das typische Merkmal einer Zeitschrift – spezielle Themen, partikulare Meinungen – (Otto Groth 1960) lassen sich bei einer oberflächlichen Statistikanalyse nicht unbedingt überzeugend bestätigen. Man erwartet von dieser Zeitschrift gewerkschaftliche Themen. Sie belegen ein Viertel ihrer Fläche und ein Fünftel aller Wortmeldungen der Partner. Man könnte wahrscheinlich wegen der Aktualität der Problematik ähnliche Zahlen bei einer regimekonformen Zeitung aus dieser Zeit in Polen vorfinden. Die neuen Gewerkschaften waren damals das Thema Nr. 1 in der polnischen Presse. Aus diesem Grunde haben wir es in diesem Fall, kommunikationswissenschaftlich gesehen, mit einer Wochenzeitung zu tun.

## 9. Vermittlungsdienst des Journalisten in der sozialen Kommunikation

Die Vermittlungsrollen werden von den professionellen Vermittlern wahrgenommen, die Kommunikationsrollen von den Kommunikationspartnern. Die Trennung zwischen Mitteilung und Vermittlung ist einer der Grundsätze der sozialen Kommunikation und unterscheidet sich von den anderen Theorien der Massenkommunikation.

Eine Mitteilung „ist jener zwischenmenschliche Vorgang, bei dem ein Ausgangspartner einen Bewusstseinsinhalt mit Hilfe eines Prozesses der Übermittlung mit einem anderen Partner teilt, indem er ihn äußert (Manifestation), und ihn so zum gemeinsamen Bewusstseinsbesitz macht. (...) Menschliche Kommunikation ist stets von der Mitteilung, nicht vom Übermittlungsvorgang her zu definieren“ (Wagner 1978: 202).

Im Prozess der Vermittlung bekommen die gesellschaftlichen Kommunikationspartner (mittels eines technischen Mediums) durch die „professionellen Rollenträger“ (Journalisten) eine Möglichkeit, ihre Meinungspositionen zu präsentieren. In der Auffassung von Kommunikation ist die Aufgabe von Journalisten nicht die Durchsetzung eigener Meinungsposition, sondern die Leistung eines Vermittlers, der die Präsentation der Meinungspositionen aller individuellen und pluralistischen gesellschaftlichen Teilnehmer des „Zeitgesprächs“ ermöglicht.

Es lassen sich zwei Formen der Vermittlungsstrategie unterscheiden: die publizistische und die journalistische.

„Die publizistische Vermittlungsstrategie ist dadurch bestimmt, dass die subjektiven Einstellungen und Meinungen des Publizisten als Auswahl- und Vermittlungskriterien fungieren. Vermittlungsprinzip ist also Parteilichkeit (im weitesten Sinne). (...) Die journalistische Vermittlungsstrategie ist dadurch bestimmt, dass (menschensmögliche) Neutralität und Unparteilichkeit Vermittlungskriterien sind mit dem Ziel, alle

Kommunikationspartner zu Wort kommen zu lassen und so die Strukturen gesellschaftsweiter oder partikularer Kommunikationsräume vollständig zu manifestieren. (...) Dabei verzichtet der Journalist nicht auf die Vermittlung der eigenen Position, weil allseitige Fremdvermittlung auch die kommunikative Repräsentanz jener Position einschließt, die der Journalist selbst vertritt.“ (Wagner 1978: 109f)

Die beiden Strategien der Vermittlung fungieren ergänzend. Der Publizist tritt selbst als Ausgangspartner auf und vertritt „kommunikative Einzel- oder Partikularinteressen“ (Wagner 1995: 135).

Durch seine „partielle Vermittlung“ kann der Publizist die Meinungspositionen der Anderen aus irgendwelchen Gründen verschweigen. Im Gegensatz zur publizistischen Vermittlung wird der Vermittler zum „Gesprächsanwalt der Gesellschaft“ (Asverus).

„Was er leistet, lässt sich – simplifiziert und mit Abstrichen natürlich – vergleichen mit der Rolle von Gesprächsleitern, mögen sie als Parlamentspräsidenten oder als Moderatoren am ‚runden Tisch‘ auftreten: Ihr Tun setzt stets ein Höchstmaß an Unparteilichkeit voraus“ (Wagner 1995: 136).

Unter diesen Prämissen definiert sich Massenkommunikation als „ein Modus sozialer Zeitkommunikation, der als ‚Kommunikation über Distanz‘ prinzipiell durch partnerunabhängige Vermittlungssysteme im wechselseitigen Austausch von (möglichst legitimierten) Kommunikationsrepräsentanten auf der Grundlage manifester Vermittlungsverfassungen ermöglicht und vollzogen wird“ (Wagner 1995: 43).

Die Brauchbarkeit einer Theorie ist davon abhängig, ob man mit ihrer Hilfe neue wissenschaftliche Erkenntnisse gewinnt. Durch den theoretischen Ansatz der Trennung zwischen Mitteilung und Vermittlung und ihren Konsequenzen erreichen wir ein transparentes Bild der sozialen Kommunikation und der Struktur ihrer Kommunikationsräume. Die Ansätze der sozialen Kommunikation gelten prinzipiell unter den Bedingungen des pluralistischen Denkens und der pluralistischen Meinung. Die Ergebnisse der Inhaltsanalyse zeigen, ob *Tygodnik Solidarność* diese Merkmale erfüllt. Wenn ja, wäre die Herausgabe der Zeitschrift eine Sensation unter den politisch autoritären Bedingungen.

Die Theorie der sozialen Kommunikation ermöglicht die Erfassung von so wichtigen Merkmalen, wie der Prozess der Entstehung der neuen, von den offiziellen Machtzentren unabhängigen Kommunikationsrepräsentanz.

„Ein funktionierender ‚Generations- und Regenerationsprozess‘ (Asverus) der Gesellschaft meint alles andere als eine Stabilisierung des status quo. Der ständige Wandel der Gesellschaft, ihre Veränderung, ihr Fortschritt ist und kann nur als ein Ergebnis unbehinderter Kommunikation und ihrer vollständigen Vermittlung gelten, in welche die Positionsrepräsentanten von (...) Trägern neuer Ideen stets als vollwertige Gesprächspartner einzubeziehen sind. Dies garantiert nur journalistische Vermittlung, die auf die Kommunikationsgerechtigkeit aller Gesprächspartner und zugleich auf eine evolutionäre Entwicklung der Gesellschaft achtet“ (Wagner 1995: 65).

Die Konsequenz der Trennung der Vermittlungsrollen und der Kommunikationsrollen ist die Trennung von Mitteilung und Vermittlung im Kommunikationsprozess. Wenn es sich primär um die Vermittlung der Meinung eines Journalisten handelt, ha-

ben wir es mit der Eigenvermittlung zu tun. Wenn ein Journalist fremde Positionen der gesellschaftlichen Partner vermittelt, haben wir es mit der Fremdvermittlung zu tun.

## **10. Indikatoren der oppositionellen Repräsentanz**

Unter den Bedingungen des Mangels an legitimierte Repräsentanten entwickeln sich von unten heraus die authentischen Repräsentanzen der Gesellschaft, die nicht unbedingt ihre politische Legitimation durch demokratische Wahlen errungen haben, sondern durch andere Merkmale, wie Zustimmung des Volkes, soziale Billigung, charismatische Wirkung, sowie förmliche Legitimation. Sie fühlen sich berechtigt, für andere zu sprechen. Da ihre Meinung in den offiziellen Medien nicht vertreten werden darf, versuchen sie eigene Kommunikationswege zu entwickeln. Auf diese Weise wird die eingeschränkte Chance, die eigene Meinungen zu äußern, überwunden und die Kommunikationsinteressen der aus dem Gespräch der Gesellschaft ausgeschlossenen Teilnehmer vertreten. Die oppositionelle Repräsentanz basiert auf der anderen Art, als die durch die Wahlen errungene Legitimation. Die Voraussetzung ist die Zustimmung des Volkes und die soziale Billigung sowohl in der Problematik des Gesprächs, als auch in der Tatsache, im Namen der Anderen zu sprechen.

## **11. Alternativpresse als Modell partizipativer Kommunikation**

Die eingeschränkte Chance der Präsentation von Meinungen der gesellschaftlichen Kommunikationspartner liegt nicht nur im technischen Rationalisierungsprozess der Kommunikation, sondern hat auch eine politische Dimension. In totalitären Mediensystemen werden große Teile der gesellschaftlich relevanten Partnerschaften vom medialen „Zeitgespräch der Gesellschaft“ ausgegrenzt. In einem Kommunikationsmodell der leninistischen Prägung und seinem distributiven Charakter war kein Platz für die Kommunikationsgerechtigkeit aller Gesprächspartner der Gesellschaft. Parallel zu sozialen Protestbewegungen entstanden sie als Gegenreaktion und als „Antwort der Partner“ gegen die „eingeschränkten Chancen“ und gegen die kommunikative Ausgrenzung oppositioneller Blätter und Untergrundsender. Sie waren eine Protestform gegen die politischen Verhältnisse. Zwischen den oppositionellen Medien und den alternativen Medien bestehen in Polen in den 70er und 80er Jahren gewisse Parallelen. Die oppositionelle Presse als alternatives Medium ist ein Ausdruck des existentiellen Strebens nach allgemeiner politischer Partizipation. Sie bietet „inhaltlich“ Alternative zu den etablierten, offiziellen Medien des Staates und wird von den Bürgerinitiativen oder Bürgerbewegungen vertreten (Wilke 1990: 285f).

Für die linken Theoretiker wie Marx und Engels lag die Konfliktgrenze der sozialen Bewegungen in der Relation zwischen Arbeit und Kapital. In der gegenwärtigen Soziologie sucht man nach Gründen dieser Bewegungen im Spannungsfeld zwischen der Unzufriedenheit der Massen und den sozialen und politischen Verhältnissen. Wolfgang Flieger, der sich mit der Analyse der Alternativblätter beschäftigte, weist



auf die unterschiedlichen Erklärungsmodelle hin: „Während vor allem konservative Autoren die Auffassung vertreten, dass es sich bei den sozialen Bewegungen um zyklisch wiederkehrende antimodernistische Protestbewegungen handelt, sind kritische Sozial- und Politikwissenschaftler eher der Überzeugung, dass soziale Bewegungen als Reaktion auf neu auftretende strukturelle Probleme moderner Industriegesellschaften entstehen“ (Flieger 1992: 66). Eine Kommunikationsform die oppositionell und alternativ zu den offiziellen Medien steht, soll zuerst innerhalb einer Bewegung funktionieren und sich erst dann auch außerhalb von ihr präsentieren.

Ein anderes Ziel der Medien ist es, die Betroffenen zu Wort kommen zu lassen. Die Betroffenen sind in diesem Falle die unter den totalitären Bedingungen ausgegrenzten Gesprächspartner, deren Teilnahme am sozialem Zeitgespräch der Gesellschaft man behindert hat. Die Betroffenen das Wort ergreifen zu lassen muss noch nicht bedeuten, eine objektive Berichterstattung herzustellen. Die „Betroffenenberichterstattung“ kann auch inhaltlich tendenziell sein und mit Klischees operieren. Auffallend in der oppositionell-alternativen Presse – und *Tygodnik Solidarność* bestätigt dieses Merkmal auch – ist der hohe Anteil der nicht professionellen Vermittler als Ausgangspartner. Zwar ist das untersuchte Blatt eine professionell gemachte Zeitschrift, der Anteil der gesellschaftlichen Ausgangspartner jedoch, worauf noch in dieser Arbeit hingewiesen wird, auffallend groß.

In Polen bezeichnet man *Tygodnik Solidarność* (im Vergleich mit den anderen Blättern von damals) nicht als eine ausgesprochen „oppositionelle“ Zeitschrift. Ihre oppositionellen Inhalte waren im Vergleich zu den anderen radikalen Blättern von geringerer Intensität. Diese Sichtweise und Kriterien kann man jedoch nur auf polnische Verhältnisse beziehen. In jedem anderen osteuropäischen Land hätte damals eine Zeitschrift von ähnlichem Profil keine Chance gehabt, legal zu erscheinen, und deswegen muss man *Tygodnik Solidarność* objektiv in die Sparte der kritischen, oppositionell-alternativen Medien einstufen.

Trotz der legalen Herausgabe, kann man die Zeitschrift zu der Tradition der oppositionellen Untergrundblätter des sogenannten „Zweiten Umlaufs“ und der Bürgerinitiativen zählen, die schließlich in der großen sozialen Bewegung *Solidarność* mündeten. Man kann die Situation in Polen am Anfang der 80er Jahre als politische Systemkrise mit sozial-ökonomischem Hintergrund bezeichnen. Sie war der Ursprung der sozialen Bewegung von *Solidarność*. „Der ständige Wandel der Gesellschaft, ihre Veränderung, ihr Fortschritt ist und kann nur das Ergebnis einer unbehinderten sozialen Kommunikation und ihrer vollständigen Vermittlung sein, in welche die Positionsrepräsentanten (...), die Träger neuer Ideen, stets als vollwertige Gesprächspartner einzubeziehen sind. Daher garantiert nur (...) eine Vermittlung, die auf Kommunikationsgerechtigkeit für alle Gesprächspartner achtet, auch und zugleich eine evolutionäre Entwicklung der Gesellschaft“ (Wagner 1995: 64f).

Im Allgemeinen muss man betonen, dass man die Parallelen und Ähnlichkeiten der westeuropäischen Alternativpresse und der polnischen oppositionellen Presse als ein Sonderfall bezeichnen kann und ein Beweis für die von den politischen Bedingungen unabhängige Homogenität der Kommunikationsprozesse.

## 12. Anfänge der neuen Kommunikationsrepräsentanz in Polen in den 50er und 60er Jahren

Das Problem der Kommunikationsrepräsentanz sieht unter demokratischen und nicht-demokratischen Bedingungen anders aus. Der Aspekt des Repräsentanten und der Transparenz des Kommunikationsraumes rückt hier in den Vordergrund. Die beiden Elemente sehen unter den totalitären und demokratischen Bedingungen ebenfalls unterschiedlich aus. Das Problem der authentischen Repräsentanten impliziert sowohl im kommunikativen als auch im politischen Sinne ihre Konsequenzen. Unter den demokratischen Bedingungen sollte die politische und kommunikative Transparenz klar und legitimiert sein. Im Idealfall „weiß der Repräsentant, wen er repräsentiert, die Repräsentierten kennen ihren Repräsentanten und alle übrigen Kommunikationsteilnehmer erkennen auf den ersten Blick, wer wen repräsentiert“ (Maletzke 1980: 16). Die gleichen Prinzipien können auch unter Umständen in nichtdemokratischen Strukturen funktionieren. Die Repräsentanten sind nicht authentisch, d. h. sie werden den Repräsentierten aufgezwungen, ohne ihnen die Möglichkeit zu geben, einen alternativen, nicht von oben designierten Vertreter zu wählen. Auch im Prozess der Kommunikation unter autoritären Bedingungen sind keine authentischen, sondern von oben designierten Kommunikationsrepräsentanten vorhanden. Vor allem vertreten sie nicht die Meinung und die Positionen der breiten Bevölkerung, sondern die partiellen Interessen ihrer Disponenten. Eine authentische soziale Kommunikation findet nicht statt, schon aus dem Grunde nicht, weil die Struktur der authentischen Kommunikationsrepräsentanz, die das ganze Spektrum der Gesellschaft repräsentieren sollte, fehlt.

In der Kommunikationswissenschaft hat man sich mit dem Problem der Repräsentanz vorwiegend im Kontext der politischen Kommunikation und in der Politikwissenschaft im Zusammenhang mit dem Staats- und Verfassungsrecht beschäftigt. Max Weber erörterte das Problem vor allem im Aspekt der Herrschaft und der Macht. Die politische Realität hat bewiesen, dass die Macht, bzw. die Machtrepräsentanz keine Kommunikationsrepräsentanz braucht. Das herrschende politische System in Polen hat sich nach dem Zweiten Weltkrieg um die authentische Kommunikationsrepräsentanz in den Medien nicht „gekümmert“, sondern es hat mit einer Reihe präventiver und repressiver Maßnahmen wirksam gegen sie gekämpft. Während dieses harten Kampfes hat das Regime der *Solidarność* gegenüber große Zugeständnisse eingeräumt, nur in einem Punkt blieb es aber kompromisslos: freier Zutritt zu den Medien, insbesondere zum Fernsehen. In einem System, in dem sich der Staat und die Gesellschaft feindlich gegenüberstehen, ist es schwierig, eine authentische Öffentlichkeit in Massenmedien zu erwarten. Die Machthaber, nicht nur in einem diktatorischen Politsystemen, wissen, dass die Medien „die umfassendste und wohl auch die subtilste Macht der politischen Einflussnahme auf die moderne (...) Massenkultur“ sind (Wagner 1974: 523).

Elisabeth Noelle-Neuman sprach von der „Entmachtung der Politik durch die Medien“. War die Angst der Machthaber vor dem Zugang der Opposition zu den Medien eine Angst vor der Entmachtung? Die durch die autoritären Dezidenten limitierte Repräsentanzstruktur hatte kein gesellschaftliches Spektrum der Meinungspositionen

widerspiegelt, sondern ermöglichte es nur, eine eigene Orientierung zu propagieren. Konkurrierende Kommunikationsrepräsentanzen waren von diesem Umlauf ausgeschlossen. Das Regime hat Ersatztechniken für die fehlenden Repräsentanzen entwickelt, indem es die Vertreter nominierte, die sich auf eine angebliche Legitimation, für andere zu sprechen, berufen haben. Solche Surrogat-Repräsentanzen waren typisch für das kommunistische System. Es waren Surrogate für die angebliche politische „Konkurrenz“. In Wirklichkeit sollten alle Schein-Repräsentanzen beweisen, dass alle Regeln des demokratischen Lebens erfüllt wurden. Auf diese Weise war fast das ganze gesellschaftliche Spektrum ideologisch kanalisiert und unterwandert.

Die Anfänge der unabhängigen Kommunikationsrepräsentanz in Polen gehen auf die 50er Jahre zurück, auf die „Oktoberereignisse“ von 1956. Es entstanden damals viele Diskussionsklubs, in denen vor allem revisionistische und positivistische Tendenzen zu Wort kamen. Die Partei versicherte, dass die kleinen Freiheiten auf Dauer bleiben würden. Die neuen Parlamentswahlen von 1957 zeigten aber eine andere Realität. Auch wenn man in den folgenden Jahren die Mehrheit der Oktober-Erreungenschaften liquidierte, so reichten die übrig gebliebenen noch aus, um zu zeigen, dass das polnische Sozialismus-Modell nicht nur weit vom Original entfernt war, sondern dass es sich in seinem kleinen Liberalismus deutlich von den anderen sogenannten Ostblockstaaten unterschied. Zum Beispiel im Bereich der kleinen Pressevielfalt: In jeder größeren Stadt existierten Presseklubs, in denen jedermann einen unbehinderten Zugang zur westlichen Presse hatte. In sehr minimalem Umfang konnte man sogar die wichtigsten Titel der europäischen Presse kaufen. „Abgesehen von einer nur wenige Jahre dauernden Periode während der Zeit des Stalinismus war die polnische Presse niemals ideologisch monolithisch“, schreibt Helga Hirsch in ihrem Essay über unabhängiges Publikationswesen in Polen (Hirsch 1984: 515-531). Einen großen Einfluss auf die Entwicklung der unabhängigen Publizistik in Polen hatte *Tygodnik Powszechny*, das legal als ein Organ des Episkopats in Krakau herausgegeben wurde.

Die 60er Jahre in Polen brachten während der studentischen Unruhen von 1968 vor allem literarische Texte, die außerhalb der Zensur erschienen sind. Dieses unabhängige Verlagswesen hatte man in Polen „Publikationen des zweiten Umlaufs“ genannt. Der im Westen verwendete russische Ausdruck „Samisdat“ war in Polen nicht im Gebrauch. Die Publizistik und Literatur des „zweiten Umlaufs“ waren Elemente der sogenannten „unabhängigen Kultur“, die außerhalb der offiziell „lizenzierten“ Kultur stand.

### **13. Kampf um einen uneingeschränkten Zugang aller gesellschaftlicher Kräfte zu den Medien**

In einem Beitrag des Instituts für Presseforschung der Universität Kraków unter dem Titel „Über das Problem des Zugangs von NSZZ *Solidarność* zu den Massenmedien“ vom Jahre 1981 bedienen sich die Autoren (anonyme Gemeinschaftsarbeit) eines Zitats von Lenin: „Die Pressefreiheit bedeutet die Freiheit der politischen Orientierung“ (Problem dostępu do środków komunikowania masowego przez NSZZ *Solidarność*).

Universität Kraków 1981. S. 10). Weiter in der Arbeit, die noch unter dem Regime geschrieben wurde, steht, dass *Solidarność* als Organisation bereits anerkannt und akzeptiert wurde. Jetzt sei es an der Zeit, die Rahmen des freien Zugangs zu den Massenmedien zu bestimmen. *Solidarność* hat schon in ihren 21 Forderungen vom August 1980 die „Vergesellschaftlichung der Massenmedien verlangt“, d. h. das Medienmonopol des Staates sollte an die gesellschaftlichen Kräfte übergeben werden, die daran interessiert wären. Während des I. Delegiertenkongresses der Unabhängigen sich selbst Verwalteten Gewerkschaft *Solidarität* (NSZZ *Solidarność*) in Gdańsk-Oliva am 5. September 1981 gehörte die Forderung nach dem Zugang zu den Massenmedien zu den wichtigsten Beschlüssen. Schon vor dem Kongress wurde landesweit ein Pressestreik angekündigt. Der Druck und Vertrieb der Zeitungen wurde boykottiert. In dem in *Tygodnik Solidarność* veröffentlichten Programm von NSZZ *Solidarność* im Kapitel IV mit dem Titel „Selbstverwaltete Republik“, These 19., steht es: „Der Pluralismus, sei es ein Weltanschaulicher, gesellschaftlicher, politischer oder kultureller, sollte eine Basis der Demokratie in einer selbstverwalteten Republik sein“ (*Tygodnik Solidarność* Nr. 29, Beilage vom 16.10.1981, S. 9). Eine der Konsequenzen des Pluralismus sollte die Tatsache sein (These 32.), dass „die Medien der gesellschaftlichen Kommunikation Eigentum der Gesellschaft sind, der ganzen Gesellschaft dienen und unter ihrer Kontrolle bleiben sollen“ (ebenda, S. 9).

Ab Nummer 30 von *Tygodnik Solidarność* wurde im Abschnitt „Nachrichtenchronik“ eine Sparte „Zugang zu den Massenmedien“ eingerichtet, wo über Arbeiten, Gespräche und Protestaktionen zu diesem Thema berichtet wird. Am 17. November startete in ganz Polen eine Protestaktion mit Forderung nach dem Zugang zu den Massenmedien. *Tygodnik Solidarność* berichtete: „Die Aktion des ‚Verbandes‘ mit der Forderung nach dem Zugang zu den Massenmedien dauert an unter dem Motto ‚Unsere Parolen verschwinden von den Mauern, sobald wir ins Radio und auf die Bildschirme kommen‘. Im ganzen Land malte man Tausende Parolen auf den Zäunen, Mauern und Bürgersteigen. Es wurden Flugblätter und Plakate verteilt“ (*Tygodnik Solidarność* Nr. 35, S. 15).

Politbüro-Mitglied Stefan Olszowski kritisierte in scharfen Tönen die *Solidarność* und den Journalistenverband, der diese Aktion unterstützte. Er äußerte sich negativ zu den Forderungen von *Solidarność* nach der gesellschaftlichen Partizipation in Massenmedien:

„In diesem Fall kann die Partei nicht nachgeben, da die Propaganda im Sozialismus Bestandteil der Herrschaft ist“ (ebenda, S. 15). Zwar verfügte *Solidarność* über ein umfangreiches Sortiment von Printmedien, die Zuteilung der eigenen Sendezeit im Funk und Fernsehen betrachtete der „Verband“ aber als die Schlüsselfrage im Bereich der gesellschaftlichen Partizipation der Massenmediennutzung. *Tygodnik Solidarność* initiierte auf seinen Spalten auch eine Diskussion zu diesem Thema. Zygmunt Gutowski berichtete, dass viele prominente Vertreter der Kultur- und Wissenschaft das Streben der *Solidarność* unterstützen und aus Protest wegen der Unnachgiebigkeit der Regierung ein Boykott des Funk- und Fernsehens verkündet haben. Gutowski kritisierte die Taktik der „gesellschaftlichen Seite“, die oft nur partikuläre Interessen vertrat, anstatt in einem Front zu gehen (ebenda, S. 9). Der Autor

hegte die Hoffnung, dass der Kongress der Polnischen Kultur, der im Dezember im gleichen Jahr stattfinden sollte, das Thema erneut angehen wird (der Kongress der Polnischen Kultur wurde wegen der Verhängung des Kriegszustandes am 13.12.81. von der Regierung kurz vor seiner Eröffnung aufgelöst).

In der gleichen Ausgabe wurde ein Entwurf des neuen Status von Funk und Fernsehen veröffentlicht. Dieser Entwurf wurde von der Arbeitsgruppe der *Solidarność*-Mitglieder ausgearbeitet. Die Eckpunkte des Entwurfes waren die strukturelle Umwandlung der Sendeanstalt und die Bildung einer öffentlich-rechtlichen Gesellschaft, die nicht vor dem Parteikomitee, sondern vor dem Parlament verantwortlich sein sollte. Die Medien sollten allen gesellschaftlich relevanten Mächten offen stehen und Recht auf eigene Verwaltung und Verantwortung haben. Außerdem sollten auch Medien gegründet werden, die direkt der territorialen Verwaltung unterstehen. Dariusz Fikus weist darauf hin, dass das distributive und einseitige Kommunikationssystem bei der Analyse aller politischen Krisen eine maßgebende Rolle spiele (ebenda, S. 9). Die Kommunikation – so Fikus – wurde durch die Propaganda ersetzt, deren Aufgabe „die Manipulation des gesellschaftlichen Bewusstseins, Aufdrängen eigener Meinung und Beurteilung“ war, während die Aufgabe der Journalisten „das Belehren und Tadeln der Leser, Hörer und Zuschauer war. (...) Die Folgen der Doktrin kennen wir, sie waren tragisch ebenso für die Gesellschaft (...) wie auch für die Machthaber, weil sie zu einer Lähmung der Mechanismen der gesellschaftlichen Zusammenarbeit und der (...) Degeneration des Machtapparates führten“ (ebenda).

Der einen Präzedenzfall darstellende Ausmaß des Kampfes um die Massenmedien in Europa veranlasste auch die Kommunikationswissenschaftler der Krakauer Universität, sich mit dem Phänomen zu beschäftigen. In der bereits vorher erwähnten Arbeit des Krakauer Instituts für Presseforschung spürt man eine politische Unsicherheit in der Behandlung des Themas („Problem des Zugangs zu den Medien der Massenkommunikation durch NSZZ *Solidarność*“ Kraków 1981).

Die Krakauer Kommunikationswissenschaftler versuchen das Problem als einen allgemeinen Trend in der Weltkommunikation zu betrachten. Die anonymen Autoren geben zu: „Es scheint (in der gegenwärtigen Medienentwicklung; B. Sch.) unmöglich zu sein, dass eine Situation, in der das Informationsmonopol von einem Zentrum ausgeht, weiter anhält“ (ebenda, S. 3). Die Autoren sind der Meinung, dass es sich schon aufgrund der Tatsache der Existenz der ausländischen Radiosender in Polen schwer über einen Informationsmonopol sprechen lässt. „Das Kommunikationssystem in jedem Land spiegelt das System der Machtausübung und die Konstellation der gesellschaftlich-politischen Kräfte wieder. Weil die Verteilung dieser Kräfte in der letzten Zeit geändert wurde, muss sich auch das System der Kommunikation ändern. Keine Organisation, besonders eine Massenorganisation, kann ohne eigene Informationskanäle existieren. Im Falle von *Solidarność* entscheidet die Größe der Organisation darüber, dass ihre Informationskanäle, de facto öffentliche Kanäle sind. Eine so große Organisation muss ihr öffentliches Image pflegen (...)“ (ebenda, S. 5). Es ist nicht die Frage – so Autoren des Presseinstituts – ob die *Solidarność* einen Zugang zu den Medien bekommt, sondern „was für eine Art von Zugang es sein wird.“ Das Problem lässt sich nicht vom Mediensystem in Polen trennen. Nach der Verfassung der PRL,

so die Studie, gehören die Massenmedien dem „Arbeitsvolk und seinen Organisationen“ an. Aus diesem Grunde besitzt NSZZ *Solidarność*, als eine Organisation des „Arbeitsvolkes“, ihr „unbeanstandetes Recht auf ein eigenes Kommunikationskanal“ (vgl. ebenda).

Die Autoren der Studie sehen weniger Probleme mit der Einteilung der Presse als mit der Einteilung der Sendezeit im Fernsehen. Zuerst müsste man den Platz von NSZZ *Solidarność* im „sozialistischen politisch-gesellschaftlichen System bestimmen (...). Solange keine Eingliederung von *Solidarność* im Rahmen des Systems erfolgt“, so lange wird auch im Prozess der Massenkommunikation ein Dualismus bestehen: *Solidarność* und die sonstigen Gewerkschaften. Die Autoren zeigen sich regimiekonform, wenn sie meinen, dass die Integration der *Solidarność* durch die Eingliederung in die regimiefreundliche „Front der Nationalen Einheit“ stattfinden sollte. Dabei zeigen die Autoren auch wenig Fingerspitzengefühl und eine schwache Kenntnis der Realität. Zweitens, spricht sich die Studie dagegen aus, dass Sendungen über *Solidarność* im Fernsehen durch Fernsehen selbst redigiert werden sollten, gegebenenfalls könnten sie durch *Solidarność* „autorisiert“ werden.

Die Autoren sprechen sich dafür aus, dass die Sendungen über *Solidarność* im Fernsehen weiter „unter Kontrolle“ bleiben sollten, während sich die Informationspolitik in die Richtung „Ehrlichkeit“ und „Wahrheit“ ändern müsse. Nur eine „ehrliche“ Information nach dem klassischen Prinzip „audio er altera pars“ mit der gerechten Vorstellung der konträren Positionen könne „zu einer Milderung der gesellschaftlichen Konflikte“ beitragen (ebenda, S. 10). Die Arbeit der Krakauer Kommunikationswissenschaftler versucht, trotz fundamentaler Widersprüche, eine vielfältige Kommunikation verschiedener gesellschaftlicher Positionen in einem – ex definitio – totalitären Kommunikationssystem unterzubringen. Noch schwächer sehen die Vorschläge für *Solidarność* aus, sich politisch in das System einzugliedern. Diese Konzeption unterscheidet sich wesentlich von der Konzeption der „gesellschaftlichen Seite“, die eine Unabhängigkeit von der Regierung forderte. Nach der Konzeption der „gesellschaftlichen Seite“ sollten die Massenmedien nicht der Regierung, und vor allem nicht dem vom Zentralen Komitee der Partei gesteuerten „Komitee für Funk- und Fernsehen“ unterstehen, sondern direkt dem in Zukunft frei und demokratisch gewählten Parlament. *Tygodnik Solidarność* hat die Postulate der Opposition und später der *Solidarność* über die „Vergesellschaftlichung der Massenmedien“ auf seine Spalten übernommen. Das besondere Verdienst dieses Wochenblattes lag nicht nur darin, sich für die Stimmen der Repräsentanten der Gesellschaft zu öffnen, sondern auch darin, einen Anstoß zur Diskussion über die Konzeptionen der gesellschaftlichen Partizipation am Kommunikationsprozess zu geben und diese zu präsentieren. Dass dies nicht nur eine Vorstellung der Konzeption war, sondern auch ein Kampf um eine neue Kommunikationsrepräsentanz, belegen die Berichte über die Auseinandersetzungen mit der Polizei auf den Straßen während der landesweiten Protestaktion gegen den eingeschränkten Zugang zu den Massenmedien.

## **Literatur**

- B. M. Asverus: Zeitung und Zeitschrift, das Zeitgespräch der Gesellschaft. In: Die Zeitschrift. Nr. 8. (1953).
- H. Boventer (Hrsg.): Sind die Journalisten die vierte Gewalt. In: Medien und Demokratie. Konstanz 1960.
- M. Fik: Kultura Polska po Jałcie. Kronika lat 1944 – 1981. London 1989.
- W. Flieger: Die TAZ. Vom Alternativblatt zur linken Tageszeitung. München 1992.
- A. Friszke: Opozycja polityczna w PRL 1945 -1980. London 1992.
- O. Groth: Die unerkannte Kulturmacht. Bd. I., Berlin 1960.
- W. Havel: Am Anfang war das Wort. Hamburg 1990.
- H. Hirsch: Unabhängiges Publikationswesen in Polen 1976 – 83. In: Osteuropa. Nr. 7. 1984.
- J. Holzer: Problem dostępu do środków komunikowania masowego przez NSZZ „Solidarność“. In: Biuletyn NSZZ „Solidarność“.
- J. Kuron: Myśl o programie działania na temat form i metod pracy opozycji. In: Opozycja demokratyczna w Polsce 1976 – 1980. Hrsg. Z. Hemmerling. Warszawa 1994. „Kultura“ Nr. 12. Paris 1982.
- G. Maletzke: Kommunikationsforschung als empirische Sozialwissenschaft. Berlin 1980.
- L. Mazewski: Pomorski model obrony czynnej a powstanie „Solidarności“. In: Solidarność i opozycja antykomunistyczna w Gdańsku (1980 – 1989). Gdańsk 1995. Problem des Zugangs zu den Medien der Massenkommunikation durch NSZZ „Solidarność“. Kraków 1981.
- H. Pürer: Einführung in die Publizistikwissenschaft. München 1990.
- J. Rickenbacher: Politische Kommunikation. Bern 1995.
- P. Smoleński: Blatt der Freiheit. Über die Geschichte der Zeitschrift „Robotnik“. In: Gazeta Wyborcza. 19.09.1997.
- J. Stembrowicz: Das Gesetz vom 31. Juli 1981 über die Kontrolle der Publikationen und Präsentationen. In: Osteuropa; Recht – Gegenwartsfragen aus dem Osten. Heft 3 – 4. 1982.
- H. Strakulla: Die Zeitschriften. In: Presse- und Informationsamt der Bundesregierung (Hrsg.): Die öffentliche Meinung. Bonn 1971.
- E. Voegelin: Die neue Wissenschaft der Politik. München 1959.
- H. Wagner: Die Partner in der Massenkommunikation. München 1974.
- H. Wagner: Kommunikation und Gesellschaft. Bd. I., München 1978.
- H. Wagner: Rationalisierungsprozesse in der sozialen Kommunikation. In: Politische Bildung. Nr. 1. 1980.
- H. Wagner: Journalismus I.; Auftrag. Erlangen 1995.
- M. Weber: Wirtschaft und Gesellschaft. Tübingen 1972.
- J. Wilke: Alternativpresse. In: Fischer Lexikon Publizistik, Massenkommunikation. Frankfurt/Main 1990, S. 285f.





**„Forschungen zur Volks- und Landeskunde“  
– seit einem halben Jahrhundert die einzige  
deutschsprachige Fachzeitschrift  
der Rumänischen Akademie (1959–2009)**

**Die deutsche Minderheit in Rumänien während  
und nach dem Zweiten Weltkrieg**

Die Führungsschicht der deutschen Minderheit in Rumänien hatte seit den Dreißiger Jahren des 20. Jahrhunderts eine pro-faschistische Haltung eingenommen, eine Haltung, die schließlich 1940 zur Gründung der Deutschen Volksgruppe führte. Letztgenannte war eine Organisation, deren Politik mit der Hitlerdeutschlands gleichgeschaltet war. Infolge dieser Entgleisungen mussten die Rumäniendeutschen in der Zeit vom Frontwechsel Rumäniens (23. August 1944) bis zur Verabschiedung des Grundgesetzes der Rumänischen Volksrepublik (1948) Enteignung, Entrechtung, Inhaftierung in Arbeitslager und Deportation zur Aufbauarbeit in die Sowjetunion erleiden.

Ab 1949 hat sich die Lage der Deutschen gebessert. Die Partei erkannte, dass eine Minderheit, die in der Vergangenheit einen regen Kulturbetrieb und ein reiches kulturelles Leben hatte, nur dann gewonnen werden kann, wenn ihr das Recht auf eigene kulturelle Betätigung – unter marxistisch-leninistischem Vorzeichen – anerkannt wird.

Auf den Tod Stalins und den XX. Parteitag der Kommunistischen Partei der Sowjetunion setzte für kurze Zeit eine Lockerung der dogmatischen Parteipolitik ein. In der Historiographie wird die Zeitspanne von 1953 bis 1956/7 als „kleines Tauwetter“ bezeichnet. Sie ist durch ein gewisses Entgegenkommen der deutschen Minderheit gegenüber gekennzeichnet sowie durch einige reparatorische Maßnahmen, die in erster Linie dieser Bevölkerungsgruppe zugute kamen. Auch in Bezug auf das kulturelle Leben wurde nach Mitteln und Wegen seiner Diversifizierung gesucht.

Die günstige politische Lage führte dazu, dass 1955 die Akademie der Rumänischen Volksrepublik mit der Akademie der Wissenschaften der Deutschen Demokratischen Republik ein Abkommen unterzeichnete, um die Arbeit am „Siebenbürgisch-Sächsischen Wörterbuch“, einem wichtigen wissenschaftlichen Projekt, das seinen Ursprung im 19. Jahrhundert hatte, weiter zu führen sei. Bereits im nächsten Jahr fanden mehrere Treffen und Unterredungen zwischen Entscheidungsfaktoren der Kommunistischen Partei und Vertretern der Minderheit statt. Die Gespräche waren vor allem auf die Erwartungen der Deutschen ausgerichtet sowie auf die Findung konkreter Möglichkeiten wichtige Forschungsprojekte weiter zu führen und neue, mit aktueller Problematik, in Angriff zu nehmen. Angesichts des bedeutenden Forschungspotentials

von Sibiu/Hermannstadt<sup>1</sup> – die Brukenthal-Bibliothek und die Museumssammlungen<sup>2</sup> sowie das ehemalige Sächsische Nationalarchiv – stellten namhafte Forscher den Antrag, eine Forschungsstelle (angeschlossen an die Zweigstelle Cluj/Klausenburg der Rumänischen Akademie) zu gründen und eine Fachzeitschrift herauszubringen. Der erste Punkt des Antrags wurde bewilligt, und im Oktober 1956 die Forschungsstelle ins Leben gerufen. Mit der Bewilligung betreffend die Herausgabe einer Fachzeitschrift sollte es noch bis Juni 1957 dauern. Die Zeitschrift, die den Namen *Forschungen zur Volks- und Landeskunde* erhielt, war die einzige deutschsprachige periodische Publikation der Rumänischen Akademie. Außer der Verbreitung wissenschaftlicher Erkenntnisse sollte sie auch ein „Politikum“ sein, ein Vorzeigeobjekt, das den Beweis der gerechten Minderheitenpolitik der Partei erbringen sollte.

Mittlerweile hatte sich jedoch die politische Lage infolge der sozialen Bewegungen in Polen, der Deutschen Demokratischen Republik und der Ungarischen Revolution verschlechtert. Auf das Tauwetter folgte eine neue Eiszeit und der „Eiserne Vorhang“ versperrte den Ausblick nach Westen. 1958 erschien das erste Heft der neu gegründeten Publikation, in deren Vorspann des ersten Heftes unterstrichen wurde, dass die Zeitschrift

zunächst als Organ der Hermannstädter Sektion für Gesellschaftswissenschaften in Erscheinung [tritt], hofft aber darüber hinaus zur Heimstätte einer weit ausgreifenden deutschen wissenschaftlichen Forschung in unserem Lande zu werden und schließlich zum Sprachrohr aller jener Forscher unserer Brudernationen, die im Fragenbereich dieser Zeitschrift ein Wort mitzureden haben und die wir im Geiste friedlicher Zusammenarbeit willkommen heißen.<sup>3</sup>

Die Zensur fand den Inhalt des Heftes ideologisch verfehlt und ließ die Auflage einstampfen. Dies war gewiss eines der zahlreichen Einschüchterungsmanöver, das die Partei durch ihre repressiven Organe auf die Intellektuellen ausübte. Die wenigen Exemplare, die von der ersten Nummer 1 der *Forschungen zur Volks- und Landeskunde* überlebt haben, sind heutzutage bibliophile Raritäten. Nach diesem unangenehmen Zwischenfall wurde ein nächstes Heft vorbereitet, das den Erwartungen der Zensur entsprach. *Die Zielsetzung* des ersten Heftes war mit einigen Abschnitten, in denen von der Minderheitenpolitik der Partei, von Parteilichkeit und vom Klassenkampf antagonistischer Gesellschaftsklassen die Rede war, bereichert worden<sup>4</sup>, während der Inhalt auch einige Änderungen, die in diese Richtung gingen, erfahren hatte.

---

<sup>1</sup> Sibiu/Hermannstadt ist eine Stadt im Zentrum Rumäniens, die im 12. Jahrhundert von deutschen Siedlern gegründet wurde. Sie war das geistige und administrative Zentrum der Siebenbürger Sachsen, d.h. jener Gruppe von Siedlern, die im 12. Jh. von den ungarischen Königen als „hospites“ ins Land gerufen wurden. Siehe: Harald Roth: *Hermannstadt. Kleine Geschichte einer Stadt in Siebenbürgen*. Köln, Weimar, Wien, 2006.

<sup>2</sup> Das Brukenthalmuseum in Hermannstadt ist das älteste Museum Südosteuropas. Es wurde Ende des 18. Jhs. von Baron Samuel von Brukenthal (1721–1803), dem Gouverneur Siebenbürgens gegründet. Infolge der testamentarischen Bestimmungen des Barons wurde es 1817 ein öffentliches Museum. Siehe: Gudrun-Liane Ittu: *Geschichte des Brukenthalmuseums*. Sibiu, 2003.

<sup>3</sup> *Unsere Zielsetzung*. In: *Forschungen zur Volks- und Landeskunde*, Nr. 1, 1958, S. 7-8.

<sup>4</sup> *Unsere Zielsetzung*. In: *Forschungen zur Volks- und Landeskunde*, Nr. 1, 1959, S. 5-6.

## Die „Forschungen“ in kommunistischer Zeit (1959–1989)

Selbst eine summarische Analyse der 32 Hefte, die während der 30 kommunistischen Jahre erschienen sind, erbringt den Beweis, dass die kleineren oder größeren Schwankungen des politischen Kurses den Inhalt der Zeitschrift beeinflusst und Spuren hinterlassen haben. Die ersten Jahre standen unter dem Zeichen strenger kommunistischer Dogmatik. Als dann eine relative Liberalisierung eintrat, änderte auch die Zeitschrift ihren Ton so dass Themen, die einige Jahre vorher als Tabus angesehen worden wären, Aufnahme fanden. Bezeichnend ist auch die Tatsache, dass bis zum Jahre 1964 die Zusammenfassungen in russischer Sprache verfasst wurden und dass diese erst ab dem siebenten Heft in der Landessprache geschrieben waren. Die Tatsache, dass der Erscheinungsrhythmus zwischen 1964 und 1989 jährlich war und zwei Ausgaben umfasste, muss positiv gewertet werden. Eine Ausnahme bildet der 32. Band/1982, der beim Einsetzen der Papierkrise als Doppelnummer herausgegeben wurde. Im nächsten Jahr kam man auf jährlich zwei Hefte zurück, die jedoch viel schlanker als früher waren d. h. von 160 Seiten wurde der Inhalt auf 100 gekürzt.

Während der letzten Jahre der kommunistischen Diktatur fiel es dem Redaktionskollektiv immer schwerer, das politische Zeitgeschehen aus der Zeitschrift auszublenden und das wissenschaftliche Niveau der Publikation zu retten. Grundsätzlich wurden dem Regime nur dann Konzessionen gemacht, wenn dies unumgänglich war. Dem Redaktionskolleg ist es anzurechnen, dass in den *Forschungen* nie Bildnisse des Diktators oder des Diktatorenpaares reproduziert wurden, wie das in den meisten Publikationen in Rumänien üblich war. Als in der rumänischen Historiographie sächsischen Persönlichkeiten Unrecht getan wurde, hat Carl Göllner, der Hauptschriftleiter im ersten Heft des 24. Bandes/1980 den Mut aufgebracht, *Berichtigungen zur Geschichte der Siebenbürger Sachsen im 18. und 19. Jahrhundert* zu bringen, wobei er auf die Verpflichtung des Historikers verwies, im Dienste der Wahrheit zu stehen<sup>5</sup>. Auch einige Jahre später blieb er diesem Grundsatz treu, als der Romanautor Radu Selejan in seinem Buch *Roata fără sfârșit* (Albatros, București, 1984) Baron Samuel von Brukenthal die Schuld für die blutige Niederschlagung des Bauernaufstandes von 1784 zuwies. Im zweiten Heft des 27. Bandes/1984 veröffentlichte der Historiker den Beitrag *Historische Fakten und wissenschaftlich nicht begründete Behauptungen*, ein Versuch die Entscheidungen des Gouverneurs von Siebenbürgen ins wahre Licht zu rücken<sup>6</sup>.

Im ersten Heft, das nach 1989 erschienen ist (Bd. 32, Nr. 2/1989), haben der ehemalige Schriftleiter Carl Göllner und Gerhard Konnerth, der Schriftleiter im Amt, es für notwendig empfunden, einen Text zu veröffentlichen, in dem sie einerseits ihre Schuld bekennen, der Ideologie des Systems gedient zu haben, andererseits aber auch ihre Verdienste hervorheben, nach Möglichkeit der Wissenschaft und der Wahrheit gedient zu haben<sup>7</sup>. Zu ihrer Rechtfertigung führten sie sowohl jene Beiträge an, die

<sup>5</sup> Carl Göllner: *Berichtigungen zur Geschichte der Siebenbürger Sachsen im 18. und 19. Jahrhundert*. In: ebenda., Bd. 24, 1/1980, S. 21-29.

<sup>6</sup> Carl Göllner: *Historische Fakten und wissenschaftlich nicht begründete Behauptungen*. In: ebenda Bd. 27, 2/1984, S. 101-107;

<sup>7</sup> Carl Göllner, Gerhard Konnerth: *Wissenschaftliche Erkenntnis als Maßstab*. In: ebenda, Bd. 32, 2/1989, 5-8.

der Redaktion aufgezwungen wurden<sup>8</sup> als auch ihre mutigen Handlungen dank derer die Zeitschrift ihre relative Autonomie bewahren konnte<sup>9</sup>.

Die Untersuchung des Gesamthabes der Zeitschrift während den 30 Jahren ihres Erscheinens im Kommunismus zeigt, dass folgende Wissensgebiete darin vertreten sind: Geschichte, Kunstgeschichte, Musikgeschichte, Ideengeschichte/Geschichte der Philosophie, Ethnologie/Ethnographie, Dialektologie, Literaturgeschichte, Soziologie, Demographie. Entsprechend den Prioritäten, die sich die Forschungsstelle setzte, befinden sich die geschichtlichen und archäologischen Beiträge zahlenmäßig an erster Stelle. Diese decken die Zeitspanne vom Paläolithikum bis zur Zeitgeschichte. Den siebenbürgischen Archäologen, unter denen hervorragende Persönlichkeiten wie Constantin Daicoviciu, Nicolae Lupu, Iuliu Paul, Nicolae Branga und Thomas Nägler zu nennen sind, bot die Zeitschrift die Möglichkeit, die Resultate ihrer Grabungen zu veröffentlichen, Resultate, die neue Erkenntnisse zur Frühgeschichte Siebenbürgens, zur geto-dakischen und römischen Zivilisation, zur Völkerwanderungszeit und Ethnogenese des rumänischen Volkes brachten sowie zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen<sup>10</sup>. Die letztgenannte Kategorie umfasst Studien, die der Sächsischen Universität, dem höchsten Verwaltungsorgan der Siebenbürger Sachsen, gewidmet sind, Studien zur Struktur und zum Wirken der Zünfte, zu sozialen Unruhen und Konflikten, zur Siedlungsgeschichte, zum gemeinsamen Kampf aller ethnischen Gruppen gegen fremde Eindringlinge, Unterdrückung und Ausbeutung u.a.<sup>11</sup> Erwähnenswert ist in diesem Zusammenhang die 15. Jahrestagung des *Arbeitskreises für Siebenbürgische Landeskunde e. V.* aus Heidelberg, eine Tagung deren Thema die Türkenabwehr zum Thema hatte. Sie wurde zwischen dem 1. und 3. August 1977 in Hermannstadt/Sibiu abgehalten und war für jene Jahre ein bedeutendes Ereignis. Das erste Heft des 21. Bandes/1978 beinhaltet die Referate der Tagung.

<sup>8</sup> Ștefan Pascu, Mircea Mușat, Florin Constantiniu: *Bewußte Fälschung der Geschichte unter der Ägide der Ungarischen Akademie der Wissenschaften*. In: ebenda, Bd. 30, 1/1987, S. 11-36; Gerhard Konnerth: *Die Plenartagung und die gemeinsame Sitzung der Werktätigen ungarischer und deutscher Nationalität*. In: ebenda, Bd. 30, 2/1987, S. 5-10.

<sup>9</sup> Walter König: *Die Entwicklung des Schulwesens der Siebenbürger Sachsen zwischen 1867 und 1918*. In: ebenda, Bd. 27, 1/1984, S. 45-55; Paul Niedermaier: *Zur Bevölkerungsdichte und -bewegung im mittelalterlichen Siebenbürgen*. In: ebenda, Bd. 29, 1/1986, S. 17-27.

<sup>10</sup> Iuliu Paul: *Ein Hockergrab der bemalten Keramik bei Salzburg*. In: ebenda, Bd. 6, 1963, S. 128-135; Iuliu Paul: *Neue Entdeckungen aus dem Paläolithikum in Siebenbürgen*. In: ebenda, Bd. 16, 2/1973, S. 21-25; Nicolae Branga: *Die Römer in der Senke von Miercurea Sibiului*. In: ebenda, Bd. 30, 1/1987, S. 37-44; Constantin Daicoviciu: *Der Ursprung des rumänischen Volkes im Lichte der neuesten Forschungen und Ausgrabungen*. In: ebenda, Bd. 10, 2/1967, S. 5-19; Thomas Nägler: *Vorbericht über die Untersuchungen im Hammersdorfer Gräberfeld aus der Völkerwanderungszeit*. In: ebenda, Bd. 14, 1/1971, S. 63-73. Gegend“. Thomas Nägler: *Der Name der Siebenbürger Sachsen*. In: ebenda, Bd. 24, 2/1981, S. 23-32; Paul Binder: *Ein dokumentarischer Hinweis auf die „hospites“ in Siebenbürgen (1186)*. In: ebenda, Bd. 19, 2/1976, S. 37-39; Paul Niedermaier: *Banater Siedlungen im Lichte der josephinischen Landesaufnahme*. In: ebenda, Bd. 24, 2/1981, S. 50-55.

<sup>11</sup> Thomas Nägler: *Zur Entstehungsgeschichte der Sächsischen Nationsuniversität*. In: ebenda, Bd. 30, 1/1987, S. 45-52; Balduin Herter: *Wanderungsforschung als genealogische Quelle*. In: ebenda, Bd. 20, 2/1977, S. 96-98; Adolf Armbruster: *Eine Kronstädter Bruderschaftsordnung aus dem 17. Jahrhundert*. In: ebenda, Bd. 13, 2/1970, S. 65-72; Camil Mureșan: *Der gemeinsame Kampf der Rumänen, Ungarn und Sachsen gegen die Türken unter Jancu von Hunedoara*. In: ebenda, Bd. 21, 1/1978, S. 23-26.

Wichtigen historischen Ereignissen wie z.B. dem Revolutionsjahr 1848/49 oder der Gründung Großrumäniens bzw. der Vereinigung Siebenbürgens mit dem Altreich (1918) widmeten die Zeitschrift im Jahre 1978 das zweite Heft des 21. Bandes<sup>12</sup>. Die geschichtlichen Entwicklungen der Zwischenkriegszeit wurden ausführlich, jedoch einseitig und unzulänglich behandelt. Den Schwerpunkt der Darstellung bildeten die Arbeiterbewegung und der antifaschistische Widerstand der Kommunistischen Partei<sup>13</sup>, eine Darstellungsweise die von der Partei vorgeschrieben war, jedoch der Wahrheit nicht entsprach wie das in zahlreichen Arbeiten nachgewiesen wurde, die nach 1989 erschienen sind. Die Gründung der Kommunistischen Partei am 8. Mai 1921 sowie der Frontwechsel Rumäniens am 23. August 1944 waren Ereignisse, die in den letzten Jahren des Kommunismus immer wieder aufgegriffen und unter verschiedenen Aspekten behandelt wurden. Pflicht des Redaktionskollegs war es auch, die Errungenschaften der kommunistischen Gesellschaft und die Parteidokumente, die für die Minderheiten von Bedeutung waren, zu besprechen, was meistens im Vorwort und unabhängig vom Inhalt der Publikation geschah<sup>14</sup>.

Eng verknüpft mit der Geschichte der deutschen Minderheit in Rumänien war auch deren Kulturgeschichte – Geschichte der Philosophie<sup>15</sup>, Literaturgeschichte, Kunstgeschichte und Geschichte der Architektur<sup>16</sup>, Musikgeschichte<sup>17</sup>, Geschichte des Buchdrucks<sup>18</sup> u.a. – Gebiete, die in der Publikation gut vertreten sind. Eines der Anliegen des Redaktionskollegs war, Aufsätze über rumänisch-deutsch-ungarische Interferenzerscheinungen zu veröffentlichen, Erscheinungen, die das Resultat Jahrhunderte langen Zusammenlebens auf dem gleichen Territorium waren<sup>19</sup>.

<sup>12</sup> Carl Göllner: *Zu einigen Fragen des Revolutionsjahres 1848 in Siebenbürgen*. In: ebenda, Bd. 15, 2/1972, S. 102-113; Vasile Ciobanu: *Die rumänische Presse über die Zustimmung der Deutschen aus Rumänien zur großen Vereinigung von 1918*. In: ebenda, Bd. 31, 2/1988, S. 5-18.

<sup>13</sup> Vasile Ciobanu: *Die politische Organisierung der Siebenbürger Sachsen im ersten Jahrzehnt der Zwischenkriegszeit*. In: ebenda, Bd. 31, 1/1988, S. 41-51; Gheorghe Popescu: *Antifaschistische Kundgebungen im Sommer des Jahres 1944 im Komitat Hermannstadt*. In: ebenda, Bd. 12, 2/1969, S. 13-18.

<sup>14</sup> C. G.: *Zum 50. Jahrestag der RKP*. In: ebenda, Bd. 14, 1/1971, S. 5-12; H. M.: *Zwanzig Jahre seit der Befreiung unseres Vaterlandes vom faschistischen Joch*. In: ebenda, Bd. 7, 2/1964, S. 5-16.

<sup>15</sup> Bernhard Capesius: *Der Hermannstädter Humanist Georg Reicherstorfer*. In: ebenda, Bd. 10, 1/1967, S. 35-62; Ludwig Binder: *Überlegungen zur Aufklärung unter den Siebenbürger Sachsen*. In: ebenda, Bd. 19, 1/1976, S. 59-62.

<sup>16</sup> Corina Nicolescu, Franz Killyen: *Der Kronstädter Goldschmied Georg May II. und sein Werk*. In: ebenda, Bd. 9, 2/1966, S. 59-74; Julius Bielz: *Ein Hermannstädter Malerkreis um 1850*. In: ebenda, Bd. 13, 1/1970, S. 37-56; Anamaria Haldner: *Renaissanceportale in Hermannstadt*. In: ebenda, Bd. 13, 1/1970, S. 86-91.

<sup>17</sup> Inge Wittstock: *Aus der älteren siebenbürgisch-sächsischen Musikgeschichte (12.-16. Jahrhundert)*. In: ebenda, Bd. 22, 1/1979, S. 49-55; Gernot Nußbächer: *Zur Biographie von Valentin Greff-Bakfark*. In: ebenda, Bd. 25, 1-2/1982, S. 103-105.

<sup>18</sup> Zsigmond Jakó: *Die Hermannstädter Druckerei im 16. Jahrhundert und ihre Bedeutung für die rumänische Kulturgeschichte*. In: ebenda, Bd. 9, 1/1966, S. 31-58; Erika Ising: *Die lateinische Grammatik des Johannes Honterus*. In: ebenda, Bd. 11, 2/1968, S. 41-54.

<sup>19</sup> Mihai Sofronie: *Zu den rumänisch-sächsischen Kulturinterferenzen im 19. Jahrhundert*. In: ebenda, Bd. 21, 1/1978, S. 128-130; Mircea Stoica: *Die Mitarbeit der Sachsen an der ersten rumänischen Enzyklopädie (1896-1904)*. In: ebenda, Bd. 23, 1/1980, S. 125-128; Paul Binder:

Da eines der wichtigsten wissenschaftlichen Projekte der siebenbürgisch-sächsischen Forschung die Weiterführung des Siebenbürgisch-sächsischen Wörterbuchs war, ist die Tätigkeit der Wörterbuchstelle wiederholt in den Forschungen widerspiegelt worden. Bereits im ersten Heft wurde die Zukunft dieses monumentalen Werkes erörtert<sup>20</sup>. Die Erforschung der deutschen Mundarten des Banats gehörte desgleichen zu den Schwerpunkten der dialektologischen Forschung in Rumänien und wurde in der Akademiezeitschrift reflektiert<sup>21</sup>.

Studien zur deutschsprachigen Literatur auf dem Gebiete Rumäniens fanden ebenfalls Aufnahme in den *Forschungen*. Wenn in der Anfangszeit vorrangig die politische Botschaft eines literarischen Werkes untersucht wurde, änderte sich dieses zur Zeit der politischen Tauwetter, als der literarische Wert den Ausschlag gab<sup>22</sup>.

Gegen Ende des siebenten Jahrzehnts des 20. Jahrhunderts kamen in Rumänien die soziologischen Studien und Umfragen nach Jahrzehnte langer Unterbrechung erneut in Mode. Ab 1970 war auch am Hermannstädter Forschungszentrum ein Soziologenkollektiv tätig, das bedeutende Prozesse des sozialen Wandels untersuchte, sich jedoch nicht auf spezifische Probleme der deutschen Minderheit konzentrierte<sup>23</sup>.

Dank ihrer thematischen Vielfalt und ihres reichen Ideengehalts waren die *Forschungen zur Volks- und Landeskunde* in der Zeitspanne von 1959 bis 1989 eine der wichtigsten wissenschaftlichen Zeitschriften der Rumänischen Akademie. Angesichts der Tatsache, dass die Beiträge in deutscher Sprache verfasst waren oder ins Deutsche übersetzt wurden, dienten sie den wissenschaftlichen Bestrebungen der deutschsprachigen Bevölkerung des Landes. Im Ausland jedoch waren sie ein Aushängeschild für die gerechte Nationalitätenpolitik der kommunistischen Partei.

### Die „Forschungen“ nach der politischen Wende von 1989

Nach der politischen Wende wurde es den *Forschungen* möglich, ihre redaktionelle Politik ohne Einmischung von außen zu bestimmen. Die Anfangszeit war besonders schwierig, da der Exodus der deutschsprachigen Bevölkerung eingesetzt hat, und die meisten deutschstämmigen Intellektuellen das Land verlassen haben, so dass

---

*Sächsische und szeklerische siedlungsgeschichtliche Interferenzen im Repser Gebiet*. In: ebenda, Bd. 28, 2/1985, S. 45-56.

<sup>20</sup> Arnold Pancratz: *Kritische Betrachtungen zum volkskundlichen Teil des siebenbürgisch-sächsischen Wörterbuchs*. In: ebenda, Bd. 4, 1961, S. 27-42; Gisela Richter, Anneliese Thudt: *Ergebnisse der mundartlichen Neuaufnahmen im Unterwald*. In: ebenda, Bd. 7, 1/1964, S. 91-108.

<sup>21</sup> Josef Roos: *Beiträge zur Erforschung der Banater deutschen Mundarten*. In: ebenda, Bd. 2, 1959, S. 45-74; Johann Wolf: *Die Erforschung der Banater deutschen Mundarten im Lichte des Aufsatzes „Der fränkische Dialekt“ von Friedrich Engels*. In: ebenda, Bd. 3, 1960, S. 149-159.

<sup>22</sup> Heinz Stănescu: *Zum Kampf um die Entwicklung der sozialistischen Literatur bei der deutschen Minderheit in der rumänischen Volksrepublik*. In: ebenda, Bd. 3, 1960, S. 99-117; Harald Krasser: *Ein literarischer Beitrag zum Kampf gegen den imperialistischen ersten Weltkrieg. Johann Schuster Herineanu*. In: ebenda, Bd. 6, 1963, S. 159-169.

<sup>23</sup> Rodica Atanasescu: „Die ländliche Familie in heutiger Sicht“. In: ebenda, Bd. 16, 1/1973, 110-119.

sehr wenige Beiträge in deutscher Sprache eingeworben werden konnten. Dieses hat die Arbeit des Redaktionskollektivs stark erschwert, da viel mehr übersetzt werden musste. Dazu kamen finanzielle Schwierigkeiten. Der Verlag der Rumänischen Akademie schaffte es von den Geldmitteln her nicht, alle bisherigen Publikationen pünktlich herauszubringen. Dieses war der Grund, dass im Laufe der ersten zehn Jahre, bis es gelang Sponsoren zu finden, mehrere Doppelnummern (für 2 Jahre) erschienen sind.

Inhaltlich hat sich bei den Forschungen wenig verändert, mit dem Unterschied, dass es keine Tabus mehr gibt und jedes ernst behandelte Thema willkommen ist.

Im Oktober 2009 konnte im Rahmen einer internationalen Tagung der 50. Jahrestag der Forschungen zur *Volks- und Landeskunde* in der Hoffnung begangen werden, dass ihnen noch ein langes Leben vergönnt sei.

### **Literatur:**

*Forschungen zur Volks- und Landeskunde*, Akademieverlag Bukarest, 1959–2009

### **Abstract**

#### **Forschungen zur Volks- und Landeskunde – Since half a Century the Sole German Review of the Romanian Academy (1959-2009)**

Since 1949 the German minority in Romania was permitted to rebuild its cultural life which – according to the communist paradigm – had to be “Marxist in its content and national in shape”. In 1956 in Sibiu the review *Forschungen zur Volks- und Landeskunde* appeared as a tribune of Transylvanian studies. Although the editorial stuff had to make concessions to the communist regime, its members tried to keep high scientific standards. Therefore the review *Forschungen*, the sole scientific periodical of the Romanian Academy published in German, was one of the most important reviews of the time. After 1989 the situation of the review changed as it had to face financial problems. Despite all difficulties the *Forschungen* survived and still are an important publication of the Romanian Academy.





## Über die Herkunft und Struktur medizinischer Fachbegriffe

Ein Beitrag zum Problem der Eponymie

Eponym ist laut Duden (2007: 505) eine Gattungsbezeichnung, die auf einen Personennamen zurückgeht. In „Metzler Lexikon Sprache“ ist keine Definition des Eponymes zu finden, stattdessen registriert dieses Nachschlagewerk den Begriff *Appellativierung*. Eponyme sind Resultat dieses Prozesses. Appellativierung ist Bildung eines Appellativums u.a. aus einem Nomen einer anderen Kategorie, d.h. aus Eigennamen, z.B. *Tsukahara* (Sprung beim Turnen, nach dem benannt, der ihn zuerst geturnt hat) (Glück 2000: 52). Schippan (1992: 63) stellt fest, dass es zwischen Eigennamen und Appellativa zahlreiche Übergänge gibt. So entstehen beispielsweise aus Eigennamen denotative Bedeutung tragende Wörter. Der Name des Erfinders bezeichnet Sachverhalte, die mit dieser Erfindung verbunden sind: *Röntgen – röntgen, Röntgenstrahlen, Röntgenapparat* (vgl. auch Schippan 1984: 59). Der Übergang von Eigennamen in die Klasse der Appellativa vollzieht sich nach bestimmten semantischen und funktionalen Mustern. Schippan (1992: 64) nennt in dieser Hinsicht u.a. folgende Hauptpunkte:

- Appellativa entstehen aus Eigennamen wegen metonymischer Verschiebungen: Der Name des Herstellers/des Erfinders bezeichnet das Produkt und wird zur Gattungsbezeichnung (vgl. auch Długosz-Kurczabowa 1990: 9).
- Der Herstellungsort gibt seinen Namen für Produkte aus diesem Ort.
- Gattungsbezeichnungen entstehen durch metaphorische Übertragungen von Eigennamen.
- „Eigennamen gehen als Konstituente in appellativische Komposita ein. Damit nehmen sie einen semantischen Sonderstatus ein; denn ihre Funktion wird neutralisiert, wenn die neue Einheit lexikalisiert wird. So werden in Wissenschaft und Technik, vor allem in der Medizin Termini mit einer proprialen Komponente gebildet. Das kann ebenfalls aufgrund einer metonymischen Verschiebung erfolgen: *Basedowsche Krankheit*, es kann sich um eine ehrende Benennung handeln. Namen der Wissenschaftler wurden zur Benennung von Maßeinheiten: *Volt, Watt, Ampere*“ (Schippan 1992: 64). Zur ehrenden Benennung siehe auch Schabowska (1972: 158) und Kosyl (1974: 97-98).

Thema unseres Aufsatzes ist der medizinische Fachwortschatz. Roelcke (1999, 2005: 197) schreibt, dass der große Umfang des medizinischen Wortschatzes den starken Benennungsbedarf des Faches deutlich werden lässt. Die große Zahl an Organen, Krank-

heiten oder Heilverfahren machen zahlreiche Fachbezeichnungen erforderlich. Diese Fachbegriffe werden durch verschiedene Verfahren gewonnen. Eines der Verfahren besteht in der Wortbildung (vgl. auch Gottschald 1982: 73-74). Roelcke (1999, 2005: 198) nennt einige Bildungsmuster, u.a. Bildungen mit Eigennamen oder geographischen Namen: *Down-Syndrom* nach dem britischen Arzt John L. Down (1828-1896), *Morbus Basedow* nach Karl A. von Basedow (1799-1854); *Hongkong-Grippe*; *Mallorca Akne* (ebenda: 198). Bei Köster (2003: 42) finden wir z.B. *Ebola-Virus* – „eine Infektionskrankheit hervorrufendes zentralafrikanisches Virus, nach Ebola, dem Hauptstrom des Mongala-Flusses im nördlichen Kongo, 1976 dort erstisoliert“. Zur Benennung von Krankheiten und Syndromen mit Eigennamen vgl. auch Wiese (1998: 1281).

Gegenstand unserer Untersuchung sind Eponyme aus der Publikation Andreas Winkelmanns (2009) „Von Achilles bis Zuckerkand. Eigennamen in der medizinischen Fachsprache“. Ziel dieses Aufsatzes ist die Antwort auf folgende Fragen:

1. Woher stammen medizinische Fachbegriffe?
2. Was wurde in der Medizin mit Eigennamen benannt?
3. Wie ist dieser Fachwortschatz aufgebaut?

Alle Erklärungen, die sich auf die Bedeutungen der Termini oder auf die Eigennamen beziehen, haben wir dem Buch von Winkelmann (2009) entnommen. Bei den Zitaten geben wir die Seitennummer an.

Zu Punkt 1: Die in unserer Quelle gesammelten Begriffe stammen von Personen, keine Bezeichnung leitet sich von den geographischen Eigennamen her. In erster Linie sind es **Mediziner** (Beispiele erscheinen bei der Besprechung des Punktes 2 und 3). Die Basis der Termini bilden seltener Namen von:

**Biologen** (Barr, Yvonne → Epstein-Barr-Virus),

**Instrumentenbauer**, der chirurgische Instrumente fertigte (Charrière, Joseph François Bernard → Charrière, Ch: „Größeneinheit für Blasenkatheter und Intubationstuben“, 48), **Chemiker** (Pasteur, Louis → Pasteurella, „die Gattung von Stäbchenbakterien“, 211), **Geburtshelfer** (Montgomery, William Fetherston → Montgomery-Drüsen),

**Patienten** (Christmas, Stephen – „der fünfjährige Patient, an dem 1952 erstmals die Hämophilie B und ihr Vererbungsmuster beschrieben wurden“, 49 → Christmas-Faktor), **Verbrecher** (Burke, William → Burking: dieser Begriff „steht für das Ermorden durch Ersticken, bei dem der Mörder sich auf den Brustkorb seines Opfers kniet und Mund und Nase zuhält“, 38).

Der Terminus *alderman's nerve* bezieht sich auf keine Person, sondern auf eine «**Berufsbezeichnung**»: „Aldermen sind Ratsherren, die einer Londoner Sitte zufolge nach dem opulenten Mahl ihre Verdauung anregen, indem sie sich kaltes Wasser hinter das Ohr tupften und damit den *Alderman's nerve* stimulierten“, 6.

Andere Fachausdrücke sind **mythologischer**, antiker oder biblischer Herkunft. Zu der ersten Gruppe gehören:

Achilles → Achillessehne;

Ammon – „ägyptischer Gott, der oft durch einen Menschenkopf mit Widderhörnern dargestellt wurde“, 8 → Ammonshorn;

Atlas – „Titan der griechischen Mythologie, der auf seinen Schulter den Himmel trägt“, 11 → Atlas: „Erster Halswirbel, der den Schädel trägt, wie Atlas den Himmel“, 11;

Iris – „Göttin des Regenbogens“, 133 → Iris;

Medusa – „eine der drei Gorgonen der griechischen Mythologie“, 179 → caput medusae (Venen);

Morpheus – „der Gott der Träume“, 187 → Morphin: „eines der Alkaloide im Opium“, 187.

Aus der **Antike** stammen:

Caesar, Gaius Julius → Kaiserschnitt;

Galen, Claudius → 1. Galenische Mittel – „aus Drogen (also natürlichen tierischen oder pflanzlichen Rohstoffen) zusammengestellte Arzneimittel im Gegensatz zu Rohstoffen oder chemischen Fabrikaten“, 94 → 2. Galenik – „die Lehre von der Verarbeitung und «Verpackung» von Wirkstoffen zu Arzneien“, 94;

Herophilus – (ca.335-255 v.Ch.) griechischer Anatom → torcular herophili;

Hippokrates von Kos → 1. Hippokratischer Eid, → 2. Resposition nach Hippokrates, → 3. facies hippocratica – „der Typische Gesichtsausdruck des Sterbenden mit eingesunkenen Augen, spitzer Nase und blassgrauer Haut“, 122 → 4. Hippokrates-Leiter.

Zwei medizinische Eponyme wurden von **biblischen** Eigennamen abgeleitet:

David → Iyra Davidis (Fasern);

Adam → Adamsapfel.

**Von bekannten Personen** stammen ab:

Descartes, René → Kartesisches Koordinatensystem;

Goethe, Johann Wolfgang → 1. Zwischenkieferknochen (Goethe hat diesen Knochen entdeckt), → 2. Goethit, Nadeleisenerz;

Leonardo da Vinci → 1. Leonardo-Bündel, → 2. Leonardo-Vene;

Münchhausen, Karl Friedrich Hieronymus Freiherr von (1720-1797) → Münchhausen-Syndrom – „ein Begriff für Patientinnen oder Patienten, die – wie der Baron – dramatische Geschichten erfinden, nur eben in diesem Falle Krankengeschichten, und die auch oft reisen, nämlich von einem Arzt oder einem Krankenhaus zum anderen“, 189;

Sissi (1837-1898) – „Kosename für Kaiserin Elisabeth von Österreich-Ungarn. (...) die reale junge Kaiserin fühlte sich von den strengen Wiener Hofritualen und von ihrer herrischen Schwiegermutter eingeengt. Mit den Jahren ging sie immer mehr auf Distanz zu Wien und ihrem Mann, hielt sich viel am ungarischen Hof auf, reiste zum Reiten und Jagen nach Irland oder besuchte archäologische Ausgrabungen in Griechenland, erwarb eine Villa auf Korfu und übertrug ihr privates Vermögen schließlich in die Schweiz“, 248 → Sisi-Syndrom – „(im Gegensatz zur Kaiserin meist mit einfachem «s» geschrieben) eine besondere Form der Depression, die schwer zu diagnostizieren ist, da sie von den Patientinnen durch ein aktives, leistungsorientiertes und lebensbejahendes Verhalten und viel Sport überspielt wird“, 248.

Ein Begriff ist **literarischer** Herkunft:

Zappelphilipp – „ein paradigmatischer Knabe aus dem *Struwelpeter*, der bei Tisch so lange mit dem Stuhl kippelt, bis er das Gleichgewicht verliert und, Tischdecke und Abendessen mit sich reißend, hintenüber stürzt“, 303 → Zappelphilipp-Syndrom – „populistische Bezeichnung für das Aufmerksamkeitsdefizit-Hyperaktivitäts-Syndrom (ADHS), das durch gesteigerte Unaufmerksamkeit, Überaktivität und Impulsivität insbesondere bei Kindern definiert ist“, 303.

Zu Punkt 2:

Anhand des Lexikons von Winkelmann haben wir festgestellt, dass in der Medizin viele Objekte mit Eigennamen benannt wurden:

**Krankheiten, Krankheitsbilder, Zeichen, Anfälle, Syndrome, Phänomene:** Z.B. Morbus Alzheimer, Morbus Basedow, Down-Syndrom, Koplik-Flecken, Morbus Parkinson, Parkinson-Syndrom, Quincke-Ödem (Schwellungen), Rathke-Tasche, Raynaud-Phänomen, Recklinghausen-Neurofibromatose, Recklinghausen-Krankheit, Reiter-Syndrom, Rokitsansky-Aschoff-Krypten, Rotor-Syndrom, Scheuermann-Krankheit, Purpura Schönlein-Henoch, Trendelenburg-Zeichen, Trendelenburg-Gang, Weber-Lähmung, Wilms-Tumor.

**Organe:** Z.B. Achillessehne, Adamsapfel, Adamkiewicz-Arterie, Reichert-Knorpel, Reichert-Membran, Reil-Insel, Reissner-Membran, Reissner-Faden, Riedel-Lappen, Riolan-Muskel, Rolandische Furche, Rosenthal-Vene, Ruffini-Körperchen, Ruysch-Venen, Santorini-Knorpel, Schlemm-Kanal, Schwann-Zelle, Skene-Gänge (Drüsen), Todaro-Sehne, Verheyen-Sterne, Volkmann-Kanäle, Wernicke-Sprachzentrum, Willis-Nerv, Worm-Knochen, Zinn-Sehnenring.

**Instrumente:** Z.B. Adson-Pinzette, Albarren-Hebel, Allgöwer-Apparat, Allisklemme, Bowman-Sonde, Cooper-Schere, Desault-Verband, Esmarch-Bandage, Frenzel-Brille, Gräfenberg-Ring-Verhütungsmittel, Guedel-Tubus, Heister-Creutz (zur Behandlung von Wirbelsäulenverkrümmungen), Hohmann-Haken, Kirchner-Draht, Langenbeck-Haken, Magill-Zange, Politzer-Ballon, Roux-Haken, Sauerbruch-Arm (Armprothese), Sims-Spekulum, Snellen-Tafeln („Tafeln mit verschiedenen großen Buchstaben zur Visus-Prüfung“, 249), Volkmannscher Löffel.

**Bakterien:** Escherichia coli (von: Escherich, Theodor), Klebsiella (von Klebs, Theodor Albrecht Edwin), Koch-Bazillus (von: Koch, Robert), Neisseria (von: Neisser, Alfred), Rickettsien (von: Ricketts, Howard Taylor), Salmonella (von: Salmon, Daniel Elmer), Shigella (von: Shiga, Kiyoshi), Yersinia (von: Yersin, Alexandre).

**Manöver:** Esmarch-Handgriff („das Vorziehen des Unterkiefers bei Bewusstlosen in Rückenlage“, 77), Jendrassik-Handgriff, Thomas-Handgriff.

**Teste:** Z.B. Adson-Test, Perthes-Test, Quick-Test, Rinne-Test, Schellong-Test.

**Formeln:** Z.B. Apgar-Index („1952 von Apgar veröffentlichter Bewertungsindex für die Beurteilung von Neugeborenen direkt nach der Geburt“, 9), Broca-Formel, Broca-Index („Einfachste Formel zur Bestimmung des Normalgewichts von Erwachsenen: Körpergewicht (in kg) = Körpergröße (in cm) minus 100“, 33), Finkelstein-Formel, Pearl-Index.

**Operationen und Verfahren:** Z.B. Bassini-Operation, Bigelow-Operation, Hohmann-Operation, Kaiserschnitt, Pfannenstiel-Schnitt, Allgöwer-Naht.

**Stoffe:** Z.B. Billroth-Mischung (Narkose), Bacille Calmette-Guérin (Impfstoff), Sabin-Impfstoff, Salk-Impfstoff.

**Klassifikationen:** Klassifikation nach Le Fort, Lown-Klassifikation.

**Methoden:** Z.B. Knaus-Ogino-Methode („Kalendermethode – Methode zur Empfängnisverhütung durch Bestimmung der unfruchtbaren Tage der Frau“, 147).

**Arzneimittel:** Galenische Mittel.

**Pilzarten:** Malassezia furfur (von: Malassez, Luis Charles).

**Reflexe:** Pawlow-Reflex.

**Lehre:** Galenik („die Lehre von der Verarbeitung und «Verpackung» von Wirkstoffen zu Arzneien“, 94).

**Entdeckungen:** Röntgen-Strahlen.

**Unternehmungen:** Schrebergärten („die Kleingärten für Großstädter, die heute Schrebers Namen tragen, waren nicht direkt seine Idee. Nach seinem Tod gründeten Leipziger Bürger den Schreberverein, der es sich zur Aufgabe machte, Kinder an die frische Luft zu bringen (...). Man legte große Wiesen an (...) und umgab sie später mit Beeten, die die Kinder selbst bepflanzen sollten, um sich mit der Natur zu beschäftigen. Später gingen aus diesen Gärten für Kinder die heutigen Gärten für die Erwachsenen hervor“, 244).

**Einheiten:** Charrière, Ch., Röntgen, R. („alte Maßeinheit für die Dosis von Röntgenstrahlen“, 234).

**Art der Ermordung:** Burking.

Zu Punkt 3: Die von uns besprochenen Eponyme weisen einen verschiedenen Aufbau auf. Bei der Beschreibung konzentrieren wir uns in erster Linie auf die deutschen Ausdrücke, selten führen wir auch lateinische Begriffe an. Zu den häufigsten Wortbildungen gehören die vom Typ

**Nachname + Substantiv als Siplax im Singular:**

Z.B. Apgar-Index, Claudius-Zelle, Frenzel-Brille, Gräfenber-Ring, Hyrtl-Muskel, Meckel-Knorpel. Es kommen auch Ausdrücke mit zwei Nachnamen: Z.B. Creutzfeldt-Jacob-Krankheit, Ehlers-Danlos-Syndrom, Erb-Duchenne-Lähmung und sogar mit drei Nachnamen: Lown-Ganong-Levine-Syndrom, Wolff-Parkinson-White-Syndrom vor.

**Eine Bemerkung zur Bindestrichschreibung ist bei Eichinger (2000: 84) nachzulesen. Der Autor schreibt über den stilistischen Gebrauch des Bindestrichs.**

**Sonst haben wir folgende Typen unterschieden:**

**ohne Änderung:**

Atlas (Halswirbel), Charrière, Iris, Röntgen.

**Nachname + Substantiv als Zusammensetzung:**

Forel-Haubenkreuzung, Ebner-Halbmonde, Gratiolet-Sehstrahlung, Gudden-Haubenkern, Hegar-Schwangerschaftszeichen, Hegar-Nadelhalter, Kocher-Kragenschnitt, Kupffer-Sternzelle, Lending-Zwischenzelle, Lisfranc-Gelenklinie, Luschke-Steißdrüse, Meynert-Haubenkreuzung, Müller-Stützzellen, Paneth-Körnerzelle, Pinkus-Iggo-Tastscheibe, Ranvier-Schnürring, Sabin-Impfstoff, Tinel-Klopfzeichen, Waldeyer-Rachenring, Wernicke-Mann-Lähmungstyp.

**Nachname + Substantiv im Plural:**

Jackson-Anfälle, Ebner-Halbmonde, Korotkow-Geräusche, Krause-Drüsen, Langer-Linien, Langerhans-Inseln, Langhans-Zellen, Müller-Tumoren, Pacchini-Granulationen, Purkinje-Fasern, Purkinje-Zellen, Rokitansky-Aschoff-Krypten, Röntgen-Strahlen, Ruysch-Venen, Skene-Gänge, Shellen-Tafeln, Tomes-Fortsätze, Verheyen-Sterne.

**Nachname + Substantiv als Diminutivum:**

Hassal-Körperchen, Hering-Kanälchen, Krause-Körperchen, Vater-Pacini-Körperchen.

**Nachname + Substantiv als Ableitung:**

Papanicolaou-Abstrich.

**Substantiv + Präposition + Nachname:**

**Z.B. Versilberung nach Golgi, Resposition nach Hippokrates, Resposition nach Kocher, Klassifikation nach Le Fort, Faziendoppelung nach Mayo, Lösung nach Schulze.**

**Zusammensetzung (Eigenname + Substantiv):**

Z.B. Achillessehne, Adamsapfel, Ammonshorn, Kaiserschnitt, Schrebergärten.

**ein aus dem Nachnamen abgeleitetes Adjektiv + Substantiv:**

Z.B. Schmorisches Knötchen, Bellsche Lähmung, Bochdaleksches Blumenkörnchen, Kartesisches Koordinatensystem, Eustachische Röhre, Eustachische Klappe, Flechsig'sche ovale Feld, Galenische Mittel, Headsche Zonen, Heschlsche Querwindungen, Hippokratischer Eid, Rolandische Furche, Stenonscher Gang, Sylvische Furche, Volkmannscher Löffel.

**Präfix + Nachname + Substantiv:**

Anti-Müller-Hormon.

**Nachname + Suffix:**

Galenik ← Galen (-ik), Goethit ← Goethe (-it), Guillotine ← Guillotin (-e), Huntingtin (Gendefekt, 129) ← Huntington (-in).

**Partizip + Nachname:**

Gekreuzter Lasègue, Umgekehrter Lasègue.

**Substantiv als Infinitiv:**

Pasteurisieren ← Pasteur, Louis.

**Nachname + Substantiv + Substantiv:**

Lewy-Körperchen-Demenz.

**Vorname + Substantiv:**

Leonardo-Bündel, Leonardo-Vene.

**Vorname + Nachname + Substantiv:**

Austin Flint-Geräusch

Einen besonderen Typ bilden die Namen der Bakterien (s.o.). Mit Ausnahme von Rickettsien, einer Pluralbildung und von Koch-Bazillus erhalten die sonstigen Namen der Erreger das Suffix -a, z.B. Escherichia coli, Salmonella, Shigella.

Bei unserer Untersuchung sind wir einem Lehnwort begegnet, der englischen Entlehnung *Burking*. Lateinische Namen erscheinen selbstverständlich oft, z.B. Morbus Crohn, Morbus Forestier, Morbus Hirschsprung, Morbus Horton, Morbus Paget.

Das bedeutet nicht, dass statt *Morbus* nicht auch *Krankheit* steht, wie das an den Beispielen: Niemann-Pick-Krankheit, Pinkus-Krankheit deutlich wird.

Unter den Eponymen haben wir einige **Metaphern** bemerkt, z.B.: Bochdalek-sches Blumenkorbchen, Ebner-Halbmonde, Langerhans-Inseln, Verheyen-Sterne.

Unter den medizinischen Fachausdrücken überwiegen Substantive, jedoch treten im Lexikon von Winkelmann auch drei Verben auf:

rolfinken (von: Rolfinck), meckeln (von: Meckel), plummern (von: Plummer).

Winkelmann (2009: IX) schreibt, dass die Zahl der in der Medizin verwendeten Eigennamen unvorstellbar groß ist. Wir haben dies auch nachgeprüft und die Sachregister von drei einschlägigen Publikationen nach Eponymen durchsucht. In „Lehrbuch der Anatomie des Menschen. Makroskopische und mikroskopische Anatomie unter funktionellen Gesichtspunkten. Zweiter Band. Eingeweide und Kreislauf“ (Benninghoff/Goerttler 1975) befinden sich im Sachverzeichnis (Seiten 517-526) sechsundneunzig Eponyme. In „Beschreibende und funktionelle Anatomie des Menschen“ (Tittel 1978) haben wir im Sachverzeichnis (Seiten 595-629) vierundneunzig Eponyme festgestellt. Im letzten Buch, „Kompendium und Atlas der Allgemeinen Anatomie mit Zytologie und Histologie“ (Schumacher 1984) sind neununddreißig Eponyme im Sachverzeichnis (Seiten 305-318) präsent. Da ihre Anzahl überschaubar ist, führen wir sie an: Cohnheim-Felderung, v. Ebner-Halbmonde, Flemming-Körper, Gianuzzi-Halbmonde, Golgi-Apparat, Golgi – Mazzoni-Körper, Golgi – Organe, Golgi – Zellen, Graaf-Follikel, Hanken-Büngner-Bänder, Havers-System, Head-Zonen, Hellin-Regel, Hense-Zone, Heuser-Membran, Howship-Lakunen, Hoyer-Grosser-Organ, Irisblende, Krause-Endkolben, Langdon-Down-Krankheit, Langerhans-Inseln, Langhans-Schicht, Lieberkühn-Drüsen, Meissner-Tastkörperchen, Merkel-Tastscheiben, Nissl-Schollen, Pearl-Index, Peyer-Platten, Purkinje-Zellen, Röntgen-Anatomie, Röntgen-Schnittbild-Verfahren, Rouget-Zellen, Schmidt-Lantermann-Einkerbungen, Schwann-Zellen, Sharpey-Fasern, Vater-Pacini-Körperchen, Volkmann-Kanäle, Waller-Degeneration, Whorton-Sulze.

Zusammenfassend lässt sich feststellen, dass unter den medizinischen Termini Begriffe überwiegen, deren Basis Namen von Medizinern bilden. Interessant ist die Tatsache, dass für die Benennungen auch Patienten und sogar Verbrecher herangezogen wurden. Manche Termini sind von der Kultur geprägt. So kommen im medizinischen Wortschatz Begriffe vor, die mythologischer, antiker und biblischer Herkunft sind oder von bekannten Personen stammen. Köster (2003: X) schreibt im Vorwort zu seinem Lexikon: „Es verschafft dem Leser einen lehrreichen, oft reizvollen Einblick in die Geschichte bzw. Kulturgeschichte unseres Wortschatzes, von dem die Eigennamenwörter einen nicht unbeträchtlichen Teil darstellen. Der Streifzug durch diese Namenwelt belegt von neuem, wie sehr unser heutiger deutscher Wortschatz beeinflusst ist von Antike, Christentum und der außerhalb der deutschen Sprachgrenzen befindlichen nahen und fernen Welt“.

In unserem Aufsatz haben wir festgestellt, dass mit den Eigennamen zahlreiche Objekte benannt wurden und dass medizinische Termini verschiedene Strukturen aufweisen.

## Literatur

- Benninghoff, Alfred/Goerttler, Kurt (1975): Lehrbuch der Anatomie des Menschen. Makroskopische und mikroskopische Anatomie unter funktionellen Gesichtspunkten. Zweiter Band. Eingeweide und Kreislauf, zehnte, durchgesehene Auflage. München/Berlin/Wien: Urban & Schwarzenberg.
- Długosz-Kurczabowa, Krystyna (1990): Apelatywizacja biblijnych nazw własnych w języku polskim. Wrocław/Warszawa/Kraków: Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich. Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk.
- DUDEN. Deutsches Universalwörterbuch, 6., überarbeitete und erweiterte Auflage. Herausgegeben vom Wissenschaftlichen Rat der Dudenredaktion. Mannheim/Leipzig/Wien/Zürich. Dudenverlag 2007.
- Eichinger, Ludwig M. (2000): Deutsche Wortbildung. Eine Einführung. Tübingen: Narr.
- Glück, Helmut (ed.) (2000): Metzler Lexikon Sprache, zweite, überarbeitete und erweiterte Auflage. Stuttgart/Weimar: Metzler.
- Gottschald, Max (1982): Deutsche Namenkunde. Unsere Familiennamen, fünfte verbesserte Auflage mit einer Einführung in die Familiennamenkunde von Rudolf Schützeichel. Berlin/New York: de Gruyter.
- Köster, Rudolf (2003): Eigennamen im deutschen Wortschatz. Ein Lexikon. Berlin/New York: de Gruyter.
- Kosyl, Czesław (1974): O przechodzeniu nazw własnych do kategorii nazw pospolicitych (na materiale z gwary studenckiej). *Onomastica XIX*. 85-104.
- Roelcke, Thorsten (1999): Fachsprachen. Berlin: Schmidt.
- Roelcke, Thorsten (2005): Fachsprachen. Berlin: Schmidt.
- Schabowska, Maria (1972): Apelatywizacja rzeczowników własnych na przykładzie wyrazów zapożyczonych do języka polskiego. In: Zaleski, Jan (ed.): *Symbolae Polonicae in honorem Stanisłai Jodłowski*. Wrocław: Zakład Narodowy im. Ossolińskich. Wydawnictwo PAN. 155-164.
- Schippa, Thea (1984): Lexikologie der deutschen Gegenwartssprache. Tübingen: Niemeyer.
- Schippa, Thea (1992): Lexikologie der deutschen Gegenwartssprache. Tübingen: Niemeyer.
- Schuhmacher, Gert-Horst (1984): Kompendium und Atlas der Allgemeinen Anatomie mit Zytologie und Histologie. Leipzig: VEB Georg Thieme.
- Tittel, Kurt (1978): Beschreibende und funktionelle Anatomie des Menschen, achte, überarbeitete Auflage. Jena: VEB Gustav Fischer Verlag.
- Wiese, Ingrid (1998): Die neuere Fachsprache der Medizin seit der Mitte des 19. Jahrhunderts unter besonderer Berücksichtigung der Inneren Medizin. In: Hoffmann, Lothar/Kalverkämper, Hartwig/Wiegand, Herbert Ernst (eds.): *Fachsprachen. Ein internationales Handbuch zur Fachsprachenforschung und Terminologiewissenschaft*. 1 Halbband. Berlin/New York: de Gruyter. 1278-1285.
- Winkelmann, Andreas (2009): Von Achilles bis Zuckerkandl – Eigennamen in der medizinischen Fachsprache, 2., vollständig überarbeitete und erweiterte Auflage. Bern: Verlag Hans Huber.



## **Euphemisierung in der Sprache Adolf Hitlers. Eine Untersuchung am Beispiel der Rede vom 30. Januar 1939**

### **1. Was ist ein Euphemismus? Unterschiede und Ähnlichkeiten in den Definitionen**

Was ist ein Euphemismus? Diese Frage bringt Probleme der Begriffsbestimmung mit sich. Die aus verschiedenen Quellen stammenden Definitionen zeigen sowohl Ähnlichkeiten, als auch einige Unterschiede auf. Ich nähere mich einigen von ihnen auf solche Art und Weise, dass ich von der allgemeinsten zu der ausführlichsten übergehe.

Im Griechischen bedeutet *eufêmein* – „angenehme Worte gebrauchen, günstig reden“ (Metzler Lexikon Sprache, 1993, 197). Im *Metzler Lexikon Sprache* wird der Euphemismus auch als „Hüllwort“ oder „Verhüllung“ bezeichnet. Der Euphemismus ist eine Bezeichnung für Ausdrücke, die sich gemäß der gesellschaftlichen, religiösen und ideologischen Konventionen zum Ziel setzen, das Bezeichnete zu beschönigen und zu verhüllen, z. B. *entschlafen*, *heimgehen* sind Euphemismen für *sterben* (MLS, 1993, 197). Euphemismen spielen eine wichtige Rolle in dem politischen und wirtschaftlichen Leben als „Mittel beabsichtigter Sprachlenkung“ (MLS, 1993, 197).

*Meyers Neues Lexikon* definiert den Euphemismus als eine Umschreibung, die das Furchterregende oder Anstößige ausdrückt. Er ist demgemäß eine Sonderform der Periphrase. Der Euphemismus kann „ideologische Funktionen übernehmen und damit der Sprachmanipulierung dienen“ (Meyers Neues Lexikon, 1972, 400).

Euphemismus nach *Brockhaus Enzyklopädie* bedeutet im Griechischen „schön reden“ (Brockhaus Enzyklopädie, 1968, 760). Die Autoren der *Brockhaus Enzyklopädie* gehen mit der Euphemismusdefinition ein bisschen weiter und teilen dem Begriff zwei Bereiche zu. Sie unterscheiden:

- (1) den „gesellschaftlichen Euphemismus“, der „furchterweckende Vorstellungen aus taktvoller Rücksichtnahme“ umschreibt;
- (2) den „magischen Euphemismus zur Vermeidung von Wortzauber“ (BE, 1968, 761).

Die euphemistische Ausdrucksweise ist auch in der Politik und Wirtschaft zu beobachten, um die ungünstigen Inhalte zu beschönigen, „Tatsachen zu verschleiern oder einer Panikstimmung entgegenzuwirken“ (BE, 1968, 761).

*Historisches Wörterbuch der Rhetorik* gibt nach H. Lausberg weiter, dass der Euphemismus „Ersatz eines durch Tabu verbotenen Wortes“ (Ueding, Historisches

Wörterbuch der Rhetorik, 1996, 1) sei. Der Euphemismus wurde als eine Ausdrucksform definiert, die nicht nur durch die Sprache realisiert wird. Sie hilft die für den Sprecher oder Hörer unangenehmen Dinge und Sachverhalte mildernd auszudrücken oder solche Sachen, die der Sender dem Empfänger nicht mit voller Wahrheit weitergeben will, zu verschleiern.

Die Autoren des *Historischen Wörterbuches der Rhetorik* unterscheiden folgende Arten von Euphemismen:

(1) „Verhüllende Euphemismen“ (sie entsprechen den „magischen Euphemismen“ nach Autoren der *Brockhaus Enzyklopädie*)

Sie drücken das aus, was nicht ausgesprochen werden soll. Sie umfassen inhaltlich:

(a) Bereich des Religiösen und des Aberglaubens.

Das Tabu resultiert in diesem Fall aus der Kraft des Wortes, und demgemäß aus der Angst, dass man mit dem Aussprechen des Namens die Gottheit oder überirdische Macht ruft oder sogar beleidigt.

(b) Bereich des Todes, der Krankheiten, der Geburt und der Sexualität.

Die Euphemismen werden auch wegen der Scham oder des Taktgefühls verwendet.

(c) Bereich der Verdauung, der Körperteile und einiger Kleidungsstücke.

Die Ursache für die Verwendung dieser Art von Euphemismen ist die Rücksichtnahme auf die Wertvorstellungen und Gefühle der Gesprächspartner.

(d) Bereich „der Laster, des gesellschaftlichen Fehlverhaltens, der körperlichen oder geistigen Nachteile, der Rasse, des sozialen Status usw.“ (Ueding, HWdR, 1996, 1)

(2) „Verschleiernde Euphemismen“ (sie entsprechen den „gesellschaftlichen Euphemismen“ nach Autoren der *Brockhaus Enzyklopädie*)

Diese Euphemismen werden bewusst verwendet, um den Hörer zu täuschen oder zu beeinflussen. Sie kommen vor allem in der politischen Sphäre, aber auch in der Wirtschaft und in der Werbung vor. Die Ursache der Euphemisierung liegt hier aber nicht im Tabu. Sie wurde dadurch begründet, dass das Individuum bewusst die Meinungsbildung der Gemeinschaft lenkt. Die Euphemismen, die auf solche Art und Weise entstanden sind, bringen die Gefahr mit sich, manipulativ verwendet zu werden.

Jeder sprachliche Ausdruck kann grundsätzlich die Funktion des Euphemismus erfüllen. Die Autoren des *Historischen Wörterbuches der Rhetorik* geben aber die häufigsten Mittel an, durch die euphemisiert wird (ich gebe sie weiter nach HWdR, 1996, 2f an):

(1) *Periphrase* oder *Substitution* des Ausdrucks durch :

(a) harmlose Synonyme oder Ausdrücke mit allgemeiner Bedeutung (*Ding – es*)

(b) vage oder mehrdeutige Ausdrücke (*Sonderbehandlung – Tötung*)

(c) Abstraktionen bzw. Erweiterungen des Begriffs (*Gewächs – Krebs*)

(d) Metonymie oder Sinnesstreckung (*mit jdm. ins Bett gehen; supponere (unterlegen) – schlachten*)

- (e) Umschreibung durch abschwächenden Komparativ (*eine ältere Frau*)
- (f) Litotes (teilweise in ironischer Verwendung)
- (g) Synekdoche oder Aspektbetonung (*Bau – Gefängnis*),
- (h) lautlicher Anklang (*den heiligen Ulrich anrufen – erbrechen*)
- (i) Metaphern
- (j) Seltene Wörter
- (k) Wechsel der Stilebene
- (l) Fremdwörter usw.

(2) *Entstellung* des Ausdrucks u. a. durch:

- (a) Abkürzung (*BH, WC*)
- (b) Akronym (*JC – Jesus Christus*)
- (c) Aneinanderreihung von Silben und Wortanfängen (*rips (requiescat in pace sempiterna) – gestorben*)
- (d) Apokope (*Clo – Closett*)
- (e) Buchstabentrennung
- (f) Anagramm
- (g) Veränderung einzelner Buchstaben im Wort (*Deiwei – Teufel*)

(3) Vermeidung bzw. Auslassung des Ausdrucks:

- (a) Nulleuphemismen – Beschreibung zwischen den Zeilen
- (b) Aposiopese
- (c) Abbiegen, nachdem deutlich ist, was für ein Wort folgt
- (d) Auslassungen eines oder mehrerer Wörter (*ein bisschen zu viel haben*)
- (e) Hinzufügen von Wörtern (*die sogenannte DDR*)

In der Rhetorik wird der Euphemismus „als Form der uneigentlichen Rede“ (Ueding, HWdR, 1996, 3) zu den Tropen gerechnet. Der Begriff des Euphemismus grenzt semantisch mit den anderen Tropen, und besonders mit Metapher, Allusion und Periphrase, aber intentional fungiert er als Mittel der Verhüllung oder Verschleierung, was ihn von den anderen Tropen abgrenzen lässt.

Aus den untersuchten Definitionen kann man eine allgemeine, universelle Definition ableiten und nämlich solche Aspekte von Euphemismus nennen, die in jeder der untersuchten Definitionen vorkommen:

Euphemismus ist jedes sprachliche Ersatzmittel, das an der Stelle so eines Ausdrucks vorkommt, der in den Text aus verschiedenen Gründen nicht eingeführt werden kann.

Die ausführlichste Definition gibt *Historisches Wörterbuch der Rhetorik* von Gert Ueding an. Diese Definition umfasst alle Aspekte der untersuchten Definitionen. Sie wird zu der Grundlage der Redeanalyse hinsichtlich der von Adolf Hitler eingesetzten Euphemismen.

## **2. Der geschichtliche Hintergrund für die Entstehung der Rede von Adolf Hitler am 30. Januar 1939**

Adolf Hitler war es gewöhnt, zum Jahrestag der Machtübernahme eine Rede an das Volk zu halten. Die Rede vor den vereinten Reichstagskammern wurde in der Berliner Krolloper am 30. Januar 1939 gehalten. Hitler hat die Vereinigten Staaten scharf angegriffen, indem er die Ereignisse des Jahres 1938 zusammenfasste. Es ist zu vermuten, dass dies durch die Berufung einer Sonderverfolgungskommission (der so genannten Kommission von Dies) durch den amerikanischen Kongress im Mai 1938 verursacht wurde, deren Hauptziel es war, die Tätigkeit von Nationalsozialisten in den USA zu beobachten. In diesem Auftritt wurde auch viel sowohl über den Anschluss von Österreich und Sudeten, als auch über Probleme der Verständigung mit den Kirchen gesagt. Als ein wichtigster Faden dieser Rede gilt aber die Judenfrage. Der Führer und Kanzler hatte schon mehrmals seinen Antisemitismus ausgedrückt, aber zum ersten Mal hat er das Thema des sich annähernden Krieges mit dem Thema der Judenvernichtung gekoppelt. Wahrscheinlich war Hitler noch nicht ganz sicher, ob er die Juden dazu zwingen sollte ins Exil zu gehen, oder eine andere Lösung, die Extermination dieses Volkes zu wählen. Nach kurzer Zeit hat sich jedoch erwiesen, dass er die zweite Möglichkeit ins Leben gerufen hat. Die Endlösung haben schon die Sondergruppen, wie Sipo und SD (die so genannten Einsatzgruppen) während der Septemberkampagne begonnen. Dann fängt die Judenvertreibung zu den Ghettos und Hinrichtungen nach dem Angriff auf ZSRR, wo die Einsatzgruppen über eine Million Menschen vor allem jüdischer Abstammung erschossen haben. (Władyka, Zmelonek, Zawadzki, 2006, 47)

Diese Rede wurde für diese Untersuchung aus dem Grund dieses wichtigsten Fadens und damit den zahlreichen Ursachen für die Verwendung der euphemistischen Ausdrucksweise ausgewählt. Die Judenverfolgung war ein heikles Thema, das der „Führer“ nicht „direkt“ ausdrücken konnte.

Die gerissene und verhüllte Art und Weise des Gedankenausdrucks und die Persuasion ermöglichten dem „Führer“ die Inhalte dem Volk so zu übermitteln, damit es mit der vorgestellten Meinung einverstanden war und sie bejahte, wobei der Redner manchmal selbst in eine Art Trance geraten war und keinen Unterschied zwischen Wahrheiten, Halbwahrheiten und Lügen sah. Seine Sprache würde von dem Historiker Bullock durch solche Wörter wie „Weitschweifigkeit, mangelnde Klarheit und Logik, nebelhafte Phrasen“ (Biehle, 1974, 118) charakterisiert. Von Walter Jens wurde Hitler 1966 nicht ohne Grund als „erfolgreichster Redner deutscher Zunge“ genannt. (Biehle, 1974, 118)

## **3. Euphemismen in der Rede von Adolf Hitler vom 30. Januar 1939**

Jedes der untersuchten Beispiele der Euphemismen aus der Rede wird mit dem Kontext versehen<sup>1</sup>. Die Beispiele werden unter dem Gesichtspunkt:

---

<sup>1</sup> Der Volltext der Rede könnte aus dem Grund ihrer Länge (18 Seiten / 1690 Zeilen) nicht zitiert werden. Siehe <http://www.worldfuturefund.org/wffmaster/Reading/Hitler%20Speeches/Hitler%20rede%201939.01.30.htm>

- (a) der sprachlichen Realisation und
- (b) der eigentlichen Bedeutung

kommentiert.

### 1. „den gewaltigen Eindrücken des Geschehens eines Jahres, in dem sich Jahrhunderte verwirklichten“

„Da ich Sie heute als Vertreter unseres deutschen Volkes aus allen Gauen des Reiches um mich versammelt sehe und unter Ihnen die neugewählten Männer der Ostmark und des Sudetenlandes weiß, erliege ich wieder den gewaltigen Eindrücken des Geschehens eines Jahres, in dem sich Jahrhunderte verwirklichten.“

Der Euphemismus *die gewaltigen Eindrücken des Geschehens eines Jahres, in dem sich Jahrhunderte verwirklichten* ist eine mehr geschickte Erfassung eines Krieges. Es kommt in der Form der Periphrase.

### 2. „unübersehbare innere Wirrnisse“

„Freitag abends erging die Bitte an mich, um unübersehbare innere Wirrnisse in diesem Lande zu verhindern, den Befehl zum Einmarsch der deutschen Truppen zu geben.“ *Unübersehbare innere Wirrnisse* ist eine schönere Bezeichnung für *Unruhen in dem Staat* und kommt in der Form der synonymischer Umschreibung.

### 3. „grobe Verdrehung der Tatsachen“

„Wenn gewisse Zeitungen und Politiker der übrigen Welt nun behaupten, daß damit Deutschland durch militärische Erpressungen andere Völker bedroht habe, so beruht dies auf einer groben Verdrehung der Tatsachen.“

*Grobe Verdrehung der Tatsachen* ist ein Euphemismus, der eigentlich *eine Lüge* verhüllt. Es ist ein Euphemismus in der Form der Periphrase.

### 4. „zu Boden werfen“

„Ich bin dabei der Überzeugung, daß die Rechnung dieser Elemente eine falsche ist, denn wenn erst die nationalsozialistische Propaganda zur Antwort übergehen wird, werden wir ebenso erfolgreich sein, wie wir im inneren Deutschland selbst durch die zwingende Gewalt unserer Propaganda den jüdischen Weltfeind zu Boden geworfen haben.“

Die metaphorische Bezeichnung *zu Boden werfen* ist eine „schönere“ Erfassung von *besiegen*.

### 5. „Erledigung seiner Judenfrage“

„Über eines soll sich aber dabei jedermann klar sein: Diese Versuche können vor allem Deutschland nicht im geringsten in der Erledigung seiner Judenfrage beeinflussen.“

## 6. „Jüdische Frage“

„Ich möchte zur jüdischen Frage folgendes bemerken: (...)“

## 7. „Wir können Sie (die Juden) nicht nehmen“

„Man versichert: Wir können Sie nicht nehmen, außer denn sie erhalten z. B. von Deutschland einen bestimmten Kapitalsbetrag zur Einwanderung.“

## 8. „(...) dieses Problem je eher um so besser gelöst wird“

„Ich glaube, daß dieses Problem je eher um so besser gelöst wird.“

## 9. „Die jüdische Frage ausräumen“

„Denn Europa kann nicht mehr zur Ruhe kommen, bevor nicht die jüdische Frage ausgeräumt ist.“

## 10. „Das jüdische Problem zur Lösung bringen“

„In der Zeit meines Kampfes um die Macht war es in erster Linie das jüdische Volk, das nur mit Gelächter meine Prophezeiungen hinnahm, ich würde einmal in Deutschland die Führung des Staates und damit des ganzen Volkes übernehmen und dann unter vielen anderen auch das jüdische Problem zur Lösung bringen.“

*Erledigung seiner Judenfrage, Jüdische Frage, Wir können Sie (die Juden) nicht nehmen, (...) dieses Problem je eher um so besser gelöst wird, Die jüdische Frage ausräumen, Das jüdische Problem zur Lösung bringen* bilden eine ziemlich reiche Gruppe von Euphemismen, die eigentlich die Bedeutung *Tötung aller Juden* mit sich bringen.

Auf Grund der untersuchten Definitionen lassen sich zwei Einteilungen aussondern:

### I. Einteilung nach der Ursache der Verwendung:

1. „Verhüllende Euphemismen“ (nach HWdR) / „magische Euphemismen“ (nach BE)
2. „Verschleiernde Euphemismen“ (nach HWdR) / „gesellschaftliche Euphemismen“ (nach BE)

Alle angeführten Euphemismen wurden in diese Rede aus dem Grund des eigenen Interesses des Sprechers und der von ihm vertretenden Partei eingeführt. Mit Hilfe der genannten Euphemismusdefinitionen und daraus abgeleiteter Einteilung kann man alle diese Beispiele mit der Note „verschleiernde“ nach den Autoren des HWdR („gesellschaftliche“ nach den Autoren der BE) Euphemismen versehen, weil sie von Adolf Hitler bewusst verwendet wurden, um den Empfänger zu täuschen. Die Verwendung dieser Euphemismen ist mit der *Durchtriebenheit* – nach Anna Dąbrowska mit „roztropność, przeczorność, megalomania, spryt, interes“ (Dąbrowska, 1991, 165)- des Redners verbunden. Der Sprecher möchte sich und seine Taten nämlich in dem besten Licht darstellen.

II. Einteilung nach den gebrauchten Realisierungsarten (nach HWdR):

1. *Periphrase* oder *Substitution* des Ausdrucks.
2. *Entstellung* des Ausdrucks.
3. Vermeidung bzw. Auslassung des Ausdrucks.

Alle in der Rede untersuchten Euphemismen wurden durch *Periphrase* oder *Substitution* des Ausdrucks realisiert, können aber weiter nach verwendeten sprachlichen Mitteln geteilt werden (Siehe: Die detaillierte Einteilung der Mittel):

| Euphemismus   | Sprachliches Mittel                                       |
|---|---|
| 1. „den gewaltigen Eindrücken des Geschehens eines Jahres, in dem sich Jahrhunderte verwirklichten“ | Vager oder mehrdeutiger Ausdruck                          |
| 2. „unübersehbare innere Wirrnisse“   | Vager oder mehrdeutiger Ausdruck                          |
| 3. „grobe Verdrehung der Tatsachen“   | Metapher  |
| 4. „zu Boden werfen“  | Metapher  |
| 5. „Erledigung seiner Judenfrage“   | Vager oder mehrdeutiger Ausdruck                          |
| 6. „Jüdische Frage“   | Harmloses Synonym oder Ausdruck mit allgemeiner Bedeutung |
| 7. „Wir können Sie (die Juden) nicht nehmen“  | Vager oder mehrdeutiger Ausdruck                          |
| 8. „(...) dieses Problem je eher um so besser gelöst wird“  | Vager oder mehrdeutiger Ausdruck                          |
| 9. „Die jüdische Frage ausräumen“   | Metapher  |
| 10. „Das jüdische Problem zur Lösung bringen“   | Vager oder mehrdeutiger Ausdruck                          |

Adolf Hitler als ein geübter Redner beschönigt auf eine sehr geschickte Art und Weise die Sprache. Die Wirklichkeit ist aber nicht zu vertuschen. Hinter den schönen Worten waren grauenerregende Ereignisse und Taten verhüllt.

**Bibliographie:**

- Biehle, H. (1974): *Redetechnik. Einführung in die Rhetorik*. Berlin / New York  
*Brockhaus Enzyklopädie in zwanzig Bänden*. (1968): Siebte völlig neubearbeitete  
 Auflage des Grossen Brockhaus. Band 5, Wiesbaden
- Dąbrowska, A. (1991): *Eufemizmy życia codziennego. Zarys problematyki na materiale polskiej powieści kryminalnej współczesnej i międzywojennej*. In: *Język a kultura*. Tom 2, 1991, Wrocław
- Glück, H. (Hrsg.)(1993): *Metzler Lexikon Sprache*. Stuttgart/Weimar

*Meyers Neues Lexikon* (1972): Zweite völlig neu erarbeitete Auflage in achtzehn Bänden. Band 4, Leipzig / Drepa

Ueding Gert (Hrsg.)(1996): *Historisches Wörterbuch der Rhetorik*. Band 3, Tübingen

Władyka, W., Zmelonek, P., Zawadzki, T. (2006): *Wielkie mowy historii*. Tom 3: *Od Hitlera do Eisenhowera*. Warszawa

<http://www.worldfuturefund.org/wffmaster/Reading/Hitler%20Speeches/Hitler%20rede%201939.01.30.htm>, 21.01.2007r.

### **Abkürzungen:**

BE – Brockhaus Enzyklopädie

MLS – Metzler Lexikon Sprache

MNL – Meyers Neues Lexikon

HWdR – Historisches Wörterbuch der Rhetorik



## **Versuch einer kontrastiven Zusammenstellung der primären Geruchsbezeichnungen im Deutschen und im Polnischen**

### **1. Einführung in die Problematik**

Der Geruchssinn, auch der primitive Sinn genannt, hat in der gegenwärtigen Fachliteratur kein besonderes Interesse der Wissenschaftler genossen. Es wird zivilisatorischen, kulturellen und psychophysiologischen Aspekten des menschlichen olfaktorischen Erkenntnisprozesses kaum Beachtung geschenkt. Von noch geringerer Bedeutung scheint der Geruchssinn für die Sprachwissenschaft zu sein. Es ist unumstritten, dass die Konzeptualisierung der Geruchsimpressionen gewisse Schwierigkeiten bereitet, was auch ihre Widerspiegelung in der Umwandlung dieser Sinneseindrücke in sprachliche Äußerungen hat. Aus diesem Grund eben stellt sich dieses Problem aus der Betrachtungsperspektive eines Linguisten interesseliefernd und forschungswert dar.

In erster Linie sollten die Fragestellungen der semantischen und kommunikativen Natur thematisiert und diskutiert werden. Was die Semantik anbelangt, ist vor allem die Mangelhaftigkeit des primären zur Versprachlichung der Geruchswahrnehmungen dienenden Wortschatzes zu erwähnen, die uns dazu zwingt, das Vokabular aus verschiedenen anderen Sprachbereichen zu verwenden, um derartige Sinneseindrücke möglichst präzise ausdrücken zu können. Andererseits ist aus dem Standpunkt des Kommunikationsprozesses zu unterstreichen, dass die Konzeptualisierung der Gerüche unterschiedlichen kulturellen und idiolektalen Einschränkungen unterliegt. Man kann sogar behaupten, dass sie von der augenblicklichen Laune des Sprechers abhängt, was den Verstehensprozess beträchtlich erschweren kann<sup>1</sup>. All diese Faktoren verursachen, dass die Geruchsbezeichnungen ein interessantes aber zugleich schweres linguistisches Forschungsfeld ausmachen.

#### **1.1. Schwierigkeiten bei der Verbalisierung der Geruchswahrnehmungen**

Wie schon oben angedeutet wurde, macht der fehlende primäre Wortschatz das grundlegende Problem beim Ausdrücken der wahrgenommenen Gerüche aus. Es ist aber der Mühe wert, sich zu überlegen, wo die Ursachen eines solchen Zustandes liegen. Man kann feststellen, dass die Mittellosigkeit unseres olfaktorischen Lexikons auf die

---

<sup>1</sup> Vgl. Bugajski, 2004; 11

Strukturierung des menschlichen Gehirns zurückzuführen ist, was aus der Perspektive der Neuropsychologie zu behandeln ist<sup>2</sup>. Die „geruchlichen“ Reize gelangen nämlich zu den evolutionär am primitivsten entwickelten Teilen des menschlichen Gehirns, zu den Subsystemen der Hirnrinde, auch limbisches System genannt, welches für instinktive, emotionale und gefühlsmäßige Reaktionen verantwortlich ist, nichts aber mit den symbolischen sprachlichen Aktivitäten zu tun hat. Die sprachlichen Prozesse vollziehen sich hingegen in den neueren Hirnregionen der linken Hemisphäre, in Broca- und Wernicke-Arealen. Daraus lässt sich schlussfolgern, dass die neuronalen Verbindungen zwischen den limbischen Strukturen und sprachlichen Zentren der linken Hirnhälfte relativ unterentwickelt sind, was in der Kärglichkeit des olfaktorischen Vokabulars resultiert<sup>3</sup>. Es sei noch an dieser Stelle hervorzuheben, dass sich nach den neueren Untersuchungen herausgestellt hat, dass die einem Menschen bekannten Gerüche das Broca-Zentrum aktivieren<sup>4</sup>, das für die Sprachmotorik, Artikulation und Bildung abstrakter Wörter zuständig ist.

Bugajski<sup>5</sup> stellt die Versprachlichung der Geruchssinneindrücke als eine Interaktion des Körpers und Geistes dar, wobei die Aufgabe des Ersten auf der Wahrnehmung, des Zweiten dagegen auf der Benennung des Wahrgenommenen beruht. Auf diese Art und Weise gelangen wir zu den sprachlichen Tätigkeiten, die zum Ziel haben, ein entsprechendes, sprachliches Symbol zur Bezeichnung eines außersprachlichen Phänomens zu finden. Dies ist insofern nicht einfach, weil ein bestimmter, physikalisch empfundener Geruchseindruck in meisten Fällen durch einen unmittelbaren Bezug schwer zu identifizieren ist. Um es zugänglicher machen zu können, bedienen wir uns der Beispiele von Holz<sup>6</sup>:

- 1) Es riecht wie Minze
- 2) Es riecht brenzlich

In dem ersten Beispiel muss der Geruch nicht unbedingt durch die genannte Substanz verströmt werden, der olfaktorische Eindruck wird nur mit der mutmaßlichen Quelle verglichen. In dem nachfolgenden Beispiel wird weder die Quelle noch die den Geruch produzierende Entität identifiziert. Deswegen können wir daraus resümieren, dass in beiden Fällen die unmittelbare, in engem Sinne verstandene, Referenz nicht existiert. Daher dürfen wir sogar die Feststellung wagen, dass an dem semiotischen Dreieck von Ogden – Richards die dritte Komponente, das Denotat d.h. das Bezugsobjekt, fehlt. Dazu veranlasst uns die Annahme, dass die Wahrnehmung mit dem Denotat, die Konzeptualisierung mit dem Begriff und das Symbol mit dem sprachlichen Zeichen verbunden sind<sup>7</sup>.

Andererseits, wenn wir von den Ansätzen der kognitiven Semantik ausgehen und versuchen, Geruchsbezeichnungen nach Methoden von Wierzbicka zu explizieren, scheitern wir hundertprozentig. An dieser Stelle müssen die Farben zu Rate gezogen

---

<sup>2</sup> Vgl. Holz, 2004; 5

<sup>3</sup> Vgl. Holz, 2004; 6/de.wikipedia.org/wiki/Broca-Zentrum

<sup>4</sup> Vgl. Czerniawska/Czerniawska – Far, 2007; 43

<sup>5</sup> Vgl. Bugajski, 2004; 18-19

<sup>6</sup> Vgl. Holz, 2004; 3 (dt. Übersetzung P.S.)

<sup>7</sup> Vgl. Bugajski, 2004; 22

werden, weil diese, ähnlich wie Gerüche, eine psychologische Kategorie repräsentieren. Angelehnt an den Vorschlag von Wierzbicka *rot* zu explizieren<sup>8</sup>:

X ist rot = wenn jemand X sieht, kann er an Feuer denken  
wenn jemand X sieht, kann er an Blut denken

Versuchen wir auf die gleiche Art und Weise im Bereich der Gerüche vorzugehen, wobei man sich auf das von Bugajski<sup>9</sup> angebotene Beispiel von *Minze* stützen wird:

X ist rot = die Farbe von X ist wie die Farbe von Blut  
X duftet nach Minze = der Duft von X ist wie der Duft von Minze

Aus der durchgeführten Analyse ist ersichtlich geworden, dass man sich im Falle der Gerüche im Kreis dreht. Es ist natürlich bekannt, dass ein zu definierendes Element (*definiendum*) nicht als ein Bestandteil einer Auslegung (*definiens*) verwendet werden darf<sup>10</sup>.

Aus diesem Grund sei es hervorzuheben, dass man im Falle der Farben von einer prototypischen Referenz sprechen kann. Es ist aber darauf zurückzuführen, dass eine Farbe physisch, als eine Größe (eine Lichtwelle) messbar ist<sup>11</sup>, wodurch man sie in einem bestimmten, erfassbaren und intersubjektiven Rahmen situieren kann, was ferner heißt, ein möglichst bestes Exemplar, einen ihre immanenten Eigenschaften am besten widerspiegelnden Träger, d.h. einen Prototyp<sup>12</sup> (*rot – das Feuer; grün – die Pflanzen; blau – der Himmel*<sup>13</sup>) zu finden bzw. zu konzipieren. Wenn es sich um Gerüche handelt, ist solch eine Situation unmöglich, weil bis daher noch keine Methoden und keine Kriterien erarbeitet wurden, nach denen man die Gerüche messen und beschreiben könnte. Zumal, wie früher schon erwähnt, die Versprachlichung der Duftwahrnehmungen sehr stark durch kulturelle und idiolektale Faktoren geprägt wird. Die Gerüche wirken sich auch beträchtlich auf menschliche Emotionen aus, indem sie aus dem Geruchsgedächtnis nach gewisser Zeit abgerufen werden können und bestimmte Erinnerungen „heranziehen“. So dass jeder von uns, ausgesetzt einem bestimmten olfaktorischen Reiz, ihn anders empfinden und folglich äußern kann, z.B. als *süß, warm, fein*. Deswegen scheint es völlig sinnvoll und berechtigt zu behaupten, dass im Falle der Gerüche nur zwei prototype bzw. allen Düften gemeinsame semantische Eigenschaften (Kerne) auszusondern sind: *angenehm* und *unangenehm*. Der Rest aller anderen Lexeme weicht mehr oder minder von diesen zwei Kategorien ab<sup>14</sup>.

Aus der bereits durchgeführten Skizze des Problems ist zweifellos ersichtlich, dass die Verbalisierung der Geruchswahrnehmungen einen schwachen und noch nicht genug erforschten Bereich der Sprachwissenschaft bildet. Es hängt aber da-

<sup>8</sup> Vgl. Wierzbicka, 2006; 353 (dt. Übersetzung P.S.)

<sup>9</sup> Vgl. Bugajski, 2004; 21

<sup>10</sup> Vgl. Wierzbicka, 2006; 26

<sup>11</sup> Vgl. Tokarski, 2004; 21

<sup>12</sup> Vgl. Kleiber, 2003; 47

<sup>13</sup> Vgl. Tokarski; 2004; 22

<sup>14</sup> Vgl. Holz; 2004; 2

mit zusammen, dass die damit verbundenen Probleme nicht nur auf der Ebene der Sprache betrachtet werden können. Hervorzuheben ist, dass noch viele (neuro)psychologische und kulturelle Aspekte ins Spiel kommen, die man auf keinen Fall außer Acht lassen darf.

## **2. Zusammenstellung der deutschen und polnischen autosemantischen Bedeutungseinheiten**

In diesem Kapitel des Artikels wird ein Versuch unternommen, die polnischen und deutschen zur Bezeichnung der Gerüche dienenden Autosemantika zusammenzustellen. Man muss aber am Anfang unterstreichen, dass den Ausgangspunkt zu dieser Analyse der Roman von Patrick Süskind *Das Parfum* und die polnische Übersetzung von Małgorzata Łukaszewicz wegen der Anhäufung der verbalisierten Geruchssinneindrücke bildete. Eine enorme Hilfe leistete dabei auch die Publikation von Krystyna Pisarkowa *Szkic pola semantycznego zapachów w polszczyźnie*<sup>15</sup>. Zu Rate wurden auch die Synonymwörterbücher gezogen und, um auf eventuelle Differenzen und Divergenzen zwischen polnischen und deutschen Lexemen hinzuweisen, versuchte man sich auf die zwei gängigsten Wörterbücher der deutschen und polnischen Sprache zu begrenzen, nämlich auf Das Polnische Universalwörterbuch PWN<sup>16</sup> und Das Deutsche Duden Universalwörterbuch<sup>17</sup>. Zusätzlich sei noch darauf aufmerksam zu machen, dass aus der Untersuchung diejenigen Lexeme ausgeschlossen wurden, die zur Beschreibung der Entgegennahme der Gerüche dienen.

### **2.1. Riechen – wonieć; pachnieć; czuć (kogoś czymś); zalatywać (zalecieć); trącać (trącić)**

In der ersten Reihe der Lexeme ist auffallend, dass eine deutsche Einheit mehrere Entsprechungen in der polnischen Sprache hat. Interesseerweckend ist vor allem, dass wir im Falle des Polnischen mit der prototypischen Dichotomie *angenehm* vs. *unangenehm* zu tun haben, wobei diese im Deutschen in einem Lexem *riechen* mündet. Das ist der Hauptpunkt, der diese Einheiten voneinander unterscheidet. Weiter kann man dem Duden folgende Explikation von *riechen* entnehmen: „Einen bestimmten Geruch verbreiten“. Dieses Lexem drückt also weder das Positive noch das Negative aus. Die polnischen Varianten *wonieć* und *pachnieć* hingegen werden wie folgend definiert: „Wydzielać jakiś woń, zapach, być pełnym jakiegoś zapachu“. Daraus kann man also schlüsseln, dass es sich auch nicht eindeutig feststellen lässt, ob man mit positiven oder negativen Konnotationen zu tun hat. Die Annahme, dass *wonieć* positiv assoziiert wird, kann nur dann bestätigt werden, wenn man die Definition von dem

<sup>15</sup> K. Pisarkowa *Szkic pola semantycznego zapachów w polszczyźnie* „Język Polski“ 1972, nr 5, s. 330-339

<sup>16</sup> Weiter als PWN genannt

<sup>17</sup> Weiter als Duden genannt

von *woń/wonieć* abgeleiteten Adjektivs *wonny* berücksichtigt, der sich nur auf angenehme Gerüche bezieht: „Wydzielający mocny przyjemny zapach, pełen przyjemnych zapachów, woni, nasycony zapachami“. Generell sind die Lexeme *wonieć/woń* (s.u. 2.3.) der neutralen Ebene zuzuordnen, deren konnotativer Wert dagegen durch sie umgebende Wörter determiniert wird. Die drei weiteren polnischen Bedeutungseinheiten zeichnen sich eher durch die negativen Konnotationen aus, was auch dem polnischen Nachschlagewerk explizit zu entnehmen ist: *czuć (kogoś czymś)* – „Ktoś, coś wydziela przykrą woń, jakieś pomieszczenie jest przesycone przykrym zapachem“; *trącić* – „wydzielać niemiłą woń“. Eine Ausnahme macht gewissermaßen das Lexem *zalatywać* aus, weil es als eine alleinstehende Einheit m.E. negative Konnotationen hervorruft, in sprachlichem Gebrauch aber sein Wert durch mit ihm auftretende Wörter bestimmt wird, wie z.B. im Falle der dem PWN Wörterbuch entnommenen Verwendung: „Z kuchni zalatywał zapach kawy“. In diesem Beispiel trägt *zalatywać* eher positive Ladung, was davon zeugt, dass die Konnotationen dieses Lexems distributionell bedingt werden.

## 2.2. Duften – *wonieć*; *pachnieć*

Den zwei polnischen Bedeutungseinheiten *wonieć* und *pachnieć*, die, wie oben festgestellt, der neutralen Ebene zuzuordnen sind, entspricht noch das deutsche Lexem *duften*. Wenn man die Duden-Explikationen dieser Bedeutungseinheit betrachtet, kann man zu einer Schlussfolgerung kommen, dass diese semantische Einheit sich auch auf der neutralen Ebene befindet: *duften* – „Duft verbreiten; einen bestimmten od. für etw. charakteristischen Duft verbreiten“. Wenn man sich jedoch die Verwendungsbeispiele anschaut, bemerkt man, dass dieses Lexem doch positive Konnotationen hervorrufen bzw. vorwiegend mit Lexemen gebraucht werden kann, die auf eine einen angenehmen Geruch verströmenden Entität referieren, wie „die Blumen duften; die Rosen duften stark; hier duftet es nach Parfüm“. Davon kann auch die Definition des Lexems *der Duft* zeugen (s.u. 2.3.)

## 2.3. Der Duft; der (Wohl)Geruch; das Odeur, das Aroma – *woń*; *zapach*; *aromat*

Die bereits aufgelisteten Lexeme, abgesehen von kleinen Abweichungen wie *der Geruch* oder *woń*, die gewissermaßen distributionell bedingt werden, beziehen sich vor allem auf die angenehmen Sinneswahrnehmungen. Man könnte sogar behaupten, dass sie sich der Reihe nach äquivalent sind. *Der Duft* ist laut dem Duden Wörterbuch „angenehm empfundener, zarter bis intensiver Geruch“, *der Wohlgeruch* hingegen wird als „angenehmer Geruch, Duft“ expliziert. In beiden Auslegungen taucht das Lexem *der Geruch* auf, der von positiv konnotierten Wörtern begleitet wird, deswegen kann man annehmen, dass sein konnotativer Wert vom Kontext abhängt. Die Wörterbuchdefinition spricht auch nichts von positiven bzw. negativen Assoziationen

dieser lexikalischen Einheit aus: „Die Art, wie etwas riecht“. Im Falle der polnischen Bedeutungseinheiten sieht die Situation ähnlich aus, weil *zapach* als „odczuwana powonieniem, właściwość jakiejś substancji, zwłaszcza lotnej, woń” bestimmt ist und *woń* dagegen nur als „zapach“ definiert wird. Deswegen musste das polnische Wörterbuch von S.B Linde zu Rate gezogen werden, in dem das Lexem *wonia* zu finden ist: „zapach który co z siebie wydaje, osobliwie dobry“ und weiter „każdy bez różnicy czy dobry czy niedobry zkaąd zapach“<sup>18</sup>. Das Lexem *Odeur* ist natürlicherweise zu dieser Gruppe der lexikalischen Einheiten mit einzubeziehen, weil es nur die lateinisch – französische Entlehnung darstellt (frz. *odeur*; lat. *odor*) und (Wohl) Geruch/Duft bedeutet, mit dem kleinen Unterschied, dass es in der deutschen Sprache als veraltend fungiert und deswegen immer weniger verwendet wird. Im Falle der Lexeme *Aroma* und *aromat* fällt es ein bisschen schwerer festzustellen, inwieweit sich die Extensionen der semantischen Einheiten decken bzw. unterscheiden, weil im PWN Wörterbuch wird *aromat* nur als „przyjemny zapach“ dargelegt, was eigentlich zu keiner weiteren Überlegungen inspirieren sollte, weil die Definition bündig und sehr konkret formuliert wurde. Im Vergleich jedoch mit der deutschen Explikation, die dem Duden entnommen wurde: „würziger Duft; kräftiger, intensiver [Wohl]Geruch“, ist nicht eindeutig, ob sich die semantischen Eigenschaften der beiden Phänomene entsprechen, weil „angenehm“ (*przyjemny*) natürlich nicht „kräftig“ und „intensiv“ heißen muss, andererseits kommt „kräftig“ und „intensiv“ nicht jedem als „angenehm“ vor.

#### 2.4. Stinken; muffeln (müffeln); miefen – śmierdzieć; cuchnąć

In diesem Fall ist es unzweifelhaft, dass die im Titel des Unterkapitels erwähnten Lexeme sich semantisch völlig entsprechen, indem sie sich auf das Unangenehme beziehen und folglich negative konnotative Werte heranziehen. Das Abwertende kommt auch in den Wörterbuchexplikationen zum Vorschein, so Duden: *stinken* – „üblen Geruch von sich geben“; PWN: *śmierdzieć* – „wydzielać, wydawać bardzo nieprzyjemną, przykrą, odrażającą woń; cuchnąć“; *cuchnąć* – „wydzielać, wydawać bardzo nieprzyjemną, przykrą, odrażającą woń; śmierdzieć“. Man kann also feststellen, dass alle, sowohl die polnischen als auch die deutschen Lexeme in der jeweiligen Sprache als Synonyme fungieren, was im Polnischen auf Grund der oben aufgeführten Definitionen zu schlüsseln ist. Diese Annahme bestätigen auch die polnischen und deutschen Synonymwörterbücher<sup>19</sup>. Eine Kleinigkeit ist jedoch zu beachten, wobei m.E. die polnische Bedeutungseinheit *śmierdzieć* der deutschen *stinken* als ihr Äquivalent zuzuschreiben ist, wäre es als gerecht zu behaupten, dass *cuchnąć* eher *muffeln* (*miefen*) entspreche, was mit den distributionellen Unterschieden der Lexeme zu tun hat, nämlich, dass sie vor allem in solchen Situationen verwendet werden, in den ein Verwesungsvorgang zustande kommt. Als Bestätigung der Annahme sind dem PWN Wörterbuch entnommene folgende Verwendungsbeispiele aufzuführen: „Kanał

<sup>18</sup> Vgl. Słownik języka polskiego pod. red S.B. Linde (1854-1858) Lwów

<sup>19</sup> Vgl. Textor, 2003 und Dąbrowka/Geller/Turczyn, 1993

cuchnie przez całe lato, piwnica cuchnęła stęchlizną, cuchnący rynsztok“. Im Falle der deutschen Lexeme sind keine eindeutigen Explikationen und Verwendungsbeispiele aufzufinden, deswegen ist man gezwungen sich der Definitionen der daraus abgeleiteten Wörter zu bedienen: *miefen* – „schlechten, als unangenehm empfundenen Geruch verbreiten“ (*Mief* – schlechte verbrauchte, stickige Luft; der schlechte Geruch alter und warmer Luft<sup>20</sup>); *muffeln* – „muffig riechen; im Keller muffelt es“.

## 2.5. Der Gestank, das Brodem – smród, fetor, odór

Wenn es sich um die bereits aufgeführten Lexeme handelt, kann man darauf hinweisen, dass wir in beiden Sprachen mit einer gewissen Art von Graduierung zu tun haben. Dies beruht darauf, dass die lexikalischen Einheiten *der Gestank* und *smród*, trotz ihrer abwertenden Bedeutung nicht so starke konnotative Beladung mit sich tragen, wie *der Brodem* und *fetor/odór*, wobei die polnischen Lexeme sich sehr nahe liegen. *Der Gestank* wird einfach als „(abwertend): übler Geruch“ definiert. Im Vergleich dazu lesen wir im PWN folgende Explikation: „przykry zapach, odrażająca woń; fetor, odór“. Sie veranlasst uns, die polnischen Lexeme als Synonyme zu behandeln. Dies scheinen auch die Auslegungen von *fetor* und *odór* zu bestätigen: „odrażająca woń, odór, smród“ und „przykry zapach“. Es wird sich jedoch als unrecht erweisen, wenn man die Verwendungsbeispiele dem polnischen Nachschlagewerk entnimmt: „Nad zatoką unosił się nieznośny fetor zdechłych ryb. Fetor rynsztoków, kanałów, ścieków.“ Daher ist nicht zu leugnen, dass sie viel abwertendere Bedeutungen haben und starke negative Konnotationen hervorrufen, vor allem deswegen, weil sie mit dem Verwesungsvorgang verbunden sind. Aus diesem Grund kann man mit einer gewissen Sicherheit feststellen, dass die Lexeme *fetor* **und** *odór* der deutschen Bedeutungseinheit *Brodem* sehr nahe liegen, was auch durch die Anführung der Wörterbuchdefinition untermauert werden soll: „(üblen) Geruch ausströmender Dunst od. Dampf: ein B. der Verwesung“

## 2. Schlussfolgerungen

Der bereits unternommene Versuch, den primären deutsch-polnischen Geruchswortschatz auf kontrastive Art und Weise zusammenzustellen, lässt folgendes Resümee zu: In beiden Sprachen sind die Geruchsbezeichnungen auf eine kleine Anzahl der zur Verfügung stehenden Lexeme begrenzt, daher werden sie eher selten in sprachlichem Gebrauch allein benutzt, was verursacht, dass sie semantische Ergänzungen benötigen, die vorwiegend nicht zum Wortfeld der Gerüche gehören. Man kann auch feststellen, dass die Unterschiede zwischen „geruchlichen“ Lexemen innerhalb einer Sprache sehr diffus sind, wodurch man sie oft als Synonyme verwenden kann. Umso schwerer ist es die semantischen Differenzen in einem kontrastiven Vergleich darzulegen, weil sich die semantischen Eigenschaften der jeweiligen Bedeutungseinheiten überschneiden.

<sup>20</sup> Vgl. Langenscheids Großwörterbuch, 2002; 6. Auflage

Es muss noch zusätzlich vermerkt werden, dass die grobe Skizze der Problematik solche lexikalischen Einheiten nicht berücksichtigt hat, die sich am Rande des Wortfeldes der Gerüche befinden, wie z.B. *der Dunst, das Miasma, miazmaty, opary, wyziewy*.

### Literaturverzeichnis

1. Bugajski, M. (2004) *Jak pachnie rezeda? Lingwistyczne studium zapachów*. Wrocław: ATUT
2. Czerniawska E., Czerniawska – Far J.M. (2007) *Psychologia węchu i pamięci węchowej*. Warszawa: Wydawnictwa akademickie i profesjonalne
3. Dąbrówka A., Geller E., Turczyn R. (1997) *Słownik synonimów*. Warszawa: Świat Książki
4. Duden Universalwörterbuch, 4. Auflage, Mannheim, Leipzig, Wien, Zürich: Dudenverlag
5. Holz, P. (2004) *Cognition, olfaction and linguistic creativity* (<http://www.peterholz.net/lehrveranstaltungen.html#publikationen>; 12.01.2009; 19:30); veröffentlicht in: Pluemacher, Martina; Holz, Peter (Eds., 2007): *Speaking of colors and odors*. Amsterdam: Benjamins
6. Kleiber, G. (2003) *Semantyka prototypu, kategorie i znaczenie leksykalne*. Kraków: Universitas, tłum. Bronisława Ligara
7. Langenscheids Großwörterbuch, 2002; 6. Auflage, Berlin, München, Wien, Zürich, New York: Langenscheidt
8. Pisarkowa, K. (1972) *Szkic pola semantycznego zapachów w polszczyźnie* w *Język Polski*, t. LII, Kraków, s. 330-339
9. *Słownik języka polskiego* pod. red S.B. Linde (1854-1858) Lwów
10. Süskind, P. (1994) *Das Parfum*. Zürich: Diogenes Verlag
11. Süskind, P. (2006) *Pachnidło*. Warszawa: Świat Książki, tłum. Małgorzata Łukaszewicz
12. Textor, A.M (2003) *Sag es treffender*. Essen: Ernst Heyer Verlag
13. Tokarski, R. (2004) *Semantyka barw we współczesnej polszczyźnie*. Lublin: Wydawnictwo UMCS
14. *Uniwersalny słownik języka polskiego* pod red. S. Dubisza (2006), Warszawa: PWN
15. Wierzbicka, A. (2006) *Semantyka*. Lublin: Wydawnictwo UMCS

### Internetquellen:

[de.wikipedia.org/wiki/Broca-Zentrum](http://de.wikipedia.org/wiki/Broca-Zentrum) (12.01.2008; 19:30)



---

## Globalization, Creolisation and ‘Manichaeism delirium.’<sup>1</sup>

Jamaica Kincaid’s dialogue with postcolonial “radically non-racial humanism”<sup>2</sup> in *The Autobiography of My Mother*

The advance of globalization impacted the way in which we theorize about the relation between nationality/ethnicity and culture. Globalization has challenged the purity and integrity of cultures and thus redefined the meaning of identity that in contemporary times is placed at the crossroads of cultural flows. This identity is no longer static; it comes into being through movement and migration. To describe cultural processes triggered by massive movements of populations across the modern world a whole plethora of terms has been used such as: hybridity, syncretism and creolisation. They have been the cognitive tools with which theoreticians tried to make sense of the “aesthetic of chaos,” to use Edouard Glissant’s words, that emerged after breaking down ethnic, racial linguistic and national boundaries. These terms have been borrowed from the critical discourse on Caribbean culture, popularized by postcolonial studies and reused by metropolitan critics and theorists who had looked to the Caribbean for models to theorize about the articulation and inscription of diverse cultural identities that come into being in metropolitan contact zones.<sup>3</sup> These critics of post-nationalist stand have conferred on the Caribbean taxonomy a new and positive valence. Deracination and the lack of identifying relationship with a place, the experience of exile and migration, traumatic as they may be, in the long run are the condition *sin qua none* for creation of a hybrid identity that transcends the concepts of ethnicity or nationality which most contemporary critics find confining and debilitating.

The strong purchase of Caribbean critical formulae in the western academia has helped to increase the popularity of Caribbean writers whose lives and creations have been hailed as a model of postmodern metropolitan existence. They are considered a vanguard of globalization and a paragon of cultural diversity that nowadays has become the most salient feature of great metropolises. The concept of hybrid identity, which they embody, is no longer the hallmark of the Caribbean and the term Creolisa-

---

<sup>1</sup> “Good – Evil, Beauty -- Ugliness, White -- Black: such are the characteristic pairings of the phenomenon that, making use of an expression of Dide and Guiraud, we shall call ‘Manichaeism delirium.’” Frantz Fanon. *Black Skin, White Masks*. p 183. Hereinafter cited parenthetically.

<sup>2</sup> Paul Gilroy. *Against Race: Identifying Political Culture Beyond the Color Line*. (15) “Radically non-racial humanism” or “planetary humanism” is Gilroy’s vision of a future in which such “outmoded principles of differentiation” as race will have lost their value.

<sup>3</sup> Louise Mary Pratt’s term.

tion and its synonyms, which they have coined, are more frequently used to describe the aftermath of globalization and global mobility than to describe the problematic entangled cultural heritage produced by the fundamental inequalities offered by imperialism: slavery, colonization and indenture.

Some Caribbean critics<sup>4</sup> object to the extraction and expropriation and of these concepts by metropolitan critics, considering such scholarly syncretism “theoretical piracy,”<sup>5</sup> but they disregard the fact that the transposition of these terms was encouraged by some of the most prominent figures of Caribbean literary corpus. For example, Edouard Glissant, an influential writer from Martinique, supported the radical shift in the applicability of the concept of Creolisation, announcing in 1996 that “the whole world is creolising itself.”<sup>6</sup> Glissant has divided the New World into Meso-America of the indigenous people (in Quebec, Canada, the USA); Euro-America made of the descendants of European settlers and European immigrants who cultivate their European customs; and Neo-America comprising the Caribbean, the Brazilian North-East, the Guianas, Curacao, the southern US, the Caribbean coasts of Venezuela and Columbia, and a considerable part of Central America and Mexico. Neo-America is, in Glissant’s opinion, the major site of creolisation in the New World. In Neo-America, the African legacy is of paramount importance because “what is interesting in the creolisation phenomenon, in the phenomenon that constitutes Neo-America, is that people of this Neo America are very special. In it Africa prevails” (*Introduction* 14). According to Glissant, the collective memory of slavery acted there as a catalyst for the process of racial, linguistic and cultural mixing – it made Neo-America open to unceasing transmutation that Glissant called Relation. It is this constant flux and mixing of different cultural tributaries that makes Neo America the prototype of the global village. The Caribbean, argues Glissant, “may be held up as one of the places in the world where Relation presents itself most visibly, one of the explosive regions where it seems to be gathering strength.”<sup>7</sup>

Glissant pits Neo-America against Euro-America, where creolisation takes place but proceeds, to his mind, at a different pace and is far from being complete, as it is clear from Glissant’s Neo- American vantage-point. For Glissant creolisation is essentially a positive development,

provided that the cultural elements that that are put into contact [are] necessarily ‘equivalent in value’ so that creolisation can take place successfully. That is to say that if some of the cultural elements that are put in relation are seen as inferior to others, creolisation does not really occur. It happens but in a bastard and unfair way. In

---

<sup>4</sup> Alison Donnell and Mimi Sheller for example.

<sup>5</sup> As Mimi Sheller argues in her chapter “Theoretical Piracy on the High Seas of Global Culture”: “The explosive, politically engaged and conflictual mode of conceptualizing Creolisation in the nationalist period of the 1970s has been met with a later usage, from a different (metropolitan) location, in which Creolisation refers to any encounter and mixing of dislocated cultures. This dislocation has enabled non-Caribbean metropolitan theorists to pirate the terminology of Creolisation for their own projects of de-centering and global mobility.” (Sheller 191)

<sup>6</sup> Eduard Glissant. *Introduction* 15

<sup>7</sup> Glissant. *Poetics of Relation*. 33.

countries of creolisation like the Caribbean or Brazil, where cultural elements come into contact as a result of slave trade, the African and the black constituents were consistently denigrated. Under these circumstances, creolisation still takes place but leaves a bitter and uncontrollable residue. (*Introduction* 18)

Glissant puts high value on all ethnocentric movements, which, in his opinion, revalorized indigenous and black cultures making it possible for them to meet with Euro-American culture in terms of absolute equality: "creolisation demands that the heterogeneous elements that are in relation 'intervalorize' each other; i.e. there be no denigration or diminution of being, either from within or without in this contact or intermixing" (*Introduction* 18). Movements like Négritude, Black Arts Movement, African Personality Movement, or Harlem Renaissance were, in other words, the prerequisite of creolisation. Yet, as Glissant points out racial absolutism and essentialism were nothing more than transitory phase.<sup>8</sup> For Glissant the future of the denigrated and the dispossessed was in creolisation, as he eloquently argues in his book *Caribbean Discourse*, which repeatedly urges Caribbean people to break away from the confining notions of roots and concentrate on the plurality that is a multitude of infinite relations that cannot be accounted for by the all-subsuming idea of black essence.

Glissant believed in the vistas of Creolisation and saw syncretism as an asset, and there are not many writers who would dare to challenge this icon of postcolonial critical orthodoxy and contest his diagnosis of affairs. Jamaica Kincaid is one of these few dissident authors with Caribbean pedigree whose deepest view of life are not in accord with Glissant's cautious optimism. In her putatively autobiographical fiction she focuses on the underside of Caribbean reality, where Creolisation does often occur in an unproductive manner, and she often dramatizes the feasibility of creolisation and exposes it as a fallacy and utopia. In this essay, I want to offer a reading of Kincaid's 1996 novel *The Autobiography of My Mother*<sup>9</sup> that grapples with the issues raised by Glissant. I chose this novel not only because of its subject-matter but also because it received a surprisingly mixed critical response. I was astounded by the vehemence of negative critical commentaries which censured the novel as a misanthropic tale, pervaded by nihilism and ensnared in the Manichean logic of Western color consciousness.<sup>10</sup> I intend to argue that in this controversial novel Kincaid writes against the grain of the postcolonial writ that would like to see creolisation as a cultural program for the Caribbean region and the whole world. Kincaid's stance is not

---

<sup>8</sup> Perhaps, nobody puts it in better words than Sartre who announced in his famous essay *Orphée Noir*, preface to *Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache* (Paris, Presses Universitaires de France, 1948. p. xl ff; qtd in Fanon's *Black Skins, White Masks* p. 132-3) that Négritude was "a position of negativity" and "anti-racist racism;" It was "a transition and not a conclusion, a means, not an ultimate end" and "a minor term of dialectical progression" (p.xl ff.).

<sup>9</sup> The novel, which is ostensibly a biography of Kincaid's mother, in spite of its title departs from Kincaid's autobiographical project and presents the life of a fictional woman –Xuela -- who, as Kincaid observed in one of her interviews, could have been Kincaid's mother, or Kincaid herself (interview with Brady).

<sup>10</sup> Cathleen Schine *New York Times Book Review* wrote that it is "a brilliant fable of willed nihilism,"

congruent with the currently fashionable ideology of identity formation and her novel --*The Autobiography of My Mother* – shows that the historical prejudices continue to plague people of postcolonial origins such as Kincaid. Against the uplift and rapture of critics who exult in the potential of creolisation, Kincaid projects a contrary view, which is, to a certain degree, similar to that of nationalistic thinkers for whom creolisation or the so-called métissage or hybridity are, to misquote Gilroy, a litany of pollution and impurity.<sup>11</sup>

I also want to contend that Kincaid's novel engages in critical dialogue with those conciliatory Caribbean critics who thought that black people should cast away the weight of the past in order to face a better future, a pathway marked out by cultural syncretism in which “[t]here is no Negro mission; there is no white burden” (Fanon 229). Among them is Frantz Fanon, whose seminal study *Black Skin, White Masks* (1952) is generally considered to be a subtext to Kincaid's novel. In his book Fanon asserts in that in modern societies where scientism rules history does not matter (Fanon 130-2). Consequently, in Fanon's opinion, it is futile to dwell on the past and to expect whites to be sorry about the past. It is wrong to try to punish whites for what their ancestors did to the black race or to claim reparations for the wrongs inflicted on the black race. For Fanon, the black man should be “[his] own foundation,” (Fanon 231) somebody who does not allow “the massiveness of the past” to “bog [him] down” (Fanon 230). I propose to read Kincaid's novel in the light of the following citations:

In no way should I dedicate myself to the revival of an unjustly unrecognized Negro civilization. I will not make myself man of any past. I do not want to exult the past at the expense of my present and my future. (Fanon 226)

and:

I am not a prisoner of history. I should not seek there for the meaning of my destiny. (Fanon 229)

*The Autobiography of My Mother* is also an explicit response to Derek Walcott, to whom the novel is dedicated. Derek Walcott was familiar with Glissant's work and he found there a corroboration of his own notions about the captivating and destructive power of history and the future vested in Creolisation. Like Glissant, Walcott was skeptical about the search for racial origins and “roots” and about the whole nationalistic concept of cultural continuity. For both of them, the obsessive preoccupation with history of loss and uprooting was a dangerous activity grounded in Western ideology. In keeping with Fanon and Glissant, Walcott claimed that past can never be recovered, it can never be a key to the present. Walcott's thoughts on history expressed in his essay “The Muse of History” add a necessary context to Kincaid's dedication:

---

<sup>11</sup> Ethnic, racial and national purists believe that there is an unbridgeable gap between histories and experiences of black and white people and hybridity, caused by miscegenation and fusion of different cultural forms, is a sign of contamination.

But who in the New World does not have a horror of the past, whether his ancestor was a torturer or a victim? Who in the depth of conscience is not silently screaming for pardon or revenge?"("The Muse of History" 4)

In the revised version of the same essay published in *Critics on Caribbean Literature*, Walcott adds:

In the New World the servitude to the muse of history has produced a literature of recrimination and despair, a literature of revenge written by the descendants of the slaves or a literature of remorse written by the descendants of masters. [. . .] The truly tough aesthetic of the New World neither explains nor forgives history. It refuses to recognize it as a culpable force ("The Muse of History" 39)

Kincaid's novel presents an unexpected stand within the framework of contemporary postcolonial criticism -- it can be branded as a literature of recrimination and revenge. It not only foregrounds history as culpable force but also rages against the descendants of victors whose guilt persists through generations and cannot be redeemed through expiation. According to Paravisini-Gebert, the novel can make the readers doubt whether Kincaid and "her characters are [. . .] ready to move beyond the accusatory stage in which the victims energy is consumed by the anger and frustration ranting against the evil of the past" (Paravisini-Gebert 42).

I intend to demonstrate that the fact that the novel is dedicated to Derek Walcott is an infallible indication of Kincaid's disavowal of ideas disseminated by critics such as Glissant, Walcott and Fanon whose oeuvre can be seen as an attempt to erase the past and consequently, to Kincaid's mind, give the West a clear conscience. Giovanna Covi, who in her comprehensive study of Kincaid's work – *Jamaica Kincaid's Prismatic Subjects, Making Sense of Being in the World* -- maintains that such a personal novel should have been dedicated to Kincaid's mother, misses the irony of the dedication. Kincaid, who admits that *The Autobiography of My Mother* is a bitter and angry book, a book that she nevertheless felt compelled to write, commented that: "the book is not autobiographical except in this one way – [it] derives from the observation that my own mother should not have any children" (interview with Garner). My perception is that this novel departs from autobiographical precepts and advances an attack on the self-serving humanism of metropolitan humanism which is aimed at "a leveling of the West and the Rest by the experience of dislocation" (Donnell 85).<sup>12</sup> Kincaid does not endorse hybridity and relationality in postcolonial theory of late and her attitude is certainly not *au courant* in postcolonial circles. She refuses to play up to the widely accepted of postcolonial dogmas thus putting into reverse gear the thoughts of readers single-mindedly intent on finding in her novel a corroboration of Walcott's ideas.

Kincaid once denied being a political writer: "when I write I don't have any politics. I am political in the sense that I exist. When I write I am concerned with the

---

<sup>12</sup> According to Donnell "[it is] a concept understandably alluring for postcolonial metropolitan critics both western and none western, who have been plagued by their painful awareness of their own privilege and their inability to respond productively to their freedom and power in the face of the oppressions and restrictions which govern the lives of their indirect subjects of study." (85)

human condition as I know it” (“Jamaica Kincaid and the Resistance to Canons”). It seems that Kincaid’s concern with truthful rendering in literature of the human condition as she knows it and as she experienced it was what drove her to take a stance against Creolisation and concomitant attempts to renounce the reckoning of the past for the sake of a better future. Unlike Glissant, Walcott and Fanon, Kincaid is very cautious about any project in which the personal integrity of a black man or woman depends upon the oblivion of the past. In her essay “In History” published in *Callaloo*, Kincaid poses a question: “What history should mean to someone like me?” -- a question that she only partially answers: “Should it be an idea, should it be an open wound and each breath I take and expel healing and opening the wound again, over and over, or is it a long moment that begins anew each day since 1492?”

For Kincaid’s protagonist -- Xuela, likewise, the past had a far stronger hold than the future -- she lives in “the spell of history” (AMM 218). Contrary to what she was taught at school she realizes that “history was not a large stage filled with commemorations [. . .] with the sounds of victory [. . .] history was not only the past: it was the past and it was also the present” (AMM 138-9). “It made me sad to know,” says Xuela, “that I did not look straight ahead of me, I always looked back, sometimes I looked to the side, but mostly I looked back” (AMM 139). And while she gazes wistfully back, “sifting” the past, “trying to forget some things and never succeeding, trying to keep the memory of others more strongly alive and never succeeding,” (AMM 102) she learns that it is impossible to loosen the past’s grip on the present and the future. In words of Covi, Xuela is one of these subjectivities who “cast a gaze on their own past, into their own origin, instead of aiming at an idealized goal in the future” (Covi 101).

The novel, which contains the quintessence of Kincaid’s dark vision of the influence of the vicissitudes of history on the Caribbean people, elucidates the pernicious effects of colonization on the colonized but also colonizing peoples. It explores the “bitter and incontrollable residue” that the incomplete creolisation<sup>13</sup> leaves in its wake and counters West Indian colonial history with “Kincaid’s furious condemnation of evils produced by domination.”<sup>14</sup> The main protagonist of the novel -- Xuela Claudette Richardson -- is the embodiment of the history of miscegenation and victimization -- “the historical process that has led to widespread deformity” (Paravisini-Gebert 148). She is a daughter of half-Scottish half-African father and a Carib mother whose death at childbirth leaves Xuela forlorn and vulnerable. Her father, a policeman and a magistrate, is a cold, pitiless man whose presence “was a sign of misfortune.”<sup>15</sup> He has dedicated his life to amassing a fortune and creating a dynasty and in doing this “he wears the mask of benign colonial power that covers his pleasure in robbing and humiliating others” (AMM 40). While the father epitomizes anguish produced by ethnic confusion, Xuela’s mother embodies the tragic fate of Caribbean Indians as representative of the human cost of colonization. Both of them remain to Xuela unknown-- nobody

<sup>13</sup> The term is borrowed from Erna Brodber who used it to describe one of her female characters Miss Manda. *The People of My Jamaican Village, 1817—194*.p 73.

<sup>14</sup> Lizabeth Paravisini-Gebert, *Jamaica Kincaid, A Critical Companion*. 42.

<sup>15</sup> *The Autobiography of My Mother* 101. Hereinafter cited parenthetically as AMM.

ever recalls her dead mother or her people; nobody can pierce through the pretense of her father's identity, not even himself. It is this loss of maternal and paternal connection that makes Xuela suffer from incomplete creolisation.

Xuela, who is the narrator of the novel, is engaged in the process of psychic self exploration, as she recounts the story of her life from the vantage point of her old age. She is seventy years old, as the novel commences, and she is lonely and childless, having consciously repudiated the heritage of miscegenation and defeat that is the birthright of the Dominican people – “people regarded as not real, the shadow people, the forever humiliated, the forever low” (AMM 30-1). In words of Lisabeth Paravisini-Gebert “she refuses to bear children through whom the chain of destruction and degradation can perpetuate itself” (Paravisini-Gebert 151). She has chosen not to give birth the next generation of men and women, who will continue to spread ethnic confusion and who will carry around the stigma of defeat attributed to colonized people. Xuela treasures racial purity, which she associates with her idealized dead mother, and thinks that mixing of races, embodied in her father, leads only to depravity and degeneration.

Whereas Xuela is “the abstraction of Caribbean people history of wretchedness and denigration,” (Paravisini-Gebert 157) described in detail by Frantz Fanon in *Black Skin, White Masks*, other characters have also historically assigned roles. They illustrate what Fanon called, different conditions of colonizing and colonized people. They stand for specific historical archetypes, their identity is confounded by the history of subjugation and victimization. The book is about roots and uprooting and the difficulty in negotiating a meaningful identity without “an ancestor as foundation,” to use Toni Morrison's phrase, without deciphering the past and disentangling many different threads of which the present is woven. Xuela, whose ancestral lines have crumbled (AMM 200), would like to bridge the fissures created by the upheavals of history: “to know all [about the past] is an impossibility, but only such a thing would satisfy [her]. To reverse the past would bring [her] complete happiness” (AMM 226). Xuela's predicament demonstrates that the way subjectivity is construed is contingent on the operations of history and that spiritual repossession of the past under the given circumstances is an impossible task.

Creolisation implies that the idea that one's self can be articulated through others who represent different cultural tributaries that shape the present. Against all odds, Xuela, orphaned by her mother and estranged from her father, tries to find out who she is first and foremost in relation to the people who made her. She tries in vain to recuperate the past by conjuring up the events of their life and by deciphering the remnants of the past encoded in her very name:

And your very name, whatever it might be, eventually was not the gateway to who you really were and you could not even say to yourself ‘My own name is Xuela Claudette Desvarieux.’ This was my mother's name, but I cannot say it was her real name, for in a life like hers, as in mine, what is a real name? My own name is her name, Xuela Claudette, and in the place of Desvarieux is Richardson, which is my father's name; but who are those people Claudette, Desvarieux, Richardson? To look at it, to look at it, could only fill you with despair, the humiliation could only make

you intoxicated with self-hatred. For a name of a person is at once her history recapitulated and abbreviated, and on declaring it that person holds herself high or low, and the person hearing it holds the declarer high or low. (AMM 78-80)

Xuela's views on creolisation conform to Victorian tenets, when creolisation was believed to bring about evil and corruption. According to that 19<sup>th</sup> century racist ideology, miscegenation threatened the pre-established cultural and national identity, and moreover it led to moral depravity, duplicity, viciousness, unmerited power and greediness. This notorious stereotype of Creoles and hybrids is fleshed out in the character of Xuela's opportunist father Alfred, named after Alfred the Great, fathered by a Scotsman and Mary of African people, surname unknown. The only thing that Xuela can say about her father for sure is that "the distinction between man and people remain[ed] important to Alfred, who [was] aware that the African people came off the boat as a part of a horde, already demonized, mind blank to everything but suffering," while the white man "came off the boat of his own volition, seeking to fulfill a destiny, a vision of himself he carried in his mind's eye" (AMM 181). Alfred has also a vision of himself in his mind's eye and that vision induces him to reject completely the African people and their culture and customs as "the belief of the illegitimate, the poor, the low" (AMM 38). He comes to "despise all who behaved like the African people; not all who looked like them, only all who behaved like them, all who were defeated, doomed, conquered, poor, diseased, head bowed down, mind numbed from cruelty" (AMM 187).

When Xuela thinks of her father's face she pictures the evils of mixing of races. His skin is "the color of corruption – gold, copper, ore" (AMM 181). His red hair is the mark of his father – a Scottish drunk who left in his wake many red-haired, mostly illegitimate children. His face is likened to a map of the world that encompasses continents, sleeping volcanoes, treacherous mountain ranges and deserts; to go beyond the horizon outlined by that face "was to fall into the thick blackness of nothing" (91). His mixed blood is to Xuela "a parable of moral impurity" (197).

By forging an alliance with the colonizer for the sake of material gains, the father contributes to keeping the social hierarchies bequeathed by colonialism intact. At the bottom of this hierarchy are the Carib people who lost not only "the right to be themselves," but also "themselves" (AMM 198). They "had been defeated and then exterminated, thrown away like the weeds in a garden" (AMM 16). They are despised by both blacks and whites for their inadequate survival skills. The African people, who pride themselves in having survived, suffer nevertheless generation after generation the humiliating effects of slavery and colonization. They are not only dispossessed but also served from the intuitive cognition of the world they inhabit. They have "come to believe in the ghost of the people who conquered them." (AMM 133) Having internalized their religious beliefs and ideas of the colonizer, they are "reduced to shadows," they "are walking in a trance, no longer in their own minds" (AMM 133). They are compared to zombies, the living dead, intoxicated not by Obeah sorcerers but the religion and beliefs of the white man. They "have lost connection to wholeness, to an inner life of [their] own invention" (AMM 133) and therefore they no longer trust what



they instinctively know because, for example, to admit having seen a *jablesse*<sup>16</sup> “was to say that [they] lived in a darkness from which [they] could not be redeemed” (49).

In Xuela’s opinion, for the creolized people, half dead and half alive, to despise themselves “was almost a law of nature” (52). Xuela’s black teacher, “humiliated, humble and small,” best illustrates what Fanon calls “an existential deviation of the Negro” that is the source of his/her neurosis. The African teacher is abjectly apologetic about her roots, which she was taught to believe, were “a source of humiliation and self-loathing.” Thus the teacher “[wears] despair like an article of clothing, like a mantle, or a staff on which she [leans] constantly, a birthright she [will] pass to [the children put in her care]” (AMM 15). She is a living proof that colonial education and attendant acculturation have led “to a humiliation so permanent it would replace your own skin” (AMM 78-80).

In spite of Xuela’s compound Carib-Scottish-African origins, she repeatedly professes her affinity with the exterminated Carib people. She expresses a wish to see people in whose faces she can recognize herself and most of all she would like to see the face of her diseased mother, who often comes to visit Xuela in her sleep showing her only the hem of her dress and her heels, as she descends a ladder. Xuela never sees her face which emphasizes the futility of her wish – the tragic verdicts of history are irreversible and the crime of creolisation can not be wiped out. When Xuela thinks of her mother’s skin, which “was not the result of a fateful meeting between conqueror and vanquished” she pictures it as “only itself, an untroubled fact” (AMM 197) and she in vain tries to envisage the simplicity of life before the conquest. Conversely, when she sees her father’s face she thinks of the degenerative effects of interbreeding.

Yet in spite of Xuela’s mystification of the pre-Columbian past and her dissidence from the politics of opportunism embodied by her father, Xuela cannot help but notice how much in common she has with him: “I was like him,” she admits. “I was no like my mother who was dead. I was like him. He was alive” (108). Xuela’s mother who was brought up by French nuns to be “long-suffering, unquestioning, modest and whishing-to-die-soon person” (AMM 199) was like other native people dead even as she was alive. Xuela imagines “her sadness, her weakness, her long-lost-ness, the crumbling of ancestral lines, her dejectedness, the false humility that was really defeat” (AMM 200). Xuela never chooses to go to her mother’s people “the living fossils” (AMM 197) penned in a reservation, not far way from her father’s house. Instead she constantly finds herself in her father’s orbit drawn to him by his irresistible inner power, his ability to negotiate a space for his own subjectivity. In his fate, she sees an outline of her own life. Her motherlessness is comparable to his loss of his only son and heir; death makes them both – Xuela and her father -- small, insignificant and helpless against life. They both turn to self-love as a means of fending themselves against the cruel verdicts of fate. Xuela does not love her father and never believes in his father’s love of her, but she is awed by the sheer power of his will:

---

<sup>16</sup> In Afro-Caribbean folklore *jablesse* is a she-devil that lures people to death. The word comes from the French *diabliesse*.

My father had taken the world as he found it and made it subject to his whims, even as other men made him subject of their whims in the world as they had found it. He had never questioned these worlds within worlds. . . He was a rich man; there were men richer than he was, and men richer than that. They would all come to the same end, nothing could save them. He had lived long enough to have lost the belief that they had some future value, but this dabbling in the material gains of this world was like a drug: he was addicted to it, he could not just give it up. (124)

Despite being inebriated by the white man's dreams, the father is alive because he succeeds in exercising agency and though it is wrong agency that he is exercising, for Xuela, it is preferable to no agency at all, to impotence, helplessness and passivity that characterize the native population. Like her father, who set himself on the course of becoming a master of his own life, so childless Xuela, "who becomes her own lifelong abortionist" (Lore Segal 24) becomes "an expert at being a ruler of [her] own life in this one limited regard" (AMM 115). Her agency is also wrong, but the authority she wields with respect to her life and her body is the only authority she can have. Xuela decides to stay childless as it is only in this limited way that she can manifest her dissent from the world as she knows it: "Each month my body would swell slightly, mimicking the state of maternity, longing to conceive, mourning my heart's and mind's decision never to bring forth a child. I refused to belong to a race, I refuse to accept a nation" (AMM 225-6).

Contrary to Fanon's mulatto women for whom it is "essential to avoid falling back into pit of niggerhood" (Fanon 47) and who therefore endeavor "to whiten the race" by marrying white men and bearing fair-skinned children, Xuela does not marry the white doctor Philip with a view to becoming a mother and whitening the race. Neither does she aspire to raise her social standing and become a lady – a category of human beings that she vehemently despises. Her dislike of ladies is most conspicuous in her treatment of Moira – Philip's first wife whom she stealthily poisons: "She was a lady and I was a woman and this distinction was to her important; it allowed her to believe that I could not associate the ordinary, the everyday – a bowel movement, a cry of ecstasy – with her, and a smallest act of cruelty was elevated to a rite of civilization" (AMM 158-9). Xuela understands that the division of human beings into women and ladies is analogous to her father's division between men and people, and that both divisions eventually lead to subjugation and humiliation that Xuela tries to avert with her defiant self love and eroticism.

Xuela's agency is most fully defined by her relationship with her white husband Philip, a "master" who yearns to become a "friend;" a man who, to misquote Fanon "has no ontological resistance" in Xuela's eyes (Fanon 111). Unlike Moira, who believed that "with the arrival of her and her kind, life had reached such perfection that everything else that was different from her, should just lie down and die," (AMM 208) Philip does not feel entitled to "special privilege in the hierarchy of everything" (AMM 131) on account of his being English. Philip has a sense of justice and is burdened with the feeling of his own complicity with the imperialist scheme. To a certain degree he, too, is a victim of colonialism as he suffers from his displacement from the colonial metropolis.

Philip's meekness and passive suffering as well as Xuela's desire for revenge bear witness to the fact that there is after all, to misquote Fanon again, "the white man's burden" as there is a "black mission." Philip's burden is his sense of responsibility for the past, whereas Xuela's mission is to bring him in contact with his own nemesis. Xuela acts out her revenge on him by wrapping around him her own sense of alienation as she refuses to reciprocate his love for her and locks him in complete isolation. The social ostracism that follows their marriage, which is a misalliance, is never compensated by the intimacy of conjugal life: "I blocked his entrance to the world in which he lived," says Xuela, "I blocked the entrance into all the worlds he had come to know" (AMM 224).

According to Louise-T Achille, quoted by Fanon, the underlying reason for certain interracial marriages is that the partner will achieve "deracialisation" (Fanon 71). In Kincaid's narrative, however, it is not the colored spouse – Xuela – who would like to "wipe out color prejudice" (Fanon 71) but the white spouse – Philip – who by marrying somebody of a race and class inferior to his own, would like to escape his morally problematic whiteness and to alleviate the throes of victimized blackness. Xuela never allows that to happen because she thinks that the wrongs committed by Philip's race are irreparable and therefore unpardonable. Xuela rejects the Christian idea of atonement – guilt persists through generations like defeat:

no one can truly judge himself; to describe your own transgressions, is to forgive yourself for them; to confess your bad deeds is at once to forgive yourself, and so silence becomes the only form of self-punishment: to live forever locked up in an iron cage made of your own silence, and then from time to time, to have this silence broken by a designated crier, someone who repeats over and over, in broken or complete sentences, a list of the violations, the bad deeds committed. (AMM 60)

For Xuela there is no escape from "the big, dark room [of] history" (AMM 61-2) which she seems to enter each night, after dark to

hear the sound of those who crawled on their bellies, the ones who carried the poisonous lances, and those who carried a deadly poison in their saliva, [to] hear the ones who were hunting, and the ones who were hunting, the pitiful cry of the small ones who were about to be devoured, followed by temporary satisfaction of the ones doing the devouring. (AMM 43)

What would Fanon say about Xuela, had he a chance to comment of Kincaid's novel? His words about Mayotte Capécia, the protagonist of the autobiographical novel *Je suis Martiniquaise*, could undoubtedly also pertain to Kincaid's protagonist: "it would seem indeed that for her white and black represent two poles of the world, two poles in perpetual conflict: a genuinely Manichean concept of the world [. . .]" (Fanon 44-5). What can a black person do to get out of what Fanon calls after Dide and Guiraud "Manichaeism delirium"? He/she must "rise above this absurd drama that others have staged [. . .] to reject two terms that are equally unacceptable, and through one human being, to reach for the universal" (Fanon 187). For Fanon "freedom requires an effort at disalienation" (Fanon 231). As a black man from Martinique, Fanon yearned

to transcend binary oppositions, to go beyond white and black, the master and the slave, the colonizer/the colonized, and towards common humanity. For Xuela and, by inference Kincaid, to have faith in such a future flies in the face of common sense. Those who “[have] faith in the future,” claims Xuela, are only those “who [can] not imagine,” (AMM 121) those who refuse to take account of most blatant fact that everybody lives “under the spell of history” (AMM 218). Only nature is outside the sway of history and one can only wish “to be a part of such thing that can deny the wave of the human hand, the beat of the human heart, the gaze of the human eye, human desire itself” (AMM 218). The human world is the product of historical forces whose workings have made the black race and white race two antagonistic forces.

*The Autobiography of My Mother* is indeed configured by the “Manichean logic of Western color consciousness” that was implanted in the Caribbean in the colonial times and perpetuated by the rhetoric of ethnic absolutism, but it is my contention that Kincaid’s narrative takes issue with the nationalist discourse and eventually exposes it as impossible to sustain. The novel takes place at a time of the awakening of class and race consciousness among Afro-Caribbean people, and it anticipates anti-colonialist and essentialist movements. While Xuela’s father was amassing his fortune “other people who could be labeled as native [. . .] had become *bogged down* in issues of justice and injustice, and they had become attached to claims of ancestral heritage, and the indignities by which they had come to these islands, as if they mattered as if they really mattered”(emphasis mine AMM 117). In line with Fanon, who claimed that self-consciousness “can be achieved only through conflict and through the risk that the conflict implies,” (Fanon 218) Xuela asserts that a black man who wants to change his world should be a revolutionary ready to live and die for his goals because “no matter how glorious your presence had been, if at any given moment, no one cared about it enough to die for it, enough to live for it, it did not matter at all” (AMM 118). Xuela intuitively predicts the failure of the nationalistic project which failed to engage in “a battle against exploitation, misery and hunger” (Fanon 224). Even though Xuela herself is a person who indulges in futile exploration of personal and communal history, a person who “*bogged down*” under “the massiveness of the past,” (emphasis mine Fanon 230) Xuela does not share agenda with the nationalist project because she has no sense of pride on behalf of the people among whom she has spent her entire life. Moreover her personal experience makes it clear that “what makes the world turn” (AMM 131) is not a dedication to revive ancestral heritage or to restore the dispossessed to their proper place. What makes the world turn is greediness, as exemplified by her father’s life story, or personal vendetta, as evidenced by hers. Throughout her life Xuela remains a solitary advocate of denunciation: “I am not a people. I am not a nation. I only wish from time to time to make my actions be actions of people, to make my actions be the actions of a nation” (AMM 216).<sup>17</sup>

The novel, in which all characters are constituted by the process of colonization and imperialism, demonstrates that the epistemic violence in the form of Manichean

---

<sup>17</sup> Perversely, Xuela’s solitariness can also be seen as Kincaid’s response to Fanon’s postulate that a black man should be his own foundation.

logic of binary coding wreaked on the Caribbean people resulted in psychological damage and trauma that shall not be redressed by the sheer belief in the redemptive potential of creolisation. Kincaid denounces creolisation as a power-imbalanced interaction, in which the African, as well as the native, will always be put at disadvantage. For Kincaid creolisation is and will remain a product of entropic colonial society, in which syncretism leads only to zombification, which is Kincaid's metaphor for cultural alienation, spiritual death and passive resignation.

*The Autobiography of My Mother* offers an important counterpoise to a flurry of articles and books that look into future at the expense of the past, ignoring "the bottomlessness of pain and misery that the conquered experiences" (AMM 193). For Kincaid's protagonist Xuela "no amount of revenge can satiate or erase the perpetration of a great injustice, for those who have lost are never hardened to their loss, they feel it deeply, always into eternity" (AMM 193). Xuela's stinging indictment against creolisation is meant to bring home to all academic critics engaged in "radically non-racial humanism" (Gilroy 15) the longevity of colonial ideological foundations, of Manichean aesthetics that gave rise to present configurations of race. As long as these Manichean divisions hold their place creolisation will remain an unattainable ideal, a figment of imagination of unduly and exuberantly optimistic critics. It seems that for Kincaid, who is well known for her criticism of sociopolitical realities in the Caribbean, the fact the world is still divided into developed and underdeveloped countries makes it evident that imperialism survived the demise of colonialism and still continues to fuel "Manichaeism delirium," making mockery of the idea of creolisation. For a person like Kincaid it must be bitterly ironic that metropolitan centers from which imperialism continues to issue forth are the same places where the critical trend towards creolisation is gathering strength. Amidst the welter of change that is transforming the metropolitan centers into apparently creolized societies, *The Autobiography of My Mother* revises the discourse on creolisation, and, by evoking and flaunting the binaries of the past that critics would like so much to topple, it serves a timely reminder that at present historical juncture it is imperative to take a more realistic stance on the issues of postcolonial humanism and creolness.

I would like to thank Professor Andrzej Wicher for reading and commenting on the draft of this article and for his useful feedback.

### **Works Cited:**

- Brady, Thomas. Talking with Jamaica Kincaid: From her Books Comes the Story of her Life." *The Philadelphia Inquirer* 30 Nov. 1997: Q2. 2 Jan.2002<http://www.philly.com/packages/history/arts/literature/kincaid.asp>.>
- Brodber, Erna. *The People of My Jamaican Village, 1817—1948*. Jamaica: Black-space, 1999
- Covi, Giovanna. *Jamaica Kincaid's Prismatic Subjects, Making Sense of Being in the World*. London: Mango Publishing, 2003.

- Donnell, Alison. *Twentieth Century Caribbean Literature: Critical Moments in Anglophone Literary History*. London and New York: Routledge, 2006.
- Kincaid, Jamaica. "In History." *Callaloo*. Volume 20, Number 1, winter 1997, pp. 1-7.
- . *The Autobiography of My Mother*. New York: Farrar, Straus & Giroux, 1996.
- Fanon, Frantz. *Black Skin, White Masks*. Translated by Charles Lam Markmann. New York: Grove Press, 1967.
- Gilroy, Paul. *Against Race: Imagining Political Culture Beyond the Color Line*. Cambridge, MA.: Harvard UP, 2000.
- Glissant, Edouard. *Caribbean Discourse. Selected Essays*. Charlottesville: University of Virginia Press, 1989.
- . *Introduction à une Poétique du Divers*. Paris: Editions Gallimard, 1996.
- . *Poetics of Relation*. Translated by Betsy Wing. Ann Arbor: University of Michigan Press, 1997.
- Paravisini- Gebert, Lizabeth. *Jamaica Kincaid, A Critical Companion*. Westport, Connecticut & London: Greenwood Press, 1999.
- Pratt, Mary Louise. *Imperial Eyes: Travel Writing and Transculturation*. 2<sup>nd</sup> ed. London: Routledge, 2008.
- Segal, Lore. "The Broken Plate of Haven." *The Nation*, February 5, 1996. 23—25: 24.
- Sheller, Mimi. "Theoretical Piracy on the High Seas of Global Culture." *Consuming the Caribbean: From Arawaks to Zombies*. London: Routledge, 2003.
- Walcott, Derek. "The Muse of History." *Is Massa Day Dead*. Garden City, New York, Anchor Books, 1974.
- . "The Muse of History." *Critics on Caribbean Literature Readings in Literary Criticism*. Ed. Edward A. Baugh. London: George Allen & Unwin, 1978.

## Les charmes de l'amitié selon Mme de Lambert Quelques réflexions discrètes d'une moraliste oubliée...

Le thème de l'amitié a constitué un sujet privilégié des réflexions philosophiques depuis l'Antiquité. À la différence des temps modernes, l'amitié ne s'y réduisait pas à un pur et simple rapport avec autrui mais jouait un rôle important dans l'espace social et politique. Elle caractérisait toutes les écoles philosophiques, le stoïcisme aussi bien que l'épicurisme. Les premiers philosophes grecs, au VI<sup>ème</sup> siècle et au début du V<sup>ème</sup> siècle, tenaient à comprendre le monde en accordant une importance majeure à l'affection amicale. Persuadés que les hommes sont accueillis dans l'harmonie du cosmos, ils voyaient dans l'amitié un principe d'harmonie cosmique <sup>1</sup>.

La notion aristotélicienne de *philia* recouvrait dans l'Antiquité une définition récurrente de l'amitié par opposition à *l'éros*. Chez Aristote le discours sur l'amitié s'inscrivait dans une conception hautement morale. La parfaite amitié était toujours associée à la sagesse, à la vertu. Aristote insistait sur sa dimension égalitaire qui consistait à vouloir le bien de l'ami. Plusieurs passages de *l'Éthique à Nicomaque* soulignaient la valeur du partage et de l'échange, le plaisir d'exister et d'agir ensemble, les charmes de l'intimité. Par extension, le concept aristotélicien évoquait l'idée de concorde au sein du groupe et le lien des cités, plus précieux que la justice <sup>2</sup>.

Le terme d'amitié ne se rapportait dans la culture grecque qu'à la relation entre les hommes et avait souvent le caractère d'une relation amoureuse. La culture grecque acceptait facilement les préférences homosexuelles et hétérosexuelles chez un même individu et réagissait favorablement aux manifestations d'un désir homosexuel en paroles ou en gestes. Cela se manifestait entre autres par le goût pour un libre traitement des sujets homosexuels dans la littérature ou dans les arts plastiques. C'est dans le contexte de l'amitié que s'est élaborée la pédagogie homosexuelle <sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Un panorama complet et quasi exhaustif de cette notion dans la philosophie antique nous a été fourni par Jean-Claude Fraisse. Fraisse J.-C., *Philia. La notion d'amitié dans la philosophie antique*, Paris, Vrin, 1974.

<sup>2</sup> « Il est d'ailleurs facile de voir par soi-même, notamment lorsqu'on voyage, l'intérêt qu'éveille tout homme chez un autre homme ; disons : l'amitié. Cela a tout l'air aussi d'être l'amitié qui maintient l'unité des cités et les législateurs font comme s'ils s'appliquaient à la conserver plus encore qu'à sauvegarder la justice ». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, en VIII, 1 (1155 a 22), p. 106.

<sup>3</sup> K. J. Dover caractérise la culture grecque comme celle qui « admet facilement l'apparition successive de préférences homosexuelles et hétérosexuelles chez un même individu » et qui « nie implicitement que cette succession ou cette coexistence puisse créer des problèmes particuliers pour l'individu ou la société ». Dover K. J., *Homosexualité grecque*, Paris, Pensée Sauvage, 1982, p. 13.

L'amitié est évoquée dans de nombreuses oeuvres littéraires comme valeur essentielle. Dans *l'Iliade* où Homère raconte l'expédition des Grecs Achéens contre la ville de Troie en Asie Mineure, la relation entre Achille et Patrocle constitue le cœur de l'épopée et son ressort le plus puissant. Il s'agit d'une sorte de compagnonnage militaire. Patrocle meurt en portant les armes de son ami. Pour venger sa mort, tout en étant conscient de partir ainsi à la rencontre prochaine de la sienne, Achille se lance dans des aventures militaires. Dans l'univers homérique, l'amitié est vécue comme une réalité première, essentielle à l'affirmation du moi héroïque. La présence de Patrocle est naturellement constitutive de l'identité d'Achille tandis que leur amitié se présente comme naturellement constructive d'un ordre permettant le déploiement de l'excellence héroïque <sup>4</sup>.

Implicite donc, l'amitié était une vertu masculine <sup>5</sup>. Au Moyen Âge, sous l'influence de Platon et plus encore d'Aristote, la civilisation occitane chantait la transposition de l'amitié masculine dans la relation homme-femme. La pensée courtoise occitane, axée sur le culte de la Dame, tendait à rapprocher la sexualité de l'amitié amoureuse. Dévoué à une « dame » inaccessible, l'amoureux manifestait une vertu d'amitié qui le rendait capable d'aimer l'autre plus que soi-même et de préférer à tout le bien de l'aimée <sup>6</sup>.

Au XVI<sup>ème</sup> siècle Montaigne restait sceptique quant à l'amitié avec des femmes <sup>7</sup>. Conseiller au Parlement de Bordeaux de 1557 à 1570, il y a rencontré Étienne de La Boétie qui serait son ami jusqu'à la mort de celui-ci en 1563, à l'âge de 33 ans. En développant, dans l'Essai « De l'amitié » le concept d'*alter-ego*, Montaigne se référait à sa propre expérience plus qu'à celle des Anciens. Dans ce type d'amitié, qualifié par l'humaniste-même d'un phénomène rare <sup>8</sup>, les deux amis sont considérés comme un seul individu. Appartenant à la sphère de l'intime, ce type de relation traduit la complicité, sinon la confusion entre les deux amis <sup>9</sup>.

---

<sup>4</sup> « Achille ouvrant le deuil, tire de fréquents soupirs du fond de son coeur ; et posant ses mains ensanglantées sur le sein de son ami : Réjouis-toi, dit-il, ô Patrocle ! quoique tu sois dans les enfers ! J'accomplirai tout ce que je t'ai promis (...) ». Homère, *Iliade*, chant XXIII, Paris, Flammarion, 1925, p. 314.

<sup>5</sup> Aux yeux de Michel Onfray, elle s'intègre dans l'Antiquité à une civilisation misogyne, régulant les rapports des hommes entre eux, dans une parfaite symbiose avec les impératifs sociaux. On considère l'amitié politique en termes de fraternité et de solidarité. Essentiellement née de l'activité guerrière, l'amitié antique est une vertu héroïque et chevaleresque, liée au danger et à l'action, à la fraternité d'armes, à l'exercice du courage, à une solidarité face à l'adversaire. Honneur, hospitalité qui régissent l'amitié, sont également affaires d'homme, un être politique. Onfray M., De l'aristocratie ou les affinités électives, [www.site-magister.com/prepas/page7e.htm](http://www.site-magister.com/prepas/page7e.htm)

<sup>6</sup> Albistur M., Armogathe D., *Histoire du féminisme français du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Éditions des femmes, 1977, p. 40.

<sup>7</sup> « (...) ce sexe par nul exemple n'y est encore peu arrivé... ». Montaigne, De l'amitié, *Essais*, Livre I, chapitre XXVIII, Gallimard, 1965, p. 267.

<sup>8</sup> « Ce que nous appelons ordinairement amis et amitiés, ce ne sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos âmes s'entre-tiennent ». *ibidem*, p. 269.

<sup>9</sup> « Parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Montaigne, De l'amitié, *Essais*, op. cit., p. 269.



Le débat sur l'amitié prend aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles un caractère particulier. Considérée de manière de plus en plus nuancée, elle se manifeste dans les rapports sociaux et à travers la mise en écriture privée. Les essais sur l'amitié jouissent d'un succès sans précédent. Les textes à ambition philosophique ou morale, conseils de bonne conduite et recueils de réflexions formalisent les règles de la conduite amicale. Ils diffusent des sujets de conversation tout en servant de guides pour la vie de société et l'organisation de la sphère du particulier. L'amitié constitue le sujet des lettres, des journaux intimes, des autobiographies, des mémoires, des écrits philosophiques et politiques des traités de savoir-vivre ou de bonheur<sup>10</sup>.

René Descartes la définit par rapport à la passion amoureuse<sup>11</sup>. Jean de La Fontaine y rend hommage dans une fable émouvante et souligne qu'« *un ami véritable est une douce chose* »<sup>12</sup>. Les milieux précieux l'associent à la galanterie, à l'art de plaire et d'aimer qui au XVII<sup>ème</sup> siècle constituent une forme de communication socialement acceptable entre hommes et femmes dans des lieux de sociabilité mixtes<sup>13</sup>. Des conceptions nouvelles de l'amitié se dessinent tout au long du XVIII<sup>ème</sup> siècle, comme celle de l'amitié juvénile qui devient formatrice de la personnalité<sup>14</sup>. Rousseau fait remarquer que l'amitié est le premier sentiment tout spontané que l'on éprouve<sup>15</sup>. À côté des amitiés viriles, hantées par la nostalgie de l'épreuve guerrière, les amitiés mixtes sont largement expérimentées<sup>16</sup>. Selon Annie Vincent-Buffault l'amitié mixte s'introduit

---

<sup>10</sup> Les principaux traités cités par Mauzi consacrés totalement ou en partie à l'amitié au XVIII<sup>ème</sup> siècle : 1. De Sacy, *Traité de l'amitié*, 1703 ; 2. Madame de Lambert, *Traité de l'amitié* ; 3. Dupuy, *Réflexions sur l'amitié* ; 4. Claude Buffier (1661-1737), *Traité de la société civile* ; 5. Louis-Antoine de Caraccioli (1721-1803), *Les caractères de l'amitié* (description surtout morale) ; 6. Pluquet, *De la sociabilité* ; 7. Mme Thiroux d'Arconville (1720-1805), *De l'Amitié* (1761) ; 8. Père Aubry, *L'Ami philosophique et politique, ouvrage où l'on trouve l'essence, les espèces, les principes, les signes caractéristiques, les avantages et les devoirs de l'amitié ; l'art d'acquiescer, de conserver, de regagner le coeur des hommes* ; 9. Jacques Perneti (1696-1777), *Conseils de l'amitié*. Mauzi R., *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, S. A., 1994, pp. 362 et 584.

<sup>11</sup> « *On peut, ce me semble, avec meilleure raison, distinguer l'amour par l'estime qu'on fait de ce qu'on aime, à comparaison de soi-même ; car lorsqu'on estime l'objet de son amour moins que soi, on n'a pour lui qu'une simple affection ; lorsqu'on l'estime à l'égal de soi, cela se nomme amitié ; et lorsqu'on l'estime davantage, la passion qu'on a peut être nommée dévotion* ». Descartes R., De la différence qui est en la simple affection, l'amitié et la dévotion, *Les passions de l'âme*, Paris, Gallimard, 1953, art. 83, p. 85.

<sup>12</sup> Fontaine J. de la, Les deux amis, *Fables choisies, II, Livres 7 à 12*, Paris, Larousse, 1934, p. 33.

<sup>13</sup> Geffriaud-Rosso J., *Études sur la féminité aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles*, Pise, Libreria Goliardica, 1984, chapitre La conversion de la Précieuse, pp. 25-37.

<sup>14</sup> Vincent-Buffault A., *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1995, p. 9.

<sup>15</sup> « *Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour, c'est l'amitié* ». *Émile ou de l'éducation*, Paris, Nelson, 1932, Livre IV, p. 368.

<sup>16</sup> Annie Vincent-Buffault énumère les couples d'amis suivants : Mme de Deffand et Voltaire, Mme d'Épinay et Galiani, Julie de Lespinasse et Condorcet. Elle fait remarquer que les couples non officiels ont des liaisons à la fois amoureuses et amicales : ce sont les cas de Diderot et Sophie Volland, de Voltaire et Mme du Châtelet ou d'Alembert et Mlle de Lespinasse. Vincent-Buffault A., op. cit., p. 206.

au XVIII<sup>ème</sup> siècle dans l'espace privé et social de l'époque et le discours sur l'amitié correspond à la constitution d'une sphère publique appuyée sur les salons <sup>17</sup>.

En effet, le sujet est largement abordé par grandes salonnières des XVII<sup>ème</sup>-XVIII<sup>ème</sup> siècles. Selon Robert Mauzi, c'est dans le salon de Mme de Sablé (1598-1678) que le débat sur l'amitié commence à s'affirmer au XVII<sup>ème</sup> siècle, avec ses questions fondamentales, comme celle de savoir si l'amitié est un sentiment dérivé de l'amour propre ou un pur élan vers autrui <sup>18</sup>. Mme Thiroux d'Arconville (1720-1805) développe dans l'essai « De l'Amitié » (1761) une conception à la fois mondaine et morale : l'amitié y est un libre choix qui doit être fondé sur la vertu. Moins capable de susciter des émotions extrêmes, l'amitié compense pourtant cette relative tiédeur par le calme qu'elle apporte. Elle ne se présente pas comme un lien exclusif et oblige rarement à des choix déchirants <sup>19</sup>.

Les réflexions sur l'amitié sont également omniprésentes dans les textes de la marquise de Lambert <sup>20</sup>. Cette salonnière, femme de lettres et aristocrate française dont la vie et l'oeuvre – à cheval sur deux siècles – sont aujourd'hui bien peu connues, jouissait à l'époque d'une grande renommée. Sans doute ce thème a-t-il maintes fois été abordé lors des débats salonniers parmi des académiciens, des gens de qualité, des amateurs de belles lettres. Le plaisir d'aimer, des qualités d'esprit et de coeur qu'un tel

---

<sup>17</sup> « Il existe une accointance entre la sociabilité des salons, des cafés, et le thème de l'amitié. Ce thème, traité dans les conversations et les publications, est l'occasion d'offrir le spectacle de la moralité de l'espace public littéraire ». Vincent-Buffault A., op. cit., p. 107.

<sup>18</sup> L'amitié peut, selon Mme de Sablé, provenir de l'amour propre de deux façons : par l'intérêt bien compris et le calcul ou par la sympathie et le plaisir, fondés sur une attirance ou une ressemblance naturelle. Les deux pôles (intérêt ou plaisir) tendent à se rapprocher ou à se confondre. Mauzi R., op. cit. p. 362.

<sup>19</sup> « *L'amitié ne consiste pas dans ces démonstrations excessives et dans cette ardeur effrénée qui n'appartient qu'à l'amour. C'est un feu doux mais toujours égal qui nous échauffe sans nous consumer. Le sentiment qu'il excite dans les coeurs dignes de la ressentir est actif quoique sage et prudent ; il est quelque fois même supérieur à l'amour ; il n'est sujet ni à l'inconstance, ni au dégoût, et la satiété lui est inconnue* ». Mme Thiroux d'Arconville, « De l'Amitié », Amsterdam et Paris, Desaint, 1761, pp. 7-9, cité par Mauzi R., ibidem, p. 360.

<sup>20</sup> Née à Paris en 1647, Anne-Thérèse de Marguenat de Courcelles perd son père à l'âge de trois ans. Sa mère épouse en secondes noces l'ingénieur Bachaumont qui inculque à sa belle-fille l'amour de la littérature. Anne-Thérèse se marie le 22 février 1666 avec Henri Lambert, marquis de Saint-Bris, qui meurt en 1686. Un fils et une fille, nés de cette liaison, sont élevés avec beaucoup de soin. Poussée par le désir d'assumer leur éducation, Madame de Lambert écrit l'*Avis d'une mère à son fils* (1726) et l'*Avis d'une mère à sa fille* (1728) qui se présentent comme une suite de conseils pratiques à caractère pédagogique. Ses *Réflexions sur les femmes* sont pleines d'imagination, de finesse et d'agrément. Dans le *Traité de l'Amitié* Madame de Lambert peint les avantages, les charmes, les devoirs de cette vertu avec autant de vérité que de délicatesse. Ce *Traité*, dit Voltaire, fait voir qu'elle méritait d'avoir des amis. Le *Traité de la Vieillesse* n'est pas moins estimé que celui de l'*Amitié*. C'est une règle de conduite pour les femmes qui avancent en âge. Maîtresse d'un bien considérable, elle établit dans Paris une maison où il était honorable d'être reçu. Parmi les gens de lettres qui jouissent de cet avantage, on cite Sacy, Fontenelle, Lamotte et Saint-Aulaire. Elle meurt à Paris le 12 juillet 1733. *Grand Dictionnaire des femmes de l'Ancienne France*, SIEFAR (Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime), <http://www.siefar.org>

plaisir demande de la part des femmes et des hommes, la différence entre amour et amitié y étaient, conformément à la tradition salonnrière, soumis à l'analyse approfondie.

La Marquise de Lambert se penche sur l'importance de l'amitié dans ses petits traités : *Sur la vieillesse, Nouvelles réflexions sur les femmes* et surtout dans le *Traité de l'amitié*. Dans un style fort direct mais élégant et soigné, elle se livre à l'analyse subtile et raffinée de l'affection amicale. La Marquise se nourrit, entre autres, de la pensée de Montaigne, dont elle était adepte, emprunte largement aux Anciens et s'inspire de l'effervescence intellectuelle qui régnait dans son propre salon fréquenté par Fontenelle, Montesquieu, Marivaux, Mme d'Aulnoy, Mme de Caylus et d'autres grands esprits de l'époque <sup>21</sup>.

Le traité *De l'amitié*, d'environ vingt-cinq pages, suivi aussitôt d'une réponse du Maître de Sacy <sup>22</sup>, est annoncé par un plan en trois points : charmes et avantages de l'amitié, son caractère, ses devoirs. Ce petit opuscule se présente comme un savant assemblage de remarques sur la nature de l'affection amicale. Mme de Lambert souligne d'abord le caractère sélectif et électif de l'amitié. Celle-ci naît d'un libre choix et refuse le grand nombre. La Marquise conseille de choisir son ami « *entre mille* » car « *rien n'est plus important qu'un tel choix, puisque le bonheur en dépend* ». Ce choix est d'autant plus important que : « *(...) nos amis nous caractérisent : on nous cherche dans eux ; c'est donner au public notre portrait, et l'aveu de ce que nous sommes* » <sup>23</sup>. Une vigilance particulière est donc préconisée avant de s'engager dans l'amitié.

Madame de Lambert reprend dans ses textes les questions classiques : l'amitié est une vertu à cultiver <sup>24</sup>. On y retrouve des affirmations correspondant à la pensée de Rousseau, selon laquelle tout ce qui vient de la nature est bon. Ainsi, l'amitié est chez elle un sentiment naturel et inné : « *C'est un sentiment qui est né avec nous : le premier mouvement du coeur a été de s'unir à un autre coeur* » <sup>25</sup>. Nombreux sont, aux yeux de la Marquise, les avantages de l'affection amicale : « *Nous jouissons dans l'amitié de ce que l'amour a de plus doux, du plaisir de la confiance, du charme d'exposer son âme à son ami, de lire dans son coeur, de le voir à découvert, de montrer ses propres faiblesses, car il faut penser tout haut devant son ami* » <sup>26</sup>. Ces avantages sont particulièrement importants pour les femmes. L'amitié constitue une sorte d'asile contre les échecs en amour : « *Quelle ressource que l'asile de l'amitié. Par elle vous échappez aux hommes qui sont presque tous trompeurs, faux et inconstants* » <sup>27</sup>. Mais son plus grand avantage, c'est la possibilité d'être guidé et celle d'un recourt au bon exemple : « *Quelque raisonnable qu'on soit, on a besoin d'être conduit : il faut se défier de sa propre raison que la passion fait souvent parler comme il lui plaît. C'est*

<sup>21</sup> Chenardière L., Madame de Lambert, Du salon littéraire au cabinet de travail, <http://www.canalacademie.com/Madame-de-Lambert-du-salon.html>

<sup>22</sup> Un avocat, ami de Mme de Lambert. Il écrit lui-même un *Traité de l'amitié* qu'il dédie à la Marquise en 1703. Geffriaud-Rosso J., op. cit., p. 78 et p. 102.

<sup>23</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié, Oeuvres complètes*, Paris, Chez d'Hautel, 1813, p. 139.

<sup>24</sup> « *(...) on devoit prendre de concert des mesures pour faire durer un état si désirable, car la vie heureuse consiste à sentir* ». *ibidem*, p. 145.

<sup>25</sup> *ibidem*

<sup>26</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p. 145.

<sup>27</sup> *ibidem*

*un grand secours que de savoir qu'on a un guide pour se conduire et se redresser* »<sup>28</sup>. Ainsi, l'ami joue un rôle de guide, voire de directeur de conscience.

L'amitié en tant qu'une vertu, implique des devoirs et impose des règles de conduite. Les recommandations de la Marquise concernant les conduites amicales sont nombreuses. Elle préconise de ne jamais montrer à l'ami notre supériorité<sup>29</sup>, de ne pas s'irriter en sa présence et de ne pas employer des termes durs : « (...) *Dérobez-vous aux occasions de vous irriter, et dans un éclaircissement gardez-vous d'employer des termes durs : il en est dont il ne faut jamais user et qui font dans les coeurs des plaies qui ne se ferment jamais* »<sup>30</sup>. Dans les situations conflictuelles, la Marquise préconise d'éviter de faire des reproches à nos amis. Il vaut mieux, en revanche, les avertir lorsqu'ils s'égarer et les guider au lieu de leur signaler directement leurs défauts. La seule correction possible est celle par un bon exemple : « (...) *Il ne faut pas leur faire des reproches, mais si vous voulez les punir, et vous venger avec dignité, ayez une conduite plus exacte ; cherchez les occasions de leur faire plaisir ; c'est votre propre conduite qui leur doit être un reproche, et non pas vos discours* »<sup>31</sup>. Mme de Lambert souligne, dans la suite, combien l'égoïsme et l'amour propre sont contraires à l'amitié, orientée vers le bien d'autrui.

Par rapport à Aristote selon qui on pouvait rompre une amitié et que celle-ci ne pouvait durer lorsque deux personnes étaient trop inégales<sup>32</sup>, les recommandations de Mme de Lambert sont beaucoup plus sévères. Même le mauvais choix de l'ami implique les devoirs envers lui : « *Mais si on est assez malheureux pour avoir fait un mauvais choix, il faut le soutenir, et par là se punir de son imprudence et de sa légèreté à s'engager. Il ne faut pas croire qu'après les ruptures vous n'ayez plus de devoirs à remplir : ce sont les devoirs les plus difficiles, et ou l'honnêteté seule vous soutient. On doit du respect à l'ancienne amitié* »<sup>33</sup>. L'amitié est, aux yeux de la Marquise, une vertu exigeante. Elle se fonde sur le respect de l'autre et engage à donner la préférence aux autres sur soi.

Madame de Lambert partage le pessimisme de Montaigne en matière de l'amitié entre les femmes. Celles-ci nouent difficilement les rapports amicaux. Leurs défauts, qu'elle ne précise pas, y forment « *un obstacle insurmontable* » : « *Les femmes ont le malheur de ne pouvoir compter entre elles sur l'amitié : les défauts dont elles sont remplies, y forment un obstacle presque insurmontable : elles s'unissent par nécessité et jamais par goût. Que faire des sentiments qui sont en elles !* »<sup>34</sup>. Même si elle se montre dans les « *Réflexions nouvelles sur les femmes* » un fervent défenseur de son sexe, La Marquise reste sceptique quant à l'authenticité de telles relations : « *Les femmes entr'elles ne peuvent jouir du doux plaisir de l'amitié. Ce sont les besoins*

<sup>28</sup> ibidem, p.135-136.

<sup>29</sup> « *Ne faites jamais sentir à vos amis aucune supériorité (...)* ». ibidem, p. 148.

<sup>30</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p. 149.

<sup>31</sup> ibidem, p. 150.

<sup>32</sup> « *Une amitié vertueuse doit se rompre si l'un des amis est gagné par le vice, sauf s'il est susceptible de s'amender. L'amitié ne peut durer lorsque deux personnes deviennent trop inégales (...)* ». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Livre IX, (1163b-1172a), Éd. Nauwelaerts, 1970.

<sup>33</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p. 151.

<sup>34</sup> ibidem, p. 155.

qui les unissent, et non point les sentiments ; la plupart ne la connoissent et n'en sont pas dignes »<sup>35</sup>. Dans un autre contexte, elle reproche aux femmes d'être frivoles et dissipées. D'où la conclusion selon laquelle les femmes s'unissent par nécessité, et jamais par goût.

Sceptique quant à l'amitié entre les femmes, Madame de Lambert est beaucoup plus ouverte à l'amitié entre sexes différents. La Marquise souligne la supériorité de l'amitié hétérosexuelle par rapport à l'amour, celui-ci étant violent, excessif et démesuré : « *L'amour (...) c'est une passion turbulente, et l'amitié est un sentiment doux et réglé (...)* »<sup>36</sup>. Plus rare, plus pure que l'amour car elle est exempte de passion, l'amitié hétérosexuelle est également plus difficile mais possible<sup>37</sup>. Alors que des facteurs spécifiquement sexuels pèsent sur les choix en amour, l'amitié ne se fonde ni sur l'attrait physique, ni sur le fantasme, ni sur le mythe mais sur l'autonomie mutuelle des amis. Même si elle débute parfois par l'amour<sup>38</sup>, elle s'avère finalement plus « *délicieuse* »<sup>39</sup> et pleine de charme. Elle est aussi plus durable car s'enrichit des pertes de l'amour<sup>40</sup> et s'appuie sur les qualités personnelles des amis : « *(...) les hommes qui ne veulent trouver dans les femmes que le bonheur du sexe, et qui n'imaginent pas qu'elles puissent avoir des qualités dans l'esprit et dans le coeur plus liantes que celles de la beauté (...)* »<sup>41</sup>. Les lignes qu'elle y consacre suggèrent bien qu'elle a vécu elle-même ce genre d'affection. Les amis tendres et vrais ne lui manquaient pas : Saint-Aulaire, Monsieur de Sacy, Montesquieu<sup>42</sup>. Plus intense que celle entre personnes du même sexe, une telle amitié n'est pas marquée par l'envie et la concurrence : « *(...) Il y a toujours un degré de vivacité qui ne se trouve point entre les personnes du même sexe ; de plus, les défauts qui désunissent, comme l'envie et la concurrence, de quelque nature que ce soit, ne se trouvent point dans ces sortes de liaisons* »<sup>43</sup>. Quant à savoir lequel des deux sexes gagne à cette amitié, Madame de Lambert répond que ce sont les hommes car les femmes, sachant mieux qu'eux éprouver une amitié tendre et touchante, les en font bénéficier.

L'amitié hétérosexuelle paraît, aux yeux de la Marquise, particulièrement précieuse pour les femmes dans la vieillesse. L'âge avancé est particulièrement propice à la cultiver<sup>44</sup> car celle-ci aime le temps qui la renforce et structure : « *Je crois que la grande jeu-*

<sup>35</sup> Mme de Lambert, *Réflexions nouvelles sur les femmes, Oeuvres complètes*, Paris, Chez d'Hautel, 1813, p. 213.

<sup>36</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p. 139-140.

<sup>37</sup> « *On demande si l'amitié peut subsister entre personnes de sexe différentes ? Cela est rare et difficile, mais c'est l'amitié qui a le plus de charmes. Elle est plus difficile, parce qu'il faut plus de vertu et de retenue* ». ibidem, p. 154.

<sup>38</sup> « *Quelquefois de pareilles unions commencent par l'amour (...)* ». ibidem, p. 154.

<sup>39</sup> « *Il est sûr que de toutes sortes d'unions, celle-là est la plus délicieuse* ». ibidem, p. 155.

<sup>40</sup> « *L'amitié s'enrichit des pertes de l'amour, elle en devient plus tendre, plus vive et plus empressée. Toutes les délicatesses de l'amour se trouvent dans les engagements dont je parle. Nous jouissons dans l'amitié de ce que l'amour a le plus doux* ». Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p. 134.

<sup>41</sup> ibidem, p. 154.

<sup>42</sup> Geffriaud-Rosso J., op. cit., p. 79 et p. 86.

<sup>43</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p. 155.

<sup>44</sup> « *La retraite est propre à cultiver ce sentiment (...)* », ibidem, p. 142.

nesse n'est guère propre aux plaisirs de la parfaite amitié. Nous voyons assez de jeunes gens se croire et se dire amis, mais les liens de leurs unions, ce sont les plaisirs, et les plaisirs ne sont pas de noeuds dignes de l'amitié »<sup>45</sup>. C'est elle qui leur permet de soutenir avec décence le poids des ans. Le tableau qu'elle nous brosse dans ses textes de la vieillesse n'est guère optimiste : « *Les sentiments tristes sont à la suite de la vieillesse : elle tâtit dans notre coeur la source de la joie et des plaisirs ; elle dégoûte du présent et craint l'avenir ; elle rend insensible à tout, excepté à la douleur (...)* »<sup>46</sup>. Il faut dire adieu aux plaisirs vifs, veiller à la décence des propos, mener une vie convenable aux bienséances et à la dignité de l'âge.

Ces réflexions de la Marquise ne sont pas dépourvues d'intérêt. Elle-même aux portes de la vieillesse, Mme de Lambert se propose de retrouver la valeur des choses que l'on perd lorsqu'on vieillit. Son *Traité de la vieillesse* s'ouvre sur une plainte : Cicéron a fait un traité sur la vieillesse pour aider les hommes à bien vieillir. Quant aux femmes, celles-ci, faute d'éducation, sont privées de soutien et d'appui pour leur vieillesse<sup>47</sup>. Et c'est alors, quand la beauté et la jeunesse s'en vont, que l'amitié peut s'avérer nécessaire. On en ressent alors plus que jamais le besoin : « *Plus on avance dans la vie, et plus on sent le besoin que l'on a de l'amitié. À mesure que la raison se perfectionne, et que l'esprit augmente en délicatesse, et que le coeur s'épure, plus le sentiment de l'amitié devient nécessaire* »<sup>48</sup>. En tant que sentiment apaisant l'angoisse, l'amitié est une composante affective du repos, ramenant au calme, ainsi que le meilleur remède contre la solitude : « *Sans elle la vie est sans charmes. L'homme est plein de besoin ; renvoyé à lui même, il sent un vide que l'amitié seule est capable de remplir : toujours inquiet et toujours agité, il ne se calme et ne se repose que dans l'amitié* »<sup>49</sup>. La relation amicale est dans la conception de la Marquise la seule, à côté du sentiment religieux, qui puisse effacer cette solitude existentielle qui s'installe<sup>50</sup> et récompenser les contraintes imposées aux femmes. Ainsi, l'amitié semble combler, dans la vie féminine, un déficit de l'affectivité. La présence des amis permet aussi de vaincre le sentiment de vide et d'inutilité.

Toujours respectueuse des bienséances et sans tomber dans la banalité, la Marquise s'exprime avec enthousiasme à propos des avantages de l'amitié dans la vie féminine. Ses idées, parfois très personnelles, méritent d'être méditées. Non seulement parce qu'elles font preuve d'une recherche féminine d'une vie intérieure très profonde. En

---

<sup>45</sup> ibidem, p. 143.

<sup>46</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p. 160.

<sup>47</sup> « *On a donné aux hommes tous les secours nécessaires pour perfectionner leur raison, et leur apprendre la grande science du bonheur dans tous les temps de leur vie. Cicéron a fait un Traité de la vieillesse pour les mettre en état de tirer parti d'un âge où tout semble nous quitter. On ne travaille que pour les hommes ; mais pour les femmes, dans tous les âges, on les abandonne à elles-mêmes : on néglige leur éducation dans la jeunesse ; dans la suite de leur vie, on les prive de soutien et d'appui pour leur vieillesse ; aussi la plupart des femmes vivent sans attention et sans retour sur elles-mêmes (...)* ». *Traité de la vieillesse, Oeuvres complètes*, Paris, Chez d'Hautel, 1813, p. 157.

<sup>48</sup> Mme de Lambert, *Traité de l'amitié*, op. cit., p.131.

<sup>49</sup> ibidem, p. 133.

<sup>50</sup> « (...) dans la vieillesse, elles sont faibles et délaissées ». *Traité de la vieillesse*, op. cit., p. 157.

attribuant à l'amitié une place privilégiée, la Marquise apporte sa contribution au débat centré, en effet, sur la sociabilité. En célébrant avec sensibilité l'hétérosexualité amicale et en invitant les deux sexes à enrichir les contacts réciproques, la Marquise est au cœur des idées nouvelles qui agitent le début du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Ses réflexions de moraliste montrent que l'amitié n'est guère un privilège des hommes et les relations amicales mixtes commencent à s'inscrire dans le tissu des relations sociales.

## **Bibliographie :**

### **1. Oeuvres de Madame de Lambert :**

- Traité de l'amitié,
  - Réflexions nouvelles sur les femmes,
  - Traité de la vieillesse,
- dans : *Oeuvres complètes*, Paris, Chez d'Hautel, 1813.

### **2. Ouvrages de référence sur l'amitié :**

- Aristote, *Éthique à Nicomaque*, Éd. Nauwelaerts, 1970, Librairie Générale Française, 2001, pour l'Introduction et les notes.
- Descartes R., De la différence qui est en la simple affection, l'amitié et la dévotion, *Les passions de l'âme*, Paris, Gallimard, 1953.
- Dover K. J., *Homosexualité grecque*, Paris, Pensée Sauvage, 1982.
- Fontaine J. de la, Les deux amis, *Fables choisies, II, Livres 7 à 12*, Paris, Larousse, 1934.
- Fraisse J.-C., *Philia. La notion d'amitié dans la philosophie antique*, Paris, Vrin, 1974.
- Geffriaud-Rosso J., *Études sur la féminité aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles*, Pise, Libreria Goliardica, 1984.
- Mauzi R., *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII<sup>ème</sup> siècle*, Paris, Éditions Albin Michel, S.A., 1994.
- Montaigne, De l'amitié, *Essais*, Paris, Galimard, 1965.
- Rousseau J.J., *Émile ou de l'éducation*, Livre IV, Paris, Nelson Éditeurs, 1932.
- Vincent-Buffault A., *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1995.

### **3. Réseaugraphie :**

- Chenardière L., Madame de Lambert, *Du salon littéraire au cabinet de travail*, <http://www.canalacademie.com/Madame-de-Lambert-du-salon.html>
- SIEFAR (Société Internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime), Grand Dictionnaire des femmes de l'Ancienne France, SIEFAR, <http://www.siefar.org>
- Onfray M., De l'aristocratie ou les affinités électives, [www.site-magister.com/prepas/page7e.htm#onfray](http://www.site-magister.com/prepas/page7e.htm#onfray)





◆ II ◆



## **Deutscher Buchpreis – prestiżowa nagroda literacka dla książki niemieckojęzycznej**

Na najbardziej heteronomicznym biegunie pola literackiego, czyli dla wydawców i pisarzy zainteresowanych wysoką sprzedażą oraz pozyskaniem czytelników, sukces sam w sobie jest już wystarczającą gwarancją wartości, pisał Bourdieu.<sup>1</sup> To dlatego na rynku sukces prowadzi do sukcesu: do kreowania bestsellerów przyczyniają się nagrody, nagłaśniane i celebrowane medialnie oraz publikowanie ich nakładów; krytycy zaś nie mogą lepiej przysłużyć się jakiejś książce niż przewidując jej sukces.

Każdy rynek księgarski nastawiony na sukces marketingowy zainteresowany jest medialną inscenizacją ogłaszania zwycięzców w konkursach literackich. Niemiecki rynek księgarski jest drugim pod względem wielkości rynkiem na świecie po amerykańskim. Nie dziwi więc ilość instytucji wysuwających w trybie corocznym, co dwa lub cztery lata wciąż nowych laureatów. Do najważniejszych i najbardziej prestiżowych należą takie nagrody jak Alfred Döblin Preis, Ingeborg Bachmann Preis, Literaturpreis, Berliner Literatur Preis i dalej Erich Maria Remarque Freidenspreis der Stadt Osnabrück, Lyrik Debüt Preis, Literaturpreis der Konrad-Adenauer-Stiftung, Preis der Leipziger Buchmesse, Friedenspreis des Deutschen Buchhandels i Georg Büchner Preis, Johannes Bobrowski Preis. Nagrody te mają na celu przede wszystkim wspieranie młodych autorów poprzez przyznawanie stypendiów, promowanie autora, wskazywanie na istotność twórczości literackiej pisarza, poety w kontekście społecznym, ideowym, kulturowym i kulturotwórczym. Ale nie należy przy tym zapominać o stanowisku Pierre Bourdieu, który zwracał uwagę na aspekt ekonomiczny wszelkich odznaczeń, Pole kulturowe jest silnie powiązane z polem ekonomicznym właśnie poprzez kapitał symboliczny, czyli prestiż, estetyczne wartościowanie itd.

Podczas kiedy w obszarze produkcji masowej dobra kulturalne związane są zwykle z oczekiwaniem zysku finansowego i wysokim kapitałem ekonomicznym tak w obszarze produkcji elitarniej sytuacja przedstawia się odwrotnie. Nośniki kulturotwórcze, jakimi są recenzenci, dziennikarze zajmujący się kulturą, instytucje akademickie, programy kulturalne, nagrody literackie oraz szkoły wyższe obdarzają produkcje elitarnego pola wartością estetyczną i tworzą w ten sposób podstawę ich integracji w struktury tradycji kulturalnej, względnie pamięci kulturowej.

W roku 2005 powołano w Niemczech do życia Akademię Związku Księgarzy i Wydawców Niemieckich skupiającą ludzi bezpośrednio związanych z kulturą w celu przyznawania corocznej Nagrody Literackich Deutscher Buchpreis. Wyróż-

---

<sup>1</sup> Zob. Bourdieu, Pierre: *Reguły sztuki*. Kraków 2008.

nienie to wzorowane jest na angielskim *Man Booker Prize* i francuskim *Prix Goncourt*. Zwycięzca konkursu wyłaniany jest w sposób bardzo podobny jak dzieje się to w przypadku przyznawanej w Polsce od 1997 roku *Nagrody Nike*.

Jest to najmłodsze wyróżnienie na już bogatym rynku odznaczeń niemieckich. Książka niemiecka, a raczej jej wydawcy poszukują nowych możliwości spopularyzowania literatury w Niemczech i poza granicami kraju. Współczesny świat lubi bestsellery, pozycje nagradzane, ludzi, wokół których gromadzą się media, którzy stają się, choć przez chwilę obiektami zainteresowania publicznego. Ta myśl przyświecała właśnie organizatorom nagrody, chcieli stworzyć atmosferę mówienia o jednej, konkretnej pozycji książkowej i właśnie ją przedstawić światu. Stało się to jednym z głównych punktów krytyki wysuwanej w kierunku Akademii, gdyż po opublikowaniu 20 tytułów na tzw. Long List, a później 5 na Short List wszelkie inne pozycje literackie nie są recypowane w publicystyce, jak podaje Daniel Kehlmann.

Coroczne Frankfurckie Targi Książki, które są największymi targami tego typu na świecie, wydały się najlepszą okazją do prezentacji książki, która przy odpowiedniej strategii marketingowej mogłaby stanowić „produkt eksportowy”. Gottfried Honnefelder, przewodniczący Związku Księgarzy i Wydawców Niemieckich (Börsenverein des Deutschen Buchhandels) i przewodniczący Akademii Deutscher Buchpreis następującymi słowami określa sens przyznawania kolejnej nagrody literackiej w Niemczech: „Prowadzi ona do wzrostu zaufania i wiary w jakość współczesnej literatury niemieckiej, rozbudza apetyt na więcej literackich odkryć”. I właśnie celem tego wyróżnienia jest wskazanie na nowe odkrycie literackie roku, na wartość literacką książki a nie dorobek literacki pisarza. Dlatego oprócz znanych szerszej publiczności nazwisk, jak Martin Walser, Ingo Schulze czy Katharina Hacker pojawiają się postacie mało, bądź w ogóle nierecypowane w krytyce literackiej.

W celu uzyskania jak największej transparencji i niezależności w wyborze nagradzanej powieści powołana została Akademia Deutscher Buchpreis, skupiająca przedstawicieli branży medialnej i księgarskiej. Ich zadaniem jest wybór jury, składającego się z siedmiu ekspertów, zajmujących się literaturą. Jest to kolejna różnica w stosunku do jury wielu innych nagród, w których zasiadają między innymi politycy, przedstawiciele zarządów firm, osoby życia publicznego, niezajmujące się zawodowo literaturą. Jako przykład można tu przytoczyć nie tyle nazwiska, co profesje składu jury z lat 2005, 2006 i 2007: pisarze: John von Düffel, Terézia Mora, Bodo Kirchhoff, Juli Zeh, i krytycy literaccy: Verena Auffermann, Martin Lüdke, Iris Radisch, Hubert Winkels, Volker Hage und Mathias Schreiber (Der Spiegel), Christian Döring, Elmar Krekeler (Die Welt), księgarz Klaus Bittner.

Jeżeli założymy, że Bourdieu miał rację, kiedy pisał, że nagrody literackie wpisują się w tworzenie pomieci kulturowej i nie jest ich głównym celem sukces marketingowy to warto pokusić się na spojrzenie na wartości promowanych przez nagrodę pozycji.

O czym mówi współczesna literatura niemiecka? Czego oczekują od niej czytelnicy, literaci, krytycy oraz jaki obraz literatury kreują ci ostatni? Jakie treści ma zawierać literatura pisana dziś, do jakiego czytelnika jest adresowana, czy chce przekazywać jakieś wartości, czy też chce osiągnąć sukces marketingowy? Aby spróbować znaleźć wiążące odpowiedzi na te zasadnicze pytania odwołam się do pozycji rynku książko-

wego, które zostały uznane w pięciu ostatnich latach za powieści reprezentujące myśl literacką i księgarską krajów niemieckojęzycznych. Książki nagrodzone Niemiecką Nagrodą Literacką to w 2005 roku „Es geht uns Gut”<sup>2</sup> Arno Geigera, w 2006 „Die Habenichtse” Karhariny Hacker, w 2007 „Die Mittagsfrau” Julii Franck<sup>3</sup>, w 2008 „Der Turm” Uwe Tellkampa i w 2009 „Du stirbst nicht” Kathrin Schmidt.

Dla wszystkich tych utworów wydaje się być charakterystyczny wysoki poziom artystyczny. Oceniając element estetyczno-formalny tych powieści dochodzimy do wniosku, że pisarzom zależało na stworzeniu własnego języka poetyckiego. Każdy z nagrodzonych ucieka się do ściśle określonego i przez lata pisarskie wyrobionego warsztatu literackiego. Jurorzy podkreślali w uzasadnieniu swego wyboru nowatorstwo użytego języka.

Nagrodzone powieści wpisują się w dyskurs literatury zaangażowanej. W latach 90. pisarze zrezygnowali z pisania literatury noszącej znamiona misji socjalnej, politycznej czy moralnej. Zwrócili się ku literaturze, której zadaniem było bawić, dawać chwilę wytchnienia, dotykać spraw codzienności i iść na ratunek człowiekowi nieco zagubionemu w wielkim świecie. Tak pisarze powieści nagrodzonych Deutscher Buchpreis wydają się stawiać pytania natury moralnej, pytają o odpowiedzialność za czyny, jak Julia Frank w „Die Mittagsfrau”, o przynależność do rodziny, jak Arno Geiger w „Es geht uns gut”, o moralną konieczność ocalenia pamięci o ludziach NRD, jak Uwe Tellkamp w powieści „Der Turm”, o poczucie człowieczeństwa we współczesnym świecie u Kathariny Hacker w „Die Habenichtse”. Pisarze powracają do wielkich kompleksów tematycznych: rodzina, współczesny świat, historia XX wieku, zdolność do ponoszenia odpowiedzialności za własne i cudze życie. Jako przykład można podać w tym kontekście powieść „Der Turm” Uwe Tellkampa. Autor opisuje na przykładzie mieszczańskiej rodziny swojego ojczystego miasta ostatnie siedem lat istnienia NRD. W werdykcie jurorów można przeczytać, że nagrodę przyznano mu za naszkicowanie w ogromie przedstawianych scen, obrazów i formuł słownikowych panoramy społeczeństwa, zbliżającego się w zamroczeniu ku końcowi. Czytelnik konfrontowany jest jak nigdy dotąd z aromatami, formami słownikowymi i mentalnościami byłej NRD. Autor przedstawił społeczność, rodzinę wyalienowaną z czasu, zapadniętą w kulturowanie niemieckiej, wielkomieszczańskiej tradycji, która zaniżała nie tylko tępiona ideologicznie w NRD ale także podlegała procesom przekształceniowym w Republice Federalnej, zwłaszcza w wyniku ruchów roku 1968. Taka postawa zwrócenia do kulturowej przeszłości zdają się walczyć z oznakami socjalistycznego czasu. Tellkamp przeniósł kompleks Buddenbrocków w 100 lat później. Ale i ten model rodziny, wierzącej w potęgę ducha i kultury ulegnie zagładzie wraz z upadkiem NRD. W nowej pojedynczości przyszłości nie będzie miejsca dla ludzi hołdujących tradycjom mieszczańskim. Główny bohater stwierdza, bowiem na ostatnich kartach powieści, że znalazł swoje miejsce na ziemi, ale nie zauważył, że są to już tylko gruzy upadającego państwa.

Uwe Tellkamp próbuje iść na ratunek pozytywnej stronie NRD, o tej negatywnej wszyscy już wszystko zdają się wiedzieć. W jednym z wywiadów podkreśla „huma-

<sup>2</sup> Wydanie polskie 2009, pt. „U nas wszystko dobrze”

<sup>3</sup> Wydanie polskie 2010, pt. „Południca”

nistyczny projekt” NRD, to znaczy NRD nie była tylko Karolem Marxem ale także Goethem, Kleistem czy Eichendorffem. Zresztą pierwsze 200 stron wcale nie zdradza czytelnikowi czasu akcji, ma się raczej wrażenie bycia w XIX wieku. Wszelkie zdarzenia przykryte są wspomnieniami z dzieciństwa, obrazami natury, osadzonymi w tradycji Adalberta Stiftera i Hermann Hessego – spokojne krajobrazy, ciemne drzewa, wielkie mieszczańskie mieszkania z ogrodami. I ulica o nazwie Turmstrasse, mieszkańcy nazywają siebie może trochę pieszczotliwie „Die Türmer”, ale to tylko pozory, tak naprawdę to aluzja do opisanej w „Wilhelmie Meistrze” Goethego „Turmgesellschaft”.

Autor nic i nikogo nie oszczędza, opisy jego są radykalne i pozbawione iluzji. Krytyka literacka widzi w tej powieści pierwszy utwór literacki kreślący życie w byłej NRD w sposób tak dokładny z uwzględnieniem historii socjalnej i historii kultury dnia powszedniego. W powieści tematyzowana jest niemiecka Innerlichkeit, indywidualny patos i los. Niemiecki świat literacki długo czekał na swoją wielką powieść przełomu, przez ostatnie 18 lat wciąż rozlegały się głosy kreujące właśnie to wielkie dzieło, które już dzisiaj stało się wręcz gatunkiem literackim w pryzmacie historii literatury niemieckiej. Takie pozycje jak „Ein weites Feld” Güntera Grassa, „Simple Stories” Ingo Schulze, „Helden wie wir” Thomasa Brussiga pretendowały do miana „Deutscher Wenderoman”. Wydaje się jednak, że epoka ta została zakończona i świat literatury niemieckiej otrzymał swoją powieść przełomu „Der Turm” jest powieścią o szczęśliwie utraconej ojczyźnie.

Wszystkie pięć nagrodzonych pozycji wpisuje się w szeroko dziś dyskutowany dyskurs pamięci. Autorzy przedstawiają różne formy wspominania. Arno Geiger, Julia Franck konstruuje swoje powieści na kanwie pamięci socjalnej i komunikatywnej. Opowiadają historie rodzinne. Świadomość autorów, że każdemu pokoleniu rzeczywistość mu współczesna narzuca inny stosunek do przeszłości i podsuwa podstawy do odmiennej syntezy, prowadzi do nowatorskich zabiegów dramaturgicznych.<sup>4</sup>

Arno Geiger napisał powieść familijno-rozrachunkową. Główny bohater Philipp Erlach dziedziczy dom i wcale nie zaczyna poszukiwać starych listów babki ani zdjęć matki. Bohater nie szuka przeszłości, ta go w ogóle nie interesuje. Akcja powieści rozpoczyna się 16. kwietnia 2001 roku a kończy dwa miesiące później. W tym czasie Philipp usuwa wszystko, co zastał w domu. Nie przeglądając wyrzuca wszystko na śmietnisko: meble, listy, zdjęcia. Najbardziej znamienne jest sprzątanie strychu, akt ten zawiera w sobie całą intencję bohatera. Na strychu zagnieździły się gołębie. Aby doprowadzić to pomieszczenie do porządku, Philipp potrzebuje odzież ochronną, maskę i obcą pomoc. Strach przed infekcją biologiczną wydają się implikować strach przed infekcją psychiczną. Dziesiątki gołębi zamieszkały strych, pozostawiając po sobie warstwa po warstwie, odchody, kości, pióra, pasożyty, myszy, zarazki. Obraz strychu przedstawiony przez Geigera budzi w czytelniku obrzydzenie, a porównanie go z historią rodzinną, w której przez lata podobnie nabierało się wiele brudu – cierpienie, niesprawiedliwość, nieporozumienia wywołują strach i niechęć do odkrywania prawd rodzinnych. Motyw ten przypomina, że Arno Geiger jest autorem austriackim, stąpającym odważnie w ślady Thomasa Bernharda, którego to figury

<sup>4</sup> Zob. Handelsmann, Marcelli, 1928: Historyke. S. 267.

ulegały pod jarzmem spadku. Czy należy w kontekście „U nas wszystko dobrze” mówić o powieści anty-rodzinnej. Chyba jednak nie, gdyż to nie wnuk – będący pisarzem – rekonstruuje tu przeszłość a sami członkowie rodziny zabierają głos i opowiadają o swoim życiu. Wrzucenie historii rodzinnej do śmietnika nie przebiega jednak zupełnie bezboleśnie. Philipp zastanawia się nad słusznością swych poczynań. Z jego rozmyślań wynika jednak jasno, że powodem takiego zachowania nie jest ignorancja, ale raczej wynik refleksu samozachowawczego i indywidualnej decyzji w wyborze tego, co dla niego jest dobre. Historia rodzinna jest pewną konwencją, wymyśloną przez tych, którzy nie mogą znieść faktu, że zostaną zapomniani. Czytelnik słyszy dziadka, wtedy jeszcze młodego ojca rodziny jak w 1938 roku nie mógł oprzeć się wdziękom opiekunki do dzieci. Babka dochodzi do głosu ze zdarzeniami z 1982 roku, opowiada jak ciężko jej było żyć u boku dominującego mężczyzny i jak ciężko jest teraz, kiedy obserwuje u swojego męża pierwsze oznaki choroby Alzheimera. Dowiadujemy się o stosunkach rodziców Philippa, o traumatycznych doświadczeniach ojca w przededniu kapitulacji Niemiec, o pracującej matce wyznającej przekonania ruchu kobiet lat sześćdziesiątych i związanych z tym nieporozumień w domu. Czytelnik staje się obserwatorem zmian, jakie przynosi ze sobą czas: despota staje się chorym uzależnionym od pomocy rodziny, miłość przeradza się w niechęć, „bezużyteczny” mąż staje się kochającym ojcem.

Czytelnik rozumie związki panujące w rodzinie, główny bohater nie zna ich. W jednym z wywiadów podkreśla autor: Philipp jest niezdecydowany i myślę, że jest to typowe dla mojej generacji, tzn. dla trzydziesto- czterdziesto- latków, która nie chce się identyfikować z tradycją i pochodzeniem. Philipp nie jest bohaterem rozwijającym swoją osobowość, raczej stoi w miejscu. Sam autor widzi przyczynę takiego stanu w fakcie, że generacja, którą opisuje dąży do skracania swej biografii. Przyczyn można szukać w silnym procesie indywidualizacji człowieka, niechęci do przyznania się jak silnie jest się uwarunkowanym przez przynależność do rodziny. Ale im bardziej chce uciec przed rodzinną historią, im bardziej ją neguje tym bardziej zaplątuje się w przeszłości, imaginuje i rekonstruuje ją. Geiger przytacza tu prosty przykład krowy, jedzącej czosnek i której mleko później przyjmuje zapach czosnku, ślady przeszłości są w każdym człowieku niezależnie od jego prób indywidualizacji. Co dałaby jednak Philippowi wiedza o przeszłości rodziny? Czy byłby w stanie zacząć bardziej uregulowane życie, czy nie przespałby się z listonoszką, której imienia nawet nie znał? Czy zakończyłby związek z mężatką? Chciałby pozostać w tym domu, archiwować zdjęcia i listy? Czy niepozabawiona ciemnych stron historia rodzinna nie ciążyłaby mu znanadto? I to jest właśnie jeden z silnych elementów powieści, że przedstawia sytuację nie oceniając jej, pozwalając bohaterowi iść swoją drogą, może nie najlepszą z możliwych, ale jego własną, tak jak to czyni generacja 30- i 40-latków. Generacja podejmująca samodzielnie decyzje, wywiązująca się z tych decyzji, niebazująca na utartych sposobach zachowania, wartościach moralnych lub też nie moralnych zachowaniach przeszłych pokoleń.

Geiger rozpoczyna swą opowieść od zdania: Nigdy się nie zastanawiał nad tym, co oznacza, że umarli przeżywają nas. Pod koniec powieści czytelnik wie co to znaczy, zmarli żyją w nas i oddziaływają na nas. Ale my prowadzimy życie tak jak gdyby nie

było przeszłości. Wydaje się, że autor uważa to za stan pozytywny dla współczesnego młodego człowieka. Ciężar przeszłości byłby prawdopodobnie nie do zniesienia. Każdy człowiek ma więc współcześnie szansę do własnego życia i do szukania szczęścia na własną rękę, nie bazując na doświadczeniach, wzorcach i modelach przeszłości.

Bodo Kirchoff – przewodniczący jury Deutscher Buchpreis 2005 – motywując wybór powieści „Es geht uns gut” mówił o osiągnięciu przez autora balansu między przeszłością i terażniejszością, wspomnaniu i zapomnieniu, historycznością i prywatnością. Philipp Erlach, tak nazywa się główna postać powieści odziedzicza willę po swojej babce. Choć do tej pory sprawy przeszłości rodzinnej nie zajmowały jego uwagi, wpada coraz bardziej w wir wspomnień. Opowieść o rodzinie zaczyna zataczać coraz szersze kręgi i w szczytowym punkcie rozciąga się na lata 1938 do 2001 roku. W ten sposób Arno Geiger zawiera w swej powieści sprawozdanie i rozrachunek z życia 3 generacji, żyjących w Austrii. Są to generacje znamienne dla współczesnego świata: powiązane ze sobą niemi rodzinnymi, ale oddzielone światopoglądem, wyznawanymi wartościami, żyjące w zgoła odmiennych warunkach społecznych i politycznych. Geiger ukazał jak trudno jest każdemu pokoleniu odseparować się od przeszłości, gdyż świadomość historii rodzinnej jest funkcjonującym w toku ludzkiego działania zasobem wiedzy i systemem ocen dotyczących przeszłych pokoleń.<sup>5</sup>

Katharina Hacker, Uwe Tellkamp zainteresowani są znacznie bardziej problematyką pamięci kulturowej (Jan Assmann), czyli pamięci przenoszonej z pokolenia na pokolenie w drodze edukacji i socjalizacji oraz refleksji nad przeszłymi zdarzeniami. Katharinie Hacker udało się umieścić współczesnego człowieka, jego fragmentaryczne życie na tle niebotycznych wycinków historii XX wieku i ukazać pewne związki przyczynowo-skutkowe.

W roku 2005 przyznana została nagroda Deutscher Buchpreis po raz pierwszy. Otrzymała ją książka pisarza austriackiego Arno Geigera, powieść rodzinna „Es geht uns gut” (Wiedzie nam się dobrze/ Dobrze nam się wiedzie). Sigrid Loeffler – krytyk literacki i wydawczyni czasopisma literackiego – *Literaturen*, zauważyła pojawienie się w literaturze niemieckojęzycznej nowego, znamienego trendu, mówi o „renesansie sagi rodzinnej”. Trend ten, zdaniem publicystki może zdumiewać, gdyż powszechnie mówi się o kryzysie rodziny, o rodzinach szczątkowych lub rodzinach rozpadających się. I może właśnie w tym miejscu należy szukać przyczyn, dlaczego powieść rodzinna zdobyła pierwszą nagrodę. Nie jest to saga rodzinna, idealizująca tę formę życia społecznego, ale raczej powieść familijno-rozrachunkowa, podobnie zresztą jak kolejny utwór, następna powieść rodzinna nagrodzona w roku 2007 „Die Mittagsfrau” Julii Franck. Zadziwiająco, a może tylko konsekwentnym wydaje się, że i w roku 2008 wyróżniono nagrodą powieść rodzinna. Uwe Tellkamp napisał tysięcznicową sagę o wielko mieszczańskiej rodzinie drezdeńskiej. Redaktorzy *Der Spiegel* widzą w tej tendencji pewną formę naśladowania trendów literatury amerykańskiej. Jako przykład posłużyć tu może szeroko w Niemczech dyskutowana pozycja Jonathana Franzena – „Korekty” (2001, wyd. polskie 2004). Tragikomiczne

<sup>5</sup> Zob. Topolski, Jerzy, 1981: Wstęp: Świadomość historyczna Polaków. Red. Topolski, Jerzy, s. 5-6.



arcydzieło o upadku rodziny w pełnych powierzchowności czasach. Przypominające w swej wymowie i tematyce „Buddenbrocków” Tomasza Manna. Świat literatury niemieckiej nie ma zbyt bogatej tradycji udanych powieści rodzinnych. Oprócz modelowych Buddenbrocków, dzięki której to gatunek ten przeszedł pomyślnie przez próg stuleci z XIX wieku do XX należy i można wymienić jeszcze dwa dzieła: Waltera Kempowskiego „Deutsche Chronik” z lat siedemdziesiątych i osiemdziesiątych oraz Dietera Fortesa „Das Haus auf meinen Schultern” z lat dziewięćdziesiątych. Autorzy niemieckojęzyczni odkrywają dziś ten gatunek literacki, jako medium, przez które mogą zmierzyć się z próbą opowiedzenia czasu. A Marcel Reich-Ranicki stwierdza w sierpniu 2005 roku, czyli jeszcze na długo przed ogłoszeniem werdyktu jury Deutscher Buchpreis, że powieść rodzinna jest znowu modna, unowocześniona i odnowiona może znaleźć swoje miejsce w historii literatury XXI wieku.

Czego czytelnik oczekuje od powieści rodzinnej? Zapewne odkrywania ciemnych stron tej rodziny, informacji o nieślubnych dzieciach, zatajonych krachach giełdowych, itd. Takie powieści już istnieją, do czego ucieknie się Arno Geiger, podejmując się pisania w tak długiej tradycji gatunku? Chyba właśnie taka jest wymowa nagrodzonej w 2005 roku książki.

Rok 2007 przyniósł zwycięstwo książce o tematyce rodzinnej młodej pisarki generacji Frauleinwunder. W latach 90-tych zdobyła rynek książki niemieckiej nowa ekipa twórcza, pisarze, w przeważającej części właśnie pisarki dwudziesto- trzydziestoletnie, tworzące tzw. literaturę pop. Julia Franck wywodzi się właśnie z tego nurtu. Jej książka to znowu książka o rodzinie, i znowu o newralgicznych punktach wieku XX: trudnej historii Niemiec wojennych i powojennych, podzielonych i zjednoczonych. Krąży wokół tematyki odpowiedzialności w rodzinie, niemieckiej winy, kary i konsekwencji dla pokoleń niemających wiele lub nic wspólnego z faszyzmem. Na planie dwóch wojen opowiada Franck historię kobiety, która w 1945 roku, podczas ucieczki na Zachód, świadomie zostawia swojego 8 letniego syna na dworcu po zachodniej stronie granicy Odra/Nysa. Zostawia go, gdyż wydaje jej się, że chłopcu będzie wszędzie lepiej niż pod jej opieką. Powieść pisana jest z perspektywy Helene – to imię bohaterki, kobiety, która milknie, zapada w siebie, ucieka od świata, która coraz mniej doświadcza aż do zupełnego ośpienia i odrętwienia. Ale to tylko jedna strona protagonistki, Franck maluje kobietę, potrafiącą kochać, odczuwać piękno literatury. Na tej bazie oscyluje cała psychologiczna nadbudowa powieści, która zdobyła tak wielkie uznanie jurorów.

Helena, szukająca oparcia i miłości dla siebie, nie była w stanie podołać obowiązkowi bycia matką i opiekunką. Po wielokrotnym gwałcie zamknęło się jej serce na miłość dziecka. Spotkał ją podobny los, jaki był udziałem jej matki, dzień po dniu coraz bardziej „ślepo jej serce”, aż do zupełnej alienacji ze świata. I tak Helene znalazł się symbolicznie w roli owej legendarnej, łużyckiej Kobiety Południa Mittagsfrau – kobiety o dwóch twarzach – kochającej, dobrej, ofiarnej a drugiej zimnej i obcej, którą musiał doświadczyć jej syn Peter w najstraszliwszej odsłonie. Milczenie, jako strategia przeżycia, po takie narzędzie sięgało wiele kobiet generacji wojennej. Tylko nieliczne kobiety były w stanie wyrazić to, co przeżyły między emancypacją a obiema wojnami, między nadzieją, wstydem i upokorzeniem. Powieść opowia-

da o historii rodzinnej, o stacjach pewnego życia, o umiejętnościach i frustracjach, o stratach, przywiązaniach, o miłości i seksualności kobiety, która opuszcza swoje dziecko w momencie, kiedy wszyscy inni poszukują swoich bliskich, zaginionych w zawierusze wojennej.

Franck napisała powieść anty-rodzinną, podobnie jak Arno Geiger i której elementy nosi w sobie druga nagrodzona pozycja Kathariny Hacker, do której przejdę na końcu. Temat rodzinnych związków, tych istniejących, tych nieistniejących i tych brakujących wydaje się być przewodnim dla wszystkich nagrodzonych powieści. Obecna jest także problematyka obu wojen światowych z ich następstwami dla młodszych pokoleń, w kolejnej pozycji nagrodzonej w 2008 pojawia się także obraz historyczny końca istnienia NRD, jako państwa, jako aparatu politycznego i pewnej atmosfery społecznej. Wydawać się więc może, że Deutscher Buchpreis promuje pozycje o takiej tematyce. Kształci tym samym obraz literatury niemieckiej na świecie, wskazuje, że problematyka zmagania się z historią ojczyzny i historią własną, rodzinną szeroko zajmuje opinię publiczną.

Nominacje roku 2008 charakteryzowały się różnorodnością tematyczną, rozbuździły dyskusję publicystyczną nie tylko w obszarze kultury niemiecko-języcznej, ale co okazało się tegorocznym novum, także za granicą. Na liście znalazły się podobnie jak w latach ubiegłych utwory znanych i nieznanymi autorów z wyraźną przewagą tych drugich. Peter Handke, którego najnowsza książka „Die morawische Nacht” została umieszczona na Long List oficjalnie poprosił o wycofanie jego książki, motywując swoje postanowienie chęcią dania szansy autorom młodym i mniej znanym.

W październiku 2008 roku za najlepszą pozycję roku uznano 1000 stronicową powieść drezdeńskiego lekarza „Der Turm”. Autor opisuje na przykładzie mieszczańskiej rodziny swojego ojczystego miasta ostatnie siedem lat istnienia NRD. W werdykcie jurorów można przeczytać, że nagrodę przyznano mu za naszkicowanie w ogromie przedstawianych scen, obrazów i formuł słownikowych panoramy społeczeństwa, zbliżającego się w zamroczeniu (entgegentaumeln) ku końcowi. Czytelnik konfrontowany jest jak nigdy dotąd z aromatami, formami słownikowymi i mentalnościami byłej NRD. Krytyka mówi o panoramie jakości Buddenbrocków. Powieść ta, jak i inne nagradzane w ubiegłych latach wskazuje silne powiązania z autobiografią pisarza.

Opisywana NRD, mieszczańska dzielnica Drezna jawi się w powieści jak królestwo śpiącej królowej, zarośnięte tysiącletnimi różami. Wysublimowana ornamentyka, zamiłowanie autora do detalu, arabeski słowne pojawiają się w powieści jak paki róż, przysypując swoimi płatkami obrazy i oszałamiając swoją wonią wszystkie zmysły. Autor wydaje się być krytycznie zachwycony tą resztką mieszczańskości w socjalistycznym ustroju. W tym śnie zimowym, czy tysiącletnim, w który zapada pewna grupa tradycyjnych mieszczan drezdeńskich ma na celu przede wszystkim kultywowanie pewnej niemieckiej, wielkomieszczańskiej tradycji, która zanikała nie tylko tępiona ideologicznie w NRD ale także podlegała procesom przekształceniom w Republice Federalnej, zwłaszcza w wyniku ruchów roku 1968.

Uwe Tellkamp próbuje iść na ratunek pozytywnej stronie NRD, o tej negatywnej wszyscy już wszystko zdają się wiedzieć. W jednym z wywiadów podkreśla „huma-

nistyczny projekt” NRD, to znaczy NRD nie była tylko Karolem Marksem ale także Goethem, Kleistem czy Eichendorffem. Zresztą pierwsze 200 stron wcale nie zdradza czytelnikowi czasu akcji, ma się raczej wrażenie bycia w XIX wieku. Wszelkie zdarzenia przykryte są wspomnieniami z dzieciństwa, obrazami natury, osadzonymi w tradycji Adalberta Stiftera i Hermann Hessego – spokojne krajobrazy, ciemne drzewa, wielkie mieszczańskie mieszkania z ogrodami. I ulica o nazwie Turmstrasse, mieszkańcy nazywają siebie może trochę pieszczotliwie „Die Türmer”, ale to tylko pozory, tak naprawdę to aluzja do opisaney w „Wilhelmie Meistrze” Goethego „Turmgesellschaft”.

Tellkamp przedstawił społeczność, konkretnie trzypokoleniową rodzinę wyaliniowaną z czasu, zapadniętą w pielęgnację kultury, walczącą swoim zwróceniem ku przeszłości z nowymi oznakami socjalistycznego czasu. Jej postawa gubi się jednak najpierw wobec NRD a później wraz z upadkiem NRD ulega całkowitej zagładzie. Główny bohater stwierdza, bowiem na ostatnich kartach powieści, że znalazł swoje miejsce na ziemi, ale nie zauważył, że są to już tylko gruzy upadającego państwa. W tym miejscu pojawia się konkretna wskazówka na silne powiązania motywów z pisarstwem Tomasza Manna, Tellkamp przeniósł kompleks Buddenbrocków w 100 lat później. Autor nic i nikogo nie oszczędza, opisy jego są radykalne i pozbawione iluzji. Krytyka literacka widzi w tej powieści pierwszy utwór literacki kreślący życie w byłej NRD w sposób tak dokładny z uwzględnieniem historii socjalnej i historii kultury dnia powszedniego. W powieści tematyzowana jest niemiecka Innerlichkeit, indywidualny patos i los. Niemiecki świat literacki długo czekał na swoją wielką powieść przełomu, przez ostatnie 18 lat wciąż rozlegały się głosy kreujące właśnie to wielkie dzieło, które już dzisiaj stało się wręcz gatunkiem literackim w pryzmacie historii literatury niemieckiej. Takie pozycje jak „Ein weites Feld” Günтера Grassa, „Simple Storrys” Ingo Schulze, „Helden wie wir” Thomasa Brussig pretendowały do miana „Deutscher Wenderoman”, ale nigdy go nie otrzymały w 100 procentach. Wydaje się jednak, że epoka ta została zakończona i świat literatury niemieckiej otrzymał swój Wenderoman: Uwe Tellkamp „Der Turm”. „Der Turm” jest powieścią o szczęśliwie utraconey ojczyźnie.

Katharina Hacker, która otrzymała nagrodę Deutscher Buchpreis w roku 2006 ukazuje życie młodych ludzi we współczesnym świecie. Jest to wśród tych czterech powieści jedyna, która nie podejmuje kwestii rodzinnej, ale opisuje znowu niemiecką historię XX wieku, co stanowi wspólny punkt odniesienia nagrodzonych pozycji. Powieść porusza w sposób bardzo żywy kwestię „istnienia” i „posiadania”.

Protagonisci Hacker to trzydziestolatkowie, wiedzą i znają wszystko, tylko nie znają siebie samych. Żyją w pędzie i ulegają naciskom świata zewnętrznego. W drżącej atmosferze zwartej języka, jak uzasadnia swój wybór jury, autorka prowadzi swoich bohaterów przez bezkresy przeszłości i terażniejszości, jej pytania są naszymi własnymi pytaniami: Jak chcesz żyć? Jakie masz wartości? Jak powinieneś i jak możesz postępować? Wyjątkowa jakość powieści polega na tym, że pytania te wtapiają się w opowiadane historie i które nie zadawalają się płaskimi odpowiedziami ze świata polityki czy mediów.” Zdaniem jury nagrodzona autorka ukazuje, w jaki sposób zdarzenia świata zewnętrznego ingerują w życie człowieka i określają jego

zachowanie. Nieumiejętność podejmowania decyzji, niezdolność widzenia świata koliduje z tęsknotą za egzystencjalnymi doświadczeniami, za poczuciem bycia w przeciwieństwie do posiadania.

Powieść szkicuje historię dwojga młodych ludzi, którzy spotykają się i zakochują w sobie w symbolicznym dniu 11. września 2001 roku na imprezie towarzyskiej w Berlinie. Oboje zamieszkują wkrótce w Londynie, bowiem Jakob otrzymuje tam miejsce pracy zabitego w zamachach terrorystycznych w Nowym Yorku kolegi. Bohaterowie Hacker mają w zasadzie wszystko, co znajduje uznanie w oczach współczesnych: są młodzi, dobrze wykształceni, gotowi na wyzwania, jakie stawia im ich życie zawodowe, odnoszą sukcesy, mają przyjaciół, ale okazuje się, że brakuje im tego, co najważniejsze – bogactwa wewnętrznego. Powieść Hacker wyrosła z przeświadczenia o wewnętrznym zubożeniu współczesnego człowieka. Brakuje im empatii, nie widzą zdarzeń i tragedii, które dzieją się tuż obok, za ścianą. Człowiek stracił poczucie człowieczeństwa w bezcelowym wirze własnej egzystencji. Autorka jednak nie rozpacza nad losem współczesnych, ale przedstawia niebezpieczeństwa, z jakimi są wciąż i bezwiednie konfrontowani. Najważniejszym z nich określa łatwość w podejmowaniu niewłaściwych decyzji. Jej postacie niszczy źle pojęta miłość i nie określenie własnych możliwości.

Autorka umieszcza przeciwieństwa pod niemalże wspólnym dachem. W jednym domu mieszkają tak zwani wygrani: Jakob – adwokat wraz z Isabelle – graficzką; w drugim tak zwani przegrani: rodzina alkoholika. A jednak oba typy związków społecznych to tytułowi „nic nieposiadający”. Z jednej strony dramat przemocy, pijaństwa, z drugiej zaś emocjonalna oziębłość, brak zainteresowania człowiekiem, który jest obok. To, że żyją nie właściwie, że nie zaznają szczęścia są w stanie stwierdzić, ale wydają się niezdolni do jakiegokolwiek reakcji, aby zmienić ten stan. Wobec tego egzystencjalnego wyzwania stoją sparaliżowani. Ich wybór pada na najłatwiejszą z dróg: zamknąć oczy i brnąć dalej w chaos i oziębłość.

Verena Aufermann, w swojej recenzji, zamieszczonej 16.03.2006 w *Die Zeit* tak podsumowuje przesłanie powieści: „Nasza chwiejna teraźniejszość otrzymała w tej powieści ostry, wydobywający i podkreślający jej kontury portret. Katharinie Hacker udało się napisać krytyczną powieść i podać trafną i niepokojącą analizę czasu. Ulrich Greiner podkreśla w artykule z 02.10.2006, podsumowującym wzmaganie konkurentów do nagrody, dokładność spojrzenia autorki na fragmentaryczne życie współczesnego człowieka. Kiedy my usiłujemy, kontynuuje redaktor *Die Zeit*, nie dostrzegając wszelkich załamań lub przynajmniej przewyciężyć je, Katharina Hacker ma na tyle odwagi, aby właśnie na nich skupić całą swoją uwagę. Jest przy tym bardzo dokładną obserwatorką, analizuje napotkane sytuacje, stawia pytania i włącza je w tok snutej opowieści. Autorka buduje wokół opowiadanej historii sieć, składającą się ze zdarzeń nowszej i najnowszej historii Europy i Świata. Nie tylko rozpoczyna pozycję tragedią w Nowym Yorku, ale odwołuje się do Holocaustu, nazizmu, faktu podzielonych Niemiec, wojny w Iraku, do wypowiedzi takich postaci życia politycznego jak Tony Blair i George Bush.

Powieść Kathariny Hacker jest historią o przemocy, obcości, narkomanii, alkoholizmie, konsumpcyjnym nastawieniu do życia, ale także przyczynkiem w dyskusji

o terroryzmie, wojnie i nienawiści. We *Frankfurter Rundschau* z 15. marca 2006 Ursula März określiła „Die Habenichtse” jako „postęp we współczesnej literaturze niemieckiej”. Recenzentka zwraca przy tym głównie uwagę na niezwykle cechę powieści: połączenie estetyki literackiej z formą literatury zaangażowanej. Nie brakowało w prasie niemieckiej także głosów bardziej zdystansowanych do założeń powieści. Na pierwszy plan wydobywa się to przede wszystkim mnogość problematyki, w zasadzie każdy problem współczesnego świata znalazł w niej odbicie. Moim zdaniem, jako czytelniczki, zbyt wiele wątków zostało w powieści poruszonych. Zabieg ten uwidacznia programowe założenia pisarki: mówić o tym wszystkim w formie fikcji literackiej, o czym donoszą media. Wszystkie problemy współczesnego świata projektuje autorka na dwie główne postacie swojej powieści, zmagają się one z demonami przeszłości, zagrożeniami współczesności i czarnymi założeniami przyszłości.

Czy cztery nagrodzone pozycje mogą dać obraz tendencji czytelniczych w krajach niemieckojęzycznych ostatnich lat? Jeżeli nie oddają to zapewne kreują. Pozycja Julii Frank, czy Arno Geigera sprzedała się w nakładzie 400 tysięcy egzemplarzy, jeszcze przed wydaniem kieszonkowym a licencje na tłumaczenia „Mittagsfrau” sprzedane zostały do 33 krajów. Książka promowana to jednej strony książka rozprawiająca o rodzinnej przeszłości, o zakotwiczeniu protagonistów w burzliwych dziejach wieku XX. Jedni odrzucają swoją przeszłość, jak w „Es geht uns gut”, inni próbują zrozumieć motywy postępowania, generowanego wydarzeniami jak w „Mittagsfrau”, inni opisują, może trochę chępiąc się tym, świat bohaterских czynów życia wewnętrznego jak w „Der Turm”. Z drugiej strony wszystkie nagrodzone pozycje odwołują się do historycznej przeszłości krajów niemieckojęzycznych, mają na celu przedstawienie pewnego spojrzenia na świat wojny, świat podziału Niemiec, później na fakt zjednoczenia. Katharina Hacker opisuje historię współczesną świata, sięga do tematów żywo interesujących współczesnego obywatela świata, mam tu na myśli głównie zdarzenia z 11. września 2001 roku w Ameryce. Wydaje mi się, że taki wspólny mianownik można byłoby znaleźć dla czterech powieści wyróżnionych w konkursie Deutscher Buchpreis.



## Kazimierz Sosnkowski jako pisarz i mówca<sup>1</sup>

Kazimierz Sosnkowski, którego dojrzałe życie objęło większą część XX stulecia, przeżył kilka epok (także literackich), biorąc czynny udział w wydarzeniach historycznych. Zwięźle podsumował to Karol Zbyszewski, pisząc o nim, że „był — ustawicznie wpleciony w ważne epizody polskich dziejów przez bez mała pół wieku, lata 1908-1954. Rekordowo długa służba krajowi na czołowych stanowiskach”<sup>2</sup>.

Pisane bądź wygłaszane na przestrzeni kilku dziesięcioleci teksty Sosnkowskiego związane były z kolejnymi etapami jego życia i działalności. Ta – jak można szacować – bardzo obfita („pisana” i „mówiona”) spuścizna<sup>3</sup> nie doczekała się dotychczas gruntownego omówienia ani nawet zinwentaryzowania i pełnej edycji. Tylko częściowo jest ona dostępna w postaci drukowanej. Niewątpliwie ważną, do dziś właściwie niezastąpioną rolę odgrywają dwa obszernie tomy, wydane na emigracji: przede wszystkim *Materiały historyczne*, zebrane i opracowane przez Józefa Mateckiego (Londyn 1966), a także *Kazimierz Sosnkowski. Myśl – praca – walka. Przyczynki do monografii oraz uzupełnienia do „Materiałów historycznych” Kazimierza Sosnkowskiego* w opracowaniu Stanisława Babińskiego (Londyn 1988), chociaż wiele tekstów, zwł. sprzed II wojny światowej, nie zostało w nich ujętych. Prace nad pierwszą z tych pozycji generał, pozostając w stałym kontakcie z redaktorem tomu, mógł śledzić na bieżąco; w jednym z listów (kilka lat przed wydaniem) tak charakteryzował jej planowaną zawartość: „Ostatecznie jest to tylko zbiór moich wystąpień publicznych na obczyźnie, a więc przemówień, rozkazów, wywiadów, odczytów, artykułów itd. Pewną wartość historyczną nadaje im to, że prawie każda z tych pozycji łączy się z jakimś ważkim zdarzeniem politycznym czy wojennym, albo też z określoną sytuacją międzynarodową ubiegłego dwudziestolecia”<sup>4</sup>. W wydaniu książkowym pominięto „czysto literacką

<sup>1</sup> Niniejszy tekst jest nieco zmienionym i dostosowanym do fragmentarycznej publikacji wyjątkiem ze *Wstępu* Jerzego Kirszaka i Krzysztofa Polechońskiego do *Wyboru pism* Kazimierza Sosnkowskiego, przygotowanego dla serii Biblioteka Narodowa.

<sup>2</sup> K. Zbyszewski, *Sosnkowski – kawalek naszej historii*, „Dziennik Polski i Dziennik Żołnierza”, Londyn, nr 170, 19 VII 1988, s. 2. (Korekty wymaga postawiona przez autora początkowa data, jako że działalność Sosnkowskiego wykroczyła przed rok 1908, kiedy stanął na czele okręgu warszawskiego Organizacji Bojowej PPS. Rok 1954 również nie zamyka definitywnie jego publicznej działalności.)

<sup>3</sup> Ponieważ dorobek pisarski i oratorski K. Sosnkowskiego nie został dotychczas w pełni zebrany i opublikowany, trudno powoływać się na ścisłe dane. Sporządzenie bibliografii oraz dokładnego rejestru spuścizny rękopiśmiennej wydaje się zatem koniecznym i pilnym postulatem badawczym.

<sup>4</sup> List K. Sosnkowskiego do B. Miedzińskiego z 8 IV 1959 r., [w:] Biblioteka Zakładu Narodowego im. Ossolińskich we Wrocławiu, Dział Rękopisów, Korespondencja prywatna K. Sosnkow-

twórczość Sosnkowskiego, jak na przykład jego przekłady z poetów obcych”, które – jak zapowiadano – „ukazać się mają oddzielnie”<sup>5</sup>. Edycja tomu o takim charakterze nie doszła jednak nigdy do skutku. Wydany znacznie później, już po śmierci autora, drugi z wymienionych tytułów, będący głównie opracowaniem źródłowym o charakterze historyczno-biograficzno-dokumentacyjnym, zawierający przy tym nie tylko teksty samego Sosnkowskiego, lecz także jemu poświęcone, niewiele uwagi poświęcał literackim zainteresowaniom wojskowego i męża stanu, choć przedrukowywał jego opublikowane pośmiertnie tłumaczenia poetyckie (z Goethego, Baudelaire’a, Szekspira i Lermontowa)<sup>6</sup>.

Mając na uwadze różnorodność uprawianych przez Sosnkowskiego form pisarskich, należy pamiętać, że powstawały one w przeciągu ponad półwiecza, w różnych okresach jego publicznej działalności, które sprzyjały takiemu lub innemu typowi wypowiedzi. Z konieczności krótki przegląd tej bogatej spuścizny o nader różnorodnym charakterze ograniczyć się musi do daleko idącej selekcji i prezentacji jedynie wybranych przykładów.

Zapewne najwcześniejszym drukowanym tekstem jest opublikowany w maju 1914 r. w „Strzelcu”, sygnowany „j.” (inicjał używanego przez Sosnkowskiego pseudonimu „Józef”) artykuł *Nasze wychowanie wojskowe*, w którym sformułowane zostały cele i zadania, stojące przed twórcami i kadrami przyszłej, odrodzonej armii polskiej. Autor wskazywał w nim, jak sam to określał, „cele wychowawcze polskiego militarysty”<sup>7</sup>, kierunki pracy, służące zbudowaniu i umocnieniu wartości żołnierskich. Inspiracja w tym wypadku była czytelna: eksponowany w artykule prymat sił moralnych nad materialnymi był wyraźnie zbieżny z poglądami Piłsudskiego. Warto zwrócić uwagę, że blisko ćwierć wieku później Sosnkowski, już jako generał i inspektor armii w odrodzonej Polsce, to swoje przekonanie podtrzymywał w skromnie zatytułowanym przyczynku *Parę słów o piechocie*. Wypowiadając się na temat tego rodzaju broni i jego roli na współczesnym polu walki, wyraźnie podkreślał potrzebę kształcenia charakteru żołnierza jako najistotniejszego czynnika w walce, stawianego nawet wyżej niż wiedza. Z pozycji praktyka i znawcy problemu generał przeciwstawiał się pomniejszaniu roli piechoty w strukturze armii i dość sceptycznie zapatrywał się na rozpowszechnione opinie, postulujące radykalną rozbudowę technicznych środków walki. Twierdził stanowczo, że „piechota była, jest i będzie królową broni”<sup>8</sup>.

Gros spuścizny Sosnkowskiego związane jest z działalnością wojskową i polityczną. Specyficzną dlań formą wypowiedzi są pisemne rozkazy, kierowane do żołnierzy,

skiego, sygn. 16578/II, s. 39. Zamierzony zakres czasowy tomu uległ ostatecznie rozszerzeniu, zarówno o teksty sprzed II wojny światowej jak i o ostatnie wypowiedzi z lat 60.

<sup>5</sup> J. Matecki, *Wstęp*, [w:] K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, zebrał i przypisami opatrzył J. Matecki, Londyn 1966, s. VI.

<sup>6</sup> Zamieszczone przez St. Babińskiego przekłady ukazały się po raz pierwszy w okolicznościowym (w pierwszą rocznicę zgonu generała) numerze tygodnika „Wiadomości” (K. Sosnkowski, *Przekłady poetyckie*, „Wiadomości”, Londyn, nr 41, 11 X 1970, s. 1). Translatorski dorobek Sosnkowskiego zasługuje na szerszą prezentację i dokładniejsze omówienie, jednak ten postulat musi zostać zrealizowany poza ramami niniejszego szkicu.

<sup>7</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 524.

<sup>8</sup> *Idem*, *Parę słów o piechocie*, „Przegląd Piechoty”, z. 2, 1938, s. V.



zarówno w Legionach jak podczas dowodzenia jedną z armii w wojnie polsko-bolszewickiej czy na stanowisku naczelnego wodza w okresie II wojny światowej. Jako przykład tego rodzaju tekstu z wczesnego okresu posłużyć może rozkaz do żołnierzy I Brygady Legionów, wydany po zwycięskiej bitwie pod Łowczówkiem, w której pod nieobecność Piłsudskiego dowodził jego zastępca. Warto przy okazji wspomnieć, że wśród rozkazów komendanta znajdują się także teksty podpisywane wspólnie z Sosnkowskim, tj. swoim szefem sztabu (i zastępcą jednocześnie), które były przezeń redagowane, jak np. rozkaz o powstaniu Naczelnego Komitetu Narodowego i Legionów z 22 sierpnia 1914 r.<sup>9</sup> W sugestywnym rozkazie z 1 stycznia 1915 r. Sosnkowski dokonywał bilansu kilkudniowego frontowego starcia polskich legionistów z doborową dywizją rosyjskiej piechoty. Omówiwszy zwięźle warunki, przebieg i rezultat tego największego i najkrwawszego z dotychczas stoczonych legionowych bojów, nie szczędził słów uznania dla swoich podkomendnych, dziękował indywidualnie najbardziej zasłużonym spośród nich, oddawał cześć poległym i umacniał ducha zwycięstwa, wypowiadając m.in. następujące słowa: „Żołnierze! [...] Dowiedliście, że nie ma wysiłku i nie ma ofiary dość trudnej, byście jej nie podjęli, gdy wróg złamać Was pragnie a Wy zwyciężać chcecie. [...] Żołnierze, w bitwie pod Łowczówkiem daliście dowód męstwa, które szacunkiem przejmuję dla Was szeregi armii, a za które nieprzyjaciel płaci stosami trupów i rannych”<sup>10</sup>. Dodawał przy tym znamienne stwierdzenie: „Wojenna postawa Wasza wskrzesza dawne tradycje oręża polskiego”, czym nawiązywał zerwaną w okresie zaborów i z trudem odbudowywaną łączność z chwalebą przeszłością militarną Polski.

Późniejszy okres, tj. walki w obronie niepodległego państwa, reprezentuje rozkaz do wojsk Armii Rezerwowej z 12 czerwca 1920 r., w którym rzeczona struktura operacyjna, zorganizowana pośpiesznie („powstała w przeciągu trzech dni”) dla odparcia wojsk bolszewickich z rejonu rzeki Berezyny, po dwóch tygodniach została rozwiązana. Zawiadamiał o tym w przywołanym rozkazie jej dowódca – według ówczesnej nomenklatury – generał-porucznik Sosnkowski: „Armia Rezerwowa, powołana do życia w ciężkich i krytycznych chwilach, gdy losy wojny ważyły się na szali, spełniwszy chlubnie i szacownie powierzone jej zadanie, znika pod tą nazwą z widowni”. Rekapitulując jej dokonania, głównodowodzący nią (i jednocześnie jej organizator) z satysfakcją stwierdzał: „Armia w tygodniowych przeszło uporczywych bojach, wśród niesłychanie trudnych warunków terenowych i komunikacyjnych, pozbawiona prawie środków transportowych, przy ciągle rwącej się łączności, potrafiła pobić wroga armie i osiągnąć wyznaczone cele operacyjne, nie zachwiawszy się ani razu, nie znając słowa «odwrót» na całym swym zwycięskim szlaku. Nie umiem znaleźć dla Armii większych słów pochwały nad słowa pełne prostoty, lecz równocześnie i najgłębszej moralnej treści: Armia spełniła do końca swój żołnierski obowiązek”<sup>11</sup>.

Inny charakter mają rozkazy naczelnego wodza, a więc osoby sprawującej najwyższą władzę wojskową, z okresu II wojny światowej. Zarys programu wycho-

<sup>9</sup> J. Piłsudski, *Pisma zbiorowe*, t. IV, Warszawa 1937, s. 9-10.

<sup>10</sup> *Legiony Polskie 16 sierpnia 1914 – 16 sierpnia 1915 (Dokumenty)*, Piotrków 1915, s. 47-49.

<sup>11</sup> Centralne Archiwum Wojskowe w Warszawie, Kol. Gen. 160, Jakub Włostowiec-Gąsienicki, Rozkaz dowództwa Armii Rezerwowej l. dz. 310 z 12 czerwca 1920 r. (odpis), s. 124-125.

wawczego dla armii polskiej na obczyźnie sformułował gen. Sosnkowski w rozkazie oficerskim nr 1 z 5 lutego 1944 r. Znamienne, że podane tam zasady zostały mocno oparte na podstawach moralnych (w nie mniejszym stopniu niż o czynniki intelektualne i emocjonalne), co znalazło wyraz m.in. w następującej dyrektywie: „Wychowanie ma objąć umysł, duszę i serce żołnierza”<sup>12</sup>. Wśród ówczesnych rozkazów znajdują się teksty, które – poruszając sprawy największego znaczenia – przybierały nieraz postać odezwy, postanienia czy nawet orędzia. Tę rangę można przypisać słynnemu rozkazowi nr 19 z 1944 r., wydanemu w piątą rocznicę wybuchu wojny i w trakcie walk powstańczych w Warszawie. Choć nominalnie rozkaz przebywającego na emigracji naczelnego wodza Polskich Sił Zbrojnych adresowany był do żołnierzy Armii Krajowej, wyrasta on ponad wypowiedź skierowaną jedynie do polskiej armii podziemnej, zyskując znaczenie odezwy do całego narodu, do wszystkich Polaków. Rozkaz zawiera czytelny przekaz o niezłomnej woli walki, podjętej przez polskich żołnierzy już we wrześniu 1939 r., ich – potwierdzanym na różnych frontach i podczas licznych bitew – poświęceniu i ofiarności, skonfrontowany z niedostatkami pomocy ze strony sojuszników, będącym rezultatem tyleż politycznych nacisków ze strony Związku Sowieckiego, co małoduszności i wyrachowania aliantów zachodnich. Gen. Sosnkowski zdobył się w nim na dobitny głos jednocześnie przestrogi i protestu, piętnujący otwarcie niedotrzymanie sojuszniczych gwarancji. W najbardziej przejmującym fragmencie pisał: „Od miesiąca bojownicy Armii Krajowej pospół z ludem Warszawy krwawią się samotnie na barykadach ulicznych w nieubłaganych zapasach z olbrzymią przewagą przeciwnika. Samotność kampanii wrześniowej i samotność obecnej bitwy o Warszawę są to dwie rzeczy zgoła odmienne. Lud Warszawy, pozostawiony sam sobie i opuszczony na froncie wspólnego boju z Niemcami, oto tragiczna i potworna zagadka, której my Polacy odszyfrować nie umiemy na tle technicznej potęgi sprzymierzonych u progu szóstego roku wojny.

Nie umiemy dlatego, gdyż nie straciliśmy jeszcze wiary, że światem rządzą prawa moralne. Nie umiemy dlatego, że nie wierzymy, aby polityka, oderwana od zasad moralnych, inne słowa aniżeli złowieszcze «Mane, Takel, Fares» sama sobie na kartach historii wypisać zdołała. Nie umiemy, bo uwierzyć nie jesteśmy w stanie, że oportunizm ludzki w obliczu siły fizycznej mógłby posunąć się tak daleko, aby patrzeć obojętnie na agonie stolicy tego kraju, którego żołnierze tyle innych stolic własną pierśią osłonili lub wyzwolili wysiłkiem własnego ramienia”<sup>13</sup>.

Po latach generał Sosnkowski raz jeszcze wyjaśniał powody wydania tego rozkazu oraz swoje zamiary: „Rozkaz ten miał oczywiście na celu przełamanie na drodze drastycznej indyferentyzmu sprzymierzonych w stosunku do tragedii Kraju. Ale poza tym był on spełnieniem apelu powstańców z barykad Warszawy, wyrażonego w depeszy dowódcy AK z dnia 6 sierpnia. Apel ten wzywa władze zwierzchnie w Londynie, aby napiętnować w dokumencie historycznym brak pomocy ze strony sprzymierzonych”<sup>14</sup>. Dramatyczny w swoim wyrazie rozkaz nr 19 został usłyszany

<sup>12</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 141.

<sup>13</sup> *Ibidem*, s. 201.

<sup>14</sup> K. Sosnkowski, *Komentarze do książki W. Andersa „Bez ostatniego rozdziału”*, [w:] Kazimierz Sosnkowski. *Mysł – praca – walka. Przyczynki do monografii oraz uzupełnienia do „Materia-*

przez polską i światową opinię publiczną, rychło spowodował też reperkusje polityczne. Bezpośrednim jego następstwem – oprócz niewielkiego pobudzenia aktywności zachodnich sojuszników w postaci wsparcia walk powstańczych zrzutami broni i amunicji – było udzielenie dymisji naczelnemu wodzowi.

Inną, niewątpliwie ważną kategorią w pisarskim dorobku Sosnkowskiego są niezbyt liczne, lecz wartościowe – i z historycznego punktu widzenia, i pod względem literackim – wspomnienia. Jednym z osobnych tekstów tego rodzaju jest *Z Legionów do Magdeburga*, zamieszczony w zbiorze *Za kratami więzień i za drutami obozów* (t. II, 1928). Więzienny epizod legionowych przywódców, ukazany tu od chwili aresztowania w lipcu 1917 r. aż do przybycia do Warszawy 10 XI 1918 r., zawierał wykonane z niewątpliwym talentem literackim<sup>15</sup> i darem obserwacji psychologicznej portrety samego autora oraz stawianego w centrum narracji komendanta Piłsudskiego. Relacja łączy faktograficzną ścisłość z rozbudowaną refleksją, niekiedy nieoczekiwaną, a z literackiego punktu widzenia nader interesującą, bo autotematyczną, jak w poniższym fragmencie: „Pisanie wspomnień z więzienia celkowego nie należy do rzeczy łatwych. Monotonia, jednostajność, absolutny brak wszelkich wydarzeń, a więc czynniki, które w przeżyciu czas rozciągają i dłużą, we wspomnieniu powodują utratę perspektywy, redukując długie nieraz okresy do rozmiarów matematycznego punktu. Dynamika życia ginie, pozostaje jedynie jego tło”<sup>16</sup>. Ocenic trzeba, że dzięki samoświadomości memuarysty tekst zdołał ustrzec się wspomnianych niebezpieczeństw, pozostając cennym świadectwem osobistym najbliższego współpracownika Piłsudskiego o okresie jego internowania. Do tego czasu powrócił gen. Sosnkowski jeszcze raz w innym tekście, zamówionym przez redakcję „Głosu Prawdy”, zamierzającej uczcić Marszałka publikacją szeregu wspomnień o dniach jego imienin w latach 1914-1928. Najtrudniejszym do odtworzenia w tej kronice imienin Piłsudskiego okazał się dzień 19 marca 1918 r., w którym „jedynym bezpośrednim świadkiem imienin Komendanta był jego dozorca więzienny”. Z pomocą przyszedł jego ówczesny najbliższy współpracownik, dzielący z nim miejsce wygnania, który w nadesłanym tekście podjął „próbę odtworzenia ogólnej sylwetki tego dnia – próbę, opartą o rzeczową znajomość warunków więziennych w Magdeburgu, oraz o czysto osobiste wspomnienia, dotyczące własnych myśli i refleksyj, związanych z ówczesnym okresem”<sup>17</sup>.

---

*łów historycznych” Kazimierza Sosnkowskiego, zebrał i opracował St. Babiński, Londyn 1988, s. 452. Zob. także T. Serwatka, Rozkaz nr 19 generała Sosnkowskiego z 1 IX 1944 r. jako protest przeciw postawie Wielkiej Brytanii wobec powstania warszawskiego. Geneza i reperkusje, „Czasopismo Zakładu Narodowego im. Ossolińskich”, Wrocław, z. 5, 1994.*

<sup>15</sup> Nie uszło to uwagi przygodnych komentatorów. Pisarka Maria Jehanne Wielopolska, odnosząc się do opisanego we wspomnieniu epizodu, który miał miejsce w ogarniętym rewolucyjnym wrzeniem Berlinie (wystawne śniadanie w hotelu Hillera, nazwane przez Sosnkowskiego „uczta zadżumionych”), podziwiała „olśniewający talent literacki i psychologiczny” autora (M.J. Wielopolska, *Więzienne drogi Komendanta. Gdańsk – Spandawa – Wesel – Magdeburg*, Warszawa 1935, s. 153).

<sup>16</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 539.

<sup>17</sup> K. Sosnkowski, *Dzień imienin Komendanta w Magdeburgu. Wspomnienie współtowarzysza więzienia magdeburgskiego generała Kazimierza Sosnkowskiego*, „Głos Prawdy”, Warszawa, nr 78, 18 III 1928, s. 3.

W latach II wojny światowej doszła ważna, a ze względu na objętość wyjątkowa w całym pisarskim dorobku generała pozycja: obszerna, możliwie dokładna i żywo napisana relacja wspomnieniowa z kampanii wrześniowej 1939 r. Powstała z inspiracji redaktora pisma „Bellona” na początku lat czterdziestych<sup>18</sup>, zatem z niewielkim odstępem czasowym od przedstawionych wydarzeń, długo pozostawała w rękopisie, zresztą w kilku odmianach tekstu.<sup>19</sup> W druku udostępniona została już po śmierci autora, początkowo we fragmentach na emigracji („Niepodległość”, 1980-1983, t. 13-16), następnie na łamach prasy krajowej („Życie Literackie”, 1981, nr 34-40), zaś całość opublikowana została w wydaniu książkowym w kraju pt. *Cieniom Września* dopiero w 1988 r.<sup>20</sup>

Jak w większości dzieł pamiętnikarskich tak i w *Moich wspomnieniach z Kampanii Wrześniowej* za główną intencję twórcy uznać należy pozostawienie świadectwa. Przyznawał to ich autor w *Słowie wstępnym*: „Przede wszystkim było moim obowiązkiem i potrzebą mego serca złożenie hołdu cieniom tych, którzy w nierównej walce swe życie za Polskę oddali. Chciałem dać świadectwo prawdzie o męstwie i ofiarności żołnierza polskiego w krótkiej kampanii wrześniowej. Uważałem za rzecz pożyteczną pomnożenie materiałów i przyczynków, które w przyszłości choć w pewnej mierze mogą ułatwić sformułowanie właściwego i sprawiedliwego sądu o jednym z największych dramatów w dziejach naszego narodu”<sup>21</sup>. Jednocześnie generał zastrzegął, że jego praca o charakterze wspomnieniowym „nie może [...] rościć i bynajmniej nie rości sobie pretensji do tytułu studium operacyjnego czy historycznego”<sup>22</sup>. W swojej relacji Sosnkowski nie poprzestawał jednak na autopsji, widzianych przez siebie bądź

<sup>18</sup> *Słowo wstępne* zawiera na końcu informację o miejscu i roku powstania: „Londyn, 1942 r.” (por. K. Sosnkowski, *Cieniom Września*, przedmową opatrzył A. Rzepiewski, wyd. II, Warszawa 1989 [właśc. 1988], s. 38). Spisywanie tego pamiętnika zostało rozpoczęte przynajmniej rok wcześniej, a praca nad nim była kontynuowana jeszcze po wojnie. W liście do Aleksandry Piłsudskiej z 14 IV 1957 r. Sosnkowski pisał: „Nie mam nic przeciwko złożeniu mych wspomnień z Kampanii Wrześniowej w Instytucie J.[ózefa] P.[iłsudskiego]. Pragnąłbym jedynie wiedzieć, z jakiego źródła Droga Pani rzecz tę otrzymała. Chodzi bowiem o to, że wspomnienia te pisałem szkicowo w roku 1941, a po skończonej wojnie światowej przeredagowałem je, uzupełniłem i w tej postaci przed kilku laty przesłałem pułk. Krubskiemu na przekazaną mi przezeń prośbę Biura Historycznego. Chodzi więc o sprawdzenie, czy do rąk Drogiej Pani trafił właściwy egzemplarz. Zresztą tekst obecny przed ewentualną publikacją wymagałby jeszcze rozwinięcia, zwłaszcza w dziale dotyczącym okresu przedwojennego” (Biblioteka Zakładu Narodowego im. Ossolińskich we Wrocławiu, Dział Rękopisów, Korespondencja prywatna K. Sosnkowskiego, sygn. 16578/II, k. 56).

<sup>19</sup> W Bibliotece Ossolineum przechowywane są trzy, różniące się od siebie, wersje: 1) maszynopis z odręcznymi – nieraz bardzo rozbudowanymi – poprawkami i uzupełnieniami autora; 2) ten sam maszynopis (przebitka) co w wersji pierwszej w zasadzie bez poprawek względnie z nieznacznymi poprawkami; 3) fragmentaryczny *Wyciąg z pamiętników o Kampanii Wrześniowej* (*ibidem*, Papiery K. Sosnkowskiego, sygn. 16504/II).

<sup>20</sup> Wydanie książkowe nie opiera się na redakcji ostatecznej; odpowiada ono wersji 2), nieuwzględniającej autorskich poprawek (*ibidem*, sygn. 16504/II/2). Nadany wspomnieniom tytuł nie pochodzi od autora. W wersjach 1) i 2) brak stron tytułowych, natomiast wersja 3) nosi zapisany ręką generała tytuł *Moje wspomnienia z Kampanii Wrześniowej*.

<sup>21</sup> K. Sosnkowski, *Cieniom Września*, s. 37-38.

<sup>22</sup> *Ibidem*, s. 36-37.

znanych sobie faktach. Nie mając dostępu do dokumentacji i ze świadomością, że jego wiedza może być niepełna, a pamięć zawodna, w staraniu o obiektywizm i odmienną perspektywę zadbał także o zebranie wspomnień uczestników tamtych wydarzeń.<sup>23</sup> W narracji, prowadzonej z perspektywy uczestnika wojny, zresztą szczególnej rangi, bo dowódcy frontu, przeważa tok sprawozdawczy, dopuszczający jednak element osobisty jak i refleksyjny. W wrześnieowych wspomnieniach jawi się generał jako bystry obserwator i przenikliwy analityk, fachowo rozpatrujący i komentujący sytuację, znakomicie rozumiejący arkana walki zbrojnej i prowadzenia wojny, którego uwaga skierowana jest przede wszystkim – co w tym wypadku w zasadzie rozumiałe – na sprawy militarne: rozpoznanie sytuacji, ocenę sił własnych i nieprzyjaciela, możliwości skutecznych działań, dylematy dowodzenia itp. Przedstawiając swoje trudne położenie po wyznaczeniu na dowódcę frontu południowego, ujmował je w lapidarnej, wykorzystującej paradoks formule: „Byłem dowódcą bez sztabu, bez łączności i środków komunikacji, bez lotnictwa i obrony przeciwlotniczej, bez czołgów, bez odwodów, bez znajomości organizacyjnej i operacyjnej sytuacji większej części podporządkowanych wojsk”. W kolejnym zdaniu dochodziły do głosu rozczarowanie, tonowany żal i zawód z powodu dopuszczenia do takiej – krytycznej w konsekwencji – sytuacji: „Dręczyło mnie przy tym pytanie, które w czasach późniejszych i po zakończonej kampanii zadawałem sobie niejednokrotnie, nie umiając nigdy znaleźć na nie odpowiedzi: dlaczego nominacja moja na dowódcę południowej grupy armii nastąpiła tak późno, w takiej chwili i w takich warunkach, a nie bezpośrednio po kryzysie marcowym [1939 r. w stosunkach polsko-niemieckich – przyp. K.P.]?; dlaczego nie zrobiono tego w ciągu długich miesięcy między marcem a wrześniem lub choćby w dniu mobilizacji powszechnej?”<sup>24</sup>. Przedstawione we wspomnieniach wydarzenia wykraczają poza ramy czasowe walk wrześnieowych: zaczynają się od oznak nadchodzącej wojny, a kończą dramatyczną ucieczką z opanowanego przez dwu najeźdźców kraju na początku października 1939 r. (Po wkroczeniu wojsk sowieckich na terytorium Polski pozostała jedynie – zdaniem generała – „nierówna walka, pozornie już pozbawiona celu, a przecież tocząca się o bezcenne imponderabilia tradycji żołnierskiej”<sup>25</sup>.) Tok wspomnieniowo-kronikarski, zupełnie naturalny w tego typu relacji, ustępuje niekiedy – jak w rozdziale 16 – analizie sytuacji Polski czy refleksji nad postawą mocarstw sąsiednich (zarazem agresorów), opisanej choćby w obrazowej, bliskiej aforyzmowi formule: „Smaczny polski kąsek raz jeszcze w toku dziejów znalazł się na stole wspólnej uczyty olbrzymów”<sup>26</sup>. Również końcowy epizod przejścia przez Karpaty odbiega znacznie od dominującego w relacji charakteru sprawozdawczego; oddając przeżycia podczas próby wydostania się z zajętej przez Armię Czerwoną części Polski, w większym stopniu dopuszcza narracyjną inwencję i ujawnia literackie

<sup>23</sup> Jednym z nich był Rajmund Scholz, towarzysz udanego przejścia przez Karpaty na Węgry na początku października 1939 r., który swą relację (*Fragment z pamiętników z 1939 roku*) spisał na życzenie generała niedługo po przedostaniu się do Francji (Biblioteka Zakładu Narodowego im. Ossolińskich we Wrocławiu, Dział Rękopisów, sygn. 15373/II; tekst datowany: 1 XI 1939 r.).

<sup>24</sup> K. Sosnkowski, *Cieniom Września*, s. 85.

<sup>25</sup> *Ibidem*, s. 181.

<sup>26</sup> *Ibidem*, s. 221.

możliwości generała, dostrzegalne choćby w impresjonistycznych opisach krajobrazu i przyrody czy oddawaniu nastrojów i stanów psychicznych autora oraz uczestników wyczerpującej ucieczki.

W grudniu 1944 r., a więc tuż po przybyciu do Kanady, powstał nieduży tekst okolicznościowy: *W stulecie Politechniki Lwowskiej*. Osobiste wspomnienie o uczelni, na której Kazimierz Sosnkowski kontynuował rozpoczęte jeszcze na Politechnice Warszawskiej studia, przeplata się tutaj z refleksjami nad rosnącą rolą wiedzy technicznej we wszystkich aspektach ludzkiego życia, także w bliskiej generałowi dziedzinie obronności. Wyrażona na końcu nadzieja na powrót Lwowa i jego zasłużonej politechniki do Polski pozostała niestety niespełniona.

Po części wspomnieniowy charakter mają również okolicznościowe szkice, napisane po śmierci: Ignacego Matuszewskiego, Tomasza Arciszewskiego i Aleksandry Piłsudskiej. Te „portrety pośmiertne” są wyrazem czci dla zmarłych; łączą osobistą perspektywę wspomnień z próbą oceny dokonań w XX-wiecznej historii Polski wybitnych a personalnie i ideowo bliskich Sosnkowskiemu postaci.

Z objętościowo większych prac powojennych niewątpliwie ambitną propozycję stanowi obszerny cykl wykładów, wygłoszonych w Brazylijskiej Akademii Sztabu Generalnego w Rio de Janeiro w 1952 r., w których polski generał dokonywał przenikliwej analizy powojennej sytuacji politycznej w obliczu „kryzysu totalnego: religijnego, moralnego, intelektualnego, socjalnego, politycznego, ekonomicznego”, w tym zwłaszcza zagrożeń demokracji zachodnich ze strony sowieckiego komunizmu. Natomiast polemiczną przedmowę, napisaną do książki gen. Stanisława Sosabowskiego *Najkrótszą drogą* (1957), można potraktować jako swoiste „poprawki historyczne”, korygujące fałszywe sądy i mniemania, jakie zdążyły narosnąć wokół osoby Sosnkowskiego i jego roli w II wojnie światowej, a w szczególności w związku z Powstaniem Warszawskim. Podobny charakter mają niepublikowane za życia *Komentarze do książki W. Andersa „Bez ostatniego rozdziału”*.<sup>27</sup> Polemiczną wymowę ma tekst *Gen. Weygand o bitwie warszawskiej*, w którym Sosnkowski jako bliski współpracownik Piłsudskiego po ukazaniu się pamiętników francuskiego generała zabrał głos w obronie prawdy historycznej. Mimo sympatii i szacunku, żywnego dla gen. Maxime’a Weyganda, opinia ówczesnego ministra spraw wojskowych jest stanowcza i jednoznaczna: „Twórcą koncepcji operacyjnej i urzeczywistnionego planu bitwy warszawskiej był marszałek Piłsudski”<sup>28</sup>.

W tym rozległym dorobku, który szacować można na kilkaset tekstów, zaledwie parę większych wypowiedzi generała bezpośrednio odnosi się do spraw związanych z literaturą, poświęconych głównie lub w całości pisarzom i ich twórczości. Wśród osobnych tekstów o takim charakterze wyróżnia się laudacja, przesłana na jubileusz 35-lecia twórczości Kazimierza Wierzyńskiego, określonego przez generała słowami: „mój stary przyjaciel”. Ten błyskotliwie napisany i finezyjnie skomponowany tekst opiera się o zasadę trójkową; wychodząc od cytatu z *Beniowskiego* Słowackiego o „potrójnym” życiu bohatera, Sosnkowski traktuje poetę jako osobę, która dostała niezwykle wtajemniczenia: „Posiadł on potrójną tajemnicę: piękna, dobra

<sup>27</sup> Kazimierz Sosnkowski. *Mysł – praca – walka*, s. 436-452.

<sup>28</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 629.

i prawdy”. Uznaje on „całe życie Kazimierza Wierzyńskiego, całą jego twórczość” za „bogaty potrójny akord, gdzie talent i natchnienie poetyckie splatają się z urokiem gorącego i wiecznie młodego serca oraz z cechami duszy tak głęboko ludzkiej i jednocześnie tak prawdziwie polskiej”<sup>29</sup>. W późniejszym o rok i znacznie obszerniejszym przemówieniu, poświęconym Melchiorowi Wańkowiczowi, wygłoszonym na jego wieczorze w Nowym Jorku dn. 4 grudnia 1955 r., Sosnkowski kreśli sylwetkę pisarza w oparciu o jego rodowód i główne cechy pisarstwa, obecne w wybranych utworach: *Szczenięcych latach*, *Zielu na kraterze czy Tworzywiewie*. Starając się wydobyć specyfikę tej twórczości, mówca zauważa także jej imponujący rozmach: „Dociera on [Wańkowicz – przyp. K.P.] do najtajniejszych głębi swojej epoki i chwytą życie na gorącym uczynku, zdumiewa nas przy tym renesansową bujnością i wszechstronnością swego talentu. Żadna dziedzina nie jest Wańkowiczowi obca, jest on jednocześnie lirykiem i epikiem, powieściopisarzem i poetą, satyrykiem i publicystą, politykiem i ekonomistą, socjologiem, historykiem i filozofem”<sup>30</sup>.

Warto wspomnieć, że sporo interesujących uwag o literaturze, konkretnych dziełach i ich autorach pojawia się mimochodem, przy różnych okazjach, rozrzuconych w rozmaitych wypowiedziach, m.in. w korespondencji.

Ważne miejsce w spuściźnie generała zajmują listy. Autorka biografii Kazimierza Sosnkowskiego słusznie podkreśliła ten fakt, pisząc o nim, że „prowadził obszerną korespondencję, niewątpliwie lubił pisać i robił to istotnie po mistrzowsku. Jego listy, pisane przeważnie nocą, po dniu wytężonej pracy, stanowić mogłyby niedościgły wzór sztuki epistolograficznej”<sup>31</sup>. Wielość kontaktów, zajmowane stanowiska i pełnione funkcje publiczne z pewnością stymulowały tę formę międzyludzkiej komunikacji, choć oczywiście nie mogły określać jej artystycznych walorów. Te miały swoje źródło w bogatej, wielostronnej erudycji jak również w artystycznych zainteresowaniach, w tym rozległym literackim czytaniu. Listy, powstające intensywnie w ciągu całego dorosłego życia Sosnkowskiego, a więc przez przeszło 60 lat, cechuje duża – dotycząca nie tylko treści – różnorodność, uzależniona od wielu czynników, m.in. od charakteru korespondencji, osoby adresata, życiowych okoliczności nadawcy. Wśród nich znajdują się także listy, pisane w językach obcych, np. po niemiecku do matki i siostry z miejsca internowania w Magdeburgu w latach 1917-1918.<sup>32</sup>

Łatwo dostrzegalnymi cechami listów, podobnie jak i innych tekstów generała, są m.in. rzeczowość, dokładność, ścisłość, jasność wyrażania myśli, precyzja wywodu i elegancja wystąpienia. Umiejętność wcielania się nadawcy – w zależności od potrzeb, warunków i możliwości – w różne epistolograficzne role świadczy o znakomitym opanowaniu reguł sztuki pisania listów. Zakłada to biegłą znajomość konwencji, choć przecież nie wyjaśnia walorów pióra, przejawiających się na przykład w celnych a nieszablonowych sformułowaniach, stosowaniu tropów stylistycznych (me-

<sup>29</sup> *Ibidem*, s. 584.

<sup>30</sup> *Ibidem*, s. 590.

<sup>31</sup> M. Pestkowska, *Kazimierz Sosnkowski*, Wrocław – Warszawa – Kraków 1995, s. 186.

<sup>32</sup> *Kazimierza Sosnkowskiego listy do rodziny z lat 1915-1918* [do druku podał J. Kirszak, tłumaczył z języka niemieckiego K. Polechoński] „Przegląd Historyczno-Wojskowy”, 2008, nr 5 [numer specjalny: „W 90. Rocznice odzyskania przez Polskę niepodległości”].

tafory wraz z odmianami, epitety i porównania). W korespondencji nieraz pojawia się też ton swobodny, niestroniący od dowcipu czy humoru. Tak jest choćby w liście do Piłsudskiego z 12 maja 1920 r., kiedy tok sumiennego sprawozdania przechodzi na grunt osobisty, w żartobliwe określenie własnych udęk na stanowisku ministra spraw wojskowych:

U mnie nic nowego. Roboty nawał szalony – upadam po prostu ze znużenia, ludzie szarpia mnie jak kruki: ciągle tłumy w poczekalni: ministrowie, posłowie sejmo-  
wi, posłowie zagraniczni, generałowie wszystkich nacji, delegacje. Brrr... Na pracę techniczną nie znajduję po prostu czasu.

Nie wiem, za co Pan Bóg mnie tak karze. Zeschnę jak pluskiew, przyschnę do fotela w swej wdzięcznej roli kuratora tyłów<sup>33</sup>.

Nieraz zresztą w obrębie jednej wypowiedzi można obserwować spotkanie różnych rejestrów stylistycznych, jak w emigracyjnym liście Sosnkowskiego do innego wybitnego piłsudczyka, Bogusława Miedzińskiego, z 29 maja 1960 r. Ton beztroski i jowialności, obecny w początkowym fragmencie:

Od końca lutego pławiliśmy się w gorącym podzwrotnikowym słońcu, początkowo na jednej z Wysp Antylskich, później w Brazylii. Oczywiście nabrałem cery godnej plantatora trzciny cukrowej

przechodzi dalej w naznaczoną niepewnością zadumę nad losem przyszłych pokoleń Polaków, wspartą dodatkowo przywołaną we własnym tłumaczeniu jedną z *Xenii łagodnych* Johanna Wolfganga Goethego:

Refleksje Twoje dotyczące młodego pokolenia przywodzą mi na pamięć wiersz Goethego:

«Stary człowiek jest zawsze trochę Królem Learem

Za nim wloką się widma przesłonięte kirem

I jak liście uschnięte, spopieliałe trawy

Są jego dni minione, dni chwały i sławy,

Dni wzlotów i upadków, klęski i cierpienia

Jeno mierzwą, by kwitły nowe pokolenia...»

Nieraz ciśnie się na usta pytanie, czy uprawiliśmy dostatecznie glebę pod owe następne pokolenia? Czy zdolają one zakwitnąć i plonować, a więc przemóc szerzący się marazm myśli i uczuć, zdobyć się na czynną postawę w duchu ideałów, które przyświecały naszej młodości?<sup>34</sup>

Osobisty, często bezpośredni czy serdeczny (aczkolwiek daleki od emocjonalnej wy-lewności) ton dominuje w korespondencji z przyjaciółmi, wśród których wymienić można np. starego przyjaciela, znanego jeszcze z czasów działalności w Organizacji

<sup>33</sup> [Cyt. za:] *Listy generała dywizji Kazimierza Sosnkowskiego do marszałka Józefa Piłsudskiego w okresie wyprawy kijowskiej (kwiecień-maj 1920 r.)*, [oprac.] W. Suleja, [w dziele:] *Dokumenty i materiały*, „Przegląd Wschodni”, Warszawa, z. 1, 1992/1993, s. 113.

<sup>34</sup> Biblioteka Zakładu Narodowego im. Ossolińskich we Wrocławiu, Dział Rękopisów, Korespondencja prywatna K. Sosnkowskiego, sygn. 16578/II, s. 41-42.



Bojowej PPS, Czesława Świrskiego, albo zaufanego powiernika i pomocnika z okresu akcji zjednoczeniowej, Tadeusza Katelbacha. Niekiedy zdarzają się bardzo rozbudowane epistoły, o objętości w zasadzie niespotykanej, czego przykładem list do bliskiego współpracownika Sosnkowskiego, oficera jego sztabu płk. Franciszka Demla, z 6 sierpnia 1945 r., liczący 22 strony maszynopisu. Czasem trafiają się sumienne i rzeczowe, udzielane na prośbę respondenta wyjaśnienia biograficzno-historyczne, nierzadko bardzo obszerne, jak w listach do Władysława Pobóg-Malinowskiego. Interesująca bywa wymiana listów z ludźmi pióra, m.in. z Zygmuntem Nowakowskim czy z Janem Lechoniem. Oryginalnym przykładem prywatnych zobowiązań, wypełnianych w oryginalny sposób, jest list generała, datowany 24 grudnia 1951 r., z życzeniami dla córki chrzestnej, małej Grażynki Babińskiej (wówczas jeszcze w niemowlęcym wieku), której przyszło urodzić się i dorastać na obczyźnie. Mimo że w momencie przekazania ten nietypowy świąteczny podarek dla dziecka nie mógł być z oczywistych powodów właściwie przyjęty, zawarty w nim przekaz wybiegał w przyszłość, dając drogowskaz na dalsze lata życia (autor mówi o roli i powołaniu kobiety-Polki, budzi także tęsknotę do nieznannej ojczyzny oraz nadzieję na powrót do niej po odzyskaniu wolności).<sup>35</sup>

Oprócz rozległej korespondencji prywatnej, zwł. w ostatnich latach życia, Sosnkowski pisał listy niejako w zastępstwie przemówień – w sytuacji, kiedy nie mógł wziąć udziału w uroczystościach, na które był zapraszany. Tak było m.in. na obchodach Święta Niepodległości i Zjeździe Polaków w Manchesterze w listopadzie 1951 r. Na prośbę organizatorów o nadesłanie mowy na piśmie odpowiedział pozytywnie, jednak w związku z tym – świadom różnic między formą „mówioną” a „pisaną” – w początkowych słowach swego tekstu zastrzegając: „Czynię zadość tej prośbie z pewnym zakłopotaniem: przemawiać, nie mając bezpośredniego kontaktu ze słuchaczami, jest zadaniem niecodziennym. Postanowiłem więc nadać memu przemówieniu raczej charakter listu do Was”<sup>36</sup>. Te listy „publiczne”, kierowane zazwyczaj na różne okazje do skupisk, środowisk i grup polonijnych, są komplementarną wobec przemówień formą wypowiedzi w publicznej działalności generała w okresie emigracyjnym. Odznaczając się w równym stopniu walorami literackimi, uzupełniają, a czasem dobitniej wyrażają treści wypowiedziane w mowach. Np. w obszernym liście z lipca 1951 r. Sosnkowski, weteran walk o niepodległość, swe słowo kieruje do emigracyjnej młodzieży, tego „źródła sił żywotnych narodu”, zorganizowanej w Brygadowe Koło Młodych „Pogoń”, odwołujące się do militarnych tradycji piłsudczykowskich: organizacji strzeleckich sprzed I wojny światowej, a w szczególności I Kompanii Kadrowej i I Brygady Legionów Piłsudskiego. W swym tekście Sosnkowski posługuje się ciekawym konceptem przypomnienia, „co mówią nasze sztandary bojowe”, odczytania wypisanych na nich haseł. Bóg, Honor i Ojczyzna stanowią odwieczny patriotyczny dekalog, godny wiernego zachowania, pozostający aktualny także dla Polaków na obczyźnie, zobowiązanych do przechowania depozytu wolności.

Jeszcze jedna wypowiedź „korespondencyjna” generała zasługuje na szczególną uwagę, także ze względu na nieoczekiwane poszerzenie kręgu odbiorców. Świetna,

<sup>35</sup> K. Sosnkowski, *Życzenia dla chrzestnej córki*, „Tydzień Polski”, Londyn, nr 15, 11 IV 1970 [„Dziennik Polski i Dziennik Żołnierza”, nr 86, dod. „Co tydzień dzieciom i młodzieży”], s. 9.

<sup>36</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 301.

brawurowo napisana analiza polityki globalnej po „odwilży” w bloku komunistycznym, zawarta pierwotnie w prywatnym liście do płk. Tadeusza Schaetzla, została następnie opublikowana osobno jako broszura, zatytułowana *List gen. br. Kazimierza Sosnkowskiego z 28 listopada 1956 o sytuacji międzynarodowej i zadaniach uchodźstwa*. W tekście tym uderzają precyzja, przenikliwość i zdolność przewidywania, godne wytrawnego analityka. Centralnym wątkiem wywodu jest określenie roli polskiej emigracji w sytuacji, kiedy „ostatnie poplątanie języków ogarnia i dziedzinę podziału ról pomiędzy Kraj i uchodźstwo”. Stosowane dotychczas rozróżnienia nie przestają obowiązywać w pozornie nowej sytuacji, stąd uzasadnione jest przypomnienie: „Emigrację i jej rolę definiuje się jako zbiorową ambasadę dla Kraju bez równoczesnego sprecyzowania, że w położeniu dzisiejszym słowo «kraj» oznaczać może jedynie naród, społeczeństwo, a jedności narodu z reżymem nie ma i być nie może”<sup>37</sup>. Zmiany, dokonujące się za „żelazną kurtyną”, nie powinny zamazywać faktu, że „Rosja Sowiecka jest dzisiaj okupantem i mordercą naszej niepodległości”<sup>38</sup>. Sosnkowski nie pozostawia złudzeń, iż „niepodległość w ramach komunizmu to *contradictio in adiecto*”; twierdzi stanowczo: „Jest wierutnym nonsensem twierdzenie, że rola i zadania emigracji politycznej dobiegły lub dobiegają kresu. Wprost przeciwnie: im bardziej nabrzmiewają konflikty światowe, im wyżej piętrzy się głupota Zachodu, im silniej szaleje wśród demokracji zachodnich strach, cynizm i egoizm – tym większe stają się zadania i historyczna odpowiedzialność uchodźstwa”<sup>39</sup>.

W swojej publicznej działalności generał wypowiadał się często w żywym słowie, zazwyczaj w najbardziej typowych jego przejawach, tj. w przemówieniach. Z czasem, w okresie powojennym, rolę tę zaczęły pełnić teksty okolicznościowe, przygotowywane i wysyłane na różne okazje, także listy, pisane w zastępstwie mów. Oratorskie umiejętności Sosnkowskiego zostały szybko zauważone i docenione, a niebawem również oficjalnie wyróżnione. W 1935 r. Polska Akademia Literatury, oficjalna reprezentacja piśmiennictwa polskiego, przyznała Sosnkowskiemu za krasomówstwo Złoty Wawrzyn Akademicki (w tej samej kategorii i tym samym odznaczeniem uhonorowani zostali wówczas Ignacy Daszyński, Bogusław Miedziński oraz Ignacy Paderewski).<sup>40</sup>

W związku z tym warto przywołać parę opinii współczesnych o – jak określił go Ksawery Pruszyński – „krasomówczym generale Sosnkowskim”<sup>41</sup>. Michał Sokolnicki, wspominając zjazd Związku Młodzieży Postępowej w Genewie w 1910 r. i jednego z jego uczestników, towarzysza Ryszarda (takim pseudonimem posługiwał się Sosnkowski w Organizacji Bojowej PPS i ZWC), pisał: „Pierwszy raz widziałem go na trybunie publicznej. Odznaczał się spokojem, miał miły, czasem dźwięczący na głębszej uczuciowej strunie głos; przede wszystkim jednak przemówienia jego ce-

<sup>37</sup> *Ibidem*, s. 456.

<sup>38</sup> *Ibidem*.

<sup>39</sup> *Ibidem*, s. 457.

<sup>40</sup> Zob. *Lista osób odznaczonych Wawrzynem Akademickim w roku 1935*, „Rocznik Polskiej Akademii Literatury” [za lata] 1933-1936, Warszawa, 1937, s. 256.

<sup>41</sup> K. Pruszyński, *Po śmierci Sikorskiego*, [w:] *idem*, *Powrót do Soplicowa* [Publicystyka, t. II: 1940-1948], wybór tekstów: G. Pyka i J. Roszko, komentarz: D. Kołodziejczyk, Warszawa 1990, s. 366.

chowała logiczna prostota i zupełna jasność. Jak przez szkło krystalicznej soczewki można było patrzeć w jego rozumowanie, gdy mówił. Nie porywał, ale przejmował umysły logiczną ścisłością swych argumentów, i gdy go tak było słycać przez czas dłuższy, wyłaniała się z przemówienia konstrukcja o walorach artyzmu – treściwa, wyraźna, bez zbytecznych ozdób, bez powikłań i bez mrocznych zagłębień. Ten umysł nosił w sobie rzadkie w Polsce cechy kultury łacińskiej, toteż nie byłem zdziwiony, gdy dowiedziałem się, że włada językiem włoskim i gdy przy bliższym z nim zetknięciu poznałem zamiłowania dla sztuki i kultury dawnych dzielnic rzymskich<sup>42</sup>. Ciekawą charakterystykę intelektualnych możliwości i krasomówczych umiejętności Sosnkowskiego przedstawił w swoich *Pamiętnikach* Herman Lieberman, który zresztą sam był – co poświadczali współcześni – „mówcą wysokiej klasy”<sup>43</sup>: „Wszystkie swoje tezy polityczne odnoszące się do roli i sytuacji polskiej oraz do zadania Legionów w wojnie światowej formułował zawsze jasno i przekonywająco. Pod tym względem był o wiele ściślejszy i zwięźlejszy w swojej argumentacji aniżeli Piłsudski. Sposób wyrażania się jego był też jędrny i zwarty. Gdy później objął tękę ministra spraw wojskowych w Polsce wskrzeszonej, okazało się, że sobie wytworzyłem o Sosnkowskim zupełnie uzasadnione i trafne zdanie. Mowy przezeń wygłaszane na trybunie sejmowej były wprost znakomite, debaterem był pierwszorzędnym, a jakkolwiek polemiki, jakie z nim w sejmie staczałem, przybierały nieraz charakter bardzo ostry, to jednak do dziś dnia nie mogłem się wyzwolić od sympatii dla tego generała, którego do dziś dnia uważam za najinteligentniejszego i najzdolniejszego piłsudczyka”<sup>44</sup>. Według opinii gen. Jana Romera (z połowy 1921 r.) „minister Sosnkowski [...] to osobistość o głowie bardzo bystrej, o szybkiej i trafnej orientacji, dobrej pamięci, wielkich zdolnościach organizacyjnych, jest bardzo dobrym mówcą nawet bez przygotowania, ale trochę rozwlekłym”<sup>45</sup>. Wcześniej i w innych okolicznościach zetknął się z jego oratorskimi umiejętnościami Tadeusz Alf-Tarczyński, który wspominał przyjęcie imieninowe Sosnkowskiego w dniu 4 marca 1919 r., na którym solenizant zabrał głos: „Było to pierwsze dłuższe przemówienie Szefa, jakie słyszałem. Była w nim dziwna błyskotliwość stylu, humoru i powagi”<sup>46</sup>. I jeszcze jedna opinia, tym razem o Sosnkowskim nie tyle mówcy co gawędziarzu, pochodząca od przygodnego słuchacza, który zetknął się z ówczesnym inspektorem armii około połowy lat 30. podczas jego łowieckich wypraw w knieje: „Generał ożywał się dopiero o późnej porze i nieraz przegadaliśmy noc aż do świtu. Tematy były mozaikowe, oprawione w ramę niezrównanej gawędy, której nasz gość był mistrzem. Podziwialiśmy jego bogate słownictwo i piękny styl w wydawanych zarządzeniach”<sup>47</sup>.

Przyjąć można, że liczba przemówień wygłaszanych przez gen. Sosnkowskiego była pokaźna, choć znane są stosunkowo nieliczne tego rodzaju jego teksty z lat mię-

<sup>42</sup> M. Sokolnicki, *Czternaście lat*, Warszawa 1936, s. 396-397.

<sup>43</sup> B. Miedziński, *Wspomnienia* ([cz.] 2), „Zeszyty Historyczne”, Paryż, z. 34, 1976, s. 158.

<sup>44</sup> H. Lieberman, *Pamiętniki*, wstęp i opracowanie: A. Garlicki, Warszawa 1996, s. 115.

<sup>45</sup> J. Romer, *Pamiętniki*, Lwów 1938, s. 272-273.

<sup>46</sup> T. Alf-Tarczyński, *Wspomnienia oficera Pierwszej Brygady*, Londyn 1979, s. 88.

<sup>47</sup> Z. Grębecki, *Pustelnia sarnieńska*, „Wiadomości”, Londyn, nr 41 (nr poświęcony K. Sosnkowskiemu), 11 X 1970, s. 7. Należy w tym miejscu wspomnieć, że Sosnkowski jako zapalony myśliwy przez wiele lat stał na czele Polskiego Związku Łowieckiego.

dzywojennych, zwłaszcza z pierwszej dekady Dwudziestolecia. Jednak nawet na tej skromnej podstawie można stwierdzić, że odznaczały się one dużą kulturą słowa i opaniem reguł retorycznych, krasomówczą swadą i nieraz ponadprzeciętnymi walorami literackimi; realizowały one zarazem – co znamienne – określony program moralno-patriotyczny. Warte uwagi jest krótkie przemówienie z tego wczesnego okresu, będące odpowiedzią na wystąpienie admirała Porębskiego, wygłoszone w dniu 30 maja 1923 r. w czasie pożegnalnego spotkania po opuszczeniu stanowiska ministra spraw wojskowych, na które „stawili się gremialnie wszyscy szefowie oddziałów i departamentów oraz najbliżsi współpracownicy, oficerowie gabinetu ministra”. W tej mowie były minister zrezygnował z eksponowania efektów swojej pracy, szlachetnie pomniejszając wkład własny, a podkreślając zbiorowy wysiłek swoich podwładnych, „a przede wszystkim pracę bezimiennych, skromnych pracowników, którzy bez rozgłosu, cicho i sumiennie spełniają swój obowiązek”. W jego ocenie jako zwierzchnika „jedynie zbiorowy wysiłek, przepojony poczuciem obowiązku, daje duże wyniki, zapewnia siłę i potęgę narodu. Rzeczą tych, którzy stoją u góry, jest umożliwić ten zbiorowy wysiłek i budzić poczucie obowiązku. Jeżeli potrafiłem spełnić to podwójne zadanie każdego kierownika, spełniłem i ja swój obowiązek. Oto wszystko, co o moich zasługach można powiedzieć”<sup>48</sup>. Swoją opinię przedstawił przy pomocy kunsztownego, obrazowego porównania: „Jednostki ludzkie w życiu narodu są jak fale morskie – przychodzą, odchodzą, a morze – rzecz wieczna – zostaje”. Pożegnalne słowa zawierały także wezwanie, apelujące do patriotyzmu czasu pokoju, wymagającego innego rodzaju wysiłku niż czas wojny, rezygnującego – by odwołać się do obiegowych przeciwstawień – z porywów romantycznych na rzecz ideałów pozytywistycznych: „Praca wasza musi wznieść się ponad sentyment, albowiem utworzyć ma rzecz wieczną – siłę i potęgę Ojczyzny. Niechaj więc każdy z was trwa na posterunku przy pracy i pod hasłem obowiązku”.

Do wskazań, zawartych w tym – skierowanym do wąskiego i zamkniętego grona odbiorców – przemówieniu, Sosnkowski później kilkakrotnie powracał, formułując swój ideał służby Ojczyźnie w oparciu o pojęcia odpowiedzialności, pracy i obowiązku. Będzie on obecny w jego okolicznościowych mowach, wygłaszanych w następnej dekadzie. Wśród nich są także przemówienia transmitowane przez radio: w 15. rocznicę odzyskania niepodległości z 1933 r. oraz w 4. rocznicę śmierci marszałka Piłsudskiego z 12 maja 1939 r. (Ta ostatnia mowa, utrzymana w formie składanego Komendantowi meldunku, wyrażała zapewnienie o gotowości do obrony granic państwa za wszelką cenę.) Natomiast charakterystyczne obrazowe porównanie o trwałości narodu i przemijalności jednostek powróciło po przeszło dwudziestu latach podczas dekoracji pilota majora Skalskiego 26 maja 1944 r. w następujących słowach: „W życiu narodu ludzie, jak fale morskie, przychodzą i odchodzą, a naród jak ocean jest wieczny”<sup>49</sup> lub jeszcze raz w następnym dziesięcioleciu, na obchodach rocznicy uchwalenia Konstytucji 3 Maja i Zjeździe Polaków w Manchesterze w 1953 r., w nieco zmienionej wersji: „Tylko naród jest wieczny jak wieczne jest morze; ludzie przychodzą, zmieniają się, odchodzą, jak fale morskie przychodzą i nikną w głębinie”<sup>50</sup>.

<sup>48</sup> „Kurier Warszawski”, Warszawa, nr 149 (wyd. poranne), 31 V 1923, s. 14.

<sup>49</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 177.

<sup>50</sup> *Ibidem*, s. 403.

Aktywność generała nie ograniczała się do działalności ściśle wojskowej – w latach trzydziestych pełnił on liczne funkcje honorowe i społeczne, m.in. kanclerza kapituły Orderu Odrodzenia Polski, przewodniczącego Sądu Wojskowego, przewodniczącego Komitetu Dni Chopinowskich w Polsce, protektora Ligi Morskiej i Kolonialnej, prezesa warszawskiego klubu sportowego „Polonia”; jako jeden z najbardziej zasłużonych piłsudczyków objął przewodnictwo wydziału wykonawczego Naczelnego Komitetu Uczczenia Pamięci Marszałka Piłsudskiego; znany z pasji myśliwskich przez wiele lat stał na czele Polskiego Związku Łowieckiego; uzyskał także godność honorowego prezesa, a w lipcu 1939 r. został przewodniczącym Rady Naczelnej Polskiego Związku Szachowego<sup>51</sup> (upodobanie do gry w szachy dzielił od dawna z marszałkiem Piłsudskim<sup>52</sup>). Zaangażowanie w działalność publiczną wielokrotnie nakładało nań obowiązek okolicznościowego przemawiania. Jako mówca, z racji zajmowanych stanowisk i sprawowanych godności występujący przy różnych okazjach na uroczystościach o oficjalnym charakterze, Sosnkowski niejednokrotnie wykazywał daleko idącą przenikliwość w rozpoznaniu bieżącej sytuacji politycznej. Np. w mowie, wygłoszonej 2 października 1938 r. w czasie odsłonięcia pomnika Legionów w Kielcach, nawoływał do narodowej konsolidacji w obliczu nadchodzącego (i trafnie przewidywanego) niebezpieczeństwa. Mówił wtedy: „Obywatele! Wszyscy mamy ostrą świadomość, że miesiące ostatnie rozpoczęły nowy okres w dziejach Europy, okres, w którym Polsce będą potrzebne wszystkie jej siły moralne i fizyczne. [...] bez względu na wszystkie przeszkody i na wszystkie trudności, zjednoczenie wewnętrzne Polaków dokonane być musi i dokonane będzie. Wymaga tego bowiem bezpieczeństwo Polski, jej przyszłość, odpowiedzialność za nią wobec pokoleń, wobec wielkiej spuścizny, przekazanej nam przez Józefa Piłsudskiego” – i kończył swe wystąpienie sugestywną przestrogą – „A czas nagli, i zegar dziejowy wskazuje już późną godzinę”<sup>53</sup>. Można stwierdzić, że przestroga ta w obliczu nadchodzących wypadków okazała się jak najbardziej na czasie, znajdując ponadto w przemówieniu niebanalny literacki wyraz.

W pismach i mowach Sosnkowski konsekwentnie wprowadzał swój program etyczno-wychowawczy, oparty na rozwijaniu sił moralnych, kulcie honoru, odpowiedzialności i obowiązku. Inspiracja jest w tym wypadku czytelna – Sosnkowski pozostaje świadomym kontynuatorem idei Piłsudskiego, przywiązującego wielką wagę do imponderabiliów, rozumianych jako „honor, cnota, męstwo i w ogóle siły wewnętrzne

<sup>51</sup> *Gen. K. Sosnkowski prezesem rady Pol. Zw. Szachowego*, „Dobry Wieczór – Kurier Czerwony”, Warszawa, nr 191, 13 VII 1939, s. 2.

<sup>52</sup> W wywiadzie, udzielonym płk. Marianowi Steiferowi, Sosnkowski powiedział m.in.: „Pamiętam, że z Komendantem za czasów krakowskich i lwowskich grywaliśmy nieraz do późnej nocy i nic nas nie mogło od szachownicy oderwać. [...] Najwięcej grywaliśmy przed wojną. Dużo w Magdeburgu. Napisałem o tym w moich wspomnieniach. Notowałem wówczas wygrane partie kreskami na piecu. Pamiętam, że w pewnym momencie miałem o jedną wygraną więcej. Zameldowałem o tym Komendantowi, na co się w pierwszej chwili zachnął. Muszę jednak przyznać, że grał lepiej ode mnie” (*Gen. Kazimierz Sosnkowski o szachach*, [w rubryce:] *Z olimpiady szachowej*, „Gazeta Polska”, Warszawa, nr 241, 31 VIII 1935, s. 4).

<sup>53</sup> „*Zjednoczenie wewnętrzne Polaków dokonane być musi i dokonane będzie...*” *Przemówienie gen. broni Kazimierza Sosnkowskiego*, „Biuletyn Okręgu Stołecznego Związku Legionistów”, Warszawa, nr 10, 1938.

człowieka”<sup>54</sup>. Można uznać to nawet jako najbardziej charakterystyczny rys, obecny w publicznych wystąpieniach generała we wszystkich okresach działalności, począwszy od walki o niepodległość, przez okres międzywojenny, po lata II wojny światowej i powojenną emigrację, kiedy było to szczególnie mocno podkreślane. Sosnkowski przyjął to jako prawo uniwersalne, decydujące o powojennych losach świata. Można powołać się na liczne przykłady, wyrażające to stanowisko. W przemówieniu na bankiecie Kongresu Polonii Kanadyjskiej w Toronto dn. 11 marca 1945 r. generał wypowiedział w imieniu rodaków następujące zdanie: „Polacy wierzą uparcie, że realizm w polityce oderwany od zasad moralnych jest zimną siłą, która nic pożytecznego światu dać nie jest w stanie”<sup>55</sup>. Kilka tygodni później, w przeddzień kończącej się wojny (i w obliczu utraty suwerenności przez Polskę w wyniku dokonanego na konferencji jałtańskiej podziału Europy), na obchodzie rocznicy 3 Maja w Edmonton stwierdzał, że „żaden trwały rzeczy porządek powstać nie może z krzywdy i nieprawdy, niesprawiedliwości i bezprawia, gwałtu i przemocy, nieszczerości i obłudy”<sup>56</sup>. Zaś w przemówieniu w rocznicę tego samego majowego święta w Windsorze w 1950 r. dawał wyraz przekonaniu, iż „w walce o przyszłość i oblicze świata rozstrzygać będą nie tylko czynniki materialne, lecz również, a może przede wszystkim – idee i zasady”<sup>57</sup>.

Istotną cechą przemówień Sosnkowskiego jest podtrzymywanie kontaktu z narodową tradycją, jak również akcenty religijne. Stwierdzić można, że – już przed wrześniem 1939 r.<sup>58</sup>, a potem w latach II wojny światowej i po jej zakończeniu – w licznych okolicznościowych mowach generała odwołania do Bożej Opatrzności, wiary, zasad, systemu pojęć i wartości chrześcijańskich zajęły istotne miejsce i były traktowane jako ważny element polskiej tożsamości narodowej (jako mówca podkreślał ścisły związek Polski z „życiem i rozwojem Kościoła i katolicyzmu”<sup>59</sup>). Okazją do wypowiedzania tych treści były obchody świąt i rocznic narodowych, a także patriotyczne manifestacje i zjazdy polskich organizacji i stowarzyszeń, w których były naczelnym wódcą polskiej armii często uczestniczył. Posługując się nierzadko biblijną stylizacją, podniosłym i archaizowanym z lekka słownictwem, nawiązaniami do

<sup>54</sup> J. Piłsudski, *Pisma zbiorowe*, t. IX, Warszawa 1937, s. 9 (*Wywiad udzielony prasie po pierwszym dniu walk majowych*, opublikowany w „Kurierze Porannym” 13 V 1926 r.).

<sup>55</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 228.

<sup>56</sup> *Ibidem*, s. 239.

<sup>57</sup> *Ibidem*, s. 264.

<sup>58</sup> Swoje przemówienie radiowe, wygłoszone w rocznicę śmierci marszałka Piłsudskiego, kończył następującymi słowami: „Komendancie! Całe życie Twoje było wcieleniem słów poety, że Boga Polaków «wielki czyn ubłaga, nie łąza przelana przed kościoła progim». Byłeś cudownym narzędziem w ręku Opatrzności, która rządzi losami ludzi i społeczeństw, państw i narodów. Bóg Najwyższy widzi dobrze sprawy ludzkie, osądza zło i dobro, rozróżnia fałsz i prawdę, ocenia krzywdę i słuszne prawo, wymierza każdemu miarę właściwą. Naród polski, głęboko wierzący i przywiązany do wiary ojców swoich, ufa w sprawiedliwość odwieczną, a gdy wybije godzina próby, śladem Twoim, Komendancie, błagać będzie Wszechmocnego wielkim czynem o triumf swej słusznej sprawy” (*Komendancie!... Mowa gen. broni K. Sosnkowskiego*, „Gazeta Polska”, Warszawa, nr 132, 13 V 1939, s. 1; przemówienie emitowane na falach Polskiego Radia dn. 12 V 1939 o godz. 19).

<sup>59</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 388 (przemówienie na wiecu protestacyjnym w Chicago 22 III 1953 r.).

Pisma Świętego i inspirowanych nim utworów literackich, Kazimierz Sosnkowski przemawiał niekiedy jak kaznodzieja – można by zaryzykować porównanie: niczym nowy Piotr Skarga – jak np. w mowie na bankiecie Kongresu Polonii Amerykańskiej w Chicago 21 marca 1953 r., kiedy dobitnie formułował wskazania, dotyczące „wyzwolenia całej ludzkości z sieci antychrysta, wyzwolenia narodów wepchniętych przemocą poza żelazną kurtynę, wyzwolenia demokracji zachodnich z obezwładniających kajdan egoizmu i zobojętnienia na cudze niedole”. Przestrzegał również: „Bez porzucenia grzechu, bez naprawienia krzywd wyrządzonych w przeszłości świat Zachodu nie osiągnie odnowy duchowej, nie zbuduje siły moralnej, bez której złe moce nie mogą być pokonane”<sup>60</sup>. Następnego dnia, 22 marca 1953 r., zwracając się do Polaków, zgromadzonych na wiecu protestacyjnym w Chicago, Kazimierz Sosnkowski kończył swoje przemówienie: „Wierzę w Opatrzność Boską i w Jej mądrość odwieczną, która doświadcza naród polski tak ciężko jak żaden inny, gdyż widocznie do wielkich sposobi go przeznaczeń. Wierzę w kapłana polskiego i jego misję dziejową: wierzę, że potrafi on przeprowadzić lud polski przez morze czerwone dzisiejszej udręki, że doprowadzi go z duchem nienaruszonym aż do dnia, gdy wybije godzina wyzwolenia, której oby Bóg Najwyższy pozwolił nam doczekać”<sup>61</sup>.

W okresie emigracyjnym pozostawał Sosnkowski niestrudzonym rzecznikiem polskiej racji stanu, głosiocielem niezłomnego patriotyzmu, orędownikiem „zgody i jedności”, co wyraziło się dobitnie w wezwaniu, wypowiedzianym w przemówieniu na londyńskiej akademii ku czci Piłsudskiego w dniu 20 marca 1943 r.: „W obronie praw Polski muszą stanąć murem wszyscy uczciwi Polacy, bez względu na pochodzenie, wyznanie i podziały polityczne”<sup>62</sup>. Nie cofał się przed wskazywaniem wad i piętnowaniem narodowych przywar, jak w mowie podczas obchodów Święta Niepodległości w 1950 r. w Montrealu, gdzie nie zawahał się przed wypowiedzeniem prawd niemiłych: „[...] dzisiejsze zaciekle walki polityczne, staczane nieustannie na obczyźnie w łonie wojennego wychodźstwa polskiego, pozbawione są wszelkiego sensu, wszelkiej treści realnej i stają się dla szerokiego ogółu Polaków coraz to mniej zrozumiałe, coraz bardziej gorszące”<sup>63</sup>. W tym samym przemówieniu nie szczędził gorzkich uwag o stanie emigracji, której znaczenie i możliwości pogorszyła niekorzystna dla sprawy polskiej sytuacja międzynarodowa, jednak końcowym akcentem było wezwanie do solidarności i pojednania, „uporządkowania własnej chaty”. Szlachetne, rezygnujące z partykularnych racji intencje generała zostały dostrzeżone (i przyjęte z pełnym zaufaniem) w bieżących opiniach i komentarzach, wypowiedzianych w części wychodźczej prasy. Tak londyński („dwutygodnik ilustrowany”) „Głos” zareagował na przemówienie z okazji rocznicy 3 Maja w Manchesterze w 1953 r.: „Gen. Sosnkowski okazał się mężem stanu w pełnym tego słowa znaczeniu, który czuje przeżywaną przez nas chwilę dziejową, rozumie stojące przed nim problemy, ma poczucie ciężającej na nim odpowiedzialności i, co może najważniejsze, potrafi zdobyć się na odwagę twardego wypowiedzenia gorzkiej prawdy. Gdy słuchało się przemówienia Generała,

<sup>60</sup> *Ibidem*, s. 376.

<sup>61</sup> *Ibidem*, s. 393.

<sup>62</sup> *Ibidem*, s. 96.

<sup>63</sup> *Ibidem*, s. 291.

czuło się wyraźnie, że gdy cytował on słowa jednego z senatorów amerykańskich, który w przełomowej dla młodej republiki chwili powiedział: «Kocham bardzo swoje stronnictwo, lecz moja miłość ojczyzny jest nieskończenie większa»<sup>64</sup>, to nie był to, tak często wśród nas nadużywany, frazes patriotyczny, lecz że Generał stosownie do tej pięknej maksymy gotów jest rozpocząć od siebie<sup>65</sup>. Zatrzymując się przy tym przemówieniu, warto zwrócić uwagę na użyte w nim ciekawe, obrazowe porównanie (choć rozwinięte bez typowych wyróżników typu: jak, jako, niby itp.), wprowadzone dla zobrazowania aktualnej sytuacji i potrzeb uchodźstwa: „Jeśli wolno akcję zjednoczeniową przyrównać do sklejanego garnka, który rozpadł się na dwie połowy, to pominięcie małych skorup pozostawiłoby w naczyniu dziury, kędy wyciec może jego zawartość, przede wszystkim sens moralno-polityczny zjednoczenia”<sup>66</sup>.

Wśród licznych przemówień naczelnego wodza na wyróżnienie zasługuje oracja, wygłoszona nad rzeką Sangro 30 marca 1944 r. z okazji dekorowania żołnierzy dywizji karpackiej za męstwo, okazane w walkach na froncie włoskim. Warto zaznaczyć, iż nie brak świadectw, wyróżniających tę mowę generała jako bardzo udaną, a nawet wybitną pod względem artystycznym.<sup>67</sup> Przemówienie to może uchodzić za przykład kunsztownej oracji, obfitującej w środki retoryczne, takie jak anafora (z odmianami: „są chwile i uroczystości”, „bywają chwile”, „bywają uroczystości”) czy apostrofa (trzykrotny zwrot do Pana Niebios, Boga Najwyższego, Pana Boga). Przywoływany znak krzyża, obecny w symbolice wojennych odznaczeń i na żołnierskich grobach, aktualizuje jeszcze inne swoje znaczenie: „Krzyże na piersiach i te inne krzyże na mogiłach polskich, które wyrosły już na ziemi włoskiej, niech będą dla nas przypomnieniem, o co się bijemy”. Cel walki jest jasno określony, wzmocniony zresztą charakterystycznym odwołaniem do polskiej literatury:

Bijemy się o Polskę, o jej prawa, o jej całość, o wszystkie jej wsie, miasta i miasteczka. Bijemy się za ruiny Warszawy, za pohańbiony Wawel, za umęczony Poznań, bijemy się o Gdynię, ten cud energii polskiej, o Wilno, gdzie spoczywa serce Wielkiego Marszałka, o Lwów, gdzie snem wiecznym śpią Orleńta nasze, Krzemieniec, kolebkę Słowackiego, który pisał o Bogu, że  
«On piórem z ognia jest dumnych szyszaków...  
Wielki czyn często go ubłaga, nie łza

<sup>64</sup> Cytat niedokładny. Por. odnośny fragment z przemówienia generała: „Na użytek zaś polityków naszych pragnąłbym zacytować z dziejów tejże wojny domowej [w USA (tzw. secesyjnej) 1861-1865 – przyp. K.P.] wypowiedź senatora Missisipi, a więc stanu, należącego do secesyjnej konfederacji południowej. Powiedział on, broniąc jedności i całości Stanów Zjednoczonych: «Kocham bardzo swoje stronnictwo, lecz miłość moja do ojczyzny jest nieskończenie większa»” (K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 406).

<sup>65</sup> K. Liwicz, *Stanowcze ostrzeżenie*, „Głos”, Londyn, nr 9, 31 V 1953, s. 2-3.

<sup>66</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 404-405.

<sup>67</sup> Na potwierdzenie tego, że mowa ta zachowała się w pamięci potomnych, warto przytoczyć słowa Gustawa Łowczowskiego: „Generał Sosnkowski napisał i wygłosił wiele pięknych przemówień. Za najpiękniejsze ze znanych mi uważam wygłoszone w 3. Dywizji Strzelców Karpackich, gdy broniła odcinka nad Sangro” (G. Łowczowski, *Sylwetki moich przelożonych i przyjaciół w woj-sku*, Londyn 1980, s. 30).



Próżno stracona przed kościoła progiem:  
Przed nim upadam na twarz – On jest Bogiem».

Bijemy się o prawo dziecka polskiego do pogodnego i szczęśliwego dzieciństwa, o wyzwolenie społeczne człowieka pracy, lecz wyzwolenie prawdziwe i polską ręką dokonane, bijemy się o wolność myśli, słowa i modlitwy, o polską kulturę, o prawo kochania przeszłości polskiej, o prawo budowania jej przyszłości, o jej honor i nieskażelność jej imienia<sup>68</sup>.

W końcowym fragmencie następuje charakterystyczna parafraza *Mazurka Dąbrowskiego*: „Jeszcze Polska nie zginęła, póki się bijemy”. Treści przemówienia nad Sangro, które uchodzić może za wzór przemówienia, budzącego patriotycznego ducha i wyraźnie wskazującego cele walczącego na obczyźnie polskiego wojska, obecne są także w innych mowach naczelnego wodza, np. w przemówieniu do żołnierzy 1 pułku ułanów krechowickich (pod Ankoną dn. 24 lipca 1944 r.) czy z okazji dekoracji żołnierzy II Korpusu orderem wojennym „Virtuti Militari” (w Ankonie dn. 31 lipca 1944 r.).

Oprócz słów napomnienia i przestrogi, kierowanych do polskich emigrantów, swoją rolę widział Sosnkowski również w budzeniu nadziei, dodawaniu otuchy, przygotowywaniu do długotrwałej walki o niepodległość ojczyzny. W przemówieniu na Święcie Żołnierza w Toronto w 1950 r. wzywał „wolnych Polaków na obczyźnie” do „jedności myśli i działania na podstawach prostych, jasnych i uczciwych”<sup>69</sup>. W swych publicznych wystąpieniach przypominał cele uchodźstwa, które – mimo zmienionej sytuacji politycznej, która doprowadziła do zamętu pojęć i zasad – pozostały niezmiennie. Tak też w liście do kombatantów w Kanadzie z września 1956 r. pisał: „Nie zapominajmy jednak nigdy, że celem, dla którego trwamy na obczyźnie, jest nieustanna walka o prawa, przyszłość i całość Polski. Nie może być dla nas szczęśliwości nigdzie, skoro nie ma szczęścia w Ojczyźnie”<sup>70</sup>. Zaś na obchodzie Święta Żołnierza w Oak Bridge w sierpniu 1958 r. generał mówił, iż „zadania historyczne emigracji starej i rola polityczna naszego uchodźstwa wojennego są ciągle żywe i aktualne”<sup>71</sup>.

Walka o niepodległość Polski, prowadzona na emigracji przede wszystkim za pomocą oręża słowa, stała się celem głównym, którego realizacji poświęcił gen. Sosnkowski najwięcej uwagi i zaangażowania. Jako bezwzględny krytyk i analityk systemu sowieckiego i jego celów, zwł. globalnej ekspansji ZSRS, wpisuje się on w tradycję polskiego antykomunizmu, zarówno w jego wymiarze teoretycznym jak praktycznym. W czasie II wojny światowej i w okresie powojennym dał się poznać jako przenikliwy komentator i interpretator procesów, zachodzących w polityce światowej, przestrzegający Zachód przed „abdykacją z własnego sumienia” w konfrontacji z sowieckim ekspansjonizmem. Jako rzecznik sprawy polskiej stwierdził (dn. 30 stycznia 1955 r. w przemówieniu w Detroit w 92. rocznicę powstania styczniowego), że „naród polski jest naturalnym sprzymierzeńcem wolnego świata w walce z impe-

<sup>68</sup> K. Sosnkowski, *Materiały historyczne*, s. 156.

<sup>69</sup> *Ibidem*, s. 276.

<sup>70</sup> *Ibidem*, s. 446.

<sup>71</sup> *Ibidem*, s. 474.

rializmem czerwonym, aczkolwiek kraj dać może dzisiaj tylko ułamkowy wyraz swej prawdziwej woli”<sup>72</sup>.

Sosnkowski, przebywając na emigracji, z uwagą obserwował sytuację w kraju i reagował na jej zmiany w swoich wypowiedziach publicznych. Po wypadkach poznańskich w czerwcu 1956 r. zabrał głos przez radio, wygłaszając przemówienie do kraju na falach rozgłośni CHLP w Montrealu. Wyrażał w nim opinię polskiej społeczności emigracyjnej, dając wyraz solidarności z krwawo stłumionym przez władze robotniczym protestem. Mówił wówczas: „Podziwiamy bohaterstwo ludu poznańskiego, jesteśmy pełni czci niezmiernej dla krwi przelanej w boju o wolność i chleb. Bolejemy jednak głęboko nad ofiarami nierównej i beznadziejnej walki”<sup>73</sup>. Wyrażał przekonanie, że „ducha oporu, umiłowanie prawdziwej niepodległości nic z polskich serc wydrzeć nie zdoła”, jednak mając świadomość represyjności narzuconego Polsce systemu komunistycznego, a także oportunistycznej postawy Zachodu, nie zachęcał do prowadzenia w tych warunkach nierównej walki, mogącej jedynie powiększyć liczbę ofiar. Oczekiwał pomocy międzynarodowej, domagając się przede wszystkim od państw zachodnich zdecydowanej akcji, „aby osłonić ludność w Polsce przed zemstą i represjami czerwonych satrapów”<sup>74</sup>.

Na obczyźnie Sosnkowski został uznany za autorytet moralny, arbitra polskiego wychodźstwa i strażnika emigracyjnego etosu, którego głosu w sprawach Polski słuchano z należytą uwagą. Zgodzić się należy z Józefem Mateckim, który napisał, że „Generał Sosnkowski należy do rzędu tych postaci historycznych, które od epoki Kościuszki i Dąbrowskiego skupiały w sobie ideały i dążności naszego narodu. Działalność pisarska Sosnkowskiego, a zwłaszcza jego twórczość publicystyczna od chwili, gdy wolny od funkcji oficjalnych znalazł się na ziemi kanadyjskiej, stanowi bardzo doniosły wyraz polskiej myśli niepodległościowej”<sup>75</sup>.

---

<sup>72</sup> *Ibidem*, s. 416.

<sup>73</sup> *Ibidem*, s. 442.

<sup>74</sup> *Ibidem*, s. 443.

<sup>75</sup> J. Matecki, *Wstęp*, [w:] *ibidem*, s. V.

## Śmierciopisanie Edwarda Stachury

Termin „życiopisanie”, wprowadzony przez Henryka Berezę na określenie zmagañ twórczych Edwarda Stachury<sup>1</sup>, został przyjęty przez krytykę, jak również przez zwykłych czytelników, bardzo entuzjastycznie. Wątpliwości ogarnęły jedynie tych, którzy, jak się wydaje, błędnie odczytali intencję krytyka, utożsamiając życiopisanie z autobiografią jako taką. Ich lektura sprowadziła się głównie do poszukiwania różnic pomiędzy życiem autora a życiem jego bohaterów. Rozbieżności te nie mogły jednak stać się podstawą zasadnego podważenia formuły Berezę, albowiem tym, co zajęło jego uwagę w szczególności, było nie tyle bliźniacze podobieństwo pomiędzy autorem i bohaterami, co raczej owa specjalna, właściwa Stachurze, jedność życia i twórczości, ich spójność i wzajemne zdeterminowanie. „Stachura pisze całym sobą – przekonywał Berezę – wszystko w nim jest podporządkowane pisaniu, poza pisaniem Stachura w ogóle nie istnieje”<sup>2</sup>.

Legenda głosi, że przeciwko zacytowanej opinii zaprotestował z kolei sam poeta. Kiedy w 1970 roku Berezę po raz pierwszy wygłaszał powyższe słowa w obecności autora *Calej jaskrawości*, ten miał ponoć powiedzieć: „No, chyba trochę pan przesadził. Ja jednak żyję, i to przede wszystkim”<sup>3</sup>. W odpowiedzi na te i inne kontrowersje wokół terminu „życiopisanie”, Berezę zmuszony był doprecyzować, iż pod sygnaturą „pisanie” rozumie nie tylko czynność przelewania myśli na papier, lecz cały złożony proces poznawczo-twórczy, którego techniczna czynność pisania jest jedynie końcowym etapem<sup>4</sup>. Jakkolwiek nie zachowałby się Stachura podczas owego pamiętnego wieczoru autorskiego z udziałem Berezę, nie zmienia to faktu, że w wydanym pięć lat później tomie *Wszystko jest poezja* ideowo zbliżył się on ku intuicji krytyka. W świecie, gdzie wszystko jest poezją i każdy jest poetą, o doniosłości dokonañ artystycznych, ich wielkości lub przeciętności, decyduje realizacja pewnego etosu. Na krystalizację i skodyfikowanie tegoż właśnie etosu zorientowana jest cała wspomniana „opowieść-rzeka” Stachury.

Zaproponowany w tytule niniejszego artykułu termin „śmierciopisanie” nie ma charakteru polemicznego; przeciwnie – stanowi wyraz mojego upodobania w rozważaniach Henryka Berezę. Zwracam jednak szczególną uwagę na te momenty w życiopisanu Edwarda Stachury oraz jego bohaterów, które skoncentrowały się wokół

---

<sup>1</sup> Zob. H. Berezę, *Życiopisanie*, [w:] E. Stachura, *Poezja i proza*, t. 5, wyd. 3, red. K. Rutkowski, Warszawa 1987.

<sup>2</sup> Tamże, s. 455.

<sup>3</sup> Zob. M. Buchowski, *Edward Stachura. Biografia i legenda*, Opole 1992, s. 318.

<sup>4</sup> Zob. H. Berezę, dz. cyt., s. 455.

tajemnicy śmierci samobójczej i pisane były niejako pod jej dyktando. Już bohater pierwszego tomu opowiadań przeczuwał, że pozostaje na usługach śmierci: „ona mnie ulubiła widać i wybrała na swojego rycerza – twierdził – ta pani nienawistna, na swojego królewicza, żebym ciągle podnosił jej czarne chusteczki upuszczone” [Królewicz, II, 66]<sup>5</sup>. Wzorzec dla personifikacji śmierci zaczerpnął Stachura m.in. z filmu Ingmara Bergmana *Siódma pieczęć*, który zrobił na nim niebywałe wrażenie; zapamiętał też zawartą w tym obrazie lekcję, że wszelka walka ze śmiercią jest jedynie odwlekaniem tego, co i tak nieuniknione [zob. *Jasny pobyt nadrzeczny*, II, 57]. Ta średniowieczna prawda *memento mori* stała się obsesją bohaterów Stachury. Weryfikacja tej prawdy oraz próba jej zanegowania stanowią istotny temat jego pisarstwa.

Warto już w tym momencie odnotować, że tanatologia Edwarda Stachury ewoluowała z każdym kolejnym tomem i, co najciekawsze, charakteryzowała się wewnętrzną dialektyką.

W utworach sprzed okresu mistycznego dominuje przekonanie o bezwzględnej i bezkompromisowej naturze śmierci, która rozpoznana zostaje jako wróg najbardziej przebiegły i niebezpieczny. Stanowi zagrożenie zwłaszcza dla bohatera pogrążonego w głębokim smutku, który nazbyt często dostrzega w niej sprzymierzeńca w nieszczęściu i złudną obietnicę „stron przychylniejszych” [Królewicz, II, 72]. Przemienne pragnienie śmierci mimo wszystko ustępuje tu jeszcze miejsca afirmatywnej postawie wobec życia: „Jeszcze wolę tu być na wygnaniu, na banicji, niż wracać tam do Niniwy słodkiej, gdzie mój własny czeka mnie duch – powiada Edmund Szerucki z *Calej jaskrawości*. – Jeszcze wolę tu być. Niech tam już widmo nie schodzi mi z toru, nie schodzi mi z drogi, jeśli tak musi być. Niech tam. To znaczy tu. Więc nie kuś mnie, śmierci. Nie kuś mnie, lubieżna kusicielko, łasico cmentarna. Nie kuś tak zabójczo” [*Cała jaskrawość*, III, 37].

Wraz z wydaniem *Calej jaskrawości* w pisarstwie Stachury zaczęły też pojawiać się intuicje niezrozumiałe na gruncie budowanej dotychczas metafizyki. Dopiero „odkrycie” człowieka-nikt i przyjęcie proponowanej przezeń perspektywy ontologiczno-epistemologicznej pozwoliło na ich drobiazgową i staranną wykładnię. Przewartościowaniu uległo przede wszystkim dotychczasowe przekonanie o niezbywalności śmierci, któremu człowiek-nikt śmiało zaprzeczył. Ów mistyczny okres w życiu i twórczości Edwarda Stachury był konsekwencją niełatwego przystosowywania się poety do otaczającej go rzeczywistości oraz poczucia niesprawiedliwości, chaosu i groteskowości tego świata, jakie co rusz ogarniało go od wczesnych lat młodości. Jak zauważa Robert Pasieczny w przejmującym artykule *Umrzeć za życia*, powstałe w tym okresie dzieła *Fabula rasa* i *Oto* były ostatnim aktem obrony przed samozagładą, ostatnim aktem wiary w to, że człowiek może wydobyć się z egzystencjalnej matni<sup>6</sup>.

Wypadek kolejny pod Bednarami położył jednak kres „odkrytej” przez człowieka-nikt pięknej rzeczywistości na granicy utopii<sup>7</sup>. Powróciło cierpienie sprzed okresu

<sup>5</sup> Jeśli nie zaznaczono inaczej, cytaty pochodzą z: E. Stachura, *Poezja i proza*, oprac. H. Bereza, Z. Fedecki, K. Rutkowski, t. 1-5, Warszawa 1987. Liczby rzymskie oznaczają numer tomu, arabskie – numer strony.

<sup>6</sup> Zob. R. Pasieczny, *Umrzeć za życia*, „Tygodnik Kulturalny” 1985, nr 3, s. 7.

<sup>7</sup> Należy zaznaczyć, że „odkryty” przez Stachurę człowiek-nikt zaprzeczył, jakoby snuta przez niego *fabula rasa* miała charakter utopijny. Przekonywał, że wszystko jest możliwe, a zatem

mistycznego, ale już nieporównanie większe. Zabrakło w nim siły na walkę ze śmiercią. W dzienniku *Pogodzić się ze światem*, pisany w ostatnich miesiącach życia, poeta zanotował: „Jestem cieniem Edwarda Stachury i brodzę w mrocznej próżni (...). Edwardowi Stachurze tu i ówdzie było nieźle. Mnie, cieniowi Edwarda Stachury, wszędzie jest teraz źle (...). Jedyne nadzieje we mnie to umrzeć” [*Pogodzić się ze światem*, V, 428, 435].

Również wykreowanym przez Stachurę postaciom tu i ówdzie bywa nieźle, nigdzie natomiast nie jest im dobrze. Dlatego błądzą od kwatery do kwatery. Ich miejsce jest na ulicznym bruku, polnym trakcie, kolejowym torze. Sypiają w pociągach, tam również piorą swoje chusteczki. W drodze są ciągle Edmund i Witek z *Całej jaskrawości*, Janek Pradera z *Siekierzady*, Michał Kątny z *Się* i inni. Włóczą się po Polsce, świecie i literaturze. Bywa nawet, że bohaterowie różnych utworów spotykają się w jednym tekście, na skrzyżowaniu tekstualnych dróg, przeglądają się w sobie, utożsamiają ze sobą lub żegnają bogatsi o pewne doświadczenia. Edmund i Witek – bohaterowie pierwszej powieści Stachury – zdają sobie sprawę, że zakupienie biletu miesięcznego w miejscowości, do której trafili, nie ma sensu, albowiem nie zabawią w niej długo. Niepojęta „siła fatalna”, która od dawna pcha ich dalej, wciąż dalej, tym razem również nie daje im spokoju. Wprawdzie stara Potęgowa, u której mieszkają „zaledwie i już” od trzech tygodni, namawia ich do pozostania, proponuje sprzedaż ziemi po niskiej cenie i zachęca do pobudowania się, oni jednak zmuszeni są odrzucić jej kuszącą ofertę. Mimo że pokochali starowinę i ona ich pokochała, a okolica spodobała im się od razu, o pozostaniu w tych stronach na dłużej, na zawsze, nie może być mowy: „nigdzie jak na razie” [*Cała jaskrawość*, III, 196].

Stachura miał w zwyczaju notować na bieżąco wszystko, w czym upatrywał jakąkolwiek wartość. Tak przygotowane zapiski wykorzystywał następnie w pracy twórczej. W zeszytach, nazwanych przez Krzysztofa Rutkowskiego podróznymi, znajduje się enigmatyczne i zaskakujące porównanie drogi do ciągle odkładanego samobójstwa. Myśl ta pojawia się również w innych miejscach. W opowiadaniu *Los niezłomny* przyjmuje postać fabularną i metaforyczną: „Idę. Jeszcze trochę. Bo kiedyś, wiem, kiedyś, i to nie jest tak daleko, usiądę albo położę się i już żadna siła mnie nie ruszy. Bo skamienieję. (...) I idę do tego prosto, nie gzygzakiem, ale prosto drogą, i czuję, że to nie musi być tak daleko, jeszcze trochę, jeszcze coś muszę przed tym zrobić, chociaż, tak mi się zdaje, że jak już będę siedział nieruchomo albo leżał, to na pewno mi przyjdzie taka myśl do głowy, że niepotrzebne mi to było, nie trzeba było, nie warto było, że trzeba było od razu usiąść albo się położyć, jak tylko zobaczyłem, co i jak, trzeba było od razu natychmiast usiąść nieruchomo albo się położyć gdzieś, na uboczu, albo zamurować się gdzieś, zarobić jak najprędzej trochę waluty i kupić cegły, wapno i cement i zamurować się gdzieś na uboczu” [*Los niezłomny*, II, 167].

Bohater Stachury to włóczęga, który przeczuwa, że jego nieustające poszukiwania mogą okazać się daremne, ale wie również, że zatrzymanie się w drodze i osiedlenie w jakimś uroczym miejscu, choć powszechnie praktykowane przez innych,

---

o niczym nie powinno się mówić, że jest utopią. Albowiem powiedzieć o czymś, że jest niemożliwe, można dopiero wówczas, gdy się to pozna. Poznać natomiast można jedynie to, co się uaktualni, a jako takie nie jest to już niemożliwe (zob. *Fabula rasa*, V, 101-104).

dla niego oznaczałoby zamurowanie żywcem i przedwczesne umieranie. Pozostawałoby bowiem w sprzeczności z jego naturą, naznaczoną przez odwieczne odciski na stopach. Jak ujmuje to Waldemar Szyngwelski, bohater Stachury stanowi „wzorzec buntownika-męczennika, występującego przeciw ograniczającym wolność normom i schematyzacji życia w społeczeństwie industrialnym”<sup>8</sup>. Przyjmuje nonkonformistyczną postawę wobec zastanej rzeczywistości. Nade wszystko ceni sobie swobodę i prawdomówność. O jego kondycji decyduje przede wszystkim to, jak radzi on sobie z różnymi ograniczeniami kultury, obyczajowości, polityki i prawa. Z trudem przychodzi mu zgoda na jakiegokolwiek fizyczne czy intelektualne skrępowanie. Pragnie kroczyć własną drogą, wyznaczoną przez interesujące go problemy, zwłaszcza egzystencjalne i moralne. Jak jednak celnie zauważa Mateusz Werner w zajmującym artykule *O przestrzeni melancholicznej*, pytanie o sens życia, a zwłaszcza o jego warunki możliwości, może skierować się przeciwko ruchowi samego życia i powstrzymać jego naturalny pęd<sup>9</sup>. Analiza twórczości Edwarda Stachury potwierdza tę intuicję. Głęboki namysł nad ludzką egzystencją kryje w sobie pewne zagrożenia. Zmusza do konfrontacji z tym, co w życiu człowieka przypadkowe i niekonsekwentne. Powszechne, bezpieczne przekonanie o względnym uporządkowaniu i konieczności ludzkiego życia, regulowane zazwyczaj przez normy i obyczaje, ulec może podważeniu w obliczu nadmiaru ujawnionych możliwości, co z kolei skutkować może poczuciem entropii oraz związanego z nią zagubienia, strachu i bezradności. Stan taki identyfikuje Werner z melancholią, a znajdującego się w nim człowieka nazywa „żywym trupem”.

W odczuciu Julii Kristevej, jedno z bardziej rozpowszechnionych znaczeń melancholii, obecne zwłaszcza w literaturze i sztuce, „przywdziewa często szatę subtelnej piękności”<sup>10</sup>, która następnie przysłania najbardziej upiorną prawdę o rozpacz. Śmierciopisanie Edwarda Stachury przeciwnie – nie pozwala o tej prawdzie zapomnieć.

Już na początku swojej drogi twórczej, w liście do Juliana Przybosa, zwierzył się poeta z pewnego urojenia: „Zawsze mi się zdawało – pisał – że nie lękam się śmierci (...). Zresztą wierzę głęboko, że kiedyś wyjdę jej naprzeciw. Otóż wczoraj wyobraziłem sobie, że nie mogę umrzeć i bardzo się przestraszyłem”<sup>11</sup>. Imaginacja ta przywodzi na myśl nieszczęśliwe położenie myśliwego Grakchusa z opowiadania Franza Kafki. Przed laty myśliwy ten spadł ze skały, umarł, ale nie dane mu było osiągnąć zaświatów. Od tego czasu dryfuje po wodach tego (a nie tamtego) świata, w łodzi bez steru, zależnej od kaprysów wiatru, wiejącego „w najgłębszych regionach śmierci”<sup>12</sup>.

<sup>8</sup> W. Szyngwelski, *Sobowtór w labiryncie. Proza artystyczna Edwarda Stachury*, Warszawa 2003, s. 74.

<sup>9</sup> Zob. M. Werner, *O przestrzeni melancholicznej*, [w:] *Sumienie, wina, melancholia. Materiały polsko-niemieckiego seminarium. Warszawa, październik 1997*, red. nauk. P. Dybel, Warszawa 1999, s. 265.

<sup>10</sup> *Przepaście duszy. Rozmowa z Julią Kristevą*, przekł. M. Pieńkowska, „Odra” 2008, nr 4, s. 51.

<sup>11</sup> E. Stachura, *Listy do pisarzy*, oprac. J. Pachocki, Warszawa 2006, s. 166. Nie bez znaczenie pozostaje miejsce, w który przydarzyło się Stachurze to urojenie. Zmorzony chorobą, spędził kilka dni u przyjaciół w tzw. wiszącej trumnie (gołębniku, pawlaczu).

<sup>12</sup> F. Kafka, *Myśliwy Grakchus*, przekł. R. Karst, [w:] tegoż, *Nowele i miniatury*, przekł. R. Karst, A. Kowalkowski, wstęp R. Karst, Gdynia 1991, s. 75.

Czuje się żywy i martwy zarazem. Zgon swój, na który przystał z nieskrywaną ochotą, uważa teraz za błąd zasadniczy.

Maurice Blanchot sytuuje opisane przez Kafkę wydarzenie w kontekście „śmierci Boga”, przekonując, że impas tego rodzaju ma z gruntu ateistyczny charakter i możliwy jest jedynie w świecie bez Boga<sup>13</sup>. Nie inaczej pojmuje rozpacz Søren Kierkegaard, porównując ją do niekończącej się agonii. Pisze, że jest ona „pełną męki sprzecznością, chorobą samą w sobie, wiecznym umieraniem, a przecież nie umarciem, nie skończeniem śmiercią”<sup>14</sup>. Beznadziejne położenie człowieka w rozpaczach polega na tym, że nie tylko pozbawiony jest on nadziei na dobre życie, ale, w istocie, nie wiąże też nadziei ze śmiercią, o której myśli, że jest rzeczą bezwzględnie ostateczną i dlatego nie sposób jej skosztować czyli skonstatować. Przekonał się o tym niespełniony samobójca Michał Kątny, który tak oto mówi o swoim tajemniczym trwaniu: „z grobu się wstało, ale z martwych jak gdyby się nie wstało” [*Wesele*, II, 251]. Również inne wykreowane przez Stachurę postaci nie tylko pamiętają o śmierci, ale też czują, jakby „umarły za życia”. Sted – bohater pierwszego tomu opowiadań – mówi, że balansuje na wątej granicy życia i śmierci, według Edmunda Szeruckiego zabójcza jest już sama pokusa śmierci, a Janek Pradera z *Siekierzady* powiada, iż żyje życiem i śmiercią zarazem: „Ona mi daje życie ta śmierć” [*Siekierzada albo zima leśnych ludzi*, III, s. 214]. Przykłady można by mnożyć. Latem 1970 roku sam poeta pisał o tym, jak to w chwilach największego smutku myślał już, że formalnie skończy ze swoim od dawna, od wielu miesięcy zakończonym życiem<sup>15</sup>. Wcześniej natomiast zdarzało mu się antycypować swoją śmierć i podpisywać listy: śp. Sted.

Zagadnienie „martwego życia” to wątek stale powracający w pisarstwie Edwarda Stachury. „Ilu znałem i nie znałem, którzy martwym życiem żyli – rozmyśla Janek Pradera – (...) bo stracili, utracili to, co mieli na świecie najdroższego: żonę najukochańszą, męża najukochańszego, przyjaciela najmilszego, przyjaciółkę najmilszą, matkę, ojca, braci, siostry i jak tu żywym życiem żyć? Czym oddychać?” [*Siekierzada*, III, 234]. Bohater Stachury już jako nastoletni chłopak opuścił dom rodzinny, w którym nie znajdował czułości ani wyrozumiałości. Nazwał się sierotą z wyboru i zdecydował, że będzie wieść żywot tułacza. Przekonanie o słuszności podjętej decyzji oraz wynikająca z tego satysfakcja, stale aktualizowane i akcentowane przezeń w kolejnych utworach, sprawiają, że zapoznaniu ulega iluzoryczny charakter wspomnianego wyboru oraz tragiczny wymiar towarzyszących mu okoliczności. Stwarzają możliwość, w której czytelnik, urzeczony i zwiedziony zadowoleniem bohatera, nie dostrzeże ogromu jego cierpienia. (Takim właśnie brakiem wrażliwości wykazał się leśniczy z *Siekierzady* podczas rozmowy z Michałem Kątnym, który z pozorowaną beztroską i uśmiechem na twarzy opowiadał mu o swoim niedoszłym samobójstwie

<sup>13</sup> Zob. M. Blanchot, *Czytanie Kafki*, [w:] tegoż, *Wokół Kafki*, przekł. K. Kocjan, Warszawa 1996, s. 58. Również Julia Kristeva podkreśla, że „człowiek w depresji to radykalny, smutny ateista” – J. Kristeva, *Czarne słońce. Depresja i melancholia*, przekł. M. P. Markowski, R. Rzyński, wstęp M. P. Markowski, Kraków 2007, s. 6.

<sup>14</sup> S. Kierkegaard, *Choroba na śmierć*, [w:] tegoż, *Bojaźń i drżenie. Choroba na śmierć*, przekł. i wstęp J. Iwaszkiewicz, Warszawa 1982, s. 152.

<sup>15</sup> Zob. M. Buchowski, dz. cyt., s. 88.

[zob. *Siekierzada*, III, 368-369].) Tymczasem trzeba zdać sobie sprawę, jak niebywale dojmujący jest smutek i wielkie rozczarowanie dziecka, które, bardziej niż pośród rodziny, woli żyć w samotności, nocować pod gołym niebem, na dworcu, w pociągu na bocznicę, czasem nawet głodować. „Zostawiłem wszystko za sobą i tak, jak stałem, poszedłem torami (...) – wspomina odejście z rodzinnego domu narrator opowiadania *Czysty opis*. – Szedłem więc torami, potem drogą nad torami, pod wieczór deszcz lunął, zmokłem jak wrzucony do stawu słonecznik. (...) Kołysanki nie było, tylko cios za ciosem” [*Czysty opis*, II, 242].

Bohater Stachury bardzo często powraca myślą do lat dzieciństwa, które uważa za czas stracony, zmarnowany. Porównuje je do pasożytniczego życia jemioli, oskarża o bezmyślność, improduktywność, a nawet szkodliwość. (Za pretensjami tymi kryje się krytyczny stosunek do oddziaływań rodzicielskich, żal do ojca, który nie potrafił być dla syna autorytetem i nie starał się, aby dzieciństwo upływało mu w szczęściu i było stosownie zorganizowane, a nie zmarnotrawione.) Negatywnie ocenia też bezwolne, jałowe, niekontrolowane przez świadomość stany uspienia i spodziewanej śmierci. Wymaga od siebie systematycznej czujności i aktywności, życia „w straszliwym i cudownym napięciu w każdej zawsze i wszędzie sekundzie” [*Wszystko jest poezja*, IV, 250]. Ta maksymalistyczna postawa ulega jednak okresowym załamaniom w obliczu przykrych wspomnień i doświadczeń. Współistnieje z przemożnym pragnieniem snu totalnego, który położyłby kres wędrowaniu i myśleniu [zob. *Jeden dzień*, II, 22].

Susan Sontag, zainspirowana myślą Waltera Benjamina, pisze, że „jedynym sposobem uniknięcia samobójstwa jest wzniesienie się ponad heroizm, ponad wysiłki woli”<sup>16</sup>. Żałosne położenie człowieka w rozpacz bierze się bowiem z pragnień, których nie sposób zaspokoić. Podobnego zdania jest człowiek-nikt, bohater mistycznego okresu w twórczości Stachury, jedyny, któremu udało się zwyciężyć (lub przynajmniej na jakiś czas złagodzić) swoją depresję [zob. *Fabula rasa*, V, 125-136]. Zrozumiał on, że droga do szczęścia wiedzie przez wyrzeczenie się wszelkich egoistycznych pragnień. Do rezygnacji z Ego, instancji odpowiedzialnej za wolę, zachęcał też adepta swojej filozofii – Edwarda Stachurę, postać heroiczną, człowieka-Ja, który pragnął zbyt wiele (nieważne, że dla dobra innych). W przekonaniu człowieka-nikt, jedynie zupełne wyrzeczenie się chcenia, uśmiercenie Ja i pogrzebanie go, zapewnić może pełnię szczęścia i stanowi wyłączną drogę ku zwyczajnie upragnionej przez człowieka nieśmiertelności.

„Kto posiada siebie – rozumuje człowiek-nikt – utraci siebie” [*Fabula rasa*, V, 42]. Kto natomiast siebie nie posiada, kto wyzbył się wszelkich pragnień czyli uśmiercił Ego, nie może już siebie utracić i nie może umrzeć. Człowiek-nikt to człowiek-żywy, który bytuje poza czasem, w wiecznym, szczęśliwym teraz. Nieśmiertelność jest tu faktem – nie trzeba jej więc pożądać, ani o nią zabiegać. W przeciwieństwie do myśliwego Grakchusa z opowiadania Franza Kafki i „umarłych za życia” bohaterów Stachury, nieziszczalność śmierci nigdy nie spowoduje u człowieka-nikt rozpacz. Rozumie on bowiem, że oczekiwanie śmierci, śmierci w ujęciu ludzi-Ja, śmierci, której przecież nie sposób skosztować, jest czystą niedorzecznością: „Życie i grób? Życie

<sup>16</sup> S. Sontag, *Pod znakiem Saturna*, przekł. W. Kalaga, „Res Publica Nowa” 1994, nr 6, s. 30.



w grobie? To się absolutnie razem nie trzyma. Grób się życia absolutnie nie ima” [Oto, V, 274]. Wiedzę tę próbuje przekazać ludziom-Ja, mniej lub bardziej zrozpaczonym, uczynić z niej lekarstwo w „chorobie na śmierć”.

Melancholia odkupuje ten świat i zarazem od niego oddziela – przekonuje Emil Cioran<sup>17</sup>. Czasami oddziela tak dalece, że nie sposób już „pogodzić się ze światem”. Pisany tuż przed śmiercią dziennik Stachury, któremu przydano tak boleśnie przewrotny tytuł, jest tego poruszającym dowodem. Jest zapisem pragnienia, które nie zdążyło się ziszczyć: „Chciałbym coś napisać – wyznawał poeta dwa miesiące przed śmiercią – jakąś książkę, która nosiłaby tytuł *Pogodzić się ze światem*, lewą ręką, od serca” [Pogodzić się ze światem, V, 413]. 3 kwietnia 1979 roku Stachura dostał się pod koła lokomotywy. W wyniku tego strasznego wypadku stracił prawą dłoń. Po krótkiej rekonwalescencji trafił do Szpitala dla Psychicznicy i Nerwowo Chorych w Drewnicy, uskarżał się bowiem na natręctwa samobójcze. Dziennik, o którym tu mowa, miał pełnić, w obliczu tego, co się stało, funkcję terapeutyczną. Przez chwilę wydawało się nawet, że praca nad nim przynosi pociechę ulgę. Z czasem jednak okazało się, że ból jest zbyt przenikliwy i dojmujący, by cokolwiek mogło go złagodzić; uśmiercić natomiast mogłaby go jedynie śmierć. „Pisanie tyle razy ratowało mnie z ciężkich smutków – wspominał zrozpaczony poeta – a tym razem nic z tego, choć już zapisałem tyle stron. I piszę dalej, i bez smaku. Ten bezsmak, który całkowicie mną zawładnął, jest najstrasliwszy” [Pogodzić się ze światem, V, 437]<sup>18</sup>.

Przeświadczenie o leczniczej mocy słowa (pisanego, mówionego, śpiewanego) stanowi istotny rys artystycznych dokonań autora *Calej jaskrawości*. Obecne jest na kartach wielu jego utworów. W opowieści *Wszystko jest poezja* ponawia Stachura pytanie o to, czym jest droga, i udziela rozbudowanej odpowiedzi: „To jest to, co masz na ustach: / Co krok i wieczne odkładanie samobójstwa” [Wszystko jest poezja, IV, 185]. O słowie jako skutecznym antidotum w „chorobie na śmierć” pisała przekonująco Julia Kristeva. W rozważaniach swoich podażyła drogą wyznaczoną przez Zygmunta Freuda. Nazywając melancholików wysłannikami Thanatosa, odwoływała się głównie do odkrywczego artykułu Freuda *Żaloba i melancholia* oraz do jego pracy „Ego” i „id”, w której napisał on, że Nad-Ja człowieka w depresji, myślącego o samobójstwie, „jest jak gdyby czystą hodowlą popędu śmierci i rzeczywiście często udaje mu się zaszczyć ego na śmierć”<sup>19</sup>. Zanim to jednak nastąpi, melancholik zazwyczaj projektuje swoją śmierć w języku, w słowach. Z biegiem czasu przestaje im jednak dowierzać, w związku z czym częstokroć zdarza mu się poddawać w wątpliwość to, co powiedział przed chwilą, mówić coraz wolniej i rzadziej, wycofywać się z rozmowy lub wcale nie zabierać w niej głosu, popadać w długotrwałe milczenie.

<sup>17</sup> Zob. E. Cioran, *Wyznania i anatemy*, przekł. K. Jarosz, Kraków 2006, s. 55.

<sup>18</sup> Julia Kristeva już na pierwszych kartach swojej książki podkreśla, że utraty „smaku życia”, charakterystycznej w stanach najgłębszej depresji, nie należy traktować jako niesmaku, który zakładałby możliwość pragnienia i tworzenia, choć negatywnego, to jednak możliwego. Jest to bowiem, jak celnie podpowiada Stachura, bezsmak straszliwy i wszechogarniający, który niemalże nie pozostawia miejsca na cokolwiek poza sobą, olśniewa, zawłaszcza i wprawia w osłupienie (por. J. Kristeva, dz. cyt., s. 5).

<sup>19</sup> Z. Freud, „Ego” i „id”, [w:] tegoż, *Poza zasadą przyjemności*, przekł. J. Prokopiuk, Warszawa 1994, s. 93.

Język, którym dysponuje, wydaje mu się bowiem nazbyt przypadkowy i ubogi. I tak na przykład, w powieści *Cała jaskrawość* jeden z bohaterów utworu, Witek, pochyla się nad stołem i męczy nad białą kartką. Jego przyjaciel Edmund współczuje mu, albowiem wie dobrze, jak trudno przelewa się myśli na papier i mówi o tym, co jest „niewymowne”, na co już nie tylko brakuje słów, ale i liter w alfabecie<sup>20</sup>. O podobnych doświadczeniach opowiada też Janek Pradera z *Siekierzady*. I jeszcze o tym, jak nieraz odejmowało mu mowę: „Wyprowadziłem głos z głębokości na powierzchnię, poruszyłem wargami (...). I co? Co się stało? Bełkot jakiś wydobył mi się z gardła, ble, ble, bleblanie jakiegoś, (...) przez chwilę wydało mi się, miałem wrażenie straszliwe, że już nie będę mógł mówić, że straciłem mowę na zawsze” [*Siekierzada*, III, 303].

Istnieją dwie zasadniczo odmienne reakcje na boleśnie odczuwany przez melancholika dysonans między rzeczą a słowem. Pierwsza, afirmatywna i twórcza, polega na sublimacji freudowskiego „popędu śmierci”, traktuje wspomniany problem jako impuls do pracy nad nowym językiem: oryginalnym połączeniem słów, idiolektów i poetyk, wartościową wieloznacznością, poetyckim przekładem tego, co wymyka się standardowym stylom mówienia. (Michał Kątny nazywa takie słowa kołami ratunkowymi [zob. *El condor pasa*, II, 289].) Druga, negatywna i śmiertcionośna, kończy się na utracie sensu i smaku mowy, zamilknięciu, „asymbolii”: „jeśli nie jestem w stanie już dalej tłumaczyć albo metaforyzować – konstatuje Julia Kristeva – zamykam usta i umieram”<sup>21</sup>.

Kiedy pojednanie ze światem nie jest już możliwe, a jakość życia bardzo traci na wartości, jedynym remedium wydaje się śmierć. „Samobójstwo, jeżeli tak się stanie – zapowiada Michał Kątny w „zeszytach podróży” – popełnię przecież z miłości do życia, a nie do śmierci. To będzie akt wierności, a nie zdrady” [*Z wypowiedzi rozproszonych*, V, 354]. Ta, paradoksalna z pozoru, sytuacja graniczna, zdeterminowana w całości przez freudowski „popęd śmierci”, nabiera jasności w kontekście ciekawej uwagi Slavoj Žižka o ekscesywnej naturze tego popędu: trzeba pamiętać o tym – przekonuje słoweński filozof – że „popęd śmierci” może oznaczać coś zupełnie przeciwnego do tego, co sugeruje jego nazwa<sup>22</sup>. Charakterystyczne dla stanów depresyjnych pragnienie śmierci jest w istocie ostatnim wołaniem i niemożliwym szańcem walki o inne, lepsze życie. Przypomina to sytuację skorpiona, który – zgodnie z powszechnym mniemaniem – sam pozbawia się życia w sytuacji zagrożenia. Wznosi kąśliwy ogon ponad swoim ciałem, zbliżając kolec jadowy do własnej głowy, „jak gdyby chciał – w obliczu niebezpieczeństwa, co może być śmiertelne – popełnić samobójstwo” [*Marsz skorpiona*, II, 381].

<sup>20</sup> W kwietniu 1969 roku Stachura zanotował: „Odkrycie ostatnie i może największe, że w alfabecie brakuje pewnych liter, a co za tym idzie, w języku, w mowie brakuje pewnych słów. To odkrycie dokonane po licznych przykładach niemożności nazwania pewnych moich stanów i uczuć” [*Z wypowiedzi rozproszonych*, V, 322].

<sup>21</sup> J. Kristeva, dz. cyt., s. 48.

<sup>22</sup> Zob. S. Žižek, *Lacan. Przewodnik Krytyki Politycznej*, przekł. i wstęp J. Kutyla, Warszawa 2007, s. 79.

Ksenia Olkusz  
*Racibórz*

---

## **Dziwne losy singielki. O realizacjach motywu samotnej kobiety we współczesnej polskiej fantastyce grozy**

Singiel to nie demon ani ludożerca.  
Nie wymaga krwawych ofiar, nie stanowi zagrożenia.  
Nie potrzebuje resocjalizacji ani seansów z udziałem egzorcysty.  
J. Welard, *Singiel to nie ludożerca*

I won't be crying that I'm lonely  
'Cause I'll be making sure I'll have a good time  
Aint nothing wrong when I'm alone now  
'Cause I'm alone and I'm proud  
I won't be crying when I'm lonely  
Infernal, *I won't be Crying*

Współczesne opowiesci grozy wymagają środków, które mogą odświeżyć gatunek, umożliwić jego zaktualizowanie. Przyjmując, że największe zagrożenie współlistnieje z rzeczywistością odbiorcy bliską. Anna Gemra pisze, że „ludzki lęk ma, jak się zdaje trzy główne źródła, ściśle ze sobą powiązane. Dwa z nich: brak wiedzy i wiedza, pozornie wyglądają na wzajemnie się wykluczające lub co najmniej przeciwstawne. Stykają się w nich bowiem lęk i trwoga, wiążące się przede wszystkim z tym, co nieznanne – ze strachem wynikającym z tego, co znane. Trzecim źródłem jest zmiana i związany z nią dysonans poznawczy, będący efektem zetknięcia się z czymś nowym, w ten czy inny sposób zaskakującym, a przez to stwarzającym potencjalne zagrożenie”<sup>1</sup>. Wszystkie trzy warianty dotyczą w równym stopniu problemu singla, ponieważ określają status tego zjawiska we współczesnej kulturze i nadają mu określony charakter. Pejoratywne skojarzenia, jakie budzi sytuacja istnienia bez rodziny, stać się mogą przyczyną swoistej „podejrzliwości” wobec sytuacji samotności z wyboru. Dzieje się tak dlatego, iż „mimo że współczesny stereotyp [„starej panny”] różni się od poprzedniego, to obydwa pozostają nadal w «cieniu małżeństwa» i łączą się z brakiem akceptacji społecznej”<sup>2</sup>. Wiedza z zakresu socjologii i psychologii pozwala z kolei usytuować i sprecyzować rolę oraz specyfikę egzystencji singielki. Warto jednak zwrócić uwagę na fakt, że „ten nowy wzór roli kobiety niezamężnej, funkcjonujący w ramach

---

<sup>1</sup> A. Gemra, *Od gotycyzmu do horroru. Wilkołak, wampir i monstrum Frankensteina w wybranych utworach*, Wrocław 2008, s. 25.

<sup>2</sup> E. Paprzycka, *Kobiety żyjące w pojedynkę. Między wyborem a przymusem*, Warszawa 2008, s. 54.

stereotypu miejskiego singla, jest bardziej złożony i odmienny od wcześniejszego stereotypu bezbarwnej, smutnej lub szalonej i niechcianej «starej panny»<sup>3</sup>. Ponadto, co istotne, „obecnie rola kobiety niezamężnej nie jest rolą narzuconą i przypisaną, ale może być realizowana czasowo i z wyboru. Jednak [...] obok nowego – pozytywnego wzorca roli kobiety niezamężnej – kobiety żyjącej w pojedynkę, nadal funkcjonuje tradycyjne odniesienie jej pełnienia»<sup>4</sup>. Zjawisko to nazwać można wreszcie obszarem z pogranicza rzeczywistości oswojonej i nieznanej, wskazując na rozmaite związane z tym zagrożenia<sup>5</sup>. Wszystkie trzy aspekty mogą stać się tedy przedmiotem fantastycznej introspekcji. Określenie „samotność” wzbudza konkretne asocjacje, co w doskonały sposób kształtować może sytuację fabularną i ukonkretniać model postaci w literaturze grozy. Fantastyka nie istnieje wszak w wyabstrahowaniu od świata realnego, kształtując się w bezpośredniej od niego zależności. Archetyp singielki w równym stopniu – jak wspomniano – przynależy do trzech sfer inicjowania lęku i jako taki wpisuje się w ramy wyznaczane przez literaturę grozy właśnie poprzez swoją bujność. Model niesamowitości realizować się może na kilku płaszczyznach interpretacyjnych, kreując w związku z tym różne poziomy zagrożenia. Ocena czy status społeczny singielek powoduje, że problem ten może zostać wyzyskany w rozmaitych kontekstach, stając się nowym źródłem uzyskiwania efektu grozy.

Warto przypomnieć, że „terminem singiel posługujemy w Polsce dopiero od kilku lat. W dosłownym tłumaczeniu z języka angielskiego «single» oznacza: pojedynczy, wolny, samotny, kawaler, panna. W Polsce osoby bezżenne nazywano «starymi pannami» lub «starymi kawalerami», a ich samotność postrzegano jako wynik bezradności, brzydoty, czy złego charakteru. Zmiany w systemie wartości wpłynęły na przekształcenie się terminów określających osoby żyjące samotnie, jednocześnie przyczyniając się do zmiany ich funkcjonowania w społecznej percepcji. Pojawiła się kategoria osób samotnych z wyboru, aktywnych na polu zawodowym i towarzyskim, zadowolonych ze swojego życia «solo». Taki właśnie wizerunek singli stał się powszechny w środkach masowego przekazu»<sup>6</sup> – pisze Julita Czernecka. Niemniej jednak pojęcie singiel ciągle jeszcze wiąże się z pewnym szczególnym sposobem identyfikowania takich osób, „bazującym na negatywnym stereotypie osób samotnych, identyfikowanych z osamotnieniem i biernością. W życiu codziennym często posługujemy się pojęciem singiel rozumiejąc je niejako intuicyjnie»<sup>7</sup>. Owo rozumienie jest jednak dość mocno nacechowane emocjonalnie, nie jest neutralne, ponieważ kwestie związane z brakiem partnera są ciągle obciążone pewnymi stereotypami<sup>8</sup>. Jak konstatuje Czernecka „z perspektywy formalnej single to osoby stanu wolnego,

<sup>3</sup> Ibid.

<sup>4</sup> Ibid., s. 55.

<sup>5</sup> „Kobiety, które mimo przekroczenia wieku obligatoryjnego społecznie do założenia rodziny żyją w pojedynkę, postrzegane mogą być jako nietypowe” (Ibid., s. 129).

<sup>6</sup> J. Czernecka, *Singiel i singielka o życiu w pojedynkę*, <http://www.eksoc.uni.lodz.pl/is/czernecka3.pdf>, data dostępu: 07.10.2008, s. 1.

<sup>7</sup> Ibid.

<sup>8</sup> Dzieje się tak również dlatego, że „postfeministyczne reprezentacje niezamężnej ukazują je [single] jako kobiety, które niejako zmuszone są do życia w samotności, ponieważ trudno znaleźć im kandydata spełniającego ich wymagania” (E. Paprzycka, op. cit., s. 53).

nie będące w związku małżeńskim, natomiast w kontekście społecznym, to osoby, które nie mają stałego partnera<sup>9</sup>, a w związku z tym konstytuują pewną odrębność czy odmienność, nie zawsze akceptowalną społecznie, a już na pewno nie identyfikowaną w sposób pozytywny. Jednak „ze względu na różnorodność definicyjną tego terminu”<sup>10</sup>, przyjąć należy, że singiel to osoba młoda (około 25-35 lat), nie posiadająca dzieci i nie pozostająca w stałym związku – z wyboru lub nie. Z kolei Justyna Welard pisze, że „polskie single są bardziej skore do wchodzenia w związki niż zagraniczne. Zdarza się, że życie w pojedynkę traktują tylko jak pewien etap w życiu. Zaliczają się chyba do bardziej romantycznych, poza tym są poddani większej presji społecznej, przychylniej rodzinie, a nie «pojedynczemu». Na zachodzie Europy ten model życia jest mocno ugruntowany, a decyzje o samotnej wędrówce przez codzienność w pełni świadome i dojrzałe”<sup>11</sup>.

Podobna definicja singla (singielki) stanowi punkt wyjścia dla rozważań dotyczących obecności i realizacji tego motywu we współczesnej fantastyce polskiej<sup>12</sup>. Ilustracjami literackiego wyzyskania toposu samotnej kobiety są cztery opowiadania: Tomasza Fenske *2:31*, Evy Mroczek *Nicaron*, Iwony S. Nowak *Każdy ma swoje niebo* oraz Roberta Wieczorka *Melodie naszych sąsiadów*. We wszystkich utworach fabuła zorganizowana została wokół *leitmotivu*, jakim jest relacja singielki z otaczającym światem i reakcji na nadprzyrodzone. Przynależność do fantastyki warunkuje tutaj rozpad przestrzeni przedstawionej na tę „normalną” (lub umownie „normalną”) i tę „nadanaturalną”, często opresyjną wobec bohaterki (*2:31*, *Nicaron*, *Melodie naszych sąsiadów*). Stereotypizacja sposobu postrzegania singielek przekłada się również na zasadę konstrukcji postaci, przypisanie jej określonej roli społecznej oraz właściwości, które – wg autorów – określają jakość istnienia bohaterki w rzeczywistości przedstawionej. Jest to swoista projekcja modelowych, powszechnych opinii odnoszących się do kwestii singli. Warto jednak zauważyć, że sprawdzają się one jako realizacje fabularne w sferze fantastyki, zwłaszcza – jak już wspomniano – fantastyki grozy.

Charakterystyczny jest też fakt, że bohaterki ukazane zostają także w perspektywie innych problemów współczesnego świata, przede wszystkim korporacyjności i globalizacji jako czynników deintegrujących i dezindywidualizujących osobowość człowieka. Bohaterki zostają pochłonięte przez nieprzyjazną, bo zglobalizowaną,

<sup>9</sup> J. Czernecka, op. cit., s. 1.

<sup>10</sup> Ibid.

<sup>11</sup> J. Welard, *Singiel to nie ludożerca*, <http://www.bankier.pl/lifestyle/wiadomosc/singiel-to-nie-ludozerca-1665629.html>, data dostępu: 09.10.2008, s. 3.

<sup>12</sup> Warto odnotować, że pojawienie się tego tematu w rodzimej literaturze fantastycznej warunkowane jest faktem, iż „w Polsce na przełomie XX i XXI również zaobserwowano wzrost liczby jednoosobowych gospodarstw domowych, prowadzonych przede wszystkim przez ludzi młodych i w średnim wieku. Lata 90-te przyniosły przeobrażenia w sferze politycznej, związane z upowszechnianiem się idei demokratycznych oraz zmian ekonomicznych, w tym początkami funkcjonowania gospodarki wolnorynkowej. Równoległe zachodziły zmiany w sferze społecznej i kulturowej, w tym zmiany świadomościowe i w obszarze wartości. Propagowano idee związane z samorealizacją, wolnością wyboru, samorozwojem jednostki. Zmiany w sposobie myślenia doprowadziły do szeroko rozumianej konkurencyjności pomiędzy normami i wartościami, które do tej pory były uznawane w Polsce za tradycyjne, a transmitowanymi z «Zachodu» wartościami indywidualistycznymi” (J. Czernecka, op.cit., s. 3).

skomercjalizowaną rzeczywistość, w której nie potrafią lub nie mogą się odnaleźć. Elementem wspólnym dla określenia statusu społecznego postaci z *Każdy ma swoje niebo*, *Melodii naszych sąsiadów* i *2:31* jest ich życie zawodowe (odstępstwem jest tu studentka Able, bohaterka *Nicarona*). Bohaterka to urzędniczka (Nowak, *Wieczorek*) lub kasjerka (Fenske), która swoją pracę wykonuje bez zadowolenia, z przymusem. Ta monotonna, ciężka praca jest czynnikiem determinującym egzystencję pozazawodową. Bezsilne wobec rzeczywistości ekonomicznej, poświęcają własną wolność intelektualną i duchową, aby sprostać wyzwaniom, jakie stawia przed nimi trudna rzeczywistość. Dominująca w życiu bohaterek niemożność wyrwania się z przymusu i marazmu zawęża perspektywę oglądu świata, nie dając szans na ucieczkę. W tym sensie rzeczywistość społeczna i gospodarcza staje się obszarem zagrożenia, nowym terytorium o charakterze numinotycznym. Egzystencja urzędnika pokazana zostaje jako najgorszy koszmar, ponieważ człowiek w zderzeniu z korporacyjną machiną po prostu musi ponieść klęskę. „Zrzeszenie [bowiem] depersonalizuje kontakty, prowadzi do anonimowości, hierarchiczności, złożoności, selektywnej przynależności”<sup>13</sup>. Tym, co wyznacza rytm trwania są zatem powtarzane do znudzenia czynności, dokumentujące „regres człowieczeństwa, wskazując na zanik indywidualności człowieka, który staje się trybikiem maszyny, systemu, a jego praca pozbawiona zostaje pierwotnego elementu twórczego”<sup>14</sup>. Powtarzalne czynności charakteryzują pracę zarówno kasjerki z *2:31*, jak i urzędniczek z *Melodii naszych sąsiadów* i *Każdy ma swoje niebo*. Ponadto, „jeżeli nie pokażesz dobrych wyników jutro, jest po tobie i ktoś inny zajmuje twoje miejsce. W rezultacie uczestnicy systemu sami się niszczą”<sup>15</sup>.

Taka destrukcja dotycząca uczestników systemu odbywa się na wszystkich jego szczeblach, determinując także jakość egzystencji jednostek. Ilustrację podobnej prawidłowości stanowi przypadek Renatki z opowiadania Nowak. Dziewczyna zostaje zaproszona na rozmowę z szefem, który konstatuje: „klienci skarżą się na panią. Jest pani nieuprzejma, wróciła pani z przerwy pięć minut później i sam widziałem, że wyszła pani poza czasem przerwy. Ponadto, jak wynika z analizy pani całorocznej pracy, przyjęła pani około dziewiętnastu tysięcy dokumentów, w tym aż DZIEWIĘĆ błędnych. [...] To wszystko odbije się na pani rocznej ocenie, która i tak jest ledwo zadowolająca. Proszę nie zapominać, że na tak atrakcyjną posadę nie brakuje chętnych”<sup>16</sup>. Bohaterka jest zatem bezradna wobec systemu, zastanawiając się, „jak to się stało, że ta cholerna praca przysłoniła mi cały świat, odebrała radość, pozbawiła prywatnego życia?”<sup>17</sup>. Praca bowiem pochłania bohaterkom Nowak, Fenskego i *Wieczorka* tak wiele czasu, że uniemożliwia im jakąkolwiek inną aktywność. Wynika to rzecz jasna z faktu, iż „życie coraz bardziej podporządkowane bywa wymogom firmy, [...] kariery zawodowej, niż rodzinie [...]”. Odrywani coraz bardziej od swego wspólnotowego

<sup>13</sup> T. Paleczny, *Typy tożsamości kulturowej a procesy globalizacji*, [http://www3.uj.edu.pl/ISR/kulturoznawstwo\\_miedzynarodowe/publikacje/typy.doc](http://www3.uj.edu.pl/ISR/kulturoznawstwo_miedzynarodowe/publikacje/typy.doc), data dostępu: 15.04.2008, s. 5.

<sup>14</sup> M. Kędra, *Przemyslenia*, <http://www.zb.eco.pl/eco>, 12.03.2008, s.1.

<sup>15</sup> N. Chomsky, *Walka klas trwa*, [http://www.1917.pl/index.php?option=com\\_content&task=view&id=299&Itemid=43](http://www.1917.pl/index.php?option=com_content&task=view&id=299&Itemid=43), data dostępu: 17.04.2008, s.2.

<sup>16</sup> I.S. Nowak, *Każdy ma swoje niebo*. W: *A.D. XIII*, Lublin 2007, s. 434-435.

<sup>17</sup> *Ibid.*, s. 432.

podłoża ludzie stają się [...] trybami w społecznych machinach firm [...]. Życie społeczne podporządkowane jest w coraz większym zakresie zasadom korporacjonizmu, instytucjonalizmu, hierarchizacji, kompetencyjności, niż przyjaźni, zaufaniu”<sup>18</sup>. Tak też dzieje się w przypadku Renatki z *Każdy ma swoje niebo*, która wyeksploatowana pracą nie czuje się na siłach, aby uczestniczyć w towarzyskich spotkaniach. Jak konstatuje jej przyjaciółka: „dzwonię trzeci raz w tym miesiącu i ciągle słyszę to samo: masz robotę, głowa cię boli, jesteś zmęczona. Dziewczyno, ledwo skończyłaś trzydzieści lat, a zachowujesz się, jakbyś miała sześćdziesiątkę”<sup>19</sup>. Podobnie Anka z *2:31*, właściwie nie utrzymująca kontaktów pozazawodowych, czy Anna z *Melodii...*, której sąsiad konstatuje: „z tej samotności to już całkiem zdziwaczysz. Idź gdzieś się rozerwać, spotkaj się z kimś. Nie można tylko: praca, dom, praca, dom”<sup>20</sup>. Bohaterki nie mają więc szans na ocalenie, o ile nie staną się przedmiotem interwencji sił nadprzyrodzonych (*2:31* Fenskego, *Każdy ma swoje niebo* Nowak) lub wiernych przyjaciół (*Nicaron* Mroczek). W przeciwnym razie może spotkać je tak ponury los, jak bohaterki *Melodii ...* Wieczorka – samobójstwo.

Duszna atmosfera niepokoju wykreowana została zresztą przede wszystkim właśnie w tym opowiadaniu, gdzie izolacja singielki przełożyła się zarówno na sferę materialną, jak i psychiczną. Utwór ten przywołuje najbardziej powszechne stereotypy dotyczące niezamężnych kobiet, włącznie z takim, że stają się one łatwym celem ataku, także ze strony tego mniej lub bardziej nadprzyrodzonego – Zła. Osamotniona Anna nie może bronić się przed mistyfikacjami spiskujących sąsiadów. Sytuacja osaczenia jest tym bardziej dotkliwa, że kobieta nie ma nikogo, kogo mogłaby poprosić o pomoc, a osoba, od której oczekuje pomocy jest prowodyrem spisku na jej życie. Świat bohaterki to rzeczywistość zdominowana przez mężczyzn (agresorzy to wyłącznie sąsiedzi płci męskiej), nie tylko sąsiadów, lecz także szefa. Stając się trybikiem w maszynie korporacji Anna zatracza poczucie bezpieczeństwa, poddaje się stresowi, w rezultacie zaś wszelkim działaniom sąsiadów. Polegają one na stopniowym zastraszaniu kobiety – najpierw subtelną melodią, delikatnymi aluzjami, potem brutalnymi obrazami rzekomych zbrodni popełnianych przez mieszkańców domu. Doprowadzona do ostateczności, spędzająca bezsenne noce kobieta zabija się, ponieważ nikt w porę nie jest w stanie zapobiec nieszczęściu. Sytuacja fabularna przypomina tutaj nieco *Widmo* Pierre’a Boileau i Thomasa Narcejaca (tyt. pol. także *Ta, której już nie było*, wyd. oryg. 1952<sup>21</sup>), znane również w wersji filmowej<sup>22</sup>. Opresyjność polega przede wszystkim na skumulowaniu się negatywnych działań, izolacji i jednoczesnej kontroli ofiary. Zarówno w *Widmie*, jak i u *Wieczorka* taka manipulacja staje się metodą dzia-

<sup>18</sup> T. Paleczny, op.cit., s. 13-14.

<sup>19</sup> I.S. Nowak, op. cit., s. 431.

<sup>20</sup> R. Wieczorek, *Melodie naszych sąsiadów*. W: *Trupojad. Nie ma ocalenia. Zbiór opowiadań*, [bm] 2007, s. 160.

<sup>21</sup> Tyt. oryg. *Les diaboliques: celle qui n'était plus*.

<sup>22</sup> Na podstawie powieści Boileau i Narcejaca w 1955 wyprodukowano film zatytułowany *Widmo* (oryg. *Les diaboliques*; w rolach głównych Simone Signoret, Véra Clouzot, Paul Meurisse, Charles Vanel), a w 1996 na ekrany kin wszedł amerykański remake pt. *Diabolique* (w rolach głównych: Sharon Stone, Isabelle Adjani, Chazz Palmintieri, Kathy Bates).

łania dręczycieli. „Pomyślała, żeby zadzwonić na policję, ale co mogłaby powiedzieć? [...] Że widzi światełka i zapalczane ogniki, że słyszy w nocy dziwne melodie?”<sup>23</sup>.

Apogeum następuje w momencie, gdy bohaterka zdaje sobie sprawę, że nie jest w stanie się obronić, że sytuacja osaczenia jest tak dotkliwa, że jedynym wyborem jest po prostu śmierć. „Podeszła do drzwi i spojrzała przez judasza. [...] Tak, stał tam przez cały czas [...] Bronkowski z zakrwawionym kluczem francuskim. Drzwi do mieszkania Jarka były otwarte na oścież. Widziała, jak przeciąga martwe ciało kobiety z pokoju do kuchni. Pomagał mu Zadolny. Śmiali się”<sup>24</sup>. Z pozoru zwyczajna sytuacja przepracowania i stresu przeobraża się w koszmar, z którego nie sposób się uwolnić. „Słabość” kobiety polega na niemożności przeciwstawienia się zarówno własnej biologii (stres, bezsenność), jak i psychicznej manipulacji. Anna wierzy, że to, co widzi istnieje naprawdę, że jest bezbronna wobec osaczającego ją zewsząd świata. Nie potrafi się przeciwstawić despotyzmowi szefa, przyjmując pokornie swoją rolę niewolnicy obowiązków i sumiennej, odczłowieczonej pracownicy i podobnie bierną postawę prezentuje wobec zdarzeń w domu. „Powinna się wykapać, zrelaksować. Przebrać w wygodne ciuchy, trochę posprzątać, w pracy znowu czeka ją ciężki dzień. Powinna się do niego przygotować. Powinna wziąć się w garść. [...] Wciąż jednak stała oparta o ścianę”<sup>25</sup>. Stały brak aktywności ze strony bohaterki przekłada się na klęskę jej istnienia, ale warto zwrócić uwagę, że sytuacja ofiary przypisana jest jej od samego początku. Nie jest przypadkiem, że samotność kojarzona jest bezbronnością czy nawet życiową nieporadnością. W tym sensie Wieczorek dostosowuje portret singielki właśnie do stereotypu. Komentarz zbrodniczego sąsiada Anny nie pozostawia tu żadnych wątpliwości: „mnie się od dawna wydawało, że ona zwariuje. Od tej roboty i od tej samotności”<sup>26</sup>.

Czyni to zresztą także Nowak, sytuując relacje swojej bohaterki ze światem w identycznej zależności, co w przypadku *Melodii*... A zatem całkowita dominacja obszaru zawodowego, pozbawienie życia towarzyskiego i związana z tym stopniowa izolacja od świata zewnętrznego stają się wyznacznikami jakości życia postaci. W przypadku Renatki jest to jednak sytuacja prowadząca do szczęśliwego finału, ponieważ bohaterka zostaje otoczona najpierw anielską, potem męską opieką. Opowiadanie jest utrzymane w konwencji humorystycznej, w związku z czym nie może być tu niefortunnego dla bohaterki zakończenia. Stereotyp polega tutaj na przekonaniu, że singiel to osoba głęboko nieszczęśliwa, której do spełnienia brakuje przede wszystkim życiowego partnera. Zresztą bardzo zbliżone przekonanie prezentuje autorka opowiadania *Nicaron*, ponieważ bohaterka, Able, popada w konflikt z rzeczywistością nadprzyrodzoną z powodu rozstania ukochanym i tęsknoty za wymarzoną mężczyzną. „Czy wiesz – powiedział Nicaron, [...] ale Able zdawało się, że to mówi jej przyjaciółka – jak wiele nieszczęśliwych istot szuka w Internecie idealnego partnera? Setki tysięcy, może miliony. Wśród nich musi być ktoś specjalnie dla ciebie. [...] – Kogo potrzebujesz – pytał [...] demon. – Zdaje się, że istoty nie z tego świata, głosu, który

<sup>23</sup> Ibid., s. 169.

<sup>24</sup> Ibid., s. 171.

<sup>25</sup> Ibid., s. 170.

<sup>26</sup> Ibid., s. 172.



by mnie upewnił, że cokolwiek poza tym życiem istnieje. Prowadziłby mnie, pokazywał drogę. Byłby tylko dla mnie i nigdy nie pozwolił mi odejść”<sup>27</sup>.

Dążenie do spełnienia marzeń prowadzi w rezultacie do kontaktu ze złym duchem, który związek ze śmiertelnikiem postrzega w kategoriach układu pan – niewolnik. Tak właśnie wyraża to bohaterka: „potrzebujesz ukochanego niewolnika, którym nigdy nie będę”<sup>28</sup>. Diabelski kochanek jest oczywiście dla bohaterki zagrożeniem, które jednak zostaje opanowane – do pewnego stopnia – poprzez prawdziwe uczucie, jakim Able obdarza dawnego chłopaka, Orvena. To właśnie on, wkraczając w momencie jej konfrontacji z demonem, staje się osobą determinującą jej decyzję. „Przypomniała sobie fascynację, jaką poczuła [...]. Było to uczucie silnego zachwytu, a jednocześnie przestachu i rozpacz. Mogłaby je nawet nazwać ekstremalnym doświadczeniem estetycznym. Ale na pewno nie miłością”<sup>29</sup>. Pragnienie uczucia i bliskości z drugim człowiekiem zdaje się dominować w wyborach bohaterki, stając się też wykładnią powszechnego przekonania, że singlowi potrzeba do szczęścia jedynie życiowego partnera i ten cel powinien stać się dla niego nadrzędny. Klisza taka demaskuje jednakowoż pewną znamioną i zgodną ze stanem faktycznym prawdę, że single co prawda „realistycznie podchodzą do rzeczywistości i prezentują jasno określone cele związane z samorealizacją”<sup>30</sup>, tym niemniej „mają kulturowo ukształtowany obraz osiągnięcia szczęścia przez kobietę tylko u boku mężczyzny. Będąc, jak to określa Szlendak, «na smyczy kulturowej» irracjonalnie wierzą w miłość”<sup>31</sup>. Prawdopodobnie taka staje się wykładnikiem sposobu postępowania bohaterek.

W opowiadaniu 2:31 Fenskego miłość jako przedmiot pragnień singielek znajduje nieco inną interpretację. Przede wszystkim nie jest to zaangażowanie emocjonalne, a raczej potrzeba fizycznego kontaktu. „Pomyślała o Adamie. O tak, czego by o nim nie mówić, pieprzyć to on się umiał”<sup>32</sup>. Dokuczliwość samotności jest dla bohaterki nie do zaakceptowania, w związku z czym nawiązuje ona kontakt z byłym chłopakiem.. Stała relacja partnerska jest dla Anki niezbyt pociągającą perspektywą, nie tylko ze względu na obciążającą związek z Adamem przeszłość, lecz także ze względu na nieobecność innych potencjalnych i atrakcyjnych partnerów. „Anna czuła fizyczną wręcz antypatię do mężczyzn nieśmiałych, unikała ich jak mogła. Co się z wami dzieje, myślała czasami, zastanawiając się, gdzie do cholery podzieli się wszyscy prawdziwi faceci. Od grzecznego i zrzygania uczynnego kolegi wolałaby już jakiegokolwiek neandertalczyka, bezceremonialnego i wulgarnego [...]. W chwili sam na sam spytałby ją, czy chce, żeby ją zerznął między telewizorem a drukarkami. [...] Mogłaby go przynajmniej uderzyć z impetem w twarz”<sup>33</sup>. Obraz „ideału” kreślony przez Ankę jest oczywiście zniekształconym odbiciem marzeń o „rycerzu/księciu na białym koniu”, czy mężczyźnie łączącym w sobie zarówno wrażliwość, jak i zdecydowanie wyra-

<sup>27</sup> E. Mroczek, *Nicarón*. W: *A.D. XIII*, Lublin 2007, s. 316-317.

<sup>28</sup> *Ibid.*, s. 318.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> E. Paprzycka, *op. cit.*, s. 328.

<sup>31</sup> *Ibid.*

<sup>32</sup> T. Fenske, 2:31. W: *Pokój do wynajęcia. Zbiór opowiadań*, [bm] 2008, s. 280.

<sup>33</sup> *Ibid.*, s. 284.

zające się np. poprzez nieuściępliwość. Co więcej, postawa bohaterki nie odbiega od „typowego” sposobu postrzegania słabszych (gorszych) mężczyzn przez samodzielne kobiety. Jak pisze wspomniana już Welard, „częstym problemem polskich, żyjących samotnie kobiet jest poczucie, iż «nie ma w czym wybierać». [...] Nie zamierzają wiązać się z przedstawicielami «niższych sfer», wychodząc z założenia, że lepsze życie w pojedynkę niż z byle kim”<sup>34</sup>.

Traumatyczne wydarzenia nie zmieniają postawy bohaterki, amplifikując jednakże dążenie do bliskości, postrzeganej jako obecność. Incydenty o charakterze nadprzyrodzonym w niewielkim tylko stopniu przekładają się na modyfikacje w życiu prywatnym kobiety. Nękające kasjerkę telefony z tajemniczego, jak się potem okazuje, nieaktywnego numeru, stają się zaledwie początkiem jej drogi ku ocaleniu. Jednak o ile mężczyzna angażuje się w opowiadaniu w opiekę nad bohaterką<sup>35</sup>, o tyle w zdarzeniach aktywnie nie uczestniczy. Nie spełnia też tym samym roli wybawiciela, jak ma to miejsce w *Każdy ma swoje niebo* i – pośrednio – *Nicaronie*. Nie jest również krzywdzicielem ani bezpośrednim sprawcą incydentów z telefonem i przedstawiającym się na tytułową 2:31 zegarem w pokoju pracowników. Warto jednak zawrócić uwagę, że były partner zaprzęta myśli bohaterki, która początkowo ma nadzieję, że to właśnie Adam próbuje się z nią skontaktować<sup>36</sup>. Agnieszka Graff pisze, że „jeśli «kobietom samotnym» proponuje się książki, to są to albo romanse, albo poradniki. Jak «złapać» faceta? Jak grzecznie czekać, żeby to on nas znalazł? W powieściach i serialach jest podobnie. Bridget Jones i Ally McBeal, sztandarowe produkty dla samej-samotnej, miewają przebłycki autonomii, w zasadzie jednak ich urok polega na desperacji. One MUSZĄ KOGOŚ MIEĆ. Nawet bohaterki kultowego *Seksu w wielkim mieście*, tak naprawdę w wielkim mieście szukają przecież miłości. *Happy end* miewa w tych opowieściach tylko jedną formę: zakochanego w bohaterce przystojniaka. Czyli dla samotnych mamy ostrą neurozę w ładnym opakowaniu”<sup>37</sup>. Z drugiej wszakże strony niezdecydowanie czy nieumiejętność dokonania wyboru partnera, charakteryzująca bohaterkę *Nicarona* i Ankę z 2:3, jest prawidłowością, którą przypisuje się singlom: „samotni to zwykle ludzie o refleksyjnym usposobieniu, dlatego stronią od tymczasowości i bylejakości. W sferze uczuć nie tolerują metody prób i błędów. Chcą od razu trafić na właściwą osobę, a to wcale nie jest łatwe. W efekcie wolą wybrać samotność niż żyć w ciągłym

<sup>34</sup> J. Welard, op.cit., s. 2.

<sup>35</sup> Nb. bohaterka bezustannie wraca do kwestii byłego chłopaka. Usiłuje traktować go instrumentalnie, jednak wyraźnie widać, że sentyment, jaki żywi do eks-partnera jest spory. „Pomyłka, wzruszyła ramionami. Szkoda, że nie Adam, pomyślała po chwili, jednocześnie próbując sobie przypomnieć, dlaczego tak naprawdę zerwali” (T. Fenske, op. cit., s. 284). Próba emocjonalnego wyabstrahowania od relacji z Adamem jest jednocześnie usiłowaniem podjęcia świadomej decyzji w dziedzinie budowania związku. Samotność z wyboru i seks bez zobowiązań to hasła, które towarzyszą singlom, które w opinii społecznej kształtują ich życiowe wybory. Jest to pogląd lansowany często przez kinematografię i literaturę, także czasopisma dla kobiet, portale internetowe, itd.

<sup>36</sup> Znamienne, że w relacji z dawnym partnerem bohaterka zachowuje się dość desperacko. „O Boże, powtarzała w głowie, o Boże, jestem głupia, tak, jestem głupia, tak, chcę się spotkać, tak, jestem głupia i chcę się spotkać” (Ibid., s. 286).

<sup>37</sup> A. Graff, *Sama, samotna, singielka*, <http://magazyn.kreatura.net/?c=118&a=1131>, data dostępu: 08.10.2008, s. 2-3.

strachu przed rozczarowaniem. Zdarzają się i tacy, którzy mają złe doświadczenia z poprzednich związków, więc są ostrożni w nawiązywaniu bliskich kontaktów<sup>38</sup>. Bohaterka opowiadania 2:31 określa wprost potrzebę i przyczynę, dla której pragnie mieć przy sobie mężczyznę. Posiadanie partnera jest dla niej równoznaczne z poczuciem bezpieczeństwa, ale także ze zrzuceniem części odpowiedzialności na drugą osobę, bo Adam „zawsze wiedział, jak się zachować, gdy nadchodził kryzys”<sup>39</sup>.

Bohaterka szuka oparcia w mężczyźnie, ponieważ jest to postawa niezwykle dogodna, zwłaszcza w sytuacji opresyjnej, w momencie zagrożenia. Wyraża ona jednakowoż instynktowny, mimowolny podział ról w tej relacji: na kobietę zależną od mężczyzny i mężczyznę, który może jej bronić. Ta charakterystyczna wyższość nad partnerką powoduje, że nieistotne stają się inne jego cechy. „Adam, przy wszystkich swoich wadach, przy wybuchach wściekłości, huśtawkach nastroju i ciągotach do alkoholu”<sup>40</sup> może stać ideałem „ponieważ wiedział o świecie więcej niż ona i w każdej chwili był gotowy jej go objaśnić”<sup>41</sup>. Co więcej, bohaterka nie uświadamia sobie psychicznego podporządkowania mężczyźnie, natomiast doskonale zdaje sobie sprawę z fizycznego uzależnienia. „Annie czasem wydawało się, że jest wręcz uzależniona od seksu, przynajmniej tak było za czasów, kiedy z nim [Adamem] żyła. W tym kontekście Adam był bez wątpienia jednocześnie jej narkotykiem i dilerem”<sup>42</sup>. Model taki odpowiada najbardziej podstawowemu schematowi ról (w rozumieniu powszechnym), jakie przypisać można kobiecie i mężczyźnie. A więc mężczyzna identyfikowany jest tutaj z siłą i oparciem, kobieta natomiast ze słabością i uzależnieniem od partnera. Podział ten zostaje w opowiadaniu wyrażony wprost: „w sytuacji, w której do Anny zaczynał wydzwaniać nieznaną jej numer, instynktownie chciała mieć Adama przy sobie”<sup>43</sup>.

Warto zauważyć, że problemy bohaterek są początkowo przyziemne, dotyczą spraw istotnych z punktu widzenia normalności, funkcjonowania w społeczeństwie – czy to prywatnie czy zawodowo. W konfrontacji z „nieziemskim” lub opresyjnym stają się one rzecz jasna nieważne, drobne, pozbawione znaczenia. System wartości i dotychczasowa hierarchia dnia codziennego ulegają rozpadowi w zderzeniu z nadprzyrodzonym, choć bohaterki próbują nie ulegać wpływowi tego „niereczywistego” świata Z drugiej jednak strony to właśnie model egzystencjalny wybrany lub narzucony bohaterkom przez okoliczności staje się częstokroć przyczyną ich kontaktu z *numinosum*. I tak w *Nicaronie* Mroczek „babska” impreza kończy się kupnem duszy, w *Melodiach naszych sąsiadów* bohaterka staje się przedmiotem zainteresowania sił ciemności w dużej mierze dlatego, że jest samotna, co określa ją jako „łatwy cel”. W 2:31 wytrwałość w dążeniu do rozwikłania zagadki w dużej mierze przyczynia się do ocalenia dziewczyny. Tylko w *Każdy ma swoje niebo* nadprzyrodzone wkracza w życie postaci całkowicie przypadkowo, kształtując jednak późniejsze losy Renatki już w odniesieniu do jej przymiotów intelektualnych i duchowych.

<sup>38</sup> J. Welard, op.cit., s. 2.

<sup>39</sup> T. Fenske, op. cit., s. 291.

<sup>40</sup> Ibid.

<sup>41</sup> Ibid.

<sup>42</sup> Ibid., s. 290.

<sup>43</sup> Ibid., s. 291.

Wiek bohaterki jest zbliżony – są to mniej więcej trzydziestolatki, a zatem kobiety już doświadczone, świadome własnych ograniczeń, jeszcze niespełnione zawodowo i uczuciowo, wciąż poszukujące partnera, nadal wierzące w miłość. Zresztą ocalenie zależy właśnie od umiejętności budowania relacji z innymi ludźmi. Bohaterka *Melodii...* nie potrafi uniknąć fatalnego przeznaczenia, ponieważ w jej życiu nie ma żadnej bliskiej osoby. Jednak jest to jej własny wybór, nie zaś kwestia niesprzyjających okoliczności. Co prawda niewiele wiadomo o przeszłości kobiety, jednak przemyślenia bohaterki w odniesieniu do sąsiadów jasno precyzują jej stosunek do otaczającego świata. Poczucie izolacji zostaje bowiem pogłębione przez samą bohaterkę, która na sytuację zagrożenia reaguje zamknięciem, wyabstrahowaniem. Wprawdzie usiłuje ona obdarzyć zaufaniem męża sąsiadki, ale po pierwsze unika bliskości (względy etyczne), a po drugie wyczuwa ze strony mężczyzny zagrożenie (obawy są słuszne, aczkolwiek dotyczą sfery innej niż w interpretacji bohaterki, a zatem nie mają wymiaru erotycznego). Portret kobiety w *Każdy ma swoje niebo* jest bardzo zbliżony do wizji z *Melodii...*, modyfikacji ulega tylko sam los bohaterki. Renatka nie zostaje doprowadzona do obłędu, ani tym bardziej do samobójstwa, a po prostu trafia do eksperymentalnego ośrodka anielskiego, gdzie otrzymuje tytułowe własne niebo. Finał opowiadania przynosi natomiast rozwiązanie zgoła romansowej proveniencji, ponieważ zauroczony dziewczyną policjant Lenz czuwa przy łóżku aż do jej przebudzenia. Zastosowanie podobnego rozwiązania fabularnego aż nadto przypomina tradycyjny model propagowany przez literaturę i kino: każda singielka musi ostatecznie znaleźć swoje przeznaczenie, a więc mężczyznę, bo tylko on określa ją jako człowieka i umożliwia dopełnienie. Tytułowym niebem jest tedy w opowiadaniu Nowak spotkanie dwojga przeznaczonych sobie ludzi, podobnie zmęczonych życiem i uciążliwą pracą. Rzec można, cytując słowa piosenki, iż „niebo to miejsce na ziemi”<sup>44</sup>. O ile jednak opowiadanie *Każdy ma swoje niebo* kończy się happy endem<sup>45</sup>, o tyle *Melodie...* zwieńczone zostają akcentem bardziej ponurym, a w każdym razie dla bohaterki okrutnym. Osaczona i osamotniona, przegrywa walkę ze złem, poddaje się i w rezultacie ginie. Sytuacja egzystencjalna – z początku analogiczna – przeobraża się w kontrastową. Bardziej wypośrodkowany zostaje los Able z *Nicarona*, bo wprawdzie

<sup>44</sup> Piosenka Belindy Carlisle z 1987 roku (tyt.oryg. *Heaven is a Place on Earth*).

<sup>45</sup> W stylu hollywoodzkim: zauroczony policjant, czuwający przy łóżku pogrążonej w śpiączce bohaterki (współczesna wersja Śpiącej Królowej?) staje się poniekąd sprawcą jej odesłania na ziemię, w związku z czym Renatka nareszcie ma cel i powód istnienia. Mężczyzna przedstawiony zresztą zostaje w konwencji prywatnego herosa dziewczyny – wydobywa ją z wraku autobusu, dopilnowuje transportu do szpitala (we współczesnej Polsce ma to swoje uzasadnienie), potem odwiedza nieprzytomną i „zabawia” ją rozmową. *Nb.* w książce Paprzyckiej pojawia się określenie „Śpiąca Królowa” w odniesieniu do pewnego określonego modelu czy postawy singielki w relacji z mężczyzną. Są to kobiety „w relacjach damsko-męskich [...] raczej bierne i oczekują[ce] aktywności ze strony mężczyzny, stwarzając pozory nieodstępności” (E. Paprzycka, op. cit., s. 325). Warto zwrócić uwagę na fakt, że bohaterka utworu Nowak w scenie pierwszego spotkania z Lenziem oraz w finale opowiadania prezentuje taką właśnie postawę. Gdyby nie anielska interwencja („Nie bądź idiotką [...], powiedz coś, zatrzymaj go” [I.S. Nowak, op. cit., s. 476]), Renatka pozwoliłaby zauroczonemu policjantowi odejść. „Lenz stał przy łóżku, jakby na coś czekał. Czuli się niewymownie głupio. [...] Podinspektor odwrócił się, ramiona mu opadły, powłóczył nogami w szpitalnych foliowych ochraniaczach” (Ibid.).

dawny (i nadal ukochany) chłopak ratuje ją z opresji, ale obecność demona zostaje tylko zredukowana. W związku z tym nadal istnieje zagrożenie, a cukierkowy *happy end* został wyraźnie złagodzony wzmianką o przetrwaniu duszy Nicarona w ciele psa. Zatem ponowny atak sił ciemności jest jedynie kwestią czasu, a bohaterka na zawsze została naznaczona piętnem wybranej przez siły ciemności. Zresztą konfrontacja z obszarem numinotycznym pozostawia trwałe ślady. Nie unika ich więc zarówno bohaterka opowiadania Mroczek, jak i Anna z utworu 2:31. Obie bohaterki charakteryzuje jednak pewna przedsiębiorczość, której nie mają ani Renatka z *Każdy ma swoje niebo* ani tym bardziej Anka z *Melodii naszych sąsiadów*. Able jest pewną siebie, choć niezbyt szczęśliwą po rozstaniu z Orvenem, młodą kobietą. Kiedy siły ciemności zaczynają coraz bardziej wpływać na jej życie, w miarę możliwości stara się z nimi walczyć. Zbiera więc informacje i nie waha zwrócić się o pomoc do przyjaciółki czy wykładowcy-okultysty. Podobnie Anna – wypytuje koleżankę o dziwne zdarzenia w supermarkecie, usiłuje rozwikłać zagadkę przestawiającego się zegara, próbuje dociec, kto i dlaczego dręczy ją telefonami. Prawdopodobnie to właśnie ta wiedza pozwala jej zachować życie podczas katastrofy. Operatywność bohaterek umożliwia im pokierowanie – do pewnego stopnia – własnym losem, podjęcie decyzji mających wpływ na przyszłe zdarzenia i ich implikacje. Widać zatem wyraźnie, że charakter kobiety uzasadnia w fantastyce nie tylko jej wybory życiowe, postawę wobec świata, ale w konsekwencji określa ją także w odniesieniu do nadnaturalnego.

Przestrzeń, w którą uwikłane zostały bohaterki (czy to jeszcze ta „normalna” czy już naznaczona „nadprzyrodzonym”) odpowiada wzorcowi „infarnalnego koła”<sup>46</sup>, w którym punkt wyjścia to również punkt dojścia. Oznacza to charakterystyczną niemożność wyjścia poza określone terytorium, rozumiane zarówno jako obszar istniejący materialnie, jak i psychika. Dla bohaterki *Melodii naszych sąsiadów* sytuacja uwikłania/zamknięcia jest najdotkliwsza, ponieważ odnosi się do obu tych sfer. Mieszkanie, kojarzone bezsprzecznie z azylem, przeobraża się w więzienie, z którego nie sposób uciec. Z kolei emocjonalne napięcie i stres odczuwane przez Annę na początku utworu (bezsensowność, trudności w koncentracji) kumulują się w finałowych partiach opowieści, aby ostatecznie zdeterminować akt samounicestwienia. Brak możliwości wyzwolenia staje się elementem nasilającym poczucie niemożności, co w konsekwencji tożsame jest z narracyjnym schematem tekstu grozy i wyklada się jako „destabilizacja przekonań co do fizycznego, ontologicznego i moralnego porządku świata”<sup>47</sup>. Jednocześnie konstrukcja osaczenia zgodna jest ze sposobem postrzegania kobiety samotnej jako bezradnej, bezbronnej wobec opresywnego świata. Podobna kreacja przestrzeni ukazana zostaje w *Nicaronie* z tym tylko wyjątkiem, że bohaterce udaje się uniknąć zagłady, a przynajmniej podlega ona odroczeniu. Jednak obraz „słabej” niewiasty utrwalony zostaje w kontekście nieradzenia sobie Able zarówno z samą sobą, jak i otoczeniem. Wzorec infarnalny wyraża się tutaj poprzez niepełne zwycięstwo dziewczyny, zagrożenie, które bezustannie już będzie jej towarzyszyć (Nicarona nie

<sup>46</sup> M. Aguirre, *Geometria strachu. Wykorzystanie przestrzeni w literaturze gotyckiej*. Przeł. A. Izdebska. W: *Wokół gotycyzmów. Wyobrażenia, groza, okrucieństwo*. Pod red. G. Gazdy, A. Izdebskiej, J. Płuciennika, Kraków 2002, s. 22.

<sup>47</sup> Ibid.

sposób zabić). Psychiczne uzależnienie od mężczyzny – niezależnie od tego, czy jest to demon, czy śmiertelnik – zdemaskowane zostaje poprzez nieumiejętność wyjścia z sytuacji kryzysowej, swoiste grawitowanie ku katastrofie, początkowa niechęć do podejmowania jakiegokolwiek aktywności w celu zapobieżenia ostatecznemu przejęciu przez złego ducha. Jest to także obsesyjna niemal tęsknota za utraconym Orvenem, ale i brak jednoznacznej decyzji w kwestii odnowienia związku, bądź ostatecznego zerwania. Able jest w rezultacie podatna na wpływ Nicarona, ponieważ „chwiejność” jej charakteru uniemożliwia prawidłowe funkcjonowanie czy podtrzymanie związku emocjonalnego. Egoizm oraz dysfunkcyjność w relacji z innymi korelują tutaj z psychopatyczną osobowością poprzedniego nosiciela duszy demona; destabilizacja uczuciowa sprzyja ciemnym mocom, pozwala na dokonanie zwiędzonego powodzeniem ataku. Początkowej bierności nie zrekompensuje już późniejsza próba interwencji, przeciwstawienia się demonowi. Z tej przyczyny „powstaje przestrzeń, która wywołuje doświadczenie *numinosum*. Zawiesza to porządek kauzalny, opóźnia osiągnięcie ludzkich zamierzeń i czyni akcję bezcelową; lokuje to bohaterów w ziemi niczyjej rozciągającego się szeroko progą, we wciśniętej między przyczynę a skutek widmowej krainie, która więzi podróżujących «pomiędzy»”<sup>48</sup>.

Modelu zamkniętego koła nie realizują natomiast 2:31 i *Każdy ma swoje niebo*, które opierają się na nieco innej zasadzie kompozycyjnej. Pozytywne rozwikłanie konfliktu z rzeczywistością zależy – jak się zdaje – w dużej mierze od charakteru i życiowej postawy bohaterki. Sytuacja osaczenia pojawia się oczywiście w przypadku obydwu kobiet, jednakowoż umiejętność dostosowania i pragnienie zmierzenia się z losem sprawiają, że obydwie wychodzą z tej walki zwycięsko. W opowiadaniu Fenskego bohaterka prezentuje postawę aktywną, ponadto wykazuje się ogromną cierpliwością w stosunku do niezdecydowanych lub niemiłych klientów<sup>49</sup>, co znajduje podkreślenie już pierwszych scenach utworu. Nawet jeśli górę bierze wściekłość, stara się nie pokazywać irytacji, a raczej zaradzić kryzysowi. „- O cholera – młody chłopak zaczął nerwowo przetrząsać kieszenie. – Nie wystarczy mi... [...] Spokojnie, zaraz coś anulujemy [...]. Do jej uszu dotarły ostentacyjne westchnięcia kolejki. Co za idioci! zachnęła się Anna, cofając ostatnią pozycję z pamięci kasy. [...] Spędzają tu dwie, trzy, albo więcej godzin [...], a nie mogą powstać trzydzieści jebanych sekund dłużej w kolejce”<sup>50</sup>. Zachowanie Anki (mimo nadużywania inwektyw) musi zostać nagrodzone, stąd ostrzeżenia przed nadchodzącą katastrofą budowlaną. Z kolei Renatka z *Każdy ma swoje niebo* jest osobą pogodną, obdarzoną poczuciem humoru, stępiąnym nieco przez nieprzyjemne jej otoczenie. Usposobienie bohaterki skontrastowane zostaje z roszczeniową postawą niekulturalnych klientów. („Oczywiście, że pomogę. [...] Powolutku, nie ma powodu się denerwować. [...] Musi się pan skupić, bo spędzimy tak czas do wieczora. – Cała przyjemność po mojej stronie – odpowiedział [...].

<sup>48</sup> Ibid., s. 27.

<sup>49</sup> Oczywiście do pewnych granic. „Kurwa – wyrwało jej się pod nosem. Kolejka jak na komendę wstrzymała oddech [...]. Twarz chłopaka [...] przypominała barwę dorodnego buraka. Dzieciak zdobył się jednak na akt szalonej odwagi i na sekundę spojrzął kasjerce Annie [...] Kwiatkowskiej w oczy. Wtedy nawiązała się między nimi nić porozumienia” (T. Fenske, op. cit., s. 279).

<sup>50</sup> Ibid., s. 278.

– Patrzajcie, jak szczerzy do niego zęby. Paniusiu, weź się za robotę, a nie facetów podrywaj. – Mona Lisa się znalazła...<sup>51</sup>). Późniejsze, „niebiańskie” perypetie kobiety, a zwłaszcza wyrozumiałość dla anielskiego urzędnika (zawodowa solidarność) poświadczają jedynie przymioty postaci. Podobny zabieg służy uzasadnieniu nagrody, jaką ostatecznie otrzyma dziewczyna. Wyjście z opresji staje się więc możliwe dzięki przyjęciu konkretnej, pozytywnej (Renatka) lub po prostu aktywnej (Anka) postawy wobec rzeczywistości. Jednak u podłoża sukcesu zawsze znajduje się czynnik „męski” – w tekście Fenskego są to Adam (kochanek) i Piotr (adorator), a u Nowak rycerski policjant i mimo wszystko aniołowie<sup>52</sup>. Fakt ten jednoznacznie potwierdza, że schemat opowieści fantastycznej opiera się na konkretnym modelu obyczajowym i spełnia oczekiwania właściwe ogólnie pojętym zasadom istnienia (i roli) społecznej kobiety, także tej z jakichś powodów samotnej. Nie jest natomiast i nie może być „pewną nową masową rzeczywistością”<sup>53</sup>, choć niektóre zachowania bohaterki tak właśnie można interpretować.

Warto tutaj skonfrontować te zbieżności z przyjętą (dla singli) przez kulturę masową normą behawioralną. Obecność pewnych elementów „typowych” dla singli lub kobiet w ogóle<sup>54</sup> w życiu postaci zyskuje niejednokrotnie status immanentny, także w obszarze zetknięcia z elementem nadprzyrodzonym. I tak w opowiadaniu *Nicaron* „babska” impreza inicjuje kontakt z demonem. W utworze 2:31 fascynacja dawnym partnerem zapewnia Ance momenty uspokojenia, a spotkania z kochankiem w wyraźny sposób normalizują przestrzeń. Bohaterka postrzega seks w sposób całkowicie pozbawiony zażenowania, nie oczekuje romantycznego zaangażowania ze strony Adama, sama zresztą inicjuje zbliżenia. Poniekąd dzieje się tak dlatego, że „nowa «singielka» nie ma nic ze «starej panny» [...]. Miewa kochanków (lub kochanki) – albo ich nie miewa, bo nie ma na to ochoty. Bywa, że z kimś mieszka – ale z kim innym sypia. Albo nie sypia z nikim i twierdzi, że seks jest przereklamowany. [...] Rzecz w tym, że „«nowa singielka» nie dała się przekonać płynącym zewsząd przekazom, że kobieta bez pary jest bezwartościowa, a jedyne, co może nadać sens jej życiu, to odnaleziona jakimś cudem «bratnia dusza». Jej życiu sens nadaje wiele innych osób i spraw. Ona ma zupełnie inne i znacznie bardziej konkretne plany, niż «happy end»<sup>55</sup>. Natomiast bohaterka *Każdy ma swoje niebo* marzy o wizycie u kosmetyczki i fryzjera, choć nie ma czasu nawet na spotkanie z przyjaciółką. Konsekwencją decyzji Renatki jest zresztą odrzucenie czy nawet izolacja towarzyska, co pogłębia atmosferę skonfliktowania z rzeczywistością. Samotność kobiety czyni ją zresztą

<sup>51</sup> I.S. Nowak, op. cit., s. 436.

<sup>52</sup> Wprawdzie teoretycznie są oni bezpłciowi, ale mówią o sobie w rodzaju męskim. Anioł-baletmistrz zaś wzbudza też raczej określone asocjacje: „Rehael [...] szyję miał owiniętą fularem w pastelowych barwach różu, błękitu i żółci, pomalowane paznokcie u nóg, a w dłoniach trzcinkę [...]. – I raz, dwa, trzy... I raz, dwa, trzy... Obrót, aureole. Dobrze! I raz, dwa, trzy... Wykop, znakomicie. I raz, dwa, trzy, uwaga! Koszule! [...] Skrzydła! Kalielu, ofermo, nie wrywaj się tak do przodu! I finał!!! Ukłon. Rehael otarł czoło fularem i opadł na stółek. – To-by-ło-bez-nadziej-ne – skandował do rytmu postukującej trzcinki” (I.S. Nowak, op. cit., s. 460).

<sup>53</sup> A. Graff, op. cit., s. 1.

<sup>54</sup> Chodzi rzecz jasna o pewne stereotypy, przynależne płci lub statusowi matrymonialnemu.

<sup>55</sup> Ibid.

tym „godniejszą” spotkania z mężczyzną marzeń, „facetem idealnym: przystojnym, zakochanym [...] do szaleństwa, namiętnym i delikatnym, [mającym] w sobie coś z macho i wrażliwość na babskie kłopoty właściwą gejom”<sup>56</sup>. W *Melodiach naszych sąsiadów* bohaterka, dość skryta i introwertyczna, pozostaje „kobieca” w tym sensie, że po pracy „planuje [...] wizytę w galerii handlowej”<sup>57</sup>, a potrzebne jej informacje usiłuje wydobyć od sąsiada zapraszając go na kolację. Dopełnieniem portretu samotnej, czekającej na miłość kobiety jest informacja o preferowanej przezeń lekturze – romansach (wzmianka o treści czytanej książki, a także komentarz Jarka „wyczytałaś coś w tych swoich romansach”<sup>58</sup>).

Zresztą właśnie samotność jest we wszystkich opowiadaniach pierwiastkiem określającym jakość egzystencji bohaterek. To obezwładniająca ich wolę „przypadłość”, która krępuje życie postaci, wyznaczając im monotony, przygnębiający rytm. Bohaterki nie potrafią odnaleźć się w życiu naznaczonym samotnością, za wszelką cenę próbując uwolnić się od egzystencji w pojedynkę. Antoni Kępiński stwierdza, że „lęk przed samotnością wskazuje na istotną cechę człowieka, [...] mianowicie na społeczny charakter życia. Życie jest niemożliwe w samotności, indywidualny wysiłek jest zbyt słaby, by mogło się ono indywidualnie utrzymać”<sup>59</sup>. Lęki społeczne czy kulturowe są zatem rzutowane na fabułę opowieści fantastycznych, stanowiąc czynnik warunkujący sposób istnienia świata przedstawionego oraz bohaterów. Samotność jako swoista dominanta czy nawet *leitmotiv* utworów kojarzona jest z określonym typem usposobienia, a także stylem życia. Singielka więc to kobieta z pewnością nie tylko samotna w sferze uczuciowej, lecz także wycofana towarzysko lub emocjonalnie w ogóle. Obawa przed osamotnieniem tworzy w fantastyce warunki sprzyjające wprowadzeniu elementu nadprzyrodzonego, zagrażającego bohaterom. To zagrożenie o wiele większe, bo będące zjawiskiem społecznym czy obyczajowym. Opuszczenie jest czynnikiem niezbędnym w dawnych opowieściach grozy, bo umożliwia skonstruowanie rzeczywistości niebezpiecznej, wobec której bohater pozostaje w stanie bezustannego niepokoju, a na pewno kryzysu psychicznego. Lecz model taki już nie wystarcza, aby osiągnąć w pełni atmosferę lęku czy niepewności. Izolacja fizyczna idzie tu w parze z psychiczną, dokonywaną nie tylko w ramach osobistych wyborów bohaterów, lecz będąca również efektem określonych przemian społecznych, obyczajowych i ekonomicznych. Singiel jako obiekt ataku wydaje się tutaj kreacją doskona-

<sup>56</sup> I.S. Nowak, op. cit., s. 454. Warto zauważyć, że wzorzec upragnionego przez bohaterkę mężczyzny określa się skrótem APRIL (Almost Perfect Romantic Intelligent Lover), oznaczającym nowy typ mężczyzny, „odpowiadający egalitarnemu modelowi męskości, którego cechy są dalekie zarówno od zachowań «macho», jak i zachowań «kobiecych» i stanowią swoisty wymóg przyszłości wobec mężczyzny” (E. Paprzycka, op. cit., s. 321). „Cechować go będzie brak chłodnego dystansu do świata, wiara w istnienie intuicji i romantyczne porwy serca. Przy rozwiązywaniu łamigłówek zawodowych nie będzie korzystał jedynie z analitycznych pryncypiów. Nie będzie się wstydził własnych łez” (K. Kofta, M. Domagalik, *Harpie, piranie, anioły*, Warszawa 1999, s. 84). Ponadto, „nie musi być doskonały i odpowiadać wzorcowi męskiego mężczyzny, ale musi być inteligentny i kochający” (E. Paprzycka, op. cit., s. 321).

<sup>57</sup> R. Wieczorek, op. cit., s. 154.

<sup>58</sup> Ibid., s. 160.

<sup>59</sup> A. Kępiński, *Lęk*. Posłowie K. Wielska, Kraków 2002, s. 77.



le dostosowaną do takiej wizji. Rzeczywistość przedstawiona jest dla niego bowiem groźna sama w sobie poprzez istnienie konkretnych i ogólnie akceptowalnych modeli społecznego funkcjonowania, do których bohaterowie po prostu nie pasują. Podobnie uciążliwa i opresyjna jest rzeczywistość zawodowa. W tym kontekście zarówno „normalność” postaci, jak i „przekroczenie” są ściśle powiązane. Samo bowiem istnienie bohaterów – singli – jest w oczach ogółu pewnego rodzaju transgresyjnością. Ponieważ nie wypełniają oni określonych „norm” społecznych, muszą znaleźć się w sytuacji zagrożenia. „Człowiek współczesny z trudem toleruje własną samotność, może dlatego, że bardziej niż w innych epokach zachwiane są jego zdolności porządkowania własnego życia psychicznego, większe u niego niebezpieczeństwo rozbicia tegoż porządku, a w samotności silniej własną dezintegrację się odczuwa”<sup>60</sup>.

Prawidłowość taka zostaje wyeksponowana zwłaszcza w opowiadaniu *Melodie naszych sąsiadów*, ponieważ wiąże się z modelową sytuacją psychologiczną. Współgra ona z typowymi rozwiązaniami fabularnymi w literaturze grozy czy horrorze, gdzie teatrem zdarzeń staje się pusta i ciemna przestrzeń. „Noc, gdy człowiek z konieczności staje się samotny, kojarzy się często ze śmiercią. Noc jest symbolem śmierci. Śmierć jest snem wiecznym. Prawdopodobnie lęk przed samotnością tkwi głęboko w człowieku, występuje on wyraźniej [...] we wszystkich stanach nerwicowych. [...] Noc zbliża człowieka do nieznanego, do tego, co w nim i w świecie otaczającym skryte, co ginie w świetle dnia, a odsłania swą twarz dopiero w nocy”<sup>61</sup>. Immanentnym składnikiem budowania nastroju grozy staje się zatem w opowiadaniu *Wieczorka* właśnie odczuwana przez bohaterkę bezsenność, także pewnego rodzaju wrażliwość (nadwrażliwość) na otaczającą rzeczywistość. Warto tutaj zaznaczyć, że tego rodzaju przypadłości dokumentują stan nerwicowy bohaterki, pogłębiany nadmiarem pracy i niemożnością właściwego wypoczynku. W rezultacie przerywany bezustannie sen wzmaga dekoncentrację i depresyjny stan bohaterki. Relewantnym czynnikiem jest także słyszana przez Annę tajemnicza melodia, w której istnienie początkowo nie wierzy, a na którą później czeka, i do której ostatecznie zmierza poprzez akt samouniżenia. Sytuacja bohaterki ilustruje zjawisko opisywane w psychologii jako GAS<sup>62</sup>, czyli ogólny zespół adaptacyjny, będący po prostu pewnym stałym mechanizmem funkcjonowania stresu<sup>63</sup>. W jego obrębie wyróżnia się trzy etapy, a mianowicie fazę „alarmu, pobudzenia sympatycznego układu nerwowego, typowe przygotowanie organizmu do obrony, mobilizacja”<sup>64</sup>, fazę odporności, kiedy „dokonana mobilizacja może skutecznie przeciwdziałać zagrożeniu, sprostać zadaniom obrony”<sup>65</sup>, wreszcie stadium wyczerpania, następujące, gdy „napięcie przedłuża się”<sup>66</sup> i kończące się „chorobą, a nawet śmiercią”<sup>67</sup>. Wszystkie

<sup>60</sup> Ibid., s. 78.

<sup>61</sup> Ibid., s. 80.

<sup>62</sup> General adaptation syndrom. Pojęcie wprowadzone przez Hansa Selye’a.

<sup>63</sup> „Stres jest niespecyficzną reakcją organizmu na działanie różnorodnych, niekorzystnych dla organizmu bodźców środowiskowych lub wewnątrzorganicznych” (Cz. Matuszewicz, *Wprowadzenie do psychologii*, Warszawa 2006, s. 192).

<sup>64</sup> Ibid.

<sup>65</sup> Ibid.

<sup>66</sup> Ibid., s. 193.

<sup>67</sup> Ibid.

trzy etapy zaprezentowane zostają w opowiadaniu, obrazując powolne acz nieuchronne grawitowanie bohaterki ku śmierci, postrzeganej przezeń jako wyzwolenie. Znerwicowana kobieta postrzega rzeczywistość jako zagrożenie, stopniowo tracąc nie tylko zdolność obiektywnego odczytywania przestrzeni, ale i poczytalność. Początkowy niepokój zostaje zastąpiony przez lęk, potem strach, na końcu zaś końcu apatię, której efektem jest samobójstwo. Słyszana przez Annę melodia i deformacja rzeczywistości dostrzeganej zdają się współgrać z konstatacją Antoniego Kępińskiego, że u znerwicowanych samotnych „fantazja ich gorączkowo pracuje. Z otaczającej rzeczywistości wyłaniają się koszmary grożącego niebezpieczeństwa zarówno zewnętrznego, jak i wewnętrznego. [...] Nie mogą zasnąć, bo wciąż są napięci, każdy szmer ich budzi, gdyż najmniejszy szelest jest sygnałem zagrażającego niebezpieczeństwa”<sup>68</sup>. Z opisywanych w opowiadaniu objawów wynika, że Anna cierpi na tzw. uogólnione zaburzenia lękowe<sup>69</sup>, co ujawnia się na poziomie emocjonalnym, poznawczym, fizycznym, behawioralnym. „Emocjonalnie pacjent odczuwa bezradność, zdenerwowanie i napięcie, czujność i ciągle rozdrażnienie. [...] Poznawczo pacjent spodziewa się czegoś strasznego, lecz nie wie, co to będzie. [...] Fizycznie [...] osoby cierpiące na lęk uogólniony [...] mają problemy z koncentracją, [...] odczuwają napięcie i źle sypiają. Behawioralnie pacjent nie może znaleźć sobie miejsca, próbując skupić się na czymś, co uwolni go od niepokojów”<sup>70</sup>. W istocie zwłaszcza ten ostatni czynnik – podążanie za melodią, postrzeganie jej w kategoriach ukojenia – unaocznia stan psychiczny bohaterki. „Powinna się bać, ale się nie bała. Melodia wszystko jej tłumaczyła, wszystko było takie naturalne. Melodia ją chroniła. Brzmiała w niej coraz głośniej. [...] Nie musiała czekać na noc, nie musiała miotać się niecierpliwie w oczekiwaniu, robić tysięcy niepotrzebnych rzeczy. Melodia już była”<sup>71</sup>.

Stan zbliżony do nerwicowego prezentuje również bohaterka *Każdy ma swoje niebo*. Uciążliwa, pochłaniająca życie praca staje się przyczyną permanentnego zmęczenia odczuwanego przez Renatkę. „Dotarła do domu o wpół do szóstej. Rozebrała się, rzuciła na łóżko i zasnęła”<sup>72</sup>. Stan psychiczny koreluje tutaj z fizycznym, ponieważ „nie była gruba, tylko jakaś taka... sflaczała. Przygarbiona, z wyraźnie opadającym prawym ramieniem. I miała, szlag by to trafił, cellulitis [sic!]”<sup>73</sup>. Elementem poświadczającym negatywny wpływ czynników stresotwórczych na postać są jej problemy ze snem. „Nie spała dobrze. Śniły jej się szczerzące zęby segregatory i chichoczące nad jej niewiedzą teczki z dokumentami”<sup>74</sup>.

<sup>68</sup> A. Kępiński, op. cit., s. 77.

<sup>69</sup> „Lęk uogólniony jest przewlekły i może trwać miesiącami z mniej lub bardziej stałymi elementami” (M.E.P. Seligmann, E.F. Walker, D.L. Rosenhan, *Psychopatologia*. Przekład J. Gilewicz, A. Wojciechowski, Poznań 2003, s. 219). Trzeba tu dodać, że tragiczny los Anny jest efektem nie tylko doraźnych akcji podejmowanych przez sąsiadów, lecz wynika z ogólnego samopoczucia bohaterki. „Choćby była śmiertelnie zmęczona czy chora, to obowiązkowo budziła się między drugą a trzecią nad ranem. Kiedyś brała proszki. Teraz już nie” (R. Wieczorek, op. cit., s. 151).

<sup>70</sup> M.E.P. Seligmann, E.F. Walker, D.L. Rosenhan, op. cit., s. 219-220.

<sup>71</sup> R. Wieczorek, op. cit., s. 171.

<sup>72</sup> I.S. Nowak, op. cit., s. 430.

<sup>73</sup> Ibid., s. 432.

<sup>74</sup> Ibid.

Objawy depresji (zaburzeń emocjonalnych) zdradza również bohaterka opowiadania *Nicaron*, nie mają jednak wyraźnych przyczyn związanych z odczuwaniem samotności czy stresu, lecz są wynikiem działalności demona. Warto natomiast nadmienić, że opętywana przez demona bohaterka usilnie poszukuje izolacji, ponieważ tylko ten stan może zapewnić ostateczne dokonanie się procesu przejścia przez złe moce.

Również w przypadku Anki z 2:31 Fenskego mówić można o objawach zbliżonych do nerwicy. Bohaterka, dręczona tajemniczymi telefonami (nawet wówczas, gdy ma wyłączoną komórkę), reaguje na stres najpierw strachem, potem rozpaczą („to był najgorszy dzień w jej życiu i nic już tego nie mogło zmienić. [...] Płakała, tak strasznie płakała, a kiedy tylko kończyła, zaczynała znowu. Mimo że od dawna nie miała już czym<sup>75)</sup>, wreszcie bezsennością („Usnęła nad ranem, wycieńczona płaczem<sup>76)</sup>; „Nie pamiętała, o której zasnęła, ale robiło się już jasno<sup>77)</sup>). Model zachowań także tutaj odpowiada reakcji na sytuację stresową.

Bezsenna jest traktowana jest zresztą jako stały element w relacji singiel – opresyjny świat. Stres i brak snu (choroba cywilizacyjna) wpływają ujemnie na sposób postrzegania rzeczywistości i reakcje fizjologiczne organizmu. Najsilniej wpływ ten zaakcentowany został w opowiadaniu *Melodie...* Wieczorka, słabiej w pozostałych utworach. Widać jednak wyraźnie, że prawidłowy sposób funkcjonowania bohaterki uzależniony został od kilku różnych elementów, niekoniecznie bezpośrednio związanych z działalnością sił nadprzyrodzonych. Cywilizacyjne uwarunkowania powodują bowiem zachwianie równowagi pomiędzy światem wewnętrznym bohaterki a zewnętrznością postrzeganą jako zagrożenie. Praca ponad siły, samotność, stres, bezsenność, niemożność zbudowania relacji emocjonalnej z drugą osobą jednocześnie określają status społeczny bohaterki w kategoriach ujemnych. Stereotypizacja w sposobie postrzegania singli powoduje przeniesienie punktu ciężkości właśnie na relacje ze światem. Walka z siłami ciemności staje się bowiem możliwa do wygrania tylko wówczas, gdy po stronie kobiety stoi mężczyzna. Jest to zgodne z propagowanym powszechnie wzorcem postrzegania singielki jako istoty niepełnowartościowej, niekształtowanej czy nieprzystosowanej do roli w społeczeństwie. W tej perspektywie kontakt z nadprzyrodzonym postrzegać można jako rodzaj kary, co zostaje wyeksponowane zwłaszcza w opowiadaniu *Wieczorka*, lub jako potwierdzenie tezy, że bez mężczyzny kobieta nie jest w stanie podołać trudnościom (*Nicaron*, 2:31, *Każdy ma swoje niebo*). „Z jednej strony przekazywane kulturowe normy i wartości «przypisane» danej roli modyfikują znaczenie zachowania ludzi, ich sposób myślenia i samoocenę, z drugiej przyjęcie pewnej roli [...] modyfikuje postrzeganie danej jednostki przez innych, co [...] wpływa na jej zachowanie, autopercepcję, itp. Istotny zatem dla tworzenia roli jest także «nadawca roli», jako «grupa odniesienia» w interakcji, z którym rola jest tworzona<sup>78)</sup>. Rzutowanie oczekiwań na funkcję pełnioną w obrębie społeczeństwa przekłada się w konsekwencji na rolę, jaka zostaje wyznaczona postaci w utworze literackim. Pewien określony model oglądu determinuje tu po prostu arty-

<sup>75</sup> T. Fenske, op. cit., s. 302.

<sup>76</sup> Ibid.

<sup>77</sup> Ibid., s. 302.

<sup>78</sup> E. Paprzycka, op. cit., s. 130.

styczną wizję, choć umieszczenie bohaterek w kontekście stereotypów nie pełni roli unaoczniającej lub polemicznej wobec istniejącej sytuacji społecznej. Singiel jest tu po prostu takim typem bohatera, któremu łatwiej wejść w konflikt ze światem nadnaturalnym, a trudniej z niego uciec.

## ***Polski blues* Janoscha czyli Literatura piękna inaczej**

Polski reżyser filmowy Staszek Wandrosch, od dawna jednak mieszkający poza granicami kraju, przyjeżdża wraz z dwoma przyjaciółmi, operatorem kamery Marcellem i bezimiennym narratorem do Polski, podążając śladami Zdenka Kozła alias Steve Pollack. Pobyt w Polsce jest dla nich zapowiedzią niepowtarzalnego przeżycia równoznacznego z zafundowaniem sobie czegoś w rodzaju momentu przełomowego:

Polacy chętnie mówią „fundować”. Czy chodzi o wódkę, o kobietę, z której rezygnują na twoją korzyść, o moment przełomowy, czy też rok ich życia, który ci podarowali, o ile jesteś kobietą.<sup>1</sup>

Zdenek Kozioł mieszka obecnie w Kuźnicach. W 50tych latach był legendarnym trębaczem jazzowym, którego młody Staszek podziwiał w piwnicznych lokalach Paryża twierdząc, że wie on, na czym polega życie. Teraz pragnie się dowiedzieć, jakie to losy zagnały jego mistrza do tej małej wsi na końcu świata. Czytelnik rejestruje poszczególne wydarzenia tworzące treść powieści z punktu widzenia narratora, który będąc świadkiem naocznym przebiegu zdarzeń przedstawia je wprawdzie w sposób bardzo szczegółowy, ale jednak z zachowaniem pewnego dystansu. Orientację czytelnika ułatwiają dokładne dane topograficzne i mniej dokładne określenia czasu. Właściwym miejscem akcji jest wieś Kuźnice. Świadomie prosty styl epicki, dzięki pomysłowości autora nie pozbawiony jednak swoistej oryginalności, doskonale harmonizuje z treścią utworu. Pojawiające się na scenie postaci zyskują w miarę rozwoju akcji na sile przekonywania i są w stanie sprostać roli, jaką narzucił im autor, natomiast konfrontacja z nimi, pełna groteskowych elementów wywołuje na niejednej polskiej twarzy uśmiech.

W *Polskim bluesie* Janoscha „zachodnia” wizyta w Polsce jawi się jako podróż poza granice cywilizacji. Gości wita kramarz wiejski Koczulek na „zabłoconej ulicy pośród czternastu domów”, gdy owi szukają „miejsc nadających się do przejścia”.<sup>2</sup> Wychodząc z założenia, że strony rodzinne posiadają specyficzny zapach<sup>3</sup>, to Kuźnice pachniały min. „kurzymi odchodami, tabaką, łupinami kartofli, śledziami i pędzoną gorzałką”.<sup>4</sup> Narrator i jednocześnie bezpośredni obserwator zdarzeń przedstawia polską lokalizację w następujący sposób:

---

<sup>1</sup> Janosch: *Polski blues*. München 1991, s. 5 (tłum. Arletta Szmorhun).

<sup>2</sup> Tamże, s. 36.

<sup>3</sup> Por.: Krockow, Christian Graf von: *Heimat. Erfahrungen mit einem deutschen Thema*. München 1989, s. 9.

<sup>4</sup> Janosch, *Polski blues*. 1991, s. 42.

A więc polska wieś o najwyższym komforcie. Dachy pokryte słomą, niektóre gontem, mury natomiast białym wapnem.[...] Wokół każdego domu dobudowane pomieszczenia dla kur, świń i latryny, których smród mieszał się z zapachem słomy, wapna i kurzych odchodów.<sup>5</sup>

Powyższy fragment jest wyraźnym odniesieniem do jakości przestrzeni, połączonej z jej zainscenizowanym literacko postrzeganiem. „Komfort” i „przepych” polskiej wsi z niemożliwymi do przejścia miejscami, kurzymi odchodami i smrodem latryn wykluczają w kontekście zachodniej modernizacji możliwość sprzężenia z cywilizacją. Nieprzyjemny zapach jest przede wszystkim wynikiem braku urządzeń sanitarnych. Toalet nie ma nawet w kościele, ale mieszkańcy wsi nie widzą w tym nic złego:

Mocz można oddać również w ogrodzie, ponieważ deska jest trochę za głęboko, nie zawsze trafia się do celu. W ogrodzie jest wystarczająco dużo miejsca. To, co człowiek z siebie wydal, jest przecież dobrym nawozem.<sup>6</sup>

Goście z „zachodu” nie znajdują też możliwości umycia się w cywilizowany sposób. Woda nie jest dostępna tak, jak w określonych godzinach w hotelu w Bratysławie. Pani Zdulko opowiada:

Wodę przynoszę osobiście w dzbanie z podwórza, mamy tam pompę, u nas jest jeszcze wszystko tak, jak musi. W Kielcach, już tam przecież byłam, woda płynie ze ściany, wystarczy odkręcić kurek i już jest.<sup>7</sup>

Naszkiecowane przez Janoscha sceny emanują groteską i prowokacją, wywołując u niejednego polskiego czytelnika mieszane uczucia, jak chociażby stwierdzenie, że Polacy kąpią się tylko raz, tuż po urodzinach i to wystarczy. Odmiennie wyobrażenia na temat gospodarki, porządku i czystości dotyczą również wyglądu zewnętrznego postaci pojawiających się na scenie. Świadczy o tym przedstawiony obraz dwunastoletniego polskiego chłopca zapytanego o drogę:

Był na bosaka, miał na sobie podartą koszulę i spodnie, które wcześniej nosił jego ojciec przez sto lat i tak dalej aż do początku świata.  
Stuletnie polskie spodnie.  
Pozostałość spodni, teraz zszyta i ponownie załatana, podtrzymana rzemieniem, nie można tego zobaczyć w żadnym muzeum na świecie, co za powieść o polskich spodniach!

To specyficzne zaszeregowanie człowieka w przestrzeni akcentuje w bardzo wyraźny sposób oddalenie od cywilizacji. Performacja przestrzeni dokonuje się poprzez ironiczne przedstawienie intensywności związku między postacią a jej wyglądem, co znajduje wyraz w stwierdzeniu, – „co za powieść o polskich spodniach”. Spodnie

---

<sup>5</sup> Tamże, s. 36.

<sup>6</sup> Tamże, s. 59.

<sup>7</sup> Tamże, s. 56.

postrzegane są w tym wypadku jako „dzieło szatana”. Są wprawdzie znoszone, zszyte i połatane, ale podtrzymane przy życiu rzemieniem mogą w dalszym ciągu służyć następnemu polskiemu pokoleniu. Ich ponadczasowa funkcjonalna egzystencja łączy następujące po sobie generacje. Bose stopy i rozdarta koszula tworzą przy tym prawie naturalne uzupełnienie. Również inne postaci w powieści tworzą dość egzotyczny folklor. O gospodarzu Koczulku i jego żonie Dulli czytamy:

U Koczulka każdy czuje się, jak u siebie w domu. [...] Pokuśtykał na zewnątrz i zawołał: »Dulla, Dulla, chodź...«

Wrócił a wkrótce za nim zadyszana jego gruba żona. Trzy złote zęby, szpara, pozostałe żółte. Chustka wokół głowy, fartuch i obszarpana, wzorzysta w polskim stylu sukienka.<sup>8</sup>

W relacji podmiot-przedmiot, jak również w opisie mieszkańców polskiej wsi Kuźnice należy podkreślić niezmienną perspektywę obserwacji, co jest charakterystyczne w obcowaniu ze stereotypami. Według Jensa Stübena pojęcie „stereotyp” przede wszystkim dlatego implikuje krytykę, ponieważ podobnie jak „uprzedzenie” wywołuje negatywne skojarzenia.<sup>9</sup> W *Polskim bluesie* uderza brak zmiany perspektywy w opisie ludzkiej egzystencji zmierzającej z reguły w kierunku śmieszności. Stworzone przez Janoscha obrazy literackie odwołują się (przynajmniej częściowo) do stereotypowych wyobrażeń z obszaru pozaliterackiego, przetwarzając je w wydarzenia stanowiące treść powieści. Ma to jednak wyłącznie artystyczny sens, bez jakichkolwiek polityczno-ideologicznych podtekstów. Narrator nie odnosi się krytycznie do sposobu myślenia, działania, czy też sfery uczuciowej postaci, lecz postrzega je z punktu widzenia osoby pochodzącej z zewnątrz, pozbawionej jakichkolwiek cech osobistych. Odbierane przez niego otoczenie wraz z poruszającymi się w nim postaciami staje się w efekcie przedmiotem narracyjnych rozważań. Obraz polskiej chłopki nabiera przy tym komicznych cech: otyła kobieta o żółtych zębach przybiega w chustce na głowie, fartuchu i obdartej, wzorzystej w polskim stylu – bez względu na znaczenie tego określenia – sukience, żeby powitać gości z „zachodu”. Zziajana Dulla wlewa krótko potem pod pachy pół butelki otrzymanych w prezencie francuskich perfum i wkłada przyniesione ze sobą czarne rajstopy, które jednak pękają.<sup>10</sup> Postrzeganiu i kształtowaniu postaci nie towarzyszy hierarchia celów. To nie ambicja, pilność i edukacja dominują w przypisywaniu cech, lecz specyficzna wprawa w walce o przetrwanie, której towarzyszy wódka, niedbalstwo, niechlujstwo i zła gospodarka. Rozważania handlarza wiejskiego Koczulka na temat specyfiku nadającego sens życiu brzmi jak litania o pijaństwie:

Ta pierwsza jest najlepsza, gwarantuję za nią osiemdziesięcioma procentami, sam ją piję. Potem pojawia się ta sześćdziesięcioprocentowa, sprzedawana nieco drożej

<sup>8</sup> Tamże, s. 47.

<sup>9</sup> Por.: Stüben, Jens: *Deutsche Polen-Bilder. Aspekte ethnischer Imagetype und Stereotype in der Literatur*, [w:] Hahn, Hans-Henning (wyd.): *Historische Stereotypenforschung. Methodische Überlegungen und empirische Befunde*. Oldenburg 1995, s. 41-74.

<sup>10</sup> Por.: Janosch, *Polski blues*. 1991, s. 50.

dobrym klientom. Ta rozcieńczona, najwyżej czterdziestoprocentowa, zwykłym ludziom. Nie wszyscy tolerują dobrą osiemdziesięcioprocentową gorzałkę.<sup>11</sup>

Przybysze z „zachodu” mają też okazję zobaczyć na własne oczy urządzenie wytwarzające ten „życiodajny” specyfik, składające się jedynie z blaszanego kanistra zatkanego od spodu korkiem i wlutowanej kręconej rurki. Opijstwo Koczulka należy wprawdzie do stereotypowości kształtowania postaci w postrzeganej przestrzeni, nie należy go jednak interpretować w kategoriach nadużycia bądź manipulacji, ponieważ jego nałóg scala się w naturalny sposób ze światem socjalnym nakreślonych w powieści postaci. Życie we wsi Kuźnice naznaczone jest stygmatem upadku i bezskuteczności. Składa się na to zarówno niechlujstwo jak i spożywany litrami alkohol przegryzany śledziami, które według Koczulka zawierają wszystko, czego człowiek potrzebuje do życia: „Bierzesz łyk wódki, jeszcze jeden, między nimi śleść [...] i wychodzisz przez drzwi wyprostowany jak major”.<sup>12</sup> Skłonność do porządku przejawia się jedynie w wypracowanym systemie podziału pędzonego alkoholu: osiemdziesięcioprocentowy przeznaczony jest do użytku własnego, sześćdziesięcioprocentowy dla dobrych klientów a czterdziestoprocentowy dla pozostałych. Ten osiemdziesięcioprocentowy znajduje zastosowanie nie tylko w ostatnim namaszczeniu, lecz także w przypadku chorób przenoszonych drogą płciową:

Wnikają [bakterie – A.S/P.Z.] w człowieka każdym otworem, jaki tylko znajdą i szkodzą dopóki nie umrze. Ale jeśli człowiek ma tam stróża, który wszystko oczyści, a więc dobrą osiemdziesięcioprocentową gorzałkę – nie dzieje mu się nic. Proszę tylko pomyśleć o chorobach przenoszonych drogą płciową, które przywędrowały do nas wraz z wieloma wojnami. Co wtedy robi człowiek? Funduje sobie ćwierć litra gorzałki dziennie do wewnątrz, ćwierć litra wylewa na ciuloka i już jest zdrowy.<sup>13</sup>

Przestrzeń Polski jawi się u Janoscha w zredukowanym kompleksie postaci i zjawisk przedstawionych w formie kontrastów. Cnoty społeczne giną nieustannie w alkoholowej fermentacji. Etos pracy i duch przedsiębiorczy wyglądają w naszkicowanym literacko obrazie Polski inaczej niż jest to ogólnie przyjęte. Postaci, wyposażone w komiczno-groteskowe cechy sprawiają wrażenie śmiesznej archaiczności. Harmonię z sobą samym i ze światem gwarantuje jedynie spożycie alkoholu. Przedstawieni przez Janoscha bohaterowie żyją i umierają dla wódki. Ta dziwaczna śmieszność dotyczy również sposobu wyrażania się, który w całej swej „dogłębnosci” krąży wokół pędzonej gorzałki. Wyższe formy życia duchowego są rzadkością. Gorzałka pełni zapobiegawczo-ochronną funkcję będąc zarówno „dobrym strażnikiem”, jak i cudownym środkiem leczniczym. Uzależnione od wódki charaktery sprawiają w kontekście swej filozofii życiowej wrażenie ograniczonych i jednostronnych, ponieważ nie potrafią tak do końca kontrolować swoich skłonności i narzucić samemu sobie dyscypliny. Wódka jako immanentny element percepcji Polski przyczynia się do powstania specyficznego biotopu o zubożałym mentalno-socjalnym podłożu, po

<sup>11</sup> Tamże, s. 46.

<sup>12</sup> Tamże, s. 42.

<sup>13</sup> Tamże, s. 52.



którym stępują określone postaci. Podniesiony do rangi porządku nałóg sprawia, że postęp i efektywność nie są postrzegane w kategorii zalet kluczowych. Normalność dnia codziennego polega raczej na wzbranianiu się przed pracą. Postaci takie jak Koczulek czy Dulla tworzą swego rodzaju grupę obrazową, która nie poddaje się wprawdzie wymaganiom dnia codziennego – pędzony alkohol jako inicjatywa własna ma zapobiegać biedzie –, ale którą znamionuje ucieczka ducha w intelektualny niebyt. W koncepcji kształtowania postaci dominują cechy zewnętrzne, ponieważ sfera uczuć i myśli krąży wokół gorzałki znajdującej dodatkowe wsparcie w biblii:

Pan Jezus, słyszeliście o nim państwo, wybrał sobie wino i przemienił je w krew. Nałóż każdemu ze swoich uczniów do szklanki i powiedział: pijcie, to jest krew moja. [...] Gdyby bardziej cenił sobie wodę, wybrałby właśnie ją [...]. Ale nie, wybrał wino. A dlaczego wino? Ponieważ należy do kategorii alkoholi. Dokładnie jak wódka. Po-błogosławiona przez Boga.<sup>14</sup>

Nałóg pojmowany jest tutaj jako zaleta uzasadniona aspektem religijnym, ponieważ sam Pan zachęcał do picia i nie ociągał się długo z wyborem „wino czy woda”. Aspiracje nie mają nic wspólnego z dążeniem ku nowemu światu i nowym ideom, lecz kojarzą się z nadającym sens i wypełniającym treść życia wyrobem produkcji własnej. Dlatego też w kształtowaniu postaci dominuje zasada związku a nie kontrastu. Figury są do siebie bardzo podobne, dotyczy to zarówno wyglądu jak i zachowania. Przedstawiane są w sposób mało zróżnicowany: „ludzie byli ubodzy i obdarci, ale wyglądali stosunkowo zdrowo i uderzająco radośnie”.<sup>15</sup> Pytanie, czy ta radość wynikała z działania pędzonej gorzałki pozostaje jednak nierozstrzygniętym. Życie codzienne polskiej wsi Kuźnice ma więc niewiele wspólnego z idyllą. Szczęście i miła atmosfera pozostają w stałym związku ze specyficzną filozofią życia, która z uwagi na cele i wartości jest dość oryginalna, aczkolwiek sprawia dość dziwne wrażenie. Ukształtowany literacko świat Polski nie jest wprawdzie przestrzenią nieokreśloną, ale jego szkic jest mimo sporej ilości elementów zabawnych bardzo jednostajny. W zachowaniu postaci, jak również w odnotowanych w powieści zdarzeniach dominują aspekty odmawiające Polakom zdolności organizowania swojej gospodarki. Konstrukcji zróżnicowanych stosunków kognitywno-emocjonalnych autor nie poświęca zbyt wiele uwagi, wskutek czego ukształtowane przez niego postaci poruszając się na jednej płaszczyźnie sprawiają wrażenie płytkich. Postrzegany świat jako świat fikcyjny staje się nośnikiem asocjacji tworzących wewnątrz świata tekstu swój własny subiektywny świat, na który składają się projekcje i wyobrażenia zakotwiczone jednocześnie w rzeczywistości i fantazji.

*Polski blues* Janoscha to również, a może przede wszystkim opowiadanie się po stronie opozycji wobec systemu kościoła katolickiego. Swą krytyczną postawę wobec treści głoszonych przez katolicyzm autor uzasadnia krótko:

---

<sup>14</sup> Tamże, s. 53.

<sup>15</sup> Tamże, s. 38 n.

Kto podobnie jak ja przeżył katolickie pranie mózgu nie pozbędzie się wynikającej z niego nienawiści, a zrozumie to jedynie ten, kto tego doświadczył.<sup>16</sup>

W trakcie lektury nie można się oprzeć wrażeniu, że Janosch odnotowuje kryzys egzystencjalny ludności wiejskiej w odniesieniu nie tylko do wiary, lecz także do ich całej filozofii życiowej. Potwierdzenia tej teorii można dopatrywać się chociażby w słowach Koczulka, który uczestnictwo swojej żony w pielgrzymce do Częstochowy komentuje w sposób następujący:

Moja żona brała kiedyś udział w pielgrzymce do Częstochowy. Jakies dwadzieścia lat temu. Dzisiaj nawet nie zna na pamięć Litanii o Niepokalanym Poczęciu. Człowiek dużo zapomina w życiu, ponieważ się zmienia.<sup>17</sup>

Każda z przedstawionych w tekście postaci posiada drobną pamiątkę z pobytu na Jasnej Górze w Częstochowie, jakiś mały ołtarzyk z religijnymi obrazkami. Poza tym Bóg nie ma już dla nich takiego znaczenia, jak wcześniej. W powieści są jeszcze dwie postaci mocno związane z kościołem katolickim. Jedną z nich jest Zdenek Koziół prześladowany przez traumatyczne wspomnienia z dzieciństwa. Jego ojciec pił na umór i tłukł nie tylko meble, lecz również Zdenka i jego matkę, która z kolei później wyżywała się na synu do momentu, gdy ukończył siedem lat i zgodnie z wolą rodziców został ministrantem, ponieważ

kościół jeszcze nikomu nie zaszkodził, stary powtarzał to częściej niż raz. On również był ministrantem.<sup>18</sup>

Zdenek kojarzy swoje dzieciństwo z nieustanną gadaniną o diable, bogobojności, cierpieniach w piekle, wiecznym potępieniu i Sądzie Ostatecznym:

Bóg kocha grzeszników bardziej niż tych sprawiedliwych i lubi, gdy podczas spowiedzi wyznaje się więcej, człowiek musi stale znajdować się w stanie łaski uświęcającej, ponieważ może nagle umrzeć, a wtedy będzie potępiony na wieki.<sup>19</sup>

Dlatego też ministrant Zdenek Koziół musiał klepać na pamięć niezrozumiałe dla dziecka modlitwy i pojawiać się na nabożeństwach majowych i różańcowych. Dwa razy w tygodniu uczęszczał na lekcje spowiedzi, dwa razy w tygodniu uczestniczył we mszy porannej, dodatkowo jeszcze w niedzielę, i dwa razy w tygodniu religia u proboszcza. Musiał również kłaść zimną szmatę na genitalia, kiedy nachodziła go pokusa: „Spróbowałem, cholera, wcale nie pomagało”.<sup>20</sup> Jego pseudoreligijne wychowanie i pranie mózgu zakończyło się wraz z wybuchem II wojny światowej spełniającej w jego przypadku funkcję wybawiającą. Przyłączył się wtedy do partyzantów i strzelał przy każdej okazji, ponieważ „kościół nie tylko przyzwalał na zabijanie,

<sup>16</sup> Tamże: s. 141.

<sup>17</sup> Tamże, s. 44.

<sup>18</sup> Tamże, s. 134.

<sup>19</sup> Tamże, s. 134.

<sup>20</sup> Tamże, s. 138.

lecz także błogosławił broń<sup>21</sup>, a „co Bóg dopuszcza, nie może być złe”.<sup>22</sup> Katolickie pranie mózgu i wynikający z niego system wychowawczy odbijają się głośnym echem w dorosłym życiu Zdenka Kozła, przerażając się w efekcie w nienawiść. Głównym determinantem mającym bezpośredni wpływ na negację wartości głoszonych przez kościół katolicki była niewątpliwie rozmowa w pociągu na trasie Mediolan-Rzym, podczas której młody mężczyzna parający się prostytutką informuje Zdenka o tym, czego doświadczył w Rzymie i co widział w Watykanie:

Wszyscy byli homoseksualistami [...] i parali się tym jawnie, bez zahamowań. Trzeba to sobie wyobrazić: dwa tysiące lat dyktatury seksualnej wobec milionów prostodusznych wierzących, sprawowanej przez kilku przebiegłych, obłudnych szarlatanów.<sup>23</sup>

Spotkanie w pociągu staje się momentem przełomowym. Proklamowane publicznie zasady etyki, których przedstawiciele kościoła katolickiego sami nie przestrzegają, pozorna moralność i zła interpretacja pojęć z nią związanych, wywołują u Zdenka falę nienawiści, z którą sobie nie radzi. Wie, że nie można żyć w nienawiści, że „nienawiść szkodzi tylko temu, kto nienawidzi. Nie osobie znienawidzonej”<sup>24</sup>, ale nie może się z niej wyzwolić. Kryzys egzystencjalny kościoła katolickiego odnotowuje również postać Zbigniewa Kowalskiego, przyjaciela Zdenka, pełniącego we wsi funkcję księdza. W trakcie wojny podawał się za duchownego udzielając paru rannym ostatniego namaszczenia olejem maszynowym. Kiedy po zakończeniu wojny wrócił do wsi rozpoznało go parę osób i od tej pory funkcjonuje tam jako ksiądz i w taki sposób, jak na księdza przystało. Nawet pani Zdulko uważa go za świętego:

Co za święty człowiek! Żyje z niczego, nic nie ma, nie chce nic mieć, mówi niewiele, ale wszystko jest samo z siebie cudownie dobre. Pojawia się zawsze, gdy jest potrzebny. Pomaga nawet naprawić dach. Nie posiada pary porządných butów. Mówi się, że nie dostaje złotówki od kościoła.<sup>25</sup>

I nic w tym nic dziwnego, ponieważ biskup nie ma pojęcia o duchownej egzystencji Zbigniewa w tej zapomnianej przez Boga wiosce, abstrahując od tego, że nie jest on chrześcijaninem i nawet nie był chrzczony. Dla Zbigniewa sprawa jest jednak całkiem prosta, ponieważ „nie trzeba być chrześcijaninem, żeby być chrześcijaninem”.<sup>26</sup>

W ocenie krytyków *Polski blues* jest obrachunkiem Janoscha z jego własnym pozbawionym harmonii i zdeterminowanym przez dogmaty katolickie dzieciństwem.<sup>27</sup> W jednym z wywiadów autor porównuje wczesne lata swojego życia ze scenariuszem z horroru: „Cięgi od rodziców, sadyzm ze strony nazistowskich nauczycieli, mordęga w hitlerjugend. Ale z punktu widzenia czasu najgorsze okazało się katolickie pranie

<sup>21</sup> Tamże, s. 139.

<sup>22</sup> Tamże, s. 139.

<sup>23</sup> Tamże, s. 94.

<sup>24</sup> Tamże, s. 95.

<sup>25</sup> Tamże, s. 73

<sup>26</sup> Tamże, s. 89.

<sup>27</sup> Por.: Rüger, Wolfgang: Die Menschen sind so – Janoschs Roman „Polski blues”, [w]: „Saarbrücker Zeitung”, 176/01.08.1991, s. 5.

mózgu – zatrująca życie trauma”.<sup>28</sup> Innym razem autor *Polskiego bluesa* wyzna: „Właściwie przez całe swoje życie próbowałem wymazać etap dzieciństwa z pamięci. Nie jest to oczywiście dobrym rozwiązaniem. Należy się z nim po prostu uporać”.<sup>29</sup> Janosch ma świadomość, jak ważną rolę odgrywa ten okres w kształtowaniu emocjonalnego profilu człowieka. W *Polskim bluesie* Zbigniew Kowalski tłumaczy Staszewski, że dzieciństwo wytycza kierunek: „Jeśli twoje dzieciństwo nie jest w porządku, życie jest jak dom stojący na złej podwalinie”.<sup>30</sup> *Polski blues* mieści się niewątpliwie w kategorii „powieści autobiograficznej”. Mianem tym Philippe Lejeune określa teksty fikcjonalne, „gdzie opierając się na domniemanych przez siebie podobieństwach czytelnik ma prawo sądzić, że zachodzi tożsamość autora i postaci, podczas gdy sam autor taką tożsamość neguje albo przynajmniej nie chce jej afirmować”.<sup>31</sup> Postrzegane przez czytelnika „podobieństwo” między losami fikcyjnego bohatera Zdenka Kozła a życiorysem samego autora jest stopniowalne, może więc być oceniane jako mniejsze lub większe. Janosch, czyli Horst Ecker urodził się 11 marca 1931 roku na Śląsku w Zabrze, które wtedy nazywało się Hindenburg, gdyż po plebiscycie pozostało w granicach Niemiec. Janosch dorastał w familiokach, na zmianę w domu dziadków i rodziców, którzy żyli ze sobą jak pies z kotem. Jego ojciec nie stronił od alkoholu. Stale miał pod ręką grubą smycz i przy jej pomocy uczył syna tego, co wydawało mu się w życiu ważne. Bił nią także żonę. Nie lepiej było w kościele, w którym straszono młodego Horsta piekłem, dokąd miał trafić po śmierci, jeśli nie będzie robił tego, co mu kazano albo wierzył w to, w co miał wierzyć, ale najgorszy był strach przed diabłem: „wbili mi ten strach do głowy, w domu ciągami a w szkole trzcinką. Wieczorem leżałem w łóżku. Mama wyłączała światło, zamykała drzwi, było zupełnie ciemno. Wtedy pojawiał się szatan we własnej osobie, widziałem, jak stał przede mną w moim pokoju. Kwiliłem ze strachu, żalowałem, że się urodziłem”.<sup>32</sup> Do szkoły nie uczęszczał chętnie, więc w wieku 13 lat rozpoczął naukę kowalstwa i ślusarstwa. W sumie był to zawód artystyczny, a z czasem okazało się, że Janosch ma w tym kierunku spory talent. Po zakończeniu II wojny światowej został wraz z rodzicami i dziadkami wysiedlony do Niemiec i trafił w okolice Oldenburga. Był pierwszym w rodzinie, który nauczył się pisać i czytać. Imał się w swym życiu różnych zawodów, ale marzył o tym, by zostać artystą malarzem. W 1953 roku rozpoczął więc studia na Akademii Sztuk Pięknych w Monachium, po dwóch semestrach próbnych musiał jednak zrezygnować. Władze uczelni uzasadniły decyzję brakiem talentu. Wtedy zaczął pisać. W 1960 roku wyszła jego pierwsza książka dla dzieci *Die Geschichte von Pferd Valek*. Janosch jest nie tylko autorem ponad 250 książek dla dzieci i dorosłych (przetłumaczonych na 30 języków obcych), sztuk teatralnych i projektów filmowych, lecz także malarzem i grafiką, laureatem wielu nagród literackich. W 1979 roku ukazała się pierwsza bajka

<sup>28</sup> Cyt. za: Rietzler, Rolf: Zurück nach Uskow, [w]: „Der Spiegel”, 6.09.1993, s. 222.

<sup>29</sup> Cyt. za: Arnim, Gabriele: Die Wahrheit ändert sich täglich, [w]: „Süddeutsche Zeitung”, 238/15-16.10.1994, s. 19.

<sup>30</sup> Janosch, *Polski blues*, tutaj, s. 117.

<sup>31</sup> Lejeune, Philippe: *Wariacje na temat pewnego paktu o autobiografii*. Kraków 2001.

<sup>32</sup> Cyt. za: Köblinger, Christa: Ich bin der faulste Mensch, den ich kenne, [w]: „Brigitte”, 8/1991, s. 102.

o Misiu i Tygrysku *Oh, wie schön ist die Panama*, która odniosła światowy sukces. Pierwszą powieść dla dorosłych – *Cholonek oder Der liebe Gott aus Lehm* – wydał w 1970 roku. Po niej pojawiły się następne, w których nawiązuje retrospektywnie do swych stron rodzinnych, tj.: *Sacharin im Salat* (1975), *Sandstrand* (1979), *Polski blues* (1991), *Schabeles Frau* (1992), *Von dem Glück Hrđlak gekannt zu haben* (1994) czy też *Gastmahl auf Gomera* (1997). Z nazwiskiem Janoscha łączy się cały przemysł wydawniczy. Książki, filmy, zabawki i najrozmaitsze gadżety. Sukces literacki i finansowy zawrócił pisarzowi na krótko w głowie. Opamiętanie nastąpiło w 1980 roku, kiedy to pozbył się wszystkiego, co zbędne i zamieszkał jako autsajder na Teneryfie. Sam autor ocenia swoją literacką działalność w sposób bardzo prozaiczny:

Moje powieści to po prostu ważne wiadomości. Mieszkam tutaj na tej pustyni i nie mam nikogo, z kim mógłbym porozmawiać. A kiedy opowiadam coś komuś, kogo spotkam, widzę, że mnie nie słucha. Ale ja chcę im coś powiedzieć, więc piszę powieść. Wtedy płacą za nią [...] i ją czytają.<sup>33</sup>

*Polski blues* Janoscha to niewątpliwie jedna z ważnych wiadomości będąca równocześnie potwierdzeniem opinii Karla Kosika dotyczącej dzieła literackiego w myśl której „każde dzieło literackie ma w swej niepodzielnej jedności dwójaki charakter: jest nie tylko wyrazem rzeczywistości, lecz także tworzy rzeczywistość istniejącą nie obok, lecz wyłącznie w dziele literackim”.<sup>34</sup> Błędem byłoby więc sprowadzanie literatury do jej funkcji mimetycznej, ponieważ przedstawiony w powieści świat jest czymś w rodzaju małej fikcjonalnej enklawy obejmującej nie tylko rzeczywisty, lecz także możliwy stan rzeczy. Wszelkie dyskusje na temat prawdy i odniesienia do rzeczywistości działałyby z całą pewnością na niekorzyść tekstu, gdyby jego wiarygodność potwierdzała jedynie analogia realności. Janosch stawiał czoła zbyt wąsko pojmowanej prawdzie uelastyczniając w ten sposób kryterium tego pojęcia. Przedstawił nie tylko zdarzenia prawdziwie, lecz także te możliwe jako literacką fikcję, która jednak mogłaby być prawdą. Dlatego też nie należy interpretować poszczególnych wypowiedzi autora w kontekście kompromitacji oraz negacji powszechnie przyjętego systemu wartości narodowych. Ukazanie rąbka możliwej rzeczywistości (być może nie tylko polskiej), z humorem, odrobiną rzewności i bez typowego dla literatury współczesnej bagażu problemów również zasługuje na uwagę.

## Literatura

Arnim, Gabriele: *Die Wahrheit ändert sich täglich*, [w]: „Süddeutsche Zeitung”, 238/15-16.10.1994.

Janosch: *Polski blues*. München 1991.

Köblinger, Christa: *Ich bin der faulste Mensch, den ich kenne*, [w]: „Brigitte”, 8/1991.

<sup>33</sup> Cyt. za: Braun, Evelyn: *Ein Auto kann ich einfach wegschenken. Rendez-vous mit Janosch*, w: „Anabelle” nr 11/28.05.1991, s. 94.

<sup>34</sup> Kosik, Karl: *Die Dialektik des Konkreten*. Frankfurt am Main 1967, s. 123.

- Krockow, Christian Graf von: *Heimat. Erfahrungen mit einem deutschen Thema*. München 1989.
- Lejeune, Philippe: *Wariacje na temat pewnego paktu o autobiografii*. Kraków 2001.
- Rietzler, Rolf: *Zurück nach Uskow*, [w]: „Der Spiegel”, 6.09.1993.
- Rüger, Wolfgang: *Die Menschen sind so – Janoschs Roman „Polski blues”*, [w]: „Saarbrücker Zeitung”, 176/01.08.1991.
- Stüben, Jens: *Deutsche Polen-Bilder. Aspekte ethnischer Imagetype und Stereotype in der Literatur*, [w]: Hahn, Hans-Henning (wyd.): *Historische Stereotypenforschung. Methodische Überlegungen und empirische Befunde*. Oldenburg 1995, s. 41-74.

## **Joseph von Eichendorff: „Niegdyś przeżyłem”, czyli kilka słów o polskiej edycji szkiców autobiograficznych „ostatniego niemieckiego romantyka”**

Joseph von Eichendorff (1788–1857) będący w historii literatury niemieckiej przedstawicielem tzw. późnego romantyzmu, i z tej też racji nazywany często ‘ostatnim romantykiem’, jest poetą w Polsce – jak przed kilku laty słusznie zauważył Andrzej Lam – zasadniczo mało znany,<sup>1</sup> wyłączając może środowisko polskich germanistów. Tak też również i dzisiaj, można by śmiało rzec, niewiele się tutaj zmieniło. A przecież obecność Eichendorffa w niemieckich podręcznikach literatury cechuje się tą samą intensywnością, co już polskiemu czytelnikowi lepiej znani klasycy tejże literatury jak Goethe czy Schiller. A że warto o Eichendorffie pamiętać niech świadczy kilka istotnych faktów z jego życia, i to tych, które wiążą się z Polską.

Joseph von Eichendorff jest poetą między innymi o dziesięć lat starszym od Adama Mickiewicza i oczywiście nie miał nigdy okazji, aby móc się z nim spotkać,<sup>2</sup> patrząc też z perspektywy lokalnej, należy podkreślić, iż jednak kontakt z kulturą polską, głównie tą ludową nie był mu obcy. Wynika to z faktu, iż urodził się w Ziemi Raciborskiej, w rodzinnym pałacu w Łubowicach na Górnym Śląsku,<sup>3</sup> zatem na obszarze historycznie jak najbardziej heterogenicznym, zarówno etnicznie jak i kulturowo. Swoją naukę gimnazjalną rozpoczął we Wrocławiu, tj. ówczesnym centrum pruskiego Śląska, choć jak katolik nie czuł się zbyt dobrze w protestanckim państwie pruskim, będąc mimo wszystko i to chcąc tego lub też nie, jego obywatelem.

Katolicyzm Eichendorffa był jednak dla niego przez całe życie problemem i to takim samym jak dla władz Prus, gdyż nie ułatwiał mu znalezienia odpowiedniej posady w strukturach administracyjnych tegoż państwa. A miał na to nadzieję będąc z wykształcenia prawnikiem. Zatem katolicyzm to kolejny punkt styczny z Polską, i silnie osadzonym w życiu Górnoszlązaków, także tych dzisiejszych. Eichendorff wielokrotnie dawał wyraz swojej katolickiej religijności, także w poezji, w której sta-

---

<sup>1</sup> Por. Andrzej Lam: *Inne widzenie. Studia o poezji polskiej i niemieckiej*, Warszawa 2001, s. 423.

<sup>2</sup> Por. Wolfgang Frühwald, [w:] Volkmar Stein: *Joseph von Eichendorff. Ein Lebensbild. obraz życia*. Ins Polnische übersetzt von Ewa Pietrzak. Mit Illustrationen von Marius Schlesiona und ausgewählten Gedichten Joseph von Eichendorffs, ins Polnische übertragen von Jacek St. Buras, Würzburg 2001, s. 7.

<sup>3</sup> Por. Alois M. Kosler: *Unser/ Nasz Eichendorff. Ein Lebensbild des Dichters. Szkic z życia poety*, Opole 1998, s. 13.

le obecny jest motyw maryjny, jakże nie jest obcy polskiemu katolicyzmowi, i to nie tylko temu ludowemu.<sup>4</sup> Wspomniany już kontakt z polską kulturą ludową, w szczególności w okresie dzieciństwa, skutkował między innymi tym, że Eichendorff znał i to całkiem nieźle język polski, rozmawiał w nim ze swoim bratem Wilhelmem.<sup>5</sup> I choć nigdy w nim nie tworzył, to – jak podaje cytowany powyżej Andrzej Lam – zbierał i tłumaczył w zgodzie z romantyczną modą swego czasu również i polskie pieśni ludowe, a także śląskie podania i baśnie. Jego własna liryka była wielokrotnie transponowana na pieśni przez tej miary kompozytorów jak Robert Schumann, Feliks Mendelssohn, Hugo Wolf oraz Ryszard Strauss, którzy dawali się uwieść poezjom Eichendorffa. Ile w nich melodyjnej lekkości może poświadczyć ów krótki wiersz w tłumaczeniu Jacka Burasa pod tytułem „Wieczór”/ „Der Abend”:<sup>6</sup>

Kiedy milknie ludzka wrzawa,  
Ziemia szumi rozmarzona,  
Śni we wszystkich drzew koronach,  
Coś do serca się zakrada,  
Dawne czasy, cicha złość,  
Lekki dreszcz przenika ciało,  
Jakby letniej burzy zjawa.

Eichendorffa z dzisiejszą Polską łączy przede wszystkim miejsce jego wiecznego spoczynku. Jest nim Nysa na Opolszczyźnie, gdzie pochowano go na miejscowym Cmentarzu Jerozolimskim tuż obok swojej ukochanej żony, Alojzy von Larisch.<sup>7</sup> W Nysie spędził poeta ostatnie lata swojego życia, tutaj też pisał swoje szkice autobiograficzne. Wspominane tutaj miejsce spoczynku Eichendorffa zostało po roku 1945 skazane ze względów politycznych na oficjalny niebyt, a niemieckiego poetę starano się skutecznie wymazać nie tylko z lokalnej pamięci. Dopiero od lat 90 minionego wieku można było znów oficjalnie mówić o niemieckim romantyku na Śląsku, i jego powiązaniu z tą ziemią. Tak samo stało się możliwe przywracanie jego dawnych pomników w miejscach, które są znaczące dla samego poety. Są to między innymi Racibórz, Nysa, a także w jego rodzinne Łubowice.

Dziś pamięć o niemieckim romantyku w Polsce przywraca także najnowsza publikacja jego własnych dzieł opracowanych przez wrocławskich i nyskich germanistów pod egidą profesora Wojciecha Kunickiego z Uniwersytetu Wrocławskiego, która ukazała się nakładem krakowskiego Wydawnictwa ARCANA w roku 2007, w ramach serii: Pamiętniki, wspomnienia, biografie.<sup>8</sup> Krakowskie wydanie jednych z ostatnich tekstów poety w solidnej twardej obwolucie, przedstawiające na stronie

<sup>4</sup> Por. Marcin Worbs: *Und meine Seele spannte weit ihre Flügel aus*. Ein religiöses Porträt von Joseph von Eichendorff, Opole 1996.

<sup>5</sup> Por. Jerzy Pośpiech: Wybitny poeta niemiecki spod Raciborza Józef von Eichendorff (1788–1857), [w:] *Kwartalnik Opolski*, Rok XLVI, 2000, Nr 1, s. 6.

<sup>6</sup> Cyt. za Volkmar Stein, op. cit., s. 115.

<sup>7</sup> Ibidem, s. 29.

<sup>8</sup> Joseph von Eichendorff. *Niegdyś przeżyłem. Erlebtes*. Edycja dwujęzyczna. *Zweisprachige Ausgabe*. Przekład Wojciech Kunicki, przypisy Natalia Żarska, wstęp Wojciech Kunicki, posłowie Ortwin Beisbart, przekład posłowania Monika Witt, Kraków 2007.



tytułowej portret młodego Eichendorffa, namalowany przez Josepha Raabego we Wrocławiu w darze dla narzeczonej,<sup>9</sup> jest edycją dwóch szkiców autobiograficznych poety z Łubowic, która została przygotowana dla uczczenia 150 rocznicy śmierci Josepha von Eichendorffa. Co warto podkreślić jest to edycja dwujęzyczna, tj. polsko-niemiecka, w przekładzie Wojciecha Kunickiego, który poprzedza rozbudowany rozdział wstępny tegoż samego autora, w którym naświetlone są najważniejsze momenty życia poety w kontekście historyczno-politycznym, stąd też sam tytuł Wstępu: 'Joseph von Eichendorff. Życie w długim stuleciu'. Dla zasadniczo nieobebranego z twórczością Eichendorffa polskiego czytelnika ważne są także zawarte we Wstępie informacje o jego najważniejszych utworach, w tym o jego najbardziej znanej noweli pt. „Z życia nicponia”, która jest także dostępna w języku polskim w tłumaczeniu Andrzeja Lama.<sup>10</sup> Istotnym wzbogaceniem tekstu całej edycji są rozbudowane przypisy przygotowane przez dr Natalię Żarską, które w znakomity sposób wyjaśniają kluczowe dla zrozumienia wywodu poety tło historyczno-literackie. Przypisy te uzupełniają obie wersje językowe niniejszej edycji, ułatwiając lekturę tekstu również czytelnikowi niemieckiemu. Całość publikacji zamyka Posłowie, które jest ciekawą propozycją adaptacji dydaktycznej owych dwóch szkiców autobiograficznych poety zawartych w głównej części tomu. Opracował je znakomity dydaktyk literatury niemieckiej, profesor Ortwin Beisbart z Uniwersytetu w Bambergu.

Odnosząc się do pierwszego tekstu zawartego w omawianym tomie „Szlachta i rewolucja” jak i drugiego „Halle i Heidelberg” wspomniany autor proponuje między innymi prześledzenie stałych toposów tematycznych występujących w tychże tekstach, a także sposobu budowania w nich powiązań argumentacyjnych jak i typowych dla Eichendorffa cech językowego obrazu świata. Zadania te nie są proste w realizacji, jak choćby ze względu na ich znaczny charakter analityczny, jednakże nie są też niemożliwe do wykonania. Mimo wszystko sam tekst Eichendorffa pt. „Niegdyś przeżyłem” nie wyczerpuje się li tylko w obszarze dydaktycznym, choćby ze względu, że stanowi ciekawy, i to osobisty ogląd czasów minionych w Europie, które obejmują okres mniej więcej od Rewolucji francuskiej do wojen napoleońskich. Jest to czas od roku 1788, tj. roku narodzin poety tuż przed wybuchem Rewolucji do okresu wkroczenia Napoleona na teren ówczesnych, jeszcze rozbitych dzielnicowo Niemiec.

Same wspomnienia mają charakter fragmentaryczny, co pod względem formalnym jest typowe dla wielu utworów literackich powstałych w Niemczech w tym okresie, natomiast pod względem czasu opisywanego obejmują one tylko okres młodość Josepha von Eichendorffa. Zatem zamierzeniem poety nie było napisanie pełnego życiorysu, a jedynie ujęcie w formie jak najbardziej subiektywnych impresji ważnych zmian zachodzących w porewolucyjnej Europie. Obejmowały one w pierwszej kolejności przemiany w mentalności ludzi, którzy w nich uczestniczyli. Dla Eichendorffa ważnym było ukazanie między innymi procesu upadku arystokracji i narodzin mieszczaństwa, tj. przemian, które odbywały się na osi między tym, co stare, a tym, co nowe. W Niemczech były to narodziny ducha romantyzmu, które było możliwe

<sup>9</sup> Por. Volkmar Stein, op. cit., s. 49.

<sup>10</sup> Joseph von Eichendorff: Poezje. Gedichte. Z życia nicponia. Przekład, przedmowa i objaśnieniami opatrzył Andrzej Lam, Warszawa – Opole 1997.

dzięki udzieleniu głosu młodym adeptom sztuki, w tym przede wszystkim studentom. A ferment nowej epoki zdradzał się przede wszystkim na uniwersytetach, i to tych najbardziej znaczących jak Halle czy Heidelberg.

Wszystko to Eichendorff ujmuje w swój nad wyraz sugestywny język, którym buduje subiektywne obrazy językowe. Poeta nie tyle chce przekonywać do nich czytelnika, co przede wszystkim naświetlać to, co minione i to właściwie już za jego życia. To naświetlenie rzeczy minionych, przede wszystkim romantyzmu jest też jednocześnie próbą oceny jak i wartościowania. Eichendorff pisze tutaj, podsumowując swoje refleksje, między innymi:

Romantyzm był zatem w swoich początkach rzeczywiście tchnieniem wiosny, który ożywił wszystkie skrywane pędy, pięknym czasem przebudzenia, oczekiwania i obietnicy. Jednak nie spełnił on tej obietnicy, a jako że jej nie spełnił, nastąpił jego upadek, a jak i dlaczego musiało to nastąpić, próbowaliśmy wyczerpująco przedstawić w innym miejscu. Gdy jednak w ten sposób nastąpił odpływ i cofnęły się wzburzone nurty, wysechł także dawny grunt, który uznano za nowo odkrytą krainę. Uporczywy racjonalizm, mędrkująca pogarda dla średniowiecza, teoria o wyłącznie zbawczej użyteczności, do czego nie trzeba było szczególnie wysublimowanej nauki; całe to przedromantyczne robactwo, które tym czasem wryło się w piach, pojawiło się znowu pleniąc się w zdumiewający sposób. A jednak ten odsłonięty grunt nie był już takim samym gruntem. Romantyzm pozostawił na nim kilka niezatartych śladów; obudził przez nieustanne wskazywanie na narodową przeszłość miłość do ojczyzny, obudził też religijną potrzebę dzięki swojemu eksperymentalnemu katolicyzmowi.<sup>11</sup>

Eichendorff krytycznie odczytuje zatem zachodzące przeobrażenia, wyraźnie wyczuwalny jest też jego konserwatyzm, bazujący na wspomnianej już wcześniej tradycji katolickiej, w której wyrastał, i której pozostał do końca życia wierny. Nieufność poety budzi przede wszystkim naiwna wiara w postęp. Nie przekonuje go także chcący logicznie urządzić świat rozum, któremu przeciwstawia przestrzeń duchowości.

W omawianych tutaj fragmentach autobiograficznych Eichendorff kreśli także rozwój niemieckiej literatury, która wyrasta z wspomnianego już fermentu romantycznego, aczkolwiek czyni to tutaj nie bez krytyczno-ironicznego spojrzenia. Z tego też względu warto wsłuchać się w głos niemieckiego poety, zagłębić się w jeden z ważniejszych okresów w historii niemieckiej literatury, poznając go w relacji jednego z jego najbardziej reprezentatywnych przedstawicieli.

<sup>11</sup> Joseph von Eichendorff. *Niegdyś przeżyłem. Erlebtes...*, op. cit., s. 220-221.

## René Schickelego poszukiwanie tożsamości

„Moje pochodzenie to mój los”<sup>1</sup>. Tę ważką konstatację można potraktować jako motyw przewodni *Notatek autobiograficznych (Autobiographische Notizen)* René Schickelego, które powstały w latach 30-tych XX wieku. W stwierdzeniu wyartykułował autor istotę swojego życia. Alzacja i alzackość stały się dlań przeznaczeniem, misją i poniekąd ciężącym nad nim fatum. Jak podkreślił Adrien Finck, nie ma tu jednak mowy o zmaganiach pisarza ze spuścizną w sensie etnicznym.<sup>2</sup> Wręcz przeciwnie, fakt bycia Alzaczkiem nie tylko uznał za stan naturalny, był z niego również dumny, co wielokrotnie podkreślał w swoim dorobku literackim i publicystycznym. „Swoim Alzaczkiem”, jak o nich mawiał, poświęcił wiele utworów, m.in. trylogię powieściową *Das Erbe am Rhein (Dziedzictwo nad Renem)*<sup>3</sup>, dramat *Hans im Schnakenloch (Hans w Schnakenloch)*, eseje *Europäisch reden (Mówić po europejsku)*, *Elsässische Frage (Kwestia alzacka)*, *Meine Elsässer (Moi Alzaczycy)*, *Das ewige Elsass (Wieczna Alzacja)*. Pisał o nich serdecznie, ze zrozumieniem i niejednokrotnie podziwem, o sobie zaś: „Co się tyczy mojej osoby, nie uważam siebie ani za lepszego, ani, jeśli mam być szczery, za gorszego od moich ziomeków”<sup>4</sup>. Swoją Alzackość potraktował Schickele zadaniowo, bycie Alzaczkiem stało się dla niego wyzwaniem, któremu stawiał mężnie czoło. Tę misję zakończył sukcesem: podnosząc nieustannie alzacką kwestię, popularyzując aurę regionu, wyniósł Alzację na piedestał uwieczniony słowem pisany. I chociaż jego krajanie długo nie okazywali mu wdzięczności, stał się jednym z najbardziej znanych i wybitnych Alzaczków.

Dość wczesnie ujawniła się w życiu Schickelego niewystarczalność perfekcyjnie skrojonego, szytego na miarę alzackiego garnituru. Kontynuując metaforę, Schickele sięgnął po okrycie wierzchnie. Podkreślmy, alzackość nie uwierała go, nie krępowała, wręcz odwrotnie, jej bogactwo kulturowe otworzyło mu nowe horyzonty, dzięki którym mógł się w pełni określić; wreszcie też odkrył właściwą tożsamość Alzaczy-

<sup>1</sup> R. Schickele, *Autobiographische Notizen*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, red. Hermann Kesten, Anna Schickele, Köln – Berlin 1959, s. 837. (W oryginale: „Meine Herkunft ist mein Schicksal”.)

<sup>2</sup> A. Finck, *René Schickele und das „Geistige Elsässertum”*. Vortrag zum 100. Geburtsjahr des Dichters, [w:] A. Finck, M. Staiber (red.), *Elsässer, Europäer, Pazifist. Studien zu René Schickele*, Kehl – Strasbourg – Basel 1984, s. 15-17.

<sup>3</sup> Na trylogię składają się powieści: *Maria Capponi (1925)*, *Blick auf die Vogesen (Widok na Wogezy, 1927)* i *Der Wolf in der Hürde (Wilk w zagrodzie, 1931)*.

<sup>4</sup> R. Schickele, *Autobiographische Notizen*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 837. (W oryginale: „Was mich anlangt, so halte ich mich nicht für besser und, wenn ich aufrichtig sein soll, auch nicht für schlechter als meine Landsleute”.)

ków, a wraz z nią projektował nową rolę Alzacji na arenie międzynarodowej. Ambicją niniejszego artykułu jest nakreślenie tej trudnej drogi, jaką przebył René Schickele od zachwianej do nowej tożsamości, a tym samym jego ewolucję od alzackości do europejskości.

Zza biurka w swoim domu w niemieckim Badenweiler, który nota bene zaprojektował Alzatczyk i przyjaciel pisarza Paul Schmitthenner, nieustannie spoglądał na strony rodzinne, swoją małą ojczyznę – Alzację. Z jednej strony bliskość ta była dla pisarza budująca, z drugiej zaś – co rusz wzbudzała w nim smutek i frustrację. Trudno było mu się pogodzić z faktem, że od 1918 roku władczy „ojciec” Ren ponownie zamiast łączyć – dzielił. Dzielił nie tylko dwa europejskie kraje, lecz także jednolitą etnicznie grupę Alemanów, zamieszkującą oba brzegi Renu. Opuszczając czasami swoją nową małą ojczyznę z wyboru – niemiecki Schwarzwald, celem złożenia wizyty rodzinie i znajomym w Alzacji – dokładniej mówiąc w okolicach miasteczka Mutzig, często przekraczał granicę na Renie w Kehl. W tym historycznym i symbolicznym dla Alzatczyków miejscu był każdorazowo zobowiązany okazać swój francuski paszport. Mimo swego francuskiego obywatelstwa został członkiem Pruskiej Akademii Sztuk. Mawiał o sobie „francuski obywatel i niemiecki pisarz”<sup>5</sup>. Z kolei starszy brat pisarza, Gustaw, profesor i dyrektor Uniwersyteckiej Kliniki Ginekologicznej w Strasburgu prowadził wykłady w języku francuskim. W czasie wojny 1914 – 1918 jako niemiecki lekarz w stopniu kapitana stanął naprzeciwko kuzyna, Antoine’a Schickelego, francuskiego lekarza wojskowego. Schickele komentuje tę sytuację w *Notatkach autobiograficznych* następująco: „Tak to już jest w naszych rodzinach. Niemcy i Francja stykają się tak ściśle, że nawet ci, których to dotyczy, często nie orientują się w sytuacji”<sup>6</sup>. Wielu Alzatczyków nie uświadamiało sobie owego wzajemnego przenikania kultur, nie werbalizowało go, ponieważ było ono dla nich stanem naturalnym. Jednakże nie wszyscy uważali taki stan rzeczy za normalny, czyli dopuszczalny, gdyż w dobie rozkwitu nacjonalizmu Alzatczykom nie wolno było być po prostu Alzatczykami. Sąsiedzi, ludność napływowa i politycy nieustannie zmuszali mieszkańców Alzacji do składania deklaracji sprzecznych z ich sumieniem, świadomością i światopoglądem, jako że dla Alzatczyka kwestia bycia albo Niemcem, albo Francuzem – w sensie etnicznym, nie politycznym – była problemem nierozwiązywalnym. W powstałej w pierwszych tygodniach I wojny światowej pacyfistycznej sztuce *Hans w Schnakenloch* (1916) Schickele obrazuje alzacką tragedię sięgając po następujące porównanie: „Niech Pan przywiąże człowieka, jego ręce i nogi do dwóch koni, przepędzi konie w przeciwnych kierunkach i oto będzie Pan miał podniosłe widowisko o alzackiej wierności”<sup>7</sup>. Burzliwe dzieje regionu wywarły piętno na jego mieszkańcach, pragnących w konsekwencji jedynie spokoju, często za wszelką cenę,

<sup>5</sup> R. Schickele, *Briefe*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 1148. (W oryginale: „citoyen français und deutscher Dichter”)

<sup>6</sup> R. Schickele, *Autobiographische Notizen*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 837. (W oryginale: „So geht es in unsern Familien zu. Deutschland und Frankreich berühren sich so dicht, daß die Beteiligten sich oft selbst nicht mehr recht auskennen”.)

<sup>7</sup> R. Schickele, *Hans im Schnakenloch*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 41. (W oryginale: „Spannen Sie einen Menschen mit Armen und Beinen zwischen zwei Pferde, jagen Sie

zupełnie ignorując aktualną w danym momencie przynależność państwową. Jak pisze René Schickele „byliby to najspokojniejsi, najmniej kłótlivi obywatele, gdyby ich tylko zostawiono w spokoju (...) gdyby nie próbowano bezustannie wywierać na nich moralnego przymusu”<sup>8</sup>.

Schickele, zdeklarowany Alzatzczyk, silnie związany emocjonalnie z ziemią rodzinną i jej mieszkańcami, zaryzykował pogląd, że do takiego stanu rzeczy przyczynili się sami Alzatzcy<sup>9</sup>. O ile zadbali o wewnętrzną spójność grupy etnicznej poprzez pielęgnowanie alemańskiego dialektu, który stał się głównym spoiwem i wyznacznikiem odrębności grupy, o czym zaświadcza chociażby alzackie przysłowia (m.in. „Gadam, jak mi dziób wyrósł.”, „Naród, który nie pielęgnuje swojej mowy, traci swój charakter.”)<sup>10</sup>, o tyle zbagatelizowali aspekt zewnętrzny, wyraźnie różnicujący i wyróżniający ich na tle innych narodów. René Schickele postanowił więc wypełnić tę lukę i na nowo odkryć i ukształtować tożsamość Alzatzczyków. Swoją życiową misję zdefiniował m.in. tak: „Zamierzam wykazać, że od zarania istniała swoista, nigdy całkowicie francuska, nigdy całkowicie niemiecka Alzacja – swoista w o wiele głębszym niż tylko prowincjonalnym sensie”<sup>11</sup>. Całe swoje życie pisarz poświęcił tej alzacko-europejskiej misji.

René Schickele urodził się 4 sierpnia 1883 roku w alzackim Oberehnheim (dziś Obernai) w rodzinie katolickiej, jako syn właściciela winnicy – „prawdziwego Alzatzczyka, czyli niemieckojęzycznego Alemana”, który poślubił „równie prawdziwą Francuzkę”<sup>12</sup> córkę nauczyciela z francuskiego Fontaine. Przypomnijmy jednak, że po wojnie francusko-pruskiej w latach 1870 – 1871 Alzacja została wcielona do Cesarstwa Niemieckiego i zgodnie ze stanem prawnym zarówno ojciec, jak i matka stali się obywatelami niemieckimi. By dopełnić obraz zawirowań etniczno-politycznych w rodzinie Schickele, należy wspomnieć, że w czasie wspomnianej wojny ojciec walczył po stronie francuskiej, gdyż do tego obligowało go dotychczasowe francuskie obywatelstwo. Ze względu na matkę i jej niechęć do języka niemieckiego (do końca swoich dni nie przyswoiła sobie ani literackiego języka niemieckiego, ani dialektu) w domu Schickele posługiwano się językiem francuskim; z kolegami rozmawiał w dialekcie; zaś w szkole pod okiem pruskich nauczycieli nauczył się języka niemieckiego. Oschłość i apodyktyczność ojca, jego zaangażowanie w pracę (był komisarzem

---

die Pferde in entgegengesetzter Richtung davon, und Sie haben genau das erhabene Schauspiel der elsässischen Treue“.)

<sup>8</sup> R. Schickele, *Autobiographische Notizen*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 837. (W oryginalne: „Es wären die ruhigsten, verträglichsten Staatsbürger, wenn man sie in Ruhe ließe, ich meine, wenn man nicht immerfort versuchte, einen Gewissenszwang auf sie auszuüben“.)

<sup>9</sup> H. Seubert, *Deutsch-französische Verständigung: René Schickele*, München 1993, s. 49-51.

<sup>10</sup> H.J. Troxler, *Proverbes d'Alsace. Elsässische Sprichwörter*, Betschdorf 2007, s. 11. (W oryginalne: „Ich red wie m'r d'r Schnawel g'wachse isch!"; „E Volk wu sini Sproch uf'git, behaltet sin Karakter nit“.)

<sup>11</sup> R. Schickele, *Die Grenze*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 591. (W oryginalne: “Denn meine Absicht ist, darzutun, es habe von Anbeginn ein eigenartiges, niemals ganz französisches, niemals ganz deutsches Elsaß bestanden – eigenartig in einem viel höheren als provinziellen Sinne“.)

<sup>12</sup> R. Schickele, *Autobiographische Notizen*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 837.

policji) i zainteresowanie polityką pchnęły syna w objęcia matki, będącej charakterologicznym przeciwieństwem ojca. Z matką łączyło go szczególne porozumienie duchowe, stąd język matki stał się tym pierwszym, w którym do końca życia będzie śnił, mówił w malignie i odczuwał, który wycisnie piętno na jego przyszłym warsztacie literackim, doda literackiej niemczyźnie elegancji, subtelności i uroku. Dość wcześnie pojawia się jednak w jego życiu dialekt – język dziecięcych zabaw, pierwszych tajemnic, pierwszych przyjaźni. W *Neujahrsbrief eines Elsässers (Liście noworocznym pewnego Alzatzczyka)*, który ukazał się 21.12.1901 roku w „Südwestdeutsche Rundschau”, wypowiedział znamienne słowa: „Mimo że jestem alzackim autochtonem i dialektem posługuję się lepiej niż jakimkolwiek innym językiem, czuję, że mimo to dialekt nie jest w moim przypadku umiejętnością wrodzoną”<sup>13</sup>. Z dużym prawdopodobieństwem możemy stwierdzić, iż stało się tak, ponieważ alzackiej mowy nie przekazała mu matka. Z tej to przyczyny nie tworzył w dialekcie, gdyż, jak wyznaje dalej w cytowanym fragmencie, nie chciał dokonywać przekładu. Przytoczony fragment listu zdaje się zawierać jeszcze jedno przesłanie i to nader dojrzałe jak na osiemnastolatka: rezygnuje z narzędzia komunikacji o ograniczonym zasięgu, by przekroczyć granice regionu, by odrodzona w jego zamierzeniach kultura alzacka mogła z podniesionym czołem wyjść na zewnątrz, zrzucając prowincjonalny pancerz. Niewątpliwie jednak alemański, będący dialektem języka niemieckiego, ułatwił mu akwizycję niemieckiego literackiego. Istotną rolę wydaje się również odgrywać duchowe dziedzictwo strony ojca: „Oczywiście, dialekt mnie wspierał, z pewnością współuczestniczyły imponderabilia ojcowskiej spuścizny, która wzrastała w rękach niezliczonych generacji na skibach winnic w Mutzig, na ulicach miasteczka i w obrzędach kościelnych (...) Fakt, że uczęszczałem do niemieckich szkół, nie jest wystarczający. Jako dziecko nie znałem języka niemieckiego w wariacie literackim, za to w rozmowach z kolegami posługiwałem się alzackim, niemieckim dialektem, mową naszego plemienia. I to wystarczyło. Silniejszym jest bowiem nie język sztuki, lecz język ludu...”<sup>14</sup>. Początkowo więc związany emocjonalnie z „językiem macierzystym”, wbrew staraniom przybyłych do Alzacji w latach 70-tych z centrum Rzeszy nauczycieli, nie przykładał się do nauki nowej mowy. Z tej to przyczyny pedagodzy traktowali go, jak sam wspomina „niczym Murzyniątko”. Z czasem sytuacja się zmieniła. „Ale już pięć lat później Murzyniątko pisało najlepsze niemieckie wypracowania”<sup>15</sup>. Język szkoły, język pierwszych niez-

<sup>13</sup> Cyt. za: F. Bentmann, *René Schickele. Leben und Werk in Dokumenten*, Karlsruhe 1974, s. 24. (W oryginale: „Obwohl ich Urelsässer bin und besser Dialekt, als in irgendeiner anderen ›Sprach‹ sprech. Ich fühle, daß mir trotzdem der Dialekt nicht im Blute liege, und übersetzen will ich nicht”).

<sup>14</sup> Cyt. za: A. Finck, *René Schickele und das „Geistige Elsässertum“*. Vortrag zum 100. Geburtsjahr des Dichters, [w:] A. Finck, M. Staiber (red.), *Elsässer; Europäer; Pazifist. Studien zu René Schickele*, s. 18. (W oryginale: „Natürlich stützte mich der Dialekt, sicher wirkten auch Imponderabilien des väterlichen Erbes mit, das durch zahllose Geschlechter auf den Schollen des Mutziger Reberges, in der Straße des Städtchens und im kirchlichen Leben gewachsen war (...) Die Tatsache, daß ich deutsche Schulen besuchte, genügt nicht. Ich sprach nicht Schriftdeutsch als Kind, aber ich sprach mit meinen Kameraden Elsässisch, einen deutschen Dialekt, die Sprache unseres Volkstammes. Das genügte. Nicht die Kunstsprache ist die stärkere, sondern die Volkssprache”).

<sup>15</sup> R. Schickele, *Autobiographische Notizen*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 838. (W oryginale: „Aber schon fünf Jahre später schrieb das Negerkind die besten deutschen Aufsätze”).

pomnianych lektur (m.in. K. May) okazał się silniejszy, odsunął francuszczyznę, która jednak nadal niepodzielnie panowała w domu rodzinnym, na dalszy plan, a stając się jego tworzywem artystycznym, otworzył mu drogę do sukcesu i popularności.

Zauważmy więc, że potrzeba tożsamości i jej poszukiwanie, które zdominowało życie i twórczość pisarza, ma swoje źródło w dzieciństwie. Jak zauważa Adrien Finck, Schickele, będąc Alzatzczykiem, mógł harmonijnie połączyć dwa bieguny swojego dziedzictwa: alemański i galijski w symbolicznym obrazie idyllicznej alzackiej komplementarności<sup>16</sup>. Ta sama polaryzacja etniczna stała się jednak również powodem wewnętrznych napięć: „pewnego rodzaju rozdwojenia świadomości wskutek mojej pozycji – od dziecka pomiędzy narodami, klasami, temperamentami ojca i matki, językami, tak, nawet pomiędzy sztukami...”<sup>17</sup> Charakterystyczne alzackie rozdarcie stało się z czasem motorem działań pisarza od początku działalności artystycznej, bo „nic nie było bardziej obce jego krytycznemu i jasnemu umysłowi, niż bierne oddanie się fatalizmowi lub też ponuremu kultowi etnicznego zakorzenienia”<sup>18</sup>.

Szkolę podstawową ukończył w Zabern (dziś Saverne) i tam też rozpoczął edukację gimnazjalną, którą od 1895 roku kontynuował w Gimnazjum Biskupim im. św. Stefana w Strasburgu. Z gimnazjum wystąpił pół roku przed egzaminem dojrzałości. Bezpośrednią przyczynę stanowiły trudności w nauce spowodowane wysoką absencją. W jakim celu wagarował? Powodów było niewątpliwie kilka: bunt przeciwko surowej dyscyplinie szkoły oraz hermetycznym umysłom profesorów, niezgoda na mieszczańskie, filisterskie życie, a nade wszystko niezaspokojona ogromna potrzeba obcowania z literaturą: „... w moim uchu wersy Goethego, Moerikego, Heinego, Eichendorffa, Gottfrieda Kellera, Novalisa brzmiały niezwykle, wzniosłe, fenomenalnie. I wystarczyło tylko się pochylić, by w nich odkryć cuda”<sup>19</sup>. Dość wcześnie zaczął sam tworzyć teksty literackie, a także z pogranicza literatury i dziennikarstwa, przekładał również klasyków, początkowo tylko do szuflady, dla wprawy. W wieku 13 lat znajduje swego pierwszego mentora. Młody redaktor literacki strasburskiego dziennika „Der Elsässer”, Thomas Seltz wspiera go duchowo, czyta jego pierwsze wiersze i recenzje, zaraża dziennikarską pasją i zainteresowaniem polityką. Dwa lata później ukazuje się w lokalnej prasie pierwszy wiersz Schickelego. Wczesne utwory poetyckie młodego Alzatzczyka drukuje również Friedrich Lienhard, ceniony wówczas

<sup>16</sup> A. Finck, *René Schickele und das „Geistige Elsässertum“*. Vortrag zum 100. Geburtsjahr des Dichters, [w:] A. Finck, M. Staiber (red.), *Elsässer; Europäer; Pazifist. Studien zu René Schickele*, s. 17.

<sup>17</sup> R. Schickele, *Tagebücher*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III s. 1041. (W oryginale: „Liegt es an einer Art «Bewußtheitsspaltung» infolge meiner Stellung von Kind an zwischen den Völkern, den Klassen, den Temperamenten von Vater und Mutter, den Sprachen, ja, sogar zwischen den Künsten?”)

<sup>18</sup> A. Finck, *René Schickele und das „Geistige Elsässertum“*. Vortrag zum 100. Geburtsjahr des Dichters, [w:] A. Finck, M. Staiber (red.), *Elsässer; Europäer; Pazifist. Studien zu René Schickele*, s. 17. (W oryginale: „Aber nichts ist seinem kritischen und klaren Geist fremder als die passive Hingabe an den Fatalismus oder den dunklen Kult der ethnischen Verwurzelung”.)

<sup>19</sup> R. Schickele, *Le retour* [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 785. (W oryginale: „Mais pour mon oreille à moi, ils étaient inouïs, sublimes, incroyables, les vers de Goethe, Moerike, Heine, Eichendorff, Gottfried Keller, Novalis! Et puis, j'avais qu'à me baisser pour y découvrir des merveilles ...”)

historyk literatury, alzacki pisarz, w redagowanym przez siebie i wydawanym w Berlinie piśmie „Heimat”.<sup>20</sup>

W 1901 roku buntownik i „rewolucjonista” René Schickele wkracza na scenę alzackiej polityki. W wieku 18 lat zakłada w Strasburgu pismo „Der Stürmer”<sup>21</sup>. W pierwszym numerze otwarcie i odważnie wymienia cele swego postępowego, świątoburczego pisma: „Stara i smutna to prawda, że my w Alzacji, w dziedzinie sztuki i literatury, szczególnie jednak literatury, jesteśmy zwykłymi barbarzyńcami. Dlatego walczymy o nowoczesność. Nowocześnie – tego nie uczą w szkołach, nowocześnie – to oryginalność! I moc oryginalnego tworzenia: Młodzieży! Zwracamy się do młodzieży, do tych, którzy czują w sobie niespożyta moc, w których krew wrze na myśl o nowych, dzikich czynach, którzy posiadają siłę, by łamać! Musi nadejść kolej Alzacji, musi ona stać się prawdziwą siłą sprawczą kulturowego ruchu, bo, zdaje się, że leży ugięta...”<sup>22</sup> Na uwagę zasługuje adresat cytowanej odezwy. Schickele zwraca się do młodzieży nie tylko ze względu na swój wiek, nie tylko podświadomie kierując się schematem sinusoidy okresów literackich inicjowanych przez młodych w efekcie powtarzającego się konfliktu generacji, lecz przede wszystkim dlatego, że zna stan świadomości Alzackich starszego pokolenia, którzy negatywnie doświadczeni zawirowaniami politycznymi pragną jedynie prywatnego spokoju i celowo „pielegnują” stagnację w każdej dziedzinie życia.

Młody poeta niesprawiedliwie i niesłusznie nazywa siebie i swoich krajan literackimi barbarzyńcami. Alzacja zrodziła wiele wybitnych postaci literatury niemieckiej i francuskiej, by wymienić tylko parę: Reinmar von Hagenau (mistrz minesingerów), Gottfried von Strasburg (*Tristan und Isolde – Tristan i Izolda*), Heinrich zwany der Glîchesaere (*Roman de Renart – Opowieść o lisie*), Jakob Wimpheling (*Germania*), Beatus Rhenanus (*Rerum Germanicarum libri tres*), Sebastian Brant (*Narrenschiff – Statek błaznów*), Johann Fischart (mistrz gier słownych, autor luźnej adaptacji *Gargantui i Pantagruela*, a także *Ernstliche Ermahnung an die lieben Teutschen – Poważnego napomnienia drogich Niemców*), Jakob Spener (ojciec pietyzmu), Erckmann-Chatrian (*L’Ami Fritz – Przyjaciół Fryc*, liczne nowele fantastyczne), Edouard Schuré (*Les Grands Initiés – Wielcy wtajemniczeni*), André Lichtenberger (*Contes érotiques – Powiastki erotyczne*). Niemniej jednak nie była to, mimo swej rangi, literatura jaką założył sobie i zamierzał stworzyć: literatura zdolna wzlecieć ponad granice regionu i zawojować Europę, literatura propagująca kosmopolityczny humanizm. Stąd odrzuca fenomenalny „Teatr Alzacki”, w którym wystawiał swoje sztuki w dialekcie Gustaw Stoskopf, a który cieszył się ogromną popularnością: „I to ma być nasza narodowa sztuka!

<sup>20</sup> H. Wagener, *René Schickele – Europäer in neun Monaten*, Gerlingen 2000, s. 19-20.

<sup>21</sup> Tytuł można tłumaczyć jako „Napastnik”, pamiętając jednocześnie o nawiązaniu do „Sturm-und-Drang-Periode” – „okresu burzy i naporu”.

<sup>22</sup> Cyt. za: H. Seubert, *Deutsch-französische Verständigung: René Schickele*, s. 52. (W oryginale: „Es ist eine alte traurige Wahrheit, daß wir im Elsaß in Kunst und Literatur, besonders aber in Literatur, einfach Barbaren sind. Darum kämpfen wir für das Moderne. ‚Modern‘ ist kein Schulbegriff, modern ist Originalität! Und die Kraft, originell zu gestalten: Jugend! An die Jugend wenden wir uns, an die, die unverbrauchte Kraft in sich spüren, denen neue, wilde Thaten im Blut brennen, die die Wucht haben zu brechen! Das Elsaß müsse an die Reihe kommen, müsse ein richtiger Kulturfaktor werden, weil es Brachland sei ...”)



Alzacki jest w tym tylko język, dialekt”<sup>23</sup>. Krytyce poddaje również twórczość swego dotychczasowego mistrza F. Lienharda, który zbyt mocno zaangażował się w propagowanie germańskiego dziedzictwa Alzacji, ignorując pierwiastek romański: „Mimo wszystko jest w nas coś specyficznie galijskiego, w najgłębszych pokładach istoty Alzaczycy chowa się cząstka francuskości (...) i to nie jest szkodliwe, lecz bezwzględnie konieczne”<sup>24</sup>. Z podobną stanowczością obnaża misję Pierre’a Buchera, redaktora „Revue Alsacienne Illustrée”, który to periodyk poprzez przesunięcie akcentu w drugą stronę i popularyzację kultury francuskiej również fałszował socjokulturowy, zdaniem Schickelego, obraz Alzacji. Schickele sprzeciwiał się wszystkiemu, co było „tylko alzackie”, „tylko niemieckie”, „tylko francuskie”; dążył bowiem do wielopoziomowej syntezy: językowej, obyczajowej, kulturowej i ideowej – syntezy totalnej, na której miała odrodzić się kultura i sztuka, a w szczególności literatura alzacka: „Na gruncie sztuki zbudujemy naszą rzeszę i poprzez sztukę (...) staniemy się narodem, duchową republiką, tu u nas, do której przystąpią wszyscy, w której będziemy ze wszystkimi, dla których wolność i pełne człowieczeństwo jest najwyższym ideałem (...) Bo czym bylibyśmy my Niemcy, gdybyśmy byli jedynie pangermańskim krajem lokajów (...). Francji Alzacja oddała dobrych żołnierzy i gorliwych artystów, dla Niemców chcielibyśmy więcej znaczyć. (...) Świadomość narodowa to uświadomiona kulturowa moc narodu, to świadomość MISJI na rzecz ludzkości”<sup>25</sup>. Parafrazując słowa Chrystusa, które zdają się być pomocne w zrozumieniu przesłania Schickelego, można by rzec, że proklamowane królestwo Schickelego nie jest z tego świata, jest ponad granicami i zastanym porządkiem politycznym; nowa alzacka tożsamość nie ma nic wspólnego z przynależnością państwową. Dlatego Schickele apeluje do rodaków, by zaakceptowali obecne granice, w ramach których jednak mają stanąć na wysokości nowego nałożonego na nich zadania, aby stali się ludźmi wolnymi, otwartymi, światłymi, nie pozwolili zdegradować siebie do roli pruskich sług. Dla nowej tożsamości Alzaczyców Ernst Stadler ukuł termin „duchowa alzackość”<sup>26</sup>. Alzacja jako „duchowa republika” w sensie politycznym ma charakter czysto utopijny; miałaby ona zrodzić się na fundamencie renesansu kulturowego, propagującego humanizm w miejsce nacjonalizmu.

Niestety, ze względów finansowych numer dziewiąty był ostatnim numerem pisma. Na podkreślenie zasługuje jednak fakt, że jedna z ważniejszych kolebek niemieckiego ekspresjonizmu (pierwsze skrzypce grali tu obok Schickelego Ernst Stadler i Otto Fla-

<sup>23</sup> *Ibidem*, s. 53. (W oryginale: „Das soll nun unsere ‚Heimatkunst‘ sein! Elsässisch daran ist nur die ‚Sprache‘, der Dialekt.”)

<sup>24</sup> *Ibidem*. (W oryginale: „Wir haben trotz Allem etwas spezifisch Gallisches an uns, im tiefsten Wesen des Elsässers birgt sich ein Stück ‚Franzoselement‘ (...) und das ist nicht schädlich, sondern unbedingt notwendig.”)

<sup>25</sup> *Ibidem*, s. 54-55. (W oryginale: „In der Kunst werden wir das Reich gründen und durch die Kunst (...) werden wir eine **Nation** werden, eine **Geistesrepublik**, hier bei uns, in die alle eintreten werden, in der wir mit allen sein werden, die ein freies, volles MENSCHENTUM als höchstes Ideal ersehnen (...) Denn was wären wir Deutschen, wenn wir nichts wären als ein pangermanistisches Reich von Lakaien (...) An Frankreich hat das Elsaß gute Soldaten und tüchtige Künstler abgeben, für Deutschland möchten wir mehr bedeuten. (...) NATIONALBEWUSSTSEIN ist die bewußte kulturelle Kraft eines Volkes, das Bewußtsein einer MISSION für die Menschheit.”)

<sup>26</sup> *Ibidem*, s.55.

ke) wskazała Alzatzcykom drogę do nowej tożsamości. W 1902 roku Schickele opublikował dwa tomy poezji: *Sommernächte* (*Letnie noce*) oraz *Pan, Sonnenopfer der Jugend* (*Pan, słoneczna ofiara młodości*). Oba zyskały rozgłos. Pierwszy został uznany w „Poradniku literackim” (red. Ferdinand Avenarius) opiniotwórczego w kręgach studenckich a wydawanego w Monachium miesięcznika „Kunstwart” za najlepszy zbiorek poetycki roku. Od kwietnia do maja 1903 roku wychodziło nowe, powołane do życia przez Schickelego pismo – „Der Merker”, w którym poeta kontynuował krytykę alzackiego społeczeństwa i nie rezygnował z nawoływania do zbudzenia się z kulturowego letargu. 25 kwietnia 1903 roku ujrzał światło dzienne jedyny numer przeglądu „Der Stänkerer”<sup>27</sup>. Młody poeta podobnie jak jego ulubiona mitologiczna postać – Pan posłużył się w pełni swą „szatańską ironią”, zwracając się ponownie do alzackiej młodzieży z zarzutem bierności i obojętności na intelektualną płyćnię regionu. Pierwszy etap alzackiej misji René Schickelego nie powiódł się z powodu braku zainteresowania ze strony rówieśników. Warto jednak zastanowić się nad przyczyną owej indyferencji. Zaangażowanie Schickelego i jego przyjaciół raczej wyklucza powszechny marazm wśród młodych Alzatzcyków, zaś powód zdaje się tkwić w wybitnym umyśle pomysłodawcy alzackiego renesansu; nowa jakość alzackości i idea „duchowej republiki” okazały się dla wielu zbyt odległe i zbyt hermetyczne.

Rozczarowany i urażony opuszcza Schickele rodzinne strony na osiem lat. Na uniwersytetach w Monachium, Berlinie i Paryżu uczęszcza przede wszystkim na zajęcia z historii literatury, w Strasburgu rozpoczyna studia z zakresu nauk przyrodniczych i filozofii. Zafascynowany twórczością i życiem Artura Rimbauda odbywa podróż śladami francuskiego poety<sup>28</sup>. Po krótkim okresie burzliwego, niespokojnego życia postępuje podobnie jak jego kontrowersyjny idol, który nie zamierzał do końca życia „pozostać biedakiem i przesiadywać w kawiarniach w niepewności, kto za niego zapłaci”<sup>29</sup>. Pisarz poczuł potrzebę zakotwiczenia się i stabilizacji życiowej. W pierwszym kwartale 1904 roku przyjął stanowisko redaktora pisma „Das neue Magazin für Literatur, Kunst und soziales Leben”, a w kilka miesięcy później poślubił wywodzącą się z protestanckiej rodziny z Barmen (dziś dzielnica Wuppertalu) Annę Brandenburg, siostrę przyjaciela i pisarza Hansa Brandenburga. Obejmując kierownictwo szacownego tygodnika, założonego w 1832 roku, który pod jego redakcją stał się organem raczkującej moderny, Schickele znalazł nową tubę dla swojej alzackiej misji, znacznie poszerzył grono czytelników wprowadzonych w meandry problemów pewnej zachodniej prowincji, a jednocześnie uwolnił alzacką kwestię od piętna marginalności i prowincjonalności. Nie bez znaczenia były wybitne nazwiska współpracujących z pismem literatów: August Strindberg, Hugo von Hofmannsthal, Richard Dehmel, Arno Holz, Johannes Schlaf, Herman Hesse, Else Lasker-Schüler, Julius Bab, Norbert Jacques. Schickele ponownie zaprosił do współpracy swoich przyjaciół Alzatzcyków, Stadlera i Flake. Na łamach magazynu ukazywały się przekłady utworów m.in. ta-

<sup>27</sup> Tytuł można przetłumaczyć jako „Rozrabiacz”. Pismo kreowało się na parodię „Napastnika”.

<sup>28</sup> H. Wagener, *René Schickele – Europäer in neun Monaten*, s. 39.

<sup>29</sup> R. Schickele, *Um Rimbaud* [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 940. (W oryginale: „Er war es leid, ein armer Schlucker zu sein und in Cafés herumzuhocken, im Ungewissen, wer für ihn bezahlen würde”.)

kich autorów jak: Zola, Czechow, Przybyszewski, Strindberg, Baudelaire, Lemaître, D'Annunzio, Wilde i Whitman.<sup>30</sup> Ze względów propagandowych i ideologicznych, międzynarodowy charakter pisma stanowił doskonały entourage dla sprawy alzackiej. W tym samym roku jeszcze ukazał się artykuł Schickelego o symptomatycznym tytule *Jungelsässisches Programm (Młodoalzaccki program)*, w którym wyrokuje: „... pewnego dnia i my staniemy się jednym narodem, po tej i po tamtej stronie Renu, na północy i na południu, jednym narodem – prowadzonym przez jedną wolę choć na wiele sposobów po rozproszonych ścieżkach jednej drogi, a Alzacja będzie symbolicznym ogrodem naszych temperamentów. Jak Goethe, Wagner, Nietzsche, Rodin są jednymi z nas. I jeszcze wielu innych. Określenie Alzaczyk stanie się określeniem pewnej cechy charakterystycznej, terminem psychologicznym dla natury wszystkich duchowych dzieci, które karmi galijska i niemiecka krew. W czysto duchowym sensie. Termin Alzaczyk stanie się niezmiernie ważny”<sup>31</sup>. Na przykładzie tego fragmentu można zaobserwować ewolucję idei alzackości u Schickelego. Nieostry do tej pory duch alzackiej kultury, opierającej się według Schickelego na idei humanizmu, został skonkretyzowany: czerpiąca z dwóch źródeł – alemańskiego i galijskiego – alzacka kultura jest syntezą doskonałą, modelowym konglomeratem elementów niemieckich i francuskich. Drugi etap alzackiej misji charakteryzuje również fakt, że Schickele nie eksponuje już odrębności alzackiej „duchowej republiki”, Alzacja jest bowiem integralną częścią nowego narodu, którego narodziny młody poeta uważa za konieczność dziejową. Dopóki jednak niemiecko-francuski naród nie stanie się rzeczywistością, porucza Alzacji kolejne zadanie – pełnienie funkcji mediatora zbliżającego sąsiedzkie acz wrogie sobie narody, budującego porozumienie między nimi i w końcu w charakterze mostu, łącznika organizującego niemiecko-francuską duchową wspólnotę. Alzacja jako swoista modelowa enklawa harmonijnej koabitacji dwóch odmiennych kultur i tradycji, które nie tylko zgodnie współistnieją, ale i wzajemnie się przenikają, ma pociągnąć za swoim przykładem Niemcy i Francję, ponad istniejącymi rzeczywistymi, arbitralnie wytyczonymi granicami, które dla Schickelego nic nie znaczą (więc mogą dalej istnieć), bo duch zawsze wzniesie się ponad nimi, bo umysł trudno jest zniewolić. Schickele oddaje honor swej bliższej ojczyźnie, nadając jej rangę symbolu, a dokładnie symbolicznego ogrodu, w którym pielęgnuje się alzackie czyli germańsko-romańskie charaktery. Ten wzorcowy typ Alzaczyka opisał w liście do swego imiennika, kanonika René Schickelego: „Nie potrafiłbym dzisiaj podać ani dwudziestu ludzi z mojej małej ojczyzny, którzy byłiby równocześnie tak przesiąknięci kulturą francuską i niemiecką, reprezentowałiby więc typ idealny Alzaczyka – jak Romain Rolland, Jean Giraudoux, prof. Hesnard, prof. Henri Lichtenberger, Félix Bertaux,

<sup>30</sup> H. Wagener, *René Schickele – Europäer in neun Monaten*, s. 42.

<sup>31</sup> Cyt. za: H. Seubert, *Deutsch-französische Verständigung: René Schickele*, s. 62. (W oryginale: „... eines Tages werden auch wir eine Nation sein, diessseits – jenseits des Rheins, im Norden, im Süden, eine Nation, die ein Wille auf den zerstreuten Pfaden des einen Weges vielartig lenkt, und das Elsaß wird der symbolische Garten unserer Temperamente sein. Wie Goethe, Wagner, Nietzsche, Rodin uns gehören. Viele andere noch. ‚Elsässer‘ wird ein Charakteristikum, ein psychologischer Begriff für die Wesensart aller geistigen Kinder werden, **die gallisches und deutsches Blut n ä h r t**. Rein geistig gedacht. Dieser Begriff ‚Elsässer‘ wird so wichtig werden”).

wielu innych germanistów, rzesze techników, lekarzy, ekonomistów na terytorium Francji, w Niemczech zaś bracia Henryk i Tomasz Mann, Albert Einstein, Alfred Kerr, prof. Platz, prof. Ernst Robert Curtius, Bergsträsser, Theodor Wolff, liczni malarze i muzycy, uczeni i inżynierowie – nie mówiąc już o zmarłym Rainerze Maria Rilke, urodzonym prażaninie, a także o Walterze Rathenau, którzy nie tylko doskonale władali językiem francuskim, ale byli także w stanie myśleć po francusku, przy czym nie kładę akcentu na talent tych ludzi, lecz na ich wykształcenie<sup>32</sup>.

Bankructwo wydawnictwa pociągnęło za sobą po raz kolejny utratę medium, poprzez które Schickele uświadamiał rodaków o ich dziejowej roli i potencjale, a także wskazywał im drogę do bezcennej dwukulturowej edukacji, zaś Niemców zachęcał do nowego spojrzenia na Alzację. Ambitny, konsekwentny i honorowy młody poeta już wtedy wyznawał zasadę, którą ponad dziesięć lat później włożył w usta jednej z postaci dramatu *Die neuen Kerle* (*Nowi jegomości*, 1920): „Nazwisko jest dziedzictwem i zobowiązaniem.”<sup>33</sup> Tym samym zdecydował sam dać świadectwo i pociągnąć za sobą innych Alzaczyków. Postanowił – jak sam powiedział – zostać pisarzem. Z powodów materialnych redaguje niezliczone teksty publicystyczne, a także recenzje teatralne. Po opublikowaniu dwóch tomów poezji – *Mon repos* (*Mój spokój*, 1905 – pomimo francuskiego tytułu wszystkie wiersze zawarte w tym tomie powstały w języku niemieckim) i *Der Ritt ins Leben* (*Rajd w życie*, 1906), esejów o Wolterze, Baudelaire, Gautierze, Ignacym Loyoli, wydaniu listów hrabiny Du Barry, przełożeniu powieści Flauberta (*Madama Bovary – Pani Bovary*) i Balzaka (*Die Lilie im Tal – Lilia w dolinie, Die verlassene Frau – Kobieta porzucona*) ogłosił drukiem swoją pierwszą powieść *Der Fremde* (*Obcy*, 1907). Utwór zawiera liczne elementy autobiograficzne, co jest charakterystyczne dla całej twórczości Schickelego. Na wątki autobiograficzne składają się m.in. alzackie reminiscencje z okresu dzieciństwa, a także wspomnienia z pobytu w Paryżu. Tytuł odsłania stan ducha głównego bohatera – alter ego autora. Paul Merkel, Alzaczyk emocjonalnie silnie związany zarówno z kulturą francuską, jak i niemiecką nie jest w stanie dokonać wyboru, którą kultywować, a której się wyrzec. Traumatyczna sytuacja powoduje, że wszędzie czuje się wyobcowany, w ojczyźnie i poza nią. Ekspozycja nierozstrzygalności alzackiego problemu narodowego – wyraz obiektywizmu i neutralności Schickelego – było wówczas czymś zupełnie nowym, szczególnie w tzw. „Heima-

<sup>32</sup> R. Schickele, *Briefe*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 1154-1155. (W oryginale: „Heute schon wüßte ich keine zwanzig Menschen in der Heimat zu nennen, die von französischer oder deutscher Kultur *gleichzeitig* so durchdrungen wären, also den Idealtyp des Elsässers darstellen, wie etwa Romain Rolland, Jean Giraudoux, Prof. Hesnard, Prof. Henri Lichtenberger, Félix Bertaux, verschiedene andre Germanisten, eine ganze Reihe von Technikern, Ärzten und Wirtschaftlern im innern Frankreich, in Deutschland die Brüder Heinrich und Thomas Mann, Albert Einstein, Alfred Kerr, Prof. Platz, Prof. Ernst Robert Curtius, Bergsträsser, Theodor Wolff, zahllose Maler und Musiker, Gelehrte und Ingenieure – vom verstorbenen Rainer Maria Rilke, einem geborenen Prager, und Walther Rathenau ganz zu schweigen, die nicht nur vollendet französisch sprachen, sondern auch imstand waren, französisch zu denken. Dabei ziele ich nicht auf das Talent dieser Menschen, sondern auf ihre Bildung.”)

<sup>33</sup> R. Schickele, *Die neuen Kerle*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 184. (W oryginale: „Name ist Erbe und Verpflichtung.”)

tliteratur”, bo do tego nurtu zaliczano przez pewien czas twórczość pisarza i poety, wbrew niemu i wbrew wymowie jego utworów. Powieść i jej autor zyskują rozgłos i uznanie w całych Niemczech. Na dowód przytoczmy słowa Henryka Manna: „Drogi Panie Schickele, wprawdzie nie wiem, czy chce Pan to usłyszeć, ale donoszę Panu co nieco o moich wrażeniach. Przede wszystkim Pańska powieść jest spomiędzy tych napisanych przez autorów, którzy pojawili się po mnie, (...) pierwszą, którą traktuję poważnie. Jest w niej nareszcie ostrość i radykalizm, surowa duchowość po otwartej zmysłowości – i żadnego tkliwego miszmaszu”<sup>34</sup>. W wielu kolejnych utworach i artykułach pisarz powraca do podjętej w *Obcym* problematyki, kontynuuje pogoń za tożsamością dla „swoich Alzaczyków” i dla siebie, aby nie czuć się wewnątrznie rozdartym, by nie musieć dokonywać niemożliwych wyborów, aby nie być wszędzie obcym. Cały dorobek literacki René Schickelego jest wielkim wspianym hołdem złożonym Alzacji. Raz obraną ścieżką literackiej kreacji podążał już do końca życia, a na tej drodze dołączył do cytowanego eminentnego grona ludzi kultury i nauki niemiecko-francuskiego obszaru językowego, obszaru językowo-kulturowych interferencji, zaś jego dorobek stał się częścią kultury alzackiej, niemiecko-francuskiej, wreszcie europejskiej.

W 1909 roku zostaje wysłany do Paryża jako korespondent dzienników „Nord und Süd” i „Straßburger Neue Zeitung”. Podkreślmy, że drugi z dzienników angażuje się w „alzacką sprawę” i niestrudzenie apeluje o większą autonomię dla regionu i demokratyczną alzacką konstytucję.<sup>35</sup> W Paryżu powstaje niewielka powieść w charakterystycznym dla Schickelego stylu – obok patosu i elegancji pojawia się wdzięk. Jest wysoce prawdopodobne, że właśnie za sprawą powieści *Meine Freundin Lo – eine Geschichte aus Paris (Moja przyjaciółka Lo – historia z Paryża, 1910)* zyskuje miano wielkiego stylisty i niemieckiego Flauberta<sup>36</sup>. Późniejsze utwory, szczególnie *Maria Capponi (1925)* i *Die Witwe Bosca (Wdowa Bosca, 1933)* zdają się potwierdzać tę tendencję. *Moja przyjaciółka Lo* to suma doświadczeń paryskiego korespondenta. Znajdujemy w niej fascynację techniką, zachwyty nieskrępowaną atmosferą wielkiej światowej stolicy, zachłyśnięcie kosmopolityzmem, dumę i autentyczną radość z bycia obywatelem świata. Tymczasem zew alzackiej krwi dopadł pisarza nawet w „krajnie szczęśliwości”, mącąc wspomniany błogostan. W chwili zwątpienia i tęsknoty, protagonista Henri Daul – członek Syndykatu Prasy Zagranicznej snuje interesujące dla nas refleksje: „Czy ja w ogóle pasowałem do tego wielkiego, chaotycznego miasta? Co mnie łączyło z tymi wiecznie wzburzonymi, pożądliwymi ludźmi? Myślałem o Górnym Renie, jak płynie przez swoją równinę między wyniosłymi, nieprzystępnymi topolami i o tym, jak w letnie popołudnia przeprawialiśmy się w pław na drugi jego brzeg. Musieliśmy zawsze płynąć pod prąd i potrzebny nam był aż kilometr, by

<sup>34</sup> Cyt. za: H. Seubert, *Deutsch-französische Verständigung: René Schickele*, s. 66. (W oryginale: „Lieber Herr Schickele, ohne freilich zu wissen, ob Sie es hören wollen, berichte ich Ihnen ein wenig von meinen Eindrücken. Vor allem: Ihr Roman ist unter denen der nach mir gekommenen Autoren (...) der erste, den ich ernst nehme. Darin ist endlich Schärfe und Radikalismus, strenge Geistigkeit nach offener Sinnlichkeit, und kein gemüthvoller Mischmasch”.)

<sup>35</sup> *Ibidem*, s. 68-69.

<sup>36</sup> Por. F. Hoffet, *Psychoanalyse de l'Alsace*, Strasbourg 2008, s. 74.

się tam dostać...<sup>37</sup> W Paryżu Schickele z lubością obserwuje polityków, analizuje ich wystąpienia, zgłębia meandry polityki; w powieści prawie cały rozdział „Kobieta i trybun” poświęcony jest Jeanowi Jaurèsowi.

W styczniu 1911 roku Schickele powraca do swojej pełnej paradoksów małej ojczyzny, gdzie życie zdawałoby się tak inne od paryskiego, proste, a jednak na swój sposób skomplikowane i pod prąd. W Strasburgu obejmuje stanowisko redaktora naczelnego dziennika „Straßburger Neue Zeitung” i angażuje się w lokalną politykę, kontynuując w ten sposób swoją alzacką misję, co potwierdził Ernst Stadler: „W oddaniu się politycznej pracy w Paryżu Schickele odkrył nową misję, która już w Niemczech stała się misją alzacką: ze swojej strony współuczestniczyć w demokratyzacji Rzeszy<sup>38</sup>. Wydawałoby się, że dążenia alzackiej elity politycznej do demokratyzacji regionu zakończyły się sukcesem: 26.05.1911 Alzacja i Lotaryngia otrzymują konstytucję a wraz z nią namiastkę autonomii. Niestety najważniejsze decyzje nadal podejmowane są w Berlinie, a dla Schickelego jest to wystarczający powód, aby wycofać się z polityki.<sup>39</sup> Widmo osobistej niemocy politycznej powraca wielokrotnie do pisarza jak wyrzut sumienia. By zminimalizować uczucie psychicznego dyskomfortu opuszcza Strasburg jesienią 1912 roku i rzuca się w wir pracy literackiej. W oddalonym 80km od Berlina Fürstenbergu rozpoczyna się okres ekspresjonistyczny w twórczości Schickelego. Tu powstaje powieść *Benkal der Frauentröster* (*Benkal – pocieszyciel pań*, 1914) i tomy poezji *Die Leibwache* (*Straż przyboczna*, 1914) oraz *Mein Herz, Mein Land* (*Moje serce, mój kraj*, 1915), tu zastaje go wybuch wojny, który zamienia jego egzystencję w prawdziwy koszmar. Mieszkańcy wioski podejrzewają Schickelego o szpiegostwo na rzecz Francji. Dowód mają stanowić wykradzione z jego domu i przekazane policji listy Henryka Manna, Gustawa Landauera, Pierre’a Buchera, Gustawa Stoskopfa i Maurice’a Barrèsa.<sup>40</sup> Działania wojenne – w odczuciu Schickelego bratobójcze walki – odbijają się na zdrowiu pisarza, prowokują załamanie nerwowe, objawiające się m.in. nocnymi koszmarami: „Ponieważ co noc przebijiałem bagnietem moją matkę i byłem uwikłany w prawdziwie krwawe okrucieństwa, których smaku nie dało się za dnia zapomnieć, zacząłem brać środki nasenne i popadłem w chorobę<sup>41</sup>. Po raz kolejny niezawodną terapią okazuje się kreacja literacka; w ciągu ośmiu

<sup>37</sup> R. Schickele, *Meine Freundin Lo*, Köln 1953, s. 22. (W oryginale: „Gehörte ich überhaupt in diese große, wirre Stadt? Was hatte ich mit diesen ewig aufgeregten, gierigen Menschen zu schaffen? Ich dachte an den Oberrhein, wie er zwischen den hochmütig spröden Pappeln in seiner Ebene strömt, und wie wir ihn an Sommernachmittagen durchschwammen. Wir mußten immerzu gegen den Strom schwimmen und brauchten einen Kilometer, um hinüberzukommen ...”)

<sup>38</sup> Cyt. za: H. Seubert, *Deutsch-französische Verständigung: René Schickele*, s. 71. (W oryginale: „In der Hingabe an die politische Arbeit in Paris entdeckt Schickele eine neue Mission, die ihm zur elsässischen Mission innerhalb Deutschlands wird: für seinen Teil mitzuwirken an der Demokratisierung des Reiches”.)

<sup>39</sup> *Ibidem*, s. 73.

<sup>40</sup> *Ibidem*, s. 86.

<sup>41</sup> R. Schickele, *Schicksal*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 279. (W oryginale: „Da ich jede Nacht meine Mutter mit dem Bajonett aufspießte und in lauter blutige Greuel verwickelt war, deren Geschmack ich am Tage nicht verlor, begann ich Schlafmittel zu nehmen und wurde krank”.)

październikowych dni 1914 roku powstaje dramat *Hans w Schnakenloch*, w którym autor stara się jak najdobitniej ukazać wewnętrzny konflikt tożsamości Alzactczyków. Brat tytułowego bohatera, Balthasar Boulanger wstępuje zgodnie z tym, co mu dyktuje rozum i serce, do armii niemieckiej. Hans Boulanger jednak nie potrafi się zdecydować, po jakiej chce być stronie, cierpi, obserwując ukochaną rodzinną posiadłość, jak boleśnie przechodzi z rąk niemieckich we francuskie i z powrotem, i tak bez końca. Ostatecznie staje po stronie słabszego – po stronie francuskiej. W dalszej konsekwencji porzuca żonę i opuszcza dom rodzinny. Wojna okazuje się siłą tylko i wyłącznie destrukcyjną: odbiera życie, rozbija rodziny, dzieli społeczności. Dramat *Hans w Schnakenloch* ma wymowę jednoznacznie antywojenną. Niestety, nie wszyscy tak odebrali ten utwór. Po krótkim okresie rozgoryczenia, ale także nadziei, że wojna przyniesie być może lepsze jutro, pisarz kontynuuje pacyfistyczną kampanię na łamach pisma „Die Weissen Blätter” – czołowego organu niemieckiego ekspresjonizmu, którym kieruje w latach 1915-1918. Schickele zgromadził wokół siebie zdolnych młodych ekspresjonistów: Gottfried Benn, Walter Hasenclever, Max Brod, Kurt Pinthus, Kasimir Edschmid docenili wyjątkowy charakter pisma, stojącego na straży wolności słowa. Od roku 1916 antywojenne i antyimperialistyczne wystąpienia Schickelego stały się ostrzejsze, po tym jak przeniósł siedzibę główną pisma do Zurychu. Wspierali go wybitni współpracownicy: Annette Kolb, Albert Ehrenstein, Alfred Wolfenstein, Theodor Däubler, Yvan Goll, Fritz von Unruh, Franz Werfel. Nieregularnie na łamach przeglądu wypowiadali się Hermann Hesse, Romain Rolland, Franz Kafka, Eduard Bernstein, Róża Luksemburg, Henri Barbusse, Lew Tołstoj, Henryk Mann.<sup>42</sup>

W 1919 roku na mocy traktatu wersalskiego Alzacja zostaje na powrót przyłączona do Francji i tak wraz z zakończeniem wojny Schickele zostaje francuskim obywatelem. Zakorzeniony w kulturze niemieckiej reprezentant niemieckiej literatury, związany z krajem i mieszkańcami z jednej strony, z drugiej zaś, z powodów politycznych persona non grata w Alzacji, której odmawia się moralnego prawa do powrotu do Francji, w granicach której leży jego ojczyzna, pisarz osiedla się w centrum historycznej Alemanii, w szwarcwaldzkim kurorcie Badenweiler. Bliskość Szwajcarii i Francji nie pozostaje bez znaczenia: w tym kręgu kulturowym, a także w tamtejszym mikroklimacie, na łonie badeńskiej przyrody czuł się najlepiej. Niezwykłą urodę Szwarcwaldu opisał w esejach zebranych pod wspólnym tytułem *Himmlische Landschaft (Oberrhein) (Niebiańska okolica (Górny Ren)*, 1933). Z kolei w tomie *Die Grenze (Granica)*, 1932) znajdziemy wspomnienia i refleksje pisarza z pobytu w Szwajcarii, która stała się źródłem inspiracji w kolejnym etapie poszukiwań formy i treści alzackiej tożsamości. Alzacja miała pójść za przykładem multikulturowej, tolerancyjnej, demokratycznej Szwajcarii: stworzyć odpowiednie warunki do porozumienia między narodami oraz grunt dla spotkań wielu kultur: „Czyż Szwajcaria nie jest przykładem ponadnarodowej wspólnoty, w której żarliwa miłość do ojczyzny nie koliduje z kosmopolityzmem. Czy to państwo nie rozwiązało problemów gospodarczych pokojowo ...? (...) Niemiecki, angielski, francuski miesza się w holu hotelu – przestraszyłem się i rozglądałem się mimowolnie w poszukiwaniu wściekłych spojrzeń, groźnych gestów, czekałem na wyzywające słowo. Nic z tego. Języki <wrogich

<sup>42</sup> H. Seubert, *Deutsch-französische Verständigung: René Schickele*, s. 92.

ongiś narodów» mogły się stykać i nie dochodziło do idiotycznych sprzeczek i bija-tyk, do jakich przyzwyczailiśmy się w «wielkich» krajach»<sup>43</sup>. Z przytoczonego cytatu możemy wywnioskować, że niemiecko-francuskie porozumienie nie jest już celem ostatecznym alzackiej misji Schickelego, jest etapem pośrednim, prowadzącym do porozumienia i zjednoczenia w ramach nowej wspólnoty wszystkich narodów Europy. Pisarz zdefiniował na nowo rolę Alzacji i alzacką tożsamość: „Czy powinno nas dziwić, że każdy alzacki wieśniak jest Europejczykiem przynajmniej tak dalece, jak wierzy, że również on może pomóc Europie? Podróżny może usłyszeć w każdym wiejskim szynku, że Niemcy i Francuzi muszą trzymać się razem, aby – cóż, aby wreszcie w kraju zapanował pokój, a poza tym bezpieczeństwo w europejskich ston-sunkach (...): wspólny upadek albo wspólny rozkwit, ustąpienie barbarzyństwu, do jakiego mogłyby nas doprowadzić nędza i zwątpienie, albo wyprowadzenie Europy z chaosu i zaprowadzenie ładu»<sup>44</sup>. Mówił też wprost: „Synteza obu narodów to Euro-pa»<sup>45</sup>. Alzacczycy mają za zadanie przekonać Francuzów i Niemców na przykładzie własnej historii, że pokój i chęć współpracy są konieczne jako jedyne konstruktywne rozwiązanie na tym etapie dziejów Europy; z kolei Francja i Niemcy powinny kontynuować dzieło jednoczenia, stając się filarami nowej wspólnoty – wspólnoty euro-pejskiej, związku europejskich państw. Jest to koncepcja, którą głosi główny bohater alzackiej trylogii, Claus Breuschheim. W trylogii Schickele określił również charakter nowego wielonarodowego tworu: „Duchowe imperium Karola, ogromna obrotnica ze strasburską katedrą jako trzpieniem osi»<sup>46</sup>. W zamyśle Schickelego nowy związek państw ma być przede wszystkim wspólnotą duchową i kulturową, nawiązującą do cesarstwa Karola Wielkiego, umożliwiającą pielęgnowanie w zgodzie wielu tradycji i wyznań. Prorocze to słowa, szczególnie w odniesieniu do centrum i stolicy nowej Europy, którą, zdaniem pisarza, powinien zostać Strasburg. Dlaczego? Alzacja od

<sup>43</sup> R. Schickele, *Die Grenze*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 674-675. (W oryginale: „Ist nicht die Schweiz ein Vorbild für eine übernationale Gemeinschaft, in der glühende Heimatliebe und Weltbürgertum sich sehr wohl vertragen? Hat nicht dieser Staat Probleme der Wirtschaft friedlich gelöst ...? (...) Deutsch, Englisch, Französisch durcheinander in der Halle des Hotels – ich erschrak und forschte unwillkürlich nach wütenden Blicken, drohenden Gebärden, wartete auf das herausfordernde Wort. Nichts von alledem. Die Sprachen der «hedem feindlichen Nationen» konnten einander begegnen, ohne daß idiotische Wortwechsel und Prügeleien entstanden, wie wir sie in den «großen» Ländern gewohnt waren”.)

<sup>44</sup> R. Schickele, *Schicksal*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 280-281. (W oryginale: „Ist es ein Wunder, wenn da jeder elsässische Bauer ein Europäer wenigstens insofern ist, als er darauf schwört, mit ihm könnte zugleich Europa geholfen werden? Der Reisende kann sich in jeder Dorfkneipe sagen lassen, daß die Deutschen und die Franzosen nur zusammenhalten brauchten, damit – nun, damit endlich Ruhe ins Land käme und außerdem mehr Sicherheit in die europäischen Verhältnisse (...): gemeinsamer Untergang oder gemeinsamer Neubau, Abdankung vor der Barbarei, in die Not und Verzweiflung uns stürzen könnten, oder gemeinsame Übernahme der Führung in Europa aus dem Chaos in Ordnung”.)

<sup>45</sup> R. Schickele, *Die Grenze*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, III, s. 694. (W oryginale: „Die Synthese dieser beiden Völker ist Europa ...”)

<sup>46</sup> R. Schickele, *Blick auf die Vogesen*, [w:] *idem, Werke in drei Bänden*, I, s. 389. (W oryginale: „Das geistige Reich Karls, eine mächtige Drehscheibe mit dem Straßburger Münster als Zapfen der Achse!”)



wieków emanowała europejską kulturą, zaś w Strasburgu powstał ważny europejski dokument, nie tylko w znaczeniu politycznym, ale także kulturowym: w 842 roku Karol II Łysy i Ludwik II Niemiecki, wnukowie Karola Wielkiego ślubowali w Strasburgu wzajemną wierność, zaś tekst przysięgi został spisany w dwóch językach – romańskim i germańskim; rotty przysięgi to jedne z najstarszych zabytków językowych i jedne z pierwszych świadectw istnienia języków, które ewoluowały w kierunku współczesnej francuszczyzny i współczesnej niemieczyzny. Podsumujmy trzeci etap alzackiej misji René Schickelego: Alzatzcykom przypadła kluczowa rola położenia fundamentu pod nową wspólną Europę, zaś ich tożsamość nosi miano europejskiej.

Schickele opuścił nazistowskie Niemcy 23.09.1932 roku. Emigracja pisarza we Francji była zgodnie ze stanem prawnym powrotem do ojczyzny. Związane z tym trudnym powrotem wewnętrzne zmagania opisał w jedynym swoim francuskojęzycznym utworze, zatytułowanym *Le retour* (*Powrót*, 1938). René Schickele zmarł 31.01.1940 roku w prowansalskim Vence, w poczuciu osobistej klęski spowodowanej niepowodzeniem alzackiej misji. Jakież byłoby zdziwienie pisarza, gdyby zobaczył dziś w swoim ukochanym Strasburgu okazały budynek Parlamentu Europejskiego. Kilkanaście lat po przedwczesnej śmierci, jego „utopie” i „europejskie mrzonki” zaczęły przybierać realny kształt. Schickele zadawał sobie często pytanie, kim jest, gdzie jest jego miejsce. Czy pod koniec życia mógł powiedzieć bez zawahania, że jest po prostu Europejczykiem i czuć, że jest to wyczerpująca odpowiedź? Dzisiaj z pewnością mógłby. A wtedy? Parafrazując słowa Marcela Reicha-Ranickiego, wtedy był sobą, pół Niemcem, pół Francuzem i całym Alzatzczykiem, a jego ojczyzną była literatura.<sup>47</sup>

---

<sup>47</sup> N. Honsza, S. Wolting, *Marcel Reich-Ranicki. „Moją ojczyzną jest literatura”*, Wrocław 2007, s. 14 i 115.



---

## Nonsens jako termin literaturoznawczy – próba zarysu problematyki

*There is as much sense in nonsense  
as there is nonsense in sense.*

(Anthony Burgess)

Nonsens (łac. *sensus* – myśl, zdolność rozumowania, sens wypowiedzi) stanowi termin niezwykle trudny do zdefiniowania ze względu na rozległość swojego pola kontekstowego: istnieje on zarówno w języku potocznym, jak i w różnych dziedzinach nauki: logice, filozofii czy literaturoznawstwie. W każdej z nich nabiera on innego znaczenia, opisuje inne zjawiska.

Szczególnie szeroko pojmuje się nonsens w krajach anglosaskich, w literaturze których jest on częstym zjawiskiem i gdzie funkcjonuje zarówno jako kategoria teoretyczna, jak i historycznoliteracka. Na gruncie polskim natomiast nonsens rozumiany inaczej niż jako zabieg semantyczny występuje stosunkowo rzadko w praktyce pisarskiej, a co za tym idzie – nieczęsto pojawia się w naszej refleksji literaturoznawczej; ponadto bywa w tej ostatniej utożsamiany z absurdem, co stanowi najprawdopodobniej konsekwencję synonimiczności tych terminów w języku potocznym<sup>1</sup>. Zakres znaczeniowy nonsensu w danym kręgu kulturowym wydaje się więc uzależniony od specyfiki uprawianej literatury. Zasadniczym celem niniejszego tekstu będzie ukazanie, jak funkcjonuje owo pojęcie w krajach anglosaskich i w Niemczech; punktem wyjścia do swoich rozważań uczynię jedyną znaną mi polską definicję literaturoznawczą omawianego terminu znajdującą się w *Słowniku terminów literackich* pod redakcją Janusza Sławińskiego.

Sławiński w *Słowniku terminów literackich* tłumaczy nonsens ogólnikowo jako

zдание lub wypowiedź, które jawią się nam jako niedorzeczne: bądź dlatego, że są bezładne znaczeniowo lub składniowo, bądź dlatego, że charakteryzuje je wewnętrzna sprzeczność, bądź dlatego, że stwierdzają coś, co jest całkowicie niemożliwe w kontekście doświadczeń ludzi posługujących się danym językiem<sup>2</sup>,

---

<sup>1</sup> W języku potocznym terminów „nonsens” oraz „absurd” używa się na określenie niedorzecznej wypowiedzi bądź braku sensu w działaniu lub zachowaniu (por. np. *Nonsens*, [w:] *Uniwersalny słownik języka polskiego*, red. S. Dubisz, t.2, Warszawa 2006, s.1017 lub *Nonsens*, [w:] *Słownik wyrazów obcych*, red. E. Sobol, Warszawa 1995, s.775).

<sup>2</sup> J. Sławiński, *Nonsens*, [w:] *Słownik terminów literackich*, red. tegoż, Wrocław-Warszawa-Kraków 2002, s.342.

następnie zaś przedstawia bardzo uproszczoną definicję literaturoznawczą:

nonsensy występują również najzupełniej «legalnie» w rozmaitych sferach słownego porozumiewania się i spełniają istotną rolę jako jeden z mechanizmów twórczości językowej i działania językowego. Wcale nie mała część idiomów w różnych językach to wyrażenia nonsensowne z punktu widzenia kryteriów semantyczno-składniowych, co bynajmniej nie ogranicza ich użyteczności; nonsensem żywią się w dużym stopniu: dowcip językowy, twórczość paradoksalistów (...), odkrycia metaforyki poetyckiej (...), fantastyka literacka i ludowa. W różnych kierunkach literatury XX-wiecznej nonsensem uzyskał rangę jednej z ważniejszych kategorii estetycznych, m.in. w dadaizmie, surrealizmie, (...), w teatrze absurdu<sup>3</sup>.

Pierwsza część powyższej definicji dotyczy nonsensu w jego rozumieniu potocznym (tj. jako synonimu bezsensu, niedorzeczności, bzdury czy – również potocznie rozumianego – absurdu), druga natomiast sprowadza go do jego najbardziej rozpowszechnionych znaczeń, czyli do środka artystycznego wyrazu oraz do kategorii estetycznej. Pominięta tu zostaje jednak podstawowa cecha omawianego zjawiska uznana przez wszystkich chyba współczesnych teoretyków, którzy (niezależnie od swojego rozumienia nonsensu) określają je jako pewnego rodzaju napięcie, jako stan zawieszania między znaczeniem a jego brakiem. Literaturoznawstwo nie zrównuje bowiem, jak dzieje się to w języku potocznym, nonsensu z bezsenssem, lecz pozwala temu pierwszemu balansować w przestrzeni między semantycznym chaosem a ustalonym porządkiem języka, uświadamiając czytelnikowi, że „lack of sense is only the reverse side of excess of sense”<sup>4</sup>. Jakkolwiekby nie definiować omawianego terminu, zawsze znajduje się on „pomiędzy”: w teorii Wima Tiggesa nonsensem „balances a multiplicity of meaning with a simultaneous absence of meaning”<sup>5</sup>, u Klausa Reicherta stanowi powtarzającą się naprzemienną ukazywania normy i jej łamania, Lisa Ede zaś pisze: „The basic dichotomies involve illusion and reality and order and disorder, with such further contrasting pairs as fantasy and logic, imagination and reason, words and their linguistic relations (...), denotation and connotation, and form and content (...). The power and fascination of nonsense arise from the successful maintenance of these tensions (...)”<sup>6</sup>.

Przyjrzyjmy się zatem pierwszej i najbardziej rozpowszechnionej postaci nonsensu, jaką jest zabieg semantyczny stanowiący część codziennej komunikacji językowej:

<sup>3</sup> Ibidem.

<sup>4</sup> J.-J. Lecercle, *Philosophy of Nonsense: The Intuitions of Victorian Nonsense Literature*, London 1994, s.191 („Brak sensu jest jedynie odwrotną stroną nadmiaru sensu”). Jeśli w przypisie brak informacji o tłumaczu danego cytatu, oznacza to, że cytat ten został przełożony przez autorkę niniejszej pracy.

<sup>5</sup> W. Tigges, *An Anatomy of Literary Nonsense*, Amsterdam 1988, s.47 („równoważymy mnogość znaczenia jednoczesną nieobecnością znaczenia”).

<sup>6</sup> L. Ede, *The Nonsense Literature of Edward Lear and Lewis Carroll*, Ohio 1973, s.12-13 („Podstawowe dychotomie angażują iluzję i rzeczywistość oraz porządek i chaos, z tak mocno kontrastującymi parami jak fantazja i logika, wyobraźnia i rozum, słowa i ich językowe relacje, denotacja i konotacja oraz forma i treść (...). Siła i atrakcyjność nonsensu wyrastają z udanego podtrzymywania tych napięć”).

pojawia się on we frazeologizmach, grach słów, dowcipach, kalamburach, występuje także w twórczości ludowej wielu krajów. W niektórych językach jest niezwykle częsty, w innych stosunkowo rzadki – zależnie od struktury danej mowy. Szczególnie rozwiniętą postać ma w angielszczyźnie ze względu na to, że jej syntaktyka i morfologia stwarzają ogromne możliwości tworzenia leksykalnych, składniowych i kontekstualnych niejasności. Nie powinno więc dziwić, że właśnie w angielskiej literaturze nonsens ma bardzo długą tradycję: posługiwali się nim m.in. William Szekspir, John Donne, Jonathan Swift, Henry Fielding czy Laurence Sterne. Jest u wymienionych twórców jednym z wielu używanych przez nich środków, stanowi specyficzny rodzaj zabawy językowo-logicznej, która jest jednocześnie bezsensowna i wieloznaczna. Taki typ nonsensu często wykorzystuje neologizmy, kontaminacje, przysłowia i utarte zwroty, nierzadko koncentrując się na refleksji lingwistycznej.

Wbrew koncepcji przedstawionej w *Słowniku terminów literackich*, omawiany zabieg zdaje się stanowić raczej swoiste przeciwieństwo metafory niż jej element. Z pewnością istnieją między tymi środkami pewne podobieństwa: zarówno jeden, jak i drugi opierają się na pogwałceniu zasad semantycznych. Różnica polega jednak na sposobie traktowania obu zabiegów: do nonsensu należy podchodzić dosłownie, do metafory zaś – przenośnie. Tylko w jednej sytuacji nonsens może wyrastać z metafory, a mianowicie kiedy jest ona przyjmowana dosłownie. Wzrasta wtedy napięcie semantyczne, z którego rodzi się nonsens, co doskonale ilustruje Lecercle: „In nonsense, a blind wall is not a wall devoid of apertures, but a wall wearing dark glasses and carrying a white stick, groping its way around”<sup>7</sup>.

Trudniejszym zagadnieniem jest różnica pomiędzy nonsensem a paradoksem, o którym również wspomina Sławiński w swojej definicji. Według *Słownika terminów literackich* paradoks to „efektowne i zaskakujące swą treścią sformułowanie, zawierające myśl skłóconą z powszechnie żywionymi przekonaniem, sprzeczną wewnętrzną, która jednak przynosi nieoczekiwaną prawdę – filozoficzną, moralną, psychologiczną, poetycką etc”<sup>8</sup>. *Słownik...* wymienia dwie operacje, na jakich opiera się ten zabieg: pierwsza z nich to „zestawienie całości znaczeniowych maksymalnie kontrastowych”, druga polega na „ustaleniu między nimi stosunku wzajemnego zawierania się (inkluzji)”. Podstawowa różnica między paradoksem a nonsensem polega na tym, że ten ostatni w niczym nie przypomina złotej myśli, podkreśla za to swój beztroski charakter językowej igraszki. Trudno też uznać, że zawiera on wewnętrzną sprzeczność, ponieważ sprzeczność może cechować dwa odmiennie od siebie sensory, a nie znaczenie i bezsens. Podobieństwa między omawianymi środkami to z pewnością efektowność i element zaskoczenia, choć celem nonsensu jest wywołanie u odbiorcy poczucia niepewności co do tego, czy ma do czynienia z wypowiedzią sensowną, czy też nie; jakakolwiek pointa oddziaływałaby nań destrukcyjnie.

Wypowiedź nonsensowna wyraźnie różni się także od absurdu, którego synonimem bywa w języku potocznym. W literaturoznawstwie absurd pozostaje bezsensem, stanowi formę artystyczną komunikującą brak znaczenia – w przeciwieństwie do non-

<sup>7</sup> Lecercle, op.cit., s.62 („W nonsensem ślepy mur to nie mur pozbawiony otworów, ale mur noszący ciemne okulary i szukający po omacku drogi za pomocą białej laski”).

<sup>8</sup> Sławiński, *Paradoks*, [w:] *Słownik terminów...*, op.cit., s.370.

sensu, którego celem jest uniknięcie całkowitej nieobecności przekazu. Nieco inaczej przedstawia się ta kwestia w przypadku teatru absurdu: tutaj użycie mowy jest ograniczone do minimum i skoncentrowane na ukazaniu niedociągnięć języka, podczas gdy nonsens stara się wydobyć ze słów znacznie więcej, niż zdają się one zawierać. Co ciekawe, niektórzy badacze na różne sposoby starają się połączyć oba terminy. Henri Parisot, francuski teoretyk literatury oraz tłumacz Lewisa Carrolla i Edwarda Leara, używa tych pojęć zamiennie. Laffay nazywa nonsens „forme littéraire de l’absurde”<sup>9</sup>. M.R.Haigh uważa absurd za rzecz kluczową dla istnienia nonsensu, Thomas Byrom jest zaś zdania, że to właśnie z nonsensu wyrasta literacki absurd. Wydaje się, że spory dotyczące zróżnicowania obu środków i skoncentrowane w dużej mierze na precyzowaniu ich wzajemnych relacji stanowią konsekwencję trudności zdefiniowania omawianych pojęć.

Najtrudniej chyba wyjaśnić stosunek pomiędzy grą słów a nonsensem; nawet eksperci zdają się unikać tego trudnego zagadnienia. Grę słów definiuje się jako „wykorzystywanie brzmieniowego podobieństwa między słowami do uwydatniania ich znaczeniowej wartości lub wielowartościowości, wzajemnej obcości lub spajających je więzów pokrewieństwa, analogii czy kontrastu”<sup>10</sup>. Takie wyjaśnienie pasowałoby również dobrze do nonsensu. Z pewnością istnieją takie wyrażenia, które stanowią jednocześnie i nonsens, i grę słów. Być może rację należy przyznać Tiggesowi, który umieszcza tę ostatnią pomiędzy nonsensem a żartem, zaznaczając przy tym, że obecność pointy przybliży ją do żartu. Warto jeszcze dodać, że badacz ten – za Franzem Hausmannem – rozróżnia dwa rodzaje gry słów: wertykalną, w której wieloznaczny wyraz zostaje użyty raz, i horyzontalną, polegającą na co najmniej dwukrotnym użyciu wyrazu, przy czym każde użycie wykorzystuje inne znaczenie. Zdaniem Tiggesa nonsensem może być wyłączenie wertykalna gra słów.

Według drugiej koncepcji zawartej w definicji Sławińskiego nonsens to kategoria estetyczna, którą rozumieć należy jako zespół podstawowych jakości i cech dzieła literackiego, ogólny charakter, wydzźwięk danego utworu, przenikająca go atmosferę. Taki rodzaj omawianego zjawiska – podobnie jak ten omówiony poprzednio – również stanowi element obecny w wielu gatunkach literackich i należy do klasy nazwanej przez Tiggesa nonsensem częściowym. Niektórzy badacze (np. Deleuze) stanowczo sprzeciwiają się propozycjom uznania nonsensu za tego rodzaju kategorię, uważając go przede wszystkim za kategorię logiczną; wydaje się jednak, że nadaje on tekstom specyficzny charakter i wywołuje u odbiorcy pewne przeżycia estetyczne.

Za pierwszy w historii tekst literacki mieszczący się w opisywanej kategorii uznaje się szekspirowski dramat *Sen nocny letniej* napisany w 1595 r. Nonsensowne zabarwienie tego dzieła stanowi konsekwencję częstotliwości występowania w nim nonsensu jako elementu wypowiedzi, nie bez znaczenia pozostaje także obecność w tym utworze pewnej wrogości do metafory, przejawiającej się np. poprzez personifikację, tak jak w poniższym fragmencie:

<sup>9</sup> A. Laffay, *Anatomie de l’humour et du nonsense*, Paris 1970, s.10 („literacką formą absurdu”).

<sup>10</sup> A. Okopień-Sławińska, *Gra słów*, [w:] *Słownik terminów...*, op.cit., s.184.

[Pyramus]

Thou wall, O wall, O sweet and lovely wall, Show me thy chink, to blink through  
with mine eyne!

*Wall holds up his fingers.*<sup>11</sup>

Przejdźmy teraz do takich ujęć nonsensu, o których nie wspomina Sławiński w swojej definicji, a więc do koncepcji nonsensu jako okresu literackiego lub nurtu, jako gry i jako gatunku.

Koncepcję nonsensu jako okresu w historii literatury angielskiej wprowadza w 1974 r. Klaus Reichert; jego zdaniem ramy czasowe tego okresu wyznaczają z jednej strony pierwsze wydanie *A Book of Nonsense* Edwarda Leara (1846 r.), z drugiej zaś śmierć Lewisa Carrolla (1898 r.). Reichert twierdzi, że po roku 1898 literatura nonsensu przestała istnieć, ponieważ wszystko, co było dla niej typowe, zostało wchłonięte przez ogólnie pojętą literaturę. Badacz ten traktuje nonsens jako czas, gdy twórczość literacka uzyskała to, czego dotąd jej brakowało („die Entwicklung hat sie [die Unsinnliteratur] gleichsam eingeholt”<sup>12</sup>). Główna cecha dzieł z tego okresu to wspomniana już ciągła naprzemiennosc ukazywania i łamania normy. Takie rozumienie omawianego pojęcia zamyka w zasadzie drogę do zaklasyfikowania doń takich autorów jak Christian Morgenstern, Edward Gorey czy Flann O’Brien. Co więcej, trudne do zaakceptowania wydaje się stwierdzenie, że po 1898 r. nonsens rozlał się na szerszej pojętą twórczość literacką.

Podobnie jak Reichert rozumie nonsens Peter Christian Lang, który traktuje omawiany termin jako kierunek wydzielony przez nurty neoromantyczne. Zdaniem Langa postać nonsensu podlega kontekstowi dziejowemu: zmienia się w zależności od tego, jak kształtuje się w danym momencie norma literacka, jakie przemiany zachodzą w postrzeganiu wcześniej powstałych utworów itd. Takie rozumienie rozważanego pojęcia wydaje się łatwiejsze do zaakceptowania niż teza Reicherta, ponieważ ogranicza nonsens w czasie jedynie jednostronnie, poprzez przybliżenie momentu jego narodzin. Co więcej, zjawisko to rzeczywiście zdaje się posiadać cechy prądu: można w jego przypadku mówić o specyficznej poetyce, powtarzających się tematach, określonym zespole środków artystyczno-literackich oraz o konkretnym przedstawionym światopoglądzie (a właściwie o ucieczce od przedstawiania światopoglądu). Pod znakiem zapytania pozostaje spełnienie przez nonsens kluczowego warunku, jaki musi spełniać prąd literacki, a mianowicie żywotności w określonych granicach czasowych. Z pewnością dzieł powszechnie uważanych za należące do nonsensu nie można umieścić w jednej epoce: powstawały one na przestrzeni ponad stu lat – i najprawdopodobniej powstawać będą nadal. Trudno też w przypadku pierwszych publikacji tych utworów mówić o czasowej bliskości w stosunku do siebie nawzajem: dzielą je czasem dziesięciolecia.

<sup>11</sup> W.Shakespeare, *Midsummer Night's Dream*, London 2003, s.153 „[Piram] Ty Murze, Murze luby i czarowny Murze, / Niech mi twa szpara spojrzeć na przestrzał pozwoli. / *Mur rozdziela palce*” (W. Szekspir, *Sen nocy letniej*, przeł. S. Koźmian, Warszawa 1966, s.188).

<sup>12</sup> [cyt.za:] Tigges, op.cit., s.27 („rozwój nadgonił niejako literaturę nonsensu”).

Warto w tym miejscu wspomnieć o różnicach pomiędzy nonsensem a innym (jeśli można tu użyć słowa „innym”) nurtem – dadaizmem, wspomnianym zresztą w definicji Sławińskiego. Niektóre rozbieżności są oczywiste: nonsens nigdy nie był ruchem, nie towarzyszyła mu atmosfera skandalu. Ponadto absolutnie nie odrzuca on reguł lingwistycznych – w przeciwieństwie do dadaizmu, który neguje wszelkie zasady, kwestionuje sens i porządek i opiera się na niemal nieograniczonej swobodzie. Dadaizm to niczym nie skrepowany chaos, nonsens to chaos działający według ściśle sprecyzowanych reguł.

Bardziej skomplikowane są relacje nonsensu z surrealizmem. Wielu badaczy (m.in. Thomas Byrom, Rolf Hildebrandt, William Empson, Jeffrey Stern) uważa dziewiętnastowieczny nonsens za punkt wyjścia surrealizmu: twierdzą oni, że ten ostatni nigdy by nie powstał, gdyby nie poprzedziły go dzieła Leara i Carrolla. I rzeczywiście, istnieją pewne punkty wspólne obu nurtom, np. częste użycie kontaminacji, eksperymentowanie na języku, zestawianie pewnych słów lub przedmiotów z innymi, pochodzącymi z zupełnie innych kontekstów, czarny humor, upodobanie do brzydoty. Teza, że współwystępowanie tych elementów w dziewiętnastowiecznym nonsensie oddziaływało na powstanie surrealizmu, jest trudna do obalenia (nawet jeśli pierwotnym – i przez dłuższy czas jedynym – polem językowym nonsensu była angielszczyzna, surrealizm zaś, jak wiadomo, zrodził się na terenie Francji). Zaskakująca jest jednak opinia Sterna, który jako dwie spośród trzech cech wspólnych obu pojęciom wymienia wykorzystanie snu i *écriture automatique* (ostatnia to badania nad logiką i językiem). Być może rzeczywiście elementy te mogą zostać przypisane i nonsensowi, i surrealizmowi, ale ich zastosowania dążą w tych nurtach w zupełnie innych kierunkach. Francuska idea *écriture automatique* wiąże się z niekontrolowaną swobodą skojarzeń, na które precyzyjny aż do przesady nonsens pozwoliłby sobie tylko do pewnego stopnia: przypadkowość w użyciu języka, w doborze słów to rzecz absolutnie mu obca (o ile np. zaskakujące kontaminacje są w surrealizmie nieprzewidywalnym incydentem, o tyle w nonsensie wyrastają ze świadomych refleksji lingwistycznych). Co do snu zaś, to u André Brétona i jego naśladowców stanowi on swego rodzaju opozycję w stosunku do rzeczywistości, jej negatyw; celem surrealizmu jest stworzenie syntezy tych przeciwieństw. Tymczasem jeśli sen pojawia się w nonsensie, to pojawia się tam w zadziwiająco uporządkowanej, bo rządzonej prawami logiki, postaci. O ile na poziomie świata przedstawionego można często mówić o przewadze snu nad logiką, to na poziomie języka mamy do czynienia z sytuacją odwrotną. W poezji nonsensu porządek przejawia się po prostu w organizacji utworu, w rymach, w nienaruszonej składni, poprawności gramatycznej itp.; w prozie koncentruje się on głównie na takim użyciu słów, które wskazuje na uprzednią dogłębną analizę pod względem semantycznym, etymologicznym, syntaktycznym (np. analizę kolokacji) itd. i które ostatecznie unicestwia zarówno bezsens, jak i wieloznaczność danego tekstu, nie czyniąc go jednocześnie w pełni sensownym. Dość istotne jest również to, że niezwykle rzadko nonsens przyznaje się bezpośrednio do wprowadzenia snu; zazwyczaj posługuje się obrazami, które wydają się zbyt nierealne, by zdarzyć się na jawie.

Warto w tym miejscu omówić pokrótce stosunek nonsensu do fantastyki, która pojawia się w przywołanej na początku niniejszego tekstu definicji Sławińskiego. Poję-



cie fantastyki – podobnie jak pojęcie nonsensu – jest niejednoznaczne: może określać zbiór elementów świata przedstawionego danego dzieła bądź przynależność gatunkową utworu; *Słownik terminów literackich* definiuje je jako „typ twórczości literackiej” wykorzystujący elementy, jakie „nie odpowiadają przyjętym w danej kulturze kryteriom rzeczywistości, a więc wątki nadnaturalne i wszelkiego rodzaju cudowności”<sup>13</sup>. Czy więc nonsens może stanowić formę fantastyki? Tego zdania jest Stephen Prickett, który rozumie nonsens jako „a fantasy of extreme logic, of rationality pushed to its limits”<sup>14</sup>.

Trudno jednoznacznie ustosunkować się do powyższego stwierdzenia ze względu na wspomnianą już relację omawianego zjawiska ze snem. Marzenia senne jako wyraz jednostkowej psychiki nie mogą być uznane za elementy fantastyczne, tymczasem nonsens najczęściej unika wyraźnego sprecyzowania charakteru kuriozalnych wizji swoich bohaterów. Nie ulega wątpliwości, że nonsens, o ile sam nie jest formą fantastyki, używa elementów nadnaturalnych typowych dla konwencji fantastycznej.

Inna koncepcja nonsensu wprowadzona zostaje w 1952 r. przez Elisabeth Sewell w monografii *The Field of Nonsense*. Sewell odchodzi w swej teorii od dotychczasowego rozumienia nonsensu jako elementu bądź cechy utworów literackich – i definiuje go jako grę, przez co rozumie „the active manipulation, serving no useful purpose, of certain object or class of object, concrete or mental, within a limited field of space and time and according to fixed rules, with the aim of producing a given result despite the opposition of chance and/or opponents”<sup>15</sup>. Nonsensowi w tym ujęciu najbliższy jest do szachów: w obu grach nie ma miejsca na przypadek, rządzą nimi ściśle określone reguły; o zasadach szachowych stanowią sprecyzowane przepisy, o zasadach nonsensu decydują prawa logiki i języka. Z kolei przedmiot nonsensu (słowa) zbliża go do tzw. gier umysłowych (takich jak np. wymyślanie przez kolejnych graczy wyrazów rozpoczynających się od ostatniej litery słowa podanego przez poprzednika albo podawanie wszystkich możliwych słów ułożonych z liter długiego wyrazu). Definiując nonsens jako grę, Sewell jednoznacznie kładzie nacisk na jego dążenie do porządku, który stanowi cechę ludzkiego umysłu; nieporządek to właściwość stanów nieświadomych: snu, koszmaru, halucynacji („order in the mind tends in the direction of number and logic, while disorder moves towards dream and nightmare”)<sup>16</sup>. To właśnie nieporządek jest, według badaczki, przeciwnikiem w opisywanej grze.

Nonsens to więc u Sewell gra słowami między porządkiem a chaosem, gdzie pierwszy z nich niejako posługuje się logiką, drugi zaś snem, koszmarem. Porządek operuje jednostkami, podczas gdy chaos jest niepodzielną całością. Logika zmierza do zminimalizowania ilości relacji między poszczególnymi elementami, koszmar zaś – do maksymalnego rozmnożenia skojarzeń tak, by cały układ mógł oznaczać zarówno

<sup>13</sup> M. Głowiński, *Fantastyka*, [w:] *Słownik terminów...*, op.cit., s.149.

<sup>14</sup> [cyt.za:] Tigges, op.cit., s.107 („fantastykę o ekstremalnej logiczności, o racjonalności pchniętej aż do granic”).

<sup>15</sup> E. Sewell, *The Field of Nonsense*, London 1952, s.27 („aktywne manipulowanie pewnym obiektem bądź klasą obiektów (konkretnych lub mentalnych), nie służące żadnemu pożytecznemu celowi, ograniczone w przestrzeni i czasie i zgodne z określonymi zasadami, dążące do uzyskania pewnego rezultatu pomimo przeciwności losu i/lub działania przeciwników”).

<sup>16</sup> *Ibidem*, s.48 („Porządek w umyśle dąży w kierunku liczb i logiki, podczas gdy chaos zmierza w stronę snu i koszmaru”).

wszystko, jak i nic. Zwycięstwo koszmaru oznaczałoby zatonięcie nonsensu w bezsensie, celem omawianej gry jest więc unikanie nieskończoności znaczeń w postaci nicności [*nothingness*] i wszystkości [*everythingness*]; nonsense musi organizować swój język według zasad porządku, tj. skoncentrować się na podziale swojego materiału na jednostki, z jakich mógłby dopiero zbudować pewną całość (Sewell nazywa tę całość wszechświatem [*universe*]), ale zbudować ją w taki sposób, by nie była niczym więcej niż zbiorem pojedynczych elementów.: to nie suma jednostek jest tu istotna, ale ich współobecność.

Dla zasad gier ważne są pewne ograniczenia (np. ilość akcesoriów, limit punktów, liczba graczy); w nonsensie ograniczenia te dotyczą doboru i rozstawienia materiału językowego. Sewell wymienia cztery podstawowe dla opisywanej gry rodzaje elementów: liczby, pojęcia konkretne, pojęcia abstrakcyjne oraz „bzdury” [*gibberish*]. Liczby reprezentują porządek, tworzą wrażenie ładu; mogą się przejawiać w tekście bezpośrednio (jako liczebniki) lub pośrednio (poprzez różnego rodzaju serie: polegające na prostych wyliczeniach czy na anaforach, opierające się na pojedynczych alternacjach w kolejnych wyrazach i na innych zabawach literami; refreny i rymy nazywa Sewell pseudoseriami); wydaje się, że liczby występują głównie w utworach rymowanych. Trzeci rodzaj użycia liczb to ograniczenie nieskończoności: zastąpienie niesprecyzowanej wielkości konkretną ilością kieruje nonsensem w stronę porządku.

Jeśli chodzi o drugi wymieniony przez Sewell typ pojęć, a więc pojęcia konkretne, badaczka wylicza kilka kategorii wyrazów, wokół których koncentruje się nonsensem. Jego materiał stanowią w dużej mierze przedmioty codziennego użytku: unika on wszystkiego, co oryginalne, piękne, wartościowe. Wśród jego tematów pojawiają się więc części odzieży, żywność, meble i zwierzęta.

Pojęcia abstrakcyjne natomiast, jako nieskończone, a więc dążące ku chaosowi, muszą zostać w nonsensie w jakiś sposób zmodyfikowane: ukonkretnione czy ograniczone. Częstym sposobem nadania im limitów jest skupienie się na ich słownej naturze, jak w poniższym fragmencie *Through the Looking-Glass* Lewisa Carrolla:

‘She’s a dear good creature, ‘he repeated softly to himself, as he opened his memorandum-book. ‘Do you spell «creature» with a double «e»?<sup>17</sup>.

Inne metody to np. personifikacja pojęć abstrakcyjnych, ośmieszanie ich, wyliczanie ich tak, by były ze sobą sprzeczne, a także łączenie ich z nazwami przedmiotów. W limerykach Leara rzeczy stanowią antidotum na smutki: żal leczy się szarlotką, złość wyładowuje na dywanach i dzbankach, niepokój zaś koi się karmieniem papug marchewkami.

Pozostaje jeszcze do omówienia ostatnia kategoria pojęć, której Sewell nadaje miano *gibberish* – „bzdury”. Pod tą nazwą kryją się przede wszystkim kontaminacje i inne neologizmy (większość z nich to rzeczowniki i przymiotniki), tutaj też zalicza się przeróżne wykrzyknienia. W kontekście badań Sewell zaznaczyć jedynie należy,

<sup>17</sup> L.Carroll, *Through the Looking-Glass, and what Alice Found There*, Ware 1993, s.219. Tytuły dzieł Lewisa Carrolla pozostawiam w oryginale ze względu na to, że poszczególni polscy tłumacze oddają je na różne sposoby.

że kategoria ta tylko pozornie opiera się wyłącznie na chaosie: każda kontaminacja i każdy neologizm posiadają, zdaniem autorki *The Field of Nonsense*, ograniczoną ilość asocjacji, a limit, jak wiadomo, wiąże się z pewnym porządkiem. Omawiany typ wyrazów dopuszcza chaos do działania tylko na tyle, na ile jest to konieczne, by kontynuować grę zwaną nonsensem.

Teoria Sewell tworzy podwaliny koncepcji nonsensu jako gatunku. Po raz pierwszy terminu „gatunek” w odniesieniu do nonsensu użyła w 1954 r. Annemarie Schöne w kilkunastu artykułach *Nonsense-Dichtung – ein Phänomen der englischen Komik* opublikowanym w niemieckim czasopiśmie „Die neueren Sprachen”. Schöne opisuje omawiany termin jako typowo angielski gatunek komiczny wywodzący się z tzw. *nursery rhymes*, czyli angielskich rymowanek dla dzieci. Tę nowatorską tezę akceptuje większość znawców tematyki, pojawiają się jednak także głosy, że nonsens ma swoją genezę raczej w folklorze (takiego zdania jest np. Hildebrandt). Co do jednego badacze wydają się zgodni: nonsens jako gatunek rozwinął się dopiero w wiktoriańskiej Anglii w pisarstwie Edwarda Leara i Lewisa Carrolla. Porównując ich dorobek literacki, Tigges dochodzi do wniosku, że nie można mówić wyłącznie o jednym źródle: jego zdaniem nonsens Leara wywodzi się z twórczości ludowej, podczas gdy nonsens Carrolla – z *nursery rhymes*. Różnica w genezie decyduje o odmienności tych dwóch typów, nie chodzi tu wszakże o formę wybieraną przez autorów, ale o charakter nonsensu obecnego w ich dziełach: Tigges opisuje typ learowski jako irracjonalny, typ Carrolla zaś – jako racjonalny i lingwistyczny (do pierwszego rodzaju zalicza twórczość Christiana Morgensterna i Edwarda Goreya, do drugiego – Flanna O’Briena). W podobny sposób odróżniają twórczość obu pisarzy wcześniejsi badacze, mimo że nie rozpatrują omawianego zjawiska jako gatunku. Aldous Huxley pisze o autorze *Alice’s Adventures in Wonderland*: „[he] wrote nonsense by exaggerating sense – a too logical logic”<sup>18</sup>, zaś nonsens Leara to, jego zdaniem, „excess of imagination”<sup>19</sup>. G.K. Chesterton z kolei nazywa odmianę uprawianą przez twórcę limeryków emocjonalną i poetycką, a odmianę Carrolla – matematyczną i logiczną. Wielu badaczy (np. Pricke) uważa twórczość tego ostatniego za skrajny, ekstremalny przejaw nonsensu.

Myśl Schöne w połączeniu w teorię Sewell została rozwinięta dopiero w latach 80. XX w., kiedy to wielokrotnie już wspomniany holenderski badacz Wim Tigges publikuje monografię *An Anatomy of Literary Nonsense*. Monografia ta jest nowatorska o tyle, że jednoznacznie ujmuje nonsens jako gatunek i opisuje jego genologiczne wyznaczniki, jednakże wyznaczniki te zostały zaczerpnięte z wydanej w 1978 r. książki Susan A. Stewart *Nonsense. Aspects of Intertextuality in Folklore and Literature*. To Stewart wymieniła wszystkie mechanizmy nonsensu, o których pisze później Tigges, doszła ona jednak do wniosku, że omawiane pojęcie należy rozumieć przede wszystkim jako kategorię estetyczną, że utwór należący do każdego gatunku może być nonsensem. Inne ważne dla holenderskiego badacza dzieło to *The Nonsense Literature of Edward Lear and Lewis Carroll* Lisy Ede z 1975 r., gdzie „nonsense is, if not a genre, then a sub-genre or type of literature with definite thematic and structural characteri-

<sup>18</sup> [cyt.za:] Tigges, op.cit., s.12 („tworzył [on] nonsens poprzez wyolbrzymienie sensu – zbyt logiczną logikę”).

<sup>19</sup> Ibidem] („nadmiar wyobraźni”).

stics<sup>20</sup>. Można pokusić się o stwierdzenie, że teoria przedstawiona przez Tiggesa to w istocie synteza wniosków Sewell, Stewart i Ede.

Tigges definiuje zatem nonsens w następujący sposób:

a genre of narrative literature which balances a multiplicity of meaning with a simultaneous absence of meaning. This balance is effected by playing with the rules of language, logic, prosody and representation, or a combination of these. In order to be successful, nonsense must at the same time invite the reader to interpretation and avoid the suggestion that there is a deeper meaning which can be obtained by considering connotations or associations, because these lead to nothing. The elements of word and image that may be used in this play are primary those of negativity or mirroring, imprecision or mixture, infinite repetition, simultaneity, and arbitrariness. A dichotomy between reality and the words and images which are used to describe it must be suggested. The greater the distance or tension between what is presented, the expectations that are evoked, and the frustration of these expectations, the more nonsensical the effect will be<sup>21</sup>.

Temat nonsensu jako napięcia był już wielokrotnie poruszany w niniejszym tekście, proponuję więc skupić się teraz na mechanizmach stosowanych przez nonsens jako gatunek, o jakich pisze Tigges (wszystkie one, w większości pod innymi nazwami, zostały zaczerpnięte z monografii Stewart).

Pierwszy z nich to lustrzane odbicie [*mirroring*], u Stewart występujące jako „odwrócenia i inwersje” [*Reversals and Inversions*]. Tigges rozumie ten mechanizm jako wszelkiego rodzaju odwrócenie danego elementu; może to więc być np. anagram i inne zabawy alfabetem zmieniające znaczenie danego słowa, negacja bezpośrednio danego sensu (np. zestawianie wyrazów o przeciwnym znaczeniu jako synonimów, dosłowne przedstawianie martwej metafory), tzw. inwersje klas (traktowanie zwierząt jako ludzi i odwrotnie), wszelkie dwuznaczności, anomalie i samozaprzeczenia (np. ironiczne przypisy autora do własnego tekstu). Efekt odbicia pojawia się czasem na poziomie świata przedstawionego, można do niego zaliczyć np. postaci bliźniąt; we *Through the Looking-Glass* mamy do czynienia z lustrzanym odbiciem ukazanym wprost: wiersz *Jabberwocky* należy przyłożyć do lustra, by móc go odczytać.

Kolejny mechanizm nonsensu jako gatunku to nieściśłość [*imprecision*], którą Stewart określa mianem „gry ograniczeniami” [*Play with Boundaries*]. Tigges tłum-

<sup>20</sup> Ede, op.cit., s.12 („Nonsens jest – jeśli nie gatunkiem – podgatunkiem lub typem literatury o określonych tematach i strukturalnych właściwościach”).

<sup>21</sup> Tigges, op.cit., s.47 („gatunek literatury narracyjnej, który równoważy mnogość znaczenia jednoczesną nieobecnością znaczenia. Równowaga ta jest uzyskana poprzez grę regułami języka, logiki, prozodii i przedstawiania oraz kombinacją ich wszystkich. Żeby odnieść sukces, nonsens musi jednocześnie zapraszać czytelnika do interpretacji i unikać sugerowania, że jest w nim głębsze znaczenie mogące wynikać z konotacji i skojarzeń, bo te prowadzą donikąd. Elementy języka i obrazowania, jakich można użyć w opisywanej grze, to przede wszystkim te bazujące na negacji bądź lustrzanym odbiciu, nieściśłości czy melanżu, nieskończonym powtarzaniu, jednoczesności i dowolności. Dychotomia pomiędzy rzeczywistością a słowami i obrazami użytymi do jej opisu musi zostać zasugerowana. Im większy dystans lub napięcie między tym, co przedstawione, między oczekiwaniami, na które się naprowadza, a zniweczeniem tych oczekiwań, tym bardziej nonsensowny będzie efekt”).

czy nieścisłość w następujący sposób: „This occurs when separate elements are not so much mirrored, or contrasted as one another’s negation, but glide into one another without quite overlapping”<sup>22</sup>. Na poziomie języka nieścisłość przejawiać się może w nieprawidłowym wykorzystaniu słowa, nadwyżce znaczenia [*surplus of significance*] (np. w zagadkach opierających się na formie zapisu danego wyrazu, w rebusach, w fałszywych antonimach, w kaligramach, w akrostychach, w echach, w podchwytliwych pytaniach – tzw. *pluria interrogationa*), a także w deficycie znaczenia [*deficiency of significance*] (np. w lukach w tekście czy lipogramach) oraz w tym, co Tigges nazywa ukazaniem ukrytego [*manifestations of the implicate*] (np. w komentarzach na temat nieistniejących książek czy we wszelkiego rodzaju rozluźnieniu granic pomiędzy fikcją a rzeczywistością). Nieścisłość również może występować na poziomie świata przedstawionego, np. w *Alice’s Adventures in Wonderland* główna bohaterka orientuje się niespodziewanie, że niesie w ramionach prosię, choć myślała, że trzyma niemowlę; wbrew oczekiwaniom czytelnika nie pojawia się w powieści wyjaśnienie, czy Alice od początku się myliła, że też zaszła tu jakaś tajemnicza metamorfoza.

Nieskończoność [*infinity*] to trzeci wymieniony przez Tigges mechanizm nonsensu (u Stewart jest to „gra nieskończonością” [*Play with Infinity*]). To tej kategorii zaliczają się przede wszystkim wszelkiego rodzaju serie. Rzadszym przejawem tego mechanizmu jest narracja szkatułkowa. W utworach wierszowanych za efekt nieskończoności uważa się rozpoczynanie kolejnej strofy od powtórzenia ostatniego wersu strofy poprzedniej.

Najsilniejszy w opinii Tigges semiotyczny mechanizm nonsensu jako gatunku to jednoczesność [*simultaneity*], bo właśnie w niej w najbardziej widoczny sposób przejawia się napięcie. Tigges objaśnia ten termin obrazowo: „[simultaneity] includes the device of the ill-matched pair or set of objects, as when twelve peaches, a sofa and a swan are brought together from their various spheres (garden, living-room, and lake or river) into one sphere which is in itself incongruent with them (the sea)”<sup>23</sup>. Za przykład może tu posłużyć wers *Hunting of the Snark* Carrolla: „They roused him with jam and judicious advice”<sup>24</sup> (podobnych przykładów jest w tym utworze bardzo dużo).

Trzy podstawowe elementy jednoczesności to gra słów, kontaminacja i neologizm. To właśnie częsta obecność tych środków (szczególnie gry słów posługującej się regularnie homofonią i homonimią) sprawia, że literatura nonsensu ogranicza się właściwie do krajów anglojęzycznych ze względu na specyfikę angielskiej gramatyki. Kontaminację uważa Tigges za swoiste przeciwieństwo kalamburu: kalambur to jeden wyraz o dwóch znaczeniach, kontaminacja – dwa wyrazy złożone w jedno znaczenie. Neologizm zaś, zdaniem badacza, nie budzi żadnych skojarzeń, stanowi całkowicie

<sup>22</sup> Ibidem, s.57 („Pojawia się ona, gdy osobne elementy nie są lustrzanym odbiciem siebie nawzajem ani nie są skontrastowane jak w negacji, ale wślizgują się w siebie bez zazębenia się”).

<sup>23</sup> Ibidem, s.59 („[jednoczesność] dotyczy zabiegu operującego źle dobraną parą bądź grupą obiektów, jakby dwanaście brzoskwiń, sofa i łabędź zostali przeniesieni ze swoich sfer – ogrodu, pokoju gościnnego i jeziora czy rzeki – do jednej sfery całkowicie dla nich niestosownej – morza”).

<sup>24</sup> Carroll, *The Hunting of the Snark & Other Poems. Wyprowadzenie na żmirlacza i inne wiersze*, przeł. R. Stiller, Warszawa 2004, s. 49.

„od zera” zbudowany wyraz. Warto tu dodać, że Reichert nazywa kontaminację kwintesencją nonsensu.

Co do gry słów natomiast, to, jak już zostało powiedziane, Tigges za narzędzie nonsensu jako gatunku uważa wyłącznie jej typ wertykalny, jako że horyzontalny nie opiera się, zdaniem badacza, na napięciu pomiędzy sensem a jego brakiem. Wydaje się, że rzeczywiście typ horyzontalny może nie stanowić nonsensu samego w sobie (tj. nie jest nonsensem w znaczeniu zabiegu semantycznego), lecz nie da się zaprzeczyć, że nonsens jako gatunek korzysta z horyzontalnej gry słów bardzo często. Można więc powiedzieć, że nie współtworzy ona efektu napięcia, ale mu towarzyszy.

Ostatni mechanizm to dowolność [*arbitrariness*], która pojawia się u Stewart jako „ustawienie i przestawienie wewnątrz zamkniętego pola” [*Arrangement and Rearrangement within a Closed Field*]. Dowolność jest właśnie jedną z przyczyn jednoczesności. Występuje także poza literaturą, do niej należą elementy o konkretnym polu działania, np. różne środki mnemotechniczne, porządek alfabetyczny czy chronologiczny, dni tygodnia i miesiące, a także pewne elementy kulturowe odbywające się według ustalonego porządku. W literaturze nonsensu dowolność przejawia się na poziomie języka w tzw. słabych grach słów (czyli tych, które nie opierają się na jednoczesności, a więc na homonimii i homofonii; wydaje się, że chodzi tu głównie o gry słów posługujące się paronimami), aluzjach paradygmatycznych i syntagmatycznych (przeniesieniu składni i leksyki z jednego języka do drugiego, sekretnych kodach), a także wszelkiego rodzaju trawestacjach.

Wszystkie powyższe mechanizmy mogą więc występować na dwóch poziomach: językowym oraz rzeczywistości przedstawionej. W nonsensie poziomy te przeplatają się ze sobą częściej niż w innych gatunkach: fabułą rządzi nierzadko determinizm językowy, bohaterowie zaś prowadzą dyskusje o charakterze lingwistycznym. Tigges wymienia język – będący u Sewell materiałem omawianej przez nią gry – jako jeden z głównych tematów nonsensu jako gatunku; pozostałe to czas i przestrzeń, labirynty i tajemnicze domy, zależność między przyczyną a skutkiem (często odwrócona), tożsamość (a więc i metamorfozy, deformacje, personifikacje, lustrzane odbicia oraz przemoc – jako zagrożenie dla tożsamości) oraz szeroko pojęta wynalazczość [*invention*], do której zalicza Tigges zarówno eksperymenty lingwistyczne, jak i wszelkie rytuały, gry, prawa, matematykę i logikę. Na liście tematów i motywów nie brakuje też oczywiście wymienionych przez Sewell jedzenia i części odzieży. Co ciekawe, badacz umieszcza tu również liczby, które podobnie jak język w ogóle stanowią u autorki *The Field of Nonsense* nie temat, ale materiał nonsensu.

Współczesne literaturoznawstwo kręgów anglosaskiego i niemieckiego rozróżnia zatem co najmniej sześć znaczeń omawianego terminu: nonsens może być definiowany jako zabieg semantyczny, kategoria estetyczna, okres literacki, nurt, literacka gra oraz gatunek. Na tym tle zakres znaczeniowy obecny w rodzimej refleksji literaturoznawczej zdaje się być mocno ograniczony. Trudno jednoznacznie stwierdzić, czy możliwe byłoby rozszerzenie pojęcia nonsensu na naszym gruncie: przemawiałaby za tym ogólna tendencja do otwierania się na koncepcje powstałe w innych kręgach kulturowych, której jednak sprzeciwia się wyraźnie polska tradycja literacka. Mimo to godna

rozważenia wydaje się rewizja istniejących w Polsce ujęć nonsensu (tj. jako zabiegu stylistycznego i jako kategorii estetycznej) oraz jego relacji z innymi pojęciami teoretycznymi czy historycznoliterackimi (szczególnie metaforą, paradoksem i absurdem), które to relacje należałoby rozpatrzeć przez pryzmat nonsensu nie w jego rozumieniu potocznym, lecz literaturoznawczym.





## **Interpretacja tekstów humorystycznych oraz ocena ich zabawności (na przykładzie tekstów w języku niemieckim)**

### **1. Wprowadzenie**

Celem artykułu jest przedstawienie wybranych koncepcji dotyczących problematyki rozumienia i interpretacji tekstu na przykładzie wybranych tekstów humorystycznych w języku obcym (niemieckim). Pierwsza część artykułu przedstawia ogólne, teoretyczne aspekty związane z rozumieniem oraz umiejętnością interpretacji tekstu (ze szczególnym uwzględnieniem specyfiki tekstu humorystycznego), jak również czynniki wpływające na ocenę jego zabawności. Odrębny aspekt tej części, stanowi krótka charakterystyka i typologia najczęściej występującej formy humorystycznej, jaką jest dowcip. Druga część artykułu, poświęcona jest aspektom empirycznym, odwołującym się do ewaluacji przeprowadzonego badania w zakresie zrozumienia oraz oceny zabawności wybranych tekstów humorystycznych w języku niemieckim.

### **2. Rozumienie i interpretacja tekstu (w języku obcym)**

Problem rozumienia i interpretacji tekstów stanowi temat wielu rozważań, między innymi z zakresu filozofii i lingwistyki. Spośród różnych koncepcji filozoficznych na szczególną uwagę zasługują teorie Ludwiga Wittgensteina i Martina Heideggera, którzy właściwie w centrum swych rozważań sytuowali pojęcia rozumienia, sensu i znaczenia. Wittgenstein, przedstawiając swe implikacje hermeneutyczne, a więc rozważania dotyczące form ekspresji jako symboli i znaków, uważał, że właściwie wszystko dokonuje się na płaszczyźnie języka. To, co wypowiedziane/napisane można opisać tylko za pomocą języka, eliminując nieporozumienia wynikające z fałszywych analogii lub porównań. Na drodze do poszukiwania sensu/znaczenia słowa, podkreślał istnienie „czegoś pośredniego” między językiem a rzeczywistością, na co dowodem jest np. wieloznaczność (Wittgenstein, 2000: 43). Samo rozumienie nie jest dla niego ani procesem<sup>1</sup>, ani stanem wewnętrznego doświadczenia, lecz pewną zdolnością o bardzo szerokim charakterze. Rozumienie języka, oznacza dla niego umiejętność

---

<sup>1</sup> W rozważaniach swych wskazywał na to, że procesy (także psychiczne) mają swój początek, rozwinięcie i koniec. Tej właściwości nie sposób jednak przenieść na grunt rozważań o rozumieniu, ponieważ nie można rozumieć czegoś, następnie przestać to rozumieć, po czym ponownie zacząć rozumieć.

jego właściwego użycia w odpowiednim kontekście oraz wyjaśnienia czy sparafrazowania użytych wyrażen lub struktur. Zupełnie na inne aspekty rozumienia wskazywał w swej koncepcji Heidegger. Podkreślał mianowicie, jego stronniczy i pełen uprzedzeń charakter oraz pewną nieobiektywność wynikającą z faktu, iż etap zrozumienia zawsze poprzedza faza uświadomienia sobie rzeczy i zjawisk, co już obarczone jest pewnym sensem. Inną domeną rozumienia jest dla Heideggera tzw. struktura projektowania, która umożliwia kontakt między rozumiejącym a rozumianym, ponieważ „w rozumieniu tkwi egzystencjalnie sposób bycia jestestwa jako możliwości bycia” (Heidegger, 1994: 204). Przytoczone tu w bardzo skrótovej formie koncepcje filozoficzne pokazują, że w zasadzie wszystko podlega zjawisku rozumienia, a interpretacja tego dokonuje się w języku, który stanowi swoisty pomost między człowiekiem a rzeczywistością i możliwościami jej odbioru.

Na gruncie lingwistycznym istnieje także, wiele ciekawych prób opisu poszukiwania sensu, czy konstruowania znaczenia na drodze prowadzącej do zrozumienia. Na przykład teoria kodu, rozróżnia dwa podstawowe typy przetwarzania informacji: kodowanie-dekodowanie oraz wnioskowanie. (De)kodowanie informacji odwołuje się do semantyki języka, której znajomość jest warunkiem podstawowym na drodze do (z)rozumienia, wnioskowanie (inferowanie) natomiast dostarcza dodatkowych, a nawet kluczowych informacji o odbieranym przekazie, ponieważ jego ostateczne znaczenie (często implikowane)<sup>2</sup> wykracza z reguły poza znaczenie kodowane i opiera się w dużej mierze na inferencjach lub założeniach odbiorcy (Szwabe, 2008: 13-14). Istotnym czynnikiem warunkującym rozumienie tekstu jest także tzw. wspólnota kodu kulturowego<sup>3</sup> i językowego (stylistycznego) oraz konwencji pragmatycznych rozumianych jako wspólnota norm, zachowań oraz wiedzy o świecie. Innym aspektem w obszarze rozumienia tekstu jest jego ujęcie jako rezultatu procesów percepcji i interpretacji. Procesy te, rozumiane są jako: „docieranie do znaczenia intencjonalnego [...]. Żeby dojść do znaczenia intencjonalnego, musi odbiorca znać [...] kod pragmatyczny, rozumiany jako ogólne mechanizmy przenośni, ironii, hiperboli, aluzji, konstrukcji skrótowych, sposoby wykorzystywania konotacji wyrazów, uzyskiwania nadwyżek ekspresji przez łamanie konwencji, słowem te wszystkie mechanizmy, którymi posługuje się nadawca, a które musi wykryć odbiorca, szukając niesprzecznego i najbardziej w danej sytuacji prawdopodobnego rozumienia tekstu nadawcy” (Puzynina, 1984: 412). Jak pokazuje powyższy cytat, czynniki konstytuujące owo znaczenie intencjonalne, to tzw. informacje/asumpcje niesystemowe, których źródłem nie jest sama kompetencja językowa, lecz doświadczenie, zaistniała sytuacja komunikacyjna lub wcześniejsze fragmenty interpretowanego tekstu (czyli sensory relewantne). A rozumienie i interpretacja tekstu, wykraczające poza informacje systemowe, to tzw.

<sup>2</sup> W tym miejscu wspomnieć należy o pojęciu implikatur konwersacyjnych (maksyma stosowności, jakości, ilości, sposobu) stanowiących kluczowy czynnik w inferencyjnym modelu komunikacji. Z braku miejsca rezygnujemy jednak ze szczegółowego omówienia koncepcji Grice'a (1957) w tym zakresie.

<sup>3</sup> Wittgenstein posługuje się w tym kontekście pojęciami przedrozumienia czy gry językowej, które tworzą pewną wspólnotę lub kulturę, „które łączy wiedza i wychowanie” (Wittgenstein, 2001: 298).

interpretacja partykularna następująca po tzw. rozumieniu standardowym (Habrajska, 2004: 11).

Odwołując się do Heideggerowskiego „kontakty między rozumiejącym a rozumianym” nie sposób w tym miejscu nie wymienić jeszcze jednego, opracowanego przez Kintsch Van Dijk'a (1983) modelu cyklicznego przetwarzania informacji, który przy próbie opisu rozumienia i interpretacji na plan pierwszy wysuwa rolę interakcji między tekstem (jego autorem) a odbiorcą. Według tego modelu (z)rozumienie tekstu zależy z jednej strony od czynników usytuowanych na powierzchni tekstu takich jak długość słów i zdań czy złożoność syntaktyczna, z drugiej strony od komponentów struktury głębokiej tekstu, czyli np. spójności czy ilości propozycji i argumentów. Rozumienie zaczyna się od poszukiwania koherencji, a więc związków logiczno-znaczeniowych na tzw. liście propozycji, usytuowanych na płaszczyźnie tekstu. Stwierdzenie braku spójności skutkuje najpierw (re)aktywacją lub reorganizacją propozycji istniejących w strukturach pamięci głębokiej/długotrwałej odbiorcy, a następnie (przy dalszym jej braku) uzupełnieniem treści tekstu o nowe propozycje, mające swe źródło w wiedzy deklaratywnej odbiorcy. Taka kompensacja prowadzi dalej do próby dekodowania pełnego znaczenia tekstu oraz wyjaśnienia często rozbieżne interpretacje tego samego tekstu (Kintsch, Van Dijk, 1983: 362-363).

W tym miejscu prowadzonych rozważań powstaje pytanie, czy rozumienie tekstu w języku obcym różni się od rozumienia tekstu w języku ojczystym? Prowadzone badania w tym zakresie wskazują na fakt, że rozumienie tekstu w języku obcym jest zjawiskiem podobnym do rozumienia tekstu w języku ojczystym, aczkolwiek bardziej złożonym. Do trudności odróżniających rozumienie tekstu rodzimego od obcojęzycznego zalicza się, rzecz jasna, problemy natury językowej, a więc spowolnioną (re)konstrukcję znaczenia na płaszczyźnie słowa, rozpoznanie relacji syntaktycznych oraz zagęszczenie treści powodujące gorszą orientację w całości niesionej treści. Jak dowodzą badania, rodzimy użytkownik języka lepiej rozumie teksty, jednak nie tylko z racji lepszej znajomości reguł i znaczeń, ale także dzięki umiejętności szybszego łączenia informacji nowych ze starymi oraz dzięki całościowemu<sup>4</sup>, a nie wybiórczemu spojrzeniu na tekst (Solmecke, 1997: 21). Szczególną rolę w analizowanym kontek-

---

<sup>4</sup> Röhr (1993: 20-22) wymienia dwie możliwości przetwarzania informacji zawartych w tekście typowe dla rozumienia tekstu w języku ojczystym i zastanawia się nad możliwością ich zastosowania w procesie rozumienia tekstów obcojęzycznych, mianowicie podejście sumaryczno-elementarne (additiv-elementaristische Auffassung) oraz podejście całościowe/globalne (ganzheitliche Auffassung). Dla pierwszego podejścia charakterystyczny jest tzw. „proces sumaryczny”, na drodze którego dochodzi do łączenia jednostek semantycznych (propozycji) występujących w tekście w jedną logiczną całość. Podejście całościowe znamienne jest natomiast tym, że odbiorca tekstu na samym początku tworzy własne wyobrażenie oraz całościową reprezentację jego treści, które każdorazowo wykraczają poza znaczenia tekstowe i zostają dodatkowo uzupełniane o informacje z zakresu własnej wiedzy deklaratywnej. Przenosząc powyższe uwagi na płaszczyznę rozumienia i interpretacji tekstów obcojęzycznych Röhr wskazuje na fakt, iż rozumienie tekstów tego rodzaju nie może być opisywane przy pomocy jednego modelu na wszystkich stopniach zaawansowania z uwagi na zbyt duże rozbieżności. Dodaje jednak, że droga, którą przebiega rozumienie tekstów w języku obcym, w miarę rozwijania kompetencji językowo-mentalnych prowadzi od podejścia sumaryczno-elementarnego do całościowego.

ście, odgrywa także lepsze wykorzystanie oraz zastosowanie wiedzy deklaratywnej i proceduralnej, co umożliwi tworzenie odpowiedniej reprezentacji znaczeń. Wolff (1990: 618) wskazuje na fakt, iż stosunkowo skromny zasób językowej wiedzy deklaratywnej blokuje odpowiednie wykorzystanie wiedzy proceduralnej, co skutkuje tym, iż nie zachodzą ważne operacje mentalne odpowiedzialne za konstytucję ułatwiającej rozumienie koherencji, takie jak inferowanie czy antycypowanie. A spójność tekstu obejmuje swym zakresem, zarówno spójność semantyczną rozumianą jako współzależność interpretacyjną elementów tekstu, jak i tematyczną, która polega na budowaniu „ciągłości tematycznej wokół osadzonych w kontekście funkcji komunikacyjnych <tego, o czym jest mowa> oraz <tego, co o tym czymś jest mówione>” (Duszak, 1998: 92-93). To właśnie nieumiejętność stosowania tzw. strategii kompensacyjnych hamuje procesy rozpoznania relacji koherencyjnych w tekście, antycypacji oraz aktywizację odpowiednich struktur pojęciowych, co skutkuje brakiem wielopłaszczyznowego przetwarzania informacji, koniecznego do odpowiedniego zrozumienia i interpretacji tekstu (Iluk, 1998: 20-21, Müsseler/Rickheit 1990: 77).

### 3. Rozumienie i interpretacja tekstów humorystycznych (dowcipów)

Czynniki pragmatyczne (konwencja stylistyczna, wiedza o świecie, sytuacja komunikacyjna) okazują się pełnić szczególnie ważną rolę w procesach rozumienia i interpretacji tekstów humorystycznych, a więc nacechowanych ekspresywnie. Wynika to z faktu, iż teksty tego rodzaju nie mogą być rozumiane dosłownie, ponieważ zawierają mnóstwo aluzji, przenośni, ironii, ani też traktowane jako bezosobowe twory przekazujące wiedzę obiektywną o świecie (Puzynina, 1984: 414). Prowadzone badania w zakresie rozumienia tekstów humorystycznych dowodzą, że teksty tego rodzaju czytane są szybciej i rozumiane lepiej niż teksty neutralne, a więc nie nacechowane ekspresywnie (np. ironicznie). Wynika to z faktu większego zaangażowania i motywacji odbiorcy do odkrycia ukrytego sensu, co kieruje jego uwagę na treść a nie na formę oraz zwiększa koncentrację (Schürer-Necker, 1991: 65). Teksty humorystyczne (przeważnie dowcipy, ale nie tylko) tworzone są w przeważającej mierze na zasadzie inkongruencji, wieloznaczności, nonsensu lub niedopowiedzenia, czy też tzw. niepełnego rozwiązania. Dowcip, jako najczęściej występująca forma humorystyczna bywa definiowany bardzo różnie. Na użytek niniejszych rozważań, pod pojęciem dowcipu rozumieć należy „krótki tekst o strukturze narracyjno-dialogowej, zakończony zaskakującą puentą”, zawierający co najmniej dwa stojące w opozycji do siebie skrypty (Brzozowska, 2000: 37). Przy próbie oceny zabawności oraz możliwości i trafności interpretacyjnej tekstów o nacechowaniu komicznym (dowcipów), odrębny aspekt stanowi ich wzajemna korelacja. Inaczej mówiąc chodzi o współzależność stwierdzenia zabawności a stopnia zrozumienia dowcipu. Logiczna zależność, że zrozumienie warunkuje dostrzeżenie zabawności i jej ocenę, wydaje się być dla celów interpretacyjnych warunkiem niewystarczającym. Okazuje się bowiem, że na stopień zabawności wpływ ma przede wszystkim rodzaj zawartej w tekście inkongruencji (możliwej lub niemożliwej) oraz trudności z jej odkryciem i rozwiązaniem. Kucharski/Stencel

(2007) analizując właściwości bodźców humorystycznych wpływających na ocenę śmieszności, przytaczają za Sulsem (1972), że jeszcze inne czynniki wpływają na stopień zabawności tekstu humorystycznego/dowcipu, do których należą:

1. Niespójność zakończenia dowcipu, czyli stopień, w jakim narusza on oczekiwania odbiorcy.
2. Złożoność drugiego etapu rozwiązywania problemu. Rozwiązanie niespójności powinno pociągać za sobą umiarkowany stopień trudności. Problem nie może być zatem zbyt trudny do rozwiązania, ani zbyt łatwy, gdyż wtedy nie pozwala odczuć satysfakcji z własnych umiejętności.
3. Czas wymagany do rozwiązania danego problemu. Zbyt długi czas poświęcony na rozwiązanie niespójności minimalizuje zadowolenie z jej rozwiązania.
4. Istotność treści dowcipu dla odbiorcy (Kucharski/Stencel, 2007: 347-348).

Oprócz wymienionych powyżej czynników warunkujących zrozumienie i uznanie zabawności tekstu humorystycznego, ważną rolę w tym zakresie odgrywają ponadto takie aspekty jak; doświadczenie życiowe, wiek oraz inteligencja odbiorcy, dostępność zawartych treści jak również ich funkcje (poznawcza, społeczna i emocjonalna) (Kucharski, 2009: 109). Rozumienie dowcipów, jako szczególnego przykładu tekstów o nacechowaniu humorystycznym oraz przypisanie im cech zabawności, wymaga uruchomienia odpowiednich procesów kognitywnych u odbiorcy (tzw. poszukiwania reguły kognitywnej). Jak wiadomo, związły z natury dowcip musi zawierać miejsce przeznaczone dla elementu niespójności (na płaszczyźnie językowej lub konceptualnej), która na zasadzie bisocjacji, czyli na drodze uzgodnienia, dla potrzeb interpretacyjnych tekstu, dwóch płaszczyzn niekompatybilnych prowadzi do reinterpretacji tekstu oraz do odkrycia wieloznaczności (Brzozowska, 2000: 46-47, Kucharski, 2007: 286-287, Tomczuk-Wasilewska, 2009: 25). Innymi słowy, bisocjacja to uzgodnienie przynajmniej dwóch, stojących w opozycji do siebie skryptów (Raskin, 1985), które poprzez generowanie wieloznaczności oraz często zawołowaną formę potęgują efekt zabawności. Dowcip zabawny/śmieszny zmusza do refleksji oraz myślenia, przynosi satysfakcję intelektualną oraz pozwala osiągnąć tzw. spójność afektywną, która obok zdolności intelektualnych warunkuje trafność jego odbioru (Tokarz, 1991: 299-311). Recepcja dowcipu zależy także od jego rodzaju, a tych literatura przedmiotu wyróżnia kilka. Mówi się o dowcipach słownych i rzeczowych lub językowych (werbalnych) i referencyjnych (sytuacyjnych). Rozróżnienie to opiera się na wcześniejszej, ogólnej klasyfikacji humoru czy zjawisk komicznych i wydzielenia dwóch rodzajów humoru, mianowicie humoru językowego (słownego) i pozajęzykowego (rzeczowego) (Buttler, 2001: 59). O ile w pierwszym przypadku śmieszny jest językowy sposób opisu sytuacji, o tyle w przypadku drugim śmieszna jest sama sytuacja. Zrozumienie pozajęzykowych aktów komicznych warunkuje pozajęzykowa wiedza o świecie, a nie znajomość struktur leksykalno-gramatycznych. Dowcip rzeczowy współtworzą „te przykłady, w których konstrukcje słowne są tylko fragmentem zabawnej sytuacji i nie mają samoistnej wartości komicznej” (Buttler, 2001; 62). Kryterium rozgraniczającym obydwa rodzaje komizmu jest wymienialność współtworzących elementów. W przypadku humoru słownego, forma językowa jest ważna i wręcz nienaruszalna pod rygo-

rem utraty śmieszności. W dowcipie rzeczowym „śmieszna jest sytuacja, a nie forma jej językowego przedstawienia; nienaruszalne jest tylko przekazanie pewnej sumy wiadomości o określonych realiach – może jednak ono przybrać różną postać słowną. Dlatego elementy leksykalne dowcipu rzeczowego są wymienne na synonimy; istnieje ponadto możliwość ukształtowania kilku jego wariantów syntaktycznych” (Buttler, 2001: 60). W przypadku dowcipów językowych (werbalnych), następuje przerwanie linearnego ciągu przez element zwany dysjunktorem<sup>5</sup> (Attardo, 1994) lub script-switch-trigger (Raskin, 1985), który to element powoduje konieczność „przełączenia się” odbiorcy na tryb non-bona-fide, który umożliwi mu zrozumienie tekstu. W dowcipach tego rodzaju wyodrębnić można także tzw. konektor (nie występuje w dowcipach sytuacyjnych), który sygnalizuje występującą w tekście wieloznaczność wymuszającą na odbiorcy reinterpretację dysjunktora (Brzozowska, 2000: 55). Dowcipy werbalne oparte są najczęściej na wieloznaczności, która może przybierać formę: wieloznaczności leksykalnej, fonologicznej lub syntaktycznej. Oprócz przedstawionych głównych kategorii dowcipów jako przejawu humoru, istnieje jeszcze szereg tzw. form mieszanych, do których zalicza się między innymi dowcipy słowno-sytuacyjne, w których zabawne są pewne, typowe dla danych sytuacji sformułowania oraz tzw. komizm mimowolny.

#### 4. Ewaluacja eksperymentu

Część analityczną niniejszego artykułu stanowi ewaluacja eksperymentu, który miał na celu uzyskanie informacji na temat oceny śmieszności przedłożonych tekstów humorystycznych oraz umiejętności, lub też trudności w zakresie ich interpretacji. W prowadzonym eksperymencie szczególną uwagę przywiązano do struktury, tematyki oraz treści interpretowanego materiału językowego. Eksperyment został przeprowadzony na grupie studentów III roku w dwóch nauczycielskich kolegiach języków obcych. Polegał na interpretacji oraz ocenie zabawności tekstów humorystycznych w języku niemieckim (w większości dowcipów) w skali 0-6. Oceniane dowcipy zostały tak dobrane, by zbadać rozumienie tekstów humorystycznych w języku obcym, odwołujących się zarówno do humoru językowego (teksty 1, 2, 3, 4, 7, 8, 10, 15, 16), jak również sytuacyjnego (teksty 5, 6, 9, 11, 12, 13, 14, 17, 19, 20, 21). W eksperymencie wzięły udział 33 osoby, które oceniając stopień zabawności/śmieszności 21 dowcipów o różnej strukturze i treści, poproszone zostały o dokonanie ich pisemnej interpretacji (w języku polskim), tzn. wskazania miejsca śmieszności, podania powodu, dla którego uznają dany dowcip za zabawny bądź nie, lub też podania informacji, że tekst/dowcip jest niezrozumiały. Ogólne wyniki oceny zabawności analizowanych tekstów humorystycznych ilustruje poniższa tabela:

---

<sup>5</sup> Dysjunktor występuje zarówno w dowcipach o charakterze językowym jak i sytuacyjnym. W przypadku tych drugich „dysjunktor zmusza do innej interpretacji całego poprzedniego tekstu” (Brzozowska, 2000: 56).

| Lp. | Liczba punktów /na 198pkt. w przeliczeniu na % dla każdego dowcipu | Niski stopień zabawności – ilość osób (ocena 0 –1pkt.) | Średni stopień zabawności – ilość osób (ocena 2-4pkt.) | Wysoki stopień zabawności – ilość osób (ocena 5-6pkt.) |
|-----|--|--|--|--|
| 1   | 94 (47%)   | 7 (21%)  | 22 (66%)   | 4 (12%)  |
| 2   | 55 (27%)   | 18 (54%)   | 11 (33%)   | 4 (12%)  |
| 3   | 75 (37%)   | 15 (45%)   | 11 (33%)   | 7 (21%)  |
| 4   | 83 (42%)   | 12 (36%)   | 15 (45%)   | 6 (18%)  |
| 5   | 190 (96%)  | 0 (0%)   | 2 (6%)   | 31 (94%)   |
| 6   | 175 (88%)  | 2 (6%)   | 1 (3%)   | 30 (91%)   |
| 7   | 152 (76%)  | 3 (9%)   | 7 (21%)  | 23 (69%)   |
| 8   | 161 (81%)  | 2 (6%)   | 5 (15%)  | 26 (78%)   |
| 9   | 120 (60%)  | 5 (15%)  | 17 (51%)   | 11 (33%)   |
| 10  | 69 (35%)   | 18 (54%)   | 9 (27%)  | 6 (18%)  |
| 11  | 174 (88%)  | 1 (3%)   | 3 (9%)   | 29 (87%)   |
| 12  | 142 (72%)  | 2 (6%)   | 16 (48%)   | 15 (45%)   |
| 13  | 154 (77%)  | 3 (9%)   | 8 (24%)  | 22 (66%)   |
| 14  | 132 (66%)  | 3 (9%)   | 18 (54%)   | 12 (36%)   |
| 15  | 107 (54%)  | 8 (24%)  | 15 (45%)   | 10 (30%)   |
| 16  | 104 (52%)  | 10 (30%)   | 13 (39%)   | 10 (30%)   |
| 17  | 64 (32%)   | 17 (51%)   | 11 (33%)   | 5 (15%)  |
| 18  | 47 (23%)   | 23 (69%)   | 7 (21%)  | 3 (9%)   |
| 19  | 180 (91%)  | 1 (3%)   | 4 (12%)  | 28 (84%)   |
| 20  | 84 (42%)   | 11 (33%)   | 11 (33%)   | 11 (11%)   |
| 21  | 124 (62%)  | 6 (18%)  | 13 (39%)   | 14 (42%)   |

Przeprowadzone badanie wykazało, że najwyżej ocenione pod względem śmieszności (powyżej 150 pkt.) zostały dowcipy 5, 19, 6, 11, 8, 7 oraz 13. Są to dowcipy dotyczące relacji, rodzinnych (także damsko-męskich, ale bez podtekstu seksualnego) i religijnych oraz takie, w których z lingwistycznego punktu widzenia zawarta jest relatywnie dwuznaczność, lub prosta gra słów (*zu lange Finger, zu kurze Beine, Eier legen*). Najwyżej ocenione dowcipy, to w większości przykłady odwołujące się do humoru rzeczowego o prostej i przejrzystej strukturze na płaszczyźnie konceptualnej. Przewidywalność ciągu zdarzeń oraz nieskomplikowane słownictwo przyczyniło się zapewne w znacznym stopniu do uznania ich za najbardziej śmieszne, gdyż jak pokazują różne badania, to właśnie umiarkowany stopień złożoności zawartego w tekście humorystycznym problemu do rozwiązania jest gwarantem jego zabawności czy też śmieszności (Kucharski, Stencel, 2007: 346). Jeżeli natomiast procesy interpretacyjne prowadzące do odkrycia sensu, a więc do zrozumienia tekstu, trwają zbyt długo (co jest czynnikiem w pewnej mierze także subiektywnym), tekst prawie automatycznie kwalifikowany jest jako nieśmieszny lub wręcz bezsensowny. W obszarze zakresów tematycznych, wyniki prowadzonego eksperymentu potwierdzają badania

Kucharskiego z 2009. Wśród badanych osób (w tej grupie wiekowej) za dominujące na skali śmieszności uznawane są dowcipy o relacjach damsko-męskich, rodzinnych oraz te o charakterze religijnym. Znajoma tematyka jest dość istotną i najlepiej rozumianą kwestią, a dość niski stopień trudności interpretacyjnej, prowadzi do wystawiania tekstom o takiej konstrukcji najwyższych ocen w zakresie ich śmieszności. Prowadzone badanie wskazało także na inny czynnik, obecny przy odbiorze tekstów humorystycznych, a mianowicie na pewne nacechowanie emocjonalne, widoczne przy próbie interpretacji przedłożonych dowcipów, o czym świadczą poczynione przy każdym dowcipie pisemne wypowiedzi świadczące o rozbudzonych emocjach pozytywnych lub negatywnych. Dowcipy o określonej tematyce wzbudzały swoisty opór, lub nawet niechęć wśród ich odbiorców. Do takich zaliczyć można dowcipy 9, 10 i 13, które w zamieszczonej powyżej tabeli wyników plasują się w jej środkowej części, a ocena ich zabawności rozkłada się prawie równomiernie, jednakże komentarze zamieszczane przy próbie ich interpretacji wykazują największy stopień ekspresji, co potwierdzają poniższe przykłady:

| Lp. | Komentarze ekspresywne o różnym nacechowaniu   |
|-----|--|
| 9   | <ul style="list-style-type: none"> <li>– <i>Dobry, ale kieruje się stereotypami.</i></li> <li>– <i>Kawały o Polakach są złe i wcale nie są śmieszne, wręcz obraźliwe.</i></li> <li>– <i>Śmieszny, ale obrażający, niesmaczny.</i></li> <li>– <i>To nie jest zabawne, bo uderza w moją polską dumę!</i></li> <li>– <i>Mało śmieszny, bo kpi z Polaków.</i></li> <li>– <i>To nieprawda, że dużo kradniemy. Skandal!</i></li> </ul> |
| 10  | <ul style="list-style-type: none"> <li>– <i>Nielogiczny, nie rozumiem.</i></li> <li>– <i>Perfidny.</i></li> <li>– <i>Świetna gra słó!</i></li> <li>– <i>Dowcip jest super, hahaha.</i></li> <li>– <i>Nie rozumiem kompletnie tego kawału.</i></li> </ul>   |
| 13  | <ul style="list-style-type: none"> <li>– <i>Obrażliwy, ale śmieszny.</i></li> <li>– <i>Doskonale.</i></li> <li>– <i>Dyskryminujący, ale zabawny.</i></li> <li>– <i>Żart o głuchoniemych jest niesmaczny.</i></li> <li>– <i>Perfidny, ale śmieszny.</i></li> <li>– <i>Chamski, ale śmieszny.</i></li> </ul>   |

Wynika z tego, że dowcipy dotyczące stereotypowego (negatywnego i krzywdzącego) postrzegania Polaków oraz niepełnosprawnych wywołują różne reakcje i pomimo przejrzystej struktury i zrozumiałej treści nie wpisują się w rodzaj poczucia humoru respondentów. Najniżej na skali śmieszności (poniżej 100 pkt.) osoby badane umieściły dowcipy 18, 2, 17, 10, 3, 20 oraz 1. Niską ocenę wyżej wymienionych dowcipów językowych/werbalnych (w szczególności 1, 2, 4, 10, 18) tłumaczyć można brakiem odpowiedniej kompetencji językowej, co skutkuje pominięciem zawartych w tekście presupozycji lub implikatur oraz nieprawidłowym odczytaniem ukrytych skryptów, a więc brakiem zrozumienia. Osoby badane przyznawały w zamieszczonych komentarzach, że nie rozumieją słów lub zwrotów *geliefert*, *Weiche*, *ins Auge fassen*, *Wind bekommen*. W przypadku dowcipów sytuacyjnych (17, 20), niska ocena ich zabawno-



ści wystawiona przez respondentów wynika najprawdopodobniej z nieodpowiednich skojarzeń, niedostatecznej wiedzy deklaratywnej, braku umiejętności wizualizacji prezentowanych treści lub ich tematyki, która nie była tematyką preferowaną.

Inny aspekt prowadzonego badania, stanowiły rozbieżności w ocenie śmieszności dowcipów ocenianych jako całkowicie zrozumiałe pod kątem formy, treści i puenty. Dla niektórych osób, nawet przy braku trudności ze zrozumieniem (o czym świadczą zawarte w komentarzach szczegółowe i trafne próby tłumaczenia na język polski lub interpretacja) analizowany tekst humorystyczny nie zawierał żadnych elementów śmieszności. Wskazują na to komentarze, w których pojawiają się stwierdzenia „*nie ma w tym nic śmiesznego, dwuznaczne, ale wcale nie śmieszne, obraźliwe, mimo, że wiem, na czym polega sens dowcipu, wcale mnie nie śmieszy, dowcip nie jest śmieszny, mimo, że łatwy do zrozumienia, sens rozumiem, ale nie znajduję w tym nic zabawnego, rozumiąły, ale nie jest śmieszny*”. Powyższe uwagi odnoszą się do dowcipów 1, 7, 10, 17, 20, 21.

Na podstawie analizy wyników stwierdzić można, że komizm przedłożonych dowcipów/tekstów humorystycznych, widziany i interpretowany może być bardzo różnie. Dowodem na to, są oceny ich zabawności oraz zamieszczone komentarze. Co do komentarzy, nasuwa się spostrzeżenie dotyczące ich jakości i trafności. Otóż w ewaluowanych ankietach, widoczna jest zależność między kompetencją (meta) językową respondentów a adekwatnością ich komentarzy odnośnie powodów, czy źródeł śmieszności danego dowcipu. Im więcej ocen z przedziału 0 – 1 opatrzonych dodatkowo komentarzem „*nie rozumiem*”, lub „*bez sensu*”, tym większa ilość wypowiedzi nietrafnie oddających sens dowcipów uznanych za zabawne. Autorzy tych komentarzy, źródeł śmieszności upatrywali np. w użytym idiomie, podczas, gdy oceniany dowcip wcale go nie zawierał (np. teksty 12, 14, 17), czy w „trafnej grze słów” w przypadku dowcipów o charakterze referencyjnym (np. teksty 11, 20, 21).

## 5. Wnioski

Celem artykułu było przedstawienie i omówienie zagadnień związanych z procesem rozumienia i interpretacji tekstu, ze szczególnym uwzględnieniem humorystycznych tekstów obcojęzycznych. Liczne badania, ukierunkowane na proces rozumienia i interpretacji z uwzględnieniem specyfiki tekstów humorystycznych różnego rodzaju, postulują konieczność analizy ich tematyki, struktury i treści, co także stanowiło ogólny cel i zamysł prowadzonego eksperymentu. Jego wyniki nie potwierdziły w całej pełni tezy Kucharskiego (2009), że wysoka ocena zabawności dowcipu warunkowana jest stopniem jego zrozumienia. Oczywistym jest bez wątpienia fakt, że nie rozumiejąc tekstu, nie sposób ocenić stopnia jego zabawności (szczególnie w języku obcym). W ramach prowadzonego eksperymentu częstym zdarzeniem było spostrzeżenie oparte na zależności odwrotnej, tzn. takiej, że respondenci w przypadku niektórych tekstów, mimo odkrycia inkongruencji, dostrzeżenia i uzgodnienia pożądanых skryptów (a co za tym idzie, ich prawidłowej interpretacji), nie dostrzegali w nich żadnych elementów komizmu. W wielu przypadkach, swą prawidłową interpretację

opatrywali stosownym komentarzem wskazującym na to, że dowcip nie odpowiada specyfice ich poczucia humoru. Według teorii Sulsa, dany humor jest dla nich nieistotny, a więc i nieśmieszny. Najbardziej preferowane i wysoko ocenione zostały dowcipy o tematyce rodzinnej lub damsko-męskiej, w przypadku których respondenci stosunkowo szybko odwoływali się do funkcjonujących stereotypów w tym zakresie, i dokonali ich prawidłowej interpretacji (teksty 5, 6, 11). Podsumowując, stwierdzić można, iż na ocenę zabawności oraz zrozumienie tekstu (obcojęzycznego, nacechowanego humorystycznie) zasadniczy wpływ miały: znajomość stosowanego słownictwa, stwierdzenie i rozwiązanie istniejącej inkongruencji, struktura, treść oraz jego tematyka. Istotne znaczenie w tym kontekście, miał również zakres posiadanej wiedzy językowej, deklaratywnej i proceduralnej. Ważnym czynnikiem była znajomość stereotypów, jak również umiejętność ich wykorzystania (reprodukcji) przy interpretacji tekstów humorystycznych. Zauważyć należy, iż samo dostrzeżenie zawartych w tekście stereotypów, elementów dwuznaczności, czy presupozycji nie gwarantuje w żadnej mierze ich poprawnej interpretacji. Tę ostatnią, współtworzą jeszcze inne czynniki, takie jak odpowiednia kompetencja językowa, która umożliwia formułowanie i przekazywanie myśli oraz umiejętność abstrahowania i klasyfikowania, pozwalająca dostrzec „związki zachodzące między elementami tworzącymi strukturę dowcipu oraz kontekstami przywoływanymi przez nie” (Kucharski, 2007: 292). W miejscu tym otwiera się całe spektrum informacji pozasystemowych, których posiadanie i umiejętne zastosowanie w wymaganym kontekście warunkuje zaistnienie interpretacji standardowej, jak również partykularnej, bo o takiej mowa – szczególnie w przypadku tekstów humorystycznych odwołujących się do humoru rzeczowego (dowcipów sytuacyjnych/referencyjnych).

## Bibliografia

- Attardo Salvatore (1994): *Linguistic theories of humor*. Berlin.
- Brzozowska Dorota (2000): *O dowcipach polskich i angielskich*. Opole.
- Buttler Danuta (2001): *Polski dowcip językowy*. Warszawa.
- Chłopicki Władysław (1995): *O humorze poważnie*. Kraków.
- Dehnel Piotr (2006): *Dekonstrukcja-rozumienie-interpretacja*. Kraków.
- Dijk Teun van, Kintsch Walter (1983): *Strategies of Discourse Comprehension*. New York, London.
- Duszak Anna (1998): *Tekst, dyskurs, komunikacja międzykulturowa*. Warszawa.
- Habrajska Grażyna (2004): *Komunikacyjna analiza i interpretacja tekstu*. Łódź.
- Heidegger Martin (1994): *Bycie i czas*. Warszawa.
- Iluk Jan (1998): *Entwicklung der Sprachfertigkeiten aus der Sicht der neuesten Fremdsprachencurricula*. Katowice.
- Kucharski Adam (2009): *Struktura i treść jako wyznaczniki komizmu tekstów humorystycznych*. Lublin.
- Kucharski Adam (2007): *Intelektualne uwarunkowania odbioru i tworzenia tekstów humorystycznych u nauczycieli*. W: *Refleksje nad współczesną pedagogiką w Polsce* red. Eugeniusz Rogalski, Białystok, 285-298.

- Kucharski Adam, Stencel Marcin (2007): *Treść dowcipów a ocena ich zabawności w odniesieniu do komunikowania*. W: Kompetencja w porozumiewaniu się nauczyciela akademickiego. Wielorakie perspektywy, red. Wojciech Maliszewski, Toruń, 346-359.
- Meutsch Dietrich (1989): *Text- und Bildoptimierung. Theoretische Voraussetzungen für die praktische Optimierung von Print- und AV-Medien: Verständlichkeitsforschung und Wissenstechnologie*. W: *Textoptimierung. Das Verständlichermachen von Texten als linguistisches, psychologisches und praktisches Problem*, red. Antos, Gerd, Augst, Gerhard. Frankfurt a/M, 8-37.
- Müsseler Jochen, Rickheit Gerd (1990). *Inferenz- und Referenzprozesse bei der Textverarbeitung*. W: Sprache und Wissen. Studien zur kognitiven Linguistik, red. Felix, Sascha, Kanngießler, Siegfried, Rickheit, Gert, Opladen, 71-97.
- Puzynina Jadwiga (1984): *Lingwistyka a problem rozumienia tekstu*. W: *Poradnik językowy* 7, 408-416.
- Raskin Viktor (1985): *Semantic Mechanism of Humor*. Dordrecht.
- Rohrer Josef (1990): *Zur Rolle des Gedächtnisses beim Sprachlernen*. Bochum.
- Röhr Gerhard (1993): *Erschließen aus dem Kontext*. Berlin und München.
- Schürer-Necker Elisabeth (1991): *Der Einfluss des emotionalen Gehaltes eines Textes auf seine Verständlichkeit*. W: *Zeitschrift für experimentelle und angewandte Psychologie*. Bd. XXXVIII, Heft 1, 63-75.
- Solmecke Gert (1997): *Texte hören, lesen und verstehen*. Berlin und München.
- Strube Gerhard, Hemforth Barbara, Wrobel Heike (1990): *Auf dem Weg zu psychologisch fundierten Modellen menschlicher Sprachverarbeitung: Echtzeitanalysen des Satzverstehens*. W: Sprache und Wissen. Studien zur kognitiven Linguistik, red. Felix, Sascha, Kanngießler, Siegfried, Rickheit, Gert, Opladen, 115-133.
- Suls Jerry (1972): *Two-stage model for the appreciation of jokes and cartoons: an information-processing analysis*. W: *The Psychology of Humor*, red. Goldstein, J., McGhee. P, 81-100.
- Szwabe Joanna (2008): *Odbiór komunikatu jako zadanie poznawcze. Ujęcie pragmatyczno-kognitywne*. Poznań.
- Tokarz Aleksandra (1991): *Poczucie humoru a aktywność twórcza człowieka*. W: *Psychologia Wychowawcza* 4, 299-311.
- Tomczuk-Wasilewska Jolanta (2009): *Psychologia humoru*. Lublin.
- Wittgenstein Ludwig (2001): *O pewności*. Warszawa.
- Wittgenstein Ludwig (2000): *Dociekania filozoficzne*. Warszawa.
- Wolff Dieter (1993): *Der Beitrag der kognitiv orientierten Psycholinguistik zur Erklärung der Sprach- und Wissensverarbeitung*. W: *Prozessorientierte Mediendidaktik im Fremdsprachenunterricht*, red. Gienow, Wilfried, Hellwig, Karlheinz, Braunschweig, 27-41.
- Wolff Dieter (1990): *Zur Bedeutung des prozeduralen Wissens bei Verstehens- und Lernprozessen im schulischen Fremdsprachenunterricht*. W: *Die Neueren Sprachen*, 610-625.
- Wolff, Dieter (1985): *Textverständlichkeit und Textverstehen : wie kann man den Schwierigkeitsgrad eines authentischen fremdsprachlichen Textes bestimmen?* W: *Neusprachliche Mitteilungen aus Wissenschaft und Praxis* 166, 211-221.

Wolff Dieter (1984): *Lehrbuchtexte und Verstehensprozesse in einer zweiten Sprache*. W: Neusprachliche Mitteilungen 1, 4-11.

### **Analizowany material językowy**

- 1) Paradox: wenn jemand an Wassersuppe Geschmack findet.
- 2) Konsequent: wenn ein Augenarzt einen Patienten ins Auge fasst.
- 3) Konsequent: wenn ein Metereologe von einem kommenden Sturm Wind bekommt.
- 4) „Nun bin ich geliefert!“ dachte das neue Möbelstück, als es in der Wohnung stand.
- 5) Eine Frau fragt ihren Mann:
  - Liebling, welche Frauen gefallen dir eigentlich, schöne oder kluge?
  - Weder noch. Du gefällst mir – antwortet der Mann.
- 6) Um die Mitternacht begegnet Frau Schulz einem Geist.
  - Bist du der Geist meines verstorbenen Mannes?
  - Ja.
  - Und bist du jetzt glücklicher als zu Lebenszeit?
  - Ja.
  - Und wo bist du jetzt?
  - In der Hölle.
- 7) – Was, du im Gefängnis? Wie konnte das denn passieren?
  - Zu lange Finger, zu kurze Beine.
- 8) – Wenn ich drei Eier auf den Tisch lege und du legst nochmals vier dazu – wie viel sind das denn?
  - Ich kann keine Eier legen, Frau Lehrerin.
- 9) Neulich in der Zeitung: Ehrlicher Pole, mit eigenem Auto, sucht Arbeit.
- 10) Was sind die beliebtesten Namen in Polen? Klaudia und Klaus!
- 11) Eine neue Brücke ist eingeweiht worden und der tausendste Autofahrer erhält eine Prämie. Die Polizei stoppt den Wagen, beglückwünscht den Fahrer und überreicht einen Scheck. „Was werden Sie mit dem Geld anfangen?“ fragt der Polizist wohlwollend. „Nun, ich werde wohl meinen Führerschein machen“, erwidert der Fahrer. Da sagt seine Frau neben ihm zum Polizisten: „Hören Sie nicht auf ihn, Herr Wachtmeister, mein Mann ist doch total betrunken.“ Aus dem Fond beugt sich die Großmutter vor und mischt sich ein: „Ich habe es euch ja gleich gesagt, dass wir mir dem gestohlenen Wagen Ärger kriegen!“ Darauf das Kind neben ihr: „Ach was, Hauptsache, die Bullen finden nicht die Maschinenpistolen und den Sack Banknoten im Kofferraum!“
- 12) Hauptkommissar Schmidt nimmt Langfinger-Ede ganz schön in die Mangel. Nach zwei Stunden mühseligen Verhörens will er von Ede wissen: „Denken Sie bei Ihren Raubzügen eigentlich gar nicht an Ihre Frau und Ihre drei Kinder?“ Ede mit gesenktem Blick: „Doch schon. Hab aber beim letzten Bruch nichts Passendes finden können!“

- 13) Zwei Taubstumme unterhalten sich miteinander: „Ich habe gestern soviel bei der Hochzeit gesungen, dass mir heute die Hände wehtun.“
- 14) Der Patient zum Arzt: „Herr Doktor, alle Leute behaupten, ich lüge!“ – „Das glaube ich ihnen nicht!“
- 15) Welche ist die kleinste Brauerei Deutschlands? Das Nationalteam, die haben 11 Flaschen.
- 16) Wann wurde die deutsche Fußball-Nationalmannschaft zum ersten Mal schriftlich erwähnt? Im alten Testament: „Sie trugen seltsame Gewänder und irrten planlos umher.“
- 17) Letzte Worte des Fluggastes: Macht das was, wenn sich der Propeller nicht dreht?
- 18) Zwei Bekloppte beißen in Eisenbahnschienen. Sagt der eine: „Boa, sind die hart“. Sagt der Andere: „Geh doch da drüben hin, da ist eine Weiche“.
- 19) Darf ein Mann Gott 3 Fragen stellen.
1. Frage: Wie lange ist für dich ein Jahrtausend?  
Gott: Eine Sekunde.
  2. Frage: Und wie viel ist für dich 1 000 000 Euro?  
Gott: Ein Cent.
  3. Frage: Kannst du mir mal so ein Cent holen?  
Gott: Ja, warte mal eine Sekunde.
- 20) Treffen sich zwei Beamte auf dem Flur. Sagt der eine zum anderen: „Na, kannst du auch nicht schlafen?“.
- 21) Steht ein kleines Schwein vor einer Steckdose und weint: „Oh wie gemein, sie haben dich eingemauert“



## Architekt i jego most widziany od wschodu czyli Rzec o Karlu Dedeciusie

### Nie byłem przyzwyczajony do życia w jednojęzycznym świecie...<sup>1</sup>

...rozdarcie pomiędzy polskim ‚uczuciem‘ a niemiecką ‚wolą‘ towarzyszy – jak sądzę – całej drodze życiowej Dedeciusa<sup>2</sup>.

Każdy region dzisiejszej Polski, na który intensywnie przenikały – gnane wichrem wielkiej polityki – kulturowe wpływy niemieckie, ma swoich wybitnych „niemcoznawców”, w tym germanistów, historyków, literatów. Podobnie jest po stronie niemieckiej – każdy z obszarów zamieszkiwanych niegdyś wspólnie przez Polaków i Niemców „dał” powojennym Niemcom kilku przynajmniej znanych badaczy tematyki polskiej, sławistów, dziennikarzy. Łódź, terytorialnie prawie niezwiązana z Państwem Pruskim oraz Rzeszą Niemiecką, w oczach kompletnego laika czy obcokrajowca zdaje się od strony historycznej w niczym nie przystawać do obszarów takich jak Góry Śląsk, Wielkopolska, Warmia i Mazury czy Pomorze. Choć po II rozbiórce Polski stała się częścią zaboru pruskiego, to jednak już od roku 1807 wchodziła w skład Księstwa Warszawskiego, a od roku 1815 Królestwa Polskiego. Pod rządy niemieckie weszła ponownie dopiero w roku 1914 w wyniku przegranej przez Rosjan bitwy pod Łodzią, ale tylko po to, aby już po czterech latach stać się integralną częścią nowo powstałego państwa polskiego. Pomimo prawie całkowitego braku związków terytorialnych pomiędzy Łodzią a Niemcami, pogląd jakoby Niemcy nie odegrali doniosłej roli w historii Łodzi byłby jednak oczywiście, gdyby takowy w ogóle zrodził się w kręgach naukowych, całkowicie niesłuszny. Niemieccy osadnicy wywierali wpływ na tę rozrastającą się konglomerację mniej więcej od trzeciej dekady dziewiętnastego wieku<sup>3</sup>. Sto lat później liczba Niemców łódzkich sięgała sześćdziesięciu tysięcy<sup>4</sup>. W tym okresie ich roli w kształtowaniu kultury i gospodarki miasta nie można przecenić.

---

\* Artykuł stanowi poszerzoną wersję wstępu autora do książki: B. Kaźmierczak, *Dziela Karla Dedeciusa. Wybór bibliograficzny adnotowany / Werke von Karl Dedecius. Annotierte Auswahlbibliographie*, Oficyna Wydawnicza ATUT – Neisse Verlag, Wrocław – Dresden 2009.

<sup>1</sup> K. Dedecius, *Europejczyk z Łodzi. Wspomnienia*, przeł. S. Lisiecka, Kraków 2008, s. 192.

<sup>2</sup> H. Orłowski, *Karl Dedecius*, [w:] „...nie będzie nigdy Niemiec Polakowi bratem”...? Z dziejów niemiecko-polskich związków kulturowych, pod red. M. Zybury, Wrocław 1995, s. 278; tenże, *Karl Dedecius*, [w:] *Ambasador kultury polskiej w Niemczech*, pod red. K. A. Kuczyńskiego, I. Bartoszewskiej, Łódź 2000, s. 29.

<sup>3</sup> Zob. W. Puś, *Początki Łodzi przemysłowej*, [w:] *Wizerunek Łodzi w literaturze, kulturze i historii Niemiec i Austrii*, pod. red. K. A. Kuczyńskiego, Łódź 2005, s. 11-22.

<sup>4</sup> O. Kossmann, *Łodz. Eine historisch-geographische Analyse*, Würzburg 1966, s. 164.

Na żadne inne miasto polskie znajdujące się pod zaborem rosyjskim Niemcy nie wywarli takiego wpływu jak właśnie na Łódź<sup>5</sup>. Stąd też nie dziwi w niczym, iż również Ziemia Łódzka przysłużyła się obu kulturom – polskiej i niemieckiej – dając im wybitnych znawców tematyki niemieckiej, jak i badaczy zajmujących się problematyką polską. Niemcy łódzcy – jak wiele treści, przesłań emocjonalnych czy historycznych skojarzeń niesie z sobą ten termin – także stanowią grupę, która poszczycić się może własnymi rzecznikami tego zaginionego świata, jakim była przedwojenna, wielonarodowa Łódź. Niezaprzeczalnie najpowszechniej znanym w kraju nad Renem (oraz na całym obszarze niemieckojęzycznym) promotorem kultury polskiej wywodzącym się z „miasta czterech kultur” jest Karl Dedecius.

Sylwetka Karla Dedeciusa jest zarówno w Polsce, jak i w Niemczech tak szeroko znana, iż przedstawiając ją pokrótce, trudno jest wymienić fakty z życia bohatera, które nie zostałyby wcześniej wielokrotnie opisane. Niemniej warto zapewne podjąć ponowną próbę prezentacji tłumacza. Życiorysy tak ciekawe mają bowiem to do siebie, że nawet przypominane po raz wtóry natychmiast ponownie zaczynają odziaływać na wyobraźnię czytelnika.

Karl Dedecius urodził się 20 maja 1921 roku w Łodzi. Prawdziwym łodzianinem czyni go ten istotny fakt, iż każdy spośród jego przodków przybył z innego miejsca Europy. W Łodzi połączyła się krew mieszkańców Czech i Moraw, którzy tu trafili przez Śląsk a następnie Sudety, oraz Szwabów, którzy przybyli zwiedzeni wizją dostatniego życia na wschodnich obrzeżach Prus. Wizja ta niestety wkrótce uległa weryfikacji, przeminął też okres pruskiego panowania nad tym obszarem.

Jako syn mocno już spolonizowanego urzędnika niemieckiego pochodzenia, całą drogę swej edukacji, aż do zaliczenia egzaminu maturalnego w maju roku 1939, odbył w polskiej szkole. Fakt ten, zarówno on, jak i badacze jego twórczości wskazują jako źródło jego zamiłowania do polskiej literatury<sup>6</sup>. Gimnazjum, do którego uczęszczał – w dużej mierze z inspiracji swego ojca – miało charakter humanistyczny, co również przyczyniło się do rozwoju w młodym Dedeciusie inklinacji do tego, co abstrakcyjne, dalekie od możliwości opisanego za pomocą cyfr. Przygotowanie humanistyczne nie stanowiło niestety żadnej osłony przed tym, co miało nadejść. W kilka miesięcy po zdanej maturze wybuchła wojna.

Wojenny fragment życiorysu Karla Dedeciusa nie stanowi opisu przygody, a z czasem zyskuje smutny obrót. Do roku 1942 udawało się młodemu, nastawionemu pacyfistycznie żołnierzowi, wychowanemu w atmosferze przyjaźni z Polakami, Rosjanami i Żydami, unikać bezpośredniej walki. Najpierw „odrabiał pańszczyznę” w Służbie Pracy Rzeszy. W tym też okresie poznał przyszłą towarzyszkę swego życia – Elvirę Roth. Następnie, od stycznia 1941 roku, służył jako „tamburynowy major”, a więc

<sup>5</sup> Zob. W. Kessler, *Rola Niemców w Łodzi*, [w:] *Niemcy w dziejach Łodzi do 1945 roku. Zagadnienia wybrane*, pod red. K. A. Kuczyńskiego, B. Rateckiej, Łódź 2001, s. 11-29.

<sup>6</sup> K. Dedecius, *Ein Europäer aus Lodz. Erinnerungen*, Frankfurt am Main 2006, s. 41-45; H. Orłowski, *Karl Dedecius – „Literaturbrücke” zwischen Polen und Deutschen*, [w:] *„Mein Polen...”*. *Deutsche Polenfreunde in Porträts*, hrsg. v. K. Ruchniewicz u. M. Zybura, Dresden 2005, s. 293. Por. K. A. Kuczyński, *Czarodziej z Darmstadt. Rzecz o Karlu Dedeciusie*, Łódź 1999, s. 17-22.



żołnierz w orkiestrze wojskowej, we Frankfurcie nad Odrą. Tu awansował do stopnia gefrajtra. Koszary Hindenburga pustoszały jednak z każdym miesiącem – frankfurcki regiment wyruszał na front wschodni.

Latem 1942 roku Dedecius wraz z kolejną z napływających tu fal wojska, stanął „u wrót” miasta nazwanego imieniem Józefa Stalina. W bitwie stalingradzkiej brał udział do samego końca<sup>7</sup>. Zimą roku 1943 wyczerpany trafił do sowieckiego łagru, w którym pozostał aż do roku 1950. W niewoli nauczył się języka rosyjskiego, w czym znów pomogła mu wrodzona muzykalność. Tu, zabijając bezlitosny czas, w chwilach wolnych od pracy rozpoczął tłumaczyć Lermontowa, zaangażował się w działalność kulturalną. W przyszłości, przebywając już za limesem dzielącym Wschód od Zachodu, spośród rosyjskich twórców przetłumaczył utwory m.in. Majakowskiego, Lili Brik, Brodskiego. Przełożył również utwory innego poety ze Związku Radzieckiego – Czuwasza Gennadija Ajgiego.

Po powrocie do Niemiec Karl Dedecius osiadł na dwa lata w Kranichfeld koło Weimaru, znajdującym się wówczas pod okupacją sowiecką. Po śmierci rodziców nie miał powodu, by wrócić do Łodzi, pod Weimar przybyła natomiast wybranka jego serca, z którą wkrótce się ożenił. W Weimarze Dedecius pełnił funkcję asystenta w Niemieckim Instytucie Teatralnym. Odczuwając ideologiczny ucisk, po dwóch latach opuścił NRD. Udał się do Niemiec Zachodnich. W tym czasie powiększyła się jego rodzina.

Po wyjeździe do Republiki Federalnej znalazł zatrudnienie w Towarzystwie Ubezpieczeniowym Allianz we Frankfurcie nad Menem. Tak miało być przez następne dwadzieścia pięć lat. Po pracy Dedecius rozpoczął budowę własnego „terminalu kulturowego” pomiędzy Polską a Niemcami Zachodnimi. Mniej więcej z nastaniem okresu „odwilży” w Polsce nawiązywać zaczął pierwsze kontakty z polskimi literatami. Niebawem ukazywać zaczęły się jego pierwsze tłumaczenia, drukiem wyszły antologie *Lektion der Stille*<sup>8</sup> i *Leuchtende Gräber*<sup>9</sup>. Pierwszy raz przybył do Polski w roku 1959 na zaproszenie Kazimierza Wyki. Już niedługo miał bywać tu coraz częściej.

Karl Dedecius miał możliwość poznać (a wielokrotnie i zaprzyjaźnić się osobiście) wielu twórców polskich. Odwiedzając Polskę zawarł znajomość m.in. z Lecem, Iwaszkiewiczem, Przybosiem, Miłoszem, Herbertem, Różewiczem, Szymborską. Najchętniej tłumaczy tych, z którymi się przyjaźni, zaś przyjaźni się z tymi, których tłumaczy. Szuka kontaktów i inspiracji wśród ludzi swojego pokolenia, polskich „Kolumbów”, których najlepiej rozumie. Czyż jego przymusowy Stalingrad nie był w jakimś stopniu odpowiednikiem ich dobrowolnej Armii Krajowej?

W roku 1977 Karl Dedecius zaprezentował gronu zachodnioniemieckich prominentów (w tym m.in. Richardowi von Weizsäckerowi) plany stworzenia instytutu zajmującego się kulturą polską, w tym głównie literaturą. Pomysł zajmowania się w tym okresie neutralną w pewnym stopniu twórczością literacką Polaków okazał się być wyjątkowo trafiony. W czasie, kiedy zdawało się, że „żelaznej kurtyny” odsłonić się

<sup>7</sup> K. Dedecius, *Stalingrad*, przeł. M. Magierowski, „Czas kultury”, 1995, nr 3, s. 20-21.

<sup>8</sup> *Lektion der Stille. Neue polnische Lyrik*, ausgew. u. übertr. v. K. Dedecius, München 1959.

<sup>9</sup> *Leuchtende Gräber. Verse gefallener polnischer Dichter*, ausgew. u. übers. v. K. Dedecius, München 1959.

nie da, tylko na bazie badań kultury wschodniego sąsiada można było budować pomost prowadzący do niego. Niemiecki Instytut Kultury Polskiej w Darmstadt powstał dwa lata później.

Karl Dedecius pełnił funkcję dyrektora instytutu przez blisko dwie dekady. Zespół rozrósł się szybko do parunastu osób. W skład prezydium placówki weszli m.in. Marion Dönhoff i Gotthold Rhode. Działania Instytutu odbijały się szerokim echem zarówno w Polsce, jak i w Niemczech. Projekty zorganizowane z największym rozmachem to przede wszystkim redagowane przez dyrektora *Deutsches Polen-Institut* pięćdziesięciotomowa seria *Polnische Bibliothek*<sup>10</sup> oraz złożona z siedmiu grubych tomów, tłumaczona następnie w części na polski oraz francuski *Panorama der polnischen Literatur*<sup>11</sup>. Rozrastający się instytut wymagał jednakże od swego założyciela coraz większego nakładu pracy administracyjnej. Tytan pracy z miasta fabryk z czerwonej cegły nadal wiódł „podwójne życie”, poświęcając na tłumaczenie dni wolne oraz popołudnia i wieczory.

W okresie pracy na rzecz swej placówki tłumacz nawiązał szereg nowych przyjaźni z polskimi twórcami, takimi jak Barańczak, Kazimierz Brandys, Jeleński, Czapski i wielu innych. Już w trakcie pracy w Allianz spływać zaczęły na translatora kolejne honory. Najważniejsze wyróżnienia to doktorat honorowy Uniwersytetu w Kolonii, Nagroda Księgarzy Niemieckich, doktoraty honorowe pięciu polskich uczelni (uniwersytetów w Lublinie, Łodzi, Toruniu, Krakowie i Wrocławiu). W tym czasie tłumacz towarzyszył prezydentowi Niemiec w trakcie oficjalnej wizyty w Polsce. Już po zakończeniu swej działalności w Instytucie Kultury Polskiej otrzymał Dedecius Order Orła Białego.

Po przejściu na emeryturę w roku 1998 nadal kontynuuje swoje prace polonistyczne w zaciszu prywatnego gabinetu. Już w spokoju, nieobciążony obowiązkami administratora (szefa działu reklamy koncernu ubezpieczeniowego, czy – aby użyć bardzo aktualnego i modnego dziś określenia – „menedżera kultury” zarządzającego placówką o charakterze międzynarodowym) zmaga się z kolejnymi strofami wierszy polskich poetów. Dzieło życia Karla Dedeciusa wciąż rozrasta się poprzez jego wytrwałą pracę, procentują materiały „wytworzone” przed wieloma laty, wznawiane tłumaczenia. Redaktorzy szanowanych periodyków w dalszym ciągu zgłaszają się z prośbą o zgodę na przedruk prac. Wszyscy pragną, by nazwisko założyciela *Deutsches Polen-Institut* zdobiło ich wydawnictwa zbiorowe, pierwsze strony czasopism, zarówno tych naukowych, jak i codziennych gazet o renomowanych tytułach.

Jak zdobył Karl Dedecius taką popularność? Ilu europejskich tłumaczy podziela podobną sławę? Zapewne tylko bardzo nieliczni. On natomiast cieszy się uznaniem nie tylko w Polsce, ale – co jest jeszcze trudniejsze – również we własnym kraju

<sup>10</sup> *Polnische Bibliothek*, begr. u. hrsg. v. K. Dedecius, Red. A. Lawaty, 1.-50. Bd., Frankfurt am Main 1982-2000. Zob. <http://www.deutsches-polen-institut.de/Publikationen/Polnische-Bibliothek/index.php>

<sup>11</sup> *Panorama der polnischen Literatur des 20. Jahrhunderts*, hrsg. v. K. Dedecius, 1.-7. Bd., Zürich 1996-2000; *Panorama literatury polskiej XX wieku: poezja*, wyb. i oprac. K. Dedecius, t. 1-2, Warszawa 2001; *Panorama de la littérature polonaise du XX<sup>e</sup> siècle*, choix de K. Dedecius, en 3 parties et 5 volumes, Paris 2000.

(a właściwie w kraju obecnego zamieszkania, bo czyż oba państwa nie są mu ojczyznami?). Wykonywanie zawodu tłumacza zwykle nie przynosi zaszczytów. Dedecius natomiast – człowiek, który napływającej w zatrważającej liczbie korespondencji nigdy nie zezwalał leżeć na biurku dłużej niż trzy, cztery dni – doświadcza ich chyba aż nadto, obciążony przez całe życie adoracją ze strony niezliczonych autorów, wydawców, redaktorów, polityków, a także akademii, uniwersytetów, wydawnictw. O tym, jak wyśmienitym jest translatozem, napisano setki tekstów naukowych, popularnonaukowych i publicystycznych. Nie jest celem autora, a miejsce także nieodpowiednie, by powtarzać opinie specjalistów z dziedziny tłumaczeń literackich<sup>12</sup>. Warto jednak być może przedstawić kilka innych aspektów mających wpływ na twórczość tłumacza, ukazać czynniki nie o charakterze technicznym, lecz natury raczej kulturowej, wpływające na sztukę tłumaczenia Karla Dedeciusa. Co więc, poza talentem, stanowi fundament twórczości translatora?

Karl Dedecius wie, co czuje przeciętny, acz w miarę świadomy historycznie, obywatel kraju nad Wisłą patrzący na fotografię przedwojennego oficera polskiego<sup>13</sup>, co czuje widz oglądający w kinie film fabularny o Powstaniu Warszawskim. Dedecius wie bowiem, jaką treść emocjonalną niesie z sobą symbol rogatywki czy niemieckiego hełmu powstańca warszawskiego opasanego białą-czerwoną wstążką<sup>14</sup>. Dedecius rozumie też symbole szabli, kontusza czy kiełbasy wyborczej zakropionej miodem pitnym, a rozdawanej rozwydrzonej szlachcie przez magnatów w trakcie trwania sejmum<sup>15</sup>. Według Dedeciusa poezja jest dokumentem<sup>16</sup>. On sam stał się jej „tłumaczem przysięgłym”.

Translator znad Menu tak samo bezbłędnie przekłada przesłanie Juliana Tuwima (*Do prostego człowieka*<sup>17</sup>) jak i Krzysztofa Kamila Baczyńskiego (*Elegia o chłopcu polskim*<sup>18</sup>), wdziera się w dusze poetów tak różnych jak Lec, Iwaszkiewicz, Miłosz, Różewicz i Herbert, bezbłędnie rozpoznaje różne odcienie polskości. Rozumie to, co

<sup>12</sup> Zob. rozdział o sztuce przekładu Dedeciusa w pracy Krzysztofa A. Kuczyńskiego. K. A. Kuczyński, *Czarodziej z...*, s. 65. Lekturę obowiązkową stanowi tu praca Przemysława Chojnowskiego. P. Chojnowski, *Zur Strategie und Poetik des Übersetzens. Eine Untersuchung der Anthologien zur polnischen Lyrik von Karl Dedecius*, Berlin 2005.

<sup>13</sup> W polskiej wersji swej autobiografii Dedecius poświęca blisko sześć kart na opis twórczości Władysława Sebyły, kładąc jednocześnie duży nacisk na tragiczne losy poety, tj. jego rozstrzelanie przez Sowietów i pogrzebanie wraz z innymi oficerami w lesie katyńskim. Zob. K. Dedecius, *Europejczyk...*, s. 206-211. Por. tenże, *Ein Europäer aus Lodz. Erinnerungen*, Frankfurt am Main 2006, s. 204-207.

<sup>14</sup> Zob. fragment prezentujący stosunek autora do poezji Stroińskiego, Gajcego i Baczyńskiego. Tenże, *Europejczyk...*, s. 202-206. Por. tenże, *Ein Europäer...*, s. 201-204.

<sup>15</sup> Zob. np. tłum. utworu Wacława Potockiego powstałego w drugiej połowie XVII w., zatytułowanego *Biesiada*. W. Potocki, *Das Bankett*, dt. v. K. Dedecius, [w:] *Der Monarch und der Dichter. Polnische Märchen und Legenden*, ges. v. K. Dedecius, Frankfurt am Main 1983, s. 211.

<sup>16</sup> Tenże, *Dichtung als Dokument*, [w:] *Ostmitteleuropa. Berichte und Forschungen*, hrsg. v. U. Haustein u.a., Stuttgart 1981, s. 467-475.

<sup>17</sup> J. Tuwim, *An den Mann von der Straße*, übertr. v. K. Dedecius, „Begegnung mit Polen. Zeitschrift für deutsch-polnische Verständigung”, Jg. 14, 1977, H. 2, s. 18.

<sup>18</sup> K. K. Baczyński, *Elegia o chłopcu polskim. Elegie auf einen polnischen Jungen*, tłum. K. Dedecius, „Polska. Czasopismo Ilustrowane”, 1966, nr 3, s. 17-18.

w mentalności Polaków naganne (choć jako zręczny dyplomata stara się tego raczej nie eksponować) oraz to, czego Polacy wstydić się nie muszą. Dedecius tłumaczy rzeczy prawie nieprzetłumaczalne nie tylko bowiem dlatego, że jest doskonałym przykładowcą, lecz także dlatego, że w pełni rozumie podkład kulturowy, jaki tkwi ukryty pod kodem języka, podobnie jak rozumie podłoże mentalnościowe kryjące się pod szyfrem symbolu, obrazu. Dedecius rozumie zjawisko polskości, gdyż w jej atmosferze dorastał, rozwijał się intelektualnie. I nie chodzi tu o to, aby popadać w patos, szlachetne nastroje patriotyczne bądź pojednawcze. Celem autora jest podkreślenie w tym miejscu zjawiska pełnego zrozumienia kultury obszaru, którego literaturę przekłada wielki translator. Dedecius rozumie polskość – „Das Polnische in der polnischen Literatur”<sup>19</sup>, jej archetypy, gdyż sam w ogromnej części swej świadomości pozostał „polski”. Dlatego czując się Niemcem *par excellence*, będąc ewangelikiem, nie odczuwa choćby najmniejszego dyskomfortu niezrozumienia treści ukrytych, tłumacząc poezję osadzoną na najgłębszych emocjach Polaków. Jakże trafnie zjawisko opisał przed wieloma laty Jerzy Kwiatkowski: „Podstawą tej wiedzy jest polska szkoła: Dedecius pochodzący z rodziny niemieckiej zamieszkałej przed wojną w Polsce, ukończył w r. 1939 gimnazjum im. Stefana Żeromskiego w Łodzi. Jakże od tego czasu poszerzył swoje wykształcenie...”<sup>20</sup>.

Przekłady Dedeciusa to dana Niemcom możliwość zrozumienia słowa, kultury bliskiego sąsiada. Dla polskiego odbiorcy rodzimej poezji oddanej w języku Schillera i Goethego, to piękna przygoda, podróż przez polskość po niemiecku, jakże odkrywczą, poszerzającą horyzont obywatela średniej wielkości kraju europejskiego, którego trudny język nie zdominował salonów Europy. „Poezja Dedeciusa”, liryka tego „poety, co nie pisze wierszy”<sup>21</sup>, daje nam wiarę w to, że są w Europie Zachodniej obszary, gdzie polskość ma szansę być zrozumiana.

Oprócz działalności tłumacza poezji polskiej jest Dedecius również autorem dużej liczby opracowań książkowych. Podobnie jak nie sposób opisać w krótkim wstępie jego dokonań translatorskich, równie trudno przedstawić jego twórczość pisarską, wymienić choćby najważniejsze prace z dziedziny historii literatury polskiej. Zresztą po to właśnie powstała poniższa bibliografia, by autorzy najróżniejszego rodzaju tekstów poświęconych tłumaczowi, szybko mogli odnaleźć interesujące ich pozycje autorstwa Mistrza (nie musząc „tropić” tytułów w kolejnym naukowym przyczynku czy następnej krótkiej bibliografii załączonej do prac dotyczących Dedeciusa). W przypadku Karla Dedeciusa badacz natrafia zawsze na pewien problem. Otóż szybko zauważa, iż próbując wymienić antologie, opracowania książkowe, tomiki poezji poszczególnych autorów, eseje, zaczyna gubić się oszołomiony ich liczbą. Podobna sytuacja rodzi się zresztą również, gdy ów wspomniany potencjalny uczyony podejmuje się trudu wyszczególnienia wszystkich zaznajomionych z tłumaczem twórców.

<sup>19</sup> K. Dedecius, *Das Polnische in der polnischen Literatur*, [w:] *Gegenwartsliteratur in Osteuropa und der DDR*, hrsg. v. R.-D. Kluge, München 1982, s. 69-83.

<sup>20</sup> J. Kwiatkowski, *Wstęp*, [w:] K. Dedecius, *Notatnik tłumacza*, tłum. J. Prokop, Kraków 1974, s. 10.

<sup>21</sup> Z. Bochenek, *Poeta nie piszący wierszy. Rozmowa z Karlem Dedeciusem, tłumaczem*, „Życie Warszawy” z 13/14.11.1993, s. 3.

Powracając do twórczości książkowej warto przytoczyć kilka tytułów, takich jak choćby *Deutsche und Polen. Botschaft der Bücher*<sup>22</sup>, *Überall ist Polen*<sup>23</sup>, *Vom Übersetzen*<sup>24</sup> bądź *Lebenslauf aus Büchern und Blättern*<sup>25</sup>. Wiele spośród tych opracowań stanowi ciekawe studium z historii polskiej literatury. Pozbawione naukowej manieri, a jednocześnie zaopatrzone w niezbędny aparat naukowy dzieła, choć przystępne w odbiorze, stanowią doskonałe świadectwo obszernej wiedzy tłumacza. Na każdą z prac złożyło się wiele innych publikowanych lub niedrukowanych wcześniej esejów, wygłoszonych odczytów. Zespolone i ubrane w szatę dłuższej formy stają się pozycjami obowiązkowymi dla niemieckojęzycznych uczonych zajmujących się kulturą Polski. Karlem Dedeciusem pilnie interesują się specjaliści z dziedziny translatoryki. Warto byłoby, aby jego twórczością, oczywiście tą eseistyczną, zajął się również historyk kultury i ze swojego punktu widzenia zanalizował dorobek autora. Szybko odkryłby, jak multidyscyplinarny jest Dedecius, jak różnych potrafi używać narzędzi, z jak odległych warsztatów pochodzących. Nie ze względów kurtuazyjnych został Karl Dedecius zaproszony do współpracy przy takich inicjatywach, jak na przykład polsko-niemiecka Wspólna Komisja Podręcznikowa<sup>26</sup>.

Wiersze tłumaczone przez przekładawcę z Hesji, rozsiane po setkach antologii, tomików, czasopism i gazet, a także jego dzieła własne, stanowią wspaniałe świadectwo charakteru i wielkiego talentu. Odzwierciedlają germańską „wołę” i słowiańskiego „ducha” Dedeciusa, który „niemieckim rytmicznym krokiem” łatwo wkracza w sferę „polskiej wysublimowanej uczuciowości, wrażliwości”. Krok łagodnieje, choć nie traci na rytmie, uczucie otrzymuje natomiast bardziej usystematyzowaną formę, wpada w ryzy o regularniejszym kształcie. Stos dzieł tłumacza, które ukazały się drukiem, urósł niebywale przez te dekady spędzone w atmosferze poświęcenia dla polskiej poezji. Podobnie jednak jak rozrastała się frankfurcka biblioteka tłumacza, tak rozwijał się świat niejako wobec niej równoległy – legendarne archiwum osobiste twórcy. Niewielu miało odwagę o nie pytać. Prosić o nie, nie śmiał prawie nikt. Ten, który miałby je otrzymać, brałby bowiem na swe barki kilka dziesięcioleci polsko-niemieckiej historii, historii stosunków kulturalnych dwóch niegdyś wrogich, powoli zbliżających się ku sobie państw.

---

<sup>22</sup> K. Dedecius, *Deutsche und Polen. Botschaft der Bücher*, München 1971; Tenże, *Polacy i Niemcy. Posłannictwo książek*, przeł. I. i E. Naganowscy, Kraków 1973.

<sup>23</sup> Tenże, *Überall ist Polen. Zur polnischen Literatur der Gegenwart*, Frankfurt am Main 1974.

<sup>24</sup> Tenże, *Vom Übersetzen. Theorie und Praxis*, Frankfurt am Main 1986; Tenże, *Notatnik...*

<sup>25</sup> Tenże, *Lebenslauf aus Büchern und Blättern*, Frankfurt am Main 1990.

<sup>26</sup> Zob. tegoż, *Stosunki kulturalne i wzajemna recepcja kultury w Republice Weimarskiej i Polsce w latach 1919-1933*, [w:] *Stosunki polsko-niemieckie 1919-1932. XVII Konferencja Wspólnej Komisji Podręcznikowej PRL-RFN Historyków, 11-17.VI.1984 r., Augsburg*, red. A. Czubiński, Z. Kulak, Poznań 1990, s. 155-176; tenże, *Kulturbeziehungen und kulturelle Rezeption zwischen der Weimarer Republik und Polen 1919-1933*, [w:] *Die deutsch-polnischen Beziehungen 1919-1932. XVII. deutsch-polnische Schulbuchkonferenz der Historiker 11. bis 17. Juni 1984 in Augsburg*, hrsg. v. W. Jacobmeyer, Braunschweig 1985, s. 137-153.

## Archiwum Karla Dedeciusa. Dziedzictwo złożone w pół drogi między Łodzią a Frankfurtem nad Menem<sup>27</sup>

Historyczne spięcia pomiędzy Polską a Niemcami są wszystkim dobrze znane. Między innymi dzięki temu, że upowszechnieniu wszelkich złych wieści ze świata służy najpotężniejszy aparat informacyjny: ludzie opętani żądzą sensacji i manią strachu. Ale na szczęście w stosunkach między Wschodem a Zachodem istnieją także czynniki inne, budujące, a mianowicie wymiana myśli, siła wzajemnego przyciągania i wzajemnego oddziaływania na siebie, zrozumienie stanowiska sąsiada, wreszcie wspólnota kultury<sup>28</sup>.

Archiwum Karla Dedeciusa to placówka archiwalna, będąca jednostką Biblioteki Uniwersytetu Europejskiego Viadrina we Frankfurcie nad Odrą. Archiwum powstało w roku 2001, kiedy to Karl Dedecius przekazał Bibliotece Uniwersytetu Europejskiego Viadrina całość swych prywatnych zbiorów archiwalnych. Decyzją władz Uniwersytetu Europejskiego znalazło swą siedzibę w Collegium Polonicum w Ślubicach, czyli w placówce wspólnej dla tejże właśnie uczelni wyższej oraz dla poznańskiego Uniwersytetu im. Adama Mickiewicza. Archiwalia znalazły się w Ślubicach jako depozyt stały<sup>29</sup>.

W 2004 roku ukończony został proces katalogowania pozyskanej dokumentacji. Spuścizna „czarodzieja z Darmstadt”<sup>30</sup> przejęta została od tłumacza w doskonałym stanie fizycznym. Zbiór był w dużej mierze uporządkowany, co jest wynikiem imponującej dokładności oraz skrupulatności samego twórcy spuścizny oraz efektem wieloletnich działań jego współpracowników. Materiały, po przejrzaniu ich i wprowadzeniu nielicznych zmian w układzie archiwalnym, mogły zostać stosunkowo szybko poddane procesowi inwentaryzacji elektronicznej. Pominąwszy wprowadzenie wspomnianych powyżej nieznaczących przekształceń, wynikających z wymagań natury metodologicznej bądź względów czysto praktycznych, uznać można, iż w wypadku zbioru Dedeciusa zachowany został zasadniczo układ akt stworzony przez twórcę spuścizny<sup>31</sup>. Choć należy zaznaczyć, iż sama systematyzacja, tj. umiejscowienie poszczególnych grup i podgrup zbioru w układzie, oparta na zasadzie gradacji ich ważności, nastąpiła już w archiwum.

<sup>27</sup> Fragment artykułu dotyczący Archiwum Karla Dedeciusa stanowi preredagowaną, zaktualizowaną wersję innego tekstu autora. Zob. B. Kaźmierczak, *Archiwum Karla Dedeciusa. Dziedzictwo złożone w pół drogi między Łodzią a Frankfurtem nad Menem*, „Rocznik Karla Dedeciusa. Dedeciana – tłumaczenie – recepcja”, t. 1, 2008, s. 189-195.

<sup>28</sup> K. Dedecius, *Polacy i...*, s. 19.

<sup>29</sup> H. [M. Hager], *Dedecius-Archiv im Collegium Polonicum nimmt Gestalt an*, „Union. Zeitung der Europa-Universität Viadrina”, Nr. 35 vom August 2002, s. 19. M. Hager, *Das Karl Dedecius Archiv – Ein Projekt der Deutschen Forschungsgemeinschaft*, „Der Archivar”, r. 57, 2004, z. 3, s. 231-234.

<sup>30</sup> K. A. Kuczyński, *Czarodziej z...*

<sup>31</sup> Wytyczne zawarte zarówno w niemieckiej, jak i polskiej literaturze dot. tematu porządkowania spuścizn archiwalnych nakazują, w wypadku zespołów posiadających układ nadany przez twórcę, możliwie wierne jego zachowanie, wzgl. odtworzenie. *Regeln zur Erschließung von Nachlässen und Autographen (RNA)*. Deutsche Forschungsgemeinschaft, Unterausschuß für Nachlaßerschließung, Berlin 1998. Zob. <http://zka.sbb.spk-berlin.de/rnal/>. H. Dymnicka-Wołoszyńska, Z. Kolankowski, *Wytyczne opracowania spuścizn archiwalnych po uczonych*, Warszawa 1990, s. 3.

Archiwum Dedeciusa powstało w wyniku projektu sfinansowanego przez Niemiecki Instytut Badawczy, w ramach tegoż projektu wyposażone zostało w nowoczesne narzędzia, znacznie usprawniające jego funkcjonowanie<sup>32</sup>. Ta niewielka placówka otrzymała prawo dostępu do zintegrowanego, nowoczesnego programu bazodanowego, służącego katalogowaniu spuścizn archiwalnych i manuskryptów z niemieckojęzycznego obszaru językowego – *Kalliope*, który jest powszechnie dostępny potencjalnym użytkownikom za pośrednictwem sieci internetowej<sup>33</sup>. Zintegrowany, otwarty katalog *Kalliope* stanowiący własność Biblioteki Państwowej w Berlinie, a co za tym idzie, nadzorowany bezpośrednio przez Fundację Pruskich Dóbr Kultury, stanowi doskonałe narzędzie, które znacznie usprawnia korzystanie ze zbiorów badaczom. Za pośrednictwem katalogu Biblioteki Państwowej można więc szczegółowo zapoznać się z aktualnym stanem akt opracowanych w ślubickim archiwum. Zbiory dostępne w formie elektronicznej – w postaci szczegółowych opisów inwentarzowych, w postaci oryginalnych dokumentów do wglądu otrzymać można na miejscu. Niemieckojęzyczna *Kalliope* jest częścią większego systemu informacyjnego *Malvine*, obejmującego siedem państw Europy Zachodniej<sup>34</sup>.

Nowoczesna baza danych ulega procesowi nieustannej modernizacji, co jest wynikiem ciągłej współpracy archiwistów niemieckich z zespołem informatycznym producenta programu. Od roku 2002, kiedy to rozpoczął się proces katalogowania zbioru Dedeciusa, uległa ona znacznym przeobrażeniom. Najistotniejsze z nich to fakt bezpośredniego przyłączenia programu do znormalizowanych niemieckich rejestrów osób (wg. normy PND – Personennamendatei) oraz instytucji (wg. normy GKD – Gemeinsame Körperschaftsdatei)<sup>35</sup>, a także zintegrowanie go z programem bazodanowym *Kallias* Niemieckiego Archiwum Literatury w Marbach<sup>36</sup>. Katalog archiwum od samego początku został zaprojektowany przez swych twórców w taki sposób, by poprzez działania natury czysto technicznej usprawnić przebieg działań o charakterze naukowym. Opiera się on na systemie zintegrowanych odnośników nakierowujących badacza wprost na obiekt badania historycznego, tj. postać bądź instytucję. Zastosowanie takiego systemu sprawia, iż właściwy proces „śledztwa” historycznego ulega znacznemu uproszczeniu a przede wszystkim skróceniu go w czasie. Uprawnienia do sporządzenia znormalizowanego opisu obiektu przyszłych badań historycznych posiadają pracownicy merytoryczni wszystkich instytucji archiwalnych, muzealnych czy bibliotek aktywnych w ramach struktur *Kalliope*. Plusem takiego systemu jest fakt, iż wszyscy jego użytkownicy korzystają ze wspólnego zasobu informacji umieszczonych tam zawsze przez wąsko wyspecjalizowanych pracowników poszczególnych ar-

<sup>32</sup> Stopień zaawansowania niemieckich archiwów w dziedzinie informatyzacji, następującego na skutek działań Niemieckiego Instytutu Badawczego oraz instytucji jemu podobnych, w doskonały sposób przedstawił Hartmut Weber podczas międzynarodowej konferencji archiwistów w Pradze 29 IX-1 X 2004 r. pn. „Archiwa w międzynarodowym kontekście”. H. Weber, *Skorzystaj z klucza i zagraj rolę – archiwa w społeczeństwie informacyjnym i kształcącym się*, „Archeion”, t. CVII, 2004, s. 15-26.

<sup>33</sup> Zob. <http://kalliope.staatsbibliothek-berlin.de/>

<sup>34</sup> Zob. <http://www.malvine.org/malvine/>

<sup>35</sup> Zob. [http://z3950gw.dbf.ddb.de/z3950/zfo\\_get\\_file.cgi?fileName=DDB/searchForm.html](http://z3950gw.dbf.ddb.de/z3950/zfo_get_file.cgi?fileName=DDB/searchForm.html)

<sup>36</sup> Zob. [http://www.dla-marbach.de/opac\\_kallias/index.html](http://www.dla-marbach.de/opac_kallias/index.html)

chiwów, bibliotek czy muzeów. Wspólna sieć informacyjna obejmuje instytucje takie, jak np. Biblioteka Państwowa w Berlinie, Centralna i Krajowa Biblioteka w Berlinie, Bawarska Biblioteka Państwowa, Biblioteki Uniwersytetów w Lipsku, Monachium, Freiburgu oraz szereg innych placówek z obszaru całych Niemiec<sup>37</sup>. Zaznaczyć należy, iż Archiwum Karla Dedeciusa, będące autorem piętnastu tysięcy wpisów inwentarзовych<sup>38</sup>, pełni w tym kręgu rolę chyba głównego informatora odnośnie polskich środowisk kulturalnych, społecznych i politycznych.

W momencie zakończenia procesu porządkowania pierwszej spuścizny, młodej placówce postawione zostały kolejne konkretne cele, takie, jak min. dalsze pozyskiwanie, porządkowanie i katalogowanie kolejnych napływających kolekcji, zespołów akt bezpośrednio związanych tematycznie ze zbiorem Karla Dedeciusa. Ostatnią fazą procesu jest udostępnianie naukowcom oraz studentom tychże zbiorów i tworzenie tym samym podstaw dla dalszych publikacji naukowych. W archiwum zakończone zostały prace nad spuścizną kolejnego znanego tłumacza literatury polskiej na język niemiecki – Henryka Bereski<sup>39</sup>. Pozyskiwane są nowe, dwujęzyczne zbiory twórców, naukowców poruszających się na granicy kultur: polskiej i niemieckiej, reprezentujących środowisko Karla Dedeciusa. Przykład stanowi tu bogata w materiały kolekcja tematyczna po badaczu twórczości Janusza Korczaka – prof. Erichu Dauzenroth, również dostępna już dla ludzi nauki. Erich Dauzenroth był pedagogiem, historykiem i filozofem, który drogę do polskiej kultury odnalazł właśnie poprzez postać Janusza Korczaka. Z czasem, podobnie jak Dedecius, stał się budowniczym kulturowych mostów pomiędzy Polską a Niemcami. Nie dziwi więc fakt, iż zetknęli się z sobą stosunkowo wcześniej, dokumenty wskazują na pierwszą połowę lat siedemdziesiątych. Ich nacechowana serdecznością znajomość trwała bardzo długo, bo jak podają źródła, co najmniej aż do półmetka lat dziewięćdziesiątych<sup>40</sup>. Wzbogacenie zbiorów archiwum

<sup>37</sup> Wg. informacji ukazującej stan z miesiąca lutego 2009 r. w strukturach *Kalliope* działa pięćdziesiąt instytucji z terenu całych Niemiec. Łączną liczbę placówek, które na przestrzeni lat przekazały do bazy zbiorczej informacje przechowywane w swoich bankach danych, określa się natomiast na sto osiem. Zob. <http://kalliope.staatsbibliothek-berlin.de/kd/hello.html>

<sup>38</sup> Pojedynczy wpis może określać zarówno jeden dokument, jak i większą a nawet niekiedy stosunkowo dużą ich liczbę. Tak więc pod odsyłaczem znajdować może się jeden list, lecz także cała teczka z dokumentacją, czyli nawet kilkaset poszczególnych dokumentów (maks. do trzystu kart). Decyzja odnośnie sposobu katalogowania wynika zawsze z kryteriów natury praktycznej, przy czym najistotniejszą przesłankę stanowi ułatwienie przyszyłych poszukiwań użytkownikowi.

<sup>39</sup> Podstawy metodologiczne opracowania zespołu akt Henryka Bereski opisane zostały wstępnie w innym artykule autora niniejszego tekstu: B. Kaźmierczak, *Spuścizna po Henryku Beresce w Collegium Polonicum w Ślubicach*, [w:] *Henryk Bereska. Poeta, tłumacz, popularyzator literatury polskiej w Niemczech*, pod red. G. B. Szewczyk, Katowice 2006, s. 55-60. Por. także, *Das Karl-Dedecius-Archiv und der Henryk-Bereska-Nachlass*, [w:] *Grenzerfahrungen literarischer Übersetzung*, hrsg. v. B. Chołuj, U. Räther, Berlin 2007, s. 13-17. Drukiem ukazało się również znacznie obszerniejsze opracowanie, tym razem wyczerpujące już temat: tenże, *Spuścizna po Henryku Beresce. Kilka uwag nad polskimi i niemieckimi zasadami opracowywania archiwów osobistych*, „Biblioteka” [Rocznik Biblioteki Uniwersyteckiej UAM w Poznaniu], r. 12, 2008, s. 85-99.

<sup>40</sup> Wieloletnia znajomość Karla Dedeciusa z Erichem Dauzenrothem znajduje szerokie odzwierciedlenie w aktach. Zarówno w zbiorze Dedeciusa, jak i w kolekcji Dauzenrotha. Na dokumentację obrazującą ich wzajemne kontakty składa się spora liczba korespondencji w sprawach naukowych, wydawniczych oraz liczne materiały konferencyjne. Karl Dedecius' Vorlass, sygn. 2-2 do



o kolejne zespoły, blisko związane tematycznie ze spuścizną słynnego tłumacza (stanowiącą samą w sobie kopalnię wiedzy nie tylko o twórcy spuścizny, ale o całym polsko-niemieckim środowisku kulturalnym), znacznie poszerza spektrum możliwości prowadzenia badań w oczach odwiedzających archiwum naukowców. Rozrost zbiorów z dziedziny przekładu literackiego i dyscyplin pokrewnych umożliwia prowadzenie na tych obszarach studiów porównawczych na szeroką skalę. Stopień tematycznego pokrewieństwa pomiędzy spuścizną Karla Dedeciusa a później zdobytymi zespołami akt doskonale obrazuje system powiązań personalnych i instytucjonalnych, które obserwować można, korzystając z katalogu archiwum.

Zakres działalności Archiwum Dedeciusa jest jednak znacznie szerszy niż tylko działalność czysto archiwalna. Archiwum nader chętnie angażuje się w inicjatywy muzealne, stanowiące najlepszy sposób na propagowanie badań nad spuścizną tłumacza i innymi związanymi z nią zespołami archiwalnymi. Archiwum od początku swego istnienia było organizatorem licznych wystaw o charakterze muzealnym, takich jak „Karl Dedecius – Moja Rosja”, „Rzeczywistość wymaga” (wystawa z okazji osiemdziesiątych urodzin Wisławy Szymborskiej), „Marion hrabina Dönhoff”, „Święty Hieronim – patron tłumaczy”, „Życie pełne kart i ksiąg”, (ekspozycja w całości oparta na zbiorze tłumacza i w pełni jemu poświęcona), „Niezatarte Świadcstwo. Życie i dzieło Henryka Bereski”, „Życie dla dzieci. Życie dla Korczka. Janusz Korczak w zbiorach prof. Ericha Dauzenrotha”. Wymienione wystawy bądź to bezpośrednio dotyczyły osoby dyrektora Instytutu Kultury Polskiej w Darmstadt, bądź przedstawiały inne postaci widziane przez pryzmat jego zbiorów, lub prezentowały inne zbiory, lecz zawsze ujmując w nich także osobę Dedeciusa. Głównymi celami, jakie przyświecają budowie stacjonarnych wystaw o charakterze muzealnym są: prezentacja metod pracy tłumaczy literackich środowisku studentów Collegium Polonicum i Uniwersytetu Europejskiego oraz przede wszystkim zaprezentowanie zbiorów środowiskom naukowym, a więc propagowanie badań nad zebrany materiałem historycznym. Otwarcie każdej kolejnej ekspozycji stanowi doskonałą okazję do organizacji konferencji naukowych dotyczących tematyki związanej ze zbiorami archiwum. Inicjatywy te odbijają się coraz szerszym echem, już nie tylko w środowisku polsko-niemieckim, lecz w znacznie szerszych kręgach międzynarodowych. Wystawy, w zamierzeniu twórców, zawsze mają mieć możliwie przekrojowy charakter, mają za zadanie przedstawiać rzeczywistą dokumentację wytworzoną przez twórców, jednym z głównych postulatów jest reprezentatywność ekspozycji wobec zbiorów<sup>41</sup>. Archiwum dzięki gościnności Biblioteki Collegium Polonicum dysponuje własną powierzchnią wystawową o powierzchni 150 m<sup>2</sup>. Przestrzeń ta pozwala na organizację ekspozycji obejmujących liczbę około 600 ekspozycji, w której znajdują się zawsze przede wszystkim cenne archiwalia oraz muzealia.

---

2-6, 2-8, 2-11 do 2-13, 02-01-180 do 02-01-188, 04-01-49, 04-02-69, 04-02-72, 04-02-02-24, 04-03-29 do 04-03-30, 07-02-22, 08-06-25 do 08-06-26-a, 16-18-94, 18-129 do 18-138, 18-142 do 18-148; Erich Dauzenroths Nachlass und Janusz-Korczak-Kollektion, sygn. DE1-1-4-30, DE1-2-1-82 do DE1-2-1-96, DE-1-2-1-111 do DE1-2-1-129, DE1-2-1-1401, DE1-2-1-1242, DE1-2-3-28 do DE1-2-3-29, DE1-2-3-220, DE1-2-3-447, DE1-3-2-43 do DE1-3-2-45.

<sup>41</sup> Zagadnienie wystawiennictwa archiwalno-muzealnego w Polsce oraz m.in. w Niemczech, stosunkowo szeroko opisuje w swej pracy Jarosław Wiśniewski. J. Wiśniewski, *Archiwalia w bibliotekach i muzeach*, Poznań 2000, s. 114-129.

Opisując kwestię opracowywania zbiorów literackich nie sposób nie wspomnieć także o uczestniczących zwykle w tego typu działaniach bibliotekach. To biblioteki przejmują bowiem materiały drukowane należące do zbiorów. Tak było i w tym przypadku. Należy też zauważyć, iż bez bazy naukowej, jaką stanowią księgozbiory Biblioteki Uniwersytetu Europejskiego Viadrina, jak i również Biblioteki Collegium Polonicum, praca naukowa na archiwaliach z dziedzin przekładu i literatury byłaby niezwykle utrudniona.

Podkreślając rolę obu bibliotek warto przede wszystkim zaznaczyć, iż przejmują one wszelkie materiały drukowane napływające do archiwum, w tym zbiory literatury polskiej, literatury niemieckojęzycznej, czasopism zajmujących się problematyką polsko-niemiecką, wreszcie zbiory tłumaczeń oraz dzieła własne twórców spuścizn. Łączną objętość zbioru druków zwartych należących do samej tylko spuścizny Karla Dedeciusa szacuje się na 2 700 woluminów<sup>42</sup>, często opatrzonych rękopiśmiennymi dedykacjami od autorów.

Powracając do inicjatyw podejmowanych bezpośrednio w ramach Archiwum Dedeciusa, należy wspomnieć, iż to właśnie ta placówka podjęła wyzwanie rzucone przez Katedrę Badań Niemcoznawczych Uniwersytetu Łódzkiego i włączyła się aktywnie we współpracę nad – stanowiącym projekt autorstwa Krzysztofa A. Kuczyńskiego – „Rocznikiem Karla Dedeciusa”<sup>43</sup>. Po przychylnym przyjęciu pierwszego tomu periodyku<sup>44</sup> przez polskie środowiska germanistyczne i slawistów niemieckich wyraźnie procentować zaczyna kooperacja dwóch placówek zainicjowana przez łódzkiego badacza twórczości Dedeciusa. Ciągłemu zwiększeniu ulega zarówno zainteresowanie wykazywane przez zgłaszających się do redakcji autorów, jak i zapytania czytelników o nowo powstałe czasopismo naukowe. Kolejnym dowodem działalności naukowej archiwum jest jego skromny udział w niniejszej serii, stworzonej i redagowanej przez Edwarda Białka i Jana Stolarczyka. Ta forma aktywności nieco szerzej opisana zostanie z kolei w trzeciej części wstępu.

Archiwum Karla Dedeciusa, wedle założeń, stać powinno się miejscem przechowywania coraz liczniejszych i obszerniejszych zespołów archiwalnych obrazujących świat polsko-niemieckiej humanistyki, umiejscowienie większej liczby tego typu zbiorów na pograniczu tychże dwóch obszarów językowych stanowi chyba najdoskonalwsze rozwiązanie. Placówka ta ma ogromne szanse stać się znaczącą bazą naukową dla teoretyków, autorów przekładu tekstu literackiego nie tylko dzięki swemu położeniu geograficznemu, przede wszystkim dzięki panującej na tym obszarze atmosferze, niezwykle sprzyjającej współpracy naukowej między Republiką Federalną oraz Polską. Stąd też zakrojone na szeroką skalę plany władz Uniwersytetu Europejskiego Viadrina, których celem jest przebudowanie Archiwum Karla Dedeciusa w placówkę o znacznie szerszym polu działania, stworzenie z niego centrum tłumaczeniowego – Instytutu Karla Dedeciusa, którego prace koncentrowałyby się na zagadnieniach ściśle związanych z translatoryką. W ten sposób zbiór „Europejczyka z Łodzi”<sup>45</sup> ma stać

<sup>42</sup> Dane z dn. 01.02.2009 r.

<sup>43</sup> *Rocznik Karla...*

<sup>44</sup> Zob. np. recenzję autorstwa Jana Miodka. J. Miodek, *Rocznik Dedeciusa*, „Śląsk”, r. 14, 2008, nr 12, s. 75.

<sup>45</sup> K. Dedecius, *Europejczyk z...*

się „kamieniem węgielnym” pod „budowę” nowoczesnej instytucji naukowo-badawczej imienia wielkiego tłumacza. Działania te stanowią mają kontynuację, podjętych jeszcze w ramach Niemieckiego Instytutu Kultury Polskiej w Darmstadt, starań Karla Dedeciusa na rzecz dalszego zbliżenia kulturowego Polski i Niemiec.

### Nie sposób go ogarnąć...<sup>46</sup>

Książki, jakie przekładamy z języka polskiego, bądź też sami piszemy o Polsce, tworzą spójny katalog dobrej woli, odpowiadają elementarnej potrzebie rozmowy, świadczą o chęci poinformowania i poznania się, jak również o gotowości do przyjrzenia się samemu sobie w zwierciadle obcej literatury<sup>47</sup>.

Całokształt działalności Karla Dedeciusa określić można parafrazując słowa Ernsta Jüngera, że „obszar pracy jest nieograniczony, podobnie, jak i czas jej trwania wynosi dwadzieścia cztery godziny na dobę”<sup>48</sup>. Tych dwóch niemieckich autorów, choć tak bardzo różnią się oni od siebie, łączy fascynacja uniwersalną postacią europejskiego „twórcy”. Rzeczywiście, nie da się zaprzeczyć, że Dedecius ten właśnie typ uosabia. Jego dzieło, metody pracy, od kilku już dekad budzą podziw licznych obserwatorów<sup>49</sup>. Sam translator okazuje jednak niebywałą skromność wobec swoich dokonań, próbując ukryć tkwiącą w nim, „nietzscheańską” wręcz „wolę”. Ta stanowi jedną z najoczywistszych jego cech, nie mogła uciec więc uwadze uczonych zajmujących się twórczością darmstadzkiego przekładowcy, takich jak Hubert Orłowski<sup>50</sup> czy Krzysztof A. Kuczyński<sup>51</sup>. Jego stosunek wobec własnych osiągnięć doskonale obrazuje fragment przemówienia, jakie wygłosił podczas poświęconego mu sympozjum na Uniwersytecie Łódzkim w dniach 5-8 października 1999 roku: „Wszyscy wiedzą, że literaturę uprawiałem zawsze li tylko w niedzielę i święta, w godzinach wolnych od innych obowiązków. Nieprofesjonalnie. Za to *con amore* i *honoris causa*. [...] Na pracę twórczą, na przyjaźnię i regenerację pozostawały znów tylko rzadkie wolne od obowiązków godziny. I tak do tej pory, nawet po drugiej emeryturze. A tu – splendory, sesje naukowe. Czy to nie musi budzić zażenowania? Robiłem zawsze tylko to, na co mnie było stać i dla własnej przyjemności”<sup>52</sup>.

<sup>46</sup> „Dzieło dokonane w ciągu minionych dziesięcioleci jest tak olbrzymie, że nie sposób go ogarnąć bez powołania do życia wyspecjalizowanego zespołu badawczego”. K. A. Kuczyński, *Czarodziej...*, s. 9.

<sup>47</sup> K. Dedecius, *O Polsce, Europie, literaturze. Dialog przyjaźni*, Wrocław 1996, s. 124.

<sup>48</sup> Tłum. B. Kaźmierczak. E. Jünger, *Der Arbeiter. Herrschaft und Gestalt*, Stuttgart 1982, s. 91.

<sup>49</sup> „...wzbudza podziw, że Dedecius działalność tę łączy z normalną pracą biurową: zajmuje kierownicze stanowisko w jednym z towarzystw ubezpieczeniowych we Frankfurcie nad Menem. Patrząc na sprawę z formalnego punktu widzenia, powiedzieć by można, że to wielkie dzieło translatorskie powstało w godzinach wolnych od pracy, jako efekt hobby...”. J. Kwiatkowski, dz. cyt., s. 8.

<sup>50</sup> H. Orłowski, *Karl Dedecius*, [w:] „...nie będzie nigdy...”, s. 277.

<sup>51</sup> Zob. K. A. Kuczyński, *Czarodziej...*, s. 6-9.

<sup>52</sup> K. Dedecius, *Szanowni i Drodzy Państwo*, [w:] *Karl Dedecius. Ambasador...*, s. 11.

Wnioskując ze słów Mistra nie sposób domyśleć się, iż jeszcze w okresie swej działalności administracyjnej w Towarzystwie Ubezpieczeniowym Allianz funkcjonował on jako jednoosobowa instytucja krzewiąca na całym obszarze niemieckojęzycznym wiedzę o polskiej kulturze, propagująca literaturę powstałą za Odrą. W okresie, w którym prowadził on założony przez siebie Niemiecki Instytut Kultury Polskiej w Darmstadt, jego twórczość osiągnęła punkt szczytowy. Podjęcie kolejnej próby opracowania możliwie pełnej bibliografii dzieł twórcy o tak wysokiej „produktywności”, jakim jest Karl Dedecius, stanowi bez wątpienia niełatwe zadanie. Bibliografia stanowi trzecią poważniejszą próbę ujęcia twórczości tłumacza, stąd też autor stawiał pierwsze kroki niepozabawiony jeszcze wrażenia, iż kroczy nieco już przetartym szlakiem<sup>53</sup>. Ze względu na ogromny format dorobku intelektualnego „ambasadora kultury polskiej w Niemczech” opracowanie zatytułowane zostało skromnie wyborem bibliograficznym. Jego cel stanowiło ujęcie (wszystkich możliwych do odnalezienia) pojedynczych tłumaczeń, antologii, dzieł własnych, artykułów itp. Co w przypadku tworzenia inwentarza literatury prymarnej stanowi pewne odstępstwo, bibliografia wzbogacona została o wywiady udzielone przez translatora. Kolejny wyjątek stanowi fakt „podczepienia” pod tytuły książkowe wszelkich odnalezionych recenzji tychże dzieł. Na niniejszy tom składa się około ośmiuset wpisów bibliograficznych oraz kilkadziesiąt kolejnych załączonych do nich odnośników, odsyłających do opinii o wymienianych pracach. Opracowanie znacznie przewyższa (rozpatrując kwestię wyłącznie w kryteriach ilościowych, ocenę jakościową pozostawmy przyszłym krytykom pracy) każdą wcześniejszą próbę ujęcia dzieł Dedeciusa w formie spisu. Należy jednak zaznaczyć, iż autora bibliografii czeka jeszcze całkiem długa droga do sfinalizowania pełnej bibliografii osobowej tłumacza. Od dłuższego czasu trwają bowiem prace nad zestawieniem tytułów literatury sekundarnej, a więc tekstów dotyczących postaci i działalności twórczej przekładowcy rodem z Łodzi.

By sporządzić niniejszy rejestr, konieczne było wykorzystanie niezliczonej liczby różnorodnych zestawień. Ze źródeł polskich nieoceniona okazała się *Polska Bibliografia Literacka (PBL)*<sup>54</sup>, wydawnictwo, po które w pierwszej kolejności sięgnąć musi każdy bibliograf przygotowujący inwentarz tytułów z dziedziny literatury pięknej. *Polska Bibliografia Literacka* opublikowana w formie drukowanej obejmuje lata 1944-1988, tom z roku 1989 ujrzał światło dzienne w formie płyty kompaktowej, natomiast roczniki 1990-1995 pozostają dostępne dla użytkowników za pośrednictwem sieci internetowej<sup>55</sup>. Przygotowywana przez pracowników Instytutu Badań Literackich Polskiej Akademii Nauk w Warszawie oraz Pracowni Bibliografii Bieżącej w Poznaniu, budzi podziw swoją komplementarnością. W *PBL* odnotowywane są między innymi:

<sup>53</sup> Dwie pierwsze obszerniejsze bibliografie, zawierające bądź tylko informacje odnośnie samej twórczości Karla Dedeciusa, bądź także i odnośniki bibliograficzne do tekstów o tłumaczu, to: *Polonica Dedeciana. Literatura polska w pismach, tłumaczeniach i wydawnictwach Karla Dedeciusa. Bibliografia wydawnictw książkowych z lat 1959-1986*, Toruń 1986, oraz bibliografia zawarta w pracy: *Polnische Literatur in Übersetzungen von Karl Dedecius. Eine Ausstellung der Deutschen Bibliothek Frankfurt am Main*, hrsg. v. B. Eckert u. H. Kieser, Frankfurt am Main 2000.

<sup>54</sup> *Polska Bibliografia Literacka za lata 1944-1988*, oprac. zespół Pracowni Bibliografii Bieżącej Instytutu Badań Literackich PAN w Poznaniu, Warszawa 1950-2000.

<sup>55</sup> Zob. <http://pbl.ibl.poznan.pl/>

materiały z zakresu literatury polskiej, także tej emigracyjnej, literatury obcej publikowanej w Polsce oraz literatury polskiej w tłumaczeniach na języki obce. Nawiązując do ostatniej spośród wymienionych kategorii, należy podkreślić, jak niebywale bogate źródło wiedzy stanowi inwentarz opracowywany wspólnie przez warszawskich i poznańskich bibliotekarzy. Bardzo przydatna w trakcie poszukiwań była również *Bibliografia Zawartości Czasopism (BZCz)*, druga najistotniejsza bibliografia polska, opracowywana przez pracowników Biblioteki Narodowej<sup>56</sup>. Korzystanie z obu spisów jednocześnie stanowi zwykle rutynę podczas podobnego rodzaju kwerend.

Z niemieckich źródeł drukowanych pomocne okazały się dwie, również dość obszerne bibliografie, obejmujące informacje z zakresu germanistyki, zarówno tej uprawianej w Republice Federalnej, Austrii i Szwajcarii, jak i w innych krajach Europy. Są to *Germanistik*<sup>57</sup> oraz *Bibliographie der deutschen Sprach- und Literaturwissenschaft (BDSL)*<sup>58</sup>. Z opracowań, które ukazały się drukiem, wykorzystane zostały również obie, wspomniane na wcześniejszych stronach listy prac tłumacza, a więc *Polonica Dedeciana*<sup>59</sup> oraz zestawienie zawarte w katalogu wystawowym z ekspozycji Biblioteki Narodowej we Frankfurcie nad Menem zatytułowane *Polnische Literatur in Übersetzungen von Karl Dedecius*<sup>60</sup>. O czym warto wspomnieć, pewną pomoc, choć oczywiście wyłącznie pośrednią, w poszukiwaniach literatury prowadzonych na obszarze Republiki Federalnej stanowi *Handbuch der bibliographischen Nachschlagewerke*<sup>61</sup>.

Ze źródeł niemieckich wyjątkowo efektywnymi okazały się być również elektroniczne bazy danych. Niebywałą kopalnię wiedzy stanowi tu przede wszystkim niezastąpiony *Katalog Wirtualny Uniwersytetu w Karlsruhe*<sup>62</sup>. Rolę pomocniczą w procesie poszukiwawczym pełniły również inne katalogi cyfrowe, jak na przykład *Bank Danych Czasopism Niemieckich (ZDB)*<sup>63</sup> czy *Elektroniczna Biblioteka Czasopism (EZB)*<sup>64</sup>. Dobre źródło informacji stanowi również katalog wirtualny Niemieckiej Biblioteki Narodowej<sup>65</sup>. Wspomnieć należy również o wyjątkowo bogatym w opracowania z dziedziny slawistyki oraz niemieckojęzyczne tłumaczenia z języka polskiego katalogu Uniwersytetu Europejskiego Viadrina we Frankfurcie nad Odrą<sup>66</sup>. Pomocnymi w poszukiwaniach bibliograficznych są także, dość liczne w Niemczech, zintegrowane bazy antykwaryczne, jak np. *Centralny Spis Książek Antykwarycznych*

<sup>56</sup> *Bibliografia Zawartości Czasopism*, red. Instytut Bibliograficzny Biblioteki Narodowej, Warszawa 1951-2004. Zob. <http://mak.bn.org.pl/w14.htm>

<sup>57</sup> *Germanistik. Internationales Referatenorgan mit bibliographischen Hinweisen*, hrsg. v. H. W. Bähr u.a., Tübingen 1960-2007.

<sup>58</sup> *Bibliographie der deutschen Sprach- und Literaturwissenschaft*, hrsg. v. C. Köttelwesch, B. Kossmann, Frankfurt am Main 1957- 2007. Zob. <http://www.ub.uni-frankfurt.de/bdsl/bdsl-start.html>

<sup>59</sup> *Polonica Dedeciana...*

<sup>60</sup> *Polnische Literatur...*

<sup>61</sup> *Handbuch der bibliographischen Nachschlagewerke (Totock-Weitzel)*, hrsg. v. Hans- Jürgen Kernchen, 2 Bde, Frankfurt am Main 1984-1985.

<sup>62</sup> Zob. <http://www.ubka.uni-karlsruhe.de/kvk.html>

<sup>63</sup> Zob. <http://www.zeitschriftendatenbank.de/>

<sup>64</sup> Zob. <http://rzblx1.uni-regensburg.de/ezeit/>

<sup>65</sup> Zob. <http://staatsbibliothek-berlin.de/deutsch/suche/>

<sup>66</sup> Zob. <http://ubopac.euv-frankfurt-o.de:8080/webOPACClient/start.do>

(ZVAB)<sup>67</sup>, *Antbo – Książki Antykwaryczne Online*<sup>68</sup> czy *Antiquario – Antykwaryczna Platforma Handlowa*<sup>69</sup>. Dużą pomoc w tego typu kwerendach stanowią również wskazówki i odsyłacze umieszczone na stronach internetowych niemieckiego portalu germanistycznego, noszącego nazwę *Germanistyka w Internecie*<sup>70</sup>. Pozostając jeszcze przy źródłach informacji dostępnych przez pośrednictwo sieci internetowej, nadmienić należy, jak nieocenioną pomoc w trakcie prac stanowił, aktualizowany na bieżąco i publikowany na stronach Deutsches Polen-Institut, inwentarz autorstwa Manfreda Macka<sup>71</sup>. Z tego, jak ważną rolę pełni bibliografia Manfreda Macka, doskonale zdaje sobie sprawę każdy polski germanista czy slawista niemiecki.

Z „zagranicznych”, tj. zarówno niepolskich, jak i nieniemieckich źródeł dostępnych w sieci internetowej, wyniki poszukiwań wzbogacić mogą informacje z takich katalogów wirtualnych jak *Ingenta Connect – Baza Poszukiwań Naukowych*<sup>72</sup>, *Ekspłorator Wiedzy Biblioteki Brytyjskiej*<sup>73</sup>, *Szwajcarski Portal Czasopism Naukowych (SZP)* aktualizowany na bieżąco przez bibliotekarzy ze Szwajcarskiej Biblioteki Narodowej<sup>74</sup> czy (znowuż brytyjski) *Otwarty Indeks Czasopism (PIO)*<sup>75</sup>. Nie bez znaczenia, w podobnej natury kwerendach elektronicznych, pozostaje również *Międzynarodowa Bibliografia Czasopism (IBZ)*<sup>76</sup>.

Co jest oczywiste ze względu na fakt, iż bibliografia powstała w ramach działań Archiwum Karla Dedeciusa, kwerenda miała także charakter wybitnie fizyczny. Oznacza to, iż w celu odnalezienia tytułów niefunkcjonujących w zestawieniach bibliograficznych, poszukiwania materiałów prowadzone były również w samym archiwum. W tym celu przeszukana została zarówno spuścizna właściwa tłumacza, jak i jego archiwum prasowe. Kwerenda archiwalna niebawem zwiększyła liczbę wpisów składających się na niniejsze zestawienie, choć odnalezione materiały często stanowiły wyłącznie „namacalne” potwierdzenie autentyczności już odnotowanych pozycji inwentarzowych.

Szukając metody właściwej dla dwujęzycznego osobowego wykazu dzieł, autor zapoznał się z opracowaniami wypracowanymi w kilku szkołach metodologicznych. Na polu polsko-niemieckiej bibliografistyki istnieje kilka bardzo wartościowych prac, stanowiących dzieła czołowych badaczy z obszaru nauk filologicznych i niemcoznawstwa. Na szczególną uwagę zasługują tutaj prace takie, jak bibliografia literatury polskiej w niemieckich tłumaczeniach, obejmująca okres od jej zarania do roku 1985 autorstwa Krzysztofa A. Kuczyńskiego<sup>77</sup>, czy tom zbiorowy pod redakcją Heinza

<sup>67</sup> Zob. <http://www.zvab.com/index.do>

<sup>68</sup> Zob. <http://www.antbo.de/>

<sup>69</sup> Zob. <http://www.antiquario.de/>

<sup>70</sup> Zob. <http://www.erlangerliste.de/>

<sup>71</sup> Zob. <http://www.deutsches-polen-institut.de/Service/Bibliografien/index.php>

<sup>72</sup> Zob. <http://www.ingentaconnect.com/?jsessionid=1gslahp9oekx.alice>

<sup>73</sup> Zob. <http://www.bl.uk/>

<sup>74</sup> Zob. [http://ead.nb.admin.ch/web/swiss-serials/psp\\_de.html](http://ead.nb.admin.ch/web/swiss-serials/psp_de.html)

<sup>75</sup> Zob. <http://pio.chadwyck.co.uk/home.do>; <http://pio.chadwyck.co.uk/setLanguage.do?language=de>

<sup>76</sup> Zob. <http://gso.gbv.de/LNG=DU/DB=2.4/>

<sup>77</sup> K. A. Kuczyński, *Polnische Literatur in deutscher Übersetzung. Von den Anfängen bis 1985*, Darmstadt 1985.

Kneipa i Huberta Orłowskiego obrazujący recepcję literatury polskiej w Niemczech i literatury niemieckiej w Polsce z lat 1945-1985<sup>78</sup>. Na uwagę zasługuje nazwisko Andreasa Lawatego (kolejnego po Manfredzie Macku tytana pracy z zespołu Karla Dedeciusa), współredaktora czterotomowej bibliografii zawierającej tytuły prac dotyczących stosunków polsko-niemieckich, a wydane w dwudziestym wieku<sup>79</sup>. Godny polecenia jest inwentarz tytułów polskich z obszaru literatury pięknej, przełożonych na język niemiecki, autorstwa Ingrid Kuhnke<sup>80</sup>. Wszystkie te prace wskazać można byłoby jako wzorcowe dla autorów chcących kroczyć dalej drogą polsko-niemieckiej bibliografistyki.

Główną inspirację przy tworzeniu systemu, według którego zbudowany został spis literatury prymarnej Karla Dedeciusa, stanowiła potężna i przygotowana z dużym rozmachem seria bibliograficzna wydawana przez Instytut Herdera w Marburgu, a zatytułowana *Bibliographien zur Geschichte und Landeskunde Ostmitteleuropas*<sup>81</sup>. Jednym z argumentów przemawiających za tym, aby oprzeć się na doświadczeniu bibliografów z Marburga był fakt, iż ich dzieło obejmuje literaturę powstałą zarówno w Niemczech jak i w Polsce. Metoda wykorzystywana przez pracowników Instytutu Herdera zdaje się być bardzo funkcjonalna i stosunkowo prosta w użyciu. Z tego względu została ona odwzorowana, aczkolwiek tylko w pewnym stopniu, także przy tworzeniu niniejszego opracowania. Indeks dzieł Karla Dedeciusa nie stanowi jednak wiernego odbicia systemu marburskich bibliografów. Autor inwentarza prac Dedeciusa niekiedy posunął się do pewnych uproszczeń formy, w innych kwestiach natomiast uznał, iż w wypadku bibliografii osobowej, zdecydowanie warto byłoby pójść o kilka kroków dalej.

Sam system zapewne, jak każda zresztą technika redagowania bibliografii, nie jest doskonały. Niejeden bibliograf z pewnością odrzuciłby niektóre z zastosowanych rozwiązań, użytą metodę zastąpiłby inną. Przy tworzeniu podobnego typu rejestrów główną zasadą, wyznawaną przez wszystkie szkoły metodologiczne, jest zasada konsekwencji. Ta była natomiast bezwzględnie przestrzegana w trakcie przygotowywania zestawienia. Jak już to zostało wspomniane powyżej, lista literatury podmiotowej „czarodzieja z Darmstadt” nie jest również pełna. Skonstruowanie całkowitego spisu tłumaczeń, prac własnych, wywiadów udzielonych przez Karla Dedeciusa, w przypadku autora tak „płodnego” literacko, a zarazem posiadającego tak niebywały zmysł organizacyjny, wydaje się być niewykonalne. Bibliograf nigdy nie może popaść w stan

<sup>78</sup> *Die Rezeption der polnischen Literatur im deutschsprachigen Raum und die der deutschsprachigen in Polen 1945-1985*, hrsg. v. H. Kneip u. H. Orłowski, Darmstadt 1988.

<sup>79</sup> *Deutsch-polnische Beziehungen in Geschichte und Gegenwart: Bibliographie 1900-1998*, 4 Bde, hrsg. v. A. Lawaty u. W. Mincer unter Mitw. von A. Domańska, Wiesbaden 2000.

<sup>80</sup> I. Kuhnke, *Polnische schöne Literatur in deutscher Übersetzung 1900-1992/3. Bibliographie*, Mainz 1995.

<sup>81</sup> Zob. np. *Bibliographie zur Geschichte Schlesiens. Bibliografie dějin Slezska. Bibliografia historii Śląska* 1995, bearb. v. L. Bajger u.a., Marburg, Wrocław 2000; *Bibliographie zur Geschichte Großpolens. Bibliografia historii Wielkopolski* 2001, bearb. v. E. Janus u.a., Marburg 2006; *Bibliographie zur Geschichte Ost- und Westpreußens. Bibliografia historii Pomorza Gdańskiego i Prus Wschodnich* 1998, bearb. v. C. J. Kenéz u. U. Zaborska unter Mitarb. v. G. Kempf, Marburg 2006.

zadowolenia. Zawsze znajdują się bowiem tytuły, nagłówki, których nie zdołał wychwytać w gąszczu tysiąca innych. Toteż należy podkreślić, iż wykaz zawiera wszystkie te, które udało się odnaleźć jego redaktorowi w trakcie żmudnych, pochłaniających setki godzin kwerend i dalszych dociekań. Regułę w podobnych przypadkach stanowi to, iż w miarę jak poszukiwania zataczają coraz szersze kręgi, wzrasta również niedosyt autora<sup>82</sup>. Pryncypia podczas prac nad bibliografią miały stanowić dokładność w odwzorowaniu stanu rzeczywistego i rzetelność w prowadzonych poszukiwaniach.

Zestawienie ma na celu ułatwienie pracy badaczom zasiadającym do praktycznie nigdy niewyczerpującego się tematu – twórczości Dedeciusa, tego „budowniczego mostów pomiędzy Polską a Niemcami”, perfekcjonisty literatury znanego z dbałości tak o formę wewnętrzną, jak i o postać zewnętrzną dzieła<sup>83</sup>. Pragnieniem autora bibliografii jest godnie otworzyć kolejną serię wydawniczą poświęconą wielkiemu pośrednikowi pomiędzy kulturami Polski a Niemiec. Otwierać ciąg prac noszący tytuł *Scripta Caroli Dedecii*, publikowanych przez oficynę, której zasługę stanowi dwujęzyczne wznowienie pierwszej, legendarnej antologii mistrza przekładu<sup>84</sup>, stanowi ogromny honor, lecz także niebывалą odpowiedzialność. Głównym celem, jaki przyświecał redaktorowi w trakcie prac było, aby najważniejszy spośród odbiorców, a więc sam bohater niniejszego opracowania, pochylając się nad nim, wypowiedzieć mógł w myślach (powtórzyć po innym wielkim niemieckim tłumaczu sprzed pół tysiąca lat) jedną z najpiękniejszych, a jednocześnie najczęściej chyba cytowanych maksym wyrażonych kiedykolwiek w języku niemieckim „Hier stehe ich...” – „Tak oto stoję...”<sup>85</sup>.

---

<sup>82</sup> Odnajdującego np. niezindexowane w innych zestawieniach artykuły, nadesłane przez redakcję gazety a nieopatrzone numerem strony, co przekreśla możliwość ich wykorzystania.

<sup>83</sup> E. Naganowski, *Kochanek polskich muz*, [w:] K. Dedecius, *Polacy i Niemcy...*, s.11.

<sup>84</sup> *Lekcja ciszy. Liryka polska... Lektion der Stille. Polnische Lyrik*, wybór, przekł. i wst. K. Dedecius, Oficyna Wydawnicza ATUT, Wrocław 2003.

<sup>85</sup> Tłum. za: R. Bainton, *Tak oto stoję: klasyczna biografia Marcina Lutera*, przeł. W. Maj, Katowice 1995.



Krzysztof A. Kuczyński

Łódź

---

## Wystawa „Karl Dedecius i Łódź”

Archiwum Karla Dedeciusa przy Collegium Polonicum. Słubice,  
17 czerwca 2010

Archiwum Karla Dedeciusa istniejące od kilku lat przy Collegium Polonicum w Słubicach dało się już poznać wieloma cennymi inicjatywami naukowymi i popularyzatorskimi, obliczonymi na szersze oddziaływanie. Poza opracowanymi zbiorami dokumentacji Karla Dedeciusa, Henryka Bereski czy Ericha Dauzenrotha, świadczącymi usługi badawcze dla licznych pracowników nauki i studentów z Polski i zagranicy, sesjami naukowymi (np. o dorobku translatorskim Henryka Bereski) i wystawami, Archiwum jest współwydawcą „Rocznika Karla Dedeciusa”.

Do najnowszych inicjatyw Archiwum należy organizacja interesującej wystawy „Karl Dedecius i Łódź”, której otwarcie nastąpiło 17 czerwca 2010 r.<sup>1</sup>

Wystawa była wkomponowana w ramy dużej imprezy kulturalnej „Białe Noce nad Odrą – Łódź”, organizowanej w dniach 16-17 czerwca 2010 r. przez Europa-Universität Viadrina i Collegium Polonicum. Impreza ta ma już swoją historię, w minionych latach w centrum uwagi były takie miasta jak m.in. St. Petersburg, Czerniowce, Wrocław czy Taszkent.

W programie imprezy „Białe Noce nad Odrą – Łódź” był m.in. wykład prof. Karla Schlögela „Łódź – polski Manchester”, rozmowa z Jerzym Grohmanem, potomkiem łódzkich potentatów przemysłowych, czy spotkanie autorskie z Tiną Stroheker, niemiecką pisarką przebywającą swojego czasu na „stażu” artystycznym w Łodzi, rezultatem czego stała się książka *Słownik łódzki*.

Wystawa „Karl Dedecius i Łódź” była więc integralną częścią tej szeroko zakrojonej imprezy kulturalnej, ale była też równocześnie samodzielnym przedsięwzięciem popularno-naukowym słubickiego Archiwum Karla Dedeciusa.

Autorami wystawy byli: kierownik Archiwum mgr Błażej Kaźmierczak oraz mgr Dorota Stróżyńska. Ekspozycje pokazane na wystawie pochodziły z 3 źródeł: z zasobów Archiwum, ze zbiorów Muzeum Miasta Łodzi oraz zbiorów prywatnych prof. Krzysztofa A. Kuczyńskiego z Uniwersytetu Łódzkiego.

Uroczyste otwarcie wystawy „Karl Dedecius i Łódź” odbyło się 17 czerwca 2010 roku w głównym holu Collegium Polonicum przy ul. Kościuszki 1. W otwarciu, którego dokonał dyrektor Collegium Polonicum dr Krzysztof Wojciechowski, wzięła także udział oficjalna delegacja Muzeum Miasta Łodzi z zastępcą dyrektora mgr Małgorzatą Laurentowicz-Granas.

---

<sup>1</sup> [Katrin Becker], Ein Europäer aus Lodz. Słubicer Karl-Dedecius-Archiv bereitet Ausstellung vor, „Märkische Oder-Zeitung“, 16.6.2010, s. 16

Wystawa składała się z kilku działów tematycznych:

- materiały biograficzne (zdjęcia, listy, dokumenty – np. akt chrztu, świadectwa szkolne, dyplomy) ukazujące rodzinę, dzieciństwo, młodość i dorosłą działalność Karla Dedeciusa jako tłumacza literatury polskiej
- historia Łodzi, kultura, mniejszość niemiecka
- Karl Dedecius i Uniwersytet Łódzki, m.in. dyplom honoris causa
- Karl Dedecius i Katedra Badań Niemcoznawczych UŁ. Dorobek naukowy Katedry, m.in. dokumenty z sesji w 1999 r. „Karl Dedecius – ambasador kultury polskiej w Niemczech” oraz monografia Krzysztofa A. Kuczyńskiego *Czarodziej z Darmstadt*
- Honorowy Obywatel Łodzi, m.in. zdjęcia i listy ówczesnego Prezydenta m. Łodzi
- „Noc poetów” – dokumentacja uroczystych obchodów w Muzeum Miasta Łodzi 75. rocznicy urodzin Karla Dedeciusa, m.in. w obecności Wisławy Szymborskiej
- Współpraca 3 placówek: Archiwum Karla Dedeciusa, Katedry Badań Niemcoznawczych UŁ i Muzeum Miasta Łodzi odnośnie życia i działalności wielkiego tłumacza, czego rezultatem jest m.in. wspólne wydawanie „Rocznika Karla Dedeciusa”, t. 1 (2008) – t. 3 (2010)

Organizatorzy wystawy potrafili zgromadzić dużą ilość zdjęć, książek, dokumentów i eksponatów (np. biurko, maszyna do pisania, medale, odznaczenia) powiązanych z osobą Karla Dedeciusa. Po raz pierwszy ukazane zostały ściśle, wieloletnie związki wielkiego tłumacza z jego miastem rodzinnym.

Karl Dedecius po wojnie przybył do Łodzi po raz pierwszy w 1959 r. (dokumentuje to m.in. wywiad prasowy eksponowany na wystawie), w następnych latach – zwłaszcza po 1990 r. – odnotować można wiele jego wizyt, jak również liczne dowody oficjalnego uznania przez władze miejskie i instytucje (m.in. honorowe obywatelstwo Łodzi, wspomniany doktorat honorowy UŁ, nazwanie jego imieniem jednego z łódzkich gimnazjów). To właśnie w Łodzi, w murach Katedry Badań Niemcoznawczych UŁ mieści się redakcja „Rocznika Karla Dedeciusa”. O tych faktach, i wielu innych dowodach uznania i sympatii łodzian wobec Karla Dedeciusa, informuje w niezwykle kompetentny sposób słubicka wystawa.

O powiązaniach tłumacza z rodzinnym miastem, o jego wizytach i przyjaźniach z łódzkimi twórcami i naukowcami wiedzieliśmy sporo, jednak dopiero wystawa „Karl Dedecius i Łódź” unaoczniała ogrom i bogactwo tych trwających kilka dziesięcioleci intensywnych kontaktów.

Wystawa jest czynna od czerwca do września 2010 r., już pierwsze dni ukazały duże zainteresowanie odwiedzających. Nasuwa się tutaj refleksja, iż byłoby pożądane, aby wysiłek Archiwum uwiecznić w postaci katalogu, który w trwały sposób udokumentowałby temat powiązań Karla Dedeciusa z Łodzią, mających przecież dla całokształtu badań nad fenomenem tego wybitnego humanisty, istotnego elementu powojennych relacji niemiecko-polskich, fundamentalne znaczenie.

Wystawa „Karl Dedecius i Łódź” jest dużym sukcesem Archiwum w Słubicach, wpisuje się ona równocześnie w łańcuch najważniejszych dokonań popularnonaukowych odnośnie postaci wielkiego tłumacza.

Krzysztof A. Kuczyński  
*Łódź*

---

## **Jubileusz 75-lecia urodzin Księdza Infulata prof. dr hab. Bonifacego Miązka**

Końskie, 26 kwietnia 2010

Postać księdza infulata profesora dra hab. Bonifacego Miązka jest dobrze znana szerokim rzeszom społeczeństwa, zwłaszcza po przełomie ustrojowym 1989 r., kiedy ten wybitny kapłan, poeta i wieloletni sławista Uniwersytetu Wiedeńskiego mógł bez przeszkód odwiedzić rodzinny kraj, poza którego granicami przebywał przez długie 43 lata, co było spowodowane uwarunkowaniami politycznymi.

Ksiądz infulat Bonifacy Miązek jest także dziekanem Kapituły Sancta Salla we Włoszech, jest jednocześnie od lat ważną osobistością w świecie literatury i nauki. Jest on wielokrotnie nagradzanym krytykiem literackim i poetą, wydającym swoje książki w kilku krajach europejskich, w ostatnich latach także w Polsce.

Od 2008 roku Ksiądz Infulat osiadł ponownie w kraju, na swojej rodzinnej ziemi kieleckiej. W minionym 2009 roku uroczystości obchodzono w Ruskim Rodzie jego 50-lecie kapłaństwa<sup>1</sup>, zaś w bieżącym jubileusz 75-lecia.

Jubileusz 75. rocznicy urodzin Księdza Infulata został zorganizowany w Końskich – a przypomnijmy, że Bonifacy Miązek jest honorowym obywatelem tego miasta – ze szczególną starannością. Honorowy patronat objął burmistrz Krzysztof Obratański, zaś sama uroczystość odbyła się w reprezentacyjnej sali Biblioteki Publicznej Miasta i Gminy.

Na zaproszenie Komitetu Organizacyjnego Obchodów Jubileuszu 75-lecia księdza profesora Bonifacego Miązka przybyło w dniu 26 kwietnia 2010 r. (wprawdzie urodziny księdza infulata przypadają na 27 marca, ale z powodów organizacyjnych uroczystość przesunięto na termin późniejszy) wielu prominentnych gości, m.in.: Adam Jarubas – marszałek Województwa Świętokrzyskiego, Andrzej Lenart – starosta Konecki, Bogdan Soboń – vice-starosta Konecki, Krzysztof Obratański – burmistrz Miasta i Gminy Końskie, Jerzy Rąbalski i Dariusz Kowalczyk – z-cy burmistrza, Helena Obara – przewodnicząca powiatu, Marian Gąszcz – przewodniczący Rady Miejskiej w Końskich. Szczególnie liczną grupę stanowili duchowni: ksiądz prałat prof. Wiesław Wilk, ksiądz infulat Józef Wójcik, ksiądz infulat Czesław Wala, ksiądz infulat Roman Chwałka, ksiądz prałat prof. Czesław Murawski, ksiądz prałat prof. Jan Bie-

---

<sup>1</sup> K.A. Kuczyński, *Złoty Jubileusz. 50-lecie święceń kapłańskich Ks. Infulata prof. dr hab. Bonifacego Miązka*. Ruski Bród, 29 czerwca 2009, w: *Powrót do domu. Księdzu Infulatowi prof. dr hab. Bonifacemu Miązkowi w 75. rocznicę urodzin*, pod red. H. Kołodziejczyka, K.A. Kuczyńskiego, P. Obrączki, Łódź 2010.

droń – rektor Wyższego Seminarium Duchownego w Sandomierzu, ksiądz kanonik prof. Zbigniew Niemirski, ksiądz prałat Bogdan Lipiec, ksiądz kanonik porucznik Andrzej Wierzbicki, ksiądz prałat dziekan Andrzej Zapart razem ze swoimi wikariuszami i wieloma kapłanami z dekanatu Końskie, ksiądz kanonik Andrzej Sasin, ksiądz kanonik Stanisław Leško, ksiądz kanonik Zdzisław Wołos, ks. Andrzej Kuleta – proboszcz rodzinnej parafii Jubilata Ruski Bród, jak również inni księża z Sandomierza i Radomia. Obecna była również najbliższa rodzina księdza Bonifacego Miązka: siostra Krystyna, brat Jan z żoną Zofią, krewni z Opola i Warszawy.

Licznie było reprezentowane środowisko naukowe, byli obecni m.in. redaktorzy „Księgi Jubileuszowej” – Ksiądz Kanonik dr Henryk Kołodziejczyk z Uniwersytetu Kardynała Stefana Wyszyńskiego w Warszawie, prof. dr hab. Piotr Obrączka z Uniwersytetu Opolskiego, prof. dr hab. Krzysztof A. Kuczyński z Uniwersytetu Łódzkiego, a także prof. dr hab. Stanisław Adamczak – rektor Politechniki Kieleckiej, prof. dr hab. Jan Paćłowski z Uniwersytetu Świętokrzyskiego w Kielcach, mgr Justyna Radłowska z Uniwersytetu Wrocławskiego (autorka przygotowywanej pod kierunkiem prof. Edwarda Białka obszernej monografii o Księdzu Profesorze B. Miązku), Andrzej Dąbrowski – dyrektor Wojewódzkiej Biblioteki Publicznej w Kielcach. Niezwykle szerokie było grono pozostałych przyjaciół i znajomych Księdza Infulata, m.in. dawny profesor szkoły średniej (jedyne żyjący jeszcze nauczyciel B. Miązka – matematyk Aleksander Młynarczyk), koleżanki i koledzy z dawnego Liceum Pedagogicznego (obecnie II Liceum Ogólnokształcące w Końskich), przedstawiciele wielu Wyższych Seminarium Duchownych, klasztorów i parafii, a także osoby zaprzyjaźnione, przybyłe z wielu miast, by wymienić m.in. Cecylię Antosik, Elżbietę Dudę, Katarzynę Sorn, Eugeniusza Paradę (autora sympatycznych wierszy o Księdzu Profesorze), Annę Kobierską czy Renatę Miksę, małżonkę niezującego już dawnego nauczyciela Bonifacego Miązka ze szkoły średniej – Rudolfa Miksy.

Jak słusznie odnotowano w prasie, „takiego najazdu sław w koneckiej Bibliotece Publicznej nie było. Podobnego spotkania nie było zapewne także w naszym mieście”.<sup>2</sup>

Spotkanie rozpoczęła dyrektor Biblioteki Publicznej Miasta i Gminy w Końskich Jolanta Milczarek, witając Dostojnego Jubilata i gości.

Wśród licznych wystąpień gratulacyjnych odnotować należy przemowę Krzysztofa Obratańskiego, burmistrza m. Końskie, który m.in. powiedział: „To dla nas zaszczyt. Nie ma w naszym mieście drugiej tak utytułowanej osoby, drugiego takiego naukowego i moralnego autorytetu”.<sup>3</sup>

Z kolei Adam Jarubas, Marszałek Województwa Świętokrzyskiego mówił o ścisłych związkach Jubilata z regionem, o jego wieloletniej pracy dla Kościoła, nauki i sztuki poza granicami kraju.

Głos zabrały liczne dalsze osoby, Jubilatowi ofiarowano wiele kwiatów, a także okolicznościowe prezenty, m.in. grawer oraz portret Księdza Infulata. Centralnym punktem było wręczenie Księdzu profesorowi Księgi Jubileuszowej pt. „Powrót do domu”, zawierającej m.in. wiersz Ewy Lipskiej – wybitnej poetki, która gościła niedawno w Końskich – poświęcony Jubilatowi, artykuły nt. działalności Ks. Bonifacego

<sup>2</sup> M. Kądziała, Urodziny Księdza Profesora, „Echo Koneckie”, 30.04.2010.

<sup>3</sup> tamże.

Miązka, kalendarium życia, bibliografię jego dorobku poetyckiego i naukowego oraz – w części drugiej – wybór ważniejszych prac Bonifacego Miązka z ostatnich lat.

W swoim bardzo ciekawym, pełnym wspomnień wystąpieniu, Ksiądz Infulat nawiązał do okresu dzieciństwa i młodości spędzonego na tej ziemi, następnie do lat kapłaństwa i wreszcie do swojej pracy na Uniwersytecie Wiedeńskim, gdzie wykładał dzieje literatury i kultury polskiej. Opowieść Bonifacego Miązka była z pewnością najważniejszą częścią spotkania, mieliśmy możliwość z ust samego Jubilata poznać wiele nieznanych dotąd szczegółów jego niecodziennego, trudnego życia. Przypomnił swoich rodziców, kolegów, ważne postacie z kręgów kościelnych (Jan Paweł II, liczni kardynałowie i biskupi), naukowych i literackich, które spotkał na drodze życia i którym nierzadko wiele zawdzięczał.

Nic dziwnego, że w prasie czytamy m.in.: „Nam najbardziej podobały się krótkie wspomnienia samego Jubilata, który przypomniał swoje pierwsze zetknięcie z Końskimi. Opowiedział, jaką metropolią wydało mu się miasteczko, gdy wraz z babcią przyjechał na wozie konnym na targ. Opowiadał o swej nauce w tutejszej szkole i o pierwszych wierszach, które w tej szkole powstawały...”<sup>4</sup>

Na zakończenie spotkania Jubilat i goście zwiedzili ciekawie przygotowaną wystawę nt. życia i dorobku literacko-naukowego Księdza Infulata, na której zgromadzono – staraniem Biblioteki Publicznej – liczne książki, dyplomy, listy, artykuły prasowe i zdjęcia (często nieznanne) związane z osobą Księdza Bonifacego Miązka.

Jubileusz 75. rocznicy urodzin Księdza Infulata prof. dra hab. Bonifacego Miązka był nie tylko uczczeniem wielkich zasług niezwykłego kapłana i wybitnego naukowca, ale także spotkaniem intelektualnym wysokiej rangi.

Uczestnicy uroczystości mieli okazję raz jeszcze stwierdzić, że Ksiądz Profesor przez wiele lat był przykładem wielkiego Polaka, potrafiącego w trudnych warunkach emanować dobrocią, mądrością i uczciwą postawą życiową. Za te cechy dziękujemy Ci, Księżu Infulacie!

---

<sup>4</sup> tamże. Por. też: M. Kądziela, Niezwykłe urodziny, „Echo Dnia”, 29.4.2010; W. Purtak, Jedyne takie urodziny, „Tygodnik Konecki” nr 18, 2010; T. Krąż, Ksiądz profesor spod koneckiej wsi, „Rodowody. Magazyn Społeczno-kulturalny” (Kielce), nr 1, 2010; Z. Niemirski, „Matka wytrze zmęczenie w fartuch”. Księga Jubileuszowa na 75. urodziny Ks. prof. Bonifacego Miązka, „Gość Niedzielny” [Ave. „Gość Radomski”], nr 18, 2010.



## **Symposium „Literatura austriacka w Polsce w latach 1980–2009”.**

Wrocław – Wałbrzych, 28-29 kwietnia 2010

Wśród literatury niemieckiego obszaru językowego znajdującej w Polsce wielu czytelników, szczególną popularnością i uznaniem cieszy się od lat piśmiennictwo Austrii. Temu właśnie kulturowemu fenomenowi poświęcone zostało sympozjum „Literatura austriacka w Polsce w latach 1980-2009”, zorganizowane w dniach 28-29 kwietnia 2010 roku przez Zakład Dydaktyki Literatury (kierownik: prof. dr hab. Edward Białek) Instytutu Filologii Germańskiej Uniwersytetu Wrocławskiego oraz Instytut Humanistyczny Państwowej Wyższej Szkoły Zawodowej im. Angelusa Silesiusa w Wałbrzychu.

Instytut Filologii Germańskiej Uniwersytetu Wrocławskiego to nie tylko największa placówka tego typu w Polsce, ale także jedna z najprężniej działających placówek germanistycznych w Europie.

Do najważniejszych kierunków naukowej działalności wrocławskich germanistów należą właśnie badania nad piśmiennictwem austriackim. W tej dziedzinie ukazało się wiele monografii, tomów zbiorowych i artykułów naukowych, a także tłumaczeń z literatury austriackiej, dokonanych przez pracowników wrocławskiego Instytutu Filologii Germańskiej.

W 2009 r. ukazała się bardzo cenna bibliografia adnotowana *Literatura austriacka w Polsce w latach 1980-2008* (pod red. Edwarda Białka i Katarzyny Nowakowskiej), która przygotowana staraniem wrocławskich i warszawskich germanistów ukazuje ogromny dorobek polskiej strony w okresie przyswajania piśmiennictwa znad Dunaju w naszym kraju.

Tłumaczenie dzieł oryginalnych to tylko jedna z możliwości propagowania literatury obcej. Do równie ważnych aspektów procesu adaptacji należą np. także rozprawy i artykuły historyczno- i krytycznoliterackie oraz eseistyczne, a także wywiady z pisarzami.

Zdając sobie sprawę z potrzeby badań także i tego procesu, wśród germanistów wrocławskich pojawiła się myśl opracowania obszernego tomu dokumentującego pełną recepcję piśmiennictwa austriackiego w Polsce, a więc uwzględniającego nie tylko tłumaczenia, ale także opracowania naukowe, adaptacje sceniczne i filmowe, reakcje prasy literackiej itp.

Tego rodzaju publikacja byłaby komplementarna w stosunku do istniejącej bibliografii *Literatura austriacka w Polsce*, i dałaby w rezultacie pełną dokumentację procesu adaptacji tego piśmiennictwa (lat 1980–2009) w naszym kraju.

Wychodząc temu postulatowi naprzeciw, z inicjatywy Edwarda Białka i Katarzyny Nowakowskiej przygotowano dwudniową konferencję, której bogaty program – jakkolwiek nie wyczerpujący zagadnienia – zapowiadał zrealizowanie w dużym stopniu powyższego zagadnienia badawczego. W dużym („zaledwie” lub „aż”) stopniu, gdyż jest to projekt badawczy wymagający pracy zespołu badaczy w okresie kilkuletnim, a więc znacznie przekraczającym możliwości (czasowe) prelegentów sympozjum, mających na opracowanie danego tematu zdecydowanie mniejszy wymiar czasu.

Część I konferencji (28 kwietnia) odbyła się w murach Uniwersytetu Wrocławskiego, część II (29 kwietnia) na terenie PWSZ w Wałbrzychu.

Uroczyste otwarcie sympozjum nastąpiło w sławnej, barokowej „Auli Leopoldina”, którego dokonali JM Rektor Uniwersytetu Wrocławskiego prof. dr hab. Marek Bojarski i JM Rektor PWSZ im. A. Silesiusa w Wałbrzychu prof. dr hab. Elżbieta Lonc. W otwarciu udział wzięli również dziekan Wydziału Filologicznego Uniwersytetu Wrocławskiego prof. dr hab. Michał Sarnowski, dyrektor Instytutu Filologii Germańskiej Uniwersytetu Wrocławskiego prof. dr hab. Eugeniusz Tomiczek oraz wicekonsul Konsulatu Honorowego Republiki Austrii we Wrocławiu Jolanta Chazewska-Miller.

W Auli Leopoldyńskiej wygłoszono dwa wykłady plenarne: prof. dr hab. Stefan H. Kaszyński (UAM Poznań) próbował odpowiedzieć na pytanie „Literatura austriacka czy literatura niemiecka w Austrii?”, zaś prof. dr hab. Krzysztof A. Kuczyński (UŁ) mówił o polsko-austriackich związkach literackich w XX wieku.

W dalszej części pierwszego dnia sympozjum obradowano w pomieszczeniach Biblioteki Austriackiej. Referaty przygotowali w dużej mierze (odnosi się to także do referatów w drugim dniu obrad w Wałbrzychu) współautorzy bibliografii *Literatura austriacka w Polsce...*, dlatego też referenci zajmowali się polską recepcją poszczególnych autorów. Oto tematy poszczególnych wystąpień: Krzysztof Huszcza (Wrocław) – o twórczości pisarzy z kręgu literackiego PODIUM, Katarzyna Nowakowska (Warszawa) – Thomas Bernhard, Łukasz Laskowski – Rainer Maria Rilke, Agnieszka Zakrzewska-Szostek (Wrocław) – Hugo von Hofmannstahl, Alicja Brzozowska (Wrocław) – Arthur Schnitzler, Justyna Kostrubies (Wrocław) – Felix Mitterer.

W dalszej części wieczoru wrocławscy germaniści – Justyna Kostrubies i Łukasz Laskowski – przedstawili fragment sztuki Felixa Mitterera *Bandytka*.

Druga część sympozjum (29 kwietnia) odbyła się w Państwowej Wyższej Szkole Zawodowej im. A. Silesiusa w Wałbrzychu. Uczestników powitała Prorektor PWSZ doc. dr Barbara Piątkowska oraz kanclerz PWSZ mgr Jan Zwierko oraz Dyrektor Instytutu Humanistycznego PWSZ dr Mirosława Furmanowska. Wobec nowej publiczności, głównie studentów wałbrzyskiej Uczelni, przedstawione zostały kolejne referaty. Oto tematy wystąpień: Agnieszka Sochal (Warszawa) – Ingeborg Bachmann, Grzegorz Kowal – Martin Pollack, Dalia Żminkowska (Wrocław) – austriacka literatura dla dzieci i młodzieży, Aleksander Wiewiórski (Wrocław) – George Tabori, Justyna Radłowska (Wrocław) – Peter Handke, Edward Białek (Wrocław) – inscenizacje sztuk Petera Handkego, Joanna Godlewicz-Adamiec (Warszawa) – Robert Musil, Joanna Małgorzata Banachowicz (Wrocław) – Doron Rabinovici, Sandra Maruńska



(Wałbrzych) – Adam Zieliński, Grzegorz Wołoch (Wrocław) – Peter Turrini w oczach artystów sceny polskiej, Ewa Krupa-Czochara (Wrocław) – Peter Turrini.

Ponownie zaprezentowano fragmenty sztuki F. Mitterera *Bandytka*, a także przedstawiono uczestnikom sympozjum polskie tłumaczenie *U szczytu smutku i gniewu* Petera Turriniego. Wszyscy uczestnicy „wałbrzyskiej” części konferencji otrzymali w prezencie tom bibliografii *Literatura austriacka w Polsce w latach 1980-2008*.

Na zakończenie sympozjum wystąpili uczniowie XIV LO im. Polonii Belgijskiej we Wrocławiu przedstawiając własny program artystyczny, bazujący na liryce Turriniego. Uzupełnieniem konferencji było zwiedzanie Wałbrzycha i Szczawna Zdroju (m.in. domu, w którym urodzili się Carl i Gerhart Hauptmannowie).

Wrocławsko-wałbrzyskie sympozjum nt. recepcji literatury austriackiej w Polsce po roku 1980 dało przebogate pokłosie, referenci przygotowali w interesujących referatach wiele materiałów świadczących o wysokim zainteresowaniu polskiego odbiorcy piśmiennictwem austriackim.

Interesująco mówił przed laty na ten temat Stefan H. Kaszyński i warto jego ówczesne słowa przytoczyć obecnie: „Znajomość literatury austriackiej w Polsce jest, jak to wykazują źródła bibliograficzne, znaczna. Duża w tym zasługa naszych wydawnictw, krytyków i tłumaczy (...). Powstałe w latach siedemdziesiątych i osiemdziesiątych antologie prozy i poezji austriackiej ugruntowały u polskich czytelników przeświadczenie o wysokiej randze literatury austriackiej wśród literatur europejskich XX wieku. Swą popularność i pozycję zawdzięcza literatura austriacka w Polsce nie tylko walorom intelektualnym, ale i pewnej tradycji widzenia spraw ludzkich w kontekście szerszym niż kontekst regionalny czy narodowy, np. Rilke, Kafka, Broch, Trakl, Musil czy Canetti. Fakt ten sprawia, że w Polsce czyta się Kafkę podobnie jak Schulza, Rotha podobnie jak Wittlina, a Kuśniewicza odbiera się dziś jako bliskiego krewnego Roberta Musila. Powinowactwa te można by zresztą mnożyć, mają one jednak swe korzenie we wspólnej środkowoeuropejskiej tradycji kulturowej, o której znaczeniu niekiedy zapominamy...”

Materiały sesji ukażą się w tomie będącym cennym uzupełnieniem bibliografii adnotowanej z 2009 roku. Będzie to w sumie ważny materiał do dalszych, pogłębionych studiów nad recepcją literatury austriackiej w Polsce, a jednocześnie kolejny dowód na przodującą rolę wrocławskiej germanistyki w zakresie badań nad piśmiennictwem znad Dunaju, konkurującej w tej dziedzinie z Zakładem Literatury i Kultury Austriackiej Uniwersytetu im. Adama Mickiewicza w Poznaniu, kierowanym przez prof. dra Stefana H. Kaszyńskiego. Współpraca tych dwóch instytutów (wrocławskiego i poznańskiego), uzupełniona badaczami z innych polskich ośrodków, mogłaby zaowocować w przyszłości wielką syntezą dziejów literatury austriackiej (bądź ich recepcją w Polsce).

Młodzi germaniści wrocławscy i warszawscy, skupieni w zakresie badań nad literaturą austriacką wokół profesora dra hab. Edwarda Białka zaprezentowali na wrocławsko-wałbrzyskim sympozjum dojrzały warsztat naukowy i ciekawe metodologicznie ujęcia tematów.



## „Turrini spełnia rolę dokumentalisty, który przedstawia obraz rzeczywistości, nie będąc moralizatorem i filozofem.”

Jan Peszek\* w rozmowie  
z Grzegorzem Wołochem i Leszkiem Fijołkiem

**Grzegorz Wołoch, Leszek Fijołek:** Czym jest teatr w Pana życiu, jaką rolę odgrywa?

**Jan Peszek:** Teatr pełni istotną rolę, ponieważ dzięki niemu poznaję życie. Zaczynam rozumieć jego znaczenie i mam okazję zastanowić się nad istnieniem samego siebie. Teatr to także możliwość spotkania się z ludźmi. To właśnie drugi człowiek uświadamia mi kim jestem. Będąc w teatrze poprzez świat iluzji poznaję namacalne strony życia. Mój zawód jest dla mnie niczym światło dla egzystencji, a pieniądze nie zajmują tu naczelnego miejsca.

**G.W., L.F.:** Czy po 35 latach bogatej w sukcesy pracy artystycznej spotyka się Pan z jakimiś negatywnymi zjawiskami, które wywierają istotny wpływ na Pana życie prywatne, dalszą twórczość aktorską?

**J.P.:** Po 35 latach pracy artystycznej mam uczucie pewnej samotności działania. Ważne jest nie sprzeniewierzenie się własnym przekonaniom, dochowywanie wierności swoim poglądom. Dobywanie sił w obliczu wielu wyrzeczeń, nieporozumień jest dla aktora w tym sensie bolesne. Odbywa się to przez cały szereg nieakceptacji tego, co mi nie odpowiada i z czym się nie zgadzam. Potrzeba do tej walki siły. W tej sytuacji człowiek bywa samotny. Wartości, które łączą się z moim zawodem, nie znajdują odzwierciedlenia w szarej, smutnej codzienności w takim wymiarze jak w teatrze. Np. teksty Bogusława Schaeffera i jego życie opowiadają o tym paśmie wyrzeczeń, walki jako twórcy. Ból jest jednak szalenie uzdrawiający. Każda niedana rola bardzo mnie konstytuuje. Udana premiera jest przyjemną sytuacją, może

---

\* Jan Peszek urodził się 13 lutego 1944 roku. Jeden z najwybitniejszych aktorów teatralnych, filmowych i telewizyjnych w Polsce, reżyser, pedagog Państwowej Wyższej Szkoły Teatralnej w Krakowie. Ukończył Wydział Aktorski krakowskiej PWST. Debiutował w 1966 roku w *Karierze Arturo Ul Bertolta Brechta* wystawionej w Teatrze Polskim we Wrocławiu. Zdobywca wielu nagród m.in. 1980 – nagroda specjalna ministra kultury i sztuki dla zespołu spektaklu *Kwartet Schaeffera* w reż. Mikołaja Grabowskiego na 15. Przeglądzie Teatrów Małych Form w Szczecinie, 1981 – nagroda za rolę Gonzala w *Trans-Atlantyku* Gombrowicza w reż. Mikołaja Grabowskiego na 22. Festiwalu Polskich Sztuk Współczesnych we Wrocławiu. Występował w wielu sztukach teatralnych i filmach m.in.: u Krystiana Lupy, *Bracia Karamazow* Dostojewskiego, Zbigniewa Brzozy *Nareszcie Koniec* Petera Turriniego. Ważniejsze filmy: *Łabędzi śpiew*, *Zakład*, *Pismak*, *Pożegnanie jesieni*, *Ubu Król*, *Śmierć jak kromka chleba*.

wzbudzać podziw widowni, jednakże napawa mnie strachem. Nie wiem, czy nadal będę mógł utrzymać dobrą passę, żeby nie zawieść zarówno publiczności, jak również siebie samego. Jest to dla mnie stan nie frustracji, lecz niepokoju. Człowiek doświadczający nieustannej satysfakcji, sytości, braku niepokoju zapada w letarg. Taki stan nieaktywności nie przynosi nam żadnych rozstrzygnięć w istotnych kwestiach. Cała filozofia, cała historia człowieka o tym świadczy. Odpowiedź na te pytania, problemy jest absolutnie indywidualna. Wszyscy ludzie samotni cierpią i prowadzą pewną grę, która pozwala im zapomnieć o bólu. Właśnie teatr daje niezwykłą możliwość obserwacji pola, na którym działa człowiek.

**G.W.,L.F.:** W jakich kategoriach postrzega Pan swoją pracę artystyczną? Czy jest to pojęcie sukcesu?

**J.P.:** Sukces to pojęcie względne. Widzowie darzą mnie uznaniem, ale największy sukces osiągam pomagając komuś. Nie lubię o tym mówić, bo taka postawa winna zachować anonimowość. Nie jestem idealny, ale pomoc innym poprawia mi samopoczucie. Sukces, kariera nigdy nie były moim nadrzędnym celem i nie interesowały mnie. Jednak dobra passa przyszła do mnie w pewnym momencie. Nie wiem, czy za późno, czy zbyt wcześnie. Nie czuję potrzeby, aby pracować na tak zwany sukces, nasycenie własnej pychy. Takie podejście wynika z mojego zawodu i chęci obcowania z ludźmi. Dzięki temu mogę zrozumieć kolejny fragment życia.

**G.W.,L.F.:** Nadano Panu miano mistrza monodramu. Czy ta forma sztuki aktorskiej jest Panu z jakichś względów najbliższa?

**J.P.:** W kojarzeniu mnie z monodramem kryje się paradoks, ponieważ akurat ta forma wypowiedzi nie wydaje mi się wyczerpująca, szczęśliwa i naturalna dla aktora. Wygłaszany monolog jest immanentną częścią każdego dramatu i oczywiście zawsze stanowi jakąś samotną wypowiedź, strumień myśli, poglądów, emocji. Pojawiam się w świadomości widza jako wykonawca monodramu głównie z powodu jednego tekstu. Jest to *Scenariusz dla nieistniejącego, lecz możliwego aktora instrumentalnego* Bogusława Schaeffera, który to tekst Schaeffer napisał z myślą o mnie, dedykował mi go. Tekst ów nie jest już grany tylko przeze mnie, lecz w trybie japońskiego dziedziczenia przekazałem ten monodram młodemu aktorowi niemieckiemu Andre Erlenowi, który gra go z wielkim powodzeniem. Zresztą premiery w Düsseldorfie i Krakowie odbyły się z udziałem nas obu. Przekazałem mu w prezencie, czy w spadku identyczną interpretację. Nie mieliśmy aspiracji, żeby czegokolwiek zmieniać w tym monodramie. Zapis telewizyjny, video jest oczywiście pewną formą dokumentalizacji, ale sprzeniewierza się naturze teatru. W momencie zapisu to już jest nowy spektakl. Teatr daje sztukę tu i teraz.

**G.W.,L.F.:** Czy to był istotny powód, dla którego przekazał Pan sztukę Bogusława Schaeffera młodemu niemieckiemu aktorowi?

**J.P.:** Możliwość przekazania pałeczki bardzo młodemu artyście, z innej strefy przyzwyczajęń kulturowych, rozbudziły moją ciekawość w kwestii znaczenia tego tekstu wśród obcojęzycznych widzów. Myślę, że projekt jest udany, czego dowodem jest

wielka popularność i rozległość działań sukcesora tekstu Schaeffera. Tekst Schaeffera uchodzi za ewenement również w naszym kręgu kulturowym, gdyż jest grany nieprzerwanie od 1976 roku, w nieziennej formie i obejmuje ok. 1,5 tysiąca spektakli na całym świecie.

**G.W.,L.F.:** Dzisiejszy film obliczony jest głównie na zysk i przepełniony niepotrzebnymi dla myślącego widza efektami. Czy to stanowi powód, iż rzadko pojawia się Pan na ekranach kin?

**J.P.:** W Polsce jest bardzo dużo aktorów i mała produkcja filmowa. Pracuje garstka w jakiejś garsteczce filmów. Nie przyjmuję propozycji, których nie akceptuję i każdą z nich analizuję zawsze na podstawie scenariusza. Ważny jest reżyser, który zaprasza mnie do współpracy. Na razie udaje mi się kompletnie nie uczestniczyć w tej paranoidalnej „twórczości” telenowelowo – serialowo – sitcomowej. Mam nadzieję, że od tej hańby, która okrywa nasze czasy da się ocalić prawdziwą twórczość filmową, teatralną i, że publiczność, rynek szybko się zapcha tymi wymiocinami. Zobaczymy wtedy, co będą mówili ci aktorzy, często bardzo interesujący, którzy dopisują w tej chwili jakieś androny uzasadniając, tłumacząc dlaczego biorą udział w tej śmiesznej pomyłce. To jest po prostu „sieczka”.

**G.W.,L.F.:** Czy fakt coraz bardziej elitarnego charakteru teatru w stosunku np. z kinem, nie wywołuje w Panu pewnych obaw?

**J.P.:** Nie obawiam się, ponieważ kino jest zupełnie inną dziedziną i nie ma nic wspólnego z faktem żywego kontaktu z widzem. Być może zmienia się jedynie proporcje i sale teatralne będą miały wielkość pokoju.

**G.W.,L.F.:** Grał Pan wiele lat w Japonii. Jak Japończycy poradzili sobie z zachowaniem swych niezwykle cennych, starych tradycji w dobie kryzysu sztuki wysokiej?

**J.P.:** Sztuka wysoka zawsze była elitarna i zawsze wiąże się z elitami, które tę sztukę konsumują, odbierają. Problem polega na ilości tych mikroelit. Kultura w Japonii ma oczywiście kompletnie inny charakter, mimo, że tamtejszy rynek zalany jest niesamowitą ilością najrozmaitszych, okropnych towarów. Podejmuje się jednak działalność istotną dla zjawisk pozytywnie penetrujących muzykę, plastykę, teatr. W Polsce nie ma w ogóle co porównywać. U nas nie istnieje takie zjawisko jak teatr tradycyjny, dziedziczny, szalenie elitarny, do którego nie każdy ma dostęp jak teatr NO. Nie istnieje tak spontaniczny odbiór spektaklu jak w KABUKI. Właściwie wszyscy wiedzą na co kilkakrotnie przychodzą. Wzbudza on takie emocje jak mecze bokserские, gdy publiczność krzyczy do aktora teraz ten skok musisz wykonać co najmniej tak jak wczoraj. Kiedy jakiś krok jest inaczej wykonany to znów krzyczą, że wczoraj wykonałeś go lepiej. Te zjawiska są niesamowite, żywe, przejmujące i tłą się intensywnością, która jest nieporównywalna w żadnym innym teatrze narodowym. Ich brak w naszym życiu kulturowym upatrywać można w naturze i krótkim istnieniu teatru w Polsce. Myślę, że nie istnieje absolutnie uniwersalny sposób na przeciwstawienie się negatywnym zjawiskom w sztuce. Ta garstka artystów obserwująca te chore objawy musi się im przeciwstawić i być wierna własnym postawom, poglą-

dom. To trudne. Wielu artystów musi się stosować do tej chorej mody, którą lansują jacyś idioci, by móc przeżyć. Nie chcę ganić i oceniać indywidualnego wyboru, od którego zależy, czy zmienia się co roku kafelki, jest się opalonym, jeździ się lepszym samochodem. Człowiek, który kocha pieniądze będzie od nich uzależniony i będzie sobie wmawiał, że robi rzeczy ważne i istotne, otwierając np. jakiś stragan.

**G.W.,L.F.:** W jaki sposób radzi sobie Pan z zachowaniem swojej tak wyjątkowej osobowości na scenie i w życiu prywatnym? Nie ulega Pan nurtom kreowanym przez masmedia, tzw. modzie, trendom.

**J.P.:** Jeśli chodzi o modę, to jest ona zjawiskiem ściśle rynkowym i zawsze tak ją rozumiałem. Oczywiście, kiedy byłem młody, ulegałem jej i wpisywałem się w jej nakazy, nie rozumiejąc jej. Wymaga to również żelaznej dyscypliny.

**G.W.,L.F.:** Starożytny teatr grecki pełnił w przeszłości również funkcje terapeutyczne. Czy można by wobec tego, określić Pana jako terapeutę?

**J.P.:** Tak, absolutnie tak, lecz bez aspiracji bycia kapłanem. Teatr ma w swojej istocie cechę terapii, lecz to jest problem nieuświadomiony u przeciętnego widza i on nie ma obowiązku sobie tego uświadamiać. Widz przychodzi do teatru i ogląda w nim problemy dobre, albo złe, ogląda innych ludzi, bohaterów i cieszy się z ich porażek lub sukcesów. Leczenie leży właśnie w tym miejscu, natomiast aktor nie może być jednym z wielu, ponieważ teatr nie jest ulicą. Teatr jest transpozycją, jest transformacją ulicy. W związku z tym, aktor musi być osobą powołaną do tego, aby w jakiś sposób wstrząsnąć człowiekiem. Mamy do czynienia wtedy z profesjonalizmem i teatrem zawodowym. Współcześnie nie zgadzam się z całą masą pseudoaktorów, z ludźmi, którzy nie są powołani do aktorstwa, a zajmują się tą dziedziną, tylko z powodu np. predyspozycji fizycznych. To jest udawanie i nie ma nic wspólnego z grą i świadomym projektowaniem określonego świata, a właśnie ten świat ma odnieść skutek terapeutyczny. Aktor jest oczywiście w tym sensie terapeutą tego człowieka, który siedzi na widowni, jak i terapeutą samego siebie. Osoba grająca na scenie, automatycznie przechodzi najrozmaitsze stany, przeżywa na samym sobie sytuację swoich bohaterów, których w życiu by nie przechodziła. Przeżywa je częściowo przez poznawanie świata swojego bohatera i użyczenie mu swoich emocji. Te wszystkie elementy stanowią autoterapię. Problem również w tym, że kiedy obserwuję teraz ludzi, którzy przychodzą do szkół teatralnych, to mam wrażenie, że sami potrzebują terapii. Oczywiście istnieje również wśród nich przekonanie o kwestii tzw. popularności i pogląd, że będąc nikim, można bardzo szybko zdobyć pieniądze. W związku z tym, mamy do czynienia z pędem młodych ludzi, jeszcze na nie wyjałowionym rynku, a każdy z nich chce być wzorem, idolem i mieć władzę. To jest bardzo duży problem, ponieważ oni nie wiedząc o tym, sami potrzebują leczenia.

**G.W.,L.F.:** Jaki wpływ miało na Pana życie artystyczne, spotkanie z Bogusławem Schaefferem i kontakt z teatrem instrumentalnym?

**J.P.:** Bogusława Schaeffera spotkałem w 1963 roku, na początku moich studiów teatralnych w Szkole Teatralnej w Krakowie. Przedstawił mi wtedy bardzo wyraź-

nie poglądy na pewne konteksty określonego teatru, teatru instrumentalnego, a wraz z nim aktora instrumentalnego. Jego teorie były zupełnie odmienne od tych z jakimi spotykałem się w szkole teatralnej. Edukacja szkolna w tym czasie, była tradycyjno – schematyczna i dość martwa w porównaniu z niezwykle żywym, dynamicznym projektem teatru Schaeffera, za sprawą oczywiście aktora, nieograniczonego w swoich możliwościach instrumentu muzycznego. Wszystkie te elementy spowodowały, że odkryłem charakter zachowań i konstrukcji złożenia współczesnego człowieka z jego reakcjami, zachowaniami. Człowiek jest złożony ze strzępów na pozór nieprzymierzalnych ze sobą, lecz dających jego obraz. Istotny jest tu fenomen dynamiki tego złożenia. Na pozór wydaje się to być nie do pogodzenia, że elementy przypadkowo złożone dają klarowny obraz. Zrozumiałem, że interesuje mnie nie konwencja martwa i odwórcza, a prowokacyjna, burzycielska i dynamiczna. Miałem szczęście, że spotkałem Schaeffera, ponieważ kończąc szkołę niewiele z niej skorzystałem. Postać ta jest dla mnie bardzo ważna i nieporównywalna z nikim innym.

**G.W.,L.F.:** Czy faktycznie prezentowana przez Pana forma groteskowego i ironicznego sposobu mówienia o ważnych problemach w sztuce jest najdoskonalszą formą kontaktu z widzem? Docieranie do niego małymi partiami materiału?

**J.P.:** Tak, absolutnie tak, choć nie zdawałem sobie wcześniej z tego sprawy. Człowiek składa się z awersu i rewersu, czyli w prostym podziale, ze strony ciemnej i jasnej lub komicznej i tragicznej. Człowiek nigdy się nie wyraża doskonale w jednym z tych gatunków, o czym świetnie wiedział Czechow, który swoje dramaty nazwał komediami. Niewielu potrafi zresztą zinterpretować teksty Czechowa, a na palcach jednej ręki mógłbym wyliczyć inscenizacje, które potrafiłyby w sposób głęboki i istotny mówić o człowieku w taki sposób, aby wywołać u widza śmiech, a następnie konstatację, że tak naprawdę, nie było powodów do takiej reakcji. Wtedy jeszcze tej formy przekazu nie rozumiałem, natomiast intuicyjnie akceptowałem. Pojawiła się w tym czasie również formuła i interpretacja bardzo poważnego tekstu wykładu Schaeffera, chodzi oczywiście o *Scenariusz dla nieistniejącego, lecz możliwego aktora instrumentalnego*. Długo się buntowałem, nie wiedząc w jaki sposób go „strawić”, aż wreszcie zrozumiałem możliwość zastosowania groteski, w ujęciu poważnych rzeczy, czyli mówienia o rzeczach poważnych w sposób niepoważny. To stwarza sytuację najbardziej dramatyczną i napiętą w samym centrum teatru.

**G.W.,L.F.:** Bohater *Nareszcie Koniec* osiągnął zawodowy sukces, żył również w przekonaniu o swej ważności, ale nigdy nie zaznał prawdziwego szczęścia. Czy czuje się Pan człowiekiem spełnionym, szczęśliwym?

**J.P.** Nie wiem, co to jest szczęście. Jawi mi się ono jako w aparacie fotograficznym, strzępy, ułamki sekund, czasami złudzenia, które poprzez nasze samopoczucie lub świadomość układają się we wzór szczęścia, czy w twierdzenie, iż właśnie przeżyłem coś szczęśliwego. Ogromnym nieszczęściem dla człowieka jest brak wewnętrznej zgody, stan nieustannej walki z otaczającą go rzeczywistością. Natomiast okazywanie tolerancji wobec otoczenia jest dla mnie spełnieniem, które pozwala mi uwielbiać człowieka i życie. Spotkania z ludźmi, próba zgłębienia fenomenu człowieka w róż-

nych konfiguracjach, kiedy gram na scenie, lub gdy sam reżyseruję, czynienie tego, co mnie interesuje wystarczy mi nawet w obliczu śmierci, której żaden człowiek nie uniknie. Nie chcę powiedzieć, że jestem spokojny, ale nie jestem niespokojny, ponieważ wiem, czym się kończy życie. Mimo, że nie da się zrobić wszystkiego, o czy człowiek marzy, to zawsze ogarnia mnie radość przeżywania czegoś, którą wyniosłem z domu. Nie czytam od 10 lat gazet, w ogóle nie wiem, co to jest gazeta. Oczywiście czasami czuję jej silny zapach i jestem bardzo szczęśliwy z tego powodu. Wcale to nie oznacza, że nie wiem, co się dzieje na świecie. Bardzo rzadko oglądam telewizję. Piszę listy ręcznie, kompletnie nie posługuję się komputerem. To nie jest jakiś program mojego życia. Może staje się on w tym momencie programem, ale nie wynika z mojego apriorycznego założenia. Nie proponuję sobie jakiegos zakonu. Jest wręcz przeciwnie. Uważam, że człowiek wyraża się głównie przez zmysłowość. Chodzi o to, żeby nie zatrzeć tych receptorów sensualnych. W przeciwnym razie człowiek przestaje rozróżniać, co jest dla niego dobre, lub złe, co mu szkodzi a, co nie. Najzwyczajniej w świecie kompletnie nie wiem, co to są jakieś np. diety. Nie uprawiam żadnych sportów, jedynie dużo chodzę i pływam. Natomiast nigdy nie robię tego, co mi przeszkadza. Nie oznacza to, że żyję w pełnej harmonii ze światem, lub, że znalazłem złoty środek, do którego człowiek całe życie dochodzi i nigdy nie dochodzi kończąc swe dążenia na paru formułkach zapisanych już w antyku. Zadowolam się poczuciem ogromnej satysfakcji, iż spotkałem w swoim życiu ludzi niezwykłych. Te spotkania warte są życia. Pozostała szara mało interesująca masa nie może zniszczyć mojego silnego bastionu, systemu zachowań, wartości, które są specyficzną obroną. Jestem aktorem, gdyż interesuje mnie w istocie człowiek i życie.

**G.W.,L.F.:** Bohater Turriniego to człowiek odosobniony i zmęczony życiem, chcąc uwolnić się od świata, w którym brakuje wartości moralnych, postanawia się zabić. Turrini konfrontuje widza w swym dramacie z fenomenem śmierci. Jakich środków użył, aby rozwiązać tę zagadkę życia?

**J.P.:** Turrini traktuje pretensjonalnie, pobieżnie, powierzchownie przede wszystkim literacki kontekst swojej sztuki. Miałem zupełnie inne odczucia grając w spektaklu Lwa Tołstoja *Śmierć Iwana Ilicza*, który w jakimś sensie był również monodramem, choć występował w nim cały zespół Teatru Studio w reżyserii J.Grzegorzewskiego. Cała opowieść o umieraniu i nieumieralności głównego bohatera, widzenia otaczającego go świata z perspektywy właśnie tego co nieuniknione, niezwykłego okrucieństwa córki, żony, rodziny oddalającej się od niego w jego ogromnych cierpieniach, kiedy krzyczy, umiera, czego nie potrafi zrozumieć, jak również perspektywa samej śmierci, kiedy już leży w trumnie są niesamowite. Kuzyn, którego nieboszczyk nie cierpiał i uważał za głupca sam ze sobą walczy w majestacie jego śmierci ze sprężyną w krzesle, która uwiera go w tyłek. Są to wymiary sensus communis, magiczne. Z jednej strony mamy wielką literaturę Lwa Tołstoja, z drugiej zaś Petera Turriniego, który jest tylko sprawnym pisarzem. Nie mogę się uchronić od skojarzenia, że on wpadł na pomysł fantastycznego monodramu tzn. ma faceta, który liczy do tysiąca i na końcu się zabija, ale nie potrafi go urzeczywistnić. Turrini wyodrębnił części swej sztuki jako nieorganicznie istniejące, nie dynamiczne monologi. Proza, z której został zrobiony



monodram Lwa Tołstoja jest wielka, magiczna, ludzka i głęboko poruszająca. Proza Turriniego jest efekciarska. Najwięcej trudności sprawiło mi ominięcie raf efektu, powierzchowności. Nie miałem problemów z mówieniem, tak mi się przynajmniej wydawało, na głos w teatrze, bo teatr z racji swojej natury wyraża się także poprzez język. Wiem, że aktorzy mają takie problemy grając monodramy. W przestrzeni filozoficznej, emocjonalnej, wrażliwościowej tego bohatera problem wyboru śmierci jest rozwiązywany przez autora za pomocą jakiejś zonglerki, efektownego zonglowania różnymi urywkami z życia. Śmierć u Turriniego pojawia się raczej jako grzechotka u niemowlęcia i tak naprawdę autor nie rozprawia się z fenomenem śmierci. Mój bohater konfrontuje się z nią, nie bardzo rozumiejąc czemu i komu przeciwstawia się. Uważam, że nie ma ludzi głupich, albo wyłącznie mądrych, lecz są ludzie pełni, albo niepełnie się wyrażający w zależności od okoliczności, w jakiej się znajdują. Odnosiłem jednak wrażenie, że mój bohater jest jakiś „niedorobiony”, płytki i, że nie bardzo rozumie czym jest śmierć. Protestowałem wobec formatu, w jakim to rozwiązanie się odbywa i wobec tak prymitywnego rozwiązywania zagadki życia, urody życia, faktu śmierci. Kiedy Peter Turrini przyjechał do nas, do Teatru Studio i mówił, że ja jestem najlepszym wykonawcą tej sztuki, która miała już kilkanaście przedstawień na świecie to odebrałem te słowa z pewnego rodzaju niedowierzaniem. Zastanawiałem się, na ile jego wypowiedź jest zdawkowa i jak łatwo mu przychodzi. Może moje stwierdzenie jest cyniczne, ale nie mogłem się od niego opędzić, że ten temat był pewnego rodzaju zabawą w stopniach jakiejś kariery. Może Turrini sam lepiej rozumiał swojego bohatera. Prawdopodobnie idealizuję pewne sytuacje, ale za bardzo człowiek ze swoimi wszystkimi problemami jest mi bliski. Z tego powodu nie daję się łatwo nabrać na tak łatwe rozwiązania traktujące o śmierci i absolutnie nie mówię tu o reżyserii, która stanowi kompletnie inne zagadnienie. Właściwie do końca grania tego spektaklu miałem uczucie niespełnienia, niepewności i lęku przed każdym wystąpieniem, czy znajduję ten właściwy ton, tę właściwą sytuację w sobie, żeby zejść głębiej niż to jest napisane.

**G.W.,L.F.:** Czy istniały jakieś cechy łączące bohatera tej sztuki z Pana osobą?

**J.P.:** Istniały cechy subiektywne, które powodowały, że go lepiej rozumiałem. Mogę powiedzieć w przeciwieństwie do mojego bohatera, że mam bardzo udane życie, osiągnąłem w warunkach polskich sukces i spotkałem tę jedyną osobę na całe życie. W tym momencie zaczynam się różnić od postaci wykreowanej przez Turriniego. Nie grywam samobójców i może dlatego lepiej mogłem ją zrozumieć. Nigdy nie mogłem uświadomić sobie rozpacz czy słabości, która popycha człowieka do samobójstwa. Może moje stwierdzenie jest prymitywne, ale taka postawa jest przejawem braku sił do walki z życiem. Nigdy sobie nie wyobrażałem, że mogę podjąć tak irracjonalną decyzję. Ten paradoks pozwolił mi lepiej zrozumieć motywy działań tego faceta. Zawsze pozostają jakieś wspomnienia z takim bohaterem, któremu udzielam mojej emocjonalności. Los tej postaci utwierdza tezę, iż nie można się wielokrotnie sobie samemu sprzeniewierzać. W tej sytuacji przegrał o czym sam podczas swojego życia nie wiedział i nie mógł sobie z tym poradzić. Zrozumiałem jego niedoskonałość, wielkie osamotnienie i zmęczenie. Od początku wydawał na siebie wyrok i nie stać go było na komfort ascezy.

**G.W.,L.F.:** Jest Pan zatem niezwykle wymagającym czytelnikiem, który silnie reaguje na jakość tekstu. Czy właśnie odnosił Pan wrażenie, że ta życiowa spowiedź, którą bohater prezentuje widzowi może potęgować uczucie niedosytu? Czy to wypowiedziała Panu wówczas ważna dla Pana intuicja?

**J.P.:** Tak. Podobnie było w przypadku scenariusza Schaefferowskiego. Odmówiłem grania tej sztuki, kiedy mi ją Schaeffer przyniósł w 1974 roku przy całym moim zachwycie nad tekstem. Uznałem, iż to nie jest forma dramaturgiczna, stworzona dla teatru, lecz wykład pozbawiony wszelkich cech uprawniających go do wejścia na scenę. Natomiast sam tekst urzekł mnie, bo zawierał to, o czym myślę, myślałem wówczas i myślę dalej. Tekstem Turriniego nie byłem poruszony, ponieważ wydawał mi się on płytki, lecz poruszał niezwykle temat. Izolacja tego człowieka u szczytu kariery, zamknięcie się w pustce własnej i własnych przeżyć, utwierdzenie się w przekonaniu, iż życie na zewnątrz jest przerażającą pustką. Fakt tego liczenia, które w nieunikniony sposób zmierza do finału. To mi się wydawało ciekawsze. Nie czytałem tekstów Turriniego z drżeniem serca. On pisze bardzo jasno. Odnoszę jednak wrażenie, że Turrini jest bardziej dziennikarzem, który musi napisać wyraźnie, bez złudzeń i dwuznaczności. W tej sytuacji austriacki dramaturg udaremnia wszelki wysiłek odkrycia, ale przede wszystkim przeżycia. Nic się we mnie nie dzieje, bo wszystko wiem.

**G.W.,L.F.:** Czy nie ma Pan wrażenia, zastawienia przez Turriniego pułapki w którą wpada publiczność poprzez współuczestnictwo w samobójstwie w dramacie *Nareszcie koniec?*

**J.P.:** Marzeniem każdego twórcy w teatrze jest, aby publiczność reagowała spontanicznie oraz dawała słyszalne dowody swojego protestu lub współwiny, oznaczałoby to argumentację teatru na najwyższym poziomie. Teatr wzbudzałby wtedy tego rodzaju emocje nad którymi widzowie nie byłiby w stanie zapanować. Obecnie gram w spektaklu w Teatrze Starym i mam właśnie do czynienia z bardzo żywiołowo reagującą publicznością. Gram w tym przedstawieniu rolę czarnego emigranta z Afryki, bez charakteryzacji na wyraźne życzenie autorki, który znalazł ogromną ilość pieniędzy. Jest to osoba bezrobotna, która żyje na skraju nędzy. Zrządzeniem losu znajduje worek setek tysięcy Euro i postanawia uczynić coś dobrego. W sztuce tej przypisany mi został monolog, który dotyczy Boga i odkrycia, że Bóg jest we mnie, skoro przysłał tak ogromną liczbę pieniędzy, więc skoro On o tym decyduje, to ja też jestem poniekąd Bogiem i decyduję. W czasie tego monologu często zauważam, że widz zaczyna ze mną rozmawiać i nawet kiedy jest skrzepowany, to w pewnym momencie przełamuje się i zaczyna mi odpowiadać, w związku z tym występuje wtedy czasem pewna gorączkowość reakcji. Jeśli chodzi o gust i uwrażliwienie Jana Peszka, to preferuję sztukę współczesną o wiele młodszą. Wydaje mi się, że w twórczości Turriniego mamy do czynienia z pewnego rodzaju linearnością, z równoległym przebiegiem. Przedstawiane tematy mogą wydawać się bulwersujące, ale w gruncie rzeczy literatura Petera Turriniego, choć dramaturgiczna, dramatyczna jest epiką i narracją, czyli pozostaje w sprzeczności z istotą teatru. Teatr żyje, stale w nim się coś dzieje, a umiejętność tworzenia zjawisk, akcji, problemów, których sens i przebieg odkrywa w sobie widz jest umiejętnością najwyższą. Bardzo nie podobał mi

się fragment tekstu odgrywanej przeze mnie roli w *Nareszcie koniec*, kiedy leżałem, pod kroplówkami. Bohater, podłączony setkami rurek po wielu próbach samobójstwa odrywa się nagle od swojej fizyczności i patrzy na siebie z góry. Człowiek ten patrzy na swoją żonę, która przegląda się w lusterku, ma rozmazany tusz, a synek patrzy na monitor, jak na program komputerowy, który jest obrazem zapisu mojego życia, pulsu serca, jest też spocony ksiądz, który się śpieszy do następnej chałtury. Było to męczące, ponieważ było opowiedziane z perspektywy mądrości autora, który ma świadomość dwuznaczności życia i właśnie ta mądrość skazuje tę scenę na głupotę, ponieważ zadaniem autora nie jest opis ani komentarz sytuacji, tylko odpowiednia konstrukcja, wywołująca dany efekt w widzu, za pośrednictwem aktora. W *Nareszcie koniec* wszystko jest nazwane, nie daje się szansy widzowi, aby stał się odkrywcą. To jest fundamentalny komentarz, którym mogę opatrzyć twórczość Turriniego.

**G.W.,L.F.:** Zgodzi się Pan, iż Turrini w okrutny sposób analizuje świadomość i postawy współczesnego człowieka, dla którego życie jest iluzją a samobójstwo ostatecznym rozwiązaniem, uwolnieniem od tej zdaniem Turriniego fikcyjnej rzeczywistości?

**J.P.:** Nie, nie zgadzam się ,gdyż nigdy nie tracę wiary w człowieka.

**G.W.,L.F.:** Czy w obecnym, trudnym dla Polski czasie, choćby ze względu na różnorodne afery polityczne, mogłoby *Nareszcie koniec*, zostać głębiej odebrane przez publiczność? Zgodziłby się Pan na ponowny występ w sztuce?

**J.P.:** Obecnie występuje proces przyspieszonego zmęczenia człowieka tym, co go otacza i trudnościami asymilacyjnymi z tym światem, który sami sobie stwarzamy. Konsekwencją tego jest dezorientacja i ciągły galop człowieka. W tym właśnie sensie, byłaby ta sztuka może bardziej zrozumiała. Zawsze staram się zrozumieć grane przeze mnie postacie i nigdy nie tłumaczę ich czynów, ani też nie osądzam, bo nie jest to zadaniem teatru. Bohater z *Nareszcie koniec* był mi też bliski, choć autor nie dał mu do ręki broni, najlepszego, najwyższego autoramentu. Krótko mówiąc nie został ten dramat napisany najlepiej. Nie chciałbym do niego wracać.

**G.W.,L.F.:** Brak głębszych, nieopisanych przeżyć, uczuć w tym monodramie wywoływał w Panu stanowczy protest. Jak sam reżyser postrzegał tego bohatera?

**J.P.:** Wydaje mi się, że Zbyszek Brzoza znajdował się w dobrym momencie twórczym i przede wszystkim odczuwał potrzebę stworzenia tej tzw. opozycji w dramacie, jakiejś głębszej strefy. Przystawialiśmy, skracaliśmy, przepisywaliśmy te teksty również zmienialiśmy samo tłumaczenie. Obydwaj przeczuwaliśmy potrzebę pogłębienia tej właśnie przestrzeni spektaklu i bohatera. Późniejsze rozwiązania scenograficzne, muzyczne i koncepcyjne potwierdzały ją. Bardzo dobrze wspominam współpracę ze Zbigniewem Brzozą nad tą sztuką w relacji aktor reżyser, czy reżyser aktor. Sama literatura zastawiała nam jednak wiele pułapek i robiła przykre niespodzianki. Przede wszystkim co chwilę ten nasz stateczek osiadał na mieliźnie i nie mógł podnieść kotwicy.

**G.W.,L.F.:** Współpracując ze Zbigniewem Brzozą przy realizacji *Nareszcie Koniec* wiedział Pan, że wystawiał On wcześniej sztuki austriackiego dramaturga. Czy

ten fakt dobrego rozumienia niemieckojęzycznego twórcy miał w tej współpracy szczególne znaczenie?

**J.P.:** Zbyszek bardzo dobrze odczuwał prawdziwy charakter tekstu Turriniego, oraz samo tłumaczenie zwłaszcza, że dobrze zna język niemiecki. Fakt wystawiania innych sztuk Turriniego przez Zbyszka również może świadczyć, że jest On jego admiratorem jako dramaturga w Polsce i lepiej rozumie austriackiego twórcę niż ja. Trudno stawia się znak równości, jakości między oryginałem a tłumaczeniem dramatu, które często odbiega od oryginału i uderza w jego swoistość. Akceptowałem opinię i formułę reżysera, której mi nie narzucał a jedynie podsuwał, jeśli moje granie nie było wystarczająco dobre. Jeżeli literatura nie jest czysta jak kryształ, to narasta dla aktora problem pewnej multiplikacji fałszu. Aktor z natury rzeczy próbuje odtworzyć jeszcze jakieś wysokie przeżycie i mnoży własne, które są nieprawidłowe i nie wykazują zgodności z tekstem. W tej sytuacji Brzoza był bardzo wyczulony na aktorski fałsz. Ostatecznie udało nam się położyć kres drobnym nieporozumieniom wynikającym głównie z tłumaczenia.

**G.W.,L.F.:** Czy były momenty, które utkwiły Panu w pamięci już podczas grania spektaklu?

**J.P.:** Były fragmenty, które bardzo lubiłem w tym spektaklu i były one absolutnie niepowtarzalne. To był moment na pewno tuż przed otwarciem drzwi i pod koniec spektaklu, kiedy bohaterowi raz jedyny zbiera się na czułości, którymi jednak nigdy nikogo nie obsypywał. Pokazanie tej niezrealizowanej wewnętrznej strony, czyli oczekiwanie na miłość, która odeszła, na jej powrót, klęczenie z fotografią ukochanej osoby i mówienie jej, że zawsze we wszystkim, co robił myślał o niej, palenie jej zdjęcia i sam fakt otworzenia, zerwania ściany otaczającej go, wdzieranie się strumienia światła do ciemnego pomieszczenia, wysypywanie z worków przedmiotów z życia bohatera, koszul nie użytych, skryptów, wieszaków, jakichś dziwnych pudełek, fotografii, wydobywanie historii jego życia na światło dzienne utkwiło mi w pamięci. Uwielbiałem moment strzału i powstawania dziury w ścianie, z której przedzierało się światło. Lubiałem grać, w tym świetle i słuchać głosów nagranych oczywiście na taśmie, ale dobiegających jakoby z ulicy. Lubiałem znajdować się na psychicznej krawędzi, kiedy strzelałem sobie w łeb. Szybkie liczenie cyfr, jak na jakimś przyspieszonym liczniku, nagle zatrzymywanie liczenia inaczej grane w różnych miejscach, moment wahania się, strzelić, czy nie, ostatnie dwa wypowiedziane słowa, pociągnięcie za spust i huk. Były to fantastycznie napisane sceny. Szkoda, że Turrini całego swojego dramatu nie skonstruował w taki sposób. Natomiast potwornie mnie męczył moment snucia jakichś opowieści, opowiadania anegdot. Ulegałem ponuremu wrażeniu, że ta sztuka nie leje się strumieniem impulsywności i, że jest obliczona na efekt. Dzielnie walczyłem i nie miałem poczucia, że spektakl był źle słuchany, że widzowie padali ze znużenia i znecierpliwieni opuszczali teatr, co jest ich słusznym prawem.

**G.W.,L.F.:** Czy sztuki Petera Turriniego są trudne do inscenizacji i na jakie problemy może natrafić w nich aktor?

**J.P.:** Ostatnio przeczytałem sztukę Turriniego *Przedstawienie* – wielki monolog aktora, który mówi o swoim życiu, o istocie teatru. Mam teraz wrażenie, że lepiej zrozumiałem pewne środki, którymi posługuje się Turrini, które zawsze są oczywiście związane z charakterem twórczości danego artysty. Wydaje mi się, że bunt mojego bohatera u Turriniego został napisany dość powierzchownie. Nie potrafiłem zrozumieć głębszych motywów tego człowieka, przestrzeni w której każdy człowiek jest zanurzony, która go determinuje i którą też sam stwarza. Proste fakty przedstawione przez Turriniego oraz ich interpretacja przez bohatera nie wydawały mi się wystarczające.

**G.W.,L.F.:** Czy reżyser w czasie inscenizacji danej sztuki jest współodpowiedzialny za wywołanie emocji u widza?

**J.P.:** Jest wiele dramatów, które wywołują ogromne emocje. Jeśli Zbigniew Brzoza wybiera dość często Turriniego, oznacza to, że ten rodzaj dramaturgii jest mu bliski. O mnie nie da się powiedzieć tego samego.

**G.W.,L.F.:** Czy obowiązkiem twórcy jest pisanie z myślą o przyszłości, czy podejmowanie prób zaistnienia w teraźniejszości?

**J.P.:** Pomiędzy odnoszeniem się a opisywaniem rzeczywistości jest zasadnicza różnica. Turrini opisuje rzeczywistość.

**G.W.,L.F.:** Dlaczego Turrini jest według Pana tak popularny?

**J.P.:** Turrini jest przystępny.

**G.W.,L.F.:** Peterowi Turriniemu bardzo zależy na tym, aby widz współtworzył daną sztukę, był jej aktorem, członkiem. Czy odniósł sukces w tej koncepcji?

**J.P.:** Nie, nie udało się. Owszem była jakaś koncepcja, propozycja, ale nie ma to nic wspólnego z rzeczywistością, która się toczy w teatrze pomiędzy widzem, literaturą a dramaturgią u Turriniego. Turrini ma oczywiście bardzo wiele ciekawych pomysłów, rozwiązań, ale one nie są dotkliwie i pozostają w sferze projekcji.

**G.W.,L.F.:** Czyli marzenie o zmianie świata przez Turriniego może pozostać jednak utopią?

**J.P.:** W moim przekonaniu tak. Nie wiem, czy zmiana świata jest możliwa przez teatr i literaturę, natomiast na pewno on się zmieni, jeśli teatr przestanie istnieć. Osobiście wyrażam przekonanie, że dopóki człowiek istnieje, to teatr i literatura będą istnieć.

Rozmowa odbyła się 24.05.2004 r. w Starym Teatrze w Krakowie.



## Alexander baron von Minutoli jako kolekcjoner dzieł sztuki

Przez kilkadziesiąt lat, mieszkając na ziemi śląskiej, pozbawieni byliśmy olbrzymiej części historii, zwłaszcza tej, która dotyczyła kultury innej nacji niż polska. Nie wiemy zbyt wiele na temat ludzi tu żyjących dawniej, pracujących i tworzących szeroko pojętą kulturę. I nie dotyczy to wcale wieków średnich, ale także, a może przede wszystkim, czasów nam najbliższych, ale także wieku dziewiętnastego. Na szczęście czasy się zmieniły i możemy już bez obawy posądzenia o rewizjonizm przybliżyć wizerunki postaci zasłużonych dla śląskiej kultury. Tym bardziej, że często działalność ich wykraczała poza obszar Śląska.

Do osób godnych przypomnienia należy niewątpliwie Alexander Friedrich Wilhelm baron von Minutoli-Woldeck z Biedrzychowic k. Gryfowa Śląskiego, znakomity kolekcjoner i znawca dzieł sztuki, o którym w ostatnich latach ukazało się w Niemczech kilka publikacji<sup>1</sup>. Jego rodzina była pochodzenia włoskiego, na co wyraźnie wskazuje nazwisko. Wzmiankowana była już w X w. w Neapolu, Luce i na Sycylii. Pierwszy przedstawiciel rodziny von Minutolich, o którym mówią źródła, był konsulem w Neapolu. W następnych wiekach członkowie rodu pełnili wysokie funkcje publiczne, piastując urzędy biskupów, arcybiskupów, kardynałów, gubernatorów, wicekrólów etc. W ciągu wieków rodzina ulegała podziałowi na linie, gałęzie itp, osiedlała się w różnych miejscach Europy, a poszczególni jej członkowie nosili tytuły arystokratyczne od baronów poczynając, na książęcych kończąc.

W drugiej połowie XVI w. do Genewy przybył Vincent von Minutoli (1655-1641), założyciel genewskiej linii mieszkającej następnie w Szwajcarii przez ponad dwieście lat. Z tej to linii pochodził Johann Heinrich Karl Menu von Minutoli, urodzony 12 maja 1772 r. w Genewie, zmarły 16 września 1846 r. w Lozannie<sup>2</sup>, założyciel pruskiej gałęzi rodziny, ojciec przyszłego kolekcjonera z Biedrzychowic.

Alexander von Minutoli urodził się 26 grudnia 1806 r. w Berlinie, jako trzeci syn barona Johanna Heinricha Karla, generała dywizji, będącego w Korpusie Kadetów

---

<sup>1</sup> Keller P, *Alexander von Minutoli (1806–1886). Die Vorbildersammlung des Gewerbebedeuernten*, (w:) *Glück, Leidenschaft und Verantwortung. Das Kunstgewerbemuseum und seine Sammler*, Berlin 1996; Vogelsang B., *Beamteneinkauf. Die Sammlungen des Freiherrn Alexander von Minutoli in Liegnitz*, Dortmund 1986.

<sup>2</sup> Według W. Deneke von Weltziena J.H.K. Menu von Minutoli zmarł w Berlinie i na tamtejszym cmentarzu wojskowym został pochowany (por. *Das altadelige italienische Geschlechts „Minutoli“ in Deutschland*, wstęp W. Deneke von Weltzien, [Essen 1931]).

guwernerem księcia Karla i krótko następcy tronu pruskiego, późniejszego cesarza Wilhelma I. Matka Sophie Margarethe Charlotte (03.09.1781-04.11.1863 Görlitz) pochodziła z brandenburskiej rodziny von Woldeck (z domu Gnevikow). Po bezdzietnej śmierci jedyne go brata matki, majora Ernsta Heinricha Friedricha von Woldeck 2 stycznia 1862 r., na podstawie testamentu wuja z 7 października 1848 r. Aleksander został dziedzicem i jedynym posiadaczem ustanowionego w nim fideikomisu pieniężnego (Pecuniarfideikomiss)<sup>3</sup>.

Pierwsze nauki pobierał Alexander w berlińskich prywatnych szkołach Hartunga, a następnie dr. Plamanna. Następnie uczęszczał do gimnazjum klasycznego (Friedrich-Werder'sche Gymnasium) i egzamin maturalny złożył wiosną 1826 roku. W latach 1826-1831 w Berlinie studiował prawo i nauki polityczne, także nauki przyrodnicze.

W roku 1831 został referendarzem (Regierungs-Referendar) w Koblencji, a 24 września 1833 r. na własną prośbę przeniesiono go do pracy urzędniczej w Poczdamie. Po złożeniu egzaminów państwowych 15 sierpnia 1837 r. otrzymał awans na asesora rządowego (Regierungs-Assessor) i rozpoczął pracę w Ministerstwie Finansów<sup>4</sup>.

Już w okresie studiów wykazywał wiele zainteresowania dla sztuk pięknych i architektury. W czasie wolnym od nauki wiele czasu poświęcał rysunkom, modelowaniu, a także chemii i naukom rolniczym. Wolne chwile przeznaczał także na modne wówczas piesze wycieczki nie tylko po krajach niemieckich, ale odbył także podróże do Francji, Anglii, Danii, Szwajcarii, Włoch, Holandii, Szwecji, Polski. Podczas tych wycieczek wykorzystywał swoje talenty artystyczne i szkicował zabytki architektury: stare kościoły, zamki i pałace, ciekawsze budowle miejskie. Wędrując odkrył wiele zapomnianych, pięknych i ciekawych miejsc, dokonując jednocześnie cennych odkryć naukowych. Owocem tych podróży była pierwsza publikacja książkowa Minutolego, wydana w 1836 r. w Berlinie książka *Denkmäler mittelalterlicher Baukunst in den brandenburgischen Marken*.

Podróże artystyczne Alexandra byłyby niepełne, gdyby zabrakło w nich celu wszystkich ówczesnych amatorów starożytności – Włoch, w tym także Sycylii. Odbył więc taką podróż, a jej efektem były nie tylko doznania estetyczne, ale także zbiory sztuki, będące zaczątkiem przyszłej, wielkiej kolekcji.

Po powrocie z Półwyspu Apenińskiego Alexander von Minutoli podjął 1 maja 1839 r. pracę urzędniczą jako radca rządowy (Regierungs-Assessor) w Legnicy, awansując następnie na stanowisko radcy stanu (Regierungs-Rat)<sup>5</sup>. W 1844 r. wysłany został jako śledczy (polizeilicher Untersuchungskommissar) do Dzierżoniowa w celu zbadania przyczyn i przebiegu rozruchów wywołanych przez okolicznych tkaczy. W następnym roku został komisarzem królewskim dla prowincji śląskiej (Königl. Kommissar der Provinz Schlesien). Będąc na tym stanowisku przyczynił się m.in. do stworzenia przemysłu zegarmistrzowskiego we Wleniu, a także do podniesienia poziomu tkactwa w Sudetach. Z tej przyczyny odbywał liczne podróże służbowe. Poznał więc doskonale stan śląskiego rzemiosła, głównie tkactwa i przędzalnictwa. W 1851 r. ogłosił

<sup>3</sup> *Das altadelige italienische Geschlechts „Minutoli“ in Deutschland*, wstęp W. Deneke von Weltzien, [Essen 1931], s. 32.

<sup>4</sup> *Das altadelige...*, s. 26.

<sup>5</sup> *Das altadelige...*, s. 28.



nawet drukiem memoriał na ten temat<sup>6</sup>. W służbie państwowej pozostał Minutoli do 1876 r., kiedy to przeszedł w stan spoczynku jako królewski tajny radca stanu (Königl. Geheimer Regierungsrat)<sup>7</sup>.

W Legnicy mieszkał w starym domu zwanym „die Spinne”, przy obecnej ul. Złotoryjskiej (Goldberger Str. 33). Już w 1839 r. Minutoli posiadał muzeum, którego eksponaty stanowiły najlepsze przykłady rzemiosła artystycznego. Pokoje mieszkania ciągle zapępniały się nowymi eksponatami, systematycznie nabywanymi m.in. podczas licznych podróży, zarówno krajowych jak i zagranicznych. Szczególnie dużo było przedmiotów zwiezionych z krajów niemieckich oraz Włoch. W styczniu 1845 r. z inicjatywy Minutolego odbyła się w Legnicy pierwsza „Wystawa zbiorów wzornictwa dla rzemieślników i przemysłowców („Ausstellung einer Vorbildersammlung für Handwerker und Gewerbetreibende“), na



Ilustracja 1. Alexander baron von Minutoli

której pokazano wyroby szklane, garncarskie i tkackie oraz przedmioty z kamienia i drewna. Był to jednocześnie początek pierwszego w Niemczech muzeum rzemiosł artystycznych. Niestety, pomieszczenia w domu „die Spinne” stały się w końcu zbyt ciasne. Prawdopodobnie niemal każdy wytrawny kolekcjoner tego doświadcza, ale nie każdy może liczyć na przychylność władz w tej materii. Okazało się, że Alexander von Minutoli na taką przychylność mógł liczyć, bowiem król Fryderyk Wilhelm IV udostępnił kolekcjonerowi jedno ze skrzydeł legnickiego zamku z przeznaczeniem na mieszkanie i zbiory<sup>8</sup>. Większa powierzchnia dawała możliwość organizowania wielu wystaw udostępnianych publiczności. Taka wystawa odbyła się m.in. wiosną 1857 r. w południowym skrzydle, a zebrane pieniądze z biletów wstępu miały posłużyć do wspierania śląskiego rzemiosła<sup>9</sup>. Zbiory Minutolego pokazywane były także poza Legnicą, m.in. we Wrocławiu (1852 r.) i w powstałym w 1868 r. berlińskim Muzeum Rzemiosł Artystycznych (Kunstgewerbemuseum).

15 marca 1852 r. Minutoli uzyskał doktorat z filozofii na uniwersytecie w Getyndze. W roku następnym w berlińskim wydawnictwie Dietricha Reimera wydał wspaniałe,

<sup>6</sup> A. Minutoli von, *Die Lage der Spinner und Weber im schlesischen Gebirge, und die Massregeln der preussischen Staatsregierung zur Verbesserung ihrer Lage*, Berlin 1851.

<sup>7</sup> Schicha, *Freiherr Alexander von Minutoli*, „Laubaner Heimatkalender 1927“, Marklissa b.r. wyd., s. 42.

<sup>8</sup> Schicha, *op.cit.*, 41; R.M. Łuczyński, *Baron Aleksander von Minutoli. Kolekcjoner z Biedrzychowic*, „Karkonosze” 1995, nr 1, s. 13-15.

<sup>9</sup> *Bekanntmachung*, „Der Bote aus dem Riesengebirge“ 1857, nr 31 z 18 kwietnia, s. 476-477.

monumentalne dzieło (50:41 cm), bogato ilustrowane m.in. dwunastoma całostronicowymi litografiami, także barwnymi, które wyszły spod pras m.in. zakładu W. Loeillota w Berlinie, opisujące średniowieczną katedrę w norweskim mieście Trondheim. Praca ta była plonem podróży do Skandynawii, a zawarte w niej litografie wykonano na podstawie rysunków Minutolego<sup>10</sup>.

Nowe trendy w rzemiośle, przemyśle i sztuce poznawał Minutoli odwiedzając także wystawy organizowane w różnych europejskich miastach: w Londynie (1851), Monachium (1854), Payżu (1855), Wrocławiu (1857). Brał w nich również czynny udział, bo np. podczas powszechnej niemieckiej Wystawy Przemysłowej (Industrie-Ausstellung) w Monachium w 1854 r. otrzymał medal honorowy (Ehrenmünz) za prezentację na 98 dagerotypach najcenniejszych przedmiotów ze swojej kolekcji<sup>11</sup>.

W latach 1854-1862 Minutoli opublikował w celach dydaktycznych dziewięć tomów albumów, w tym suplement jako tom dziewiąty, zawierających oryginalne zdjęcia 4500 obiektów ze swoich zbiorów, sfotografowanych przez Ludwiga Berlitzkiego<sup>12</sup>: *Vorbilder für Handwerker und Fabrikanten aus den Sammlungen des Minutoli'schen Instituts zur Veredlung der Gewerbe und Befoerderung der Künste zu Liegnitz. Museum Minutoli. Darstellung von 4500 Muster-Erzeugnissen der Arbeit aus dem Gebiete der Kunst-Industrie von den ältesten Zeiten bis zum Ende des achtzehnten Jahrhunderts. Vorbilder für Kunsthandwerker und Fabrikanten und Beiträge zum Studium der Kunst-Praxis und der Kunstgeschichte nach den Originalen des Museums photographirt und herausgegeben von Freiherrn Alexander v. Minutoli Dr.*

Każdy tom zawiera inny rodzaj przedmiotów.

- I. Die Verarbeitung von Steinen, Erden etc. (wyroby kamienne)
- II. Die Keramik (ceramika)
- III. Die Metall-Industrie (wyroby metalowe)
- IV. Die Glas-Industrie (Szkła)
- V. Die Weberei, Nadel- u. Spitzen-Arbeit (Wyroby tkackie, koronki igłowe, koronkarskie)
- VI. Die Verarbeitung vegetabilischer Stoffe und in Verbindung mit Stein, Metall und animalischen Producten etc. (wyroby z materiałów roślinnych oraz zawierających kamień, metal, zwierzęce produkty)
- VII. Die Verarbeitung animalischer Stoffe (wyroby z materiałów zwierzęcych)
- VIII. Verzierungs-Kunst (ornamentyka)
- IX. Supplemente

Niestety, bardzo bogato ilustrowane dzieło nie zostało opatrzone żadnymi objaśnieniami. Nie wiadomo więc co dokładnie przedstawiają prezentowane eksponaty, z jakiego okresu pochodzą, jaka była ich proveniencja.

W tym miejscu należy wyjaśnić, że głównym celem kolekcjonerstwa barona Alexandra było spowodowanie odrodzenia a następnie podniesienia na wyższy poziom

<sup>10</sup> A. Minutoli von, *Der Dom zu Drondheim und die mittelalterliche christliche Baukunst der scandinavischen Normannen*, Berlin 1853.

<sup>11</sup> „Der Bote aus dem Riesengebirge“ 1854, nr 89 z 8 listopada, s. 1324.

<sup>12</sup> Oryginał znajduje się w Muzeum Narodowym w Warszawie.

śląskiego rzemiosła, m.in. tekstylnego. Służyć temu miało właśnie pozyskiwanie przykładów dawnej sztuki, głównie ceramiki, szkła, rzeźby, tekstyliów. Stąd ilustrowane katalogi zbiorów i wystawy. Ten podstawowy cel wiązał się z pracą barona, bowiem podlegały mu właśnie sprawy rzemiosła i przemysłu na Śląsku, zwłaszcza w rejonach górskich.

Po kilkunastu latach pracy urzędniczej i poświęceniu się kolekcjonerstwu Alexander baron von Minutoli postanowił zmienić swój dotychczasowy stan cywilny. Ożenił się 1 sierpnia 1855 r. z panną Fanny Albertine Possart, córką kupca z Sulechowa, która zmarła 5 kwietnia 1861 r. w Legnicy. Dwa lata po jej śmierci (10 listopada 1863 r.) baron ożenił się ponownie, tym razem ze swoją szwagierką – Berthą, a ich ślub odbył się w nowo zakupionym pałacu w Biedrzychowicach. Bertha zmarła w 15 lipca 1908 r. w Biedrzychowicach i tam została pochowana<sup>13</sup>.

Z pierwszego małżeństwa Alexander pozostawił dwie córki. Młodsza Klara (28.05.1857 Legnica-21.02.1872 Legnica) zmarła w wieku 15 lat i pochowano ją w Biedrzychowicach. Starsza natomiast, Anna (28.02.1856 Legnica-?), dwukrotnie wyszła za mąż. Po raz pierwszy 25 maja 1877 r. za Arthura barona von Minutoli<sup>14</sup>, po raz drugi 28 maja 1895 r. za dr. Joachima hr. von Pfeil und Klein-Ellguth, znanego podróżnika.

Pozostawmy jednak rodzinne sprawy naszego kolekcjonera i wróćmy do jego zasadniczej działalności. Tak więc w początkach lat sześćdziesiątych spełniło się długotrwałe marzenie barona. Podczas jednej ze swoich licznych podróży przejeżdżał kiedyś dylizansiem pocztowym przez Biedrzychowice k. Gryfowa Śl. Zauważył tam pałac, który wywarł na nim dobre wrażenie, a ponieważ był do sprzedania, nabył go 22 października 1862 roku<sup>15</sup>. W skład całej posiadłości ziemskiej wchodziły: Biedrzychowice (Friedersdorf), Grodnica (Gieshübel) i Zapusta (Vogelsdorf) z niewielkimi pozostałościami ruin zamku Rajsko (Neidburg). Po wycofaniu się ze służby państwowej Minutoli osiadł w pałacu w Biedrzychowicach, który urządził według własnego gustu, umieszczając w nim oczywiście swoje zbiory. Jeszcze w okresie międzywojennym



Ilustracja 2. Fanny von Minutoli de domo Possart



Ilustracja 3. Bertha von Minutoli de domo Possart

<sup>13</sup> Schicha, *op. cit.*, s. 43.

<sup>14</sup> *Gothaisches Genealogisches Taschenbuch der Freiherrlicher Häuser. 1876*, Gotha b.r. wyd., s. 499; *Das altadelige...*, passim.

<sup>15</sup> *Das altadelige...*, s. 55.

pisano, że w majątku biedrzychowickim widać wszędzie ślady smaku artystycznego Alexandra von Minutoli. Po śmierci swojego wuja Ernsta von Woldeck dodał herb i nazwisko swojej matki do swojego, co potwierdził królewski dyplom wydany w pałacu w Babelsbergu 29 czerwca 1868 r. Na wzgórzu w pobliżu pałacu wybudował w 1869 r. „wieżę Woldecka”, która z czasem znalazła się nawet w herbie gminy, i w ten sposób uczcił wuja. W wieży umieścił pewną część swojej kolekcji. Po otrzymaniu wiadomości o zwycięskiej dla Prus wojnie z Francją (1870/71) wieża została oflagowana, a wieczorem bogato iluminowana.

Był patronem tutejszego kościoła, a gmina wiele mu zawdzięczała w sprawach dotyczących kościoła i szkoły. Wystawił też w Biedrzychowicach pomnik ku czci poległych na tej wojnie żołnierzy. Dzięki niemu w latach 1875-1878 zrekonstruowany został średniowieczny zamek Rajsco. Przy jego odbudowie wykorzystano liczne oryginalne średniowieczne detale architektoniczne: kamienne obramienia okien i drzwi, rzeźby, żelazne kraty. Wmurowano też kilka renesansowych portali. W efekcie powstała budowla prawdopodobnie w zbyt dowolny sposób zrekonstruowana, ale będąca jedną z ciekawszych atrakcji w dolinie Kwisy. Naturalnie wewnątrz znalazła się niewielka, ze względu na szczupłość miejsca, część zbiorów sztuki, udostępniana turystom, coraz liczniej przybywającym w te okolice. Na marginesie należy wspomnieć, że tuż po pierwszej wojnie światowej, na przełomie lat 1918 i 1919, podczas rewolucyjnych zamieszek na tym terenie, wdarła się do zamku Rajsco grupa miejscowej ludności, demolując wnętrze, niszcząc przy tym część zbiorów.

Alexander baron von Minutoli należał do największych śląskich kolekcjonerów sztuki. W 1845 r. jego zbiory obejmowały 3687 pozycji, natomiast katalog z lat 1872-1873 notuje ich już 6053<sup>16</sup>. Zakres tematyczny kolekcji był niezwykle szeroki. Znajdowały się w niej m.in. wyroby ceramiczne (617), szklane (1207), metalowe (436). Wśród tych ostatnich były puchary, dzbany, emalie, brosze, przedmioty cynowe, brązowe i ze złota. Najstarsze pochodziły z okresu antycznego. Wśród szkła wiele było wyrobów weneckich, a więc niezwykle rzadkich i cennych, oraz greckich – malowanych i szlifowanych. Ceramikę reprezentowały wyroby egipskie, etruskie, greckie, rzymskie, ale także późniejsze: z okresu średniowiecza, renesansu, a także dziewiętnastowieczne.

Niewielkie ilości monet i medali (brązowych, srebrnych i złotych), począwszy od czasów starożytnych, liczyły 374 sztuki. Więcej (580 sztuk) było pieczęci niemieckich cesarzy, biskupów, królów, miast, kościołów. Wspomnieć należy o wachlarzach, zegarach, wyrobach z kości słoniowej i macicy perłowej, meblach, skrzyniach, przykładach starych tapet i średniowiecznych oprawach książkowych. Kolekcję uzupełniały egipskie papirusy, średniowieczne miniatury, rękopisy i modlitewniki.

Nie było natomiast w biedrzychowickich zbiorach nazbyt wielu *silesiaców*. Do bardzo cennych obiektów średniowiecznej rzeźby śląskiej zaliczyć można dwie figury ołtarzowe z 1466 r. z kościoła świętych Piotra i Pawła w Legnicy, przedstawiające patronów świątyni. Są one pozostałością poliptyku ołtarza głównego, pochodzącego prawdopodobnie z warsztatu Niklasa Obilmana. Poliptyk ten usunięto z kościoła w 1758 r., a w latach czterdziestych następnego stulecia Minutoli nabył je do swoich

<sup>16</sup> A. Minutoli von, *Catalog der Sammlungen von Musterwerken der Industrie und Kunst des Instituts Minutoli zu Liegnitz*, Teil 1-2, Berlin 1872-1873.



Ilustracja 4. Biedrzychowice. Portal w pałacu ze zbiorów Minutolego

zbiorów. Po 1945 r. fragmenty ołtarza znalazły się w muzeach Torunia i Warszawy, a wspomniane figury znajdują się we wrocławskim Muzeum Narodowym<sup>17</sup>. Pieczęcie ks. Bolka I świdnicko-jaworskiego i księżnej Agnieszki, trochę śląskich monet i medali to chyba najciekawsze *silesiaca* w kolekcji Minutolego.

Na osobne, szczególne potraktowanie zasługuje kolekcja malarstwa europejskiego. Włoscy twórcy reprezentowani byli przez takich malarzy jak Bernardo Pinturicchio, Andrea Mantegna, Guido Reni, Andrea del Sarto, Paolo Veronese (wcześniej w zbiorach ojca), Domenico Zampieri zwany Domenichino. Malarstwo niderlandzkie to obrazy Johanna Breughla, Fransa Florisa, Petera Paula Rubensa, Hendrika Goltziusa, Fransa Halsa, Antona van Dycka, Emanuela de Witte. Nieliczne malarstwo francuskie w biedrzychowickim pałacu to dzieła, które wyszły spod pędzla Françoise Cloueta, Nicolasa Poussina, Antoine'a Pesne'a, a hiszpańskie Diego Velasqueza i Louisa de Moralesa.

Bogato reprezentowane było dawne malarstwo niemieckie. Wymienić tu należy dzieła twórców tej miary co Hans Holbein młodszy, Lucas Cranach, Albrecht Altdorfer, Matthias Grünewald, Hans Schäufelein. Wymieniłem tutaj jedynie te największe nazwiska, a przecież galeria biedrzychowicka liczyła więcej obrazów twórców mniej znanych. Jak z powyższego widać, zbiory malarstwa były wspaniałe. Nie powstydzilyby się ich największe muzea świata. Spróbujmy natomiast uświadomić sobie, że tak cenne dzieła wisiały sobie skromnie w pałacu przy trasie z Jeleniej Góry do Zgorzelca. Kilka obrazów olejnych z jego kolekcji, jednak późniejszej proveniencji, do dziś znajduje się w pałacu w Biedrzychowicach, zdobiąc sufit jednej z sal parteru.

Jeszcze przed odejściem ze służby państwowej Alexander von Minutoli przestał zbierać powiększać, aż w końcu zdecydował się na ich sprzedanie. Część znalazła nowych właścicieli 25 października 1875 r. na aukcji u Lempertza w Kolonii, a część w tym samym roku nabył do berlińskiej kolekcji królewskiej rząd pruski. Fragment biedrzychowickich zbiorów stał się podstawą berlińskiego Muzeum Rzemiosł Artystycznych, a niektóre obrazy znajdują się dziś w berlińskiej galerii malarstwa (Gemäldegalerie). Wśród nie sprzedanych przedmiotów znajdowały się m.in. antyczne barwne szkła i wiele obrazów. Pozostałości zbiorów można było oglądać jeszcze w okresie międzywojennym m.in. w zamku Rajsko. Dziś jeszcze kilka drobiazgów znajduje się w biedrzychowickim pałacu, a niewielkie ich pozostałości, dobrze świadczące o jej wysokiej randze, posiada wrocławskie Muzeum Narodowe.

W związku z przebudową wewnątrz legnickiego zamku oraz wcześniejszą sprzedażą części zbiorów, w połowie 1876 r. przestało istnieć „Museum Minutoli”, które funkcjonowało przez 35 lat<sup>18</sup>.

W ciągu krótkiego czasu Alexander von Minutoli stworzył pokaźną i cenną kolekcję, opublikował wiele prac z dziedziny historii sztuki, stał się jednym z największych śląskich kolekcjonerów. Jako znana i ceniona postać w kręgu zbieraczy był członkiem wielu towarzystw, m.in. Académie Nationale Agricole, Manufacturière et Commerciale w Paryżu, Universal-Society for the Encouragement of Arts and

<sup>17</sup> M. Starzewska, A. Ziomecka, *Aleksander Minutoli, (w:) Kolekcjonerzy i miłośnicy*, pod red. M. Starzewskiej, Wrocław 1988, s. 34-35.

<sup>18</sup> „Der Bote aus dem Riesengebirge“ 1876, nr 109 z 10 maja.

Industri w Londynie, gdzie był honorowym wiceprzewodniczącym, Verein für Mecklenburgische Geschichte und Altertumskunde. Na Śląsku natomiast należał do Schlesische Gesellschaft für vaterländische Cultur i Verein für das Museum schlesischer Altertümer we Wrocławiu. Był także członkiem honorowym Gewerbe-Verein w Zgorzelcu i Lubaniu<sup>19</sup>. Posiadał wiele odznaczeń i orderów, wśród nich Order Orła Czerwonego (niemiecki), Albrechta Lwa (Hohenzollernów), św. Olafa (norweski), św. Michała (bawarski), Albrechta (saski), Danebrog (duński), Franciszka Józefa (austriacki). 1 lipca 1866 r. królewskim rozkazem gabinetowym wydanym w Reichenbergu, Alexander von Minutoli otrzymał tytuł barona (Freiherr)<sup>20</sup>.

Zmarł 17 grudnia 1887 r. w Biedrzychowicach jako ostatni, męski potomek rodu i pochowany został w rodzinnym grobowcu na miejscowym cmentarzu. Próżno jednak szukać dziś miejsca jego pochówku, bowiem został usunięty z powierzchni ziemi po ostatniej wojnie światowej. Działalność Alexandra Friedricha Wilhelma barona von Minutoli-Woldeck zasługuje na więcej niż zapomnienie – taką nadzieję miał pastor Schicha, w słowach kończących artykuł o baronie<sup>21</sup>.

---

<sup>19</sup> *Der Dom zu Drontheim...*, [s. I].

<sup>20</sup> *Das altadelige...*, s. 32.

<sup>21</sup> Schicha, *op. cit.*, s. 42.





# ◆ Książki ◆

Books – Livres – Bücher



Anna Małgorzewicz (Hrsg.): *Translation. Theorie – Praxis – Didaktik* (= Beihefte zum *Orbis Linguarum, Studia Translato-rica* 1). Dresden – Wrocław: Atut – Neisse Verlag 2010. 533 S.

Die Übersetzung der Texte in fremden Sprachen in die eigene Muttersprache gehört zweifelsohne zu den beruflichen Aufgaben jedes Neofilologen. Die grundlegende Voraussetzung dabei sei die perfekte Kenntnis der jeweiligen Fremdsprache und der eigenen Muttersprache. Daher ist es nicht verwunderlich, dass sich die Translatork neu- erdigs immer größeren Interesses erfreut und zu einer selbständigen Wissenschaft entwickelt. Die Werkstatt des Übersetzers ist ja nicht jedem bekannt. Aus dem Grunde sind solche Unternehmen, wie die inter- nationale Konferenz am Institut für Germa- nistik der Universität Wrocław: *Translati- on. Theorie – Praxis – Didaktik* besonders erwähnenswert. Die Tagung fand vom 17. bis 19. September 2009 statt und wurde von dem Lehrstuhl für Glottodidaktik und der Forschungsstelle für Translatork ver- anstaltet. Das Anliegen der Organisatoren war „einen Rahmen für die Diskussion zu setzen, die bedeutsame Ergebnisse für die Etablierung der Translationswissenschaft und der Translationsdidaktik an polnischen wissenschaftlichen Einrichtungen zeitigen möge“ (Małgorzewicz 2010: 9).

Die Ergebnisse der zahlreichen und interessanten Diskussionen während der Tagung werden in dem gerade im Atut- Neisse-Verlag erschienenen Band unter demselben Titel präsentiert. Die Publikation enthält die Texte, die auf Grund der auf der Tagung vorgetragenen Referate ent- standen sind, und die sich um die während der Tagung angebotenen Themen konzent- rierten. Der Band beginnt mit den Anspra-

chen zur Eröffnung der Konferenz, die von dem Dekan der Philologischen Fakultät der Universität Wrocław, Prof. Dr. Michał Sar- nowski, dem Direktor des Germanistischen Instituts Prof. Dr. Eugeniusz Tomiczek und der Konsulin der Bundesrepublik Wrocław Dr. Annette Bußmann getragen wurden.

Da die Grundannahme der Tagungs- organisatoren war, ein möglichst breites Spektrum der Übersetzungswissenschaft zu präsentieren, wurden den Autorinnen und Autoren folgende Themenkreise an- geboten, um die sich die veröffentlichten Beiträge gruppieren:

### **1. Theorie, Praxis und Didaktik der Translation – Ein- und Ausblicke**

In diesem Kapitel der zu besprechenden Publikation wurden Beiträge gesammelt, die zum größten Teil als Plenarvorträge angeboten wurden, und der Tagung einen Rahmen setzten. Der Band beginnt mit dem Beitrag von Iwona Bartoszewicz (Wrocław), die auf das Problem der rhetorischen Komponenten der Textstruktur im Prozess der Translation hinweist. Die Autorin analysiert die rhetorischen Mittel, welche die Struktur des jeweiligen Textes bestimmen. Sie unterstreicht, dass die Berücksichtigung der rhetorischen Kompo- nenten im Prozess der Übersetzung, einer- seits notwendig sei, und andererseits eine andere Perspektive eröffnet.

Lothar Černý (Köln) präsentiert in sei- nem Beitrag Überlegungen semiotischer Art in Bezug auf die Übersetzung, welche als Prozess der Wissensentstehung betrach- tet werden soll. Die am Anfang des Beitrags aufgestellte These wird von dem Autor am Beispiel der Übersetzung von Luther the- matisiert. Der Autor vertritt die These, dass die Übersetzung ein Phänomen sei, das im großen Maße vom sprachlichen Stil des

jeweiligen Übersetzers abhängt. Und dies finde seinen Niederschlag im Endergebnis – dem übersetzten Text, der „etwas Neues in der Zielkultur“ sei.

Die Ergebnisse des bereits abgeschlossenen Projekts ATERM stellte in seinem Beitrag Rudolf Muhr (Graz) dar. Das Ziel der Projekts war die Erstellung einer vergleichenden Rechtsterminologie-Datenbank Österreich – Deutschland. Die entstandene Datenbank enthält insgesamt 1500 österreichische Rechtstermini, deren formale und inhaltliche Unterschiede im Vergleich zu den deutschen Rechtstermini markiert wurden. Darunter gibt es 386 österreichische Termini, denen kein deutsches Äquivalent zugeordnet werden konnte. Der Autor unterstreicht in seinem Beitrag deutlich, dass die Unterschiede in der Rechtsterminologie doch groß seien und weiterer Forschung bedürfen.

Mit der Beschreibung des praktischen Nutzens für die Translatorik der semantischen Forschung von Anna Wierzbicka und ihrer Explikation der sog. „semantischen Primitiva“ befasst sich in ihrem Beitrag Eliza Pieciul-Karmińska. Sie hebt hervor, dass Wierzbickas Forschung in vieler Hinsicht die Übersetzung einerseits erleichtert, andererseits aber als einen Prozess verstehen lässt, der nie vollkommen und endgültig sein kann. Die Autorin listet Bereiche auf, in denen die Ergebnisse der Forschung von Wierzbicka ihre Anwendung finden könnten: angewandte und allgemeine Translatorik, Didaktik der Übersetzung.

Der Übersetzung literarischer Texte ist der Beitrag von Feliks Przybylak (Wrocław) gewidmet. Der Autor vertritt die These, dass der Übersetzer doch zu einem Autor wird. Das Übersetzen weist einen eher schöpferischen Charakter auf. Die These wird an Hand der Werke von Paul Celan erörtert.

Desiderata der praxiorientierten Übersetzerausbildung werden von Fred Schulz

(Zittau) besprochen. Der Autor präsentiert in seinem Beitrag Ergebnisse einer Befragung von Übersetzungsbüros, die große Mängel in der Ausbildung der Übersetzer aufdecken. Von dem Autor wird die These entwickelt, dass ein Master-Studiengang im Fachübersetzen für Absolventen nicht-philologischer Studiengänge diesem Mangel abhelfen könne.

Den Entwicklungstendenzen der heutigen Translationswissenschaft ist der Beitrag von Lew N. Zybatow (Innsbruck) gewidmet. Der Autor stellt in Bezug auf die Entwicklung der Disziplin zwei wichtige Fragen: 1. Woher sie kommt? und 2. Wohin sie sich entwickelt? Hinsichtlich der ersten Frage werden die Anfänge der Translationswissenschaft dargestellt. Es werden dabei drei grundlegende Aspekte in den Mittelpunkt gestellt: Verstehen des A-Textes von dem Übersetzer/ Dolmetscher, die Art und Weise der Übersetzung/ Dolmetschung, die Art und Weise der Produktion des ZT. Der Autor hebt hervor, dass die Translationswissenschaft sich v.a. als empirisch gegebenes Phänomen entwickeln soll.

Die Profilanalyse der germanistischen Translationsdidaktik in Polen liefert in seinem Beitrag Jerzy Żmudzki (Lublin). Der Autor verweist auf die bereits vorhandenen und funktionierenden Modelle der translatorischen Ausbildung und unterstreicht, dass diese vier grundlegende Referenzrahmen berücksichtigen muss: 1. standardmäßige Gestaltungsmöglichkeiten des Ausbildungsprogramms, 2. die geltenden gesetzlich verankerten Regelungen des Berufs und die justizministerialen Prüfungsstandards, 3. die kompetenzmäßigen Erwartungen und Anforderungen des translatorischen Dienstleistungsmarktes, 4. die hochschullokale Möglichkeiten der didaktischen sowie der technologischen Absicherung der Programmrealisierung.

## 2. Linguistische Aspekte der Übersetzung

Einige Bemerkungen zur Werkstatt von Übersetzern der polnischen Literatur enthält der Beitrag von Paweł Bąk (Rzeszów). Der Autor thematisiert das Problem der Direktheit und Indirektheit in der Translation am Beispiel der Übersetzung von Aphorismen. Es wird hervorgehoben, dass die Kreativität des Übersetzers dabei eine große Rolle spielt und verschiedene Strategien als Vorgehensweise angewendet werden müssen.

Mit dem Problem der Wiedergabe deutscher Abtönungspartikeln im Polnischen befasst sich Justyna Duch-Adamczyk (Poznań). Sie verweist darauf, dass die angesprochene Wortklasse ein grammatisches und pragmatisches Problem sei, und dies ergebe sich aus den Systemunterschieden. Die Autorin unterstreicht den illokutiven Wert der Abtönungspartikeln für den Inhalt des Textes und plädiert dafür, für sie intentionadäquate Äquivalente zu suchen.

Joanna Janicka (Kraków) hebt in ihrem Beitrag eine Eigenschaft des Übersetzers hervor – die Kreativität, die bei der Übersetzung der Wortspiele besonders gefragt wird, da sie eine Herausforderung und oft „eine harte Nuss“ für Übersetzer sind. Sie verweist auf einige kreative Techniken, die dem Übersetzer behilflich sein können.

Das Problem der Wiedergabe des Ausländerdeutsch wird in dem Beitrag von Józef Jarosz (Wrocław) angesprochen. An Beispielen aus der gesprochenen Sprache in der Übersetzung des Romans von Günter Wallraff „Ganz unten“ präsentiert der Autor mögliche Übersetzungen der ausländerdeutschen Ausdrücke ins Polnische.

Auf den weiteren Stolperstein für die Übersetzer verweist Łukasz Jędrzejowski (Berlin), und zwar auf den epistemisch-evidenziellen Gebrauch des Modalverbs *sollen*. An einigen Beispielen diskutiert der Autor mögliche Entsprechungen des Modalverbs im Polnischen.

Joanna Krzemińska-Krzywda (Częstochowa) befasst sich in ihrem Beitrag mit der Rolle der kulturellen Elemente in der Übersetzung. Sie geht von der These aus, dass Übersetzung als Kulturtransfer verstanden werden soll.

An das Thema der Übersetzung der deutschen Partikeln ins Polnische knüpft Marek Laskowski (Zielona Góra) an. Der Autor unterstreicht ihre wichtige pragmatische Rolle in der AS und zeigt, dass sie oft in der Übersetzung eliminiert werden.

Auf die konnotative Bedeutung der Lexeme geht in seinem Beitrag Grzegorz Pawłowski (Warszawa) ein. Der Autor erörtert das aufgeworfene Problem an Hand der lexikographischen Beschreibungen der Stimuluslexeme *Kirche* und *kościół* und der idiolektalen Konnotationen der Sprecher-Hörer der deutschen und polnischen Sprachgemeinschaft. Auf Grund seiner Ausführungen plädiert der Autor für die Berücksichtigung solcher Elemente bei der Lemmabeschreibung, was einen wesentlichen Beitrag für die Übersetzungspraxis leisten könnte.

Anna Pieczyńska-Sulik (Poznań) befasst sich mit der endophorischen Ikonizität in der Übersetzung. In ihrem Beitrag wird das angesprochene Problem systematisch erfasst und Möglichkeiten ihrer Übersetzung im Zieltext genannt.

Dem Aspekt der Übersetzung von Neologismen ist der Beitrag von Bogusława Rolek (Rzeszów) gewidmet. Die Autorin erwägt einige Übersetzungsverfahren der erwähnten Lexeme an Beispielen aus „Dzienniki gwiazdowe“ von Stanisław Lem. In dem Beitrag wird sehr deutlich die Notwendigkeit hervorgehoben, die Neologismus-Definition für die Zwecke der Translationswissenschaft zu modernisieren.

Das Problem der Wiedergabe der indirekten Rede im Prozess der Translation bespricht in ihrem Beitrag Mariola Smolińska (Ślupsk). Die Autorin thematisiert das Pro-

blem an Hand zweier Romane: „Die Vermessung der Welt“ von Daniel Kehlmann und „Tartak“ von Daniel Odija und deren Übersetzungen in die jeweilige Sprache: Polnisch und Deutsch. Das Charakteristische der Texte ist, dass sie überwiegend im Konjunktiv geschrieben wurden. Die Autorin macht an Hand einiger Beispiele auf bestimmte Unzulänglichkeiten der Übersetzer aufmerksam.

Das Problem der Schwierigkeiten bei der Übersetzung wird auch im Beitrag von Przemysław Staniewski (Wrocław) aufgegriffen. Der Autor thematisiert es am Beispiel der Übersetzung der Geruchsbezeichnungen in „Das Parfum“ von Patrick Süskind. Er weist darauf hin, dass es oft möglich ist, den deutschen Geruchsbezeichnungen mehrere Äquivalente im Polnischen zuzuordnen, was bestimmte Probleme in der Translation nach sich zieht.

An Hand der deutschen Farbenphraseologismen und deren Entsprechungen im Polnischen werden in dem Beitrag von Joanna Szczek (Wrocław) Möglichkeiten der Übersetzung in der Phraseologie besprochen. Die Grundlage der Analyse stellen deutsche Phraseologismen dar, die in ihrem Komponentenbestand folgende Farbbezeichnungen haben: *blau, gelb, grün, rot, schwarz, weiß*. Im Lichte der analysierten Beispiele lassen sich v.a. in Bezug auf teil- und nulläquivalente Entsprechungen die größten Schwierigkeiten anmerken.

### 3. Fachsprachen in der translatorischen Praxis und Didaktik

Den genannten thematischen Kreis eröffnet der Beitrag von Hanka Błaszowska (Poznań). Die Autorin bespricht neue Kompetenzen und Aufgaben des Übersetzers in Bezug auf technische Texte – technische Verkaufsprospekte. Die Autorin hebt deutlich hervor, dass die von ihr gewählte Textsorte einer besonderen fachspachli-

chen Kompetenz seitens des Übersetzers bedarf.

Agnieszka Dickel (Warszawa) thematisiert in ihrem Beitrag das Problem des fachbezogenen Fremdsprachenunterrichts für angehende Dolmetscher/ Übersetzer am Beispiel von Wirtschaftsdeutsch. Das Augenmerk der Autorin gilt v.a. der Auswahl des Sprachmaterials, an Hand dessen die Zielgruppe ihre translatorische Kompetenz erwerben könnte.

Der Übersetzung rechtssprachlicher Begriffe ist der Text von Antoinette Dorscheidt (Koblenz) gewidmet. Die gewählten deutschen Rechtsbegriffe werden mit ihren französischen Äquivalenten zusammengestellt. Die Autorin gelangt zu der Schlussfolgerung, dass manche deutschen Rechtstermini oft mit Hilfe eines Fachlexikons durch ihre Eins-zu-Eins-Entsprechungen übersetzbar sind.

Das Problem der Übersetzung der juristischen Texte wird auch in dem Text von Artur Dariusz Kubacki (Sosnowiec) aufgegriffen. Der Autor konzentriert sich auf die Rollenträger im polnischen und deutschen Rechtssystem und analysiert deren Definitionen in beiden Sprachen, was einen wesentlichen Beitrag zu der Übersetzung juristischer Texte leisten kann.

Eine Probe, den Prozess der Namensgebung in den technischen Fachsprachen zu beschreiben unternimmt Łukasz Solarz (Wrocław). Der Autor erörtert das angesprochene Problem am Beispiel der Begriffe aus der Motorisierung und postuliert, dass die gebildeten Termini möglichst präzise seien.

Rafał Szubert (Wrocław) erörtert an diversen Beispielen das Problem der Sprachnorm und Sprachvarietät in der deutsch-polnischen Übersetzung. Er verweist auf einige Fehler in der Übersetzung juristischer Fachtexte.

Terminologie im Recht am Beispiel des österreichischen und russischen Familien-

rechts steht im Mittelpunkt des Beitrags von Susanna Yeghoyan (Graz). Die Autorin bespricht die Ergebnisse der Untersuchung von 120 Begriffen aus beiden Rechtssystemen und verweist auf die Anforderungen, welche eine multilinguale Terminologearbeit zu Rechtsbegriffen erfüllen soll.

#### **4. Translatorische Kompetenze(n) und Möglichkeiten ihrer Ausbildung**

Dieser thematische Kreis wird mit dem Beitrag von Zofia Chłópek (Wrocław) eröffnet, in dem die Autorin sich auf die zwischensprachlichen Einflüsse bei der Übersetzung konzentriert. Die zwischensprachlichen Interaktionen scheinen dabei als eine potenzielle Fehlerquelle zu sein.

Mit der Qualität der Dolmetschung und den Kriterien, bei deren Beurteilung befasst sich Radosław Chyży (Wrocław). Als Hauptmerkmale, die bei der Bewertung in Erwägung gezogen werden sollen, gelten nach dem Autor: Treue zum Original, Kohärenz, stilistische Richtigkeit, grammatische Richtigkeit, Fachvokabular, Vollständigkeit, akzentfreie Sprache, Flüssigkeit der Verdolmetschung.

Didaktische Fragen des Übersetzens im Fremdsprachenunterricht werden von Małgorzata Czarnecka (Wrocław) aufgeworfen. Die Autorin versteht die Übersetzung als eine didaktische Brücke und hebt deren Bedeutung im FSU hervor.

Particia Hartwich (Wrocław) thematisiert in ihrem Beitrag Aspekte der Beurteilung von schriftlichen Translaten. Sie plädiert für die Einführung des einheitlichen Beurteilungsverfahrens mit transparenten Kriterien, was zur Qualitätsbesserung der Translation beitragen könnte.

Computergestützte Gruppenarbeit und webbasierte Recherche als praktischen Erwerb der übersetzerischen Kompetenz postuliert Arkadiusz Jasiński (Bydgoszcz). Die vorgeschlagene Vorgehensweise ergebe sich nach dem Autor v.a. aus dem

Praxiskontext der Übersetzung. Der Autor präsentiert einen Entwurf des projektorientierten Unterrichts, in dem translatorische Strategien geübt werden können.

Magdalena Jurewicz (Poznań) thematisiert in ihrem Beitrag das Phänomen der Unterbrechungen in gedolmetschten Gesprächen im deutsch-polnischen Kontrast. An einigen Beispielen aus der Dolmetscher-Praxis präsentiert die Autorin die Ursachen der Unterbrechungen, die 1. seitens des Dolmetschers und 2. seitens des Textproduzenten vorgenommen werden.

Mit dem Problem der Übersetzung der Aphorismen befasst sich Anna Małgorzewicz (Wrocław). Im Zentrum ihres Interesses steht die aphoristische Erkenntnis, die sich auf folgenden Ebenen vollzieht: lexikalisch-semantisch, sprachspielerisch, makrostrukturell, und deren didaktische Verwertung. Die Autorin unterstreicht, dass sich diese kurzen Formen sehr gut für das Üben der translatorischen Kompetenz eignen, da sie wegen ihrer Komplexität eine motivierende Herausforderung für die Übersetzer darstellen.

Die Anwendung der Notizentechnik beim Konsekutivdolmetschen wird von Mieczysława Materniak (Częstochowa) besprochen. Die Autorin präsentiert ihre Beobachtungen im Rahmen des Aufbaustudiengangs und gelangt zur Feststellung, dass Notieren nicht immer als eine Hilfe beim Dolmetschen angesehen wird.

Unterrichtsmodelle für den Übersetzungsunterricht bespricht Małgorzata Niemiec-Knaś (Częstochowa). Sie betrachtet Translation als eine wichtige Teilkompetenz im FSU und plädiert für deren Integration in den FSU sowie die Vorbereitung bestimmter Übungen, deren Ziel wäre, diese Kompetenz im FSU zu entwickeln.

Roman Opiłowski (Wrocław) konzentriert sich auf die Übersetzung in der Printwerbung. Der Autor unterstreicht die multikodale Dialogizität dieser Textsorte

und hebt hervor, dass die Übersetzung in diesem Bereich mehrere Ebenen berücksichtigen muss.

Mit der Schulung und Prüfung der Übersetzer befasst sich Małgorzata Sieradzka (Rzeszów). Sie thematisiert die Problematik an Hand der Übersetzung von Presstexten, die eine potenzielle Fehlerquelle angesehen werden. Am Beispiel der deutsch-polnischen Übersetzungen zeigt sie, dass die angehenden Übersetzer eine mangelnde muttersprachliche Kompetenz aufwiesien.

### **5. Literarische Übersetzung als Vermittlung von Kulturbildern, ihre Wirkung und Rezeption**

Diesen Teil eröffnet Ilona Czechowska (Wrocław) mit ihrem Beitrag zu der Übersetzung von Karl Dedecius. Sie präsentiert einige Schwierigkeiten, auf die der Übersetzer literarischer Texte stoßen kann, und dies am Beispiel der Werke von Mickiewicz.

Puristische und didaktisierende Techniken in den Übersetzungen der Werke von Astrid Lindgren bespricht Hanna Dymel-Trzebiatowska (Gdańsk). Sie gelangt zur Schlussfolgerung, dass im Vergleich zum Original der übersetzte Text an manchen Stellen um der Didaktik willen korrigiert wurde.

Der Roman „Początek“ von Andrzej Szczypiorski und die übersetzerische Tätigkeit von Klaus Staemmler stehen im Zentrum des Beitrags von Anna Fimiak-Chwiłkowska (Poznań). Der genannte Übersetzer der polnischen Literatur wird von der Autorin als ein idealer Mittler und Übersetzer der Kulturen angesehen.

Der Übersetzung adressativer Formen in „Hedda Gabler“ von Ibsen gilt der Augenmerk von Helena Garczyńska (Gdańsk). Die Autorin unternimmt die Probe der Beurteilung der vorgeschlagenen Äquivalente in den polnischen Übersetzungen

und stellt fest, dass diese von dem Original nicht abweichen.

Auf das Problem der Rezeption moderner ungarischer Prosaautorinnen in Österreich geht in ihrem Beitrag Elisabeth Lang (Szombathely) ein. Sie unterstreicht dabei eine große Rolle der ÜbersetzerInnen, die als VermittlerInnen zwischen zwei Kulturen gelten.

Die bei der Übersetzung einer prosaischen Gattung – der Tagebücher auftretenden Schwierigkeiten bespricht Monika Mysakowska (Poznań). Als Schwerpunkt in ihrer Erörterungen gilt das Problem der ‚übersetzen Identität‘ am Beispiel des Werks von Władysław Szpilman „Śmierć miasta“.

Die mit dem 1. Band von Anna Małgorzewicz angefangene Reihe „Studia Translatorica“ ist ein wichtiger Beitrag zur Diskussion über Stand der Translatorik und Perspektiven ihrer Entwicklung nicht nur in Polen sondern auch in ganz Europa. Die präsentierten Beiträge greifen nach vielfältigen Aspekten der Übersetzung und präsentieren zugleich dieses Phänomen aus verschiedenen Perspektiven der Forschung. Andererseits gelangt man nach der Lektüre der zusammengestellten Texte zur Schlussfolgerung, dass die Translation an sich als ein mehrschichtiges Phänomen betrachtet werden soll. Mit dem dargebotenen Band scheint die Diskussion über die Translation ganz und gar nicht beendet zu sein. Ganz im Gegenteil: es ist der erste Beitrag, mit dem bestimmte Felder der Diskussion erst umrissen werden. Daher ist es wünschenswert, dass noch mehrere Bände zu dieser Problematik im Rahmen der vorgeschlagenen Reihe folgen.

*Joanna Szczęk*





Aleksander Szulc: *Historia języka szwedzkiego*. Polska Akademia Umiejętności (Rozprawy Wydziału Filologicznego Tom LXXVII), Kraków 2009.

Historia języka szwedzkiego autorstwa Aleksandra Szulca jest pierwszym dziełem o tej tematyce w języku polskim. Wypełnia ono niewątpliwą lukę na polskim rynku podręczników akademickich.

Rozdział Od autora wprowadza czytelnika w tematykę poruszaną w książce definiując jej zakres i perspektywę badawczą na tle rozwoju językoznawstwa. W kolejnych rozdziałach książki Autor opisuje pradzieje Skandynawii, związane z nimi wędrówki ludów i prawa głosowe. Przedstawia północnogermańską grupę językową i znany z napisów runicznych język pranordyjski wraz z poszczególnymi jego subsystemami oraz późniejsze okresy rozwojowe tego języka. Autor zajmuje się tu zarówno kolejnymi fazami rozwojowymi języka mówionego, jak i pisanego, uprawiając, według kryteriów wprowadzonych przez siebie na str. 11, zarówno gramatykę historyczną, jak i historię języka. Przedstawia pełny zestaw faktów językowych, jakie pojawiają się na przestrzeni dziejów, uwzględniając przy tym wpływ, jaki wywarł na j. szwedzki w poszczególnych fazach jego rozwoju j. dolnoniemiecki, wysokoniemiecki, francuski i angielski. Opisuje kształtowanie się ponaddialektalnego szwedzkiego języka państwowego, pisanego i mówionego, łącznie z zasadą „mów jak piszesz”.

Ze względu na fakt, że wysoki poziom refleksji teoretycznej dzieła poparty jest systematycznie podawanymi faktami językowymi, ze względu na klarowny i niezwykle precyzyjny przekaz podający w jasny i wyraźny sposób nawet najbardziej skomplikowane zjawiska językowe, kwalifikuje się ono zarówno dla czytelnika znającego tematykę, jak i jako wprowadzenie w nią. Historię języka szwedzkiego czyta

się dobrze. Książka udostępnia ogromną wiedzę, erudycję i wieloletnie doświadczenie Autora, torując czytelnikowi najprostszą drogę do zdobycia określonej wiedzy, której samodzielne zdobywanie wymagałoby długich i żmudnych dociekań. Studiując Historię czytelnik odczuwa harmonię, spójność i wewnętrzny ład. Kolejne jej rozdziały i podrozdziały nawiązują tematyką do poprzednich, przechodząc poprzez fazy rozwojowe Szwecji, jej poszczególne dynastie i (w XX w.) rządy, podane na tle historii Europy. Czytelnik ma przed oczami paralelnie do rozwoju społeczno-politycznego i gospodarczego fazy rozwojowe języka szwedzkiego, przechodzące od struktury syntetycznej do analitycznej - co jest wyrazem rozwoju wszystkich warstw społecznych, pojawiające się z czasem uproszczenia, warianty regionalne i dialektalne.

Ciekawym rozwiązaniem wydawniczym jest zintegrowanie dodatkowych informacji, w większości o charakterze przypisów, w tekst przewodni, przy pomocy mniejszej czcionki i wcięcia. Imiona i nazwiska podawane są kapitalikami, a ich indeks zamieszczony na końcu, wraz ze spisem znaków transkrypcji fonetycznej. Omawiane zjawiska językowe egzemplifikuje szeroka paleta przykładów. Pewną wskazówką dla redaktorów kolejnych wydań wydaje się być zaopatrzenie książki także w indeks wprowadzanych w niej terminów.

Dzieło Aleksandra Szulca jest niezwykle cenną pozycją dla polskiej skandynawistyki, wypełniającą niewątpliwą lukę pośród istniejących do tej pory podręczników akademickich i stanowi istotny wkład do badań skandynawistycznych, historycznych, fonetyczno-fonologicznych oraz dotyczących pozostałych podsystemów języka. Jako takie jest szczególnie polecane i powinno zostać ciepło przyjęte zarówno przez specjalistów, jak i przez studentów.

*Janusz Stopyra*



Barbara Rodziewicz: Frazemy komparatywne z komponentem zoonimicznym w języku polskim, rosyjskim i niemieckim. Szczecin: Wydawnictwo Naukowe Uniwersytetu Szczecińskiego 2007. 194 s.

*Chytry jak lis, silny jak niedźwiedź, uparty ja osioł* to często używane przez użytkowników języka porównania animalistyczne. Co ciekawsze mają one w większości przypadków swoje odpowiedniki w innych językach. Wynika to z faktu, że pewne cechy, które są przypisywane zwierzętom i przenoszone na zachowania ludzkie, mają charakter uniwersalny. Świat zwierząt wydaje się zaś być najbliższym człowiekowi, dlatego nie dziwi fakt, że komponenty zoonimiczne stanowią częsty komponent stałych wyrażeń językowych – jednostek frazeologicznych. Jedną z najbardziej licznych grup tworzą w tym zakresie frazeologizmy komparatywne z komponentem zoonimicznym.

Próbę analizy porównawczej porównań frazeologicznych z komponentem animalistycznym podjęła Barbara Rodziewicz w rozprawie pt. „Frazemy komparatywne z komponentem zoonimicznym w języku polskim, rosyjskim i niemieckim”, która ukazała się nakładem Wydawnictwa Naukowego Uniwersytetu Szczecińskiego, 2007.

Autorka wybrała porównania frazeologiczne jako przedmiot swoich badań, ponieważ „utarte porównania z elementem odsyłającym do świata domowej fauny pełnią funkcję przewodnią w ludzkiej koncepcji i konceptualizacji świata bez względu na narodowość” (Rodziewicz 2007: 9).

Celem opracowanej monografii jest próba odpowiedzi na pytania związane z kompleksową analizą frazeologizmów komparatywnych, w szczególności czy metaforyka ustalonych porównań z kom-

ponentem zoonimicznym pokrywa się i w jakim stopniu jest ona tożsama w poszczególnych językach oraz czy leksemy zoosemantyczne są tworzywem identycznych znaczeniowo i strukturalnie jednostek frazeologicznych.

Bazę empiryczną przeprowadzonej analizy stanowią frazemy komparatywne z komponentem zoonimicznym w trzech językach: polskim, rosyjskim i niemieckim. Autorka koncentruje się na porównaniu konstrukcji komparatywnych analitycznych z najbardziej produktywnym łącznikiem porównania *jak* (j. polski), *как* (j. rosyjski) i *wie* (j. niemiecki).

Jak sama wskazuje, dobór materiału odbywał się na podstawie „kryterium onomazjologicznego – od pojęcia, nazwy zwierzęcia domowego do jego językowej eksplikacji w formie utartego porównania” (tamże, s. 10). Zebrany na podstawie źródeł leksykograficznych korpus obejmuje 603 jednostki w j. polskim, 716 porównań w j. rosyjskim i 208 jednostek w j. niemieckim.

Monografia składa się z dwóch rozdziałów. Część pierwsza pt. „Ekwiwalencja polskich, rosyjskich i niemieckich frazemów komparatywnych z komponentem zoonimicznym” poświęcona jest analizie farzemów komparatywnych trzech języków w planie struktury i semantyki w ujęciu konfrontatywnym. Część druga pt. „Językowo-kulturowy obraz zwierząt domowych we frazemach komparatywnych z komponentem animalistycznym w języku polskim, rosyjskim i niemieckim” prezentuje analizę struktury semantycznej zebranych jednostek frazeologicznych. Autorka formułuje we wstępie do pracy tezę, że „frazologiczna warstwa każdego z języków zawiera głębokie pokłady narodowych i ogólnoludzkich stereotypowych wyobrażeń na temat zwierząt” (tamże, s. 11). Praca zawiera ponadto obszerną bibliografię oraz streszczenie w języku niemieckim.

Zarówno założony plan badawczy jak i obszerność zarysowanego we wstępie monografii badania pozwalają przypuszczać, że wnioski płynące z analizy będą bardzo miarodajne.

Po lekturze rozprawy trudno jednak wyciągnąć takie wnioski, ponieważ praca zawiera liczne błędy i wykazuje szereg braków.

Niestety już we wstępie Autorka popełnia błędy metodologiczne i terminologiczne. Wskazana metoda onomazjologiczna, jako ta, która została zastosowana do wyekscerpowania korpusu, rozumiana przez Autorkę jako przejście „od pojęcia, nazwy zwierzęcia domowego, do jego językowej eksplikacji w formie utartego porównania” (tamże, s. 19) wcale nią nie jest. Autorka chyba nie do końca rozumie założenia podejścia onomazjologicznego w badaniu leksyki i myli je z podejściem semazjologicznym, które niewątpliwie znalazło zastosowanie w jej monografii i było metodą służącą do zebrania korpusu badawczego.

Olbrzymie wątpliwości budzi też wskazana przez Autorkę lista słowników, które stanowią źródło zebranego materiału badawczego. Wskazane trzy słowniki języka polskiego niekoniecznie odzwierciedlają stan obecny, zwłaszcza, że w analizie zostały pominięte słowniki najnowsze. Autorka nie podaje w żadnym miejscu informacji, dlaczego właśnie te źródła zostały wybrane. Jeszcze większe wątpliwości budzi dobór źródeł niemieckich porównań. Autorka sięga m.in. po słownik Grimm'ów, słownik przysłów Wander'a, które dokumentują słownictwo języka niemieckiego minionych wieków, ignorując słowniki najnowsze. I dlatego nie dziwi też bezpodstawnie sformułowane stwierdzenie „Znacznie skromniejsze zbiory odnotowują źródła niemieckie, w których liczba konstrukcji komparatywnych z obranymi leksemami zoosemantycznymi sprowadza się do 208 jednostek” (tamże, s. 11). Wykorzystane do

zestawienia korpusu słowniki frazeologiczne pozwalają przypuszczać, że analizowane porównania nie odpowiadają w żadnym stopniu obecnej leksyce analizowanych języków. Przytaczane przez Autorkę przykłady jednostek komparatywnych w pełni tę tezę potwierdzają.

Podział pracy i całego badania na dwie części sugerowane przez Autorkę wydają się być założeniem słusznym, jednakże chęć przeprowadzenia dokładnej i sumiennej analizy dwóch tak obszernych problemów badawczych na podstawie bardzo obszernych korpusów w jednej monografii liczącej 194 strony pozwala stwierdzić, że będzie to analiza powierzchowna. Zdecydowanie lepszym rozwiązaniem byłoby zbadanie zebranego korpusu trójjęzykowego w ramach osobnych i niezależnych analiz.

Szczególną bez troskę terminologiczną potwierdza brak w monografii stosownych rozdziałów dotyczących teorii zwrotu frazeologicznego, w tym frazeologizmów komparatywnych i ich miejsca we frazeologii. Razi brak odpowiedniego wprowadzenia teoretycznego do zagadnienia „Frazemy komparatywne”. Zastanawia użycie przez Autorkę terminu „frazem” i całkowita ignorancja badań frazeologicznych w tym zakresie. Dziwi i zastanawia brak informacji na temat stanu badań konfrontatywnych w zakresie porównań frazeologicznych, do których można by odnieść wyniki analizy Autorki.

Praca zawiera również błędy terminologiczne. Już we wstępie Autorka błędnie posługuje się terminem „zaimek” na określenie łącznika porównania *jak* (j. polski), *как* (j. rosyjski) i *wie* (j. niemiecki).

Olbrzymie wątpliwości, ze względu na niedokładność i ogólność budzi również sformułowana przez Autorkę w przypisie [!] definicja zwierzęcia domowego. To „przede wszystkim zwierzęta hodowlane, takie jak np. byk, kura owca, oraz dwóch przedstawicieli świata fauny, którzy egzy-

stują najbliżej człowieka, żyjąc z nim na co dzień, tj. kota i psa” (tamże, s. 10). Nieprecyzyjność w zakresie wyodrębnienia korpusu badawczego powoduje, że czytelnik nie wie, jakie zwierzęta Autorka ma na myśli, a tym samym nie wiadomo, jakie porównania zostały poddane analizie. Autorka nie oddziela wyraźnie „zwierząt domowych” od „zwierząt hodowlanych” i nie posiłkuje się przy tym żadnymi definicjami fachowymi. A przecież wymienienie leksemów zoonimicznych, którymi Autorka jest zainteresowana, w odpowiednim miejscu monografii rozwiązałyby ten problem.

Zastanawia struktura pracy, która jest mało przejrzysta i zdecydowanie utrudnia śledzenie logiki prowadzonego wywodu naukowego. Dopiero na 27 stronie Autorka podaje kryteria podziału zgromadzonego materiału leksykalnego, przyjmując podział na pięć podstawowych grup: ekwiwalenty leksykalno-semantyczne, ekwiwalenty morfologiczno-syntaktyczne, ekwiwalenty reprezentujące typ mieszany, ekwiwalenty tożsame strukturalnie i leksykalnie, ekwiwalenty pozorne i podając ich definicje. Zdziwienie budzi zwłaszcza ostatnia wyróżniona grupa, którą Autorka definiuje w następujący sposób: „takie jednostki frazeologiczne, które wykazują brak tożsamości znaczeniowej przy podobnej lub identycznej strukturze i planie wyrażenia” (tamże, s. 28), ignorując całkowicie termin „faux amis” i nie zauważając, że w przypadku tych jednostek frazeologicznych ma z tym zjawiskiem do czynienia.

Dziwią liczne, dość kuriozalne sformułowania Autorki dot. znaczeń omawianych jednostek, np. strona 33: „niemiecki przymiotnik *stur* jest w porównaniu z przymiotnikami polskim i rosyjskim nacechowany pejoratywnie. Frazemowi niemieckiemu towarzyszy silniejsze napięcie emocjonalne, nadające mu nieznacznie wyższą wartość deprecjonującą”. Formułując takie tezy Autorka nie posiłkuje się żadnym źródłem

naukowym. Tego typu przykłady można by mnożyć.

Część pierwsza monografii ma bardzo niespójną budowę i całkowicie nieprzejrzysty układ. Autorka analizuje tylko wybrane przykłady i nie wyciąga wniosków ogólnych dotyczących całości badanego korpusu.

Część druga monografii, w którym Autorka zapowiada przedstawienie językovo-kulturowego obrazu zwierząt domowych [!] wykazuje kolejne błędy metodologiczne, przede wszystkim w zakresie teoretycznym. Autorka całkowicie pomija relewantne dla monografii pojęcie „językowego obrazu świata” jak i stan badań z tego zakresu. Proponuje podział korpusu wg semów dominujących w badanych jednostkach komparatywnych i wyróżnia: związki z semami fizycznymi, związki z semami dynamicznymi, związki z semami odnoszącymi się do zachowania, zwyczajów i nawyków zwierząt, związki z semami odnoszącymi się do relacji człowiek – zwierzę, pozostałe związki komparatywne. Sposób przedstawienia badanego materiału jest nieprzejrzysty i niespójny, co utrudnia wyciągnięcie adekwatnych wniosków. Zdecydowanie bardziej czytelne byłoby zastosowanie przy zestawieniach formy tabeli.

Zaproponowane w zakończeniu monografii wnioski powstałe w wyniku analizy nie wnoszą niczego nowego, a są tylko powtórzeniem stwierdzeń zawartych we wstępie pracy i niejednokrotnie budzą wątpliwości, jak np. s. 173: „Obraz zwierzęcia bywa również zakłócany wpływami Biblii, literatury, wiary i przesądów, a także obyczajów (...)”.

Praca zawiera ponadto liczne błędy gramatyczne, tzw. literówki oraz błędy w tłumaczeniu streszczenia na język niemiecki.

Braki wykazuje również zestawiona przez Autorkę bibliografia, która nie zawiera najnowszych pozycji dot. frazeologizmów komparatywnych.

Zamysł badawczy Autorki monografii wydaje się być bardzo ciekawy ze względu na dużą wartość poznawczą badanej grupy jednostek językowych i zaproponowane porównanie tychże w trzech językach. Postulaty sformułowane przez Autorkę we wstępie nie zostały jednak do końca, a miejscami wcale zrealizowane. Ze względu na liczne błędy natury formalnej, metodologicznej i terminologicznej trudno polecać omawianą monografię komukolwiek.

*Joanna Szczęk*



Michael Lohde: Wortbildung des modernen Deutschen. Ein Lehr- und Übungsbuch. Gunter Narr Verlag, Tübingen 2006.

Das Buch ist als ein einfach geschriebenes Nachschlagewerk zu bezeichnen, das mit dem Ziel entstand, den Lesern die Wortbildungsregeln zugänglich zu machen und ihnen die richtige Analyse der im Gegenwartssprache vorkommenden Wortbildungsprodukte zu ermöglichen. Es stützt sich v. a. auf Eichinger (2000), Kühnhold/Wellmann (1973), Kühnhold/Putzer/Wellmann (1978), Wellmann (1975) und Fleischer/Barz (1995), weist also die strukturalistische Orientierung auf. Es ist als ein auf die einfachstmögliche Weise geschriebenes Wortbildungshandbuch zu bezeichnen, das sich als Ziel setzt, die gerade notwendigsten theoretischen Inhalte zu erfassen, ohne sie aber dabei zu übersimplifizieren. Erwähnenswert ist die starke Gebrauchsorientierung des Werkes, das vor Darstellung neuer, der Jugendsprache angehörender, regionaler oder seltener Belege nicht ausweicht, was als sein wichtiger Vorteil, besonders beim DaF-Unterricht, bezeichnet werden kann. Die Stärke des Buches liegt also darin, dass man es als Ausländer als normativ v. a. in Falle von seltenen Wort-

bildungsmustern heranziehen kann. Als rudimentär und leicht verständlich kann es besonders den Studenten in ersten Semestern empfohlen werden, die ihr Wortbildungsstudium erst anfangen.

Ohne einen übermäßigen Ausbau des theoretischen Teils anzustreben, konzentriert sich der Autor v. a. auf eine detaillierte Beschreibung der dargestellten Belege, eingeteilt nach den gewöhnlich unterschiedenen Wortbildungsarten, samt Berücksichtigung von Begrenzungen in ihrem Gebrauch, Unterscheidung zwischen heimischen und fremdem Wortbildungsmitteln, zwischen Einfachheit bzw. Komplexität ihrer Basen, ihrer jeweiligen Trennbarkeit vom Affix (bei Verben als Zieleinheiten), regelmäßiger Verzeichnung von Wortbildungssynonymie und -antonymie, Konkurrenzen und vor allem sehr detaillierten Angaben zur Wortbildungsbedeutung, z. B. bei Besprechung von Affigierungen. So werden bei einem bestimmten Affix sehr detailliert und präzise alle seine Wortbildungsbedeutungen als Nischen verzeichnet, und dies auf eine einfache, leserfreundliche Weise. Dabei verdient das Buch gar die Bezeichnung „Wortbildung mit menschlichem Gesicht“ und kann somit für Einsteiger, auch Studenten, die sich nicht in Linguistik spezialisieren, besonders empfohlen werden, ohne bei ihnen ein Abneigungsgefühl dieser Disziplin gegenüber hervorzurufen.

Darin finden wir u. a. eine genaue Besprechung der Allomorphie und der Fugenelemente, der Suffixsequenz (darunter auch der Hybridisierung, vgl. S. 42f). Stellung genommen wird auch zu einem so schwierigen Problem wie Motivationsrichtung. Darüber hinaus wird eines der Unterkapitel den Steigerungsbildungen (Verstärkungen) gewidmet, wo außer von gewöhnlich auch anderswo anzutreffenden Informationen auch die unter den Verstärkungen gruppierten negativ gewerteten expressiven Schimpfwörter eine Besprechung finden.

Nach Barz (1988) wird auch zwischen Produktivität eines Suffixes unterschieden - definiert als seine Fähigkeit zur Bildung von Okkasionalismen, und Aktivität einer Suffixableitung - als deren Fähigkeit, als Basis von Derivaten und als Konstituente von Zusammensetzungen zu fungieren (S. 90). Die Terminologie des Buches ist eindeutig - gemieden werden nicht eindeutige Termini wie z. B. 'Nomen' (an seiner Stelle werden die Wortartbezeichnungen 'Substantiv' und 'Adjektiv' gebraucht). Nach jedem Kapitel erscheint eine Reihe von gut vorbereiteten Übungen, die einer besseren Beherrschung der in dem Kapitel dargestellten Inhalte sowie dem Ausbau von Analysetechniken dienen sollen.

Bemerkenswert sind sonst selten anzutreffende Belege für Reihen von Wortbildungsprodukten mit zunehmender Idiomatisierung (z. B. *Reitpferd - Flusspferd - Schaukelpferd - Steckenpferd; Ohring - Ohrmuschel - Ohrenschnauze - Ohrfeige*), doppelt (verbal und substantivisch) interpretierte Wortbildungsprodukte vom Muster *Laufweg, Rufnummer*, außerdem die Signalisierung der Wortbildungsbedeutung 'Diminuirung' bei *Geschreibsel, Gereimsel*, oder der Großkategorie 'Verhaltensabstrakta' bei *Parasitentum, Bürokratentum*, die starke Berücksichtigung von Interfigurierung, sowie Gebrauch von geschickten Termini, wie Objektsprung (nach Kühnhold/Wellmann 1973), z. B. bei *jmdm. Geld schenken - jmdn. mit Geld beschenken*.

Von den selten anzutreffenden Belegen werden z. B. Bewohnerbezeichnungen, wie *Guatemalteke* (für 'Guatemalabewohner'), *Hallenser* oder *Mallorquiner* (für 'Mallorcabewohner'), Nomina actionis / acti wie *Ferngesehe, Herumgestehe, Eingelade, Ausgelache*, angeführt, darunter auch Neubildungen wie *Augenauswischerei* ('Täuschung durch Verharmlosung'), außerdem Nomina qualitatis wie *Mürrisckheit, Stör-*

*risckheit*, Kollektiva wie *Länderei* ('große Grundstücke'), Nomina acti / Gegenstandsbezeichnungen wie *Zeugs* (ugs. und pejorativ für 'Gegenstand, Sache'), *Schriebs* (ugs. und meist pejorativ für 'Schreiben, Brief'), *Kehricht* ('Schmutz und Abfall, den man zu einem Haufen zusammengekehrt hat'), die Muster auf *-e* in der heutigen Jugendsprache, die heutzutage häufiger gebraucht werden, z. B. *Funke* (für 'Funkgerät'), *Tanke* (für 'Tankstelle') usw., sowie das sonst in der Literatur zur Wortbildung nicht erwähnte, verkürzte Suffix *-sch* bei Personennamen, z. B. *einsteinsche Relativitätstheorie, plancksches Strahlungsgesetz*.

Zu den wenigen Mängeln des Buches ist die Zuzählung der Kontamination zu Wortbildungsarten mit Konstituentenstruktur zu zählen (S. 44f), die Definierung der Konversion mit Hilfe vom Terminus 'Transposition' (der bei Fleischer/Barz 1995:45 als ein von der Konversion grundverschiedenes Benennungsverfahren dargestellt worden ist), die Nichtunterscheidung zwischen Gegenstands- und Gerätebezeichnungen, die sämtlich als Nomina instrumenti klassifiziert werden, sowie die fehlende terminologische Unterscheidung zwischen sekundären Prägungen und der Erscheinung der Neutralisierung der semantischen Rollen (vgl. Stopyra 2008), die dem Leser weitschweifig (doch mit Hinweis auf Konkurrenzen und Begrenzungen in der Aktivität betreffender Muster) erklärt wird. Ebenfalls nicht zuzustimmen ist der Meinung, dass die Augmentation „nur mit Hilfe von Komposition umsetzbar ist“ (S. 120), während auf S. 145 von Augmentationspräfixen die Rede ist. Manchmal können dem Verfasser auch Übersimplifizierungen vorgeworfen werden, wo z. B. bei der Konversion über einen „Wortwechsel“ (statt Wortartwechsel - S. 270) die Rede ist, oder wo keine Unterscheidung zwischen (untrennbaren) Verbpräfixen und (trennbaren) Verbzusätzen vorgenommen wird.

Trotz der wenigen Einwände ist das Buch aber durchaus als positiv zu beurteilen. Die darin zahlreich formulierten Wortbildungsregeln sowie die sie exemplifizierenden, auf den neuesten Stand gebrachten Beispiele, die dem Leser leicht verständlich erklärt werden, lassen es besonders für den DaF-Unterricht sowie für Studenten der ersten Semester wärmstens empfehlen.

Janusz Stopyra



Tomasz Drewniak, Alina Dittmann (red.): Dionizos i dionizyjskość. Mit – sztuka – filozofia – nauka. Oficyna Wydawnicza Państwowej Wyższej Szkoły Zawodowej w Nysie – Viadukt Verlag, Nysa – Görlitz 2009, s. 294.

Dionizos wiecznie żywy, chciałoby się rzec – parafrazując znamienne słowa z dość już odległej epoki – kiedy czyta się kolejne strony tomu wydanego pod redakcją nyskich naukowców, Tomasza Drewniaka i Aliny Dittmann – filozofa i germanistki. Zgromadzone w nim dwadzieścia tekstów autorów, którzy profesjonalnie zajmują się badaniami filozoficznymi i filologicznymi, a także religioznawstwem i medioznawstwem oraz teorią tańca w sugestywny sposób niemalże uwodzi do zatopienia się w żywiole Dionizosa. Boga nie tylko czasu antycznego, lecz jak najbardziej współczesnego – może nie zawsze uświadomionej – rzeczywistości zglobalizowanego, jak chce Zygmunt Bauman, postmodernistycznie płynnego – a przez to jakżeż dionizyjskiego – czasu. Dionizos, jak dowodzą poszczególne teksty tomu, to przecież gra, to stałe przeistaczanie się, to oscylacja pomiędzy tym, co obecne, a tym, co nieobecne, między konstrukcją a dekonstrukcją, to permanentny ruch ku temu, co inne, by przechodząc w inność, odzyskać to, co wła-

sne. To ciągła cyrkulacja między negacją a afirmacją. To tworzenie sztuki nieokreślonej, trudno definiowalnej, ekstazy, przelamującej granice ograniczeń. Ze wszystkimi tymi aspektami, pozornie tylko aporycznymi bardzo dobrze zaznajamia otwierający tom tekst Tomasza Drewniaka „Dionizos: reaktywacja. Wprowadzenie do dionizyjskiej topiki dyskursu filozoficznego”, stanowiący preludium do dalszej gry z Dionizosem i dionizyjskością, i to nie tylko u jego najbardziej pilnego i wiernego ucznia – Fryderyka Nietzschego, na którym koncentruje się większość tekstów niniejszego tomu.

Filozoficzno-filologiczny romans między Nietzschem a Dionizosem to już legenda, aczkolwiek stale inspirująca, a wbrew swojej antykwaryczności wciąż obecna, choć w teży obecności nie zawsze uświadomiona. Nietzsche – jak pokazują kolejne eseistycznie zabarwione teksty tomu – to egzegeta i apologeta Dionizosa, jego wyjątkowy kapłan, który greckiemu bogu oddaje znamieny hołd w swoich *Narodzinach tragedii z ducha muzyki*. Nietzsche jest jednak oskarżycielem Sokratesa, zabijającego w swoim upodobaniu intelektu, wiedzy i optymizmu Dionizosa, a śmierć ta jest jednocześnie śmiercią greckiego dramatu. I choć Nietzsche tworzy oryginalną filozofię, to jej powinowacą sięgają myśli Schopenhauera i Kanta. Nie zapomina też Nietzsche o Apollonie, drugim bogu swoich filozoficznych dociekań, jego relację z Dionizosem widzi w kategorii dychotomii, ruchu między snem a upojeniem, z niego to też wyrasta nietzscheańska antropologia ateizmu. Teksty pierwszej części tomu zatytułowanej „Nietzscheańskie otwarcie: Dionysus redivivus” bardzo dobrze wprowadzają w kompleksową tematykę dionizyjskości u Nietzschego, są czytelnym i co ważne zrozumiałym komentarzem przede wszystkim do jego dzieł – *Narodzin tragedii*, ale też do autobiograficznego tekstu

Nietzschego *Ecce Homo* oraz *Woli mocy*, jak i *Antychrysta*.

Poszczególne eseje rozdziału pierwszego to – Henryk Benisz: „Dionizyjska filozofia Nietzschego”, Malwina Rolka: „Co się stało z Apollonem? Próba analizy przemian relacji dionizyjskość – apollińskość w filozofii Fryderyka Nietzschego”, Maciej Konrad Kraszewski: „Prawda dionizyjska, prawda apollińska. Uwagi na marginesie *Narodzin tragedii* Fryderyka Nietzschego”, Paweł Korobczak: „Sokrates, pismo, dionizyjskość – nietzscheańskie refleksje historyczne”, Elżbieta Drażek: „Dionizyjskość w służbie ateizmu Fryderyka Nietzschego jako wyraz błędu antropologicznego”, Jan Krasicki: „Mit dionizyjski a rosyjska myśl religijna przełomu XIX/XX wieku”.

Część druga to „Dionizos a problem polityczności” to specyficzna dyseminacja nietzscheańsko-dionizyjska, która podejmuje aspekt hybrydycznego charakteru Dionizosa w jego egzystencji między tym, co kobiece, a tym, co męskie. Jego a-politycznej polityczności w greckiej polis, w tym właściwą mu energię zmiany i przeobrażenia. Ostatecznie Dionizos to także siła w swoim impecie stwórczym budująca nacjonalizm, a zarazem prowadząca do jego faszystoidalnych gardzących życiem wynaturzeń, ostatecznie kwestionujących życiodajną moc Dionizosa.

Ów rozdział drugi stanowią następujące teksty – Ewa Smolka-Drewniak: „Dionizos, kobiecość, polis. Wokół *Bachantek* Eurypidesa”, Arkadiusz Barut: „Dionizos w republice woli powszechnej. Przekraczanie paradygmatu modernistycznego w myśli konserwatywnej Maurice’a Barrés’a”, Zbigniew Ambrożewicz: „Nacjonalizm – nowy Dionizos?”

Eseje zebrane w trzeciej części tomu nazwanej „Dionizyjska hermeneutyka kultury”, podejmują istotną transpozycję mitu Dionizosa oraz przeobrażeń samej kategorii dionizyjskości, jakie następują

w procesie formowania się nowożytnej kultury europejskiej, w szczególności w ich poszczególnych narodowych odsłonach. Pomimo etnicznej heterogenizacji tegoż procesu widoczna jest tutaj też uniwersalność mechanizmów kulturo- i narodotwórczych, będących osadzonymi w dialektyce dionizyjsko-apollińskiej. Ponadto moc Dionizosa to jak najbardziej moc wyobraźni, a ta objawia się w symbolach, które są odczytywane zarówno indywidualnie, jak i kolektywnie. Dzisiejsza obecność Dionizosa we współczesnej kulturze przejawia się w społeczeństwie na poły orgiastycznego spektaklu, którego emanacją stanowi z jednej wszechobecna konsumpcja, z drugiej medialny teatr oferowany przy pomocy telewizji, Internetu i kina.

Na rozdział ten składają się teksty – Agata Strządała: „Dionizyjskość i apollińskość jako typy kultury w koncepcjach Fryderyka Nietzschego, Oswalda Spenglera i Ruth Benedict. Przejawy dionizyjskości w kulturze współczesnej”, Magdalena Kamińska: „*E-voe!* Późnonowoczesny typ wspólnoty a zjawisko komunikacji komputerowo zapośredniczonej w świetle koncepcji paradygmatu nowodionizyjskiego Michaela Maffesolego”, Agnieszka Jęczeń: „Pierwiastki dionizyjskie w kulturze medialnej”.

Część czwarta tomu – „Dionizos i *poiesis*”, koncentruje się na obecności motywu Dionizosa w literaturze, zarówno antycznej – greckiej (Eurypides, Nonnos) jak i nowożytnej – w tym polskiej (Witkacy, także w kontekście jego malarstwa i sztuk dramatycznych, jak i Herbert), francuskiej (Claudel) czy też czeskiej (Kříž, Krška oraz Medek). Autorzy esejów podkreślają istotną rolę dionizyjskiego toposu w kształtowaniu się specyficznego imaginarium poszczególnych literatur narodowych.

Rozdział ten stanowią następujące teksty – Joanna Rostropowicz: „Dionizos, bóg wszystkich Greków”, Monika Weso-



łowska: „Kobiety i Dionizos w *Dionysiaca Nonnosa z Panopolis*”, Justyna Zych: „Motyw dionizyjski w *Cinq grandes odes* Paula Claudela”, Zofia Tarajło-Lipowska: „Dionizos i dionizyjskość w czeskiej literaturze przełomu XIX i XX wieku i międzywojnia”, Robert Jęczeń: „Dionizyjskość Fryderyka Nietzschego w twórczości Stanisława Ignacego Witkiewicza”, Piotr Krzyżowski: „Ewolucja postaci Dionizosa w tekstach Zbigniewa Herberta”, Alicja Iwańska: „Taniec Dionizosa. Próba opisu wpływu nietzscheańskiej koncepcji sztuki na twórczość choreograficzną Isadory Duncan, Waława Niżyńskiego i Mary Wigman”.

Podsumowując można by rzec, iż prezentowany tutaj tom *Dionizos i dionizyjskość* ukazuje wszechobecność mitu i toposu Dionizosa w kulturze Europy od antyku do współczesności, a pozycja warta jest lektury dla wszystkich tych, którzy pragną intensywnie delektować się klimatami dionizyjsko-nietzscheańskimi.

Sebastian Mrozek



Jan F. Lewandowski: Wojciech Korfanty. Katowice: Videograf II 2009, s. 183.

Najnowsza biografia poświęcona postaci Wojciecha Korfante go pióra Jana F. Lewandowskiego ukazuje współczesne spojrzenie na osobę dyktatora III Powstania Śląskiego, postać – jak zauważa sam autor – na wskroś kontrowersyjną i to z wielu przyczyn. Wola przypomnienia i ponownego przybliżenia czytelnikowi Korfante go, którego biografia w dalszym ciągu wydaje się być – jak też podkreśla Lewandowski – mało znana, wynikała z przypadającej nie tak dawno, tj. 17 sierpnia 2009 roku, 70. rocznicy śmierci Korfante go, człowieka oddanego bezgranicznie idei walki o polskość Górnego Śląska. I idei tej poświęcił

się na wskroś konsekwentnie, i jak pokazuje sam autor monografii w swojej narracji, była to ideowość bezkompromisowa.

Lewandowski zgodnie z konwencją tekstów biograficznych, w niniejszym przypadku napisanego lekkim piórem jak i w bardzo przystępny sposób zarazem bez przeciążania wywodów rozbudowanym aparatem naukowym, kreśli losy górnośląskiego bohatera od jego narodzin w Szadzawkach pod Siemianowicami Śląskimi oraz spędzonego tam dzieciństwa do śmierci w Warszawie, kończąc na znamienym pogrzebie w Katowicach. Między owymi wydarzeniami granicznymi każdego ludzkiego życia naświetla wszystkie istotne momenty na wskroś burzliwej biografii Korfante go, człowieka wyrastającego z tradycji państwa pruskiego, poszukującego następnie swojej polskości, pilnego ucznia z niezamożnej górniczej rodziny, który przy wsparciu mecenasów – kościelnych i świeckich – kończy pruskie gimnazjum w Katowicach, by podjąć studia prawnicze i ekonomiczne w Berlinie i Wrocławiu. Już w okresie gimnazjalnym angażuje się w propolską działalność konspiracyjną, organizuje patriotyczne wyprawy do Krakowa i Lwowa. Podczas studiów obraca się w polskich kręgach i narodowych, i socjalistycznych. Swoją wolę akcesu do świata polityki wyraża dość szybko stając się adwersarzem partii Centrum, a przede wszystkim jej polskiej frakcję za jej zbyt słabą walkę o polską rację stanu na Górnym Śląsku.

Czytając wywód Lewandowskiego trudno nie odnieść wrażenia i to jednak całkiem słusznego, iż Korfanty wydaje się uprawiać dość specyficzny rodzaj wallenrodyzmu, w którym w sposób maksymalny czerpie z instytucjonalnych dóbr Prus, by całkiem konsekwentnie jak i bezkompromisowo kwestionować politykę tegoż państwa wobec zamieszkujących je Polaków. Czyni to jako poseł pruskiego Landtagu oraz niemieckiego Reichstagu, w których represen-

tuje interesy polskojęzycznych Górnoszlązków. Jest nie tylko posłem, ale też trybunem ludowym, a mowy swoje wygłasza nie tylko na wiecach i w pruskim bądź niemieckim parlamencie (później także polskim), ale doskonale rozumie rolę współczesnych mu mediów, w tym prasy codziennej. Zatem obok roli polityka, funkcjonuje doskonale jako dziennikarz i redaktor, w obu przypadkach rozpisując się głównie na tematy polityczne, częściowo też społeczne. Nieustannie wypowiadając się za polską opcją na Górnym Śląsku. Zanim też stanie się dyktatorem III Powstania Śląskiego w roku 1921 odegra wcześniej niemałą rolę w Powstaniu Wielkopolskim roku 1918.

I jak argumentuje Lewandowski to upór Korfatego sprawia, iż znaczna część Górnego Śląska może stać się ponownie dzielnicą odrodzonej po latach niewoli Rzeczypospolitej Polskiej. A kiedy Warszawa pochłonięta jest walką o Kresy Wschodnie, to właśnie Korfanty starał się zabezpieczać jej kresy zachodnie, wykorzystując nie tylko walkę militarną – w omawianej tutaj monografii tylko pobieżnie zarysowaną – ale także dyplomatyczną, potrafiąc przekonać do polskiej opcji niemiecki kapitał wielkoprzemysłowy obecny na Górnym Śląsku od dziesięcioleci. Później staje się też depozytariuszem i ambasadorem jego interesów w często nierozumiejących specyfiki górnośląskiej warszawskich kręgach rządowych. Jego dobre relacje z niniejszym przemysłem staną się później powodem do czynienia mu przez jego wrogów politycznych zarzutów, w tym jakoby niejasnych transakcji finansowych z tymże przemysłem. Bolesne w szczególności było dla Korfatego oskarżenie, iż – by móc układać się z burżuazją jak i jej kapitałem – porzucił swój proletariacki rodowód. Że nie była to prawda, a wszelkie podejmowane przez niego działania służyły przede wszystkim interesowi Górnego Śląska i jego mieszkańców okazać się miało po latach.

Lewandowski tworząc portret Korfatego nie pozostawia czytelnikowi żadnych złudzeń, iż był on postacią niewygodną, zbyt samodzielną w politycznym działaniu oraz niezależną pod względem organizacyjnym. Jego aktywność intelektualna spotykała się z polemiką, i to zarówno za jego życia, jak i pośmiertnie. Jest postacią tragiczną, którego ideowość stała się dlań rodzajem przekleństwa. Walcząc o polski Górny Śląsk trafia do pruskiego więzienia, dwukrotnie też jako wróg obozu Piłsudskiego jest osadzany w polskim więzieniu, co też ma swoje późniejsze reperkusje w jego przedwczesnej śmierci. Był też twardym przeciwnikiem dla sanacji. Jako czołowy działacz chadecji nie akceptował niedemokratycznych form sprawowania władzy po przewrocie majowym roku 1926, jak i samego przewrotu obalającego legalnie wybrany rząd Wincentego Witosa. Swoją opozycyjną postawę – jak pokazuje Lewandowski – wyrażał z trybuny Sejmu w Warszawie, a także na łamach wydawanej przez siebie prasy. Krytykując z pozycji chrześcijańskiej rządu sanacyjny, w tym także coraz wyraźniejsze ograniczanie górnośląskiej autonomii przez tzw. filozofię państwową pułkowników, jak nazywał realną władzę obozu piłsudczyków, narażał się na coraz silniejsze ataki rządowej prasy – zarówno centralnej, jak i lokalnej. Będąc intelektualnie silnym przeciwnikiem, który otwarcie wytykał błędy sanacji, narażony był na kolejne aresztowania, i to tym bardziej, iż władza nie przyjmuje jego krytyki, szykuje przeciw niemu postępowanie prokuratorskie odnośnie rzekomej działalności na szkodę górnośląskich spółek przemysłowych. By uniknąć aresztowania Korfanty wybiera emigrację do sąsiedniej Czechosłowacji, mieszkając raz w Pradze, raz w Rożnowie. Nie zaprzestaje jednak swojej działalności opozycyjnej i pod konspiracyjnym pseudonimem pisze polemiczne teksty do chęcej go drukować

opozycyjnej prasy polskiej, w tym do własnej „Polonii”. Końcówka lat 30. XX wieku to dla Korfantego czas tragedii rodzinnej jaką była śmierć w wieku 26 lat jego młodszego syna Witolda, chorego na białaczkę, to także konieczność opuszczenia Czechosłowacji w wyniku sprzedania jej Hitlerowi na mocy monachijskiego dyktatu. To także coraz silniej odczuwany – jak podkreśla biograf – niepokój ze strony Korfantego o losy Polski i Górnego Śląska, obszaru polsko-niemieckiej niezgody i rywalizacji. Tak też dostrzegając zagrożenie dla Polski Korfanty decyduje się na powrót do kraju, powrót będący dla niego osobistą tragedią, gdyż pragnąc raz jeszcze być pomocnym w trudnych dla kraju chwilach końcówki lata 1939 roku, jest w dalszym ciągu postrzegany jako persona non grata. Ostatecznie trafia jednak do warszawskiego Pawiaka. Pobyt w więziennej celi – już drugi, pierwszy miał miejsce w latach 20. tuż po przewrocie majowym – oznacza śmierć Wojciecha Korfantego, który podupadłszy na zdrowiu – jak przekonuje Lewandowski – nie tylko fizycznym, ale przede wszystkim psychicznym, traci wiarę w sens swojej dalszej walki politycznej. Jego szybka śmierć dnia 17 sierpnia 1939 roku oraz pogrzeb w Katowicach w dniu 20 sierpnia przetradza się w potężną manifestację polityczno-patriotyczną. Zrada jednocześnie legendę wielkiego Górnoszlązaka, w jakiejś mierze herosa ludu górnośląskiego, niemalże męczennika górnośląskiej sprawy, której mimo wielu przeciwności do końca pozostał wierny.

Podsumowując można by rzec, iż książka Lewandowskiego to zupełnie wyjątkowy portret Korfantego zarówno w perspektywie politycznej, jak i prywatnej. Ukazuje polityka zaangażowanego w historię lokalną, tj. górnośląską, ale i narodową, bo polską, a także ponadnarodową, europejską. Korfanty był człowiekiem, który walcząc o Polskę, został przez nią – jak pokazuje

Lewandowski – wzgardzony, stając się jednocześnie ofiarą swoich własnych marzeń o niej.

Sebastian Mrozek



Diderot, Denis: *Pisma estetycznoteatralne*. Wstęp i oprac. Marek Dębowski, przeł. Marek Dębowski [et al.]. Gdańsk, słowo/obraz/terytoria, 2009, 340, [4] s., 24 s. tabl., Theatroteka : źródła i materiały do historii teatru, red. Dobrochna Ratajczakowa, t. 10, ISBN 978-83-7453-796-4.

W 2009 r. w serii „Theatroteka” wydawnictwa „słowo/obraz/terytoria” redagowanej przez Dobrochnę Ratajczakową ukazał się tom *Pism estetycznoteatralnych* Denisa Diderota w opracowaniu Marka Dębowskiego. Zawierają one ogół utworów francuskiego myśliciela skoncentrowanych w całości wokół teorii tekstu dramatycznego oraz wokół teorii widowiska, tj. *Rozmowy o „Synu naturalnym”* (tłum. Marek Dębowski i Andrzej Siemek), *O poezji dramatycznej* (tłum. Ewa Rzadzowska) oraz *Paradoks o aktorze* (tłum. Jan Kott); całości dopełnia wybór listów filozofa do aktorki Marie Madeleine Jodin (tłum. Marek Dębowski).

Denis Diderot (1713-1784) wydaje się być znany polskiemu czytelnikowi głównie jako współtwórca *Wielkiej Encyklopedii Francuskiej* oraz jako autor utworów literackich i filozoficznych. Część jego dorobku poświęcona teatrowi, mimo że stanowi niezwykle ważny element rozwoju europejskiej myśli teatrologicznej, pozostaje dość mało rozpowszechniona w naszym kraju. Tylko jeden z dramatów Diderota, *Le père de famille*, został przetłumaczony na polszczyznę, ale ostatni przekład tej sztuki pojawił się przed niemal dwoma stuleciami; pozostałe dwa dramaty, *Le fils naturel*

i *Est-il bon, est-il méchant?*, wciąż nie doczekały się polskojęzycznych wersji. Lepszy los spotkał na naszym gruncie pisma teatrologiczne filozofa: w 1950 r. ukazał się *Paradoks o aktorze* w tłumaczeniu Kotta, a w 1958 r. *O poezji dramatycznej* przełożone przez Rzadkowską. Fragmenty *O poezji...* zostały następnie wraz z wyjątkami z *Rozmów o „Synu naturalnym”* w przekładzie Siemka włączone do wydanego w 1997 r. zbioru *Europejskie źródła myśli estetyczno-literackiej polskiego Oświecenia* pod redakcją Teresy Kostkiewiczowej i Zbigniewa Golińskiego.

Tom *Pism estetycznoteatralnych* zawiera więc zarówno przedruki obecnych dotąd w Polsce tekstów teatrologicznych Diderota (o czym zresztą brak w omawianej publikacji jakiegokolwiek wzmianki), jak i uzupełnione wersje poprzednich tłumaczeń oraz przekłady utworów do tej pory nieznanymi polskiemu czytelnikowi. Na szczególną uwagę zasługuje wstęp autorstwa Dębowskiego stanowiący rzetelną syntezę poglądów estetycznoteatralnych filozofa. Pierwsza część wstępu poświęcona jest diderotowskiej refleksji nad teorią tekstu dramatycznego skoncentrowanej na trzech tematach: języku scenicznym, regule trzech jedności i kwestiach genologicznych; druga natomiast dotyczy rozważań francuskiego myśliciela nad teorią spektaklu. Komentując jego przemyślenia, Dębowski ukazuje czytelnikowi nowatorstwo koncepcji Diderota i porównuje je z koncepcjami obecnymi w dużo późniejszym dyskursie teatrologicznym. Dużo miejsca poświęca prekursorstwu autora *O poezji dramatycznej*, którego można uważać za pioniera unitarnej idei przedstawienia i rozumienia aktorstwa jako sztuki bliskiej sztukom plastycznym, a którego wizje były w XVIII w. niemożliwe do zrealizowania ze względu na możliwości techniczne ówczesnego teatru. Z pewnością nie można odmówić racji Dębowskiemu, gdy dowodzi

ciągłej aktualności omawianej myśli estetycznoteatralnej: jest ona wciąż obecna we współczesnej francuskiej refleksji teatrologicznej, a szczególnie w rozważaniach nad kreacją aktorską.

Dzięki zebraniu w jednym tomie refleksji Diderota nad teorią tekstu dramatycznego i nad teorią widowiska uwyrażniona zostaje spójność niektórych jego poglądów i droga rozwoju pewnych koncepcji. Jak zauważa w przedmowie Dębowski, poszczególne opinie francuskiego myśliciela mogą wydawać się sprzeczne ze sobą nawzajem; wynika to, zdaniem redaktora *Pism estetycznoteatralnych*, przede wszystkim z tego, że przy tworzeniu *Rozmów o „Synu naturalnym”* i *O poezji dramatycznej* ich autorowi przyświecały różne cele: o ile krytyka zawarta w tym pierwszym dziele, będącym swoistą dyskusją nad własnym dramatem autora, celuje w osiemnastowieczny teatr francuski, o tyle drugi utwór, odwołujący się do dziejów teatru europejskiego, stanowi raczej fundament dla nowej sztuki dramatycznej w postaci zbioru zaleceń dla pisarzy i aktorów.

Punktem wyjścia do szczegółowych rozważań nad teorią tekstu dramatycznego i nad teorią widowiska było dla Diderota szeroko pojęte spętanie francuskiego teatru konwencjami czerpanymi z dwóch źródeł: z antyku i z kultury dworskiej. Z czasów starożytnych pochodziły, zdaniem filozofa, nienaturalna deklamacja oraz skostniały system gatunków dramatycznych ograniczony do tragedii i komedii, który nie odpowiadał potrzebom ówczesnego widza. Głównie z kultury dworskiej czerpał natomiast osiemnastowieczny teatr szeroko pojętą sztuczność burzącą iluzję sceniczną; przejawiała się ona m.in. w nienaturalności zachowań postaci, w nieprzedstawianiu na scenie codziennych sytuacji życiowych, w ustawieniu aktorów w kierunku widza, w unikaniu prostoty, w zbytowości dekoracji i kostiumów. Ponadto Diderot pięć-

nował we współczesnym mu dramacie nadmierne wyeksponowanie roli słowa kosztem ograniczonej do minimum pantomimy; odpowiedzialnością za tę nieprawidłowość obarczył filozof dramatopisarzy, którym nakazywał wplatać w didaskalia wytyczne dotyczące ruchu scenicznego, obdarzając ich tym samym funkcją przypominającą tę pełnioną dziś przez reżysera. Diderotowska krytyka celowała także w posunięte czasem do absurdu zawikłania intryg i w kreowanie sytuacji wymagających ukazania na scenie działań sił nadprzyrodzonych.

Jedną z najbardziej nowatorskich cech gatunku poważnego [*genre sérieux*] stworzonego przez Diderota było uczynienie kondycji głównym czynnikiem kształtującym osobowość postaci oraz rozwój akcji. Przeniesienie punktu ciężkości z charakteru na kondycję uczyniło tę ostatnią elementem współtworzącym iluzję sceniczną; nacisk położony na sytuację społeczną bohatera dramatu pozwolił zbliżyć sztukę do świata rzeczywistego i umożliwił widzowi łatwe utożsamienie się z daną postacią, co z kolei potęgowało przeżywanie spektaklu i wprowadzało obserwatora w stan swoistego *katharsis*.

O ile pojęcie kondycji łączy refleksje teatrologiczne pisarza z oświeceniowymi ideami społecznymi, o tyle koncepcja obrazu (*tableau*) odsyła do diderotowskich *Salonów*. Autor *Rozmów o „Synu naturalnym”* oddalił teatr od poezji i przybliżył go do sztuk plastycznych, definiując dobry spektakl jako zbiór sytuacji stwarzających kompozycje odpowiednie do skopiowania przez malarza. Takie rozumienie widowiska teatralnego pociągnęło za sobą dwie konsekwencje: po pierwsze, konieczność zbudowania między sceną a widownią niewidzialnej „czwartej ściany”, która pozwoliłaby aktorom zachowywać się bardziej naturalnie i tym samym przyczyniłaby się do tworzenia iluzji scenicznego, a po drugie, nieodzowność usunięcia z dramatu sztucz-

ności rozumianej jako zawikłana płatanina intryg.

Innym – obok *tableau* – rewolucyjnym elementem diderotowskiej refleksji nad teorią widowiska była wizja aktora przedstawiona przede wszystkim w *Paradoksie...*. Jeszcze w *O poezji dramatycznej* Diderot apelował do aktorów, by podążali za własnym natchnieniem, natomiast już w *Paradoksie...* podporządkował ich grę wytycznym dramatopisarza i nakazał im wyzbyć się uczuciowości. Zdaniem filozofa wyłącznie taki odtwórca roli, który nie identyfikuje się z graną przez siebie postacią, lecz analizuje jej uczynki i zachowania, może osiągnąć sukces sceniczny. Pisząc o grze aktorskiej, Diderot odwoływał się do triady dobro – prawda – piękno Shaftesbury’ego: jedynie człowiek szlachetny, o godnych pochwały obyczajach może w sposób wiarygodny dla widza wcielić się w postać będącą wzorem moralnym. Dlatego też tematyka listów do panny Jodin oscyluje w dużej mierze wokół zagadnień etycznych: zdaniem Diderota aktor pragnący rozwijać talent powinien uprzednio zadbać o odpowiednie ukształtowanie swego charakteru.

Nie ulega chyba wątpliwości, że omawiane refleksje estetycznoteatralne stanowią niezwykle istotny element ewolucji dramatu i rozwoju myśli o widowisku scenicznym. Wiele poglądów Diderota może uchodzić za rewolucyjne na tle osiemnastowiecznej europejskiej praktyki teatralnej. Jego koncepcje, docenione już przez współczesnego mu odbiorcę, szybko zdobyły zwolenników i przyczyniły się do wytyczenia dramatowi nowych ścieżek.

Omawiana publikacja stanowi z pewnością cenne źródło wiedzy na temat rozważań Diderota nad teorią tekstu dramatycznego i teorią widowiska. *Pisma estetycznoteatralne* charakteryzuje bardzo wysoki poziom edytorski, dołączone ilustracje wydrukowane na kredowym papierze są ciekawym uzupełnieniem książki. Na szczegól-

ną uwagę zasługują przypisy stanowiące prawdziwą skarbnicę wiedzy dla czytelnika zainteresowanego twórczością Diderota i historią teatru.

*Berenika Palus*



Heinrich Kunstmann: Pisma wybrane. Wyboru dokonał, przekład przejrzał i posłowiem opatrzył Marek Zyburą. Kraków: Universitas 2009 [Polonica leguntur: literatura polska w krajach języka niemieckiego, red. Andreas Lawaty, German Ritz, Alois Woldan, Marek Zyburą] 515 s.

Heinrich Kunstmann – Slawist, Historiker, Übersetzer – hat sich um die Erforschung und Popularisierung der polnischen Literatur in Deutschland verdient gemacht. Mit einer 2009 herausgegebenen Festschrift (Hg. von Marek Zyburą) wurde seine Tätigkeit auf dem Gebiet deutsch-polnischer Kulturvermittlung gewürdigt. Ein weiterer Nachweis von Kunstmanns polnischer Rezeption ist seine in der Reihe *Polonica leguntur* ebenfalls von Marek Zyburą herausgebrachte umfangreiche Schriftensammlung *Pisma wybrane (Ausgewählte Schriften)*, die ihn sowohl in einem Sonderporträt aus der Feder des Herausgebers als auch in seinen zahlreichen Aufsätzen glänzend präsentiert. Eine sorgfältige polnische Übersetzung sorgt dafür, dass sich Kunstmanns Aufsätze, abgesehen von ihrem Gegenstand, recht gut lesen. Dank einer gut begründeten Auswahl und Anordnung fügen sich die einzelnen Schriften zu einer Ganzheit, aus der sich ein differenziertes wissenschaftliches Profil von Heinrich Kunstmann ergibt.

Das breite Spektrum der von Kunstmann untersuchten Themenfelder lässt in ihm einen vielseitigen Wissenschaftler erkennen, der sich sowohl etymologischen und historischen als auch literaturwissen-

schaftlichen Nachforschungen widmete. Gleich zu Anfang wird Kunstmann als ein Onomast vorgestellt, der den Leser mit seiner Faszination für den untersuchten Stoff zu inspirieren versteht: Seine sprachwissenschaftlichen Ausführungen lesen sich in einem Atemzug. Bereits an den ersten zehn Beiträgen, in denen er mit Hilfe von Namenkunde den Herkunftsort der Slawen auf dem Balkanhalbinsel ermittelt, ist seine Gelehrsamkeit zu erkennen, die ihm eine besondere Geschicklichkeit als 'Archäologe des Wortes' verleiht. Die uralten Orts- und Eigennamen sind für ihn eine wahre Fundgrube, um viele seit Jahrhunderten gängige Mythen und Legenden zu widerlegen, die das kollektive Bewusstsein der Polen geprägt haben. Die Deutung des legendären Waweler Drachen als etymologisches Echo einer weit in der Geschichte einer balkanischen Stadt zurückliegenden Naturkatastrophe ist eine der beachtenswerten Thesen des deutschen Wissenschaftlers, der durch seine Tätigkeit zahlreiche Defizite im heutigen Forschungsstand entblößt und ausdrücklich auf die Notwendigkeit weiterer Nachforschungen auf dem Gebiet der historischen Sprachwissenschaft hinweist.

In der Art und Weise, wie Kunstmann bei seinen Untersuchungen verfährt, wird ein großer Respekt seinem Forschungsgegenstand gegenüber ersichtlich – Respekt, der ihn zur Präzision und Objektivität verpflichtet. Er zieht verschiedene Thesen und Forschungsstandpunkte heran, um sie einer gründlichen Revision zu unterziehen: sie als unzureichend einzustufen oder aber argumentativ als falsch auszuschließen. Indem sich Kunstmann stets vorsichtiger Formulierungen bedient und arbiträre Behauptungen vermeidet, verstärkt sich der Eindruck, dass er jeglichen Anspruch auf die Endgültigkeit seiner Thesen erhebt.

Auf der Suche nach neuen Erkenntnissen zieht er Parallelen, weist auf Analogien hin, erweitert den Blick auf bisher verbor-

gen gebliebene Zusammenhänge: So wird etwa auf vorher kaum beachtete Ähnlichkeiten zwischen der griechischen und slawischen Mythologie eingegangen. Seine Kompetenzen als Historiker, Philologe und Anthropologe ermöglichen eine gründliche und vielseitige Erfassung der behandelten Problematik. Er verfährt interdisziplinär; das deutlichste Qualitätszeichen seiner Forschungstätigkeit. Zugleich entfaltet er vor dem Leser eine große Anzahl von griechischen, lateinischen und slawischen Sprachbelegen, mit denen er jede seiner Thesen stark untermauert. Kunstmanns sprachwissenschaftliche Darlegungen – mögen sie auch für Laien durch Übermaß am Fachwortschatz abschreckend wirken – sind immer gut nachvollziehbar und führen zu interessanten Schlussfolgerungen, die umso überzeugender wirken, als sich das ‚Netz‘ der darin vertretenen Thesen mit jeder Seite und jedem Beitrag immer mehr zu einer logischen Einheit ‚verdichtet‘.

Kunstmanns Geschichtskennntnis dominiert in denjenigen Beiträgen, wo sich sein Interessensfeld zugunsten der deutsch-polnischen Kontakte im 16., 17. und 18. Jahrhundert verschiebt, die an einigen zwar hervorragenden, zum Teil jedoch vergessenen Persönlichkeiten wie Janusz Radziwiłł der Zweite, Salomon Rysiński und Michael Gröll exemplifiziert werden. Mit der Leidenschaft eines Detektivs untersucht er deren hinterlassenen, bisher kaum wahrgenommenen Briefwechsel, um neue Fakten aufzudecken und die Geschichte in ganz anderem Licht erscheinen zu lassen. Dieser Methode folgend, gelingt es ihm ebenfalls, ein neues Bild des polnischen Expressionismus zu skizzieren, neue Erkenntnisse zum Leben und Werk von Stanisław Ignacy Witkiewicz und Witold Gombrowicz zu liefern. Kunstmann scheut sich auch nicht, diese Vertreter der Avantgarde – Autoren, die zu den anspruchsvollsten in der polnischen Literatur gehören – aus literaturwis-

senschaftlicher Perspektive in Augenschein zu nehmen: für einen Deutschen wahrlich ein ‚waghalsiges‘ Unternehmen, das jedoch in Kunstmanns Fall durchaus gelungen ist. Man kann sich kaum des Eindrucks erwehren, dass er, was er auch immer schreibt, jedes Mal etwas Neues, Aufschlussreiches zu sagen hat. Es wundert keineswegs, dass Kunstmann von seinem Freund Witold Wirpsza in Anerkennung seiner außergewöhnlichen Begabung für das Herausfinden neuer Quellen als „Heinrich der Entdecker“ bezeichnet wurde.

Die relativ selten in der Literaturwissenschaft vorkommende Konstellation: deutscher Forscher – polnische Literatur ist oft Anlass für allerlei Vergleiche literarischer Leistungen beider Nationen. So ist es auch bei Kunstmann: Einerseits kommt in *Pisma wybrane* eine kritische Auseinandersetzung mit dem polnischen Expressionismus zustande, andererseits dient dem Forscher das Hörspiel – eine von den hervorragendsten polnischen Literaten mitgestalteten Gattung, die er deutschlandweit durch eine riesige Übersetzungsarbeit popularisierte – zum Anhaltspunkt für eine zwar ausgewogene, aber immerhin entschiedene Kritik am deutschen Gefühl der kulturellen Überlegenheit über die slawischen Völker. Die deutsch-polnischen Einflüsse durchziehen das ganze Werk Kunstmanns, wobei immer manifest bleibt, dass es bilaterale Beziehungen sind, die das deutsch-polnische Nebeneinander, von den Anfängen des polnischen Staates an bis heute, wesentlich beeinflussen haben. So wie der deutsche Verleger Michael Gröll das polnische Druck- und Verlagswesen mit großer Aufopferung und Gefühl einer zu erfüllenden Mission revolutioniert hat, so haben auch Witkiewicz und Gombrowicz die deutsche und somit die Weltliteratur um neue Ideen und Ansätze angereichert.

In *Pisma wybrane* entdeckt Heinrich Kunstmann für die Polen einen bedeuten-

den Teil ihrer eigenen Sprache, Kultur und Geschichte. Er veranschaulicht, wie tief sich die polnische und deutsche, aber auch die europäische Kultur schlechthin, ineinander verzahnen. In dieser Hinsicht sind Kunstmanns Schriften – trotz ihrer auf den ersten Blick kaum aktuellen Thematik – ein nicht zu unterschätzender Beitrag zum gegenseitigen Verständnis und Respekt unter den europäischen Gesellschaften. Die Faszination, die Kunstmann dazu trieb, sich als Ausländer der Erforschung des polnischen Kulturerbes hinzugeben, mündet in unlegbare Überzeugungskraft von angeführten Fakten und Argumenten; Dank ihrer Sachlichkeit fügen sich Kunstmanns Aufsätze in die beste Forschungstradition ein.

Piotr Szczepanowski



Jolanta Tomczuk-Wasilewska: *Psychologia humoru*. Wydawnictwo KUL, Lublin 2009, ss. 282.

„Poczucie humoru jawi się (...) jako pewien filtr odbioru rzeczywistości” – zdanie to zaczerpnięte ze wstępu omawianej publikacji wskazuje, podobnie jak sam tytuł na psychologiczne podejście Autorki do obszernej tematyki humoru i podkreślenie specyficznej perspektywy oglądu rzeczy, osób i zdarzeń. Różnorodne elementy (pochodzące z różnych poziomów języka) zestawione ze sobą w formach humorystycznych znamienne są pomieszaniem poziomów logicznych, co jest charakterystyczne dla takich zjawisk jak humor, paradoks, ironia czy też szeroko pojęty komizm.

Omawiana publikacja to kolejna pozycja dotycząca złożonej problematyki humoru i zagadnień z nim związanych. Fakt pojawienia się tej publikacji na polskim rynku wydawniczym, podobnie jak książki autorstwa Adama Kucharskiego „*Struktura*

*i treść jako wyznaczniki komizmu tekstów humorystycznych*.” Lublin, 2009, świadczy o stale rosnącym zainteresowaniu naukowców sferą humoru, badaniem jego uwarunkowań, mechanizmów tworzenia oraz możliwości interpretacji. Dotychczas prowadzone badania nad istotą treści humorystycznych były w większości ukierunkowane na analizę cech osobowości, stanów emocjonalnych, utrwalonych wzorów zachowań, uwarunkowań wiekowych oraz struktury i treści samych aktów komicznych. Najnowsze badania humorologiczne odwołują się do koncepcji rozwiązywania inkongruencji (niezgodności) wynikających z połączenia i nakładania się dwóch niespójnych elementów (skryptów), które po etapie reinterpretacji tekstu układają się w jedną całość (Raskin, Suls).

Publikacja Tomczuk-Wasilewskiej doskonale wpisuje się w zarysowane pole badawcze w zakresie humoru. Głównym zamierzeniem Autorki jest udowodnienie tezy, iż interpretacja występujących w formach humorystycznych niespójnych znaczeń (skryptów) realizowana jest na podstawie teorii tzw. dialogowego (wielogłosowego) *Ja*. Chodzi tutaj o koncepcje Jamesa, Hermansa i Bachtina, w których akcentowane są podmiotowe i przedmiotowe (poznające i poznawane) aspekty osobowości i rzeczywistości. Umożliwiają one tak ważną przy (per-) i recepcji humoru (re)interpretację faktów związaną z przyjęciem innej pozycji, która warunkuje zrozumienie treści humorystycznych. Ponadto w centrum jej zainteresowań sytuuje się badanie empirycznego statusu punktu widzenia związanego z poczuciem humoru oraz wynikające z humorystycznego nastawienia wartościowanie osób, zdarzeń i rzeczy. Omawiana publikacja składa się z czterech rozdziałów podzielonych na rozważania teoretyczne i analizy empiryczne. W rozdziale pierwszym Autorka próbuje rozgraniczyć pojęcia komizmu, (poczucia) humoru, ironii,



sarkazmu oraz omawia pokrótce najczęstsze formy jego występowania. Następnie przedstawia najważniejsze teorie humoru dzieląc je na teorie psychodynamiczne (teoria wyzwolenia energii, teorie dyspozycji, teoria błędnej atrybucji) oraz teorie kognitywne (teoria rozwiązywania niespójności, teoria mistrzostwa poznawczego, teoria ulgi w napięciu). W ramach tego rozdziału omówione zostały także najważniejsze funkcje i rodzaje humoru w osobowości i życiu społecznym. Chodzi tutaj o takie aspekty całego spektrum jak humor w służbie ego, jego wpływ na kondycję psycho-fizyczną, humor agresywny, nawet masochistyczny, czarny i afiliacyjny. Ważną rolę odgrywa przy tym stereotypizacja interpretacji i zachowań, która niejako blokuje powstanie mechanizmów innowacyjnych i pełni rolę mechanizmu obronnego, który hamuje przepływ niektórych („niewygodnych”) informacji. Rozważając koncepcję Hermansa, Autorka podkreśla rolę fantazji odbiorcy, która warunkuje powstawanie alternatywnych interpretacji. W ramach tej koncepcji wskazuje na zdolność wartościowania, czyli nadawania znaczeń i dystansowania się od rzeczywistości i aktualnych doświadczeń. Wartościowanie jako takie jest kondensacją znaczenia i wynika z osobistego nastawienia podmiotu do interpretowanych zdarzeń. Dynamiczna hierarchia wartościowań powstaje w wyniku refleksji i dynamicznego pola doświadczeń, które w perspektywie samoobserwacji i dystansowania się pozwalają zmniejszyć poziom identyfikacji z intensywnymi emocjami.

Rozdział drugi dotyczy w całej pełni metodologii badań nad humorem i jego przejawami. Autorka akcentuje tutaj rolę tzw. metapozycji przy odbiorze zjawisk humorystycznych, która umożliwia dystansowanie się podmiotu od „interpretacji narzucanej przez daną pozycję” (s. 107). Owa metapozycja umożliwia wartościowanie zjawisk poprzez przybranie dystansu

przestrzennego i emocjonalnego oraz tak ważne tzw. negocjowanie znaczeń. Stawiane w tym rozdziale pytania badawcze oscylują wokół wartościowania zdarzeń humorystycznych, wartościowania zdarzeń przewartościowanych z humorystycznego punktu widzenia z uwzględnieniem cech osobowości i stylów humoru, wartościowania zdarzeń życiowych oraz wzorców wartościowania znaczeń oraz stylizacji humoru. Autorka zamierza w swej analizie wyodrębnić afektywne wzorce wartościowania z humorystycznego punktu widzenia oraz ich korelację ze stylami humoru. Metoda badawcza koncentruje się wokół tworzenia wartościowań i badania znaczeń afektywnych, które łączą w sobie podejścia idiograficzne (jakościowe) i nomotetyczne (ilościowe). W tym kontekście mówić także można o wartościowaniu twórczym i odtwórczym, kiedy to ktoś przyjmuje sąd innej osoby za swój własny. Opis wartościowań jest jednak zawsze subiektywny, a więc relatywny i zależny od poglądów osoby interpretującej i metodologii jego badań. Prowadzony eksperyment składał się z trzech etapów. Na wstępie badani (metodą kuli śnieżnej) formułowali wartościowania odnośnie ośmiu wydarzeń ze swego życia, w etapie drugim mieli niejako oddać owe wydarzenia z perspektywy humorystycznej (z perspektywy komika), co było swoistą manipulacją, a na etapie trzecim badane osoby odtwarzały „klimat afektywny wyjściowych doświadczeń, co miało na celu uchwycenie zmian powstałych w następstwie zaistnienia relacji dialogowych” (S. 119). Wyniki prowadzonego eksperymentu wskazują na fakt, iż humor ma charakter egocentryczny, wprowadza w pozytywny nastrój, w klimat afektywny i wyzwała tzw. inklinację pozytywną. Dialogowy model opisu poczucia humoru wskazał w prowadzonych badaniach na krzyżujące się perspektywy w zakresie odbioru i poczucia humoru oraz na fakt, iż

typy wartościowań uwarunkowane są sytuacyjnie bądź też osobowościowo. I chociaż Autorka sama wskazuje na mankamenty zastosowanej procedury badawczej, to jednocześnie przyznaje, iż prowadzona analiza była ukierunkowana na wyprowadzenie wzorców wartościowania humorystycznego na poziomie poszczególnych uczuć oraz na konstatację trwałości związków afektywnych niektórych wartościowań. Wskazuje przy tym na fakt, iż nie wszystkie zdarzenia i emocje podlegają zabiegowi humorystycznego wartościowania. Istnieją mianowicie kategorie, które z różnorodnych przesłanek wykluczają wartościowanie humorystyczne (śmierć, pogrzeb). Celem prowadzonych przez Autorkę badań o charakterze eksploracyjnym jest otwarcie nowych dróg do opisu zjawisk humorystycznych, które pozwalają zaadaptować różnorakie hipotezy i badania nad poczuciem humoru dla potrzeb poznania nowych zjawisk związanych z komizmem.

Omawiana publikacja to bardzo ciekawe studium humoru, jego wielorakich aspektów (inter- i intrapsychologicznych, komunikacyjnych, intencjonalnych, emocjonalnych, poznawczych, lingwistycznych i innych), przejawów i możliwości badania z psychologicznego punktu widzenia. Owo psychologiczne nacechowanie prowadzonych rozważań teoretycznych i badań empirycznych stawia podejmowane zagadnienia w zupełnie innym świetle niż to, w którym zwykle prowadzone są/były badania z punktu widzenia kognitywno-lingwistycznego. Takie podejście pozwala na inny ogląd zjawiska komizmu oraz toruje nowe drogi w poszukiwaniu sensu w (pozornym) nonsense. Jest ona doskonałym uzupełnieniem w/w badań i godna polecenia wszystkim, którzy zajmują się badaniem zjawiska humoru jako fenomenu (nie)poważnego. Publikacja ta pokazuje, iż odnogi zjawiska humoru zataczają coraz większy krąg począwszy od oglądu

filozoficznego, literaturoznawczego, antropologicznego a sięgającego aż po obszar badań lingwistyki tekstu, stylistyki, semantyki, poprzez stylistykę oraz socjologię i psychologię. Publikacja ta otwiera także nowe perspektywy poznania nowych zjawisk i procesów związanych z humorem/komizmem, które czekają ciągle na nowe dokładne analizy, szczególnie w zakresie narracyjnym umożliwiającym eksplorowanie nowych znaczeń i skojarzeń.

Iwona Wowro



Irina Kabyszewa, Krzysztof Kusal: Korepetycje domowe. Język rosyjski. Langenscheidt, Warszawa 2009, 319 s.

Autorzy, dobrze znanych rusycystom, *Rosyjskiego języka biznesu w 30 dni* i *Gramatyki rosyjskiej z ćwiczeniami*, proponują uczącym się języka rosyjskiego kolejny podręcznik. Tym razem wybrali oni formę korepetycji domowych. Książka powstała jako pomoc dla uczniów i studentów przede wszystkim samodzielnie pragnących powtórzyć lub odświeżyć gramatykę rosyjską przed egzaminem maturalnym albo na wyższych uczelniach. Oczywiście wykonywać ją z powodzeniem mogą również inni chcący samemu, krok po kroku, od wiadomości podstawowych, po coraz trudniejsze zagadnienia, zgłębiać tajniki gramatyki języka rosyjskiego.

W celu ułatwienia nauki i ze względów praktycznych książka została podzielona przez I. Kabyszewę i K. Kusala na trzy części o różnym stopniu trudności prezentowanego materiału. Część pierwsza nazywana A2 obejmuje program gramatyczny wymagany na poziomie podstawowym na maturze z języka rosyjskiego i zawiera 84 jednostki lekcyjne oraz 3 testy sprawdzające po lekcjach 32, 61 i 84. Znajdziemy tutaj

podstawowe wiadomości z zakresu następujących części mowy :

- rzeczownik – rodzaj rzeczownika, tworzenie liczby mnogiej, pierwsza, druga i trzecia deklinacja;
- zaimek – zaimki osobowe, dzierżawcze, wskazujące, przeczące i ich odmiana;
- czasownik – pierwsza i druga koniugacja, pary czasowników niedokonanych typu: лететь – летать, pary czasowników ruchu z grup идти i ехать, czas przeszły, czas przyszły złożony, tryb rozkazujący, rekcja czasowników;
- przymiotnik – deklinacja, stopniowanie przymiotników;
- liczebnik – liczebniki porządkowe i główne, łączenie liczebników z rzeczownikami i przymiotnikami;
- przyimki – w wypowiedziach określających czas i miejsce, kierunek ruchu lub czynności;
- przysłówek – miejsca i ruchu, przysłówki łączące się z partykułami ни, не.

Ponadto autorzy wprowadzają budowę zdania prostego i złożonego oraz użycie konstrukcji niezbędnych na podstawowym poziomie komunikacji. Są to m.in.:

- У кого есть кто? что?
- У кого нет кого? чего?
- Кому сколько лет?
- Кого как зовут?
- Работать кем? Быть кем? Стать кем?

Część druga B1 zawiera materiał gramatyczny matury na poziomie rozszerzonym odpowiadający poziomowi B1. Mieści ona 31 jednostek lekcyjnych oraz jeden test sprawdzający. Prezentowany tutaj materiał jest o wyższym poziomie trudności i uczący się mogą przechodząc lekcje od 85 do 115 ugruntować wiedzę w następującym zakresie:

- czasownik – użycie czasownika есть, czasowników typu: сидеть- садиться- ся- сесть, tworzenie czasu przeszłego

z przyrostkiem -ны, trybu przypuszczającego, tworzenie imiesłowów przymiotnikowych czynnych czasu teraźniejszego i przeszłego, imiesłowów przymiotnikowych biernych czasu przeszłego oraz imiesłowów przysłówkowych czasu teraźniejszego i przeszłego;

- rzeczownik – rzeczowniki rodzaju męskiego zakończone na -анин (-янин) i -онок (-ёнок), odmiana typowych nazwisk rosyjskich;
- przymiotnik – krótka forma przymiotników, przymiotniki dzierżawcze, stopień najwyższy przymiotników utworzony przy pomocy -айш (-ейш);
- przysłówek – stopień najwyższy przysłówków, przysłówki nieokreślone z partykułami -то, -нибудь;
- liczebnik – liczebniki zbiorowe.

Składnię w tej części poćwiczyć można dzięki zdaniom złożonym okolicznikowym warunku, przyzwolenia i sposobu oraz zdaniom pytającym z partykułami: разве, неужели. Lekcja poświęcona skrótowcom zamyka B1.

Część trzecia – ostatnia prezentuje zagadnienia o najwyższym stopniu trudności, wymagane na poziomie licencjatu na filologii rosyjskiej, co odpowiada poziomowi B2. Znajduje się w niej 21 jednostek lekcyjnych (lekcje od 116 do 136), także zakończonych testem. Wśród wielu innych problemów gramatycznych studenci znajdą w B2:

- konstrukcje z wyrazami: рост, размер, вес, стоимость, площадь, длина, ширина, высота, цвет;
- wyrażenia: такой же, тот же, так же, столько же, один и тот же;
- odmianę liczebników od 1 do 900;
- liczebniki ułamkowe i działania matematyczne;
- zamianę mowy niezależnej na mowę zależną.

Uwagę użytkownika *Korepetycji* przyciągnie z pewnością ciekawa konstrukcja każ-

dej prezentowanej jednostki, gdyż mieszczą się one zawsze na dwóch, sąsiadujących ze sobą, stronach: pierwsza *teoretyczna* i druga *praktyczna*. Ich budowa sprowadzona została do jednego schematu, co znacząco ułatwia korzystanie z podręcznika i z pewnością ma wpływ na przyswajanie i zapamiętywanie ćwiczonego materiału.

Warto przyjrzeć się budowie książki, aby poznać proponowany przebieg jednostki lekcyjnej. Wystarczy otworzyć jakiegokolwiek zagadnienie, gdyż wszystkie prezentowane są według jednego wzorca. Weźmy na przykład lekcję 34 z poziomu A2 zajmującą się liczebnikami porządkowymi, datą i konstrukcją (тому) назад. Rozpoczynają ją podstawowe, wzorcowe pytania i odpowiedzi na nie wraz z polskimi tłumaczeniami: o datę bieżącą, datę urodzin, czas jakiegoś wydarzenia.

1. Какое сегодня число? Сегодня одиннадцатое марта две тысячи восьмого года.
2. Какого числа ты родился? Двадцать пятого июля.
3. В каком году ты родился? В тысяча девятьсот восемьдесят девятом году.
4. Когда ты родился? Двадцать пятого июля тысяча девятьсот восемьдесят девятого года.
5. Это случилось два года (тому) назад.

Daje to możliwość samodzielnie uczącemu się spojrzeć na poprawną realizację językową interesującego go problemu. Potem w części, którą autorzy nazywają: *Co trzeba wiedzieć*, znajduje się krótki komentarz gramatyczny, w tym przypadku jest to sposób tworzenia liczebników porządkowych i konstrukcje określające datę. W części *Typowe błędy. Uważaj!* autorzy omawiają najczęściej popełniane przez Polaków błędy w użyciu liczebników porządkowych i podają ich źródło. W ten sposób kończy się zawsze strona pierwsza – teoretyczna.

Strona druga – praktyczna nosi tytuł *А теперь твоя очередь – А teraz kolej на тебе*. W opisywanej jednostce znajdują się cztery ćwiczenia: pisanie dat; odpowiadanie na pytania: Którego dzisiaj mamy? Odpowiadanie na pytania o datę różnych wydarzeń oraz, najtrudniejsze z nich, tłumaczenie na język rosyjski. Jednostkę kończy klucz do ćwiczeń.

Autorzy wzbogacili swoją książkę o 10 wzorcowych zadań typu maturalnego dla poziomu podstawowego i również 10 dla poziomu rozszerzonego. W części *Dodatki I*. Kabyszewa i K. Kusal zamieścili przyimki języka rosyjskiego wraz z licznymi przykładami ich użycia; podstawowe wzory odmiany rzeczowników, przymiotników i czasowników rosyjskich.

*Korepetycje domowe* mogą być praktycznym uzupełnieniem podręcznika dla uczniów i studentów, ponieważ zawierają wszystkie ważniejsze zagadnienia gramatyczne niezbędne do poprawnej komunikacji na poziomie podstawowym, średnio zaawansowanym i zaawansowanym. Pomogą one także ugruntować i usystematyzować wiedzę przed egzaminami: maturalnym i na studiach rusycystycznych z praktycznej znajomości języka rosyjskiego w zakresie gramatyki. Książka wyznacza też niezbędne minima programowe w nauce języka rosyjskiego dla poszczególnych poziomów, co często jest nie bez znaczenia dla przygotowujących się do egzaminów. Pracując z *Korepetycjami domowymi* można poczuć pewien niedosyt jeśli chodzi o ilość ćwiczeń przeznaczonych na każde zagadnienie. Być może autorzy kierowali się jednak względami technicznymi, gdyż większa ich ilość zachwiałaby koncepcję umieszczenia każdego tematu na dwóch sąsiadujących ze sobą stronach, to zaś zatarłoby ich przejrzystość, utrudniając tym samym percepcję podręcznika.

Przed egzaminem z języka rosyjskiego na pewno warto sięgnąć po *Korepetycje*

domowe I. Kabyszewej i K. Kusala, a potem już tylko *ни пуха ни нєпа* i pędzić na egzamin.

Danuta Pytel-Pandey



Anna Jaroszewska: Nauczanie języka obcego w kształceniu wczesnoszkolnym. Rozwój świadomości wielokulturowej dziecka. Oficyna Wydawnicza ATUT, Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe 2007, 459 s.

Nierozzerwalnym elementem poznawania języków obcych jest poznawanie innych kultur. Istotnym jest więc pytanie, jak kształtować edukację obcojęzyczną, by jej uczestnik miał możliwość współuczestniczenia w bogactwie kulturowym i językowym współczesnego tak dynamicznie zmieniającego się świata. Ważną problematyką, podejmowaną w licznych raportach edukacyjnych i opracowaniach, stają się kwestie kompetencji międzykulturowej, rozumienia obcości oraz wpływu różnych kontekstów kulturowych na uczenie się języków obcych. Relacje międzykulturowe są trudne do badania, a przy tym istotne społecznie, szczególnie w kontekście integracji europejskiej. Zmienia się sposób rozumienia zjawisk i procesów międzykulturowych, w związku z czym konieczne jest eksplorowanie tego obszaru badawczego. Niezbędne jest badanie dziecięcego postrzegania różnicy kulturowej i przygotowywanie dzieci do otwierania się na obcość w sytuacji kontaktu z przedstawicielami odmiennej kultury. Ważne jest również opracowywanie programów edukacyjnych i strategii kształcenia otwierających na kulturową odmienność. W tym kontekście istotny jest system kształcenia nauczycieli zajmujących się nauczaniem wczesnoszkolnym. Jest rzeczą wiadomą, że istotą wszelkich modyfikacji dydak-

tycznych jest odpowiednie przygotowanie nauczyciela.

Zagadnienie rozwijania świadomości wielokulturowej dzieci w wieku wczesnoszkolnym stało się przedmiotem analizy przeprowadzonej przez Annę Jaroszewską w książce „Nauczanie języka obcego w kształceniu wczesnoszkolnym. Rozwój świadomości wielokulturowej dziecka”, wydanej przez Oficynę Wydawniczą ATUT – Wrocławskie Wydawnictwo Oświatowe w 2007 r. Autorka podejmuje w tej pracy aktualną i ważną tematykę, a zakres przeprowadzonych przez nią badań wychodzi naprzeciw potrzebom współczesnej dydaktyki, która w nauczaniu języków obcych upatruje możliwość rozwijania świadomości wielokulturowej dziecka, co zmierza do wykształcenia przez jednostkę kompetencji międzykulturowej. Podstawą rozważań jest założenie, że wczesnoszkolne nauczanie języków obcych współkształtuje świadomość wielokulturową dzieci. W sytuacji wielokulturowości uczenie się i stopniowe nabywanie kompetencji komunikacyjnych w innych niż ojczysty językach wpływa na zróżnicowanie sposobu, w jaki funkcjonuje jednostka i zmianę postrzegania przez nią otaczającej ją rzeczywistości wielokulturowej. Możliwe jest wówczas kształtowanie u dziecka nowych postaw oraz redukcja stereotypów i uprzedzeń, które występują w dziecięcej świadomości.

Pod względem struktury książka składa się z dwóch zasadniczych części. Pierwsze trzy rozdziały przedstawiają – bardzo wnikliwe i wyczerpujące – rozważania teoretyczne, zaś rozdział czwarty prezentuje przebieg i wyniki badań przeprowadzonych przez autorkę, dotyczących rozwijania świadomości wielokulturowej dzieci w wieku wczesnoszkolnym.

Punktem wyjścia dla rozważań w rozdziale pierwszym, zatytułowanym *Wieleść kultur wyznacznikiem współczesnej edukacji* (s. 15-78), jest analiza pojęcia *kultura*

i jego wieloaspektowości. A. Jaroszevska trafnie ujmuje istotę współczesnego pojmowania kultury i dokonuje uściśleń terminologicznych, wskazując jednocześnie na tendencje, jakie można zaobserwować we współczesnej edukacji. Wprowadza pojęcia *obcości i inności kulturowej*, osadzając je w kontekście *pluralizmu kulturowego* – jego istoty, przyczyn i konsekwencji. Omawiając szanse, jakie niesie ze sobą to zjawisko, zwraca także uwagę na zagrożenia, podkreślając, że „Nowy wymiar edukacji (...) jest wymiarem niezwykle rozległym, gdyż musi uwzględniać nie tylko mnogość i różnorodność występujących zjawisk społeczno-gospodarczych, lecz także różne konteksty, w których się one rozgrywają” (s. 45).

Przeprowadzając analizę aktualnych rozwiązań edukacyjnych, które wyznaczają także nowe kierunki w edukacji, autorka wprowadza pojęcie *edukacji wielokulturowej*, omawia jej rozwój i analizuje zagadnienia, które są w jej kontekście przywoływane: *wielokulturowość a międzykulturowość, kultura na pograniczu, kompetencja międzykulturowa*. Wskazuje przy tym słusznie na różne rozumienie tych pojęć w kontekście edukacyjnym. Ostatnia część rozdziału pierwszego poświęcona jest problematyce tożsamości, a tym samym świadomości w rzeczywistości wielokulturowej, którą A. Jaroszevska rozumie jako „określony stan wiedzy na temat otaczającej dziecko rzeczywistości wielokulturowej” (s. 74). Warto zwrócić uwagę, że przy referowaniu stanu badań w zakresie podejmowanych kwestii autorka wykorzystuje oprócz literatury przedmiotu istotne źródła współczesnej literatury pedagogicznej.

W rozdziale drugim *Charakterystyka rozwoju dzieci w wieku wczesnoszkolnym* (s. 79-136) przedstawione zostały zagadnienia z zakresu wczesnej akwizycji języka ze szczególnym uwzględnieniem różnic w przyswajaniu języka pierwszego i dru-

giego. Wychodząc od pojęcia *języka* i jego roli w rozwoju dziecka, autorka omawia kolejno teorie przyswajania języka pierwszego oraz drugiego i analizuje uwarunkowania psychologiczne rozwoju dzieci w wieku wczesnoszkolnym, zarówno w aspekcie rozwoju indywidualnego jak i społecznego dziecka. Prezentując badania, dotyczące optymalnych warunków nauczania języków obcych, podejmuje udaną próbę określenia czynników mających wpływ na motywowanie uczniów do uczenia się języków obcych oraz poznawania nowych kultur. Tę część książki zamykają rozważania dotyczące istoty i funkcji stereotypów i uprzedzeń oraz czynników sprzyjających ich umacnianiu lub deprecjonowaniu.

Rozdział trzeci *Nauczanie języków obcych dzieci w kontekście rozwoju ich świadomości wielokulturowej* (s. 137-210) ma w sporej części charakter referujący. A. Jaroszevska przedstawia rys historyczny kształcenia językowego dzieci, przez co ukazuje rozwój procesu edukacji i wychowania dzieci w kontekście kształcenia językowego. Wnikliwie omawia różne modele kształcenia początkowego i podejścia do nauki języków obcych oraz analizuje możliwości nauczania języka obcego w polskim systemie kształcenia wczesnoszkolnego. Prowadząc rozważania na temat aktualnych tendencji w nauczaniu języków obcych, także poprzez analizę programów nauczania, szczególną uwagę zwraca na realizowanie celów związanych z kształtowaniem świadomości wielokulturowej dziecka. We wnioskach słusznie wskazuje na różny stopień operacjonalizacji i uszczegółowienia zagadnienia zawarty w analizowanych materiałach oraz podkreśla, że „Proponowane treści czy zakresy tematyczne nie uwzględniają już w tak znaczącym stopniu, jak w przypadku wyznaczania celów nauczania języka, problematyki wielokulturowości, przy czym ograniczają się najczęściej do najbliższego środowiska dziecka (dom,

szkoła, itp.,)” (s. 195). Trudno w tym zakresie nie zgodzić się z autorką, zważywszy na fakt, iż w treściach programowych znajdują zwykle odzwierciedlenie zakładane możliwości przełożenia na praktykę językową współczesnej wiedzy metodycznej.

Na szczególną uwagę zasługuje czwarty rozdział książki, w którym A. Jaroszewska przedstawia opis i wyniki badań własnych (s. 211-318). Ich celem było określenie zależności pomiędzy procesem nauczania i uczenia się języków obcych dzieci w wieku wczesnoszkolnym a kształtowaniem się u nich świadomości wielokulturowej. Projekt został przeprowadzony w oparciu o metodę sondażu oraz analizę dokumentów, uzupełniająco zastosowana została obserwacja oraz studium indywidualnych przypadków. Podkreślić należy w tym kontekście staranne metodologiczne wprowadzenie, z którego wynika, że autorka zdaje sobie sprawę z istoty wybranej strategii badawczej, jak i z pewnych zagrożeń czy ograniczeń, jakie ona z sobą niesie. Analiza zebranego materiału badawczego obejmowała następujące punkty ciężkości: analizę wywiadów przeprowadzonych z uczniami klas I-III szkoły podstawowej, analizę rysunków dzieci w młodszym wieku szkolnym oraz analizę ankiety przeprowadzonej wśród nauczycieli. Interpretacja danych wykazała, że dzieci uczące się języków obcych są bardziej uwrażliwione na problemy komunikacji międzykulturowej, przy czym „wymienione wyżej uwrażliwienie dzieci będące następstwem ich konfrontacji z językiem obcym (jednak nie tylko w toku nauczania) przejawia się (...) w częstszym dostrzeganiu przez nie przejawów inności, wzmaga zainteresowanie tą innością, a także skłania do tworzenia hipotez na jej temat. Przyczynia się również do wykształcenia umiejętności trafniejszego jej rozpoznawania i charakteryzowania. Język obcy można uznać w tym przypadku za pewnego rodzaju bodziec, który kieruje uwagę

dzieci ku nowej wiedzy.” (s. 315). Badania wykazały też pewną niespójność pomiędzy teoretycznymi założeniami podstawy programowej kształcenia zintegrowanego i programów nauczania a ich realizacją w materiałach dydaktycznych. Choć cele nauczania nawiązują do problematyki wielo- i międzykulturowości, treści nie odnoszą się do nich jednoznacznie.

Podkreślić warto przejrzystość przedstawienia wyników badań, a także ich staranną interpretację. Wprawdzie, jak autorka słusznie zauważa, zaprezentowane wyniki tylko w ograniczonym zakresie uprawniają do wysuwania ogólnych wniosków, są jednak interesujące poznawczo, także w kontekście obecnego dużego zapotrzebowania na ten zakres badań.

A. Jaroszewska podjęła w swej pracy bardzo istotny problem badawczy. Realizacja celu pracy w obrębie poszczególnych rozdziałów i przekonujące wnioski świadczą o jej bardzo dobrym rozeznaniu w przedmiocie rozprawy. Podkreślić też należy szerokie wykorzystanie literatury przedmiotu oraz najnowszej literatury pedagogicznej, a na podstawie części empirycznej – staranność i dociekliwość badawczą autorki. Omawiana publikacja łączy w sobie rzetelność i innowacyjność badawczą, operuje komunikatywnym językiem, imponuje starannością dokumentacji i wnikliwością analizy, co czyni z niej pozycję o dużych walorach poznawczych i dydaktycznych.

*Mariola Jaworska*



Eichinger, Ludwig M./ Meliss, Meike/ Vázquez, María José Domínguez (Hrsg.) (2008): *Wortbildung heute. Tendenzen und Kontraste in der deutschen Gegenwärtssprache* [= Studien zur Deutschen Sprache. Forschungen des Instituts für Deutsche

Sprache, hrsg. von Deppermann Arnulf/ Waßner Ulrich Hermann/ Engelberg Stefan, Band 44]. Tübingen: Gunter Narr Verlag, ISBN: 978-3-8233-6386-6, 356 S.

Die Beiträge des vorliegenden Bandes sind Ergebnisse der Tagung zum Thema „Wortbildung heute: Tendenzen und Kontraste in der deutschen Gegenwartssprache“, die im Juni 2006 an der Universität von Santiago de Compostela stattfand und zusammen mit dem Institut für Deutsche Sprache in Mannheim (IDS) organisiert wurde.

Der Band ist eine beachtenswerte Neuerscheinung. Schon mit dem Titel wird der Leser angesprochen, da er eine treffende Ankündigung dessen ist, dass man sich in der Publikation aufs Neue der Wortbildungsforschung widmet. Wie viele andere Bereiche der Sprachwissenschaft hat sich auch die Wortbildungsforschung mit neuen Möglichkeiten auseinanderzusetzen. In letzter Zeit hat auch die Betonung typologisch vergleichender Aspekte enorm an Bedeutung gewonnen und die Tagung und somit auch der vorliegende Band folgen dieser Tendenz. In den Beiträgen werden die deutschen und spanischen Verhältnisse im Bezug auf die relevanten Fragen gegenübergestellt.

Die Publikation besteht aus einer Einleitung, 17 Beiträgen, die derzeit wieder eine lebhaftige Diskussion um Fragen der Wortbildung hervorrufen, und einer Zusammenfassung des Rundtischgesprächs von Ludwig M. Eichinger.

Die Herausgeber des Bandes stellen in der Einleitung kurz die wichtigsten im Band angesprochenen Konzeptionen dar, indem sie sich auf bestimmte Artikel des Bandes beziehen. Sie ordnen hier auch die Beiträge des Bandes nach ihrer generellen Orientierung ein und kommen dadurch auf drei Schwerpunkte, denen sie bestimmte Beiträge zuordnen:

- I. Theoretische Aspekte
- II. „Neue“ Wortbildungsprozesse und ihre (textuelle) Einbindung
- III. Anwendung

Im weiteren Teil der Einleitung wird von den Herausgebern kurz der Inhalt der einzelnen Artikel, alphabetisch geordnet nach Autorennamen, dargestellt. Die Einleitung endet mit einem kurzen Resümee aller zusammengestellten Beiträge, in dem die Herausgeber zu dem Schluss kommen, dass die Beschäftigung mit den Wortbildungsfragen auf keinen Fall unmodern oder unaktuell ist. Die Sprache lebt doch und gilt als Mittel der verallgemeinernden Widerspiegelung der objektiven Realität im Bewusstsein des Menschen. Im Prozess der Auseinandersetzung des Menschen mit seiner Umwelt entstehen ständig neue Gegenstände und Situationen, die einer sprachlichen Bewältigung bedürfen. Deswegen begegnen wir tagtäglich neuen Wörtern und Formulierungen, die benannt werden müssen. Sehr oft werden dazu verschiedene Wortbildungsmechanismen genutzt. So wie die anderen wissenschaftlichen, linguistischen Disziplinen stellt sich auch die Wortbildungsforschung neuen Herausforderungen.

Zum ersten theoretischen Teil ordnen die Herausgeber zunächst sechs Beiträge ein, in denen Probleme der Abgrenzung der Wortbildung zu verwandten Erscheinungen in Syntax, Phraseologie und Morphologie und auch die Abgrenzungsprobleme innerhalb der Wortbildung selbst berücksichtigt werden. Dazu rechnen sie die Artikel von: Eggelte, Thurmair, Schlotthauer/ Zifonun, Schemann, Calvet Creizet und Lachachi. In zwei weiteren Beiträgen von Emsel und Wirf'Naro wird kognitiven Fragestellungen nachgegangen.

Viele Artikel der besprochenen Veröffentlichung enthalten kontrastive Aspekte, wodurch sie besonders interessant erscheinen. Das sind die Artikel von: Dominguez,



Gierden/ Hofmann, Meliss, Eichinger und Schlotthauer/ Zifonun.

Den nächsten Schwerpunkt des besprochenen Bandes bilden „Neue“ Wortbildungsprozesse und ihre (textuelle) Einbindung. Hierzu gehören einige sehr interessante gut konzipierte Beiträge, die besonderes Interesse verdienen.

Alle Beiträge in dem vorliegenden Band sind schlüssig, gut konzipiert und inspirierend. Ich erlaube mir jedoch an der Stelle einigen Beiträgen mehr Aufmerksamkeit zu widmen und sie ausführlicher zu besprechen.

Meiner Meinung nach muss der Beitrag von Hans Altmann „*Formale Aspekte bei Wortneubildungen und Probleme ihrer Beschreibung*“ (S. 17-37) besonders gewürdigt werden, der ein sehr wichtiges und höchstinteressantes Problem der komplexen Wortneubildungen thematisiert. Er geht davon aus, dass viele Wortneubildungen nur geschrieben vorliegen und dass es keine authentischen lautlichen Realisierungen von denen gibt. Dabei untersucht er Wortneubildungen vor allem aus dem Bereich der Verbrauchsgüter (besonders Verkehr, Tourismus, Wellness, Kosmetik, Süßwaren). Der Autor dieses Beitrags verweist darauf, dass dem Linguisten und auch dem normalen Sprachbenutzer für die Interpretation einer Neubildung nur die Schriftform bleibt, die sehr normfern ist, weil sie nicht an die offiziellen orthographischen Normen und die Wortbildungsregeln gebunden sind. Altman betont auch, dass diese „Normfernheit“ (S. 17) schon mehrfach in der Sachliteratur aufgegriffen wurde und erwähnt die jüngsten Veröffentlichungen, die sich mit diesem Phänomen befassen. Der Verfasser meint aber, dass es immer notwendig ist, sich mit den auf dem Gebiet der Wortneubildungen auftretenden Erscheinungen zu beschäftigen. Er bietet interessante Belege, und führt eine Diskussion darüber, dass nicht selten dieselben Wortneubildungen in

mehreren Schreibungen, sogar am gleichen Gegenstand, z.B.: unterschiedliche Schreibungen in Produktname, Produktbeschreibung und Produktinformation vorkommen. In dem Beitrag systematisiert der Autor die registrierten Belege nach den formalen Kriterien.

In dem zweiten zu diesem Themenkreis gehörenden Beitrag von Irmhild Barz „*Englisches in der deutschen Wortbildung*“ (S. 39-60) wird das Problem des gegenwärtigen Einflusses des Englischen auf die Wortbildung des Deutschen erörtert. Die Autorin stellt sich die folgenden Fragen: inwieweit das deutsche Wortbildungssystem dem englischen Einfluss unterliegt und wie sich dieser Einfluss äußert. Barz bietet auch einen Überblick über den aktuellen Stand der Forschung bezüglich der lexikalischen Entlehnungen aus dem Englischen und der sprachvergleichenden Analyse von bestimmten linguistischen Phänomenen im europäischen Rahmen. Basierend auf der angeführten Literatur stellt die Autorin des Beitrags die Gemeinsamkeiten der englischen und deutschen Wortbildung zusammen und beschreibt gleichzeitig, welche Veränderungen sich in der deutschen Wortbildung als Einwirkung englischer Lexik und englischer Wortbildung feststellen lassen. Für ihre Ausführungen verwendet die Verfasserin einige signifikante Beispiele als Beweismaterial dafür, dass die entlehnten Wortbildungsmittel im Deutschen in tradierten Modellen wortbildungsaktiv werden oder neue Modelle ausprägen. Sie lenkt auch die Aufmerksamkeit des Lesers darauf, dass die Anglizismen auch indirekt als „struktur-semantische Vorbilder für den Ausbau produktiver indigener und eurolateinischer Modelle“ wirken (S. 57).

Die Beiträge von Dominguez und Meliss referieren über den Einfluss von textuellen und Textsorten-Bedingungen auf die Produktivität der bestimmten Wortbildungsmuster.

Maria José Dominguez Vazquez erörtert in ihrer beachtenswerten Studie *„Textsorten und Wortbildung im Vergleich: Spanische und deutsche Packungsbeilagen“* (S. 105-129) u. a. vertritt sie die Annahme, dass den deutschen Wortbildungen im Spanischen gewöhnlich Präpositionalphrasen entsprechen und überlegt Ursachen dieser Differenz. Das Textmuster für ihre kontrastiven Überlegungen bildet die Packungsbeilage für Aspirin. Die Autorin konzentriert sich darauf, welche textsortenbedingten Wortbildungstypen in beiden Sprachen vorliegen. Bei der Analyse geht sie induktiv und empirisch vor, was als sog. „*bottom-up*-Vorgehen“ (S. 105) benannt wird. Für die Untersuchung von Dominguez sind nicht die Bedeutung der Worte von Belang, sondern die Analyse der Formen und die Ausdruckskategorien, mithilfe von denen gleiche Inhalte in der deutschen und spanischen Sprache wiedergegeben werden. Ihre Analyse ist sehr ausführlich, alle für die Analyse relevanten Begriffe werden erklärt. Sie geht auf die Makro- und Mikrostruktur der zur Analyse verwendeten Textart ein, wobei sie Schritt für Schritt den deutschen und spanischen Text der Packungsbeilage vergleicht. Nach dem ausführlichen Vergleich des Fachtextes, fasst Dominguez die Ergebnisse ihrer Forschung zusammen und zieht sehr interessante Schlussfolgerungen. Beide Sprachen gehen unterschiedlich bei dem Ausdruck der Aufforderungshandlungen vor, was dem Beitrag sehr gut und deutlich zu entnehmen ist. Die Verfasserin kommt zu dem Schluss, dass von derart Untersuchungen der Sprachkontraste auf der Textebene sowohl die Fremdsprachendidaktik auch die Übersetzungspraxis profitieren können. Dieser Auffassung stimme ich ebenfalls zu.

Meike Meliss nimmt in ihrem aufschlussreichen Beitrag *„Wortbildungsprozesse in der Anzeigenwerbung für technische Produkte im Vergleich. Deutsch-Spanisch“*

(S. 231-256) Bezug auf die immer häufiger in der deutschen und spanischen Anzeigenwerbung auffindbaren nominalen Kompositionen, die zur Bezeichnung der Produkte oder Qualitäten dienen. Interessant ist dabei aber, dass diese Konstrukte nicht nach den klassischen Wortbildungsmustern konstruiert sind, sondern zu den Randerscheinungen der Wortbildung gehören, wenn sie überhaupt als Produkte der Wortbildung bezeichnet werden können. Die zur Analyse gewählten Beispiele entnahm die Forscherin den deutschen und spanischen Zeitschriften aus dem Zeitraum 2005-2007 und berücksichtigte vor allem Anzeigen aus den Automobil-, Computer-, Telefonie- und Audio-/Video-/Hifi-Branchen. Gleich am Anfang verweist sie darauf, dass leider „entgegen aller Erwartungen, nur selten Paralleltexte für das Deutsche und Spanische aufgefunden [wurden], so dass ein direkter Vergleich von lexikalischen Mitteln zur Werbung für ein und dasselbe Produkt mit ein und derselben Anzeige nur bedingt möglich war“ (S. 231). Es wäre natürlich perfekt Paralleltexte in beiden Sprachen zu finden, die dann unter verschiedenen Aspekten verglichen werden könnten, aber es ist sehr schwierig in zwei Sprachen zwei identische Texte zu finden, die sich auf dasselbe Produkt beziehen würden. Aus diesem Grund ist die Vorgehensweise der Forscherin selbstverständlich. In ihren Erörterungen basiert sie auf interessanten Belegen, die sie ausführlich unter verschiedenen Blickwinkeln analysiert. Sie analysiert die Komponentenstruktur der lexikalischen und syntagmatischen Komposition, die Art der Anbindung der Elemente innerhalb der Nominalphrase (hier unterscheidet sie Zusammen-/ Getrennschreibung, Bindestrichschreibung, bespricht andere graphische Zeichen zur Kennzeichnung der Anbindung der bestimmten Lexemelemente und verweist darauf, dass es im Spanischen auch Präpositionalsyntagmen mit „de“ als

eine Art der Komposition aufzuzeigen sind. Weiterhin analysiert Meliss die untersuchten nominalen Kompositionen bezüglich ihrer Konstituenten und weist dabei auf die in beiden Sprachen erkennbare Tendenz zur erhöhten Frequenz von Anglizismen, Kurzwörtern, Abkürzungen und Eingliederung der Firmennamen in die lexikalischen Konstrukte hin. Unbestritten ist auch die Tatsache, dass in beiden Sprachen diese Komposita typische fachsprachliche Merkmale aufweisen. Unter den untersuchten Belegen sind viele Neubildungen zu finden, die mindestens aus einer entlehnten Konstituente bestehen. Ferner sind die Konstrukte mit Kurzwort als Bestandteil ein häufiges Phänomen in dem untersuchten Korpus. Besonders auffallend sind die schon früher erwähnten Konstrukte mit Firmennamen als Bestandteil. Typisch für die fachsprachliche Lexik ist zudem die Inkorporierung der Zahlwörter in die Neubildungen.

Die Autorin geht in einem weiteren Schritt noch kurz auf die internen semantischen Relationen der Kompositakomponenten zueinander ein. Diese Beziehungen können diverser Art sein. In dem analysierten Belegkorpus waren das vor allem qualitative Beziehungen, die der technischen Präzisierung oder der Herkunftsangabe dienen. Dieser bemerkenswerte Beitrag von Meliss endet mit den die ganze Untersuchung resümierenden Schlussfolgerungen und der Feststellung, dass es sich bei den untersuchten Phänomenen um eine übereinzelsprachliche Tendenz in der Werbesprache handelt, die die Autorin mit einer allgemeinen sprachlichen Globalisierung zu begründen versucht.

Zu dem letzten Teil der vorliegenden Beitragssammlung, von den Herausgebern „Anwendung“ genannt, gehören Beiträge von Fernández/Strunk, Gierden/Hofmann, Calañas und auch Díaz/Mas, in denen die Wortbildung mit der angewandten Linguistik verknüpft wird.

Marta Fernández-Villanueva und Oliver Strunk haben in ihrem Beitrag *„Fremdes in der deutschen Wortbildung? Wortbildungsprodukte und -prozesse in der Lernerstsprache“* (S. 181-194) die Ergebnisse ihrer Forschung bezüglich der Präsenz und Frequenz von Wortbildungsprodukten in der mündlichen Produktion in Deutsch als Fremdsprache beschrieben. Die Ergebnisse ihrer aufschlussreichen Untersuchung ließen sie den Schluss ziehen, dass die Nicht-Muttersprachler im Vergleich zu den Muttersprachlern weniger Wortbildungsprodukte verwenden. Die DaF-Lerner gleichen diesen Unterschied durch häufige Anwendung von Simplexen aus. Weiterhin wird untersucht, inwieweit die Verwendung von Wortbildungsprodukten in gesprochener Sprache asymmetrisch zu den Verhältnissen der geschriebenen Sprache ist und ob sich bei Muttersprachlern eine ähnliche Ungleichmäßigkeit feststellen lässt.

In dem folgenden diesem Themenbereich gehörenden und sehr beachtenswerten Beitrag von Carmen Gierden Vega und Dirk Hofmann *„Wortbildung und Ad-hoc-Komposita: Typen, Implikationen und ihre möglichen Übersetzungen ins Spanische“* (S. 195-211) handelt es sich in erster Linie um die Bedeutung der Ad-hoc-Komposita für die Alltagskommunikation, für den DaF-Unterricht und auch für die Übersetzer. Dieser Artikel stellt einen wichtigen Beitrag zur Beschreibung der Okkasionalismen als Gegenstand linguistischer Analyse. Die Autoren des Artikels analysieren einige Definitionen des Okkasionalismus, aufgrund deren sie den Okkasionalismus „als Sonderfall, wenn uns die Wörter fehlen“ (S. 199) definieren. Es „ist eine Neubenennung, d.h. eine neu erzeugte lexikalische Einheit, die in einer bestimmten Kommunikationssituation stattfindet, und mit einer bestimmten kommunikativen Aufgabe verbunden ist“ (S. 199) Die Autoren befürworten Okkasionalismen, weil sie „pragmatisch-

kommunikativ günstige Einheiten bilden“ (S. 200). Gierden und Hofmann bemerken, dass sich bei Ad-hoc-Bildungen das kreative Potenzial der Wortbildung erkennen lässt. Dies bezeugen sie anschließend mit interessanten Beispielen, die vor allem aus der Pressesprache stammen. Zu jeder Ad-hoc-Bildung schlagen die Autoren die Übersetzungsvariante ins Spanische vor, geben Strategien der Bedeutungsentschlüsselung an, zitieren Fragmente von Texten, in denen der bestimmte Okkasionalismus vorkommt und geben genaue Daten des recherchierten Textes an. Im Falle von manchen Belegen fügen die Forscher einen eigenen Kommentar hinzu. Unter den angeführten Beispielen findet der Leser Substantive (gebildet mit Hilfe des Wortbildungsverfahrens der Zusammensetzung und Zusammenrückung) und Verben (entstanden durch den Wortbildungstyp der Ableitung).

Der Aufsatz von José-Antonio Calañas Contiente u.d.T. *„Wortbildung an der Schnittstelle von Syntax und Semantik: Rahmenbedingungen für eine lexikologisch-lexikografische Aufgabenstellung“* (S. 61-73) ist eine Art Verbindung von Wortbildung und Lexikografie. Der Forscher unterbreitet einen Vorschlag für ein neues Verblexikon. Es wird festgestellt, dass es sinnvoll ist, sich mit den semantischen und syntaktischen Eigenschaften der deutschen Verben zu befassen, was auch die produktiven Mechanismen der deutschen Sprache zur Bildung neuer Verben suggerieren. Das theoretische Wissen bezüglich der Mechanismen der Verbproduktion will Calañas praktisch umsetzen. Das Phänomen seines Wörterbuchmodells beruht darauf, dass „es auf der Grundlage der Basisverben“ (S. 62-63) konzipiert ist. Unter dem Basisverb würde man in solchem Lexikon alle affigierten Varianten finden, so dass beobachtet werden kann, „wie sich das Grundverb in Bezug auf die Affigierung und sonstige wortbildende Verfahren verhält“ (S. 62, vgl. S. 70). Mit die-

sem Beitrag wird die Aufmerksamkeit der Leser/ Empfänger auf die wichtige Rolle die lexikografischen Werke, Wörterbücher (Calañas stellt diese Begriffe gleich (S. 62) im Prozess des Fremdsprachenlernens haben, gelenkt.

In dem letzten diesem Themenkreis zuzuordnenden englischsprachigen Beitrag *„DERIV@: A Linguistic Database für Spanish Word Formation“* (S. 91-104) von María Teresa Díaz Garcia und Immaculada Mas Álvarez wird vorgestellt, welche technologischen Möglichkeiten es u.a. gibt, die Informationen zu der Wortbildung, sowie andere diachrone und synchrone lexikologische Daten in der elektronischen Datenbank zu registrieren, so dass die Benutzer daraus einen Nutzen ziehen können.

Jeder in dem besprochenen umfangreichen Band erschienene Beitrag ist beachtenswert. Alle Beiträge sind gut konzipiert und verdienen die Aufmerksamkeit des Lesers/Empfängers. Die Aufsätze berühren ein wieder aktuelles Thema der Wortbildung, ein Thema, über das man erneut sprechen und diskutieren sollte. Die Studie will auch durch die dargebotene Themenvielfalt zeigen, dass es sich lohnt, den Wortbildungsfragen Aufmerksamkeit zu schenken und will die aktuelle Diskussion über die Beschreibung der Wortbildungsphänomene auch auf der kontrastiven Ebene vorantreiben, was in der Zeit der Globalisierung und der Internationalisierung unseres Wortschatzes unvermeidbar zu sein scheint.

Anna Dargiewicz



Marta Turska: *Internationalismen in der Fachsprache der Gastronomie und Kochkunst im fünfsprachigen Vergleich* (= *Danziger Beiträge zur Germanistik*, Bd. 28), Frankfurt am Main: Peter Lang 2009, 240 S.

*Hunger ist der beste Koch* besagt ein bekanntes Sprichwort, das zugleich auf ein wichtiges und natürliches Bedürfnis des Menschen, nämlich dieses der Ernährung verweist. Man könnte eine ganze Reihe der Sprichwörter und phraseologischen Ausdrücke anführen, in denen das Thema der Kochkunst thematisiert wird. Dies würde nur die Tatsache bestätigen, dass eben dieser Bereich des menschlichen Daseins besonders gerne versprachlicht wird. Man spricht nämlich gerne darüber und die im Hintergrund stehende Kochkunst wird zu einer wahren Kunst, die u.a. ihren Ausdruck in der Sprach findet.

In der Reihe der Kochkunst-Lexika, in denen Zubereitung bestimmter Speisen erklärt wird, der kulinarischen Wörterbücher, die mit entsprechenden Erläuterungen oft geheimnisvoll klingende Namen der Speisen und Gerichte anführen, zeichnen sich solche Werke aus, die gezielt den kulinarischen Wortschatz zum Gegenstand der Untersuchung haben. Die Abhandlungen zu der kulinarischen Sprache sind nicht besonders zahlreich (vgl. z.B.: Witaszek-Samborska (2005) für das Polnische oder Riley-Köhn (1999) für das Deutsche). Diese Lücke in einer Hinsicht zu ergänzen versucht Marta Turska in ihrer Monographie „Internationalismen in der Fachsprache der Gastronomie und Kochkunst in fünfsprachigen Vergleich“, die 2009 im Peter Lang Verlag in der Serie „Danziger Beiträge zur Germanistik“ erschienen ist. Das Werk ist eine überarbeitete Fassung der Dissertation der Autorin.

In dem zu besprechenden Werk werden 681 Internationalismen des Deutschen,

Polnischen, Russischen, Englischen und Spanischen in Bezug auf ihre Inhalts- und Ausdrucksseite überprüft.

Die Autorin geht von der Definition des Internationalismus aus, die sie im Rahmen des sich immer entwickelnden Wortschatzes jeder Sprache bestimmt, da man das „lexikalische System“ als ein eher offenes System betrachten soll. Sie verweist dabei auf bestimmte Bedürfnisse jeder Kommunikationsgemeinschaft, die ihre Widerspiegelung in der Sprache haben. Moden und Trends hätten daher den größten Einfluss auf die Entwicklung im Bereich des Wortschatzes und das Streben nach einem möglichst schnellen Informationsaustausch sei Ursache der Internationalisierung (Turska 2009: 10f). Hinzu kommt auch der internationale Austausch, der die Intensität der sprachlichen und kulturellen Kontakte zwischen den Völkern fördert.

In ihrer Arbeit verfolgt die Autorin zwei Ziele (ebd.: 13):

- Erkundung der kulturgeschichtlichen Kontakte und Zusammenwirkungen, die zur Entstehung der Interlexik in diesem Bereich führten,
- Eine sprachvergleichende Analyse des gesammelten Korpus aus dem Bereich der Fachsprache der Kochkunst und Gastronomie.

Die Erwägungen der Autorin beginnen mit den Erläuterungen zur Auffassung der Fachsprache der Kochkunst und Gastronomie. Die Autorin geht von der in der einschlägigen Literatur vertretenen These aus, dass kulinarische Begriffe „in den jeweiligen Kulturen eingebettet sind und als Kulturträger und -vermittler angesehen werden können“ (ebd.: 15). Ihre Analyse reiht sich in die Untersuchungen im Rahmen der Kulinariistik ein, die als „interdisziplinäre Kulturwissenschaft des Essens, die Fragestellungen der Kulturwissenschaften mit Aufgaben der kulturbezogenen Gastrono-

mie verknüpft“ angesehen wird (ebd.: 15). Die Kulinaristik, so verstanden, scheint sich dabei als eine neue Disziplin etabliert haben. Die Untersuchung der Internationalismen in dem erwähnten Bereich soll die These von der Verwobenheit der Sprachen bestätigen.

Die Studie besteht aus fünf Teilen und einem Anhang. In der Einleitung wird ein Forschungsüberblick zu der kulinarischen Lexik geliefert. Die Autorin erklärt auch, wie man die Fachsprache der Gastronomie verstehen soll. Ergänzend werden der Wort- und Lexembegriff erläutert. Das zweite Kapitel liefert einen kulturhistorischen Hintergrund zu der Kulturgeschichte des Essens. Die Autorin bespricht hier das Phänomen „Essen“ vom Mittelalter bis zur Frühen Neuzeit. Eins der Schwerpunkte in diesem Teil der Arbeit sind die Kochbücher, deren Entstehung in den engen Zusammenhang mit der Erfindung des Buchdrucks gesetzt wird. Das Kapitel wird mit den Bemerkungen zu der heutigen Kochkunst abgerundet.

Der dritte Teil der Monographie wird den interlexikologischen Studien zum Wortschatz der Gastronomie und Kochkunst gewidmet. Die Autorin erklärt für die Zwecke ihrer Arbeit den Begriff des Internationalismus. Darunter versteht sie „eine Sammelbezeichnung für interlinguale Einheiten unterschiedlicher Komplexität, die in mindestens drei Sprachen aus mindestens zwei Sprachgruppen oder Sprachfamilien vorkommen, und ein gewisses Maß an inhaltlicher und formaler Übereinstimmung aufweisen“ (Turska 2009: 59). Es wird danach das gesammelte Korpus präsentiert und die Methoden seiner Darstellung beschrieben. Die gesammelten Einheiten wurden v.a. den Primärtexten entnommen: Kochbücher und Kochrezepte. Ergänzt wurde das lexikalische Korpus durch das Material aus den zwei- und mehrsprachigen Wörterbüchern. Die Gesamtzahl der

untersuchten Lexeme beläuft sich auf 681 Einheiten. Die quantitativen Unterschiede zwischen den einzelnen Sprachen sind dabei nicht so gravierend. Weitere Aspekte, die an Hand des gesammelten Korpus erwogen werden, sind die Äquivalenz, bei der auf Homonymie und Polysemie der Bedeutung verwiesen wird. Als besondere Gruppen betrachtet die Autorin die sog. „falschen Freunde des Übersetzers“, die in der kulinarischen Lexik auch anzutreffen sind. Im weiteren Teil dieses Kapitels werden die Aspekte der graphematischen Ebene der zwischensprachlichen Internationalismen erörtert.

Im vierten Kapitel werden die Quellen der Internationalismen mit besonderer Berücksichtigung der Entlehnungen ermittelt.

Der Monographie wurde auch ein Anhang beigefügt, in dem die Verzeichnisse der Internationalismen enthalten sind. Die Autorin listet auch die kulinarischen Lexeme auf, die im Zentrum ihrer Untersuchung standen.

Die Schlussfolgerungen runden die Arbeit ab. Hier bestätigt die Autorin die These, dass die kulinarische Lexik im großen Grade ein Ergebnis der zwischenmenschlichen Kontakte auf verschiedenen Ebenen ist. Diese so umfangreiche Analyse lässt feststellen, dass die Internationalisierung im Bereich des Wortschatzes als eine der Entwicklungstendenzen in den Wortschatzen der Sprachen angesehen werden kann. Ein hoher Grad der Äquivalenz in Bezug auf die kulinarische Lexik der untersuchten Sprachen bezeugt, dass man die Fachsprache der Gastronomie als eine internationale Sprache auffassen darf.

Die besprochene Studie ist eine sehr interessante Untersuchung zu einem immer noch zu wenig erforschten Bereich. Desto relevanter sind auch die Schlussfolgerungen, die die Autorin aus der Analyse zieht, da sie auf bestimmte Tendenzen in der Sprachentwicklung überhaupt verwei-

sen. Daher ist die Monographie jedem zu empfehlen, der an der Analyse der Internationalismen interessiert ist, weil eben die Fachsprache der Gastronomie eine gute Quelle solcher sprachlichen Einheiten ist.

*Joanna Szczęk*



Narody w Europie. Tożsamość i wzajemne postrzeganie. Zbiór studiów pod redakcją Lecha Zielińskiego i Marka Chamota. Bydgoszcz 2007: Wydawnictwo Uczelniane Wyższej Szkoły Gospodarki w Bydgoszczy, 507 s.

„Was hast du gegen Polen? Eine gute Autoversicherung“\* – takie i inne dowcipy o Polakach (tzw. Polenwitze) stanowią często cytowane przykłady postrzegania naszego narodu przez innych, tu przez Niemców. Polacy nie są tu wyjątkiem, ponieważ każde sąsiedztwo geograficzne czy kontakty z innymi narodami rodzą specyficzne sposoby patrzenia na inne narody i grupy etniczne.

Rozszerzenie Unii Europejskiej przyniosło znaczne zmiany w układzie sił politycznych na świecie. Można sobie jednak postawić pytanie: czy zmieniło coś w postrzeganiu innych narodów, teraz już członków UE, przez tzw. „stare” kraje członkowskie? Sąsiedztwo geograficzne pociąga bowiem za sobą nie tylko kontakty i wymianę na wszelkich płaszczyznach, ale również naturalną skłonność do oceniania innych narodów, tzn. tworzenia tzw. stereotypów. Rzadko się zdarza, że bazują one na dogłębnej wiedzy i znajomości życia innych. Częściej mamy do czynienia z sytuacją, kiedy sąd jednostkowy staje się sądem ogólnym, odnoszonym do wszystkich przedstawicieli danego narodu. Bo cóż możemy odpowie-

dzieć na, zresztą coraz częściej stawiane, pytanie: „Czy to prawda, że Polacy kradną samochody?”

Tego typu zachowania są wynikiem procesów myślowych, chęci oceniania innych poprzez stosowanie opozycji „MY-ONI”, często również braku wiedzy na temat życia innych kultur. To także swoiste przede(s) sądy, wygodne zastępniki stanowiące skróty myślowe, przekazujące w skondensowanej formie podstawowe informacje na temat innych, wywołujące określone skojarzenia. To wg. Lippmanna „obrazy w głowie”, które pojawiają się w określonej sytuacji (Lippmann 1964).

Pytania dotyczące tożsamości i wzajemnego postrzegania narodów w Europie w kontekście zmian po 1989r. postawili Redaktorzy zbioru studiów: „Narody w Europie. Tożsamość i wzajemne postrzeganie”, który ukazał się nakładem Wydawnictwa Uczelnianego Wyższej Szkoły Gospodarki w Bydgoszczy. Podstawę niniejszej publikacji stanowiła zorganizowana w Wyższej Szkole Gospodarki w Bydgoszczy interdyscyplinarna, międzynarodowa konferencja poświęcona dyskusji nad tożsamością i wzajemnym postrzeganiem narodów. Uczestniczyli w niej przedstawiciele prawie wszystkich polskich ośrodków uniwersyteckich, którzy reprezentowali takie dziedziny nauk jak politologia, socjologia, historia, kulturoznawstwo i filologia. Do dyskusji zostali zaproszeni również przedstawiciele ośrodków europejskich (Frankfurt nad Menem, Nantes, Lüneburg, Heidelberg, Moskwa). Taki dobór dyskutantów umożliwił wielopoziomą dyskusję na temat „tożsamości narodowej w kontekście politycznej rzeczywistości Europy, świadomości narodowej i stereotypów, narodowej identyfikacji, tożsamości narodowej polskich parlamentarzystów” (Zieliński, Chamot 2007: 12). Plonem przeprowadzonej dyskusji jest niniejszy tom, który wzbogaciły dodatkowo przyczynki autorów niebiorących

\* „Co masz przeciw Polakom? Dobre ubezpieczenie samochodu” [tłum. J. S.]

udziału w dyskusji. Prezentowane teksty dotyczące omawianych problemów podkreślają interdyscyplinarność zamierzeń Redaktorów tomu, co stanowi niewątpliwą zaletę publikacji.

Redaktorzy zastosowali podział opublikowanych tekstów według wątków tematycznych, do których nawiązują prezentowane teksty.

Tom został podzielony na sześć części tematycznych. Zbiór otwierają cztery teksty poświęcone poszukiwaniu tożsamości narodowej. Przyczynek Ireneusza Krzemińskiego (Warszawa) pt. „Tożsamość narodu, symboliczne obrazy innych, antysemityzm i ksenofobia” porusza delikatną tematykę, która bywa często powodem ostrych sporów. Wnioski formułowane przez Autora wynikają z przeprowadzonych w latach 1992 i 2002 badań nad antysemityzmem i ksenofobią, których hipotezę stanowiła teza o konkurencji polsko-żydowskiej. Problem tożsamości narodowej w przeżyciach i przekonaniach narodowych był ważnym komponentem badania. Autorzy badania sformułowali wniosek, że Polacy określają się w opozycji do symbolicznych narodów: Żydów i Niemców. Wniosek ogólny, płynący z przeprowadzonej analizy i w świetle cytowanych ankietowych wyników badań, nie napawa optymizmem. Autor wyraźnie wskazuje na obecność w polskiej mentalności światopoglądu, na którego ukształtowanie ma wpływ autorytarny, katolicko-narodowy sposób myślenia, w którym obecne są elementy antysemickie. I stanowi on niestety często motyw działalności politycznej.

Problematykę tożsamości regionalnej podejmuje w swoim przyczynku Paweł Trawicki (Gdańsk), analizując poruszany problem na przykładzie społeczności kaszubskiej. Wychodząc od warunków stanowiących podstawę tożsamości mniejszości etnicznej Autor wskazuje wyznaczniki podwójnej tożsamości Kaszubów, takie jak

język kaszubski, folklor, tradycja, dzięki którym społeczność kaszubska na stałe zaznacza się w kulturalnym i narodowym współistnieniu.

Kolejny tekst pt. „Idea czechosłowaiizmu a tożsamość narodowa Czechów i Słowaków” dotyczy ważnego problemu współistnienia dwóch narodów, które miały jakoby stanowić jeden naród. Związane z tym problemy tożsamościowe jak i swoisty rachunek zysków i strat prezentuje Marcin Czyżniewski (Toruń). Autor wskazuje na dwukierunkowy rozwój obu narodów: z jednej strony chęć tworzenia jednego narodu czechosłowackiego, związaną z konkretnymi korzyściami geograficzno-politycznymi, z drugiej zaś chęć zachowania narodowej odrębności, której podstawę miały stanowić m.in. język, religia.

Tematykę prawa w kontekście tożsamości narodowej podejmuje Sławomir Łodziński (Warszawa) w tekście pt. „Prawo a tożsamość narodowa. Wokół debat parlamentarnych dotyczących praw do dwujęzyczności dla mniejszości narodowych w Polsce”. Autor omawia regulacje prawne dotyczące praw językowych mniejszości językowych i wskazuje na ich ogólność i ewidentne braki w zakresie chociażby prawa osób do posługiwania się własnym językiem w zakresie stosunków urzędowych. Pojawiają się w tym kontekście dwie tendencje: z jednej strony władze państwa widzą w zgodzie na używanie języka mniejszości swoiste zagrożenie dla własnej jednolitości etnicznej, co w konsekwencji może prowadzić do tendencji zmierzających do uzyskania autonomii terytorialnej. Z drugiej strony przedstawiciele mniejszości etnicznej interpretują prawo do posługiwania się ich językiem jako integralny element ich tożsamości, odrębności kulturalnej. W dalszej części rozprawy Autor omawia debaty parlamentarne poświęcone ustawie o mniejszościach narodowych i etnicznych z 2005r. oraz wynikające z niej regulacje problemu dwuję-



zyczności, wskazując na istniejące jeszcze kwestie nierozwiązane.

Kolejną część tematyczną zbioru stanowią trzy przyczynki podejmujące problematykę wymiarów tożsamości europejskiej. Tę część otwiera tekst Renaty Dudy (Wrocław) pt. „Sąsiedzi. Tożsamość narodowa w wielokulturowej Europie”. Autorka wskazuje na tendencje w zakresie tożsamości narodowej spowodowane procesem integracji europejskiej, które prowadzą do rozwoju dwóch nowych wymiarów tożsamości: supranarodowej i subnarodowej. Celem artykułu jest wskazanie na zmiany w tradycyjnym pojmowaniu tożsamości kulturowej w wielokulturowej Europie. Wniosek płynący z przeprowadzonej analizy jest optymistyczny: tożsamość europejska (supranarodowa) doskonale współistnieje z tożsamością subnarodową (regionalną).

Kontynuację tematyki tożsamości europejskiej stanowi przyczynka Arkadiusza Modrzejewskiego (Gdańsk) pt. „Szanse re-alizacji idei narodu europejskiego”. Autor rozpoczyna swoje rozważania od koncepcji integracji europejskiej, tzw. idei narodu europejskiego, głoszonej przez Richarda Coudenhove’a Kalergiego i konfrontuje ją ze współczesną rzeczywistością europejską. Zasadnicza teza głoszona przez tego działacza ruchu zjednoczeniowego Europy zakładała „konieczność uświadomienia sobie przez Europejczyków istnienia tej wielowiekowej wspólnoty kulturowej, politycznej i ekonomicznej” (Modrzejewski 2007: 93). Z dzisiejszego punktu widzenia postulat ten nie wydaje się być wcale utopijny. Autor rozważa pojęcie narodu oraz jego wyznaczniki przywołując przykłady państw narodowych takich jak Szwajcaria.

W nurt tych rozważań wpisuje się Wojciech Gizicki (Lublin) z tekstem pt. „Polityczno-społeczne podłoże integracji państw i narodów w Europie”. Autor omawia procesy integracyjne w w Europie zachodzące na płaszczyźnie politycznej, gospodarczej,

społecznej i kulturalnej w ramach instytucji jednoczącej Europę: Unii Europejskiej.

Znaczną część omawianego zbioru stanowią teksty podejmujące problematykę stosunków polsko-niemieckich, zwłaszcza wzajemnego postrzegania się. Przyczynek Andrzeja Kątnego (Gdańsk) pt. „Obraz wzajemnego postrzegania Niemców i Polaków. Rola stereotypów” otwiera ten wątek tematyczny. W pierwszej części tekstu Autor dokonuje analizy pojęcia stereotypu w świetle psychologii, językoznawstwa odwołując się do rozważań Lippmanna, Schaffa oraz dokonując przeglądu prac naukowych dotyczących badań stereotypów Niemca i Polaka. Autor wskazuje na tendencję zmierzającą do zmiany negatywnego wizerunku Polski i Polaków w oczach Niemców.

Do korzeni obecnego sposobu wzajemnego postrzegania Polaków i Niemców nawiązuje w swoim tekście pt. „Polacy i Niemcy. Wzajemne obrazy etniczne w publicystyce obu narodów (1871-1914)” Kazimierz Wajda (Toruń). Autor wybrał okres zaostrzenia stosunków polsko-niemieckich, co bez wątpienia nie pozostało bez wpływu na kształtowanie obrazu Polaka i Niemca w prasie narodowej tamtego okresu. Autor dokonuje przeglądu formułowanych we wspomnianym okresie opinii wzajemnych, wśród których przeważały zdecydowanie opinie negatywne.

Nieco szerszą perspektywę proponuje Marek Chamot (Bydgoszcz) w tekście pt. „Obraz własny i obcych w publicystyce prasy narodowej na przełomie XIX i XX w.” Autor wskazuje na olbrzymią rolę opinio-twórczą ówczesnej prasy polskiej, w tym również w zakresie kształtowania i umacniania stereotypów. Obraz Polski i Polaków przechodził z jednej skrajności w drugą: od pełnej idealizacji do całkowitej krytyki.

Problematykę zmian zachodzących we wzajemnym postrzeganiu obu narodów podejmuje Bernadetta Nitschke (Zielona

Góra) w przyczynku pt. „Polacy i Niemcy – przeobrażenia we wzajemnym postrzeganiu”. Autorka wskazuje czynnik geograficzny jako ten, który niejako automatycznie wpływa na kształtowanie się relacji wzajemnych i jak sama stwierdza, nie należą one do najlepszych. Wpływ na ich kształt mają przede wszystkim wydarzenia polityczne (II wojna światowa, wysiedlenia ludności niemieckiej, powstanie dwóch państw niemieckich, ostatnie inicjatywy dot. budowy Centrum przeciw Wypędzeniom), które kształtują równocześnie negatywny obraz sąsiadów. Autorka prezentuje w artykule rys historyczny wydarzeń, które miały wpływ na taki a nie inny wzajemny obraz obu narodów i stwierdza, że o ile obraz Niemca w oczach Polaków jest zdecydowanie pozytywny, o tyle obraz Polaka w oczach Niemców już taki nie jest. Rozwiązaniem zmierzającym do przeobrażenia wzajemnego postrzegania się może być tylko dyskusja, w której oba narody zmierzą się ze swoją historią.

Wyniki badań dotyczących realizacji projektu badającego czynniki mające wpływ na wzajemne postrzeganie się Polaków i Niemców prezentuje w swojej pracy pt. „Historyczne determinanty różnic i wzajemnego postrzegania się Polaków i Niemców” Cezary Trosiak (Poznań). Badanie zostało przeprowadzone w latach 2005-2006. Autor zwraca uwagę na wyniki dotyczące stosunku przedstawicieli obu narodów do wspólnej historii, z których wynika postulat konieczności przewyciężenia zaszłości historycznych.

Próbę przedstawienia pozahistorycznych czynników mających wpływ na wzajemne postrzeganie się Polaków i Niemców podejmuje w swoim przyczynku pt. „Pozahistoryczne determinanty różnic i wzajemnego postrzegania się Polaków i Niemców” Jaroław Jańczak (Poznań/ Słubice). Autor wskazuje na fakt, iż czynnik geograficzny sąsiedztwa obu narodów wymusza

niejako konieczność zwrócenia uwagi na elementy pozahistoryczne, które mają wpływ na kształt relacji wzajemnych. Autor koncentruje się na dwóch czynnikach: kulturze politycznej i kulturze zarządzania, które stanowią istotny wkład do opisu i wzajemnego postrzegania się.

Problematykę postrzegania się Polaków i Niemców w aspekcie regionalnym podejmuje Norbert Honka (Opole) w tekście pt. „Wzajemne postrzeganie Polaków i Niemców na przykładzie samorządu terytorialnego województwa opolskiego”. Autor dokonuje przeglądu wydarzeń, które miały wpływ na kształtowanie się relacji Polaków z mniejszością niemiecką oraz przedstawia w konkluzji bilans współfunkcjonowania obu narodów, który jest zdecydowanie pozytywny, co ma swoje naturalne przełożenie na wzajemne postrzeganie się.

Analizie sposobu postrzegania Polaków w określonym gatunku tekstu poświęcony jest tekst Piotra Geise (Bydgoszcz) pt. „Stereotypowe postrzeganie Polski w niemieckich przewodnikach turystycznych”. Przewodnik turystyczny jest traktowany przez Autora jako swoista wizytówka danego kraju sporządzona na podstawie własnych doświadczeń turystycznych autora, a zatem często subiektywna. Konkluzja Autora, wynikająca z analizy dwóch przewodników, jest raczej mało optymistyczna. Zarówno płaszczyzna językowa jak i prezentowana w obu wydawnictwach szata graficzna przyczyniają się do utrwalania istniejących stereotypów.

Część poświęconą relacjom polsko-niemieckim zamyka tekst Magdaleny Bieleni i Rajmunda Grajewskiego pt. „Stereotypy narodowe w biznesie. Stosunki polsko-niemieckie”. Na podstawie przeprowadzonej analizy Autorzy dochodzą do wniosku, że w świecie biznesu istnieje wiele cech wspólnych łączących oba narody. W świecie biznesu stereotypy wydają się nie odgrywać żadnej roli. Ważniejszy

staje się rzeczowy przekaz nt. potencjalnego partnera.

Uzupełnieniem obrazu stosunków polsko-niemieckich jest część czwarta zbioru, która prezentuje problematykę tożsamości narodowej z perspektywy różnych nauk. Część tę otwiera tekst Paula Djakowskiego i Petera Gostmanna (Frankfurt nad Menem) pt. „Tożsamość narodowa w zerciadle konstrukcji Europy i Unii Europejskiej. Wyniki badań przeprowadzonych w sejmie RP”. Podstawę opisywanego badania stanowiły wywiady przeprowadzone z polskimi parlamentarzystami. Celem badania było wskazanie odpowiedzi na pytanie, w jakiej formie tożsamość narodowa jest łączona z tożsamością europejską na poziomie parlamentarnym. Autorzy prezentują różne wyobrażenia pojęcia Europy oraz Unii Europejskiej, powstałe na bazie trzech postaw reprezentowanych przez polskich parlamentarzystów: postawa otwarta na Europę, postawa świadomego misji narodu oraz postawa strażnika granicznego.

Analizie językowych i ideologicznych prób tworzenia tożsamości „narodowej” w NRD poświęcony jest tekst Lecha Zielińskiego (Bydgoszcz/ Toruń). Autor dokonuje przeglądu faktów historycznych mających wpływ na tworzenie tzw. tożsamości narodowej w NRD, których plonem był szereg zmian językowych w zakresie zmian nazewnictwa, to również próby konstytuowania własnego odrębnego wariantu języka niemieckiego, korekty słownikowe w tym likwidacja haseł słownikowych i zmiany w definicjach. I choć, jak podsumowuje Autor, wszelkie starania zakończyły się fiaskiem, to w mentalności mieszkańców byłej NRD pozostała dość głęboko zakorzeniona świadomość wspólnoty losu.

Nieco inny wymiar tożsamości prezentuje Patrice Neau (Nantes) w przyczynku „Historia sztuki jako konstrukt ideologiczny. Poszukiwanie niemieckości w sztuce niemieckiej”. Dokonując przeglądu poglą-

dów i dzieł na temat tzw. sztuki niemieckiej Autorka wskazuje na olbrzymie trudności w definiowaniu tejże.

Problematyce „Śsiedztwa polsko-niemieckiego we wspomnieniach gubińskich pionierów” poświęcony jest tekst Jerzego Kaczmarka (Poznań). Autor koncentruje się na doświadczeniach miast granicznych, podzielonych granicą państwa i jak sam stwierdza obserwacje stanowią cenne źródło prac badawczych z zakresu socjologii pogranicza.

Zbiór studiów poświęconych stosunkom polsko-niemieckim zamyka tekst Kamili Sierżputowskiej (Bydgoszcz) pt. „Przeobrażenia stereotypu Niemca we współczesnej percepcji Polaków”. Autorka wskazuje na dwa czynniki, które mają wpływ na współczesny kształt stosunków bilateralnych: pamięć i historia. Wychodząc od rysu historycznego obejmującego wydarzenia historyczne, które wywarły wpływ na wzajemne relacje, Autorka prezentuje zestaw stereotypów pozytywnych i negatywnych zebranych na podstawie badania przeprowadzonego przez instytucje badania opinii publicznej.

Część piąta zbioru tematyzuje problematykę tożsamości narodowej i heterostereotypów w relacji Rosjanie i Ukraińcy. W tekście pt. „Jak rozumieć Rosję?” Roman Bäcker (Toruń) dokonuje przeglądu elementów składających się na pojęcie „Rosja” posiłkując się rozważaniami językowymi w zakresie odpowiednich tłumaczeń, dyskusją na temat postaw w zależności od pozytywnego bądź negatywnego stosunku do kultury dominującej i do własnego narodu oraz typologią nacjonalizmów.

Analizę dzisiejszej sytuacji w Rocji przeprowadza Aleksander W. Lipatow (Toruń/ Moskwa) w przyczynku „Rosja dzisiejsza: czas przeszły dokonany”. Autor wskazuje na olbrzymią złożoność omawianej kwestii wynikającą przede wszystkim z omawianych przemian historycznych, które nie po-

zostają bez wpływu na obecne postrzeganie państwa rosyjskiego.

Syntezę wzajemnego postrzegania się Polaków i Rosjan przedstawia Marzena Sobczak (Bydgoszcz) w rozprawie pt. „Wczoraj, dziś, jutro – Polacy i Rosjanie o sobie (wyimek z badań)”. Podstawę pracy stanowią dane uzyskane w wyniku badania socjologicznego prowadzonego przez Polski Instytut Spraw Międzynarodowych. Wyniki uzyskane przez badaczy dotyczą stereotypów osobowościowych i charakterologicznych i narodowościowych. Badania potwierdzają istnienie historycznie ukształtowanego stosunku Polaków do Rosjan i Rosjan do Polaków oraz stereotypowe wzajemne postrzeganie się.

Prezentacji „Elit sowieckich lat trzydziestych XX w. w opinii dyplomacji francuskiej dokonuje Mariusz Wołos (Warszawa). Podstawę analizy stanowią raporty, telegramy i depeche dyplomatów francuskich pracujących na terenie ZSRR lub mających kontakt z Sowietami we Francji.

Problematykę trudnego sąsiedztwa podejmuje Krzysztof Okoński w przyczynku pt. „Między Rosją a Niemcami: dylematy sąsiedztwa w polskiej publicystyce emigracyjnej i niezależnej (zarys problematyki)”. Autor konfrontuje tu różne postawy i opinie dotyczące problemów wynikających z geograficznego położenia Polski.

„Polsko-ukraińskie stereotypy na przełomie XX-XXI wieku” przedstawia w swoim artykule Yuliya Oliynyk (Lublin), konkludując, że stereotyp Polaka i stereotyp Ukrainca należą do najbardziej klarownie sformułowanych stereotypów narodowych, a ich podstawę stanowią uwarunkowania historyczne.

Do faktów historycznych i ich wpływu na przeobrażanie się stereotypów nawiązuje Aleksander W. Lipatow (Toruń) w rozprawie pt. „Historyczna zmienność rosyjskiego postrzegania polskości”.

Zamykająca tom część szósta zawiera teksty koncentrujące się wokół problematyki tożsamości narodowej małych narodów europejskich, mniejszości narodowych i etnicznych. Rozdział otwiera tekst Joanna Orzechowskiej pt. „Pomiędzy Francją a Hiszpanią: podzielona tożsamość Basków”. Autorka wskazuje na czynniki polityczne i administracyjne z jednej strony oraz historyczno-ekonomiczne z drugiej strony, które spowodowały brak możliwości ukształtowania się wspólnej tożsamości zbiorowej.

Dariusz Wadowski w artykule pt. „Tożsamość w procesie zmiany: obraz własny społeczności polskiej na Wileńszczyźnie” tematyzuje wybrane czynniki tożsamości społeczno-kulturowej Polaków zamieszkujących opisywany obszar.

Postrzeganie narodu z perspektywy nie-sąsiada prezentuje Detlef Henning (Lüneburg) w tekście pt. „Łotysze w postrzeganiu Niemców”. Autor dokonuje historycznego przeglądu opinii nt. Łotyszy do czasów współczesnych.

Problematyce tożsamości innego narodu bałtyckiego – Estończyków, poświęcony jest tekst Katarzyny Kamińskiej (Gdańsk) pt. „Kształtowanie się tożsamości narodowej estończyków i nie-Estończyków pod wpływem środków informacji. Autorka wskazuje na konkretne problemy wynikające z braku integracji między narodami zamieszkującymi teren Estonii.

Kolejna grupa etniczna zamieszkująca teren Polski to Ormianie. Problem ich tożsamości narodowej został omówiony w tekście Anżeli Kajumowej (Kraków). Autorka zwraca uwagę na elementy, które podtrzymują odmienną ormiańską: język i religia z jednej strony, z drugiej zaś podkreśla atrakcyjność Polski jako kraju docelowego dla ormiańskich emigrantów.

Tematykę emigrantów i ich tożsamości narodowej podejmuje Iwona Urbańska (Toruń) w artykule pt. „Ukraińcy w Cze-

chosłowacji w okresie międzywojennym w oczach polskich dyplomatów”. Tło do rozważań Autorki stanowią cytowane fakty historyczne.

Anita Adamczyk (Poznań) zajmuje się w swoim tekście pt. „Gadzie o Romach” problematyką postrzegania Romów przez nie-Romów (Polaków). Autorka wskazuje na to, że w stosunkach wzajemnych przeważają stereotypy zdecydowanie negatywne, które wynikają z hermetyczności środowiska rromskiego.

Tom zamyka obszerna rozprawa Evagelosa Spyropoulou w języku angielskim pt. „przebudzenie narodowe Greków. Tożsamość Greków i ich stereotypowa konceptualizacja sąsiadów i wielkich mocarstw”. Autor dokonuje przeglądu faktów historyczno-kulturalnych, które miały wpływ na kształtowanie się elementów tożsamości Greków.

Dodatkowo prezentowany zbiór studiów zawiera noty o autorach prezentowanych tekstów oraz spisy treści w języku angielskim i niemieckim.

Jak podkreślają sami Redaktorzy tomu, wiele tekstów jest nowatorskich ze względu na ich tematykę, która nie była dotąd prezentowana na gruncie polskim. Dodatkowy atut to interdyscyplinarność, która umożliwia odbiorcy prezentowanych studiów wieloaspektowe spojrzenie na problem tożsamości narodowej i stereotypów we wzajemnym postrzeganiu się. Dzięki temu omawiany zbiór studiów otwiera nowe perspektywy w tym zakresie i wskazuje na możliwe kierunki badań.

Ze względu na stałą aktualność tematyki pozycja jest godna polecenia każdemu, kto jest zainteresowany problematyką wzajemnego postrzegania się narodów w Europie.

Joanna Szczęk



Mariola Jaworska 2009: Autoewaluacja w procesie uczenia się i nauczania języków obcych. Zastosowanie Europejskiego portfolio językowego w kształceniu nauczycieli, Wrocław: ATUT.

Nakładem dynamicznie rozwijającej się serii wydawniczej Uniwersytetu Wrocławskiego „Dissertationes Inaugurales Selectae” ukazała się w minionym roku praca doktorska olsztyńskiej germanistki Marioli Jaworskiej pt. *Autoewaluacja w procesie uczenia się i nauczania języków obcych. Zastosowanie Europejskiego portfolio językowego w kształceniu nauczycieli*.

Autonomia i samoregulacja w uczeniu się języków obcych cieszą się od początku nowego stulecia szczególnym zainteresowaniem glottodydaktyków, zarówno teoretyków jak i praktyków, oraz należą do centralnych pojęć polskiej i europejskiej polityki edukacyjnej. Osadzona na interdyscyplinarnym (glottodydaktycznym, pedagogicznym, dydaktycznym i psychologicznym) gruncie pozycja M. Jaworskiej poświęcona jest wybranemu aspektowi z tego szerokiego zakresu, t. j. procesowi autoewaluacji z wyszczególnieniem jej głównego narzędzia dydaktycznego jakim jest technika portfolio. Tym samym jest to pierwsza publikacja, której zasadniczym problemem badawczym jest zastosowanie *Europejskiego portfolio językowego* w kształceniu językowym, które to umożliwia studentom rozwijanie ich umiejętności autoewaluacji. Rozważania na ten temat prowadzone są poprzez analizę dotychczasowych ustaleń w tym względzie (rozdziały I-III) oraz poprzez część badawczą (rozdział IV).

W pierwszym rozdziale autorka podejmuje próbę zdefiniowania ewaluacji i wyznaczenia jej roli w edukacji z uwzględnieniem jej kontekstu społecznego. Następnie przedstawia autoewaluację, jej podstawy teoretyczne oraz argumenty przemawia-

jące za potrzebą jej rozwijania w procesie uczenia się i nauczania. W dalszej części rozdziału analizuje proces autoewaluacji, jego wyznaczniki i dydaktyczne możliwości kształcenia tej umiejętności. Podstawą dla określenia czynników sprzyjających kształceniu umiejętności autoewaluacyjnych oraz dydaktycznym możliwościom ich kształtowania jest charakterystyka i analiza autonomicznego uczenia się – koncepcji, której nieodłącznym elementem jest umiejętność autoewaluacji. Umiejętność tę autorka określa jako ciągły, systematyczny proces zbierania informacji na temat własnej językowej kompetencji komunikacyjnej i kompetencji uczenia się, których uzyskanie pozwala na sformułowanie wniosków o jej wartości i poczynionych postępkach (41).

W rozdziale drugim autorka rozpatruje zagadnienie autoewaluacji w polskim kontekście edukacyjnym. Punktem wyjścia są zadania polskiego systemu edukacji, będące wynikiem przemian polityczno-społecznych po 1989 r., a które wynikają także z ogólnych tendencji edukacyjnych w Europie. Podmiotowość uczącego się, uczenie się samodzielne i przez całe życie to postulaty, których warunkiem realizacji jest rozwinięta umiejętność autoewaluacji. Jako niezbędny warunek realizacji celów edukacyjnych związanych z umiejętnością samooceny autorka określa kształcenie nauczycieli, którzy sami tę umiejętność rozwijają i są świadomi jej roli w procesie uczenia się i nauczania języka obcego (114n.). Poprzez analizę wytycznych zawartych w podstawach programowych, programach i podręcznikach dla poszczególnych etapów edukacyjnych M. Jaworska określa miejsce autoewaluacji w polskiej rzeczywistości edukacyjnej i wskazuje kierunki kształcenia nauczycieli, których zadaniem będzie wdrażanie uczniów do autoewaluacji.

Rozdział trzeci po poświęcony jest technice portfolio, jej istocie, funkcjom oraz

możliwościom zastosowania w rozwijaniu umiejętności autoewaluacji uczących się – przyszłych nauczycieli. Szczegółowej analizie i ewaluacji poddane zostają *Europejskie portfolio językowe (EPJ)* – projekt zainicjowany przez Radę Europy oraz *Europejski system opisu kształcenia językowego* – dokument będący tłem dla EPJ. M. Jaworska wskazuje, iż stosowanie techniki portfolio może umożliwiać monitorowanie profesjonalnego rozwoju, eksplikację teorii subiektywnych, kształtowanie samodzielnego osądu własnych kompetencji oraz może też stymulować autorefleksję w odniesieniu do wewnętrznych i zewnętrznych warunków własnego rozwoju (193).

Rozdział czwarty książki, szczegółowo przedstawiający badania empiryczne w omawianym zakresie, ukazuje zależności, jakie mogą wystąpić pomiędzy zastosowaniem *Europejskiego portfolio językowego dla szkół ponadgimnazjalnych i studentów* w procesie uczenia się/nauczania przyszłych nauczycieli a postrzeganiem przez nich rozwoju ich umiejętności autoewaluacji. Na podstawie quasi-eksperymentu, analizy dokumentów (wypracowania i dzienniki uczenia się), sondażu oraz studium indywidualnych przypadków badaczka podejmuje próbę odpowiedzi na poniższe pytania (198n.):

- Jak uczestnicy badań rozumieją autoewaluację? Jaka jest ich podstawa wyjściowa wobec autoewaluacji i jej roli w procesie uczenia się języka obcego?
- Jak sami uczący postrzegają swoją umiejętność ewaluacji zarówno na płaszczyźnie językowej kompetencji komunikacyjnej jak i kompetencji uczenia się?
- Jak praca z *Europejskim portfolio językowym dla szkół ponadgimnazjalnych i studentów* wpływa na postawę studentów wobec autoewaluacji i postrzeganie roli, jaką pełni ona w procesie uczenia się języka obcego?

- Na ile i w jaki sposób praca z *EPJ* wpływa na rozwinięcie umiejętności autoewaluacji uczących się?
- Jaka jest zależność pomiędzy stopniem autonomiczności badanych a postrzeganiem przez nich wpływu pracy z *EPJ* na rozwinięcie ich umiejętności autoewaluacji?

Autorka sformułowała szereg interesujących wniosków i wykazała, iż istnieją duże różnice w rozwoju umiejętności autoewaluacji u poszczególnych badanych, a sposób w jaki postrzegają oni wpływ *EPJ* na rozwój tej umiejętności zależy od ich poziomu autonomii, zakresu wiedzy na temat autoewaluacji czy indywidualnych właściwości (259n.). Tym samym zasadna wydaje się być konieczność takiego organizowania kształcenia nauczycieli, aby znalazły się w nim działania mające na celu rozwijanie samodzielności ich uczestników, eksplikowanie teorii subiektywnych, metarefleksji, co przyczyni się do rozwoju umiejętności autoewaluacji (260).

Omawiana publikacja stanowi, moim zdaniem, cenne i wyczerpujące kompendium wiedzy na temat autoewaluacji. Umiejętność spójnego ujęcia istotnych zagadnień w zakresie ewaluacji i autoewaluacji, trafne wnioski, wysoki poziom badań, zarówno teoretycznych jak i empirycznych, zdecydowanie przekonują do lektury. Pozycja przyczynia się tym samym do rozwoju polskiej myśli glottodydaktycznej i można mieć nadzieję, iż stanie się źródłem inspiracji dla dalszych badań prowadzonych w tym zakresie, jak też optymalizacji i rozwoju kształcenia kompetencji nauczycieli języków obcych w Polsce.

Magdalena Pieklarz



Grażyna Barbara Szewczyk (Hg.): Eberhard Hilscher (1927-2005). Schriftsteller und Forscher der deutschen Literatur. Pisarz i badacz literatury niemieckiej. Muzeum Regionalne w Świebodzinie, Świebodzin – Katowice 2010, 230 S.

Das umfangreiche und mannigfaltige Werk des in Schwiebus (heute Świebodzin) geborenen Literaturwissenschaftlers, -kritikers und Schriftstellers Eberhard Hilscher gilt es noch zu entdecken. Eine Möglichkeit dazu bietet der von G.B. Szewczyk herausgegebene Sammelband *Eberhard Hilscher (1927-2005). Schriftsteller und Forscher der deutschen Literatur. Pisarz i badacz literatury niemieckiej*. Die vorliegende Publikation ist der Ertrag der im April 2009 vom Germanistischen Institut der Schlesischen Universität in Katowice und dem Regionalmuseum in Świebodzin organisierten Konferenz, an der polnische und deutsche Wissenschaftler teilgenommen haben.

Wie aus der von Anna Stroka verfassten Einleitung zum Band hervorgeht, wird Hilschers Name vorwiegend mit seinen monographischen Arbeiten zu Thomas Mann, Gerhart Hauptmann und Arnold Zweig (die ersten Auflagen erschienen alle in den 1960er Jahren) assoziiert. Sie haben ihm sowohl im Osten wie im Westen Deutschlands Anerkennung gebracht. Seine Romane, Erzählungen und Gedichte fanden indessen keine so große Beachtung, denn sie seien – so Hilscher selbst – „zu intellektuell, anspruchsvoll, modernistisch, gattungsübergreifend und nicht bestseller-verdächtig“.

Diesem Satz des Autors scheint Rüdiger Bernhardt zu folgen, wenn er gleich am Anfang seines Beitrags „Eberhard Hilscher – Traditionalist zwischen bürgerlicher Aufklärung und bürgerlicher Endzeit“ feststellt, dass man Hilschers Werk als intellektuell-akademische Literatur bezeichnen kann. Es betrifft vor allem seine Essays und den 1983 in der DDR veröffentlichten

Roman *Weltzeituhr*, der voller intertextueller Bezüge ist. Dabei sei das Anliegen des Autors immer eine Literatur, die – ganz im Sinne der Aufklärung – Bildung vermittelt und Menschen durch Bildung zur Vernunft zu erziehen sucht. Die Unmöglichkeit solchen Unterfangens in der modernen Welt der zunehmenden Unbildung wird dank der Ironie wieder möglich gemacht (*nomen est omen* heißt der Hauptheld des Romans Guido Möglich).

Das aufklärerische Denken repräsentiert auch Charles Darwin. Cem Sebgül bringt dem Leser in seinem Beitrag „Wissenschaft als Abenteuer in Eberhard Hilschers *Darwin-Erzählung*“ das bereits 1961 erschienene Prosawerk nahe. Es thematisiert Darwins Forschungsreise in den Jahren 1831 bis 1836, die sich als der für seine spätere Evolutionstheorie entscheidene Lebensabschnitt erwies. Für Sebgül ist die Erzählung „ein stiller Evergreen“, der noch auf seine Wiederentdeckung wartet.

Die aufklärerische Tradition ist auch in Hilschers Roman *Der Morgenstern* sichtbar. Den Vernunftglauben repräsentiert der Hauptheld des Buches, der mittelalterliche Dichter Walther von der Vogelweide. Ewa Jurczyk versucht dem Phänomen der Freiheit in Hilschers Werk auf den Grund zu gehen und konstatiert, dass das Freiheitsverständnis des Helden dem des Kant verpflichtet sei: Freiheit wäre nur durch die Vernunft möglich.

Wolfgang Beutin geht dem Avantgardismus in Hilschers Prosa nach und stellt unter anderem fest, dass sie im Zeichen der Universalität steht. Sich auf Gerhart Hauptmann berufend wird in Hilschers Werk die Koinzidenz von Kunst und Wissenschaften, insbesondere den Naturwissenschaften (Astronomie, Atomphysik, Biologie u.v.a.m.) hervorgehoben. Die immer präsente Tradition der Aufklärung wird von den avantgardistischen Mitteln ergänzt. Das auffälligste modernistische Element

sei, meint Beutin, die Reflexion über den Schreibprozess selbst. In *Venus bezwingt den Vulkan* werden literaturtheoretische Debatten geführt, die gleich auch in der Romanhandlung erprobt werden. Was zutage tritt, ist die prinzipielle Offenheit eines literarischen Textes und eine – freilich von Skepsis und Desillusionierung nicht freie – humanistische Utopie als Zukunftsperspektive für die Menschheit. Für Beutin ist Hilscher, der in einer Epoche ohne Avantgarden schreibt, eine Wegbereiter einer künftigen, neuen Moderne, die unausweichlich ist.

In die gleiche Richtung geht die Interpretation des Romans die *Weltzeituhr* von Nina Nowara, dessen Held als ein typischer postmoderner Anti-Held bezeichnet und mit dem Grassschen Oskar verglichen wird. Ein Vergleich, den Hilscher auch suchte, wobei es ihm weniger auf die Ähnlichkeiten als vielmehr auf die bewusste Absonderung von dem bekannten Protagonisten seines gleichaltrigen Schriftstellerkollegen ankam.

Heidi Beutin liest die Werke Hilschers im Zeichen der seit 200 Jahren geführten Geschlechterdebatten. Hat die Literatur ein Geschlecht? Männlichkeit, Weiblichkeit, Frauenliteratur, Männerliteratur... Was besagen diese Begriffe? Die Autorin verfolgt den Diskurs darüber u.a. in *Venus bezwingt den Vulkan* und hebt dabei die Bedeutung der Venus-Figur für den Autor hervor, der neben dieser auch weitere andere weibliche Leitfiguren, so die Mutter, die Dirne und die gelehrte Frau, geschaffen hat. Hilscher betreibe – so Beutin – ein Spiel mit vorhandenen Weiblichkeitsmustern und konfrontiere den Leser mit vielen männlichen Vorurteilen gegenüber der Frau. Die moderne Geschlechterdebatte wird mit dem Humanitätsgedanken verwoben und lässt in Hilscher einen Verkünder humanistischer Utopie im Zeichen des Eros sehen.

Volker Oesterreich gibt mit seinem Beitrag einen Einblick in die Entstehungsge-



schichte des postum veröffentlichten Romans *Glücksspieler und Spielverderber* (2008). Er behauptet selber Anregungen für die Hauptfigur gegeben zu haben, verweist auf die sorgfältigen Recherchen des Autors zum Roman.

Grażyna B. Szewczyk versucht in ihrem Beitrag Hilscher als Lyriker für die Leser zu entdecken. Es ist ein schwieriges Unterfangen, da es auf dem Büchermarkt keinen einzigen Gedichtband des Autors gibt, was auch ein Grund für die ausbleibende Anerkennung dieses Genres im vielfältigen Werk Hilschers sei. Will man sich mit den poetischen Texten auseinandersetzen, muss man sie zuerst in diversen Zeitschriften aufspüren. Die Analyse des Gedichtzyklus *Bewunderung des Universums* (1984) verdeutlicht zum einen die Faszination des Autors für die modernen Naturwissenschaften, zum anderen sein Anliegen, Poesie und Wissenschaft miteinander verbinden zu wollen. Hilscher greift solche Themen auf wie Weltschöpfung, Zeit, Raum, Atomzeitalter oder moderne Gentechnik. Der in den frühen Prosatexten des Autors spürbare Fortschrittsglaube wird in der Lyrik aufgegeben. Hilscher offenbart sich als ein in Bezug auf die technischen Errungenschaften des Menschen von Melancholie durchdrungener Skeptiker, der gleichwohl ein an das Gute im Menschen glaubender Realist bleibt.

Izabela Taraszczuk geht den Künstlerfiguren in Hilschers Werk nach. Von der Nietzscheanischen Kunstauffassung ausgehend, die Hilscher in seinem Essayband *Dichtung und Gedanken* präsentiert, werden zwei Künstlerminiaturen und ein Gedicht einer eingehenden Analyse unterzogen. Was den Autor besonders interessiert, schreibt Taraszczuk, ist der Schaffensprozess eines Künstlers. Wie entsteht ein Meisterwerk? Welche Entscheidungen und Beweggründe beeinflussen die künstlerische Arbeit? Anhand der Figuren von Miche-

langelo, Leonardo da Vinci, Pieter Paul Rubens oder Ernst Rietschel wird die schon in den früheren Beiträgen hervorgehobene humanistische Tendenz bei Hilscher sichtbar. Kunst erscheint als ein Weg zur Selbstvervollkommnung des Menschengeschlechts. Ein Gedanke, der sich nicht schwer in der Philosophie Nietzsches wiederfinden lässt, die einen emphatischen Glauben an die Kunst zu erkennen gibt.

In dem Beitrag von Jürgen Thöming wird auf die Meisterschaft Hilschers hingewiesen, Musik in Worte bannen zu können, was ihn als den Autor der erzählten Musik bezeichnen lässt. Hilscher war ein Liebhaber der historischen Musik, eine Liebe, die ihm in seinem Elternhaus eingepflegt wurde (die Mutter war eine überzeugte Wagnerianerin). Thöming geht u.a. auf den unveröffentlichten Schumann-Roman und eine Miniatur über Chopin ein und kann meisterhaft nachweisen, wie Hilscher Töne in Text zu verwandeln sucht: eine Töneflucht wird metaphorisch als Bilderflucht wiedergegeben, kurze und lange Vokale werden miteinander kontrastiert, es wird mit o- und r-Häufungen gespielt, es werden Neologismen geschaffen, Töne als Farben dargestellt. Es kommt – um mit Oskar Walzel zu sprechen – zur wechselseitigen Erhellung der Künste. Hilschers Texte erscheinen als eine wichtige Interpretationsquelle der Musik Chopins, Schuberts, Schumanns, Schönbergs, Mozarts, in deren Darstellungen auch die eigene utopische Vision einer humanen und friedlichen Welt der Zukunft ertönt.

Dass die Autoren der einzelnen Beiträge auf bislang unveröffentlichte Arbeiten Hilschers hinweisen und sie wenigstens auf diese Weise den Lesern näherbringen, verdient die Beachtung. Es betrifft auch den schon 1984 entstandenen *Liebesbrief an die Menschheit*, mit dem sich Zbigniew Feliszewski kritisch auseinandersetzt. Der zur Diskussion über Krieg und Frieden, ato-

mare Aufrüstung und ethisch-moralische Kondition des Menschen anregende Essay konnte weder in der DDR noch in der BRD publiziert werden. Den einen war er zu wenig sozialistisch, den anderen wiederum in seiner Kapitalismuskritik zu radikal. Deutlich wird in dem Text das pazifistische Anliegen Hilschers, der in dem Krieg etwas Menschenwidriges sieht. Eine vernünftige Argumentation und die Bewusstmachung der Verknüpfungen zwischen Politik und Wirtschaft (hier: Rüstungsindustrie) müssten die Menschen von dem kriegesrischen Pfad abbringen, meinte Hilscher. Auch wenn Feliszewski dem Autor an manchen Stellen Argumentationsschwächen nachweist (z.B. in Bezug auf die Rolle der Frauen im/für den Krieg), so ist der ökologische Diskurs ein durchaus überzeugender und zukunftssträchtiger: „Sein ökologisch angelegter Appell könnte heute, in den Zeiten der öffentlichen Debatten über das globale Erwärmen, die Kondition der Erde [...], mehr bewirken als vor über 20 Jahren.“ Feliszewski lässt Hilscher als einen Visionär erscheinen, dessen utopischer Traum von einer Weltrepublik, in der beide deutsche Staaten einen Organismus bilden, teilweise zur Realität wird.

Die weiteren Beiträge des Bandes befassen sich mit Hilschers Monographien über die deutschen Schriftsteller Arnold Zweig und Gerhart Hauptmann. Wie Renata Dampc-Jarosz am Anfang bemerkt, hat der Autor der *Weber* den Literaturwissenschaftler Hilscher besonders beschäftigt, da er für die Leser ein Identifikationsangebot sei. Hauptmann wird nicht nur als Künstler, sondern auch als Privatmensch dargestellt, wobei Hilscher ein Biograph auf Distanz bleibt, d.h. er lässt den Leser selber urteilen, er will ihm keine eigene Auffassung aufzwingen. Es betrifft sowohl Hauptmanns Ehekrise als auch seine zweideutige Haltung dem NS-Regime gegenüber. In Bezug auf die literaturwissen-

schaftlichen Analysen der einzelnen Werke des Nobelpreisträgers muss Dampc-Jarosz feststellen, dass sie nie identisch sind, dass Hilscher immer wieder neue Aspekte in dem Werk Hauptmanns zu entdecken imstande ist und doch auch synthetisch vorgehen kann, um die Vielfalt und Komplexität seines Œuvre wie seines Lebens zu erfassen. Dass die Gebundenheit an das Heimatland des in Agnetendorf verstorbenen Schriftstellers in der Monographie zu wenig zum Tragen kommt, wird durch das Anliegen Hilschers erklärt, Hauptmann als Vertreter des gesamteuropäischen Kulturerbes sehen zu wollen.

Dem Beitrag von Michał Skop lässt sich entnehmen, dass auch Hilscher selbst sich der europäischen Kulturtradition verpflichtet fühlte, indem er bewusst das Bildungsgut in seine eigenen Werke zu integrieren versuchte. Die deutschsprachigen Rezensenten des Hilscherschen Werkes, die Skop analysiert hat, betonen dessen Vielseitigkeit, Gelehrsamkeit und hohe künstlerische Ansprüche, die der Autor an sich wie an seine Leser stellte.

Abgeschlossen wird der Band mit dem Hinweis auf den handschriftlichen Nachlass Hilschers in der Berliner Staatsbibliothek (Jutta Weber), der u.a. interessante Fragmente der Korrespondenz Hilschers mit Thomas Mann enthält, und zwei Diskussionsbeiträgen, in denen die Bedeutung der Stadt Schwiebus/Świebodzin für Hilscher hervorgehoben wird.

Das 230 Seiten umfassende Buch zu Eberhard Hilschers Werk ist ein wichtiger Beitrag zur Wieder- bzw. Neuentdeckung des Autors aus Schwiebus, dem wie vielen anderen in der DDR lebenden und tätigen Autoren nach der Wende 1989 das Schicksal des langsamen In-Vergessenheit-Gerats zuteil wurde. Die einzelnen Artikel des Bandes sind eine Einladung nicht nur zur Kenntnismachung, aber vor allem auch zur Auseinandersetzung mit dem mannig-

faltigen Werk des Eberhard Hilscher. Zu betonen sind auch die in polnischer Sprache verfassten und jedem Beitrag zugefügten Zusammenfassungen, die wiederum eine Anregung für die polnischen Literaturwissenschaftler wie Übersetzer sein können.

*Grażyna Krupińska*



Werner Heiduczek: Die Schatten meiner Toten. Faber&Faber Verlag GmbH, Leipzig 2005

Der Autor erinnert sich an sein Leben, das er in vielen Städten und unter ganz verschiedenen Lebensumständen erlebte. Geboren wurde er in Hindenburg (heute Zabrze), in den Zeiten der Weimarer Republik. Der Leser bekommt das Bild einer typischen ober-schlesischen Familie, in der der Vater zwar die höchste Position annahm, die Frauen aber für den Haushalt zuständig waren und in der der älteste Sohn, Maxl, über viele Fragen in der Familie entschieden hatte. Dem Bruder Maxl widmet der Autor viel Platz in seinem Buch. Dieser sehr jung verstorbene, begabte Mann war für die Eltern und für die Geschwister Objekt des Stolzes. Das Tagebuch von Maxl lieferte dem jungen Werner noch lange das Material für Erwägungen. Die anderen Geschwistern nehmen im Gedächtnis des Autors nicht so viel Platz – zwei Schwestern sind als kleine Kinder gestorben, der andere Bruder wurde nach dem Krieg Arzt, sie waren später noch in Kontakt. Der Bruder Heinz – von ihm ist hier die Rede – wollte aber in seinem erwachsenen Leben keinen Kontakt mit dem Elternhaus und auch mit der Mutter haben. Den Grund dafür kann der Leser im ersten Teil der Autobiographie finden. Die Kinder wurden in dieser Familie nicht verwöhnt. „An Zärtlichkeiten kann ich mich nicht erinnern“ (S. 228). Mit dem alltäglichen

Leben stets beschäftigt bemerkte niemand in der Familie, dass der kleine Heinz von einem befreundeten Priester sexuell belästigt wurde.

Auf die nächste Periode des Lebens des Autors hatte der Krieg einen großen Einfluss. Werner wollte unbedingt an die Front – ohne eigentlich das Wesen des Krieges und des Kampfes zu verstehen. Er war fest von dem gewonnenen Krieg überzeugt, an einen verlorenen dachte er überhaupt nicht. Diese Überzeugung war höchstwahrscheinlich mit dem Bedürfnis verbunden, für die Heimat nützlich zu sein, etwas Gutes und Wichtiges im Leben machen zu können. Vom ideologischen Aspekt kann in diesem Zusammenhang nicht gesprochen werden. Der Autor hat schon vor dem Kriege die faschistische Partei abgelehnt. Sein Denken war aber in dieser Zeit wie ausgeschaltet, er befand sich in einem psychisch merkwürdigen Zustand. „Dieser animalische Zustand dauerte auch noch in der Gefangenschaft an. Erst viel später habe ich erfahren, dass Nachgrübeln zur Erkenntnis führen kann, aber ebenso zum Tod“ (S. 26). Den Krieg erlebte Heiduczek zuerst in einer schnellen Soldatenausbildung, dann in einer Kaserne, weiterhin in Nachtmärschen und in den ersten Erfahrungen mit der Nähe des Todes. Er machte mit, obwohl er eigentlich nicht viel davon verstand. „Eigentlich begann jetzt für mich eine Zeit, während der ich als ein rechter Idiot überallhin mittrotete, ohne etwas von dem, was ich tat, zu begreifen“ (S.57). Und dann kam die Gefangenschaft und mit ihr die schwersten Erlebnisse seines Lebens. Der Kampf um Überleben, unmenschliche Lebensbedingungen, Einzug der sowjetischen Armee und der Zufall, der ihn von der weiteren Gefangenschaft und von dem Transport in die Sowjetunion befreite führten ihn in das Jahr 1945. Der Krieg war zu Ende, er war frei, wurde sich aber dessen bewusst, dass er kein Zuhause hat. Es blieb ihm nichts anderes üb-

rig, als die Familie zu suchen. Zuerst nach Berlin, dann nach Schwerin richtete er seine Schritte. Dort lebte der Bruder seines Vaters und von dem hoffte Heiduczek Hilfe zu bekommen. So begann die nächste Etappe seines Lebens, diesmal in der sowjetischen Besatzungszone. Die Elend dieser Zeit blieb noch lange in seinen Erinnerungen. Die miserablen Wohn- und Lebensumstände, das Gefühl von Einsamkeit, Verlorenheit, keine Informationen über die Eltern und den Bruder ließen ihn Gedichte schreiben – darin fand er Trost. Er bekam eine Stelle bei der Reichsbahn, wollte aber dort nicht arbeiten. Sein Traum war, einen Lehrgang zu beginnen. Es ist ihm auch gelungen. Am 31. Dezember 1945 konnte er bei der Bahn kündigen und sich auf das neue Leben vorbereiten. „Wollte ich rückschauend mein Leben in einzelne Phasen einteilen, so würde ich sagen, mit dem Weggang von Jessen endete meine Kindheit und ebenso die Zeit des Krieges“ (S. 89). In den weiteren vier Kapiteln (im Original „Bücher“ genannt) schreibt Heiduczek seine Erinnerungen an das Leben in der DDR nieder. Er lebt in neuen Zeiten und in einem neuen Staat – das hat er nicht erwartet: sein Elternhaus befindet sich in Polen, Deutschland wurde geteilt, Politik bestimmt alle Lebensbereiche. Das sich aus dem Text ergebende Bild der DDR ist nicht homogen – an manchen Stellen ist es sehr stark emotionell geprägt, an anderen dagegen trägt die Beschreibung die Merkmale eines neutralen Berichts. Die Form der Autobiographie ändert sich auch: das Zweite Buch wurde in der dritten Person geschrieben – vielleicht wollte der Autor eine Distanzierung von dem Erlebten erreichen. Die anderen vier Bücher wurden in der ersten Person geschrieben.

Die DDR-Wirklichkeit lernt der Leser auf einigen Ebenen kennen, von denen meines Erachtens drei am wichtigsten sind: politische Situation, gesellschaftliche Situation und die Position eines Schriftstel-

lers in der sozialistischen Gesellschaft. Das Porträt vom Autor bekommen wir, Leser, auch Dank seinen Erinnerungen an die familiären und ehelichen Probleme (seine Frau hatte kein leichtes Leben mit ihm, sie musste sehr oft für den Lebensunterhalt sorgen, sich mit dem Ehebruch abfinden). Wie sah das Leben in diesem neu gegründeten Staat aus?

Ganz offen sagt der Autor, dass die Telefongespräche abgehört wurden, die Briefe abgefangen und gelesen wurden. Er und seine Frau spürten „Angst gegenüber anonymen Staatsmacht“ (S. 245). Man konnte nicht frei ins Ausland fahren. Heiduczek träumte von einer Stelle im Ausland, die konnte er aber aus einem konkreten Grund nicht bekommen: seine Fenster wurden zu staatlichen Feiertagen nicht richtig beflaggt, dazu wurde seine Tochter Kerstin getauft. Er war also nicht würdig, „die DDR im Ausland zu vertreten“ (S. 141). Die Erinnerungen haften fest an historischen Ereignissen. Viel spricht der Autor von den Schriftstellerkongressen in der DDR, wo die Richtlinien für das kulturelle Leben bestimmt wurden, wo die an den Fortschritt denkenden Autoren getadelt wurden. Die Leitung der Verlage wurde nach dem Prinzip der Parteiangehörigkeit gewählt. „Die Apparatchiks“ (S. 400 u.a.) – so nennt der Autor die engagierten Parteifunktionäre – hatten die stärkste Position im Lande. Dass die Mitarbeiter an Stasi berichteten, gehörte auch zum Alltag. Die DDR-Bürger litten unter Mangel an Informationen. Unbequeme politische Fragen wurden in den vom Staat gesteuerten Medien auf eine „bequeme“ Art und Weise dargestellt. Von der Vertreibung der Deutschen in Sudeten durfte man nicht sprechen. Es waren „Umsiedler“ (S. 348).

Unter diesen komplizierten Umständen lebte der „homo aequivalentus“ (S. 221-222). Das Warenangebot auf dem Markt entsprach nicht den wirklichen Bedürfnis-

sen der Bürger. So entwickelten sie ein gut funktionierendes System der gegenseitigen Hilfe, wo der Warenaustausch ein wichtiges Element war. Weiter erwähnt der Autor die Situation, wo er seine Tochter nicht für den längeren Aufenthalt ins Ausland mitnehmen durfte – ein DDR-Kind musste in seinem Land bleiben und hier die Schule besuchen. Welche psychischen Probleme daraus resultierten, kann man sich leicht vorstellen.

Heiduczek erinnert sich auch an seine Position als Schriftsteller in der DDR. Anfangs war er bereit, sich anzupassen. Er wurde veröffentlicht, er „erhielt das Geld für den Verkauf seiner Seele an das System“ (S. 149). Erst später hat er die Zustände im Land anders gesehen. Probleme mit dem Verlag, mit der Inszenierung seines Werkes, dann die schwere Situation einiger Schriftsteller nach Biermanns Ausbürgerung, Situation im Schriftstellerverband haben langsam zu seiner inneren Emigration geführt. Er konnte weiter ein schizophrenes Leben nicht führen. „Ein Schriftsteller kann auf Dauer nicht mit zwei Zungen sprechen“ (S. 219). Einen großen Einfluss auf seine Lebenseinstellung hatte auch eine schwere Krankheit – und zwar Hirnschlag. Nachdem er gesund geworden war, sah er die Wirklichkeit anders.

In diesem Buch bekommt der Leser auch viele Informationen von anderen in der Zeit der DDR lebenden Schriftstellern. Manche wurden Heiduczeks Freunde, manche haben ihn enttäuscht, mit manchen hat er Mitleid gefühlt. Nicht selten endete das Leben eines Schriftstellers in diesem Land mit einem tragischen Tod.

Der Autor führt seine Erinnerungen über die Zeit der Wiedervereinigung – die Ereignisse in Leipzig und in Berlin finden hier auch ihren Platz – bis in die 90er Jahre des XX. Jhs.

Erwähnenswert ist auch der Titel der Autobiographie: „Die Schatten meiner To-

ten“. Inwieweit legt sich der Schatten der Vergangenheit auf das Leben des Autors? Inwieweit beschatten die Gestorbenen sein Schicksal? Resultiert aus diesem Schatten nur das Schlechte – was man normalerweise mit dem Schatten assoziiert? Oder gibt es auch Positives? Das sind

Fragen, die der aufmerksame Leser nach der Lektüre dieses Buches beantworten kann. Alles, was der Autor beschrieben hat, diente höchstwahrscheinlich dem Versuch, sich mit seinem Leben auseinanderzusetzen, seine Identität zu finden, über die begangenen Fehler oder große und kleine Erfolge nachzudenken. Im Buch findet jeder Leser Bemerkungen oder Feststellungen, von denen er etwas für sich nehmen kann. Der Autor hat seine Nächsten überlebt: seine Eltern, Geschwister, seine Frau und seine Tochter. Die Geschichte ließ ihn in drei verschiedenen Ländern wohnen, obwohl er nie emigrierte. Seine „literarische Heimat“ (S. 303) blieb jedoch die DDR.

*Joanna Graca*



Drogi i Kochany Panie! Listy pisarzy polskich do Ottona Forst de Battaglii. Opracował i do druku podał Marek Zybura, Wrocław 2010, s. 96.

Do tej postaci przyłgnęło parę określeń, z których karierę zrobiło – ukute przez Franza Theodora Csokora – miano „polski Erazm”, podkreślające zarazem renesansową rozległość zainteresowań jak i polonofilski zapał. Nie będzie zapewne przesadą, jeśli działalność Ottona Forsta de Battaglii określi się jako szczególny, nieoceniony dar, na dodatek rzadko udzielany Polsce i polskiej literaturze w XX wieku, ponieważ trudno znaleźć w ubiegłym stuleciu kogoś równie produktywnego i oddanego sprawie popularyzacji polskiej kultury w Europie.

Dokonania tego wszechstronnego humanisty o XIX-wiecznym jeszcze rodowodzie i profilu intelektualnym, szacowane na wiele tysięcy (!) publikacji w kilku dziedzinach i paru językach, nie zostały zresztą w pełni zinwentaryzowane. Dziś, mimo podejmowanych badań, prowadzonych głównie przez polskich germanistów, trudno uznać, że dorobek tego badacza i krytyka został w Polsce odpowiednio przyswojony i spopularyzowany – na pewno nie w stopniu porównywalnym z jego dokonaniem na rzecz Polski na arenie międzynarodowej. Wiele zatem jest do nadrobienia, jeśli zważyć, że brak nawet dostępnego w języku polskim wyboru prac krytycznoliterackich tego autora. Stąd każdy krok, zmierzający do zmniejszenia tej dysproporcji, wypada odnotować z satysfakcją. Tym razem w opracowaniu Marka Zybury (badacza, który wcześniej, w 1992 r., opublikował po niemiecku cenny wybór esejów Forsta-Battaglii o polskiej literaturze) ukazała się edycja listów polskich pisarzy do życzliwego im krytyka o europejskiej renomie. Publikacja odsłania częściowo (od strony osobistych kontaktów) jedną z wielu stron aktywności wiedeńskiego polihistora – realizowany przezeń ambitny i konsekwentnie realizowany program propagowania literatury polskiej na Zachodzie, szczególnie w strefie niemieckojęzycznej. Z listów tych wyłania się imponujący obraz człowieka-institucji, kompetentnego i wpływowego uczonego, historyka i historyka literatury, publicysty i tłumacza, z którego zdaniem liczą się w zasadzie wszyscy: pisarze, redaktorzy, wydawcy i czytelnicy (znacznie gorzej było z państwowymi czynnikami oficjalnymi, służbą dyplomatyczną i poselstwami, które nie umiały zaproponować jakiegś formuły współpracy ani wesprzeć indywidualnych działań propagatora polskości, na co nie raz uskarżał się sam zainteresowany).

Inicjatorem zawartej w tomie korespondencji był zazwyczaj sam Forst-Battaglia,

zwracając się listownie do polskich autorów z prośbą o niezbędne informacje, dotyczące ich biografii i twórczości, lub o egzemplarze książek, wykorzystywanych następnie w pisanych przez siebie esejach, szkicach, artykułach, przeglądach nowości wydawniczych i recenzjach; czasem nawet sam występował z propozycją przekładu utworów na niemiecki bądź pośredniczenia w tej sprawie u wydawców (o czym świadczy np. list Ferdynanda Goetla z 14 stycznia 1925 r.). Niekiedy bywało odwrotnie – inicjatywa należała do kogoś z pisarzy, kiedy potrzebna była pomoc czy wsparcie ze strony prominentnego i przyjaznego Polsce krytyka. Tak było w przypadku Zofii Kosak-Szczuckiej, która prosiła o napisanie przedmowy do *Złotej wolności* w przygotowywanym wydaniu szwedzkim. W liście z 30 sierpnia 1930 r. polska autorka pisała: „Po długim namyśle zdecydowałam się zwrócić z tym do Pana, którego nazwisko ma europejskie znaczenie i który kilkakrotnie tak życzliwie się o mnie wyrażał”. Forst-Battaglia nie odmówił wówczas pomocy i *Złota wolność* wyszła po szwedzku z jego wstępem (w wiedeńskim archiwum rodzinnym zachował się egzemplarz *Den gyllene friheten* z dedykacją od autorki, datowaną 23 XI 1930 r., zresztą reprodukowaną w omawianej pracy). Na tym zresztą współpraca się nie zakończyła, ponieważ rok później wiedeński propagator polskiej literatury przełożył na niemiecki *Legnickie pole*, czego śladów brak jednak w przedstawionej korespondencji.

Można zauważyć, że jego działalność była powszechnie doceniana. Wielu korespondentów dawało wyraz uznania dla produktywności i wszechstronności zainteresowań Forsta-Battaglii. „Podziwiam, podziwiam bezmiar pracowitości Pańskiej! To imponuje, to zachwyca!” – pisał z emfazą Emil Zegadłowicz w liście z 6 czerwca 1927 r., a Juliusz Kaden-Bandrowski odpowiadał 30 marca 1927 r. na wcześniejszą

przesyłkę Forsta-Battaglii: „Ależ Kochany Panie, wszyscy tu podziwiamy Pańską pracę. [...] niech Pan nie zniechęca się, bo do prawdy jest Pan niezastąpiony”, zaś później (w liście z 5 XII 1930) uzupełniał: „Będę Panu zawsze wdzięczny za Jego wspaniałą inicjatywę w sprawie naszej literatury na rynku niemieckim”.

Tom nie jest nazbyt obszerny – cała publikacja liczy niespełna sto stron. Mieści 36 listów różnej objętości; zdecydowana większość pochodzi z międzywojnia (od połowy lat 20. do końca lat 30.), ponieważ na czas po II wojnie światowej przypadają zaledwie 3 przesyłki (dwojga autorów: Dąbrowskiej i Parandowskiego), wszystkie z początku lat 60. Zwraca przy tym uwagę, że aż 20 listów pochodzi z jednego tylko 1927 roku! Czasem są to dość duże zespoły korespondencji, czasem (częściej) pojedyncze listy. Najwięcej jest listów od Zegadłowicza, bo aż 10; niewiele mniej (9) od Kadena-Bandrowskiego. Po 3 listy od Nałkowskiej i Kossak-Szczuckiej, 2 listy Marii Dąbrowskiej. Wiele wskazuje na to, że zachowany (i opublikowany teraz) zbiór nie jest kompletny i najprawdopodobniej nie wszystkie listy przetrwały czy znalazły się w archiwum uczonego. Na przykład z obfitej, wieloletniej korespondencji Forsta-Battaglii z Ferdynandem Antonim Ossendowskim zachował się tylko jeden list. (Są natomiast listy Forsta-Battaglii do Ossendowskiego w spuściźnie polskiego pisarza, przechowywanej obecnie w Muzeum Literatury im. A. Mickiewicza w Warszawie. Stąd na marginesie pytanie, dotyczące kształtu i zawartości publikacji: czy nie lepiej byłoby wzbogacić tom o korespondencję drugiej strony, tj. pisanych przez Forsta-Battaglię do polskich literatów, a dostępnych w innych zbiorach?)

Zachowana korespondencja, mimo że niekompletna, obiecuje całkiem sporo (małych lub większych) odkryć i uzupełnień materiału biograficznego. Jest przede

wszystkim kilka listów, które – na prośbę adresata – bywają obszernymi, sporządzonymi przez autorów, szkicami czy rozbudowanymi notami (auto)biograficznymi tudzież zawierają ciekawe oceny i autokomentarze (na specjalną uwagę w tym względzie zasługują listy Zegadłowicza z 31 XII 1927 czy Zofii Kossak z 4 XI 1931 r.). Ale nawet najskromniejsze, najbardziej zdawkowe i suche przesyłki są cennymi świadectwami; niektóre zawierają istotne – i nie wiadomo, czy dostępne gdzie indziej – informacje, inne zaś interesujące są ze względu na biograficzno-historyczny kontekst. W większych zespołach listów zaobserwować można niekiedy budowanie osobistych relacji, nieprzypominających zupełnie konwencjonalnych czy interesownych stosunków między literackimi kontrahentami. Czasem tworzy się więź zaufania, wyrażająca się np. w bardziej emocjonalnym tonie i szczerości wyznania, co widać wyraźnie w liście z 10 XI 1927 r. od Zegadłowicza, który pisał do Forsta-Battaglii: „A wciąż – nieprzebraną miarą – doznaję słów krzepiących i dobra wszelakiego: dowodów nie lada jakich przyjaznej myśli i wielkiego serca! Przeto też głęboko wzruszony jestem, ilekroć dobiegną mnie słowa Pańskie! Niech to wzruszenie zastąpi mniej ważne słowo: dziękuję!”. Inaczej ustaliła się relacja z Kadem-Bandrowskim, prominentnym pisarzem i redaktorem literackich dodatków do gazet obozu rządzącego: „Głosu Prawdy”, następnie „Gazety Polskiej”, który oprócz namawiania do nadsyłania „drobnej kroniki, plotek, *petits faits* z Austrii” oraz kurtuazyjnego obdarowywania książkami np. informował wiedeńskiego krytyka o istotnej hierarchii tytułów prasowych II Rzeczypospolitej, w której – dla sfer państwowo-rządowych – „Gazeta Polska” stała nieporównywalnie wyżej niż „Wiadomości Literackie” (list z 14 I 1930).

W związku z samą edycją i opracowaniem tekstu należą się kilka uwag. Można

zapewne dyskutować, czy aż taka – przyjęta jako zasada – wierność oryginałowi w druku jest najważniejsza. Czy zachowywanie dawnych, nieobowiązujących dziś reguł ortografii i interpunkcji jest tutaj konieczne, zwłaszcza jeśli publikowane w zbiorze listy pisane były w przeciągu bez mała czterdziestu lat, kiedy zasady pisowni ulegały zmianom? Wydaje się, że ogólne (niewykluczające zresztą respektowania indywidualności autorów) ujednolicenie pisowni poprzez sprowadzenie jej do obowiązujących obecnie reguł w tego typu edycji nie byłoby bynajmniej sprzeczaniem się duchowi oryginału. Dzięki temu dałoby się uniknąć licznych wypadków wielokrotnej (podwójnej czy nawet potrójnej) interpunkcji albo jej opuszczenia, pisowni typu „Kurjer”, „Marja” lub „doreszty”, „tosamo”, „przed tem” czy „przytem”. W listach możemy spotkać się np. z pisownią (w jednym w przypadku oczywiście błędną): „Literarischer Handweiser” oraz „Litterarischer Handweiser”, gdzie indziej z pomijaniem kropek kończących zdanie (w liście Kadena-Bandrowskiego z 2 III 1927). Nasuwa się wątpliwość, czy przy chęci tak dokładnego respektowania oryginalnego zapisu faksymilia nie byłyby lepszym rozwiązaniem edytorskim...

Przedrukowane listy zostały poprzedzone przedmową i opatrzone przypisami. Przy okazji trudno nie zwrócić uwagi na chwiejność deklinacji nazwiska adresata pomieszczonej korespondencji: czy odmieniać oba człony, czy tylko jeden, ostatni? Obok przeważającego odmieniania obu członów mamy też w dopełniaczu formę: Forst de Battaglii (s. 81, przyp. 22), użytą również w tytule publikacji. Nie jestem pewien, czy fortunnym rozwiązaniem jest umieszczenie wszystkich przypisów na końcu książki – może dogodniej (dla czytelnika) byłoby odsyłacze umieścić bezpośrednio pod każdym z zamieszczonych listów? Sporadycznie natrafić można na brak potrzebnych

objaśnień. Np. nie otrzymał właściwego przypisu Paweł Hulka-Laskowski (podczas gdy Mieczysław Grydzewski ma aż dwa odsyłacze). Gdzie indziej Nałkowska, w pewnym miejscu swego listu (z 8 VII 1927), notowała: „Z wielką przyjemnością przeczytałam ciekawą i bogatą paralełę między Schaukałem, którego niestety wcale nie znam, i Weyssenhoffem. Podziwiam rozległość pańskich zainteresowań literackich i zawsze zaznaczoną odrębność swego stanowiska, bo i o Chestertonie napisał Pan zupełnie inaczej niż wszyscy”. Skoro adres bibliograficzny (opublikowanej zresztą po polsku) paraleli Józef Weyssenhoff – Richard Schaukal został wskazany, wypadałoby również zlokalizować wypowiedź Forsta-Battaglii o Chestertonie (względnie skorygować opinię Nałkowskiej, jeśli było to wynikiem pomyłki z jej strony).

Spośród poruszonych we wstępie spraw jedna – jak mi się wydaje – wymaga jeszcze dokładniejszego namysłu, uściślenia, a może i korekty: kwestia powojennych wyborów polityczno-ideowych Forsta-Battaglii i związanego z nimi stosunku do polskiej literatury emigracyjnej. Marek Żybura pisze we wstępie, że krytyk „śledził też wydarzenia w łonie polskiej emigracji, opowiadając się np. po stronie Czesława Miłosza podczas słynnego sporu, wywołanego jego pozostaniem na Zachodzie. Krytyk z entuzjazmem omówił jego powieść *Zdobycie władzy* i przyklasnął przyznaniu mu za nią *Prix Littéraire Européen*” (s. 12). Rzeczona recenzja dotyczyła niemieckiego tłumaczenia utworu Miłosza i ukazała się w „Rheinischer Merkur” (1954, nr 23) pod pseudonimem Cyril Boldirew. Trudno jednak z tego faktu wysnuć wniosek o żywszym zainteresowaniu Forsta-Battaglii polską literaturą emigracyjną. Przyglądając się jego wypowiedziom, przyjąć raczej można, że w tużpowojennym okresie, kiedy uczony pewne nadzieje wiązał ze współpracą z rządem warszawskim (chciał wtedy na-



wet kandydować na posła do sejmu komunistycznej Polski), zdystansował się od polskiej emigracji niepodległościowej i jej dokonań literackich. Nie podtrzymywał dawnych sympatii i kontaktów ze znajomymi pisarzami, którzy po wojnie – jako emigranci – byli źle widziani przez władze komunistyczne, a spośród epistolarnych znajomości (reprezentowanych w omawianym tomie) wychodźcami stali się Goetel i Czuchnowski, do pewnego czasu były też nimi Kossak-Szczucka i Kuncewiczowa. Z artykułów i szkiców o polskiej literaturze powojennej nie wynika, by krytyk śledził czasopisma i ruch wydawniczy na emigracji, zatem nie miał chyba dokładniejszego rozeznania w kulturalnych osiągnięciach polskiej diaspory. Forst-Battaglia był niewątpliwie świadom politycznej i ideologicznej presji, wywieranej w powojennej Polsce na literaturę, jednak nie zdobył się na wnikliwsze spojrzenie na wcale bogaty dorobek pisarzy emigrantów.

Zgłoszone, drobne w istocie, wątpliwości i zastrzeżenia oczywiście nie umniejszają znaczenia tej niewątpliwie potrzebnej, godnej uznania i szerszego zainteresowania pozycji. Byłoby oczekiwane, gdyby stała się jednym z przedsięwzięć edytorskich, które przypomną bądź zaprezentują Forsta-Battaglię, nieocenionego propagatora polskości, a przy tym nadal frapującego krytyka literackiego o szerokich zainteresowaniach i horyzontach intelektualnych.

Krzysztof Polechoński



„Ziarna złej tęsknoty...” Szkice o poezji Bonifacego Miążka. Redakcja Edward Białek, Quaestio, Wrocław 2010, ss. 168

Stało się już tradycja, że kolejne „okrągłe” jubileusze Księdza Infulata prof. dra hab. Bonifacego Miążka honorowane są Księ-

gami Jubileuszowymi i monografiami, jak miało to miejsce z okazji jego 65-lecia (*Szkice do portretu Bonifacego Miążka*, pod red. J. Paławskiego, Kielce 2000), 70-lecia (*Ad mundum poëtarum et doctorum cum Deo. Festschrift für Bonifacy Miązek zum 70. Geburtstag*, hrsg. von E. Białek, J. Krucina und E. Tomiczek, Wrocław 2005; „Kiedy przyjadę w te strony musi być słońce...” *Uroczystości z okazji 70. rocznicy urodzin Księdza Infulata prof. dr hab. Bonifacego Miążka*, red. K.A. Kuczyński, Łódź 2005; *Księga Pamiątkowa ku czci Księdza Profesora Dra hab. Bonifacego Miążka w 70. rocznicę urodzin*, red. K.A. Kuczyński, P. Obrączka, Londyn 2005; K.A. Kuczyński, „Odszukać w starym domu zapomnianą pamięć...” *O życiu i twórczości ks. prof. Bonifacego Miążka*, Londyn 2005) oraz obecnie 75-lecia (*Powrót do domu. Księdzu Infulatowi prof. dr hab. Bonifacemu Miązkowi w 75. rocznicę urodzin. Księga Jubileuszowa*, pod red. H. Kołodziejczyka, K.A. Kuczyńskiego, P. Obrączki, Łódź 2010).

Istnieje w Polsce kilka ośrodków naukowych zasłużonych w badaniach nad życiem i twórczością literacką i naukową Bonifacego Miążka; po Cieszynie i Kielcach obecnie na czoło wysunęły się uniwersytety w Łodzi, Wrocławiu, Opolu oraz Lublinie, których pracownicy opublikowali najwięcej pozycji dotyczących działalności Księdza Infulata.

Instytut Filologii Germańskiej Uniwersytetu Wrocławskiego oraz szeroko pojęty krąg humanistów wrocławskich ma tutaj duże osiągnięcia. Oprócz Księgi Jubileuszowej *Ad mundum poëtarum et doctorum cum Deo* (2005), wydawnictwo ATUT opublikowało dwa wydania ważnego tomu poetyckiego *Szukam domu* (w wersji dwujęzycznej) oraz zbiór artykułów i esejów pióra Bonifacego Miążka *Przygoda z książką*.

Kilkakrotnie też Ksiądz Infulat był gościem germanistów i polonistów Uniwersy-

tetu Wrocławskiego, wygłaszając referaty dla pracowników i studentów tej Uczelni.

Stałe i serdeczne kontakty humanistów wrocławskich z Księdzem Infulatem dały asumpt do przygotowania z okazji Jego 75-lecia urodzin kolejnej *Księgi Honorowej*, przygotowanej tym razem niemal całkowicie staraniem badacza z nadodrzańskiego grodu.

Pod redakcją zasłużonego w badaniach nad dziełem Bonifacego Miązka i edycjach naukowych jego książek, prof. dra hab. Edwarda Białka, ukazała się niezwykle interesująca praca zbiorowa filologów wrocławskich, lubelskich i kieleckich, poświęcona głównie poezji Księdza Profesora, a więc tej dziedzinie jego bogatej twórczości, która swojego czasu uczyniła nazwisko Bonifacego Miązka głośnym w literackich kręgach Paryża, Londynu, Wiednia i czeskiej Opawy.

Czołowi krytycy polscy, emigracyjni i krajowi, nie skąpili mu w minionych latach swoich słów uznania za filozoficzną głębię i sprawne, niebanalne pióro poety.

Tom *Ziarna złej tęsknoty...* zaczerpnął swój tytuł ze słów wiersza *Pożegnanie*, powstałego w październiku 1965 roku już w Wiedniu, gdy Bonifacy Miązek w pierwszym okresie swej emigracji zamieszkał w domu zakonnym Stephanushaus przy Ungargasse 38. Tytuł zbioru został wybrany – patrząc na całokształt twórczości lirycznej Bonifacego Miązka, zwłaszcza tej powstałej na obczyźnie – bardzo trafnie, bo jest ona przecież przesiąknięta nostalgią i smutkiem.

Wśród rozdziałów tomu dziesięć z nich zajmuje się omówieniem wybranych aspektów poezji Bonifacego Miązka i powiedzieć trzeba, że po raz pierwszy w historii badań nad twórczością Księdza Infulata dokonano tak obszernej i dogłębnej analizy lirycznego dorobku tego autora. W krótkiej recenzji nie sposób omówić każdego z tych esejów, a przecież wszystkie zasłu-

gują na uwagę, gdyż wnoszą wiele nowych spostrzeżeń do wiedzy o tych głębokich, stojących na wysokim poziomie sztuki poetyckiej wierszy.

Jacek Scholz, wydawca wymienionego powyżej dwujęzycznego tomu liryki *Szukam domu / Ich suche ein Zuhause* (Wrocław 2005) rozpoczyna tom tekstem *Prolegomena do poezji Bonifacego Miązka*. Wstęp ten to nie tylko trafne ujęcie charakterystycznych cech tej twórczości ale również wprowadzenie w kierunku interpretacji kolejnych esejów recenzowanej książki.

Następne rozdziały publikacji przynoszą zróżnicowane, bardzo interesujące interpretacje poezji Bonifacego Miązka i tak np. są to refleksje nad biografią kapłana, uczonego i poety (Irena Światłowska), o syndromie emigracji oraz obrazie Boga i człowieka (Justyna Radłowska), o uczuciu smutku i tęsknoty (Natalia Nowicka), ogólne uwagi o liryce poety (Ewa Jarosz-Sienkiewicz), o symboliczności przyrody (Joanna Maraszek), o konstrukcji podmiotu lirycznego (Małgorzata Mochon), o funkcji określań barwnych (Ksenia Olkusz) oraz o zaklinaniu przeszłości czyli spowiedzi poety (Edward Białek).

Jak widać z tematyki podanych powyżej opracowań poezji księdza – poety, dominują w tych tekstach tematy dobrze znane czytelnikom wierszy Bonifacego Miązka, a więc gorczyz osamotnienia na obczyźnie, liryczna konfrontacja z miejscami zapamiętania, opisy przyrody opuszczonych stron ojczystych. Tematyka egzystencjalna, wiara w Boga i człowieka – mimo porażek, grzechów i upadków tego ostatniego, to kolejne determinanty przedstawionych w tomie analiz. Słusznie pisze w swoim szkicu Edward Białek – i jest to jakby podsumowanie wielu innych esejów tego tomu, iż wiersze Bonifacego Miązka „są wypowiedziami w dwójnasób osobistymi, są bowiem lirycznym spowiadaniem się kapłana i pisarza – osoby duchownej, naznaczonej

darem wiary, i niezwykle wrażliwego intelektualisty, obdarzonego na domiar tego niepoślednim talentem poetyckim. Jego wiersze są przykładami dialogu równoległego, w którym partnerami są dwa wcielenia jednego podmiotu lirycznego, tożsamego z autorem, obnażającego przed czytelnikiem najintymniejsze zakamarki swojego świata wewnętrznego, dokonującego niejako samookaleczenia na swojej duszy...”

Jakkolwiek szkice zawarte w publikacji są cenne pod względem badawczym, jako że wnoszą nowe propozycje interpretacyjne i ukazują nowatorskie perspektywy rozumienia liryki Bonifacego Miązka pełnej pogłębionej refleksji i poetyckich obrazów, to niewątpliwie najważniejszą pozycją tomu jest obszerna rozmowa Justyny Radłowskiej z Księdzem Profesorem. Wprawdzie wywiady tego typu (w nieco krótszej formie) były już wcześniej publikowane w innych zbiorach poświęconych księdzopoezie – wówczas partnerem w rozmowie z Bonifacym Miązkiem był Ksiądz Biskup Edward Materski – to jednak młoda germanistka z Wrocławia potrafiła „wydobyć” z Księdza Profesora nowe aspekty jego życia i twórczości, które wnoszą wiele nowego światła do naszej wiedzy o tym wybitnym kapłanie.

Uzupełnieniem tomu jest bibliografia prac Księdza Profesora (zestawiona przez Krzysztofa A. Kuczyńskiego i Piotra Obrączkę) ukazująca pełny dorobek naukowy i literacki Bonifacego Miązka, a także dokumentację przedmiotową, tj. recenzje i prace nt. jego książek.

Tom pod redakcją profesora Edwarda Białka imponuje bardzo starannym opracowaniem i gustowną szatą graficzną, co w połączeniu z sygnalizowanym powyżej wysokim poziomem prac naukowych mówiących o twórczości Bonifacego Miązka, daje w efekcie ważną publikację o niecodziennej, refleksyjnej poezji tego autora, który posiadał tajemnicę „cichego

krzyku samotności” zrodzonego z zagubienia w obcym, nieznanym świecie, ze świadomości utraconego gruntu pod nogami, z lęku przed nieznanym jutrem. Są to utwory o niebanalnym sensie filozoficznym i teologicznym, opromienione jednocześnie głęboką wiarą.

Wśród wielu już polskich i zagranicznych książek, rozpraw i artykułów zajmujących się twórczością Bonifacego Miązka, tom *Ziarna złej tęsknoty...* zdobędzie sobie z pewnością poczesne miejsce. Ta książka to także ważny przyczynek do lepszego zrozumienia współczesnej poezji polskiej, sygnowanej nazwiskami m.in. Jana Twardowskiego, Ewy Lipskiej czy Janusza Pająka.

Poezja Bonifacego Miązka, od kilkunastu lat coraz bardziej „obecna” w Polsce po długich latach politycznej banicji, znalazła w tym tomie wrażliwych interpretatorów.

Krzysztof A. Kuczyński



Władysław Bartoszewski: *O Niemcach i Polakach. Wspomnienia. Prognozy. Nadzieje.* Wydawnictwo Literackie Kraków 2010, 649 s.

Książka Władysława Bartoszewskiego *O Niemcach i Polakach*, wydana w jubileuszowym roku zjednoczenia Niemiec stanowi niemały wkład krakowskiego Wydawnictwa Literackiego w uczenie dwudziestolecia zjednoczonego państwa niemieckiego, a zarazem stanowi kompleksowe podsumowanie pięćdziesięciu pięciu lat działań wybitnego człowieka na rzecz budowania dróg porozumienia z sąsiednim narodem. Pokażna objętość publikacji nie powinna odstraszyć czytelników – wydawnictwo zadbało o jakość wydania – książka ma szerokie marginesy, jest drukowana sporą czcionką na dobrym papierze, a pew-

na ilość zamieszczonych fotografii oraz twarda okładka ze zdjęciem autora wprost zapraszają do lektury; wszystkie te walory zapewniają doznanie estetycznej przyjemności z obcowania z książką. Do pełni szczęścia brakuje jeszcze tylko dodanej do książki zakładki.

Rzut oka na spis treści ujawnia wewnętrzną, niejednorodną strukturę omawianej pozycji. Główną jej część zajmują – zgodnie z tytułem – wspomnienia autora oraz jego osobiste komentarze. Dalsze części przygotowane są przez współautorów książki, Rafała Rogulskiego i Jana Rydla i są to: przewodnik po historii Niemiec i stosunków polsko-niemieckich po drugiej wojnie światowej opracowany jako kompendium historyczne w pigułce, rozmowa z Władysławem Bartoszewskim na temat prognoz kształtowania bieżącej i przyszłej relacji obu państw, aneks zawierający wybór najważniejszych dokumentów dotyczących historii stosunków polsko-niemieckich po drugiej wojnie światowej, wskazówki bibliograficzne do literatury na temat historii stosunków obu państw dostępnej w języku polskim oraz przypisy do części głównej – wspomnień profesora Bartoszewskiego, wykaz nagród i wyróżnień autora oraz indeks nazwisk osób wymienionych w publikacji.

Tak, więc ta dodatkowa poniekąd część stanowi prawie jedną trzecią całości publikacji i jest niezwykle ważnym dopełnieniem wspomnień Bartoszewskiego już to ze względu na kontekstualność (przewodnik po historii) już to ze względu na źródłowy punkt odniesienia (wykaz dokumentów), już to jako zobiektywizowana część książki dopełniająca subiektywną relację autora.

Książka ma narrację dwupłaszczyznową; główna jej części zachowuje wszelkie cechy języka oralnego – mówiący jest ciągle i silnie obecny w relacji pierwszoosobowej, jest absolutnie świadomy su-

biektywizmu przekazu, a jednocześnie przekonany o właściwym sposobie widzenia spraw i rzeczy. Jest to narracja wartka i emocjonalna, pełna dynamiki i temperamentu, barwna, miejscami anegdotyczna, miejscami gawędziarska. Jej błyskotliwość jest oczywiście zasługą samego autora, którego styl i sposób mówienia dobrze jest znany z licznych wypowiedzi publicznych, publicystycznych i medialnych, ale niewątpliwie również współautorzy wykonali ogromną pracę czyszczenia, montowania i uspojniania zapisów uprzednio nagranych. Współautorom udało się również tak skonstruować kolejne rozdziały, że stanowią nie tylko harmonijną całość, ale też pozostają względem siebie w wewnętrznym napięciu jak to się zdarza w dobrej beletrystyce. Taki sposób zbudowania narracji sprawia, że czterysta stron tekstu czyta się szybko i już od pierwszych stron z dużym zainteresowaniem. Narracja w pozostałych częściach – stosownie do czysto informacyjnej funkcji – ma zredukowane walory estetyczne i emocjonalne, ogranicza się do obiektywnego przedstawienia wydarzeń historycznych w porządku przedmiotowo – chronologicznym.

Z pierwszej części książki, ze wspomnień, wyłania się obraz autora, który notabene dzięki własnym publikacjom i dokonaniom jest dobrze znany opinii publicznej jako człowieka niezmordowanego, pełnego energii oraz woli działania, który bez oglądania się na pomyślne wiatry oraz własne profity, świadomy ryzyka realizuje tu i teraz (a imponderabilia owego „tu i teraz” w ciągu pół wieku były bardzo różne) życiową misję, o której ważności jest absolutnie przekonany. Zdumiewa odwaga, upór i determinacja autora, jego odporność na niepowodzenia, umiejętność nawiązywania kontaktów z ludźmi oraz ogromny życiowy optymizm. Żywotność i pasja działania są tak samo żywe w czasie, gdy młody Bartoszewski, jako szeregowy oby-

watel nawiązuje „po partyzancku”, na własną rękę pierwsze kontakty z Niemcami, gdy jako dysydent i przedstawiciel środowiska inteligencji katolickiej podejmuje celowe działania na rzecz pojednania obu narodów, gdy jako profesor wykłada na uniwersytetach w Polsce i w Niemczech historię stosunków polsko niemieckich i wybrane zagadnienia z ostatniej wojny, czy też, jako minister spraw zagranicznych prowadzi działania w imieniu Rzeczypospolitej na rzecz pogłębiania przyjaznych relacji pomiędzy narodami. Niezłomność i konsekwencja Bartoszewskiego, długo-trwałość i owocność podjętych działań sytuuje autora w panteonie najwybitniejszych w powojennej historii, zasłużonych dla Polski osób a zarazem stanowi wyraźny paradygmat dla wszystkich, którym sprawy publiczne – owo dobro wspólne – nie są obce, którzy już zaangażowali się w pożyteczne działania (niekoniecznie na płaszczyźnie stosunków polsko – niemieckich), bądź też planują podjęcie takich działań lub też pełni wątpliwości tkwią jeszcze w gronie biernej większości. Wyraziste cechy tego paradygmatu to, obok wcześniej wymienionych, bezkompromisowość i wola pozytywnego działania, dążenie do odkrywania prawdy i do znoszenia barier, pokonywanie negatywnych emocji, jakie ciążyą nad relacjami międzyludzkimi, a w szerszym kontekście między narodami.

Książka może dotrzeć do bardzo szerokiego kręgu odbiorców – można ją dedykować pokoleniu młodych, (aby poznawali najnowszą historię Polski i Niemiec) i starszych – (by ją sobie przypominali), ludziom zainteresowanym polityką i kulturą, zaangażowanym w działalność społeczną i edukacyjną, czytelnikom biografii. Publikacja ta ze względu na treści poznawcze, ale też, a może przede wszystkim, ze względu na przesłanie etyczne, powinna stanowić lekturę obowiązkową dla germanistów niezależnie od zajmowanego miejsca w prze-

strzeni zawodowej i publicznej oraz dla uczniów i studentów, przede wszystkim adeptów kierunków humanistycznych, politologii i kulturoznawstwa.

*Małgorzata Mochoń*



Jens Adam, Hans-Joachim Hahn, Lucjan Puchalski, Irena Świątłowska (Hrsg.): *Transitraum Deutsch. Literatur und Kultur im transnationalen Zeitalter*, Wrocław – Dresden: Oficyna Wydawnicza ATUT – Neisse Verlag 2007, S. 308.

Der hier zu besprechende Band stellt das Ergebnis eines deutsch-polnischen Projekts dar, das am Germanistischen Institut der Universität Wrocław/ Breslau realisiert wurde. All die Texte, die in diesem Band gesammelt sind, sind aus einer Kooperation hervorgegangen, an der sich neben der Breslauer Germanistik auch das Breslauer Edith-Stein-Haus sowie Gerhart-Hauptmann-Haus in Jagniątków/ Agnetendorf und Krakauer Goethe-Institut beteiligten. Als klares Ergebnis dieser produktiven Zusammenarbeit, die der Band nun gut dokumentiert, mag das im Oktober 2005 organisierte internationale Symposium gelten, dessen Veranstalter die bereits oben genannten Institutionen waren.

In der polnischen Germanistik wurden zum ersten Mal auf so komplexe aber auch kompakte Weise die Themen der Migrantenliteratur präsentiert, die auch den Inhalt dieses Sammelbandes ausmachen. Und auch wenn sich nun Deutschland allmählich als Einwanderungsland entdeckt, so ist dieser Prozess – inwiefern er auch als problematisch und sicherlich schmerzlich erscheint, mögen die im Band veröffentlichten Beiträge zeugen – noch nicht abgeschlossen. Deutschland sieht nun Schritt für Schritt der Wahrheit ins Auge, dass es in

diesem Land Zugewanderte und ihre Nachkommen gibt, die sich selbst als Angehörige der deutschen Gesellschaft wahrnehmen und dieser Tatsache sehr häufig literarisch den Ausdruck geben. Diesem besonderen Beitrag zur Kultur im Allgemeinen und zur Literatur im Besonderen widmen sich die jeweiligen Texte dieses Sammelbandes, die ihrerseits das nicht einfache Problemfeld der Migration und Integration samt all ihnen inhärenten Ambivalenzen und Differenzen facettenreich zu beleuchten versuchen.

Der bereits im Titel des Bandes erwähnte Transitraum gilt in vielen Texten als deskriptive Kategorie in Hinblick auf die Erfahrung der Migration. Dieser Transitraum beschreibt somit einen Kulturraum, der durch kulturelle Heterogenität gekennzeichnet ist, der im Metaphorischen sich aber nicht nur räumlich verstehen lässt, sondern auch zeitlich als Provisorium, das keine stabilen, kulturellen Inhalte sicherstellt. Es ist vielmehr ein Raum in Bewegung, ein Raum, der auch sprachlich durchwandert werden kann, letztlich ein Raum, in dem man „Anderen“ begegnen kann. In diesem Kontext wird nun die deutsche Sprache zu solch einem Transitraum. In ihm sind Autorinnen und Autoren mit dem so genannten Migrationshintergrund literarisch tätig, die diesen Raum in ihren Texten thematisieren und – was noch wichtiger – reflektieren. Deutschland wird als Transitraum in unterschiedlicher Weise erlebt und erfahren, wovon auch einzelne Beiträge dieses Sammelbandes zeugen. Ihre Verfasserinnen und Verfasser bemühen sich um möglichst facettenreiche Perspektivierungen der Migrationserfahrung.

Den Band eröffnen allerdings – wie es sich philologisch gut gehört – zwei einleitende Texte, welche die im Titel dieses Sammelbandes anvisierte Problematik recht gekonnt anschneiden; der eine Text leistet es aus der literaturhistorischen Perspektive,

der andere aus der literaturtheoretischen. In diesem ersten Text: Zu Rezeption und Begriffswandel einer „multikulturellen“ deutschsprachigen Literatur (S. 21-39) schildert Karl Esselborn den Entwicklungsprozess der germanistischen Literaturwissenschaft in Deutschland, die in ihrem Konzept einen Wandel von einer monokulturellen Nationalliteratur zu einer „interkulturellen“ deutschsprachigen Literatur durchmachte, um letztendlich – auch wenn nicht reibungslos – die so genannten ‘am Rande existierenden’ Minderheitenliteraturen wahrzunehmen und in literaturwissenschaftlichen Diskursen zu akzeptieren. Der zweite Text von Christian Jäger: Grenzkontrollpunkte. Methodologische Probleme des Transitraums und der ‘kleinen Literatur’ (S. 41-51) diskutiert gerade die Diskursivität der in der Bundesrepublik existenten Migrantenliteratur im Rückgriff auf theoretische Ansätze von Gilles Deleuze und Félix Guattari, wobei er auf das Phänomen Sprache in deren Verwicklung in die politischen und sozialen Machtstrukturen eingeht und dabei nach deren Interventionsmöglichkeiten auch innerhalb der Literatur fragt. Die Begriffe der Deterritorialisierung und Reterritorialisierung als Erweiterung versus Einnengung sprachlichen Handelns erweisen sich hier von zentraler Bedeutung, und dies im Kontext des Äußerungs- und Wirkungspotentials der in Deutschland vorhandenen Migrantenliteratur.

Die weiteren Beiträge, die hier kurz zusammenfassend erwähnt werden, porträtieren recht repräsentativ sowohl einzelne Autorinnen und Autoren der deutschsprachigen Migrantenliteratur als auch deren Werke. Andreas Blödorn befasst sich im Text: „Widererkennungsfekt“. De- und Reterritorialisierung in der deutschsprachigen Migrationslyrik (S. 53-74) mit der Frage der ‘hybriden Verkehrung’ wie auch der paradoxen Differenz in Folge einer doppelten Entfremdung, zumal die ferne

Heimat der Migranten zur Fremde wird, dennoch die neue weiterhin fremd bleibt. Davon zeugen die Gedichte von Yüksel Pazarkaya oder László Csiba, in denen traditionelle Vorstellung von nationaler Identität als Übereinstimmung von Sprache und Kultur im Hinblick auf die Dichotomie von „fremd“ und „eigen“ kritisch hinterfragt oder stellenweise in Frage gestellt wird. Dem kulturellen Transitraum zwischen der Türkei und Deutschland widmet sich der Beitrag von Julia Bodenburg: Transit als Möglichkeits(t)raum. Grenzgänge/r in Yadé Karas Roman *Selam Berlin* und Hans-Christian Schmid's Film *Lichter* (S. 75-88), in dem sie auf das Konzept der Transkulturalität von Wolfgang Welsch Rückgriff nimmt. Dabei blickt sie auf den Roman und Film auch aus der Perspektive der Performativitätstheorie von Judith Butler, um mögliche Räume der Transkulturalität aufzuspüren. So erweitert dieser Beitrag den textuellen Aspekt des in diesem Band dominanten Literarischen um den visuellen des Filmischen. Auf Film als Medium zur Thematisierung der Migrationserfahrung geht der Text von Lars Koch ein: Der Andere als kulturelle Invarianz oder kann man von Türken in Deutschland auch ganz anderes erzählen? – Überlegungen zu den Filmen *Yasemin* und *Gegen die Wand* (S. 89-104), der diese zwei Filme vergleicht, um innerhalb der letzten 30 Jahre klare Verschiebungen hinsichtlich der nun gestiegenen Integrationsmöglichkeiten seitens der türkischen Migranten im multikulturellen Transitraum Deutschland feststellen zu können, welche gegenwärtig über mehr Spielräume innerhalb der (west)deutschen Umgebungsgesellschaft verfügen – dies aber auch nicht ohne Brüche und Diskontinuitäten. „Türkisch“ bedeutet nun selten „rückständig“, wie es noch vor Jahrzehnten der Fall war, sondern vielmehr steht es für „authentisch“ und „postmodern nicht verwässert“. Mit der türkischen Thematik

setzt sich in seinem Beitrag: Grenzgänge zwischen den Kulturen im Werk Rafik Schamis und Emine Sevgi Özdamars (S. 105-118) auch Peter Arnds auseinander, indem er sich in dem Roman von Schami *Die Sehnsucht der Schwalbe* einerseits und dem von Özdamar *Die Brücke vom goldenen Horn* andererseits den multikulturell konstruierten Transitraum Deutschland aufspürt. Dieser ist in erster Linie in einem Zwischenraum der kulturellen Hybridität zu finden, der sich zwischen dem so genannten Orient und Europa lokalisieren lässt, allerdings ist er häufig von einer Polarität gekennzeichnet, die zwischen ethnischen Aus- und Eingrenzung oszilliert.

Eine genuin historische Perspektive führt der Beitrag von Lucjan Puchalski: „Verblaßt ist vor meinem Blicke die sogenannte Wirklichkeit...“ Adalbert von Chamisso's *Freuden und Leiden an Deutschland* (S. 119-135) ein, der sehr gekonnt die Deutschlandbilder des aus Frankreich stammenden deutschen Romantikers rekonstruiert, indem er dabei auf kosmopolitische Atmosphäre der europäischen Aufklärung hinweist, die dann im Konzept der universalen Gelehrtenrepublik kulminiert. Beide ermöglichen dem ins Deutsche ‚konvertierten‘ Franzosen Chamisso, der nach Deutschland als Emigrantenkind kam, eine künstlerisch recht produktive Existenz im Kulturraum der deutschen Sprache – hierzu noch bemüht um den Abbau von negativen deutsch-französischen Stereotypen.

Der im Sammelband präsente Text von Li Kuiliu: *Ein Lindenbaum erzählt...* (S. 137-139) ist ein Gedicht, das in die Reihe von bisherigen literaturwissenschaftlich geprägten Beiträge eine nun ästhetisch untermauerte Abwechslung bringt. Allerdings geht sie in ihm nicht an Fragen vorbei, die ihren Fokus auf das Verhältnis von Mensch und Natur richten, aber auch Identitätsdiskurse nicht außer Acht lassen. Um das Verhältnis zwischen Leben und Über-

leben allerdings im historischen Kontext der NS-Diktatur und des darauf folgenden Exils sowie um die Fragen der sprachlichen Identität geht es im Beitrag von Hans Esselborn: Verfolgung und Exil als Transitraum. Identitätsbrechung und Sprachmigration bei Überlebenden des Holocaust (S. 141-152). In seinem Text diskutiert er das Problem der Sprachwahl der jüdischen Autoren, welche die NS-Zeit überlebten und trotz ihrer Erfahrungen sich für Deutsch als ihre literarische Sprache entschieden, um das von ihnen Erlebte zu thematisieren. Diese Sprache – oft transformiert – gilt hier als spezifischer Transitraum der sicherlich nicht unproblematischen Selbstfindung.

Mit der Sprache, nun jedoch im Zusammenhang von Übersetzung und Emigration beschäftigt sich in ihrem Text Sabine Strümper-Krobb: „Die Sprachbegabung der Heimatlosen“ – Sprache und Übersetzung als Motiv und Metapher in Natascha Wodins *Die gläserne Stadt* (S. 153-163), in dem sie auf die Notwendigkeit der Translation einer zwischen Sprachen und Kulturen geführten Existenz eingeht. Dabei nimmt sie auch das Problem der gespaltenen – teilweise auch sprachlich – Identitäten wahr, welche die Welt der Moderne und Postmoderne maßgeblich prägen. Übersetzen ist ebenfalls das Thema des Beitrags von Boris Previšić: Der Raum der Übersetzungen – Celans poetologische Referenz im Fadenkreuz (S. 165-177), wo der Verfasser die Übersetzertätigkeit Pauls Celans skizziert und die These aufstellt, dass Paul Celans besonderer lyrischer Stil zum einen aus der Holocaust-Erfahrung schöpft. Zum anderem ergibt er sich aber auch aus seinem translatorischen Zwischenraum, der zwischen der übersetzten Sprachen und dem Deutschen angesiedelt war. Mit dem Raum des Fremden setzt sich in ihrem Text Monika Wolting: Die Fremde und das Fremde im Werk Yoko Tawadas (S. 179-188) auseinander, wobei sie in Texten der deutsch-japanischen Schrift-

stellerin das literarische Modell einer bikulturellen weiblichen Identität untersucht und zugleich sein hinsichtlich der deutschen Gesellschaft hinterfragendes, karikierendes somit auch subversives Potenzial herausstellt. Eszter Proszts im Beitrag: Grenzgänge(r) – Erprobung von drei Lesehypothesen für die Interpretation der Raumgestaltung in Terézia Moras *Seltsame Materie* (S. 189-209) versucht literarische Gestaltung eines Transitraumes zu rekonstruieren, den die Schriftstellerin für sich als einen Gedächtnisraum definiert, der sich für sie aus vielen privat-intimen Grenzsituationen zusammensetzt. Jim Jordan kreist in seinem Beitrag: Untersuchung im Ernst? Die not-so-simple Stories von Wladimir Kaminer (S. 211-220) um die brillante Karriere aus Russland stammenden jungen Migrantenauteurs, dessen mediengestützte Popularität ihm ermöglicht, stereotype Codierungen hinsichtlich der deutsch-russischen Klischees, zum Großteil aus seiner eigenen Erfahrung und Konfrontation mit deutscher Kultur heraus zu hinterfragen.

Mit privaten Erfahrungen sowie Grenzsituationen befasst sich in seinem Beitrag Oskar Tereš: Von der Idee zum Buch. Zur Gestaltung und Erstellung einer Anthologie in deutscher Sprache mit jungen bosnischen Schriftstellern (S. 221-235), in dem er von einer Werkstatt berichtet, aus der Texte zur aktuellen literarischen Szene in Bosnien-Herzegowina hervorgingen. Sie versuchen oft mit der aus Hass und Angst resultierenden Sprachlosigkeit umzugehen, zumal sie den Krieg und dessen Folgen in ehemaligen Teilrepubliken Ex-Jugoslawiens thematisieren, aber auch den Balkan als Raum der komplizierten transkulturellen Multiethnizität aufarbeiten. Zwei weitere Beiträge beleuchten mal Schweden, mal Niederlande, als andere europäische Einwanderungsländer, sodass der im Band dominante Blick auf Deutschland nun um zusätzliche Perspektiven erweitert wird. Thomas Mohnike



im Text: Der ethnographische Blick. Über Literatur und Kultur als diskursive Kategorien am Beispiel schwedischer Einwandererliteratur der Gegenwart (S. 237-253) und Herbert van Uffelen im Text: Der Doppelsinn der Oberfläche. Über den hybriden Raum in der Literatur niederländischer Allochthoner (S. 255-274) gehen ähnlichen Fragen nach, die sich zum einen mit der Etablierung und dem Stellenwert der Migrantenliteratur in jeweiligen Ländern befassen, zum anderen mit Erfahrung und Formen ‚kultureller Fremdheit‘ auseinandersetzen. Eine besondere Rolle kommt hier dem Begriff der Hybridität und ihrer medialisierenden Funktion innerhalb der oft oppositionell gesetzten Binaritäten. Von einer sehr spezifischen Form der hybriden Existenz handelt der Beitrag von Joanna Giel: Das zweisprachige Schaffen von Thaddäus Rittner in den Augen polnischer Literaturhistoriker (S. 275-284), in dem die Verfasserin bemüht ist, Rittner als Beispiel für eine pluralistische österreichische Lebensform in der Zeit um die vorletzte Jahrhundertwende aufzuzeigen. Dabei thematisiert sie Schwierigkeiten, mit denen die Zweisprachigkeit dieses polnisch und deutsch schreibenden Schriftstellers verbunden war, zumal die in klar national geprägten Kategorien denkenden Literaturkritiker – mal in Österreich mal in Polen – nicht im Stande waren, Rittner nationalliterarisch ‚korrekt‘ einzuordnen. Dass schließlich heute das eindeutig national profilierte Denken als unzeitgemäß gilt, beweist der Beitrag von Gabriela Ocie-

pa: Interkulturelle Identität als Provokation. Feridun Zaimoglu (S. 285-298), die in ihrem Text den aus der Türkei stammenden und in der Bundesrepublik lebenden Aktionskünstler wie auch zugleich Schriftsteller in all seiner provokativen und theatralisierenden Existenzweise porträtiert. Dabei leistet Zaimoglu in seinen künstlerischen Aktivitäten einen wichtigen Beitrag zur Überwindung der Sprachlosigkeit zwischen türkischer Minorität und bundesrepublikanischer Majorität. Inwiefern der Prozess der Überwindung von einschränkenden Kulturgrenzen schon seit Jahren im Gange ist, belegt der den Sammelband abschließende Beitrag von Irena Światłowska: „Chamissos Enkel“ in der „Stadt der Begegnung“ – Wrocław (S. 299-304), in dem sie einen zusammenfassenden Blick auf das gesamte Breslauer Symposium wirft. Allerdings betont sie das literaturwissenschaftliche Forschungspotenzial der noch, nicht nur in der polnischen Germanistik zu entdeckenden deutschen Migrantenliteratur.

Sollte man nun an dieser Stelle ein kurzes Fazit ziehen, so lässt sich auf jeden Fall sagen, dass der Band einen sehr guten Einstieg in das recht komplexe Forschungsfeld ‚Transkulturalität und kulturelle Multiethnizität‘ darstellt, das sicherlich in kommenden Jahren immer mehr in der internationalen Germanistik an Bedeutung gewinnen wird.

*Sebastian Mrożek*



# Spis treści

Contents – Sommaire – Inhalt

## FIGURES DE LA NORME

### Oblicza normy – Gesichter der Norm – Faces of norm

|   |    |
|---|----|
| <i>Anna Bochnakowa (Kraków)</i><br>À la recherche d’une norme : les références des chroniqueurs<br>du langage dans <i>Le Figaro</i> .....   | 7  |
| <i>Elżbieta Skibińska (Wrocław)</i><br>Quand les Français et les Polonais parlent de la norme,<br>parlent-ils de la même chose ? Norme/norma dans les dictionnaires<br>français et polonais ..... | 17 |
| <i>Joanna Górnikiewicz (Kraków)</i><br>Une traduction équivalente de l’imparfait narratif<br>en polonais est-elle possible ?.....   | 27 |
| <i>Jerzy Brzozowski (Kraków)</i><br>Entre la norme et la figure.....  | 49 |
| <i>Regina Solová (Wrocław)</i><br>La norme en traductologie .....   | 71 |
| <i>Witold Ucherek (Wrocław)</i><br>Autour de la norme dans les marques d’usage dans les dictionnaires<br>monolingues français et polonais.....  | 83 |

## I

|   |     |
|---|-----|
| <i>Jacek Szczepaniak (Bydgoszcz)</i><br>Liebe als Sprachspiel .....   | 103 |
| <i>Aneta Jachimowicz (Olsztyn)</i><br>„Die touristische Bananenrepublik“.<br>Peter Turrinis Kritik an Österreich als „Hawaii Europas“ .....             | 121 |
| <i>Wolfgang Brylla (Zielona Góra)</i><br>Poetisierung der Wirklichkeit. Zu Erich Kästners „Sachliche Romanze“ .....                                     | 133 |
| <i>Marcin Gołaszewski (Łódź)</i><br>Inhaltlich-kontextuelle Analyse des Hirtenbriefes Kardinals<br>Clemens August Graf von Galen vom 26. März 1934..... | 147 |

|  |     |
|--|-----|
| <i>Joanna Godlewicz-Adamiec (Warszawa)</i><br>Bedeutung und Symbolik der Tränen in <i>Parsival</i> Wolframs von Eschenbach .....   | 171 |
| <i>Hans-Christian Trepte (Leipzig)</i><br>Zur Bewältigung der DDR-Vergangenheit<br>und der „Wende“ im deutschen Film .....   | 179 |
| <i>Bernhard Schulz (zul. München)</i><br>Die Entstehung einer neuen Kommunikationsrepräsentanz<br>am Beispiel der Zeitschrift <i>Tygodnik Solidarność</i> (1980–1981) .....  | 191 |
| <i>Gudrun-Liane Ittu (Sibiu/Hermannstadt)</i><br>„Forschungen zur Volks- und Landeskunde“<br>– seit einem halben Jahrhundert die einzige deutschsprachige<br>Fachzeitschrift der Rumänischen Akademie (1959–2009) .....    | 209 |
| <i>Marzena Guz (Olsztyn)</i><br>Über die Herkunft und Struktur medizinischer Fachbegriffe.<br>Ein Beitrag zum Problem der Eponymie .....   | 217 |
| <i>Katarzyna Skryjomska (Wrocław)</i><br>Euphemisierung in der Sprache Adolf Hitlers.<br>Eine Untersuchung am Beispiel der Rede vom 30. Januar 1939 .....  | 225 |
| <i>Przemysław Staniewski (Wrocław)</i><br>Versuch einer kontrastiven Zusammenstellung<br>der primären Geruchsbezeichnungen im Deutschen und im Polnischen.....   | 233 |
| <i>Izabella Penier (Łódź)</i><br>Globalization, Creolisation and ‘Manichaeism delirium.’<br>Jamaica Kincaid’s dialogue with postcolonial “radically non-racial humanism”<br>in <i>The Autobiography of My Mother</i> ..... | 241 |
| <i>Hanna Wiczyńska (Poznań)</i><br>Les charmes de l’amitié selon Mme de Lambert.<br>Quelques réflexions discrètes d’une moraliste oubliée.....   | 255 |

## II

|  |     |
|--|-----|
| <i>Monika Wolting (Wrocław)</i><br>Deutscher Buchpreis<br>– prestiżowa nagroda literacka dla książki niemieckojęzycznej..... | 267 |
| <i>Krzysztof Polechoński (Wrocław)</i><br>Kazimierz Sosnkowski jako pisarz i mówca.....                                      | 279 |
| <i>Anna Małczyńska (Wrocław)</i><br>Śmierciopisanie Edwarda Stachury .....   | 299 |

|   |     |
|---|-----|
| <i>Ksenia Olkusz (Racibórz)</i><br>Dziwne losy singielki. O realizacjach motywu samotnej kobiety<br>we współczesnej polskiej fantastyce grozy.....  | 307 |
| <i>Arletta Szmorhun/Paweł Zimniak (Zielona Góra)</i><br><i>Polski blues</i> Janoscha czyli Literatura piękna inaczej .....  | 325 |
| <i>Sebastian Mrożek (Kraków)</i><br>Joseph von Eichendorff: „Niegdyś przeżyłem”,<br>czyli kilka słów o polskiej edycji szkiców autobiograficznych<br>„ostatniego niemieckiego romantyka” .....  | 335 |
| <i>Izabela Kurpiela (Wrocław)</i><br>René Schickelego poszukiwanie tożsamości.....  | 339 |
| <i>Berenika Palus (Wrocław)</i><br>Nonsens jako termin literaturoznawczy – próba zarysu problematyki.....   | 355 |
| <i>Iwona Wowro (Katowice)</i><br>Interpretacja tekstów humorystycznych oraz ocena<br>ich zabawności (na przykładzie tekstów w języku niemieckim) .....  | 369 |
| <i>Błażej Kaźmierczak (Słubice)</i><br>Architekt i jego most widziany od wschodu czyli Rzec o Karlu Dedeciusie .....  | 383 |
| <i>Krzysztof A. Kuczyński (Łódź)</i><br>Wystawa „Karl Dedecius i Łódź”. Archiwum Karla Dedeciusa<br>przy Collegium Polonicum. Słubice, 17 czerwca 2010 .....                                    | 401 |
| <i>Krzysztof A. Kuczyński (Łódź)</i><br>Jubileusz 75-lecia urodzin Księdza Infułata<br>prof. dr hab. Bonifacego Miążka. Końskie, 26 kwietnia 2010 .....   | 403 |
| <i>Krzysztof A. Kuczyński (Łódź)</i><br>Symposium „Literatura austriacka w Polsce w latach 1980-2009”.<br>Wrocław – Wałbrzych 28-29 kwietnia 2010.....  | 407 |
| „Turrini spełnia rolę dokumentalisty, który przedstawia obraz rzeczywistości,<br>nie będąc moralizatorem i filozofem”. Jan Peszek w rozmowie<br>z Grzegorzem Wołochem i Leszkiem Fijołkiem..... | 411 |
| <i>Romuald M. Łuczyński (Legnica)</i><br>Alexander baron von Minutoli jako kolekcjoner dzieł sztuki.....  | 423 |

## Książki

Books – Livres – Bücher

Anna Małgorzewicz (Hrsg.): Translation. Theorie – Praxis – Didaktik (*Joanna Szczęk*) – 435; Aleksander Szulc: Historia języka szwedzkiego (*Janusz Stopyra*) – 441; Barbara Rodziewicz: Frazemy komparatywne z komponentem zoonimicznym w języku polskim, rosyjskim i niemieckim (*Joanna Szczęk*) – 442; Michael Lohde: Wortbildung des moder-

nen Deutschen. Ein Lehr- und Übungsbuch (*Janusz Stopyra*) – 445; Tomasz Drewniak, Alina Dittmann (red.): Dionizos i dionizyjskość. Mit – sztuka – filozofia – nauka (*Sebastian Mrozek*) – 447; Jan F. Lewandowski: Wojciech Korfanty (*Sebastian Mrozek*) – 449; Diderot, Denis: Pisma estetycznoteatralne (*Berenika Palus*) – 451; Heinrich Kunstmann: Pisma wybrane (*Piotr Szczepanowski*) – 454; Jolanta Tomczuk-Wasilewska: Psychologia humoru (*Iwona Wowro*) – 456; Irina Kabyszewa, Krzysztof Kusal: Korepetycje domowe. Język rosyjski (*Danuta Pytel-Pandey*) – 458; Anna Jaroszewska: Nauczanie języka obcego w kształceniu wczesnoszkolnym. Rozwój świadomości wielokulturowej dziecka (*Mariola Jaworska*) – 461; Eichinger, Ludwig M./ Meliss, Meike/ Vázquez, Mariá José Domínguez (Hrsg.): Wortbildung heute. Tendenzen und Kontraste in der deutschen Gegenwartssprache (*Anna Dargiewicz*) – 463; Marta Turska: Internationalismen in der Fachsprache der Gastronomie und Kochkunst im fünfsprachigen Vergleich (*Joanna Szczęk*) – 469; Narody w Europie. Tożsamość i wzajemne postrzeganie. Zbiór studiów pod redakcją Lecha Zielińskiego i Marka Chamota (*Joanna Szczęk*) – 471; Mariola Jaworska: Autoewaluacja w procesie uczenia się i nauczania języków obcych. Zastosowanie Europejskiego portfolio językowego w kształceniu nauczycieli (*Magdalena Piekłarz*) – 477; Grażyna Barbara Szewczyk (Hg.): Eberhard Hilscher (1927-2005). Schriftsteller und Forscher der deutschen Literatur. Pisarz i badacz literatury niemieckiej (*Grażyna Krupińska*) – 479; Werner Heiduczek: Die Schatten meiner Toten (*Joanna Graca*) – 483; Drogi i Kochany Panie! Listy pisarzy polskich do Ottona Forst de Battaglii, opracował i do druku podał Marek Zybura (*Krzysztof Polechoński*) – 485; „Ziarna złej tęsknoty...” Szkice o poezji Bonifacego Miązka (*Krzysztof A. Kuczyński*) – 489; Władysław Bartoszewski: O Niemcach i Polakach. Wspomnienia. Prognozy. Nadzieje (*Malgorzata Mochon*) – 491; Jens Adam, Hans-Joachim Hahn, Lucjan Puchalski, Irena Światłowska (Hrsg.): Transitraum Deutsch. Literatur und Kultur im transnationalen Zeitalter (*Sebastian Mrozek*) – 493.